

MUSÉE
DES FAMILLES
LECTURES DU SOIR.

XXXIV[e] ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
ANCELOT (Mme).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (A.).
BOISGONTIER (Mme Adam).
CALLIAS (Hector de).
CAPENDU.
CHADEUIL (Gustave).
CHASLES (Philarète).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESCHAMPS (Emile).
DES ESSARTS (Alfred).
DESLYS (Charles).
DUMAS (Alexandre).
DUMONTEILH (Fulbert-).
ENAULT (Louis)
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Acad.
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUE (Ve de) de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
LORMEAU (Mme Juliette).
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SAINT-MARC-GIRARDIN, de l'Académie française.
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
WEY (Francis).
—
AMPÈRE (J.-J.).
BALZAC (de).
DEITARD.
BOLAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
GABRIEL (l'abbé).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JASMIN (d'Agen).
MÉRY.
PITRE-CHEVALIER.
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARC.
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
YAN' DARGENT.
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux ; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29.



MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir

TOME TRENTE-QUATRIÈME

—

1866-1867

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

AVERTISSEMENT.

L'année 1867, — année de crise pour la presse littéraire, — a prouvé une fois de plus la vitalité du *Musée des Familles.*

C'est qu'en effet, loin de s'endormir dans la quiétude que donne le succès, le *Musée* a compris que, pour se maintenir à la place qu'il a conquise, il lui fallait chaque jour redoubler d'efforts, chaque jour marcher plus hardiment dans la voie du progrès.

La création des bibliothèques communales ouvre un nouveau champ à notre activité. Quel est le journal, quel est le livre qui, par la variété de ses matières, ses hautes leçons de morale, de religion, de science, d'histoire, convient mieux que le *Musée des Familles* à ces classes populaires qui aspirent à la vie intellectuelle, mais qu'il est prudent parfois de guider dans le choix si délicat de leurs lectures?

Du volume que termine la présente livraison, nous ne parlerons pas. Qu'il nous soit permis de dire seulement que, s'il faut juger la valeur d'une œuvre par son succès, jamais volume du *Musée* n'a recueilli un pareil nombre de souscripteurs.

Cependant, l'année qui va s'ouvrir en octobre prochain marquera encore un progrès nouveau. La science, notamment, occupera une plus large place dans nos colonnes. Un bulletin régulier résumera, pour nos lecteurs, les découvertes et les communications intéressantes faites à l'Académie des sciences.

Nous commencerons, dans les premières livraisons de 1867-68, la publication d'une grande nouvelle historique, *Ourson Tête-de-Fer,* épisode des guerres de la flibuste, par Gustave Aimard.

Puis viendront successivement :

La Chronique de Versailles, vaste et curieuse étude du siècle de Louis XIV, par Jules Janin;

M. Auber et ses œuvres, par Gustave Chadeuil;

Grandeur et décadence d'une oasis, par Ch. Wallut;

Un Biographe à travers champs, petite revue historique et anecdotique des végétaux les plus répandus, par Eug. Muller;

Les Transformations du globe terrestre, histoire de la terre, par Bertsch;

Des voyages, de MM. A. de Bréhat et Jonveaux; des récits historiques, de Genevay; des articles scientifiques, littéraires, etc., de J. Verne, A. Mangin, Ch. Deslys, etc.;

Sans compter une surprise qui sera la grande fête de 1867-68.

Donc, à octobre prochain, ami lecteur, et répétons la vieille devise du *Musée :*

Nous comptons sur votre fidélité, comme vous pouvez compter sur notre persévérance.

Ch. WALLUT.

MUSÉE DES FAMILLES

PARIS ANCIEN ET NOUVEAU.

LA TRINITÉ.



La Trinité. Dessin de Delannoy.

L'église de la Trinité occupe l'emplacement de l'ancienne ferme de l'Hôtel-Dieu, qui disparut à la Révolution, et qui avait un instant donné son nom à la rue de la Chaussée-d'Antin. Peu de rues, soit dit en passant, ont aussi souvent changé de nom ; il suffit d'ouvrir à ce sujet le *Dictionnaire des rues* de 1812.

Au dix-septième siècle, dit-il, c'était un chemin dit des *Porcherons*, qui conduisait de la porte Gaillon aux Porcherons; on la nomma rue de l'*Egout-Gaillon*, à cause de l'égout à découvert qui coulait le long de ce chemin ; puis *Chaussée-d'Antin*, parce qu'elle commençait en face de l'hôtel d'Antin (depuis hôtel de Richelieu, aujourd'hui pavillon de Hanovre), et chemin de la *Grand'Pinte*, à cause de l'enseigne d'un cabaret. En 1720 elle s'aligna et prit le nom de l'*Hôtel-Dieu*, dû à la proximité de la ferme de l'Hôtel-Dieu, qui s'élevait au coin de la rue Saint-Lazare. En 1791, on l'appela *Mirabeau*, du nom du célèbre orateur, mort dans cette rue, et en 1793, du *Mont-Blanc*, en mémoire du nouveau département réuni à la république française par décret du 27 novembre 1792. Enfin, en 1815, la rue, tant de fois baptisée et débaptisée, reprit son nom de Chaussée-d'Antin, qu'elle n'a plus quitté.

Sous le premier Empire, la ferme de l'Hôtel-Dieu et l'ancien jardin du citoyen Boutin étaient devenus le célèbre jardin de Tivoli, « endroit délicieux, disaient alors les *Guides*, où, pendant le printemps, l'été et l'automne, l'on donne des fêtes charmantes qui y attirent, les dimanches et les jeudis, une foule d'admirateurs. » Au bout de quelques années, le bal ferma néanmoins, laissant son nom aux bains, au passage et à la rue qui s'ouvraient sur ses pelouses désertes; le reste se couvrit de constructions provisoires ou de chantiers de bois, et un bal, dit du Mont-Blanc, rappela l'ancien nom de la rue, plus qu'il ne remplaça la société de Tivoli. Les bains, les chantiers, le bal ont disparu; il ne reste que le passage et la rue de Tivoli, reliant la rue de Londres aux rues Saint-Lazare et de Clichy.

Comme la Chaussée-d'Antin, cette dernière ne fut d'abord qu'un chemin, le *chemin de Clichy*, qui prit ensuite le nom de rue du Coq, de l'Hôtel-Coq ou des Porcherons, qui lui faisait face, et qui portait sa vieille date sur sa porte : Hôtel Coq. 1320. Vis-à-vis l'hôtel, au coin même de la rue maintenant entamée par l'église, était la fameuse guinguette de Ramponeau, le cabaretier populaire, qui vint y transporter sa gloire commencée à la Courtille. Un peu au-dessus, le dernier règne avait bâti une caserne.

Enfin, pour terminer en quelques mots l'histoire de ce carrefour, ce coin de la rue Saint-Lazare montrait encore, voisins l'un de l'autre, l'hôtel Valentinois ou Jalabert, l'hôtel Vaudemont. Du côté opposé, c'est-à-dire à l'angle droit de la Chaussée-d'Antin, l'hôtel de Montfermeil, qui servit de résidence au cardinal Fesch.

D'abord vendus à vil prix, la plupart de ces terrains avaient été acquis par un capitaliste bizarre, riche et mal vêtu, avare et prodigue, propriétaire sans logement, et dont la mort fut suivie d'un long procès. La ville, comme pour réparer sa lenteur à doter ce quartier d'une église, a largement fait les choses, et pris près de six mille mètres de ce terrain coûteux, pour y élever en même temps une église et un square.

Depuis 1840, ce quartier populeux n'avait d'autre paroisse que la chapelle de la Trinité, située rue de Calais, c'est-à-dire l'oratoire d'une communauté; une quête particulière avait permis d'y joindre, en 1854, la petite église de la rue de Clichy, faite de plâtre et de bois, comme construction provisoire. En 1861, la ville de Paris décida l'édification d'une église monumentale, adjugea, le 28 juin, les gros travaux au prix de 1,804,465 francs, fixa, dès le 9 juillet, la dépense totale à 3,231,252 francs, et en confia la direction à M. Théod. Ballu, connu jusqu'ici par la restauration de la tour Saint-Jacques et la construction de la tour de la place du Louvre.

La façade de la nouvelle église se trouve dans l'axe même de la Chaussée-d'Antin, qu'elle termine. Elle est précédée d'un vaste porche à trois arcades en plein cintre, surmonté d'une galerie contenant treize niches, d'une rosace et d'une balustrade, le tout dominé par une tour gigantesque, carrée à la base, octogonale à la partie supérieure. C'est le système adopté par le même architecte au beffroi du Louvre. Les contre-forts sont ornés, à chaque étage, de niches contenant des statues, chacune avec son inscription sur marbre de couleur. Au milieu, l'inscription dédicatoire : SANCTÆ TRINITATI. Au-dessus, la date : Anno 1867 ; car l'église ne sera pas livrée au culte avant cette époque. La tour, haute de soixante-cinq mètres, se termine en dôme à pans coupés, et porte au sommet un lanternon percé de huit ouvertures ; c'est la hauteur des flèches de Sainte-Clotilde, les plus élevées de Paris après les lanternes des Invalides et du Panthéon, et les tours de Notre-Dame et Saint-Sulpice. Enfin, au niveau de la balustrade, quatre acrotères supportent quatre groupes allégoriques : à gauche la Justice, à droite la Force, et sur le second plan la Providence et la Tempérance; les quatre Évangélistes flanquent la base du clocher, et une horloge indiquera l'heure aux fidèles. Sur le second plan, derrière le porche, se montre le grand mur-pignon, terminé par une balustrade à jour et par deux campaniles ou lanternons dans le genre italien, comme tout l'édifice. Le reste du monument, long parallélogramme d'une parfaite régularité, est d'une ordonnance des plus simples, tout le luxe ayant été dépensé pour la façade.

L'intérieur, qui est loin d'être terminé, offre une nef large de dix-huit mètres, longue de quatre-vingt-dix, haute de trente, coupée en quatre travées. A droite et à gauche, autant de chapelles; au fond, le chœur, exhaussé de huit marches et resserré par l'espace ménagé pour les deux sacristies; tout autour, au-dessus des chapiteaux, une galerie supérieure ou tribune contournant la nef. La longueur totale de l'édifice est de quatre-vingt-dix mètres; c'est encore, comme pour la tour, la même dimension que Sainte-Clotilde.

La crypte ou chapelle souterraine, placée sous le chœur, communique avec la nef; elle est restreinte, et doit servir aux enterrements et aux catéchismes.

Richement ornée de marbres, de colonnes, de pilastres, de sculptures et de vitraux, la Trinité sera certainement l'une des églises à la fois les plus élégantes et les plus commodes de Paris; c'est le seul programme que se tracent aujourd'hui les architectes, et le seul à suivre, en effet, dans des quartiers aussi riches et aussi peuplés.

En même temps que l'église, sera inauguré le beau square qui la précède, avec balustrade en fer à cheval, rampes douces pour les voitures, qui descendront sous le porche même, pelouse verdoyante et fontaine à triple vasque.

Edmond RENAUDIN.

RÉCITS HISTORIQUES.

JACQUES CŒUR (1).

V. — HUGUES LE LOUP.

En désordre, *piteusement*, les Anglais se réfugièrent à la Bastille.

Dès la première heure du jour, on vit accourir de Saint-Denis les routiers, les pillards. Mais déjà Richemont les avait prévenus; ils trouvèrent les portes closes. Aussi pas de pillage, pas de vengeance. Une révolution aussi clémente qu'elle était juste.

Dès la première heure, on criait à son de trompe par les rues, que nul homme d'armes, sous peine d'être pendu par la gorge, ne fût si hardi de se loger de force chez les bourgeois, ni de reprocher le passé, ni de molester personne. L'allégresse des Parisiens s'en accrut encore, ainsi que leur enthousiasme pour le connétable. Lui-même il en pleurait de joie, chevauchant à travers la foule, et répétant à chaque pas :

— Mes amis, mes bons amis, le roi Charles vous remercie mille fois, cent mille fois, de lui avoir si doucement rendu la maîtresse cité de son royaume. Tout est oublié, tout est pardonné.

A chaque instant, quelque heureuse nouvelle arrivait : les ponts fortifiés de Saint-Cloud et de Charenton, les forteresses de Chevreuse, Montlhéry, Marcoussy s'étaient rendus. Puis ce fut la Bastille elle-même. On laissa les vaincus se retirer sans condition, sans rançon, se contentant de force moqueries et huées. Après le chancelier d'Angleterre chacun criait *au loup*, chacun criait *au renard*. Le prévôt, maintenant, c'était Michel Laillier. Les provisions abondaient de toutes parts. Des tables se dressaient dans les rues. On fêtait le retour du roi, on fêtait le retour du vin; il y avait si longtemps qu'on ne buvait que de l'eau!

Cependant, aussitôt après la victoire, Richemont en avait expédié la dépêche à Charles VII. Le messager, c'était Henri Cœur.

Jean, légèrement blessé, restait auprès de son père. Celui-ci, par Richemont, par Dunois, avait été chargé de choisir quelques bourgeois d'énergie et de droiture, qui fussent investis d'une sorte d'autorité provisoire.

Il avait l'instinct qui devine les hommes; il mit en avant, dès ce jour-là, Guillaume Cousinot, Étienne Chevalier, les deux frères Juvénal et les deux frères Bureau; d'autres encore, inconnus la veille, qui devaient promptement devenir illustres. C'est de ce conseil bourgeois que date la régénération de la France.

Mais reprenons le cours de notre récit.

Lorsque Henri Cœur arriva à Chinon, le roi ne s'y trouvait plus.

Les sages exhortations de la douairière d'Anjou l'avaient fait sortir enfin de son indolente oisiveté. Il venait de monter à cheval pour donner la chasse à la principale bande des écorcheurs, celle de Villandrando l'Aragonais, qui, dévalisant jusqu'aux fourriers du roi, ravageait en ce moment le Languedoc, la seule province dont la couronne pût encore tirer quelque argent.

Yolande, la reine et le Dauphin s'avancèrent résolûment vers Paris Henri Cœur reçut l'ordre de continuer son chemin jusqu'à l'armée royale. Lorsqu'il l'atteignit enfin, Villandrando venait de faire sa soumission. Il n'avait pas osé combattre le roi. Tout fier de ce premier succès, Charles VII se remit immédiatement en marche vers le nord, et, pour s'entourer du prestige d'une victoire, il vint assiéger Montereau.

Tandis que s'effectuait ce voyage, Jacques Cœur et son conseil bourgeois, protégés par la douairière Yolande, rétablissaient l'ordre dans la capitale et s'efforçaient de lui rendre un commencement de prospérité.

Pendant ce temps-là, le connétable courait l'Ile de France, menant rude guerre aux Écorcheurs, détruisant les bandes et surtout leurs chefs.

A la nouvelle du siége de Montereau, il s'empressa d'y rejoindre Charles VII.

D'autre part, Jacques Cœur arrivait. Richemont lui-même voulut le mener au roi. A cette recommandation se joignait une lettre de la douairière Yolande.

— Maître Jacques Cœur, dit Charles VII, je comprends tout ce que nous vous devons, la France et moi. Je ne l'oublierai jamais... Mais aidez donc mes souvenirs... Plus je vous considère, plus il me semble vous avoir déjà vu.

Jacques, présentant l'anneau fleurdelisé :

— Sire, dit-il, souvenez-vous de Bourges et de Jehanne Darc.

Il y eut un silence. Puis une contraction soudaine plissa le front du roi : il se rappelait le faux monnayeur auquel il avait fait grâce.

C'était une douloureuse épreuve pour Jacques Cœur. Tout d'abord il avait baissé la tête, il avait rougi. Il se redressa tout à coup, calme et pâle.

Craignant de l'avoir offensé, Charles VII s'empressa de reprendre un visage souriant.

— Maître Jacques Cœur, dit-il, notre reconnaissance est impatiente de s'acquitter envers vous. Demandez la faveur qu'il vous plaira... Parlez, que désirez-vous?

— Sire, le droit de faire grâce, à mon tour, au premier condamné qui se rencontrera sur mon chemin, marchant au supplice. Souvent pareille clémence porte bonheur, et d'un coupable refait un homme.

— Soit! conclut le roi. Votre chemin, c'est Paris : dans Paris, l'hôtel des Monnaies. Vous êtes notre grand argentier, maître Jacques Cœur.

Le lendemain, dès l'aube naissante, le nouvel argentier se mit en route, au bruit de l'assaut qui commençait. Pour la première fois, Charles VII y combattit au premier rang, comme un digne héritier de saint Louis et de Philippe-Auguste. A ses côtés, le dauphin Louis, qui n'avait encore que quatorze ans, fit ses premières armes.

Cependant, comme Jacques Cœur approchait de Paris, vers le soir, il aperçut sur un coteau quelques soldats autour d'un gibet qui se détachait en noir sur la pourpre du soleil couchant.

Tout à coup, à la corde qui se roidit un pendu se balance dans l'air. Déjà le voyageur met son cheval au galop. Il atteint le gibet, tire son épée, coupe la corde, et le pendu roule à terre. Grand émoi parmi les soldats. Celui qui paraît leur chef s'élance à la bride du cheval et, menaçant du poing le cavalier ;

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Savez-vous bien que je suis le prévôt du connétable! Qui donc êtes-vous, pour entraver ainsi sa justice?

Pour toute réponse, Jacques Cœur exhiba certain parchemin qui, rédigé d'après son désir, était signé du roi.

Le prévôt s'inclina, mais le front plissé, le regard irrité, grognant comme la bête fauve à qui l'on vient d'arracher sa proie. C'était un jeune homme aux membres trapus, à la figure de dogue, au regard honnête et franc, mais impitoyable.

— Sire prévôt, lui dit Jacques Cœur, comment vous nomme-t-on?

— Tristan l'Hermite.

Le futur exécuteur des hautes œuvres du roi Louis XI, lui aussi, faisait ses premières armes, à sa façon.

— Maître Tristan, reprit Jacques, il ne faut pas m'en vouloir. Ainsi que l'atteste ce sceau royal, j'avais droit de sauver la vie d'un homme.

— Eh! je ne le vois que trop, interrompit d'une voix bourrue Tristan l'Hermite; mais vous auriez pu mieux choisir. Celui-là est le pire écorcheur, le plus exécrable bandit qui me soit encore passé par les mains... Hugues le Loup!

A ce nom terrible, Jacques tourna la tête et, d'un premier regard, examina celui qu'il venait de sauver.

Assurément la physionomie de Hugues le Loup ne prévenait pas en sa faveur. Elle répondait à son nom. Un véritable loup. Ses jambes étaient couvertes de poils, et ses longues mains ressemblaient à des griffes. Tout le reste de son grand diable de corps, osseux et maigre, disparaissait tant bien que mal sous un restant de défroque militaire, moitié cuirasse et moitié buffle. Un cou de vautour en sortait, portant une tête analogue : barbe fauve, bouche grimaçante, visage blême et nez cramoisi, de gros yeux ardents sous des sourcils en broussailles, un front bas sous une forêt de cheveux roux.

— Hugues, dit Jacques, vous êtes donc un pillard?

— La faim chasse le loup du bois; j'avais faim.

— Voulez-vous venir avec moi?

— Avec vous... pourquoi faire?

— Pour m'aider à garder les trésors de l'État : je suis le grand argentier du roi.

— De l'or! et vous auriez confiance en moi!

— Pourquoi non? Si jusqu'à ce jour vous avez été mauvais, c'est probablement que les hommes ne vous avaient fait que du mal?

— Oui.

— Moi, je vous veux du bien. Partons-nous?

En guise de réponse, Hugues le Loup fit entendre un sourd grognement. Puis il ramassa son casque de fer, le campa sur sa rousse crinière et, la corde encore au cou, lança ses longues jambes du côté de Paris.

Le soir même, Jacques Cœur s'installait à l'hôtel des Monnaies. Le lendemain, dans la cour, il se rencontrait avec le farouche routier, qui, la hallebarde sur l'épaule, allait et venait à grandes enjambées, comme un tigre en cage.

— Eh! bonjour, Hugues le Loup. Qui donc t'a mis de faction là?

— Moi-même.

— Très-bien. Te voilà résolu à devenir honnête homme?

— Je ne sais pas.

— Enfin... tu es content?

— Je ne sais pas.

— Mais alors...

— Tout ce que je sais, c'est que je vous dois la vie, la pitance, un gîte, de bonnes paroles... et que j'attends une occasion de me faire tuer pour vous.

Jacques Cœur lui serra la main et s'en fut en se disant :

— Allons, allons, Tristan l'Hermite aura tort.

VI. — TOUS LES DEUX.

A quinze jours de là, sous une charmille du jardin de l'hôtel des Monnaies, les deux fils aînés du grand argentier, les deux jumeaux, allaient et venaient en causant à voix basse. Ils n'avaient guère plus de vingt ans. Ils étaient charmants tous les deux. L'espérance rayonnait sur leurs fronts.

— Oui, frère, disait Henri, je le connais enfin, ce doux et pur sentiment qui semble élever l'âme vers Dieu, qui nous rend capables des plus chevaleresques dévouements. Écoute-moi, frère, tu parleras ensuite.

— Va, frère, répondit Jean, je te comprends, je te devine. Nos cœurs sont faits ainsi que nos visages, jusqu'à présent tout s'est ressemblé dans notre vie. Enfants, les mêmes joies; jeunes gens, les mêmes espérances; hommes, les mêmes amours; aujourd'hui, demain peut-être les mêmes douleurs!

Il prononça ces derniers mots avec mélancolie, comme avec une vague défiance de l'avenir.

Henri, d'une nature plus confiante, se récria :

— Que parles-tu de douleurs! Tout nous sourit : fortune, jeunesse, amour, jusqu'à ce beau soleil qui brille sur nos têtes, jusqu'à ces gais oiseaux qui chantent sur notre passage, comme pour dire : Soyez heureux! Mais laisse-moi donc te conter mon histoire. Ou plutôt non, toi d'abord, je t'en prie, je le veux.

Jean obéit.

— Tu sais, commença-t-il, que notre père m'avait envoyé en Lorraine pour en ramener la duchesse Isabeau, qui vient intercéder auprès du roi Charles VII en faveur de son mari, prisonnier. Plusieurs demoiselles d'honneur l'accompagnaient. Toutes jeunes et belles, une surtout. O mon frère, charmante! une fée, un ange! Le jour même du départ, comme elle montait sur sa haquenée, le vent souleva son voile, et tout aussitôt, saisi d'admiration, mon cœur battit, mon regard se troubla. Jamais, non, jamais tu n'as vu, même en rêve, créature aussi ravissante, aussi parfaite!

— Permets, répliqua vivement Henri, permets-moi de réclamer pour la mienne.

— Soit, accepta Jean; elles sont sœurs en beauté, comme nous sommes frères en tendresse. Mais laisse-moi poursuivre. Elle avait remarqué mon émotion. Elle rougit et ramena son voile sur son visage. La cavalcade se mit en route. Le voyage dura huit jours. Ah! frère, j'aurais voulu qu'il ne se terminât jamais! Tout d'abord je n'osais pas lui parler. Sans cesse je la regardais, admirant de loin ses mouvements gracieux, son élégance à la fois modeste et fière. Un soir, enfin, son cheval s'emporta. Il courait vers un précipice. Je m'élance aussitôt, j'arrive à temps pour la sauver. Elle balbutia quelques mots de remercîment. Jamais plus douce voix n'avait frappé mon oreille. A la halte suivante, ce fut à moi qu'elle s'adressa pour être servie. Je tremblais comme un arbrisseau secoué par le vent. Que te dirai-je de plus, frère? Contenu par le respect, c'est à peine si je me suis permis d'échanger avec elle quelques mots.

Je n'ai pas même osé lui demander son nom. Mais je sens que je lui appartiens tout entier.

Henri jeta ses bras autour du cou de son frère, l'étreignit sur sa poitrine. Puis, non moins ému, mais souriant :

— Est-ce tout? dit-il.

— C'est tout. Aux abords de Paris, nous rencontrâmes la douairière Yolande, qui venait au-devant de la duchesse Isabeau. On me donna congé. Le lendemain, notre père m'envoyait à Bourges. J'en suis revenu d'hier soir seulement. Elle ne peut avoir quitté Paris; je la retrouverai.

— Nous la retrouverons. Mais c'est vraiment étrange comme nos deux histoires se ressemblent. Moi aussi j'aime une inconnue. M'a-t-elle seulement remarqué? je l'ignore. C'est au bord de la Marne, par delà Vincennes, que je l'ai rencontrée pour la première fois. J'étais là par hasard, un beau soir d'automne. Le soleil disparaissait derrière des coteaux boisés, projetant encore des lueurs empourprées sur la rivière, dans le vallon. A quelque distance, dominant les arbres, le château de Beauté. Tiens, c'est là précisément que réside la douairière Yolande.

— Et, je le crois, aussi la duchesse Isabeau. Achève.



Le château de Beauté. Dessin de A. de Bar.

— Au milieu du silence, immobile et rêveur, j'admirais le paysage. Tout à coup, sous les peupliers, un léger frôlement agite les feuilles mortes. Je retourne la tête, je regarde. Une ombre svelte et blanche s'avançait lentement. Une femme... une jeune fille... Non, je ne veux pas te la décrire, j'aime mieux te la montrer. C'est l'heure où chaque soir je retourne là... attendant qu'elle passe, recueillie et pensive, sans même me voir... mais qu'importe! je la vois... et je suis heureux... Viens!

Les deux jumeaux furent bientôt à cheval. En un temps de galop, ils atteignirent le val de Beauté.

Le paysage était tel que venait de le décrire Henri, éclairé de même; à l'horizon, derrière les ondulations de la forêt, le soleil se couchait, jetant sur la rivière de rouges reflets. Dans le feuillage éclairci des peupliers murmurait une douce brise.

Depuis quelques instants déjà, les deux frères étaient descendus de cheval. Ils s'avancèrent avec précaution. Sur un signe de Henri, ils traversèrent l'allée et se cachèrent parmi des buissons, presque au bord de l'eau. Là, le regard fixé vers le parc, ils attendirent.

Bientôt la blanche apparition se dessina dans le crépuscule, puis atteignit un espace plus lumineux. Les rayons du soleil couchant l'entouraient d'une auréole. Elle avança davantage encore. On eût dit que les dernières lueurs se ravivaient comme pour saluer au pas-

sage ce chef-d'œuvre de la création, cette incomparable beauté.

— Regarde, murmura tout bas Henri; c'est elle.

Étouffant un cri douloureux, son frère répéta :

— Oui, oui, c'est elle.

Pâles, les deux jumeaux se regardèrent.

L'inconnue passa.

— La même! murmura Jean. Ah! frère, frère, mon cœur ne me trompait pas quand il pressentait une grande douleur!

Et les deux jumeaux, désespérés, tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

VII. — LA DAME DE BEAUTÉ.

Le château de Beauté a complétement disparu, ne laissant qu'un vague souvenir à la vallée qui conserve son nom. Une délicieuse vallée, par delà Nogent, sur la lisière du bois de Vincennes, au bord de la Marne.

Il n'y reste plus aujourd'hui que quelques arbres; c'était alors une pleine forêt, un mystérieux bocage, au milieu duquel se cachait le vieux nid féodal.

Ce soir-là, la duchesse Yolande y recevait quelques rares invités, discrètement choisis. Jacques Cœur en était, et avec lui ses deux fils. Ils avaient sollicité cet honneur avec une étrange insistance.

Qu'étaient devenus les deux frères, depuis la fatale révélation qui leur avait appris leur rivalité? Ni l'un ni l'autre n'eût su le dire.

Après leur embrassement, un mouvement de jalousie les avait séparés. Ils s'étaient enfuis, celui-ci d'un côté, celui-là de l'autre, durant la nuit entière, marchant au hasard, éperdus, éplorés. Enfin le jour naissant les avait retrouvés dans le jardin de l'hôtel, à cette même place où la veille s'échangeaient leurs confidences si pleines d'espoir. Les mains étaient allées au-devant des mains, le cœur au-devant du cœur.

— Un de nous seul doit souffrir, s'était écrié Jean... ce sera moi.

— Non, frère, j'ai résolu de me sacrifier à ton bonheur.

Il y avait eu assaut de générosité, chacun s'obstinant dans son abnégation. Finalement on avait transigé.

La belle inconnue choisirait elle-même. Il y avait fête au château de Beauté, on l'y rencontrerait. Il fallait aller à cette fête.

Jacques Cœur observait les deux jumeaux, averti par une secrète inquiétude.

La duchesse Isabeau parut enfin, suivie de ses demoiselles d'honneur.

Les deux frères eurent un même frémissement. Ils avaient reconnu celle qui devait prononcer sur leur destin. Ils allaient s'avancer vers elle.

Tout à coup une porte s'ouvrit. Le roi parut.

Charles VII avait alors trente-cinq ans. C'était un aimable et gracieux souverain, beau parleur, d'élégantes façons, dédaigneux de gouverner, habile à séduire.

Sans prendre à peine le temps de saluer la douairière Yolande et la duchesse Isabeau, sans même apercevoir la reine et le Dauphin, qui se tenaient à l'écart, il s'empressa d'aller vers la belle inconnue, et, s'inclinant :

— Ce château s'appelle Beauté, dit-il galamment, il vous appartient de droit. Devenez-en la châtelaine, et, prenant son nom qui est vôtre, soyez désormais la dame de Beauté.

La reine Marie contint avec peine un cri de douleur; le dauphin Louis, un geste de colère.

Les plus émus cependant, les plus pâles, c'étaient les deux jumeaux. Ils s'approchèrent de Jacques Cœur et, d'une même voix, toute palpitante d'angoisse :

— Père, père, quelle est donc cette femme?

— Agnès Sorel, répondit Jacques.

Les deux pauvres enfants se reculèrent, terrifiés, hagards; et, rencontrant une issue derrière eux, s'enfuirent au plus profond du parc. Là Henri, se laissant tomber sur un banc :

— Agnès Sorel!... la favorite!... Nous sommes condamnés tous les deux, frère.

— Il faut mourir, répondit Jean.

Il y eut un long silence.

Puis Henri, relevant la tête :

— Mourir!... comment?...

— Une bataille! un assaut! on se jette au premier rang, on est frappé pour son pays, glorieusement...

Tout à coup, dans le silence de la nuit, une troisième voix s'éleva, la voix de Jacques Cœur :

— Et votre père! dit-il, vous l'oubliez donc, ingrats! J'ai tout entendu... Demain vous partirez pour l'Égypte.

VIII. — LE FIRMAN.

Pour plus de sûreté, Jacques Cœur voulut accompagner ses deux fils jusqu'au port d'embarquement. Certaines affaires, du reste, nécessitaient sa présence à Montpellier, à Marseille.

La veille du départ, il se présenta chez le roi; avec lui Richemont, Olivier Basselin.

— Sire, dit le connétable, il est temps de songer à la Normandie. Après Paris, Rouen. Une croisade nationale. J'en ai fait la promesse au jeune chef des compagnons du val de Vire.

Charles VII était déjà retombé dans son indolence habituelle :

— Ce n'est pas avec des chansons, dit-il, même avec des prouesses, que nous pouvons mener à bien si grosse entreprise. Pour chasser les Anglais de toute terre normande, il faut d'abord de l'argent, beaucoup d'argent... Demandez à notre argentier si nous sommes en mesure.

— Pas encore, sire, mais que je réussisse dans le voyage que je vais entreprendre, et bientôt...

— Quelle est donc votre espérance?

— Que Votre Majesté me permette de ne pas m'expliquer. C'est mon secret.

— Soit! nous attendrons. Faites comme nous, messieurs. Patience!

En rentrant à l'hôtel, Jacques Cœur trouva Hugues le Loup qui, tout de neuf harnaché en guerre, semblait attendre son retour.

— Eh quoi! tu nous quittes?

— Non; je vous suis. Ne partez-vous pas? Qui donc vous ferait escorte?

— Bien, cela! J'accepte, mon brave Loup.

— Non, maître... votre chien... votre dogue...

Ces deux mots résumaient la métamorphose qui déjà s'était accomplie chez le formidable routier. Vaincu, dompté par la reconnaissance, il tournait maintenant vers le bien toutes ses forces et toute sa sauvage ardeur. Pour opérer ce prodige, qu'avait-il fallu? Une main tendue vers lui, quelques généreuses paroles, un peu de confiance et de bonté.

Hugues lui-même ne pouvait en revenir encore. Sa physionomie, son regard exprimaient une sorte d'étonnement naïf. Il ne se reconnaissait plus.

— Soit! conclut Jacques Cœur. Choisis quelques di-

gnes compagnons pour te prêter main-forte au besoin. Je m'en rapporte à ton zèle.

A quelques pas de là, dans un angle obscur, on entendit comme un grincement de dents, comme un soupir. Jacques Cœur tourna la tête de ce côté. Dans l'ombre, brillaient des yeux ardents et des dents blanches. Il reconnut son esclave éthiopien Yacoub.

— Ah ! c'est toi, Yacoub. Tu n'as pas besoin d'entendre pour deviner... tu sais que je pars.

Le muet fit un signe affirmatif. Puis, d'un geste menaçant, il désigna Hugues le Loup.

— Calme-toi, reprit le maître. Ne sois pas jaloux. Je ne t'oublie pas. Tu viens avec moi, comme toujours... Es-tu content? As-tu compris?

Le nain parvint à articuler un cri de joie. Puis, roulant sur ses courtes jambes torses, il arriva promptement auprès de Jacques Cœur, et lui baisa la main.

On partit.

Silencieux et tristes, les deux jumeaux chevauchaient à côté de leur père, qui vainement s'efforçait d'intéresser leur esprit, de distraire leur chagrin. Tantôt montrant la route défoncée, la campagne inculte, les broussailles envahissant le sol, il disait à ses fils :

— Voyez, voyez! que de choses à ressusciter en ce pauvre pays de France : l'agriculture, les communications, la confiance, le travail, la vie. Ne dois-je donc plus compter sur vous pour me seconder en cette tâche?

Tantôt c'était une ferme incendiée, un village désert où tout s'effondrait, croulait, comme sous une malédiction du ciel.

— Mes enfants! disait alors Jacques Cœur, mes enfants, ne m'aiderez-vous donc pas à relever toutes ces ruines, à guérir par la paix tous ces désastres de nos longues guerres!

— Mon père, répondait Jean, nous tâcherons d'oublier!

— Nous oublierons, mon père, répondait Henri. Dieu bon nous en fera la grâce!

Mais, hélas! leur accent, leurs regards, leur pâleur, tout révélait en eux une de ces profondes douleurs, un de ces immenses désespoirs dont on ne guérit jamais!

Parfois encore, sur la lisière des bois, aux abords de quelque embuscade, on entrevoyait des rôdeurs, des routiers, des bandits qui flairaient une proie, tout prêts à s'élancer, mais reculaient et disparaissaient aussitôt qu'ils avaient reconnu la parfaite ordonnance de l'escorte, l'air de résolution des voyageurs, la pantomime belliqueuse du diabolique Yacoub et l'énergique figure d'Hugues le Loup.

En approchant de Montpellier, on rencontra Guillaume de Varye. Maguelonne accompagnait son mari; elle avait voulu venir au-devant de son père, impatiente de le revoir et de l'embrasser, de l'embrasser encore.

Guillaume put enfin serrer la main de Jacques Cœur et lui dire quelques mots à l'oreille.

Aussitôt celui-ci mettant son cheval au galop :

— Maguelonne, je te laisse avec tes frères... Hugues, veille sur eux... Guillaume, conduis-moi... Viens avec nous, Yacoub!

Puis, à lui-même :

— Enfin! ce serait la reprise de la Normandie... la fortune de la France! Oh! Jehanne, fais que mon espoir se réalise, et bientôt je t'aurai tenu parole!

Toujours au galop, les trois cavaliers franchirent la porte de la ville, arrivèrent devant celle de la maison. Sur un son de cor que fit entendre Guillaume de Varye, les deux battants s'ouvrirent et se refermèrent aussitôt.

Yacoub, sous prétexte de prendre soin des chevaux, resta dans la cour. Une vive anxiété se reflétait sur son sombre visage.

A peine Jacques Cœur pénétrait-il dans la grande salle, qu'à l'autre extrémité des draperies s'écartèrent, livrant passage à un homme de haute taille, superbement vêtu d'un magnifique costume oriental.

— Noureddin!... s'écria Jacques Cœur. Eh quoi! c'est Noureddin lui-même, le grand vizir...

— Qui t'apporte ce firman du kalife Abou-Saïd. Mon maître m'a dit le vouloir ainsi. Entendre, c'est obéir. Lis.

C'était le traité par lequel les Français étaient autorisés à naviguer et trafiquer dans tout le Levant aux mêmes conditions que les Génois et les Vénitiens.

Inestimable conquête, acte précieux, qui fondait notre commerce, notre influence dans les ports levantins.

Aussi Jacques Cœur en témoignait-il déjà sa reconnaissance, lorsque le vizir Noureddin l'interrompant :

— Attends, écoute encore, dit-il. N'avais-tu pas souhaité devenir en ton pays ce que je suis là-bas, le conseiller, le représentant d'Abou-Saïd, un autre lui-même?

— En effet, mais le Soudan m'avait répondu que, pour accorder pareille faveur à un chrétien, il lui fallait avant tout connaître ce chrétien, étudier ses actes, entendre ses paroles, avoir lu dans ses plus secrètes pensées...

— Tout ce que veut mon maître, il le peut. Depuis des années, tu n'as dit un mot, fait un geste, conçu un désir dans le plus profond de ton cœur, sans qu'Abou-Saïd l'ait su. Il te connaît maintenant, il t'estime à ce point d'exaucer ton vœu. En voici la preuve...

Cette preuve était un second firman que déroulait le grand visir.

— Oh!... s'écria Jacques Cœur, oh! que le Soudan soit béni... non-seulement par moi, misérable instrument de la Providence... mais au nom de la France tout entière, dont je puis désormais garantir et l'indépendance et la prospérité!

Un bruit soudain s'éleva du dehors. Des piétinements, des voix, que dominait un cri rauque, déchirant, toujours le même, et qui, cependant, exprimait tour à tour la menace, la colère, la supplication, le désespoir.

Jacques Cœur avait couru à la fenêtre; il aperçut Yacoub qu'entraînaient des matelots égyptiens.

— Le Soudan t'avait prêté cet esclave, dit Noureddin, il le reprend. Je le remmène.

— Eh quoi!... sans qu'il lui soit permis de me dire adieu... sans que je puisse le récompenser de...

— Le maître le récompensera. C'est sa volonté...

Et le grand visir se retira.

Après l'avoir accompagné jusqu'au portail, Jacques Cœur remonta dans la grande salle et vint regarder à la fenêtre. L'escorte égyptienne allait disparaître, tournant par la large voie qui conduit au port.

Quelques instants plus tard, il était encore là, regardant toujours, mais en dedans de lui-même, immobile et pensif. Il songeait à l'Orient, à la France, à l'avenir, à ce double firman qui venait d'ouvrir à son roi, à son pays, à lui-même, de nouveaux et merveilleux horizons.

— Comment... se disait-il, le kalife a-t-il pu m'observer ainsi... avoir là sans cesse, en tout lieu, sans que je le soupçonne, une oreille épiant mes lèvres, un regard plongeant jusqu'au plus profond de ma conscience? A-t-il donc à ses ordres un de ces invisibles génies dont parlent les contes arabes?

Tout à coup, par hasard, ses yeux s'arrêtèrent sur une maison qui, s'élevant à l'autre extrémité de la place, faisait à peu près face à la sienne. Cette maison noirâtre, trapue, louche, hargneuse, lui causa une pénible impression. Bien que la nuit arrivât, aucune lumière n'y brillait. Tous les volets étaient fermés, sauf à une fenêtre sur le balcon du premier étage, que masquaient d'épais rideaux.

Soudain ces rideaux s'écartèrent, laissant entrevoir une forme humaine d'une monstrueuse obésité.

Jacques Cœur tressaillit. Il n'y avait au monde qu'un homme aussi gras... et cet homme était un ennemi... La Trémoille!

En ce moment, l'ancien favori du roi fit un signe, comme pour saluer quelque arrivant, et disparut. Le regard de Jacques Cœur s'abaissa vers la place. Un inconnu la traversait, maigre, la taille haute et le dos voûté, de longues jambes noires, un manteau rouge, coiffure et physionomie italiennes.

Au même instant, Guillaume de Varye rentrait, suivi de Hugues, qui portait deux flambeaux.

Jacques Cœur saisit la main de son guide, et l'amenant vers la fenêtre, lui désigna l'homme au manteau rouge. Précisément, celui-ci venait de se retourner vers la maison du grand argentier. Il la regardait en dessous, d'un œil envieux.

— Guillaume, quel est cet homme? dit Jacques.

— Un trafiquant florentin, nouvellement établi à Montpellier.

— Qu'y fait-il?



L'épreuve. Dessin de Crépon.

— Toutes sortes de métiers, des moins honnêtes : usurier, alchimiste, parfumeur, empoisonneur.

— On le nomme?

— Otto Castellani.

— Guillaume, as-tu vu son regard... Tiens!... encore... et le voilà qui disparaît. Guillaume, cet homme m'en veut. Pourquoi?

— Parce que vous réussissez loyalement, au grand soleil, et qu'il végète dans l'ombre, dans la boue, dans le crime. De là beaucoup d'envie, beaucoup de haine. Une vipère, mais qui siffle de loin. S'il lui prenait fantaisie de mordre, on l'écraserait... voilà tout!

A peine Guillaume de Varye achevait-il ce portrait, qu'un tumulte soudain s'éleva de la place. Au loin des cris, la lueur des torches. A la porte de la maison, bientôt dans l'escalier, le bruit d'une course précipitée, d'une respiration haletante. La porte enfin s'ouvrit et Yacoub vint tomber aux pieds de Jacques Cœur.

Les vêtements de l'esclave étaient déchirés, ruisselaient d'eau. Sans doute on avait voulu le retenir, sans doute il s'était jeté à la mer. Tout son corps tremblait, palpitait. Son noir visage avait des grimaces convulsives, ses dents blanches claquaient, ses grands yeux lançaient des flammes.

Dans toute cette pantomime désordonnée du pauvre nain, du pauvre muet, on devinait l'expression de la terreur, de la colère, de la joie, de la joie surtout, lorsque, ayant saisi la main de son maître, il la couvrit de baisers et de larmes.

— Yacoub... calme-toi!... lui répétait celui-ci, sincè-

rement touché. Tu as voulu me revoir une dernière fois... Merci !...

Jacques Cœur cherchait son aumônière. Yacoub arrêta son bras, et par des cris inarticulés, par des signes de dénégation énergique, il fit comprendre que ce n'était pas pour cela qu'il était revenu, que ce n'était pas cela qu'il voulait.

— Que souhaites-tu donc, mon pauvre Yacoub? Que puis-je faire pour toi... Voyons... parle?

Un sourire amer contracta les traits expressifs de l'esclave. Il ouvrit la bouche, remua la langue et les lèvres avec une sorte de sifflement désespéré, rappelant qu'il ne pouvait pas parler.

Puis, tout à coup, il courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande, et montra du doigt la maison du Florentin.

— Je comprends ! s'écria Jacques Cœur. Là, là, n'est-ce pas, des ennemis?

Le nain hocha vivement la tête, comme pour répondre :

— Oui ! oui !

— Otto Castellani?

Même réponse.



Jacques Cœur, d'après une ancienne estampe. Dessin de Morin.

— La Trémoille?

Avec ses doigts, le muet fit entendre qu'il y en avait d'autres encore, beaucoup d'autres.

— Lesquels? lesquels donc? Explique-toi... dans quelques instants, il sera trop tard !

On frappait à la porte de la maison.

— Prends garde !... s'écria soudain Yacoub.

Jacques Cœur se recula, croyant avoir mal entendu, doutant encore.

— Prends garde ! répéta distinctement le muet.

— Quoi !... tu parles?

— Oui.

— Tu entends?

— Oui. Pardonne à l'espion qui fut placé près de toi par le Soudan. Ta bonté fit de Yacoub un ami. Il observa ceux qui t'entouraient. Il revient pour te le dire : ne t'endors pas dans la prospérité... maître, prends garde !

Des pas nombreux montaient l'escalier.

— Malheureux ! murmura rapidement Jacques Cœur, si l'on te soupçonne d'avoir trahi le secret du Soudan... c'est la mort !

— Oui, répliqua l'esclave avec résignation, oui... mais je t'aurai prévenu, sauvé peut-être... et je mourrai content s'il reste auprès de toi un dévouement pareil au mien.

Hugues le Loup s'avança :

— Tu peux mourir tranquille, ami... je suis là !...

— Non, tu ne mourras pas ! dit Jacques Cœur. Tais-toi... laisse-moi faire... Les voici !

La porte s'ouvrait. Noureddin parut, suivi, d'une vingtaine de matelots égyptiens portant, ceux-ci des bâtons, ceux-là des torches.

— Pardonne !... s'écria Jacques Cœur, pardonne à un pauvre muet son excès d'affection pour moi...

— Un muet ?... fit ironiquement le visir en promenant tour à tour son regard investigateur de l'argentier à l'esclave.

Yacoub s'était prosterné devant Noureddin, les bras en croix, le front incliné, comme s'offrant de lui-même au châtiment qu'il méritait.

— Ne te souvient-il plus qu'il ne saurait parler, qu'il ne saurait entendre ? dit Jacques Cœur avec une feinte assurance.

— Tant mieux pour lui, conclut le grand visir, car il n'entendra pas l'arrêt que je prononce et qui va le frapper comme la foudre.

Noureddin se recula vivement et son cimeterre, plus prompt que l'éclair, s'abattit sur le cou tendu de l'esclave. Mais là, se retournant tout à coup sur le plat de la lame, à peine son tranchant effleura-t-il la peau.

Ce n'était qu'une épreuve. Yacoub l'avait soutenue sans tressaillir. Jacques Cœur, lui, avait pâli.

Noureddin sourit d'un sourire à demi convaincu.

— A ta prière, dit-il, je lui pardonne. Mais qu'il me suive.

Yacoub releva la tête d'un air naïvement étonné ; il interrogea du regard le visir, puis l'argentier.

La pantomime de celui-ci fit comprendre la condition imposée par Noureddin.

Un signe de l'esclave annonça qu'il était prêt à obéir. Mais sur le seuil, une dernière fois, il se retourna.

Hugues le Loup était auprès de Jacques Cœur ; son geste et son regard répétaient :

— Je suis là !

Yacoub porta furtivement un doigt à ses lèvres, et sembla répéter aussi :

— Prends garde !

IX. — ANNÉES A VOL D'OISEAU.

Durant les années qui suivent, les événements se précipitent. Jacques Cœur est anobli. Charles VII fait une entrée solennelle dans sa bonne ville de Paris, mais en repart presque aussitôt ; sa voluptueuse nature répugnait à la vue de tant de misères.

Ces misères augmentent encore l'hiver suivant. Un terrible hiver. Paris était si désolé, si désert, que les loups y venaient la nuit, étranglant et dévorant les bourgeois attardés. Dans les provinces, au contraire, les souffrances diminuent, grâce surtout à l'heureuse influence d'Agnès Sorel.

D'autre part, le connétable guerroie sans relâche, secondé maintenant par les canons de Jean Bureau, le maître d'artillerie, qui renverse toute bastille, tout manoir abritant des écorcheurs, des détrousseurs, des bandits. Aussi les routes deviennent moins périlleuses, et le commerce déjà s'y hasarde. L'agriculture renaît. Il était temps, tout retombait en friche, au point que la Beauce elle-même n'était plus qu'une aride steppe, un océan de broussailles. On y remet la charrue. Le blé pousse et le fruit mûrira.

Viennent enfin les états d'Orléans, l'édit du 2 novembre 1439. Il faut lire dans les cahiers du temps, dans les discours d'alors, tout ce que souffrait ce pauvre peuple, opprimé, pressuré, martyrisé par tous ces soudards que l'ivresse du crime et l'assurance de l'impunité rendaient chaque jour plus hardis.

Désormais nous voyons s'établir une armée régulière, nationale, un impôt permanent, équitable ; le règne du droit, de l'ordre et de la justice. C'est le roi seul qui nommera les capitaines, et ces capitaines, comme aussi les seigneurs, seront responsables de leurs gens. Quiconque pillera, *robbera*, qu'on lui résiste, qu'on le tue, quels que soient sa naissance et son rang. Honneur à celui qui en aura débarrassé le pays. Pour récompense, il aura les dépouilles du voleur. Défense est faite aux hobereaux d'entretenir des hommes d'armes dans leurs manoirs, comme aussi d'exiger de leurs vassaux plus que ne reconnaît la loi, de faire payer, aux ponts et passages, autres droits que ceux établis par les tarifs. S'ils refusent de se soumettre aux agents de l'autorité, leurs biens seront confisqués ; en cas de condamnation à mort, le roi s'interdit de leur faire grâce.

Tel fut, en résumé, ce mémorable édit qui sauvait la France. Jamais encore atteinte aussi hardie n'avait été portée au vieux monde féodal. Tous les partisans du passé, tous les ennemis de l'avenir, grands et petits, houspilleurs et princes, s'entendirent d'un bout du royaume à l'autre et se révoltèrent à la fois. Les uns désertèrent l'armée du connétable sous les murs d'Avranches, la veille d'une bataille, et donnèrent ainsi une dernière victoire aux Anglais ; les autres quittèrent brusquement le roi, qui se trouvait à Angers. Parmi ceux-là, le duc de Bourbon, le comte de Vendôme, le duc d'Alençon, Dunois, le Dauphin lui-même.

Oui, le futur Louis XI, celui qui devait si terriblement réagir contre les abus de la féodalité, celui qui devait enfin asseoir l'autorité royale, Louis XI conspirait contre son roi, contre son père ; Louis XI allait provoquer, diriger cette rébellion sacrilége, antifrançaise, grotesque, que l'histoire a flétrie de ce nom : *la Praguerie*.

Richemont accourut. Croyant trouver Charles VII à Blois, il tomba au milieu même des révoltés ! C'en était fait de lui, sans le patriotisme d'un chef d'écorcheurs, Antoine de Chabannes.

— Tuer le connétable, dit-il, ce serait livrer la France aux Anglais !

Richemont poursuivit son chemin, rallia Gaucourt et Xaintrailles, et rejoignit enfin le roi à Amboise.

Charles VII n'était plus ce prince indolent et lâche des premiers temps de son règne. Agnès Sorel en avait fait un véritable roi. Lorsque, suivi du conseil des bourgeois, Jacques Cœur vint lui dire :

— Sire, c'est à vos conseillers qu'on en veut. Abandonnez nos personnes, mais défendez notre œuvre !

— Votre œuvre et vous ! répondit-il fièrement. S'il faut périr, soit !... mais ensemble !

En ce moment même Richemont arrivait.

— Prenez les champs, sire ! dit-il. Ne vous laissez enfermer en ville ni place ! Qu'il vous souvienne du roi Richard !

Charles VII obéit à cette énergique impulsion. Il se mit en campagne, et poursuivit les rebelles sans même leur donner le temps de se reconnaître.

Dunois s'était déjà repenti. Il ramena d'Alençon.

D'autre part, les villes et les campagnes reconnaissantes se déclaraient hautement pour la bonne cause. Les échorcheurs eux-mêmes se laissèrent gagner par l'appât d'une plus forte solde. Entre autres, les fameuses bandes de Villandrando. Jacques Cœur les acheta.

La Praguerie était vaincue.

Le Dauphin se rapprocha de son père, mais refusant de se soumettre encore, à moins que ses conseillers ne fussent compris dans le pardon. Charles VII s'y refusa. Son fils voulait repartir.

— Louis, répliqua le père irrité, les portes vous sont ouvertes. Ne vous semblent-elles pas assez grandes? me voici prêt à faire abattre quinze ou vingt toises de mur pour vous livrer passage. S'il vous plaît vous en aller, allez-vous-en... car, au plaisir de Dieu, nous en retrouverons assez de notre sang qui nous aideront à maintenir notre honneur et seigneurie, mieux que vous n'avez fait jusqu'à ce jour !

Les sourcils froncés, les lèvres grimaçantes, le Dauphin courbait la tête, regardant en dessous les conseillers bourgeois, Agnès Sorel.

Enfin, il alla plier le genou devant le roi, qui le releva vivement et l'étreignit dans ses bras. Charles VII aimait son fils. Le dauphin Louis méprisait son père.

A peine le roi se fut-il retiré, que, se croyant seul, le futur Louis XI releva la tête, et, de son poing crispé, menaçant ceux qui venaient de disparaître :

— Oh ! cette femme... et ces hommes... je les hais !

— Pourquoi cela? demanda la voix de Jacques Cœur qui, sans que le Dauphin pût le voir, était resté.

Après un premier mouvement de colère, celui-ci répliqua d'un ton brusque et saccadé, comme à regret :

— Vous, je vous excepte. Un bon serviteur, un homme de génie. Mais les autres...

— Les autres sont et font comme moi... ils veulent le bien du pays.

Et comme le Dauphin se taisait :

— Pourquoi les haïr? répéta Jacques Cœur. Est-ce parce qu'ils ne sont que de simples bourgeois ?

— Non pas ! Les bourgeois sont gens d'ordre et de finances. J'en emploierai plus tard, et beaucoup. Plus dociles, d'ailleurs, que les nobles... et, Pâques-Dieu ! j'aimerai qu'on m'obéisse !

— Alors, pourquoi leur en vouloir de leur influence auprès du roi ?

— Parce que toute influence, bonne ou mauvaise, qui s'exerce sur mon père est un vol fait à la mienne ! Parce qu'il me faut ma part d'autorité, ma part de gloire ! J'ai dix-huit ans, Pâques-Dieu ! et me sens déjà de taille à faire très-bien le profit du royaume ! Je suis impatient, j'ai soif de gouverner et de commander !

— Si l'on vous donnait, dit Jacques après un moment de réflexion, le commandement des bandes qu'on va diriger de l'autre côté du Rhin, contre les montagnards suisses, au secours de la chevalerie allemande... ce serait de la gloire. Si l'on vous mettait en possession du Dauphiné... ce serait déjà presque un royaume !

— Vous m'obtiendriez cela, vous !

— Moi... et le conseil.

— Mon père refusera.

— Non... si Mme de Beauté le lui demande aussi.

— Elle ! — ma protectrice !... Jamais !

— Dauphin Louis, mieux vaut pas de favorite... mais jamais favorite ne fit un meilleur usage de son pouvoir. Elle est désintéressée, discrète et sage. Elle a fait de Charles VII un grand roi. Plus tard, la France lui rendra justice.

—Assez ! interrompit le Dauphin. Je ne vous demande pas comment vous ferez. — J'accepte ! Mais, dites-moi, que puis-je pour vous en échange ?

— Rien, monseigneur... hormis une promesse, qui me rendrait bien heureux. Dites-moi que vous aimerez votre père et tous ceux qu'il aime.

Un sourire ironique effleura les lèvres du Dauphin :

— Maître Jacques Cœur, fit-il, je me souviendrai de votre devise... ce qui, du reste, ne me donnera pas grand effort de mémoire, car elle n'a que trois mots : *Dire, faire, taire.*

— Monseigneur, j'en ai une autre : *A vaillants cœurs rien impossible.*

Le dauphin sourit.

A peine était-il sorti, des draperies se soulevèrent. Une jeune femme parut, merveilleuse de grâce et de beauté.

— Jacques Cœur, je vous remercie, dit Agnès Sorel.

Puis, tandis qu'il s'inclinait devant elle :

— Chacun a sa tâche ici-bas. La mienne est brillante, mais souvent douloureuse. Je ne l'ai pas choisie. Il m'est doux qu'on m'estime un peu. Tant de gens me méprisent et me haïssent. Me sera-t-il pardonné là-haut !

Et des beaux yeux de la belle Agnès une larme tomba.

— Là-haut, répondit Jacques Cœur, cette larme vous sera comptée. Ayez courage !

Quelques jours plus tard, le Dauphin partait pour le Dauphiné, son premier royaume.

Jacques Cœur était à l'apogée de sa fortune. Tout-puissant auprès du roi, tout-puissant dans le conseil, d'où sortait chaque jour nouvelle amélioration, réforme nouvelle. La France enfin respirait, se ranimait, et lui surtout il pouvait se dire : C'est là mon œuvre !

Dans sa famille, toutes sortes de satisfactions, même inespérées, l'attendaient. Depuis qu'il était noble, sa femme semblait moins orgueilleuse ; à mesure qu'il devenait plus riche, elle prenait l'esprit de mettre son ostentation dans la simplicité.

Il est vrai que l'heureuse influence de sa belle-sœur Étiennette y était bien pour quelque chose. C'était elle qui réglait tout dans la maison. Certain jour, cependant, son frère s'étonna de voir la dépense augmenter sans cesse. Étiennette l'attira vers la fenêtre, et lui montrant une longue file de pauvres, les uns arrivant, les autres s'en allant, tous consolés et réjouis :

— Savez-vous, demanda-t-elle, comment on a surnommé l'hôtel des Monnaies ?

— Dites, ma sœur.

— La maison du bon Dieu.

Jacques eut un de ses épanouissements de joie qui sont la récompense des gens de bien. Réunissant dans un même embrassement sa femme et sa sœur, de douces larmes dans les yeux, le sourire aux lèvres :

— Approuvé cette dépense-là ! dit-il. Puisez, puisez sans crainte ni vergogne à la bourse du grand argentier ! Allez toujours ! c'est pour les pauvres ! Je ne suis avare en quoi que ce soit, oui-da ! Bien au contraire... eh ! eh ! je vous ménage une surprise... une grande surprise... à Bourges... dans quelques années... Dame ! il faut du temps... Ne m'interrogez pas... Non... non... plus tard... quand ce sera terminé !

Cependant, devant les instances des deux femmes,

Jacques commençait à craindre de ne pouvoir garder plus longtemps son secret. Il cherchait un prétexte de changer d'entretien, lorsque, fort à propos, ses regards rencontrèrent un nouveau personnage assistant à cette scène, ou du moins entré depuis quelques instants.

C'était une dame entre deux âges, grande, sèche et d'un aspect morose, à la lèvre dédaigneuse, au sourire plein de fiel, au regard plein d'envie.

Du geste, Jacques interrogea sa femme.

— Quoi ! tu ne reconnais pas notre compatriote, notre voisine... Jeanne de Vendôme... dame de Mortagne. Son mari s'était jeté dans la Praguerie. Leurs biens sont confisqués. Elle s'est souvenue de nous, elle m'a demandé un asile.

— Et je t'approuve de le lui avoir donné, femme. Soyez la bienvenue dans notre maison, Jeanne de Vendôme, et, tant qu'il vous plaira, restez-y.

— Merci, répliqua amèrement celle-ci. Dame Macée m'offre même un emploi... je ne sais plus trop lequel... suivante... domestique...

— Oh ! se récria vivement la bonne Étiennette, avez-vous pu vous méprendre ainsi sur les intentions de ma sœur... Elle s'honore d'être votre amie. N'êtes-vous donc plus la sienne ?

— Pardon ! s'empressa de dire la dame de Mortagne. Les revers m'ont aigri l'humeur. Il ne faut pas en vouloir aux malheureux ! La fortune vous a fait monter, vous autres. Oh ! le ciel en soit béni ! Puissiez-vous ne jamais savoir ce que c'est que de descendre !

Jacques Cœur eut un pressentiment. Lorsqu'il se retrouva seul :

— Ou je me trompe fort, murmura-t-il, ou c'est une vipère que nous réchauffons à notre foyer !

— Bien deviné, maître ! répondit la voix de Hugues le Loup, qui venait de surprendre en entrant ces derniers mots. Savez-vous avec qui la dame de Mortagne causait hier au soir, à deux pas d'ici, sur le quai ?

— Avec qui donc ?

— Avec un reptile du même genre... Otto Castellani.

— Ici !... cet Italien !... Dans quel but ?

— Je le saurai... j'observe... Je me souviens d'Yacoub. Ne l'oubliez pas non plus, maître... Prenez garde !

Jacques Cœur avait bien autre chose en tête que le souci de sa propre sécurité. Son activité, son ardeur au bien public augmentaient encore. C'est l'époque la plus occupée, la plus fiévreuse de sa vie. On le retrouve partout à la fois. S'agit-il de quelque dénûment royal ou national, faut-il réconcilier le Dauphin avec son père, avec Agnès Sorel, il est là, ouvrant sa bourse, prodiguant ses conseils. Il prête de l'argent à la reine, aux princes, voire même au duc de Bourgogne, qu'il amène à redevenir de plus en plus l'ami de la France. Il est un des signataires de la trêve avec l'Angleterre ; il siége parmi les juges courageux de deux grands coupables : le bâtard de Bourbon, le maréchal de Retz. C'est sur ses vaisseaux que voyage l'ambassade envoyée à Rome. Il en fait partie ; il inspire au pape Nicolas V une estime, une amitié dont l'avenir fournira des preuves. Enfin, chaque année, lors des états généraux, on le voit figurer à la tête des commissaires du roi, surtout en Languedoc.

Ce fut là, en cette année 1449, où nous voici parvenus, qu'il se rencontra pour la première fois face à face avec celui que la fatalité ramenait sur ses pas.

On venait d'annoncer le trésorier de Toulouse ; il vit entrer Otto Castellani.

— Ah ! pensa-t-il, cet homme fait son chemin. Qui donc le protége ?

— Guillaume Gouffier, le grand chambellan du roi, dit Hugues à voix basse.

Ce Guillaume Gouffier devait sa fortune à Jacques Cœur ; il en était le plus intime ami. Jacques écarta spontanément toute pensée d'une sourde machination contre lui. Le Florentin, d'ailleurs, s'avança, fit son compliment, flatta, caressa à l'italienne.

Jacques Cœur avait repris son franc et généreux sourire. Hugues le Loup, le sourcil froncé, gardait ses soupçons.

Quelques mois encore se passèrent sans que rien les justifiât. Jamais le ciel de Jacques Cœur n'avait paru si beau. Un nuage cependant allait y passer.

Jean de Village, après son ambassade vers le Soudan, n'avait pas ramené les deux fils aînés de Jacques Cœur.

Ils étaient restés en Égypte et désiraient y prolonger leur séjour. Ils écrivirent, tantôt Jean, tantôt Henri : « Nous travaillons... nous oublions ! »

Des années se passèrent ainsi. Évidemment les deux jumeaux n'osaient pas, ne voulaient pas revenir en Europe. Le père désirait revoir ses fils ; il leur intima l'ordre de revenir enfin. C'étaient deux fils respectueux, ils s'embarquèrent aussitôt.

Survint une tempête qui les jeta sur les côtes de Calabre. Henri avait été blessé, Jean fut plus tard malade. Bref, encore une année de retard.

Ils débarquèrent enfin à Marseille et se mirent en route pour Paris. Le père, prévenu de leur retour, courut au-devant d'eux... Eh quoi ! ce sont deux moines vêtus de blanc, deux jeunes bénédictins qui s'avancent.

Étonné, indécis, Jacques Cœur attend encore ; il les regarde. Le temps en a fait des hommes, le soleil d'Égypte a bruni leurs traits ; la religion sanctifie pour ainsi dire leur gravité douce et triste... Mais plus de doute !... c'est bien Henri !... c'est bien Jean !... ce sont bien ses fils !...

— Ah !... malheureux enfants ! Moi qui comptais sur vous pour alléger ma tâche !

— Père, répondit Jean, nous ne sommes pas de ceux qui savent oublier... Un saint homme s'est rencontré sur notre chemin... François de Paule... Il nous a vus succombant sous le fardeau de la douleur, et nous a dit : Relevez la tête, regardez le ciel... c'est là qu'est la vraie patrie... on y trouve le seul amour qui ne trompe jamais... l'amour divin !

— Bien qu'appartenant à Dieu, ajouta Henri, nous n'en sommes pas moins tes fils, père. Pour te seconder dans ta mission, tu auras deux prêtres... et deux soldats aussi... Tiens, regarde !...

— Regarde ! répéta Jean.

Ils montraient leurs deux jeunes frères, Geoffroy et Ravault, qui accouraient vers eux.

Après les premiers épanchements, il y eut pour Jacques Cœur un nouveau sujet de surprise.

Geoffroy et Ravault portaient une sorte de costume militaire exactement pareil.

— Quel est donc cet uniforme ? demanda le grand argentier.

— Quoi !... répliqua le jeune Ravault. Eh quoi !... père, tu ne te souviens plus de l'édit rendu par toi-même, ou du moins par le conseil : « Il est enjoint aux prévôts et élus de choisir dans chaque paroisse le jeune homme le plus adroit à tirer de l'arc ou de l'arbalète... Ce jeune homme devra se munir et s'équiper d'une

salade, d'une brigandine, d'une huque, d'une épée, d'une dague, d'une arbalète et d'une trousse garnie de dix-huit traits. »

— Or, poursuivit Geoffroy, voici notre trousse... notre arbalète... notre dague... notre épée... notre brigandine... notre salade et notre huque... Nous sommes francs-archers !

Et, tous deux ensemble :

— Sus aux Anglais ! Guerre !... guerre !...

Une même ardeur les animait. Ils étaient charmants tous les deux, marchant d'un même pas, la main sur la garde de l'épée, l'arquebuse à l'épaule.

Jacques Cœur allait demander de plus amples explications, lorsque parut Hugues le Loup.

— Maître, le roi vous appelle en toute hâte.

— Que se passe-t-il donc ?

— De grandes nouvelles de Normandie... Tout ce pays se lève contre les Anglais. Le roi seul hésite encore...

— Hugues, répondit le grand argentier, choisis de vigoureux compagnons et qu'ils nous suivent, portant ce que tu sais. A l'instant !

En arrivant au palais, Jacques Cœur y trouva grande foule entourant le roi. Au milieu de cette foule, Olivier Basselin... tout poudreux, la cuirasse fracassée, la tête nue, au front une balafre qui saignait encore :

— Sire... disait-il, voici bien des fois que vous me voyez revenir à vous, criant aide et secours pour la Normandie. Cette fois, ce sera la dernière. Les Anglais ont



Bataille de Formigny, d'après le tableau de Lafaye (Musée de Versailles). Dessin de Pelcoq.

repris Harfleur... Ils occupent tout le pays..., Nos veines sont épuisées... Nous succombons... La Normandie se meurt !... Aux armes !... sire, aux armes !...

Ce cri, tout le monde le répéta, fors Charles VII.

— Pour tenter cette campagne, dit le roi, il faudrait au moins deux cent mille écus d'or. Voici venir notre argentier. Demandez-lui si pareille somme se trouve dans les caisses de l'État...

— Non, sire... mais dans la mienne, répondit Jacques Cœur. Ces deux cent mille écus d'or... je les apporte à Votre Majesté... Les voici !

Les vingt compagnons choisis par Hugues le Loup portaient, quatre par quatre, cinq grandes cassettes sculptées et peintes à l'orientale. Pliant sous le poids de l'or, ils vinrent les déposer devant le trône. Jacques Cœur, le pied sur la première marche, présentait les clefs au roi.

Celui-ci semblait douter encore.

— Comment ! de tels trésors... à la France, à moi !...

— Sire, répondit simplement Jacques Cœur, ce que j'ai est vôtre.

Il y eut une immense acclamation, bientôt dominée

par la voix de Charles VII, qui brandissait son épée et criait à son tour :

— Montjoie et Saint-Denis ! Aux Anglais ! aux Anglais !

X. — LA NORMANDIE.

Cette fois enfin la France tout entière marchait contre l'étranger.

Non pas seulement la France d'alors, mais la France future. Le duc de Bretagne, vers sa frontière normande, avait donné le signal de l'attaque ; le duc de Bourgogne avait courtoisement répondu que sa trêve avec les Anglais lui défendait de marcher contre eux en personne, mais que *si aucuns nobles hommes et gens de guerre de ses pays vouloient servir le roi, il ne les en détourneroit point.* Et toutes sortes de bandes picardes, artésiennes, flamandes, bourguignonnes étaient venues joindre leurs bannières aux nôtres. Il n'y avait pas jusqu'au bon roi René qui n'eût amené ses Lorrains, ses Angevins et ses Provençaux. Bref, une vraie croisade nationale.

Verneuil et Pont-Audemer emportés d'assaut, Lisieux et tout le pays d'Auge reconquis sans coup férir, tels furent les commencements de cette mémorable campagne. Dunois commandait. Auprès de lui, le roi. Tout le monde avait tiré l'épée, combattait, voire même les conseillers bourgeois, surtout Jacques Cœur. Il fut blessé à la prise de Gournai. A celle de Vernon, ses deux jeunes fils, Geoffroy et Ravault, se distinguèrent parmi les *francs-archers,* cette nouvelle milice qui, débutant par tenir tête aux archers anglais, deviendrait un jour l'infanterie française.

Quelques jours plus tard, les deux manoirs d'Harcourt et de la Roche-Guyon étaient rendus à ces deux nobles familles, spoliées par l'Anglais en punition de leur patriotisme. Puis Neufchâtel, Fécamp, Château-Gaillard. Aucune garnison ne pouvait tenir devant l'élan de la *recouvrance;* aucune muraille devant les canons, bombardes et taupins de Jean Bureau. Nos troupes, bien payées, bien nourries, observant une rigoureuse discipline, achevaient par leur généreux désintéressement de gagner toutes les populations à la cause de la France. Et puis, oppresseurs et renégats sentaient que leur temps était passé. C'était à qui prêterait serment à Charles VII ; il pardonnait, oubliait avec la clémence des victoires faciles. On fut bientôt à Pont-de-l'Arche ; on approcha de Rouen.

Là se tenait le vieux Talbot, comparable au sanglier acculé dans sa bauge. Vainement il avait tenté mainte et mainte sortie. Furieux de son impuissance, morne en son découragement, il passait des journées entières sur la plus haute tour du château, cette tour où Jeanne Darc avait été prisonnière, et regardait les vengeurs s'approcher, brûlant par bravade son beau manoir de Longempré, sans qu'il osât même des représailles. Autour de lui, le vide, le silence, des sourires railleurs, ou bien encore les sourdes menées de quelque complot populaire. L'un d'eux faillit réussir. Déjà les Français étaient dans la ville. Le vieux sanglier se rua sur eux avec tant de rage qu'il parvint à les refouler une fois encore. Mais, dès le lendemain, la colère rouennaise éclata. Il fallut entrer en arrangement. Rouen voulait se reconquérir et se redonner lui-même à la France.

Cependant Jacques Cœur allait et venait sans cesse, entretenant partout l'ordre et l'abondance, empêchant le pillage et faisant dire aux Normands, lesquels ne manquent pas d'intérêt en pareille matière : — C'est l'ordre, c'est la prospérité qui nous reviennent avec le roi de France ! Vive la France !... et vive le roi !

Là encore, là surtout il fallait l'or autant que le fer. Jacques combattait avec le fer, il combattait avec l'or.

Du reste, dans la basse Normandie tout comme dans la haute, la conquête marchait rapidement. Ici, c'était le duc d'Alençon qui recouvrait sa seigneurie ; là, le connétable avec ses Bretons, Mortain, Saint-James, Coutances, Saint-Lô, Valognes et tout le Cotentin.

Puis la bataille de Formigny, décisive victoire, l'événement capital de cette glorieuse campagne.

Les Anglais venaient de recevoir de nouveaux renforts. Cinq mille soldats d'élite, débarqués à Cherbourg sous le commandement de sir Thomas Kyriel, reprirent Valognes et rallièrent toutes les bandes qui restaient dans le pays, celle surtout de sir Matthieu Gough, le fameux capitaine Matago des légendes bretonne et normande. En tout, dix mille combattants. Ils se dirigeaient vers Bayeux, le long des grèves de la mer.

Le comte de Clermont les serrait de près, mais avec cinq ou six cents lances seulement.

Il avait fait avertir le connétable. Mais, trop impatient pour attendre, il commença l'attaque avec quelques coulevrines et ses francs-archers.

Parmi ceux-ci, les derniers compagnons du Val-de-Vire, et leur jeune chef, Olivier Basselin.

Les Anglais, selon la vieille tactique à laquelle ils devaient tant de victoires, s'étaient fortement retranchés non loin du village de Formigny.

A la tête de tous ses cavaliers, Matthieu Gough chargea furieusement notre faible avant-garde et lui passa sur le corps. Mais, grâce à la nouvelle discipline, nos gens d'armes ne s'ébranlèrent point. Ils mirent pied à terre et soutinrent bravement le choc. Entre tous, l'intrépide Olivier se multipliait, criant à ses compagnons :

— Hardi !... Vengeons notre pays ! Vengeons mon père, les vôtres !... Hardi !... Mourons comme ils sont morts, en chantant la chanson du vieux Basselin :

Prenez chacun une houe
Pour mieux les déraciner.
Si plus ne pouvez frapper,
Au moins faites-leur la moue.
Entre vous, gens de village,
Qui aimez le roi françois,
Prenez chacun bon courage
Pour combattre les Anglois.

Et tous de répéter cet héroïque refrain, cette Marseillaise normande.

Blessé, Olivier combattait et chantait encore.

Cependant, vu l'extrême inégalité du nombre, les Anglais devaient finir par l'emporter. Ceux de Kyriel, ceux de Gough, tous ensemble se ruent à la fois sur la frêle poignée de braves qui leur résistent si héroïquement. Ils les renversent, ils les foulent aux pieds, ils reculent enfin, les croyant écrasés, anéantis. Mais tous ces blessés, tous ces morts se relèvent comme pour recommencer encore le combat.

Au premier rang, Olivier Basselin. Tout couvert de sang, se soutenant à peine, prêt à tomber, prêt à mourir, il frappait et chantait toujours.

Tout à coup, au sommet d'une éminence voisine, le connétable paraît, jette son cri de guerre et descend au galop de ses quinze cents chevaux.

L'armée ennemie disparut, brisée, dispersée, fuyant de toutes parts. Mais la rivière et l'Océan étaient là. Tout fut tué ou pris, même Kyriel et Gough.

Du côté des Français, beaucoup de morts et de blessés aussi. Hélas ! parmi ces derniers, Olivier Basselin.

Ses compagnons l'avaient placé sur un brancard de feuillage. Le connétable accourut, serra sa main pour un dernier adieu.

— C'est fini ! murmura le fils du poëte. Mais je meurs content... je les ai vus fuir !...

Richemont lui demanda s'il ne restait pas au fond de son cœur quelque désir secret, un vœu suprême.

L'œil du mourant se ranima. Il répondit :

— Vire !... le Val-de-Vire !... mon pays !... le revoir une dernière fois !... et le revoir libre !

Richemont donna le signal du départ. Dès le lendemain, vers le déclin du jour, l'armée victorieuse traversait la verte vallée, montait le pittoresque coteau que domine la ville. En tête, quatre compagnons portaient le brancard sur lequel reposait Olivier Basselin, sinon déjà mort, au moins endormi. Au souffle de l'air natal, au ruissellement de la Vire, il se réveilla, parvint à se soulever sur le coude, et regarda tout alentour, le front rayonnant, le sourire aux lèvres.

C'était vers avril, et les pommiers étaient en fleur. Il se fit donner une branche fleurie, et, pareil au jeune Athénien sur son bouclier, il retrouva la force d'agiter cette palme normande.

On passa près du moulin à foulon où il était né, près de la tombe où reposait son père.

— Père, murmura-t-il, attends encore un peu... me voici !

Comme on approchait du pont-levis, son refrain de guerre lui revint encore en mémoire. Une dernière fois il chanta :

Entre vous, gens de village,
Qui aimez le roi françois,
Prenez chacun bon courage
Pour combattre les Anglois.

Puis, tout à coup, comme s'éteignaient au revers du coteau les ardeurs du soleil couchant... une mortelle pâleur... un dernier regard à la cité, au vallon, à tout le bocage... un dernier cri de victoire et de joie :

— Libre !... libre !...

Et le fils du poëte retomba. Il était mort.

Depuis longtemps déjà la capitulation de Rouen était signée, le roi Charles VII avait fait son entrée dans la ville. Une entrée solennelle.

« Le roy, dit un témoin oculaire, estoit accompagné d'un grand nombre de seigneurs, entre lesquels, en plus riches habillements, les comtes de Sainct-Pol et de Nevers. Le dict comte de Sainct-Pol estoit tout armé à blanc, monté sur un cheval enharnaché de satin noir, semé d'orfévrerie blanche ; derrière luy trois pages vestus et montèz sur chevaux enharnachèz pareillement que le dict seigneur, dont l'un portait une lance couverte de velours vermeil, l'autre une couverte de drap d'or, et le tiers portait un armet dans sa teste, tout de fin or richement ouvré. Le dict comte de Nevers avait huict gentilshommes, dont tous les chevaux estoient couverts de satin vermeil, à grandes croix blanches. Le roy de France estoit armé de toutes pièces, monté sur un coursier couvert jusques aux pieds de velours azuré, semé de fleurs de lys d'or, de brodeures, portant en sa teste un chapeau de velours vermeil, auquel avait au bout une houppe de fil d'or ; et après luy ses pages vestus de vermeil, leurs manches toutes couvertes d'orfévrerie blanche, portant ses harnois de teste couverts de fin or, de diverses façons d'orfévrerie et plumes d'autruche de plusieurs couleurs. A sa dextre, chevauchait le roy de Sicile, et à sa senestre, le comte du Maine, son frère, armés de leurs harnois complets, leurs chevaux richement couverts de couvertures pareilles, à croix blanches, les dictes couvertures semées de houppes de fils d'or, et leurs pages semblablement. Devant le roy de France estoit Ponton, seigneur de Xaintrailles, bailly du Berry, et grand escuyer d'escuyrie, armé de tout harnois, monté sur grand destrier harnaché de velours azuré. Et puis messire Guillaume Juvenal des Ursins, seigneur de Traignel, et chancelier de France, revestu en habit royal, de robe et chaperon fourrèz, avec un mantel d'escarlate, et devant luy une haquenée blanche couverte de velours azuré, semé de fleurs de lys d'or, de brodeure pareille du roy, et dessus la dicte couverture un petit coffret couvert de velours azuré semé de fleurs de lys d'or, dedans lequel estoient les grands sceaux du roi de France... Après vint le seigneur de Dunois, lieutenant général, monté sur un cheval couvert de velours vermeil, avec une grande croix blanche. En sa compagnie estoit le séneschal de Poitou, sir Jacques Cœur, argentier, et le sire de Gaucourt, montèz, houssèz et vestus comme le dict comte de Dunois, etc., etc. »

Par cet extrait officiel, on peut se représenter la splendeur de la cérémonie, l'importance de Jacques Cœur.

Les imaginations charmées en gardèrent le souvenir. Un poëte historien, Martial d'Auvergne, le reproduisit dans ces rimes, qui devinrent populaires :

Le dit Dunois était monté
Sur cheval plaisant à l'euil,
Enharnaché, bien appointé
Et couvert de velours vermeil...

Après li le suyvoient de court
Brezé, Jacques Cueur l'argentier,
Avec le sire de Gaucourt,
Tenant les rancs de leur quartier.
Ces trois estoient vestus de mesmes
De jacquettes et paravant,
Comme Dunois et en tout esmes,
Sans différence aucunement...

La Normandie est, par excellence, le pays du bon sens. On y sait voir le côté positif et réel des choses. On y juge bien. L'estime, la reconnaissance vont à qui de droit. Pour les Normands, le véritable héros de la fête, ce fut celui qui l'avait préparée, assurée par ses deniers, par son génie : Jacques Cœur.

Charles VII s'en aperçut. Cette juste ovation le toucha, le convainquit lui-même.

— Messire Jacques, lui dit-il à voix basse, nous vous devons cette journée. Demandez telle récompense qu'il vous plaira. D'avance, je vous l'accorde.

— Sire, répondit-il, que Votre Majesté daigne m'attendre vers minuit et me suivre où je la conduirai.

— Soit ! à ce soir... à minuit !

Comme la cloche de minuit sonnait au beffroi, deux hommes, le chaperon jusqu'aux sourcils, le manteau jusqu'aux yeux, sortirent du palais. C'était une étrange nuit, mêlée d'ombres et de clartés. De grands nuages noirs, aux fantastiques métamorphoses, couraient dans le ciel orageux. A chaque instant la lune se voilait, pour briller de nouveau. De même, les étoiles.

A travers ces intermittences, multipliées par de capricieuses rafales, les vieilles maisons de bois, les go-

thiques pignons profilaient leurs longues silhouettes accidentées, bizarres, et semblaient se mouvoir comme des légions de fantômes. Ici, de rouges lueurs, des chants et des cris, derniers échos de la fête. Plus loin, les étroites ruelles déjà sombres, déjà muettes... sauf les lamentations du vent, qui, funèbrement, faisait gémir les charpentes et crier les girouettes.

Silencieux et rasant les masures, les deux nocturnes visiteurs avançaient rapidement. Ils ne tardèrent pas à déboucher sur une vaste place, toute pleine de ténèbres. Celui qui marchait le premier s'arrêta.

— Où me conduisez-vous? demanda l'autre.

— Ici... C'est ici.

Tout à coup, dans le lointain, il y eut des clameurs de victoire et la grande clarté d'un feu de joie.

— Sire, il y a vingt ans, sur cette même place, des cris retentissaient aussi, mais des cris de colère et de mort... une grande flamme aussi s'élevait, mais en plein jour... la flamme d'un bûcher!

— Jehanne! s'écria Charles VII, tout frémissant de terreurs et de remords, Jehanne Darc!... Oui, oui... tantôt, durant la marche triomphale, au-dessus de notre étendard de Saint-Michel, il m'a semblé que planait l'âme de Jehanne Darc!



Charles VII à Rouen. Dessin de F. Thorigny.

— Sire, conclut Jacques Cœur, c'est ici qu'ils l'ont brûlée! c'est ici qu'ils ont cru la flétrir!... Sire, vous qui n'avez pu sauver sa vie, réhabilitez du moins sa mémoire!

Tous deux ils avaient fléchi le genou. La lune se dévoila, montrant le pâle visage du roi, ses yeux tout grands ouverts comme à l'aspect d'une apparition, ses lèvres murmurant une vague prière où revenait souvent ce mot: « Pardon! pardon! »

Tout à coup, une foule tumultueuse envahit la place, agitant des torches et répétant ces cris:

— Jehanne!... Jehanne Darc!... Honneur à Jehanne Darc!... Réhabilitation!... réhabilitation!

Jacques Cœur avait entraîné le roi sous le porche, encore ténébreux, de l'hôtel de Bourgtheroulde:

— Vous l'entendez, sire, dit-il... le peuple le demande...

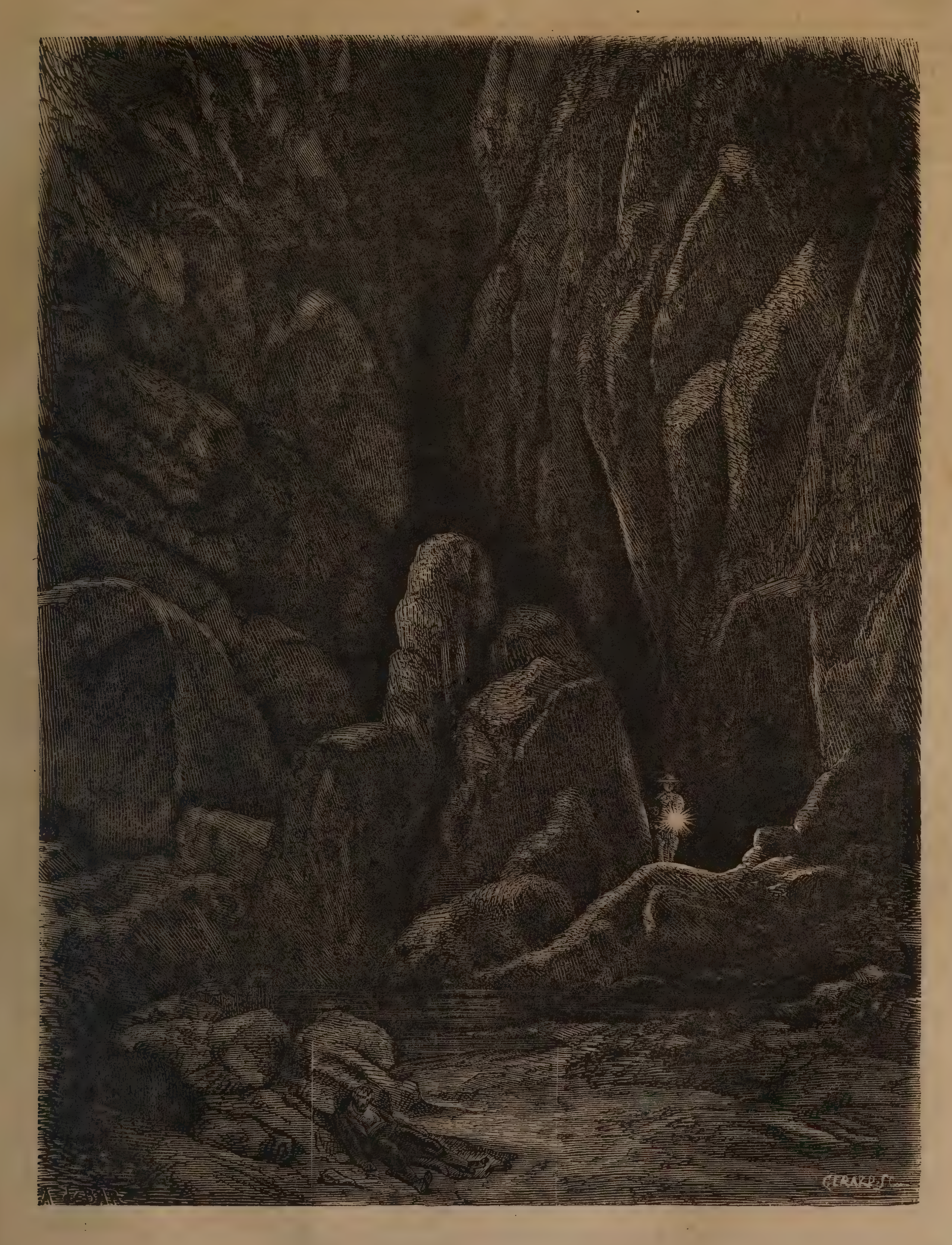
— Et le roi le veut, répondit Charles VII.

Ch. DESLYS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES MORALES.

LE CURÉ DE MARNAS.



Le Trou du Diable. Dessin de A. de Bar et Pelcoq.

IX. — LE TROU DU DIABLE (1).

La nuit est sombre. De gros nuages chassés par un vent d'ouest courent rapides dans le ciel.

Quelle est cette lumière, pareille à une étoile, qui s'élève et s'abaisse, paraissant et disparaissant tour à tour ?

C'est celle d'une lanterne qu'un enfant porte à la main et qui éclaire sa marche.

Derrière l'enfant vient un homme, un prêtre ; il ne s'avance qu'avec peine ; à chaque pas, sa main droite doit chercher un appui, un large ruban noir tient son bras gauche en écharpe.

Marche dangereuse pendant le jour, presque insensée pendant la nuit.

Pas l'apparence même d'un sentier. De tous côtés, des masses effrayantes de rochers qui s'étagent les uns sur les autres comme les assises d'un monde écroulé.

L'enfant et le prêtre descendent. On dirait qu'ils s'enfoncent dans les entrailles de la terre. Mais la pente est rapide, le terrain glissant; ils ne peuvent avancer qu'en s'accrochant à toutes les aspérités, en décrivant des courbes qui allongent indéfiniment leur route.

Un moment la fatigue semble l'emporter sur la volonté.

Ils s'arrêtent.

— Nous n'arriverons jamais, monsieur le curé, dit l'enfant, dont la voix tremble un peu.

Le prêtre secoue la tête sans répondre.

Après un instant de repos, il prend lui-même la lanterne des mains de l'enfant.

— Bien sûr, l'homme est mort, dit celui-ci.

— Peut-être.

Ils se remettent en marche.

Au bout d'une demi-heure ils arrivent enfin au terme de leur course. C'est le fond même du précipice auquel les habitants de Marnas ont donné le nom de *Trou du Diable*.

Ce nom vient d'une légende qui, comme toutes les légendes, n'est probablement que l'histoire arrangée au gré des imaginations populaires.

Le sentier qui côtoie le bord du précipice, est le seul, de ce côté, qui mène de France en Espagne et réciproquement.

Or, — il y a cinq siècles de cela, — messire Satan avait choisi ce sentier pour domicile.

Quand un voyageur se présentait, le diable allongeait sa griffe, et...

— Renie Dieu, disait-il, ou je t'étrangle.

Le voyageur effrayé blasphémait.

Alors Satan jetait un éclat de rire qui faisait trembler la montagne sur sa base.

— Une âme de plus pour l'enfer, disait-il, et il précipitait l'impie dans l'abîme.

Or, un jour, un saint évêque, allant de Tortone à Perpignan, passa par le sentier.

Le diable veillait à son poste, et du plus loin qu'il aperçut le ministre de Dieu, il se frotta les mains en pensant : Bonne aubaine.

Quand l'évêque ne fut plus qu'à deux pas, Satan mit sa griffe sur son épaule.

— Renie Dieu, dit-il, ou je t'étrangle.

Mais, loin de renier Dieu, le saint évêque fit le signe de la croix et aspergea l'esprit malin d'eau bénite.

Satan se jeta en arrière pour éviter la brûlure, et, comme le gouffre s'ouvrait là, béant, à ses pieds, il fit la culbute à son tour et se rompit les os.

De là le nom de *Trou du Diable*.

C'est depuis ce temps qu'on ne rencontre plus le démon dans la montagne.

Remplacez le diable par quelque hardi brigand, le saint évêque par un voyageur courageux, et la légende deviendra peut-être de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, le prêtre et l'enfant, arrivés au fond du précipice, prêtèrent l'oreille.

Nul bruit que celui du vent qui s'engouffrait dans ces profondeurs.

— Je vous l'avais bien dit, monsieur le curé, fit l'enfant, l'homme est mort et n'a plus besoin de nous. Retournons au presbytère.

— Pas avant de m'en être assuré, répondit le prêtre.

Et, promenant de tous côtés la pâle clarté de la lanterne, il se mit à chercher.

Mais la tâche n'était rien moins que facile. De gros rochers précipités par des éboulements, successifs barraient la route à chaque instant. Il fallait les tourner, parfois les gravir, puis sonder toutes les anfractuosités, plonger les rayons de la lumière dans toutes les ouvertures.

Et cependant cet homme si débile, cet homme blessé marchait d'un pas ferme, comme si la fatigue n'eût pas eu de prise sur lui.

Tout à coup il s'arrêta.

— As-tu entendu ? demanda-t-il à son compagnon.

— C'est le vent, répondit l'enfant, que la terreur commençait à gagner.

— Non ! reprit le prêtre, c'est un gémissement.

Il hâta le pas dans la direction d'où le bruit était venu, puis il s'arrêta de nouveau pour écouter.

— Oh ! cette fois, je ne me trompe pas, dit-il, c'est un soupir ; l'homme est là, derrière cette pierre.

Il escalada le rocher.

Il ne s'était pas trompé, en effet. Tarik gisait là, les yeux fermés, le visage pâle, au milieu d'une mare de sang.

Le prêtre approcha la lanterne et mit sa main sur la poitrine du contrebandier.

— Dieu soit loué, dit-il, il vit.

Les traits du bandit, contractés par une épouvantable douleur, respiraient une telle expression de férocité et de haine, que l'enfant se prit à trembler de tous ses membres.

— Allons-nous-en, dit-il, monsieur le curé ; j'ai peur.

Mais celui-ci avait déjà posé la lanterne par terre, et, écartant les vêtements du contrebandier, d'une main douce comme celle d'une femme, il sondait ses blessures.

Les blessures étaient graves, mais non mortelles, à en juger par le sourire indéfinissable qui passa sur les lèvres du prêtre.

L'abbé Gabriel, car nos lecteurs ont reconnu sans doute le digne curé de Marnas, prit des bandes de toile dans un paquet qu'il avait apporté, et en entoura d'abord le bras gauche, puis la jambe droite du contrebandier.

Si légère que fût la main, chaque pression arrachait à Tarik un sourd gémissement.

Quand le prêtre eut donné ces premiers soins, il tira

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

de sa poche une gourde pleine d'eau-de-vie, et se tournant vers l'enfant, dont les grands yeux le regardaient étonnés :

— Soulève sa tête, dit-il.

Petit-Pierre obéit, et, pour faciliter sa tâche, il s'agenouilla derrière le bandit.

L'abbé desserra alors les lèvres du blessé et y introduisit quelques gouttes de la chaude liqueur.

Un tressaillement parcourut le corps de Tarik, et ses yeux s'entr'ouvrirent.

Mais il regardait sans voir.

Le prêtre approcha de nouveau la gourde de ses lèvres.

Cette fois Tarik fit un mouvement et aperçut les petits bras de l'enfant passés autour de son cou.

Le sentiment commençait à se réveiller en lui.

Il attacha un long regard sur Petit-Pierre, mais un regard qui ne comprenait pas. De Petit-Pierre, ce regard alla vers l'abbé, puis revint à Petit-Pierre.

Enfin, soit fatigue de chercher inutilement le mot de l'énigme dans l'obscurité de sa pensée, soit terreur de l'apparition qui se dressait devant lui, Tarik referma les yeux.

Que se passa-t-il alors dans son esprit? Lui seul eût pu le dire. Mais, un instant après, il essaya de se mettre sur le côté, et son visage rencontra les longs cheveux de Petit-Pierre.

Il frissonna.

— Qui es-tu? demanda-t-il avec un tremblement dans la voix.

— Ne vous fatiguez pas à parler, dit l'abbé.

Au son de cette voix, le contrebandier tressaillit de nouveau.

— Tuez-moi! dit-il, puisque vous êtes le plus fort.

— Il ne s'agit pas de cela, fit l'abbé en souriant.

— Que me voulez-vous alors?

— Vous sentez-vous la force de vous tenir debout et de marcher?

— A quoi bon?

— Vous ne pouvez rester ici, le froid de la nuit vous tuerait.

— Le froid, la dent des ours ou vous. Que m'importe!

— Encore! dit le prêtre avec un accent de doux reproche.

— Si vous me voulez du bien, donnez-moi à boire. L'eau-de-vie réchauffe.

L'abbé Gabriel, par prudence, ne lui permit d'avaler qu'une gorgée. Puis il reprit :

— Aucun de vos membres n'est brisé. Vous n'avez que des contusions.

— Comment le savez-vous?

— Je le sais.

Le bandit remarqua alors les premiers pansements qui avaient été faits.

— Ah! dit-il.

— Vous trouvez-vous mieux?

— Oui!

— Alors, essayez de vous lever.

Tarik fit un effort, puis il s'arrêta, et regardant le prêtre en face :

— Ah çà! dit-il, encore une fois, que me voulez-vous?

— Vous le saurez plus tard.

Le contrebandier se souleva en appuyant son bras sur l'épaule du prêtre.

Celui-ci ne put réprimer un cri de douleur.

— Ah! dit Tarik, cette blessure... je me souviens!

Puis, avec l'accent de la colère, il reprit :

— Tuez-moi! Et que ça finisse.

L'abbé sourit.

— Dans huit jours il n'y paraîtra plus, dit-il. Mais d'ici-là, il faut vous trouver un asile. Vous ne pouvez retourner aux huttes, je ne puis vous recevoir au presbytère. Là-bas, comme chez moi, votre présence serait bientôt découverte, et le brigadier, votre bon ami, ne vous laisserait certes pas en repos. Mais vous devez connaître dans la montagne un endroit sûr où vous puissiez passer le temps nécessaire à votre guérison.

Le blessé écoutait, mais ne comprenait pas.

L'abbé fut obligé de répéter sa question.

A la fin, Tarik saisit le sens littéral des mots dont la signification générale lui échappait.

— Un asile, dit-il, oui, j'en connais un, à quelques pas d'ici, dans cette vallée même; mais aurai-je la force...?

— Appuyez-vous sur moi, dit le prêtre, et ne craignez rien. Dieu donne la force à ceux qu'il soutient.

X. — LES FANTÔMES DE LA NUIT ET DE LA FIÈVRE.

Une heure après, le contrebandier reposait sur un lit de mousse et de feuilles dans l'asile que lui-même avait désigné.

Cet asile n'était autre qu'une vaste caverne, qui s'ouvrait sur le Trou du Diable même et semblait pénétrer profondément dans la montagne. Des broussailles épaisses en dérobaient l'entrée aux regards.

Le prêtre, dont l'enfant éclairait la marche, y avait conduit Tarik; il l'avait installé de son mieux, pansant de nouveau ses blessures et, plus charitable que saint Martin, jetant sur lui son manteau tout entier pour le garantir du froid de la nuit.

Puis il lui avait promis de revenir dès le lendemain, et l'avait enfin quitté pour retourner au presbytère.

Le contrebandier s'était laissé faire, comme un enfant, sans parler, sans penser même à remercier.

La fièvre le dévorait.

Quand il fut resté seul, il saisit la gourde que le prêtre avait déposée à ses pieds et la vida d'un seul trait.

Bientôt les fumées de l'eau-de-vie lui montèrent à la tête, et il tomba dans un engourdissement complet.

La pensée seule vivait en lui.

La caverne était plongée dans une obscurité que traversait de temps à autre un rayon de la lune glissant à travers les broussailles.

Cette lumière indécise, estompant les objets, leur donnait une apparence fantastique et semblait les animer d'une vie bizarre.

L'étrangeté de sa situation et l'ivresse qui le gagnait, prédisposaient l'esprit du contrebandier à subir ces impressions de terreur que la nuit apporte avec elle.

Il lui parut que la caverne se remplissait de fantômes.

Et, dans ces fantômes, dansant à cheval sur le rayon de la lune, il reconnut ses compagnons, les Sarrasins de Marnas.

Il voulut s'arracher à ces obsessions et ferma les yeux.

Les fantômes disparurent, et, à leur place, dans une lumineuse auréole, il vit la pâle figure de l'abbé Gabriel dont le regard était fixé sur lui.

Cette apparition lui parut plus terrible encore, car un frisson passa dans tout son corps.

Dormait-il? Était-il éveillé?

Pour répondre à cette question, il essaya de se mettre sur son séant.

Ses membres étaient cloués au sol.

Il se roidit et contempla l'apparition en face.

Mais, plus son regard, à lui, se faisait dur et inexorable, plus celui du jeune prêtre prenait une expression de tendresse et de charité.

Il semblait parler. Il semblait dire :

— Viens à moi.

Une force inconnue, invincible, attirait le contrebandier vers ce triste et doux regard, dont les effluves le pénétraient et le rafraîchissaient.

Il luttait cependant, il résistait, comme un homme qui ne veut pas s'avouer vaincu. Il détournait les yeux.

Mais toujours il voyait ce regard qui ne le quittait pas, qui le suivait et qui répétait :

— Viens à moi ! Que t'ai-je fait ? Je suis ton ami. Viens ! viens !

Tout à coup quelque chose se brisa dans sa poitrine, il cacha sa figure entre ses mains et éclata en sanglots !

La vision avait disparu. La lune seule éclairait la grotte de son pâle rayon.

XI. — MALENTENDU ENTRE AMOUREUX.

Au point du jour, le lendemain, quand Tarik se réveilla, une femme assise auprès de lui se leva aussitôt et lui apporta une tasse pleine d'eau fraîche.

— Jeanne ! fit le contrebandier avec étonnement.

Et sa main laissa tomber la tasse.

— Jeanne, reprit-il, vous ici !

— On m'a dit de venir, fit la jeune fille, et je suis venue.

— Ah ! murmura Tarik avec dépit, il faut qu'on vous le dise.

Jeanne ne répondit pas, et alla reprendre sa place sur la pierre qui lui servait de siége.

— Que faites-vous ici ? reprit le contrebandier.

— Vous le voyez, je veille.

Il se fit un silence de quelques instants. Tarik le rompit le premier.

— Ainsi, on m'eût laissé mourir comme un chien au fond de ce Trou du Diable.

— Je vous savais méchant, Tarik, dit Jeanne froidement; je ne vous savais pas injuste et ingrat.

Le contrebandier eut un mouvement de colère qu'il réprima aussitôt.

— C'est vrai, murmura-t-il, un homme s'est souvenu de moi, un seul.

— Et peut-être, seul, avait-il le droit de vous oublier.

Le blessé baissa la tête.

On le voit, entre Tarik et la jeune fille, l'entretien s'interrompait à chaque instant. C'est qu'il existait entre eux un sentiment de gêne, dont ni lui ni elle ne se rendait compte.

— Quant aux autres, quant aux gens de Marnas, reprit Jeanne, il paraît qu'ils se soucient peu de leur ami.

— Ceux-là m'ont oublié, fit le contrebandier d'un air sombre.

Il se tut de nouveau. Il comparait. Il réfléchissait.

— Comment va sa blessure ? demanda-t-il enfin.

— La blessure de qui ?

— Du... du prêtre, dit Tarik en hésitant.

— Ah ! vous savez qu'il est blessé.

— Oui !

— Vous savez aussi qui l'a blessé ?

— Oui !

— Il a eu la fièvre cette nuit.

— Cette nuit ! Vous vous trompez, Jeanne, car, cette nuit, il est descendu dans le Trou du Diable.

— Ce n'est pas la fièvre qui l'arrête.

Comme s'il lui eût été pénible de voir sans cesse cette grande figure de l'abbé Gabriel se dresser devant lui, le contrebandier passa à un autre ordre d'idées.

— Ainsi, de vous-même, vous ne seriez pas venue ? demanda-t-il.

— Non ! répondit Jeanne froidement.

— Et pourquoi obéissez-vous à cet homme ?

— Parce que cet homme, comme vous l'appelez, ne m'ordonne rien que de juste et de bon, parce qu'il est à la fois ma conscience et mon devoir.

— Ah ! vraiment ! fit Tarik avec ironie.

— Tant pis pour vous si vous ne vous en êtes pas aperçu.

— Alors pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

— Parce que, au moment du départ, M. Rastignac est entré au presbytère. Alors l'abbé Gabriel m'a dit : « Allez devant, Jeanne, je vous rejoindrai. »

— Il viendra donc ?

— Il viendra !

En ce moment, comme pour confirmer les paroles de la jeune fille, l'abbé Gabriel parut à l'entrée de la grotte, suivi de son page ordinaire, de notre ami Petit-Pierre.

Il portait toujours son bras en écharpe, et son visage était plus pâle que d'habitude.

Il s'approcha du blessé et lui prit la main.

— Encore un peu de fièvre, dit-il. Nous autres, curés de campagne, sommes aussi médecins.

Tarik ne répondit pas.

En regardant le visage du contrebandier, l'abbé y vit sans peine la trace des émotions qui l'agitaient.

— Je gage, reprit-il avec gaieté, que vous vous êtes mis en colère, et c'est la colère qui a ramené la fièvre. Est-ce la garde-malade que je dois gronder ?

Jeanne détourna la tête.

— Oh ! oh ! fit le prêtre, serait-ce plus grave que je n'avais pensé ?

Puis, s'adressant à Jeanne et à Petit-Pierre :

— Laissez-nous un instant, dit-il.

L'enfant et sa sœur s'éloignèrent de quelques pas.

Alors l'abbé se rapprocha du blessé.

— Ai-je trop présumé de votre guérison, mon fils ? demanda-t-il d'une voix grave.

Le contrebandier se retourna vers lui ; ses yeux rencontrèrent ceux du prêtre, et il reconnut le regard qui, la nuit précédente, avait pénétré si avant dans son cœur.

Il hésita néanmoins, mais une minute seulement.

Puis, se laissant glisser à bas de sa couche, il se mit à genoux.

— Pardonnez-moi ! mon père, dit-il.

Le prêtre le releva, et l'embrassant :

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon, mon fils, c'est à Dieu.

Alors il rappela Jeanne du geste.

— Venez, mon enfant, dit-il. Il y a, entre Tarik et vous, un malentendu que je veux terminer.

— C'est inutile, fit le contrebandier. Elle ne m'aime pas.

— Qui vous a dit cela ?

— C'est moi, monsieur le curé, répondit Jeanne avec un tremblement dans la voix.

— Eh bien ! ma fille, dit le prêtre en souriant, vous

vous confesserez de ce petit mensonge et je vous donnerai l'absolution, voilà tout.

Tarik voulut s'élancer, mais ses forces le trahirent et il retomba haletant.

De son côté, Jeanne rougit et cacha son visage dans ses mains.

Quant à notre ami Pierre, il s'avança au milieu de la scène, et d'un ton sérieux qui faisait un amusant contraste avec sa petite taille :

— Prenez garde, monsieur le curé, dit-il.

— Sois tranquille, mon enfant, dit le prêtre. Je sais ce que je fais. Il y a longtemps que j'ai deviné le secret que Jeanne eût voulu se cacher à elle-même. Ce secret, si je le révèle aujourd'hui, c'est que je le puis sans danger, c'est que la lumière a pénétré dans cette âme où régnaient jusqu'ici les ténèbres, c'est que Tarik est devenu un honnête homme digne de ta sœur.

— Est-ce vrai cela? demanda vivement Petit-Pierre.

Pour toute réponse, le contrebandier saisit la main du prêtre et la couvrit de baisers et de larmes.

— Regarde, dit celui-ci à l'enfant.

XII. — LE PASSAGE.

Pourquoi l'histoire ne peut-elle, comme le roman, s'arrêter au moment précis où l'imagination du lecteur se déclare satisfaite? alors tout est bien qui finit bien;



Mal entendu entre amoureux. Dessin de Pelcoq.

mais l'histoire obéit à des lois immuables qui ne tiennent compte ni des sympathies de l'un ni des aspirations de l'autre.

Du reste, les amours de Jeanne et de Tarik le contrebandier ne sont qu'un épisode dans la vie de l'abbé Gabriel, épisode important, il est vrai, mais plus par ses conséquences que par lui-même.

La guérison du blessé marchait rapidement. Au bout de trois jours, il se levait, et, le bonheur aidant, qui est un grand docteur, il faisait quelques pas pour essayer ses forces.

Chaque matin, l'abbé ou Jeanne et Petit-Pierre (qui n'avait plus peur maintenant) venaient passer une heure à son chevet, lui apportant sa nourriture ou, mieux encore, des paroles de consolation et d'espérance.

C'était un amusant spectacle que celui de cet enfant de dix ans, prenant son rôle de chef de famille au sérieux et assistant, grave et silencieux, à ces innocentes entrevues. Du reste, avec la mobilité et l'exagération de sentiment, privilége du jeune âge, Petit-Pierre avait passé de la haine à l'admiration, et semblait confondre maintenant sa sœur et son *grand frère* dans la même affection.

Cependant le prêtre n'avait pas encore parlé de ses projets au contrebandier. Il attendait une occasion favorable.

Au demeurant, la situation de Tarik ne laissait pas que d'offrir encore de graves dangers; il passait pour mort; mais le père Rastignac commençait à concevoir quelques soupçons, les absences fréquentes de l'abbé l'intriguaient, et il lui eût suffi de le suivre pour découvrir toute la vérité. Jusque-là, il est vrai, son respect pour le caractère sacré du curé de Marnas l'avait retenu, mais ses doutes étaient éveillés, et son instinct de

chasseur ou de douanier lui faisait pressentir un mystère.

Il était donc urgent que Tarik quittât sa retraite. Mais où aller? Sa rentrée à Marnas n'eût pas manqué d'arriver de suite aux oreilles du brigadier.

Que faire?

Tel était le problème difficile dont le prêtre se demandait chaque jour la solution.

Un matin qu'assis auprès du contrebandier il lui faisait part de ses inquiétudes, un bruit inaccoutumé lui fit tourner la tête.

A travers les broussailles qui fermaient l'entrée de la grotte, il vit passer plusieurs ombres.

Une ombre suppose un corps, du moins d'après les règles de la logique la plus élémentaire.

L'abbé, caché derrière un rocher, regarda au dehors.

Il tressaillit. Il venait d'apercevoir le brigadier et trois douaniers, qui semblaient se livrer à une minutieuse inspection des lieux. Ils allaient, venaient, regardant à droite, furetant à gauche, mais inutilement, à en juger par les paroles qu'ils échangeaient entre eux.

— Rien, disait l'un.

— Rien, disait l'autre.

— Nous sommes pourtant ici dans le Trou du Diable, ajoutait le digne brigadier, et, si le corps s'y trouve, nous devons bien finir par mettre la main dessus.

— A moins que le diable ne l'ait emporté, objecta un douanier; on se doit des égards en famille.

— Je ne crois pas au diable, je crois plutôt à quelque ruse, dont nous aurons été les dupes.

En parlant ainsi, les hommes se rapprochaient de la grotte. Si bien cachée que fût l'entrée, d'un moment à l'autre le hasard pourrait la leur révéler.

L'abbé revint rapporter au contrebandier ce qu'il avait vu.

— N'ayez pas d'inquiétude, et venez, dit celui-ci. La grotte a une autre issue.

Il se leva, et, suivi de son compagnon, il se mit à marcher en avant.

En effet, la grotte s'enfonçait dans la montagne, s'abaissant et se rétrécissant, mais conservant encore une certaine élévation et une certaine largeur. Ce n'était plus, à proprement parler, une grotte, mais un passage, un corridor, où deux hommes pouvaient se tenir debout et de front.

Après cinq minutes de marche, l'abbé et le contrebandier se trouvèrent plongés dans une obscurité complète. Cependant, devant eux, mais bien loin encore, un point lumineux se détachait au milieu de la nuit profonde.

— Qu'est-ce que cela? demanda le prêtre en le désignant du doigt.

— Cela, dit le contrebandier qui s'arrêta, c'est un secret que je vous livre en échange de celui que vous m'avez appris, c'est le secret des Sarrasins de Marnas. S'ils savaient que je l'ai trahi, ajouta-t-il avec un reste d'amertume dans la voix, ni le brigadier, ni toute sa brigade, ni vous, ne pourriez me mettre à l'abri de leur vengeance.

Il s'interrompit un moment, puis il reprit :

— Mais j'ai perdu le droit de vous rien cacher. Ce passage ou cette galerie, qui se prolonge à travers ces blocs de granit, met en communication la vallée de Marnas et la vallée de l'Anglade. La lumière que vous apercevez devant vous, c'est le soleil. A toutes les époques, il y a deux siècles comme aujourd'hui, quand mes frères se voient trop vivement pressés par leurs ennemis, c'est par cette issue qu'ils passent d'une vallée dans l'autre, glissant ainsi entre les mailles du filet qui croit les tenir.

— Cependant, dit l'abbé après un court silence, le niveau des vallées diffère sensiblement; celui de Marnas est de dix mètres au moins plus élevé que celui de l'Anglade.

— Ah! fit le contrebandier, qui se remit à marcher, vous avez remarqué cela; vous êtes observateur. Alors, vous avez dû aussi remarquer que le sol de cette galerie suit une pente légèrement descendante, de sorte que les deux issues aboutissent de chaque côté au fond même des deux vallées.

L'abbé ne répondit pas. Une pensée avait jailli soudain de son cerveau. Le hasard ou plutôt la Providence venait peut-être de lui révéler le vrai moyen d'accomplir l'œuvre de sa vie.

Leur marche avait duré dix minutes, et ils étaient arrivés à l'extrémité de la galerie; donc la galerie ne devait pas mesurer plus d'un quart de lieue de long, et la déclivité du sol servait merveilleusement les projets de l'abbé.

Le contrebandier, respectant le silence de son compagnon, se tenait respectueusement debout auprès de lui.

— J'ai trouvé! s'écria le prêtre en s'arrêtant devant le magnifique panorama de la vallée de l'Anglade.

Ils revinrent sur leurs pas.

Le brigadier, après d'inutiles recherches, avait pris le parti de s'éloigner.

L'abbé crut alors le moment venu d'initier Tarik à ses projets, et, une heure durant, assis auprès de lui, il lui expliqua ses plans d'avenir et de régénération.

Le contrebandier l'écoutait sans mot dire.

D'abord, il branla la tête en signe de doute; puis, peu à peu, il prêta une oreille plus attentive. A mesure que le prêtre parlait, sa parole simple et vive prenait un accent d'autorité extraordinaire. Il y avait dans sa voix ce je ne sais quoi qui fait passer dans les âmes la confiance et la conviction.

Il s'était levé. Sa grande taille, son geste éloquent, tout, jusqu'à cette pâleur qui semblait ne plus appartenir à la terre, lui donnait l'air d'un prophète qui lit dans l'avenir.

Le contrebandier était ébloui. Comme le prêtre, à son tour, il croyait.

— Je vous comprends maintenant! s'écria-t-il avec enthousiasme, et, comme vous, je veux vouer ma vie à l'accomplissement de l'œuvre. Ce qu'un homme peut faire, je le ferai. Mais, ajouta-t-il avec une nuance d'embarras...

— Mais?

— Il faut que je sois libre.

— Dieu aidant, vous le serez, dit le prêtre.

XIII. — LE MARCHÉ.

Quand l'abbé Gabriel retourna au presbytère, il vit Jeanne accourir au-devant de lui. Le visage de la jeune fille respirait l'inquiétude.

— Ah! monsieur le curé, dit-elle, si vous saviez.

— Eh bien! qu'y a-t-il?

— Le brigadier vous attend au presbytère.

— Ah! fit le prêtre sans s'émouvoir.

— Il a des soupçons, je le parierais.

— Et moi j'en suis sûr

— Mais alors Tarik est perdu, s'écria la jeune fille, que le sang-froid de l'abbé ne rassurait pas du tout.

— Peut-être, répondit simplement celui-ci.

Il hâta le pas, et, quelques instants après, il entrait dans la salle où le lecteur a, pour la première fois, fait connaissance avec nos personnages.

Jeanne ne l'avait pas trompé. Le brigadier, assis sur un escabeau, le coude sur la table et la tête appuyée sur sa main, l'attendait.

L'abbé alla à lui et lui souhaita la bienvenue.

— Merci à vous, brigadier, dit-il, de ne pas oublier un pauvre reclus qui ne reçoit pas souvent de visites.

Le père Rastignac se leva, salua gauchement, puis il se rassit, disant :

— Vous êtes bien bon, monsieur le curé, de me recevoir avec plaisir ; j'imagine pourtant qu'aujourd'hui ma visite ne vous est pas des plus agréables.

— Pourquoi donc ? demanda l'abbé avec calme.

— Dame ! c'est que... on prétend... quant à moi... faudra voir.

Le brave brigadier cachait difficilement son embarras. Il lui en coûtait évidemment d'aborder de front la question. Sa main droite tambourinait sur la table un air militaire fort à la mode du temps de Masséna.

— Si vous m'assurez, reprit-il en cherchant ses mots, qu'il n'y a rien de vrai dans les bruits qui courent..., bien que je n'aie pas une confiance absolue dans les aristocrates, eh bien ! foi de Rastignac ! je vous tourne les talons.

— De quels bruits voulez-vous parler ?

Le vieux soldat regarda son interlocuteur en face, comme s'il eût voulu lire dans ses yeux. Celui-ci soutint le feu sans broncher.

— Ne le devinez-vous pas ? reprit le brigadier d'un ton un peu bourru.

L'abbé sourit.

— Je crois que oui, répondit-il.

— Ah ! Eh bien ? il n'est pas mort, n'est-ce pas ?

— Il se porte comme vous et moi ; que dis-je ? infiniment mieux que moi.

— Voyez-vous, le brigand ! Il faut qu'il ait l'âme chevillée dans le corps. Une belle chute cependant. Tout autre que lui serait arrivé en compote au fond du trou ; moi, tout le premier. Mais, voyez-vous, monsieur le curé, cette race-là a signé un pacte avec Satan.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Et maintenant, où est-il?

— Pardon ! vous demandez ? dit l'abbé surpris.

— Parbleu ! je demande où le bandit se cache.

— J'avais bien entendu ; mais vous n'imaginez pas, je l'espère, que je vais vous le livrer.

L'ancien soldat de Masséna se leva vivement, et, frappant la table de son poing fermé :

— Est-ce que vous voudriez le cacher ? sacrebleu ! s'écria-t-il.

— Oh ! oh ! causons sans nous fâcher, reprit le prêtre ; la colère n'avance pas les choses.

— C'est vrai, et j'ai eu tort d'oublier à qui je parlais. Mais l'idée m'a paru si extravagante... faudra voir.

— Causons donc ! Et d'abord, que reprochez-vous à notre homme ?

— Ce que je lui reproche !

Et le père Rastignac sauta de nouveau sur son siége, mais cette fois il se contraignit, et ce fut presque avec calme qu'il reprit :

— Ce que je lui reproche !... oh ! presque rien : d'être contrebandier, voleur, bandit, assassin.

— Oh ! oh !

— Il n'y a pas de : oh ! oh ! N'a-t-il pas tiré sur moi?

— Permettez ! il me semble que, s'il a tiré sur vous, c'est moi qu'il a touché ! Et je ne me plains pas !

— Vous lui en savez sans doute gré !

— Vous dites peut-être plus vrai que vous ne pensez, répondit l'abbé d'un ton grave.

— Enfin, peu importe ! Ce n'est pas de cela dont il s'agit. Sauf le respect que je vous dois, vous avez eu la prétention d'élever des loups comme on élève des chiens. Libre à vous ! Cela ne me regarde pas, et tant que votre nichée ne vous mordra pas, je vous laisserai vous passer toutes vos fantaisies philanthropiques ; mais aujourd'hui, c'est autre chose, à chacun sa besogne. Un crime a été commis, et vous connaissez la retraite du coupable. Voulez-vous me la dire ?

— Non !

— Ah ! c'est ainsi ! Eh bien, à votre aise ! Reste à savoir si votre conscience...

— Je ne suis pas un gendarme, fit l'abbé en souriant.

— Très-bien ! très-bien ! plaisantez. Faudra voir ! Quant à moi, je visiterai, je fouillerai toutes les huttes de Marnas, et dussé-je ne pas y laisser pierre sur pierre...

— Beaucoup de besogne, peut-être quelques coups de fusil, et rien au bout.

— Ah ! fit le brigadier, et, suivant sur la physionomie de son interlocuteur l'effet de ses paroles, il ajouta :

— Du reste, s'il a cherché asile dans la montagne...

— Je n'ai pas dit cela, répondit l'abbé, qui demeura impassible.

— Oh ! je sais que vous ne vous trahirez pas, reprit le vieux soldat, que ce calme irritait.

— Je ne trahis personne, dit le prêtre en souriant. En tout cas, si Tarik est dans la montagne, je ne suppose pas que ce soit avec votre brigade, composée de cinq hommes, que vous ayez l'espoir de le découvrir.

— Avec ma brigade, non ! avec la gendarmerie, c'est autre chose.

— La gendarmerie !

Le brigadier tira de sa poche un papier plié en quatre.

— Voici, dit-il, un rapport destiné à M. le sous-préfet de Pamiers sur les événements qui se sont passés à Marnas ; je lui demande de m'envoyer une brigade de gendarmerie pour m'aider dans l'arrestation du coupable. Là ! ajouta-t-il d'un air narquois, croyez-vous, monsieur le curé, que je réussirai ?

— Pas davantage.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce que vous ne porterez pas le rapport que vous tenez là à la main.

— Je ne porterai pas ! interrompit le vieux soldat étonné. Et qui m'en empêchera ? Serait-ce vous ?

— Oh ! moi moins que personne ! Mais vous ne le porterez pas.

— Me ferez-vous l'honneur de m'expliquer ?

— Oh ! bien volontiers, quoique la chose soit des plus simples. D'abord, quand les gendarmes arriveront, Tarik aura passé de l'autre côté de la frontière, en Espagne, et vos hommes feront buisson creux. Il se peut même que M. le sous-préfet se fâche ; on n'aime pas à déplacer une brigade de gendarmerie pour la voir revenir les mains vides. Alors, j'ai bien peur qu'on ne s'en prenne à vous.

— A moi !

—Ou à votre rapport, si vous le préférez, puisque votre rapport sera la cause de tout le bruit. On assure aussi, — je ne garantis rien, — que vous n'êtes pas très-bien vu à la sous-préfecture.

— C'est vrai, dit le brigadier devenu pensif. Les vieux soldats de Masséna ne sont pas à l'ordre du jour maintenant. Pourquoi cela, je vous le demande?

— Je n'en sais rien, ne m'occupant pas de politique. Je constate un fait seulement. Cela est. De sorte que si l'occasion se présentait de vous offrir votre retraite, voire même de vous enlever vos galons...

— Mes galons! interrompit le sergent, je voudrais voir ça.

Il tenait toujours son rapport à la main, et il le regardait d'un air singulier.

— Dame! reprit l'abbé, vous dérangez M. le sous-préfet et toute une brigade pour constater que l'oiseau est déniché. Tandis que...

— Tandis que?

— Parlons sérieusement et jouons cartes sur table. J'ai besoin de la liberté de Tarik.

— Vous! Et que voulez-vous en faire?

— Cela me regarde. J'ai besoin de cette liberté et je vous l'achète.

— Oh! oh! fit le brigadier blessé.

— Ce n'est pas de l'argent que je vous offre.

— A la bonne heure.

Le vieux soldat déposa son rapport sur la table, mais sans le perdre des yeux.

— Voici ce que je vous propose. Vous laisserez Tarik en liberté pendant...

— Pendant?



Le marché. Dessin de Pelcoq.

— Pendant quatre mois. Nous sommes au 15 avril, midi; si le 15 août, à midi, vous réclamez l'exécution du marché passé entre nous, Tarik viendra lui-même se remettre entre vos mains.

— Vrai! à midi! exclama le brigadier en s'accoudant sur la table et en repoussant, sans y songer, la feuille de papier. Il viendra...

— Sur l'honneur! je vous le jure! à midi!

— Eh bien, j'accepte; c'est convenu... Topez là!

Il se reprit aussitôt.

— Pardon, monsieur le curé, veuillez excuser...

— Et pourquoi donc ne toperions-nous pas? dit gaiement l'abbé; c'est toujours pour moi un honneur de mettre ma main dans celle d'un honnête homme.

— Ah! si vous le prenez sur ce ton-là, mille millions de...

— Le juron n'est pas du marché, interrompit le prêtre en souriant.

Il mit sa main dans celle du vieux soldat. Puis il prit le rapport :

— Et maintenant, ajouta-t-il, qu'allons-nous faire de ce chiffon de papier?

— Déchirez-le, monsieur le curé!

— Non! reprenez-le! Vous l'enverrez à Pamiers le 15 août prochain.

Un instant après le brigadier prenait congé du prêtre et quittait le presbytère.

L'abbé appela Petit-Pierre et lui dit :

— Va prévenir Tarik qu'il est libre, libre pendant quatre mois.

Et comme l'enfant s'éloignait à toutes jambes :

— Quatre mois! répéta-t-il, se parlant à lui-même; il faut que dans quatre mois l'œuvre soit accomplie.

XIV. — NAUFRAGE EN VUE DU PORT.

Le lendemain, quand l'abbé Gabriel voulut se lever,

il se sentit une grande lassitude dans tous les membres.

— Qu'est-ce que cela? se demanda-t-il. Oh! c'est impossible! Dieu ne le voudrait pas.

Il attendit quelques instants, espérant que le malaise allait se dissiper, puis il se leva.

Mais ses jambes tremblaient sous lui, ses yeux avaient des éblouissements.

— Oh! pensa-t-il avec un profond sentiment d'angoisse, Dieu m'abandonnerait-il? La maladie serait-elle plus forte que la volonté?

En ce moment, Petit-Pierre, inquiet de ne pas le voir paraître, entra dans sa chambre.

— Mon enfant, dit le prêtre, je me sens faible. Je voudrais voir Tarik.

— Il est ici, monsieur le curé.

— Qu'il vienne.

Un instant après, le contrebandier se présenta. L'abbé Gabriel lui fit part de son entretien avec le brigadier. Puis il ajouta :

— Quatre mois m'auraient suffi, peut-être. Mais qui sait maintenant combien de temps la maladie me retiendra ici? Il faut que je me lève.

Il fit un nouvel effort pour se tenir debout. Ses jambes fléchirent, il retomba épuisé.



Le rêve. Dessin de Pelcoq.

Jeanne et son frère accoururent. On le remit au lit. Une fièvre violente se déclara, accompagnée de délire.

Dans les rares instants où l'intelligence se réveillait, si le corps se reposait, l'esprit à son tour travaillait, et ce n'était pas alors que le prêtre éprouvait les moindres souffrances.

— Oh! mon beau rêve! murmurait-il d'une voix brisée; oh! mon beau rêve!

Jeanne le regardait, et les larmes lui montaient aux yeux.

Mais Tarik, prenant la main de la jeune fille :

— Je suis là! disait-il.

Cependant la fièvre tomba, mais les forces ne revinrent pas, au contraire. La responsabilité de la mission, le sentiment du devoir avaient d'abord soutenu cette frêle organisation, et puis, comme il arrive trop souvent, le lendemain, le danger passé, la nature avait repris ses droits.

Et pourtant rien n'était fait. Si les obstacles qui fermaient la voie avaient disparu, combien de chemin restait-il à parcourir encore, et c'était au moment de se mettre en marche que le rude athlète était arrêté.

S'il est une douleur digne de pitié, c'est celle de Moïse succombant en vue de la Terre promise. Moïse avait douté; le curé de Marnas, lui, n'avait jamais vacillé dans sa foi profonde. Et cependant le même sort les attendait tous deux.

Le temps marchait. Déjà le premier mois s'était écoulé.

Ce n'est pas que le brigadier fût venu rappeler au prêtre sa promesse. Il évitait même de paraître au presbytère, et, s'il y venait, ce n'était que pour prendre des nouvelles. Mais ce silence même avait sa signification. Il attendait.

Le second mois arriva, puis le troisième.

La faiblesse de l'abbé Gabriel augmentait de jour en jour; la toux l'avait quitté, mais le travail désorganisateur de la vie ne s'accomplissait pas moins au dedans de lui.

Quand il comprit que tout espoir était perdu, par un suprême effort, par un dernier acte de courage, plus grand celui-là que tous les autres, il se résigna.

Puis, appelant Jeanne et Tarik, qui se tenaient à son chevet, il unit leurs deux mains :

— Je vous marierai, dit-il, dès qu'il sera chrétien. Ainsi, du moins, je n'aurai pas perdu toute ma peine.

Il y avait bien encore un peu de regret dans ce dernier mot; mais que voulez-vous? c'est l'histoire d'un homme que nous écrivons. Un Dieu seul arrive à un renoncement absolu.

Le soir même, l'abbé commença l'éducation religieuse de son nouvel élève. Oh! que de belles et grandes choses il lui apprit! Quel splendide livre on eût pu faire en recueillant ses leçons!

L'ancien contrebandier recueillait avidement une parole qui dissipait en lui les dernières ténèbres. Il faisait de rapides progrès, sa vive intelligence devançant les explications. Du reste, cette vie, cette mort qu'il avait sous les yeux, n'étaient-elles pas le plus éloquent commentaire d'une religion d'amour et de dévouement. Les leçons avaient lieu le matin et le soir; le reste de la journée, Tarik était libre d'aller et de venir à sa guise, et, chose étrange, au lieu de le retenir, Jeanne paraissait la plus empressée à lui rendre sa liberté.

Tout entier à son œuvre de conversion, l'abbé ne remarquait pas ces absences et semblait même avoir oublié la promesse faite au brigadier.

Cependant les jours s'écoulaient. On venait d'entrer en août.

Un matin, le curé demanda qu'on le transportât auprès de la fenêtre. Il voulait contempler encore une fois la nature qui s'épanouissait sous les chauds rayons du soleil.

— Vous êtes bien faible, mon père, dit Tarik; attendez encore un jour ou deux.

Le prêtre leva sur le contrebandier un regard étonné. D'ordinaire, on s'empresse aux dernières volontés des mourants. Il n'insista pas néanmoins. Quand la leçon fut donnée, Tarik se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu? demanda l'abbé, il me semble que tu sors beaucoup depuis quelques jours.

L'ancien contrebandier s'arrêta, tournant son chapeau entre ses doigts comme un homme embarrassé.

Jeanne vint à son secours.

— Il est attendu, mon père, dit-elle.

— S'il en est ainsi, je me tais. Mais passer toutes les journées dehors, je maintiens que c'est une singulière façon de vous faire la cour, mademoiselle, reprit l'abbé en souriant.

— C'est pourtant la meilleure, monsieur le curé, répliqua Jeanne en échangeant un regard avec Tarik.

— Qu'il aille donc! je ne dis plus rien.

La jeune fille mit elle-même son amoureux à la porte.

XV. — L'ÉCHÉANCE.

Que l'homme veuille avancer ou retarder sa course, le temps marche toujours du même pas, insoucieux des projets qu'il traverse et des ruines qu'il fait.

Le 15 août arriva donc.

C'était une splendide journée. Le soleil au ciel, les oiseaux dans les arbres, les insectes sous l'herbe, tout chantait le grand hymne d'amour au Créateur.

Quand l'abbé se réveilla, il se sentit plus fort et comme ranimé par cet air béni que sa croisée entr'ouverte laissait arriver jusqu'à lui.

On a bien souvent comparé cette apparente résurrection d'un mourant aux plus vives lueurs que la lampe jette avant de s'éteindre. C'est que nulle autre comparaison ne traduit cette image avec plus d'exactitude et de vérité. Malheureusement, ce retour à la vie ne trompe que ceux qui n'ont pas vu mourir.

L'abbé appela Tarik, qui accourut.

— C'est aujourd'hui, dit-il avec un soupir, le 15 août. Quoi qu'il t'en coûte, n'est-ce pas, tu m'aideras à tenir la parole donnée?

— Si le brigadier la réclame, répondit le contrebandier.

— Il la réclamera.

— Qui sait!

— Qu'espères-tu donc? repartit le prêtre avec une nuance d'étonnement.

Tarik ne répondit pas à la question; mais un instant après :

— Voyez donc, dit-il, monsieur le curé, le beau temps et le beau soleil. Cela ne vous donne pas envie de sortir?

— A moi! fit l'abbé, qui sourit tristement. Voilà quatre mois que je ne suis descendu de mon lit. Mes pauvres jambes me refuseraient tout service.

— Aussi n'est-il pas question de leur rien demander. Mais si vous le vouliez bien...

— Si je le voulais!

— J'ai fabriqué à votre intention une espèce de fauteuil qui n'est pas élégant, c'est vrai, mais qui peut servir.

— Et où est ton fauteuil?

— Le voici, monsieur le curé.

Et Tarik montra une espèce de siége qui, en effet, ne brillait pas par l'élégance de la forme, mais paraissait réunir toutes les conditions nécessaires à sa destination.

— Eh! mais tu es très-habile en vérité, dit l'abbé, et je suis vraiment touché de ta bonne pensée. Oui, reprit-il avec tristesse, j'eusse aimé à voir encore une fois cette vallée de Marnas où j'espérais vivre. Mais Dieu en a décidé autrement. Je me soumets.

— Et pourquoi cela?

— D'abord, mon ami, qui me porterait?

— Mais moi, par exemple.

— Un homme ne suffirait pas.

— Nous en trouverons un second.

— A Marnas! fit le prêtre d'une voix où l'amertume du regret se mêlait au sentiment de son impuissance.

— A Marnas, répéta affirmativement le contrebandier.

— Et qui donc?

— Moi, si vous le voulez bien, dit une voix à la porte de la chambre.

L'abbé Gabriel tourna la tête et aperçut le brigadier qui se tenait sur le seuil. Il tressaillit à cette vue.

— Rassurez-vous, monsieur le curé, dit l'ex-sergent de Masséna. Tarik est libre jusqu'à midi. Il n'est que dix heures.

— Ah!

Les deux hommes transportèrent alors le prêtre dans le fauteuil. Ils arrangèrent les couvertures autour de lui. Puis, soulevant le fauteuil chacun de son côté, ils déposèrent le mourant sur la plate-forme qui se développait devant le presbytère.

L'abbé s'était laissé faire. Il contemplait dans une muette extase le spectacle qu'il voyait sans doute pour la dernière fois.

Tout à coup il tressaillit, et chercha Tarik du regard.

Tarik avait disparu.

— Mes yeux se troublent sans doute, dit le prêtre; qu'est-ce que cela?

Il désignait du doigt la vallée.

XVI. — LE RÊVE.

En effet, la scène semblait avoir changé comme par miracle. On eût dit une de ces transformations à vue dont les féeries ont gardé le secret. A la place de ce désert, triste image de la désolation, s'étendaient des champs en pleine culture; là où naguère s'élevaient les huttes misérables et sordides, des maisons blanches et coquettes se miraient dans les eaux limpides d'un petit lac et d'une rivière au cours sinueux. En même temps, un bruit joyeux montait du fond de la vallée, et une longue file d'enfants, d'hommes et de femmes gravissaient le sentier qui mène au presbytère.

— Oh! mon rêve! mon rêve! murmura l'abbé Gabriel en se soulevant à demi.

En ce moment, les cloches de la petite église se mirent à sonner à toute volée. Des chants graves et religieux montèrent dans le ciel. Puis les portes s'ouvrirent.

Toute la vie du curé de Marnas s'était concentrée dans son regard.

Entre une double haie de prêtres, un homme s'avançait revêtu des habits sacerdotaux; Petit-Pierre le précédait, agitant l'encensoir.

Les chants avaient cessé. Un silence profond donnait à la scène un air de majesté plus grand encore.

L'abbé Gabriel se prit à trembler de tous ses membres.

Cependant l'homme qui avait pris sa place continuait sa marche, se rapprochant de lui.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, le curé de Marnas le reconnut:

— Monseigneur! s'écria-t-il, monseigneur de Pamiers!

Il voulut se lever et tomber à genoux. Mais le saint évêque le reçut dans ses bras, et l'embrassant:

— C'est moi, mon fils, dit-il, qui ai voulu venir consacrer votre œuvre.

— Mon œuvre! répéta l'abbé, quelle œuvre?

— Voyez!

La foule qui montait de la vallée venait d'atteindre la plate-forme, et, dans un pieux recueillement, faisait cercle autour d'eux. En tête, Tarik tenait la main de Jeanne. Il s'avança vers le curé de Marnas, et s'agenouilla, disant:

— Depuis une heure, mon père, mes compagnons et moi avons reçu le baptême, et nous venons vous demander votre bénédiction.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura l'abbé.

— Ce que vous aviez rêvé, mon fils, reprit monseigneur, un autre l'a réalisé pour vous; mais, s'il est la main qui a travaillé, vous êtes la tête qui a conçu. Regardez cette route qui promène ses capricieux méandres sur le flanc de la montagne. C'est par là que je suis venu en carrosse ce matin. Regardez ce lac qui reçoit toutes les eaux des neiges et les déverse dans la vallée de l'Anglade par un passage souterrain que Dieu vous a révélé! Regardez ces champs fertiles, ces visages contents. Soyez heureux à votre tour du bonheur que vous avez donné aux autres. Et si Dieu doit vous enlever trop tôt à notre reconnaissance, c'est qu'il vous réserve une récompense autrement grande, autrement glorieuse. Et, poursuivit monseigneur en désignant Tarik, voici celui qui vous a aidé à accomplir votre œuvre, à faire d'une horde de sauvages des chrétiens et des honnêtes gens. Donnez-lui donc votre bénédiction, mon fils, elle lui portera bonheur.

— Donnez-la-lui, dit le brigadier en essuyant une larme, voilà un mois que j'ai bourré ma pipe avec mon rapport au sous-préfet.

Et il échangea une rude poignée de main avec le montagnard.

L'abbé Gabriel sentit son cœur se serrer dans une enivrante douleur. Il étendit ses deux mains sur les têtes de Tarik et de Jeanne.

— Je vous bénis, mes enfants, dit-il, je vous bénis.

Puis il se renversa en arrière, et, adressant au ciel un regard empreint d'une ineffable reconnaissance, il poussa un profond soupir.

Il était mort.

Mais mort comme les saints, comme les martyrs, dans la gloire de son triomphe.

XVII. — ÉPILOGUE.

Le curé de Marnas fut enseveli dans le pauvre cimetière du village. A cette existence si simple et si humble, il fallait d'humbles et simples funérailles. Il est vrai que jamais foule plus recueillie n'accompagna à sa dernière demeure un puissant de la terre. Il repose maintenant sous une modeste pierre, où l'on peut lire l'inscription suivante : CI-GÎT GABRIEL DE CHATEAUGIRON, CURÉ DE MARNAS, NOTRE PÈRE. Ce NOTRE PÈRE en dit plus long que bien des oraisons funèbres.

Du reste, son œuvre n'a pas péri avec lui. Son successeur, un digne prêtre aussi, l'a continuée avec le concours de Jeanne, de Tarik et du vieux brigadier, qui a pris sa retraite. Une école, une salle d'asile se sont successivement ouvertes. Puis l'industrie a pénétré dans la vallée, y apportant la richesse. Puisse-t-elle n'en avoir pas chassé le bonheur!

Quant à la mémoire de l'abbé Gabriel, elle vit et elle vivra longtemps à Marnas. Seule des personnages de notre histoire, Jeanne est encore de ce monde; c'est aujourd'hui une bonne vieille aux cheveux blancs, qui traîne toujours accrochés à sa jupe une demi-douzaine de marmots, aussi noirs que père et mère. Si le hasard de la route vous conduit dans la vallée, parlez à Jeanne du curé Gabriel, et vous verrez une larme silencieuse glisser le long de ses joues flétries.

Vous avez compris, n'est-ce pas? que c'est d'elle que je tiens l'histoire du curé de Marnas.

Ch. WALLUT.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

LETTRE DE VENISE.



Porteuse d'eau, à Venise. Dessin de Stop.

Venise, 25 septembre.

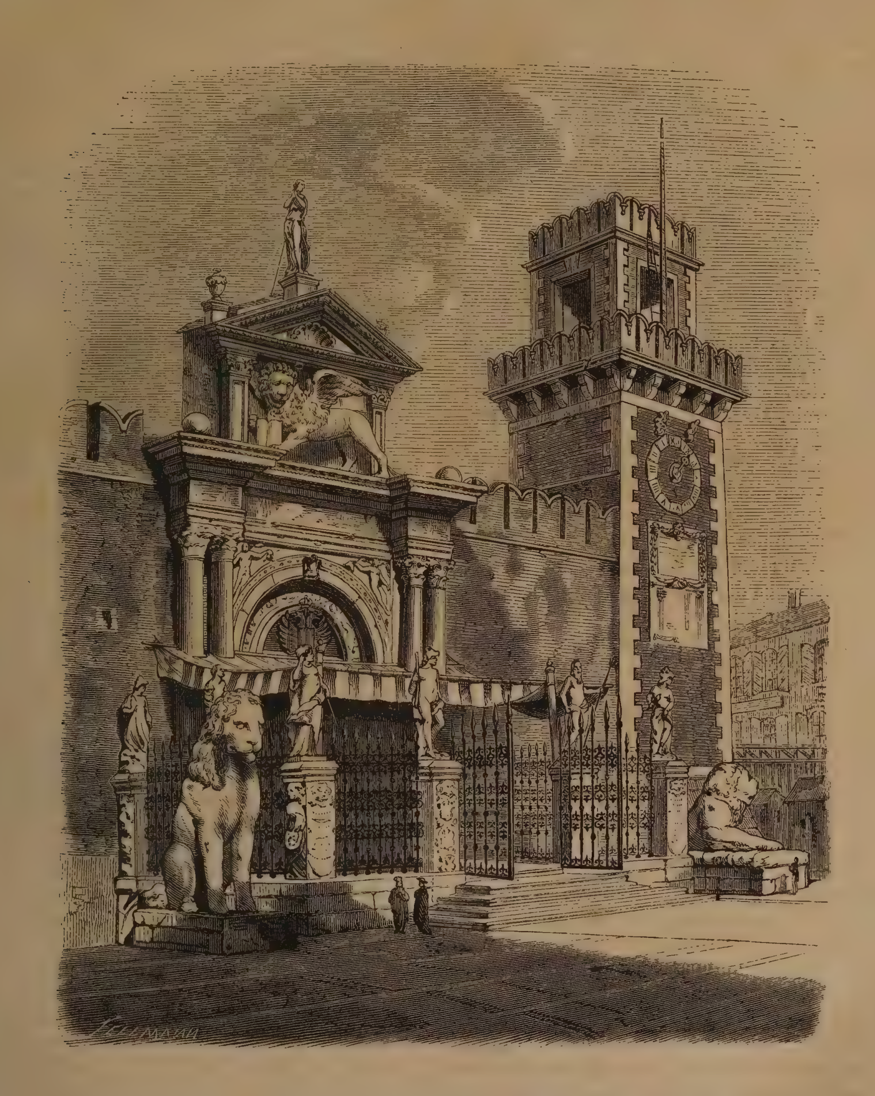
Mon cher Directeur,

Me voici de retour à Venise, après plusieurs années d'absence, et j'ai éprouvé une vive émotion à voir le mouvement, le bruit qui ont succédé au silence, à l'abattement d'une cité morte. Au physique, vous dirai-je, Venise n'a subi aucun changement; ses rues, — des rues d'eau, — ses palais, quais splendides et gigantesques, ont toujours ce même caractère antique et grandiose qui fait de la reine de l'Adriatique une cité unique dans le monde. Mais au moral, toute la ville est neuve et nouvelle; elle n'est plus allemande, elle n'est pas encore italienne; elle est libre, en un mot, non comme une veuve, car elle regrette peu son dernier époux, mais comme une jeune fille émancipée, maîtresse d'elle-même et toute gaie de sa liberté. Inutilement voudrais-je vous peindre cette joie; elle est dans tous les regards, sur toutes les figures; illuminant tous les âges, empreinte sur tous les costumes; chaque boutique est enguirlandée de fleurs; bourgeois, artistes, ouvriers, tous portent une fleur à leur boutonnière; nos porteuses d'eau elles-mêmes, ce type ancien qui s'est conservé chez nous, ont les chapeaux et les cheveux garnis de bouquets aux trois couleurs, ce qui, par parenthèse, donne à nos fontaines, déjà si jolies par elles-mêmes, une physionomie toute réjouissante (1).

(1) Depuis douze ou quinze ans, Venise, qui manquait d'eau douce, en a été pourvue par des puits artésiens, aujourd'hui fort nombreux, dus à un ingénieur français, M. Degousée, l'auteur du *Guide du sondeur*. Comme en Italie le bon goût ne perd jamais ses droits, ces fontaines ont toutes été faites avec les motifs les plus heureux et les plus variés, depuis le chapiteau jusqu'à la vasque, et ornementées dans tous les styles, romain, byzan-

Enfin le jardin public, si longtemps désert, malgré tout le charme de sa promenade, redevient peuplé comme le *Pincio* de Rome ou les *Cascine* de Florence; c'est le rendez-vous journalier de tous les « Italiens, » qui viennent chercher la fraîcheur à cette extrémité de Venise, en pleine lagune, et beaucoup, en ce moment, vont visiter l'Arsenal, objet de terreur redevenu, comme jadis, la gloire et le juste orgueil de Venise.

Vous connaissez, autant par sa longue célébrité que par un ouvrage aussi répandu en Italie qu'en France (*la Conjuration de Venise*), cet antique et immense édifice, dont l'abbé de Saint-Réal a fait le théâtre et comme le centre de son récit. Tel il était alors, il y a plus de deux siècles, tel il est encore aujourd'hui, avec les seules additions et restaurations qu'avait dû y faire le gouvernement autrichien; rendu maintenant à Venise, il en restera la défense, au lieu d'en être la menace, et sera toujours, pour nous comme pour les étrangers, un admirable et riche musée de toutes les époques. Là, en effet, se voient, dès l'entrée, les quatre lions de marbre



Arsenal de Venise. Dessin de Fellmann.

transportés de la Grèce par Morosini le Péloponésien, au dix-septième siècle (1687), et pris au Pirée; la Vierge de Sansovino; puis ces merveilleuses salles d'armes qui renferment le monument du grand amiral Ange Emo, mort en 1792, œuvre de Canova; l'armure du roi français Henri IV, qui en fit présent lorsqu'il fut admis patricien; le modèle du *Bucentaure*, tout doré, et sa carcasse, grandiose encore dans son délabrement.

A ce musée se joignent les vastes chantiers couverts, les darses et les bassins, les immenses ateliers, les vastes salles d'armes, de quoi équiper et armer en un jour la moitié des enfants de Venise. Voilà ce qui nous est

tin, grec et renaissance. Elles sont à hauteur d'appui, et c'est là que vont remplir leurs seaux ces porteuses d'eau que représente notre gravure; car Venise est la seule ville avec Londres où ce métier pénible soit encore réservé aux femmes. La plupart viennent du Tyrol ou des environs de Venise, exercent quelques années leur dure profession, puis, munies d'une épargne qui fait leur dot, elles retournent épouser les compagnons de leur enfance. (*Note de la Rédaction.*)

rendu, ce qui nous appartient désormais, et ce qui assurera une digne et tranquille existence à tous les malheureux ouvriers, forcés jusqu'ici de gagner leur pain en forgeant des armes qui n'étaient pas pour la patrie et qui pouvaient servir contre elle (1).

GIULIO RINALDINI.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES MORTS VONT VITE.

Le champ littéraire est un champ de bataille, où les combattants de la journée trouvent une mort parfois glorieuse, plus souvent obscure. On vit double en cette profession des belles-lettres; il y faut tant de peine et tant de travail! Obéir à l'idée, raffermir son talent, prendre un soin très-exact de son style; interroger, chercher, méditer, afin que le lendemain soit, tout au moins, au niveau de la veille, et tant de zèle à bien dire, avec tant de prudence! O la tâche ingrate et dont les lecteurs ne savent pas assez bon gré aux esprits choisis qui s'abandonnent à l'inspiration de tous les jours! Comptez donc, depuis un mois seulement, combien de funérailles!

A peine avions-nous rendu à M. Méry, notre ingénieux collaborateur, les devoirs mérités, soudain voici qu'il nous faut porter, ici même, deux nouveaux deuils : M. Roger de Beauvoir, M. Léon Gozlan. L'un et l'autre, ils ont écrit dans ce *Musée des Familles* où tant de gloires contemporaines se sont essayées, où tant de belles renommées ont jeté leur éclat suprême. Dans cette association de beaux-esprits qui veulent instruire avant de plaire, chacun des écrivains qui s'en vont laisse un vide, un regret, un long souvenir, et les survivants ne manquent jamais à ce dernier éloge d'un collaborateur ou d'un ami. Hier encore, Saintine, le charmant auteur de *Picciola*, aujourd'hui Roger de Beauvoir, Léon Gozlan, l'esprit léger et l'esprit sérieux, le premier qui riait toujours, le second qui riait si peu. A chacun d'eux nous essayerons de faire la juste part dans les regrets qu'ils ont laissés.

M. Roger de Beauvoir était un fils de bonne mine, un véritable enfant de la *poule blanche*, comme disaient les Romains, nos ancêtres, quand ils voulaient parler d'une enfance heureuse, en pleine abondance, en pleine fortune. Il vint au monde au beau milieu de Paris, et tout de suite il fut entouré des plus vives tendresses. Il appartenait à l'ordre enfantin de ces beaux garçons, la joie et le mouvement du jardin des Tuileries Quand arriva le temps, l'enfance étant passée, de commencer les études, il s'en vint aux écoles avec peu de bonne volonté de bien faire. L'étude et lui ne s'entendaient guère. L'application n'était pas dans sa nature, et s'il voulut plus tard, mais en vain, s'abreuver aux sources fécondes, à peine s'il en recueillit quelques gouttes. Mais quoi! il riait de si bon cœur, que sa mère et ses maîtres n'osaient point le chagriner. Jeune homme, il entra soudain, sans peine et sans effort, dans toutes les fêtes de la vie heureuse. Un jour où l'oisiveté lui pesait, il prit par hasard une plume, et, jugez de son étonnement! il savait écrire. Il écrivait toutes sortes de fantaisies rimées, sonores, élégantes, un peu vives, il est vrai, mais qu'importe? il n'était pas un album parisien qui ne sollicitât les vers du jeune homme. Les belles dames chantaient ses chansons, dont les musiciens à la mode avaient fait la musique. Une autre fois, il voulut écrire en prose, et la prose obéissante accourut à ce nouveau caprice. Esprit futile, il avait pourtant trouvé dans son premier livre le sujet de ce fameux drame intitulé : *la Tour de Nesle*, qui a soulevé pendant vingt ans tant de pitié, d'épouvante et de curiosité, d'un bout à l'autre de l'Europe. Il avait inventé le sujet; il l'a laissé tomber dans des mains étrangères. Il tenait le drame, il ne l'a pas su faire. Il a brisé la coque, il n'a pas mangé la noix.

Sa vie est là tout entière. Il l'a dépensée en petite monnaie. Petits accidents, petites aventures, beaucoup de hasard, peu de bonheur, trop de bruit, trop de poussière, trop de vanité. C'est une mauvaise condition des belles-lettres : improviser! La *fantaisie* est une muse imprudente, et la *bohème*, un terrain qui brûle.

Quelle situation plus désirable pourtant que celle d'un honnête écrivain conquérant, à force d'indépendance, la sympathie attentive du public des honnêtes gens! il est le maître absolu de sa parole et de sa pensée; il ne doit rien à personne, et chacun lui doit estime, confiance et respect. Son art lui sert à la fois de gloire, de récompense et de gagne-pain. S'appeler Lamartine ou Chateaubriand, et se dire à soi-même : On me lit à toute heure! avec moi les âmes blessées se guérissent, les esprits inquiets se consolent. Je touche à la prière, et je suis la consolation. — L'œuvre est belle, et la tâche est illustre.

Il y a encore un beau rôle à remplir dans les lettres du deuxième degré. Tant de lecteurs à satisfaire et qu'il faut tenir attentifs par la grâce ingénieuse du discours; tant de grands principes à défendre, de belles choses à enseigner.

Mais être un simple conteur de petites choses, voilà de quoi durer peu de temps, même dans le souvenir des esprits frivoles.

M. Roger de Beauvoir était de ceux-là, ou peu s'en faut. Il n'a rien fait qui soit durable, il ne sera pas longtemps pleuré. Mieux que personne, d'ailleurs, il pressentait ces tristes leçons que la mort apporte avec elle. Il avait compris, sur son lit de douleur, la vanité de ses chan-

(1) A l'aperçu de notre correspondant, ajoutons quelques notes et quelques dates.

L'arsenal de Venise, ex-arsenal royal, où l'Autriche occupa souvent deux et trois mille ouvriers, mesure près de trois kilomètres de tour et s'étend sur un vaste espace au nord-est de Venise, entre l'île Saint-Pierre et le jardin public. Commencé vers l'an 1304, par André Pisano, continué à diverses époques, enceint de fortes murailles et de tours, il a, près du pont *Levatojo*, l'élégante entrée que représente notre gravure. Cette entrée se distingue par quatre colonnes de marbre; l'arc est orné de sculptures des élèves de Sansorino, entre autres d'une statue de sainte Justine, par Gér. Campagna, qui fut ajoutée après la victoire de Lépante, remportée sur les Turcs le 7 octobre 1571, jour de sainte Justine. Des deux côtés de la balustrade sont les quatre lions. Une des curiosités de l'Arsenal, outre les cinq salles d'armes et les fonderies pour l'artillerie de terre et de mer, est la grande salle de *la Fana*, longue de trois cents mètres, large de vingt-deux, haute de dix, où se fabriquent les câbles et cordages. — L'armure de Henri IV est celle qu'il portait à Ivry. (*Note de la Rédaction.*)

sons. Il pleurait, avec des larmes secrètes qui se faisaient jour malgré lui, ces gaietés sans motifs, cet enjouement sans frein, ce luxe d'un instant, ces plaisirs d'une heure, et la charmante vanité du beau langage, où tout est sonore et vide.

Quinze ans avant sa mort (il est mort sérieusement, avec courage et sans orgueil; un prêtre a fermé ces yeux pleins d'une flamme amortie), Roger de Beauvoir, dans un de ces moments de sévérité avec soi-même qui arrivent inévitablement sans qu'on les cherche, écrivait ces vers déjà désespérés :

Ainsi, perdu de vice en vice,
Seigneur, avec eux j'ai marché
Sans que ton glaive de justice
Jusqu'à cette heure m'ait touché!

Mais, aux jours marqués, tu te venges,
En amenant à notre lit
La chaîne des impurs archanges
Quand le jour décroît et pâlit.

Comme une troupe possédée,
Ils troublent tout de leur fureur.
On entend leur voix saccadée
Rire en criant : « Malheur! malheur! »

Ils n'ont plus de fard au visage,
Plus de broderie au chapeau;
Ils ont congédié leur page,
Et le soufre a jauni leur peau.

Et quand sous leur souffle tout ploie
Tout s'émeut, vous seul, ô Seigneur!
Nous empêchez d'être la proie
De ces fils de votre fureur!

Puisse, au moins, cette expiation suprême attirer à cette humble mémoire la sympathie et la pitié des lecteurs qui s'amusèrent de cette imagination printanière! Ils sont un peu les complices de ces beaux esprits qui ne travaillent que pour le plaisir, et quand ils rencontrent dans l'auteur lui-même un remords, ou tout au moins un repentir, il est juste, il est bon qu'ils en prennent leur part.

Le dernier mort, M. Léon Gozlan (1), était, lui aussi, un écrivain léger, mais un esprit sérieux. Il naquit pauvre; à peine il eut le temps d'étudier. Il passa sévèrement les jeunes années. Peu de tendresse autour de lui; toujours ces mots terribles : le travail! gagner sa vie et songer au lendemain. Mais il apportait en naissant un grand courage, une sage prévoyance, une volonté ferme. Il avait appris de bonne heure que le travail est chose sainte, et qu'il faut être un insensé pour murmurer contre la nécessité implacable. Il fut lontemps à découvrir le talent qui était en lui. Il étudia péniblement les ressources de l'art d'écrire avant d'entrer d'un pas timide en cette arène des belles-lettres. Là, l'obstacle était partout. Les anciens tenaient encore, et les jeunes commençaient à poindre : il fallut bien du bonheur et du talent pour que ce nouveau venu se fît jour dans la foule. Il parvint pourtant assez vite, et tout de suite il montra qu'il était digne du premier rang. Que de beaux livres il écrivit d'une main ferme! Il inventait de la façon la plus naturelle une suite de contes terribles et charmants. Le théâtre aussi l'attirait, et plus d'une fois il eut la chance heureuse de faire entendre au public attentif ces belles paroles qu'il paye en applaudissements. Mais jamais la louange et l'applaudissement ne suffisaient à contenter cette âme en peine. Il courait après une certaine perfection qui lui échappait toujours. Il s'effrayait de la rapidité de la vie humaine. Un mois avant sa mort, il prononça sur une tombe un discours tout rempli des plus tristes pressentiments : « Mes amis, disait-il aux écrivains qui l'entouraient, nous exerçons, vous et moi, une pénible et dangereuse profession : le travail des nuits, la réflexion toujours, le doute plus souvent encore, la crainte perpétuelle de décroître, la soif inextinguible de grandir. Quels combats! quels ennemis! Là-bas, c'est la balle de plomb ou de fer qui frappe un peu partout; ici, c'est l'émotion, et l'émotion ne frappe qu'à une seule place : *le cœur*. Et pourquoi?... Pour arriver là!... »

« Vous l'entendez, a dit un de nos maîtres bien-aimés en réponse à ce discours, vous l'entendez, *le cœur*, le cœur en proie au vautour! Je me souviens qu'un jour, le célèbre docteur Trousseau, l'un des plus vaillants combattants de la génération qui s'en va, nous parlait de Béranger, qui venait de mourir, après d'horribles souffrances, d'une hypertrophie du cœur.

« Songez donc que dans ce cœur, déjà gonflé par les passions et par les veilles, le sang passe et repasse, apportant à flots la vie et l'angoisse, l'espérance et le désespoir, toutes les passions, toutes les douleurs! Songez donc que, vingt-cinq fois par heure et six cents fois par jour, pour le commun des martyrs, cette émeute du sang et de la pensée arrive au cœur, et le traverse! Et quel irritable organe! et quelles palpitations insensées! Voici tour à tour, à chaque instant, pour un bruit qui te plaît, pour un mot mal sonnant à ton oreille délicate, eh! que dis-je? une pensée, un sentiment, un pressentiment, un souvenir, voici ton cœur semblable au talisman de Balzac (*la Peau de chagrin*) qui se dilate ou se rétrécit. Une harpe éolienne est moins frissonnante au rude contact des vents du nord.

« Sans nul doute, il parlait beaucoup mieux que nous ne saurions dire, l'illustre docteur, et Léon Gozlan eût pâli à l'entendre.

« Supposons cependant, pour mettre en bloc tous les dangers de la profession des lettres, que le *cœur* résiste, voici la *tête*, à son tour, qui ne veut pas aller plus loin. Elle est lasse, elle est vide, elle tourne, et si tu ne meurs pas par le milieu, mon poëte, eh bien! console-toi, tu mourras *par le haut*. « Je mourrai par le haut, » disait Swift; il mourut d'apoplexie! Ainsi sont morts, *par le haut*, Richardson, Jean-Jacques Rousseau, Mme Malibran, lord Byron, Walter Scott (1)... »

Mais il est écrit que, ce mois-ci, notre chronique sera toute bordée de noir. A ces morts, deux autres viennent de s'ajouter pendant que nous écrivions : M. le marquis de Boissy, un orateur plus ou moins politique, dont les excentricités et l'esprit ont fait passer bien des vérités, et un écrivain succombant sous les coups redoublés de la plus violente destinée. Il s'appelait Charles Barbara. Il était jeune encore; il avait bien combattu; même un instant on eût dit qu'il tenait le succès dans sa main crispée. Hélas! succès d'un jour. Le premier livre de M. Charles Barbara était intitulé : *le Pont rouge*, et l'intérêt à lire ces pages sombres, pleines de sanglots, allait, croissant toujours, jusqu'à la fin de l'œuvre. L'auteur était un grand chercheur de l'impossible. Il habitait des mondes inconnus; il faisait la guerre au rayon, au soleil, à l'espérance... Il rêvait. Cependant, ce conte abominable attira l'attention de plusieurs sur

(1) Voir le portrait de Léon Gozlan, *Musée des Familles*, T. XXX, p. 188.

(1) Jules Janin, *Journal des Débats*.

ce nouveau venu... L'attention dura peu; l'écrivain resta seul dans son ombre. Il vivait de peu, mais enfin il vivait entouré de tendresse et de dévouement. Deux femmes, sa belle-mère et sa femme, intelligentes au degré suprême, veillaient sur sa vie. Ils avaient un enfant beau comme un ange, espoir du bonheur à venir. Tout à coup la mort entre en ce logis dévasté; elle tue à la fois la femme, et la belle-mère, et le petit enfant; puis elle s'en va, oubliant d'emporter l'homme isolé, le vagabond, le rêveur. Le voilà seul, éperdu, misérable, insensé. A peine il eut la force de frapper à la porte de l'hôpital. Il entre, et quand il se voit seul dans ce lieu de misère, appelant, mais en vain, les trois êtres qui l'aimaient et qu'il aimait ici-bas, le malheureux, il se précipite dans la mort. Pendant plus de vingt-quatre heures, sur le sol détrempé, son empreinte est restée, et les passants ne se doutaient pas de cet écueil. Ah! Gilbert l'a trop bien dit :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs ..

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

SALON DE 1866.



Un fou sous Henri III. Tableau de Roybet. Dessin de Ch. Benoist.

RÉCITS HISTORIQUES.

JACQUES CŒUR (1).



La réhabilitation de Jehanne Darc à Notre-Dame. Dessin de Crépon.

XI. — SAINTE ET PÉCHERESSE.

La réhabilitation de Jehanne Darc devait être encore plus touchante, encore plus glorieuse, encore plus sublime que ne l'avait été sa mission, que ne l'avait été son martyre.

Condamnée par l'Université, par l'Église, elle allait être réhabilitée par les plus illustres d'entre les docteurs, par des prélats spécialement envoyés de Rome.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Jacques Cœur avait présidé lui-même aux moindres préliminaires de ce grand acte de justice. En dépit des obstacles, il avait pleinement réussi.

De solennelles assises s'ouvrirent à Paris, sous les voûtes de Notre-Dame, au milieu d'un concours immense. Le roi, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, le peuple, toute la France était là!

Devant les commissaires du pape, une vieille femme, une paysanne, s'avança, guidée, soutenue par deux jeunes capitaines. C'étaient les frères de Jehanne; c'était sa mère. Suivie d'un long cortége *d'honorables hommes ecclésiastiques et séculiers, de preudes femmes*, elle venait demander révision de l'inique arrêt par lequel sa fille, sa chère et sainte fille, avait été déclarée sorcière, évocatrice de démons....

En parlant ainsi, la pauvre vieille mère pleurait. Dans l'assistance tout entière, il n'était personne qui ne sentît ses yeux mouillés de larmes.

Quatre enquêtes s'ouvrirent à la fois, à Domremy, à Orléans, à Paris, à Rouen. Tous ceux qui avaient connu Jehanne, depuis les villageois témoins de son enfance jusqu'à ses compagnons d'armes, depuis les geôliers de sa prison jusqu'aux spectateurs de son supplice, tous, et les princes du sang et les pâtres de Domremy, avec une même précision, une même netteté de souvenirs, tous vinrent témoigner de sa vertu, de sa pureté, de son héroïsme, de son dévouement.

L'arrêt, enfin, fut rendu, cassant *lesdits procès et sentences* comme erreur manifeste, dol, calomnie, iniquité. Immédiatement, procession générale et sermon solennel en la place du cimetière de Saint-Ouen et au Vieux-Marché, où « ladite Pucelle fut cruellement brûlée. Dans le plus bref délai que faire se pourra, plantation de croix expiatoires dans les cités et lieux insignes qu'a marqués son passage. » La fidèle Orléans lui éleva un monument sur le pont de la Loire, témoin de ses premiers exploits. Ce monument vient d'être renouvelé. Mais, comme dit Henri Martin, « si haut que puisse parvenir l'effort individuel, la France ne saurait payer sa dette que par une immense œuvre collective. Le seul monument digne de notre Messie national, ce serait une série de monuments qui jalonnent son héroïque pèlerinage à travers la patrie, de Domremy à Orléans, de Reims à Compiègne, du pont de Compiègne à la place du martyre, et qui signalent par de dignes marques toutes les stations de cet autre chemin de la croix. »

Quoi qu'il en soit, pour une époque telle que le quinzième siècle, sous un monarque tel que Charles VII, c'était déjà beaucoup que cette réhabilitation que nous venons d'esquisser à grands traits. Jacques Cœur lui-même ne demandait pas davantage, et bien souvent, durant les débats triomphants, durant les expiations auxquelles s'associait tout un peuple, il se surprit à regarder vers le ciel en murmurant : « Je me suis souvenu, Jehanne!... Es-tu contente? »

Hélas! il ne pressentait pas qu'en ce même moment où le gouvernement de Charles VII réhabilitait la grande victime, il allait en faire une autre, et que celle-là ce serait lui, Jacques Cœur...

Mais il nous faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

La prodigieuse fortune de Jacques Cœur avait atteint son point culminant. Toutes sortes de concupiscences, de jalousies et de haines allaient se déchaîner contre lui. Dans le peuple, on répétait avec terreur qu'il avait découvert le secret de faire de l'or : un autre Raimond Lulle, un autre Nicolas Flamel, un suppôt du démon, quelque peu démon lui-même. Pour les bourgeois, pour les marchands, il accaparait tout trafic, et c'était la perte du commerce qu'*icelui Jacquet*. La noblesse s'indignait de l'opulence de ce parvenu, qui possédait plus de quarante terres et châteaux, une province tout entière, et poussait jusqu'à ce point l'orgueil, que *ses chevaux et haquenées étaient ferrés d'argent*.

Quant au clergé, Jean Cœur allait être nommé archevêque de Bourges, Henry évêque de Luçon. A vingt-cinq ans! Quel abus! Restait cependant le roi, pour défendre l'homme au génie duquel il devait tant! Hélas! l'ingratitude était le vice dominant de Charles VII.

Autour de lui, toute une tourbe de courtisans flattait, excitait en dessous cette passion fatale : entre autres l'écorcheur Chabannes, devenu comte de Dammartin. C'était le favori du moment. En cas de partage des dépouilles du grand argentier, il en devait avoir sa part... et, premièrement, le roi, la sienne. A l'entendre, Jacques Cœur devenait une sorte de conspirateur; il aspirait au rôle des Médicis. Dans ses hôtels et châteaux, l'or et les pierreries s'entassaient... Plus de richesses que n'en eut oncques roi de France! Et comment acquises? Le diable seul le savait!

Charles VII faisait encore la sourde oreille, mais il laissait dire. Pour recouvrer la Guyenne, pour assiéger Bordeaux, puis Bayonne, dernière place qui restât aux Anglais, il fallut de l'argent, beaucoup d'argent. Bien que Jacques Cœur ne fût pas encore remboursé de ses énormes avances pour la Normandie, il prêta encore, il donna toujours.

C'était trop de services à la fin! C'était faire trop beau jeu à Dammartin, à Gouffier, à tant d'autres. Bientôt ils eurent cette joie d'entendre le roi murmurer d'une certaine façon :

— Mais cet homme est donc bien riche!

Pour surcroît de fatalité, Jacques Cœur choisit ce moment pour une absence. Des affaires personnelles l'appelaient à Bourges. Charles VII s'empressa de lui donner congé. Si Jacques avait su comprendre son regard, son sourire, il ne fût point parti.

De quoi s'agissait-il? Ni dame Macée, ni dame Etiennette, ni Geoffroy, ni le jeune Ravault, n'en savaient rien. Le père de famille gardait son secret.

Avant de partir, et depuis quelque temps déjà, il avait fait force acquisitions de riches étoffes et de bijoux précieux.

— Pourquoi tant de faste? répétait dame Macée. Veux-tu donc me rendre mes péchés d'autrefois?

— Bah! répondait Jacques; nous sommes présentement de grands seigneurs. Chacun son rang. Le commerce chôme; qui donc le ferait prospérer, sinon des richards tels que nous? Encourager les arts, stimuler le luxe, c'est un devoir aussi.

Le grand argentier avait raison; mais il allait prêter de nouvelles armes à la calomnie. Et puis chaque siècle ne justifie-t-il pas tour à tour cette éternelle vérité :

Quos vult perdere Jupiter primo dementat.

Le lendemain de son départ, au petit lever royal, on tournait en ridicule la pompe du cortége du grand argentier. Tout d'abord, Charles VII avait écouté complaisamment; il voulut railler à son tour.

— Sire, c'est le meilleur ami de Votre Majesté, dit Agnès Sorel. Il faut le défendre, il faut l'aimer!

Le roi sourit et se tut. Mais derrière le fauteuil royal,

les courtisans avaient échangé des regards de colère. Puis Otto Castellani, se penchant à l'oreille d'Antoinette de Maignelais, avait dit :

— Pour nous comme pour vous, il est temps!

Quelques jours plus tard, par tout le château d'Anneville, on entendit se propager cette funèbre nouvelle :

— La belle Agnès est perdue! La belle Agnès se meurt!

Charles VII accourut. La Dame de Beauté était déjà méconnaissable. Sur ses traits s'était répandue une livide pâleur; le frisson de l'agonie agitait tout son corps.

— Je me repens! murmurait-elle par intervalles; je me repens... Pardon, mon Dieu!... pitié!

En ce moment, deux jeunes bénédictins parurent : c'étaient les fils de Jacques Cœur qui venaient remercier le roi. Chez chacun d'eux il y eut un même mouvement de douleur, un même regard de résignation. L'un comme l'autre, ils acceptaient courageusement cette suprême épreuve.

Auprès de la mourante, deux femmes se tenaient, l'œil hagard, très-pâles et dans un trouble étrange : Antoinette de Maignelais, la dame de Mortagne.

Il fallut leur renouveler à plusieurs reprises l'ordre de s'éloigner.

On emmena le roi. Les deux bénédictins restèrent seuls auprès de la mourante.

— Ecoutez-moi, dit-elle.

. . . .

Quelques instants plus tard, une porte s'ouvrit dans la tapisserie, et donna passage à la douairière Yolande d'Aragon et à Marie d'Anjou, la reine.

Celle-ci s'avançait lentement; l'autre, avec la vive et brave résolution dont elle avait déjà fourni tant de preuves.

— Madame!... s'écria Agnès à sa vue; madame, confirmez mes dernières paroles... Dites-leur que ce n'est pas moi qui l'ai souhaité, qui l'ai voulu...

Yolande, avec l'autorité que lui donnait son rang, son grand rôle, ses cheveux blancs, Yolande répondit :

— Prenez courage, ma fille... Dieu sait tout... il vous en tiendra compte!

Une suprême lueur d'espérance et de joie brilla dans les yeux de l'agonisante. Puis, apercevant la reine, elle trouva la force de se traîner à ses genoux, le front incliné, les mains jointes :

— Ah! madame la reine, vous l'avez entendu... Pardonnez-moi.

Marie d'Anjou la releva :

— Que Dieu vous pardonne ainsi que moi... dit-elle. Prions... prions ensemble!

La pauvre Agnès saisit la main que lui tendait la reine, et la couvrit de baisers et de larmes.

Tout à coup la mourante eut un cri de douleur, un évanouissement de quelques minutes; mais une fois encore elle se ranima, et, très-vite, sentant que la vie la quittait :

— Tout ce que je possède est aux pauvres, dit-elle, aux pauvres! Mon testament, là... Pour l'exécuter, Jacques Cœur... Mon Dieu! mon Dieu! comment oser paraître devant vous? Qui me protégera?... Ah! Jehanne... Jehanne Darc... toi, sans tache... toi, la sainte... l'ange... enveloppe-moi de tes blanches ailes... emporte et purifie mon âme... Viens!... A moi, Jehanne Darc!... Jehanne!

Il semblait qu'Agnès vît descendre vers elle la vierge de Domremy. Elle lui tendait les bras. Elle eut un dernier élan, un dernier cri... comme un cri de délivrance... Enfin, ses mains retombèrent, sa tête se renversa, son visage devint immobile et déjà comme rasséréné par la mort. Agnès Sorel n'était plus.

La reine et les deux bénédictins continuèrent de prier en silence.

— Dieu puissant, murmura la douairière Yolande, exaucez son dernier vœux... Dépêchez à sa rencontre l'ange qui fut Jehanne Darc... et que la pécheresse soit rachetée par la sainte!

Non loin de là, autour du roi, plongé dans un morne désespoir, on s'étonnait de cette mort si prompte, si étrange. Le chambellan Guillaume Gouffier osa prendre la parole :

— Sire, parmi les flacons de toilette de celle que nous pleurons avec vous, on a trouvé celui-ci. Un de vos plus fidèles serviteurs, qui est en même temps un savant alchimiste, affirme qu'il renferme du poison.

— Qu'il le prouve.

Otto Castellani s'avança, remplit un verre d'eau, prit le flacon, en versa quelques gouttes dans le verre, et l'eau devint blanche comme du lait. Quelques gouttes encore, et cette eau laiteuse devint rouge comme du sang. Encore quelques gouttes, noire comme de l'encre.

— J'affirme, dit alors le Florentin, j'affirme que la liqueur contenue dans ce flacon est le poison de Jaffa, le plus terrible des poisons de l'Orient.

— Mais, dit Charles VII avec un frisson de terreur; mais qui donc pouvait vouloir la mort d'Agnès?

Il y eut un instant de silence.

Puis le comte de Dammartin :

— N'avait-elle pas un ennemi, dit-il, qui hautement proclamait sa haine?

— Mon fils! s'écria le roi, reculant d'un pas et de ses deux mains voilant son visage.

Durant quelques instants, personne ne bougea. Charles VII releva la tête, et, très-pâle :

— Mais, reprit-il, qui donc aurait placé là ce poison? Qui donc l'aurait fait venir de Jaffa?

— Qui donc tient dans ses mains le commerce de l'Orient? dit une voix.

Charles tressaillit.

— Sire, intervint soudainement Antoinette de Maignelais, sire, une de mes femmes assure avoir entendu sortir de la bouche même de la victime le nom de son assassin.

— Cette femme se nomme?...

— Jeanne de Vendôme, dame de Mortagne. J'ai voulu lui arracher ce nom. Elle n'ose pas, elle ne veut pas le dire.

— Qu'on garde à vue la dame de Mortagne. Il faut qu'elle parle!

Charles VII avait pris le flacon; il le regardait d'un œil fixe :

— Du poison!... murmura-t-il. L'Orient... mon fils!

XII. — LE VIEUX RAVAULT.

En arrivant à Bourges, la femme et les enfants de Jacques Cœur remarquèrent, contre les fortifications romaines, tout alentour du domaine appelé La Chaussée, de hautes palissades, encore exhaussées par d'immenses toiles à voiles.

— Que fait-on là? demanda Étiennette.

— Je ne sais, dit son frère.

— Comment ! se récria dame Macée ; c'est tout à côté de notre logis... Tiens !... mais qu'est-il donc devenu ? je ne vois plus la maison...

— Effectivement... elle est démolie...

— Démolie ! notre maison ! Mais où donc allons-nous descendre ?

— Chez notre vieil ami Ravault.

Il y a longtemps que nous n'avons parlé de Ravault le Danois.

Malgré son grand âge, l'année précédente il était encore à la tête de la Monnaie de Bourges, y déployant une merveilleuse activité. Contre cet opiniâtre travailleur la vieillesse ne pouvait rien ; mais survint une paralysie qui, l'arrêtant tout à coup, glaça son sang, enchaîna ses membres, contraignit presque sa langue au silence.

Jacques, prévenu, s'efforça de dissimuler son chagrin sous un sourire ; il embrassa vivement son vieil ami.

En dépit de tous ses efforts, le pauvre paralytique restait cloué sur son fauteuil. Des sons inarticulés s'échappaient de ses lèvres ; de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Les deux femmes se retirèrent. Au moment où les deux jeunes gens allaient les suivre, Ravault parvint à prononcer distinctement ces quelques mots :

— Mon filleul... Geoffroy... restez.

Puis, après un intervalle, ces deux noms :

— Hugues le Loup, Jean de Village.

Jean de Village était arrivé de la veille. Comme toujours, Hugues escortait son maître. Appelés tous les deux, tous les deux ils entrèrent presque aussitôt.

Le regard du vieillard donna l'ordre de fermer la porte. L'ex-écorcheur obéit, puis, non moins immobile que Ravault lui-même, mais debout, dans une attitude militaire, il attendit.

Jean de Village approcha du fauteuil une petite table et posa sur cette table un livre de commerce et une sorte de bonbonnière en bois de sandal.

— Qu'est cela ? fit Jacques Cœur.

— Un onguent d'Arabie, répondit Jean de Village. A ceux dont la langue est paralysée il rend, pour quelques instants, la parole. Notre vieil ami, sentant ce malheur lui venir, m'avait demandé ce baume prodigieux. Là-bas, il est défendu d'en vendre aux chrétiens. Ton ancien esclave Yacoub m'a donné celui-ci...

— Yacoub ?...

— Il ne t'a pas oublié.

Déjà la main de Jean de Village s'avançait vers le baume. Le regard du paralytique indiqua le livre ; puis, clairement, à son filleul :

— Ouvre... dit-il ; lis...

Le jeune Ravault s'empressa d'obéir.

Sur la première page du livre, il y avait écrit :

« Etat des sommes prêtées par Jacques Cœur et à lui dues par divers, savoir :

« Le comte de Foix, deux mille écus d'or... Le seigneur de Biron, quinze cents livres... Louis de Beauvau, six vingts ducats... Jean de Bueil, amiral de France, cinq cents sous tournois... George de La Trémoille, sur son patrimoine, vingt et un mille écus d'or... Le comte de Dammartin, cinq cents écus d'or... Guillaume Gouffier, chambellan, trois mille livres... Otto Castellani, dix-huit cents ducats... Jeanne de Vendôme, dame de Mortagne, cent quinze écus d'or. »

A ce dernier nom, Jacques interrompit le lecteur :

— A quoi bon rappeler les services rendus ! Est-ce toi, mon vieux Ravault, qui me reprocherais d'obliger les gens ?

Le vieillard fit signe à son filleul de tourner les pages suivantes... encore... toujours... Jusqu'à la dernière, le livre était plein.

Il est vrai que des sommes moindres y figuraient en majorité : quarante-trois écus... trente-six livres... cent sous tournois... dix-neuf ducats. Des aunes de velours et de satin, des diamants et pierreries, toutes sortes de fournitures à crédit. Au total, une interminable kyrielle de débiteurs occupant les plus hauts emplois, appartenant à la plus insigne noblesse.

— Eh bien, fit le grand argentier, après ?

Cette fois, ce fut à Jean de Village que s'adressa le regard impatient du paralytique, désignant la boîte de sandal.

Cette boîte contenait une sorte de confiture écarlate et une petite spatule en ébène. A l'aide de la spatule, Jean de Village posa quelque peu du baume sur la langue du vieillard, qui referma la bouche.

Aussitôt, une fiévreuse agitation crispa ses lèvres, son visage, jusqu'à ses longues mains ankylosées, qui, recouvrant la vie, se cramponnèrent convulsivement aux bras du fauteuil. Puis un calme soudain succéda... Les yeux et la bouche se rouvrirent à la fois, ceux-là tout pleins de flamme, celle-ci recouvrant l'usage de la parole, une parole brève, saccadée, stridente...

— Jacques... dit le vieillard, autant de débiteurs, autant d'ennemis... Compte ! Un seul espoir de s'acquitter, ta chute... ils y poussent... La Trémoille ! tous ses biens sont là... Il dit, il croit que tu les lui as volés... Dammartin veut ton influence... Castellani, ton emploi... tous, ton humiliation, ton argent, tes dépouilles... Le roi lui-même... un prétexte, il t'abandonne, et tu tombes ! Bourgeois et manants applaudiront... Tu es trop riche ! Jalousie, envie, haine... tout s'unit contre toi. Et tu les provoques, tu les braves... Ton luxe... Cet hôtel, ce palais qui s'achève en ce moment... Oh ! je sais tout... Arrête-toi. Sculptures, statues, palais... il faut tout briser, tout anéantir... ou toi-même, toi, anéanti, brisé... J'ai dit... T'ai-je sauvé ?... réponds... et je meurs... content !

Depuis quelques instants déjà, la voix du paralytique n'était plus qu'un souffle haletant, rauque, prêt à s'éteindre. Contraint de s'arrêter enfin, les yeux démesurément ouverts, il regarda Jacques. Dans ce regard, son âme tout entière vivait ; le reste était mort. Un profond silence, une indescriptible émotion régnaient autour du vieillard.

— Maître, dit Jean de Village, il a risqué la mort pour vous jeter ce cri d'alarme...

— Maître, dit Hugues le Loup, qu'il vous souvienne de Yacoub... et de son dernier adieu : prenez garde !

Les deux jeunes gens adressèrent à Jacques Cœur un même geste suppliant.

Celui-ci parut un instant ébranlé. Très-pâle, très-digne, il ferma les yeux comme pour se recueillir. Puis, se redressant tout à coup, il alla de nouveau embrasser le paralytique.

— Merci, Ravault, dit-il. Je ne nie pas le péril... mais tu te l'exagères. Laisse-moi répondre franchement... Je te promets d'être sur mes gardes... mais voilà tout. Chaque homme a son destin ; que le mien s'accomplisse ! Depuis mon départ de Bourges, aucune pensée égoïste, mesquine, lâche, n'est entrée là. Jehanne Darc a pu lire dans mon cœur. Toutes mes intentions,

toutes mes actions tendaient au même but. Rendre à mon pays sa liberté, c'est fait. Sa prospérité, sa grandeur, c'est encore à faire... et j'y renoncerais ! Non ! Comment s'enrichissent les nations ? Par le commerce. Qui peut ranimer, stimuler le commerce de la France ? Le luxe. J'en dois donner l'exemple. Il y a plus : le goût dés arts se perdait chez nous ; j'ai fait venir des artistes italiens ; ils me font un chef-d'œuvre, afin que notre noblesse se pique d'honneur, et que la France ait aussi ses monuments, ses artistes... toutes les gloires. Donc, mes sculptures et mes statues resteront debout. Les échafaudages qui les masquent tomberont... La fête que je prépare aura lieu. Advienne que pourra ! Je poursuis mon chemin !

Jacques Cœur était sublime en ce moment. L'héroïsme de sa mission le transfigurait. Le courage étincelait dans ses yeux, la flamme du génie resplendissait à son front.

Ses deux fils, Jean de Village et Hugues le Loup lui-même semblaient l'approuver maintenant. Ils relevaient aussi la tête comme acceptant leur part dans la lutte et, s'il le fallait, dans le martyre.

Seul, le vieux Ravault doutait encore. L'effroi, la colère, le désespoir semblaient lui rendre ses forces. Il se redressa à demi, les cheveux hérissés, les yeux hors du crâne, les mains battant l'air, et d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— Hugues... s'écria-t-il, si jamais danger... malheur... pense à moi... Viens !

Et, livide, hagard, il retomba dans son immobilité, dans sa rigidité de cadavre.



L'avertissement. Dessin de Crépon.

Un instant, on crut que la mort avait parlé. Mais non... non... le regard vivait encore.

XIII. — LA MAISON DE BOURGES.

Il n'était plus possible que Jacques Cœur en fît mystère à ses enfants ; c'était bien un hôtel, un château, un palais qu'on lui construisait à Bourges.

Depuis des mois, depuis des années il n'était question que de cela dans la ville, dans la province. Quant au plan, quant aux travaux, personne n'en savait rien, personne n'avait pu franchir l'impénétrable échafaudage qui, de toutes parts, masquait le futur chef-d'œuvre.

Pareille défense avait été faite aux curiosités de la famille. *Iceluy Jacquet* avait son faible bourgeois, son côté bonhomme ; il tenait à sa surprise.

Tout ce que purent entrevoir Macée, Etiennette, Geoffroy, le jeune Ravault, ce furent quelques ouvriers, la plupart Italiens, de beaux jeunes hommes aux longs cheveux noirs, à l'air pensif ou tapageur ; des artistes gentilshommes.

Encore les faisait-on vivement rentrer derrière leurs maudites toiles grises. Le grand argentier payait largement ; mais, dans la crainte des indiscrétions, il ne voulait pas même qu'on parlât. Une de ses devises était : « En bouche close n'entre mousche. »

Fort heureusement, pour faire prendre patience, les distractions ne manquèrent pas, et les plus précieuses, celles du cœur.

Ce fut d'abord Marguerite qui rejoignit Jean de Village ; puis Perette avec Guillaume de Varye.

Quelle joie pour dame Macée, pour Etiennette ! Il y avait si longtemps qu'elles n'avaient revu leurs filles ! Ajoutez que chacune d'elles amenait ses enfants, roses marmots ou joyeux bambins, encore inconnus de leurs grand'mères.

La famille tout entière allait se trouver réunie. Il ne manquait plus que Henri et Jean, les deux jumeaux devenus bénédictins.

Jacques Cœur venait de leur dépêcher Hugues le Loup. Dans huit jours, grande fête religieuse pour l'ordination du nouvel archevêque de Bourges. Dans trois jours, grande fête mondaine pour gaiement pendre la crémaillère dans la nouvelle maison.

Bientôt commencèrent d'arriver les invités : parents, amis, toute la haute bourgeoisie des villes voisines, toute la petite et la grande noblesse des provinces d'alentour.

Jamais encore on n'avait vu tant et de si beau monde à Bourges. La veille de la fête, toutes les hôtelleries et maisons particulières regorgeaient. Il y en eut qui campèrent dans les arènes romaines, voire même dans le grand pré de Chappe, et jusque dans le fameux *cloz* de vigne du Roy, dont jouissait *l'archevesque*.

Parmi toute cette affluence, force salutations et compliments. On pouvait jalouser, exécrer le grand argentier... tout bas; mais tout haut, comme il était encore en place, c'était à qui lui ferait sa cour.

Le grand jour enfin arriva. Dès l'aube tout le monde se rendit autour de l'enceinte. Les palissades avaient été enlevées durant la nuit. Il ne restait plus que les toiles, çà et là soutenues par des câbles. Au signal de Jacques Cœur, elles tombèrent en façon de tapis, dévoilant soudain l'édifice.

A peine achevé de la veille, tout battant neuf, tel qu'on va prochainement le revoir, il apparut, il resplendit avec toutes ses tours et tourelles, ses flamboyantes ogives, ses grands combles ardoisés, ses hautes lucarnes s'ouvrant dans des dentelles de pierre, ses pittoresques cheminées à couronnements, ses balustrades et ses frontons ouvragés à jour, ses innombrables et merveilleuses sculptures.

Un long cri d'admiration courut parmi les invités, gagna le peuple. Jamais prince, jamais roi n'avait eu si splendide demeure. On s'extasiait surtout de la grâce originale de l'ornementation, de sa prodigieuse richesse.

Sur le campanile de la maîtresse tour, une statue guerrière, appuyée sur sa longue lance : Jehanne Darc, semblait le génie protecteur de la maison.

Par toute la façade, dans les trèfles des corniches et des balcons, les emblèmes du maître, des cœurs et des coquilles. Ici, ce fier jeu de mots : *A vaillants cœurs rien impossible.* Là, entre le porche et la rosace, également dignes d'une cathédrale, sous un baldaquin de pierre, superbement sculptée, la statue équestre du roi Charles VII, en grand apparat de bataille.

Cependant la grande porte reste encore fermée. Jacques désigne le heurtoir à sa femme, et lui faisant signe que, la première, elle doit y porter la main :

— Frappez, dit-il, et l'on vous ouvrira.

Un coup retentit. Les deux battants s'ouvrent comme par enchantement.

On passe sous une voûte historiée de nervures, guirlandes et feuillages; on arrive dans une vaste cour où l'art gothique déploie, multiplie ses élégances et ses prestiges. Alentour, une galerie splendidement ornée. Chaque fenêtre est un bijou. Un bijou chaque porte. Voyez-vous ces servantes occupées devant l'âtre aux apprêts d'un repas? c'est la tourelle qui conduit à l'office, aux cuisines. Vous devinez, à ces trois arbres, à ces fruits, à ces fleurs, l'entrée de la salle à manger. Quelle délicatesse et quelle originalité de décoration dans cette gracieuse tour octogone ! Douze encadrements gothiques vous montrent autant de portraits. D'abord ceux des serviteurs : le métayer, le messager, le porte-balle, des balayeuses et des filandières. A l'étage le plus élevé, dame Macée de Léodepart et son mari, tenant en main le marteau de monnayeur.

Enfin, au faîte du toit, sur un curieux chapiteau, la statuette d'un nain grotesque. Si Hugues le Loup se fût trouvé là, il se serait écrié déjà : « Yacoub ! »

Mais Jacques Cœur est un homme religieux; il sait qu'en toutes choses on doit commencer par remercier le divin maître. C'est donc vers la chapelle qu'il dirige tout d'abord le cortége de ses invités.

On y monte par un escalier dont la cage à jour semble une fine guipure découpée dans la pierre. Sur les quatre baies, des bas-reliefs représentent une adoration, les préparatifs de la messe, des dames qui s'y rendent. Dans celle qui marche la seconde, on croit reconnaître Agnès Sorel.

La chapelle surpasse tout ce qu'on a déjà vu. Ogives, niches, siéges, habitacles, vitraux, pendentifs, statuettes, groupes de fruits et de fleurs; tout est d'une perfection de travail inouïe. La voûte se divise en douze compartiments que séparent des nervures dorées. Sur un fond d'azur semé d'étoiles d'or, vingt anges d'une adorable beauté, vêtus de robes blanches, déploient leurs ailes et déroulent des banderoles.

Que dire encore ! Il faudrait des volumes pour passer en revue toutes les merveilles de l'hôtel de Jacques Cœur. Hautes cheminées à personnages, qui sont autant de monuments. Celle-ci représente la création; celle-là, les créneaux d'une ville assiégée; cette autre, un tournoi burlesque où joutent des paysans montés sur des baudets, ayant pour armes des bâtons, pour rondaches des fonds de panier, pour olifants des cornets à bouquins. Une satire, une caricature de l'ancienne chevalerie. On y sent déjà poindre l'esprit frondeur qui bientôt inspirera Cervantes.

Partout, sur les murailles, aux plafonds, rehaussés de couleur et d'or, des ornements et des figurines, des groupes d'insectes ou d'animaux, des fresques et des grisailles, des allégories, des devises, des banderoles, des phylactères et des écussons; celui de Macée de Léodepart, celui du noble argentier, qui portait d'azur à la fasce d'or, chargée de trois coquilles de sable, accompagnée de trois cœurs de gueules. Enfin toute une série d'admirations et d'enchantements : salle des *Evesques*, salle des *Angelots*, salle des *Galères*, salle des *Mois de l'an*, salle des *Festins*.

Ce fut là que l'amphitrion amena finalement ses hôtes émerveillés, éblouis. Les tables étaient dressées, n'attendant plus que les convives. On prit place, et le repas commença, servi par des esclaves orientaux, égayé par des musiciens invisibles. A sa droite, Jacques Cœur avait fait asseoir le maître architecte.

— Pourquoi donc, lui demanda-t-il à mi-voix, pourquoi, sur la façade, à ces deux fenêtres simulées, ces deux statues... un serviteur, une chambrière, qui se penchent en dehors et regardent chacun de son côté dans une attitude inquiète, comme avec l'éternelle crainte qu'il ne survienne un malheur?

— Seigneur, répondit l'artiste, le dessin m'en fut donné de suppliante façon par un pauvre esclave éthiopien que, tout dernièrement, je rencontrai à Florence. Le soudan d'Égypte en avait fait présent à Cosme de Médicis. Il est sourd, il est muet. On le nomme Yacoub.

A cet avertissement, à ce nom, le grand argentier eut un frémissement. Mais que pouvait-il craindre? Sa fortune ne semblait-elle pas au-dessus de toute attaque? sa famille, heureuse et réjouie, l'entourait; lui-même, il sentait le génie, la puissance, la santé, toute la force de l'âge mûr : à peine avait-il cinquante ans. Enfin, tout alentour, des visages amis et souriants.

Tout à coup, en se retournant par hasard, Jacques Cœur aperçut Hugues le Loup, les vêtements poudreux, la figure anxieuse et pâle.

— Hugues!... Toi ici!... déjà de retour?

— Oui, maître.

— Qu'y a-t-il?

— Mauvaises nouvelles!

— Explique-toi.

— La Dame de Beauté est morte...

— Morte!... Agnès...

— Empoisonnée. Savez-vous qui l'on accuse, maître?

— Qui?

— Vous!

XIV. — LE BAISER DE JUDAS.

— Tais-toi!... avait dit tout d'abord Jacques Cœur; que ceci reste un secret, même pour mes enfants, même pour ma femme!

Et la fête avait continué.

Mais le lendemain, dès l'aube, il s'était mis en chemin, justifiant par un prétexte quelconque la précipitation de son départ. Un seul homme l'accompagnait : Hugues le Loup. Dès les premiers pas, voyant que son maître prenait la direction du nord :

— Quoi!... ce n'est pas vers la frontière... Vous ne fuyez pas!

— Fuir!... moi!... devant une pareille calomnie!...

— Attendez au moins. Maître, songez au péril...

— Le péril!... je suis de ceux qui vont au-devant... D'ailleurs, cette accusation est trop stupide!... Je n'ai qu'à me montrer... d'elle-même elle tombera!

L'accent de Jacques Cœur ne permettait pas de réplique. Hugues se tut, mais il retroussa sa moustache d'une certaine façon qui voulait dire : « Enfin, nous verrons bien... je suis là! »

Il était probable qu'on rencontrerait Charles VII à Chinon. Charles VII venait de partir pour la Saintonge. On le disait au château de Taillebourg.

— Chez La Trémoille! observa Hugues le Loup.

Un haussement d'épaules fut la seule réponse du grand argentier, qui, sans désemparer, prit la route de Saintonge.

Cependant, à mesure qu'on approchait de Taillebourg, une certaine hésitation se remarquait en lui. Au sommet des coteaux, souvent il se retournait vers l'est, dans la direction de Bourges. Une fois même, son compagnon le surprit essuyant une larme qui roulait sur sa joue. Sans doute il pensait à sa maison, qu'il n'avait encore habitée qu'un jour... à sa femme, à ses enfants, que peut-être il ne reverrait plus! Mais il ne ralentissait pas son allure. Au contraire, l'impatience de son destin le poussait en avant. A peine de repos. Durant toute la dernière nuit, on chevaucha. Vers le matin, comme Taillebourg se dressait à l'horizon :

— Maître, se hasarda de dire Hugues le Loup, maître... il en est temps encore... Réfléchissez...

Jacques Cœur mit son cheval au galop.

Le château appartenait effectivement à Georges de La Trémoille, rentré depuis quelque temps en faveur. Charles VII y passait quelques jours. Grande chasse ce matin-là. Dans la cour, force piqueurs, varlets, chevaux et chiens. Sur le perron, des Ecossais, quelques gentilshommes. Evidemment le roi n'était pas encore parti.

Droit au but, c'était une des devises de Jacques Cœur. Il entra, mit pied à terre et se dirigea vers le grand escalier. Hugues le suivait pas à pas, attentif aux moindres indices.

Sur tous les visages, à l'aspect de son maître, il lut un soudain étonnement. Il en lut bien davantage encore, et de l'embarras aussi, chez le roi, qui, débouchant tout à coup sur le palier, se rencontra face à face avec Jacques Cœur.

— Sire, dit le grand argentier, que Votre Majesté me pardonne de retarder un instant ses plaisirs. Je viens de faire plus de cent lieues tout d'une traite pour lui demander justice.

— Justice... pour qui donc?

— Pour moi, sire.

Charles VII se retourna, tant pour dissimuler son trouble que pour consulter du regard ceux qui l'entouraient. Parmi ceux-là, Dammartin, La Trémoille, Gouffier, Castellani, tous les mortels ennemis du grand argentier.

Jacques ne s'en émut pas, et fort de sa conscience, d'une voix ferme, il poursuivit :

— En ce même Taillebourg où nous sommes, saint Louis, votre illustre ancêtre, défit les Anglais. Souffrez que je me mette sous son invocation, sire. Avant d'être un saint dans le ciel, c'était ici-bas un roi juste...

Charles VII l'interrompit. Il avait repris toute son assurance. Avec elle, son plus caressant sourire.

— Mais, nous aussi, nous nous piquons d'être équitable, monsieur le grand argentier, répondit-il, et la preuve en est que, dans l'avenir comme dans le passé, vous nous trouverez toujours en parfaite disposition de vous traiter suivant vos mérites. Plus tard... après la chasse... Qu'il vous suffise pour l'instant de savoir que vous êtes ici le bienvenu...

Et, s'avançant vers Jacques Cœur, le roi l'embrassa.

Tous ses doutes, toutes ses angoisses, toutes ses colères s'évanouirent aussitôt comme par enchantement. La tempête venait d'être conjurée. N'était-ce pas un arc-en-ciel que cette royale accolade?

Tout à coup une femme apparut à côté de Charles... Antoinette de Maignelais, présentement dame de Villequier, vêtue d'un somptueux costume d'amazone.

L'avénement de cette ambitieuse et cupide créature n'était plus un secret pour personne. Elle avait même au front, aux oreilles, les diamants bien connus de la pauvre Agnès : c'étaient les premiers qui se fussent portés en France.

A sa vue, Charles VII rougit. Puis, comme pour sortir d'une situation qui commençait à devenir gênante pour tous :

— A cheval! messieurs... en chasse!

Et la brillante cavalcade s'éloigna et disparut.

Jacques Cœur monta dans l'appartement que lui avait offert l'hospitalité de La Trémoille.

Là, il se laissa aller sur un siége.

— Ainsi donc, maître, dit Hugues, vous voilà content?

— Enchanté ! Mais, *Pasques-Dieu,* comme dit le dauphin Louis, m'en as-tu fait faire de ce chemin !

— S'il ne dépendait que de moi, nous recommencerions... et tout de suite... au moins jusqu'à Bordeaux, qui est encore ville anglaise !

— Allons donc !... Douter du roi ! Non, non... il m'estime, il m'aime. Je ne crains plus rien... rien !... Et cependant, je l'avoue, ton émotion m'avait gagné. La contagion de la peur...

— Moi !... peur !... Ah ! maître, si tout autre que vous prétendait cela... par la mort de mes os !...

— Allons !... allons !... calme-toi, mon brave Loup... Je te sais gré de ton dévouement... Pour me prouver que tu ne me gardes pas rancune, rends-moi un service.

— Que faut-il faire ?

— Retourner là-bas, d'où nous venons, à Bourges. C'est à peine si je les ai embrassés, tant j'appréhendais qu'à l'excès même de ma tendresse on ne devinât mes alarmes. Tu leur raconteras tout, pour qu'ils comprennent mieux cette lettre que j'écris... Ah !... comme nous en rirons plus tard, tous ensemble, de cette alerte !

Et le grand argentier riait par avance tout en écrivant à sa femme cette affectueuse et naïve lettre qui fait partie de nos archives nationales, et dans laquelle il affirme avec un épanouissement de joie *que son fait estoit aussi bon et qu'il estoit aussi bien envers le Roy que jamais il avoit esté... que le Roy est un grand Roy, juste, reconnaissant, loyal...*



L'arrestation. Dessin de Crépon.

Tout à coup la porte s'ouvrit violemment, livrant passage à une vingtaine d'archers écossais commandés par le grand prévôt.

— Maître Jacques Cœur, au nom du roi, vous êtes mon prisonnier.

— Sang et tonnerre !... rugit Hugues le Loup.

Mais il se mordit aussitôt la lèvre et se tut, par deux excellentes raisons qui venaient simultanément de lui frapper l'esprit et les yeux.

La première, c'est que son emportement n'aboutirait qu'à le faire arrêter aussi, et que, tout au contraire, restant libre, il pourrait peut-être encore servir son maître.

La seconde, c'est qu'il venait de reconnaître dans le grand prévôt celui-là même par lequel jadis il avait été à moitié pendu... Tristan l'Ermite.

XV. — DÉVOUEMENT.

Dans l'histoire d'aucun temps, d'aucun peuple, on ne rencontra une aussi complète iniquité que le procès de Jacques Cœur.

Dès le lendemain même de son arrestation, avant tout jugement, toute procédure, ses biens sont non-seulement séquestrés, mais *mis sous la main du roi,* dans la main du roi, qui s'en attribue préalablement une bonne part, la part du lion, cent mille écus d'or, pour la guerre de Guyenne...

Puis, ce sont des terres, des châteaux distribués à la favorite, à Dammartin, La Trémoille, Gouffier, Castellani, tous les ennemis du grand argentier, que précisément on choisit pour être ses juges.

Il demande à voir le roi, ses collègues du grand conseil, on le lui refuse. On le lui refuse même un avocat, un défenseur! De quoi l'accuse-t-on? Nul ne saurait le préciser encore. On parle vaguement de complots avec le Dauphin, de l'affaire des poisons.

La dame de Mortagne parle maintenant. Elle atteste avoir vu Jacques Cœur glisser le flacon de Jaffa sur la table de toilette d'Agnès Sorel. Ce même poison, on en a retrouvé chez le roi. Donc il a voulu l'empoisonner aussi, le parricide!

Du reste, à la cour, dans le public, une clameur générale contre le malheureux. Qui donc s'intéresserait à lui? Les grands? humiliés par son faste, ils ne lui pardonnent pas ses bienfaits. Les bourgeois? c'était une terrible concurrence; sa chute rend la liberté au commerce. Ses débiteurs? mais ils se frottent les mains, ils ont quittance. Le peuple? dans son ignorance, il considère la fortune du grand argentier comme quelque chose de monstrueux, de diabolique.

Un seul ami, Hugues le Loup, entendait tous ces



La maison de Jacques-Cœur à Bourges. Dessin de Delannoy.

propos avec une muette indignation, avec des larmes de rage. A quoi bon parler? mieux valait agir.

Certain soir, cependant, comme deux honnêtes marchands, deux politiqueurs, — il en fut dans tous les temps, — revenaient en ville après un long soir de libations extra-muros, il arriva que l'un d'eux conclut en ces termes :

— Juste châtiment, vous dis-je, compère... et dont rien ne saurait tempérer la rigueur. Car, en fin de compte, qu'a-t-il fait pour le pays? que lui devons-nous? Les poules d'Inde...

Et l'autre, ricanant :

— Les dindons...

Le fait était vrai. Ces précieux volatiles avaient été rapportés d'Orient par Jean de Village et propagés en France par Jacques Cœur.

Le premier bourgeois reprit :

— Je vous atteste qu'on a trouvé dans les caves de ses châteaux... et le diable seul en sait le nombre!... des ossements humains... tout comme chez Gilles de Retz, mais en quantité beaucoup plus grande. Il immolait des petits enfants... pour faire de l'or avec leur sang!

— On le brûlera comme un sorcier! s'écria son compagnon. Nous irons le voir brûler... Ce sera drôle!

Tout à coup, sur sa nuque quelque chose tomba comme un violent coup de poing.

A son compagnon, même gourmade.

En se relevant, car tous deux étaient tombés sur le nez, ils entrevirent, disparaissant dans le crépuscule, une grande ombre dégingandée, casque en tête et longue colichemarde aux reins... Belzébuth!

C'était tout simplement Hugues le Loup qui, trouvant enfin l'occasion de passer sa colère sur quelqu'un, venait de s'en permettre le plaisir.

Plus d'une semaine s'était écoulée déjà depuis l'arrestation. Les fils de Jacques Cœur arrivèrent. Ils ne purent parvenir jusqu'au roi, parvenir jusqu'à leur père.

Que faire alors? Prouver la calomnie. Rien de plus facile. Il suffisait de l'attestation des médecins qui avaient assisté aux derniers moments d'Agnès.

Hugues courut les chercher, les amena. Ils déclarèrent, en tête Nicolas Fumée, le médecin du roi, qu'il y avait eu mort naturelle, non par empoisonnement.

Devant une pareille affirmation, la dame de Mortagne se troubla, prit peur, reconnut qu'elle avait menti.

Agnès elle-même sembla sortir de sa tombe pour témoigner en faveur du grand argentier. On venait d'ouvrir son testament. Elle l'y appelait son ami, le plus honnête homme qu'il y eût en France, et le désignait pour exécuteur de ses volontés dernières.

L'accusation tombait. Jacques Cœur était sauvé. La prison allait s'ouvrir. Non. Les portes se refermèrent plus étroitement encore. Il s'agissait maintenant d'une tout autre série de crimes :

Avoir exporté du cuivre et de l'argent chez les infidèles; *item* des armes; avoir fait embarquer de force à Montpellier, sur ses navires, divers individus, dont un esclave chrétien, lequel s'était jeté à la mer de désespoir; altération des monnaies et nombreuses exactions, surtout en Languedoc; enfin lèse-majesté.

Pour préparer sa défense, six semaines.

Pas d'avocat. Pas même une entrevue de quelques minutes avec ses fils!

Malgré ce parti pris, qui dévoilait tout le complot, et d'avance présageait la condamnation, personne ne se découragea.

Quoique marié, Jacques Cœur avait pris les degrés inférieurs de la cléricature; il réclama le *bénéfice de clergie*, c'est-à-dire un tribunal ecclésiastique, afin d'être jugé par de véritables juges. Son fils Henri s'en alla trouver tous les évêques d'alentour, afin d'obtenir leur appui; Jean partit pour Rome, afin d'en appeler à l'intervention du pape. Geoffroi courut à Toulouse, Agde, Montpellier, partout, afin de recueillir des preuves de l'innocence de son père. Enfin le jeune Ravault dut retourner à Bourges, auprès de sa mère, qui, frappée par le malheur, était en danger de mort.

Hugues seul resta, rôdant sans relâche autour de la prison, n'ayant que cette idée fixe :

— C'est moi qui le sauverai.

Un soir, comme le captif, accablé d'angoisse et de désespoir, élevait son âme vers Dieu, la porte du cachot s'ouvrit doucement, se referma de même. Un homme était entré, le geôlier.

— Bonsoir, maître.

A cette voix, Jacques se retourna vivement.

Le geôlier venait de rejeter en arrière le capuchon qui masquait son visage. C'était Hugues le Loup.

— Toi... Hugues... ici! Comment?... pourquoi?

— Eh! mort de mes os! pour vous emmener, vous sauver. Partons!

Jacques Cœur alla tout d'abord embrasser Hugues. Puis, très-ému, mais très-résolu :

— Ami, sache me comprendre. Il est un bien, pour moi le plus précieux de tous... l'honneur.

— Ah!

— Fuir, c'est me reconnaître coupable. Jamais! Que la volonté de Dieu soit faite! Mais écoute, ami. Si j'étais condamné, reviens alors, et je te suivrai... car, libre, je pourrais encore protester de mon innocence et défendre mon honneur.

Un instant l'ex-écorcheur resta silencieux, tourmentant de la main sa chevelure crépue, ce qui était chez lui la marque d'une tension d'esprit extraordinaire.

Puis, tout à coup relevant la tête :

— Maître, il y a des points sur lesquels nous ne verrons jamais de même. Je ne suis qu'un bandit, moi... je ne sais pas. Mais voyons... nous n'avons qu'un instant... dites-moi si je ne me trompe pas... Je ne voudrais pas me tromper une seconde fois, c'est trop dur. Donc, l'arrêt rendu, si par lui vous n'êtes pas libre, vous consentez à l'être par moi. Est-ce bien ça?

— Oui.

— Alors, bon courage! Je sais maintenant comment s'achète un geôlier... Je n'ai plus d'argent, c'est vrai, mais j'en retrouverai, me fallût-il reprendre mon ancien état d'écorcheur. Ah! que voulez-vous? tant pis, chacun entend l'honneur à sa façon. Au revoir!

XVI. — CLERC SOLU.

L'évêque de Saintes ayant réclamé Jacques Cœur, on s'empressa de transférer l'accusé au château de Lusignan, qui relevait du diocèse de Poitiers. Même intervention de l'évêque de Poitiers, puis de celui de Tours.

Vainement on traînait Jacques de prison en prison; Henri Cœur était toujours là, auprès du courageux prélat qui l'aidait à défendre son père.

Sur la route de Rome, à Rome même, Jean Cœur avait rencontré toutes sortes d'obstacles et de retardements. Il triomphe enfin, il arrive avec deux lettres pressantes du pape Nicolas V, une pour le roi, une pour les juges. Les juges et le roi ne veulent en tenir aucun compte, et le procès se poursuit avec plus de passion, plus d'acharnement encore.

Même acharnement, mais loyal et glorieux celui-là, de la part des évêques français. Bravant l'interdiction qui leur en est faite, ils se présentent devant le tribunal, les lettres du saint-père à la main.

Guillaume Gouffier présidait.

Il s'empresse de faire éloigner l'accusé; puis, contraint d'entendre et de répondre :

— Les tribunaux laïques, dit-il, ne reconnaissent plus ces exemptions que pour gens non mariés ou veufs. Voici le texte même de la loi : Clerc solu, *clerus solus*. Or, telle n'est pas la situation de Jacques Cœur.

— Vous vous trompez, interrompt douloureusement Henri, notre mère est morte!

— Oui, dit Jean, morte il y a quelques jours... morte par vous... morte de désespoir.

Un cri déchirant lui répond. De la salle voisine, Jacques Cœur a tout entendu. Cette fatale nouvelle vient de le frapper comme un coup de foudre. Il échappe à ses gardiens, il accourt vers ses fils et, palpitant, éperdu, les interroge du regard.

Hélas! ils ne peuvent lui répondre qu'en l'étreignant tour à tour dans leurs bras, en mêlant leurs larmes aux siennes. On les sépare enfin. L'ordre se rétablit, Jean reprend la parole :

— Mon père est donc clerc solu, *clerus solus*, et d'après la loi que vous venez de reconnaître vous-même...

— On avisera. La séance est levée.

— Ah! murmure Jacques Cœur tandis qu'on l'entraîne, ah! que m'importe maintenant votre arrêt!... je suis frappé par Dieu!

Le lendemain, les deux frères étaient arrêtés, et le tribunal passait outre.

XVII. — DERNIERS EFFORTS.

Il n'était que trop vrai, Macée de Léodepart n'avait pu survivre aux revers de son mari, à la ruine de sa maison. C'était tomber de trop haut. Une fièvre ardente l'avait emportée, n'ayant auprès d'elle que le plus jeune de ses fils pour lui fermer les yeux.

Geoffroy se trouvait alors en Languedoc, faisant appel aux employés de son père, à ses facteurs, qui, par des faits, par des chiffres, pouvaient seuls expliquer, justifier son administration, son négoce.

En dépit des menaces qui leur étaient indirectement adressées, telle était leur estime, leur affection pour Jacques Cœur, qu'aucun d'eux n'hésitait à venir. Seulement ils demandaient des sauf-conduits; on refusa. C'était refuser d'entendre leurs témoignages. Nulle sécurité, nulle garantie. Tout au contraire, la certitude d'être persécutés, plus encore celle d'être inutiles.

Jacques lui-même écrivit pour leur enjoindre, pour les supplier de rester à leur poste. Toujours généreux, il exigeait que personne ne s'exposât, que personne ne mourût pour sa cause.

Nonobstant, les deux principaux se mirent en route : Guillaume de Varye, Jean de Village. Ils ramenaient avec eux Geoffroy Cœur.

A peine en terre française, ils tombèrent dans une embuscade. Entourés, sommés de se rendre, ils résistèrent courageusement. Jean de Village parvint à s'échapper; Guillaume de Varye fut tué, Geoffroy blessé. Il alla rejoindre dans leur prison ses deux frères.

Ainsi donc, pour toute cette famille, la veille encore si fortunée, si heureuse, non-seulement la ruine, mais encore le tombeau, la captivité, toutes les persécutions, toutes les calamités!

Et l'on avait grand soin que le prisonnier n'ignorât rien. On espérait enfin abattre sa fierté, briser son courage. Au contraire : il se redressa tout à coup, superbe d'indignation, de colère. On voulait une lutte inégale, où tout droit lui fût dénié, où pas une arme ne lui restât. Eh bien, soit! cette lutte, il l'acceptait ainsi.

Les débats commencèrent.

Jamais encore le grand argentier n'avait déployé tant de ressources, tant de génie. Seul contre tous, il se multipliait pour faire face à tous. Pas un des points de l'accusation auquel il ne répondît victorieusement. S'il avait exporté du cuivre et de l'argent chez les infidèles, c'était pour en rapporter de l'or... des armes, c'étaient les présents du roi au soudan, avec l'autorisation du pape. Voici les bulles et voici l'ordre... Ah! j'ai fabriqué des écus courts de poids, qu'on m'en montre un seul, je vous en défie!... Quelles sont ces prétendues victimes que j'aurais fait embarquer de force sur mes navires? Des *personnes oyseuses, vagabondes et autres cahyniens*, comme c'est l'usage, comme c'est la loi. L'esclave chrétien? mais c'est Yacoub. Qu'on écrive en Egypte, il répondra... Quoi encore? Des exactions en Languedoc; mais, il y a quelques mois à peine, le parlement de Languedoc me témoignait hautement sa reconnaissance pour mes bons et loyaux services!... Avoir appauvri le pays! c'est à moi qu'il doit sa richesse!... Avoir trahi le roi... ah! ce serait faire trop d'honneur à pareille calomnie que daigner lui répondre. Ma conscience ne me reproche rien... rien!... Je ne suis pas coupable. Des témoins, ces imposteurs, ces misérables!... Des juges, vous!... vous qui vous partagez déjà mes dépouilles!... Où donc est le connétable qui sait si bien faire justice des retondeurs, des écorcheurs?... Ah! tenez, je devrais être à votre place, et vous à la mienne!

C'était Otto Castellani qui présidait ce jour-là.

— Ainsi donc, répondit-il, vous vous obstinez dans votre appel en cour d'Eglise et dans votre refus d'avouer vos crimes?

— Oui.

— Eh bien, nous emploierons la torture!

Cependant, depuis déjà quelques jours, Hugues le Loup avait disparu. Pressentant la condamnation, une idée lui était venue : un souvenir, celui des dernières paroles prononcées par Ravault le Danois.

Comme il approchait de Bourges, il rencontra le dernier fils de Jacques Cœur, le filleul du paralytique.

La pâleur sur le visage, des larmes encore devant les yeux, le pauvre enfant s'en revenait du cimetière de Saint-Austrille, prier et pleurer sur la tombe à peine refermée de sa mère.

— Au nom du salut de votre père, il faut me conduire chez votre parrain... à l'instant!

— Venez.

Auprès de Ravault le Danois se tenait Etiennette Cœur.

Le vieux Ravault devenait effrayant à voir. Plus rien qu'une sorte de parchemin sur des os. Par tout son corps, sur son visage, une immobilité marmoréenne. Mais l'œil vivait encore, plus intelligent, plus ardent que jamais.

— Pouvez-vous m'entendre, me comprendre? demanda l'ex-écorcheur.

Les paupières du paralytique s'abaissèrent affirmativement. Hugues raconta tout. Puis :

— En cas de malheur, ajouta-t-il, vous nous aviez dit de venir à vous, l'enfant et moi. Nous voici. On peut encore sauver le maître... mais il faudrait de l'argent, beaucoup d'argent...

Une sorte de ricanement convulsif agita les lèvres du vieillard. Par un suprême effort, il se redressa, se laissant aller sur Hugues le Loup. Il lui prit sa dague, se retourna dans ses bras, éventra le fauteuil.

Dans le dossier, dans le coussin, partout, de l'or.

Hugues jeta un cri de joie.

Le vieillard retomba dans les bras d'Étiennette. Ses yeux flamboyaient comme deux charbons ardents. Sur son front, l'éclat du triomphe.

— Hurrah! rugit l'ex-écorcheur en remplissant ses poches. Vous seul aviez prévu la chose. Je réponds maintenant du salut, à moi seul.

— Nous sommes deux, fit le jeune Ravault.

— Trois, dit une autre voix sur le seuil.

Hugues se retourna vivement. Il aperçut, reconnut Yacoub.

Dans chaque main, l'esclave montrait un diamant.

— Hurrah! répéta l'ex-écorcheur, nous sommes assez

riches maintenant pour acheter tous les geôliers de France. Mais le soudan...

— Il sait tout... c'est lui qui m'envoie.

— En route!

Comme on arrivait à Poitiers, grande foule. Dans cette foule, de sourdes rumeurs. Sur la place, devant la cathédrale, un homme, un condamné, la torche en main, à genoux, faisant amende honorable.

De loin, se haussant sur les étriers, Hugues le Loup crut reconnaître ce malheureux. Mais non... c'était impossible... Et d'ailleurs, il avait les cheveux tout blancs.

Hugues avança vivement et ne douta plus. C'était bien Jacques Cœur.

— Trop tard! gémirent d'une même voix les deux compagnons de Hugues.

— Reste sa liberté, répliqua l'ancien écorcheur, et pour lui c'est la revanche!

XVIII. — NUIT NOIRE.

Le ciel est voilé. Pas une étoile, pas une lueur. Partout les ténèbres, le silence.

Écoutez cependant! Un léger bruit... Des ombres... des chevaux... et là-bas, quelque chose de plus noir... la grande silhouette d'un château fort.

A sa base, une soudaine clarté s'est allumée... celle d'une lanterne sourde... Ne distinguez-vous pas un homme, un geôlier qui tend la main?

Une autre main y met de l'or... Attendez donc! Hugues le Loup!

Il soutient, il guide Jacques Cœur. De l'autre côté, Yacoub.

Tout s'éteint. La poterne s'est refermée.

Dans l'ombre, comme un murmure de sanglots et d'embrassements.

— Ah!... père... père!...

— Silence!... à cheval!... à cheval!

Et les voilà partis, galopant dans la nuit.

Tout à coup, Jacques Cœur s'arrête :

— Ah!... je ne puis plus, dit-il, c'est trop souffrir... je tombe...

— Maître... maître... qu'est-ce donc?

— Mes jambes brisées... Leurs blessures se rouvrent... La torture!

— Ah!... les infâmes!... Courage, maître... courage...

— Allons!... allons toujours!

Vers les premières blancheurs de l'aube, il fallut cependant faire halte. Le site était sauvage. Une forêt... des rochers... une caverne.

Le fugitif fut étendu sur un lit de fougère. Auprès de lui, son jeune fils, son Benjamin. Vers l'entrée de la clairière, Yacoub, Hugues.

— Ah!... murmura celui-ci, je répondrais de dissimuler notre piste, sans ces empreintes de nos chevaux qui nous trahiront.

— Non... dit Yacoub, j'ai tout prévu... regarde...

Hugues se pencha, regarda.

Les chevaux étaient ferrés à rebours.

Durant toute cette journée de repos, durant la marche de la nuit suivante, aucune alerte. Déjà les fugitifs se croient hors d'atteinte.

Vers le soir, avant le départ, comme Hugues et Yacoub battent l'estrade sur la lisière de la forêt... un bruit de chevaux sur la route... Une bande armée qui passe... En tête, Tristan l'Ermite!

On a pris par des chemins détournés. On approche du but. Cette enceinte de murailles, là-bas, sur la hauteur, c'est le couvent des Cordeliers de Beaucaire. Plus loin, ce fleuve qui mugit superbement, c'est le Rhône. De l'autre côté, la Provence... c'est-à-dire la liberté, le salut.

On peut passer, on s'élance.

Tout à coup, à la tête du pont, barrant le chemin, Tristan l'Hermite et ses cavaliers.

Il fallut se rabattre sur le couvent, c'était du moins un lieu d'asile.

XIX. — INGRATITUDE.

En ce même temps, le roi Charles VII avait aussi ses angoisses. Il craignait maintenant le poison; il avait peur de son fils.

Certain jour, au château de Loches, Dammartin, le grand déjoueur de complots, vint lui dire :

— Sire, le gouverneur vous avait vendu. Mais je veillais... et je sais tout, jusqu'au signal convenu pour amener ici le Dauphin. Si vous tenez à le voir... laissez-moi faire... attendons.

La nuit suivante, le signal annonça que les conjurés du dedans avaient réussi. Ceux du dehors y répondirent. Une échelle leur fut jetée du haut du rempart. Elle se tendit aussitôt. Quelqu'un montait.

Sur la plate-forme, dans l'ombre, Dammartin, ses gens... le roi, attendaient.

Un homme parut entre les créneaux, s'avança.

Des torches, tout à coup, s'allumèrent, éclairant son visage. C'était le Dauphin. Il se vit entouré d'épées nues; il comprit le piége, et cria à ceux qui le suivaient :

— Tout est découvert!... Alerte... fuyez!

Quant à lui, les bras croisés sur la poitrine, le regard insolent, la lèvre dédaigneuse, il attendit à son tour.

Alors Charles VII se montra, pâle, frémissant, superbe de douleur et de colère. Rappelant au Dauphin tout ce qu'il avait pardonné déjà, toute son affection paternelle, il l'accabla de reproches.

Peu à peu, le futur Louis XI courbait le front.

Le roi conclut par ce dernier mot :

— Ingrat!

Son fils aussitôt releva la tête, et terrible de sarcasme :

— Ingrat!... Vous osez prononcer ce mot-là, mon père!... Vous!... Et Jacques Cœur!... Et Jehanne Darc! Ah!... je suis votre châtiment!... Soit... c'est justice... L'ingratitude doit châtier l'ingratitude!

XX. — BEAUCAIRE.

Le sénéchal de Beaucaire n'avait osé prendre sur lui la violation du lieu d'asile. Mais Tristan l'Ermite était venu s'installer aussi chez les Cordeliers, surveillant de près le fugitif et attendant le bon plaisir du roi.

Que se passa-t-il dans le monastère? Jacques Cœur lui-même nous l'apprend dans la lettre désespérée qu'il adresse à Jean de Village :

« Jean, mon bon nepveu, cher fils, par tout ce qu'avès à moi d'amitié, faictes diligence, et, pour Dieu, ne tardez pas de me venyr tirer hors de ceste franchise, ou m'en tireront eus-mesmes pour me mettre à mort, ou me occiront dedans, soit par fer, soit par poison. Ont essayé déjà. Pour Dieu, cher fils, ne laissez pas succomber vostre pouvre bon maistre et père. »

Effectivement, on avait voulu l'arracher du couvent. Mais les Cordeliers firent prévaloir leur privilége. L'un

d'eux, le bon frère Hugault, se chargea de porter la lettre à Marseille.

Jean de Village n'était pas homme à rester sourd quand on faisait appel à son dévouement. Il répondit :

« Ayez bon espoir en moy. Je vous mettrai hors. »

Quant aux tentatives d'assassinat, d'empoisonnement, un nom les explique : Otto Castellani. Ce misérable venait d'arriver au couvent.

Mais Hugues et Yacoub veillaient. Voire même Tristan l'Ermite.

Ce fut lui-même qui chargea les sicaires : il avait *baillé advis* du poison.

Et comme Jacques Cœur s'en étonnait :

— C'est mon devoir, dit-il ; je vous garde.

Hugues voulut mettre à profit ces bonnes dispositions du prévôt, l'intéresser au soin de son maître.

— Me reconnaissez-vous, sire Tristan ? lui dit-il.

Tristan abaissa du doigt le collet de l'ex-écorcheur, puis il ramena ce même doigt sur son propre front.

— La trace s'est effacée de là. D'ici, non.

— Puisque vous avez si bonne mémoire, messire, songez aux services de Jacques Cœur et le prenez en pitié.

— Je ne raisonne pas, j'agis.

— Mais il est innocent.

— Je suis prévôt, non pas juge.



La fuite. Dessin de Crépon.

On lui montra de l'or, on lui offrit les diamants d'Yacoub. Il se contenta de hausser l'épaule, et ne reparut plus.

Cependant, des avis de Jean de Village arrivaient : « Tenez-vous prêts... La nuit prochaine. »

Fort heureusement, cette nuit-là, Tristan L'Ermite devait se reposer. C'était Otto Castellani qui veillait.

On était à matines. Tout à coup, Jean de Village apparaît, guidant une vingtaine de braves compagnons, anciens facteurs ou matelots de Jacques Cœur.

Lestement ils sabrent les gardiens, enlèvent le prisonnier. Survient Otto Castellani. Hugues bondit sur lui, comme un tigre sur sa proie.

— Ah !... je vais donc enfin vous venger, maître !

— La vengeance seule appartient à Dieu, répond Jacques Cœur. Contente-toi de garrotter cet homme... Il faut m'obéir, ou je reste.

— Non pas, maître. Vous avez mon serment. Partez.

Tout en maugréant, Hugues s'exécute. Mais le Florentin jette un cri.

— Moi, je n'ai pas juré, dit Yacoub.

Et, comme un bâillon plus sûr, il lui plante son poignard dans la gorge.

Cependant, le fugitif est hors du monastère... au bas du coteau... sur le bord du fleuve.

La barque par laquelle sont venus les libérateurs les attend au retour.

On y monte... et force de rames ! Le jeune Ravault est assis à côté de son père, qui l'étreint dans ses bras, tout en remerciant du regard le ciel.

Une trouée se fait parmi les nuages. La lune paraît, inondant de lumière le Rhône et ses rives.

Jacques ne voit que le front pur et fier de son Benja-

min. Vingt ans... tout espoir et sourire... Un adorable enfant... une tête charmante...

Tout à coup, sur la rive qu'on vient de quitter, sur le pont, de grands cris, des pas nombreux.

Ce sont les archers de Tristan, c'est Tristan lui-même. Mais trop tard heureusement. Déjà la barque aborde à la terre de Provence.

Jean de Village fait monter Jacques Cœur sur un cheval; il en enfourche un autre, et les voilà partis au galop.

Cependant une grêle de traits vient de siffler dans l'air. Un cri de douleur. N'est-ce pas la voix du Benjamin?

— Mon fils!...

— Rien... ce n'est rien, mon père... Je te rejoins... va toujours!

Mais il chancelle, il tombe dans les bras de Hugues et lui montre la flèche qui a traversé sa poitrine.

— Je meurs!... Qu'il ne sache pas... Dis-lui que j'arrive... Me voici... me voici, père!

Sa voix s'éteint... ses yeux se ferment... il retombe... il n'est plus.

Quelques instants plus tard, Hugues galopait à côté de Jacques Cœur.

— Et mon fils?... mon enfant?

— Il vient, maître... Il nous suit... il va venir...

XXI. — ÉPILOGUE.

Jacques Cœur ne voulut pas s'arrêter à Marseille. Tout d'un trait, il alla jusqu'à Nice, jusqu'à Rome.

Le souverain pontife l'estimait, l'aimait. Il reçut le proscrit avec les mêmes honneurs qu'autrefois l'ambassadeur de France.

Constantinople venait de tomber au pouvoir des Turcs. Une escadre s'armait pour leur disputer au moins les îles de l'Archipel. Jacques en reçut le commandement. Son génie l'élevait à la hauteur de toute mission. La guerre comme la paix.

Il ravage les côtes de l'Asie Mineure, ravitaille Lesbos, Lemnos, Rhodes; mais, épuisé par la prison, par la torture, par le chagrin de l'exil, il est contraint de se faire débarquer à Chio; il y meurt, en pardonnant à ses ennemis, en écrivant au roi pour le supplier de ne pas condamner ses enfants à la misère.

Déjà Charles VII commençait à subir le tourment du remords. Il amnistie Jean de Village, il s'efforce de restituer aux fils de Jacques Cœur quelques derniers débris de la fortune échappés à la dent vorace des courtisans.

Effrayante vieillesse que celle de ce roi. Croyant voir partout du poison, fou de terreur, il ne veut plus ni manger ni boire... il se laisse mourir de faim.

Louis XI lui succède, et réhabilite Jacques Cœur. Ne croyant pas à sa mort, il le fait même rechercher, il l'attend.

Le peuple aussi l'attendait. Le peuple ne veut jamais croire à la mort des grands martyrs qu'il aime.

Cependant, vers 1501, une galère française relâche à Chio. L'équipage est reçu dans un couvent de Cordeliers. Auprès de ce couvent, parmi les rochers, sur le bord de la mer, s'élève un tombeau.

Parmi les Cordeliers, un homme de haute taille, au visage encore martial, et qui parle français. Un ancien soldat de France.

On le nomme frère Hugues.

Chaque jour, il s'en va jusqu'au tombeau. Il s'agenouille, il prie, il pleure.

Non loin de là, dans les anfractuosités de la falaise, un nain difforme, au visage noir.

Il est sourd, il est muet. Il vit dans son trou comme un goëland sauvage... durant tout le jour, invisible... la nuit, couché sur ce tombeau, comme un chien fidèle.

— Qui donc est enterré là? demande le capitaine.

Yacoub écarte le lierre qui recouvre la pierre, et frère Hugues y lit ce nom :

JACQUES CŒUR.

— Quoi!... Le grand argentier!... si puissant!... si riche!... et qui avait rendu service à tant de gens!... Des princes... un roi... C'est donc vrai qu'il est mort ici? Que lui restait-il?

— Ce qui lui reste encore aujourd'hui... le souvenir d'un bandit... le dévouement d'un esclave!

Ainsi que nous venons de le dire, la mémoire de Jacques Cœur fut réhabilitée par Louis XI.

Le gouvernement de Napoléon III rachetait dernièrement sa maison; il en refait un monument national.

Mais, dans ce siècle où les moindres illustrations sont coulées dans le bronze, pas une statue!

Envers Jacques Cœur comme envers Jehanne Darc, la France n'a pas encore payé sa dette.

Ch. DESLYS.

CURIOSITES RELIGIEUSES.

LA MULE DU PAPE.

Les naturalistes, dans leur langue plus étymologique qu'harmonieuse, parlent d'un petit poisson « holobranche » et « thoracique, » qui n'est autre que le mulet, en latin *mulus* et *mula*, et qui baptisa, paraît-il, les brodequins pourprés des rois d'Albe-la-Longue; puis, de la ville détruite, la royale chaussure passa aux enfants sénatoriens, reparut plus tard au palais des empereurs, ornant exclusivement les pieds du maître, disparut encore une fois et devint enfin la « mule du pape. »

Voilà, si loin qu'on puisse les rechercher dans la nuit des âges et sans jeu de mots, tous les *quartiers* généalogiques de la pantoufle pontificale; origine un peu païenne, si l'on veut, aussi bien que le culte et l'hommage dont elle a toujours été l'objet. Il ne s'agirait, pour s'en convaincre, que de remonter un peu l'histoire et les coutumes orientales.

Le moyen âge s'en soucia peu, et il eut raison. Peu lui importait que Darius, fils d'Hystaspe, Tatius le Sabin, Héliogabale ou Caligula, ces douces incarnations du pouvoir impérial, eussent, les premiers ou les seconds, introduit la coutume. Il vénérait et touchait avec la même foi le bâton des prêtres, l'anneau des évêques et la mule du pontife.

Sur cette mule rayonnait d'ailleurs le signe du Dieu

vivant, la croix qui donnait la victoire et faisait agenouiller les vainqueurs. Derrière les rois et les princes, courbant leurs têtes couronnées ou fleuronnées, les fidèles de tous pays accouraient en foule à la ville éternelle. Le pèlerinage commençait à la *sanctissima casa* de Lorette pour finir à la sacro-sainte basilique de Rome. Le vrai pèlerin ne revenait pas sans avoir salué l'image de la Madone, vu la Confession de saint Pierre et baisé les pieds du pape.

Et ce n'était pas une simple affaire d'habitude ou de routine que cet empressement de respect populaire. De jour en jour affluait la masse des croyants, tandis que, de lustre en lustre, de siècle en siècle, apparaissaient quelques très-hauts et très-puissants personnages, réunissant sous leur bannière le pouvoir de l'exemple et la grandeur de l'abnégation.

Aujourd'hui cette formalité, toujours consignée dans le cérémonial, figurée dans les gravures et relatée dans les *Voyages,* n'est plus qu'une civilité plus ou moins rigoureuse, selon les gens, les temps et les jours. La grande procession, dont l'orthodoxie reliait tous les anneaux, s'est peu à peu ralentie, parfois interrompue. Le temps a presque fermé la liste où la chronique inscrivait les noms. Les audiences privées, plus fréquentes auprès du Saint-Père, ont presque remplacé les présentations officielles, et le baisement des pieds fait souvent place au baise-mains.

Cependant, les jours de fête religieuse, comme aux jours d'intronisation ou de couronnement, le pontife chausse solennellement la mule sainte. Avant la double file des fidèles admis à leur tour à cet hommage, le collége des cardinaux encense le vicaire du Christ, lui fait « acte d'obédience » et lui baise successivement les mains, la bouche et les pieds.

La mule, digne en tout point des riches vêtements sacerdotaux, présente un modèle des plus élégants. On en a vu figurer plusieurs à notre exposition universelle de 1855, toutes nuancées de fleurs et de teintes diverses, brodées et satinées, rivalisant enfin de luxe et de coquetterie avec les plus riches et les plus somptueuses.

On aimerait à voir, dans une des salles de cet immense Vatican, lequel en contient douze mille, la série des mules historiques, la plupart anoblies par l'humilité des rois et des empereurs. La collection serait longue, il est vrai, difficile même à recomposer maintenant, au point de vue de l'histoire et de la précision archéologique. Les physionomistes — du pied — auraient beau jeu pour refaire le tout avec la partie; les érudits se disputeraient à loisir sur la préséance et l'antériorité de chacune d'elles, et surtout, — ce qui reste toujours le grand point à éclaircir, — sur l'origine, la date et la cause primitive; optant, ceux-ci pour Léon, ceux-là pour Adrien.

La légende, qui habille et drape tout de ses naïves fantaisies, y mêlerait aussi sa fable et son thème, la science y jetterait ses doutes, et l'indifférence n'aurait que le choix des versions.

En attendant, il faut faire honneur de la pieuse invention, soit au pape Adrien Ier, qui vint en France embrasser les genoux de Pépin, hommage que Pépin lui rendit, et que les papes regardèrent dès lors comme consacré; — soit au pape Léon Ier, qui se coupa la main droite, d'après le précepte de l'Évangile : « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le; » — soit enfin, s'il est permis d'admettre quelque chose de mondain dans cette pieuse coutume, à cette tradition respectueuse dont Voltaire résume les hommages en quelques lignes : « Les députés des communes parlaient à genoux au roi de France. Plusieurs rois, à l'exemple de l'empereur, avaient d'ailleurs exigé qu'on fléchît le genou en leur parlant ou en les servant; usage asiatique introduit par Constantin, et précédemment par Dioclétien. De là même venait la coutume qu'un vassal fît hommage à son seigneur les deux genoux en terre; de là encore l'usage de baiser le pied droit du pape (1). »

Il est curieux de voir, à deux siècles et demi de distance, le récit de deux audiences obtenues par deux Français, et racontées par eux-mêmes. Voici ces deux fragments, tirés, le premier, du *Journal de voyage* de Montaigne en Italie (1580), voyage pendant lequel il eut cet accès soudain de dévotion signalé dans l'article sur la *santissima casa di Loreto* (livraison de mai 1865), — le second, du *Corricolo* d'Alexandre Dumas, c'est-à-dire son voyage à Naples en 1840, et son passage à Rome avant son séjour à Florence.

Voici le premier :

« ... Le 29 de décembre, M. d'Albein (César d'Elbène), qui estoit lors ambassadeur, jantil homme studieus et fort amy de longue mein de M. de Montaigne, fut d'advis qu'il baisât les pieds au pape. M. d'Estissac et lui se mirent dans le coche dudict ambassadeur... Ils trouvèrent le pape, et avecque lui l'ambassadeur tout seul, qui est sa façon; il a près de lui une clochette qu'il sonne, quand il veut que quelcun veignes à lui. L'ambassadeur assis à la mein gauche descouvert; car le pape ne tire jamais le bonnet à qui que ce soit, ny nul ambassadeur n'est près de lui sa teste couverte... Après un pas ou deux dans la chambre, au couin de laquelle ledict pape est assis, ceus qui entrent, qui qu'ils soyent, mettent un genouil à terre, et attendent que le pape leur donne sa bénédiction, ce qu'il faict; après cela ils se relèvent et s'acheminent jusques environ la mi-chambre...

« Etant à ce mi-chemin, ils se remettent encore un coup sur un genouil, et reçoivent sa seconde bénédiction. Cela faict, ils vont vers luy jusques à un tapis velu, estandu à ses pieds, sept ou huict pieds plus avant. Au bord de ce tapis, ils se mettent à deus genous.

« Là l'ambassadeur qui les présentoit se mit sur un genouil à terre, et retroussa la robe du pape sur son pied droit, où il y a une pantoufle rouge, avec une croix blanche au dessus.

« Ceus qui sont à genous se tienent en cete assiete jusques à son pied, et se panchent à terre pour le baiser. M. de Montaigne disoit qu'il avoit haussé un peu le bout de son pied... L'ambassadeur, cela faict, recouvrit le pied du pape. »

Voici le second :

« M. de Passenay m'avait mis au courant de l'étiquette; le pape reçoit toujours debout; trois fois celui qu'il daigne recevoir s'agenouille devant lui, — une première fois sur le seuil de la porte, — une seconde fois après être entré dans la chambre, — une troisième fois à ses pieds.

« Alors il présente sa mule, sur laquelle une croix est brodée, pour que l'on voie bien que l'hommage rendu à l'homme remonte directement à Dieu, et que le serviteur des serviteurs du Christ n'est que l'intermédiaire entre la terre et le ciel...

(1) *Essai sur les mœurs*, chap. XCIV.

« L'ambassadeur s'agenouilla et je m'agenouillai près de lui, mais un peu en arrière ; il lui fit signe alors de s'approcher de lui, indiquant par ce signe qu'il supprimait la seconde génuflexion. Nous nous avançâmes donc alors de son côté ; il fit un pas vers nous, présenta à M. de Passenay sa main au lieu de son pied, et son anneau au lieu de sa mule. M. de Passenay baisa l'anneau et se releva.

« Puis vint mon tour. Je le répète, j'étais tellement étourdi de me trouver en face de la représentation vivante de Dieu sur la terre, que je ne savais plus guère ce que je faisais; aussi, — au lieu de faire comme milord Stain, que Louis XIV invitait à monter le premier dans sa voiture, et qui, calculant que, venant de si haut, toute invitation est un ordre, y monta sans répliquer, — lorsque le pape, comme il avait fait pour M. de Passenay, me présenta son anneau, j'insistai pour baiser le pied : le pape sourit.

« — Soit, puisque vous le voulez, dit-il; et il me présenta sa mule.

« — *Tibi et Petro!* balbutiai-je en appuyant mes lèvres sur la croix. »

EDMOND RENAUDIN.

LA SAGESSE DES NATIONS.



Contentement passe richesse. Composition et dessin de G. Fath.

SCÈNES DE LA VIE NAPOLITAINE

AVANT ET APRÈS LA CONQUÊTE DE GARIBALDI.



Vue de Naples. Dessin de H. Clerget.

I

De l'aristocratie, de la bourgeoisie et du peuple. — Les fournisseurs de santé. — Les juges et les plaideurs. — Un procès éternel. — Une émeute à Naples. — Le lazzarone et le gamin de Paris. — Ferdinand II et Christine de Savoie. — L'archiduchesse Marie-Thérèse. — Le roi Bomba. — Petite comédie jouée par ce roi. — Ferdinand et l'omelette. — L'avénement

au trône de François II. — Une promenade à travers Naples. — Les parties de campagne au clair de lune. — Les ateliers en pleine rue. — Les cochers napolitains. — Les bains à Naples. — Le jeu des lazzaroni. — Le Napolitain et le Vésuve. — Le lazzarone et le Piémontais. — Les fumistes sans cheminées. — Les brigands calabrais. — Le nouveau Sancho Pança.

Dans un moment où tant de regards se tournent vers l'Italie méridionale, quelques scènes de son ancienne vie intime pourront offrir de l'intérêt, surtout si l'on songe que ses mœurs si originales se transforment tous les jours sous la domination piémontaise. J'ai consulté mes souvenirs et je vais essayer de reproduire la physionomie de Naples telle qu'elle était encore quand j'ai habité cette ville en l'année 1857.

On trouvait alors à Naples trois classes bien distinctes et séparées aussi complétement les unes des autres, que si la grande muraille de la Chine se fût élevée entre elles. C'étaient l'aristocratie, la bourgeoisie et le peuple.

Tous les membres de l'aristocratie sont unis entre eux, non-seulement par l'idée de caste, mais encore par les liens du sang, les familles nobles se mariant toujours entre elles. L'aristocratie vivait donc dans une grande intimité, et ce mot est dit ici dans son acception la plus honnête; ainsi tous se tutoyaient, s'appelaient familièrement par leur nom de baptême, et ce qui faisait tressaillir de surprise mes oreilles françaises, c'était d'entendre, par exemple, un jeune homme dire à une jeune femme que l'on savait lui être complétement étrangère :

— Comment vas-tu ce soir, *cara Giovannina?*

Et celle-ci de lui répondre sans sourciller :

— Très-bien, et toi, don *Chichillo*?

Et la *cara Giovannina* et le don *Chichillo* n'étaient ni plus ni moins qu'un duc et une marquise faisant remonter l'origine de leur blason au moins à l'époque des croisades. Une telle familiarité ne doit pas faire préjuger contre l'honnêteté des mœurs qui régnait dans les hautes classes; ces mœurs, au contraire, étaient d'une très-grande rigidité. La bourgeoisie, la moins nombreuse des trois classes, se composait d'éléments fort divers; plus de la moitié était représentée par des étrangers ou des Italiens du nord venus à Naples pour faire fortune; aussi vivait-elle complétement à sa guise et, tout en prenant un peu des mœurs napolitaines, elle n'en conservait pas moins le cachet très-marqué de sa physionomie originaire. Une seule chose, par exemple, se rencontrait invariablement chez tous les membres de cette bourgeoisie polyglotte, c'était sa haine pour l'aristocratie et son mépris pour le peuple. Elle ne pardonnait pas à la première son dédain pour les professions libérales; car alors, aux yeux de l'aristocratie napolitaine, médecins, avocats, artistes, ne différaient en rien du marchand.

Ainsi, à toutes les grandes maisons napolitaines était attaché un médecin, qui venait chaque matin faire sa visite et était payé à l'année. On le traitait avec bonté, avec générosité même; mais il ne devenait jamais l'ami de la famille, et pour elle il restait toujours un *fournisseur de santé*, rien de plus.

L'aristocratie était aussi paresseuse que le lazzarone, elle dédaignait les arts, méprisait l'industrie, ce qui faisait que les grands seigneurs trouvaient généralement la vie longue et ennuyeuse. On ne peut pas toujours et dormir et bâiller, et j'ai connu un prince napolitain qui, pour se distraire, arrangeait chaque matin toutes les lampes de son palais.

Il y avait encore, à l'époque dont je parle, dans les mœurs de la haute classe napolitaine, un certain reflet des coutumes arabes : les femmes passaient presque toute leur vie étendues sur des divans, entourées de nombreux domestiques et ne faisant quoi que ce soit durant tout le jour. Quand venait le soir, elles sortaient de leur apathie pour se faire parer et aller se montrer soit au théatre de *San Carlo*, soit à la promenade de *Chiaïa*. A cette heure, les visites s'échangeaient soit d'une loge, soit d'une voiture à une autre.

La magistrature tenait une place à part entre la noblesse et la bourgeoisie qui, toutes deux, la détestaient et la flattaient à l'envi, car plaider est un des plus grands plaisirs des Napolitains : ils en revendraient à la comtesse de Pimbêche; leurs procès duraient indéfiniment. Je me rappelle qu'à cette époque de 1857, où je me trouvais à Naples, une illustre famille en soutenait un qui durait depuis cent vingt-cinq ans; elle y avait dépensé des centaines de mille francs. Voici quelle en était l'origine :

Dona Juana, la fille du prince Carini, belle, hautaine et riche, avait refusé les plus brillants partis, jusqu'au moment où se présenta don Emilio, duc de Rampone et prince de Castelgrandine. Don Emilio était beau, noble et brave, aussi la superbe Juana le regarda-t-elle avec intérêt; mais comme il était pauvre, ce fut le prince Carini qui, cette fois, fit des difficultés. Le jeune homme éconduit allait quitter Naples, quand un matin une jeune fille voilée se présenta secrètement à son palais, — pauvre ou riche, un grand seigneur napolitain conserve toujours son palais, — et demanda à lui parler.

Quel fut l'étonnement du prince en reconnaissant la fière Juana, quand la visiteuse eut levé son voile!

— Prince, lui dit-elle, je vous aime et je veux m'unir à vous, allons à Santa Chiara, où il padre Geronimo nous attend pour nous marier. Je deviens pauvre comme vous, puisque mon père se refuse à notre mariage, mais je me fie à votre courage pour assurer le sort de celle qui se fait votre compagne, dans les bons et les mauvais jours.

En effet, don Emilio conduisit Juana à Santa Chiara, et ils furent unis le même jour. Un an après, la belle princesse mourait en donnant le jour à un fils, au même moment que le prince de Carini passait de vie à trépas sans avoir pardonné à sa fille. Quant au jeune prince de Castelgrandine, il éprouva un si violent désespoir de la fin prématurée de sa jeune épouse qu'il faillit en perdre la raison et fut obligé de quitter le royaume durant quelques années. En partant, il laissa son fils entre les mains d'un vieux serviteur qui lui était complétement dévoué; mais quand, se sentant plus fort, c'est-à-dire plus résigné, il revint à Naples, et voulut, au nom de ce fils, rentrer en possession des biens du prince de Carini, la famille du prince répondit à sa demande par un procès que les avocats embrouillèrent si bien, que ce procès durait depuis cent vingt-cinq ans, en 1857.

Aussi, comme je l'ai dit plus haut, les magistrats étaient-ils fort courtisés par toutes les classes, en ce pays napolitain, dont chaque habitant comptait au moins un ou deux procès dans sa famille. Ces magistrats, très-peu payés par l'Etat, se rattrapaient sur le plaideur, et chez eux la *buona mano* jouait un grand rôle. Aussi, quand un solliciteur se présentait pour implorer son juge, devait-il d'abord donner la pièce au valet, s'il

voulait être introduit près de son maître. L'arrêt une fois rendu, le plaideur heureux devait encore aller faire une visite de remercîment à chacun de ses juges, remercîment qui se traduisait en beaux deniers comptants laissés entre les mains des domestiques de la maison.

Que devenait cette buona mano? Tantôt elle remplaçait les gages des valets, tantôt elle servait à défrayer certaines dépenses de la maison, tantôt enfin elle se partageait fraternellement entre le maître et le serviteur.

J'avoue que cette espèce de mendicité, chez un corps que nous sommes si habitués à respecter en France, est une des choses qui m'ont le plus blessée pendant mon séjour à Naples.

Quant au peuple, qui a aujourd'hui perdu sa physionomie d'alors, il était très-curieux à étudier aussi; le lazzarone tenait un peu de notre gamin parisien, mais par son esprit fin et moqueur seulement, car il était infiniment moins brave que notre petit héros des rues. Chez le Napolitain, le manque de courage est une affaire de nerfs; un danger inconnu, un bruit imprévu, l'étourdit tout d'abord, il perd la tête et recule; puis il se réveille et se venge : aussi, si son premier mouvement n'est pas bon, le second n'est pas sûr.

Je me trouvais à Naples un jour d'agitation populaire; la neige qu'on apporte de Sicile pour préparer l'*acqua fresca* avait fait défaut, et pour le Napolitain manquer d'*acqua fresca*, c'est absolument comme pour le Parisien manquer de pain; aussi criait-on à tue-tête dans la rue de Tolède et sur la place du Palais-Royal, menaçant de tout casser, quand un régiment suisse de la garde vint à se montrer : aussitôt tous les émeutiers se jetèrent à plat ventre à la façon des capucins de cartes.

La scène se passait devant le palais de Ferdinand II... Mais, puisque j'ai prononcé le nom du roi, permettez-moi de vous faire connaître ce prince dont on a tant parlé : cruel, sanguinaire, fourbe, selon les uns, bon, généreux, magnanime, selon les autres; et la vérité c'est qu'il n'était rien de tout cela.

Né dans une classe modeste, Ferdinand II eût fait le bonheur de sa famille; né sur le trône, il fit le malheur de ses sujets : c'est que les vertus de l'homme ne sont pas celles du roi, et le grand défaut de Ferdinand fut la faiblesse. Marié deux fois, il subit successivement l'influence de ses deux femmes, influence salutaire, ou fatale.

Pendant son premier mariage avec Christine de Savoie, princesse jeune, aimable et charmante, tout lui souriait; il aimait le plaisir, il donnait des fêtes et des bals; en un mot, il était heureux, et le bonheur rend bon et clément. Mais Christine mourut, et avec elle s'envola le bonheur du roi, partant celui de son peuple. Un moment cependant on crut que les beaux jours allaient renaître. Il était question de faire épouser à Ferdinand II la princesse Clémentine d'Orléans; mais l'Autriche veillait : craignant l'influence d'une reine française dans un pays qu'elle gouvernait sourdement, elle fit repousser ce projet, et, comme *consolation*, elle donna au pauvre Ferdinand II une de ses princesses, la fille de l'archiduc Charles, laide personne, maigre, noire et presque bossue; ce fut à contre-cœur, il faut l'avouer, que le roi obéit à sa despotique *amie*, l'Autriche, et renonça à notre belle fille de France pour la laide fille des Césars; mais enfin il obéit, et avec l'archiduchesse Marie-Thérèse le malheur et les désastres entrèrent dans ce beau pays napolitain.

Ferdinand était haut de taille, bien fait; il avait le port noble et un grand air; il représentait parfaitement, et personne ne savait être plus imposant et plus digne que lui dans les cérémonies d'apparat.

Il était très-fier de son origine française, et disait souvent d'une façon toute particulière : « Mon aïeul Louis XIV. » Un portrait en pied du grand roi, peint par Mignard, ornait son cabinet particulier, et il aimait à entendre dire qu'il ressemblait à son aïeul, ce qui était vrai, sauf pour la taille.

Quant au moral, Ferdinand II tenait énormément du lazzarone : il était gouailleur, paresseux, superstitieux, et *guappo*, pour achever le portrait.

Aussi n'est-il pas vrai qu'il ait commandé cette vigoureuse défense qui lui a valu le surnom de *Bomba*.

Voici du reste comment se passèrent les événements; j'ai entendu raconter ces faits à Naples par une personne impartiale et fort bien renseignée.

Aux premières nouvelles de l'insurrection, le roi donna immédiatement l'ordre de chauffer le *Vesuvio* à toute vapeur, afin de se sauver à Gaëte avec la reine et ses enfants; mais le commandant général des Suisses eut vent de ce projet, et pensa que tout serait perdu si le roi quittait le château; il alla donc trouver Ferdinand, alors occupé dans son cabinet à préparer les papiers qu'il devait emporter, et le supplia de renoncer à son départ, mais inutilement.

— Eh bien, sire, je vous sauverai malgré vous ! s'écria le général.

Et fermant derrière lui à double tour la porte du cabinet dans lequel Ferdinand II suffoquait de peur et de rage, il prit la clef, la mit dans sa poche, alla décommander le vapeur qui devait emporter la famille royale, et donna des ordres pour la défense de Naples, tout cela au nom du roi. Si bien que, quand l'insurrection fut soumise, Ferdinand fut appelé *Bomba*... Voilà pourtant comment se fait l'histoire !...

Toujours sous l'influence de sa seconde femme, Marie-Thérèse, le roi devint avare, mais d'une avarice qui rappelait celle d'Harpagon, bien que son trésor fût alors le mieux garni de tous ceux des souverains d'Europe; il faisait mettre des manchettes et des cols à ses chemises quand ceux-ci étaient usés; portait des bottes, non-seulement ressemelées, mais encore avec des pièces, et un grand seigneur de la cour, attaché à la garde-robe du roi, me racontait que les jeunes princes étaient habillés avec les vieux vêtements du roi, et les jeunes princesses avec les vieilles robes de la reine.

Voici du reste une anecdote authentique que je tiens d'un témoin oculaire.

C'était un vendredi; le roi travaillait avec ses ministres, quand la reine le fit prévenir par un chambellan que le déjeuner était servi.

— J'y vais dans un moment, répondit Ferdinand sans se déranger.

Mais le chambellan revint dire de la part de la reine que l'omelette se refroidissait et qu'on serait forcé d'en faire une autre, s'il tardait plus longtemps.

— C'est vrai, s'écria Ferdinand en se levant et abandonnant son travail, attendez-moi, je reviens à l'instant... et, dans la crainte que quelques œufs ne fussent perdus, il suivit l'envoyé de la reine.

La dévotion de Ferdinand était mesquine et superstitieuse à la façon de celle de Louis XI; ainsi il portait sur lui une foule de petites reliques, de médailles, des scapulaires, les baisant ou leur adressant des prières au moindre danger. Faisait-il de l'orage, — les orages sont

terribles à Naples, — le roi quittait tout, allait s'agenouiller dans le coin le plus obscur de la pièce, sortait toutes ses reliques et les baisait les unes après les autres en marmottant une foule de patenôtres. . . . . .

Du reste, en véritable lazzarone, il se servait à l'occasion de ces petites pasquinades religieuses pour se tirer d'affaire, ainsi que je vais vous en donner un exemple pris entre mille.

Ce fut le général Filangieri qui pacifia la Sicile. Tant qu'on eut besoin de lui, on le combla de faveurs, et on lui promit le gouvenement de l'île aussitôt qu'elle serait complétement rentrée dans le devoir; mais une fois le danger passé, la reine, qui craignait les idées libérales du général, prit de l'ombrage et exigea de son trop faible époux le rappel de Filangieri. Selon l'ordinaire, Marie-Thérèse fut obéie, le général furieux revint à Naples et demanda aussitôt à voir le roi, dont il espérait obtenir justice.

Ferdinand, au moment où Filangieri se présenta au palais, courut dans son oratoire, et s'agenouillant pieusement devant une belle statue de la Madone il se mit religieusement en prière, après avoir donné ordre d'introduire le général.

Celui-ci entra dans l'oratoire, et attendit avec respect que le roi eût achevé ses oraisons; mais son attente fut longue, et cette petite comédie dura une grande heure pour le moins; puis Ferdinand se releva, secoua la poussière de ses genoux, vint à Filangieri d'un air souriant, et, avec la bonhomie la mieux jouée :

— Tu le vois, *caro mio*, dit-il, je remerciais la Madone qui m'a rendu ma belle Sicile, car ce n'est pas toi, *amico caro*, mais elle seule, vois-tu, qui a vaincu tous mes ennemis; aussi agenouille-toi à ton tour devant elle et remercie-la de t'avoir laissé la vie...

Puis, sans lui témoigner ni reconnaissance ni regret, le roi tourna le dos au pauvre Filangieri stupéfait et rentra dans ses appartements.

La reine, dans son horreur du progrès, sentant bien qu'il menaçait son pouvoir, avait circonvenu le faible monarque qu'elle gouvernait, de façon à lui faire repousser toute industrie et toute amélioration. Naples était en retard de plusieurs siècles sur le reste du monde; en 1857, il n'y avait pas de petite poste pour desservir la ville... tout se vendait à la cour: les audiences, la justice, les places avaient leur tarif. L'entourage du roi, soutenu par la reine, faisait le vide autour du monarque, et s'enrichissait en prenant dans toutes les poches.

Ferdinand passa les dernières années de sa vie presque toujours enfermé dans la citadelle de Gaëte avec ses enfants dont il était adoré; se cachant à son peuple, qu'il savait mécontent, et qu'il n'avait pas le courage de rendre heureux.

Et ces années-là furent terribles pour Naples. La police, c'est-à-dire la terreur blanche, régnait partout; plus de réunions, plus de gaieté, plus rien.

Aussi, quand Ferdinand II mourut, François II, son héritier, le fils de Christine de Savoie, fut-il acclamé par tout le peuple avec un enthousiasme du meilleur augure. Sous le roi qui venait de mourir, il avait été persécuté par sa belle-mère, Marie-Thérèse, on espérait donc qu'il exilerait cette princesse ou l'éloignerait tout au moins; mais la dernière volonté de son père lui enjoignait, non-seulement de la conserver près de lui, mais encore de suivre tous ses conseils · il obéit, et fut perdu.

Quand on arrive à Naples, le matin de très-bonne heure, ou même quand on débarque la nuit, la première impression qu'on éprouve, si cette nuit est sombre, c'est de croire qu'on tombe au milieu d'un soulèvement général. Tant d'objets bizarres se heurtent et passent devant vous, tant de gens à physionomie étrange se meuvent en tous sens, gesticulant, criant à qui mieux mieux. Au contraire, la lune brille-t-elle au ciel, on s'imagine que ce bienheureux pays vit jour et nuit dans une fête perpétuelle, car on ne rencontre que des gens endimanchés, gais et joyeux; les uns montés sur des ânes, les autres assis dans des *calessini*, fort peu cheminant à pied, tous riant, criant, chantant. Les parties de campagne se font au clair de la lune.

Si l'aristocratie s'ennuie noblement, en revanche la bourgeoisie et le peuple aiment fort à se divertir quand ils en trouvent l'occasion; aussi chaque retour de la lune ramène-t-il avec lui des plaisirs nouveaux. On va manger ce qu'on appelle *frutti di mare* (les fruits de mer) soit à Portici, soit au Voméro, soit même à Pompéi, quand on en obtient la permission, ce qui est rare; alors les éclats de rire et la tarentelle, compagnons obligés de ces sortes de fêtes, font un effet que je ne saurais décrire, entendus, la nuit, dans cette ville morte depuis près de deux mille ans.

A Naples, comme ailleurs, la circulation subit ses alternatives de flux et de reflux, seulement en sens inverse de ce qui se passe chez les autres peuples : dans la journée on dort; quand vient le soir, on veille et on s'agite. Les heures ne se comptent pas à Naples comme chez nous : c'est toujours le cadran des anciens qui règle le temps avec sa simplicité primitive et parfaitement incommode. On commence donc à compter les heures au moment du coucher du soleil, moment, on le comprend, qui varie sans cesse; aussi, par exemple, en juin, neuf heures du soir (heure de Paris) correspondent à une heure du matin (heure de Naples), puis on compte deux heures, trois heures, etc., sans s'arrêter, jusqu'à vingt-quatre. Quand on dit : Nous nous retrouverons demain sur les vingt-deux heures à Chiaïa, ou : Nous dînerons demain à quatorze heures chez moi, — cela signifie : Nous nous retrouverons demain sur les sept heures du soir à Chiaïa, ou : Nous dînerons demain chez moi à onze heures du matin, — en supposant toujours que l'on soit dans le mois de juin. — A Naples, beaucoup de maisons, de toutes classes, sont encore dans l'usage de dîner avant midi, et c'est en sortant de table que l'on fait la sieste jusqu'à six heures.

Hors la rue de Tolède, les rues de Naples n'ont pas de trottoirs, le sol est pavé avec la lave du Vésuve, et la moitié est envahie, non-seulement par les boutiques, mais encore par les ateliers en plein vent. Ainsi les couturières ou les modistes, assises autour d'une grande table, cousent et taillent leurs patrons, les blanchisseuses repassent, les cordonniers tirent l'alène, les écrivains publics rédigent les placets ou copient les actes de procédure; et c'est un très-bon état que celui d'écrivain public en ce pays, car le Napolitain est encore plus processif que le Normand le plus plaideur, et aussi solliciteur qu'un courtisan. Les notaires eux-mêmes tiennent boutique en pleine rue, et les barbiers, qui cumulent, comme Figaro, saignent en public leurs malades sans se préoccuper de ce qui se passe autour d'eux. Les piétons et les voitures sont donc forcés de se contenter de l'espace que tous ces braves industriels n'occupent pas. Ce qui n'empêche pas une foule de *calessini*, — sorte de

petite voiture dans le genre de nos mylords parisiens, — de circuler nuit et jour avec une prestigieuse vitesse, se dépassant, s'entremêlant à travers les boutiques, les travailleurs et les passants, sans jamais accrocher personne, ni s'accrocher entre eux. L'adresse des cochers napolitains mérite d'autant plus d'éloge, que toutes les rues de la ville sont en pente, et que personne ne songe à se garer des voitures.

Mais s'il est adroit, le cocher en revanche est voleur, et le prix de la course est d'une élasticité désespérante pour les *forestieri* (étrangers). La course se paye selon la distance, et, pour peu qu'on devine votre qualité d'étranger, vous êtes assuré de faire le tour de Naples pour vous rendre à cinq minutes de chez vous.

Les Napolitains ont aussi de singulières idées sur l'honneur : ainsi une fille pauvre et de bonne famille croira se déshonorer si elle se fait ouvrière, mais elle ne pensera pas déroger en entrant femme de chambre dans une maison noble. On ne comprend pas du tout la grandeur et la dignité du travail. Aussi la mendicité n'est-elle pas regardée comme déshonorante, et dans les environs de Naples, vous voyez des femmes et des filles, portant des épingles d'or dans les cheveux, des pompéianes d'or aux oreilles, vous tendre la main et vous demander humblement l'aumône à grands renforts de compliments.

Les bains sont très-rares à Naples, il n'y a que deux établissements, quoique la ville compte cinq cent mille âmes, et encore ces deux établissements sont-ils dans le bas de la ville, dans le quartier où logent les étrangers.



La morra. Dessin de Gaildrau.

Quand vous voulez vous baigner, on vous demande si vous êtes malade ; ces bains, du reste, sont fort beaux et ornés, à l'imitation de ceux de Pompéi, de grandes vasques de marbre blanc servant de baignoires. On n'y rencontre jamais personne, et l'on obtient même très-difficilement de l'eau chaude ; le prix est cependant fort élevé, deux francs pour un bain pris sur place, et sans le moindre accessoire, — on voit bien que ces établissements sont destinés aux *forestieri* seulement ! — Quant aux Napolitains, de mai à septembre, ils ont des bains de mer établis sur le quai ; de septembre à mai... ils attendent patiemment le retour des beaux mois.

Le matin, dès que le jour se lève, Naples, comme les feux d'artifice qui lancent leur bouquet pour finale, fait entendre un vacarme à nul autre pareil. Les chevaux hennissent, les chèvres bêlent, les ânes braient, les fouets claquent, les cloches tintent et les gens hurlent. C'est le moment où chacun fait ses provisions du jour, va à ses affaires pour tout préparer avant de manger et de dormir.

Pendant ce temps, le lazzarone, qui ne se préoccupe ni d'affaires, ni de provisions, joue à la *morra*, jeu assez peu connu, quoiqu'il en soit parlé dans Cicéron, à ce que m'a dit fort orgueilleusement un lettré napolitain, mais qui est très-difficile à bien expliquer.

Deux hommes, à moitié nus, sont assis par terre, derrière un mur qui les abrite du soleil ; ils gesticulent, tout en vociférant et se montrent tour à tour des doigts, comme s'ils se faisaient les cornes. A travers leurs cris on distingue : *Otto*, *due*, *sei*, *quattro*. — Ce

sont des lazzaroni qui jouent à la *morra*. L'un d'eux vient de jeter un nombre : 8, et en même temps il a montré trois doigts de la main ; il faut qu'aussitôt l'autre joueur lève les cinq doigts, ce qui complète le chiffre 8. Cette partie, dont l'enjeu consiste dans une orange à moitié pourrie ou une écorce de melon ramassée par terre, se compose de quinze à vingt coups pour le moins, et la bonne foi est, avant tout, nécessaire aux joueurs, car la rapidité des coups rend toute vérification impossible. Mais le tricheur, s'il s'en rencontrait, aurait immédiatement maille à partir avec le couteau de son adversaire, et cela aux grands applaudissements de la galerie, de sorte que la loyauté est, en ce cas, un acte de prudence plus encore que de vertu.

Tout chante à Naples, hommes, bêtes et choses : le marchand des rues, le cocher, les cloches même, et tout cela sur un rhythme plein de charme qui ne s'entend que là. Le lazzarone aussi, couché sur la grève, chante avant de s'endormir, comme pour se bercer doucement, et ce ne sont point des chants populaires semblables à ceux qu'on entend chez nous ; mais des mélodies douces et poétiques. Ainsi, sur le port, on entend souvent chanter en chœur cette délicieuse poésie de Sannazar, à laquelle Pergolèse a marié sa musique aussi touchante que les paroles :

« Parthénope, mes amours, douce sirène, adieu ; jardins enchantés, demeure des Hespérides, adieu. Adieu aussi, Margellina, adieu encore, ô mes amours ! n'oublie point Sannazar, et reçois ces guirlandes d'un maître qui ne peut plus rien t'offrir et te quitte en pleurant.

« Salut, ombre de ma mère ; salut, ombre de mon père, acceptez l'hommage de mon encens. Vierge de Sebeto, ne taris point ton fleuve favori ; que le sommeil me rende l'image et la fraîcheur de tes eaux absentes ; qu'il accorde à mon corps fatigué de chaudes ombres et un doux zéphir ! Adieu, Parthénope, mes amours ! »

Le Napolitain, que tout danger émeut, se montre pourtant d'une insouciance sans égale à l'égard du Vésuve, son terrible voisin, et il aime son volcan ; il l'admire, il en est fier, et il rit de vous si vous avez l'air d'en avoir peur. Je me souviens qu'un jour d'octobre de l'année 1857, alors que l'éruption était dans toute sa merveilleuse horreur, j'avais été invitée à dîner dans une charmante villa située à Portici, à deux pas du terrible volcan. J'avoue que je me trouvais fort mal à mon aise. Le Vésuve jetait feu et flammes, avec une telle rage, que la villa vacillait sur sa base, comme soulevée par un tremblement de terre. Malgré la vive chaleur, on avait dû laisser les fenêtres ouvertes, pour que la commotion ne brisât pas les vitres, et cependant personne ne semblait s'apercevoir du péril.

— De quoi donc avez-vous peur ? me demandait-on en riant de ma mine effarouchée.

— Mais de votre Vésuve ! m'écriai-je.

Et tout le monde alors se moquait de ma poltronnerie en cherchant à me prouver qu'il n'y avait pas le moindre danger dans ce tapage.

— Pourtant le Vésuve, avec accompagnement de la même musique, a déjà englouti neuf fois l'endroit où nous nous trouvons, répondis-je ; ne pourrait-il pas recommencer une dixième fois sa promenade de ce côté, ne fût-ce que par politesse pour une Française...

Mais, tout en plaisantant ainsi, j'avais un très-vif désir de m'en aller au plus vite...

Et notez que ces gens qui rient des éruptions du Vésuve, craignent si fort tous les autres accidents, que le beau théâtre de *San Carlo* n'est pas éclairé au gaz, à cause de son voisinage du palais royal : *cela pourrait être dangereux ;* et à Portici, ce charmant village bâti à mi-côte du Vésuve, le palais de ce brave roi qui redoute tant le gaz s'élève le dernier, presque sur les bords du cratère ; ce que c'est que l'habitude !...

Les Piémontais ont changé cela, c'est-à-dire qu'ils ont éclairé San Carlo, le plus beau théâtre du monde, avec *la Scala* de Milan ; mais ils ont eu le bon esprit de laisser le palais royal et le Vésuve à leur place.

Il n'en est pas de même du lazzarone, qui n'existe plus que pour mémoire, et c'est dommage ! car rien n'était plus curieux à étudier que cet enfant de la nature, avec sa poésie, sa grâce et sa paresse. C'est un type qu'on ne retrouvera nulle part, et que le touriste regrettera. En le perdant, Naples a perdu la plus grande partie de son originalité. A voir les soldats piémontais qui, jour et nuit, sillonnent ses rues en tous sens, Naples aujourd'hui ressemble à une ville conquise, car les Piémontais y sont regardés plutôt comme des maîtres que comme des compatriotes. A preuve, cette petite anecdote que je tiens de très-bonne source.

C'était dans les premiers moments qui suivirent la conquête, et le lazzarone existait encore ; un général piémontais, très-illustre en Italie, fut envoyé à Naples pour y prendre un commandement ; quand le bâtiment qui le portait accosta le quai, tous les lazzaroni s'élancèrent vers ses bagages, dans l'espoir de recevoir une *buona mano* assez rondelette ; mais ils comptaient sans leur hôte, à ce qu'il paraît, car ils crièrent comme des pies dénichées pour réclamer ce qu'ils avaient l'audace d'appeler *leur dû*.

— Vous êtes des brigands !... des voleurs !... s'écria d'une façon fort peu parlementaire le général furieux.

— Voleurs !... pas plus que vos compatriotes, répondit un des lazzarone avec un ricanement et un geste dignes de notre gamin de Paris.

— Mes compatriotes !... exclama le général avec indignation, sachez bien, méchants drôles, qu'il n'y a pas de voleurs en Piémont !...

— Là !... fit un autre lazzarone avec un sourire narquois, en frappant sur l'épaule de celui qui avait parlé ; là, je t'avais bien dit, camarade, qu'ils étaient tous venus chez nous...

On demandait à Alexandre Dumas, qui connaît fort bien le pays, si les Napolitains et les Piémontais finiraient un jour par s'entendre.

— Eh ! comment voulez-vous que ce soit ? répondit en riant l'auteur des *Trois Mousquetaires*. Tous les Piémontais sont fumistes, et il n'y a pas une seule cheminée à Naples...

Mot beaucoup plus profond qu'on ne pense ! car il prouve la distance immense qui sépare les deux peuples.

Le Napolitain est aussi indolent et paresseux que son *ami* du nord est remuant et travailleur ; avec le goût du lazzarone pour le vol, goût qui demande une certaine activité relative, tâchez maintenant de concilier son amour pour la paresse, amour si profond, que le *dolce far niente* paraît avoir été inventé par lui et pour lui, Un auteur fort spirituel et qui s'est pris d'une belle passion pour le lazzarone, prétend qu'il ne vole pas, qu'il prend. Mais la distinction me paraît trop subtile pour que je m'y arrête.

Du reste, comme de ce genre de héros-là aux brigands il n'y a qu'un pas, nous allons faire ensemble, si vous le voulez bien, une petite excursion à travers le

brigandage napolitain, dont on a tant et si diversement parlé chez nous. Le Napolitain préfère l'existence du brigand à celle du soldat. Voilà toute la question véritable; et ce n'est ni par amour de François II, ni pour l'argent de ce même François II, qu'il se met ainsi à courir la montagne et à dévaliser les gens.

Du temps des anciens rois de Naples, on était brigand par accident ou par vocation; ceux qui avaient maille à partir avec la justice, mettaient leur fusil sur l'épaule et allaient s'enrôler dans une des bandes qui, toutes, avaient pris la Calabre pour quartier général; ceux qui étaient nés de parents brigands suivaient naturellement la carrière paternelle. Mais aujourd'hui que le Piémont veut recruter des soldats parmi la jeunesse napolitaine, cette jeunesse, animée, comme le Breton, d'un vif amour du sol natal, déserte avant d'avoir passé les frontières de l'ancien royaume, se réfugie dans les montagnes, où elle vit comme elle peut, c'est-à-dire de brigandage et de vol.

Et ne croyez pas que les paysans leur soient hostiles : ils s'arrangent ensemble, comme larrons en foire. Voici, à ce sujet, une anecdote qu'Alexandre Dumas racontait encore tout dernièrement.

Vous savez que notre célèbre romancier, — c'est lui, bien entendu, qui l'affirme, — avait été chargé par les Napolitains eux-mêmes de juger leurs causes et d'arranger leurs affaires, absolument comme Sancho Pança à Barataria. Un matin donc il vit arriver, à son palais de Chiatamone, des paysans de *Torre del Greco;* ils avaient été dévalisés la nuit précédente par des brigands, qui avaient, de plus, emmené avec eux dans la montagne leur unique enfant, jeune fille de seize ans, fiancée à un métayer du voisinage; ils venaient donc réclamer une vengeance prompte et terrible, — qu'ils espéraient obtenir, ajoutaient-ils, — grâce au pouvoir que Son Excellence devait avoir sur le gouvernement.

Touché par le récit de cette histoire, et flatté de cette confiance, Alexandre Dumas promit son appui; malheureusement le gouvernement avait tant d'autres choses à faire, qu'il regarda la requête comme une plaisanterie, et les choses suivirent tout naturellement leur cours.

Plusieurs mois se passèrent, quand, un jour, notre romancier vit les mêmes paysans se présenter derechef à son palais; il s'attendait à de vifs reproches, mais tout au contraire, il ne reçut que des actions de grâce accompagnées d'une invitation à la noce de la jeune fille, noce qui devait avoir lieu le lendemain.

— Bah! fit Dumas avec stupeur, votre fille se marie avec un de ses ravisseurs?

— Non, Excellence! répondit l'heureux père, elle se marie avec son fiancé Pedro...

— Cela fait honneur au bon cœur de Pedro et vous prouve son amour pour votre fille... dit l'invité en souriant.

— C'est vrai, Excellence, interrompit le paysan, puis nous lui avons promis une dot double, et les choses se sont arrangées.

— Très-bien, mais les brigands... vous vous en êtes donc vengés?

— Vengés! interrompit encore le paysan, et cette fois avec un mouvement d'épaules fort significatif; nous nous sommes arrangés... ils ont doublé la dot de notre fille, et vous les verrez demain à la noce, si vous nous faites l'honneur d'y assister, Excellence.

COMTESSE DE BASSANVILLE.

(La fin prochainement.)

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. MÉRIMÉE.

I

Le fauteuil du népotisme. — Le poëte au temps passé. — Les trois Coislin. — Deux hommes trop polis. — L'évêque de Metz. — De l'éloquence de la chaire après Bossuet et Massillon. — L'*Encyclopédie*. — Ce qu'on appelait être philosophe au dix-huitième siècle. — Le sacrement du bonheur. — Un tournoi académique. — Un *bonhomme Jadis*.

De Charles Nodier, dernier titulaire de ce fauteuil à M. Mérimée, le titulaire actuel, il n'y a, comme on dit, que *la main*, la main d'un homme d'esprit. Du poëte L'Estoile, le premier occupant, à Charles Nodier, la tradition peut encore s'établir; mais il nous faut, pour les rejoindre, enjamber trois Coislin, un Surian, deux Choiseul-Gouffier, sans autres points de repère qu'un mathématicien, Dalembert, un chansonnier, Laujon, et deux auteurs de comédies, Étienne et Laya. Trois Coislin se succédant immédiatement! S'il fallait assigner un titre à ce fauteuil, ne pourait-on l'appeler le fauteuil du népotisme?

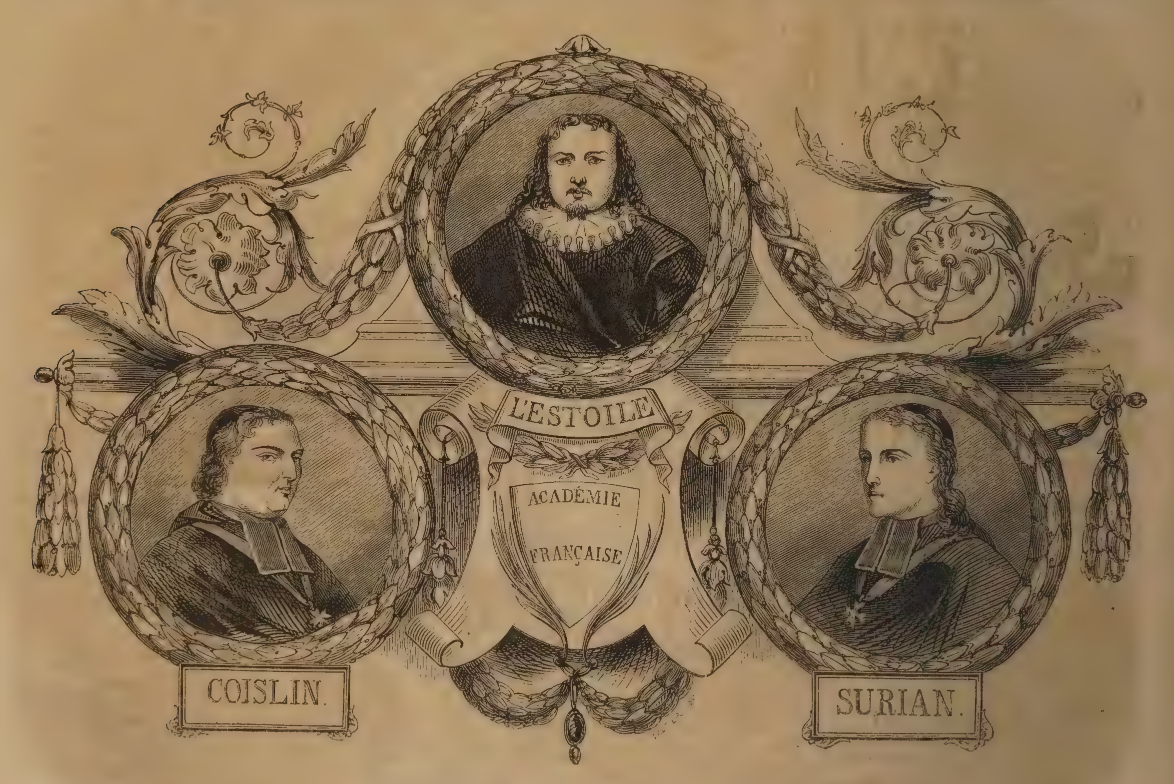
Essayons cependant d'être historien et de combler, par un peu de philosophie et par un peu d'anecdote, ces lacunes de la littérature.

C'est un très-grand malheur pour nous que la nièce du cardinal de Richelieu, Marguerite Vignerod, duchesse d'Aiguillon, ait, après sa mort, brûlé ses papiers intimes. Nous y aurions sans doute appris bien des détails curieux, non-seulement sur la vie et les habitudes privées de l'illustre ministre, mais encore sur sa vie littéraire et sur ses relations avec les gens de lettres. Les renseignements me font surtout défaut, aujourd'hui que j'ai à parler de l'un des cinq auteurs dont il avait fait ses secrétaires et ses collaborateurs (1), Claude de L'Estoile, Parisien, sieur du Saussay et de la Bassinière, de son chef auteur de la *Belle Esclave* et de l'*Intrigue des Filous*.

Il ne faudrait pas croire, au reste, que ce fût un mince personnage en son temps que Claude de L'Estoile. Il était bon gentilhomme, issu d'une famille de robe, et descendait en ligne maternelle de François de Montholon, garde des sceaux de France sous le règne de François Ier. Son père était ce Pierre de L'Estoile, audiencier de la chancellerie sous Henri III et Henri IV,

(1) On sait qui étaient les quatre autres: Guillaume Colletet, Boisrobert, Jean Rotrou et Pierre Corneille.

et qui a laissé de si importants mémoires historiques sur leurs règnes. Claude de L'Estoile avait, dit-on, du bien, et il le mangea, preuve de noblesse poétique. Poëte et gentilhomme, il plut au cardinal de Richelieu, qui l'admit, comme je l'ai dit, au nombre de ses collaborateurs (1), et le fit comprendre dans la formation de l'Académie avec Colletet et Boisrobert : Corneille n'y entra que douze ans plus tard, en 1647, à la mort de Maynard; Rotrou n'y entra jamais. L'Estoile fut un académicien laborieux, prêt pour toutes les fonctions et toutes les charges. Je ne sais s'il faut le féliciter d'avoir été l'un des commissaires choisis pour l'examen du *Cid*, quoiqu'il y ait bien à rabattre du préjugé qui a fait un acte de haine de cette mesure, qui n'était, au vrai, qu'un acte de zèle maladroit. L'Estoile eut d'ailleurs, comme poëte, le bon sens de se restreindre à l'examen des vers, et abandonna l'examen moral et doctrinal à Chapelain et à Desmarets. Mais ce fut sans doute une mission honorable que d'avoir à haranguer le président Séguier le jour où il accepta, après la mort de Richelieu, le titre de protecteur de la Compagnie. L'Estoile fut un des premiers à se soumettre à l'obligation imposée à tous les académiciens, de composer un discours écrit pour être lu aux séances, et prit pour texte du sien : *l'Excellence de la Poésie et la rareté des bons Poëtes,* ce qui me paraît prouver à la fois l'amour de son art et l'intelligence de ses difficultés. Et, en effet, Pélisson nous atteste qu'il s'était surtout attaché à *bien tourner un vers* et *aux règles du théâtre, qu'il avait apprises de Combaud et de Chapelain.* Au physique, l'Estoile était un petit homme noiraud et grêlé, et qui s'était tout brûlé le visage en tombant dans le feu étant enfant, ce qui, par parenthèse, devait sensiblement contrarier son goût pour la galanterie, qui était, après la passion des



L'Estoile, Coislin et l'évêque Surian. Dessin de Mès.

vers, sa passion dominante. On lui en prête une autre non moins poétique, la passion des fleurs, qui le fit se retirer à la campagne vers la fin de sa vie, parce que les jardins coûtaient trop cher à Paris. On ajoute qu'il était rude en paroles et plein d'orgueil, et qu'il renvoya un jour, désespéré et à moitié fou de douleur, un jeune homme qui lui était venu lire une tragédie, dont il lui montra impitoyablement tous les défauts. On lui a reproché, à tort selon moi, d'avoir dit d'un poëte qu'on lui nommait devant Gombaud, et que ni Gombaud, ni lui ne connaissaient : « Il est fâcheux pour un poëte de n'être connu ni de M. Gombaud, ni de moi ! » Je trouve, quant à moi, le mot fort naturel, et assurément ce serait aujourd'hui un mauvais indice du mérite d'un poëte que de n'être connu ni de Victor Hugo, ni de Théophile Gautier. Ajoutons, comme derniers traits de caractère, qu'il travaillait de jour à la lumière, en fermant les volets de ses fenêtres, fantaisie qui lui a été commune avec Charles Nodier, et qu'il avait la manie de lire ses vers à sa servante, comme on l'a dit de Malherbe et aussi de Molière, quoique sur de moins bons garants.

Quant à ses œuvres, je les ai lues. J'ai lu la *Belle Esclave* et l'*Intrigue des Filous.* La comédie est médiocre; la tragédie, qui fit merveille en son temps, paraîtrait aujourd'hui languissante et quelque peu paradoxale. Les lecteurs du dix-neuvième siècle s'accommoderaient peu d'un roi et d'une reine d'Alger subtilisant sur l'amour et débitant des maximes de l'hôtel de Rambouillet. Le vrai talent de L'Estoile était pour la poésie lyrique. C'est là qu'il se montre véritablement l'élève de Gombaud, le contemporain de Malherbe et de Maynard. Ses odes, ses stances, ses sonnets, répandus

(1) Le second acte de la comédie *les Tuileries* est de lui, et il a eu part à *l'Aveugle de Smyrne* (deux des comédies des cinq auteurs).

dans les recueils du temps, ont la fermeté de cet âge de vigoureuse adolescence pour notre poésie. Peut-être s'étonnera-t-on qu'ils n'aient jamais été réunis : c'est que le poëte n'était pas alors ce qu'il est devenu depuis, un être quasi-public et mêlé à la foule. Au temps de Malherbe encore, comme au temps de Ronsard, le poëte était un être à part, un homme rare, entrevu seulement aux jours de gala et de carrousel. Il vivait à la cour, et tutoyait les rois. Ses vers tombaient sur la foule comme une pluie d'or, sans que l'on vît la main d'où ils partaient : à peine soupçonnait-on qu'il se servît d'une plume, et ce n'était que sur la fin de sa vie, souvent après sa mort, que ses œuvres apparaissaient imprimées en beaux caractères, sur beau papier *in-folio* ou *in-quarto*, et illustrées de sujets pompeux. Claude de L'Estoile n'eut pas ce dernier honneur ; mais en vrai poëte, sûr de l'immortalité, il sema généreusement ses vers, laissant à la postérité le soin de les recueillir. La postérité ne les a point recueillis ; — mais elle s'en est souvenue, et s'en souvient encore, j'en suis témoin, moi qui les ai lus. L'Estoile mourut en 1652, et sa mort fut l'aurore de la dynastie académique des Coislin.

« M. de L'Estoile étant venu à mourir, M. le chancelier (Séguier, protecteur de l'Académie, comme on



D'Alembert. Dessin de Mès.

l'a vu) fit demander la place vacante pour M. le marquis de Coislin, son petit-fils, ne croyant pas pouvoir mieux cultiver l'inclination et les lumières que ce jeune seigneur témoigne pour toutes les belles connaissances. Il fit dire pourtant à la Compagnie, avec beaucoup de civilité, qu'il demandoit cela comme une grâce ; qu'il n'entendoit point que cette réception tirât à conséquence, ni qu'elle fût faite d'autre sorte que les précédentes. Et, en effet, la Compagnie ayant agréablement reçu cette proposition, l'élection fut faite huit jours après, par billets qui se trouvèrent tous favorables, et il fut ordonné que l'Académie iroit en corps remercier M. le chancelier de l'honneur qu'il lui avoit fait ; ce qui fut exécuté sur l'heure même, et reçu par lui avec une civilité extrême. » C'est ainsi que Pellisson rend compte de l'élection d'Armand du Cambout, marquis de Coislin, fils de César du Cambout, colonel général des Suisses, et de Magdeleine Séguier. D'Olivet ajoute qu'il « considéroit fort les gens de lettres, et se déroboit avec joie à ses autres occupations pour pouvoir se trouver avec eux (1). » Le discours du jeune récipiendaire (il n'avait que dix-sept ans lors de sa réception, étant né

(1) Rappelons une fois pour toutes que Pellisson a écrit l'*Histoire de l'Académie française* et que l'abbé d'Olivet l'a continuée : après eux, l'historien de l'Académie a été d'Alembert, secrétaire perpétuel, qui a laissé six volumes d'Éloges

en 1635) nous a été conservé, et, s'il n'est pas un modèle d'éloquence, c'est au moins un exemple de concision. Il a dix lignes, c'est sans doute tout ce qu'il fallait d'étendue au remercîment; et le duc de Coislin, *l'homme le plus poli de France*, dut prendre là-dessus toutes ses précautions. Peut-être trouverait-on, entre ce compliment et les discours d'aujourd'hui, la juste mesure de la harangue académique. La reconnaissance de l'Académie pour le président Séguier durait encore lorsque le duc de Coislin mourut, et elle voulut le témoigner en donnant sa place à son fils, Pierre de Cambout, marquis de Coislin. Seulement le mérite de la reconnaissance augmentant avec le temps, l'Académie se dispense de la députation, et le récipiendaire allonge son discours. Il a trois pages; trois pages d'un style très-ferme et très-sensé, où l'éloge du prédécesseur est modestement effacé sous l'éloge de la Compagnie et du roi. Saint-Simon, qui conte de bonnes histoires de ces Coislin et de leurs manies diverses, a laissé de ce dernier, ou plutôt de ce second, un portrait très-détaillé et très-amusant : « C'était un homme de beaucoup d'esprit, extraordinaire au dernier point, et qui se divertissait à le paraître encore plus qu'il ne l'était en effet ; plaisant ou sérieux, et sans chercher à l'être; toujours salé, comique, méchant aussi et dangereux; qui ne se refusait rien, qui méprisait la guerre, qu'il avait quittée il y avait longtemps, et la cour, où il n'allait presque jamais; par conséquent mal avec le roi, dont il ne se mettait guère en peine; fort du grand monde, qu'il cherchait moins qu'il n'en était recherché, et de la meilleure compagnie. » La politesse outrée, qui était un ridicule chez son père, avait tourné chez lui à l'aigre et à la roideur. « Il se piquait de ne jamais saluer personne le premier. » Comme on parlait un jour devant lui du palais de Trianon récemment achevé, et que tout le monde allait voir, il répondit qu'il n'y était point allé. « Je sais pourquoi, lui dit le duc de Roquelaure : tu voudrais qu'il commençât! » Une autre fois, siégeant au haut Parlement comme duc et pair, il s'obstina dans une opinion injuste, pour ne pas départager les voix et prolonger une situation ridicule dont il s'amusait. Il en coûta 40,000 francs au plaideur, qui avait raison. — Le troisième Coislin de la dynastie académique était frère de celui-ci et évêque de Metz. « C'était, dit toujours Saint-Simon, un petit homme gras et court, singulier au dernier point, d'une figure comique et de propos à l'avenant et souvent fort indiscrets, mêlé pourtant avec la meilleure compagnie de la cour, qu'il divertissait en se divertissant le premier, avec cela dangereux et malin, et fort médiocre prêtre. » Il avait été promu à l'évêché en considération des vertus de son oncle, évêque d'Orléans, celui-là qui, après la révocation de l'édit de Nantes, logea dans son palais et nourrit à ses dépens les dragons envoyés pour hâter la soumission des protestants, et à qui cet acte de charité valut tant de conversions sincères. L'exemple de l'oncle ne fut pas perdu pour le neveu : une fois assis sur le siége épiscopal, Jean-Baptiste de Coislin devint un parangon de sagesse, de piété et de charité. Sa vie fut entièrement vouée au soin de son diocèse et aux bonnes œuvres : fondations, donations, aumônes, restauration de la discipline et des exercices. La ville de Metz, dont les pauvres furent ses héritiers, a longtemps gardé et garde encore des monuments de sa bienfaisance. On cite surtout comme une preuve de sa constante sollicitude pour son peuple le bâtiment qu'il fit construire pour caserner les troupes de passage, qu'on envoyait auparavant loger chez les pauvres habitants. Ce sont ces vertus que loua surtout en lui son successeur, Jean-Baptiste Surian, évêque de Vence, qui fut aussi un charitable pasteur et, de plus, un prédicateur éloquent. Le poëte Danchet, qui le reçut, et d'Alembert, qui le remplaça, le présentent l'un et l'autre comme l'émule et l'héritier des grands orateurs du siècle précédent, des Bossuet, des Fléchier et des Massillon, et l'on voit par son discours de réception qu'il avait fait de l'éloquence et des moyens oratoires une étude judicieuse et méditée. Il y marque une évolution heureuse, un progrès dont il fait honneur à l'influence des gens de lettres, auxquels les prédicateurs se sont trouvés mêlés depuis l'établissement de l'Académie. On a conservé de J.-B. Surian un Petit Carême prononcé en 1719 et publié en 1778, et une Oraison funèbre de Victor-Amédée, roi de Sardaigne, prononcée à Notre-Dame l'année même de sa réception, en 1733. On lui offrit un jour de quitter son pauvre diocèse de Vence pour un siége plus important : « Non, dit-il, je ne quitterai pas une femme pauvre pour une femme riche. »

des académiciens. De nos jours, M. Paul Mesnard a publié une Histoire générale de l'Académie conduite jusqu'en 1830. — Paris, Charpentier, 1857.

Je me récuserais volontiers devant d'Alembert, si d'Alembert n'avait été qu'un savant mathématicien. Comment vous parlerais-je du *Traité des Fluides* et de la *Théorie générale des Vents?* Et qui diantre cela peut-il intéresser? Mais d'Alembert est autre chose qu'un géomètre : c'est un esprit et, jusqu'à un certain point, un caractère. Il est une des physionomies de son temps. Né en Angleterre ou en Allemagne, il se fût contenté d'être un savant. Né à Paris, en 1717, il fut emporté par l'utopie de son siècle. Toute la vie de d'Alembert, en effet (je parle de sa vie scientifique et littéraire), est une utopie : la rénovation du genre humain par la science et la philosophie. Lisez le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie,* lisez les mémoires et les correspondances des contemporains, et vous verrez à quel délire d'enthousiasme et d'illusion on était arrivé au moment où parut ce monument littéraire. Le bon Garat, dans ses Mémoires sur Suard, se met à genoux, le visage tourné vers l'Orient, pour saluer cette aurore : le compte du passé était réglé, et une ère nouvelle, ère de prospérité, de lumière et de sagesse, allait commencer pour le monde régénéré ! C'est pour se dégriser de ces chimères qu'il est bon de relire la Prophétie de Cazotte. D'Alembert, moins fougueux, moins violent dans son enthousiasme que son collaborateur Diderot, était-il aussi moins convaincu? S'il avait, comme on l'a dit de son style, le cerveau plus sec, avait-il le cœur moins chaud? Peut-être avait-il moins de foi dans l'homme et plus de foi dans la science, et c'est tout simple, car il était des deux le plus savant. Peu de jeunesses, et l'on peut même dire peu de vies, ont été plus que la sienne absorbées par la passion du savoir. Le pauvre enfant, abandonné, comme on le sait, par sa mère sur la marche d'une église et recueilli par une ouvrière, montre dès ses premières années une application à l'étude et une intelligence qui étonnent ses maîtres. Les Pères du collége des Quatre-Nations, jansénistes et cartésiens, croient voir en lui un autre Pascal et tâchent de le gagner à leur ordre. Sorti du collége, il essaye de combattre sa passion pour les sciences exactes, qu'on lui

montrait stérile pour sa fortune et pour son avancement dans le monde. Il va du droit à la médecine. Il se fit même, à vingt et un ans, recevoir avocat. Mais la muse des mathématiques ne voulut pas le lâcher. On raconte qu'il prit un jour l'héroïque résolution de faire porter chez un de ses amis tous ses livres de géométrie, se promettant de ne les reprendre qu'après avoir passé son dernier examen de médecine. Mais, de temps en temps, pour se soulager de la contrainte, il empruntait un de ses livres à son ami, celui-ci, celui-là, puis cet autre, et bientôt toute la collection se retrouva chez lui. Il renonça désormais, de guerre las, à la contrainte, et se voua définitivement « aux mathématiques et à la pauvreté (1). » Dès lors commence la vie scientifique de d'Alembert, celle que nous n'avons pas à raconter. Disons seulement, comme conclusion de l'Éloge de Condorcet à l'Académie des sciences, que si d'Alembert n'eut pas le génie supérieur qui fait faire les grandes découvertes, il eut au plus haut degré l'esprit de méthode et d'application qui tire parti des découvertes du génie, en en étudiant les principes et en les complétant.

En dehors de ses succès dans les sciences et dans les académies, la vie de d'Alembert fut honnête et médiocre. Il ne prétendit jamais à la grande et brillante existence d'un Voltaire ou d'un Buffon. La faiblesse de sa constitution même lui imposait la modération; une pension modeste, une vie frugale dans la maison de sa mère adoptive avec laquelle il habita longtemps, et, plus tard, dans son petit logement du Louvre, auquel lui donnait droit la qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie française; des soirées égayées par les plaisirs de la conversation, où il était brillant, tels étaient ses goûts et son ambition. Il ne manqua même pas à cette existence bourgeoise la plus bourgeoise des infortunes. D'Alembert, enfant sans père ni mère, fut un époux sans épouse. On sait son long attachement pour Mlle de L'Espinasse, l'héroïne de sentiment du dix-huitième siècle. Il la perdit à cinquante-neuf ans, elle âgée de quarante-quatre ans. « Mon pauvre d'Alembert, lui dit-elle à ses derniers moments, voilà vingt ans que vous m'aimez, vingt ans que je suis tout pour vous, et que vous m'êtes fidèle; et voilà vingt ans que je vous trompe. — Est-ce possible? s'écria d'Alembert. — Oui, mon ami; et je vous prie de me le pardonner. » D'Alembert pardonna, de par la liberté humaine, et planta un dithyrambe sur la tombe de son amie. Homme doux, pacifique, mélancolique, il était, comme sont tous les êtres faibles, excessivement jaloux de sa dignité et de son indépendance. On lui a fait honneur d'avoir refusé les propositions du roi de Prusse et de l'impératrice de Russie. Les offres de Catherine II étaient magnifiques : cent mille francs de traitement pour se charger de l'éducation du grand-duc. Mais qu'est-ce que d'Alembert fût devenu à Pétersbourg avec sa santé délicate; et comment Pétersbourg, comment Berlin ou Potsdam lui auraient-ils rendu ce qu'il laissait à Paris, l'éclat des séances académiques, les tournois de bel esprit dans les salons, et surtout son petit entre-sol du Louvre, où venaient le visiter non-seulement des savants et des gens de lettres, des académiciens, mais des grands seigneurs et même des princes du sang? D'Alembert resta donc à Paris, et prit des airs d'Hippocrate en faisant consigner sur les registres de l'Académie française la lettre autographe de la magnifique impératrice. En de moindres circonstances, il montra la roideur et la morgue d'un homme que la puissance d'autrui incommode, et qui ne sait pas se refuser le plaisir de se prouver qu'il est quelque chose en manquant à quelqu'un. Comme il se présentait à l'Académie, on lui fit entendre que le président Hénault, l'historien, très-puissant dans les élections, souhaitait d'être loué dans l'Encyclopédie : il le maltraita. Mme de Pompadour n'attendait qu'une visite pour se déclarer pour lui : il ne la fit pas. Et il faut voir avec quelle joie enfantine il triomphait de ces niaiseries ! « Voilà, disait-il à Mme du Deffant, comme il faut traiter ces gens-là. On n'est pas de l'Académie; mais on est quaker; et on passe le chapeau sur la tête devant l'Académie et devant ceux qui en sont. » Et c'est là ce qu'on appelait au dix-huitième siècle avoir de la philosophie! Car, disons-le, ce prétendu siècle philosophique n'a tout au plus en philosophie qu'une valeur critique et expérimentale; quant à la théorie, qui est au fond la science même, il était trop ennemi de la tradition pour n'y pas être inférieur et même un peu nul. Le seul philosophe théoricien qu'il y ait eu dans ce siècle, et quel philosophe! c'est l'abbé de Condillac. D'Alembert lui-même le sentait : « Tout siècle, dit-il, qui pense bien ou mal, pourvu qu'il croie penser et qu'il pense autrement que celui qui l'a précédé, se pare du titre de *philosophe*, comme on a souvent honoré du nom de *sages* ceux qui n'ont eu d'autre mérite que de juger leurs contemporains. Notre siècle s'est donc appelé par excellence le siècle de la philosophie... » Rousseau se croyait être *philosophe* en allant la barbe longue à Trianon dans la loge de la maréchale de Luxembourg. La Mettrie croyait philosopher en jetant sa perruque et sa cravate dans les salons du roi de Prusse, à Sans-Souci. D'Alembert manifestait les mêmes prétentions en s'habillant de noir comme un quaker et en ne saluant pas la marquise de Pompadour. Quant à son prétendu athéisme, je n'y crois pas plus qu'à celui de Diderot. Ces gens-là étaient avant tout des hommes nerveux à qui l'orgueil de la science, exalté par les découvertes récentes, avait donné le mépris de la tradition et la haine de l'autorité. Mais, en somme, d'Alembert fut enterré en terre d'église et son testament commençait, c'est Grimm qui l'atteste en l'en raillant, par une formule de foi catholique. Ses écrits sont pleins d'élans pieux et de prières jaculatoires. Leur impiété était un habit d'opposition qu'ils ne mettaient qu'en public et qu'ils ôtaient en entrant dans leur cabinet.

On ne peut se dispenser, en parlant de d'Alembert, de rappeler le mot qui lui fut répondu, un jour qu'il critiquait la pompe et la rondeur du style de Buffon : *Tout le monde ne peut pas être sec!* — *Sec* était trop sévère : le style de d'Alembert est sobre, comme doit l'être le style d'un écrivain adonné aux sciences de calcul et d'observation, où la précision est nécessaire; mais il n'est ni roide, ni plat. L'habitude de l'analyse et de la déduction donnent parfois de la finesse et du relief à de certains passages de ses Éloges académiques, comme par exemple lorsqu'il s'agit de définir les devoirs de l'académicien, ou d'expliquer les mélancolies de notre ami l'abbé Testu (1).

D'Alembert avait pris au sérieux ses devoirs de secrétaire perpétuel de l'Académie française. Il s'occupait de continuer l'histoire de la Compagnie, en la reprenant là où l'abbé d'Olivet l'avait laissée, en 1700. Il ne vécut

(1) Condorcet, *Éloge de d'Alembert.*

(1) Voir l'*Histoire du fauteuil de M. de Sacy*, numéro de février 1865.

pas assez pour achever ce travail. Il en est resté six volumes d'Éloges et de rapports, publiés en 1785 par Condorcet.

Je n'aurais que peu de chose à dire de M. de Choiseul-Gouffier, si sa vie ne me touchait par un point sensible, le respect, le respect poussé jusqu'à l'admiration du bonheur d'autrui. Ce fut en effet une vie heureuse que celle de Marie-Gabriel-Augustin de Choiseul, et qui traverse comme un rayon d'or l'atmosphère toujours un peu grise et orageuse des biographies littéraires : naissance, illustration, richesse, dons heureux, unions favorisées (car il se maria deux fois et deux fois heureusement), goûts poétiques et aventureux aisément satisfaits ; il n'y manque même pas les petits côtés d'ombre, les infortunes profitables qui dégagent les vertus latentes. La révolution proscrivit M. de Choiseul-Gouffier, le dépouilla de ses titres et de ses biens, et le fit fuir en Russie. Il supporta gaiement, noblement l'exil ; et au retour de ses maîtres, à tant de couronnes qu'il avait déjà, académiques et héraldiques, il put ajouter celle de la fidélité. Dès l'âge de vingt ans, il avait pu accomplir le rêve de toute jeunesse curieuse et studieuse, le voyage, le beau voyage, le grand voyage. Il vit la Grèce ; il l'étudia en enthousiaste et en élève qu'il était de l'abbé Barthélemy. La relation de ce pèlerinage de savant et d'artiste parut splendidement imprimée et illustrée d'une multitude de gravures, de plans, de cartes, etc. C'est le *Voyage pittoresque en Grèce*, le premier voyage *pittoresque* que la librairie française ait publié. Le premier volume de cet ouvrage avait seul paru lorsqu'il fut admis en 1784 à l'Académie française. Il était déjà depuis huit ans membre de l'Académie des inscriptions. Cette seconde élection faillit être cause d'un procès curieux et qui eût ajouté une page mémorable aux annales académiques. Il paraît qu'en ce temps-là, je n'ai pu savoir pour quel motif, les membres de l'Académie des inscriptions s'étaient engagés par serment à ne pas se présenter à l'Académie française ; serment de dépit peut-être, ou de rivalité. Quoi qu'il en soit, la candidature de M. de Choiseul-Gouffier fut considérée comme forfaiture par quelques-uns de ses anciens collègues, et l'un d'eux, Anquetil-Duperron, le voyageur, ne prétendit pas moins qu'à citer le délinquant au tribunal des maréchaux de France. Des maréchaux de France, notez cela ! le tribunal du point d'honneur. Je ne sais qui se chargea de désarmer la colère du martial académicien ; mais il nous a privés d'une bonne scène : les deux doctes personnages, chacun soutenu par sa Compagnie, argumentant la main sur la garde de leur épée devant un tribunal de militaires ! M. de Choiseul-Gouffier se crut sans doute absous par les quarante de l'accusation des trente-deux, et le 26 juillet, il prit séance au milieu de la plus nombreuse et de la plus brillante assemblée, disent les journaux du temps, qu'on ait jamais vue sous la coupole du palais des Quatre Nations. Et c'était bien le moins que le beau monde parisien s'empressât pour fêter un académicien en qui se personnifiaient avec un éclat suprême toutes les prétentions et toutes les grâces de la bonne compagnie.

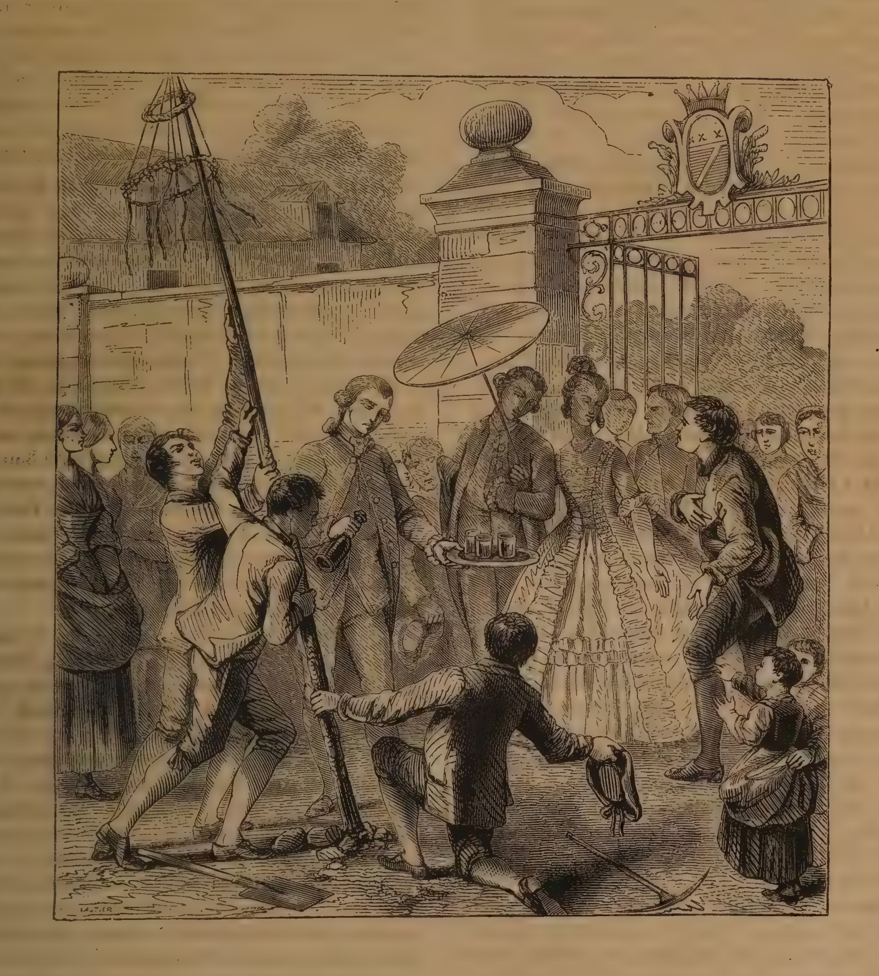
M. de Choiseul-Gouffier mourut à soixante-trois ans, emporté par l'apoplexie qu'il était allé fuir aux bains d'Aix-la-Chapelle. Sa mort laissa inachevé un magnifique hôtel qu'il se faisait bâtir aux Champs-Élysées. Cet hôtel devait être un musée d'antiquités, comme la maison de Gœthe à Weimar. L'archéologue y eût rassemblé, rangé, groupé les monuments qu'il avait rapportés de ses voyages dans la terre classique. Le frontispice était dessiné sur le modèle du temple de Thésée, les cariatides du temple de Minerve ornaient le péristyle : magnifique occasion pour les orateurs et pour les journaux de citer le célèbre hémistiche de Virgile ! ils n'y manquèrent pas.

Avec M. de Choiseul-Gouffier nous traversons la période de trouble et d'incertitude dans les successions académiques. Licencié en 1793 par un décret de la Convention, il reparaît en 1816. Dans l'intervalle de ces deux événements nous rencontrons un législateur, Portalis ; un chansonnier, Laujon ; un auteur dramatique-journaliste, M. Étienne. Portalis, conseiller d'État, ministre, rédacteur du Code civil, échappe à la juridiction d'un simple littérateur. Étienne, exclu au retour des Bourbons, réélu en 1829 à la place du critique Auger, a depuis figuré dans cette galerie comme prédécesseur d'Alfred de Vigny. Parlons donc du chansonnier.

Si vous trouvez jamais, je ne dis pas sur les quais, — on n'y trouve plus rien, — mais chez quelque brave vieux libraire ayant conservé le goût des beaux livres et des éditions historiques ; si vous trouvez trois volumes de chansons notées, édités dans l'élégant format *petit in-octavo carré*, ornés de frontispices de Moreau le jeune et intitulés *A propos de société*, achetez-les ; ce sont les œuvres complètes de Pierre-Jean-Baptiste Laujon, secrétaire du prince de Condé et membre de l'Académie française. On pourrait me reprendre sur ce mot d'œuvres *complètes ;* car Laujon ne s'en est pas toujours tenu seulement à des chansons. Il a composé bon nombre de comédies, de vaudevilles et d'opéras, représentés avec un inégal succès sur les divers théâtres de Paris. Peut-être ces ouvrages dramatiques, réunis plus tard à des poésies légères en quatre fastueux volumes in-octavo, constituaient-ils, au jugement de l'auteur, la partie sérieuse et durable de son bagage littéraire.

Le destin a démenti ces prévisions. L'*Amoureux de quinze ans*, *Daphnis et Chloé*, *Matrocco*, l'*Inconséquence ou les Soubrettes*, le *Couvent*, loué pourtant par Laharpe, ont sombré avec leurs vaisseaux de haut bord ; et la légère nacelle, pavoisée des faveurs de la mode, s'est soutenue sur les eaux et est arrivée jusqu'à nous sans avaries à travers les plus rudes tempêtes. Il était écrit, malgré ses prétentions littéraires et académiques, que Laujon resterait un homme frivole. La frivolité, c'est bien là en effet sa muse et sa devise. Il n'y a guère d'autre épitaphe à inscrire sur le monument d'un homme de goût et de plaisir, qui fut pendant près d'un siècle le ministre de la bagatelle et le chantre du rien. Lorsqu'en 1809 Laujon entra à l'Académie, plus qu'octogénaire, à la vérité il n'existait déjà plus. Toute cette société galante, pimpante, désœuvrée, rieuse et minaudière, dont il avait été le secrétaire et l'écho, s'était envolée comme cendre aux quatre coins du ciel. Et lui, le brave homme, n'était plus qu'une ombre, un fantôme, un *bonhomme Jadis*, s'il en fut jamais. Son œuvre entière à cette date n'était déjà plus qu'un vieil almanach, l'almanach des modes, et aujourd'hui nous aurions sans doute bien de la peine à comprendre l'esprit de Laujon et à saisir le goût de ses plaisanteries, s'il ne s'était pas trouvé un artiste incomparable, un génie d'interprétation, pour nous en donner le commentaire. Moreau de sa pointe fine et nette a accusé fermement les transparences restées à l'état de sous-entendu dans les proses à dessein négligées du chansonnier. Il a placé le mot sous l'énigme : il a fixé le sens de ces phrases d'un pa-

tois languissant, en dessinant à la marge la grimace et le sourire, le geste et le costume. Ah ! je vous en réponds, que c'était là un habile homme, — c'est de Moreau que je parle ! — et qui s'entendait à saisir les intentions cachées et à les rendre sensibles aux yeux les plus obtus. Regardez ces charmants, ces admirables frontispices, et vous sentirez courir entre ces pages balbutiantes une verve enflammée et comme une fleur odorante d'élégance, de grâce et de malignité. C'est d'abord la foire de Saint-Cloud, avec les boutiques de pantins et de pains d'épice et les baraques de charlatans abrités sous les ormes; les enfants agacent les chiens, les chiens aboient, un galant courtise une fleuriste, et, sur le second plan, une belle dame étale négligemment l'orbe de son parasol en causant avec un cavalier qui met à ses pieds l'étalage d'une marchande de jouets. Cette belle dame reparaît au volume suivant, où des villageois plantent le mai devant la grille d'un château surmontée d'un écusson et d'une couronne. Les garçons ont le jarret tendu et les reins arqués. Un vieux paysan, agenouillé devant le trou où il enterre le pied de l'ormeau fleuri, se détourne avec un geste d'élève du Conservatoire pour saluer le seigneur et la seigneuresse qui s'avancent en grand habit, précédés d'un valet qui



Le Mai, d'après Moreau le jeune. Dessin de Perrot.

porte un plateau de verres pleins. Les paysannes, le col nu, la jupe troussée, joignent avec admiration les mains à l'apparition de la noble dame ; les petites filles, muettes de stupeur, étendent les bras comme des somnambules en délire ; le fermier, la bouche ouverte par l'extase, aplatit son chapeau sur son cœur. C'est bien là le village tel qu'on peut l'imaginer après la *Nouvelle Héloïse*, avant la publication des cahiers des États généraux. Hélas ! encore quelques années, quels coups devaient partir de ces fusils chargés pour les fêtes ! Quelles menaces de guerre allaient tomber de ces tabliers humblement repliés ! Avais-je raison de dire que Laujon était un fantôme, secrétaire des songes et des ombres, poëte plus qu'il n'est permis de l'être, puisqu'il mentait sans s'en douter ?

La vie de Laujon fut ce qu'on peut attendre de ses œuvres. Son premier succès au théâtre, la parodie d'*Armide*, l'avait signalé au comte de Clermont, l'homme d'esprit, plus heureux à l'Académie qu'à la guerre, qui le fit secrétaire de ses commandements. A la mort de ce comte, le prince de Condé voulut, dit-on, hériter de Laujon et le donna pour précepteur à son fils. Ce fut là le beau moment de la vie du chansonnier. Surintendant des plaisirs de Chantilly, ce séjour des fêtes galantes, un parc de Watteau, ce fut là sans doute qu'il rima les pastorales en patois romanesque, pour lesquelles il

demande grâce en tête de ses *A-propos*. Le prince, pour ne le quitter jamais, même au champ de bataille, l'avait fait nommer commissaire des guerres, gentillesse que les grands seigneurs guerriers se permettaient souvent en faveur de leurs plus pacifiques familiers. Succès improvisés, applaudissements, sourires, requêtes des beaux yeux et des belles mains jointes, minauderies au clavecin, banquets éclairés par la lutte de la lune et des flambeaux : quelle vie pour un poëte! quel rêve! Le réveil fut dur. La révolution ruina Laujon; elle le délogea du palais Bourbon; elle déchira le brevet de ses charges et les titres de ses pensions. En un mot, elle le mit à pied. Dans ce désastre, il vendit sa bibliothèque, ce qui est la faillite des littérateurs. Néanmoins, le bonhomme était philosophe et rima comme devant. A défaut de Chantilly, il alla chanter au Caveau moderne, qui le nomma son président. En examinant la petite comédie du *Couvent*, imitation assez exacte, paraît-il, et suffisamment spirituelle du caquetage des parloirs et des couloirs monastiques, Laharpe présumait que le vieux Laujon avait dû renoncer à ses prétentions académiques. Nous voyons qu'il s'était trompé. Laujon se présenta et fut agréé en 1807, comme successeur du grave Portalis, et garda la succession quatre ans encore, jusqu'en 1811.

Ch. ASSELINEAU.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

LES PETITS MIRACLES DE L'INDUSTRIE. — LES GRANDS MIRACLES DE DIEU.

Le Palais de l'Exposition universelle commence à dessiner ses chapiteaux, ses colonnes et sa toiture au sommet de l'air. Déjà la verdure envahit le Champ-de-Mars; aux lieux mêmes où s'élevait, au moindre vent, une aride poussière, arrivent, à flots pressés, des eaux fraîches et jaillissantes. Avec un peu d'habitude et d'imagination, chacun peut comprendre et deviner ce plan gigantesque. Il y avait, au delà du Champ-de-Mars, une montagne appelée le Trocadéro, en souvenir d'une grande bataille et d'une belle victoire... Le Trocadéro a disparu, et n'est plus qu'une vaste plaine au niveau de cet emplacement immense, où vont venir de tous les coins de l'Europe et du monde les inventeurs sérieux, mais aussi les inventeurs frivoles. Dans ce Palais voisin du ciel, avant qu'il soit six mois d'ici, vous rencontrerez, sous les mêmes voûtes, ce que le génie a de plus rare, et ce que la sottise humaine a de plus ridicule. Ici se donneront rendez-vous les charrues nourricières et les eaux fétides pour teindre les cheveux. Vous y trouverez la pommade à la rose à côté de quelqu'un de ces grands instruments qui vont chercher dans le corps humain les maladies les plus cachées. Parmi les problèmes ridicules, nous apprenons déjà qu'un Américain vient d'inventer un cheval de bois qui sera beaucoup plus fameux que le cheval dans lequel se sont cachés les Grecs, vainqueurs de Troie. On raconte, à l'avance, que le cheval américain peut défier à la course ces bêtes célèbres : *Monarque* et *Gladiateur*. Même le cheval de Job, quand il frappe en hennissant la terre, et dit : Allons! il n'a qu'à se bien tenir avec le cheval de l'Exposition universelle. On ajoute, il est vrai, que ce coursier sans exemple ne coûtera pas moins de soixante-quinze mille francs... ce n'est pas encore le prix de *la Toucques* ou de *Monarque*. Hélas! voilà le malheur des inventions bêtes, elles attirent beaucoup plus l'attention du public et son admiration qu'une chose honorable, utile et sérieuse. On a vu souvent, dans les plus beaux salons, le bouffon qui fait rire usurper la place et l'autorité de l'homme sérieux, dont chaque parole est une sentence, une grâce, un enseignement. Dans une réunion de sages, discutant de graves affaires, faites entrer un clown, sa marotte à la main : soudain l'orateur s'interrompt, le clown seul est écouté.

Un jour que Térence, un des grands poëtes romains, faisait représenter son chef-d'œuvre : *Andrienne*, il advint qu'au plus beau moment de la comédie un montreur d'ours vint à passer sous les murs du théâtre en criant : « Les ours! les ours! » Soudain, voilà le peuple entier qui se lève. Oublieux de la comédie et des accents vrais du poëte, il court après les ours, et le théâtre reste désert.

Encore, si ces tristes curiosités étaient nouvelles! mais elles sont vieilles, comme tout ce qui est vieux. Ce fameux cheval de soixante-quinze mille francs et de cinq lieues à l'heure, en supposant qu'il existe en effet, ne sera jamais qu'une misérable contrefaçon. Le digne père d'Horace Vernet, Carle Vernet, possédait un petit cheval de bois de douze pouces de hauteur, établi dans des proportions si exactes de la tête au sabot, que le peintre lui faisait prendre, à volonté, toutes les positions d'un cheval au manége. « Il ne lui manque, disait Carle Vernet, que le coup d'éperon!... »

Mais voici bien un autre miracle. Un mécanicien, Joseph Descamus, dans son livre intitulé : *Traité des forces mouvantes* (Paris, 1722), donne la description d'un équipage à quatre chevaux, qu'il avait composé pour amuser Mgr le Dauphin, le fils de Louis XIV. C'est ce même Dauphin pour qui Bossuet composa son *Discours sur l'histoire universelle*, mais, j'en ai bien peur, le royal élève dut préférer le chef-d'œuvre de la mécanique au chef-d'œuvre de la raison : « L'espace, ou le chemin donné, que le carrosse devait parcourir était la table du Conseil du roi, à Versailles, longue de sept pieds quatre pouces et large de trois pieds six pouces; on plaça le carrosse à l'extrémité de la table opposée à celle où était le fauteuil du roi. Dans l'instant le carrosse partit; les chevaux plièrent les jambes, les levèrent et marchèrent comme des chevaux vivants. Arrivé au bout de la table, le cocher, qui tenait les rênes des chevaux, les tira pour les faire retourner. Le carrosse parcourut ainsi la longueur de la table une seconde fois, mais ayant encore retourné, le cocher fit passer le carrosse entre l'écritoire du roi et le papier qui était sur la table. Il se trouva là placé précisément devant le roi, et il s'y arrêta. Alors un laquais qui était derrière le carrosse sauta en bas. Un petit page, habillé en hussard, se leva, courut à la portière et l'ouvrit. Une petite dame qui était dans le carrosse descendit, s'avança vers le roi, lui fit une profonde révérence, et présenta un placet d'une manière également naturelle et gracieuse. Elle attendit un peu, comme pour savoir la réponse. Pendant ce temps, le petit page badinait avec la portière, en la fermant et l'ouvrant alternativement. Cependant la dame fit une

seconde révérence au roi, rentra dans son carrosse, en se tournant un peu de côté pour ne pas perdre le roi de vue, et s'assit sur le coussin. Le petit hussard referma aussitôt la portière, remonta sur sa soupente et se coucha comme auparavant. Il était à peine couché, que le cocher donna un coup de fouet, et les chevaux reprirent leur train. Le laquais courut après le carrosse et sauta derrière avec une grande agilité. Les chevaux se détournèrent une troisième fois au coin de la table, en faisant encore le tour, toujours guidés par le cocher, qui les fouettait de temps et temps. Enfin le carrosse s'arrêta de lui-même au même endroit d'où il était parti, comme s'il entrait dans sa cour ou dans sa remise, après avoir fait sa course. »

Que vous en semble? Est-ce possible? Est-ce vrai? C'est possible, après tout; le canard de Vaucanson mangeait et digérait, à la grande admiration de messieurs de l'*Encyclopédie*. Cicéron a possédé l'*Iliade* d'Homère en vingt-quatre chants, qui représentent quinze mille six cent quatre-vingt-six vers, contenue dans une coque de noix. Sur un grain de millet, un scribe écrivait en lettres d'or un vers d'Homère. Un Italien écrivit l'évangile de saint Jean sur l'ongle de son petit doigt. N'avons-nous pas vu, naguère, à l'exposition rétrospective, un noyau de cerise, sur lequel étaient gravées, en relief, d'un côté la bataille de Marengo, de l'autre côté la bataille d'Austerlitz?

En fait de petits miracles dans un grand espace, un certain Callicrates, d'Athènes, fit en ivoire des fourmis, si petites, que lui seul il les voyait. Un autre jour, il exécuta un quadrige qui tenait sous l'aile d'une abeille. Architas, de Tarente, avait composé une petite colombe en bois de hêtre; elle volait et roucoulait en volant. Un Allemand, nommé Remman, possédait une mouche en acier; sitôt qu'il ouvrait la main, la mouche allait bourdonnant, et, sitôt lassée, elle revenait sur la main de son maître. Un certain Jérôme Faba, grand musicien, avait composé tout un orchestre, à savoir : flûtes, violons, violes de basse et flûtes à l'oignon, cet instrument naïf, si cher à M. Jourdain, *le Bourgeois gentilhomme*. Exposé aux premiers rayons du soleil, ce bel orchestre exécutait toute une symphonie en *si* bémol. Charles-Quint et François Ier en restèrent émerveillés. Sous le règne d'Elisabeth, reine d'Angleterre, un orfévre, appelé Marc Scaliot, fabriqua une serrure en fer, garnie de cuivre, avec sa clef d'acier, et le tout pesait à peine un grain. Ce chef-d'œuvre aurait pour digne pendant la chaîne de cinquante anneaux, dont était chargée une puce représentant un célèbre captif. Même un jour, la puce, ayant brisé ses fers, prit la fuite, en présence d'une princesse d'Allemagne, et la princesse, qui avait eu la bonté de rechercher le fugitif, ne rapporta qu'une puce ordinaire, très-étonnée d'être jetée dans les fers.

Ces sortes de miracles sont beaucoup plus nombreux qu'on ne pourrait croire, et nous serions très-heureux si nous pouvions avertir à temps messieurs les mécaniciens de l'Europe, et les arrêter dans ces chemins frayés trop souvent. Il n'est rien qu'on ne fasse à force de patience, et vraiment, ce travail, pour le microscope, est un travail stérile. L'œuvre excellente et sérieuse d'un grand artiste aura toujours la préférence aux yeux des hommes de bon sens. Un enfant, seul, peut s'amuser des magnificences contenues dans un noyau de cerise; il n'est pas de cheval de bois auquel on ne préfère le moindre ânon, courant dans l'herbe, à côté de sa mère. La cerise à l'arbre, et colorée au soleil du Midi, la pêche odorante, ornement de l'espalier, quand elle attire à ses beautés les abeilles d'alentour, voilà le miracle. En vain vous fabriquez de si petites fourmis, que vous-même vous avez peine à les voir : je m'arrête, émerveillé, devant la fourmi véritable, allant, sous son fardeau, tant qu'elle peut aller, jusqu'au moment où ses camarades lui viennent en aide. O spectacle animé, préférable au petit carrosse de M. le Dauphin. Vous rappelez-vous, ami lecteur, tous ces miracles du jardin paternel? le papillon sorti de sa chrysalide, le lézard dans sa peau neuve, et le bourdon, bourdonnant, plein de soie, et la demoiselle, effleurant le lac argenté de son aile d'argent, et l'escargot rentrant dans sa coquille, au moindre choc : quelle mécanique plus simple et plus heureuse? Vaucanson n'a jamais rien inventé qui lui fût comparable. Ah! fi de votre cheval de bois, de vos automates, de vos leviers et de vos roues inutiles! A mon sens, celui-là est le plus grand mécanicien, qui le premier, ajoutant une aile au moulin, a fait du vent même l'esclave du meunier.

La sérieuse industrie accomplit, seule, les vrais miracles; elle est la mère inépuisable des plus légitimes fortunes. Un Génevois, nommé M. Pictet, racontait, à son retour d'Angleterre, comment, par la main-d'œuvre, une valeur d'un sou de France produisait 926,450 francs. Il s'agissait de la fabrication des ressorts de montres, et voici, mot à mot, le calcul du voyageur Génevois : « Une livre de fer brut coûte un sou; on en fait l'acier, et avec cet acier les spiraux en question. Chacun de ces spiraux ne pèse qu'un dixième de grain, et se vend une demi-guinée (13 fr. 25 c.), quand il est de première qualité. La livre pesant contient 7,000 grains; elle peut donc fournir 70,000 spiraux qui, à une demi-guinée chacun, donnent 35,000 guinées. »

Maîtres et rois de l'exposition prochaine, il faut au genre humain, non pas des poupées qui parlent et des pantins mécaniques, on en voit assez dans nos salons, mais des forces agissantes, intelligentes, des forces utiles. Inventez des canons, des fusils, des destructions nouvelles..... Nous réservons le grand prix d'honneur et la louange unanime, à l'homme heureux et glorieux qui nous indiquera le grand art de maintenir le torrent dans son lit, et d'arrêter, dans son cours impétueux, la rivière débordée. Hélas! l'affligeant spectacle! En moins de vingt ans, voici trois fois, déjà, que la Loire a jeté sur ses rives désolées le ravage et la terreur. Des trois inondations, la dernière est la plus violente. Elle a brisé tout le rempart de Châteauneuf jusqu'aux murs d'Orléans, et dans cet immense espace, le sable a remplacé la verdure, les ruines ont couvert le champ de blé, la fange a rempli les jardins. L'église a succombé dans l'immense désastre. Entendez-vous, cependant, la voix éloquente du pasteur de ces peuples, appelant à leur aide et la terre et le ciel? La science, à son tour, sera bien vite évoquée. On lui demandera par quelle force elle peut dominer ce fléau sans pitié; comment elle entrera, pour les combattre victorieusement, dans ces mystères de la désolation? Une digue impossible à franchir! Une digue assez puissante pour que la chaumière et le château, le champ de blé et le jardin, soient désormais à l'abri de ces invasions pires que l'invasion des Normands quand tout un peuple s'écriait, dans sa prière : *A furore Normanorum, libera nos, Domine : Seigneur! Seigneur! délivrez-nous de la fureur des Normands!* Voilà la tâche et voilà le problème; aussi longtemps que la digue infranchissable ne sera pas trouvée, nous accuserons l'impuissance et l'inutilité

des inventeurs. Il nous semble, en effet, que s'ils avaient vu les dévastations de ces cours d'eau devenus furieux par l'abondance des pluies tombées du ciel; s'ils avaient été les témoins de ces ravages de la nuit et du jour, que pas une plume ne saurait décrire et pas une voix raconter; s'ils avaient vu passer, dans le flot plein d'écume, le grabat du vieillard et le berceau de l'enfant, l'enfant souriant au danger, et tendant ses petites mains à sa mère engloutie sous les débris du toit domestique; s'ils avaient entendu, misérablement, ces bruits et ces silences pleins d'une égale épouvante, ces prières et ces blasphèmes sortis des mêmes cœurs, les inventeurs ne songeraient guère à composer des chevaux de bois, mais des remparts d'un bois si solide, que nous pourrions dire à l'eau courante : Tu n'iras pas plus loin ! Un grain de sable a suffi à l'architecte d'en haut pour arrêter éternellement l'Océan furieux.

Mais, Dieu soit loué ! si les remparts sont impuissants contre l'inondation ; si rien n'arrête en leur cours furibond ces torrents descendus des montagnes, et s'il



Le palais de l'Exposition. Dessin de A. Deroy.

faut absolument que parfois la moisson soit perdue et que l'église sainte soit dévastée, afin que les hommes oublieux tendent là-haut leurs mains suppliantes; si c'est la nécessité que les mères emportent leurs enfants à travers l'orage, et que le fils désespéré sauve, à ses risques et périls, ses vieux parents qui lui disent : « Va-t'en, fuis loin d'ici, laisse nous mourir... » il est une digue infranchissable, un obstacle invincible, un rempart presque divin contre ces fléaux dévastateurs, une force au-dessus de toutes les forces humaines, une invention devant laquelle toutes les inventions pâlissent, une gloire, enfin, dont la palme est au ciel...... la Charité : la charité qui sauve et répare. Elle est la force et l'abri, l'espérance et le conseil, elle est la consolation, le courage, elle touche au présent, elle touche à l'avenir, elle vient de Dieu.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

PORTRAITS CONTEMPORAINS.

S. A. LE PRINCE IMPÉRIAL.



S. A. le Prince impérial. Dessin de Morin.

Une biographie de ce très-jeune, mais déjà très-illustre et très-grand personnage ne saurait être encore bien longue. Qui d'ailleurs ne connaît cette sympathique et charmante figure que la photographie a répandue partout? Qui ne connaît ces saillies enfantines, ces mots heureux et toutes ces bonnes petites actions que tant de journaux ont racontés ? Je me bornerai donc à quelques détails sur le genre de vie de Son Altesse, et, si vous voulez bien, je vais d'abord vous introduire dans ses appartements, qui ne sont pas précisément ouverts à tout le monde.

C'est M. Adrien Marx, un chroniqueur à la mode et

fort bien en cour, qui va nous servir de grand maître des cérémonies.

Le Prince impérial se lève à sept heures précises, prend une tasse de chocolat et monte au premier chez l'Impératrice : de là, il passe chez l'Empereur, redescend faire un tour au jardin et se met à l'étude jusqu'à midi. Alors il déjeune, se livre aux exercices gymnastiques, tels que l'escrime, l'équitation, fait avec son précepteur une promenade instructive, et se remet au travail jusqu'à l'heure du dîner. Le soir, il joue avant de se coucher et apporte à ses récréations une ardeur rassurante sur les côtés dangereux d'une tension intellectuelle exagérée.

M. Monier, précepteur du Prince, est un savant digne en tout point des hautes fonctions qu'il occupe. Il instruit surtout son auguste élève durant les promenades qu'il fait avec lui. Il grave les dates historiques dans son cerveau en les écrivant sur le sable des allées du jardin et lui explique, au bois, comment les poumons se sentent mieux à l'aise dans un milieu riche en oxygène. Le Prince lève-t-il les yeux en l'air au moment où la nuit tombe? l'entretien roule sur les étoiles, et voilà un feuillet de tourné dans le traité d'astronomie.

L'excellence de ce système devient manifeste lorsqu'on songe, qu'à peine âgé de dix ans, il n'est point de science humaine sur laquelle le prince n'ait une notion sérieuse.

Son esprit est aussi actif que son bon sens est remarquable. Un jour M. Monier lui contait la légende de Cadmus. L'enfant écouta attentivement l'histoire du héros phénicien fondant une ville en Béotie, immolant un dragon gardien d'une fontaine, et donnant naissance, en semant les dents du monstre, à des guerriers qui s'entre-tuent aussitôt.

— Cadmus, dit le Prince impérial, c'est la civilisation. Le dragon, c'est la barbarie empêchant qu'on n'approche de la fontaine, c'est-à-dire de la lumière. Le triomphe de Cadmus, c'est celui de la civilisation, et la venue des soldats qui se massacrent, c'est la guerre civile ou l'agitation des factieux qu'on ne peut jamais exiler des États.

A ces preuves d'une étonnante précocité, le prince joint un goût prononcé pour les arts. Il peint et dessine sans maître, comme il modèle la glaise, sans avoir pris aucune leçon.

Trois huissiers et trois femmes sont chargés de son service intime. Miss Shaw, sa bonne, l'habille, préside à sa toilette et repose, la nuit, derrière l'un des rideaux qui flottent de chaque côté du lit de Son Altesse.

Voulez-vous maintenant que nous entrions dans la chambre à coucher du Prince? Elle est toute capitonnée en satin bleu clair, à l'exception du plafond, peint à l'huile. En face des fenêtres, on a placé une longue couchette, curieux travail de marqueterie moderne, rehaussé d'ornements en bronze doré. Contre le mur de l'alcôve, au-dessus de ce chef-d'œuvre grand comme un berceau, le visiteur s'arrête attendri devant un tableau d'Hugues-Merle, représentant la *Religion protégeant l'enfance*, et donné au Prince par le feu duc de Morny. Le bas de son cadre soutient un gros bouquet de buis béni, tranchant par son vert jaune sur les reflets soyeux des tentures. Une main religieuse a fixé au moyen d'une épingle, dans le capitonnage qui garnit la tête de ce ravissant dodo, une faveur bleue qui sert d'anneau à un amas de saintes images. C'est d'abord une petite croix en argent, une autre en plomb, puis un gros cœur en vieux plaqué remis pour Son Altesse à sa gouvernante, Mme de Brancion, par une amie inconnue, et enfin une grosse médaille d'or frappée à l'effigie de la Vierge Marie.

Sur la commode en bois de rose s'élève une petite chapelle de style byzantin, avec peintures sacrées sur fond d'or et d'émail, et, tout à côté, le Sauveur étend les bras sur un crucifix d'ébène.

De tout l'appartement de Son Altesse, la chambre la plus curieuse est, sans contredit, celle des joujoux. Là se trouvent entassées toutes les merveilles que les Giroux français et allemands ont inventées pour le plaisir de l'enfance : chevaux à bascule et à mécanique, tambours, trompettes, théâtres, fusils à aiguille et canons rayés, des armées entières que le jeune prince fait manœuvrer avec une ardeur toute martiale.

Les joujoux préférés sont un camp et deux petits canons ravissants, rapportés de la dernière expédition de Chine.

Le prince adore le soldat et se plaît beaucoup aux revues, où il caracole avec une grâce exquise sur son charmant poney *Bouton-d'Or*.

Dernièrement, il arrive au poste de la Carrière, qui se trouve dans le parc réservé de Saint-Cloud, s'approche de la table des soldats en train de dîner, demande une gamelle de soupe et attaque bravement ce potage du troupier.

La soupe lui paraît un peu grasse et un peu chaude.

— Pour la délayer et l'attiédir, dit-il à sa gouvernante, qui l'accompagnait, il conviendrait de l'arroser avec un peu de vin du château.

Un instant après, le vin était dans les verres et les soldats portaient un toast à l'Empereur et à son fils, qui ne dédaigna pas de trinquer avec eux. Quand le Prince fut parti, le voltigeur qui lui avait prêté sa cuiller serra vivement l'instrument culinaire dans sa giberne, en s'écriant :

— Cette cuiller ne me quittera jamais; je la porterai dans ma giberne jusqu'à ce que le bâton de maréchal vienne l'y remplacer.

CH. RAYMOND.

ÉPIGRAMMES.

SUR UN BARBIER RIMEUR.

Le Parnasse, frater, n'est point dans ta boutique.
Écorchant le français, bien plus que la pratique,
En vain à chansonner tu trouves des appas,
Ton rasoir a le fil que ta plume n'a pas,
Et des hommes de goût qui lisent tes ouvrages
Tu peux avoir le poil, mais jamais les suffrages.

SUR UN SOT.

Quand il parle, l'ennui nous semble l'accabler,
La raison? c'est, je crois, qu'il s'écoute parler.

SUR UN PLAGIAIRE.

Les vers que tu prends sont parfaits,
Tu choisis sans faire d'écoles.
Prends toujours, les vers que tu voles
Font pardonner ceux que tu fais.

J. PETISENN.

SCÈNES DE LA VIE NAPOLITAINE

AVANT ET APRÈS LA CONQUÊTE DE GARIBALDI (1).

II

Le diable chez le curé. — Le brigand et l'Anglais. — Le roi au grand nez. — Le brigand et le capucin. — Le Cartouche napolitain. — Naples avant et après l'entrée de Garibaldi. — Un dîner de musicien. — Saint Janvier et son miracle. — Mercadante. — Un musicien dans une armoire. — Une ville morte. — Une jeune fille de deux mille ans.

Un des meilleurs tours de la bande dont nous avons parlé dans notre premier article, est celui qu'elle joua à un brave curé, *il padre Canonicho,* dont le garde-manger était en grande réputation dans le pays.

Une nuit, le capitaine s'était embusqué avec une demi-douzaine de ses hommes pour guetter un convoi piémontais qui revenait de Pompéi, où l'on avait trouvé, dans les fouilles, une assez grande quantité de monnaies d'or et d'argent; mais le détachement de soldats qui escortait le convoi était plus considérable que les brigands ne l'avaient pensé; force fut donc à ceux-ci de s'enfuir la bourse vide et l'estomac creux.

En ce piteux état, ils passèrent près de la demeure du bon padre Canonicho, et tout naturellement ils songèrent aux excellents jambons qui garnissaient l'immense cheminée de la cuisine. Le capitaine lui-même se sentit tellement chatouillé par le souvenir de ces merveilleux jambons, qu'on convint d'en emprunter quelques-uns au curé; mais il fallait procéder avec la plus grande adresse, car le garde-manger qui les renfermait était un territoire ami. Nos brigands montent donc sur le toit, puis le plus leste et le plus mince de la bande s'attache une corde sous les bras et le voilà, soutenu par ses compagnons, qui se glisse par la cheminée et descend dans le bienheureux garde-manger. Bientôt, grâce à la corde, il a expédié une quantité de mortadelle et de jambonneaux largement suffisante pour restaurer les six estomacs à jeun; mais quand notre homme veut à son tour reprendre le même chemin, voilà la corde qui casse, et patatras, le brigand dégringole avec fracas au milieu d'un tourbillon de suie et de fumée.

Le curé et sa gouvernante, qui, depuis longtemps déjà, croyaient entendre un bruit suspect dans le garde-manger, accourent avec une lanterne. Alors notre bandit, noir des pieds à la tête, prend, avec une grande présence d'esprit, le rôle fantastique dont il a déjà le costume.

— A genoux et priez pour les trépassés!... s'écrie-t-il d'une voix creuse et lugubre... Dieu permet que je revienne pour expier mes crimes et obtenir des prières... A genoux... à genoux, priez pour moi!... Et pendant que le mécréant prononce ces paroles, ses compagnons, du haut du toit, témoins invisibles de la scène, de pousser des gémissements et des cris qui, passant par le tuyau de la cheminée, comme par un porte-voix, prennent, aux oreilles du curé, une apparence fantastique.

Déjà la malheureuse gouvernante effrayée s'est laissée choir contre terre en criant miséricorde; le pauvre curé croit avoir une escouade de diables à ses trousses, il court chercher son goupillon et asperge le brigand d'eau bénite, pluie sacrée qu'il accompagne de la formule sacramentelle d'exorcisme :

— Démon, retourne d'où tu es venu!...

— Je ne demande pas mieux!... hurle le diable de sa voix la plus lugubre, et il feint d'horribles contorsions au contact de l'eau bénite.

Cependant, au milieu de toutes ces grimaces, notre bandit s'est rapproché de la porte, il l'ouvre, se glisse dehors et se sauve à toutes jambes, tandis que le malheureux prêtre, tout ému, purifie sa demeure à grand renfort d'aspersions. L'aspect de son garde-manger vide ne le détrompe pas, tant les faux diables ont bien joué leur rôle.

Le père de notre bandit, dont le nom est bien connu, s'était acquis lui-même une certaine réputation dans le même emploi sous le règne de François, père de Ferdinand II et grand-père de l'ex-roi de Naples.

Vers la fin du règne de ce prince, que le peuple avait surnommé le roi *Nazzone*, à cause de son grand nez, et qui se plaisait à aller vendre lui-même son poisson sur le marché, les environs de Naples étaient ravagés par un courageux et adroit coquin; il s'appelait Gennaro, et avait naturellement saint Janvier pour patron.

Or, ce Gennaro, qui ne respectait rien, ni personne, osa porter, un jour, sa main sacrilége sur un pauvre franciscain.

C'était l'époque où les moines étaient tout-puissants dans le royaume de Naples. Mais à quoi eût-il servi, en une si fâcheuse occurrence, d'invoquer cette toute-puissance? — Le disciple de Saint-François comprit cette vérité, et puisant sa force dans son éloquence et dans son cœur, fit à cet affreux Gennaro un discours si pathétique et si beau, qu'il attendrit le mécréant. Gennaro se mit à pleurer, lâcha son prisonnier, et de plus, lui promit que, s'il obtenait sa grâce du roi, il rentrerait dans le droit chemin de la sagesse et de la vertu. Le moine montra d'abord quelques doutes sur la sincérité de cette résolution, mais Gennaro jura si bien et si longtemps par son vénéré patron, que le saint homme, désireux de ramener au bercail une brebis égarée, lui promit à son tour de ne pas rentrer dans son couvent avant d'avoir été demander sa grâce au roi. A ces mots le brigand tomba aux genoux du prêtre, baignant ses pieds de larmes; séance tenante, au milieu du grand chemin, il fit au pauvre fraciscain, tout effrayé, une confession générale de ses crimes, avec l'abandon et le repentir d'un pécheur subitement touché par la grâce, puis le confesseur et le confessé s'embrassèrent tendrement et se quittèrent après avoir juré tous les deux sur la croix de remplir fidèlement leurs engagements. A peine rentré dans Naples, le moine courut au palais royal, demanda avec instance à voir François, lui raconta son aventure et sa promesse, et finalement parla tant et si bien, supplia avec de si vives instances, que le bon *Nazzone,* attendri à son tour, finit par accorder la grâce du coupable.

Voilà donc Gennaro rentré dans la vie ordinaire et bien vu de tous, car le brigandage ne déshonore pas à Naples. Il devint même la Providence des diligences et

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

des voyageurs dont il avait été l'effroi durant si longtemps; mais, malheureusement, « Qui a bu boira » est un dicton ausi vrai à Naples que chez nous : quelques mois s'étaient à peine écoulés, que déjà Gennaro trouvait sa vertu très-lourde à porter, et regrettait fort le temps où il dévalisait les voyageurs au lieu de les protéger; mais Gennaro avait juré, Gennaro craignait le diable, persuadé que Satan n'attendait que la première faute pour l'emporter entre ses griffes, à moins, toutefois qu'une occasion quelconque ne le déliât de son serment.

Or, un soir, sur le môle, il jouait à la morra avec un de ses anciens camarades, brigand en vacance, qui s'était enrôlé dans les sbires pour pouvoir passer tranquillement son congé à Naples; une querelle violente s'éleva entre ces deux honnêtes gens, les couteaux se mirent de la partie, et Gennaro eut le malheur de tuer son adversaire; il comprit alors que le seul moyen de sauver sa tête était de s'enfuir dans la montagne, c'est-à-dire de reprendre son ancien métier. Disons, à sa louange, qu'il n'eut pas un instant d'hésitation; mais la punition de son parjure ne devait pas se faire longtemps attendre.

Une nuit, à l'aide de quelques garnements de son espèce, il venait d'arrêter une diligence sur la route de Palerme; il ouvre d'abord l'intérieur de la voiture, fait descendre les voyageurs tout tremblants et leur enlève jusqu'à leurs chemises, puis il se présente devant le coupé avec les mêmes intentions. Malheureusement pour lui, ce coupé, au lieu de moutons napolitains, renfermait trois bons loups français qui, à la place de leurs bourses, sortirent leurs pistolets de leurs poches et logèrent quelques balles dans la tête de Gennaro et de ses amis.

Gennaro avait un fils, et un fils qui ne le cèdait en rien à monsieur son père. Un jour Gallo-Galla, — c'est le nom de guerre de cet aimable bandit, — s'était campé dans les environs d'une belle villa, isolée au milieu de la splendide campagne qui s'étend sur le versant du Vésuve. Il savait que cette villa était habitée par un Anglais immensément riche, mais aussi misanthrope que riche; ses deux domestiques, un vieux valet de chambre et une vieille cuisinière, avaient pour consigne formelle, non-seulement de ne jamais adresser la parole à leur maître, mais encore de vivre tout à fait invisibles à ses yeux, à l'exception des rares instants où leur service exigeait absolument leur présence.

Instruit de ces détails, notre brigand tendit ses filets en conséquence; il vint se poster tout à côté de la villa, et se mit fort tranquillement à jouer aux dés sur le bord d'une charmante route de lauriers-roses qui conduisait à un bois d'oranger, promenade ordinaire de l'Anglais.

Pendant les premiers jours, notre misanthrope ne prit aucunement garde au joueur; mais peu à peu il finit par le remarquer et se demanda à lui-même ce que pouvait faire cet homme qui jouait toujours seul avec une profonde attention et parlait comme s'il eût été en compagnie.

— Monsieur, dit-il un jour à Gallo-Galla, après s'être approché brusquement, voulez-vous bien m'apprendre ce que vous faites ici?

Un Anglais met toujours une grande brièveté dans ses paroles, même quand il veut être aimable.

Le brigand parut contrarié de se voir ainsi dérangé, et, regardant son interrogateur d'un air maussade, il répondit avec humeur :

— Per Bacco! vous le voyez bien, je joue...

En effet, tout en parlant, Gallo-Galla secouait les dés, les faisait rouler sur la terre et comptait les points.

— Vous jouez... mais avec qui... puisque vous êtes seul? reprit l'Anglais toujours très-gourmé.

— Je conviens, mylord, que vous ne voyez pas celui avec lequel j'ai l'honneur de faire ma partie, puisque c'est Dieu lui-même, répondit le voleur d'un air béat.

— Vous jouez avec Dieu! s'écria l'Anglais, dont les lèvres dessinèrent un sourire qui ne leur était pas habituel; en effet, il n'est pas commun d'avoir un semblable partenaire, et je vous fais mon sincère compliment de votre bonheur.

Notre Anglais crut avoir affaire à un fou; mais il trouva l'idée originale et continua à interroger le brigand; la conversation suivante s'établit donc entre eux :

— Vous jouez aux dés, je le vois bien; mais intéressez-vous la partie?

— Certainement, mylord, est-ce que sans cela le jeu serait amusant?

— D'accord, pour celui qui gagne! mais vous ne devez pas gagner souvent, car votre adversaire a sur vous de grands avantages.

— C'est vrai! mais il a la bonté de ne pas s'en servir, mylord, et de jouer comme un simple mortel, aussi la partie est-elle entre nous toujours égale : je puis gagner aussi bien que perdre.

— Mais comment remplissez-vous vos engagements de part et d'autre?

— Avec beaucoup d'exactitude, mylord; et le perdant paye toujours.

— Hao! exclama l'Anglais, qui de nouveau essaya de sourire; eh bien, qui perd aujourd'hui de vous deux?

— C'est moi, mylord, répondit Gallo-Galla avec une bonhomie parfaitement jouée.

— Et perdez-vous beaucoup, monsieur le joueur?

— Mais oui... j'ai perdu cinquante ducats en quelques coups.

— Godd... vous n'avez pas été heureux!... Mais comment Dieu va-t-il prendre votre argent?

— Par les mains des pauvres qui sont ses trésoriers, fit le brigand en reprenant son air béat, et toujours il m'envoie quelque honnête homme qui reçoit ma dette et en fait l'emploi au nom du Seigneur; ainsi, aujourd'hui, c'est vous, mylord, que Dieu a choisi pour toucher son argent; je vais vous le donner.

Et tout en parlant ainsi, Gallo-Galla sortit de sa poche une bourse fort bien garnie et y prit cinquante ducats qu'il déposa dans les mains de l'Anglais stupéfait, puis il se leva et s'éloigna en disant qu'il ne voulait plus jouer, puisque le sort lui était contraire.

Notre misanthrope l'appela en vain, Gallo-Galla ne voulut pas même se retourner pour lui répondre, et l'Anglais resta tout contrit avec l'argent qu'il tenait dans ses mains; mais, songeant que celui qu'il prenait pour un fou revenait tous les jours au même endroit, il pensa qu'il le retrouverait le lendemain et pourrait lui rendre ses cinquante ducats; ajoutons que l'idée de les donner aux pauvres ne lui traversa pas un instant le cerveau.

Mais cette aventure le préoccupa si fort qu'il en oublia son ennui jusqu'au lendemain. Il dormit mal, se leva avant l'aurore, guetta l'arrivée de Gallo-Galla, le vit venir de loin, le laissa s'installer; puis enfin arriva tout doucement près de lui :

— Eh bien ! comment va le jeu ce matin ?... demanda-t-il avec la voix la plus douce qu'il put prendre.

— Mais très-bien, mylord, très-bien !... je gagne à tout coup, ce qui fait déjà une somme assez rondelette. Dieu m'a permis de commencer la mise par les cinquante ducats que j'ai perdus hier.

Et le faux joueur continua à jeter les dés, tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche, et cela avec un sang-froid superbe.

— Allons, tant mieux !... et combien gagnez-vous ?

— Je gagne dix mille ducats, mylord.

— Godd... c'est un beau denier ! exclama le misanthrope que la scène amusait malgré lui ; mais comment serez-vous payé ?

— Oh ! je le serai, n'ayez pas peur ! fit le bandit en se levant, car si, quand je perds, Dieu m'envoie quelqu'un pour recevoir mon argent, quand je gagne, il m'envoie aussi quelqu'un chargé de me payer, et ce quelqu'un c'est encore vous, comprenez-vous, mylord ?...

Et Gallo-Galla sortit de sa poche deux pistolets qu'il dirigea sur la poitrine de l'Anglais. Celui-ci recula d'un pas : il venait de comprendre que le joueur n'était pas précisément un fou, mais un bandit ; il commença par rendre les cinquante ducats ; cela fait, il espérait en être quitte pour la peur et pour le peu d'argent qu'il portait sur lui, mais le joueur ajouta d'un ton qui n'admettait pas la réplique :

— Je suis Gallo-Galla... il me faut les dix mille ducats, allez me les chercher, ou vous êtes perdu...

Le bandit était seul, mais l'Anglais le connaissait trop



L'Anglais et Gallo-Galla. Dessin de Jules Gaildrau.

bien de réputation pour croire à la possibilité d'une lutte quelconque ; il se décida donc sur-le-champ, rentra chez lui, prit la rançon à laquelle il était condamné et la porta lui-même à l'endroit désigné ; ce qui ne lui donna pas, je le suppose, une meilleure opinion des hommes.

Avant la conquête piémontaise, le peuple vivait à Naples à très-bon prix, quelques baïoques, — grosse monnaie de cuivre valant moins que nos sous, — suffisaient à la dépense d'un jour ; joignez à cela le beau soleil, la brise de mer et les fleurs répandues partout. La conquête rendra-t-elle aux Napolitains autant qu'elle leur a pris, c'est-à-dire la vie facile et douce ? je l'ignore ; mais j'en doute.

Un de mes amis, étant venu à Naples pendant mon séjour (en 1857), alla voir un pauvre musicien de sa connaissance, qui, très-effrayé à Paris lors de la révolution de 1848, s'était sauvé jusque-là pour se cacher ; il le trouva dans un très-modeste réduit tout au haut d'une maison située au milieu de *Vicco freddo,* près du quai de Chiaïa. Le brave homme allait dîner, — la table était couverte avec des figues, des tranches de melon, de *pasta frolla,* de *frutti di mare,* — de thon rôti, de belles tranches d'un énorme saucisson, et au milieu une grande jatte de lait de chèvre trônait majestueusement.

— Voulez-vous faire collation avec moi ? demanda si gracieusement le musicien à son visiteur, que celui-ci accepta aussitôt.

On se mit à table, et la conversation devint bientôt familière.

— Savez-vous que voici un excellent déjeuner de

gourmet! fit mon ami en mangeant avec appétit tout ce que son amphitryon lui servait ; vous attendiez donc du monde ce matin ?

— Du monde ! dit le musicien en souriant, mais c'est mon modeste ordinaire de tous les jours ; même il s'y joint habituellement le macaroni traditionnel, mais je m'en repose aujourd'hui.

— Peste ! vous faites donc fortune en ce pays, moi qui m'attendrissais sur votre sort et venais vous engager à rentrer en France avec moi !

Le bon musicien se prit à sourire.

— Je ne fais pas fortune, dit-il, mais je gagne neuf cents francs par an, en donnant quelques leçons dans des communautés religieuses, grâce à Mercadante, et vous le voyez, je vis comme un prince avec cet argent-là...

— Avec celui-là... et des dettes sans doute, fit notre ami tristement.

— Sans dettes... sans aucunes dettes... interrompit vivement le brave homme. Savez-vous combien me coûte cette chambre ? Cinquante francs par an, monsieur, et cela sans impositions, sans bûche de Noël... sans étrennes et sans portier...

Et en parlant, le musicien s'était levé et avait ouvert sa fenêtre toute grande ; notre ami resta en admiration devant le tableau magique qui se déroulait devant lui ; le regard embrassait à la fois le Vésuve fumant ; Portici, Sorrente, Capri, Ischia, Procida, le cap Misène ; en un mot, le golfe entier dans sa splendide magnificence.

Quand l'honnête musicien eut bien joui de l'admiration de son visiteur, il reprit :

— Voir, c'est avoir... a dit le poëte.

Hélas ! que sera devenu le brave homme dans la tourmente de l'année 1860 ?...

Les Piémontais n'ont encore rien osé changer au miracle de saint Janvier, et ils ont prudemment agi, car les Napolitains n'eussent pas manqué de faire un mauvais parti aux profanateurs : c'est que leur culte à saint Janvier est resté le même qu'au premier jour.

Me trouvant à Naples le 19 septembre 1857, jour de la fête de son célèbre patron, je voulus tout naturellement assister à cette grande cérémonie populaire, et je me rendis à neuf heures du matin dans la cathédrale érigée en l'honneur du saint protecteur de Naples... Nous étions depuis longtemps parvenus auprès de l'autel, place que l'on réserve aux grands seigneurs et aux étrangers, et le miracle obligé se faisait bien attendre ; je vis le prince de B***, dont j'étais la plus proche voisine, cacher dans son mouchoir, sa figure toute couverte de larmes.

— Grand Dieu ! qu'a donc le prince pour pleurer ainsi? demandai-je au général C***, qui avait bien voulu me servir de cavalier, et qui passait, à juste raison, pour un des esprits forts du royaume.

— Il pleure parce que le miracle tarde à se produire, ce qui annonce à ses yeux un grand malheur pour notre pays, me répondit le général avec un sourire qui ne me parut pas naturel.

— Comment donc cela ? m'écriai-je toute surprise.

Le général regarda avec soin autour de nous pour voir s'il ne pouvait être entendu de personne, puis il me dit tout bas :

— Que voulez-vous !... par une coïncidence bien étrange et que je suis obligé de constater, moi qui ne crois pas au miracle,— et il souligna cette dernière phrase à mon intention sans doute, — chaque fois que ce bienheureux miracle se fait longtemps attendre, avant la fin de l'année nous sommes frappés d'un grand malheur.

Je regardai attentivement le général pour m'assurer si ce n'était pas une facétie qu'il me débitait là ; mais l'expression de sa figure me prouva qu'il parlait sérieusement.

— Eh bien, nous verrons si les pleurs du prince seront justifiés cette fois encore, lui dis-je en riant ; nous sommes au 19 septembre, nous n'avons donc pas longtemps à attendre pour savoir ce dont vous êtes menacés, si tant est que votre prophétie soit juste.

Ma gaieté dérida enfin le front du général, nous plaisentâmes sur cette superstition, et... ce fut en cette même année 1857, au mois de novembre, qu'eut lieu le terrible tremblement de terre qui engloutit des villes presque entières dans la province de Salerne.

Je fais ici comme le général, je constate le fait, rien de plus...

Mais puisque je vous ai cité tout à l'heure Mercadante, laissez-moi vous dire quelques mots sur ce compositeur illustre que j'ai eu le plaisir de connaître pendant mon séjour à Naples, et qui m'a paru professer un culte réel et pour les Français et pour la France.

L'auteur célèbre du *Giuramento* et de tant d'autres partitions, dans lesquelles s'allie à un si haut degré la sévérité de la science allemande à l'inspiration de la mélodie italienne, porte fort peu sur sa physionomie l'empreinte du génie ; à le voir, on dirait un bon petit homme occupé d'un commerce de bonneterie ou autres marchandises aussi poétiques.

Il est court et gros, son regard est doux, — hélas ! je parle de son regard, parce que je me reporte à l'époque où je le vis, aujourd'hui le pauvre grand homme est aveugle ! — Il porte ses cheveux blancs coupés très-court, ce qui sort entièrement des traditions artistiques.

Au moral, Mercadante est bon, simple, affable pour tout le monde et très-serviable ; jadis il lui était facile de rendre des services, car il possédait les bonnes grâces du roi Ferdinand II, qui le traitait avec une grande familiarité.

Or, un matin, le maestro se trouvait dans le cabinet du prince, occupé à lui jouer le finale de son *Giuramento* qui allait paraître ; on vint annoncer au roi que l'ambassadeur d'Espagne sollicitait la faveur d'une audience immédiate.

Ferdinand, dérangé dans un de ses plaisirs favoris, ferma le piano avec un mouvement d'humeur très-prononcé, puis, désignant une porte à Mercadante, il lui dit de ce ton qui n'admet pas de réplique :

— Entre là, et attends que je t'appelle.

Mais, dans sa précipitation, le roi, au lieu de montrer au maestro la porte d'un cabinet où il eût été fort à l'aise, lui avait désigné la porte d'une haute et large armoire, dans laquelle le pauvre Mercadante, sans oser dire un mot, se tapit le mieux qu'il put.

Le roi ferma machinalement la porte de cette armoire et donna l'ordre d'introduire l'ambassadeur.

Le représentant de la reine Isabelle entra alors, et une conversation des plus sérieuses s'établit entre lui et le monarque.

Tout à coup, un profond gémissement les interrompt.

— Par San Gennaro ! qu'est cela ?... s'écrie le roi qui bondit sur son fauteuil et devient aussi blanc que l'albâtre.

J'ai dit déjà que le courage n'était pas la vertu dominante chez Ferdinand II...

De son côté, l'ambassadeur d'Espagne se sentait assez mal à l'aise, car on parlait beaucoup de conspirations en ce moment; cependant, pour ne rien laisser paraître, il sourit le plus naturellement qu'il put :

— Ce n'est rien, sire, dit-il, sans doute quelque chat égaré sur les gouttières du palais et dont la voix perçante aura trouvé un écho jusqu'ici.

Cette explication parut si vraisemblable au roi qu'il se prît à sourire à son tour, et la conversation interrompue recommença. Mais voilà un second gémissement plus prolongé, plus lugubre que le premier.

— Que la Madone nous protége... c'est ici même qu'on assassine quelqu'un !... s'écrie le roi qui sort de sa poche une médaille de la Vierge et la baise dévotement, pendant que l'ambassadeur regarde autour de lui avec une inquiétude qu'il ne cherche plus à dissimuler. Un troisième gémissement se fait entendre, cette fois, accompagné d'un grand bruit, et la porte de l'armoire s'ouvre brusquement pour livrer passage à un corps inerte qui roule sur le plancher.

Le roi se cache la tête entre ses mains; l'envoyé d'Isabelle s'élance vers le malheureux qui gît à moitié évanoui à ses pieds.

— Que faites-vous là, misérable !... s'écrie-t-il en le saisissant au collet.

Mercadante, car c'était lui que le manque d'air avait à peu près asphyxié au fond de son armoire, Mercadante reprend peu à peu ses sens ; il ouvre les yeux, et voyant le roi toujours en compagnie de l'ambassadeur, il s'agenouille en murmurant :

— Pardonnez-moi, sire, si je n'ai pas attendu l'ordre de Votre Majesté pour sortir de là, — et il désignait l'armoire, — mais le pied m'a manqué, et...

Aux premiers mots, Ferdinand avait reconnu la voix du maestro, il relève la tête, et, au geste de Mercadante qui lui montre l'armoire, il devine tout ; alors il l'interrompt par un bruyant éclat de rire que l'ambassadeur, qui ne comprend rien, imite du bout des lèvres.

— Povero !... povero !... exclamait Ferdinand en riant toujours, comme tu as dû être mal à l'aise là dedans avec ton gros ventre, Mercadante *mio*, pardonne-moi, *caro*, et retourne chez toi reprendre un peu tes esprits, que tu as dû perdre en mon armoire.

Puis, ayant fait au maestro un geste d'adieu, il se retourna vers l'ambassadeur, et avec un grand air qui rappelait le petit-fils de Louis XIV :

— A nous deux maintenant, monsieur le duc, dit-il, les affaires sérieuses doivent chasser la gaieté de ce lieu; parlez, nous vous écoutons...

Mercadante habitait (en 1857), au sommet de *Capo-di-Monte*, une charmante maison, véritable nid de feuillage qu'entourait un petit bois d'orangers, dont les arbres serrés formaient un délicieux dôme de feuilles, de fruits et de fleurs.

Sous ce toit embaumé, jamais les rayons du soleil ne pénètrent, aussi y jouit-on d'une agréable fraîcheur. Le gazon y est toujours vert, un ruisseau qui serpente en murmurant, et de jolis oiseaux qui chantent du matin jusqu'au soir peuplent et animent ce petit bois.

C'est là que Mercadante avait établi son cabinet de travail. Le matin il y faisait apporter un piano, et tout seul, une petite table placée devant lui, il laissait tomber avec une rapidité extrême un escadron de croches ou de doubles croches, des blanches et des soupirs sur un papier préparé à l'avance pour les recevoir. Tout à coup il s'arrêtait, non pour reprendre haleine, mais pour faire chanter ses mains sur le piano, il écoutait attentivement le son qui s'en allait en mourant, répété de loin en loin par l'écho, puis il reprenait aussitôt son travail.

Tous les matins, de neuf à onze heures, le maestro recevait ses amis et les solliciteurs, et sa position lui donnait beaucoup et des uns et des autres ; ainsi il était maître de la chapelle du roi, grand maître des musiques de la garde, directeur des écoles musicales, ordonnateur des théâtres musicaux, etc., etc., ce qui lui valait de très-forts appointements et une grande influence ; mais il ne se montrait pas plus fier pour cela ; il discutait très-volontiers et sur l'art et sur les artistes, se mettant toujours hors de cause ; il professait la plus complète admiration pour Rossini, rendait justice à Meyerbeer ; seulement il aimait peu Verdi, trop bruyant, disait-il, pour ses vieilles oreilles.

Je me plus un jour à lui parler de Rossini.

— Rossini ! s'écria-t-il avec le ton de l'enthousiasme, mais ce n'est pas un homme, madame, c'est le dieu de la musique, c'est un dieu...

Et il disait cela avec une si parfaite bonhomie qu'on ne pouvait douter un instant de sa sincérité. A cette même époque, le pauvre Lablache était venu à Naples dans l'espoir d'y guérir, et Mercadante se montrait son plus fidèle visiteur. Un matin, je me trouvais avec tous deux sur la terrasse de la maison du malade, on parlait encore de Rossini, et Lablache, tout en rendant justice au maestro incomparable, disait au bon Mercadante que dans ses œuvres, à lui, il se rencontrait plus d'un morceau que ne renierait pas le père du *Barbier de Séville*.

— Me comparer à Rossini !... moi !... s'écria Mercadante en se redressant de toute sa petite grandeur ; mais tu n'y penses pas, amico caro... je ne suis pas digne de dénouer les cordons des souliers de ce maestro... je pourrais les décrotter tout au plus...

Et Lablache et moi nous nous mîmes à rire de tout notre cœur en entendant cette humble et naïve profession de foi.

On ne peut pas quitter Naples sans aller visiter Pompéi, cette ville morte depuis bientôt deux mille ans, et dont la vue vous fait éprouver une impression indéfinissable; car rien de ce que l'on a vu, rien de ce que l'on est appelé à voir ne peut faire comprendre l'aspect de cette cité antique, sortie du tombeau où elle dort depuis des siècles et qui paraît avoir été habitée hier encore !

Ce n'est que depuis la conquête piémontaise que l'on a commencé des fouilles sérieuses à Pompéi, et déjà des succès importants ont couronné ces premiers efforts.

D'abord Garibaldi, alors tout-puissant, avait donné la direction de ces fouilles à Alexandre Dumas, qui eut le bon esprit de prendre sa place pour une sinécure, c'est-à-dire de ne faire toucher à rien, jusqu'au moment où le général de Lamarmora la lui redemanda pour la confier à un homme sérieux; aussi chaque jour maintenant amène-t-il une découverte nouvelle et intéressante.

L'an dernier, dans une petite rue située derrière la rue de Mercure, on aperçut un espace vide où apparaissaient quelques ossements ; on alla aussitôt chercher en toute hâte M. Fiorelli, — c'est le nom du directeur nommé par le général de Lamarmora, — lequel M. Fiorelli accourut au plus vite.

Devant la découverte qu'on lui montrait, il resta quelques instants plongé dans une rêverie profonde ; il pressentait que là on allait peut-être trouver des corps humains dans un parfait état de conservation ; mais il

songeait en même temps que ces nouveaux cadavres, comme les autres déjà découverts, allaient tomber en poussière au moment où l'air viendrait à les frapper. Tout à coup un trait de lumière lui traversa l'esprit; il fit délayer du plâtre qu'on versa aussitôt dans le tombeau, la même opération fut répétée sur d'autres points; après quoi l'on enleva soigneusement la croûte de pierre ponce et de cendre durcie qui enveloppait les malheureux dans leur linceul archi-séculaire; et l'on eut sous les yeux quatre cadavres, dont chacun raconte un poignant épisode de la catastrophe terrible qui les anéantit.

On peut voir aujourd'hui ces tristes restes au musée de Naples, rien n'est plus navrant et plus triste que ce spectacle; les momies égyptiennes ne peuvent pas en donner la moindre idée: sèches, noires, hideuses, elles ne rappellent en rien l'espèce humaine, tandis que les Pompéiens exhumés sont au contraire des êtres humains, et l'on assiste à leur mort, la plus épouvantable des morts.

L'un de ces corps est celui d'une femme; auprès d'elle on a trouvé quatre-vingt-onze pièces de monnaie d'or, deux vases d'argent, des clefs et des bijoux. Elle fuyait donc, emportant avec elle ses objets les plus précieux; mais, hélas! la lave marchait plus vite, et la malheureuse tomba sous la pluie de cendres qui l'étouffait. On voit qu'elle a dû se débattre longtemps dans d'horribles souffrances, son attitude est celle d'une affreuse agonie.

Derrière elle on a aussi relevé deux autres cadavres,



Une chambre récemment découverte à Pompéi. Dessin de Jules Gaildrau.

encore celui d'une femme et celui d'une jeune fille; elles étaient toutes les deux étendues sur la terre, comme sur un lit où elles semblaient dormir, la seconde, la jeune fille, presque une enfant, devait à peine avoir quinze ans... On peut reconnaître très-exactement le tissu de ses vêtements, la broderie de ses manches qui ne descendaient que jusqu'aux poignets et laissaient à découvert ses mains mignonnes, et aussi la broderie des petits souliers; mais ce qu'on voit surtout, ce qui serre douloureusement le cœur, c'est l'agonie de la dernière heure.

Elle avait relevé sa robe, la pauvre enfant, afin de garantir son visage de la pluie de cendre qui l'aveuglait; en courant elle est tombée la face contre terre, et, ne pouvant plus se relever, elle a appuyé sur un de ses bras sa tête frêle et charmante pour mourir comme on dort.

Le quatrième corps est celui d'un homme du peuple, une sorte de colosse. Il s'était couché sur le dos, sans doute pour regarder la mort en face; ses vêtements sont nettement marqués, les braies visibles et collantes, les sandales lacées aux pieds, et l'une d'elles percée par l'orteil, les clous des semelles sont apparents. Il porte à l'un de ses doigts un gros anneau de fer, sa bouche est ouverte, il lui manque quelques dents, son nez et ses joues se dessinent vigoureusement, mais les yeux et les cheveux ont disparu; la moustache seule est conservée entière. Enfin il y a, dans ce cadavre, quelque chose de martial et de résolu qui répond tout à fait à l'idée que nous avions tous de ces Romains, les anciens maîtres du monde.

On vient de retrouver aussi dans une maison de Pompéi des lits de bronze, enrichis d'ornements en argent, en or pur, et en écailles de tortues mâles.

La table faite de bois de citre, que les anciens préféraient à l'or, reposait sur des pieds d'ivoire, travaillés avec une perfection extraordinaire, et était recouverte par un immense plateau d'argent massif orné de ciselures et d'anaglyphes.

Le pavé de ce *triclinium* est en mosaïque, et, par un singulier caprice de l'artiste, il représente toutes sortes de débris de repas, comme s'ils étaient tombés tout naturellement sur la terre : des pattes de homard, des écailles d'huîtres, des têtes de perdrix, des coquilles d'œufs, des feuilles de salade, et représentés d'une façon si vraie qu'on est tenté de se baisser pour les ramasser.

Quant aux candélabres trouvés dans cette même maison, ce sont des objets d'art d'un travail et d'un fini admirables. Plusieurs sont en bronze, quelques-uns simplement en fer; mais ils se ressemblent beaucoup quant à



La Villa-Reale, à Naples. Dessin de H. Clerget.

la forme, et il faut les regarder de près pour s'apercevoir que le travail des uns est plus parfait que celui des autres.

Quelques-uns sont d'une richesse extrême; ainsi, il y a un candélabre de bronze, qui semble fait d'une liliacée; il se divise en deux branches, terminées toutes deux par une large fleur qui forme une espèce de bobèche. — Ces sortes de candélabres servaient aux Romains pour soutenir les chandelles de cire qu'ils brûlaient quelquefois, au lieu d'huile, dans les appartements; mais ce luxe ne pouvait être permis qu'aux gens riches ou prodigues. Vous le voyez, rien n'est nouveau sous le soleil, pas même les bougies. Un autre, plus riche encore et plus orné que le premier, soutenait deux lampes d'argent en forme de colombe; on a trouvé enfin à l'endroit des dieux lares une statue de Vénus, d'un travail admirable : elle est en bronze, haute d'un mètre, elle a des yeux d'émail, et elle porte encore, aux bras et aux jambes, un collier et des bracelets de pierres précieuses, parmi lesquelles figurent surtout de très-belles améthystes gravées.

Comtesse de BASSANVILLE.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. MÉRIMÉE (1).

II

Les bonnes actions et les chefs-d'œuvre. — CHARLES NODIER. — La mélancolie. — Les soirées de l'Arsenal. — M. MÉRIMÉE. — Apologie du Parisien.

J'ai déjà dit qui avait remplacé Laujon : c'est Charles Étienne, tout chaud de son récent triomphe des *Deux Gendres*, auquel le spectre de Conaxa n'avait point encore fait ombre. On sait la raison qui me dispense d'insérer ici le portrait de ce nouvel élu. Rayé des contrôles académiques en 1815 par ordonnance royale, M. Étienne reparut en 1829, à une autre place, qu'il céda quinze ans plus tard à Alfred de Vigny, dont les titres et la lignée vous ont déjà été exposés. Le vide laissé par Etienne fut comblé, jusqu'en 1817, par la réapparition de M. de Choiseul-Gouffier, dont je n'ai plus rien à dire.

Celui qui lui succède est un de ces hommes d'une célébrité mixte, qui se font plutôt louer pour leur caractère que pour leurs œuvres. Sa comédie de l'*Ami des lois* fut un événement politique. Représentée le 2 janvier 1792, vingt jours avant la mort du roi, elle éclata comme une bombe aux oreilles des hauts juges de la Convention.

Cette assemblée d'exécuteurs intrépides, qui s'apprêtait à décapiter la monarchie française, sortit un moment de sa majesté pour poursuivre un auteur comique. Comment faire cependant? Le public parisien voulait sa comédie, à ce point, dit-on, qu'il détint tout un jour prisonnier dans la salle du Théâtre-Français le commissaire municipal chargé de faire exécuter les ordres de la Convention. Il était dur d'avoir à prouver à l'auteur de l'*Ami des lois* que les lois n'avaient point d'amis dans une assemblée de législateurs.

On connaît les gentillesses de ce temps-là. Un journal modéré ayant écrit que l'auteur de la comédie était aristocrate, mais honnête homme, un membre de la Convention demanda en pleine séance depuis quand il était possible d'être en même temps honnête homme et aristocrate?

Mandé à la barre du haut tribunal, Laya fut accueilli par une rumeur d'imprécations qui ne lui permit pas de songer à se défendre. Il fut heureux de pouvoir s'échapper et de sauver sa tête.

Le malheur est que cette comédie, protestation courageuse contre la tyrannie populaire, ne soit pas un chef-d'œuvre. Je suis en mesure d'assurer qu'elle n'est rien moins. L'éclat de son succès fait plus d'honneur au citoyen qu'au poëte; et c'est ce que le roi Louis XVIII fit entendre par le compliment qu'il lui adressa lors de son élection : « L'Académie, lui dit-il, en vous nommant, acquitte la dette de la France entière! » Il n'est assurément pas possible de dire plus poliment à un auteur : « Vous valez mieux que vos écrits. »

J'ai vu commencer dans ma jeunesse la publication des *OEuvres complètes de J.-L. Laya, de l'Académie française.* Il en parut, je crois, deux volumes, contenant le Cours de Poésie française professée par Laya à la Faculté des lettres après la Restauration. Dans ces leçons, le professeur innove, en faisant remonter son enseignement un peu au delà de ce que le dix-huitième siècle considérait comme les temps historiques de la littérature française. Il y est à peine question de Ronsard et de la Pléiade. C'est le balbutiement de la critique moderne.

Après cette série de voyageurs, de chansonniers et de héros civiques, on a hâte de rencontrer un véritable écrivain, et j'avoue qu'en traçant ces dernières lignes ma plume a plus d'une fois regimbé contre ma conscience, tant j'étais impatient d'arriver à cette physionomie attrayante et sympathique dont le rayonnement éclipse si facilement ses devanciers.

Demandez à l'écho du *Musée des Familles* ce que c'est que Charles Nodier. Il vous renverra au tome I[er] de la collection et à ces charmantes *corbeilles de rognures* (1) où l'on apprend en quelques phrases tout ce que le savoir gagne à la lumière de l'esprit, et combien l'esprit profite à la nourriture de l'érudition. Tout Charles Nodier est là, dans ces courtes pages, et c'est, en effet, le privilége de ces natures foncièrement individuelles, d'être elles-mêmes jusque dans un article de dix lignes, jusque dans le *post-scriptum* d'une lettre. Or, dans deux lignes de Nodier, il y en a toujours une pour le savant et une pour l'homme d'esprit, et toutes les deux sont d'un poëte.

Je suis déjà assez ancien dans ce monde pour avoir vu de mes yeux cette mélancolique figure de l'auteur de *Jean Sbogar;* cette tête pensive inclinée au haut d'un corps long et maigre, comme le gramen au bout de la tige; cette bouche sinueuse faite pour le rire, et que l'habitude de la réflexion rendait sérieuse; ces pommettes saillantes, cet œil clair et curieux, abrité sous une arcade ogivale; ce dos courbé, soutenu par les mains croisées.

Tel on le rencontrait souvent, le matin sur les quais, le soir sous les galeries du Palais-Royal, seul, marchant lentement et jetant à droite et à gauche un regard enflammé au foyer intérieur de ses souvenirs et de ses pensées.

Le mot de « mélancolique » m'est revenu pour caractériser ces souvenirs déjà lointains. C'est qu'en effet il y a quelque chose de mélancolique ou plutôt même d'infortuné dans la destinée comme dans la personne de Charles Nodier.

Né dans une contrée où l'on ne rit guère, et dans un temps qui ne prêtait pas à rire, il eut une jeu-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

(1) *Musée des Familles*, t. I[er], p. 70, 106, 118, 155.

nesse triste, étouffée, effrayée. Il n'avait pas encore douze ans lorsqu'il vit la guillotine fonctionner en permanence sur la place de Strasbourg, où il était venu chercher des leçons de grec d'un certain Euloge Schneider, traducteur d'Anacréon, un des premiers hellénistes de l'Allemagne Il se trouva que ce Schneider, capucin défroqué, était devenu l'agent redouté de la Terreur en Alsace. Quelques jours plus tard, il fut, sur cette même place de Strasbourg, exécuté sous les yeux de son élève avant d'avoir pu lui donner sa première leçon. Dans un temps où les professeurs de grec se faisaient proconsuls, les études étaient nécessairement fort irrégulières. Qu'on imagine ce jeune homme épris des lettres antiques, enthousiaste de la gloire littéraire, obligé d'aller chercher de ville en ville et de retraite en retraite la paix et les conseils nécessaires à l'étude.

Lui-même a raconté dans des pages enchanteresses ces années de docte vagabondage et de travail furtif; les fuites précipitées d'une ville terrifiée où il avait eu à peine le temps de serrer la main d'un ami; les hégires mystérieuses sous la conduite d'un guide suspect; l'hospitalité donnée par des inconnus, les journées passées en cachette dans des fermes, dans des granges, dans des presbytères, où du moins il avait parfois la fortune de trouver un humaniste. Admettons, avec son spirituel successeur à l'Académie, qu'il y eut beaucoup d'imagination dans le malheur dont Nodier a accablé sa jeunesse, qu'il ne fit que *chasser aux papillons, alors qu'il croyait fuir les gendarmes*; admettons que la persécution dont il se crut l'objet de la part de la police de Fouché n'était qu'une protection déguisée; il reste encore dans les événements qu'il traversa, dans les infortunes tragiques dont il fut témoin et qui atteignirent ses plus chers amis, ses bienfaiteurs, ses maîtres, les héros de son admiration, assez d'horreur, assez d'effroi pour troubler une jeune tête et pour imprimer à une âme sympathique et douce cette habitude maladive de l'appréhension et de la défiance, que Nodier a nommée quelque part, en s'en accusant, la *monomanie du malheur*. Il est vrai que cette éducation, buissonnière s'il en fut jamais, fut au moins saine pour son intelligence. A cette école sans discipline et sans pédagogues, il contracta la haine du pédantisme, sentiment qu'il garda toute sa vie, et qui s'écoulait dans ses dernières années en accès d'ironie contre la barbarie des nomenclatures et du néologisme scientifique.

C'est pendant cette hégire studieuse qu'il composa, sans livres, dit-il, et sans autres ressources que celles d'une mémoire par besoin surexcitée, ce *Dictionnaire des Onomatopées*, son premier livre, ouvrage d'un enfant, aussitôt adopté par le Conseil d'instruction publique. Il butinait des étymologies dans ses souvenirs comme il collectionnait des plantes et des insectes dans les prés et dans les montagnes. Quels délicieux récits il a laissés de ces moments où le souvenir et la crainte du danger décuplaient la jouissance de la liberté : enivrements de la solitude, éloquence du ciel et de la verdure, attendrissements subits, courses éperdues à travers les champs et les bois, longues rêveries interrompues par la découverte d'une plante rare ou d'un insecte inconnu! C'était là, à la vérité, les belles heures, les heures sereines, les éclaircies trop rapides et trop courtes dans un ciel sombre et orageux.

Un des plus émouvants chapitres de ces mémoires de sa jeunesse est intitulé : *les Prisons de Paris sous le Consulat*; et combien l'atmosphère épaisse des cachots et des chambrées devait-elle peser aux poumons de cet enfant habitué à l'air vif des montagnes! Hélas! il n'avait pas vingt ans quand il en sortit. Un hasard où se révèle l'ascendant d'une destinée littéraire donna pour compagnons de captivité à Charles Nodier des littérateurs. C'était Ève Demaillot, le journaliste; le comte de Barruel-Bauvert, un des rédacteurs des *Actes des Apôtres*; Nicolas Bonneville, un traducteur; Renou, un chef vendéen, que la prison avait fait poëte; Betté d'Etienville, un romancier; et d'autres.

Le soin respectueux avec lequel Nodier parle de ces personnages, encore fameux de son temps, aujourd'hui à peu près complétement oubliés, témoigne d'une sympathie toute particulière et de quelques degrés supérieure à celle qu'il manifeste pour ses autres compagnons d'infortune. L'attention extrême avec laquelle il analyse le style des *Institutions* de Saint-Just et les discours de Robespierre, le souvenir net et juste qu'il a gardé de l'éloquence et des formes de langage des divers orateurs de la *Société populaire* de Besançon, relèvent du même sentiment. On reconnaît là l'homme qui a écrit un jour dans une préface : « Dès l'âge de seize ans je pressentais que j'écrirais! »

A la fin de ce chapitre des prisons se trouvent quelques pages pleines d'une émotion palpitante : c'est lorsque ce jeune homme, enfin délivré, s'élance dans la ville et se plonge dans la foule, étonné de n'être pas suivi, étonné plus encore de ne pas recevoir la bienvenue de tous ceux qu'il rencontre et de passer inaperçu, malgré sa joie débordante, au milieu de cette population inerte et aveugle. Bientôt la foule, qui s'épaissit autour de lui et dont les rangs le pressent, le porte, sans qu'il s'en doute et tout étourdi encore de son aventure, sur le quai de l'Horloge, puis sur la place de la Cité. La place est encombrée de curieux; les gendarmes, le sabre en main, piaffent pour garder le passage entre les flots envahissants d'une mer d'hommes. Tout à coup une rumeur s'élève au-dessus de ces mille têtes : un fiacre escorté par des soldats débouchait par la grille du palais. L'œil de Nodier plonge à travers la portière ouverte, et s'y attache aussitôt avec une fixité désespérée : il venait de reconnaître deux de ses compagnons du matin, deux chefs vendéens qu'on allait fusiller à la plaine de Grenelle. Ce n'était pas la première fois que la mort, la mort violente, inopinée, soufflait sur les affections de Nodier. Que de banquets dont il avait été l'hôte et dont il n'était plus, au bout d'une année, que le seul convive survivant, depuis le dîner sinistre fait chez Euloge Schneider, à Strasbourg! Plus tard dans sa vie, il dut souvent trouver quelque peine à refaire le compte de ces têtes coupées, et dont quelques-unes étaient des têtes illustres, ou du moins fameuses : Mallet, Pichegru, Oudet, Georges, Armand de Chateaubriand. Ajoutons qu'il avait logé dans la chambre même de Charlotte Corday, rue des Vieux-Augustins, et qu'il avait connu personnellement Saint-Just et Robespierre le jeune. Comment son esprit ne se serait-il pas égaré quelquefois parmi ces ombres, les unes chères, les autres détestées? Il n'en faut pas tant pour tourner à l'hypocondrie, que ces transes répétées, à chaque coup de la machine homicide, et que renouvelait à chaque fois la crainte d'apprendre la

radiation d'un nom connu, souvent d'un nom aimé !

Lorsque, au retour des Bourbons, Nodier revint s'établir à Paris définitivement, dix années de voyages et d'existence précaire s'étaient ajoutées au dur apprentissage de sa jeunesse. Il avait été successivement correcteur d'imprimerie, enlumineur d'estampes, puis secrétaire d'un Anglais célèbre, le chevalier Croft, savant bizarre qui prétendait éclairer d'une nouvelle lumière le texte des écritures anciennes en en corrigeant la ponctuation; puis professeur à Laybach, puis journaliste à Trieste pendant la domination française dans les provinces illyriennes. Il rentrait en France, fatigué de sa vie errante et de ses continuelles vicissitudes, mais plein de confiance dans l'avenir, il faut le croire, et très-décidé à poursuivre cette carrière littéraire où il avait déjà donné pour gages le *Peintre de Saltzbourg*, *Stella ou les Proscrits*, les *Tristes*, le *Dictionnaire des Onomatopées*, et quelques autres œuvres.

On a souvent fait honneur à Nodier, et il s'en est souvent fait honneur lui-même, d'avoir pressenti le premier un renouvellement, une renaissance de la littérature. Ce pressentiment l'avait saisi dès sa jeunesse, aux heures de méditation forcée de la prison et de la cachette, où sans doute la poésie chevrotante de l'*Almanach des Muses*, les fadeurs à la Louvet, les imitations emphatiques de l'antiquité républicaine lui semblaient un langage bien insuffisant pour les passions ardentes développées par la Révolution. Les fleurs de rhétorique que la routine faisait pousser de temps à autre sur la tribune lui paraissaient ridicules, comparées à l'éloquence énergique et diserte des entretiens de Sainte-Pélagie. Il se disait que cette lave enflammée, qui avait rasé jusqu'à la racine des institutions, avait naturellement et conséquemment brûlé sur pied et réduit en cendres les vieux tropes et les vieilles images; et que cette société en convulsion, dont la vie se débattait au pied de l'échafaud, ne pouvait s'exprimer ni chanter comme les colombes privées de la volière du vieux Laujon. D'où viendrait le *nouveau*, il ne le savait. Mais il notait attentivement et l'accent passionné des Vendéens furieux de leur défaite, les éclats véhéments des sectateurs de la Montagne, et surtout les ellipses, les figures, les élans du langage populaire, déjà persuadé dès lors de ce qu'il a écrit depuis, que, « dans les lettres comme dans les institutions, c'est le peuple qui renouvelle tout, parce qu'il ne vieillit pas. » Les éléments de cette rénovation qu'il attendait, qu'il prévoyait, il les trouva plus tard dans une étude scrupuleuse du vocabulaire, dans la comparaison rigoureuse du mot en usage avec son étymologie, et dans l'habitude poursuivie de dégager le sens propre de chacun sous les abus de la convention et de la mode. Et par cette lutte sincère et qui demande plus de courage qu'on ne le croit, il acquit le style le plus *propre*, le plus juste, le plus clair, et en même temps le plus varié et le plus riche qu'on ait parlé au dix-neuvième siècle. Mais, dès ce temps-là déjà, on peut le dire, il était sur la voie. Il s'était placé au point de départ, dans cette étude des onomatopées, de ces mots primitifs, créés à l'imitation des bruits de la nature, et qu'il considérait comme le fonds originel des langues, selon une théorie que l'on a pu contester, mais qui n'en est pas moins séduisante pour l'esprit d'un philosophe et d'un philologue.

La Restauration apportait à Nodier cette paix, ce loisir qui lui avaient toujours manqué. C'était la terre promise après le désert. Il allait pouvoir conduire à fin ses travaux tant de fois interrompus, s'abandonner avec sécurité à ses rêves et décupler ses forces par la continuité.

Malheureusement, au moment où arrivaient pour lui cette liberté et ce loisir, Nodier avait quarante ans. Cette rénovation qu'il avait prophétisée, qu'il appelait de tous ses vœux, se produisait autour de lui dans les tentatives d'écrivains plus jeunes, qui ajoutaient à l'intérêt de ces luttes nouvelles le charme de la jeunesse et l'éclat d'une imagination qui s'éveille. Nodier, lui, était mûr : il pouvait diriger ce mouvement dont il avait calculé les phases; il n'avait plus cette ignorance heureuse qui se compromet pour une cause et se jette en courant dans l'inconnu, sans peur de l'absurde et sans souci du *qu'en dira-t-on*. Il était Mentor, et n'était plus Télémaque. Les Télémaques, qui se passaient volontiers de l'avis des vieux sages, publiaient les *Méditations*, les *Odes et Ballades*, *Éloa*, les *Études françaises et étrangères*. Ils jetaient le défi au public et à l'Académie dans des préfaces raisonnées et déduites, qui ressemblaient à des *ultimatum*. L'Académie fulminait contre eux, il est vrai; mais les salons, émerveillés de la témérité de ces novateurs, les indemnisaient par des sourires et par des larmes des périls de la persécution. C'était une rage, une folie. Les petits journaux s'en mêlèrent, et aussi les petits théâtres, et aussi la caricature. Jamais on ne vit d'un côté pareille fureur, de l'autre pareil engouement. Paris, la France, l'Europe se partagèrent en deux camps, l'un pour censurer, l'autre pour applaudir; et si les autorités étaient toutes dans le premier, tout ce qui aime la nouveauté, le plaisir, la jeunesse, tout ce qui vit d'émotions et d'enthousiasme, c'est-à-dire les femmes, les jeunes gens, les vieillards indulgents ou qui ne veulent pas vieillir, voulut faire cortége et rempart à ces aimables excommuniés, à ces poëtes nés d'hier, qui réveillaient l'esprit et le goût par des noms nouveaux, par des sensations étranges, de l'imprévu, de la passion, qui rouvraient le champ aux discussions et aux batailles, et à qui les orthodoxes de l'Académie refusaient le pain et le sel, pour les punir de leurs vingt ans. C'était la prophétie de Nodier qui se réalisait. Seulement la réalité dépassait la vision. Nodier avait prédit l'avénement d'une nouvelle littérature, de nouveaux poëtes; et il en venait tant, qu'ils l'étouffaient.

L'éclat de l'avénement menaçait d'éclipser celui qui l'avait prédit.

Un autre eût boudé : mais Nodier aimait trop sincèrement les lettres pour voir autre chose que leur triomphe dans ce délire d'une société ravie d'échanger l'ennui de la satiété contre les transes de sa surprise et de la contradiction. Lui, qui n'avait jamais eu de jeunesse littéraire, ou du moins dont la jeunesse littéraire avait été si longtemps ajournée, il se prit d'amour pour cette jeunesse heureuse qui pouvait parler à son heure, et qui trouvait à son premier cri la foule attentive et passionnée. Au lieu de se draper dans sa toge et de se retrancher majestueusement derrière son savoir et son expérience, il se jeta sans marchander dans les rangs des nouveaux venus, disant à ceux-ci : Mon maître, à ceux-là : Mon frère; et, les prenant par le bras, il les introduisit tous dans son salon de l'Arsenal.

L'Arsenal! c'est la belle date dans la vie de Charles Nodier, que le jour où le roi Louis XVIII, en récompense de son dévouement aux lettres, le préposa à la direction de cette bibliothèque célèbre, et le logea dans

les appartements de Sully. Toute la littérature contemporaine y entra avec lui, a dit M. Francis Wey, son biographe. Et en effet, lisez les Mémoires d'Alexandre Dumas, feuilletez les poésies d'Alfred de Musset, compulsez les causeries de Sainte-Beuve et les feuilletons de Jules Janin; interrogez, en un mot, les souvenirs écrits ou vivants de tous ceux qui ont été l'avenir en ce temps-là; tous, à ce mot d'Arsenal, vous répondront par un sourire et vous remercieront d'avoir réveillé dans leur mémoire le souvenir des premières espérances et des premiers encouragements. L'Arsenal fut alors pour les poëtes ce qu'était dans le même temps pour les musiciens le salon hospitalier et tutélaire de Mme Panckouke. « Va-t-il chez Mme Panckouke? » demandait-on de quiconque chantait, composait, tirait l'archet ou touchait le clavier. De même, cette simple apostille : « Il va à l'Arsenal, » valait presque un diplôme pour tout écrivain nouveau de rimes ou de prose. C'est de l'Arsenal qu'est partie la recommandation qui ouvrit les portes du Théâtre-Français à l'auteur de *Christine* et de *Henri III*; c'est à l'Arsenal qu'ont été fêtées les *Orientales* et *Notre-Dame de Paris*.

Chacun, dans la grande boutique
Romantique,
Avait alors, maître ou garçon,
Sa chanson;

Nous allions brisant les pupitres
Et les vitres,
Et nous avions plume et grattoir
Au comptoir...



Une soirée à l'Arsenal, d'après Tony Johannot. Dessin de Perrot.

Lorsque, rassemblés sous ton aile
Paternelle,
Échappés de nos pensions,
Nous dansions,
Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal!

Cherchez le reste dans les *Poésies nouvelles* d'Alfred de Musset, et vous aurez tout le tableau : les lectures coupant les conversations, la danse succédant aux lectures; et, dans les coins, les affamés de gloire, les quakers de l'art et de la lyre, causant et discutant, couverts par le bruit des danseurs et par les sons du piano. Le poëte les a nommés tous : Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve, les deux Deschamps et lui-même. Il pouvait ajouter le clan des prosateurs : Dumas, Janin, Jal, Francis Wey, Taylor, et aussi le clan des artistes : David d'Angers, Cabat, Gigoux, Louis Boulanger et les deux Johannot, dont l'un, Tony, a payé la dette du crayon par une élégante eau-forte qui fait un digne pendant aux strophes légères du poëte.

Ainsi donc, au moment où la vie littéraire commençait pour lui, la vie telle qu'il l'avait si longtemps souhaitée, calme, studieuse, régulière, Nodier était déjà quelque chose comme un père, un patron. Non pas qu'il eût vieilli, grand Dieu! Nodier ne pouvait pas vieillir! « Il est mort le plus jeune de nous tous, » a dit Jules Janin. Il en était de la jeunesse de Charles Nodier comme du sourire des gens malheureux, qui paraît toujours neuf, parce qu'il a peu servi. Les émotions poignantes qui avaient assombri son imagination et usé son énergie, qui avaient changé son enthousiasme en résignation et son audace en méfiance, avaient laissé vivre en lui la petite fleur des sentiments tendres et des amours candides. Elle s'était conservée sous l'orage, sans rien perdre ni de sa fraîcheur, ni de son parfum. Aussi tous les ouvrages de Nodier, les derniers comme

les premiers, ont-ils une odeur d'innocence et de virginité. Les derniers comme les premiers, ai-je dit? J'ai tort; j'aurais dû dire les derniers surtout. C'est, en effet, principalement dans les œuvres de la seconde moitié de sa vie que Nodier s'est complu à faire revivre les impressions de son âge poétique, en les dégageant de ce que l'esprit d'imitation et l'influence des modes littéraires ont donné de trop artificiel et de guindé à ses premières compositions. Les jeunes gens nés au village, ou du moins dans ces provinces reculées où les villes confinent aux champs et aux forêts, ont d'ailleurs cet avantage sur les citadins, d'une jeunesse plus chaste, plus romanesque et plus féconde en gracieux souvenirs. L'éveil de leur sensibilité, préservée des excitations et de l'enseignement précoce des grandes villes, est un phénomène naturel et spontané. Si le poëte dont parle Sainte-Beuve, ce poëte que chacun porte en soi, et que, communément, l'on tue à l'âge des réalités, si ce poëte-là a chance de survivre ou de revivre quelque part, c'est bien dans le cœur de ces honnêtes enfants des campagnes, dont la jeunesse est une romance. Charles Nodier a décrit, dans des pages que je ne me ferai pas le tort d'insérer ici, la volupté spirituelle que causent aux hommes fatigués et déçus par la vie ces retours vers les premières années. Lui, qui fut dans son jeune âge plus poëte que nul autre, et en qui le poëte ne mourut jamais, il trouva, pour parer ses chers souvenirs, toutes les ressources d'un talent mûri, tous les trésors accumulés pendant trente-cinq ans d'études grammaticales et lexicographiques. *Séraphine, Thérèse, Clémentine, Mademoiselle de Marsan*, la *Neuvaine de la Chandeleur* sont non-seulement de délicieux récits, mais les œuvres les plus parfaites d'un maître en l'art d'écrire, de l'écrivain qui a été, au commencement de ce siècle rénovateur, le plus rigoureux censeur des mots et des formes.

Peu d'existences littéraires sont aussi instructives que celle de Charles Nodier, par la raison que nul n'a plus demandé au travail. En parcourant le catalogue de son œuvre, on voit chaque année apporter une conquête, un progrès. Les études entomologiques de sa première jeunesse lui avaient donné le goût des classifications et des recherches minutieuses. L'examen comparatif des dictionnaires, dont il fit son occupation assidue dans un temps où il n'avait pas le choix des lectures, lui enseigna l'horreur de l'équivoque et du convenu, et lui révéla, d'ailleurs, cette loi, que c'est de la propriété des mots que dépendent la justesse et le brillant du style. Quelle distance de *Stella ou le Proscrit* aux *Souvenirs de jeunesse* et du *Peintre de Saltzbourg* à la *Fée aux miettes!* Qui reconnaîtrait dans *Lord Ruthwen ou les Vampires* l'auteur d'*Inez de las Sierras* et de *Franciscus Colonna?* Car c'est dans les œuvres d'imagination surtout que l'on peut suivre la marche du style et du talent. Dans ces premiers ouvrages, il semble que l'auteur se modèle sur le style des traducteurs des romans étrangers, si fort à la mode en ce temps-là. Quel embarras dans la phrase, quelle langueur, quel pénible travail d'imitation et de mémoire! Passez de ces pages hésitantes, entrecoupées d'exclamations, d'apostrophes et de traînées de points, au merveilleux début du chapitre intitulé *Suites d'un mandat d'arrêt* (1), à cette fête, à ce délire d'un prisonnier de dix-huit ans échappé à ses gardiens, et qui se roule dans l'herbe, embrasse les arbres, interpelle comme des amis les insectes qui volent et les fleurs que l'air balance, associant toute la création au bonheur de sa délivrance et à l'ivresse de son succès; et vous aurez les deux bouts de la route, la page de l'écolier qui cherche, et la page du maître sûr de lui-même. Mais entre les deux, il y a l'Étude sur La Fontaine, *Jean Sbogar*, les Mélanges de littérature et de critique, *Smarra, Trilby*, le *Dictionnaire des onomatopées*, l'*Examen critique des dictionnaires de la langue française*, les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, le *Dernier Banquet des Girondins, Mademoiselle de Marsan*, les *Sept Châteaux du roi de Bohême*, ce livre ironique que l'on n'a pas encore compris, et où l'auteur a voulu montrer tous les tons, — un centon de mouvements, comme *Smarra* est un centon de phrases et de figures.

(1) *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, t. II.

C'est donc avec une juste connaissance de ses titres que Nodier a pu dire dans son discours de réception (un des plus nets, par parenthèse, et des plus substantiels qui aient été prononcés dans l'illustre enceinte), que c'était un philologue que couronnaient les suffrages de la Compagnie.

La gloire de Charles Nodier est d'avoir été poëte, en prenant ce mot dans le sens large que lui donnaient les anciens, celui d'inventeur. Son rôle fut d'avoir compris qu'une révolution dans les institutions et dans les mœurs doit nécessairement produire une révolution dans les lettres, et que toute révolution littéraire doit procéder par un remaniement du matériel de l'art d'écrire. Il représente une phase nécessaire dans le mouvement des lettres au dix-neuvième siècle, ce que j'appellerai la phase scientifique. Au moment où la poésie renaissante se développait dans l'orgueil de sentiments nouveaux, il cria à ces jeunes maîtres : Apprenez la langue; et pour être immortels, devenez écrivains! Un jour, dans un de ces articles où sa modestie s'humiliait plus que de raison devant les jeunes talents dont il se faisait le héraut (1), Nodier fit monter sur le même char d'apothéose Lamartine et Victor Hugo. Sa place est entre les deux : entre le poëte de sentiment et le poëte artiste.

Ainsi que je l'ai dit en commençant, de Charles Nodier à son successeur la transition est facile. Par opposition à la fatalité ironique qui trop souvent donne à l'Académie la place d'un philosophe à un vaudevilliste, et à un historien la place d'un chansonnier; cette fois, la succession d'un littérateur a passé dans des mains vraiment littéraires. « En vous, monsieur, revivent l'érudit, le littérateur, le philologue, le romancier et l'historien. » Ainsi s'est exprimé dans sa harangue M. Étienne, qui présidait l'Académie française le jour où elle reçut M. Mérimée. Et si j'avais quelque chose à corriger dans cette déclaration, ce ne serait que la trop complète assimilation qu'elle prétend faire du successeur au défunt. Car, si les Études sur la guerre sociale correspondent aux souvenirs de la Révolution et de l'Empire, si *Colomba, Carmen* et le *Vase étrusque* rentrent bien dans le genre d'*Inez de las Sierras*, de *Jean Sbogar* et de *Mademoiselle de Marsan*; si l'archéologue peut même jusqu'à un certain point compenser le bibliophile, je ne vois rien dans le bagage littéraire de M. Mérimée qui réponde directement au *Dictionnaire des onomatopées*, à l'*Examen critique des dictionnaires*, et aux *Éléments de linguistique*; et c'était peut-être

(1) Article sur les *Feuilles d'automne* de Victor Hugo. *Revue de Paris*, du 11 décembre 1831.

beaucoup prétendre du nouvel élu que de l'associer à la Commission du *Dictionnaire historique de la langue française*, dont Nodier avait été le membre le plus actif. Dire en quoi M. Mérimée diffère de Nodier, ce sera le définir lui-même. La différence entre eux est plutôt dans l'application de leurs facultés que dans les facultés mêmes de leur esprit; c'est des deux parts même soin de la correction, de la perfection du style, pareille curiosité, égal amour de l'étrange et du nouveau, le goût des voyages et des littératures inconnues. Nodier a été l'un des premiers croyants à Gœthe et à Schiller, à Walter Scott et à Byron; M. Mérimée, après s'être inspiré de bonne heure du génie de la littérature espagnole, a été le premier traducteur de Pouschkine et de Gogol. L'un et l'autre, dans leur jeunesse, ont battu le pays, Nodier, en Suisse et en Italie; M. Mérimée, en Corse et en Espagne. L'un et l'autre, à quinze ans de distance, ont visité ces contrées, alors figurées à l'état de steppes sur la mappemonde littéraire, de l'Illyrie, de la Dalmatie, de la Bulgarie et de l'Herzégovine, et, pour tous deux, ce voyage a été l'occasion d'un livre. Mais ici s'arrête l'analogie. Nodier a rapporté de Trieste un roman sincère, écrit, d'après ses déclarations ultérieures, sur les pièces historiques, *Jean Sbogar*; un roman qui, par la fidélité des descriptions, peut servir de guide et de mémento aux voyageurs. Quant à M. Mérimée, il a raconté plus tard, à l'âge des aveux, de quelle façon avait été composée l'Anthologie publiée par lui en 1827, et qui révéla au lecteur français le génie des improvisateurs morlaques et la gloire d'Hyacinthe Maglanowitch, le plus célèbre d'entre eux. Il a raconté ce projet de voyage, de Venise à Raguse, en compagnie de son ami J.-J. Ampère, et dont les frais devaient être remboursés au retour par les libraires auxquels on en vendrait la relation.

Seulement, au moment du départ, les amis firent cette réflexion sage, que les voituriers ne leur feraient pas crédit, et qu'il valait mieux toucher l'argent d'avance. « Je lus, dit M. Mérimée, le *Voyage en Dalmatie*, de l'abbé Fortis, et une assez bonne statistique des anciennes provinces illyriennes... J'appris cinq à six mots de slave, et j'écrivis, en une quinzaine de jours, la collection de ballades que voici. Cela fut mystérieusement imprimé à Strasbourg, avec notes et portrait de l'auteur. Mon secret fut bien gardé, et le succès fut immense (1)... »

Remarquons en passant, le parallèle nous y convie, que le Voyage de Fortis, dont l'auteur de la *Guzla* s'aida pour perpétrer son petit méfait littéraire, avait été traduit par Charles Nodier.

Ainsi donc, le premier ouvrage de M. Mérimée fut, c'est lui-même qui le dit, une mystification. Ces travestissements sont dans son humeur. Plus d'une fois, il s'est plu tantôt à dérouter l'attention du public par l'anonyme, tantôt à lui donner le change par la substitution, à preuve la *Double Méprise*, à preuve le Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole, publié avec la biographie et le portrait du pseudo-auteur, ni plus ni moins que pour Hyacinthe Maglanowitch, et encore de vieux amateurs m'ont-ils dit que le portrait placé en tête de cette première édition n'était autre que celui de l'auteur travesti en femme. Cet amour des déguisements, ce penchant à mystifier le lecteur et à lui tendre des piéges, est un des traits de caractère qui, suivant moi, distinguent M. Mérimée de son prédécesseur. Nodier a pu, pour appuyer sur son argumentation, signer des noms de *Néophobos* et d'*Old-Book* quelques boutades satiriques contre la manie des innovations; il a pu donner comme traduction de l'esclavonien son conte fantastique de *Smarra*, pour faire accepter plus facilement une donnée étrange à un public mal préparé; il a pu encore, par un sentiment de pudeur et de dignité, présenter ses Souvenirs de jeunesse comme écrits sous la dictée d'un personnage imaginaire, procédé fort usité, d'ailleurs, et presque de rigueur en ce temps-là. Mais jamais il n'aurait été si loin que d'inventer une littérature, ou de raconter un voyage qu'il n'avait pas fait. La raillerie n'était pas sa muse; il avait de trop bonne heure épousé la mélancolie. Il faut le dire aussi : rien ne ressemble moins à l'odyssée de Charles Nodier que l'odyssée de son successeur. « Plus heureux que votre devancier, a dit encore M. Étienne, vous êtes né dans des temps moins orageux; le calme de vos études n'a pas été troublé par le bruit du Forum... Vos voyages ont commencé au moment où finissaient vos études classiques... » Heureuse vie, en effet, que celle où les années de voyage succèdent aux années d'apprentissage, sans trouble et sans tempêtes! M. Mérimée partit donc; il se mit en route librement et gaiement. Nous savons ce qu'il a vu par ce qu'il a raconté. La *Vénus d'Ille*, *Matteo Falcone*, *Colomba*, *Carmen* nous ont promené aux Pyrénées, en Corse et en Castille. Nous y avons vécu par les yeux d'un homme qui sait voir et qui sait renfermer de grands espaces et de grands ensembles dans des formules précises et vivantes. C'est là, en effet, le rare et merveilleux talent de M. Mérimée; les effets que d'autres obtiennent par l'abondance, par la multiplicité, par une fidélité sans omission, il les produit par la concentration. Qui n'a pas vu s'allonger derrière la maison de Matteo Falcone le maquis de Porto-Vecchio dont la description tient une demi-page? Ce qu'il ne montre pas, M. Mérimée le fait deviner au lecteur; et sa concision est plus suggestive que les plus minutieuses descriptions. Bien des gens lui ont imputé cette concision à sécheresse et même à stérilité. Ils ne prenaient pas garde que si l'artifice est différent, l'art est le même. Pourvu qu'à la lecture la vision soit complète; pourvu que, le livre fermé, le souvenir reste puissant, le miracle est fait; et le livre, comme dit le maître, est de main d'ouvrier.

Il est encore un autre pays que M. Mérimée a bien vu, c'est Paris. La *Double Méprise*, le *Vase étrusque*, *Arsène Guillot*, l'*Abbé Aubain*, ne sont pas seulement de charmants contes; c'est de ton et d'invention de véritables aventures parisiennes. On a dit de Charles Nodier qu'il n'avait jamais pu, pendant trente ans de séjour à Paris, perdre l'accent de son pays comtois; M. Mérimée, si loin qu'il soit allé, si longtemps qu'il ait séjourné dans les latitudes extrêmes du Midi et du Nord, n'a jamais perdu le ton parisien. Dans les montagnes de la Corse comme au cirque tauromachique de Séville, à la peu hospitalière Venta del Cuervo de la Castille, comme dans le réduit périlleux de la Carmencita de Cordoue, c'est toujours le Parisien qui parle; le Parisien curieux de tout et ne s'étonnant de rien, facile à l'admiration, plein d'enthousiasme, naïf au point de sympathiser avec un bandit et de s'intéresser au malheur d'une grisette; mais craignant comme une tache à son gilet le reproche d'affectation et de sensiblerie. Certes, il était

(1) Préface de la nouvelle édition de la *Guzla, ou Choix de poésies illyriques*. Bibliothèque Charpentier, 1840.

aisé de faire du mélodrame avec *Carmen*. On pouvait se souvenir du précepte d'Horace pour faire tomber quelques larmes de plus sur le pauvre lit de la pauvre Arsène Guillot. Mais à quoi bon pleurer? Si l'aventure est vraie, l'auteur aura été ému sans doute en l'écoutant conter, et c'est de cette émotion que son œuvre est faite : mais pourquoi feindrait-il les sensations du premier moment, alors qu'il ne songe plus qu'à faire un bon ouvrage? Bien plus; de quel droit l'auteur irait-il mêler ses propres larmes à cette histoire, quand les deux acteurs principaux du drame, la grande dame et le dandy, au chevet de la mourante, se font un point d'honneur de se cacher l'un à l'autre leur douleur et leur pitié? Hélas! la vie est ainsi faite. C'est le poëte qui l'a dit : il y a une pudeur pour les sentiments comme il y en a une pour le corps. Et c'est l'honneur, oui, l'honneur, qui souvent nous porte à cacher les mouvements de notre âme, même les plus avouables, même les plus glorieux. Que fera l'historien d'une société qui s'est donné de telles lois? L'aventure qui l'a ému, il vous la



Charles Nodier et Prosper Mérimée. Dessin de Mès.

conte telle qu'il la sait. C'est à votre tour d'être ému, si vous avez des nerfs; c'est à vous surtout d'admirer le talent du conteur, si vous avez de l'esprit. Le mélodrame! c'est là justement l'écueil menaçant, l'*Adamastor* de l'esprit parisien. Cet esprit doublé de critique, parce que tout Parisien a de bonne heure vu beaucoup de choses et jugé beaucoup de gens, a nécessairement horreur du charlatanisme et aime à se mouvoir dans la sincérité, à une égale distance du théâtre et de la tribune. C'est cet amour du vrai, ce dédain de la convention et du *poncif* qui ont permis à M Mérimée, en qui je salue le Parisien par excellence, d'être à la fois savant sans pédanterie, historien sans emphase, curieux sans manie, voyageur sans hâblerie, conteur sans déclamation, et de l'alliage de ces divers mérites de composer un des talents les plus purs et l'une des physionomies les plus sincèrement originales de la littérature contemporaine.

CHARLES ASSELINEAU.

LE PANTHÉON DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

I. — PEINTRES ET DESSINATEURS.



La palette des peintres. Composition de Bertall.

Mon cher Directeur,

Ai-je besoin de vous apprendre que toutes les célébrités contemporaines sont successivement venues poser devant mon objectif? Je vous dirais bien que mon atelier est situé rue Boissy-d'Anglas, si je ne craignais de paraître

battre la caisse à mon profit. En tout cas, que penseriez-vous de l'idée d'offrir au *Musée des Familles* le dessus du panier de mon album photographique ? Essayons une fois, et si le public veut bien applaudir à *la Palette des peintres,* eh bien, nous verrons à lui donner une suite un de ces jours.

Je prends donc ma baguette, et comme le physicien qui montre au public la lanterne magique :

— Ceci, dis-je, vous représente *M. Ingres,* debout dans la chaire de vérité, prêchant que la ligne est tout, que le reste n'est rien. Ses élèves fidèles, *Amaury Duval, Timbal, Pichon,* écoutent avec respect la précieuse parole.

Cabanel seul commence à redresser, dans une attitude fière, sa vigoureuse personnalité ; *Gérome* étudie à la loupe de précieux détails ; *Baudry* et le gracieux *Toulmouche,* aux ailes de papillon, dit le bonheur des enfants et la tranquillité des parents, complètent le groupe.

Un peu plus bas, voici les peintres charmants que l'on a surnommés les peintres à l'eau de rose, *Chaplin* et *Dubufe,* tous deux froissant entre leurs doigts les riches velours et les élégantes soieries ; auprès d'eux *Landelle* et *Vidal,* les adorateurs de la beauté.

Au-dessous de la chaire de M. Ingres, *M. G. Courbet,* un balai à la main, prêche la croisade du naturalisme. Quelques robustes compagnons de saint Antoine entonnent à sa gloire une cantate, dans laquelle le chat de *M. Manet* fait vigoureusement sa partie ; *M. Manet* lui-même se livre à des écarts bizarres, et la société des aquafortistes d'applaudir.

Tout au bas de la palette, voici venir les durs à cuire, le général *Pils,* qui bat la charge avec l'entrain du vieux troupier, le terrible *Yvon,* qui le suit l'arme au bras, puis *Armand Dumaresq, Beaucé, Bellangé* fils et *Protais,* le peintre des zouaves.

Au-dessus du R. P. Ingres, le groupe des myopes et à sa tête le grand *Meissonier,* derrière lui son lieutenant général *Fichel,* chaussé des bottes du maître, puis *Meissonier* junior, *Mazaroz,* un Meissonier espagnol, *Penguilly l'Haridon, Chavet, Fauvelet* et tous les amoureux des infiniment petits.

A gauche, reconnaissez-vous *Corot,* qui réchauffe sa vieillesse aux ardeurs de ce soleil couchant, et puis le vigoureux *Français, Daubigny,* le peintre des eaux et des bois, *Diaz,* qui a broyé sur sa palette un rayon de l'astre radieux, *Lambinet, Jules Dupré* et *Rousseau,* le Jean-Jacques du paysage ?

Non loin d'eux, voici *Rosa Bonheur* et ses bœufs, *Jadin, Melin, de Balleroy* et leurs chiens.

Dans le bas, et en dehors de la palette, le public regarde et juge. Enfin, dans le haut, court sans ordre la troupe légère des dessinateurs, les frères *Janet,* au crayon infatigable ; *Doré,* jonglant, de toute la vigueur de son talent, avec la Bible, le Dante et Don Quichotte, l'élégant *Foulquier, Daumier,* le grand *Gavarni, Vernier* et *Cham,* les colonnes vivantes du *Charivari* ; l'adroit *Grevin,* le brillant *Morin, Marcellin,* de *la Vie parisienne,* et, si j'ose m'exprimer ainsi, votre tout dévoué

BERTALL.

LYDIA.

HISTOIRE D'UNE DEMOISELLE DE COMPTOIR (1).

I. — LA FORÊT.

L'air était pur, le vent léger et chaud apportait des senteurs parfumées, et les nuages vaporeux qui glissaient dans le ciel semblaient, en passant devant le soleil, comme un voile de gaze jeté sur un foyer trop ardent. C'était le milieu du jour, et l'on trouvait très-naturel que les rares promeneurs qui parcouraient la forêt d'Halzberg eussent choisi une douce manière de voyager, ainsi que le faisait un fort beau jeune homme, à demi couché dans une calèche découverte qui roulait sans qu'il fît un mouvement. Sa nonchalance pourtant n'avait rien d'ennuyé, et ses regards, pleins de vie, paraissaient assez intéressés au spectacle de la nature pour faire deviner que ce n'était pas un de ces jeunes gens vulgaires qui affectent de se montrer dégoûtés de tout, peut-être, hélas ! parce qu'ils n'ont eu ni la possibilité, ni la faculté de jouir de rien.

Albert de Stenneville avait vingt-six ans ; il était beau de cette beauté qu'aiment les femmes comme il faut, parce qu'elle fait pressentir une âme intelligente ; il possédait aussi cette dignité calme qui annonce la force morale, cette supériorité, la seule peut-être par laquelle une femme distinguée sent qu'elle trouverait du bonheur à se laisser dominer. S'il se promenait ainsi seul et rêveur, c'est que la mort d'une mère tendrement aimée lui faisait éviter les plaisirs. De toute la foule qui se trouvait aux eaux où il s'était arrêté, il ne comptait voir que le comte de Renaud, vieux général, ancien ami de sa mère, avec qui il pourrait parler d'elle, et qui venait tous les ans prendre les eaux, croyant toujours s'y débarrasser de ses rhumatismes, et n'y perdant jamais en définitive que son argent.

Le général avait vu Albert enfant, et s'intéressait vivement à lui. Il pensait à le marier à une de ses nièces. Et, en attendant, le vieux malade, comme le jeune homme, se retrouvaient à Paris, dans les salons pendant l'hiver, et aux eaux pendant la belle saison. Mais, accoutumé à l'élégance, Albert n'en faisait pas l'affaire de sa vie, et quand il rêvait à son avenir, c'était à des sympathies, à des plaisirs pour l'esprit, à un monde intelligent où il exercerait ses plus nobles facultés, c'était surtout à un amour tendre et sincère qui donnerait du prix à tout le reste.

— Si je me marie, disait-il, le matin même de ce jour-là, au vieux général, ce sera un acte de ma raison dirigée par mon cœur ; c'est parmi les femmes bien nées, bien élevées, que je choisirai ma compagne, l'amour même le plus violent ne m'entraînera jamais à une folie...

(1) Le fond de cette histoire est vrai, et a fait grand bruit dans les salons parisiens l'hiver dernier. Bien qu'elle honore également le héros et l'héroïne, l'auteur a cru devoir dissimuler leurs noms, que les habitués de Hombourg et du boulevard Italien reconnaîtront sous le voile du pseudonyme.

(*Note de la Rédaction.*)

Le mariage, c'est la grandeur, la joie, la dignité de l'homme, c'est la pureté et la vertu des enfants, c'est l'honneur et la sécurité de la famille!

Albert avait eu cette active curiosité de la jeunesse qui aspire à tout connaître, il avait vu depuis les riches et vastes salons un peu solennels du faubourg Saint-Germain jusqu'aux petits salons coquets et parfumés de la Chaussée-d'Antin. Mais il n'avait été ni ennuyé, ni corrompu. L'amour qu'il avait pour sa mère lui avait fait comme une cuirasse, à travers laquelle aucune mauvaise émanation ne pouvait pénétrer.

Mais ce dévouement pour sa mère et la tendresse infinie qu'il trouvait en elle l'avaient habitué à l'intimité, à la confiance, et il ne supportait son isolement qu'avec le projet de le faire bientôt cesser. Un an de deuil passé à la campagne et quelques voyages devaient le séparer à jamais du tumulte de la vie de jeune homme... puis, il choisirait une compagne; c'était là que tendaient ses désirs et que se portait sa pensée. Sa nonchalance apparente cachait une agitation secrète, et son âme troublée était remplie de mille visions qui tourbillonnaient autour de lui. Tout à coup, il apercevait de jolies Parisiennes, avec leurs grâces intelligentes et vives, comprenant les arts et devinant la science de manière à pouvoir parler de tout, même quand elles ne savent rien. Ou bien il voyait passer devant ses yeux quelque fraîche et rêveuse fille de la Germanie, entrevue depuis qu'il traversait l'Allemagne. Sentimentale et savante, elle lisait Hegel et Gœthe, rêvant, tout un jour, devant un bleu myosotis et valsant, toute une nuit, en parlant de philosophie et de roman. Mais, ce qui ravissait son âme, c'était l'apparition de la blonde Anglaise avec ses yeux bleus transparents, son teint si pur, sa grâce si éthérée, qu'elle semblait descendre du ciel et n'avoir pas encore touché aux fanges de la terre, beauté aérienne à quinze ans, femme dévouée à vingt-cinq, au point d'aller au bout du monde, avec l'époux qu'elle a choisi, planter sa tente isolée près d'une forêt vierge du Canada, et résumant l'univers dans la nombreuse famille de beaux chérubins qui croissent autour d'elle sous les regards de leur père.

Albert, tout ravi de ce spectacle intérieur, fut violemment tiré de sa rêverie par le choc de sa voiture contre un coupé qui allait en sens contraire, il fit un mouvement, se souleva, se pencha en avant, et au même instant paraissait, à la portière du coupé, un visage si charmant, qu'il réalisait tous les rêves poétiques que le choc avait interrompus; des traits d'une délicatesse et d'une régularité parfaites, un contour encore enfantin et un sourire tout plein de grâce naïve, lui apparurent enveloppés d'un voile de dentelle, d'où s'échappaient de grosses boucles de cheveux soyeux et blonds, que le vent fit légèrement voler: ils ressemblaient alors à des fils d'or où le soleil se serait joué amoureusement. De grands yeux d'azur, un peu étonnés, demandaient de quoi il était question et pourquoi l'on venait de les éveiller.

Ce ne fut qu'une vision, et tout s'évanouit; les deux voitures, allant en sens contraire, se séparèrent rapidement. Mais Albert cria au cocher :

— Retournez et rejoignez cette voiture!

— Je comprends, dit l'automédon d'un air narquois, mais il faut que je prenne la traverse.

La traverse était une petite route qui coupait la forêt en ligne droite, tout près de là; tandis que le chemin où ils étaient décrivait une longue courbe tout à l'entour intérieurement.

Le jeune homme se reprocha son premier mouvement... mais il laissa prendre la route de traverse.

Le cocher qui conduisait Albert appartenait, ainsi que la voiture et les chevaux, à l'hôtel des bains. Mais depuis son arrivée, Albert les avait attachés à son service pour le temps qu'il resterait aux eaux. Son voyage se faisait en chemin de fer, et ses chevaux étaient restés chez lui. Ce cocher des eaux était habitué aux intrigues qui se nouent si facilement dans ces lieux-là, il se retourna, regarda le jeune homme, et eut l'air d'avoir une réponse toute prête à la question qu'on ne lui faisait pas.

Albert le vit, et ne put s'empêcher de dire :

— Qui est cette dame?

— Oh! monsieur le comte... c'est une fameuse dame! John, son valet de pied, m'a dit qu'elle avait plus de guinées à dépenser par an qu'il n'y a de grains d'avoine dans un boisseau! Quant à son nom, c'est comme qui dirait... Stanley... mylady Stanley... Pour un mari, il n'y en a pas plus que sur ma main!

Les chevaux avaient été mis au galop, ils étaient sortis de la forêt, et, rasant le sol, ils atteignaient le coupé; mais le cocher, distrait, n'avait pas bien pris ses dimensions; la calèche reçut une telle secousse, qu'un des chevaux s'abattit, l'essieu se cassa, et Albert se foula le pied en sautant.

Le cocher resta stupéfait. Celui du coupé lança un *goddam* retentissant, et continua d'aller au pas. Albert, sans se soucier de sa foulure, courut à la portière de la voiture pour s'informer. Il n'y avait personne, le coupé était vide.

Albert avait tort, il était justement puni. Mais il n'en fut pas moins très-étonné, et resta immobile sur la route, pendant que la voiture vide se prélassait.

Un peu honteux, le cocher releva sa voiture, dont le cheval s'était relevé tout seul... puis, se grattant l'oreille, il s'approcha d'Albert, et lui dit avec son malin sourire :

— Si monsieur le comte veut m'en croire, ce ne sera pas un malheur.

Alors, il désigna un fourré assez épais, mais à travers lequel on voyait pourtant un peu de mousseline blanche indiquant que la voyageuse se reposait assise sur le tronc d'un vieux chêne renversé.

Albert avait vu... et, sans rien dire, il s'était mis à marcher, malgré la douleur qu'il ressentait, et le cocher, en riant, était retourné près de la voiture, murmurant ces mots :

— J'ai joliment du temps devant moi pour raccommoder la calèche.

Quant au jeune homme, il marcha de droite et de gauche pour faire croire au cocher qu'il n'allait pas chercher celle qu'il brûlait de revoir; mais il ne s'en trouva pas moins, après quelques détours, derrière les femmes qui étaient assises dans le fourré. Elles étaient deux, mais bien qu'il ne les vît que par derrière, il reconnut vite la taille svelte et toute gracieuse qui seule pouvait appartenir au joli visage qu'il avait aperçu. L'autre femme lui parut âgée et lourde.

Il avait marché si doucement, que ses pas n'avaient pas été entendus. La conversation était intime. La jeune femme avait une voix douce qui modulait des sons charmants. Bien qu'elle s'exprimât en anglais, elle faisait de cette langue peu sonore comme un gazouillement d'oiseau.

Albert avait passé quelques années à Londres avec sa mère, dans son adolescence; il parlait l'anglais comme le français, et c'est durant ce séjour en Angleterre, où il

avait vu le meilleur monde, qu'il s'était convaincu du bonheur intérieur des ménages et de la dignité mystérieuse du foyer domestique dans ce pays.

Il s'avança encore un peu, afin de se convaincre que c'était bien l'anglais qu'on parlait, et voici ce qu'il entendit :

— Oh ! disait la voix enfantine, je vis au milieu de la foule. Je vais à Paris, chaque soir, dans des salons où il y a plus de cent personnes réunies. Puis, au printemps, je vais à Londres, et là les réunions sont encore plus nombreuses; mais moi, je m'y sens toute seule. Mon cœur est isolé. Et sans ton amitié, Bridget, je me croirais seule sur la terre.

Bridget poussa un gros soupir en répondant :

— L'amitié d'une pauvre vieille femme comme moi ne suffit pas à votre âge, Lydia.

Lydia ! Albert trouva ce nom charmant. Il allait très-bien à la nymphe de la forêt et à la beauté de ses rêves.

Elle appuya sa tête gracieuse sur l'épaule de sa compagne, et continua ainsi :

— Je sens le besoin d'un appui, d'un confident, d'un ami qui puisse me protéger... et pourtant il arrêterait peut-être ce que tu appelles mes excentricités; mais, vois-tu, Bridget, si je fais parfois des choses singulières, c'est qu'il doit m'arriver ainsi quelque événement inattendu qui me donnera le bonheur que je rêve, et que je ne puis trouver.

Albert s'était reculé pour ne pas en entendre davantage. Il se sentait coupable d'avoir écouté. Surprendre ces confidences lui semblait une profanation ! Malgré la douleur qu'il éprouvait au pied, il courut hors du taillis, et reprenant une route découverte qui menait par un plus long chemin, il se montra tout à coup aux deux Anglaises, et trouva un prétexte tout naturel pour les aborder, dans l'accident dont il était cause. Il mit au récit de ce qui s'était passé un peu plus de temps qu'il n'en aurait fallu s'il eût dit simplement la vérité, mais ce ne fut pas du temps perdu, pas plus pour la jeune lady que pour lui. Un de ces rapides coups d'œil qui embrassent tout l'ensemble leur avait fait voir à l'un et à l'autre qu'ils appartenaient au même monde, ce monde riche, oisif, élégant et recherché dans ses habitudes, ses vêtements, ses manières, ses paroles; enfin, qu'ils vivaient dans le même pays du luxe et de la mode qui est superposé sur toutes les contrées de l'Europe, pour s'entendre et se communiquer de toutes les capitales : pays frivole, qui traite sérieusement les plaisirs, légèrement les choses sérieuses, et qui ignore complétement les affaires importantes de cette Europe dont il fait partie seulement pour s'amuser.

Le premier coup d'œil échangé, qui avait appris tout cela, en demandait un second, et celui-là fut sympathique bien plus que curieux. La nature reprend ses droits dès qu'on oublie de la réprimer; il y avait là une jeune femme, jolie à ravir les yeux, et dont la douce expression trahissait une âme naïve et poétique, puis un beau jeune homme, un peu plus expérimenté, mais que la connaissance d'un monde trop démoralisé avait ramené aux sentiments naturels, et qui depuis plus d'une année vivait de rêves et d'espérances. Une étincelle électrique s'échappa de ces deux âmes en même temps... Lydia ne comprit pas, mais elle se sentit émue. Albert comprit bien, mais il maîtrisa son émotion.

Quelques paroles sans suite sortaient des lèvres rosées de Lydia. Elle était troublée, mais elle parlait un français très-pur avec un léger accent anglais.

On s'était bien vu, on savait à quoi s'en tenir, la connaissance était faite. On se mit à causer, Lydia se tourna vers la vieille dame, et lui parla anglais. Puis, s'adressant à Albert :

— Ma bonne amie Bridget ne sait pas un mot de français, dit-elle.

Albert se garda bien de dire que la conversation eût pu se faire en anglais, et il reprit, pour demander si le choc des deux voitures n'avait pas effrayé la jeune femme.

— Non... mais réveillée, répondit-elle, et le réveil interrompait un doux rêve; je me croyais près de ma sœur Abigaïl, qui m'a quittée il y a cinq ans. Mon cœur n'est pas guéri du chagrin de cette séparation.

— Et pourquoi vous êtes-vous séparées? dit Albert, curieux d'apprendre quelque chose de la situation de celle qui le charmait.

— Ma sœur a choisi pour mari un officier supérieur de l'armée de la reine, répondit la jeune Anglaise, et peu de temps après leur mariage, le mérite de mon beau-frère l'appela, loin de l'Angleterre, à un poste considérable. Vous savez que de nouveaux établissements anglais près du cap Horn sont souvent menacés par les insulaires, et qu'il faut là des troupes et surtout un gouverneur aussi habile que courageux pour défendre la colonie naissante. C'est le poste honorable et dangereux qui fut confié au mari de ma sœur.

— Et il l'accepta? s'écria Albert.

— Avec bonheur, répondit doucement Lydia. Servir glorieusement son pays dans un poste où l'on a l'initiative de toutes les mesures, vu l'éloignement de la métropole, oh ! c'est bien beau d'avoir ainsi la confiance de ses compatriotes ! Ma sœur fut bien fière d'avoir deviné avec son cœur ce que l'intelligence de ceux qui gouvernent constatait ainsi publiquement. Elle aima plus encore celui qui aurait plus besoin de son amour, dans cette vie de dangers et de solitude qu'il allait chercher au désert; car son poste habituel était entre les établissements anglais et les forêts, où les sauvages se rassemblaient par bandes formidables, pour venir les attaquer et dévaster tout ce que la civilisation apportait dans ce rude pays. Abigaïl ne quitte pas son mari; elle a déjà trois enfants qu'elle élève sous la tente, et ses lettres sont remplies de la joie d'être la compagne d'un homme qu'elle admire autant qu'elle l'aime, et qui rend chaque jour de grands services à l'Angleterre. Il n'y a que moi qui l'afflige, car elle me sait isolée de cœur. Nous avions perdu nos parents, que nous étions encore enfants, et si ce n'était bonne Bridget, ajouta-t-elle en embrassant la vieille femme, je n'aurais personne pour m'aimer.

Albert ne répondit pas tout de suite; il la contemplait avec des regards qui donnaient un démenti formel à ses dernières paroles. Enfin, il dit lentement et comme à lui-même :

— Moi aussi j'ai perdu ceux qui m'aimaient, et depuis la mort de ma mère, nul cœur ne s'est intéressé au bien ou au mal qui m'arrivait. Je n'ai confié à personne ce qui tourmentait mon âme ! et je n'ai vu personne sourire à mes joies, ou pleurer à mes douleurs.

Il s'arrêta, car les yeux charmants de Lydia lui semblaient humides, et ses regards profonds s'attachèrent sur lui de façon à pénétrer jusqu'au fond de cette âme qui avait été jusque-là fermée pour tout le monde.

La gouvernante se leva et dit à la jeune femme quel-

ques mots presque à son oreille. Lydia rougit, se leva et se mit à marcher du côté de sa voiture.

Albert marcha près d'elle et profita bientôt des inégalités qui rendaient le chemin difficile, pour offrir un appui sûr, son bras. Il ne fut point refusé, ils marchèrent silencieux. Qu'auraient-ils pu ajouter qui les mît plus en rapport et les fît mieux connaître l'un à l'autre? Ils savaient l'important, leurs âmes s'étaient touchées dans les régions de l'idéal, se rattachant à la terre par ces soins de chaque jour, dont la tendresse ôte toute vulgarité; le poétique dévouement de la sœur, la touchante affection de la mère, étaient les points de contact où leurs pensées s'étaient confondues. Tous deux, au milieu du luxe, ne pensaient qu'au bonheur d'une affection dignement placée!... Cela ne valait-il pas ces conversations d'amoureux des salons de bal à Paris, où l'on n'a d'aspiration que pour une loge aux Italiens ou à l'Opéra, pour des toilettes tapageuses, des chevaux pur sang et des fêtes à étonner le monde parisien?

Chacun remonta dans sa voiture, mais on suivit le même chemin et l'on arriva ensemble à l'hôtel des Bains.

Les regards s'échangèrent, et Albert se rendit dans son appartement, afin de s'habiller pour le dîner. Comme il terminait sa toilette, il s'approcha de la fenêtre au bruit de chevaux de poste qui venaient d'entrer; on les attelait à une grande voiture de voyage chargée de malles et de cartons, où montèrent deux femmes de chambre... Une autre voiture, qu'Albert reconnut aussitôt, suivit celle-là, et toutes deux sortirent de la cour... Le jeune homme sentit comme un frisson qui lui glaçait



Albert, Lydia et Bridget, dans la forêt. Dessin d'Ed. Morin.

le cœur. Ses jambes tremblèrent, et cependant il voulut courir et s'informer. Mais, comme dans ces rêves douloureux où vos pieds s'attachent à la terre, malgré tous vos efforts, au moment où un grand danger devrait vous donner des ailes pour le fuir, Albert restait immobile, quand un domestique entra et l'avertit qu'on était à table...

— A table? demanda-t-il avec surprise, tant il lui semblait singulier qu'en ce moment on pût penser à manger.

— Mais, oui, monsieur le comte, dit le valet de chambre.

— Et qui donc vient de partir? répliqua Albert tout tremblant.

— Une dame anglaise avec ses gens, répondit le domestique fort tranquille; elle n'était ici que depuis hier. Monsieur le comte ne l'a pas vue; ne faisant que passer, elle n'a pas voulu dîner à table d'hôte. Je crois que son nom est lady Stanley.

II. — LA BOUTIQUE.

Oh! c'était une très-belle boutique! c'était même un magasin... ce qui veut dire que là ceux qui vendent ne sont pas marchands, mais négociants, et cela implique un degré supérieur dans l'échelle sociale. Il y a ainsi une foule de petites nuances dans les divers états, qui établissent une hiérarchie imperceptible pour qui voit de loin, mais quelquefois fort blessantes ponr les inférieurs qu'elle touche de près! Il en est de l'égalité comme de bien d'autres vertus: on les proclame, mais on n'en use pas.

Ce magasin d'une magnificence admirable, et situé

rue de la Paix, renfermait et étalait aux yeux du public les meilleurs *bonbons* du monde, avec la plus grande profusion possible. C'étaient des montagnes de dragées et des pyramides de pralines, d'immenses boîtes merveilleusement assorties, qui charmaient les yeux en excitant la convoitise des passants jusqu'au milieu de la rue. Les fenêtres, d'une seule glace, laissaient voir du dehors les féeriques splendeurs de ce temple élevé au dieu du *goût*. La foule stationnait devant le magasin, car ceux à qui la modicité de leurs désirs ou de leur fortune ne permettait pas de s'exposer aux tentations de l'intérieur, voulaient au moins en avoir la vue, et plus d'un, en dépit de ses affaires, restait des heures entières le nez collé contre la vitre, ne se détournant que pour causer avec quelques voisins qui pouvaient satisfaire une part de la curiosité que cet aspect enchanté faisait naître.

C'est qu'avec ces merveilles sucrées il y en avait de plus séduisantes encore !

On voyait, à travers ces énormes vitres, les plus jeunes et les plus charmantes figures de femmes que l'imagination pût concevoir. De simples robes brunes, un petit tablier blanc et un bonnet de tulle sur l'oreille. Voilà le costume sans art, parce que la beauté réelle n'en a pas besoin et que la beauté réelle était là. Jamais une réunion semblable ne s'était montrée aux yeux de personne. Vingt-cinq jeunes femmes, dont la plus âgée n'avait pas vingt-deux ans, étaient rangées derrière les comptoirs et servaient les chalands assez favorisés de la fortune pour se fournir de ces bonbons exquis au moment du jour de l'an 1862, c'est-à-dire l'élite du monde élégant. On avait eu soin d'avertir à l'avance que les comptoirs seraient ainsi tenus par un choix de demoiselles de magasin sans pareilles, et cette nouvelle, en circulant, avait donné lieu à plusieurs anecdotes curieuses ; ainsi, on répétait que des beautés éconduites avaient tenté, comme la Muse lesbienne, d'ensevelir leur défaite dans les flots, tant cette disgrâce leur semblait cruelle, accoutumées qu'elles étaient à être reconnues pour reines dans les différentes provinces qui les avaient expédiées à la demande de l'établissement. On parlait aussi de folles passions !... de luttes jalouses... Vingt-cinq beautés ! quand une seule suffit pour troubler le monde ! Aussi, sans le secours des prudents sergents de ville, il y eût eu certainement mort d'homme dans la foule agitée et curieuse qui se disputait la première place à l'entrée du magasin.

— Ah ! voyez donc celle-ci, criait l'un, quelle régularité dans les traits !

— Et la fraîcheur de sa voisine !

— Et la taille de celle qui est à côté !

— Quels yeux !

— Quelle chevelure !

— Laquelle préférez-vous ?

A cette dernière question, qui terminait les causeries de chaque groupe, presque tous se trouvaient d'accord. La plus jolie est cette blonde aux traits fins et réguliers, à la taille svelte et gracieuse ; on dirait un ange du ciel descendu au milieu des plus charmantes filles de la terre !

Voilà le résumé des jugements portés par la multitude ! Il retentit aux oreilles d'un beau monsieur qui venait de descendre d'un coupé, et cherchait à pénétrer dans le magasin de bonbons. Ce n'était pas facile, tant la foule assiégeait la porte, et il fut forcé de se frayer un passage avec peine, ses pas étant parfois arrêtés par la masse compacte qui lui barrait le passage.

Ce fut dans un de ces temps d'arrêt qu'il entendit autour de lui ces mots :

— Oui, c'est la plus belle !

— Elle est ravissante !

— Que de grâce !

— Quelle perfection dans les traits de ce gracieux visage !

Les yeux du jeune homme cherchèrent naturellement à qui s'adressait un hommage aussi complet, aussi général. Il était de haute taille, il dépassait ceux dont il était entouré, et qui ne furent pas surpris quand, en apercevant la beauté désignée, le nouvel arrivé s'écria, en faisant un vif mouvement :

— C'est elle !...

Mais, après cette exclamation arrachée à la joie, son étonnement le retint immobile et muet... Ses yeux ensuite se reportèrent plusieurs fois sur le même charmant visage. Il ne pouvait croire ce qu'il voyait ! Le jeune et élégant Albert de Stenneville reconnaissait là Lydia !

— Fille de boutique ! se disait-il. Je suis trompé par une incroyable ressemblance. Ce ne peut pas être elle ! Vendre derrière un comptoir ! cela n'est pas possible !

— Hélas ! ajoutait-il intérieurement, je crois toujours la voir partout, et je ne l'ai trouvée nulle part. Lady Stanley allait rejoindre son mari dans l'Inde, m'a-t-on dit, et je ne la reverrai jamais !

Albert eut l'idée de s'éloigner et d'aller ailleurs chercher ses bonbons de jour de l'an. Il se reprochait l'attention donnée à cette jeune fille, à cause de la ressemblance avec la femme qui, deux années auparavant, avait frappé son imagination et touché son cœur si vivement dans une seule entrevue que rien n'avait pu effacer. Il se reprochait l'émotion que lui causait son image, parce que, après avoir couru toute l'Europe pour chercher la belle Lydia, il avait renoncé à sa poursuite et concentré ses espérances de bonheur dans son union avec une jeune fille du faubourg Saint-Germain, la nièce du général dont la famille était dès longtemps liée avec la sienne. Il voulait placer là sa joie et son avenir... il le voulait. C'était un acte de sa volonté, non une passion involontaire de son cœur. Et c'est bien différent !

Lorsqu'il se retournait pour sortir de la foule, un mouvement de ceux qui étaient derrière lui le porta en avant, et, comme ceux qui le précédaient entrèrent ou s'écartèrent, il se trouva sur le seuil de la porte ouverte et bientôt dans le magasin, dont le maître, placé près de la porte, lui demanda ce qu'il désirait. Instinctivement et presque étourdi de ce qui lui arrivait, Albert désigna le comptoir où siégeait la beauté qui l'attirait malgré lui, et que sa qualité supérieure avait fait placer au milieu des sucreries les plus recherchées.

— Allez, avait dit le maître du logis ; mais il y a bien du monde là.

Albert... se fit alors une de ces petites capitulations si fréquentes en ce monde, pour se justifier à lui-même une action que sa conscience lui reprochait :

— Je veux me convaincre que ce n'est pas elle, se dit-il en faisant un effort inouï pour s'approcher ; mais à peine avait-il fendu la foule et touchait-il au comptoir qui seul le séparait de la marchande, qu'un : Ah !... plein de joie s'échappa des lèvres de la belle des belles, pendant qu'elle laissait échapper de sa main une boîte de bonbons qu'elle allait offrir à un acheteur. Puis elle rougit, pâlit et fut prête à tomber...

C'était bien ELLE !

Le premier mouvement d'Albert fut tout à la joie, au

bonheur! Et le regard échangé suffit pour apprendre à chacun que leur première entrevue pleine de charme était présente à leur cœur, comme si elle eût eu lieu la veille. Tout ce qui n'était pas cela disparaissait. Leur vie avait été suspendue deux ans, elle reprenait son cours avec l'impression qui n'avait pas changé, qui n'avait pas vieilli et qui était encore l'enfant gracieux né sous les arbres de la forêt.

Mais le premier moment passa, une voix de jeune homme criait :

— Ah! tu viens donc aussi, Albert, acheter des bonbons pour ta fiancée? Dis-moi tes cadeaux, afin que je fasse les pareils à Mlle de Morlac.

Albert ne répondit point, il était occupé à voir pâlir Lydia.

Cependant ces paroles l'avaient ramené à sa situation, et la pensée va vite. Puis, au milieu du monde parisien, la pensée est parfois conduite sur des routes où elle fait de mauvaises rencontres. Albert vit tout à coup ce qu'il pouvait y avoir de suspect dans cette fille de boutique à Paris, qui passait aux eaux pour une riche lady, et il reprit l'air froid et digne qui lui était habituel.

Lydia, de son côté, redevenait maîtresse d'elle-même. Albert allait se marier! Elle ne voulut pas lui laisser supposer qu'elle pensait encore à qui l'avait oubliée. Le cœur désolé fut soutenu par la vanité blessée, et, surmontant son émotion, elle dit avec calme :

— Quels sont les bonbons que demande monsieur?

— Ceux-ci, répondit Albert en désignant un petit panier très-orné; mais il faut m'en montrer d'autres encore, j'ai de nombreuses emplettes à faire et je veux les bien choisir.

Lydia mit devant lui une foule de ces jolis objets, boîtes, corbeilles, etc., etc., qui sont des prétextes aux bonbons de mille sortes qui flattent autant les yeux que le goût. Puis elle servit de droite et de gauche quelques chalands avec beaucoup de soin et de sang-froid, tandis qu'Albert restait en face d'elle à examiner les objets qu'elle lui avait présentés, et à l'examiner aussi de façon qu'elle ne s'en aperçût pas ; de son côté, elle ne perdait pas de vue un seul des mouvements d'Albert sans paraître s'en occuper le moins du monde. Ceci est un art de la société, que tous deux portaient à sa plus haute perfection. Aussitôt le premier instant de leur rencontre passé, tous ceux qui les auraient observés n'auraient jamais pu deviner le trouble de leurs âmes, et se fussent crus dans le vrai en pensant qu'ils ne se connaissaient pas et se voyaient pour la première fois.

Cependant Albert remarquait très-bien que la main de Lydia, si fine et si blanche, tremblait légèrement, et que la robe brune avait des oscillations bien pressées du côté du cœur. Lydia s'apercevait aussi de cette pâleur mate qui couvrait les joues d'Albert au moment où des gouttes de sueur humectaient son front. Comment le froid le faisait-il pâlir, quand son front attestait qu'il avait une chaleur brûlante?... Quelle fièvre intérieure produisait ainsi des effets opposés? Puis la marchande avait beau entasser devant lui les objets les plus faits pour le tenter, il ne se décidait à rien.

— Voyez cette corbeille ornée de petits amours! dit Lydia avec un sourire. N'est-ce pas un joli présent pour une fiancée?

Le léger accent anglais y était comme la douce voix et la rare beauté. Albert ne fut pas maître de sa curiosité.

— Comment est-ce vous qui me l'offrez, comment êtes-vous ici? dit-il avec autant de calme extérieur que d'émotion cachée. Lydia ne s'attendait guère à cette question, mais, ne voulant pas être en reste de présence d'esprit, elle répondit très-simplement :

— Des revers de fortune ne m'ont laissé que cette ressource.

— Lord Stanley? reprit Albert avec une singulière ironie à laquelle la jeune femme ne prit pas garde, car elle dit sans explication :

— Mort aux Indes, il y a deux ans. Sa fortune étant substituée, son cousin, qui porte son nom et son titre, a hérité de tout, et je vis à présent des ressources que je trouve en moi-même.

Tout cela fut dit en arrangeant des bonbons de différentes nuances dans la corbeille aux amours pendant un instant où nul autre acheteur ne se présentait; mais il en revint bientôt, et, avec le plus grand calme, Lydia leur donna les marchandises qu'ils désiraient.

Un autre intervalle permit à Albert, en aidant la marchande à placer des pralines roses dans la corbeille, de dire encore :

— Je vous ai bien cherchée!

Lydia leva sur lui ses grands yeux d'azur qui ne montraient que la surprise, peut-être cachaient-ils la joie! Albert continua :

—J'ai parcouru l'Europe, et deux fois j'ai été jusqu'à Londres. On me disait : Lady Stanley a rejoint son mari dans l'Inde.

— C'est ce que j'allais faire quand je partis de Hombourg ; mais, avant de m'embarquer, je reçus la nouvelle de sa mort.

— Pourquoi ne vous revit-on pas dans la société de Londres? demandait Albert encore incertain.

— Vous oubliez que je suis ruinée.

D'autres acheteurs s'étaient approchés. Albert restait pensif, les yeux baissés; il cherchait quelque chose à opposer à cet irrésistible attrait qui le portait à admirer Lydia dès qu'il la regardait. Quand elle se retrouva moins entourée, il hasarda encore une interrogation :

— Mais votre famille, vos amis, comment permettent-ils...?

Elle ne le laissa pas achever :

— Je n'ai plus que ma sœur, éloignée de l'Europe, et je n'ai point d'ami qui voulût me servir sans rien attendre de moi. *C'est de la détermination que j'ai prise et de l'effort que je fais aujourd'hui que peut seul dépendre mon avenir.*

Il y avait une dignité fière et même un peu hautaine dans la façon dont elle prononça ces derniers mots; mais son expression prit un air de tendresse et de mélancolie dont rien ne peut rendre le charme touchant, quand elle leva ses beaux yeux vers le ciel, comme pour le prier avec ferveur, en ajoutant :

— Puisse celui qui inspire les bonnes pensées et les bonnes actions bénir l'idée qui m'est venue!

Lydia, après ces mots, porta toute son attention sur les personnes qui venaient s'adresser à elle, et ne parut plus du tout s'occuper d'Albert.

Il fallut pourtant en finir avec les emplettes. Albert paya comptant et donna son adresse pour qu'on lui envoyât ce qu'il avait acheté.

Ce soir-là Albert retrouva sa fiancée chez la marquise de L... Elle lui parut commune et vulgaire. Elle causait avec deux de ses amies des bals de la saison et des toilettes. Albert, sans y prendre garde, parla de l'Angleterre, des Anglaises, de la liberté des jeunes filles et de leur

dévouement à suivre leur mari, citant l'exemple de celles qui se plaisaient, à deux mille lieues de leur patrie, dans les déserts de l'Afrique ou de l'Amérique.

Les jeunes filles manifestèrent leur effroi.

— Point de mariage sans quatre mois de Paris ! dit une riche héritière.

La fiancée, riche aussi, ne dit rien; mais son regard effaré avait l'air de demander si les paroles d'Albert n'étaient pas une épreuve, et si le projet de son futur n'était pas de l'emmener aussi loin de la France.

Il y eut une grande froideur dans la façon dont elle lui parla le reste de la soirée. C'était un avertissement destiné à lui apprendre que les anecdotes qu'il citait n'étaient pas de son goût.

Bien qu'il y eût encore trois jours avant la fin de l'année, Albert s'était fait précéder, ce soir-là, par quelques boîtes de bonbons. Le nom du magasin était imprimé sur les boîtes, et donna lieu à des interpellations de la jeune femme sur cette beauté des filles de boutique qui faisait bruit dans tout Paris.

— Sont-elles en effet si jolies ? dit-elle.

— Ravissantes ! répondit Albert.

Nouveau sujet de mécontentement pour la fiancée.

— Pour des filles de boutique ! dit-elle dédaigneusement.

La jeune femme reprit :

— On dit que la foule est si grande, qu'on a toutes les peines du monde à y faire ses emplettes.

— C'est scandaleux ! murmura une vieille dame.

— L'année dernière, c'était la première fois qu'on avait recours à ce moyen, dit avec aigreur la mère de la fiancée ; et il s'en est suivi des mariages ridicules.

— Allons donc ! de vrais mariages ! reprit l'autre mère.

— On me l'a dit, du moins, affirma la première.

— Ce n'est pas possible, n'est-ce pas, monsieur de Stenneville ? demanda la fiancée ; ce ne sont pas des femmes pour des hommes comme il faut ?

Albert ne répondit pas.

Il se retira de bonne heure, et le lendemain il eut encore des bonbons à acheter.

Lydia était à son poste, mais Albert la trouva pâlie. C'était la fatigue, sans doute, et il s'en inquiéta.

— La tâche que j'ai entreprise n'est pas sans difficulté, répliqua-t-elle avec un doux et triste sourire. Mais la nécessité impose souvent la loi ; il faut s'y soumettre avec courage !

Albert reprit sa place de la veille; mais le comptoir de Lydia fut littéralement assiégé. On avait découvert et annoncé dans le magasin qu'elle savait l'anglais, et tous ses compatriotes lui furent adressés. Leurs excentricités l'accablaient, elle n'eut pas un instant de répit. Le jeune homme vit sa fatigue et ses efforts; elle luttait contre l'abattement et aussi contre une pensée triste, qui semblait l'envahir. Albert ne lui adressa pas un seul mot qui rappelât le passé. Il regarda, examina, réfléchit et ne dit rien. Comme la veille, il acheta des bonbons, les paya et les fit porter chez lui. Quand il s'éloigna, sans un mot de souvenir pour Lydia, il crut voir une larme qui, malgré elle, humectait sa paupière.

Ce soir-là, il ne passa qu'une heure chez sa fiancée. Il y avait un grand bal à l'ambassade d'Angleterre ; il y était invité, et il y alla.

Il entendit annoncer :

— Lord Stanley !

C'était un jeune homme ; il parla à un Français ami d'Albert ; un instant après, cet ami présenta au jeune Anglais le comte Albert de Stenneville.

La conversation s'établit. Albert l'attira bien vite sur le point qui l'intéressait.

— Y a-t-il une lady Stanley ? demanda-t-il.

— Une charmante, dit-on, car je ne la connais pas, répondit lord Stanley. C'est la veuve de mon cousin, celui dont j'ai hérité il y a deux ans. Lorsqu'elle était en Angleterre, moi je voyageais sur le continent ; plus tard, elle avait quitté notre pays. Du reste, elle a peu paru dans le monde, quoique sa beauté soit de nature à y produire sensation.

Il demanda à Albert s'il la connaissait.

— J'ai eu l'occasion de la rencontrer en voyage, répondit celui-ci, et sa beauté, en effet, me sembla merveilleuse.

L'Anglais sourit, en ajoutant :

— Ma mère m'écrit de la chercher.

— Ah ! ah ! dit Albert.

Et son regard jaloux vit un fort beau rival dans son interlocuteur.

— Mais, reprit en riant le jeune lord, elle doit en avoir assez du nom de Stanley. Mon cher cousin s'est mal conduit avec elle ; il l'a quittée, peu de mois après le mariage, pour suivre des compagnons de plaisirs qui ont eu assez d'empire sur sa faiblesse pour lui faire abandonner la plus charmante femme du monde.

Albert en savait assez. Il rentra chez lui, ne dormit point, et eut encore des bonbons à acheter le lendemain.

Ceci commençait à devenir dangereux pour sa bourse, car Albert n'était pas très-riche ; une terre avec un château éloigné de Paris, où il passait plus de six mois de l'année, lui permettait de vivre très-élégamment pendant l'hiver, parce que l'ordre, ce fruit d'un bon esprit, dirigeait sa dépense. Mais cela n'était pas suffisant pour des folies. Cela, même avec de l'ordre, n'eût pas pu suffire à tenir une maison convenable à Paris, avec femme et enfants. Aussi les personnes qui secondaient ses projets de mariage lui avaient-elles proposé plusieurs filles riches, et celle qui semblait avoir déterminé son choix devait posséder une grande fortune. C'était l'héritière de l'opulent général Renaud.

Mais un ombrage solitaire, une habitation isolée et une beauté radieuse qui seule peuplerait cette retraite, est-ce que cela ne serait pas aussi joyeux que les salons remplis d'une foule indifférente, quelquefois même un peu hostile ?

Mille idées de ce genre se croisaient dans l'esprit d'Albert pendant une longue nuit d'insomnie ; le matin, il avait de la fièvre, il était pâle et troublé. Mais il crut qu'il était indispensable d'aller acheter de nouveaux bonbons.

Cette fois, il fut plus froid encore que la veille ; il ne dit rien, acheta peu de chose, et Lydia le vit s'éloigner sans qu'un mot rappelât le passé. Seulement, après qu'Albert fut sorti du magasin, et qu'avec un soupir étouffé elle eut ramené ses regards sur ce qui l'entourait, elle vit avec surprise un petit papier posé sous sa main, et qui portait ces mots : « A Lydia ! »

III. — L'HOTEL.

Lydia sentit bien, à son émotion, que le billet venait d'Albert. Elle fut quelques instants sans l'ouvrir ; elle tremblait, sa destinée était là... Enfin, après un regard suppliant lancé vers le ciel, elle ouvrit le papier, et son

visage radieux annonça son succès. Le billet ne contenait que ces mots :

« Une fortune modeste, un amour sincère et le nom « d'un homme d'honneur, voilà ce que je vous offre.

« Le comte ALBERT DE STENNEVILLE. »

C'était tout pour Lydia !.., Elle quitta le comptoir, parla quelques instants au maître de la maison et sortit.

Une heure après, Albert, rentré chez lui, se promenait dans sa chambre avec une grande anxiété, lorsque son domestique lui remit une lettre. Lui aussi sentit, en la touchant, que son avenir dépendait de ce qu'il allait lire.

Il baisa l'écriture avant de savoir ce qu'elle allait lui révéler. Il ne trouva que ces mots :

« Monsieur le comte Albert de Stenneville voudrait-il « venir chercher la réponse à sa lettre, rue... n°... de- « main vers deux heures? Qu'il ne demande que

« LYDIA. »

Cette rue était inconnue d'Albert, mais il ne tarda pas à savoir que c'était une espèce de petite allée au bord de terrains non construits, et située derrière les grands hôtels de l'avenue de l'Impératrice. Il sut gré à cette jeune femme sans fortune d'avoir choisi sa retraite loin de la foule, dans un endroit écarté, qui devait avoir vue sur la verdure et les arbres de l'espace, au lieu d'une de ces petites rues tristes et sombres de l'intérieur de Paris.

Mais que les heures parurent longues à son impatience !



Albert et Lydia dans le boudoir de l'hôtel. Dessin d'Ed. Morin.

Enfin elles s'écoulèrent, et le cœur d'Albert bondissait de joie au moment où il descendait de voiture devant une toute petite porte, qui s'ouvrit dès qu'il eut frappé.

C'était bien, en effet, ce qu'on lui avait dit : d'un côté, l'espace vide, et, de l'autre, quelques petites habitations qui semblaient dépendre des grands hôtels qui les touchaient, mais dont la façade était sur la belle et large avenue qui conduit des Champs-Elysées au bois de Boulogne.

Albert balbutia le nom de Lydia, et on le fit entrer dans une toute petite pièce, qui ressemblait à un parloir de campagne; des carreaux propres, mais point de parquet, seulement un petit tapis en paille devant deux chaises de paille aussi; une table de bois brut et des murs blancs, sans peinture ni papier. C'était la pauvreté, mais propre, claire et aérée, ce qui en ôtait l'aspect douloureux. Cependant il y eut grande joie dans le cœur du jeune homme en pensant que sa fortune modeste serait pourtant l'opulence en comparaison de cette demeure, dénuée de tout ce qui fait l'agrément de la vie, et qui lui laissait deviner des privations de tout genre.

Lydia parut. Un large manteau de laine brune la cachait tout entière et s'expliquait naturellement : l'hiver était très-froid et la pièce où ils étaient n'avait pas de feu. Un petit chapeau très-simple, avec un voile noir, cachait presque le doux visage de Lydia et venait sans doute de le défendre contre les intempéries du froid : la jeune femme semblait rentrer.

Elle tendit la main à Albert sans parler, trop émue pour trouver un mot. Elle s'assit et resta quelques instants silencieuse.

Albert était debout.

— Monsieur, dit-elle enfin, votre offre est bien généreuse, et je devrais l'accepter tout de suite avec la plus vive reconnaissance, mais...

Elle s'arrêta... Le jeune homme était comme un prévenu écoutant son arrêt; ses jambes tremblèrent, fléchirent et, sans y penser, il se trouva à genoux devant la jeune femme.

— Mais, reprit-elle... et ses yeux se promenèrent autour de la petite chambre pour en montrer le dénûment.

Albert répondit à la pensée qu'elle n'exprimait pas, en disant :

— J'ai, bien loin des villes, une petite habitation située d'une façon pittoresque, et qui peut être la retraite agréable de celle qui n'aime pas le monde, quoiqu'elle soit faite pour y briller.

— Mais, reprit encore Lydia, ne serait-ce pas imposer une trop grande obligation à sa fierté que de tout accepter, de tout devoir à l'homme qui...

Albert ne la laissa pas achever.

— Ce serait un cœur bien peu capable d'affection que celui qui ne sentirait pas qu'il pourrait payer par cette affection même tous les biens de la terre !

En l'entendant parler ainsi, Lydia éprouvait une indicible émotion. Mais rien ne la manifestait; elle était calme comme quelqu'un qui a fini une tâche pénible et qui se repose dans la satisfaction que donne un devoir accompli.

— Enfin !... murmura-t-elle tout bas.

Et elle resta paisible à contempler Albert à ses pieds.

Mais Albert fut inquiet et mécontent. Il faut le dire, le dévouement, quelque puissant qu'il soit, laisse place à d'autres pensées au temps où nous vivons. Le jeune homme, engagé de parole pour un mariage qui l'unissait à une famille considérable et lui donnait une grande fortune, avait bien eu quelques remords en cédant à ses préférences, et, si l'intérêt se taisait dans son cœur généreux, le sentiment de ses torts envers une autre femme venait bien le troubler un peu. Peut-être s'attendait-il à quelque chose de plus vif, de plus tendre de la part de Lydia; car il s'écria :

— Vous ne me comprenez donc point ?

Elle sourit; voilà toute sa réponse. Peut-être était-ce le sourire d'une coquette. Albert en eut peur, car il dit :

— M'aviez-vous donc oublié ? Des plaisirs, des affections ont-ils donc rempli ces deux années? Ah! vous ne pensiez plus à moi, tandis que moi je courais en tous lieux pour vous chercher.

— Est-ce vrai ? dit-elle avec un mouvement de joie.

— Ah ! reprit-il avec passion, si vous aviez pu me voir ! si vous aviez su mon empressement à voler sur tous les points où quelque indice me faisait espérer de vous retrouver, et quel fut mon désespoir chaque fois que je reconnus que c'était l'ombre de mon bonheur que j'avais poursuivie ! Mon Dieu ! que j'ai eu de tristes jours !...

Lydia écoutait avidement; puis elle reprenait son air calme et doux et ne répondait pas. Albert s'émut et finit par s'irriter de son silence.

— Et quand je vous retrouve, quand je vous dis : au nom du ciel, Lydia, soyez la compagne de cette vie que vous pouvez rendre si heureuse, vous hésitez, vous ne répondez pas...

— Et si je vous avais trompé, s'il existait un mystère que vous ignoriez et que j'hésitasse à vous avouer ! dit-elle.

— O ciel ! ne seriez-vous plus libre ? s'écria le jeune homme en se levant avec effroi.

— Je suis libre, répondit Lydia; mais... si... ma position...

— Ah ! quelle qu'elle soit, fût-elle la plus humble et la plus malheureuse de toutes ! fussiez-vous née dans un rang inférieur, le noble nom que vous portez ne fût-il pas le vôtre, le monde vous eût-il condamnée, repoussée, mon cœur serait encore à vous, vous y trouveriez justice, protection, tendresse ! Lydia, la préférée de mon âme, ne craignez rien. Si vous aviez quelque malheur inconnu dont je dusse porter le poids, plus que cela... quelque faute... ah ! votre affection rachèterait tout...; dans quelque situation que vous soyez, cette affection me rendrait toujours le plus heureux de tous les hommes...

— Ah ! s'écria la jeune femme, c'est plus, mille fois plus que je n'osais espérer !

Et sa jolie main tomba dans celle d'Albert, qui disait, en la pressant dans les siennes :

— Mon incomparable Lydia !

Mais Lydia, qui tremblait, avait déjà passé son bras au bras d'Albert, et, ouvrant une porte au fond de la pièce, elle l'entraînait avec une vivacité et une émotion si vive, qu'elle semblait ne pouvoir plus parler. Lui aussi ne disait rien et marchait sur ses pas, étonné et tremblant.

Quelques pièces furent traversées sans qu'il y prît garde, et il s'aperçut à peine du luxe splendide d'un vestibule, rempli de fleurs, qui précédait un magnifique salon. En y entrant, Lydia jeta sur un siége et le manteau et le chapeau qui la recouvraient; une élégante robe blanche rappelait la première toilette qui avait frappé les yeux d'Albert par sa gracieuse simplicité; elle dessinait des formes ravissantes, et les boucles soyeuses de ses admirables cheveux blonds entouraient le frais et jeune visage si admirablement beau. Elle fit asseoir Albert sur un fauteuil doré et s'assit de même, un peu plus loin, sur un sofa de damas rouge, où elle se montrait avec tout l'éclat de sa rare beauté. Albert voulut parler, mais la surprise et l'émotion l'empêchèrent de prononcer un seul mot. Lydia lui sourit d'une manière enchanteresse, en disant :

— Ah ! c'est à moi de parler à présent, et je dois compte de deux années au mari qui veut bien me choisir pour la compagne de toute sa vie.

Je quittai Hombourg en me disant : Je ne suis pas libre ! et je pleurai. Quelques jours après, ma liberté me fut rendue; je l'appris quand j'allais remplir un devoir et me rendre où je n'étais ni désirée ni aimée. Dieu avait eu pitié de moi; je le priai d'étendre sa miséricorde à celui qui avait paru devant lui; puis je vécus solitaire avec une pensée d'avenir... Quelques mois plus tard, ma chère Bridget me disait : — Il faut à présent penser au bonheur.

— Cherchons-le, lui dis-je, — et je commençai à vous chercher, Albert.

Ici le jeune homme ne fut pas le maître d'un mouvement qui lui fit reprendre et baiser la main de Lydia.

— Je n'ai pas fini, reprit-elle, je commence à peine.

Un an de deuil s'était passé; nous étions en été; je retournai aux eaux de Hombourg; j'y demeurai longtemps. J'espérais toujours, et j'allais chaque matin m'asseoir sur cet arbre renversé qui nous avait servi de siége pendant notre entrevue de la forêt.

Albert interrompit encore :

— J'y arrivai quand vous veniez d'en partir, et pendant un mois, espérant que vous reviendriez, je pensais à vous, dans cet endroit enchanteur, encore empreint pour moi de votre passage, et que nous reverrons ensemble.

— Ah ! reprit en souriant Lydia, vous pouviez savoir où j'étais, suivre mes traces. Vous aviez appris mon nom ; moi, j'ignorais le vôtre. J'avais voulu partir sans l'apprendre, espérant oublier celui qui le portait, et voulant à tout prix rejoindre l'époux qui vivait loin de moi, tant il me semblait que le devoir seul pouvait avoir assez de force pour vaincre un souvenir trop puissant. Mais combien je regrettai mon ignorance ! que d'efforts ! que de peines ! que de voyages ! Parfois, il me semblait que j'allais vous rencontrer ; d'autres fois, j'avais le triste pressentiment que je ne vous reverrais jamais.

Albert était radieux pendant ce récit; il n'interrompait plus, parce que chaque mot lui allait au cœur comme un flot de joie.

Lydia continua ainsi :

— Un jour, quelques jeunes gens causaient dans une promenade de Baden, où je m'étais rendue, et ils prononçaient le nom d'un de leurs amis.

— As-tu revu, disait l'un, ALBERT DE STENNEVILE ?

Eh bien ! ce nom, que j'entendais pour la première fois, me frappa et troubla tellement mon cœur, que je devinai qu'il devait être le vôtre. Aussi avec quelle anxiété j'écoutai la réponse !

— Albert a voyagé longtemps ; il m'écrivit de Hombourg il y a un mois, comptant faire alors une excursion en Italie, mais il passera l'hiver à Paris, je le sais.

Ah ! c'était bien vous. Mon cœur me le disait, et ce nom resta dans ma mémoire. Je tournai donc mes pensées vers la capitale de la France ; j'y étais déjà venue, et j'y connaissais bien du monde, mais je ne cherchai personne... que vous, et je ne fréquentai que les lieux publics, les spectacles et les promenades, où je m'arrangeais pour n'être pas reconnue. J'étais trop préoccupée, trop incertaine ; ma pauvre vieille Bridget était ma seule confidente, et cherchait vainement à me faire renoncer à cette idée, qui ne me causait que trouble et regret. Un jour, elle rencontra une Anglaise qu'elle connaissait et qui lui parla d'un magasin de la rue de la Paix qui attirait la foule. J'y allai le lendemain faire quelques emplettes. Pendant qu'on me servait, une jeune femme vint s'offrir à tenir un comptoir pour gagner ainsi quelque argent pendant les jours qui terminent l'année, et pour lesquels les maîtres de cette maison avaient demandé des demoiselles de boutique par la voie des journaux. Ma résolution fut bientôt prise.

— Ce sera ma dernière tentative, dis-je à ma bonne Bridget. Puisque tout le Paris élégant vient ici cette semaine, Albert y viendra sans doute ; je le reconnaîtrai sûrement, et il me reconnaîtra peut-être !

J'offris mes services, qui furent acceptés. D'anciennes connaissances passèrent devant moi, sans se douter de ma présence dans ce lieu-là. Ah ! comme je craignais qu'il en fût autant de vous. Enfin, je vous vis paraître... vous savez le reste.

— Ainsi ce ne fut pas la pauvreté qui vous fit chercher des ressources? dit Albert.

— Ah ! reprit-elle en riant, j'avais oublié d'ajouter que, ne voulant pas vous avouer que je vous cherchais avant de savoir si vous pensiez toujours à moi, j'avais inventé ce prétexte pour justifier ma présence derrière un comptoir.

— Mais, reprit Albert interdit, les biens de votre mari ?

— Sont à son neveu, répliqua négligemment Lydia, mais j'ai les miens, qui valent cinq millions. Depuis que je suis à Paris, décidée à m'y fixer, j'ai acheté cet hôtel.

Albert parut mécontent.

— Nous n'y resterons que le temps que vous voudrez. quoiqu'il soit isolé, entouré d'arbres et de gazon, et qu'on puisse y vivre aussi seul que dans votre château.

— Oh ! dit enfin tristement Albert, moi qui croyais faire quelque chose pour vous et vous donner la fortune !

— Vous me donnerez le bonheur, qui vaut mille fois plus ! dit Lydia avec un sourire enchanteur, et, en se levant, elle prit le bras d'Albert, enivré de reconnaissance et de joie.

Elle était trop ravissante pour qu'il n'oubliât pas qu'elle était trop riche... On parcourut quelques pièces de ce magnifique hôtel. Il y avait un petit atelier et des tableaux commencés et inventés par Lydia, dont le principal personnage ressemblait toujours un peu à Albert ; puis on rencontra un beau piano, où Lydia joua un petit air populaire en Allemagne, et qu'ils avaient entendu de loin chanté par un jeune pâtre, tandis qu'ils causaient dans la forêt. Albert aussi était un peu musicien, un peu peintre ; il avait vécu près de sa mère, dont la vie était sédentaire et adonnée à ces arts qui charment les heures de solitude. Il en avait pris le goût, et c'est pour cela que les salons le voyaient peu, il était heureux chez lui. La mort de sa mère avait pu seule lui faire mener cette vie errante et douloureuse qui l'avait attristé et dont il était las. Mais une retraite qui était un palais ! une femme qui lui paraissait une divinité ! c'était mille fois plus qu'il n'avait espéré, et quand tout cela lui venait par un attachement sincère et dont il ne pouvait douter, il se sentit comme pris d'un vertige.

— Lydia ! Lydia ! dit-il avec une expression passionnée, comment puis-je m'acquitter envers vous?

— En m'aimant toujours, mon cher mari ! fut la réponse de la jeune femme.

Ils étaient arrivés à un petit boudoir, pièce décorée d'objets chinois et curieux. Cette pièce était la seule donnant sur le revers de la maison, dont la vue s'étendait dans l'espace jusqu'au bois de Boulogne. Une plainte se faisait entendre au-dessous de la fenêtre qui était près du sol. Lydia ouvrit cette fenêtre et vit une pauvre femme soignant son enfant qui venait de tomber.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? lui dit-elle.

— Je n'ai besoin de rien que d'ouvrage, et j'allais en chercher : je raccommode la dentelle pour vivre et faire vivre mon enfant, car je suis veuve. Quand j'aurai assez d'argent, je retournerai au village de Tilleney, où vivent mon père et ma famille en cultivant la terre.

— Attendez, dit Lydia qui disparut ensuite un moment, puis elle rapporta un petit portefeuille.

— Prenez ceci, dit-elle à la jeune femme, dont la physionomie était aimable, vous partirez dès demain. Il y a là dedans de quoi payer votre voyage, puis de quoi acheter une petite ferme et du bien, assez pour être riche à la campagne.

— Est-ce possible? s'écria la femme ébahie.

— Oui... allez, et que le Ciel vous fasse prospérer. Je veux que quelqu'un trouve la fortune aujourd'hui, et puisse bénir à tout jamais l'instant où j'ai trouvé le bonheur !

Mme ANCELOT.

FIN.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LES FÉERIES DE LA SCIENCE.



L'herboriseur. Dessin de Yan' Dargent.

Les Féeries de la Science (1), tel est le titre d'un nouveau livre de notre collaborateur S.-H. Berthoud, où nous retrouverons toutes les charmantes qualités qui ont fait le succès du *Monde des Insectes*, des *Contes du Docteur Sam*, de *l'Homme depuis cinq mille ans*, c'est-à-dire un heureux mélange d'imagination et d'étude, d'esprit et d'observation. Mais quand il s'agit de M. H. Berthoud, la citation est le meilleur des éloges. Aussi, avec l'autorisation de l'auteur et des éditeurs, sommes-nous heureux d'offrir à notre public quelques fragments du chapitre XI, LES VOSGES. Voici d'abord une pittoresque description de la route qui conduit de Gerardmer à la vallée de Munster : « Un immense rideau d'arbres verts, des sapins et encore des sapins, des éboulements de rochers qui ressemblent à des cascades immobiles et qui s'épanchent sur un parcours de je ne sais combien de centaines de mètres; de l'eau qui suinte partout ou qui tombe de roc en roc, tantôt à grand bruit, tantôt seulement avec un murmure; une végétation d'un aspect nouveau pour ceux qui n'ont jamais étudié que la flore des plaines parisiennes, telle est la route de la Schlucht. »

. . . . A mesure qu'on gravit les mamelons de Hohneck, la végétation se modifie à chaque pas. Aux sapins gigantesques succèdent des hêtres rabougris aux formes contournées, puis les hêtres disparaissent à leur tour et font place à quelques plantes chétives qui percent avec peine le manteau de mousse serrée dont la terre est recouverte. Voici la *digitale pourprée*, l'*anémone pulsatille*, à fleurs rosées, et sa sœur blanche, à fleurs de narcisse. Voici le *laiteron* des Alpes, et la *cacalie* aux fraîches couleurs, et la *gentiane* aux fleurs jaunes. Montez encore, vous ne rencontrez plus que l'*anémone des Alpes*, le *lactea spicota*, le *silène* des rochers, le *dryas* à huit pétales, le *cotoneaster* vulgaire, le *cirsium*, des lichens et l'*aconit lycotomum*.

Chacune de ces plantes a son histoire ou sa légende. Voulez-vous connaître la légende de l'aconit, au casque étrange, aux feuilles incisées et dentelées, au fruit lisse et sans duvet? Écoutez M. H. Berthoud. C. R.

« En 1814, les ennemis qui envahissaient la France établirent en vedette sur le Hohneck un poste de vingt-deux fantassins pour surveiller de ce point tous les mouvements des populations armées qui pouvaient s'opérer soit dans les montagnes, soit dans les plaines.

« On était en plein hiver, et d'ailleurs, à défaut de froid, une bise glaciale sévit presque toujours à de pareilles hauteurs. Aussi les soldats jetés en enfants perdus sur ce pic gigantesque cherchèrent-ils à s'y abriter de leur mieux. Afin de se procurer des matériaux pour se construire une sorte de corps de garde, non-seulement ils démolirent une cabane de charbonnier cachée dans une des gorges de la montagne, non-seule-

(1) Garnier frères, éditeurs, 6, rue des Saints-Pères, Paris. Un vol. grand in-8°, illustré de nombreuses gravures par Yan' Dargent.

ment ils la pillèrent, mais encore ils en massacrèrent de gaieté de cœur les habitants sans défense : une vieille femme et trois petits enfants.

« Ce crime inutile commis, ils se bâtirent tant bien que mal une cabane, allumèrent un grand feu, placèrent au-dessus une marmite de fer, et préparèrent leur souper avec les ustensiles et les vivres qu'ils venaient de prendre chez le charbonnier.

« Pendant ce temps-là, un homme d'une quarantaine d'années et une femme un peu plus jeune qui portait un panier, revenaient à cette cabane, où gisaient quatre cadavres. Les mains glacées des deux infortunés, qui



« De l'eau qui suinte partout et qui tombe de roc en roc. » Dessin de Yan' Dargent.

retrouvaient assassinés leur mère et leurs enfants, se serrèrent en silence. Puis l'homme s'élança vers un rocher dans une anfractuosité duquel il tenait caché un fusil.

« — Ils sont vingt-deux, regarde! lui dit tout bas sa femme avec un effrayant sang-froid. Ils sont vingt-deux; ton fusil n'en pourra tuer qu'un seul, deux tout au plus. Laisse-moi faire, je les tuerai tous les vingt-deux, moi! Pas un seul d'entre eux n'échappera. Laisse-moi faire, te dis-je! Pendant que tu enterreras ma mère et mes enfants, je les vengerai.

« Elle essuya ses larmes et se mit à récolter çà et là, dans le jardin qui entourait la chaumière, quelques légumes à demi cachés sous la terre, et que n'avaient

point aperçus les pillards. Elle les nettoya soigneusement en les frottant de neige, et elle y joignit une vingtaine de racines noirâtres au dehors, blanchâtres au dedans, qui ressemblaient à des raves, et qu'elle alla arracher dans une partie de la montagne où les abritait des vents du nord un énorme rocher.

« Elle plaça toutes ces herbes dans son panier, où se trouvaient déjà d'autres vivres, et se dirigea vers le poste des soldats ennemis, en feignant de prendre les plus grandes précautions pour ne point se laisser voir par eux. Toutefois, en se tenant à demi courbée, elle remuait le plus qu'elle le pouvait, avec ses sabots, les feuilles séchées qui jonchaient le sol, et elle finit par paraître saisie par un insurmontable accès de toux. Aussi les soldats ne tardèrent-ils pas à l'entendre, à la découvrir, à la saisir et à l'amener à leur campement.

« — Faites-moi grâce! leur dit-elle en feignant la plus grande terreur. Si vous avez des mères et des enfants, laissez-moi reporter à ma cabane ces légumes qu'attendent ma mère et mes enfants mourant de faim.

« Un soldat qui parlait un peu le français, et qui, par conséquent, comprenait ce que lui disait cette femme, traduisit ses prières aux autres vedettes, qui se prirent toutes à rire.

« — Mes camarades, répondit ensuite le barbare loustic, me chargent de te dire qu'ils ont déjà mis ta mère et tes enfants à l'abri de la faim. Par conséquent, service pour service! donne-moi ces légumes.

« — Puisque vous êtes si bons, répliqua la femme, je veux mettre moi-même dans votre pot ces légumes et ce pain.

« Et, en effet, elle jeta dans la marmite tout ce que contenait son panier.

« — Maintenant, ajouta-t-elle, laissez-moi surveiller cette soupe, que je vas vous servir moi-même, tout en me chauffant à ce bon feu qui réchauffe si bien.

« Elle resta deux heures entières à voir bouillir ce que contenait le pot de fer.

« — Voici le moment de manger, s'écria-t-elle ensuite. Allons! camarades, mangez!

« Aussitôt les soldats se partagèrent la soupe et la dévorèrent avec l'appétit que donne l'air vif de la montagne. Quand il n'en resta plus une seule bribe, la femme se laissa glisser sur un des revers de la montagne, et alla rejoindre son mari, qui venait d'enterrer la vieille femme et ses trois enfants.

« — Demain nous irons voir les soldats! dit-elle.

« En effet, le lendemain, au point du jour, elle gravit le Hohneck avec son mari. Il y avait là vingt-deux cadavres gisant sur le sol.

« Elle se prit à rire sinistrement :

« — Te l'avais-je dit, mon homme? demanda-t-elle en regardant les soldats morts dans d'horribles convulsions, dont on lisait encore les traces sur leurs faces livides; mes herbes (l'aconit) ne valent-elles pas bien ton fusil? Aide-moi à pousser du pied ces cadavres dans le ravin, et ensuite emportons et cachons leurs cartouches, leurs sabres et leurs fusils. Nous garderons pour toi et pour moi les deux meilleurs de ces derniers; car je veux me battre avec toi contre les ennemis et en tuer encore. Nous cacherons le reste de ces armes dans les rochers jusqu'à ce qu'elles puissent servir à d'autres enfants de nos montagnes pour abattre d'autres de ces brigands. Mort à l'étranger! n'est-ce pas, mon homme?

« Il y a quelques années, avant la création de la nouvelle route, on montrait encore aux voyageurs un vieux sapin qu'il a malheureusement fallu abattre, et que l'on appelait *le livre du charbonnier*. En effet, chaque fois qu'il tuait un soldat ennemi, le charbonnier entaillait d'une large coche le tronc de cet arbre, et l'on en comptait soixante-seize! »

S.-H. BERTHOUD.

CHRONIQUE DU MOIS.

Cette fois encore nous espérions que notre histoire du mois passé ne serait pas attristée par un de ces coups funestes qui semblent frapper de préférence les têtes les plus fécondes, les mains les plus habiles. Vaine espérance! Voici encore trois tombes nouvelles que la mort vient de creuser : hier M. de Barante, l'académicien, l'auteur des *Ducs de Bourgogne,* un beau livre, et bien fait; Servais, le violoncelliste sans rival; aujourd'hui, Gavarni. Celui-là surtout était des nôtres. C'est le *Musée des Familles* qui a publié son premier dessin. Les biographes vous diront qu'il était né à Paris en 1801 et qu'il ne s'appelait pas Gavarni, mais bien Paul Chevalier. Un jour, ajouteront-ils, Paul Chevalier, encore inconnu, envoya deux aquarelles au Salon, et il mit au bas : *Gavarni,* c'est-à-dire le nom du site célèbre. Le catalogue prit cette fois encore le Pirée pour un homme et attribua les deux toiles à M. Gavarni. D'où le nom resta à l'artiste. Mais qu'importe le nom? C'est Gavarni et non Paul Chevalier que nous pleurons, Gavarni le peintre de la *Comédie humaine.* Il était heureux également dans l'image et dans la légende. Aussitôt qu'il avait imaginé son *bonhomme,* il l'expliquait d'un mot tour à tour mélancolique et tendre, humble ou superbe. A ce compte, il tenait beaucoup du poëte comique. Il a commencé par nous montrer les *Enfants terribles,* il a fini par les *Propos de Thomas Vireloque.* Autant nous avons ri de l'ingénuité piquante des uns, autant nous restons épouvantés au spectacle effrayant du cynique philosophe qui promène ses haillons dans les plus hideux carrefours de la grande cité. Ses jeunes femmes sont charmantes, et même quand l'artiste nous montre des misères sans repentir, il est encore réservé dans son audace, parce qu'il sait que le respect de soi-même est le commencement de la considération publique. Voilà pourquoi nos fils et nos filles même savent son nom. Le grand art de Gavarni consiste encore à nous montrer, vivants et ressemblants, les personnages de l'heure présente; il vit de leur vie, il sait ce qu'ils disent et ce qu'ils font. Il était laborieux aussi, et pas un de ses jours ne s'est passé sans qu'il donnât au moins un coup de crayon. Grand mathématicien encore, mais cette fois que vous importe? Sitôt qu'il eut quarante ans, Gavarni se retira du monde où s'agitent les passions humaines, et, confiné dans un grand jardin qu'il cultivait de ses mains,

il espérait finir ses jours tranquilles en cette oasis. Hélas ! il avait compté sans l'expropriation et les chemins de fer. Il est mort aujourd'hui, et quiconque voudra dans cent ans reconstituer la société parisienne du dix-neuvième siècle, ira certes puiser ses plus utiles matériaux dans l'œuvre immense de cet esprit infatigable et charmant.

Mais, comme nous, n'avez-vous pas hâte de quitter ces tristes sentiers ? Aussi bien il nous semble entendre, venant d'au delà des monts, comme l'écho des fêtes et des rires sonores.

— Savez-vous, me disait l'un de nos amis qui dit souvent la vérité, même en riant, ce que je trouve de plus charmant dans cette Venise enfin délivrée et maîtresse d'elle-même ? C'est que, grâce à Dieu, nous n'entendrons plus les faiseurs de narrations, de contes et de romans, parlant de cette fille de l'Adriatique, s'écrier : Venise ! Hélas ! malheureuse Venise ! Et, tout à coup, les voilà égrenant le même chapelet : *le Pont des Soupirs... le Canal Orfano... le Conseil des Dix...* les masques, le carnaval, les cheveux couleur de feu, toute la fantaisie des imaginations vulgaires. Au seul nom de Venise, on voyait surgir un sbire en manteau noir sur le seuil des palais de marbre ; la bouche de fer ouvrait sa gueule immense aux petits papiers de la délation. Pas un étranger qui n'entendît, comme autrefois *Angelo, tyran de Padoue,* un homme inconnu marcher dans son mur. Venaient ensuite les guitares, les échelles de soie et les gondoles noires fendant la nuit ces eaux suspectes, et puis la Chambre des tortures qu'il ne fallait pas négliger. Les *puits* qui touchaient à l'abîme, et les *plombs* qui se perdaient dans le ciel. Sans oublier les pigeons que la république nourrissait à ses frais et qui venaient tous manger dans la main. Et Marino Faliero, décapité pour ses crimes, dont le portrait est resté couvert d'un crêpe funèbre. On vivait pourtant sur ces choses-là depuis le traité de Campo-Formio.

Oui-da, reprenait notre ami, nous n'entendrons plus raconter ces misérables histoires. Venise est libre et redevient une cité comme une autre. Elle reprend son rang parmi les nations dont il est dit : *Heureuses les nations qui n'ont pas d'histoire.* Ajoutez : pas de roman.

Quand un homme qui a nom Shakspeare a mis au monde *Desdemona* et *Othello* ; quand un homme qui a nom Rossini a fait entendre aux lagunes vénitiennes la *Complainte du Saule*, il n'est plus permis à personne aujourd'hui de peindre ces palais de marbre et de réveiller ces échos endormis.

Ainsi parlait notre éloquent railleur, croyant bien faire et bien dire. En même temps il ajoutait à son récit le récit de l'enthousiasme et des fêtes de Venise. Il nous montrait la ville en ses habits d'opulence, et ses balcons, si longtemps déserts, tout parés des plus belles Vénitiennes qui semblaient renaître à la vie, à l'espoir, à la poésie, aux douces chansons. En vain on lui eût fait remarquer la contradiction de sa triste logique, il parlait trop haut pour entendre la voix de la raison.

L'homme sage et prudent acceptera volontiers la joie et le bonheur des heures présentes, mais il se gardera bien de nier les grands spectacles du passé. Qui que nous soyons, respectons les hommes et les choses d'autrefois. Nous sommes de ceux qui, plutôt que de nier les siècles antérieurs, les referaient avec des fragments. Pas plus tard que ce matin, nous regardions, avec le respect d'un fils saluant ses aïeux, une admirable collection d'autographes, et nous restions plongé dans cette éloquente contemplation. Ces billets tout chargés de traces légères représentaient les plus grands noms de l'histoire. Voici le billet d'une Vénitienne qui, de son vivant, s'appelait Bianca Capello. Un beau soir elle quitta Venise et s'en fut courir les aventures. Le hasard, qui l'aimait, avait fait de Bianca Capello une grande duchesse de Florence. A côté de ce billet de la Bianca, voici la marque auguste de Léon X le pontife, et tout de suite on peut voir une main faite pour le commandement. Arioste n'est pas loin. Le léger poëte adresse au cardinal d'Esté, son protecteur, le sonnet italien tout rempli des câlineries d'une muse indigente. Entendez-vous les vers harmonieux de Pétrarque, et reconnaissez-vous l'ingénieux Boccace à ces récits pleins d'art et de mouvement ? Voici, pour finir, une lettre écrite des plombs de Venise par le martyr Silvio Pellico. Il a supporté comme un chrétien les cruautés d'une prison impitoyable, et lorsque enfin, délivré de ces fers si lourds à porter, il est rentré dans sa maison déserte, il a tiré de ce cœur sans fiel et de cette conscience sans remords une si profonde et si sincère douleur, que l'Europe entière a versé des larmes sur les souffrances de la victime innocente, tant le mépris et le sang-froid représentent une force irrésistible. On l'a bien vu de nos jours, lorsque le défenseur de Venise, aux derniers jours de sa servitude, Manin lui-même, échappé par miracle et pauvre autant qu'on peut l'être, gagnait son humble et glorieuse vie à donner des leçons d'italien. Il arrivait à l'heure indiquée, et tout de suite il expliquait à son élève une des grandes œuvres de la mère patrie ; aux commençants, il disait la *Jérusalem délivrée* ; aux plus avancés, il expliquait l'*Enfer* du Dante, et c'était alors seulement que, voyant briller l'éclair dans ces regards éteints par tant de souffrances, on reconnaissait, on retrouvait le héros. De cette main vaillante qui savait tenir une épée, il a corrigé plus d'une fois les devoirs de quelque jeune fille, ignorante de ces illustres destinées ; et puis, sa tâche accomplie, à la fin d'une si pénible et fastidieuse journée, il revenait dans son logis modeste, où l'attendait sa fille Emilie, austère compagne de son exil. Elle était malade et frappée à mort, mais elle cachait sa souffrance à son père. Elle le grondait doucement de ces tristes labeurs. Lui, cependant, il était heureux et fier de sa tâche accomplie. Un vrai poëte, s'il est vrai que les nobles cœurs fassent les grands poëtes, a raconté en vers charmants et sympathiques cette action si simple qui donnait à Manin l'air d'un héros des anciens temps. Ah ! que de douces larmes M. Legouvé a fait répandre à l'auditoire qui remplissait la salle du nouvel Athénée ! Il y a peu d'hommes qui sachent lire avec le zèle et l'accent de M. Legouvé. Pour peu que le sujet lui plaise et que le héros convienne à sa vaillante nature, il y met toute son âme. Il se plaît à ces récits, terribles dans le fond, charmants dans la forme, et, sachant sa vive admiration pour le dictateur de Venise en 1848, sachant la tendresse toute paternelle qu'il portait à la jeune Emilie, atteinte d'un mal sans remède, et l'ayant vu lui-même déposer ces restes précieux dans le tombeau où le grand peintre Ary Scheffer avait enfoui sa propre mère, où lui-même il repose à présent, nous nous sommes senti ému de l'émotion de M. Legouvé.

Heureux, ô Venise ! les poëtes qui ont porté ton deuil ; ils ont le droit de chanter ta délivrance.

Mais voici venir cette heure si chère aux uns, si redoutée des autres, cette heure qui ne sonne qu'une fois 'an, le premier janvier, l'heure des étrennes.

Comment vous guider, ami lecteur, dans ce choix difficile entre tous. Vous aimez les beaux livres, je n'en veux pas douter, et tout d'abord vous désignerai-je la nouvelle édition des Fables de La Fontaine, illustrées

L'enfant et le maître d'école. Dessin de G. Doré.

par G. Doré. Après Granville ! direz-vous. Eh ! mon Dieu, oui, après Granville, et même, si je vous vois sourire incrédule, j'ajouterai que jamais la verve du *Bonhomme* n'a rencontré plus ingénieux interprète.



Le loup et le chien. Dessin de G. Doré.

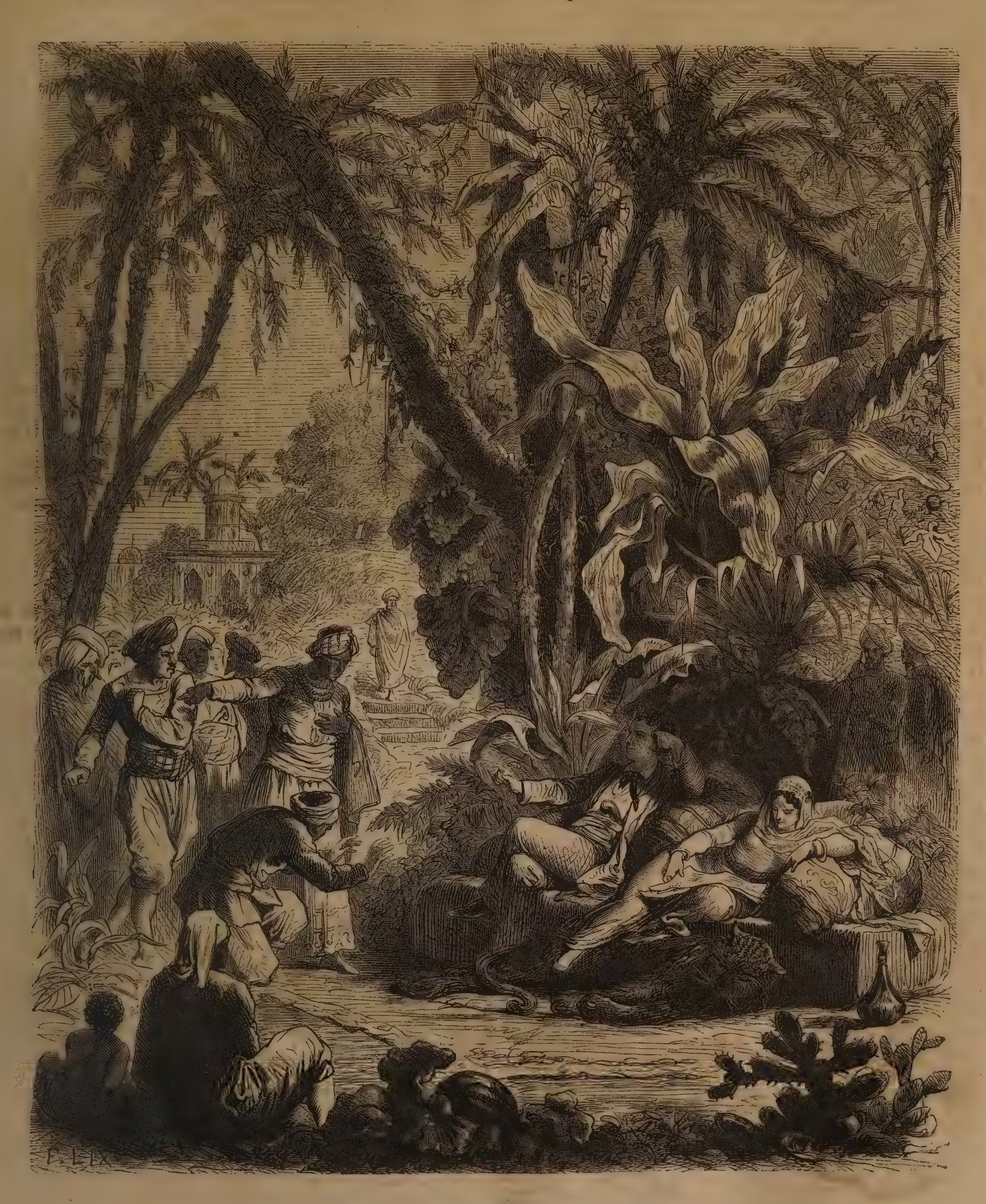
Soixante-dix compositions dont le format, hélas ! ne nous permet pas la reproduction, et puis une vignette par fable, et toutes, presque toutes du moins, des chefs-d'œuvre. Vous doutez encore ? Eh bien ! regardez, et jugez !

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

NOUVELLES ET VOYAGES.

AVENTURES MERVEILLEUSES MAIS AUTHENTIQUES DU CAPITAINE CORCORAN [1].



Corcoran rendant la justice. Dessin de Lix.

I.—COMMENT FUT DÉCOUVERT LE FAMEUX GOUROUKARAMTA.

Six mois après les combats dont on a vu le récit dans la première partie de cette véridique histoire, le capitaine Córcoran, devenu maharajah du pays des Mahrattes, jouissait en paix du fruit de sa sagesse et de ses victoires. Au reste, rien ne fera mieux juger de son bonheur que la lettre suivante, qu'il écrivit vers ce

(1) Voir, pour la première partie, octobre, novembre et décembre 1865 et janvier 1866.

temps-là à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences (de Lyon), pour lui rendre compte des courses qu'il avait faites dans les montagnes des Ghâtes et dans les vallées de la Nerbuddah et du Godavéry, à la recherche du fameux Gouroukaramta.

Le maharajah Corcoran Ier,

A M. le Président de l'Académie des sciences (de Lyon).

Bhagavapour, le 11 octobre 1858.

L'an deuxième de notre règne et le quatre cent trente-trois mil sept cent dix-neuvième de la huitième incarnation de Vichnou.

« Monsieur,

« Je prie l'illustre Académie d'excuser le retard que j'ai mis à lui communiquer le résultat des recherches qu'elle a bien voulu me confier. Le Gouroukaramta est enfin retrouvé, et j'ai le plaisir de vous envoyer aujourd'hui une copie exacte de ce fameux manuscrit dont l'existence, au dire des plus savants brahmines, remonte à vingt-cinq mille ans avant l'ère chrétienne. Pour moi, sans vouloir imposer au public mon propre sentiment, j'ai de fortes raisons de croire qu'il est antérieur de huit cents ans au déluge et qu'il fut déposé par Noé, dans son tiroir, au moment où le saint patriarche emballait à la hâte, dans l'Arche, ses habits, sa femme, ses fils, ses filles et un couple de tous les animaux qui vivaient en ce temps-là sur la terre.

« Diverses circonstances ont retardé de quelques mois la découverte et l'envoi du Gouroukaramta ; — une entre autres, qui peut-être ne vous paraîtra pas indigne d'intérêt, car elle me permet de servir désormais plus puissamment les intérêts de la science.

« Il a plu à l'Éternel de faire de moi un pasteur des peuples. A coup sûr, rien n'était plus loin de moi que la pensée de gouverner qui que ce soit, excepté mon équipage et mon brick ; mais Dieu ne m'a laissé de choix qu'entre ces deux extrémités : régner sur les Mahrattes ou me faire fusiller par les Anglais. L'Académie comprendra que je ne pouvais pas hésiter, et j'ai la confiance qu'elle approuvera ma conduite. De mon côté, je mets à son service quinze mille fantassins, douze mille cavaliers, douze cents canons et un budget qui montait à quatre cents millions de francs sous mon prédécesseur, et que j'ai réduit à cent vingt millions (malgré cette réduction, je fais des économies sur mon budget, comme M Gladstone sur le sien).

« L'Académie, j'ose l'espérer, sera bien aise d'apprendre que mon amie Louison, dont l'intelligence, le courage, les dents et les griffes m'ont tiré plus d'une fois du péril, vit aujourd'hui bien portante et gaie dans mon palais. Vous lirez dans le *Moniteur de Bhagavapour* (dont j'ai l'honneur de vous adresser la collection) l'histoire de ses exploits héroïques et de l'intrépidité sans égale qu'elle montra le jour du dernier assaut. Monsieur Horatius Coclès n'a rien fait de plus beau lorsqu'il arrêta les Étrusques à l'entrée du pont du Tibre.

« Je serais heureux, monsieur le président, si vous vouliez bien accepter les insignes de l'ordre de la Tigresse, que j'ai institué pour perpétuer la mémoire de Louison. Ces insignes sont une croix enrichie de diamants et un ruban bleu, que je vous envoie sous ce pli. Les diamants n'ont pas grande valeur : — sept cent mille francs tout au plus ; — mais je sais, monsieur, que vous attachez plus de prix à cette marque de l'estime de ma chère Louison qu'à des pierreries. Un philosophe tel que vous ne doit pas être traité comme un prince ou un banquier.

« Le second du brick *le Fils de la Tempête*, que j'ai fait amiral de la flotte mahratte, est chargé de vous raconter de vive voix toutes nos aventures. Ce n'est pas un savant homme et je ne crois pas qu'il connaisse grand'chose en dehors de la lecture, de l'écriture, du sextant et de la boussole ; mais pour la manœuvre il n'a pas son pareil, et si quelqu'un des membres de l'Académie voulait me faire l'honneur de visiter mes États, Kaï Kermadeuc a ordre de le prendre à son bord et de le traiter comme moi-même.

« Veuillez agréer, monsieur le président, et communiquer à messieurs les académiciens l'expression de la respectueuse admiration de votre tout dévoué,

« Corcoran Ier,

« Empereur de la Confédération mahratte. »

« *P. S.* Louison, à qui je viens de lire ces quelques lignes, me charge de la rappeler à votre souvenir. »

Cette lettre fut remise au président de l'Académie pendant la séance, et il se hâta d'en donner connaissance au public et de faire appeler Kaï Kermadeuc, le commandant du *Fils de la Tempête*.

Celui-ci s'avança en se dandinant sur ses jambes, comme un pommier agité par le vent. C'était un vieux marin, basané, goudronné, qui avait doublé trois fois le cap Horn et neuf fois le cap de Bonne-Espérance, et qui avait horreur de la terre autant que les chats ont horreur de l'eau froide.

Comme il roulait son chapeau dans ses doigts de l'air embarrassé d'un écolier qui sait mal sa leçon, le président crut devoir venir à son secours.

— Rassurez-vous, mon brave homme, dit-il avec bonté, et expliquez-nous, s'il vous plaît, les commissions dont Sa Majesté le maharajah des Mahrattes vous a chargé pour l'Académie.

— Pour lors, dit Kermadeuc d'une voix tonnante qui fit trembler les vitres, pour lors, voici la question. Mon capitaine, qui est l'empereur dont vous parlez, étant parti sur son brick *le Fils de la Tempête*, qui file dix-huit nœuds à l'heure par un temps calme, arriva, cinq semaines après, dans le pays du seigneur Holkar, un particulier fort âgé et plein de roupies, qui avait querellé avec les Anglais pour la raison de ce qu'il refusait de leur donner sa fille et ses roupies. Pour lors, le capitaine Corcoran regarde la fille, qui était belle comme une sainte vierge, et dit : Je suis Français ! Pour lors, il prend sa cravache et tape sur les Anglais pendant que Louison (sa tigresse, messieurs, sauf votre respect) leur tordait le cou comme à des canards. Voyant cela, l'homme âgé meurt, laissant sa fille, son royaume, ses roupies et ses moricauds au capitaine qui, du coup, devient empereur. N'est-ce pas ce qu'il pouvait faire de mieux ?

Tous les assistants convinrent que Corcoran avait, en effet, pris le meilleur parti, et le secrétaire perpétuel, qui était curieux, demanda de quelle manière avait été conquis le fameux Gouroukaramta.

— Pour lors, répliqua Kermadeuc, c'est bien simple. Quand le capitaine fut devenu majesté, et riche, et marié à son goût, il commença à s'ennuyer. — Je lui dis : Capitaine, vous n'êtes pas heureux. Est-ce que ce serait la faute à madame Sita ? (Vous savez, messieurs, le mariage ne réussit pas à tout le monde, et moi qui vous parle, quand madame Kermadeuc n'est pas contente.

j'ouvre la porte et je file vivement, oh ! mais vivement, et sans chercher mon chapeau.) Mais il paraît que je m'étais trompé, car il me répondit : « Kermadeue, mon vieux camarade, Sita est une femme qui n'a pas sa pareille au monde, ni dans la lune, ni dans le pays du Turc et du Moscovite... — C'est égal, capitaine, vous aviez tout à l'heure votre figure *vent debout;* je m'y connais, ça n'est pas naturel. » Il me tourna le dos sans rien dire, preuve que j'avais touché juste. Mais dix jours plus tard tout était changé. Il me fit venir un matin. — On vient de m'avertir que le Gouroukaramta est caché dans le temple de Pandara. Veux-tu remonter la rivière avec moi ? — Quand vous voudrez, mon capitaine. Et, sans vous commander, aurons-nous beaucoup de passagers sur mon brick? — Deux seulement, Louison, que tu connais, et moi. — C'est dit. Nous partons le soir même, et nous remontons le long des monts Vindhya. A droite et à gauche de la rivière on ne voyait plus que de noires forêts. De temps en temps on entendait le rugissement des tigres, le pas lourd des éléphants ou le sifflement du *cobra capello.* Pour vous consoler, le soleil vous rôtit pendant le jour et les moustiques vous mordent pendant la nuit. Le matin, j'avais les lèvres enflées comme des boudins, et mon nez ressemblait à une vitelotte. Enfin, suffit; nous arrivons dans un village où l'on ne voyait que des fakirs. Le fakir, messieurs, vous savez ce que c'est : — un particulier qui a fait vœu de ne se laver et de ne se brosser jamais.

Pour lors, tous ces fakirs étaient accroupis autour de leur temple lorsque nous arrivâmes. Pas un d'eux ne leva la tête et ne dit un mot de politesse. Voyant ça, le capitaine siffla Louison, qui sauta légèrement à terre, comme une jolie fille qui va au bal. Au premier bond de la tigresse, qui pourtant ne fit de mal à personne, tous ces endormis se réveillèrent, et furent debout en un clin d'œil, — où je vis bien qu'aucun d'eux n'était paralytique, car ils se sauvèrent tous ensemble dans le temple en criant : Voici *Baber Sahib* (voici le seigneur Tigre) ! et en implorant Siva.

Louison allait les suivre, mais le capitaine la retint, pour ne pas les effrayer davantage, et alla droit au plus fakir de la bande, c'est-à-dire au plus sale et au plus déguenillé. C'était un vieux à barbe blanche, qui paraissait très-respecté de tous les autres. Pour lors, le capitaine se met à lui parler dans son patois, qui est, à ce qu'on m'a dit depuis, une très-belle langue et faite pour les savants. Ce qu'ils se dirent, je ne l'ai pas entendu; mais j'ai vu les gestes. Le capitaine insistait toujours pour avoir son Gouroukaramta; l'autre refusait toujours. Tout à coup voilà Louison qui s'impatiente, se dresse debout sur ses pattes de derrière et appuie ses pattes de devant sur les épaules de Corcoran; histoire de se faire caresser, la câline. Voyant ça, le fakir tombe à genoux, s'écrie que la volonté de Dieu se déclare, que le capitaine est la dixième incarnation de Vichnou, qu'il est prédit dans ses livres que Vichnou doit venir sur la terre avec un tigre apprivoisé; puis il va chercher son manuscrit et le met dans les mains du capitaine, qui le regardait sans sourciller et sans paraître étonné, comme s'il eût fait le Vichnou toute sa vie.

Ce récit naïf eut le plus grand succès, le président félicita Kermadeuc de la part qu'il avait prise à cette glorieuse expédition, et trois jours après on lisait le récit de la séance dans tous les grands journaux de Paris.

En revanche, les journaux anglais déclarèrent unanimement que ce Corcoran était un misérable aventurier, bandit de profession, qu'il avait dérobé le précieux manuscrit du Gouroukaramta à un voyageur anglais dans les montagnes des Ghâtes, et qu'il avait fait alliance avec Nana-Sahib pour assassiner tous les Anglais de l'Inde.

Les journaux allemands se partagèrent entre deux camps. Les uns assurèrent que la découverte du Gouroukaramta n'était pas nouvelle; à les entendre, ce livre était depuis longtemps publié; le docteur Cornelius Gunker, de Berlin, l'avait eu dans les mains; le docteur Hauffert, de Gœttingue, en préparait depuis longtemps une traduction; le professeur Spellart, d'Iéna, écrivait un commentaire sur son origine probable. L'autre camp déclara nettement que le manuscrit était faux, que la copie envoyée par Corcoran était l'œuvre de son imagination; qu'il n'avait lui-même jamais vu ni le Gouroukaramka, ni l'Inde; que les philologues français étaient faits tout au plus pour nouer et dénouer les cordons des souliers des philologues allemands; que cette nation vaniteuse et légère qui habite entre le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'océan Atlantique, était incapable de rien écrire ou dire qui fût utile et bon; qu'elle ne saurait jamais que danser et faire l'exercice à feu; que si par hasard quelqu'un de ses citoyens avait un peu plus de sens et de jugement que les autres, il le devait à son origine germanique, étant nécessairement né en Lorraine ou en Alsace; qu'il fallait, par conséquent, reprendre ces deux provinces allemandes, frauduleusement détachées de la grande patrie d'Arminius, et qu'enfin le sabre allemand, la pensée allemande, la critique allemande, la sagesse allemande et la choucroute allemande (bien entourée de saucisses) étaient au-dessus de tout.

A quoi un journal français très-connu répliqua en prenant à témoin les immortels principes de 1789, et un autre en profita pour réclamer la liberté des mers et la « neutralisation des détroits, » ce qui acheva d'éclaircir la question si vivement controversée de l'origine du Gouroukaramta.

Pendant ce temps, Corcoran vivait heureux à Bhagavapour et gouvernait paisiblement ses peuples; mais un événement imprévu troubla sa vie et, comme on le verra dans le prochain chapitre, altéra la tendre amitié qui l'unissait à Louison.

II. — PREMIÈRE ESCAPADE DE LOUISON.

Un matin, Corcoran était assis dans le parc à l'ombre des palmiers. C'est là qu'il tenait son conseil et qu'il rendait la justice aux Mahrattes, comme saint Louis à Vincennes ou Déjocès le Mède en son palais d'Ecbatane. Près de lui, la belle Sita lisait et commentait les divins préceptes du Gouroukaramta.

Tout à coup Sougriva parut. On n'a pas oublié sans doute que Sougriva était ce courageux brahmine qui avait aidé si puissamment Corcoran à vaincre les Anglais. En récompense, il était devenu son premier ministre.

Sougriva se prosterna devant son maître et devant Sita en élevant ses mains en forme de coupe vers le ciel; puis, avec la permission de Corcoran, il s'assit sur un tapis de Perse, attendant qu'on le questionnât.

— Eh bien, quelles nouvelles ? demanda Corcoran.

— Seigneur, répondit Sougriva, l'empire est tranquille. Voici les journaux anglais de Bombay. Ils disent de vous tout le mal possible.

— Bons Anglais ! Ils veulent me faire une réputation. Voyons le *Bombay Times.*

Il déplia le journal et lut ce qui suit :

« Maintenant que la révolte des cipayes touche à sa fin, il serait peut-être temps de rétablir l'ordre dans le pays des Mahrattes et d'infliger à cet aventurier français le châtiment qu'il mérite.

« On nous apprend que ce vil chef de brigands, soutenu par une bande d'assassins de toutes les nations, l'écume de la terre habitable, commence à s'établir solidement à Bhagavapour et aux environs. Non content d'avoir, par un crime atroce, ôté son royaume et la vie au vieil Holkar, il a, dit-on, eu l'effronterie d'épouser sa fille Sita, la dernière descendante des plus anciens rois de l'Inde, et cette malheureuse femme, qui tremble de subir un jour le funeste sort de son père, est forcée de partager le trône avec le meurtrier d'Holkar. »

— Bravo ! très-bien ! s'écria Corcoran. Cet Anglais débute d'une façon admirable. Ah ! ah ! il paraît qu'en effet ils se croient déjà les plus forts, puisqu'ils commencent à m'insulter... Voyons la suite.

« ... Ce n'est pas tout. Ce misérable, qui s'est échappé, dit-on, du pénitencier de Cayenne, où il était enfermé avec quelques milliers de ses pareils, a mis tout le pays des Mahrattes en coupe réglée. Suivi d'une armée nombreuse, il parcourt, pille et rançonne, l'une après l'autre, toutes les provinces du royaume d'Holkar, mettant à feu et à sang tout ce qui ose résister... »

Corcoran jeta le journal.

— Voilà, dit-il, comme on écrit l'histoire. C'est par ces mensonges que lord Braddock, le gouverneur général de l'Inde, se prépare à m'attaquer.

— Seigneur, dit Sougriva, que comptez-vous faire ?

— Moi ! rien du tout. Si lord Braddock était homme à mettre habit bas et à s'aligner avec moi sur le terrain, l'épée à la main, je lui couperais la gorge comme il faut ; mais ce gros milord ne voudra jamais risquer sa peau de seigneur... Il faut le payer de même monnaie. C'est mon *Moniteur de Bhagavapour* qui sera chargé de répliquer.

— Cher seigneur, interrompit Sita, voudriez-vous descendre à vous justifier ?

— Qui ? moi ! que Vichnou m'en préserve ! Est-ce qu'on se justifie lorsqu'on est accusé d'avoir tué père et mère ? Mon *Moniteur* dira que Barclay est un âne que j'ai étrillé durement, que le gouverneur de Bombay est un drôle et un va-nu-pieds, que lord Braddock est un bandit qu'on devrait empaler, et que tous trois tremblent devant moi comme le chevreuil devant le tigre. Qu'il orne ces belles choses de son style indien et qu'il y ajoute tout ce que son imagination lui offrira de plus mortifiant pour ces trois grands personnages. Puisque la presse est libre dans mes États, c'est bien le moins qu'elle me serve à quelque chose contre mes ennemis.

— A ce propos, seigneur, reprit Sougriva, les journaux de Bhagavapour, profitant de la liberté que vous leur laissez, crient tous les jours contre vous.

— Ah ! ah ! Et que disent-ils ?

— Que vous êtes un aventurier, capable de tous les crimes, que vous opprimez le peuple mahratte, et qu'il faut vous jeter par terre.

— Laisse-les dire. Puisque je suis leur maître, il faut bien qu'ils médisent de moi.

— Mais, seigneur, si l'on se révolte ?

— Et pourquoi se révolteraient-ils ? Où trouveraient-ils un meilleur maître ?

— Mais enfin, seigneur, insista Sougriva, s'ils prennent les armes ?

— S'ils prennent les armes, ils violent la loi. S'ils violent la loi, je les ferai fusiller.

— Quoi ! ne ferez-vous aucune grâce ? demanda Sita.

— Aucune pour les chefs. Quand un homme libre viole la loi qui assure sa liberté et celle d'autrui, il est sans excuse, et mérite qu'on en finisse avec lui par la corde, la mitraille ou l'exil.

Tout à coup Corcoran interrompit la conversation, et, se tournant vers Louison, qui était nonchalamment couchée sur le tapis à côté de Sita :

— Qu'en penses-tu, ma chérie ? dit-il.

Louison ne répondit pas. Elle ne parut même pas avoir entendu la question. Son regard, d'ordinaire si fin, si intelligent et si gai, errait dans le vide et paraissait distrait.

— Louison est malade, dit Sita.

— Quel âge a-t-elle ? demanda Sougriva.

— Quatre ans à peu près, répondit Corcoran. Mais quel rapport y a-t-il entre son âge et ses distractions ?

Sougriva sourit en montrant ses larges dents blanches, mais ne répondit pas.

Corcoran frappa sur un gong. Aussitôt Ali s'avança. C'était, on s'en souvient, le plus brave et le plus fidèle des serviteurs d'Holkar, et c'est à lui qu'était confiée la garde de Louison.

— Ali, demanda Corcoran, est-ce que Louison a perdu l'appétit ?

— Non, seigneur.

— Quelqu'un l'a-t-il maltraitée ?

— Seigneur, personne n'oserait.

— D'où vient donc sa distraction ?

Ali se mit à sourire comme Sougriva ; mais enfin, pressé de questions, il répondit :

— Seigneur, elle sort depuis trois jours du palais, dès que le soleil se couche, et elle va errer toute seule dans le parc au clair de la lune.

— Et à quelle heure rentre-t-elle ?

— Quand le soleil se lève. Le premier soir, j'ai voulu tenir les portes fermées, mais elle a commencé à rugir si fortement, que j'ai eu peur qu'elle ne voulût me dévorer, et, par Siva ! je ne suis pas encore las de vivre.

— Au clair de la lune ! dit Corcoran tout pensif.

— Seigneur, reprit Ali, elle n'est pas tout à fait seule.

— Ah ! ah ! Est-ce que tu vas lui tenir compagnie ?

— Moi ! seigneur, je m'en garderais bien. J'ai voulu la suivre hier au soir ; mais elle n'aime pas qu'on la surveille. Elle s'est retournée si brusquement vers moi, que j'ai couru jusqu'au palais sans m'arrêter.

— Mais enfin, comment sais-tu qu'elle n'était pas seule ?

— A peine rentré dans le palais, je montai sur le toit en terrasse, et, grâce au clair de lune, j'aperçus la tigresse qui était étendue sur le mur du parc et qui avait l'air d'écouter un discours. Ce fut d'abord un ronron comme celui des chats sur les gouttières ; puis il y eut une pause. Louison répondit peu de chose, mais d'une voix si douce, que l'autre, celui que je ne voyais pas, dut se croire encouragé. Tout à coup, il prit son élan et sauta sur le mur. Je vis sa tête et ses griffes, car c'était un grand et fort tigre d'une beauté admirable ; mais Louison fut sans doute mécontente, car d'un coup de griffe elle le repoussa et le fit dégringoler dans le fossé. Il ne se tint pas pour battu et continua de ronronner de toute sa force au pied du mur ; mais il n'osa pas renouveler l'assaut, car le mur a plus de trente pieds de haut, et il avait dû se fouler au moins une

patte. Enfin, voyant que Louison faisait toujours la sourde oreille, il perdit patience et se retira en rugissant.

— Ma foi, dit Corcoran, il faudra que je voie cela.

III. — AU PLUS BRAVE !

Dès le soir même, vers six heures, Corcoran se mit à l'affût dans le parc. Par précaution et de peur d'avoir à lutter contre l'amoureux de Louison, il prit un revolver.

Il avait tort. Il ne faut jamais se mêler, sans nécessité, des affaires de son prochain, et même de ses plus intimes amis; au reste, Corcoran fut sévèrement puni de sa curiosité, ainsi qu'on le verra bientôt.

Vers six heures un quart, assis sur le mur, à quelques pas de l'endroit désigné, il entendit un grand bruit de feuilles froissées. C'était l'amoureux qui se rendait à son poste, dans le fossé, au pied du mur, et qui annonça tout d'abord sa présence par un rugissement voilé, comme s'il eût voulu (et c'était, en effet, son intention) n'être entendu que de Louison. Celle-ci ne se fit pas attendre. Elle arriva pimpante et leste, s'élança d'un bond sur le mur, jeta un regard distrait dans le fossé et, sans s'émouvoir de la présence de Corcoran, qu'elle voyait très-bien, écouta le discours du grand tigre.

Il a été longtemps à la mode de croire que les animaux n'avaient qu'un vague instinct et qu'ils ne raisonnaient ni ne sentaient. Descartes l'a dit; Malebranche l'a confirmé; tous deux se sont appuyés sur le témoignage de plusieurs illustres philosophes : — ce qui prouve que les savants n'ont pas le sens commun.



Pour les beaux yeux de Louison. Dessin de Lix.

Que Malebranche m'explique, si c'est possible, pourquoi le tigre venait régulièrement tous les soirs faire sa cour à Louison, et quel scrupule de délicatesse empêchait celle-ci de le suivre au fond des bois et de reprendre sa liberté. C'était (qui pourrait en douter ?) l'amitié de Corcoran qui la retenait à Bhagavapour. Ils se connaissaient et s'aimaient depuis si longtemps, que rien ne semblait plus pouvoir les séparer.

Ils se séparèrent pourtant.

La conversation du grand tigre et de Louison devait être bien intéressante, car elle était fort animée. Corcoran, qui prêtait l'oreille et qui entendait la langue des tigres aussi bien que le japonais et le mandchou, la traduisit à peu près ainsi :

— O belle et ravissante tigresse aux yeux fauves, qui brillent dans la nuit sombre comme les étoiles du ciel, disait le tigre, viens à moi et quitte cet odieux séjour. Laisse là ces lambris dorés et ce palais magnifique. Viens au bord du fleuve limpide, au milieu des vertes forêts. Mon palais, à moi, c'est la vallée immense, c'est la montagne qui se perd dans les nuages, le Gaurisankar, dont nul pied humain n'a foulé les neiges éternelles. Le monde entier est à nous, comme il est à toutes les créatures intrépides qui veulent vivre librement et s'aimer sous le regard de Dieu. Nous chasserons ensemble le daim et la gazelle, nous étranglerons le lion orgueilleux et nous braverons le lourd éléphant, ce misérable esclave de l'homme. Notre tapis sera l'herbe fraîche et parfumée de la vallée, notre toit sera la voûte céleste. Viens à moi, ô beauté sans pareille !

En même temps il regardait Louison avec tendresse, la tête appuyée et presque aplatie sur ses pattes étendues, et une mélodie divine, qui avait l'apparence d'un rugissement sauvage, roulait dans son gosier en cascades sonores.

Louison ne se laissa pas émouvoir. Elle regarda le tigre avec une coquetterie gracieuse et d'un coup d'œil expressif lui montra Corcoran, ce qui, dans la langue des tigres, signifiait assez clairement : « Mon bel ami à la robe tachetée, j'écoute avec plaisir tes discours séduisants, mais il y a des témoins. »

Les yeux du tigre se tournèrent aussitôt vers le Malouin et exprimèrent la plus terrible férocité, ce qui signifiait évidemment :

« N'est-ce que cet importun qui te gêne ? Sois tranquille, ô ma Louison, je vais t'en délivrer sur l'heure. »

Déjà il se ramassait pour prendre son élan et sauter sur le mur. De son côté, Corcoran s'apprêtait à le recevoir avec son revolver, quand...

Au moment même où le grand tigre s'élançait, un autre tigre, que personne n'avait vu ni entendu jusque-là, bondit sur lui, le saisit à la gorge et le fit rouler sur l'herbe. L'autre se releva aussitôt et, d'un coup de sa griffe puissante, entama les entrailles de son ennemi en poussant un rugissement de fureur. Le combat fut quelques moments douteux. L'amoureux de Louison, quoique surpris, se défendait vaillamment. Leurs forces étaient à peu près égales, et une haine pareille, mêlée de jalousie, les animait l'un contre l'autre.

Louison les regardait tranquillement, quoiqu'elle ne fût pas indifférente à la querelle ; mais peut-être pensait-elle comme les Sabines, qu'il n'y a pas de mal à épouser le plus brave, et voulait-elle être le prix du courage.

Enfin la victoire parut se décider contre le premier amoureux de Louison. Il roula sur le gazon et, mordu cruellement à la cuisse, il poussa un cri de détresse. A ce cri, les yeux de Louison étincelèrent de mépris. Elle poussa un sourd rugissement qui semblait dire :

« Renonce à moi, malheureux qui sais aimer, mais qui ne sais pas vaincre. Va cacher ta honte dans les bois, d'où tu n'aurais jamais dû sortir. »

Ce rugissement rendit la force et le courage au malheureux tigre. Il regarda une dernière fois Louison, donna un coup de dents désespéré à son adversaire et s'élança, en grimpant avec la rapidité de l'éclair, sur un chêne voisin, dans les branches duquel il parut chercher un asile.

Cette fuite simulée trompa son rival, qui, désormais se croyant maître du terrain, prit sa place et entonna, d'une voix qui ressemblait à un tonnerre lointain, son chant de triomphe.

Mais ce chant fut aussi court que sa victoire. Le vaincu, se glissant d'arbre en arbre jusqu'à un sycomore dont les branches pendaient à peu de distance du vainqueur, bondit tout à coup sur lui et, d'un effort désespéré, le saisit à la gorge et l'étrangla net.

Cette fois, la bataille était terminée, et le vainqueur, faisant deux bonds de joie sur le corps de son rival étranglé, demanda à Louison le prix de son courage. Celle-ci, enthousiasmée, sauta à bas du mur et disparut dans les ténèbres.

Corcoran eut d'abord envie de la suivre, mais il réfléchit que la nuit était obscure et pleine de piéges; que Louison probablement n'entendrait pas sa voix, ou, si elle l'entendait, n'obéirait pas, et qu'enfin il valait mieux attendre le lever du jour. Il rentra donc, très-affligé de la perte de Louison, et s'endormit bientôt, mais d'un sommeil agité.

Le matin, au moment où il sortait du palais, décidé à donner la chasse à Louison, il la vit revenir d'un air aussi gai et d'un cœur aussi content que si elle n'avait rien eu à se reprocher.

A cette vue, le Malouin ne fut pas maître de sa colère, et il alla chercher *Sifflante*, sa fameuse cravache.

Louison demeura stupéfaite. Elle ne s'attendait pas à un pareil accueil. Elle était allée se promener ; quoi de plus naturel ? Elle avait pris un compagnon de voyage parce qu'elle avait peur des revenants; pouvait-on lui en faire un crime ? Ce compagnon était beau et brave ; fallait-il le choisir boiteux, bossu, borgne et bancal ?

Voilà ce que disaient les yeux de la tigresse; mais le Malouin ne réfléchissait pas que lui-même, en épousant Sita et en la préférant à tout, avait fait quelque chose de semblable et manqué aux devoirs de l'amitié ; il ne songeait, comme c'est l'usage de tous les hommes, qu'aux torts de son amie, et il leva *Sifflante* sur les épaules de Louison.

Ce geste la remplit d'indignation. Quoi! c'est ainsi qu'il la traitait ! Le cœur de Louison se gonfla, ses yeux se remplirent de larmes ; elle se rejeta en arrière par un bond si brusque, qu'il fut impossible à Corcoran de la retenir.

Il sentit alors sa faute et voulut la réparer. Il jeta au loin la cravache et voulut prendre la tigresse par la douceur ; il lui fit les appels les plus touchants et protesta que jamais il ne lui infligerait l'odieux châtiment dont elle avait été menacée un instant.

Elle s'approcha, se laissa caresser, écouta en silence les discours de Corcoran, alla baiser la main de Sita et parut avoir tout oublié; mais il vit bien que quelque chose s'était rompu entre eux, et que la première fleur de leur amitié réciproque était flétrie et desséchée. Il résolut donc de la surveiller plus que jamais et de ne plus la laisser sortir sans lui.

Vers cinq heures du soir, au moment où Louison se préparait à recommencer sa promenade, Corcoran l'enferma dans la grande salle du palais d'Holkar, située au premier étage et qui dominait le parc d'une hauteur de trente pieds. Pour plus de sûreté, il mit le gros éléphant Scindiah en embuscade sous les fenêtres. La jalousie qui animait Scindiah contre Louison (tous deux se disputaient les bonnes grâces de Sita) répondait à Corcoran de sa fidélité.

Rien ne saurait peindre l'indignation de Louison, quand elle se vit enfermée et traitée en prisonnière de guerre. Elle rugissait si terriblement, que le palais en trembla sur sa base, et que les habitants de Bhagavapour se cachèrent dans leurs caves.

Corcoran l'entendit et en eut pitié. Sita même implora la grâce de Louison, et ses principaux serviteurs, qui craignaient d'être mis en pièces par la redoutable tigresse, se jetèrent aux pieds du maître pour demander sa liberté.

— Maharajah, dit Ali, seigneur du Bundelkund et de Goualior, cousin germain du soleil et de la lune, neveu des étoiles, favori du tout-puissant Indra qui éclaire les mondes, daigne ordonner que Louison soit relâchée, ou nous sommes perdus.

Mais Corcoran était de ces hommes qui ne reviennent jamais sur leurs résolutions. Sa tête avait la solidité du

fer, et sa volonté, l'inflexibilité du granit. Il refusa donc absolument de rendre la liberté à Louison.

Celle-ci, cependant, ne perdait pas courage. Voyant que personne ne viendrait la délivrer, elle bondit tout à coup d'un élan furieux, enfonça l'une des fenêtres de la salle et, toute sanglante, allait prendre la fuite.

Mais un grave accident la retint. Trop pressée de sauter par la fenêtre pour mesurer son élan, elle était tombée, non pas sur le gazon, mais sur le dos de l'éléphant Scindiah, qui était justement chargé d'empêcher toute escapade. Il ne pouvait rien arriver de plus malheureux à la pauvre Louison.

Outre que Scindiah ne l'aimait pas, elle tomba si malencontreusement, elle si adroite en toutes choses, qu'elle se sentit glisser du dos de l'éléphant jusqu'à terre, et par instinct, de peur de se casser le nez, enfonça ses griffes acérées dans les épaules de Scindiah. Par ce moyen elle se retint en équilibre, et un autre saut l'aurait mise à terre ; mais Scindiah la guettait.

Au moment où elle allait s'élancer, l'éléphant la saisit délicatement par le cou avec sa trompe, l'enleva comme une plume, la balança trois fois dans les airs, comme un habile frondeur brandit sa fronde, et la rejeta dans la grande salle du palais.

Corcoran, qui observait cette scène en silence, ne put s'empêcher de rire du tour et de l'adresse de Scindiah. Mais ce rire redoubla la rage de Louison. A peine retombée sur ses pattes, elle reprit son élan, essayant cette fois d'éviter la dangereuse trompe de Scindiah.

Inutile effort ! Scindiah l'attrapa au passage, comme une hirondelle attrape les mouches au vol, la posa délicatement à terre sans la lâcher ni lui faire aucun mal, la souleva lentement pour la regarder, comme s'il avait eu son lorgnon, et tout d'un coup, quoiqu'elle se débattît avec une fureur indescriptible, la rejeta de nouveau dans la grande salle du palais.

Le jeu devenait dangereux et commençait à passer la plaisanterie. Corcoran le sentit, et il allait intervenir pour empêcher un combat où Louison, malgré tout son esprit et son courage, n'avait pas le beau rôle, lorsque l'affaire changea subitement de face par l'arrivée d'un nouveau combattant.

Le grand tigre de la veille était arrivé au rendez-vous une demi-heure plus tôt qu'à l'ordinaire. Il entendit tout à coup les rugissements de sa bien-aimée et les grondements moqueurs de Scindiah. Inquiet, il s'élança d'un bond sur le mur du parc, vit de loin ce qui se passait, et s'avança en rampant vers le gros éléphant, qui, tout occupé de son jeu, ne s'attendait pas à livrer un nouveau combat.

Mal lui en prit, car Louison, qui de la fenêtre guettait l'arrivée du tigre, ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle se prépara de nouveau à le rejoindre.

Elle lui donna du regard le signal de l'attaque, et tandis que Scindiah, suivant sa tactique ordinaire, avançait sa trompe pour l'attraper au passage, il sentit tout à coup une douleur aiguë. Le tigre, profitant de ce que Scindiah avait le dos tourné, s'était élancé sur lui sans être vu, et il lui déchirait la queue avec ses griffes. Scindiah se retourna et voulut saisir son ennemi avec sa trompe, mais Louison, plus prompte que la pensée, profitant de l'occasion, sauta légèrement sur son dos, de là à terre et prit la fuite. Le grand tigre, content d'avoir fait diversion et délivré son amie, ne se soucia plus de la queue de l'éléphant et, ne pensant plus qu'à éviter sa trompe, s'empressa d'imiter l'exemple de Louison.

Déjà tous deux avaient gagné le mur du parc et allaient sauter de l'autre côté, quand Scindiah, honteux d'avoir été trompé, et trop lourd pour rattraper les fugitifs, saisit avec sa trompe une grosse pierre et la lança sur le tigre avec une telle roideur, que s'il l'avait atteint dans le flanc il l'aurait écrasé comme un raisin. Heureusement, il manqua son coup. La pierre ne toucha qu'à peine le tigre à la naissance de la queue, et le culbuta dans le fossé sans lui faire d'autre mal. Quant à Louison, dès qu'elle eut vu Scindiah ramasser la pierre, elle devina son dessein et bondit de l'autre côté du mur avec une agilité extraordinaire. Là, se voyant en sûreté, elle releva, plaignit et consola son compagnon, qui léchait tristement sa blessure, et partit avec lui, bien résolue à ne plus revoir jamais ni le palais, ni Corcoran, ni même la belle Sita, qui la comblait tous les jours de caresses et de sucreries.

Mais qu'on se rassure. Ce n'est pas ainsi que devait finir l'amitié de Louison et de Corcoran. Le destin devait les rapprocher bientôt dans les plus graves circonstances.

Ce même destin combla quelques mois plus tard les vœux de Corcoran et de Sita. Dieu leur donna un fils aussi beau que sa mère et qui fut appelé Rama, du nom de l'illustre chef de la dynastie des Raghouides, dont Sita était la dernière descendante. La joie des Mahrattes fut au comble ; ils voyaient renaître en lui cette race glorieuse. Pendant trois jours toute la nation célébra par des banquets splendides cet heureux événement. Corcoran, toujours économe pour lui-même, mais généreux pour son peuple, fit seul les frais de ces fêtes et de ces réjouissances publiques. Pour la première fois depuis que le monde est monde, on vit un prince qui donnait de l'argent à ses sujets au lieu de leur en demander. Ce fait même est si merveilleux, qu'il pourrait faire mettre en doute l'authenticité de l'histoire du capitaine Corcoran et la véracité de l'historien, si quinze millions de Mahrattes, témoins oculaires, ne vivaient pour attester la générosité du maharajah, et si l'on ne trouvait la description du banquet lui-même dans une correspondance du *Bombay Times* du 21 octobre 1858. Le correspondant termine son récit par les réflexions qui suivent, et qui montrent bien toute l'inquiétude que des maximes de gouvernement si nouvelles causaient aux journaux anglais de l'Inde :

« On ne peut nier que le maharajah actuel, malgré son origine étrangère, ne soit devenu très-populaire parmi les Mahrattes. Il a diminué l'impôt des cinq dixièmes, il a supprimé les levées d'hommes que faisaient ses prédécesseurs ; son armée, qui est peu nombreuse et composée seulement de volontaires, manœuvre avec un ensemble et une précision admirables ; il a fait venir de France et payé comptant cent mille carabines rayées, pourvues de sabres-baïonnettes et semblables à celles des tirailleurs de Vincennes ; son artillerie, sans être excellente, est très-légère et très-supérieure à celle que nous pouvons lui opposer dans l'Inde, où, par la négligence, l'incurie et l'incapacité de lord Braddock et de ses prédécesseurs, toutes nos institutions militaires ont misérablement dépéri ; il n'est pas seulement un général habile, ainsi que le colonel Barclay l'a éprouvé à ses dépens, il est le premier soldat de son armée. Ses sujets ont pour lui une sorte d'admiration superstitieuse. Les Indous croient, et il laisse dire, que son corps est impénétrable aux balles et aux poignards. Aussi personne ne serait assez hardi pour se mesurer

avec lui, si l'on pouvait avoir envie de conspirer contre sa vie. Sa cravache seule ferait trembler les assassins. Du reste, il est affable, bienveillant, doux avec tout le monde et surtout avec les faibles et les opprimés.

« Quiconque veut pénétrer dans son palais peut le faire à toute heure, sans que les serviteurs repoussent ou interrogent le nouveau venu. Une seule partie du palais est réservée, et c'est celle qu'aucun gentleman ne voudrait montrer, — je veux dire les appartements de la reine ; mais Sita se montre elle-même tous les jours en public, et le peuple peut la voir et lui parler. Je dois même dire que sa beauté merveilleuse et sa bonté, dont on raconte des traits surprenants, ne sont pas les moindres causes de la popularité du maharajah Corcoran.

« Son essai de gouvernement représentatif a beaucoup mieux réussi qu'on ne devait s'y attendre dans un pays habitué jusqu'ici au plus dur esclavage ; ses députés, comme il les appelle, commencent à comprendre leurs intérêts et à les discuter très-passablement. Pour lui, il ne cherche à influencer personne ; il écoute patiemment tout le monde et même les imbéciles, car, disait-il l'autre jour en riant à un Français qui est venu le visiter, ceux-là aussi ont droit de donner leur avis, d'autant mieux qu'ils forment toujours la majorité.



Garamagrif à la rescousse. Dessin de Lix.

« Un tel homme, devenu si jeune encore, par un coup de fortune, par son audace et par son génie, chef d'une nation puissante à l'âge où Napoléon Bonaparte lui-même n'était encore qu'un simple officier d'artillerie, est l'ennemi le plus redoutable que nous puissions rencontrer dans l'Inde. Il a tout le génie de Robert Clive et de Dupleix sans leur rapacité. Il n'aime pas l'argent, qui est la grande passion de tous les maîtres de l'Inde ; il sait caresser toutes les classes, flatter tous les préjugés et parler toutes les langues de l'Inde. Ce sont là de grands moyens de plaire à une nation incapable de se gouverner elle-même et qui a toujours eu pour maîtres des étrangers, musulmans ou chrétiens.

« C'est à lord Braddock de surveiller soigneusement cet homme redoutable. S'il faisait venir d'Europe quelques aventuriers déterminés comme lui, s'il augmentait peu à peu son armée déjà très-aguerrie, et s'il faisait appel à tous les mécontents de l'Inde, peut-être mettrait-il en danger notre domination plus facilement que n'ont pu le faire le sanguinaire Nana-Sahib et la reine d'Oude.

« On objectera qu'il aurait pu se joindre aux Cipayes révoltés et qu'il ne l'a pas fait, ce qui est une marque de ses sentiments pacifiques. Sa tranquillité n'était qu'apparente. Il achève ses préparatifs. Quelques-uns de ses émissaires font courir des prophéties dans le

peuple : il est dit publiquement dans les tavernes et dans tous les lieux publics que la délivrance de l'Inde est proche, et qu'elle sera due à un homme au teint blanc qui aura passé la mer.

« Si l'on pouvait conclure avec lui une alliance solide, il faudrait le faire, car il n'y a pas d'ami plus précieux ou d'ennemi plus redoutable ; mais on s'y est mal pris : on l'a traité d'abord comme un aventurier, comme un bandit sans feu ni lieu ; on a excité en lui deux passions redoutables : l'ambition et l'amour de la vengeance ; il n'est plus temps aujourd'hui de se fier à lui. Tôt ou tard il nous fera la guerre. Déjà, bien loin de consentir, comme tous les princes de l'Inde, à subir la présence et la tutelle d'un résident anglais, il n'a voulu entretenir avec nous aucune relation d'amitié ou de bon voisinage. Il a donné asile à tous les fugitifs qui craignaient notre vengeance, et lorsqu'on lui a demandé de les livrer, il a répondu qu'un Français ne livrait jamais ses hôtes.

« Tout cela indique assez quels sont ses desseins, et le plus sage serait de le prévenir avant qu'il ait eu le temps de se rendre plus redoutable. Malgré toute son



La séance du docteur Scipio Ruskaert. Dessin de Lix.

audace et ses succès, il n'est pas sans sujets d'alarme. Les réformes qu'il a introduites dans l'administration et les lois du peuple mahratte, bien qu'approuvées par son assemblée législative, ont excité la haine des Zémindars, grands propriétaires fonciers qui disposaient de tout avant son arrivée. Il ne serait pas difficile d'exciter leur jalousie et, en leur donnant appui, de renverser le nouveau maharajah. C'est même le seul moyen de prévenir le danger dont nous sommes menacés, et lord Braddock aura ainsi une belle occasion de réparer ses fautes passées et de signaler son administration par un coup d'éclat. »

On voit, par l'article qui précède, quelle opinion avaient de Corcoran ses ennemis les Anglais.

A peu de chose près, ils avaient raison, car le Malouin, sans communiquer son dessein à personne, avait repris le plan de Dupleix et du fameux Bussy, et se proposait de chasser les Anglais de l'Inde ; mais une si grande entreprise ne pouvait pas être exécutée avant cinq ou six ans, et il attendait en silence.

Malheureusement les Anglais le prévinrent, ainsi qu'on va le voir.

IV. — LE DOCTEUR SCIPIO RUSKAERT.

Un matin, Corcoran avait quitté Bhagavapour, et il visitait avec soin les frontières de ses États, rendant la justice, réformant l'administration, faisant manœuvrer son armée, construire des routes et des ponts, car il était obligé de faire à lui seul tous les métiers.

Sita se trouvait seule dans le palais d'Holkar. A ses

pieds, sur le gazon, jouait gracieusement son fils, le petit Rama, âgé de deux ans à peine, mais qui déjà annonçait toute la force de son père et toute la grâce de sa mère. Devant eux, le gros éléphant Scindiah agitait doucement sa trompe pour amuser l'enfant qui riait et, prenant des dragées dans une boîte sur les genoux de sa mère, les mettait dans le creux de la trompe. Scindiah, sans s'étonner, les portait à sa bouche et les faisait craquer sous ses dents.

— Scindiah, mon gros ami, dit Sita, veille bien sur mon petit Rama, et protége-le comme tu me protégeais quand j'étais enfant comme lui.

L'éléphant inclina sa trompe avec gravité.

— Rama, dit la mère, donne-lui la main.

Aussitôt l'enfant avança sa petite main délicate et la plaça dans le creux de la trompe de Scindiah, qui le saisit avec précaution et le plaça sur son dos, où le petit Rama se mit aussitôt à danser et à crier de joie.

Puis, sur l'ordre de Sita, il fut remis à terre avec précaution.

— Encore ! encore ! criait Rama.

L'éléphant recommença la même manœuvre et plaça l'enfant sur son cou. Rama, s'accrochant à ses deux longues oreilles, poussait de nouveaux éclats de rire :

— Scindiah ! je veux que tu marches.

L'éléphant marchait.

— Scindiah ! je veux que tu trottes.

Et il trottait.

— Scindiah ! je veux que tu galopes.

Et il faisait au galop le tour du parc.

— Merci, mon gros Scindiah, dit Rama, je t'aime bien. Baisse la tête maintenant. Je veux descendre tout seul.

Et s'accrochant des pieds et des mains aux longues défenses d'ivoire de l'éléphant, il se laissait glisser doucement jusqu'à terre.

Pendant ces jeux et ces rires, on annonça Sougriva.

— Madame, dit-il à Sita, un étranger d'Europe vient de se présenter au palais. Il se dit Allemand, savant, photographe, et il porte lunettes. Que faut-il en faire? Mon avis est de le renvoyer ou de le pendre. Il a plus l'air d'un espion que d'un honnête homme.

— Mes ancêtres, dit Sita, n'ont jamais refusé l'hospitalité à personne. Amenez-moi cet étranger.

L'Allemand fut introduit dans le parc. C'était un homme de haute taille, brun de visage et marqué de la petite vérole. Il avait des lunettes bleues, pour le garantir de la réverbération du soleil sur le sable, disait-il.

— Soyez le bienvenu, dit Sita. Qui êtes-vous ?

— Madame, répondit l'Allemand, qui parlait assez purement l'hindoustani, je m'appelle Scipio Ruskaert, je suis docteur de l'université d'Iéna, et chargé par la Société géographique de Berlin de faire des études et d'écrire un mémoire sur la composition géologique, la flore et la faune des monts Vindhya. J'ai été attiré ici par la grande réputation de science et de générosité de l'illustre maharajah Corcoran, votre époux. Sa gloire et son génie sont déjà si connus, que...

L'étranger avait trouvé le côté faible de Sita. Cette femme admirable, et presque unique en son genre, ne pouvait pas entendre de flatterie plus douce que l'éloge de son mari. L'Allemand lui parut aussitôt le meilleur et le plus sincère des hommes. Il admirait Corcoran ; n'était-ce pas assez pour mériter toute confiance ?

Après beaucoup de questions sur l'Europe en général, et sur l'Allemagne et la France en particulier :

— On m'assure, dit Sita, que vous êtes photographe. Qu'est-ce que cela ?

L'Allemand le lui expliqua, et dit qu'il s'entendait fort bien à faire des portraits.

Autre piége où Sita devait tout naturellement tomber. Quelle femme résiste au plaisir de voir sa propre image et de contempler sa beauté ? Et, d'ailleurs, quel plaisir d'offrir à Corcoran, dès son retour, son portrait et celui de Rama !

En un clin d'œil, l'Allemand disposa ses instruments, sa chambre noire et ses plaques, Sita prit Rama dans ses bras, quoiqu'il se débattît de toutes ses forces, et l'opération commença.

Tout réussit à merveille, et Sita, enchantée du succès de son idée, voulut qu'on donnât l'hospitalité à l'étranger jusqu'au retour de Corcoran.

L'Allemand s'inclina humblement, et allait suivre Sougriva ; un incident fâcheux augmenta les soupçons de l'Indien.

Scindiah, témoin muet de cette scène, ne paraissait pas plus charmé que Sougriva de l'arrivée de l'étranger. Cependant il ne grognait pas et se contentait de lui tourner assez grossièrement le dos, lorsque le petit Rama fut pris d'une fantaisie subite.

— Maman, cria-t-il, je veux que tu fasses faire mon portrait en même temps que celui de Scindiah.

Sita essaya de résister, mais il fallut céder. L'enfant se plaça debout sur le cou de Scindiah, en s'appuyant sur la trompe relevée de l'éléphant, comme un roi sur son sceptre, et l'Allemand braqua son objectif.

Mais, comme tous les photographes, il se croyait un fort grand artiste et voulut donner des conseils à Scindiah sur la manière de se poser. Scindiah se laissa d'abord poser de face, puis de profil, puis de trois quarts ; puis il revint à sa première pose ; puis, voyant qu'on allait encore le mettre de trois quarts, il regarda l'Allemand d'un air qui n'annonçait rien de bon. Scindiah avait ses nerfs et trépignait. Rama, tout fier de se tenir debout et sans broncher à une si grande hauteur (car l'éléphant n'avait pas moins de dix-sept pieds de haut), chantait de toutes ses forces une chanson dont les vers et la musique étaient de sa composition et qui commençait ainsi :

Mon gros bibi,
Mon gros Scindi,
Veux-tu te taire ?
Veux-tu marcher,
Te promener,
Te balancer,
Te retourner
Pour être photographié ?
Ran tan plan ! ran tan plan !
C'est moi qui monte l'éléphant.

Enfin l'Allemand se décida à prendre Rama de face et Scindiah de profil, et cria le sacramentel : *Ne bougeons plus !* Une minute après il enleva la plaque. Par malheur, pendant qu'il la montrait à Rama enchanté de son image, Scindiah, qui le suivait, voulut aussi regarder son portrait, et comme l'Allemand étonné ne crut pas nécessaire de le lui montrer, le vindicatif éléphant alla remplir d'eau sa trompe, revint sournoisement et arrosa le photographe des pieds à la tête.

Rama éclata de rire en voyant la bonne plaisanterie de son gros ami ; Sita, pour consoler l'Allemand, lui fit donner des habits secs et deux mille roupies, puis

gronda sévèrement Scindiah, qui paraissait enchanté de sa belle action. Sougriva secoua lentement la tête.

— Madame, dit-il, Scindiah n'a jamais fait de mal à personne, et il se connaît en physionomie. Si le visage de cet étranger lui déplaît, il doit avoir ses raisons pour cela. Dieu veuille que nous n'ayons pas à nous repentir d'avoir reçu chez nous cet Allemand! Au reste, il faut attendre le retour du maharajah.

Ce retour ne tarda guère. Cinq jours plus tard, Corcoran entra dans le palais et reçut dans ses bras sa femme et son fils.

Le petit Rama grimpa, suivant son habitude, le long de son père, atteignit sans effort la ceinture, et se plaça enfin jambe de-ci, jambe de-là sur le cou du capitaine, d'où, comme du haut d'un trône, il dominait tous les assistants.

— Papa, demanda-t-il, as-tu vu mon portrait?

— Quel portrait? dit Corcoran étonné.

— Le mien et celui de maman. Tu verras comme Scindiah est beau de profil.

— Où donc est le peintre? demanda Corcoran.

— Cher seigneur, interrompit Sita, c'est un étranger qui est venu en ton absence, et nous a offert ses services.

Le maharajah fronça légèrement les sourcils.

— Qu'on me l'amène, dit-il... Quant à toi, ma douce et charmante Sita, tu ne peux rien faire que de bon; mais ton âme candide ne croit pas au mal, et l'on peut aisément te surprendre.

A ce moment l'Allemand entra. Ses lunettes bleues qui cachaient son regard ne plurent pas à Corcoran.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

L'autre raconta l'histoire qu'il avait déjà dite à Sita, et ajouta que le glorieux maharajah...

— C'est bon! c'est bon! interrompit Corcoran avec une certaine impatience. Je sais d'avance ce qu'on dit aux rois quand on est devant eux, et ce qu'on en dit quand ils ont le dos tourné... D'où vient que vous parlez l'allemand avec un léger accent anglais?

— Seigneur, répliqua le photographe, ma mère était Anglaise, et moi-même j'ai passé une partie de ma vie en Angleterre. Mais je suis fort connu des frères Schlagintweit, qui voyagent en ce moment dans l'Himalaya; du docteur Vogel, de Berlin, et du célèbre Humboldt.

— Vous pourriez le prouver?

— Oui, seigneur, et j'avais même une lettre d'introduction de M. de Humboldt auprès de Votre Majesté; mais je l'ai perdue dans un naufrage avec beaucoup de livres et de papiers précieux, et il ne m'est resté qu'une lettre de sir Samuel Barrowlinson, de Londres, qui a bien voulu me recommander à vous.

— Oui, je connais beaucoup sir Samuel, dit Corcoran avec un sourire, et, quoique ses lettres de recommandation ne m'aient pas servi à grand'chose, je ferai volontiers honneur à sa signature... Voyons cette lettre.

Il la prit et la lut avec attention. Sir Samuel Barrowlinson recommandait, en effet, son protégé à Corcoran avec beaucoup de chaleur et le désignait comme un des savants les plus illustres de toute l'Europe, ou du moins comme un de ceux qui le deviendraient bientôt.

— Excusez la sévérité de cet interrogatoire, dit Corcoran; j'ai le droit de me défier des Anglais, et au premier abord j'ai cru... mais la lettre de sir Samuel me rassure, et je veux désormais vous considérer comme un ami. Vous aurez une maison dans Bhagavapour. N'épargnez rien pour vos recherches. Demandez-moi des éléphants, des voitures, des chevaux, des serviteurs, une escorte et tout ce qu'il vous plaira. Mon palais est le vôtre, et je serai heureux de voir à ma table un illustre savant.

En même temps il le congédia sans attendre les remercîments dont l'autre allait être prodigue.

— Et toi, Sougriva, continua Corcoran quand l'Allemand fut parti, ne le perds pas de vue. Je ne sais pourquoi,

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille.

Du reste, ne lui refuse ni argent ni renseignements, de quelque nature que ce soit. Si c'est un espion, sa trahison en sera plus noire et plus indigne de pardon; si, au contraire, comme je le souhaite, c'est un honnête homme, je ne veux pas qu'il puisse se plaindre de mon hospitalité.

Sougriva s'inclina et dit :

— Seigneur, votre volonté sera faite.

— Voilà, se dit Corcoran quand il fut seul, une de ces occasions où ma pauvre Louison aurait fait merveilles. En dix minutes elle aurait reconnu l'espion sous la peau du savant, si c'est réellement un espion. Par Brahma et Vichnou, elle faisait admirablement ma police; mais où est-elle maintenant? Dans les bois sans doute, avec son grand nigaud de tigre. Ah! Louison, Louison, vous n'êtes qu'une ingrate!

Il oubliait sa propre ingratitude. Au reste, il était plus près de revoir Louison qu'il ne le croyait.

V. — LA FAMILLE DE LOUISON.

Quelques jours après, l'Allemand était déjà le compagnon inséparable du maharajah. Bon convive, très-gai, plein de belle humeur, il montait parfaitement à cheval, chassait à merveille, discutait théologie, théogonie, cosmogonie, histoire naturelle avec une verve extraordinaire, ne contredisant qu'avec modération, — juste assez pour animer le discours, pas assez pour l'aigrir; enfin, il était pour le petit Rama d'une complaisance inépuisable : il jouait avec lui à la main chaude, il lui construisait des vaisseaux de guerre en bois et lui montrait la lanterne magique et le diable qui tire la queue du cochon, et le pauvre homme qui tire la queue du diable; bref, c'était un homme universel, et personne ne pensait plus à le surveiller.

Une occasion se présenta cependant où Corcoran conçut de nouveau quelques soupçons; mais ce jour-là il lui arriva un événement si heureux et si inespéré que toute inquiétude disparut dans la joie de cet événement.

C'était un matin du mois de janvier 1860. Corcoran partit à cheval pour chasser le rhinocéros. Le docteur Ruskaert l'accompagnait avec une vingtaine de serviteurs chargés de traquer l'animal. Tous deux étaient bien armés et bons cavaliers, de sorte que la chasse du rhinocéros, qui n'est jamais sans danger, à cause de la force prodigieuse du quadrupède, de son aveugle impétuosité et de son impénétrable cuirasse, ne paraissait cependant pas pouvoir mal tourner.

Sita regarda Corcoran partir du haut du perron du palais, et retint avec peine le petit Rama, qui criait et voulait monter sur Scindiah pour chasser, lui aussi, le rhinocéros.

Enfin, les chasseurs disparurent au tournant de la route, et Rama, tout affligé, alla se consoler en montant sur les épaules de Scindiah, après quoi il dit qu'il était plus grand que les plus grands arbres et qu'il décrocherait la lune, s'il voulait.

Mais il ne la décrocha pas, et sa mère l'admira pour avoir dit une si belle chose, comme elle l'admirait quand il avait déjeuné de bon appétit ou quand il se laissait moucher sans crier, ou quand il chantait en criant, ou quand il criait en chantant, ou quand il avait la colique, ou quand il buvait de l'huile de ricin, ou quand il prenait un lavement, ou quand il ne prenait rien. Sita l'admirait toujours, et c'est une bénédiction de Dieu que d'avoir donné aux mères une admiration si constante et si infatigable pour ces petits morveux.

Pour revenir à Corcoran et à son compagnon, ils s'enfoncèrent dans la forêt et allèrent se poster à l'entrée d'un carrefour par où devait passer nécessairement le rhinocéros. Cependant les traqueurs s'avançaient avec de grands cris dans les jungles et jetaient de grosses pierres pour effrayer l'animal et le faire sortir de sa retraite. Tout à coup ces cris changèrent de nature. En cherchant le rhinocéros, ils avaient éveillé un tigre royal de la plus grande espèce, qui dormait tranquillement à l'ombre.

Il se leva lentement, étira ses quatre membres et jeta autour de lui un regard distrait. Il entendit le bruit des tam-tams et, soit qu'il fût effrayé de cette musique étrange, soit, ce qui est probable, qu'il fût amateur de mélodies plus douces et plus harmonieuses, il s'élança tout à coup dans la direction du carrefour et, par bonds immenses, arriva sans être vu jusqu'à Corcoran lui-même. Celui-ci, à cheval, le doigt sur la détente de sa carabine, attendait le rhinocéros et regardait en face de lui. De l'autre côté, le docteur Ruskaert voyait venir le tigre et aurait dû avertir son compagnon; mais il n'en fit rien; était-il troublé par la peur, ou plutôt, comme le maharajah le présuma plus tard, aurait-il été bien aise de sa mort?

Tout à coup un poids énorme tomba sur la croupe du cheval de Corcoran et la fit plier jusqu'à terre. C'était le tigre qui venait l'attaquer par derrière. Comme le Malouin avait le doigt sur la détente, le choc du tigre fit partir en l'air le coup de sa carabine, et il se trouva désarmé. De plus, le cheval, blessé mortellement, s'abattit d'une façon si malheureuse que le cavalier demeura immobile, ayant une jambe engagée sous le corps de sa monture. Il s'écria aussitôt :

— A moi! à moi! Ruskaert! Tirez donc! tirez vite!

Mais Ruskaert demeura immobile et attentif, quoiqu'il fût armé et qu'il pût aisément faire feu.

Dans cette situation désespérée, Corcoran ne perdit pas courage. Comme il n'avait pas le temps de prendre son revolver suspendu à sa ceinture, il donna avec la crosse de sa carabine un coup si formidable sur le mufle du tigre, dont il sentait déjà la chaleur sur son cou, que le tigre lâcha prise et recula de douleur.

Ce ne fut qu'une seconde, mais elle suffit à Corcoran pour se dégager et se trouver debout. De la main gauche saisissant son revolver, il allait faire feu sur le tigre qui revenait à la charge, lorsqu'un incident imprévu mit fin au combat.

Tout à coup, un autre tigre, un peu moins grand, mais plus beau que le premier, arriva en bondissant et, au lieu de secourir son camarade, le saisit à la gorge avec ses dents, le roula à terre et lui administra une correction si sévère que Corcoran lui-même en demeura stupéfait, et que le docteur Scipio Ruskaert en ouvrit des yeux plus grands que des portes cochères.

Ce tigre, ou plutôt cette tigresse au pelage soyeux, lustré, brillant, tacheté, l'avez-vous deviné? c'était Louison. Quant à l'autre, c'était Garamagrif, celui pour qui elle avait abandonné Corcoran et pris la fuite au fond des forêts.

On a parlé beaucoup de la cruauté des tigres, et M. de Buffon, naturaliste qui avait plus de style que de science, a écrit de fort belles choses sur le mauvais caractère de ces animaux; mais, dites-moi, quelle est la femme qui aurait montré plus d'honneur, plus de vertu, de bonté, de douceur et de sensibilité véritable que Louison ne fit en cette occasion? Pour moi, je n'en connais pas. Mais ce qui n'est pas moins admirable que la générosité de Louison, c'est l'abnégation sublime et la soumission du pauvre tigre, son époux, qui recevait sans rien dire une correction qu'en conscience il n'avait pas méritée; car enfin il n'avait jamais été, lui, l'ami de Corcoran.

Cependant le Malouin n'eut pas plutôt reconnu la tigresse, qu'il sentit renaître toute sa tendresse pour cette ancienne amie. Il remit son revolver à sa ceinture et s'écria :

— Louison! ma chère Louison! viens dans mes bras!

Et elle y vint, car c'était bien sa place.

— Tu vas rentrer avec moi à Bhagavapour, dit Corcoran.

Cette proposition, à laquelle elle devait pourtant s'attendre, jeta Louison dans un grand embarras. Elle regarda par-dessus son épaule le grand tigre, qui considérait cette scène avec une morne tristesse.

Le pauvre garçon tremblait d'être abandonné.

Corcoran comprit le sens de ce regard.

— Et toi aussi, tu viendras, grand nigaud, dit-il... Allons, c'est décidé, n'est-ce pas?

Mais le grand tigre demeurait immobile et morne. Alors Louison s'approcha et miaula à son oreille quelques douces paroles, dont voici probablement le sens :

— Que crains-tu, ami chéri de mon cœur? Ne suis-je pas avec toi?

Le tigre grogna ou plutôt rugit :

— C'est un piége. Je reconnais ce maharajah. C'est celui qui te gardait sous son toit pendant que je m'enrhumais dans le fossé, ou que je livrais des combats mortels pour te prouver mon amour. Chère Louison, crains ses discours enchanteurs.

Ici Louison parut ébranlée.

— Tu seras libre chez moi, reprit Corcoran, libre et maîtresse comme autrefois. Laisse là ce bourru, ce rustre qui ne peut pas te comprendre, ou, si tu ne veux pas renoncer à lui, emmène-le avec toi. Je le supporterai, je l'aimerai, je le civiliserai à cause de toi.

On ne sait comment aurait fini l'entretien, si l'arrivée d'un nouveau venu n'avait résolu la question. Ce nouveau venu était un jeune tigre d'une beauté admirable. Il était à peu près gros comme un chien de taille moyenne et paraissait n'avoir pas plus de trois mois. Corcoran devina qu'il était le fils de Louison, et profita de cette découverte pour employer un argument irrésistible et décider la victoire.

Le jeune tigre s'approcha de sa mère par bonds et par sauts, regardant alternativement Louison et Corcoran. Il alla d'abord frotter son mufle roux contre celui de sa mère et, sans étonnement, sans sauvagerie, il fixa avec curiosité ses yeux sur ceux du maharajah.

Celui-ci le prit dans ses bras, le caressa doucement.

— Et toi, petit, dit-il, veux-tu venir avec moi?

Le jeune tigre consulta les yeux de sa mère, et y lisant sa tendresse pour Corcoran, rendit au Malouin

ses caresses, ce qui décida du sort de toute la famille. Voyant que son fils acceptait la proposition, Louison l'accepta également, et le grand tigre ne put faire autrement que de suivre ce double exemple.

Le Malouin, voyant l'affaire décidée et plein de joie d'avoir retrouvé Louison, ne pensa plus au rhinocéros et donna le signal du départ.

— La journée a mieux fini que je n'espérais, dit-il à Ruskaert. Un instant j'ai cru que j'allais devenir la proie des tigres... Mais vous, ajouta-t-il après réflexion, pourquoi n'avez-vous pas tiré quand je vous criais de faire feu?

Cette question parut déconcerter un instant Scipio Ruskaert; cependant il se remit de son trouble.

— J'ai craint de manquer mon coup et de vous tuer au lieu du tigre, dit-il avec assez de sang-froid.

— Hum! hum! c'est bien de la prudence, répliqua le Malouin.... Voilà qui n'est pas clair, ajouta-t-il en lui-même. Au reste, qui vivra verra.

Le retour à Bhagavapour fut une marche triomphale. Louison, tout heureuse d'avoir retrouvé un ami sans abandonner un époux, faisait des bonds de joie qui épouvantaient les Indous. Le grand tigre la suivait d'un air un peu honteux, tandis que leur jeune héritier, aussi joyeux que sa mère, ne paraissait sensible qu'au plaisir de voir des choses nouvelles, des palais, des rues, des places, des pagodes et les habitations des hommes.

Cependant le Malouin remarqua que Louison, dont il connaissait le bon sens, s'écartait de l'Allemand après l'avoir flairé, et lui paraissait peu sympathique. Il se rappela qu'elle n'aimait pas les traîtres.

On arriva enfin au palais. A la vue de cette famille nouvelle, tous les serviteurs poussèrent des cris de frayeur, et Sita elle-même, à peine rassurée par la présence de Corcoran, se rejeta du côté de Scindiah en portant le petit Rama dans ses bras.

Mais, contre toute attente, Rama seul ne montra aucune crainte. Il s'avança gaiement vers Louison et la caressa de sa petite main comme s'il l'avait connue depuis longtemps. De son côté, la tigresse lui lécha doucement la figure et lui présenta le petit tigre. La connaissance fut bientôt faite. A l'instant ils se prirent au corps et se roulèrent en poussant un cri de joie. Rama sautait par-dessus son compagnon en éclatant de rire, et le petit tigre, rentrant ses griffes et faisant patte de velours, avait l'air d'un aîné qui caresse son jeune frère.

— Voici ma chère Louison, dit Corcoran, tu la reconnais, Sita? c'est à elle que nous avons dû plus d'une fois la vie et la liberté. Son mari, ce grand bêta que voilà et qui fait une si piteuse mine, c'est le seigneur Garamagrif; enfin, voici leur fils, ce jeune garçon joyeux que tu vois bondir et lutter avec Rama, et que nous appellerons Moustache, si tu le veux bien. Et maintenant le baptême est terminé, mes enfants, allons souper.

La suite ne démentit pas cet heureux début. Rama et son compagnon, le petit tigre Moustache, furent bientôt une paire d'amis. Ils se livraient, sous la garde et la surveillance de Louison, à tous les jeux de leur âge. Cette surveillance d'ailleurs n'était pas inutile. Rama, peu discipliné, se sentait fils de roi et voulait commander. Moustache, de son côté, se sentait fils de tigre et ne voulait pas obéir. Louison avait bien de la peine à maintenir la paix.

Elle avait encore d'autres inquiétudes.

On se souvient de la manière dont elle avait quitté Corcoran deux ans auparavant. Ce départ lui avait attiré une querelle violente avec Scindiah, et elle n'avait pas oublié ses procédés un peu vifs. D'un autre côté, Garamagrif avait emporté avec ses dents un morceau de la queue de l'éléphant; Scindiah, à son tour, avait failli tuer Garamagrif d'un coup de pierre. De quel œil ces deux guerriers redoutables allaient-ils se revoir? Toute l'autorité de Corcoran lui-même suffirait-elle à empêcher une bataille sanglante entre ces ennemis mortels?

Si quelqu'un s'étonne que les animaux tiennent une place si honorable dans mon histoire, tandis que je néglige les marquis, les comtes, les ducs, les archiducs et les grands-ducs, dont le monde est rempli et comme encombré, j'ose dire que mes héros, bien qu'ils ne marchent pas précédés de tambours et de trompettes, ne sont pas moins intéressants que ceux qu'on voit parader à la tête des régiments, et que leurs passions ne sont ni moins vives ni moins violentes. J'irai plus loin. Scindiah, avec sa gravité, son silence, son sang-froid, son impassibilité et sa trompe immense, qui n'était au fond qu'un nez un peu trop allongé, avait une ressemblance prodigieuse avec plusieurs de ces grands et nobles personnages qui règlent le destin des royaumes. Louison, si fine, si légère, si courageuse, si dévouée à ses amis, aurait pu servir de modèle à plusieurs grandes dames, et elle avait assurément autant d'esprit et de bon sens qu'aucun être humain ou inhumain (le seul Corcoran excepté); par sa force et son impétuosité sans pareilles, elle en aurait remontré à tous les généraux de cavalerie des temps anciens et modernes, et si elle avait eu la parole, elle eût commandé la charge et donné l'exemple tout aussi bien que Murat et Blücher.

Que me reprochez-vous donc? Sommes-nous si sûrs d'être supérieurs à tous les autres êtres de la création, que nulle histoire ne nous plaise, excepté la nôtre?

Oui, je préfère le tigre à l'homme. Le tigre est beau, il est fort; il n'est pas intempérant ou dissolu; il a peu d'amis, mais il les choisit avec soin et ne s'expose pas à les trahir ou à être trahi par eux; il ne flatte personne; il aime la solitude, comme tous les philosophes illustres; il a horreur de l'esclavage pour lui-même et n'a jamais réduit personne en servitude; — enfin, c'est l'une des plus nobles créatures de Dieu.

De quel homme, si ce n'est de mon lecteur, pourrait-on faire le même éloge?

VI. — OU LE DOCTEUR SCIPIO RUSKAERT SE DÉVOILE.

Lettre de George-William Doubleface, esq., chef de la police secrète de Calcutta, à lord Henry Braddock, gouverneur général de l'Indoustan.

Bhagavapour, 15 février 1860.

« Mylord,

« Le courrier qui remettra ce rapport à Votre Seigneurie est un homme sûr, et je réponds de sa fidélité.

« Suivant les ordres de Votre Seigneurie, j'ai pris la route de Bhagavapour, et je me suis présenté à la cour du soi-disant maharajah Corcoran avec les lettres de créance que Votre Seigneurie a bien voulu demander pour moi à sir Samuel Barrowlinson. Sous le nom du docteur Scipio Ruskaert, de l'Université d'Iéna, j'ai pénétré sans peine auprès du capitaine Corcoran, qui m'a reçu d'abord avec quelque défiance, je dois l'avouer; mais bientôt cette défiance, qui paraît, du reste, fort étrangère à son caractère habituel, a fait place à des sentiments meilleurs. Quelle que soit sa pénétration, et je dois dire qu'elle dépasse tout ce qu'on peut imaginer,

son insouciance et son intrépidité sont encore supérieures; aussi n'ai-je rencontré aucun obstacle dans l'accomplissement de la mission dont Votre Seigneurie a bien voulu m'honorer.

« D'abord, il ne m'a pas été difficile d'obtenir la confiance de la reine Sita. La photographie, tout à fait inconnue dans ce pays reculé, m'a servi de passe-port auprès de la fille d'Holkar, qui n'a pas résisté au plaisir de voir son image et celle de son fils, — un marmot de deux ans, — reproduites et tirées à vingt mille exemplaires. Dans tel cas donné, c'est un signalement tout trouvé. Pour cette raison, j'aurais vivement désiré joindre à ma collection le portrait du capitaine Corcoran ; mais il s'est toujours refusé à poser devant moi, et j'ai craint, en insistant trop, de faire naître ses soupçons.

« En revanche, aussitôt qu'il a connu la lettre de sir John Barrowlinson, il s'est empressé de mettre à mon service ses armes, ses roupies, ses chevaux, ses éléphants et de me donner toute facilité d'aller et de venir dans ses Etats. Grâce à ma connaissance parfaite de la langue hindoustani, j'ai déjà trouvé moyen de recueillir les informations les plus variées et les plus sûres, et je m'empresse d'envoyer sous ce pli à Votre Seigneurie le tableau des forces de terre et de mer du royaume d'Holkar. Je dis : et de mer, car, malgré la répugnance des Indous pour la marine, le capitaine a gardé son brick et l'a fait armer en guerre, soit que, prévoyant le sort que lui réserve Votre Seigneurie, il le garde pour protéger sa fuite, soit qu'il ait, car on doit tout craindre d'un tel homme, quelque raison de compter sur l'appui de ses compatriotes. Votre Seigneurie, dans sa sagesse, appréciera mieux que moi les motifs réels de la conduite de cet aventurier.

« Votre Seigneurie, mylord, est priée de remarquer que l'armée dont elle verra l'énumération sur le tableau ci-joint n'est pas, comme on pourrait le croire d'après les usages généralement reçus en Orient et en Occident, une armée sur le papier, et que les non-valeurs n'y tiennent aucune place. J'ai eu plus d'une fois occasion de vérifier avec quelle exactitude le capitaine se rend compte de l'effectif réel de ses troupes et de leur instruction, et je dois ajouter qu'il serait fort désirable que les cipayes ou les sikhs enrôlés au service de la reine Victoria eussent la discipline et la solidité de ces Mahrattes.

« Une chose a rendu le maharajah très-populaire : c'est sa scrupuleuse attention à rendre et à faire respecter la justice. Sous ce rapport, il est inflexible, et il a fait pendre quelques centaines de brigands qui ravageaient impunément tout le pays sous l'autorité contestée de son prédécesseur. Plusieurs d'entre eux ont offert des sommes immenses pour racheter leur vie; mais il n'a fait grâce à personne, et il a distribué leurs dépouilles au petit peuple. Votre Seigneurie devinera facilement à quel point cette générosité, qui lui coûte si peu, a fait bénir son nom.

« Ceci me mène tout droit au sujet principal de ce rapport. J'ose espérer que Votre Seigneurie ne me désapprouvera pas, si j'ai cru devoir outre-passer un peu mes instructions.

« L'exécution des principaux brigands a mis fin au brigandage, et la plupart des pauvres diables qui faisaient ce sot métier sont rentrés dans la vie privée. D'autres ont passé la frontière et exercent leurs talents au Bengale, où j'ai eu le plaisir d'en saisir et d'en faire pendre une vingtaine. Parmi ces derniers (je veux dire ceux qui sont au Bengale, et non ceux qui ont été pendus), j'ai eu occasion de remarquer un drôle de la pire espèce, nommé Punt-Rombhoo-Baber, ou plus commodément Baber, ce qui signifie, en langue indoue, Votre Seigneurie ne l'ignore pas, *le Tigre*. Baber donc, ou le Tigre, s'est signalé, depuis sa naissance, par les exploits les plus brillants. Je n'oserais affirmer qu'il ait tué son père ou sa mère ; mais, à cela près, il a commis toute sorte de crimes. A quinze ans, sa réputation était faite. Son habileté à se tirer des mains de la police et de la justice est presque fabuleuse. Pour citer de lui un tour qui vaut tous les autres, il a été empalé, et, profitant de l'absence des gardes, il s'est débarrassé de son pal et a traversé le Gange à la nage pendant la nuit pour chercher un asile dans le Goualior. Un autre jour, il fut pendu, mais si mal, que, sans que la corde eût cassé, il continua de respirer. Deux heures plus tard, on le dépendit pour le disséquer, et le docteur Francis Arnolt, chirurgien du 48e de ligne cipaye, allait lui plonger le scalpel dans la poitrine, lorsque Baber eut l'effronterie de se lever, d'arracher le scalpel au docteur étonné, de bondir vers la porte de l'amphithéâtre, de se glisser au travers de quatre ou cinq cents personnes, sans qu'on osât ou qu'on voulût lui mettre la main au collet, et de fuir jusqu'à Bénarès, où je le rencontrai, quand Votre Seigneurie daigna m'envoyer à Bhagavapour.

« Cette rencontre fut providentielle. Quoique j'ose me flatter de connaître à fond ma profession, un aide tel que Baber n'est pas à dédaigner. Par un bonheur extraordinaire, ce coquin croit avoir à se plaindre du capitaine Corcoran, qui l'a chassé du pays des Mahrattes. « Sans lui, dit-il, je vivrais bien tranquille au « fond du royaume d'Holkar; je jouirais paisiblement « d'une fortune acquise par tant d'honorables travaux, « et je serais heureux sous ma vigne et mon figuier, « avec ma femme et mes enfants, comme un patriarche.»

« Un motif plus singulier encore, et qui fera sans doute sourire Votre Seigneurie, l'a rendu l'ennemi irréconciliable du maharajah.

« Baber (où l'amour-propre va-t-il se nicher ?) se croit le premier homme de son temps et tout à fait invincible dans l'exercice de sa profession. S'il a subi quelques échecs dans le cours d'une vie déjà longue, ces échecs ne sont pas, dit-il, un effet de la faiblesse de son génie, mais de la sensibilité de son cœur. Deux fois les femmes l'ont trahi et vendu ; mais aujourd'hui, plein d'expérience et de jours, revenu de sa passion aveugle pour un sexe trompeur, il se flatte de ne plus craindre personne, et l'idée d'obtenir du gouvernement anglais sa grâce et trois cent mille roupies (je n'ai pas cru hasarder trop en lui promettant cette somme de la part de Votre Seigneurie), l'idée plus éblouissante encore de prendre mort ou vif le capitaine Corcoran, que tous les Mahrattes regardent comme invincible, et de terminer ainsi sa glorieuse carrière par un magnifique coup d'éclat, tout cela décide Baber à tenter la grande entreprise.

« Quant aux moyens d'exécution, je le connais : on peut s'en fier à lui. Dans sa première jeunesse, il était l'un des chefs les plus redoutables des thugs, et il a commandé longtemps des bandes de cinq à six cents hommes. C'est parmi ses anciens associés qu'il s'est chargé de recruter trente coquins déterminés, dont le moindre a été condamné à mort deux ou trois fois. Trente, c'est assez ; car je ne dois pas dissimuler à Votre Seigneurie que le but de Baber est bien moins de faire prisonnier Corcoran (chose à peu près impos-

sible), que d'en débarrasser le gouvernement anglais, *quibuscumque viis*, c'est-à-dire n'importe comment.

« Je n'ai pas besoin, mylord, d'informer Votre Seigneurie que, en aucun cas, son nom ne pourra être compromis dans une pareille entreprise, et qu'elle pourra nier hardiment toute participation aux manœuvres du brave Baber. J'ai dû cependant montrer à Baber les pleins pouvoirs, signés de la main de Votre Seigneurie, qui me furent remis au moment de mon départ pour Bhagavapour, car ce gentleman voulait être certain d'obtenir sa grâce et les trois cent mille roupies que je lui ai promises; mais vous devez bien penser, mylord, que ces papiers précieux n'ont été que montrés et non pas remis à l'honorable M. Baber.

« Au reste, l'exécution de son projet n'est pas très-difficile. La confiance du capitaine Corcoran dans sa popularité est si grande, qu'il n'a pas daigné mettre garnison dans sa capitale. Toute l'armée est distribuée sur la frontière, ainsi que Votre Seigneurie pourra s'en assurer si elle daigne jeter les yeux sur le plan ci-annexé. Il n'y a pas deux cents soldats à Bhagavapour; encore ce sont des soldats de police, dispersés dans les divers quartiers. Le palais est ouvert à tout le monde et à toute heure du jour. La seule garde qui soit à craindre, est composée d'un jeune tigre de trois mois et demi à peine, d'un grand tigre sauvage et de sa mère, cette fameuse Louison qui a donné tant de fil à retordre au colonel Barclay. Ces trois animaux sont doués d'un instinct merveilleux; mais il est aisé de les surprendre à l'heure de la sieste et de les enfermer.

« Baber et moi, tantôt séparément, tantôt ensemble, nous avons examiné avec soin la disposition du palais et de ses issues, et fait notre plan de campagne. Il me paraît impossible que le soi-disant maharajah puisse s'échapper, quelle que soit sa force physique, qui est vraiment prodigieuse, et quel que soit son sang-froid.

« Si j'ai pris soin, mylord, de ne pas mêler le nom de Votre Seigneurie à ceux de M. Baber et d'autres gentlemen de même farine, je n'ai pas voulu non plus qu'on pût m'attribuer, en cas d'insuccès, une part quelconque de l'affaire. Ce n'est pas que je ne sois toujours prêt à exécuter, *consilio manuque*, tout ce qu'il plaira à Votre Seigneurie de m'ordonner dans l'intérêt du gouvernement de la Reine, notre gracieuse souveraine; mais ici il n'est pas nécessaire de pousser si loin le zèle. Grâce au ciel, Baber et ses complices feront tout à eux seuls, et je ne tremperai pas les mains d'un loyal Anglais dans un meurtre que la morale publique réprouve, bien que la politique le commande.

« En revanche, je me suis réservé la prise de possession de Bhagavapour au nom de Votre Seigneurie. Je profiterai du trouble qui suivra la mort de Corcoran pour annoncer l'arrivée prochaine de l'armée anglaise. Je connais ce peuple. Corcoran mort, nul n'osera résister, et tous ses desseins périront avec lui. Quant à la veuve et au jeune héritier présomptif, ils seront, comme disent les Français, *expropriés pour cause d'utilité publique*.

« J'espère que le prochain courrier apportera de bonnes nouvelles à Calcutta, et j'ose, mylord, supplier Votre Seigneurie de croire aux respects les plus profonds

« De son très-loyal, très-obéissant
« et très-dévoué serviteur,

« GEORGE-WILLIAM DOUBLEFACE (*alias* SCIPIO RUSKAERT).

« *P. S.* Votre Seigneurie ne sera pas étonnée, j'ose le croire, si j'ai dû porter à un million de roupies le crédit qu'elle a daigné m'accorder sur la maison Smith, Henderson and C°, de Bombay. Votre Seigneurie n'ignore pas que les investigations de toute espèce auxquelles je me suis livré par ses ordres coûtent fort cher, et que, de toutes les marchandises connues, la trahison est la plus précieuse, bien qu'elle ne soit pas la plus rare. Outre l'honorable M. Baber et ses amis, j'ai dû acheter vingt-cinq ou trente consciences indoues, et bien que ces consciences païennes ne soient pas tout à fait au même taux que les consciences chrétiennes de messieurs les membres de la Chambre des communes, cependant le tarif est encore très-élevé. Du reste, le trésor d'Holkar, auquel le soi-disant maharajah n'a fait qu'une brèche insignifiante, remboursera amplement le gouvernement de Sa Majesté.

« Il est même possible — mais ceci n'est qu'une conjecture dont Votre Seigneurie fera le cas qu'elle jugera convenable — que le gouvernement de Sa Majesté ne soit pas obligé de remplir tous ses engagements envers Baber; car il est très-vraisemblable, ou que Corcoran surpris se défendra vigoureusement et pourra tuer quelques-uns des assaillants et peut-être Baber lui-même (ce qui éteindrait la créance en même temps que le créancier), ou que le peuple, indigné de l'assassinat de son chef bien-aimé, prendra les armes et se jettera sur les meurtriers, surtout si, comme il est désirable, la veuve du soi-disant maharajah survit à son époux et poursuit implacablement sa vengeance. Dans ce cas, l'économie serait encore plus complète, car aucun de ces gentlemen ne pourrait réclamer sa part de butin, et le gouvernement anglais ne perdrait guère que la somme insignifiante de vingt mille roupies, arrhes nécessaires du marché. Il pourrait même arriver que Sita, ignorant les diverses réflexions qui ont été échangées entre Baber et moi, et se défiant des ministres du défunt maharajah, eût l'idée de me confier le soin de sa vengeance. Dans ce cas, je me verrais obligé de poursuivre les assassins et de ne faire grâce à personne. Plus j'y pense, plus cette dernière solution me paraît la plus vraisemblable et la meilleure.

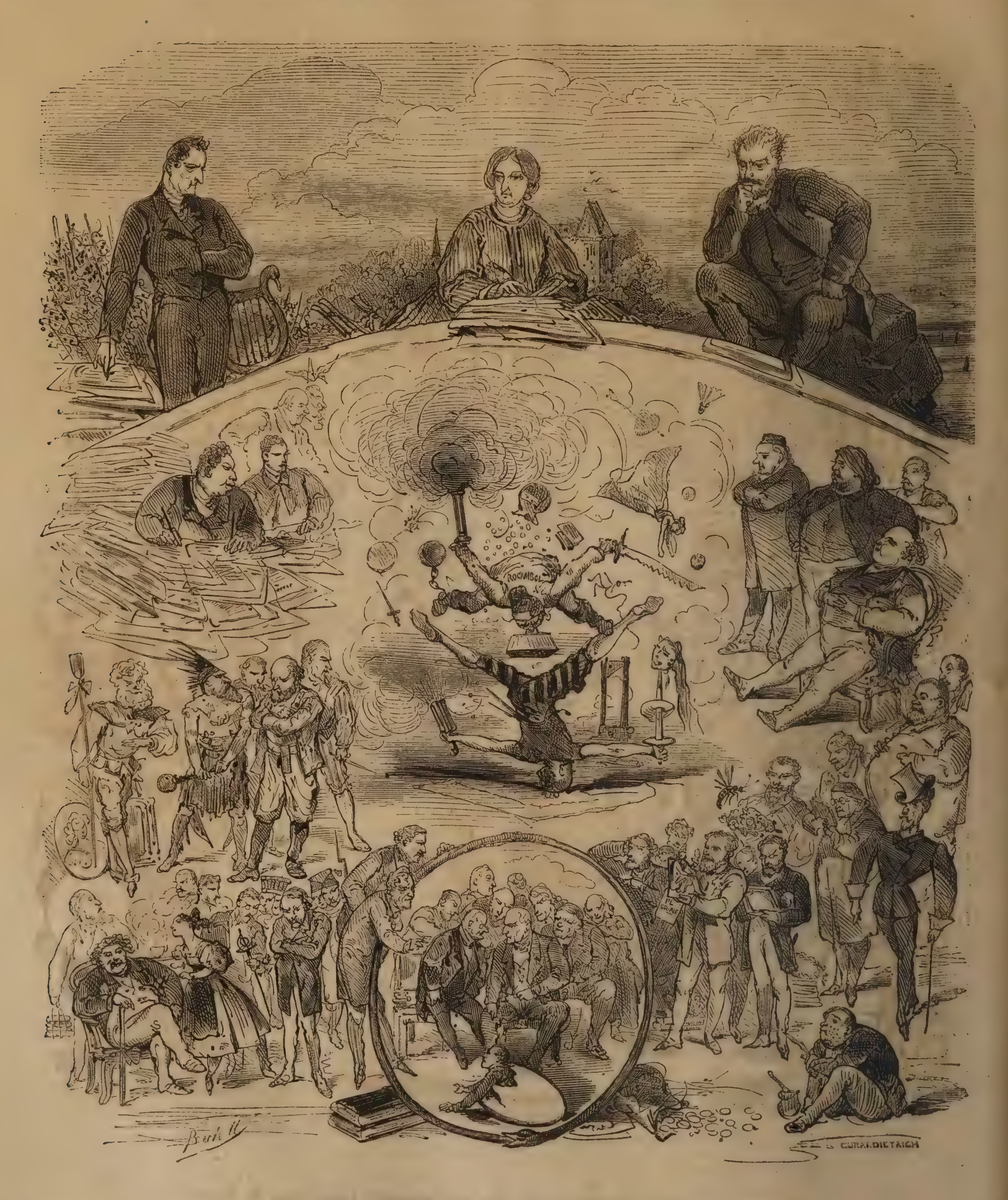
« 2e *P. S.* Au moment où j'allais terminer ce trop long rapport, un grand tumulte s'est élevé dans Bhagavapour. J'ai mis la tête à la fenêtre pour voir de quoi il s'agissait. J'ai même cru que Baber, par excès de zèle, venait de commencer l'attaque. C'était une erreur. Le peuple tout entier levait les yeux et les mains vers le ciel et poussait des cris comme à la vue d'un animal extraordinaire. J'ai regardé en même temps que les autres, et j'ai vu un ballon d'une forme extraordinaire descendre lentement dans le parc du maharajah. On a jeté l'ancre. J'étais trop loin pour rien distinguer; mais le peuple se prosterne dans les rues en criant que c'est le resplendissant Indra, dieu du feu, qui vient rendre visite à Vichnou, son confrère, incarné à Bhagavapour dans la personne de Corcoran. Je vais voir cette merveille et savoir quel est cet aéronaute qui joue le rôle du puissant Indra. A coup sûr, cet incident imprévu est fait pour augmenter encore le crédit et la réputation du maharajah. »

ALFRED ASSOLANT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LE PANTHÉON DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

II. HOMMES DE LETTRES. — III. MUSICIENS-COMPOSITEURS.

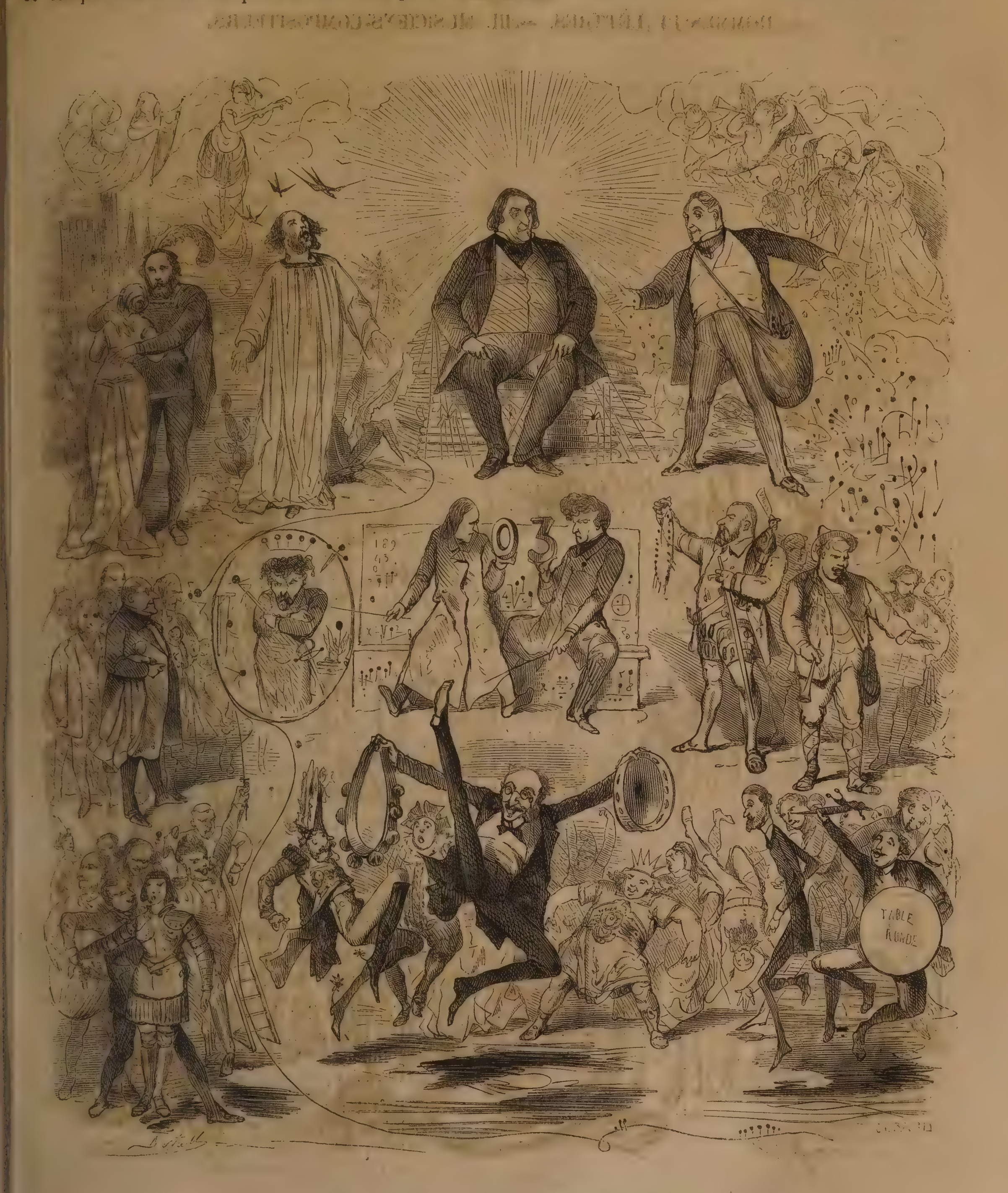


Les exercices de Rocambole. Composition de Bertall.

II. — HOMMES DE LETTRES.

Le bienveillant accueil fait par le public du *Musée des Familles* à ma *Palette des Peintres* m'encourage, mon cher directeur, à vous envoyer deux planches nouvelles. La première, consacrée aux hommes de lettres, nous

l'appellerons, si vous le voulez bien, les ***Exercices de Rocambole***. Hélas! les aventures de ce digne coquin, étranglé, massacré, assassiné, noyé, pendu, pourfendu, et chaque fois ressuscité par monsieur son père, ne sont-elles pas le dernier mot de la littérature moderne? Ce livre, célèbre entre tous, traduit hier en danois, suédois et chinois, aujourd'hui en anglais, hollandais et malais, et demain, nous assure-t-on, en français, n'est-il



Les amoureux de Mlle Double Croche (voir page suivante). Composition de Bertall.

pas destiné à remplacer tous les classiques du grand siècle? Empressons-nous donc de lui élever un monument digne de sa gloire.

Le centre de notre dessin représente les évolutions merveilleuses de *Rocambole* et de M. *Ponson du Terrail*, sauts de carpe, cabrioles, combats à la hache, coups

d'épée, de dague et de pointe, enfin tout ce qui concerne leur état. Naturellement ces mirifiques exercices captivent l'attention bienveillante de tous nos hommes de lettres. Seuls, dans la partie supérieure de la gravure, M. *de Lamartine,* du haut de son ermitage de Saint-Point, Mme *George Sand,* de son château de Nohant, M. *V. Hugo,* sur son rocher solitaire de Jersey, regardent d'un œil indifférent le singulier spectacle. Rangés en cercle autour des combattants, vous voyez, à gauche, *Al. Dumas,* dont la plume court vive et rapide, noircissant vingt feuilles de papier à la fois; derrière lui, son fils, le seul ouvrage pour lequel il ait refusé toute collaboration, et puis *Sandeau,* l'ami trop oublieux du *Musée des Familles; Mérimée,* l'auteur de *Colomba.* A droite, *Janin,* dit « le prince des critiques, » que la goutte cloue dans son fauteuil, et les amoureux de la période sonore : *Th. Gautier* et ses cheveux, *Sainte-Beuve* et sa calotte de velours; enfin, *Paul de Saint-Victor.*

Au-dessous du groupe des Dumas, voici *Arsène Houssaye,* le Watteau des lettres françaises; *Gustave Aimard,* le grand chef des Montagnes Rocheuses; *Mary Lafon,* le véridique historien des bords de la Garonne; *Paul Féval,* le Breton bretonnant; *A. Maquet,* le conteur des récits de cape et d'épée.

Descendez encore : vous reconnaissez *Stahl,* qui essaye vainement de se dissimuler sous la barbe puissante de M. *Hetzel,* l'éditeur artiste; *Paul de Kock* avalant le dernier lait de poule servi par la dernière grisette; *A. Belot* et *Claretie;* au fond, *Capendu,* la main sur la garde de sa bonne lame de Tolède; *P. Bocage,* qui songe aux mélodrames qu'a joués son oncle; deux têtes dans un même bonnet, ce sont les frères de *Goncourt;* deux têtes dans un bonnet de police, forme 1813, c'est la raison sociale *Erckmann-Chatrian.*

Dans le médaillon du bas, MM. *Guizot* et *Thiers,* réconciliés par un malheur commun, devisent de leurs glorieuses campagnes d'autrefois; à côté d'eux, MM. *Villemain, de Broglie, Berryer.* En dehors du cadre, M. *Viennet* s'avance discrètement pour placer sa petite fable, et M. *J. Simon* lance de loin un coup d'œil d'entente cordiale au groupe des politiqueurs.

Aux pieds des vieux jouteurs émérites, voici l'œuf couvé avec tant de soin par notre confrère des *Débats,* et d'où s'échappe le jeune *Prevost-Paradol.*

Un peu plus haut, en remontant par la droite, j'ai l'honneur de vous présenter M. *Ed. About,* qui étudie les spirituelles rides de Voltaire; MM. *Taine, Assollant* et *Merlet,* les fils de l'Université; M. *Barbey d'Aurevilly,* costumé à la mode de 1830; le terrible *Jouvin* relisant ses épreuves; le substantiel *Sarcey;* MM. *J. Richard* et *F. Béchard,* deux vaillantes plumes; et, enfin, M. *Louis Veuillot,* qui, assis à l'écart, tout en bas du dessin, aspire sans enthousiasme les *Odeurs de Paris.*

III. — MUSICIENS COMPOSITEURS.

Pour ma seconde planche, que pensez-vous des *Amoureux de Mlle Double-Croche?* (Voir page précédente.)

Rossini préside l'harmonieux conclave, paresseusement assis sur l'édifice des chefs-d'œuvre de sa jeunesse. A droite, *Auber* (quand on parle des jeunes gens et des gens d'esprit, on supprime le monsieur) sème encore à pleines mains duos, cavatines, boléros et ballades; à gauche, voici *Félicien David,* le poëte symphoniste de l'Orient, le Decamps de la musique, et *Gounod,* l'heureux père de Marguerite et de Juliette.

Au-dessous, j'ai l'honneur de vous présenter les lunettes bleues de *M. Ortolan, M. Flotow* et Mlle Martha sa fille unique, un peu plus au fond, le vénérable *M. Carafa,* l'aimable *Wekerlin* et les beaux cheveux de l'abbé *Listz.*

Ce médaillon, c'est *Verdi* le Sombre, qui médite sur le poison et le poignard mis à la portée des ténors, barytons et basses chantantes. Puis *Wagner* et *Berlioz,* les algébristes de la musique, qui se posent des rébus et se gardent bien de les deviner; puis, *Membrée,* d'ancien page devenu capitaine, et *Grisar,* en barde villageois (pourquoi? je me le demande), et *Hignard,* le musicien mélodiste, et *G. Nadaud,* le chantre de *Pandore.*

Descendez toujours. Voici *Mermet* et *Duprez* qui se disputent les bonnes grâces de *Jeanne d'Arc; Ambroise Thomas,* en équilibre sur sa *Double échelle,* le prince *Poniatowski, F. Massé, Reyer* et *Reber,* qui n'attendent que l'occasion pour se placer au premier rang.

Pendant ce temps, Offenbach, entouré de ses interprètes ordinaires, agite les grelots de la folie.

Enfin, à l'extrême gauche, voici *Hervé, le chevalier de la Table-Ronde, Léo Delibes, Caspers, Émile Jonas, Duprato, Villebichot,* entraînés par l'exemple et exécutant une danse essentiellement fantaisiste.

(A continuer.) BERTALL.

POÉSIE.

—

SOYONS BREFS !

J'aime une brève poésie,
Je redoute les longs discours,
Tous les auteurs, par courtoisie,
Devraient s'efforcer d'être courts.

Cette leçon est tout entière
Dans ces deux vers d'un sage auteur :
« Loin d'épuiser une matière,
Il n'en faut prendre que la fleur. »

Le cri du cœur, l'accent de l'âme
Doivent sans doute émerveiller,
Mais c'est une éclatante flamme
Qui s'obscurcit à trop briller.

Ainsi du petit morceau d'ambre
Qui brûle dans un encensoir,
Le parfum se perd dans la chambre
Quand il embaume le boudoir.

Qu'un lecteur jamais ne s'étonne
Quand on cherche à se raccourcir,
On met le cidre dans la tonne
Et dans un flacon l'elixir.

Tel fait bâiller dans un poëme
Qui nous charme dans un couplet,
Donnons au public notre crème,
Gardons pour nous le petit-lait.

Il faut savoir mettre une digue
Même à ce qu'on doit admirer,
Car l'esprit humain se fatigue
A trop longtemps rire ou pleurer.

Moi-même ici, qui m'abandonne
Au charmant plaisir de rimer,
Aux sages conseils que je donne
Il est temps de me conformer.

J. PETITSENN.

DE PARIS A MADRID.

NOTES D'UN TOURISTE.

I. — ENTRÉE EN MATIÈRE.

Les anciens abonnés du *Musée des Familles* connaissent cette délicieuse historiette, en vers aussi spirituels que classiques, où Mennechet raconte les aventures d'un bourgeois de Paris, ami de Bougainville, qui se trouva parti pour un voyage autour du monde en croyant aller à Versailles.

C'est un peu, toutes proportions gardées, l'histoire de mon voyage en Espagne.

J'ai un ami qui est rédacteur littéraire de l'une des feuilles politiques de Bordeaux : vous voyez que mon aventure débute de la façon la plus vraisemblable du monde. Il est à la fois le Jules Janin et le Sainte-Beuve de la capitale de toutes les Gascognes. Il règne dans les coulisses, et produit à son gré la hausse ou la baisse dans les librairies.

Or, depuis longtemps, mon ami m'engageait, sous prétexte de me promener dans les allées de Tourny et devant le chef-d'œuvre de l'architecte Louis, à venir assister au spectacle de sa gloire. J'avais toujours résisté. Mais, un soir du mois de septembre dernier, je me couchai avec une migraine que j'avais sentie poindre sourdement toute la semaine, comme ces cyclones ou ces mascarets qui s'annoncent à l'avance par une forte dépression barométrique. Le lendemain, à mon réveil, la migraine avait rayonné de l'occiput au haut du crâne, et je sentais comme une calotte de plomb sur ma tête.

J'ouvris la fenêtre : un gai rayon de soleil entra et se mit à danser autour de moi pour m'inviter à sortir, et, en même temps que lui, pénétrèrent dans ma chambre, comme s'il les eût apportés sur son aile, des tourbillons de poussière jaunâtre. En me penchant un peu, j'aperçus une armée de Limousins qui démolissait six maisons à ma droite, et un bataillon de maçons qui bâtissait un palais à ma gauche.

— Je vois bien, fis-je à part moi avec un soupir, qu'il est temps d'aller visiter mon ami.

Je jetai trois chemises, trois mouchoirs et trois paires de bas dans un sac de nuit, je déposai ma clef chez le concierge, en le priant de m'avertir par une dépêche télégraphique, adressée bureau restant, à Bordeaux, si les embellissements de Paris venaient à menacer mes pénates en mon absence, et je m'acheminai vers la gare du boulevard de l'Hôpital.

A dix heures quarante-cinq je montais en wagon.

Deux heures après, les employés criaient : *Orléans!* La flèche et les tours de l'église Sainte-Croix apparaissaient à l'horizon. Il me semblait que la calotte de plomb qui pesait sur ma tête se faisait plus légère.

Chambord, Blois, Amboise, Chenonceaux ! Le chemin de fer traverse les plus grands souvenirs de notre histoire : on croirait avoir pris un train-express à travers le passé. Puis s'allongent à perte de vue des plaines fertiles où babillent de petites rivières, des coteaux semés de villages riants et de coquettes maisons de campagne. — Tours ! Nous sommes en plein jardin de la France. La calotte de plomb se change en calotte de liége.

Une heure et demie encore. Un tourbillon de cris aigus pénètrent comme des vrilles au fond de mes oreilles. Le wagon est cerné par une demi-douzaine de figures rébarbatives, dont chacune me met à grands cris un couteau sur la gorge... Ce sont les industriels de Châtellerault qui offrent leur marchandise au voyageur.

Nous voici repartis. Il est cinq heures. Dans les premières brumes du crépuscule, Poitiers apparaît sur la gauche, pittoresquement étagé sur son amphithéâtre de collines. On dirait la vision fantastique d'un vieux burg féodal. Mais, à peine entrevue, la vision s'éclipse et fuit comme un rêve.

La nuit tombe : il commence à faire froid, il commence à faire faim. Je sens la calotte de liége qui manifeste une première velléité de se rechanger en calotte de plomb. Heureusement le train s'arrête. Spectacle enchanteur ! D'immenses tables sont là, toutes dressées, qu'entoure une nuée de garçons à l'air engageant. En un clin d'œil, cent voyageurs ont pris les cent places d'assaut. C'est une trombe, c'est une avalanche. Le dîner commence, furieux, forcené, un dîner d'ogres à jeun depuis vingt-quatre heures, un dîner d'anthropophages au sortir du carême. On entend un formidable cliquetis de vaisselle et de mâchoires de crocodiles en mouvement. La cloche sonne. La trombe reflue tumultueusement vers les wagons.

J'entends dire autour de moi que le buffet d'Angoulême est le meilleur de France ; je n'en sais rien : je sais seulement que je n'ai pas trop mal dîné.

Allons ! tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ! Il ne fait plus si froid. La calotte de liége elle-même s'est évanouie : on voit bien que nous approchons. Je sommeille tout doucement dans mon coin, et je me réveille à Bordeaux, un peu moins de vingt-quatre heures après mon départ de Paris.

La patrie de Berquin et de Montesquieu se présente sous des abords superbes. M. de Tourny, le Haussmann bordelais du dix-huitième siècle, lui a donné la physionomie d'une capitale. Les Marseillais conviennent que c'est la plus belle ville de France, après Marseille, et qu'il ne lui manque que la Cannebière. Les Parisiens avouent que, si elle avait la fontaine Saint-Michel, la mairie Saint-Germain l'Auxerrois et quelques autres chefs-d'œuvre du même genre, elle pourrait presque rivaliser avec Paris. Mais je n'avais pas le temps de l'admirer. Après avoir touché barre à l'hôtel, je me dirigeai vers le Grand-Théâtre, espérant y surprendre mon ami dans les fonctions de son sacerdoce. On y donnait le *Postillon de Lonjumeau* pour les débuts d'un ténor, qui était le sixième de l'année théâtrale : les Bordelais mettent leur amour-propre à être plus difficiles qu'à Paris, et ils font une grande consommation de ténors. Voici comment les choses se passaient. Le ténor chantait son air ; on l'écoutait dans un religieux silence, puis, régulièrement, dès qu'il avait fini, une moitié des spectateurs faisaient entendre des *chut* énergiques, tandis que les autres sifflaient de toutes leurs forces, avec une férocité calme, en gens habitués à cet exercice. C'est là, généralement, ce qu'on appelle *débuter*, en province.

Mon ami n'était pas au théâtre. Le lendemain matin, j'allai le demander aux bureaux du journal.

— Monsieur, me dit le rédacteur en chef, notre brillant collaborateur est parti, depuis hier matin, pour visiter l'exposition de Bayonne.

— Ah! fis-je, tout désappointé. Et quand revient-il?

— Nous ne l'attendons pas avant huit jours.

— Ne pourrais-je lui faire parvenir une lettre ou une dépêche télégraphique?

— Ce serait difficile, monsieur : il n'a pas indiqué son adresse.

Je sortis mélancolique et fort perplexe. La situation se présentait mal. Avoir fait cinq cent quatre-vingt-cinq kilomètres à toute vapeur dans l'unique but de venir voir un ami, qui est justement parti la veille de votre arrivée, rien n'est moins propre à vous donner des idées riantes.

J'entrai dans un café, et je compulsai l'*Indicateur des chemins de fer*, où je découvris qu'il n'y a de Bordeaux à Bayonne que cent quatre-vingt-dix-huit kilomètres, qu'on peut franchir en moins de cinq heures par le train-express.

— Bah! m'écriai-je, je n'en aurai pas le démenti. Je suis venu de trop loin pour reculer.

Me voici donc filant, toute vapeur dehors, sur la route de Bayonne. C'est une laide route, et qui ne mérite pas une description détaillée. Les landes commencent presque au sortir de Bordeaux, et n'expirent qu'aux bords de l'Adour. A droite et à gauche s'étendent à perte de vue d'immenses plaines sablonneuses, semées d'ajoncs et de vastes flaques d'eau croupie. Aux longues forêts de pins, d'un vert terne et triste, succèdent d'interminables champs de fougères. Pas un accident de terrain, pas un arbuste, pas une source. De loin en loin seulement une douzaine de moutons pelés, que domine la grêle silhouette d'un berger monté sur ses échasses et appuyé sur une perche de dix pieds de haut, d'où il nous regarde passer en tricotant un chausson de laine.

Ce spectacle a, sans doute, son côté curieux; mais il devient monotone à la longue, et ce fut avec un véritable soulagement que j'arrivai à Bayonne.

Bayonne n'était plus Bayonne, sous-préfecture de dix-neuf mille habitants, célèbre par ses jambons et l'invention de la baïonnette. C'était un caravansérail, envahi par des milliers de voyageurs. Chaque année, quand revient la saison des eaux, Bayonne est encombré de touristes et de baigneurs : c'est le point de ralliement et le lieu de transit pour Biarritz, pour toutes les plages et toutes les sources des Pyrénées. Une exposition internationale avait lieu ce jour-là, et mettait le comble à ce tassement de population nomade. Cinquante omnibus stationnaient devant la gare, au milieu d'une des plus magnifiques tempêtes de hennissements, de piaffements, de jurons et de coups de fouet qu'il m'ait jamais été donné d'entendre. Les cinquante cochers des cinquante omnibus s'accordèrent, avec l'unanimité du plus profond dédain, à refuser leur concours à un voyageur nanti, pour tout bagage, d'un sac de nuit portatif, et je n'eus d'autre ressource que de confier ce maigre colis aux épaules d'un grand diable de Basque, haut perché comme un cerf sur ses jarrets d'acier, et qui ressemblait, avec ma valise sur l'épaule, à don Quichotte portant une grenouille embrochée au bout de sa lance.

Mon Basque me conduisit successivement dans tous les hôtels de Bayonne. Partout je posais les mêmes questions : Pouvais-je avoir une chambre, et y avait-il dans l'hôtel un voyageur du nom de mon ami? Partout les réponses étaient les mêmes : Il ne restait pas une seule chambre libre, et on n'avait pas vu la personne que je demandais. Au bout d'une heure, mon Basque, qui était taciturne, s'apercevant enfin que je commençais à donner des marques de folie, jugea qu'il était temps d'intervenir. Il m'apprit donc, avec un flegme discret dont je faillis le récompenser un peu vivement, qu'il savait bien que je ne trouverais pas de place, mais qu'il n'avait pas voulu se mêler de ce qui ne le regardait pas. Il ajouta que, si je le jugeais à propos, il pouvait me conduire chez une marchande de tabac, qui faisait métier de louer son arrière-boutique aux voyageurs pendant la saison des eaux.

Cinq minutes après, j'étais échoué dans la chambre ténébreuse de la marchande de tabac, qui me la loua au prix de dix francs par jour, — et encore, m'assura-t-elle, parce que c'était moi!

Je me remis immédiatement à la recherche de mon ami. Je parcourus toutes les rues de la ville, les quais, les promenades, le pittoresque faubourg du Saint-Esprit, peuplé de juifs et de guenilles. J'entrai dans tous les cafés. Je poussai jusqu'à l'exposition internationale. Rien, rien, rien. Las, enfin, et désolé d'une poursuite si infructueuse, j'étais résolu à ne plus rien voir, et j'avais éteint ma lanterne.

II. — ENTRÉE EN ESPAGNE.

Donc, le lendemain, je me trouvais, à midi et demi, à la gare, mon sac de nuit à la main, pour reprendre le chemin de Bordeaux et de Paris par le train d'une heure.

Lorsque j'arrivai, le bureau était déjà ouvert, et les derniers tronçons d'une longue queue se pressaient aux alentours du guichet. Un voyageur qui venait de payer sa place se retourna tout à coup, et je poussai un cri d'émotion auquel répondit une interjection de surprise.

C'était lui!

Comme il se précipitait vers moi :

— Prends mon billet, lui criai-je. Nous partons ensemble.

— Ah! fit-il.

Il prit mon billet, et me rejoignit. Nous nous embrassâmes. Je lui expliquai tumultueusement mon odyssée, pendant qu'on nous poussait dans les wagons, et je n'avais pas encore fini, que l'aigre sifflet de la vapeur retentissait et que nous étions en route :

— Comment! fis-je. Il est déjà une heure.

— Non, mon ami : midi quarante. Sans moi, tu étais capable de manquer le train.

— Allons, j'aurai consulté un *Indicateur* de la semaine dernière.

— Biarritz! cria la voix d'un employé, tandis que le convoi s'arrêtait.

Je fis un soubresaut, et regardai mon compagnon dans le blanc des yeux, tout effaré :

— Ah çà, mais, où allons-nous?

— Eh bien, en Espagne, répondit-il avec sérénité.

— En Espagne! En Espagne! Et moi qui croyais retourner à Bordeaux. Conducteur, arrêtez!

Tout le wagon éclata de rire, et le train, comme s'il n'eût attendu que ce signal, se mit à filer de plus belle. Je sentais une fureur homérique me monter à la tête, mais je me contins, par la peur du ridicule. Un journaliste français ne doit jamais être ridicule nulle part, même dans le pays basque.

Cependant, mon ami me prodiguait pêle-mêle les consolations les moins efficaces :

— Quoi!... bah!... vraiment!... Je comprends maintenant pourquoi tu croyais partir à une heure! Ah! par exemple, voilà une aventure curieuse!... Tu m'as crié de prendre ton billet, en me disant que tu partais avec moi.

— Mais toi-même, lui dis-je à demi-voix, pour faire diversion à l'hilarité croissante de mes compagnons de route, comment arrive-t-il que tu passes la frontière *in petto*, sans en avoir rien dit à personne!

— Mon Dieu! l'idée m'est venue comme un coup de foudre : Bayonne est le vestibule de l'Espagne, et le peu que j'en ai vu là m'a donné l'envie d'en voir davantage. Le vent qui vient à travers la montagne m'a rendu fou. L'occasion a poussé le coude à ma curiosité. Et puis, cette exposition franco-espagnole a achevé de me monter la tête. Je me suis rappelé que le Grand-Théâtre prépare actuellement un ballet espagnol, dont *la première* doit avoir lieu dans quinze jours : c'était le cas de faire provision de couleur locale pour mon feuilleton. Mais rassure-toi : nous ne faisons que passer la frontière pour prendre l'air du pays. Une simple promenade à Saint-Sébastien suffira. Je suis d'ailleurs rappelé par ma tâche périodique.

— C'est encore heureux, fis-je avec un gros soupir.

Mon ami me donna une poignée de main si cordiale, en s'excusant avec tant de bonhomie, qu'il y aurait eu de la cruauté à lui garder rancune plus longtemps.

Tout à coup il me frappa sur l'épaule :

— Regarde! dit-il.

Je me précipitai à la portière de droite, et le spectacle qui s'offrit à ma vue m'arracha un cri d'admiration.

Nous étions vis-à-vis du village de Guétary. La ligne de falaises de la *Côte de fer* prolongeait à l'horizon ses ondulations sauvages, laissant apparaître au delà les sommets des Pyrénées. Tout à coup une brusque trouée entr'ouvrit la côte, et, par l'ouverture, apparut une vaste nappe d'un bleu sombre et doux, sur laquelle couraient des frissons d'écume blanche. Deux longues traînées de rocs protégeaient, comme des jetées naturelles, ce beau port, sur lequel flottait doucement une voile, pareille à l'aile étendue d'un oiseau, et que bordaient des groupes de maisons jetés sur les flancs de la falaise.

Je ne pouvais plus détacher mes yeux de la merveilleuse vision. Les falaises et les montagnes se succédaient, variant leurs lignes et leurs couleurs dans les aspects les plus imprévus : ici douces au regard et s'élevant par une pente insensible, là abruptes et farouches, couvertes d'une verdure tantôt riche et vigoureuse, tantôt sombre et triste, arrondissant leurs flancs joyeux, chargés d'arbres et de pâturages, ou dressant d'un air morne leurs masses nues, pelées et calcinées. A chaque instant, la mer disparaissait, pour se remontrer un peu plus loin. La rapidité de notre course donnait à ces apparitions je ne sais quoi de fantasmagorique et de vertigineux.

Je me retournai vers mon ami et, sans rien dire, je lui serrai la main :

— A la bonne heure donc! fit-il. Je savais bien que tu ne pourrais me garder rancune.

Je ne répondis pas, et me remis à la portière. Tous les voyageurs, du reste, en avaient fait autant, et d'un bout à l'autre du convoi on n'apercevait que des têtes contemplant ce magnifique décor de l'entrée en Espagne. Saint-Jean-de-Luz, pittoresquement juché sur le flanc de ses rocs et sur les bords de sa jolie baie, file sur notre droite. Des voyageurs se montrent l'un à l'autre Béhobie et Urrugne, célèbre parmi les touristes pour l'inscription gravée sur le cadran de son église :

Vulnerant omnes, ultima necat.

On dépasse Hendaye, le dernier village français, puis presque aussitôt le convoi s'engage sur un beau pont de pierre tout neuf. Une rivière, d'une largeur assez respectable, coule au-dessous : c'est l'historique Bidassoa, qui forme la frontière entre la France et l'Espagne. Je cherchai avidement du regard cette fameuse île de la Conférence, où Louis XI se rencontra avec Henri IV de Castille; où François Ier fut échangé contre ses deux fils envoyés à Madrid en otages; où, en 1615, la fille de Henri IV, Isabelle, fut remise à l'ambassadeur du roi d'Espagne, en échange d'Anne d'Autriche, qu'allait épouser Louis XIII; où enfin, en 1659, furent négociés, au milieu de toutes les pompes de la royauté et de toutes les minuties de l'étiquette, le traité des Pyrénées



La Bidassoa. Dessin de H. Clerget.

et le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse. Mais l'île de la Conférence, dont il ne reste d'ailleurs qu'un morceau, chaque jour rongé par les flots, n'est pas visible du chemin de fer, et il fallut me contenter de la voir par les yeux de l'imagination.

Nous voici en Espagne.

III. — IRUN ET SAINT-SÉBASTIEN. — PREMIERS ACCÈS DE COULEUR LOCALE.

Irun garde la tête du pont, comme la sentinelle avancée du pays. Il faut descendre pour la visite des bagages. Quelques soldats, jeunes, minces et imberbes, se tiennent debout devant la gare, flanqués de deux gendarmes maigres, taciturnes, et jaunes comme des oranges. Les douaniers qui se jettent sur nos malles, semblables à des avortons basanés, cuits et recuits au soleil à la façon de ces pommes qu'on laisse se faner sur les arbres parce qu'elles ne valent pas la peine d'être cueillies, achèveraient de nous donner du premier coup une assez pauvre idée de la race espagnole, si nous n'avions pour consoler nos yeux une bande de solides gail-

lards, demi-mendiants, demi-gentilshommes, qui, plantés solidement sur leurs jarrets d'acier, coiffés par-dessus leur mouchoir d'un sombrero pointu à larges bords, et le manteau roulé sur l'épaule, nous regardent indolemment en fumant leurs cigarettes. A quelques pas devant eux, une fillette aux pieds nus, dont les cheveux pendent sur le dos en une tresse de quatre pieds, ouvre des yeux noirs d'une longueur démesurée, et nous contemple également avec une physionomie immobile comme celle d'une statue, tout en manœuvrant son éventail de papier avec une prestesse et une grâce qui eussent fait l'admiration de nos grandes coquettes de la Comédie-Française. Au moment où je passe devant elle pour retourner en wagon, elle m'apostrophe d'un : *Buenos dias, señor caballero*, qui me fait tressaillir. C'est l'Espagne qui me souhaite la bienvenue, dans cette belle langue harmonieuse sans mollesse, et sonore comme un accent de clairon.

Le chemin de fer ne traverse qu'un coin d'Irun, et naturellement le coin le plus civilisé. Les grandes maisons blanches qui avoisinent la gare n'ont rien de particulier que leurs balcons en fer, ombragés par de larges bandes de toile rayée, derrière chacune desquelles on entrevoit le profil d'une brune *señora* encadrée dans sa mantille noire. Dès le premier pas sur la terre du Cid et de don Quichotte, on est en pleine Espagne, comme si l'on y avait déjà fait cent lieues, et la province de Guipuzcoa peut rivaliser en couleur locale avec la Vieille-Castille ou l'Andalousie. Passé les Pyrénées, il ne reste plus autour de vous un lambeau de la France.

On change de wagon à Irun. Il fallut nous transborder précipitamment avec nos bagages dans le convoi péninsulaire, qui nous attendait. Là encore commençait l'Espagne. Nous nous en aperçûmes dès le marchepied. L'étoffe des banquettes, fripée, ternie et maculée, laissait, çà et là, échapper un fragment de ses entrailles; les courroies des portières avaient perdu leurs franges, et le jour pénétrait à peine par les vitres, en proie depuis un mois aux insultes des mouches. C'est pour cela, sans doute, qu'on s'était gardé de remplacer l'une de ces vitres, qui se refusa, malgré tous mes efforts, à descendre dans la rainure, mais qui heureusement livrait passage à un souffle de brise et à un rayon de soleil, par une énorme fêlure qu'on eût dit pratiquée tout exprès dans cette intention.

Ce délabrement charma mon ami :

— Comme c'est nature! cria-t-il en s'asseyant sur le coussin, creux au milieu, et dont les durs rebords assassinaient les jambes.

En parlant ainsi, il essayait vainement de faire glisser la vitre, qui s'obstinait à rester en place. Il voulut alors abaisser le store, et le ressort ne déroula qu'une loque informe, qui se mit à voltiger ironiquement devant le carreau fêlé. Un soleil ardent envahissait le wagon, et tombait en plein sur la figure de mon ami, qui se tut, en essuyant avec son mouchoir son front ruisselant.

En ce moment, nous filions devant *le Passage :* entre une masse de rochers sombres coule un bras de mer, étroit comme un canal, qui s'épanouit ensuite en un lac charmant, sillonné de voiles blanches.

Mon ami se mit à prendre avec énergie, sur de petits carrés de papier, des notes au crayon, que de grosses gouttes de sueur effaçaient à mesure qu'il les écrivait. Rouge comme une écrevisse cuite à point, transpirant par tous les pores comme une éponge qu'on retire d'une cuvette, il faisait à la fois peine et plaisir à voir.

Un quart d'heure après, le convoi s'arrêtait à Saint-Sébastien.

Un gamin qui se tenait gravement devant la gare, indifférent et superbe comme un sénateur romain, chargea nos deux sacs de nuit, sur les sollicitations pressantes de notre mimique la plus expressive, et nous conduisit au *Parador real*. Il était à peine quatre heures de l'après-midi, et nous profitâmes du reste du jour pour visiter la ville.

Elle est sans caractère, et ressemble, avec ses rues neuves, étroites et tirées au cordeau, à une sous-préfecture française bâtie, dans un espace resserré, suivant le style de M. Haussmann. Telle qu'elle existe aujourd'hui, elle est âgée tout au plus d'un demi-siècle, car il a fallu la reconstruire de fond en comble, après l'effroyable dévastation dont elle fut victime, en 1813, de la part des Anglais et des Portugais, qui étaient venus pour délivrer de la tyrannie française leurs bons amis les Espagnols. C'est à peine s'il reste quelque débris de l'ancienne ville historique, dont le nom avait retenti si souvent en France sous le règne de Louis XIV. Le seul édifice qui mérite une visite, c'est l'église de Santa-Maria, avec ses hautes et larges nefs, son chœur élégant et riche et la majesté de ses proportions. Elle porte dans tous les détails de son architecture le cachet un peu païen de la renaissance.

Quand nous entrâmes dans l'église, c'était vers l'heure de l'*Angelus* du soir. Il s'y trouvait plusieurs hommes, récitant dévotement leur chapelet, et une douzaine de femmes, se livrant avec activité à la grande manœuvre de l'éventail, tout en priant avec un recueillement profond. Les églises espagnoles n'ont ni chaises, ni bancs. Les señoras se reposent en s'asseyant sur leurs talons, lorsqu'elles sont fatiguées, par un mouvement d'une grâce toute particulière, et en se tenant ainsi demi-agenouillées et demi-accroupies. Rien n'est plus charmant à voir du seuil de l'église, dans la pénombre mystérieuse des grandes voûtes, que cet essaim de femmes qui semblent répandues sur le pavé du lieu saint, semblables à un collier de perles égrenées, et d'où s'élève comme un mystérieux bruit d'ailes toujours en mouvement.

Au sortir de l'église, une route grimpante conduit au sommet du mont Orgullo, qui domine la ville. C'est une promenade que les jambes les plus paresseuses ou les plus délicates peuvent se permettre sans témérité. Une forteresse couronne le sommet, du haut duquel le regard s'étend sur un panorama délicieux. Au-dessous, le port, avec l'immense nappe de ses flots bleus et tranquilles, les quatre jetées qui le protégent, la magnifique plage de sable fin qui plonge dans la mer par une pente insensible et, durant toute la belle saison, sert de rendez-vous aux baigneurs aristocratiques, car Saint-Sébastien est le Trouville de l'Espagne. Devant vous, un amphithéâtre de hautes collines arrondies en demi-cercle, à l'une de ses extrémités s'effilant en falaises, à l'autre dominée par un phare dont l'œil vigilant reste toujours ouvert sur cet observatoire de rochers. A l'est, s'étend une campagne fertile et riche, semée de riantes villas, sillonnée par les replis tortueux de l'Uruméa, qui vient se jeter dans la mer à vos pieds.

Le soir, après le dîner, nous allâmes nous promener sur une place entourée d'arcades, située au centre de la ville, et qui s'appelle la place de la Constitution, suivant un usage invariable en Espagne. Une foule animée,

couverte des costumes les plus pittoresques, la remplissait de mouvement et de bruit.

Nous nous oubliâmes à ce spectacle nouveau pour nous. La soirée était délicieuse. A l'écrasante chaleur du jour avait succédé une fraîcheur que rendait plus charmante encore la brise de la mer et des montagnes voisines. En quittant la place de la Constitution, nous prolongeâmes notre promenade à travers les rues et sur la plage, où le flot blanc d'écume venait doucement nous mouiller les pieds. Au moment où nous rentrions à l'hôtel, il était onze heures du soir. Un petit homme, coiffé d'un chapeau pointu, couvert d'un long manteau que relevait par derrière le fourreau d'une épée ou le manche d'un bâton planté transversalement dans sa ceinture, vint nous mettre sous le nez, sans mot dire, la lanterne qu'il portait à la main; puis il reprit lentement sa marche, en glapissant d'une voix aiguë, sur un mode étrange et plaintif, une sorte de cri d'avertissement dont nous ne comprîmes pas un seul mot.

Nous interrogeâmes l'hôtelier, en le menant sur le seuil de sa porte, et en lui montrant du doigt le personnage, encore visible dans l'éloignement, grâce à sa lanterne :

— *El sereno, señores,* nous répondit-il.

Le sereno! c'était le sereno, ce crieur de nuit, chargé de réveiller de quinze minutes en quinze minutes les habitants endormis de toutes les villes de l'Espagne, en leur chantant, sur un air connu, l'heure qu'il est et le temps qu'il fait. Mon ami voulait absolument courir après lui pour dessiner son costume. J'eus grand mal à le retenir. Mais ce nouveau trait de couleur locale l'avait plongé dans une exaltation difficile à décrire.

Je dormais à poings fermés, et il était environ deux heures du matin, lorsque je sentis une main se poser sur mon épaule et me secouer doucement.

— Écoute, disait une voix à mon oreille, es-tu un homme?

Je me mis sur mon séant, en me frottant les yeux.

— Es-tu un homme? répéta la voix.

— Mais, je le crois. Qu'y a-t-il?

— Ce qu'il y a? fit la voix avec un accent de résolution sombre. Voici. Les choses ne peuvent pas se passer comme ça. Je viens de la gare. Il ne faut que cinq heures pour aller d'ici à Vitoria. Il y a un train demain matin. Saint-Sébastien n'est pas une ville espagnole : elle ressemble à Pont-à-Mousson. Vitoria, au contraire, c'est le type de la vieille cité péninsulaire : lis Gautier. Et puis de grands souvenirs historiques! J'ai un oncle qui y a été fait prisonnier, à la fameuse déroute de 1813. Il me reste encore deux jours libres avant mon prochain feuilleton. Tu viens avec moi, n'est-ce pas?

J'avais écouté, ahuri, ce flux de paroles incohérentes, et je ne répondis rien.

— Es-tu un homme? reprit rudement mon ami. Viens-tu, oui ou non?

— Pas tout de suite, j'espère!

— Non. Demain matin. Je me charge de te réveiller. Je ne me couche pas.

— Nous en recauserons, dis-je en me renfonçant sous les couvertures.

— C'est entendu, fit-il en s'éloignant.

Je n'eus pas la force de lui répondre que ce n'était pas entendu du tout, et je me rendormis, en remettant les explications à un moment plus opportun.

Le lendemain, en même temps que le soleil pénétrait par la fenêtre dans ma chambre, mon ami y entrait par la porte :

— Debout! cria-t-il du seuil. Je t'attends.

En trois minutes je fus prêt; il me prit par le bras, et nous descendîmes l'escalier. Je comptais sur le déjeuner pour m'expliquer à l'aise et lui faire entendre raison. Mais je fus surpris de le voir passer fièrement devant la salle à manger, en répondant par un petit signe de tête protecteur au salut de l'hôtelier, qui se mit à nous escorter chapeau bas jusqu'à la porte.

— Nous ne déjeunons pas, fit mon ami, répondant à ma pensée. Il y a un buffet à Tolosa, où nous serons dans une heure. La note est payée. Nos bagages sont partis en avant. Dépêchons : nous n'avons pas dix minutes devant nous.

Le saisissement me coupa la parole. D'ailleurs, mon ami m'entraînait à grands pas, et j'étais à peine réveillé. Puis un moment de réflexion me rassura. En somme, cette excursion nouvelle n'avait rien de bien effrayant. De quoi s'agissait-il? De quelques heures, d'un jour au plus, et cela, pour pénétrer au cœur même de l'Espagne, dont je n'avais pu jusqu'à présent qu'entrevoir les abords. Je fis donc trêve à toute récrimination, et avant même d'entrer en wagon, j'étais déjà parfaitement résigné.

La première station après Saint-Sébastien s'appelle Hernani. Il serait bien dénué de toute poésie romantique, le cœur qui ne bondirait pas d'enthousiasme à ce nom consacré :

— Hernani! comme c'est nature! s'écria mon ami en jetant sur moi un regard triomphant.

Et il prit une note.

Comme il avait été convenu, nous nous arrêtâmes au buffet de Tolosa. Don Quichotte en eût peut-être été satisfait, mais Sancho, à coup sûr, l'eût maudit de toute son âme, et je n'éprouve nul embarras de convenir que je fis moi-même ce qu'aurait fait Sancho à ma place.

Enfin, assez maigrement lestés, nous remontâmes en wagon de fort mauvaise humeur. Heureusement, le paysage que traversait le convoi allait nous ménager une puissante diversion contre les tortures de la faim.

Jamais décor mouvant d'opéra ne déroula sous les yeux du spectateur une succession de tableaux aussi rapide et aussi variée. La voie ferrée tantôt s'enfonce sous des tunnels obscurs ou s'encaisse entre des roches aux flancs abrupts et sauvages; tantôt se lance à travers une forêt, ou domine de frais et charmants vallons, des champs de maïs qui alternent avec des champs d'oliviers. Mais toujours elle est dominée elle-même par les grandes lignes de montagnes qui s'allongent à perte de vue dans les profondeurs infinies de l'horizon.

A tout instant, les aspects changent, et chaque détail a l'air arrangé à souhait pour les besoins du pittoresque.

Entre Beasaïn et Olozagusia, dans la partie du parcours qui est terminée depuis trois ans à peine, les tunnels se multiplient. J'en ai compté vingt-cinq coup sur coup. Le plus étendu se développe sur la longueur effrayante de trois mille six cents mètres, et il a fallu le percer comme les autres en pleine roche granitique. La compagnie du Nord de l'Espagne a accompli là un travail formidable, inouï, l'un des plus extraordinaires de tous ceux par lesquels nos ingénieurs modernes rivalisent avec ces géants d'autrefois, qui fendaient les montagnes en deux d'un coup d'épée.

IV. — VITORIA ET BURGOS. — LA VILLE DU CID. — PÉRIPÉTIE TRAGIQUE ET IMPRÉVUE.

Une heure et demie après avoir dépassé ce tunnel monstre, le convoi faisait son entrée à Vitoria, et dix minutes plus tard nous étions assis, hélas ! à la table de la *fonda* Pallarès.

Mais le moment n'est pas encore venu de parler de la cuisine espagnole. Quand la mesure sera comble, on nous permettra de nous soulager. En attendant, on assure que le señor Pallarès tient à prendre à sa manière, sur les voyageurs français, une revanche de l'invasion, et à leur donner une répétition, sur un autre terrain, de la fameuse déroute de Vitoria.

Il ne faut pas plus de deux ou trois heures pour voir la ville à fond. Elle ne manque pas de caractère et d'originalité. Je laisse de côté, bien entendu, la partie moderne avec ses rues presque droites, ses cafés presque élégants, ses deux ou trois avenues plantées d'arbres, et sa place neuve, dont il n'est pas besoin de dire le nom. Les habitants de Vitoria sont très-fiers de cette place, formant un carré parfait de soixante mètres de côté, entouré de bâtiments de même hauteur, que précèdent des rangées d'arcades à pilastres doriques, et



Vitoria. Dessin de H. Clerget.

dallée tout entière comme une cour. Ils sont fiers aussi de l'hôtel de ville qui s'élève au centre, avec son bel escalier double, son grand balcon de pierre et sa façade décorée des armes locales. Les arcades forment une promenade couverte, très-hantée l'hiver.

A peine étions-nous sortis de l'hôtel que le bruit de la musique nous guida vers la place. Bien qu'on fût en plein jour, il s'y donnait un concert devant la société élégante de Vitoria, assise sur une quadruple rangée de chaises. En nous voyant paraître, deux de ces messieurs, qui devinaient notre qualité d'étrangers, se levèrent et vinrent nous présenter leurs propres siéges avec une courtoisie d'hidalgos, dont nous les remerciâmes d'un geste, avec toute l'urbanité des chevaliers français. Mais le concert se prolongeait, et, au risque de faire un affront à nos deux protecteurs, nous ne tardâmes pas à prendre discrètement congé pour continuer notre promenade.

On pénètre de la *ville neuve* par trois portes dans la *vieille ville*. Celle-ci se compose d'une demi-douzaine de rues groupées en désordre au pied de la *ville haute*, encore entourée d'une ceinture de murailles et de boulevards en ruine. Les voies étroites et montantes de cette partie de Vitoria sont bordées de maisons gothiques, d'un caractère tout indigène, avec grands balcons à toutes les fenêtres, devantures bizarrement sculptées,

tailladées, zébrées d'arabesques et de rayures sans nombre, larges portes où des rangées d'énormes têtes de clous dessinent des figures géométriques, et qui, en s'ouvrant, laissent voir des salles d'habitation à peu près aussi meublées, aussi propres et aussi confortables que les granges de nos villages français.

Nous rencontrâmes deux ou trois églises d'un assez bon style, dont l'une possède un maître-autel des plus curieux, œuvre de Juan Velazquez et de Gregorio Hernandez, deux de ces grands artistes espagnols qui ont semé leur pays de chefs-d'œuvre et qui sont complétement inconnus au delà des Pyrénées. Un ancien couvent qui sert aujourd'hui de caserne nous frappa surtout par l'architecture étrange de sa façade. Pendant que nous l'examinions, notre regard, en descendant vers la partie inférieure, tomba sur une grande affiche, décorée d'une image primitive où l'on voyait un taureau, fondant, les cornes baissées, sur un jeune homme qui l'esquivait avec grâce en faisant voltiger devant ses yeux une cape de satin. Au haut de l'affiche, ce titre magique : *Corrida de tauros*, étincelait en lettres de six pouces de haut.

Je sentis mon cœur battre, et me rapprochai d'un bond. Mon ami en fit autant, et je crois qu'il n'était



Une rue de Burgos. Dessin de F. Thorigny.

guère moins ému. Je défie le Français le plus sceptique et le plus blasé de garder son sang-froid en pareille circonstance. *Corrida de tauros!* Ces mots venaient d'évoquer dans mon imagination tout un monde chevaleresque et poétique, où Florian tenait tête à Théophile Gautier, où les souvenirs de *Gonzalve de Cordoue* se heurtaient confusément avec ceux du *Dernier des Abencerrages*, où les refrains du *Romancero* se mêlaient aux dessins de Gustave Doré.

Aucun de nous deux n'était bien fort sur la langue espagnole, mais en mettant tout notre fonds en commun, et à l'aide d'un vocabulaire portatif qui ne quittait pas ma poche, nous parvînmes à épeler suffisamment les lignes principales de l'affiche pour comprendre que le combat de taureaux avait lieu à Burgos, le lendemain même, et que le héros de la fête devait être *el señor Gordito*, l'une des plus fines et des plus terribles lames de la profession, le rival heureux du grand Cucharès.

Nous nous regardâmes instinctivement. Une même pensée, un même désir traversaient nos yeux.

— Je ne peux pas, fit mon ami d'une voix faible et mal assurée. Je suis déjà en retard. On m'attend. J'ai mon feuilleton à donner après-demain.

— Tu le feras ce soir à Burgos, et tu l'enverras par la poste.

— Non, en vérité, je ne puis. Il faut être raisonnable. Je... Ah! quel dommage!... Le fait est que... Mais non, c'est impossible. Que dirait mon directeur?

— Un combat de taureaux! repris-je avec feu. Il faudrait n'avoir pas de sang dans les veines pour manquer

une occasion pareille. C'est à moi maintenant de te demander : « Es-tu un homme? » Voyons, mon ami, je suis venu de Paris à Vitoria pour toi, tu ne peux refuser de venir pour moi de Vitoria à Burgos.

— Non, ne me tente pas, murmura le malheureux qui suait à grosses gouttes.

— Et le magnifique sujet de feuilleton qu'il y a là-dedans! continuai-je sans pitié, sentant qu'il mollissait de plus en plus. Avec le talent que je te connais, tu vas révolutionner tout Bordeaux.

Ce dernier argument porta coup. J'avais trouvé le joint de la cuirasse. Il essaya de se récrier contre ce qu'il appelait mes exagérations, en ne demandant pas mieux que de se laisser convaincre. Mais le point de la discussion était déplacé, et, rivant mon bras au sien, j'emmenai triomphalement ma victime à mon tour, en repoussant par de victorieuses répliques les derniers et timides essais d'objections qui se pressaient sur ses lèvres. Une heure après, nous roulions à toute vapeur sur la route de Burgos :

— Je fais une folie, dit-il en s'étendant sur la banquette du wagon où nous étions seuls. Et si l'on me destitue?

— Je t'adopterai, m'écriai-je dans un noble élan d'enthousiasme dont je ne me repens pas.

Quelques minutes avant minuit, le train pénétrait dans la gare de Burgos, car, si choquant que ce détail puisse être pour les amateurs forcenés de couleur locale, Burgos a une gare, puisqu'elle a un chemin de fer.

Une espèce de patache des temps héroïques nous transporta du débarcadère à l'hôtel de la Raffaella, où une maritorne à l'œil glauque, qui devait descendre en droite ligne de Dulcinée du Toboso, nous conduisit directement sous les combles, dans une petite chambre à deux lits, la seule que l'affluence de visiteurs attirés par la course de taureaux eût laissée libre dans tout l'hôtel. Il y faisait suffocant, les murs suintaient je ne sais quelle odeur intime de miasme qui semblait faire partie de l'atmosphère naturelle de la pièce, et toute la nuit nous fûmes tenus en éveil, d'abord par de vagues inquiétudes cutanées, puis par des démangeaisons aiguës et pénétrantes. Durant six longues heures, des nuées d'ennemis invisibles demeurèrent attablés à leur horrible festin. Tout nous fut expliqué le lendemain, quand nous eûmes appris qu'on nous avait logés dans la chambre même de la maritorne qui nous avait servi de guide, et de la laveuse de vaisselle, sa compagne.

Compatriotes qui voyagez au delà des Pyrénées, méfiez-vous des insectes espagnols! La chaleur du climat a passé dans leur sang. Le sobre et maigre Ibérien, relié en basane jaune, impénétrable au dard et à la trompe, ne leur fournit qu'une alimentation chétive, et ces petites bêtes affamées saisissent avec une joie féroce, mais bien explicable, la moindre occasion de se dédommager sur une peau exotique et sur un sang français.

Il n'y avait pas un quart d'heure que j'étais parvenu à m'endormir d'un lourd sommeil battu de rêves désordonnés, lorsque le son d'une fanfare qui semblait parti de ma fenêtre me fit dresser en sursaut. Étonné, je m'assis sur mon séant. Pour la seconde fois, la même fanfare s'éleva, dans le silence de l'aube naissante : c'était une sorte d'appel doux et prolongé, étrange et puissant, belliqueux et mélancolique en même temps. Une autre fanfare lui répondit dans le lointain, puis une autre encore. Pendant quelques minutes, l'illusion fut complète; je me sentis transporté à huit siècles en arrière, et, continuant mon rêve tout éveillé, je crus voir entrer par ma fenêtre, à cheval, armé de pied en cap et la lance en arrêt, le fantôme du Cid Campéador, revenant en triomphe dans sa bonne ville natale.

La fanfare s'élevait d'une caserne de cavalerie qui fait face à l'hôtel; mais cette fanfare-là remonte assurément au temps des Maures, et elle a dû être sonnée jadis par les compagnons de Rodrigue, qui l'ont transmise à leurs descendants.

Le premier coup d'œil que je laissai tomber sur Burgos par ma fenêtre m'étonna : j'apercevais pour tout monument une caserne pareille à toutes les casernes connues, et sous mes pieds une rue quasi tirée au cordeau et bordée de maisons blanches, sans aucun caractère. Ce n'était pas là ce que m'avaient fait attendre le nom de la ville et le souvenir du Cid.

Après l'inévitable tasse de chocolat, avalée tout entière en une demi-gorgée, nous nous hâtâmes de descendre et de vaguer au hasard. A mesure qu'on s'éloigne du centre, le pittoresque se montre, et l'on retrouve des coins tout entiers de la vieille cité, telle que peut la rêver l'imagination la plus exigeante. Sur la place de la Liberté, encastrée au milieu de maisons modernes, s'élève, avec ses deux petites tours écrasées, les armoiries gothiques qui décorent sa façade, le grand cordon de l'ordre Teutonique curieusement sculpté au-dessus de la porte en forme de tympan, et qui lui a donné son nom, *la Casa del cordon*, qui date du quinzième siècle. Vers la sortie de la ville, non loin de cette belle promenade de l'Espolon qui fait l'orgueil de Burgos, la porte monumentale de Santa Maria, bâtie en l'honneur de Charles-Quint, étale les six statues qui la décorent et les six tourelles dont elle est hérissée. En montant vers la partie haute, on rencontre l'arc de Fernan Gonzalès, d'une forme bizarre, pavé d'intentions classiques, et plus étrange que beau. L'architecte y a prodigué les obélisques terminés en boules, qui couronnent le second étage du monument et coiffent ses colonnes doriques comme autant de bonnets carrés. Nous nous engageâmes résolûment dans un inextricable réseau de ruelles sombres, pavées de cailloux aigus et durs comme du fer, qui nous déchiraient la plante des pieds. Un spectacle magnifique nous attendait au bout de cette escalade. Une ligne de montagnes peu hautes, mais aux ondulations abruptes, profile à l'horizon ses flancs couverts de ruines superbes, et ses crêtes couronnées de forteresses qui ressemblent à des nids de vautours. Des restes de remparts démantelés suivent les plis du terrain, reliés par des fragments de tours dont les monceaux de décombres dessinent encore la forme. Du côté qui touche à la ville, se dresse, debout dans la masse indestructible de ses assises de briques et de pierre entremêlées, la porte de San Esteban, flanquée de deux tours quadrangulaires, trapues et solides, et couronnée par l'arc en fer à cheval des Sarrasins.

En suivant la ligne extrême des hautes ruelles de Burgos, après un grand quart d'heure de marche sur les cailloux pointus, à travers les tas de pierres et les monceaux de ruines, le long des maisons sombres et des grandes murailles, on finit par arriver au Campo-Santo. C'est un endroit riant, gai, lumineux, situé dans une oasis de verdure, d'où l'on domine Burgos et la campagne environnante, et si bien blanchi, si coquettement étagé sur ses marches de pierre, qu'il donnerait l'idée de s'y faire enterrer. *Enterré*, d'ailleurs, n'est pas ici le mot propre, car les cercueils, au lieu d'être enfouis dans

le sol, sont poussés et scellés dans des trous faits au mur. L'enceinte circulaire est tapissée du haut en bas de plaques funéraires encadrant exactement l'ouverture de ces lugubres tiroirs de la mort.

En redescendant vers la ville, nous rencontrâmes un monument indéfinissable, composé de deux obélisques piteux et d'une colonne tronquée. C'est l'emplacement de la maison du Cid. La colonne porte l'écu armorié et l'écusson du grand capitaine; l'un des obélisques est décoré aux armes de Burgos, l'autre aux armes du monastère où le campeador fut enterré. Ce monument ne date que de 1784, et il est du goût le plus pauvre et le plus mesquin, comme la plupart de ceux qu'a produits l'Espagne dégénérée, depuis le dix-septième siècle.

Tout, à Burgos, est rempli de ce glorieux souvenir; tout le rappelle et le crie à chaque pas. L'hôtel de ville garde ses restes et ceux de sa femme, doña Chimène, en un petit oratoire sans style et sans cachet, indigne du héros. On montre à la cathédrale, dans une des salles de la sacristie, un vieux coffre suspendu à la muraille par des crochets recouverts d'une rouille séculaire, et qu'une inscription désigne comme *le coffre du Cid:* c'est celui-là même, dit-on, qu'il remplit de ferraille et de sable, et remit en gage à des marchands juifs contre une somme de six cents marcs d'argent, dont il avait besoin pour aller guerroyer contre les Maures. Je ne sais si ce meuble est bien authentique, mais ce que je puis dire, c'est qu'il mérite de l'être : jamais, en fait de coffre, je n'ai rien vu d'aussi formidablement bardé de fer, d'aussi pittoresquement vermoulu, d'aussi vénérablement délabré. Vous rencontrerez par la ville la rue *del Cid* et vous passerez devant la petite église de Santa Agueda, du style ogival le plus pur, où le terrible capitaine conduisit un jour le roi de Castille, Alphonse VI, pour lui faire jurer qu'il n'avait pas eu part au meurtre de son frère don Sanche. Enfin, à deux lieues de Burgos, dans l'ancien couvent de San-Pedro de Cardeña, qui faisait partie des domaines du Cid, et où son palais se trouvait encore enclavé il y a un siècle et demi, vous verrez le tombeau, maintenant vide, du héros et de sa femme, entouré d'un cercle de monuments sur lesquels se lisent les noms de son père, de sa mère, de son fils, de ses filles, de tous ceux qui lui tinrent de près, et qu'a immortalisés la muse du *Romancero*.

Comment s'étonner si de tels souvenirs, rappelés à chaque pas, donnent une sorte de vertige à l'imagination, et si le voyageur, qui marche ainsi en pleine légende héroïque, finit par perdre le sentiment de l'époque présente. Qu'au milieu de ce beau rêve un érudit vienne me tirer par la manche et me dire : « Prenez garde ! vous vous laissez duper par les conteurs de fables. Ce Cid des romances, de Guilhem de Castro et de Corneille, n'est pas du tout le Cid de l'histoire. Le vrai Cid n'était qu'un chef de bandes, d'une loyauté peu scrupuleuse, qui ne se faisait nul scrupule d'entretenir à sa solde des troupes d'aventuriers maures et de piller les églises et les cloîtres. » Je prierai ce trouble-fête de me laisser en paix : tant que je suis à Burgos, j'aime mieux ma légende que ses histoires.

La ville est petite, et la cathédrale en occupe le centre. Toutes les rues semblent tourner autour d'elle et finissent toujours par vous y ramener. De près ou de loin, on la rencontre partout. Mais que dire ici de ce monument incomparable, qui défie toute description et, par par le nombre comme par la splendeur de ses richesses artistiques, décourage l'admiration même ? Il est si clairement impossible de traiter dignement, dans les limites de ce court récit, un sujet dont l'étendue demanderait un volume, que je me considère comme parfaitement autorisé à ne pas l'aborder, en me bornant à renvoyer le lecteur à la description sommaire qui en a été tracée jadis ici même (1).

Les autres églises de Burgos disparaissent dans le rayonnement de la cathédrale, comme les étoiles dans celui du soleil; sans ce redoutable voisinage, par l'originalité de leur architecture et celle de leurs moindres détails, elles mériteraient un ample examen. Saint-Nicolas, par exemple, que nous rencontrâmes à deux pas de la basilique, au moment où nous étions étourdis, fatigués, écrasés d'admiration, trouva moyen de nous arracher encore une station prolongée devant son immense et fourmillant retable, merveille de richesse et d'exubérance délicate. De la dalle à la voûte, tout un monde de saints personnages s'épanouit dans ce magnifique entassement d'arcades, de colonnettes, de dais, de rosaces et d'arabesques bizarres, que domine la statue du saint, et que flanquent de chaque côté deux curieux sépulcres nichés dans la muraille, qui leur sert de voûte et d'encadrement, et qu'on dirait sculptés en plein roc.

Saint-Gil, une autre antiquité de l'âge le plus respectable, offre à l'intérieur un type de pureté et de hardiesse légère; mais, au dehors, elle a l'aspect massif d'une forteresse. Nous allions quitter l'église, sans y avoir remarqué aucune curiosité artistique, lorsqu'un bambin aux yeux noirs, qui nous suivait depuis le seuil, remarquant notre mouvement de retraite, s'élança au-devant de nous d'un air moitié indigné, moitié suppliant, et, nous ayant fait tourner la tête, courut à un autel latéral et tira précipitamment un cordon. Un rideau s'écarta, et nous vîmes, au-dessus du tabernacle, un Christ en croix, recouvert d'un riche jupon constellé, qui allait de la ceinture aux pieds. Depuis, j'ai vu cent fois ces jaquettes aux Christs espagnols; mais cette première apparition m'étonna, et je tendis un réal à l'enfant, qui, après avoir soigneusement refermé le rideau, s'éloigna d'un pas grave, fier du succès qu'il avait obtenu.

Quand nous sortîmes de Saint-Gil, il était environ trois heures. Une musique étrange retentissait au loin dans les rues, approchant par degrés de notre côté. Trois minutes après, débouchaient devant nous quatre grands escogriffes de musiciens, vêtus de rouge, d'une main tenant une flûte à bec, de l'autre tapant sur un petit tambour qui leur tombait au côté gauche, attaché en bandoulière. L'ensemble formait une mélodie d'un caractère lamentable, qui n'eût même pas fait danser des ours, et que le costume des exécutants contribuait à rendre tout à fait lugubre. Une interminable file de gamins s'était vissée à l'épine dorsale de ce quatuor ambulant, et toute la ville s'ébranlait pour se rendre à la course de taureaux. Nous suivîmes la foule.

Dès le matin, nous avions fait retenir au cirque nos places *à l'ombre*, qui nous avaient coûté bel et bien six francs à chacun, comme une stalle de balcon au Théâtre-Français. Il n'y a généralement que deux sortes de places : les places à l'ombre et les places au soleil. Dans ces dernières, un Français serait consumé à vue d'œil, et finirait par s'évaporer en eau.

La *plaza dé Toros* a la forme d'un cirque immense, dont les bancs s'étagent en gradins. Les places supé-

(1) T. XIV, p. 87, 88.

rieures se divisent en loges, dont chacune peut contenir une dizaine de personnes; mais ces loges, réduites à leur plus simple expression, dépourvues de tout coussin et de toute draperie, ne se distinguent absolument des places inférieures que par leur position à l'ombre et par les barrières qui les séparent.

En un clin d'œil, le cirque fut rempli par une marée montante de curieux. Un tapage immense, terrible, étourdissant, s'élevait de la foule, mise en gaieté par l'attente de son divertissement favori.

Mais que le lecteur se rassure, je ne veux pas recommencer ici une description qui a été faite des milliers de fois, et qui traîne dans tous les recueils de morceaux choisis, en vers et en prose. Le *Musée des Familles* lui-même a déjà été renseigné sur ce chapitre d'une façon tellement complète et tellement compétente qu'il n'y a plus à y revenir (1). Il s'en faut d'ailleurs qu'un combat de taureaux soit aussi poétique à voir qu'à décrire. L'agilité des *chulos*, la prestesse élégante des *banderilleros*, l'audace, l'adresse et le terrible sang-froid du toréador, voilà la partie brillante et qui peut passionner la foule; mais que d'ombres à ce tableau, depuis les chevaux éventrés et laissant pendre leurs entrailles, jusqu'au coup de couteau de l'ignoble *cuchetero*, qui vient achever traîtreusement la bête mourante! Que de détails à soulever le cœur, et qui font, en définitive, de la *corrida* un spectacle de bouchers saltimbanques et prestidigitateurs!

Nous sortîmes du cirque sans enthousiasme, dînâmes sans appétit, ce qui est la meilleure manière de dîner en Espagne, et, comme il n'y avait pas de train qui partît le soir, nous remontâmes mélancoliquement nous exposer aux bêtes dans la redoutable mansarde. Je rêvai toute la nuit qu'un taureau taquin prenait plaisir à m'éventrer, et que j'étais condamné à l'attendre assis sur une chaise, toutes les fois qu'il tenait à recommencer cette opération. J'entendais passer de vagues gémissements dans mes rêves, et par moments il me semblait qu'on m'appelait à l'aide; mais j'avais la conscience d'être beaucoup trop sérieusement occupé moi-même pour aller au secours de qui que ce fût.

Il avait été convenu, la veille, que nous reprendrions dans la nuit le train de quatre heures quarante-cinq minutes pour rentrer en France. A quatre heures précises, la Dulcinée vint frapper à la porte de notre chambre un maître coup de poing que n'eût pas désavoué Chimène. Je m'éveillai en sursaut, au moment où le taureau s'apprêtait à m'éventrer pour la quinzième fois, et je criai à mon camarade : « Debout! » Un soupir faible et inarticulé me répondit. Je me précipitai du lit,

. . . Dans le simple appareil
D'*un critique* qu'on vient d'arracher au sommeil.

Un grand cri d'angoisse s'échappa de ma poitrine. Sur le traversin s'étalait une figure bouffie, gonflée, couturée, n'ayant plus forme humaine, où les yeux et le nez disparaissaient entre deux montagnes de chair et que l'œil seul d'un ami pouvait reconnaître encore :

— Ah! mon Dieu, m'écriai-je, que t'est-il arrivé?

— Je suis un peu malade, fit une voix dolente; oui... très-malade, je crois.

— Mon pauvre garçon, repris-je étourdiment, mais tu es affreux!

— Affreux! dit-il d'un ton atterré, dont rien ne pourrait rendre l'accent de morne désespoir.

— Je te demande pardon; cela m'est échappé. Mais parle donc; qu'as-tu?

— Je ne sais. Ce sont ces taureaux; non, ce cheval... l'émotion, et puis... ces maudits insectes, je crois. Je suis malade.

— Enfin, c'est peu de chose, heureusement. Tu te soigneras à Bordeaux.

— Passe-moi le miroir, fit mon ami. Le miroir! reprit-il impérieusement, voyant que j'hésitais.

Je le lui passai. Il se regarda une seconde.

— Ah! dit le malheureux d'une voix morne en s'affaissant sur son lit de torture.

— Voyons, repris-je, ce ne sera rien. Lève-toi. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Partir! en pareil état! Tu veux donc ma mort? Au moins, laisse-moi ici mourir en paix.

— Es-tu fou? Et ton feuilleton? Et ta place?

— Au diable ma place! Au diable mon feuilleton! J'en ai assez de leur couleur locale. Impossible de bouger. Pars toi-même. Au fait, je m'y attendais. Il y a longtemps que je connais les hommes.

Il récrimina ainsi quelques minutes, et je crus m'apercevoir qu'il commençait à divaguer. Effrayé, je descendis comme une trombe et m'engouffrai dans la cuisine, d'où, malgré ses cris de terreur, j'entraînai par un bras la Dulcinée, qui mettait la dernière main à nos chaussures. Je la poussai dans la chambre et, d'un geste navré, je lui montrai la tête de Méduse. L'infâme éclata de rire. Je l'aurais tuée. Je crus comprendre, au milieu d'une avalanche de syllabes sonores, qu'elle m'expliquait comme quoi mon ami avait la peau trop tendre, en ajoutant qu'on s'y faisait parfaitement.

Mais ce n'était pas seulement la peau, c'était aussi le cœur trop tendre de mon ami qui avait été attaqué. Les insectes espagnols n'avaient fait qu'achever à la surface et traduire au dehors l'œuvre de bouleversement commencée par les rudes émotions de la course, et continuée peut-être par la cuisine de la *fonda*. Trop de couleur locale, c'était le vrai mot de la situation.

— Pars, répétait l'infortuné. Si je n'en meurs pas, j'en ai au moins pour un mois, je le sens. Je veux que tu partes.

Il insista avec la ténacité des malades. L'heure du train était d'ailleurs passée depuis longtemps.

— Eh bien! écoute, lui dis-je tout à coup, voici une idée qui me vient. Puisque tu veux que je parte, je vais partir. — Attends, repris-je, surprenant sur ses lèvres une faible exclamation de triomphe désespéré, qui voulait dire : Allons donc! je le savais bien. — Attends : je vais partir, mais pour Madrid. Il y a à peine quatre-vingt-dix lieues d'ici là; c'est l'affaire d'une douzaine d'heures au plus. Je reste un ou deux jours dans la capitale des Espagnes, puis je reviens te prendre à vapeur abattue; tu es guéri, et nous rentrons ensemble à Bordeaux, où je raconterai tes souffrances et ton héroïsme, comme un scoliaste qui commente son auteur.

Cette idée une fois entrée dans mon esprit, je n'en voulus plus démordre, et c'était, en effet, le parti le plus raisonnable. A onze heures du matin je m'acheminais donc sur Madrid, après force poignées de main à mon ami et force recommandations à son hôte.

V. FOURNEL.

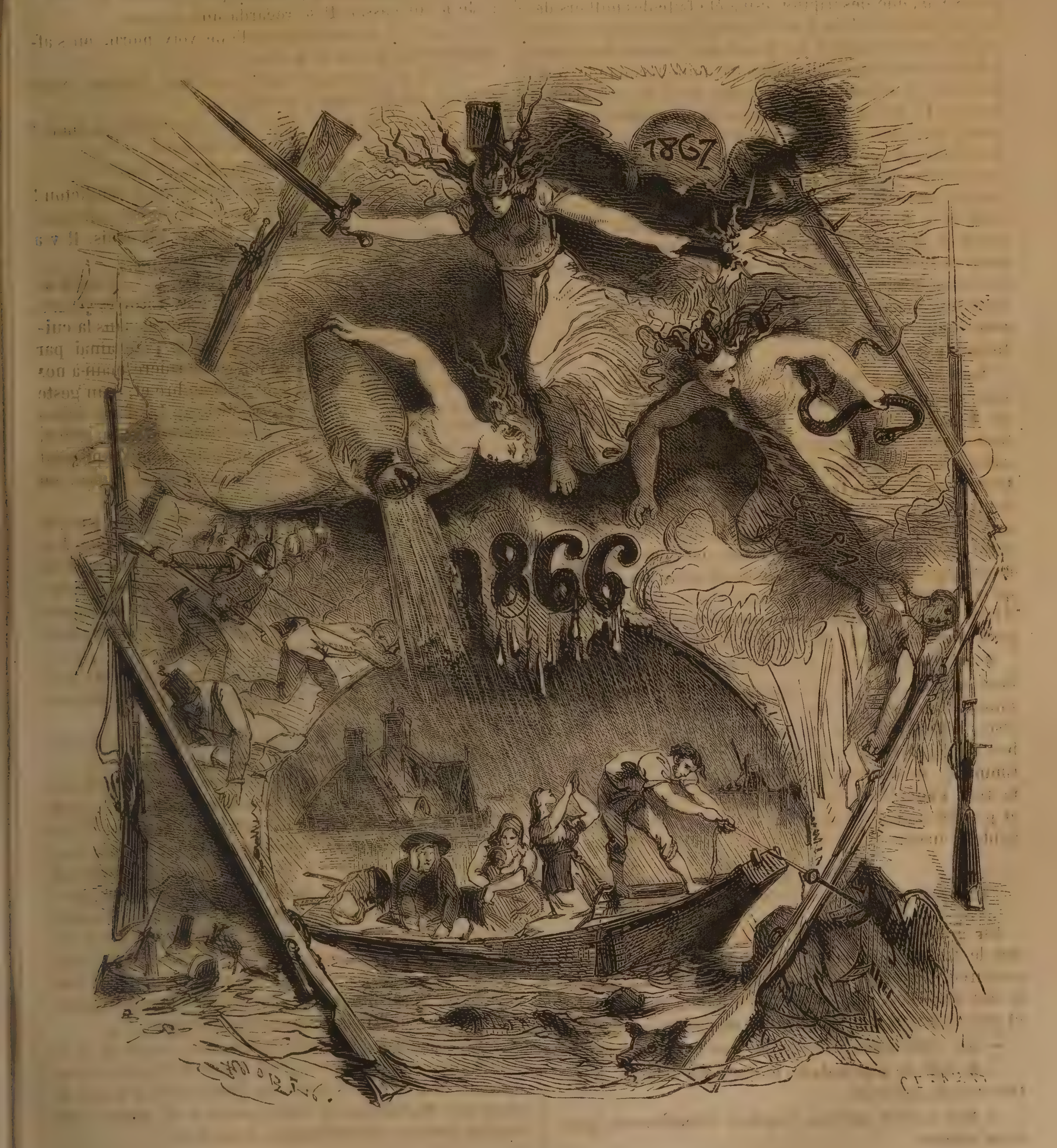
(*La suite à la prochaine livraison.*)

(1) Voir *la Tauromachie*, t. X, et aussi le *Voyage en Espagne*, de Th. Gautier, t. XIV de la collection.

REVUE DE L'ANNÉE.

Une rencontre sur les nouveaux boulevards. — Les remords et les regrets de l'année 1866. — Consolations. — Adieux à l'année qui s'en va, salut à l'année qui vient.

Par ces temps de brouillard, le soleil est sitôt couché! si rapide est la nuit profonde! Il nous arrive assez souvent de sortir, poussé que nous sommes par l'attrait de la solitude et du silence, sur les nouveaux boulevards. Tout est commencé, rien n'est fini; tout s'achève et tout



Les fléaux de 1866. Composition de E. Morin.

recommence. Où s'élevait la colline, on rencontre une plaine immense; où s'ouvrait le vallon, la montagne s'élève à son tour. Révolutions, transformations! L'ancienne maison tombe, soudain remplacée par des palais

dignes des rois. On dirait que l'Arc-de-Triomphe attire à soi, par un irrésistible enchantement, la pierre et le bois, le marbre et le fer, et le voyageur, à travers ces solitudes, se demande, inquiet : « Comment sera faite la génération destinée à vivre, à travailler, à mourir sous ces voûtes superbes? »

Or donc, j'allais, rêvant, à travers ces miracles de l'architecture moderne, et je cherchais à me reconnaître en ces sentiers à demi frayés, quand je rencontrai, errante et marchant à grand'peine, une humble vieille qui semblait quitter à regret ces grandes avenues décorées des noms de nos grandes victoires. La dame était toute courbée et s'appuyait sur un bâton courbé comme elle; on voyait pourtant qu'elle avait porté la tête haute et commandé comme une reine à toutes les volontés, à toutes les passions d'alentour. Sa robe, de couleur feuille-morte, avait subi toutes les variations de la mode; on pouvait reconnaître l'ampleur des temps d'autrefois, la grâce étriquée des jours d'aujourd'hui. Les vastes cerceaux avaient fait place aux jupes collantes; la traîne était immense encore, le corsage court comprimait étroitement la poitrine. Un chapeau presque invisible couronnait cette vieille tête, où flottaient de longs cheveux blancs, triste jouet des vents du nord.

Quel appareil misérable!

Et, toutefois, sur ce visage, il avait encore un certain air de grandeur. Une reine déchue, une comédienne hors de son théâtre, n'ont pas un plus vénérable ou un plus triste aspect. Sujet de risée ou de pitié, véritablement il fallait choisir.

Dieu merci, je suis dans l'âge où la sympathie est plus facile que le sourire, et je me sentis tout de suite attiré vers cette misère.

Hâtant le pas, je fus bientôt à ses côtés; elle me prit le bras sans mot dire, et nous voilà, marchant de compagnie, au milieu des révolutions du nouveau Paris. La dame admirait, songeait, s'arrêtait. Impatiente ou rêveuse, elle changeait à chaque instant d'allure, et tantôt son œil gris brillait d'un feu qui semblait amorti depuis longtemps, et tantôt de grosses larmes tombaient de ses yeux éteints.

— Hélas! disait-elle, hélas! c'en est donc fait! Je ne verrai pas la fin de toutes ces grandes choses! Mon agonie ici commence, et je quitterai ma ville bien-aimée avant qu'elle ait achevé quelqu'un de ces miracles entrepris dans ma première jeunesse. Ah! malheureuse! et que diront de mes bienfaits et de mes misères les futurs habitants de ces cités?

Comme elle parlait ainsi d'une voix émue et touchante, apparut, dans le ciel réjoui, la claire étoile du berger, et je reconnus que ma compagne n'était rien moins que la vieille Année, obéissant à la force invisible, et marchant d'un pas pénible au grand abîme.

Elle comprit la profonde pitié que m'inspiraient ses derniers instants, et, d'une voix timide et tendre à la fois :

— Sois le bienvenu, me dit-elle, ô mon fils! et sois le bien récompensé. Ils sont rares les cœurs généreux qui prennent en pitié la vieillesse. Entends-tu d'ici les impatients prêtant l'oreille aux premières promesses de la nouvelle année, et tout prêts à se précipiter au-devant de cette couronnée de fleurs? Des fleurs que j'ai portées, une couronne qui allait si bien à ma tête juvénile, et tant d'acclamations qui frappaient mon oreille charmée. « Honneur, disait-on, à la nouvelle année, et qu'elle vive heureuse et glorifiée, amenant à sa suite une prospérité sans cesse et sans fin. » Voilà le Noël que chantaient les peuples à mon berceau quand je vins au monde. On n'avait rien entendu de pareil depuis le jour funeste et charmant où, le roi Louis XV expirant dans le palais de Versailles, la foule des courtisans et des adorateurs de la toute-puissance oublia soudain la Majesté qui n'était plus, pour se précipiter aux pieds du roi nouveau et de la nouvelle reine. « Ah! malheureux! disaient la reine et le roi, c'est à nous de régner maintenant! » Et, se jetant dans les bras l'un de l'autre, ils pleuraient.

Ayant ainsi parlé, la triste vieille s'arrêta de nouveau.

Mille pensées confuses auraient voulu sortir de son crâne, où le sang ne montait déjà plus. Après un silence :

— Ayez, lui dis-je, un peu de confiance dans les jugements de la postérité. Sans nul doute, vous serez jugée à la façon de ces rois d'Égypte que leur peuple accompagnait aux tombeaux des Pharaons plutôt avec des malédictions qu'avec des louanges; mais le temps est un grand maître : il apaise, il calme, il console, il réunit toutes les justices dans sa main puissante. Attendez, espérez, mourez en paix.

— Je le voudrais, reprit-elle; mais, à cette heure suprême et quand je repasse en moi toutes les douleurs que j'ai semées, je me sens assiégée par le doute. Ah! quelles guerres! que de sang! que de meurtres! Je ne m'en consolerai jamais.

— Mais en même temps, madame, oubliez-vous tant de héros, tant d'actions illustres, tant de villes délivrées, tant de peuples qui chantent encore un *Te Deum* immense, et dont vous avez votre bonne part?

— C'est vrai; mais sur ces champs de bataille encore humides du sang versé, n'ai-je pas trahi plus d'une juste cause?

— Eh! qu'importe, madame? vous n'êtes qu'une heure dans l'histoire du monde. S'il plaît à Dieu, l'heure d'après saura bien remettre chaque chose à sa place. Seules la justice et la vérité peuvent attendre, parce qu'elles sont éternelles.

— Je songe en ce moment aux tempêtes sur l'Océan, aux fleuves débordés, à l'inondation de nos campagnes. Que de maisons renversées! Que de fermes dévastées! Que de misères!

— Oui; mais aussi que de grands courages pour combattre le terrible fléau! L'enfant, le vieillard, ont été arrachés au torrent impétueux, et, quand le fleuve est rentré dans son lit, l'église s'est remplie de prières et d'aumônes; la charité a relevé la maison renversée.

— J'ai brisé l'épi jaunissant sur sa tige, et la vigne au sommet de sa montagne. Dans la campagne fertile, on n'entendait retentir que le bruit de l'orage et les gémissements de la bise. Ah! la misérable saison! Que j'en ai honte et quels remords sans rémission!

— C'est trop vrai, vous nous avez donné un triste été; mais quel printemps rare et charmant! Que de fleurs sous de frais ombrages, que de douces chansons! Les enfants jouaient, les mères souriaient; l'arbre fruitier se couvrait des plus belles fleurs. Dieu soit loué! toutes ces promesses n'ont point été menteuses. Et si le blé a manqué au sillon, l'humaine activité a vite réparé ces désastres.

Aujourd'hui que Dieu a abaissé les barrières qui séparaient les peuples, les grandes famines sont ré-

duites à l'état de fables. Vous parlez de remords! Quelle devait être la douleur des années qui nous donnèrent douze famines dans le dixième siècle, vingt-six dans le siècle suivant, jusqu'au jour où Turgot enseigna la véritable économie politique! Voilà des années néfastes qui sont restées dans la mémoire du pauvre. Les ronces couvraient les campagnes les plus fertiles; les populations, sans ressources, périssaient sur le bord des chemins ou mouraient de faim dans les bois, pendant que les loups, affamés comme les hommes, erraient par bandes dans les villages désolés. Consolez-vous donc, bonne mère, en songeant que déjà sont réparées toutes les ruines que vous avez faites. Consolez-vous; la disette était vaincue avant qu'elle fût commencée; avant que votre dernière heure ait sonné, le dernier fleuve sera rentré dans son lit. Sans doute plus d'un terrible fléau a signalé votre passage ici-bas; mais la prévoyance humaine a rempli le grenier vide, et plus d'un maître bienfaisant n'a pas interrompu le salaire de l'ouvrier. Il faut le dire à votre louange, vous avez été féconde en mille associations charitables; vous avez dignement continué l'effort généreux des années qui vous ont précédée. Vous avez enseigné le devoir de la fraternité entre tous les hommes... Vous pouvez mourir en paix.

— Je m'accuse aussi, car te voilà mon confesseur, d'avoir enfanté de grands crimes... et la peste que j'oubliais!

— Ces crimes n'ont pas été sans châtiment. La justice au pied boiteux a fini par atteindre le coupable. Quant à cette fièvre horrible à laquelle sont soumis également le pauvre et le riche, l'humble et le tout-puissant, quant à ce mal sans nom, il a donné aux grandes âmes une si belle occasion de se montrer, que les malades eux-mêmes ont oublié de le maudire. L'Hôtel-Dieu de Paris et l'hospice d'Amiens se souviendront éternellement de cette admirable visiteuse arrêtée au chevet des mourants, et toute semblable à l'ange gardien. Le port de Toulon n'oubliera jamais l'ardente charité de cette digne épouse d'un amiral de France, ouvrant les portes de sa maison à tout un peuple éprouvé par l'horrible fléau, et recevant les plus malades dans son appartement particulier. A l'heure du danger, chacun a noblement payé sa dette, et la science et la religion, en qui des esprits chagrins veulent voir d'irréconciliables ennemies, se sont rencontrées auprès des mêmes douleurs. Certes, ces grands exemples suffiraient à nous consoler de plus grandes misères, et te voilà, ô vieille année, amnistiée encore de ce côté-là.

— Je me repens encore d'avoir frappé, sans le vouloir, sans le savoir, des poëtes, des artistes, des hommes d'État, Méry, Gozlan, Roger de Beauvoir, Barbara, de Barante, Servais, Gavarni, et tant d'autres, une sainte, la reine Marie-Amélie, des prélats, l'honneur de l'Église, plus d'une jeune mère au berceau de son fils...

— Ces poëtes, ces artistes, ces prélats, ces femmes, nous les avons pleurés. Nous avons donné une tombe aux plus pauvres, des regrets aux plus illustres, des consolations aux plus malheureux.

— J'ai enfanté bien des diseurs de folies et de quolibets, des chansonniers de l'heure présente, des chanteuses de cabaret et de comptoir. O repentir d'autant plus grand, que ces faiseurs d'épigrammes ne m'ont pas épargnée, et je m'estime heureuse, si la Chronique n'entonne pas un vaudeville à mon intention en guise de *De profundis*. Voyez déjà ces pièces à couplets où je suis traitée de vieille radoteuse qui ne sait plus ce qu'elle a dit, ce qu'elle a fait.

— Consolez-vous, bonne mère, et si les chansonniers règnent encore en ce bas monde avec les faiseurs d'épigrammes, n'oubliez pas tant d'historiens, illustres narrateurs du temps passé. Au lieu de prêter l'oreille à ces couplets qui ne respectent pas plus le français que le bon goût et la pudeur, écoutez ces chefs-d'œuvre : le *Don Juan* de Mozart, l'*Alceste* de Gluck, le *Freyschutz* de Weber, la symphonie ailée de Beethoven, les chœurs de Mendelsohn. Voilà de quoi racheter tous les crimes de la musique. Et quant à ceux de la poésie, on n'oubliera jamais que vous nous avez donné plusieurs œuvres dignes du respect des honnêtes gens : les *Bons Villageois* de Victorien Sardou, *la Conjuration d'Amboise* de Louis Bouilhet, enfin un chef-d'œuvre, le *Lion amoureux;* on n'oubliera pas non plus que vous nous en préparez un nouveau : *Galilée*. En même temps, d'illustres orateurs nous ont fait entendre leur parole éloquente de ces hauteurs voisines du ciel, où le souffle de Bossuet inspire encore les apôtres ses successeurs. De quelques beaux livres qui instruisent l'homme, ou qui élèvent son âme, vous avez aussi le droit d'être fière. Si vous les avez oubliés, je m'en souviens. Voici un digne monument élevé enfin à une de nos gloires, à la plus pure, la *Jeanne d'Arc* de M. de Lescure; voici les petits chefs-d'œuvre de M. J. Verne : les *Anglais au pôle nord,* le *Voyage à la lune;* voici la *Vie souterraine,* de M. Simonnin, œuvre hardie, curieuse, qui montre l'homme aux prises avec la nature et lui arrachant ses trésors, et bien d'autres livres encore excellents en tous genres, qui ne mourront pas avec vous, et que vous léguerez à l'année qui vient.

Voilà comment je consolai, par ma piété et mes respects sincères, cette malheureuse et repentante Année, au moment où chacun de nous se rappelle en toute sincérité les bonnes et les mauvaises actions de sa vie. Elle écouta, d'abord tremblante, les excuses que je trouvais pour elle; elle finit par les accepter, et, contente et calmée, elle disparut au moment où l'heure éclatante de minuit annonçait la venue de sa nouvelle sœur, qui souriait à son peuple, alors que l'autre, enfouie au milieu des ténèbres, n'était déjà plus que murmure et sanglot.

Adieu donc, ô vieille année! et si nous l'avons consolée de notre mieux, nous aussi, nous l'aurons bien vite oubliée.

Un jour que le facteur de la poste apportait un almanach à l'un de nos poëtes, mort très-jeune et très-pauvre :

— Monsieur le facteur, dit le poëte, j'accepte encore l'almanach de cette année, à condition qu'il vaudra mieux pour moi que celui de l'an passé...

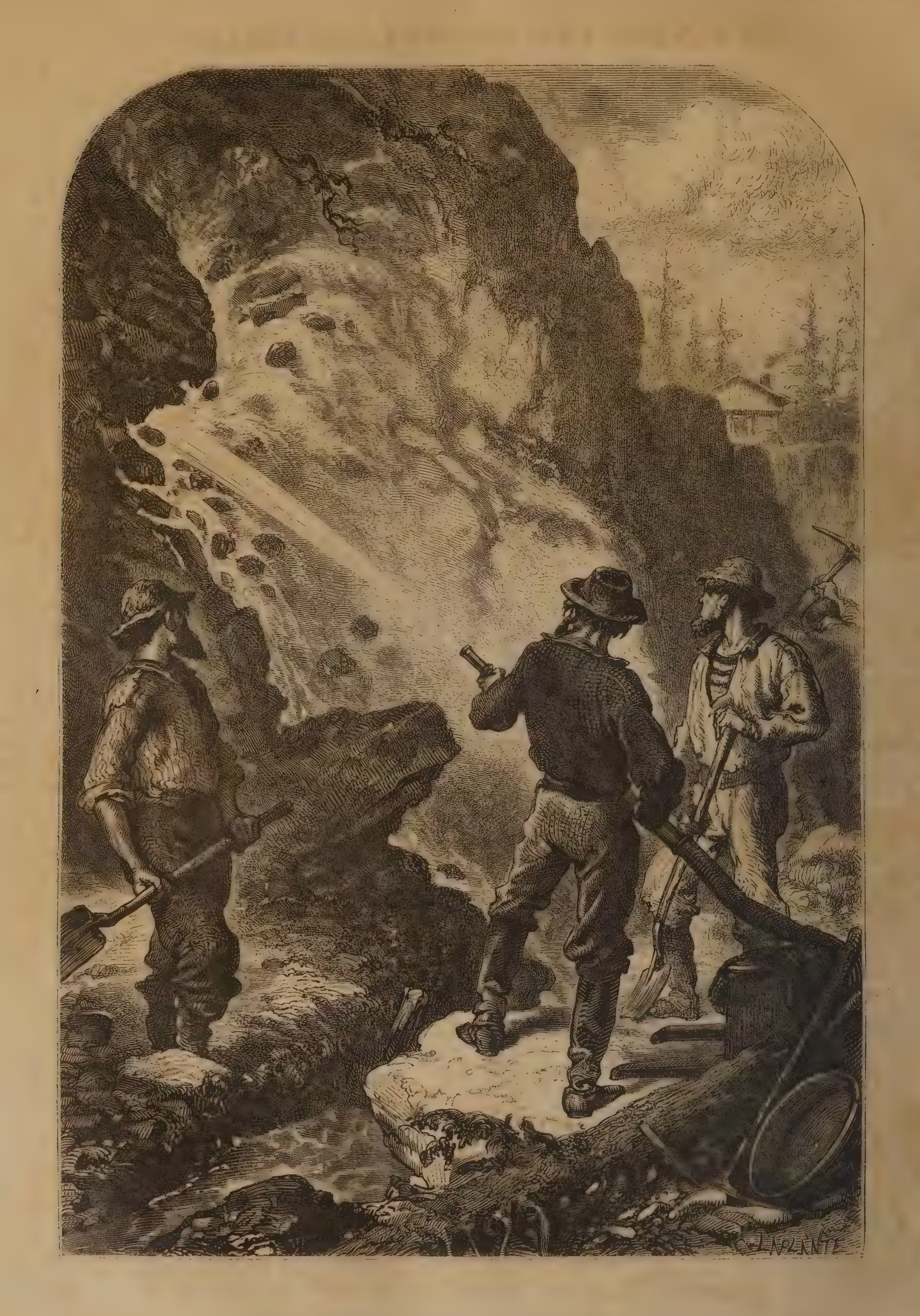
Ce fut, hélas! son dernier almanach.

Encore une fois, laissons venir à nous la nouvelle année, et, confiants, allons au-devant d'elle. Un grand espoir, et la certitude heureuse de bien faire, c'est ainsi que l'on entre avec courage dans un nouveau cercle. Au moment où il allait livrer sa dernière et décisive bataille, Octave, qui n'était pas encore l'empereur Auguste, rencontra dans son chemin un homme assis sur un âne.

— Holà, s'écria-t-il, compagnon, cette rencontre es d'un mauvais présage.

Et peu s'en fallut qu'il ne rentrât sous sa tente. Heureusement l'ânier vint à lui.

— Comment te nomme-t-on ? dit Octave.
— Eutychus, monseigneur.
— Et ton âne ?
— Il s'appelle Nicon, c'est-à-dire *le Vainqueur*.



Les mineurs californiens. Gravure extraite de *la Vie souterraine*.

— Bon, reprit Octave, Euthycus et Nicon peuvent suivre leur chemin.

Ceci dit, il fut tout à fait rasséréné.

Puissiez-vous, ami lecteur, rencontrer le même âne, suivant victorieusement le chemin du parfait contentement !

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

LE PANTHÉON DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

IV. — AUTEURS DRAMATIQUES.



Les héritiers de Molière. Composition de Bertall.

Mon cher Directeur,

Depuis que nous avons commencé dans le *Musée des Familles* la publication de notre Panthéon du dix-neuvième siècle, mon atelier est assiégé chaque jour par une foule compacte, ce qui ne prouve pas que l'amour

de l'obscurité soit la vertu dominante de notre époque. Du reste, le photographe n'a garde de s'en plaindre, et le dessinateur en profite pour vous envoyer aujourd'hui une nouvelle planche, *les Héritiers de Molière*, consacrée naturellement aux modernes représentants de l'art dramatique.

A tout seigneur tout honneur. Voici d'abord *Émile Augier* et *Jules Sandeau*, qui font sauter à la corde tous les vices, toutes les sottises, tous les ridicules de notre pauvre humanité.

A gauche, derrière Émile Augier, ce burgrave assis dans son fauteuil féodal, vous le connaissez déjà, c'est *Victor Hugo;* devant lui, vous voyez *A. Vacquerie*, un bon père encore tout marri des infortunes de monsieur son *Fils; Léon Laya*, qui attend, depuis longtemps, hélas! un nouveau *Duc Job*, et *Th. de Banville* qui modèle avec soin un *Pierre Gringoire* d'occasion, tandis que *Camille Doucet* contemple *le Fruit défendu* avec une admiration que le public ne partage qu'à moitié.

A droite, derrière *Jules Sandeau*, j'ai l'honneur de vous présenter *Octave Feuillet*, dit le *Musset des familles* (ne pas lire le *Musée des Familles*), *Francis Ponsard* et *Louis Bouilhet*, les derniers grands prêtres de Melpomène.

Au centre de mon dessin, l'épée à la main, le regard flamboyant et hautain, entouré d'une hécatombe de victimes, s'épanouit *Alexandre Dumas*, le grand *Dumas*, sous les habits somptueux de d'Artagnan le *Mousquetaire*.

A droite, *Dumas* fils fustige du fouet de la satire la troupe trop nombreuse des déclassés; son ami, son *intime*, veux-je dire, *Émile de Girardin*, serré entre ses bras deux pauvres enfants bien malades qui pourraient être les *Deux Sœurs;* dans le fond, *Théodore Barrière* et *Ernest Capendu*, les auteurs des *Faux Bonshommes*. A gauche, l'homme à la plume, c'est *Ferdinand Dugué*. L'homme à la dague, à la croix de mon père, à la croix de ma mère, au poison des Borgia, c'est *Adolphe Dennery;* puis voici *P. Féval* et *Anicet Bourgeois*, tout fiers encore du succès deux fois centenaire du *Bossu;* les frères *Cogniard*, les directeurs-auteurs.

Au-dessous d'Alexandre Dumas, *Victorien Sardou*, d'une main habile entre toutes, fait mouvoir les fils (ne lisez pas les ficelles) de ses intrigues dramatiques. Le Vaudeville, le Gymnase, sont pleins du bruit de ses exploits, et ont déjà donné à l'heureux *Sardou* maison de ville et maison de campagne (ne lisez pas *Maison neuve*). Auprès de lui, je vous présente *Eugène Labiche Ier*, le prince de la belle humeur et de la gaieté; le père de *la Cagnotte*, de *Perrichon*, du *Chapeau de paille d'Italie*, trois éclats de rire dont l'écho retentit encore à nos oreilles; *Siraudin*, qui garde ses petits-fours pour le théâtre, et ses malices pour la confiserie; *Lambert Thiboust*, heureux de vivre; *Gabriel*, dont l'amour couronne l'aimable vieillesse; enfin, *Albert Monnier*, *Ernest Blum* et *Clairville*, que nos aïeux, par antiphrase, eussent appelés des poëtes à l'eau de rose.

A gauche, en lisant, inscrits sur leurs bannières, leurs plus illustres titres de gloire, la *Belle Hélène*, *Barbe-Bleue*, *la Vie parisienne*, vous avez reconnu *Henri Meilhac* et *Ludovic Halévy*, les frères Siamois de la cascade, les deux complices de *Jacques Offenbach;* voici enfin *Hector Crémieux*, le chantre d'*Orphée aux enfers*, *Gilles* et le *Bœuf Apis*, et puis *Chivot* et *Duru*, sans oublier l'ami *William Busnach*, dont le ventre, pas plus que le talent si original et si sympathique, ne saurait passer inaperçu.

(*A continuer.*) BERTALL.

NOUVELLES ET VOYAGES.

AVENTURES MERVEILLEUSES MAIS AUTHENTIQUES DU CAPITAINE CORCORAN (1).

VII. — COMMENT YVES QUATERQUEM, DE SAINT-MALO, FUT PRÉSENTÉ A SCINDIAH.

Scipio Ruskaert ne s'était pas trompé. C'était bien un ballon qui venait de s'abattre, comme un oiseau de proie, sur la ville de Bhagavapour, et qui excitait la rumeur publique. En un instant, malgré l'apathie invincible des Indous, tout le peuple, saisi de respect, d'admiration et de curiosité, se précipita vers le parc du maharajah, afin de contempler de plus près cet animal singulier et prodigieux.

Mais au moment où l'on allait forcer l'entrée, Louison, qui se promenait tranquillement, s'étonna de ce grand concours de peuple et s'avança vers les Indous comme pour les interroger. En un clin d'œil, la foule disparut, refoulée par la frayeur, dans les rues environnantes, ce qui permit aux serviteurs du palais d'avertir Corcoran.

Celui-ci faisait tranquillement la sieste. A peine éveillé, il s'avança sur le perron du palais en se frottant les yeux. Il voyait descendre du ballon, qui ressemblait à une petite maison très-solide et très-légère et à un aigle aux ailes puissantes, une jeune femme d'une rare beauté et vêtue à la dernière mode de Paris. Un jeune homme de bonne mine lui donnait la main, et dans ce jeune homme Corcoran reconnut avec étonnement son cousin et son ami intime, le célèbre Yves Quaterquem (2), de Saint-Malo, membre correspondant de l'Institut de France.

Le premier mouvement du maharajah fut de s'élancer dans les bras de son ami.

— Ah! l'heureux hasard! s'écria Corcoran.

— Hasard! répliqua le nouveau venu. Point du tout, mon cher... Nous faisons des visites de noces dans la famille. Voici ma femme.

Et de la main il désigna la jeune femme qui l'accompagnait.

— Par la déesse Lackmi, dont vous êtes la vivante image, s'écria Corcoran en s'inclinant avec respect, si ce n'était un sacrilége de dire qu'on peut être aussi belle que Sita, je le dirais de vous, ma cousine.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

(2) Les personnes qui ont lu les *Amours de Quaterquem*, reconnaîtront sans peine ce nouveau personnage. Les autres trouveront sans doute que l'analyse rapide que Quaterquem lui-même fait ici de ses aventures suffit à la clarté du récit.

— Or çà, dit Quaterquem, trêve aux compliments... Où vais-je mettre ma voiture? car il me semble, seigneur maharajah, que tu n'as pas de remise assez grande pour la loger.

— Ton ballon? dit Corcoran. Eh! parbleu! nous allons le mettre dans l'arsenal, dont j'ai seul la clef, et mon éléphant Scindiah en gardera l'entrée.

— Avant tout, mon cher ami, dit Quaterquem, sache bien que j'ai les plus fortes raisons pour cacher à tout le monde la forme et le mécanisme intérieur de mon ballon, et ne me donne que des serviteurs aveugles, sourds et muets.

— Par la barbe de mon grand-père! s'écria Corcoran, Scindiah est le serviteur qu'il te faut. Viens ici, Scindiah!

L'éléphant, qui rôdait librement dans le parc, s'approcha d'un air curieux, regarda attentivement le ballon, parut chercher le sens de cette masse énorme, et, après un instant de réflexions stériles, éleva sa trompe vers le ciel en fixant ses yeux sur Corcoran.

— Scindiah, mon ami, dit celui-ci, tu m'écoutes, n'est-ce pas, et tu me comprends? Ce gentleman que tu vois est monsieur Yves Quaterquem, mon cousin et mon meilleur ami. Tu lui dois respect, affection, obéissance. C'est bien entendu, n'est-ce pas?... Oui... Eh bien, il va te donner la main et tu lui donneras ta trompe en signe d'amitié.

Scindiah obéit sans se faire prier.

— Quant à cette dame, continua Corcoran, c'est ma cousine et, avec Sita, la plus belle personne de l'univers.

Scindiah s'agenouilla devant la dame, lui prit la main délicatement avec sa trompe et la posa sur sa tête en signe de dévouement.

— Maintenant que la présentation est finie, relève-toi, mon ami, prends les cordes du ballon avec ta trompe, tire de toutes tes forces et amène-le dans l'arsenal.

Ce qui fut fait en quelques minutes, car la force de l'éléphant égalait son intelligence. Puis il fut mis en faction devant la porte de l'arsenal, avec défense absolue de laisser entrer personne.

— Maintenant, dit Corcoran à ses hôtes, allons voir Sita, car je suis marié, mon cher Quaterquem, tout comme toi, et ma femme m'a apporté en dot un royaume assez joli, comme tu vois.

VIII. — LE MAELSTRÖM.

Sita s'avança au-devant de ses hôtes et leur fit l'accueil le plus gracieux. Corcoran les présenta et expliqua en peu de mots les liens de parenté qui l'unissaient à Quaterquem.

— A toi maintenant de parler, dit-il en se tournant vers lui, et de nous dire comment tu nous arrives par le chemin des airs.

— Mon histoire est un peu longue, répliqua Quaterquem, mais je l'abrégerai. La dernière fois que je t'ai vu, c'était à Paris, je crois, dans la rue des Saints-Pères, il y a quatre ans. Je cherchais alors le moyen de diriger les ballons, et j'étais un pauvre diable, vivant de peu, mangeant du pain rassis, buvant l'eau des fontaines publiques, chaussé de souliers percés et vêtu d'un habit dont les coudes riaient de misère. Cependant, à force de chercher à droite, à gauche, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, j'ai fini par résoudre mon fameux problème.

— O Christophe Colomb! s'écria Corcoran, le monde t'appartient! Nul homme n'a fait autant que toi pour ses semblables.

— Ne te presse pas de m'applaudir, dit Quaterquem. Je ne suis pas aussi bienfaiteur de l'humanité que tu pourrais le croire au premier abord... Aussitôt ma découverte faite, comme la science n'avait plus besoin de moi, je devins amoureux d'Alice, que tu vois et qui nous écoute en souriant... amoureux à en perdre la raison; j'étonnai la mère, je bravai le père, un vieil Anglais archéologue et grognon, je bousculai le rival, un M. Harrisson, ou Hérisson, qui fait le commerce du coton à Calcutta; je troublai ce pauvre garçon au point qu'il tira un coup de pistolet sur mon futur beau-père, qui lui servait de témoin, croyant tirer sur moi, son adversaire; je fis tant, que miss Alice Hornsby, ici présente, est devenue ma femme, et ne s'en repent pas, je crois.

— Oh! cher bien-aimé, non! s'écria Mme Quaterquem en s'appuyant doucement sur l'épaule de son mari.

— Je pensai d'abord, continua Quaterquem, à publier ma découverte dans l'intérêt du genre humain, et, entre nous, c'était une sotte idée, car le genre humain ne vaut guère qu'on s'occupe de lui; mais j'eus le bonheur que l'Académie des sciences se moqua de ma découverte et, sur le rapport de je ne sais quel vieux savant qui avait longtemps cherché la solution du problème sans la découvrir, déclara que j'étais fou à lier. Par bonheur, j'étais déjà marié, et le vieux Cornelius Hornsby, mon beau-père, qui ne m'avait accordé la main de sa fille qu'en échange du brevet d'invention que je devais prendre et qu'il devait exploiter en France et en Angleterre, s'écria que je l'avais indignement trompé, me rendit ma parole, me donna sa malédiction et jura de ne plus revoir sa fille.

— Pauvre père! dit Alice.

— Cette fois, Alice et moi, nous avions la bride sur le cou. Alice, un instant ébranlée, reprit bientôt confiance, je construisis mon ballon et j'en adaptai les diverses pièces moi-même, de peur d'indiscrétion, dans un village à cent lieues de Paris; je m'approvisionnai et je partis un soir avec Alice, décidé à chercher asile dans un pays qui n'eût jamais vu l'ombre d'un académicien ou d'une société savante.

— Et tu as choisi Bhagavapour, cher ami?

— Ni Bhagavapour, ni aucune autre capitale, ni aucun pays civilisé ou peuplé, répliqua Quaterquem, et voici mes raisons. L'homme, mon cher maharajah, tu le sais mieux que moi, est un vilain animal, hargneux, envieux, gênant, avare, querelleur, poltron, gourmand, dissolu; surtout il a grand'peine à supporter son voisin. Un sage l'a dit : *Homo homini lupus*. J'ai donc cherché le moyen de n'avoir de voisin d'aucune espèce, et pour cela, j'ai fait en ballon le tour du globe terrestre. Je ne m'arrêtai, comme tu peux penser, ni à la France, ni à l'Angleterre, ni à l'Allemagne, ni à aucune partie du continent européen. En planant au-dessus des villes et des campagnes, je voyais partout des soldats, des fonctionnaires, des mendiants, des prisons, des hôpitaux, des casernes, des arsenaux et des manufactures, et tout ce que la civilisation traîne derrière elle. La Turquie d'Asie me convenait assez. C'est le plus beau pays et le plus doux climat du globe. Je regardais avec envie les pentes du mont Taurus, et j'étais tenté de construire ma maison sur l'un de ces sommets qui ne sont accessibles qu'aux aigles. Mais là encore j'aurais eu des voi-

sins et, qui pis est, des Turcs. L'Afrique me plaisait beaucoup. Là, dans ces solitudes délicieuses que dépeint le docteur Livingstone, gardés contre toute civilisation par les troupeaux de singes et d'éléphants qui parcourent la forêt immense et vont se baigner dans les eaux bleues du Zambèze, nous aurions pu, comme Adam et Ève, nous créer un paradis terrestre. Un matin, pendant que nous roulions ces pensées en dirigeant notre ballon vers le centre de l'Afrique, nous aperçûmes, à cinq cents pieds au-dessous de nous, la petite ville de Ségo, capitale d'un royaume aussi étendu que la France, et nous vîmes avec la longue-vue un spectacle étrange, épouvantable, que je n'oublierai jamais.

Six mille esclaves des deux sexes étaient rangés, les yeux bandés et les mains liées derrière le dos, au pied de l'enceinte de Ségo, qui est de forme circulaire. Derrière eux se tenait un pareil nombre de soldats, le sabre nu. Ils attendaient les ordres du sultan de Ségo, une sorte de nègre hideux, camard, lippu, lépreux, qui du haut de son trône s'apprêtait à donner le signal.

Enfin cet affreux nègre parla. Je n'entendis pas ses paroles, mais je vis le geste, je le vois encore. A cette parole, à ce geste, six mille sabres tombèrent à la fois sur le cou des six mille esclaves et tranchèrent six mille têtes (1). J'en frémis d'horreur. Alice voulait partir, mais je la priai de rester, m'attendant que cette tragédie sanglante aurait un dénoûment conforme à la justice divine (au besoin j'aurais moi-même contribué à ce dénoûment), et je mis mon ballon en panne au moyen d'un mécanisme de mon invention qui est assez ingénieux, je m'en vante.

Je ne m'étais pas trompé. Après cet horrible carnage, il y eut dans la foule qui couvrait les remparts de Ségo un instant de stupeur; puis une rage furieuse s'empara de tous les spectateurs, on massacra les gardes du sultan, on le saisit lui-même, on égorgea devant lui ses femmes et ses enfants, on bâtit sur leurs cadavres une tour, au sommet de cette tour on fixa un plancher, et l'on cloua les membres du sultan sur ce plancher, de façon qu'il eût la tête tournée vers le ciel et qu'il fût, vivant, la pâture des oiseaux de proie. Je t'avoue, mon cher maharajah, qu'un tel spectacle m'ôta pour jamais l'envie de m'établir sur les bords du Niger, du Nil ou du Zambèze, et m'aurait rendu le goût de la solitude, si j'avais pu le perdre.

Nous revînmes donc à ma première pensée, qui était de chercher une île déserte. Mais où trouver cette île précieuse, à l'abri de tous les peuples, de tous les pirates, de tous les marins, de tous les explorateurs? Excepté dans l'océan Pacifique, il n'y a pas un pouce de terre où les Européens n'aient planté quelque drapeau unicolore, bicolore ou tricolore.

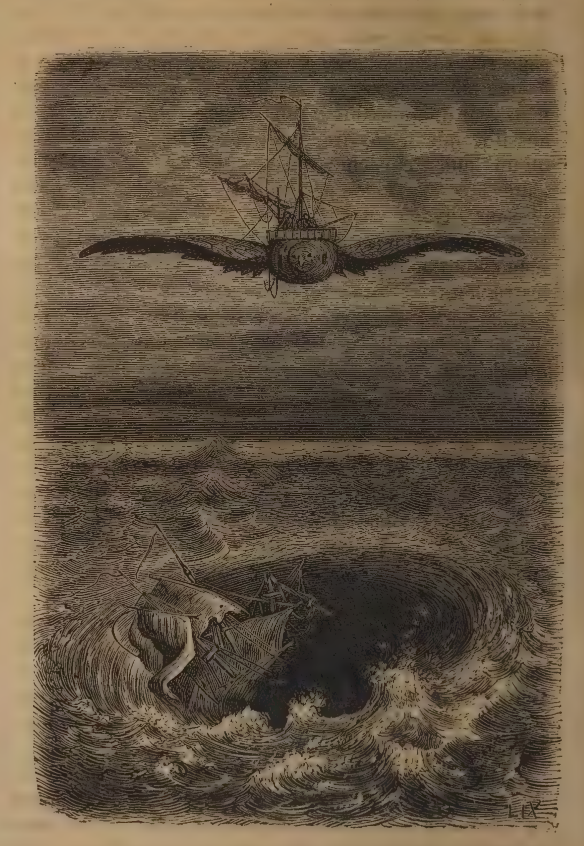
Nous cherchâmes longtemps. Notre ballon plana pendant huit ou dix jours au-dessus de la mer des Indes et de l'Asie méridionale; mais nous ne trouvions aucune île, aucun rocher assez sûr pour abriter notre bonheur. Le continent, vu de si haut, nous paraissait une plaine immense, marquée de quelques ondulations imperceptibles au fond desquelles coulaient quelques ruisseaux, l'Indus, le Gange, le Brahmapoutra, le Meinam. Vos monts Vindhya, dont vous êtes si fiers, vos Ghâtes, et l'Himalaya lui-même, nous faisaient l'effet de ces murs que le paysan élève pour marquer la limite de son champ et qu'il franchit d'une enjambée.

(1) Légende historique. Raffenel. *Nouveau voyage au pays des nègres.*

Enfin, redescendant vers le sud-est, nous contemplâmes ce merveilleux groupe d'îles immenses et innombrables, parmi lesquels Java, Sumatra et Bornéo tiennent le premier rang. Là, tout nous attirait, la fertilité du sol, la beauté du climat, et même la solitude; car les hommes, animaux sociables et féroces, aiment à se réunir par milliers dans quelques coins de l'univers pour se dévorer plus commodément. J'enrage quand je vois des imbéciles, qui s'appellent hommes d'État, entasser leurs peuples dans un étroit espace où tout manque, le pain, le vêtement, l'air et le soleil, et s'arracher à coups de canon des lambeaux de terre, pendant que des centaines de mille lieues carrées restent sans habitants.

— Mon ami, interrompit Corcoran, tu as raison, mais dis-nous vite où est ton île. Est-elle voisine de Barataria, où Sancho Pança fut gouverneur?

— Mieux encore, continua Quaterquem. Mon île est unique dans l'univers. Cherche sur la carte de l'Océanie, à moitié chemin entre l'Australie et la Californie, à deux cents lieues environ au sud-est des îles Sandwich. C'est là.



Le Maëlstrom. Dessin de Lix.

Le 15 juillet de l'année dernière (cette date m'est restée dans la mémoire, parce que c'était le jour où j'avais coutume de ne pas payer mon terme), nous commencions à nous sentir découragés de tant de recherches inutiles, lorsqu'un spectacle singulier attira notre attention. Nous appuyant tous deux sur le parapet de la nacelle, nous vîmes, à mille pieds environ au-dessous de nous, un trois-mâts américain en détresse.

La surface de l'Océan était calme; il n'y avait pas un nuage dans le ciel, le navire lui-même n'avait rien perdu de sa mâture, et cependant il tournait dans un cercle immense, avec une vitesse qui croissait à chaque minute; en même temps il se rapprochait toujours davantage d'une espèce de gouffre ou d'entonnoir où l'entraînait le tourbillon des flots. L'équipage et les passagers, se voyant perdus, s'étaient agenouillés sur le pont et adressaient à Dieu une dernière supplication.

En effet, Dieu seul pouvait les sauver, car toute la science des marins les plus expérimentés n'aurait pu lutter contre la force aveugle et irrésistible de la mer. Le gouffre où le navire était entraîné, et qui n'a pas encore été signalé sur les cartes géographiques, est plus redoutable encore que le fameux Maëlstrom, si redouté des Norwégiens. Son centre d'attraction était situé à quinze cents pas environ d'une petite île que nous distinguions admirablement et qui paraissait avoir sept ou huit lieues de tour.

Tout à coup un dernier cri retentit sur le pont. Le trois-mâts, qui tournait toujours avec une rapidité prodigieuse, arriva enfin au fond du gouffre et s'engloutit. Nous regardâmes longtemps avec une émotion profonde le lieu du désastre; aucun homme vivant ne reparut; mais, par une horrible ironie du destin, la mer se calma aussitôt que le navire eut fait naufrage. On eût dit qu'un monstre caché, satisfait de sa proie, rendait le calme aux flots. Peu à peu les vagues se mirent à tourner en sens inverse et à ramener à la surface de l'océan tout ce qu'elles avaient englouti. Le trois-mâts lui-même, tout démantelé, à demi brisé, alla échouer contre les rochers.

C'est alors que, regardant avec attention l'île au-dessus de laquelle se trouvait notre ballon, nous vîmes qu'elle était faite à souhait, comme dit Fénelon, pour le plaisir des yeux. Des forêts de bananiers, d'orangers et de citronniers en couvraient la plus grande partie. Le reste était revêtu d'un gazon plus fin et plus serré que le plus beau gazon d'Angleterre. Au fond des vallées coulaient quatre ou cinq ruisseaux d'une eau limpide, dans laquelle s'ébattaient gaiement des milliers de truites. Enfin (avantage inappréciable!) aucun homme sauvage ou civilisé ne semblait avoir mis le pied dans notre île.

Je dis *nôtre*, car nous n'hésitâmes pas un instant. Dès le premier coup d'œil, Alice jugea qu'elle ne pouvait appartenir qu'à nous. Le gouffre la défend contre toute attaque par mer. Quant à celles qui peuvent venir du ciel, personne, heureusement, ne possède encore l'art de diriger les ballons.

Quaterquem en était là de son récit, lorsqu'un coup de feu retentit dans l'arsenal; aussitôt un tumulte épouvantable s'éleva dans le palais d'Holkar et lui coupa la parole. Louison, qui était couchée sur le tapis et qui regardait le narrateur avec une curiosité mêlée de sympathie, se leva toute droite et dressa les oreilles. Le petit Rama prit un air belliqueux, comme s'il se fût préparé au combat. Moustache se hérissa et se plaça devant Rama, terrible rempart. Corcoran se leva sans rien dire, prit un revolver à crosse d'argent qui était suspendu à la muraille, et, voyant que Quaterquem s'armait et allait le suivre, il lui dit d'un air calme :

— Mon cher ami, reste avec les femmes et veille à leur sûreté. Je te laisse Louison. Il n'y a rien à craindre : c'est une sentinelle qui aura fait feu par mégarde. Louison, reste ici, ma chérie, je le veux!...

IX. — ACAJOU, BON NÈGRE.

De tous côtés les serviteurs de Corcoran couraient en désordre, les uns armés, les autres sans armes, mais tous remplis de terreur et croyant à une attaque imprévue. La vue de Corcoran leur rendit le courage et la confiance.

— Que personne ne sorte! dit-il. Sougriva, faites cerner le palais, le parc et l'arsenal.

En même temps il s'avança d'un pas ferme vers la porte de l'arsenal. C'est là qu'il avait placé Scindiah.

Il aperçut alors, avec étonnement, un Européen que l'éléphant maintenait avec sa trompe contre le mur, et qui essayait inutilement de s'échapper. En regardant de plus près, il reconnut le docteur Scipio Ruskaert.

Corcoran fronça le sourcil. Les soupçons qu'il avait conçus lui revinrent à l'esprit sur-le-champ.

— Que faites-vous là, docteur Scipio? demanda-t-il.

Ruskaert, encore serré contre le mur par la trompe de l'éléphant, fit signe qu'il avait perdu la respiration. En réalité, il se donnait le temps de chercher sa réponse.

— Lâche-le, mon bon Scindiah, dit Corcoran.

L'éléphant obéit à regret.

— Seigneur maharajah, dit Ruskaert, j'avoue mon tort et ma déplorable curiosité, mais j'en suis cruellement puni.

En même temps il essayait de sourire et d'échapper au danger d'une explication; mais Corcoran n'était pas d'humeur à plaisanter.

— Maître Scipio Ruskaert, dit-il d'une voix impérieuse, qu'alliez-vous faire dans l'arsenal? pourquoi avez-vous violé la consigne? par quelle porte êtes-vous entré?

— Seigneur maharajah, dit l'espion, qui commençait à s'alarmer, il ne faut pas attacher trop d'importance à un accident malheureux. Je vous ai entendu parler souvent de ce merveilleux canon de bronze, d'or et d'argent, que les jésuites ont fondu en 1644 pour l'un des ancêtres d'Holkar, et qui représente la bataille de Rama contre Ravana et des singes contre les Rakshasas, telle que l'a décrite le poëte Valmiki. Je vous avoue que je n'ai pas pu résister au désir de pénétrer dans l'arsenal pour dessiner les bas-reliefs de ce canon. Je comptais faire une agréable surprise à toutes les sociétés savantes de l'Europe en publiant mon dessin à cent mille exemplaires. J'aurais dû penser que vous gardiez avec un soin jaloux un trésor si rare et si précieux.

Cette excuse pouvait être vraie. Corcoran reprit d'un ton plus doux :

— Mais comment êtes-vous entré dans l'arsenal? Enfin, qui a tiré ce coup de feu?

Tout à coup une figure nouvelle sortit de terre et répondit sans avoir été interrogée :

— C'est moi, massa, moi, Acajou, bon nègre.

Le nouveau venu était un nègre de la plus grande espèce. Six pieds de haut. Ses bras étaient gros comme des jambes, et ses jambes comme des colonnes. Du reste, une figure pleine de bonhomie, qui riait en montrant ses dents blanches.

— Et que fais-tu là, toi aussi, Acajou, bon nègre que je n'ai jamais vu? demanda Corcoran.

— Moi garder le ballon en l'absence de massa Quaterquem, massa. Lui curieux, ajouta-t-il en montrant Scipio, moi fidèle; lui bien attrapé. Coup de revolver dans le bras.

Effectivement, le sang coulait du bras du docteur Scipio Ruskaert, mais il ne paraissait pas y faire attention; il s'apprêtait à faire face à un danger bien autrement terrible.

— Voyons, maître Acajou, dit Corcoran, raconte-nous comment l'affaire s'est passée, puisqu'il n'y a pas d'autre témoin que toi et l'éléphant, et que mon pauvre Scindiah n'a pas reçu du ciel le don de l'éloquence.

Acajou ne se fit pas prier. Il fit passer de sa joue droite à sa joue gauche une chique qui le gênait un peu, et :

— Massa Quaterquem, dit-il, avoir confié à moi la garde du ballon. Moi, voyant ça, dormir de l'œil droit, ouvrir l'œil gauche de toutes mes forces. Lui (désignant Ruskaert) monter sur le mur de l'arsenal, faire des signes à quelqu'un de l'autre côté du mur, sauter à bas dans l'enceinte, fureter partout, écrire notes avec crayon, compter bombes, boulets; moi, très-étonné, ouvrir l'œil droit et regarder avec attention. Lui, continuer sa marche, voir le ballon, venir vers moi et vouloir entrer et examiner ressorts mécaniques. Moi trouver lui trop curieux, prendre pistolet à ceinture, amorcer, viser et tirer, pan! juste quand il entrait. Lui, effrayé, vouloir se sauver par la grande porte, mais arrêté par Scindiah. Animal, Scindiah! mais pas bête!

— C'est bien, maître Acajou! dit Corcoran. Voici vingt roupies. Massa Quaterquem sera très-content de vous.

La figure du nègre rayonnait de joie. Il prit les roupies et se mit à genoux devant le maharajah pour le remercier.

— Pour vous, monsieur Scipio Ruskaert, docteur de l'Université d'Iéna, suivez-moi en lieu sûr jusqu'à ce que je sache pourquoi vous escaladez les murs de mon arsenal au risque de recevoir les balles des sentinelles.

— Seigneur maharajah, dit l'espion avec une hauteur affectée, songez au droit des gens. Vous rendrez compte de cet abus de pouvoir à la Prusse et à l'Angleterre. Prenez garde!

— Ami Ruskaert, répliqua Corcoran, j'en rendrai compte à Dieu, que je crains beaucoup plus que les Prussiens et les Anglais réunis. Si vous êtes honnête homme, vous ne devez pas craindre qu'on examine votre conduite; si vous ne l'êtes pas, vous ne méritez aucune pitié.

Et comme Sougriva arrivait, suivi de quelques soldats, et conduisant un Indou prisonnier qui avait les mains liées derrière le dos, Corcoran lui dit :

— Assurez-vous du docteur Ruskaert. Qu'on l'enferme dans une des salles du palais. Que deux sentinelles en gardent la porte... Pour plus de sûreté, Louison se mettra en faction avec les deux sentinelles.

Sougriva éleva ses mains en forme de coupe et répondit :

— Seigneur maharajah, faudra-t-il séparer l'un de l'autre ces deux prisonniers?

Ruskaert, qui avait gardé tout son sang-froid jusqu'à l'arrivée de l'Indou, parut alors troublé pour la première fois. Il fit signe des yeux à l'Indou, sans doute pour lui recommander le silence; mais celui-ci demeura immobile et impassible comme s'il le voyait pour la première fois.

Corcoran surprit ce signe.

— Où as-tu saisi cet homme? demanda-t-il à Sougriva.

— Seigneur maharajah, ce n'est pas moi qui l'ai saisi; c'est Louison. Tout à l'heure, suivant vos ordres, j'avais fait cerner par les soldats le parc, le palais et l'arsenal, lorsque j'ai vu de loin un homme à cheval qui galopait sur la route de Bombay. Cette précipitation m'a donné l'éveil. Ce n'est pas l'usage de courir quand on a la conscience nette. J'ai crié à cet homme de s'arrêter. Il a galopé de plus belle, et comme j'étais à pied, nous aurions sûrement perdu sa trace, lorsque Louison a paru tout à coup.

— Comment donc! mademoiselle Louison! interrompit Corcoran avec une feinte sévérité. Je vous avais pourtant bien dit de rester au palais!

La tigresse ne se trompa point sur le sens de cette mercuriale. Elle se dressa debout sur ses pattes de derrière, appuya celles de devant sur les épaules de son maître et frotta joyeusement sa belle tête fine et tachetée contre celle du maharajah.

— Seigneur, continua Sougriva, Louison n'a pas plus tôt vu de quoi il s'agissait, qu'en trente ou quarante bonds elle a dépassé le cavalier et s'est plantée au milieu du chemin pour l'empêcher de passer. Le cheval s'est cabré et a renversé l'homme sous lui. Alors Louison a mis sa griffe sur les épaules de l'homme et l'a maintenu jusqu'à notre arrivée.

Le docteur Ruskaert et le prisonnier indou, qui écoutaient ce récit avec beaucoup d'attention, parurent rassurés en voyant que Sougriva n'en savait pas davantage.

— Mais enfin, dit Corcoran, quelle raison as-tu de soupçonner cet homme? Il est à cheval et il galope; ce n'est pas un crime.

— Seigneur maharajah, image de Brahma sur la terre, céleste incarnation de Vichnou, dit le prisonnier d'une voix suppliante, grâces soient rendues à votre générosité. Ce n'est pas vous qui soupçonnez les malheureux et qui maltraitez les faibles! Par le divin Siva, seigneur, je suis innocent.

— Qui es-tu? demanda Corcoran.

— Seigneur, je m'appelle Vibishana et je suis un pauvre marchand parsi de Bombay. Un mauvais sort m'a poussé vers Bhagavapour, où je venais acheter du coton pour mes correspondants anglais. Maudit soit le jour où je suis venu dans vos États, puisque je devais être l'objet de cet odieux soupçon!

La figure douce et résignée de ce pauvre homme inspirait la compassion.

— A-t-on trouvé quelque chose de suspect sur lui? demanda Corcoran.

— Non, seigneur. Rien que des habits et quelque argent.

— Eh bien, qu'on le délie et qu'on lui rende son cheval.

Sougriva et les soldats se mirent en devoir d'obéir.

X. — DES MOYENS D'AVOIR UN BON DOMESTIQUE.

Un éclair de joie illumina les yeux de l'Indou prisonnier. Ruskaert lui-même, quoiqu'il eût protesté qu'il ne le connaissait pas, parut content de sa délivrance.

Tout à coup un incident nouveau changea la décision de Corcoran.

Le petit Moustache arrivait, tenant à sa gueule une lettre cachetée à la mode européenne. Ces sortes de lettres sont rares à Bhagavapour, de sorte que le maharajah en fut étonné. Il prit la lettre, caressa Moustache, regarda l'adresse, reconnut une écriture anglaise et lut avec étonnement ces mots :

A lord Henry Braddock, gouverneur général de l'Indoustan.

— Eh bien, seigneur maharajah, que vous disais-je? s'écria Sougriva. Ce papier a dû être jeté derrière un buisson de la route au moment où Louison arrêtait cet homme, et Moustache, qui suivait sa mère, l'a ramassé en jouant.

— Voilà qui est étrange! s'écria Corcoran.

Il regarda la signature : — Doubleface (*aliàs* Ruskaert), — et le docteur, qui avait reconnu sa lettre, réfléchit un instant, et commença sa lecture. C'était la lettre dont nous avons donné plus haut le texte.

Pendant cette lecture, Doubleface pâlissait à vue d'œil. Quand elle fut terminée, Corcoran dit :

— Mettez-lui les fers aux pieds et aux mains. Jetez-le dans le premier cachot venu. Pour le reste, qu'il attende.

— Que faut-il faire du messager? demanda Sougriva.

— C'est toi qui es ce fameux Baber dont il parle? demanda Corcoran.

— Eh bien oui, seigneur, répondit effrontément le prisonnier, je suis Baber. Mais souvenez-vous que le lion généreux ne doit pas écraser la fourmi parce qu'elle l'a piqué au talon. Si vous daignez me faire grâce, je puis vous servir.

— C'est bien, dit Corcoran. Tu peux trahir encore deux ou trois maîtres, n'est-ce pas? Je m'en souviendrai.

On emmena les deux prisonniers, et Corcoran rentra tout pensif dans le palais.

— Eh bien, demanda Quaterquem, quel est donc ce grand événement qui t'a fait sortir le pistolet au poing?

— Ce n'est rien, dit Corcoran, qui ne voulait pas inquiéter les deux femmes; une fausse alerte donnée par une sentinelle ivre d'opium. Mais toi, continua-t-il, d'où te vient cet ami Acajou dont tu ne nous avais pas encore parlé, et que je viens d'apercevoir tout à l'heure?

— C'est la fin de mon histoire, répondit Quaterquem, et j'allais vous l'expliquer lorsque le coup de fusil nous a interrompus.

Vous vous souvenez du naufrage dont Alice et moi nous avions été témoins. Ce naufrage nous parut un avis du ciel qu'il ne fallait pas négliger. Nous jetâmes l'ancre dans l'île, je dégonflai mon ballon, je le mis à l'abri sous un châtaignier énorme, et nous nous avançâmes vers la plage, où le vaisseau naufragé était couché sur le flanc comme une baleine échouée.

Tout l'équipage avait péri, mais nous trouvâmes une grande quantité de provisions de toute espèce si soigneusement enfermées dans des caisses, que l'eau de mer n'avait pu les gâter, et cinq cents barriques de vin de Bordeaux. A cette vue, je ne doutai plus que la Providence ne nous invitât à planter notre tente dans l'île, et, avec le consentement d'Alice, qui eut la modestie de ne pas vouloir lui donner son propre nom, je la baptisai île Quaterquem.

Par un rare bonheur, non-seulement la cargaison qui nous tombait du ciel était la plus précieuse que nous pussions désirer, mais encore il nous était impossible d'en retrouver le propriétaire, car la mer avait emporté le bordage sur lequel était écrit le nom du vaisseau, et tous les papiers du bord. J'étais donc occupé à faire l'inventaire de notre trésor, lorsque j'entendis tout à coup Alice pousser un cri de surprise et une voix d'homme lui dire gravement en anglais :

— Comment vous portez-vous, madame?

Jamais on ne fut plus étonné. Je me retourne, et je vois un homme d'âge mûr, fait, taillé, sculpté, habillé, rasé comme un ministre protestant, et suivi d'une femme encore belle, mais d'âge assorti au sien, et habillée avec le soin le plus scrupuleux, à la mode de 1840. Derrière eux venaient, par rang de taille, neuf enfants de quinze à trois ans : six filles et trois garçons.

C'était toute la population de l'île.

A parler franchement, je ne fus pas très-heureux de la rencontre. Comment! j'avais fait le tour du monde pour trouver une île inaccessible; j'y entre, et du premier coup j'y rencontre onze Anglais grands et petits : vraiment, c'était jouer de malheur. Alice riait de ma mésaventure : au fond, elle n'était pas fâchée de voir des compatriotes.

— Monsieur, dis-je à l'Anglais, par quel chemin êtes-vous arrivé ici?

— Par mer. Nous avons fait naufrage, ma chère Cecily et moi, le 15 juin 1840, six mois après que Dieu m'eut fait la grâce de m'accorder sa main en légitime mariage. Nous étions venus dans l'Océanie pour évangéliser les sauvages des îles Viti; j'avais même un chargement de bibles à cette intention. Mais notre vaisseau, le *Star of Sea*, se perdit dans le gouffre que vous voyez, et nous échappâmes seuls à la mort, Cecily et moi. Heureusement nous n'avons pas perdu courage; nous avons défriché deux ou trois cents acres de terre, nous avons bâti une maison à laquelle j'ajoute un pavillon tous les deux ans, lorsque par la bénédiction du du Très-Haut je vois ma famille s'augmenter d'un nouveau rejeton. Enfin, si je pouvais donner des maris à mes filles et des épouses à mes fils, je n'envierais rien aux plus fortunés patriarches. Mais vous, êtes-vous seuls échappés de ce naufrage?

— Nous sommes venus par le chemin des airs, répondit Alice.

Et elle expliqua qui nous étions et ce que nous cherchions. Le ministre se jeta à genoux avec toute sa famille, en remerciant le ciel.

— Mais nous allons repartir, lui dis-je. Je veux que mon île soit déserte.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répliqua l'Anglais. Combien estimez-vous mon île, à peu près?

— Je ne veux pas l'acheter. Gardez-la. Je pars.

— Au nom de Dieu, s'écria-t-il, prenez-la pour rien si vous voulez, mais emmenez-nous hors d'ici. Cecily, qui n'a pas pris une tasse de thé depuis vingt ans, ne veut pas rester une minute de plus.

Sa proposition me convenait à merveille.

— Voyons, lui dis-je, cent mille francs, est-ce assez pour votre île?

— Cent mille francs! s'écria-t-il. Ah! monsieur, que toutes les bénédictions du ciel vous accompagnent! Quand partons-nous?

— Laissez-moi le temps de visiter ma nouvelle propriété. Nous partirons demain. Je vous déposerai à Singapore.

— Il me tarde, dit l'Anglais, de lire le *Times* et le *Morning-Post*.

— Oh! s'écria Cecily, et nous aurons du thé et des sandwiches!

A la pensée de goûter cette félicité, les six jeunes Anglaises et les trois petits Anglais se léchèrent voluptueusement les lèvres.

— Je serai heureux, dit le père, que vous veuillez bien accepter pour ce soir notre modeste hospitalité.

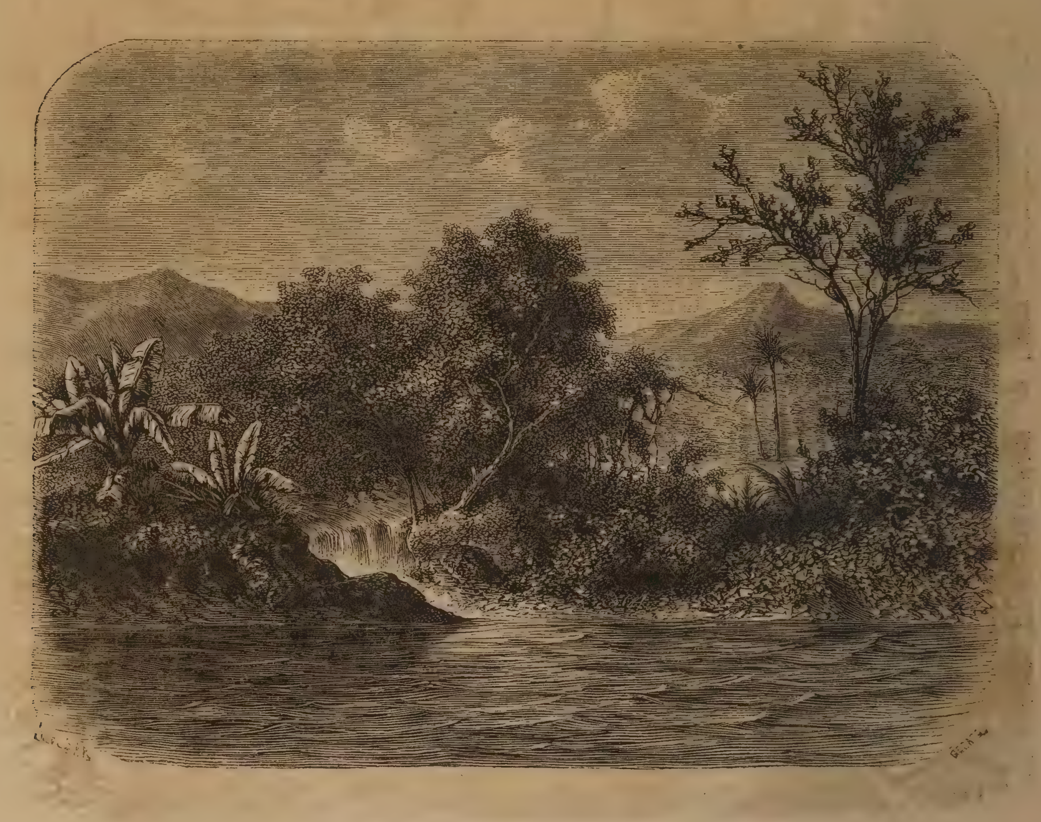
En même temps il nous montra le chemin. Sa maison, qui se composait d'un simple rez-de-chaussée commodément distribué, était fort grande et flanquée de plusieurs pavillons irréguliers, mais propres et d'un aspect agréable. A première vue, je reconnus que je n'avais pas fait une mauvaise affaire.

Le dîner fut très-bon et très-varié ; le vin surtout était exquis, car la mer, en jetant sur les bords de l'île des épaves de tous les naufrages, se chargeait de garnir la cave du révérend missionnaire. La conversation fut joyeuse et animée ; nos hôtes se réjouissaient de quitter l'île, et moi, je me réjouissais encore davantage de m'y établir. Alice raconta au révérend les nouvelles du monde entier depuis vingt ans.

— Sa Gracieuse Majesté Victoria vit-elle encore ? demanda-t-il. Et Sa Grâce l'immortel duc de Wellington ? Et sir Robert Peel, baronnet ? Et le vicomte Palmerston ? Les whigs sont-ils au pouvoir, ou les torys ? etc., etc.

Enfin les questions cessèrent et nous allâmes nous coucher. Dès le lendemain, j'emmenai toute la famille à Singapore, et, tout couvert de leurs bénédictions, je les déposai sur le quai avec un bon de cent mille francs payable chez *MM. Cranmer, Bernus and C°.* Quelques jours après, le révérend Smithson, suivi de ses neuf petits Smithson et de sa femme, partit pour évangéliser une tribu de Papous, que les voyageurs venaient de signaler dans la terre de Van-Diémen.

La promptitude avec laquelle le révérend Smithson m'avait cédé son île, dont il était pourtant seul pro-



L'île Quaterquem. Dessin de A. de Bar.

priétaire, n'ayant à payer d'impôts ni pour le gouvernement, ni pour l'administration, ni pour les bureaux, ni pour l'armée, ni pour la police, ni pour la gendarmerie, ni pour le gaz, ni pour l'entretien des routes, ni pour le pavage des rues, ni pour quelque objet que ce fût, utile, inutile ou nuisible, — cette promptitude, dis-je, me suggéra quelques réflexions.

Que manquait-il à ce brave homme ? N'avait-il pas à satiété le boire et le manger, un climat très-doux, une terre fertile, une sécurité parfaite, une liberté sans limites, et une famille bien portante qui s'accroissait sans fin et sans mesure ? Ne pouvait-il pas jouer au cricket dans la journée et au whist après le coucher du soleil ? Évidemment, ce qui le chassait de mon île, c'était l'ennui de ne voir autour de lui que des petits Smithson, de n'entendre que les discours de Mme Smithson et de n'avoir pas l'ombre d'un voisin qu'il pût aimer ou haïr. En un mot, il subissait le supplice de ce grand prince trop continuellement obéi, qui disait à son premier ministre : « Contredis-moi donc une fois, si tu peux, afin que nous soyons deux. »

D'autre part, ma chère Alice, qui est une excellente musicienne, pleine d'esprit, de grâce, de bonté, de piété, n'a pas le moindre talent pour faire la cuisine.

Comme elle a reçu plus d'un million en dot, elle a toujours cru que les biftecks naissaient tout cuits. (Ne dis pas non, ma chère ; c'est l'éducation qu'on donne aux plus charmantes filles de France, et Dieu sait où cela les mène !) D'où il suit que j'avais besoin de quelqu'un pour la servir. C'est alors qu'il me vint une

idée dont vous admirerez certainement la profondeur.

Prendre à mon service et transporter dans mon île des domestiques ordinaires était chose impossible. Personne n'aurait voulu s'enfermer là, à la condition de n'en sortir qu'avec ma permission. J'avais besoin d'une famille assez persécutée pour que cette réclusion lui parût un bienfait, et assez honnête pour ne pas oublier le bienfaiteur. C'est parmi les condamnés à mort que je cherchai le phénix dont j'avais besoin.

En moyenne, on peut compter que le bourreau abat légalement environ cinq cents têtes par jour, sur toute la surface du globe. Il y a du plus ou du moins, selon les jours, mais enfin, c'est la moyenne. Naturellement, ceux qu'on pend, qu'on roue, qu'on écartelle, qu'on empale et qu'on met à la broche sont compris dans ce chiffre, mais non pas ceux qu'on tue à coups de fusil sur le champ de bataille au son des tambours et des trompettes, et en criant : Vive le roi ! ou Vive l'archiduc !

Or, de cinq cents pauvres diables, vous m'accorderez bien qu'un dixième au moins n'a rien fait pour mériter la corde, le pal ou la guillotine. C'est même bien peu, si l'on considère que la justice française est la seule qui (de son propre aveu) ne se trompe jamais. Il s'agissait donc de mettre la main sur un de ces cinquante innocents et de lui sauver la vie. Je remontai en ballon avec ma chère Alice, et nous recommençâmes notre voyage de circumnavigation autour du globe.



La délivrance d'Acajou. Dessin de Lix.

Mais, dit Quaterquem en s'interrompant, si vous voulez savoir le reste de l'histoire, faites venir Acajou.

Le nègre ne tarda pas à paraître, et, sur l'invitation de Quaterquem, continua en ces termes :

— Moi nègre, fils de nègre. Grand-père roi du Congo. Père enlevé par les blancs et fouetté, ce qui fait pousser le coton et le café. Moi, Acajou, bon nègre, né au Bayou Lafourche en Louisiane. Content de vivre. Poisson salé pendant la semaine, petit-salé le dimanche. Coups de fouet trois fois par mois ; moi rire du fouet, avoir bon dos, peau dure, patience, et danser tous les soirs la bamboula dans la belle saison.

A seize ans, moi très-content. Voir Nini. Aimer Nini. Porter la hotte de Nini, le seau de Nini, le balai de Nini. Obtenir la permission de balayer la maison pour Nini. Moi danser tout seul avec Nini, chercher querelle à mes amis pour Nini, boxer pour Nini, avoir l'œil poché pour Nini, prendre du sucre et du café dans le buffet pour Nini en l'absence des maîtres, danser sur la tête et les mains pour amuser Nini, et demander à Dieu de m'accorder Nini.

De son côté, Nini coquette. Nini dire à moi que je

l'ennuie. Nini rire avec Sambo, vanter Sambo, bambouler avec Sambo, accepter le collier de Sambo. Moi très en colère. Offrir belle robe à Nini, et Nini abandonner Sambo. Moi demander Nini en mariage et obtenir. Mariage fait. Moi très-heureux. Nini petite femme à moi, Nini caresser le menton d'Acajou, aimer Acajou, faire le bonheur d'Acajou. Moi remercier bon Dieu et faire la nique à Sambo.

Sambo, lui, très-sombre, rien dire. Penser beaucoup. Préparer trahison. Dénoncer Acajou au maître, faire fouetter Acajou trois fois par semaine. Peau d'Acajou tigrée comme peau de zèbre. Acajou accusé de tout. Cheval boiteux, Acajou ; chien de chasse perdu, Acajou ; argenterie volée, encore Acajou, et toujours Acajou.

Grand malheur. Maître assassiné dans un bois, près de sa maison. Qui a fait le coup ? Sambo accuser Acajou. Acajou bon nègre, pas savant, ne pas savoir se défendre. Blancs arriver par troupes, — deux ou trois cents à cheval, revolver à la ceinture. Écouter Sambo. Croire Sambo, appeler le juge Lynch. Saisir Acajou, lier les pieds et les mains, apprêter corde avec nœud coulant, et engager Acajou à plaider sa cause. Acajou bon nègre, plus bête que méchant, rien dire, être condamné à mort, avoir grand'peine, pleurer beaucoup, implorer bon Dieu, penser à Nini qui nourrit petit enfant d'Acajou, embrasser Nini, dire adieu à toute la terre, maudire perfide Sambo, réciter dernière prière, et s'apprêter à faire *couic ! couic !* pendu par le cou et remuant les jambes.

Tout à coup, entendre crier : Au feu ! au feu ! blancs se disperser pour voir ce que c'est, et l'ange du bon Dieu, massa Quaterquem, descendre du ciel, couper liens, faire monter Acajou en ballon, et rire du juge Lynch, à cinq cents pieds en l'air. Pas plus de feu que sur la main. Blancs revenir furieux, voir la corde d'Acajou coupée, tirer des coups de fusil sur le ballon. Acajou rire de tout son cœur. Acajou sauvé, massa Quaterquem revenir la nuit suivante, emmener Nini et Zozo, l'enfant de Nini. Acajou baiser les pieds de massa Quaterquem, et offrir de le suivre au bout du monde. Nini suivre Acajou et Zozo suivre Nini. Massa Quaterquem alors transporter Acajou, Nini et Zozo dans son île. Acajou très-content. Travailler, bêcher, labourer la terre, panser les petits poneys de massa Quaterquem. Nini faire la cuisine, — bonne cuisine ; Nini très-friande. Zozo tremper ses petits doigts dans la sauce et barbouiller ses joues de confitures. Nini très-contente, appeler Zozo polisson et admirer Zozo. Acajou et Nini travailler trois ou quatre heures par jour, pas davantage. Jamais fouetté. Massa Quaterquem emmener Acajou dans ses voyages. Acajou garder ballon. Acajou donner sa vie pour massa Quaterquem.

XI. — DEUX CHENAPANS.

Après ce récit naïf, qui fit rire plus d'une fois les assistants, Alice et Sita se retirèrent chacune de son côté. Corcoran avait fait préparer le plus bel appartement du palais d'Holkar pour son ami. Au moment où Quaterquem se levait, le maharajah le retint par le bras et lui dit :

— Reste, j'ai besoin de toi. Prends ce cigare et écoute-moi.

Il lui fit alors le récit de ce qui s'était passé dans la journée et lui montra la lettre de Doubleface à lord Henry Braddock.

— Que ferais-tu à ma place ? demanda-t-il enfin.

— Si j'étais à ta place, répliqua son ami, je renoncerais au bonheur de gouverner les hommes ; je placerais les cinquante millions de roupies (c'est la somme que t'a léguée, je crois, ton défunt beau-père Holkar) sur le trois pour cent français ; je garderais, comme argent de poche, cinq ou six cent mille roupies en bonnes quadruples d'Espagne bien sonnantes et trébuchantes ; je prierais mon ami et cousin Quaterquem de me céder la moitié de son île et trois places dans son ballon, l'une pour Mme Sita, l'autre pour moi, la troisième pour le jeune Rama ; je ferais mes adieux à mes loyaux et fidèles sujets en termes nobles et attendris, enfin je proclamerais la république avant mon départ, afin de laisser aux mains des Anglais un chat aux griffes puissantes, dont on ne se rend pas maître comme on veut.

— C'est ce que je ferais, dit le maharajah en secouant la tête, si j'étais Quaterquem ; mais étant Corcoran...

— Oui, étant Corcoran et Breton, tu t'entêtes et tu veux jouer un mauvais tour aux Anglais. Je comprends cette idée, oh ! oui... mais alors si tu as pris ton parti, pourquoi me demandes-tu conseil ?

— As-tu jamais lu, demanda Corcoran, l'histoire d'Alexandre le Macédonien ?

— Un conquérant dont tous les historiens parleront, que tous les imbéciles admireront, que tous les voleurs de grands chemins copieront, et qui rayonne comme un phare dans les ténèbres de l'antiquité.

— Et celle de Gengis Khan, et de Tamerlan ?

— Deux braves qui ont fait couper plus de têtes qu'un évêque n'en pourrait bénir en trois mille ans, et qui ont acquis une gloire immortelle.

— Parfait. Eh bien, moi, Corcoran, Malouin de naissance, Français de nation, marin de profession, échoué par hasard sur la côte de Malabar et devenu, je ne sais comment, propriétaire de douze millions d'hommes, je veux imiter et surpasser Alexandre, Gengis Khan et Tamerlan ; je veux qu'il soit parlé de mon sabre aussi bien que de leur cimeterre ; je veux rendre la liberté à cent millions d'Indiens, et s'il m'en coûte la vie, eh bien, je serai heureux de mourir glorieusement, tandis que tant de créatures humaines meurent de faim, de soif, de fièvre, de misère, de choléra, de goutte ou d'indigestion.

Et pour commencer, que dois-je faire de M. George-William Doubleface, esq., qui m'espionne pour le compte du gouvernement anglais, et qui veut me faire assassiner par son digne ami Baber ?

— Avant tout, il faut les confronter l'un avec l'autre, et si la confrontation amène la conviction, eh bien, cher ami, la potence n'est pas faite pour les chiens.

— Tu as raison.

Corcoran frappa sur un gong.

— Ali, dis à Sougriva d'amener les prisonniers.

Ali obéit. Doubleface et Baber entrèrent l'un après l'autre dans la salle, les mains liées derrière le dos et suivis de douze soldats. Doubleface gardait sa contenance impassible ; Baber, plus humble en apparence, paraissait néanmoins avoir fait d'avance le sacrifice de sa vie.

— Monsieur Doubleface, dit le maharajah, vous connaissez le sort qui vous attend.

— Je sais, dit l'Anglais, que je suis dans vos mains.

— Vous connaissez cette écriture ?

— Pourquoi le nier ? La lettre est de moi.

— Vous savez, je suppose, quel est le châtiment des traîtres, des espions et des assassins ?

L'Anglais ne sourcilla pas.

— Avec la lettre que voilà, continua Corcoran, je pourrais vous faire empaler et jeter à la voirie, comme un chien, cependant je vous offre votre grâce... à une condition, bien entendu.

— J'espère, dit Doubleface en se redressant, que cette condition ne sera pas indigne d'un gentleman.

— J'ignore, répliqua le maharajah, ce qui peut être digne ou indigne d'un gentleman tel que vous; mais enfin voici ma condition. Vous me donnerez l'original des instructions de lord Henry Braddock, ou si cet original n'existe plus, vous m'en donnerez une copie exacte, certifiée par votre témoignage et votre signature.

— C'est-à-dire que vous m'offrez la vie à condition que je déshonorerai mon gouvernement? Je refuse.

— Vous êtes libre. Sougriva, fais préparer la potence.

Sougriva sortit avec empressement.

— A nous deux maintenant, mon cher monsieur Baber, continua Corcoran. Tu vois qu'il s'agit de choses sérieuses. Sois sincère si tu veux que je te pardonne.

— Seigneur, dit Baber, qui se prosterna contre terre, la sincérité est ma vertu principale.

— Cela donne une fameuse idée de tes vertus secondaires, continua Corcoran; mais, avant tout, il faut que tu saches ce que l'Anglais, ton complice, préparait contre toi, si tu avais réussi à m'assassiner.

Et il lut à haute voix le passage de la lettre de Doubleface, où celui-ci se déclarait prêt, aussitôt que Corcoran aurait été tué, à faire exécuter Baber, si c'était nécessaire.

Cette lecture remplit de rage le cœur de l'Indou. Ses yeux étincelants semblaient vouloir dévorer l'Anglais.

— Tu vois, reprit Corcoran, quels ménagements tu dois à ce gentleman. Parle maintenant.

— Seigneur, s'écria Baber, lumière incréée de l'Éternel, image du resplendissant Indra, cet homme m'a tenté. Par ses conseils, j'ai réuni trente de mes anciens compagnons d'infortune, obligés, comme moi, de fuir dans les bois et dans les déserts la justice toujours incertaine des hommes. C'est dans douze jours que nous devions pénétrer dans le palais. Un corps d'armée commandé par le major-général Barclay et réuni, sous prétexte de grandes manœuvres militaires, à quinze lieues de la frontière, devait faire son entrée aussitôt après votre mort. En attendant, plusieurs Zémindars, liés par un traité secret avec les Anglais, se tenaient prêts à saisir Bhagavapour, la reine Sita, votre fils et vos trésors. Vous savez tout. Je ne vous demande qu'une grâce, seigneur maharajah, c'est, avant d'être pendu moi-même, de voir pendre cet Anglais doublement traître envers vous et envers moi.

— Tu le détestes donc bien? demanda Corcoran.

— Ordonnez qu'on me délie les mains, s'écria Baber, et qu'on me permette de l'étrangler moi-même.

— C'est une idée, cela, dit Quaterquem.

— Et même une assez bonne, continua le maharajah en riant, et qui m'en suggère une autre. Monsieur Doubleface, connaissez-vous le maniement du sabre?

— Oui, dit amèrement l'Anglais, et si j'étais libre et armé...

— Oui, oui, j'entends, dit Corcoran en riant, vous êtes de ceux qu'il n'est pas bon de rencontrer au coin d'un bois. Eh bien, nous verrons demain ce que vous savez faire, ainsi que Baber. Les conditions ne sont pas tout à fait égales, car vous me paraissez bien supérieur en force à ce pauvre diable; mais j'aurai soin d'égaliser les chances. Le combat ne pourra pas durer plus d'une heure. Aussitôt l'un des deux tué, je ferai grâce au survivant. Si personne n'est tué, vous serez empalés tous les deux. — Et maintenant, mes bons amis, allez dormir, si vous pouvez. — Sougriva, tu me réponds de ces deux chenapans sur ta tête.

Sougriva éleva les mains en forme de coupe, et sortit emmenant ses prisonniers.

— Maintenant, mon cher ami, dit Corcoran à Quaterquem, nous sommes seuls. Toute l'Inde est endormie ou va dormir. J'en ai fini avec les traîtres et les espions, causons librement.

XII. — RÉVÉLATION INATTENDUE.

— Il me tardait, dit Quaterquem, d'être seul avec toi... Qu'as-tu donc pu faire aux Anglais pour exciter leur bile à ce point? Partout où je vais, leurs journaux te traitent comme un successeur de Cartouche et de Mandrin, leurs espions surveillent tes actions, leurs soldats vont marcher contre toi. Ce matin, en passant au-dessus de Bombay, j'ai vu des préparatifs immenses. Les canons se comptaient par centaines, les voitures de toute espèce par dixaines de mille, et, ce qui est plus significatif encore, l'armée qu'on réunit contre toi n'est composée, sauf sept régiments sikhs et gourkhas, que de troupes européennes, c'est-à-dire de l'élite de l'armée anglo-indienne. Assurément, je n'ai pas de passion pour ce peuple orgueilleux et renfrogné; mais il faut se supporter entre voisins... Tiens, permets-moi de me citer pour exemple. J'avais autrefois, rue Mazarine, un portier de la pire espèce, bourru, grognon, malfaisant. Passé dix heures du soir il fermait sa... c'est-à-dire ma porte. Il ne l'ouvrait pas avant sept heures du matin. Dans l'intervalle, s'il m'arrivait d'aller au spectacle ou de m'attarder dans les rues, j'étais forcé de coucher chez mes amis, et un soir, moins heureux, j'ai couché au violon...

— Mon ami, interrompit Corcoran, tu termineras demain l'histoire de ton portier. Écoute les choses sérieuses que je veux te dire et qui t'expliqueront la haine des Anglais. Tu sais, ou tu dois savoir que je suis arrivé à l'empire, comme Saül, fils de Kis, qui cherchait des ânesses et qui trouva un royaume. Mes ânesses, à moi, c'était le fameux manuscrit du Gourou-Karamta, soupçonné par Wilson, signalé par Colebrooke, inutilement cherché par vingt orientalistes anglais. Sur la route j'ai rencontré Holkar et j'ai sauvé sa fille et son royaume. Jusque-là, rien que de fort ordinaire; mais voici un secret que je n'ai encore dit à personne, secret terrible, secret redoutable, qui peut me coûter la vie ou me donner le plus beau trône de l'Asie. C'est Holkar mourant qui me l'a confié, en me faisant jurer que je vengerais sa mort.

Au temps où Bonaparte, général en chef de l'armée d'Égypte, méditait la conquête de l'Inde, il fit alliance avec Tippoo-Sahib, sultan de Mysore. Celui-ci crut qu'il allait être secouru par la France; ce qui précipita sa perte. Les Anglais, avertis par leurs espions, se hâtèrent de l'attaquer dans Seringapatam, sa capitale. Il fut tué pendant l'assaut.

Tippoo-Sahib, quoique musulman, était un esprit fort, et mettait toutes les religions au service de sa politique. Il avait eu l'adresse de créer une immense société secrète qui s'étendait dans tout l'Indoustan, et qui regardait l'extermination des Anglais comme une œuvre divine. Sa mort arrêta une révolte générale qui était

près d'éclater, et pendant quelques années l'association dont il était l'âme parut dissoute; mais un de ses serviteurs fidèles, qui voulait le venger, révéla le secret au père d'Holkar, qui dès lors devint le chef réel et l'espoir des Indous.

Les Anglais, toujours sur leurs gardes, devinèrent ses desseins et l'attaquèrent avant qu'il fût prêt, au moment où il allait conclure une alliance avec le fameux Runjeet-Sing, qui devait les aborder par le nord-ouest, pendant qu'il ferait révolter le centre et le sud de l'Inde. Le grand malheur de ce pauvre pays, c'est que, grâce à la variété des races et des religions, qui se détestent mutuellement, on y trouve facilement des traîtres. Holkar trahi fut vaincu et tué avec deux de ses fils. Runjeet-Sing reçut dix millions de roupies pour rester neutre. Mais les Indous, indignés, ne voulurent pas reconnaître d'autre chef que le jeune Holkar, troisième fils du défunt, et les Anglais, contents de ce premier succès, n'osèrent pas pousser leur ennemi au désespoir. On lui prit la moitié de ses États, cinquante millions de roupies, et on lui donna pour surveillant le colonel Barclay, celui qui vient de se signaler dans la révolte des cipayes et qu'on a fait major-général.

— Oui, dit Quaterquem, et la révolte a éclaté, et les cipayes ont été pendus et Holkar a été tué, comme l'avaient été avant lui son père et Tippoo-Sahib; et toi, Corcoran, natif de Saint-Malo, tu vas te faire trahir et tuer comme tes prédécesseurs. Mon ami, tu es fou. Viens dans mon île; il y a place pour deux. Nous y vivrons tranquillement en jouant aux quilles en été et au billard en hiver, ce qui est le vrai but de la vie. Et si mon île te déplaît, j'en ai découvert une autre dans le voisinage, presque aussi inaccessible et aussi belle que la mienne. Je te l'offre.

Corcoran regarda quelque temps son ami sans rien dire. Puis il haussa doucement les épaules :

— Mon cher Quaterquem, quand je serais certain d'échouer et d'être fusillé dans dix jours, je n'en ferais pas moins ce que je fais. Mais ne me prends pas pour un rêveur. Connais-tu cet autographe?

— C'est la signature de Napoléon lui-même! s'écria Quaterquem étonné.

— Lis maintenant le titre de ce manuscrit.

— « Liste des étapes de l'armée française, de Strasbourg à Calcutta par voie de terre, écrite sous la dictée de Sa Majesté Napoléon Ier, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la confédération du Rhin, Médiateur de la confédération Helvétique, et signée de la propre main de Sa Majesté. Paris, 15 avril 1812. »

— Cette note, mon ami, est écrite de la main de M. Daru, intendant général de l'armée. Les agents de Napoléon, Lascaris (1) entre autres, qui parcourait la Syrie et le désert sous le nom de Scheik Ibrahim, avaient d'avance éclairé la route et préparé les peuples à de grands événements. Dans les vastes plaines de la Mésopotamie, chez les Wahabites, dans les montagnes de la Perse, du Khoraçan et du Mazanderan, on savait que l'invincible sultan Bounaberdi, le bras droit d'Allah, allait jeter les Anglais à la mer, et tout le monde était prêt à lui fournir des vivres, des bêtes de somme et même des renforts, soit par obéissance aux décrets d'Allah, soit par haine contre les Anglais; car, il faut leur rendre cette justice, que s'ils cessaient un instant d'être les plus forts dans l'Inde, on les hacherait menu comme chair à pâté.

Voici en résumé quel était le plan de Napoléon, dont une copie fut remise au père d'Holkar par un agent secret qui traversa toute l'Inde déguisé en fakir :

Napoléon, partant de Dresde, allait rejoindre son armée sur le Niémen. De là, pénétrant en Lithuanie, il coupait en deux et prenait la grande armée russe. (Il s'en fallut de quelques heures de marche, comme tu sais, que ce plan ne réussît, ce qui aurait mis Pétersbourg, Moscou et le czar même à la discrétion de Napoléon.) Ce premier point obtenu, le reste était facile. Le czar rendait sa part de Pologne, et l'Autriche la Gallicie. La Pologne entière, remise sur ses pieds, montait à cheval pour suivre Napoléon. Mais ne crois pas qu'on laissât le czar sans compensation. Tu vas voir quel présent on lui faisait! La Chine! Tu ouvres de grands yeux. Mon ami, rien n'était plus facile. La Chine est à qui veut la prendre. C'est un grand corps sans âme. J'ai vu et je sais des choses... J'ai des projets pour l'avenir... Napoléon avait fort bien discerné, malgré la distance, qu'un empire immense où tout est classé, étiqueté, parafé, enregistré, où toutes les actions de la vie sont prévues et toutes les heures du jour employées par les rites, où cent mille Tartares à cheval montent la garde autour du souverain et suffisent pour épouvanter trois cent cinquante millions d'hommes, — Napoléon, dis-je, savait bien qu'un tel empire est la proie du premier venu. C'est pourquoi il en offrait la moitié à son compère Alexandre, mais, la moitié seulement, et encore était-ce le nord de l'empire, qui est froid et rempli de steppes. Sans le dire, il se réservait le reste, c'est-à-dire tout ce qui est au sud du fleuve Hoang-Ho. A la Chine méridionale il ajoutait la Cochinchine et l'Inde, de façon que tout le continent de l'Asie eût été partagé entre ces deux maîtres, Alexandre et Napoléon.

Naturellement, les Turcs, étant sur son passage, auraient été les premiers sacrifiés. Pour apaiser l'Autriche, qui devenait vassale, et surtout pour l'opposer à la Russie, on lui faisait aussi sa part, qui était la vallée du Danube, de la source à son embouchure. Puis Napoléon, entraînant sur ses pas la cavalerie hongroise et polonaise, entrait dans Constantinople comme dans un moulin. Tu sais qu'il a rêvé toute sa vie d'être empereur de Constantinople. C'est ce qui l'a brouillé avec le czar, qui faisait juste le même rêve.

Il avait déjà la France et l'Italie; par son frère Joseph il espérait avoir l'Espagne. Tanger, Oran, Alger et Tripoli n'auraient fait qu'une bouchée. L'Égypte l'attendait, le connaissant déjà, et l'isthme de Suez, que M. de Lesseps perce aujourd'hui avec tant de peine, eût été coupé en six mois. Déjà ses ingénieurs avaient retrouvé les traces d'un vieux canal maintenant ensablé et qui date sans doute du feu roi Sésostris. Enfin, de gré ou de force, la mer Méditerranée était à lui, et du haut de Gibraltar les Anglais auraient vu passer ses flottes sans pouvoir les arrêter au passage.

— Qui t'a révélé tous ces beaux projets de Napoléon, demanda Quaterquem, et de qui tiens-tu ces confidences, qu'il n'a sans doute faites à personne?

— Me prends-tu pour un romancier? répliqua le maharajah. T'imagines-tu que je m'amuserais à prêter à ce grand homme des idées de mon crû? Sache d'abord

(1) Tous ceux qui ont lu le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine, savent que Lascaris, ancien chevalier de Malte, attaché à la personne de Napoléon et envoyé par lui en Orient après le traité de Tilsitt, est un personnage historique. Si Napoléon avait vaincu les Russes et les Anglais, Lascaris serait aujourd'hui plus célèbre que Talleyrand et Metternich.

que Napoléon a toujours été fort mal connu jusqu'ici. Cet homme, qu'on a toujours cru si positif, n'était au fond qu'un grand poëte et un mathématicien distingué. Comme poëte, il avait des fantaisies sans limites; comme mathématicien, il enveloppait ses fantaisies d'une apparence de précision et de calcul qui éblouissait le sens commun des imbéciles.

— Tu as probablement raison, dit Quaterquem; mais encore une fois, qui t'a révélé les projets de Napoléon?

— Lui-même, mon cher ami; oui, lui-même, car, outre la note que tu viens de voir, et qui fut écrite par Daru sous la dictée du maître, il en est une plus complète encore et plus secrète, pour laquelle il n'a pas voulu emprunter la main d'un secrétaire. Tiens, lis toi-même. Voici la dépêche à Lascaris, son seul confident. M. de Lamartine, mal informé, a cru que les Anglais avaient saisi les papiers de Lascaris au Caire après sa mort. C'est le consul anglais qui répandit ce bruit à dessein, pour arrêter les recherches; mais ces papiers précieux existent encore. Les voici. Lascaris mourant avait chargé un ami de les porter au gouvernement français; mais cet ami, se voyant surveillé et craignant les piéges de Mehemet-Ali, alors pacha d'Égypte, s'enfuit à Suez, s'embarqua sur un bateau ponté et, ne sachant à qui confier ce précieux dépôt, fit voile vers l'Inde et le remit aux mains d'Holkar lui-même.

La dépêche de Napoléon est si claire, si ferme, si précise, a si bien prévu tous les incidents qui pouvaient survenir, qu'on la reconnaîtrait au style, quand la signature et l'écriture mêmes n'indiqueraient pas le véritable auteur.

— Mais quel usage veux-tu faire des plans de Napoléon?

— Les exécuter, mon cher ami.

— As-tu comme lui douze cent mille hommes à ta disposition?

— J'ai l'Inde, qui semble assoupie, mais qui veille comme un boa constrictor, nonchalamment étendue au soleil et prête à se jeter sur sa proie. Songe que je suis, aux yeux de ces pauvres gens, la onzième incarnation de Vichnou. Depuis deux ans, des milliers de brahmines et de fakirs de toute espèce annoncent sous main aux Indous que Vichnou lui-même s'est incarné pour les délivrer. On fait sur moi des légendes. On dit, et je laisse croire, car il n'y a rien de plus utile, que les balles s'aplatissent et que les sabres s'émoussent en me touchant. Deux ou trois affaires, où j'ai payé de ma personne et dont je me suis tiré avec bonheur, m'ont fait une réputation incroyable. Tu trouveras dans Bhagavapour cent personnes qui jurent m'avoir vu, de leurs yeux vu, jeter des flammes par la bouche et brûler le camp des Anglais. D'autres m'ont vu mettre en fuite, à coups de cravache, toute la cavalerie anglaise. Plus ces histoires sont absurdes, plus on s'empresse d'y croire. Ces pauvres Indous, en quête d'un héros et d'un vengeur, se sont précipités sur moi. Enfin, si les Anglais avaient attendu encore trois ou quatre ans, leur ruine était certaine, car toute l'Inde aurait été en armes et sous mes ordres.

— Oui, mais ils connaissent tes desseins, et ils vont te prévenir. Tu as vu la lettre de ce coquin de Doubleface?

— Celui-là du moins payera pour tous, dit Corcoran. Demain matin, après déjeuner, je te promets un spectacle amusant.

XIII. — DE L'ÉDUCATION ET DES MANIÈRES DE M. WILLIAM DOUBLEFACE, ESQ.

Le lendemain, dès huit heures du matin, Quaterquem fut éveillé par un grand bruit de tambours et de trompettes. Tout le peuple remplissait les rues et les places de Bhagavapour. En même temps, dans la grande cour du palais piaffaient d'impatience les chevaux arabes et turcs de Corcoran.

Quaterquem interrogea l'un des serviteurs.

— Seigneur, dit l'Indou, c'est le maharajah qui donne une grande fête à son peuple.

— De quelle fête veux-tu parler?

— C'est aujourd'hui que nous allons voir pendre l'Anglais.

— Pauvre Doubleface ! dit Quaterquem.

Il s'habilla en toute hâte, pour ne rien perdre du spectacle qui se préparait. Corcoran l'attendait déjà, et le déjeuner était servi. Alice et Sita s'assirent en face des deux amis.

— Ne pourriez-vous pas, en ma faveur, lui faire grâce et le renvoyer à Calcutta? dit Alice. C'est un compatriote, après tout. Et vous, ma chère Sita, ne ferez-vous rien pour ce malheureux qui va périr?

— Vichnou m'est témoin, dit la douce et charmante fille d'Holkar, que j'ai le sang versé en horreur; mais je croirais trahir Corcoran lui-même si je lui demandais la vie de cet assassin.

— Pour moi, dit Quaterquem, qui voudrais voir pendre tous les traîtres de la création, je ne suis pas fâché qu'on commence par celui-là.

— Au reste, ajouta Corcoran, qui s'était tû jusque-là, il lui reste encore une planche de salut. Qu'il s'y accroche, s'il le veut. Qu'il trahisse son gouvernement après m'avoir trahi; une trahison de plus ou de moins, pour un Doubleface, ce n'est rien.

En même temps il ordonna qu'on fît venir le prisonnier.

Doubleface se présenta d'un air fier. Il était suivi de Baber. Tous deux avaient les fers aux pieds et aux mains.

—Vous savez ce qui vous attend? demanda Corcoran.

— Je m'en doute, répondit l'autre.

— Vous savez à quel prix vous pouvez sauver votre vie et même votre liberté?

— Je le sais. Pendez-moi.

— Je suis fâché, dit Corcoran, que vous ayez consenti à faire un pareil métier, car vous êtes un brave.

— Peuh ! dit Doubleface, on fait le métier qu'on peut. Si j'étais né fils aîné de lord, je serais général d'armée, gouverneur de l'Inde, de Gibraltar ou du Canada; je dirais en public des choses dénuées de sens, et je serais applaudi comme un politique de la plus haute volée; je chasserais le renard avec tous les gentlemen du comté, je présiderais tous les banquets, je porterais des toasts à toutes les dames. Mais le sort ne l'a pas voulu. Personne n'a connu mon père. Ma mère m'a élevé, Dieu sait comment, dans les rues de Londres. A dix ans, j'ai été embarqué comme mousse sur un navire qui allait chercher du café et du sucre à l'île Maurice; j'ai fait cinq ou six fois le tour du monde, j'ai appris sept ou huit langues sauvages, et enfin, à bout de tout, ne sachant que faire pour devenir un gentleman, je suis devenu chef de la police à Calcutta. Lord Braddock m'a offert cette mission, je l'ai acceptée. Je savais que je courrais le risque d'être pendu; j'ai joué la partie, je

l'ai perdue. Faites ce qu'il vous plaira. Quant à trahir celui qui m'emploie, non! Il faut avoir la probité de son métier.

— Bien! dit Corcoran. Je suis fixé. Pour toi, ami Baber, je vais t'offrir, aussi bien qu'à cet Anglais, un moyen de n'être pas pendu. A toi d'en profiter.

Et, se tournant vers l'escorte :

— Qu'on les conduise tous deux dans le cirque des Éléphants, dit-il.

Cet ordre fut promptement exécuté.

Tout le monde sait que le cirque des Éléphants, de Bhagavapour, si célèbre dans tout l'Indoustan, a été construit par les ordres et sur les plans du célèbre poëte Valmiki, auteur du Ramayana, et architecte distingué.

C'est une enceinte en briques, parfaitement lisse à l'extérieur, mais qui enferme à l'intérieur un vaste amphithéâtre, assez semblable à ceux des cirques romains. Les places les plus basses et en même temps les plus recherchées du public sont élevées de dix-huit pieds au-dessus de l'arène, qui en est séparée par une seconde enceinte de poteaux énormes et si rapprochés l'un de l'autre, qu'aucun homme, si mince qu'il soit, ne pourrait se glisser dans les interstices.

C'est là que devait avoir lieu, à la grande joie du peuple de Bhagavapour, le combat de Baber et de Doubleface. Le vainqueur, suivant l'arrêt de Corcoran, devait avoir la vie sauve.

Le soleil, resplendissant dans un ciel pur, éclairait cette scène imposante. Tout le peuple de Bhagavapour, assis sur les gradins de l'amphithéâtre, attendait avec curiosité l'ouverture de la fête qui lui avait été promise. Hommes et enfants mangeaient, buvaient et riaient en pensant à la grimace que le malheureux Anglais ne pouvait manquer de faire à son dernier soupir.

Pour calmer un peu l'impatience de la foule, on lâcha d'abord un éléphant sauvage, pris l'avant-veille dans la forêt, et on le plaça entre trois éléphants apprivoisés, dont l'un à sa droite, le second à sa gauche et le troisième par derrière, le poussaient et le frappaient à coups de trompe pour lui enseigner ses nouveaux devoirs. La mine piteuse du pauvre sauvage, ainsi malmené et dressé sous les yeux de quarante mille personnes, était un spectacle étrange et réjouissant. Hélas! pauvre éléphant! il avait été, lui aussi, victime d'une trahison. Une jeune éléphante apprivoisée l'avait, par ses coquetteries, amené dans le piége, et maintenant il excitait la risée des hommes.

Mais on se lassa bientôt de ce vaudeville, et l'on commença à réclamer le drame.

— L'Anglais! l'Anglais! le traître! Baber! Baber! demandèrent mille voix.

Enfin les trompettes retentirent, et Corcoran entra dans l'amphithéâtre, à cheval. A sa droite s'avançait son ami Quaterquem. A sa gauche, Louison et Moustache. Alice et Sita n'avaient pas voulu assister au combat et étaient demeurées dans le palais d'Holkar. Garamagrif, trop sauvage encore pour être lâché en public, les gardait.

Corcoran monta d'un pas lent et majestueux les trois marches qui le séparaient du trône et fit asseoir près de lui son ami. Louison s'étendit à ses pieds d'un air gracieux et ennuyé. Le jeune Moustache se coucha entre les pattes de sa mère.

Au même instant, le maharajah fit un signe, et l'on amena les deux prisonniers devant lui.

— Vous connaissez les conditions du combat, dit-il. Vous n'avez que le choix de les accepter ou d'être empalés.

— Lumière increée des mondes, s'écria Baber en élevant vers le ciel ses mains chargées de chaînes, sublime incarnation de Vichnou, tout ce que ta bouche ordonne sera pour moi comme le Rig-Véda.

Doubleface ne dit rien, mais fit signe qu'il consentait à tout plutôt que d'être empalé.

XIV. — LA MORT D'UN COQUIN.

— Monsieur Doubleface, continua Corcoran, vous avez le poignet solide?

L'Anglais fit un signe affirmatif.

— Vous avez les reins solides?

Même signe.

— Vous connaissez le maniement du sabre?

— Oui, dit encore Doubleface.

— Très-bien, dit Corcoran. Et toi, ami Baber, quelle est l'arme que tu préfères?

— Seigneur, répliqua Baber, ma religion me défend de verser le sang des hommes, mais elle me permet de les étrangler.

— Eh bien, homme pieux, tes désirs et ceux de ce gentleman vont être satisfaits. Qu'on donne à Doubleface un sabre de Damas de la plus fine trempe, et à Baber une bonne corde terminée par un nœud coulant, et que chacun des deux s'escrime aux dépens de son voisin! Surtout, qu'ils n'oublient pas qu'il est maintenant neuf heures du matin, et qu'à dix heures l'un des deux doit être tué, sans quoi ils seront tous deux empalés.

Ce n'est pas sans motifs que Corcoran faisait donner aux deux combattants des armes si différentes. Si le sabre était une arme terrible dans la main de l'Anglais, le nœud coulant n'était pas moins dangereux dans les mains de l'agile et souple Baber, ancien chef des Étrangleurs de Goualior. La lutte était donc incertaine.

Enfin on mit les deux combattants en liberté.

A première vue, on aurait eu peine à deviner quel serait le vainqueur. L'Anglais, haut de cinq pieds huit pouces, robuste, osseux, solidement campé sur ses reins, ressemblait à une tour inébranlable. On lisait dans ses yeux le calme de la force et le mépris absolu de son adversaire. Évidemment il s'attendait à le couper en deux du premier coup de sabre. Ce fut l'opinion de Corcoran lui-même, et tous les Indous, qui haïssaient profondément l'Anglais, furent alarmés en voyant sa contenance impassible et pleine de confiance.

De son côté, Baber n'était pas un homme à dédaigner. Moins grand que Doubleface et plus mince, il paraissait et il était réellement très-inférieur en force physique. Ses bras et ses jambes étaient maigres, sa poitrine étroite et osseuse. Ses yeux mêmes, fauves comme ceux du léopard, exprimaient la ruse plus que le courage; sa ressource principale était une agilité prodigieuse. Il se couchait, se relevait, bondissait comme le tigre, dont on lui avait donné le nom.

Enfin Corcoran regarda sa montre et dit :

— Allez.

A ce signal, les deux adversaires, éloignés environ de cinquante pas, s'avancèrent l'un sur l'autre.

Baber commença l'attaque. Il partit en bondissant et s'élança sur son adversaire, comme s'il eût voulu le prendre corps à corps; mais ce n'était qu'une feinte. Au moment de lancer son nœud coulant, il fit un bond de côté.

Doubleface reçut cette attaque avec sang-froid. Il pivota brusquement sur lui-même, évita le nœud coulant et asséna un coup de sabre épouvantable sur la tête de l'Indou. S'il l'eût atteint, le crâne du malheureux Baber aurait été fendu en deux et, avec le crâne, le nez et le menton; mais Baber n'était pas homme à se laisser surprendre.

D'un saut en arrière il se mit hors de portée, puis il s'enfuit avec la vitesse d'un cerf poursuivi par le chasseur, et fit le tour de l'arène.

Doubleface ne douta plus de sa victoire. Il le suivait de près et allait l'atteindre, lorsqu'un obstacle imprévu l'arrêta dans sa course.

Baber, tout en feignant de fuir et de se laisser atteindre, calculait soigneusement la distance qui le séparait de son adversaire et le regardait par-dessus l'épaule.

Quand il crut le moment venu, il se retourna et lança son nœud coulant.

Doubleface vit venir le nœud et l'évita fort adroitement. La corde, qui devait le saisir et l'étrangler, manqua le but et vint s'enrouler autour de son pied droit. Il tomba.

Aussitôt Baber s'arrêta pour dégager sa corde et la mettre autour du cou de l'Anglais; mais Doubleface se releva promptement et lui lança un second coup de sabre, aussi inutile que le premier.

L'Indou s'était déjà mis hors de portée.

Le combat dura quelque temps sans succès marqué de part et d'autre. L'Anglais, dans un combat corps à corps, eût été d'une supériorité éclatante; mais Baber était insaisissable.

Cependant une demi-heure s'était écoulée déjà. Le soleil montait rapidement sur l'horizon, et la chaleur devenait insupportable. Baber, accoutumé dès sa naissance au climat brûlant de l'Inde, ne paraissait pas en souffrir; mais Doubleface ruisselait de sueur. Évidemment, si le combat se prolongeait encore pendant un quart d'heure, il était certain de sa défaite. Il résolut donc de faire un effort suprême.

— Lâche coquin! cria-t-il, tu n'oses pas m'attendre!

Mais cette insulte ne parut pas émouvoir beaucoup Baber.

— Qui t'empêche de courir? répliqua-t-il.

Au même instant, Doubleface s'élança le sabre nu, l'accula, par deux ou trois feintes bien ménagées, dans un coin de l'enceinte et lui asséna un tel coup de sabre, que tous les spectateurs crurent que la dernière heure de l'Indou avait sonné.

Mais le jongleur était déjà hors d'atteinte; avec la prestesse et l'agilité d'un singe, il avait grimpé le long d'un des poteaux de l'enceinte et, assis à son sommet, regardait tranquillement son adversaire.

Tous les spectateurs applaudirent à ce brillant tour de force. Doubleface, irrité et pressé de décider l'affaire, essaya d'imiter et de poursuivre Baber.

Il prit donc son sabre avec les dents et commença à grimper lui-même le long du poteau.

Mais cette idée lui fut fatale.

Baber, qui l'observait, lança tout à coup le nœud coulant sur le malheureux Doubleface, puis tirant brusquement la corde à lui, il lui causa une si vive douleur, que l'Anglais lâcha prise et resta suspendu en l'air et étranglé.

Ce fut la fin du combat. Tout le peuple de Bhagavapour battit des mains à ce trait d'adresse et de sang-froid, et Baber triomphant traîna son ennemi autour de l'enceinte, comme Achille avait traîné Hector autour des remparts de Troie.

— C'est bien, dit Corcoran. Tu vas avoir ta grâce, ami Baber. Et maintenant, Sougriva, fais enterrer ce pauvre Doubleface. De son vivant, c'était un misérable traître, un espion, le rebut de l'espèce humaine. Il est mort, paix à ses cendres!

Puis il rentra dans son palais, suivi des acclamations du peuple de Bhagavapour, qui admirait sa justice et sa clémence.

Là, sans délai, il écrivit la dépêche suivante :

A lord Henri Braddock, gouverneur général de l'Indoustan, à Calcutta.

« Bhagavapour, 16 février 1860.

« Mylord,

« Les relations de bon voisinage et d'amitié qui ont toujours subsisté et qui, je l'espère, subsisteront toujours entre mon gouvernement et celui de Votre Seigneurie, me font un devoir de vous avertir d'un incident fâcheux qui aurait pu exciter des susceptibilités réciproques; Votre Seigneurie me rendra cette justice, que je n'ai pas ajouté foi à de misérables calomnies, et que j'ai puni le calomniateur comme il le méritait.

« Un certain Scipio Ruskaert, se disant sujet prussien et protégé anglais, muni d'une lettre de recommandation (fabriquée sans doute par un faussaire) de sir John Barrowlinson, est venu me demander aide et protection, sous prétexte d'études scientifiques sur la flore et la faune des monts Vindhya.

« Sur la foi de sir John Barrowlinson, à qui le monde savant doit, je le sais, tant de reconnaissance, mais qui a été en cette occasion la dupe d'un scélérat insigne, j'ai fait à ce Ruskaert l'accueil le plus flatteur et le plus hospitalier, qu'il a payé de la plus noire ingratitude.

« Votre Seigneurie, en lisant la copie ci-jointe de la lettre que ce Ruskaert, dont le véritable nom est, paraît-il, Doubleface, Votre Seigneurie, dis-je, sera sans doute indignée de l'abus qu'un tel misérable a prétendu faire de son nom, et des instructions déshonorantes qu'il a osé prêter à Votre Seigneurie. Je me hâte de dire que mon indignation d'une si lâche calomnie a prévenu le mépris de Votre Seigneurie, et que ce Doubleface, qui, d'ailleurs, n'a pas nié son titre de chef de la police politique de Calcutta, vient de recevoir le châtiment que méritaient son crime et l'usage qu'il faisait du nom respecté de Votre Seigneurie. En d'autres termes, il a été pendu.

« Votre Seigneurie, mylord, pourra lire dans le *Moniteur* de Bhagavapour, que je prends soin de lui faire adresser moi-même, tous les détails de la pendaison. La trahison de Doubleface était si odieuse, et d'ailleurs si bien prouvée par son propre aveu, que je n'ai pas cru nécessaire de suivre en cette affaire les règles ordinaires d'une lente procédure.

« Je dois prévenir Votre Seigneurie qu'on a saisi dans les papiers de Doubleface une liste fort exacte et fort bien faite de toutes les ressources financières et militaires de mon royaume.

« Naturellement je n'ai pas cru nécessaire de joindre cette note si précieuse à la présente dépêche, et je crois que Votre Seigneurie approuvera ma réserve et ma discrétion.

« Sur ce, mylord et cousin, que Dieu vous ait en sa sainte garde.

« CORCORAN, maharajah.

« Donné en mon palais de Bhagavapour, cejourd'hui, 5 février 1860 de l'ère chrétienne, l'an trois cent trente-trois mille six cent neuvième de la dixième incarnation de Vichnou, et de notre règne, le troisième.

— C'est une déclaration de guerre, dit Quaterquem après avoir lu la dépêche, et tes préparatifs ne sont pas faits.

— De toute façon la guerre était inévitable, réplique Corcoran. Tu l'as vu toi-même, leur armée est en marche. Il en sera ce que Dieu voudra. Pardonner à ce coquin, c'était reculer. Je ne me suis soutenu jusqu'ici qu'à force d'audace ; eh bien, je continuerai.

— As-tu des alliés?

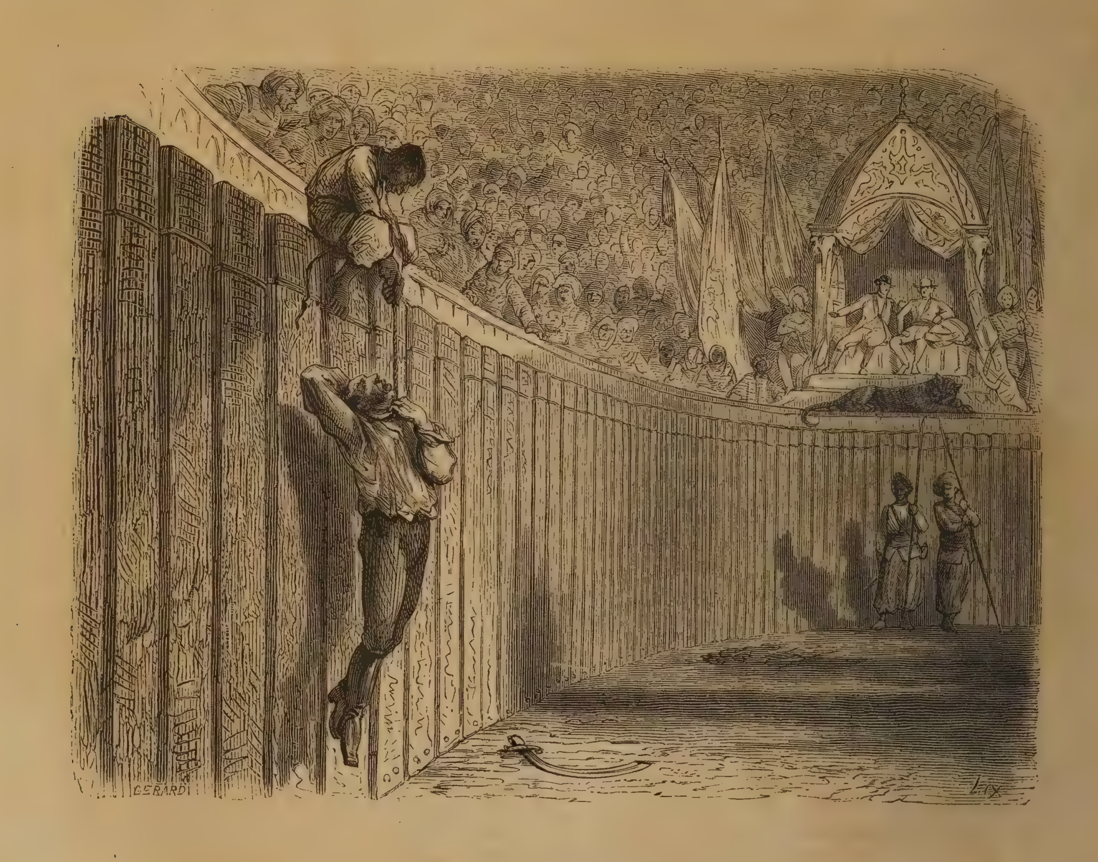
— J'aurais eu toute l'Inde pour moi dans deux ou trois ans. A présent, rien n'est prêt. La dernière révolte des Cipayes a fait fusiller tout ce qu'il y avait de plus énergique et de plus résolu. Il faut attendre une génération nouvelle, ou que ce peuple amolli et épouvanté ait oublié les vieux massacres.

Quaterquem se frappa le front.

— J'ai une idée, dit-il, qui peut te donner avant trois mois un puissant et redoutable allié. Dans ce cas, non-seulement tu seras sauvé, mais tu seras maître de l'Inde.

— Quel est cet allié?

— Parlons bas! dit Quaterquem, parlons bas ; on pourrait nous entendre.



Le duel. Dessin de Lix.

Et il dit tout bas un nom à l'oreille de Corcoran, qui tressaillit.

— J'y ai bien pensé, répliqua le maharajah après un instant de silence; mais il y a si loin! La traversée, aller et retour, durera au moins quatre mois. Et qui envoyer d'ailleurs?

— Tu oublies mon ballon, dit Quaterquem, qui fait trois cents lieues à l'heure, et qui va tout droit, comme une flèche, sans connaître les mers, les fleuves ou les montagnes. Ce soir, nous verrons représenter *Guillaume Tell*. Demain tu auras une audience. Après-demain nous serons de retour. Sougriva et Louison gouverneront le royaume en ton absence

— Il est trop tard, dit Corcoran, mais tu peux me rendre un service signalé Emmène-moi dans ton ballon, et montre-moi le camp anglais et le mien. Fais tes adieux à Sita; je vais faire les miens à Alice. Nous partirons dans une heure... Qu'on appelle Acajou.

— Bien, répondit Quaterquem.

Le grand nègre parut.

— Acajou, dit Quaterquem, prépare le ballon.

Le nègre fit un saut de joie.

— Moi voir Nini et Zozo! Bon maître, massa Quaterquem!

— Acajou, mon ami, nous irons voir Nini et Zozo à la fin de la semaine; aujourd'hui, nous avons d'autres affaires.

ALFRED ASSOLLANT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

DE PARIS A MADRID [1].

NOTES D'UN TOURISTE.



Madrid. Dessin de Bocourt.

V. — COUP D'ŒIL SUR LE PAYSAGE ESPAGNOL.
— LES SITES DE LA GUADARRAMA. — AVILA. — MADRID.

Les premières stations de la route ne présentent rien d'intéressant, pas même celle de Torquemada, dont le nom me fit tressaillir. En entendant ces quatre syllabes, jetées d'un air indifférent par l'employé, je me penchai avidement, croyant voir apparaître à la portière un nouveau drame de M. Victor Hugo. Je n'aperçus, dans le

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

lointain, qu'une petite ville située au milieu d'une plaine, bordée de jardins potagers, de vignes et de quelques bois sans physionomie. Un peu plus loin, nous traversons Venta de Baños, dont la source minérale a eu l'honneur de guérir de la pierre l'illustre Receswinte, monarque des Visigoths.

Après Valladolid, la route, déjà singulièrement pittoresque jusque-là, le devient beaucoup plus encore. Le chemin de fer traverse un splendide décor de mélodrame, qui n'a d'autre tort que d'être infiniment trop prolongé. Le railway circule à travers les montagnes, percées de monstrueux tunnels, côtoie des précipices, et gravit peu à peu les hauts plateaux du Guadarrama. Puis l'aspect change brusquement. A ces défilés de rocs granitiques succèdent de vastes étendues de landes, uniformément semées, à perte de vue, de petits chênes verts trapus et rabougris, qui s'élèvent à peine de quelques pieds au-dessus de terre.

Je commençais à sommeiller, pour me dérober à la monotone obsession de ce spectacle, quand, en rouvrant les yeux, j'aperçus à droite, sur une éminence qui dominait la route, l'enceinte de fortifications d'Avila. Éclairé par un chaud rayon de soleil, on pouvait clairement distinguer du wagon cet hexagone irrégulier percé de neuf portes, dominé par des forteresses et des tours arabes qui passaient au moyen âge pour le chef-d'œuvre le plus grandiose et le plus accompli des Vaubans de l'époque. On dirait une villa sarrasine mise sous verre et précieusement juchée sur une hauteur pour le plaisir du regard. Mais Avila passe comme une apparition, et nous retombons, pour n'en plus sortir, dans les rocs et dans les yeuses.

Deux heures de chemin encore, et le dôme de l'Escurial se dessine tout à coup sur notre gauche. Au milieu de la lumière violente et crue du soleil couchant, pareille à une flamme de Bengale, qui en dessine tous les détails avec une netteté singulière, on aperçoit la morne immensité de ce Béhémoth des palais, singulièrement configuré en forme de gril et présentant l'aspect d'une caserne ou d'un hospice, avec ses immenses galeries en pierres jaunes, et ses grands murs nus, troués en lignes droites par de petites fenêtres sans ornements. Je descends du wagon et, tout en buvant un verre de limonade au buffet, — le buffet de l'Escurial ! — je cherche à me graver ce sévère décor d'opéra dans la tête. Aux abords de la station et derrière les barrières, quelques douzaines de Castillans, portant une loque de manteau en bandoulière, fixent sur nous un œil grave et profond, tandis qu'une maigre Castillane, au teint bistre, aux robes hardiment effiloquées comme celles des mendiants de Callot, nous tend des pastèques d'un geste silencieux et fier.

Il n'y a que cinquante kilomètres de l'Escurial à Madrid : c'est l'affaire de moins d'une heure et demie. Pendant ce trajet, le désert augmente d'horreur. La plaine de Rome n'est rien auprès de la plaine de Madrid. Celle-là est une solitude immense et muette; celle-ci est un lieu sauvage, désolé, sinistre à faire peur.

Quelle fantaisie étonnante d'avoir été mettre la capitale d'un grand royaume en plein désert ! Il est vrai que les choses ont eu le temps de changer d'aspect depuis le déluge, s'il faut croire, avec les Espagnols de la vieille roche, que la fondation de Madrid remonte à peu près à cette époque reculée, et qu'elle a précédé de plus de dix siècles celle de Rome. Mais, sans nous arrêter à cette légende respectable, nous trouverons une explication plus naturelle du fait dans le nom du souverain qui éleva Madrid au rang de capitale. Philippe II, un roi à l'imagination peu riante, devait naturellement choisir pour la première ville de son royaume, comme il avait déjà fait pour son château de plaisance, un site conforme à son caractère et à ses goûts.

Le train arrivait à Madrid à la nuit tombante. L'entrée dans la capitale de l'Espagne n'est pas dépourvue d'un certain pittoresque. La ville s'annonce de loin par deux vastes monuments, qu'on prendrait pour des citadelles, et qui semblent la garder en dominant le chemin de fer : d'un côté, c'est une caserne rouge, juchée sur une éminence, et qui prenait dans l'ombre naissante je ne sais quelle physionomie fantastique ; de l'autre, la masse immense du Palais Royal, un édifice imposant de loin, plus lourd toutefois que majestueux, et qu'il ne faut pas examiner de trop près.

A la gare nous attendaient une foule de véhicules indescriptibles, des formes les plus variées : — fiacres, omnibus, tapissières, berlingots, chars à bancs de physionomie antédiluvienne, près desquels les voitures sans nom exhibées à Paris pendant la grève des cochers pourraient passer pour des types d'élégance et de confortable. Tout cela était attelé de grandes mules fringantes et nerveuses, à pompons rouges, regimbant et piaffant comme des enragées, avec un tintamarre de grelots à briser le nerf du tympan. Je montai dans un omnibus dépenaillé qui eût fait la joie du roi Dagobert, et, au milieu d'un tapage infernal où les grelots servaient d'accompagnement joyeux aux jurements du conducteur, aux claquements du fouet et au retentissement des roues qui rebondissaient sur le pavé avec un bruit de ferrailles, je m'acheminai à travers la ville jusqu'au Grand Hôtel de Paris (*Gran Fonda de Paris*).

La *Fonda de Paris* est située au centre de Madrid, à la Puerta del Sol, dans le quartier le plus élégant et le plus animé. Elle n'a guère que deux ans de date. Ouverte le 15 août 1864, elle était envahie le lendemain par une centaine de journalistes français, invités à l'inauguration du chemin de fer du Nord, qu'elle traita avec une tendresse qu'ils lui ont rendue en réclames. Quinze jours après, la *fonda* était célèbre à Paris, et depuis lors elle est devenue le rendez-vous de prédilection de nos compatriotes.

L'hôtel est vaste, et il a belle mine. Pour trouver une chambre à un seul lit, il fallut grimper au quatrième ; mais je fus bien dédommagé de cette ascension par la large terrasse qui passait devant ma fenêtre, et du haut de laquelle on voit la ville entière se déployer sous ses pieds. Je descendis en hâte à la salle à manger, avalai une couple d'œufs et une côtelette, les deux mets les plus présentables de la cuisine espagnole (précisément parce qu'ils n'exigent pas de cuisine), les arrosai de quelque verres d'un vin jaune qui n'eût pas été mauvais, à ce qu'il me sembla, sans l'abominable senteur de peau de bouc dont il était imprégné, et je me précipitai vers la rue :

— Prenez votre manteau, monsieur, me cria le concierge de l'hôtel, — un ancien journaliste portugais qui a changé de commerce.

Je le regardai stupéfait.

— Ah ! monsieur, reprit-il, on voit bien que vous êtes tout neuf en Espagne, sans quoi ma recommandation ne vous étonnerait pas. La bise qui souffle à travers le Guadarrama vous rendrait pulmonique, et vous expédierait en deux ou trois jours dans l'autre monde.

Croyez-moi, monsieur, surtout si vous êtes nerveux, enveloppez-vous bien dans votre manteau, et ne négligez même pas de vous couvrir la bouche.

La précaution n'était pas superflue, en effet, comme je m'en aperçus aisément au bout de quelques minutes. Le climat de Madrid est terrible pour les poitrines délicates. D'une saison, d'un jour, d'une heure à l'autre, on y éprouve des alternatives incroyables. L'hiver y est rude, l'été cuisant, mais, au milieu des plus intolérables chaleurs, cet air pénétrant, qu'on ne sent pas toujours souffler, trouve moyen de s'insinuer jusqu'à vos poumons. Il m'est arrivé bien des fois, dans mes excursions, d'être en même temps rôti par le soleil et gelé par un petit vent glacial qui me faisait prendre un bain complet de sueur froide. Ainsi m'a été expliqué ce manteau, ployé en bandoulière sur l'épaule gauche, qui est l'un des éléments, et le plus invariable, du costume national.

Je n'eus pas besoin de demander le chemin du Prado. Le flot des promeneurs, et surtout des promeneuses, remontant la *calle de Alcala* avec un grand froufrou de conversations, de robes froissées et d'éventails déployés, m'indiqua aussitôt la direction que je devais prendre. Les promeneurs étaient presque tous en costume parisien, mais toutes les dames, sauf peut-être quelques exceptions invisibles à l'œil nu, portaient la mantille, avec le voile de dentelle formant capuchon, et encadrant les masses de cette magnifique chevelure noire qui couronne la tête des Espagnoles d'un diadème bien autrement riche que les couronnes de clinquant et de carton de nos modistes françaises.

Je suivis lentement le flot, au milieu des glapissements aigus des crieurs de journaux, des marchands d'allumettes en cire et des *aguadores*, qui constituent à Madrid les trois grandes catégories d'industriels de la rue.

Après dix minutes de cette marche à petits pas, j'arrivai au Prado. La fameuse promenade illustrée par Musset et les romantiques s'étend à droite et à gauche de la rue d'Alcala. Une foule énorme, mais tranquille et presque silencieuse, parcourait les larges allées, bordées de milliers de chaises où s'étalaient les toilettes les plus séduisantes, entre un double cordon d'*aguadores* installés avec leurs rangées de grands verres, leurs *cantaros* de terre blanche, leurs comptoirs enluminés et décorés de boules de cuivre. La première impression fut toute en faveur du Prado ; mais, hélas ! il gagne beaucoup à être regardé le soir, « sous l'obscure clarté qui tombe des étoiles » et des becs de gaz, lorsque l'affluence de la société élégante, le roulement des voitures, les annonces des marchands jettent sur la nudité de cette maigre promenade un vernis de mouvement et de vie. Je l'ai revu le lendemain et les jours suivants en plein midi : qu'il était déchu ! Des fantômes d'arbres, brûlés du soleil, jaunes et hâlés, versent à grand'peine un mince filet d'ombre sur un sol nivelé et battu. Pour peu qu'on les regarde de près, les huit fontaines monumentales élevées par les soins de Charles III ne perdent guère moins de leur première apparence que la promenade elle-même.

C'est le charme des soirées de Madrid dans la belle saison qui fait le charme principal du Prado. J'y restai jusqu'à près de onze heures du soir, allant dans toute l'étendue de la vaste promenade, revenant de préférence au *Grand Salon*, surtout à cette partie, un peu plus ombreuse, à laquelle on a donné le nom de *Paris*, et qui est le rendez-vous de la belle compagnie, regardant passer pêle-mêle tous les rangs de la population confondus : la femme du monde avec son éventail de soie et sa mantille de dentelle, le dandy en paletot de Dusautoy, le bourgeois en manteau brun, le *mozo* avec sa corde enroulée autour de l'épaule, l'*arriero* en chapeau andalous et en veste d'astracan, la faubourienne au foulard sale noué sous le menton, la *gitana* à la jupe voyante, et çà et là quelques débris d'un type aujourd'hui presque complétement disparu, de la *manola* au pied leste, à l'œil petillant, chaussée de bas rouges, et la longue tresse de ses cheveux traversée par un énorme peigne d'écaille.

De dix en dix pas, dans les allées latérales, les petites filles dansaient en rond, jetant à l'écho des chansons auxquelles la fière sonorité de la langue espagnole prêtait un charme étrange, et tout près de là, le *Cirque du prince Alphonse* remplissait les airs du fracas de son puissant orchestre, tandis que dans les rues environnantes retentissaient les grelots joyeux des mules lancées à toute volée.

En revenant à l'hôtel, j'entrai au café Suisse, l'un des principaux de Madrid, pour y savourer un verre de limonade à la glace. C'est une boisson délicieuse, une sorte de gelée, mi-solide, mi-liquide, d'une saveur exquise, qui est propre à l'Espagne. On l'aspire à l'aide de longs chalumeaux en pâte légère (*barquillos*), qui s'imbibent de la généreuse liqueur en lui livrant passage, et qu'on dévore ensuite quand ils en sont bien imprégnés. Le café était rempli de consommateurs muets, et le silence n'était troublé de temps à autre que par le bruit de deux mains frappées l'une contre l'autre pour appeler le garçon : telle est la mode des cafés de Madrid, mode en harmonie avec toutes les habitudes d'un peuple taciturne, pour qui semble avoir été fait le proverbe oriental : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

Je dormis parfaitement, grâce à la précaution hygiénique prise par le propriétaire du Grand Hôtel de Paris, qui n'admet que des lits en fer dans ses chambres. Le lendemain, j'étais sur pied dès l'aube, et je me remettais intrépidement en marche par les rues de la ville.

Madrid a peu de physionomie. Figurez-vous quelque chose comme le faubourg Montmartre ou la rue des Jeûneurs, avec des enseignes espagnoles aux magasins. L'article de Paris trône à toutes les devantures. Les éventails mêmes, — l'article local par excellence, — y viennent en droite ligne de la rue Saint-Martin. Il m'a semblé que le commerce y était presque nul, et que les marchands se résignaient parfaitement à ce *marasme* des affaires. Vous les voyez fumant leur cigarette avec nonchalance dans leurs boutiques vides, ou bayant aux corneilles sur le seuil. Çà et là, je rencontre d'immenses pancartes blanches annonçant une *gran liquidacion*, toujours à l'instar de Paris. Le directeur de la Halle aux habits reconnaîtrait lui-même, à ce trait d'imitation intelligente, qu'il n'y a plus de Pyrénées. Mais les *grandes liquidations* semblent laisser le chaland parfaitement insensible.

La foule qui circule par les rues n'a pas cet air affairé du piéton parisien, qui semble toujours courir, comme s'il était poursuivi par un sergent de ville, ou par un voleur ; elle va doucement et lentement : on dirait qu'elle n'a rien autre chose à faire qu'à se promener. Les Espagnols sont un peuple sage, qui ne se crée pas des soucis inutiles et sait jouir tranquillement de la vie. La beauté du climat leur permet de réduire

le confortable à sa plus simple expression; leur sobriété extraordinaire les rend insensibles aux jouissances habituelles de la richesse : ayant peu de besoins, il leur suffit de peu d'efforts pour les contenter.

Je prends au hasard quelques rues à droite et à gauche. La *carrera de San Geronimo,* qui aboutit à la *Puerta del Sol,* et qui compte parmi les plus belles de Madrid, me conduit devant la maigre colonnade servant de vestibule au palais des Cortès, que garde, au milieu d'un square peu grandiose, une statue de Cervantes, dont l'artiste n'a pas osé faire un manchot. En revenant en arrière, je tombe sur une grande place entourée d'arcades, qui me paraît avoir un peu plus de caractère : c'est la *Plaza Mayor*, qui joue dans l'histoire du vieux Madrid le même rôle que la place de Grève dans l'histoire du vieux Paris. Là avaient lieu les auto-da-fé et les exécutions de tout genre, les fêtes publiques, les carrousels, les *corridas*; là aussi on jouait les pièces religieuses et nationales de Lope et de Calderon. La statue équestre de Philippe III décore le milieu de cette place, moins remarquable par son architecture que par ses souvenirs, et l'on voit sur une des faces le vaste édifice de la *Panaderia,* avec son portique de granit, ses trois étages surchargés d'ornements bizarres, ses deux tours pyramidales ; enfin le balcon historique du haut duquel se promulguent les lois, et qui sert de tribune à la famille royale pour les fêtes publiques données sur la Plaza Mayor.

J'entre, en passant, dans toutes les églises que je rencontre. Pas une ne mérite les honneurs d'une description. Elles semblent jetées dans le même moule, et reproduisent à satiété ces ornements de mauvais goût, ces lourdes arabesques, ces immenses retables dorés, que nous avons déjà remarqués ailleurs. J'ai rarement vu capitale aussi pauvre en monuments que Madrid. On en est réduit à signaler les portes, particulièrement celles d'Alcala et de Tolède, qui sont des espèces d'arcs de triomphe flanqués de colonnes et décorés de sculptures. Les véritables monuments de la ville, ce sont ses fontaines. Depuis que je ne sais plus quel canal lui amène à flots l'eau que le Manzanarès, ce fantôme de fleuve, est impuissant à lui fournir,— et une eau exquise, savoureuse, qui se boit comme un nectar, — Madrid, dans l'exaltation de sa joie, a élevé des fontaines sur toutes ses places et dans toutes ses rues.

Malgré la chaleur torride, j'essayai de prolonger ma promenade jusque dans l'après-midi. L'air était en feu, et le pavé brûlant renvoyait les rayons du soleil comme une plaque rougie au four. Les rues étaient désertes, et du côté de l'ombre les gens du peuple faisaient la sieste, tranquillement étendus au travers des trottoirs. La police a le bon esprit de ne point tracasser ces dormeurs de la rue, qui se multiplient surtout aux approches de la nuit, et les passants prennent toutes les précautions possibles pour ne les point écraser. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il n'y a rien autre chose à faire à Madrid, pendant l'été, à deux heures de l'après-midi. Je ruisselais, comme si l'on m'eût trempé dans une fontaine; mes tempes battaient, et il me semblait à chaque instant que mon paletot allait prendre feu. J'allai me jeter sur mon lit, où un sommeil de plomb, troublé de rêves fiévreux, me tint écrasé jusqu'au soir. Quand je me levai, je chancelais comme un homme ivre, et il me fallut plonger à plusieurs reprises ma figure dans une cuvette d'eau fraîche pour achever de rétablir mon équilibre matériel et moral.

En dehors de la promenade et des cafés, les soirées, à Madrid, n'offrent pas de grandes ressources aux voyageurs. Les théâtres y sont assez rares, et ils n'étaient pas tous ouverts au moment de mon séjour. Le Théâtre-Royal prenait ses vacances. La *Plaza de Toros,* veuve de ses exercices ordinaires, n'exhibait que les danses de corde d'une dame qui se qualifiait elle-même sur l'affiche « rivale de l'illustre Blondin. » Je rêvais de me glisser à la *Zarzuela*, qui est l'Opéra-Comique de Madrid, et de me mettre à la recherche du *fandango* et du *boléro* indigènes; mais le concierge m'apprit obligeamment que c'étaient là des marchandises d'exportation, comme le cuir de Cordoue, les lames de Tolède, et que les danseurs espagnols ne se trouvaient plus qu'à Paris.

Restaient le Cirque, pour lequel je ne me sentais pas d'attraits; le Jardin de Price, qui est le Château-Rouge de l'endroit; les Champs-Élysées, où l'on donnait justement ce soir une magnifique *funcion,* avec grand concert, tours de physique, illuminations, ballons, etc. ; enfin le Théâtre Rossini, qui est le Théâtre-Italien de Madrid, et qui se trouve lui-même enclavé dans l'établissement des Champs-Élysées.

C'est à partir du soir que le mouvement des voitures, suspendu pendant presque tout le jour, sauf aux alentours des gares, reprend à Madrid. La ville a des voitures de place à un franc, mais pas d'autres omnibus que ceux des chemins de fer. Seulement, dès qu'arrive la nuit, des véhicules extraordinaires, du temps du roi Boabdil, viennent attendre aux portes des hôtels les voyageurs qui veulent se rendre au spectacle ou aux jardins publics. Nous nous empilâmes une douzaine dans une espèce de tapissière mal capitonnée et encore plus mal suspendue, et nous partîmes au galop, avec un grand bruit de ferrailles et de vitres en danse, vers les *Campos Elyseos,* situés tout au bout de la ville, par delà le Prado et la porte d'Alcala.

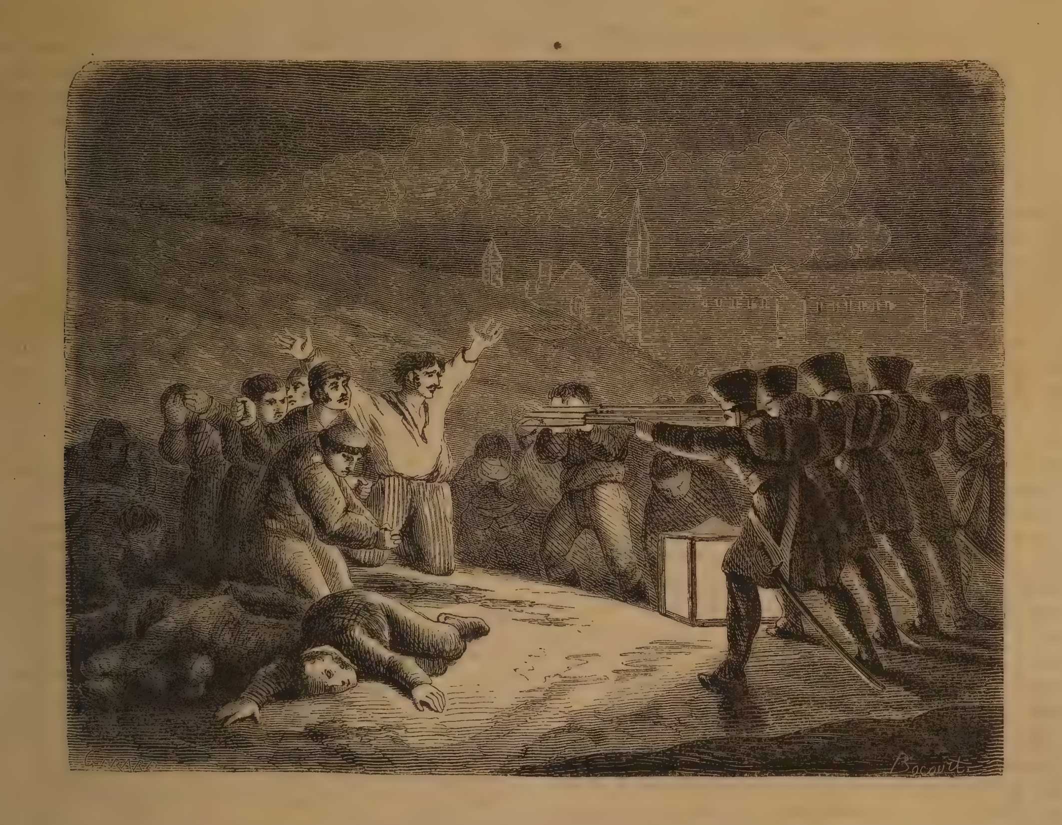
On paye d'abord l'entrée des Champs-Élysées. Une fois dans le jardin, on y trouve des industriels qui tiennent une véritable Bourse de billets. Le prix subit des variations considérables, suivant les demandes et la composition de l'affiche. Il faut marchander et se débattre comme une ménagère à la halle, sous peine d'être indignement volé. La salle est charmante, — simple et gaie comme pourrait l'être le théâtre d'une maison de campagne. Les spectateurs y sont assis au frais sur des chaises de jonc tressé; on entre et on sort suivant son bon plaisir. Les Champs-Élysées tiennent lieu de foyer, et, pendant les entr'actes, vous pouvez vous promener dans un jardin charmant, ou, assis devant un verre de limonade, contempler la foule qui passe, écouter le tintamarre du concert, regarder partir les fusées et les chandelles romaines.

C'est, d'ailleurs, de ce côté de la ville, c'est-à-dire aux alentours du Prado, que sont accumulés la plupart des divertissements, des curiosités, des spectacles et des promenades de Madrid. Il m'a fallu trois ou quatre jours de suite pour les visiter en détail; mais on me permettra, pour la commodité et la rapidité de la description, de les réunir en bloc.

Le Musée, à lui seul, demanderait au moins une semaine de visites assidues. Je fais assez bon marché du monument, malgré ses arcades, ses statues, ses bas-reliefs, et sa longue colonnade d'une certaine mine, précédée de jardinets qui ne sont point déplaisants. Mais, à l'intérieur, que de chefs-d'œuvre,

que de perles rares! Il y en a là de toutes les écoles : de l'école hollandaise, des Wouwermans, des Brauwer et des Van Ostade, un Rembrandt de qualité moyenne, et un *Triomphe de la Mort*, de Jérôme Bosch, d'un effet saisissant; de l'école flamande, huit Jordaëns hors ligne, les uns pleins de verve et de vigueur burlesques, les autres d'un caractère et d'une fierté de touche admirables; cinquante tableaux de Breughel de Velours, qui sont la *fleur des pois* de ce charmant artiste; soixante-deux de Rubens, c'est-à-dire le double du Louvre; des portraits et des tableaux d'histoire où Van Dyck apparaît aussi beau qu'en Flandre, et des Teniers en si grand nombre, qu'on finit vraiment par s'en lasser. Les écoles allemande et française ne sont pas représentées très-richement; mais l'école italienne, dans toutes ses variétés, y montre une des plus admirables collections de chefs-d'œuvre des musées de l'Europe : les Guide, les Guerchin, les Albane, les André del Sarte, les Sébastien del Piombo, etc.; au-dessus d'eux, Corrége et Léonard de Vinci; au-dessus de tous, Raphaël, ont là beaucoup de leurs plus belles toiles. L'école vénitienne tient le premier rang dans ces trésors de l'art italien, avec les vingt-cinq tableaux de Véronèse, les trente-quatre du Tintoret et surtout les quarante-trois du Titien, la plupart de premier ordre, et dont l'éclatant coloris défie toute description.

Quant à l'école espagnole, je renonce à la passer en revue. Il suffira de dire que ceux qui croient le mieux connaître Murillo ont encore beaucoup à apprendre sur son compte, s'ils ne l'ont pas vu à Madrid, et que là seulement il est possible d'apprécier Velasquez à sa juste valeur. Velasquez a été, pour moi comme pour bien d'autres, la grande révélation du musée madrilène. Jamais aucun tableau au monde, pas même ceux de Rembrandt, ne m'a produit une impression plus saisissante que ses *Buveurs* et ses *Filandières* : c'est du réalisme, mais relevé dans la première toile par une exécution spirituelle et puissante, par une vie intense et je ne sais quel accent de personnalité robuste; dans la seconde, par des prodiges de lumière et de perspective qui donnent à cette chambre obscure, où des femmes du peuple s'occupent aux travaux de leur métier, l'éblouissement d'une vision des *Mille et une Nuits*.



Le 2 Mai, d'après Goya. Dessin de Bocourt.

Après Velasquez, nul artiste ne m'a plus intéressé, au Musée de Madrid, que Goya, le dernier représentant de la peinture espagnole; il n'est guère connu chez nous que par les fantastiques eaux-fortes où il a épanché la verve désordonnée de ses *Caprices*. Goya a peu laissé de tableaux achevés; mais ses furibondes ébauches témoignent du plus vigoureux tempérament, et, bien que le dessin en soit souvent incorrect, la couleur terne et noire, on n'y reconnaît pas moins la griffe du lion. Je ne sais rien de plus original et de plus charmant que son portrait de Marie-Louise, femme de Charles IV, à cheval, en uniforme de colonel des gardes; rien de plus fougueux que la *Révolte de Madrid*, rien de plus poignant que son *Deux Mai*.

Le 2 mai 1802 est une date fameuse en Espagne. Je n'ai pas à raconter ici cette révolte de Madrid, où le patriotisme espagnol s'emporta à d'abominables

excès. Un des épisodes restés les plus vivants dans la mémoire du peuple, c'est celui de ces trois officiers d'artillerie qui, dans une lutte intrépide contre une colonne française, furent enveloppés par le nombre et massacrés jusqu'au dernier, avec les quelques hommes déterminés qui combattaient à côté d'eux. A la porte du Musée, dans un enclos funèbre planté de cyprès, s'élève un obélisque à la gloire de ces héros morts pour la patrie. Le tableau de Goya est un monument d'une éloquence bien autrement saisissante. L'artiste a choisi le moment où cette poignée de braves, cernés de toutes parts et acculés, sont mis en joue par les soldats français. En face des fusils se dresse comme un spectre, un Espagnol en manches de chemise, la poitrine nue, les bras levés au ciel, et se jetant au-devant de la mort dans une farouche et grandiose exaltation de patriotisme. Ses compagnons se serrent autour de lui en un groupe compacte, varié par toutes les expressions de la fureur et du désespoir. Ce sont des gens du peuple, avec d'énormes mains calleuses et des têtes de bouledogues; mais il semble qu'à chacun d'eux le pinceau de Goya ait allumé une auréole au front. En regardant cet admirable et effrayant tableau, peint en dehors de toutes les traditions d'école, brossé furieusement avec un balai, et qui ne ressemble à rien de connu, je sentais le frisson dont parle Job me passer à travers le corps, et « le poil de ma chair se hérisser d'horreur. »

Pour achever de connaître Goya, il faut aller voir les spirituelles et vives esquisses que possède de lui l'Académie de San Fernando, qui est l'école des Beaux-Arts de Madrid. Là aussi, d'ailleurs, au milieu d'une multitude de médiocrités, on trouvera des Rubens, des Quentin Matzis, des Ribera, d'admirables moines de Zurbaran, et de Murillo trois ou quatre chefs-d'œuvre qui dépassent peut-être ceux même du Musée, — entre autres une *Sainte Élisabeth soignant les teigneux*, où le grotesque se marie au style le plus noble dans un ensemble d'une hardiesse et d'une vérité singulières, et où la pureté du dessin, la justesse des expressions, la profondeur du sentiment l'emportent encore sur la magie de la couleur.

Malheureusement la sculpture espagnole est loin d'atteindre à la même hauteur. Dans les promenades et sur les places publiques, au Prado, au Buen-Retiro, à la Plaza d'Oriente, espèce de grand square circulaire qui précède le Palais royal, vous tomberez au milieu d'une population grimaçante de statues qui n'ont absolument rien d'artistique, presque rien d'humain. Ce n'est pas là qu'il faut étudier la sculpture espagnole: c'est dans les admirables boiseries des cathédrales, où Berruguète, un artiste universel, a déployé toutes les fantaisies de son génie abondant et bizarre. C'est au Musée de Valladolid, où l'on a recueilli et groupé quelques-unes des meilleures productions de Juan de Juni, surtout de Hernandez, le plus excentrique et le plus curieux de tous ces curieux et excentriques artistes.

Le Buen-Retiro, que je viens de nommer, et qui touche presque au Prado, est une des plus charmantes promenades de Madrid, et on ne l'accusera pas d'avoir usurpé son nom, comme tant d'autres qui, malgré les promesses de leur étiquette (*Delicias*, *Virgen del Puerto*, *Florida*), sont du plus maigre et quelquefois du plus triste aspect. On y monte, du côté de la porte d'Alcala, par un long sentier, et on y pénètre par la cour d'une espèce de caserne sale et délabrée, vestibule très-indigne de ce magnifique jardin. Une ample avenue, encadrée de haies épaisses et plantée de beaux tilleuls, conduit à un vaste étang, derrière lequel s'étend le parc réservé de la reine, avec ses perspectives variées et la profusion d'ornements, de lacs, de chaumières, de fontaines, de montagnes artificielles dont il est rempli.

Il ne manque guère au Buen-Retiro que deux choses: de la mousse et de l'herbe. Il paraît que le sol de la Péninsule est avare de ces produits naturels.

Je crois qu'on me dispensera aisément de décrire le Musée d'artillerie et le cabinet topographique du Buen-Retiro. Malgré la recommandation des *Guides*, j'ai peu vu le premier et je n'ai pas vu du tout le second. Le pavillon rustique construit en rondins, et le chalet avec son étable garnie de chèvres empaillées, de troupeaux en pierre, d'automates qu'on met en jeu avec un prodigieux tapage de roues, de poulies et de ressorts, sont des monuments du plus burlesque mauvais goût, qui seraient tout au plus à leur place dans un jardin mécanique hollandais.

En revenant, je suis entré au Jardin botanique et zoologique. Ah! le triste jardin! comme il fait peu d'honneur à son directeur et à ses surveillants! Sauf quelques endroits assez beaux et presque soignés, c'est l'image même de la négligence et de l'abandon.

Cependant, de temps à autre, une inquiétude vague me traversait l'esprit. J'étais déjà depuis plusieurs jours à Madrid; j'avais parcouru la ville en tous sens, et je n'avais pont encore aperçu le Manzanarès. Les mauvaises plaisanteries qui ont couru de tout temps sur ce malheureux fleuve me revenaient à la mémoire. Je me souvenais du mot de Cervantes, qui l'appelait « un ruisseau ambitieux aspirant au rôle de rivière; » de celui de Tirso de Molina, prétendant qu'il n'avait de cours qu'en hiver, à l'exemple de la Faculté de Salamanque; de celui d'Alexandre Dumas fils, qui, après avoir bu la moitié d'un verre d'eau au théâtre de Madrid, tendit le reste à son compagnon en lui disant: « Portez-le au Manzanarès; ça lui fera plaisir; » de celui de cet ambassadeur, qui préférait le Manzanarès à tous les autres fleuves, parce qu'il était navigable en voiture et à cheval. J'avais lu dans la légende de Don Juan que ce roi des séducteurs avait un soir allumé son cigare à celui du diable, qui se promenait sur l'autre rive, et dans le *Guide-Joanne*, ce viatique des voyageurs, qu'on accusait la municipalité de Madrid d'avoir vendu la rivière pour payer les ponts. Fallait-il croire que, jaloux de justifier sa réputation, le Manzanarès avait fini par disparaître complétement, pompé jusqu'à la dernière goutte par le soleil brûlant qui me dévorait? Le portier de l'hôtel, interrogé, me rassura; il m'apprit que le Manzanarès coulait tout à fait à l'autre extrémité de la ville, par delà les dernières portes, dans les parages lointains des embarcadères. Mais je ne pouvais quitter Madrid sans l'avoir vu. Je pris bravement une voiture, et je donnai l'adresse au cocher, qui la reçut avec une gravité parfaite.

Vingt minutes après, la voiture s'arrêtait sur le pont de Ségovie, — un pont de neuf arches, s'il vous plaît! Soit flatterie, soit condescendance, les édiles de Madrid ont fait galamment les choses. La lorgnette en main, je regardai longuement. Au premier abord, je ne distinguai qu'un lit très-large et très-ensablé; mais d'eau, pas un atome. Néanmoins, à force de persévérance, et en suivant les indications du cocher, qui, du manche de son fouet, dirigeait mes recherches, je finis par décou-

vrir très-nettement une flaque d'eau, puis une autre, puis un mince filet coulant entre deux pierres. Au signe d'interrogation que je lui fis : *Si, señor,* répondit le cocher, majestueux comme un grand d'Espagne.

C'était bien, en effet, le Manzanarès. Je descendis sur la rive et la longeai patiemment, en lorgnant toujours. Au bout de cinq cents pas, j'arrivai à une cabane, grande à peu près comme la chambre à coucher d'un appartement parisien. Sans songer, je poussai la porte. Un Ibérien en manches de chemise, qui fumait sa cigarette à l'intérieur, m'accueillit d'un air encourageant. J'étais dans un des établissements de bains froids du Manzanarès!

Figurez-vous une petite salle à peine éclairée, mystérieuse et calme comme un réduit, avec un carré d'eau limpide, des nattes sur le plancher et deux ou trois cabinets dans un coin. Cette pénurie de cabinets ne s'explique pas seulement par la pénurie du Manzanarès et par celle des clients, qui en est la suite, mais par l'usage tout patriarcal de se baigner sans costume.

Le propriétaire de l'établissement vit que j'hésitais, et il devina assurément la cause de mon indécision, car, se levant sans mot dire, il retroussa la manche de sa chemise jusqu'à son épaule, et plongea son bras tout entier, — tout entier! — dans la rivière, en me jetant un coup d'œil de triomphe. Après cette épreuve concluante, je ne pouvais plus reculer. Je me passai donc l'orgie d'un bain dans le Manzanarès, avec de l'eau jusqu'aux genoux. En m'accroupissant, j'en avais jusqu'à la ceinture. J'ai acquis le droit de dire que le Manzanarès a été calomnié. Puisse l'histoire enregistrer cette réhabilitation!

Ce fut pendant que je me livrais aux charmes d'une ablution si inespérée, que la pensée de mon ami, éloignée jusque-là par la curiosité et l'agitation des premiers jours, vint me traverser le cœur comme un remords. Que devenait-il, tandis que je m'abandonnais ainsi aux délices de Capoue? Peut-être m'attendait-il tout botté et prêt à partir, maudissant mon retard, et tremblant pour sa place et pour son feuilleton. Peut-être, car l'imagination va vite et loin, se mourait-il dans la solitude glaciale de sa chambre d'auberge! Et moi, ingrat ami, je prenais un bain dans le Manzanarès! Le rouge de la confusion me monta tellement au visage, à la pensée de cette trahison des devoirs les plus saints, que le propriétaire de l'établissement eut un moment la pensée inouïe que j'allais me noyer. Je pris à peine le temps de me rhabiller, je courus à l'hôtel comme une flèche, et là, avec la collaboration du fidèle portier, qui continuait à me témoigner les sentiments les plus confraternels, je rédigeai la dépêche télégraphique suivante :

« A M. le propriétaire de la Fonda Raffaëlla, Burgos. — Qu'est devenu voyageur français, malade, du numéro 8? Lui m'attendre. J'arrive. Réponse bureau restant, Escurial. »

La dépêche partie, je bouclai ma valise, et j'allai faire un dernier tour sur la Puerta del Sol et les rues circonvoisines. A force de recherches chez les marchands d'éventails, qui fourmillent dans la *calle de la Montera*, je finis pas en découvrir un (je parle de l'éventail et non du marchand) sur lequel était représentée une superbe *corrida*. J'y joignis une paire de jarretières rouges dont chacune portait un vers du *Romancero*. J'ai appris depuis que ces deux objets sortaient des fabriques de Bayonne.

A trois heures de l'après-midi, je quittais Madrid, et avant quatre heures et demie le train me déposait à la station de l'Escurial.

V. FOURNEL.

(La fin prochainement.)

MISÈRE ET PAUVRETÉ.

LÉGENDE FLAMANDE (1).

I

Notre-Seigneur Jésus-Christ et saint Pierre allèrent un jour se promener aux environs de Bergues-Saint-Winoc, une fort jolie ville du pays de Flandre. Ils étaient vêtus plus que simplement, comme gens dont la position est faite et qui ne tiennent pas à jeter de la poudre aux yeux du vulgaire. Chemin faisant, l'âne qu'ils montaient tous les deux perdit un de ses fers; au moment où ils s'en aperçurent, les voyageurs se trouvaient devant la forge de Pierre Lambrecht, que tout le monde dans la contrée appelait Misère, parce qu'il n'était pas riche. Le forgeron était en train de travailler de son dur métier, sans autre compagnie que celle de son chien, Pauvreté, qui venait de temps en temps lui lécher les mains et lui dire, de ses grands yeux mélancoliques :

— Courage, maître; la vie que tu mènes est rude, mais ton fidèle ami Pauvreté t'aime bien.

(1) Les légendes du Nord aiment d'ordinaire à mettre Jésus-Christ en scène, attendu, disent-elles, que le Sauveur a longtemps habité les Flandres. *Misère et Pauvreté* est une des plus touchantes et des plus naïves traditions du pays flamand, ce pays religieux par excellence. (*Note de la Rédaction.*)

Notre-Seigneur Jésus-Christ demanda au forgeron s'il voulait ferrer son âne.

— Entrez et asseyez-vous, dit-il, je vais vous servir tout de suite.

Notre-Seigneur et saint Pierre s'assirent, et Misère ferra l'âne avec un fer d'argent, pendant que Pauvreté se laissait caresser par les étrangers, ce qui était une grande preuve d'estime.

— Combien vous dois-je? demanda Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsque l'ouvrage fut terminé.

— Rien, répondit le forgeron, qui croyait avoir affaire à plus pauvre que lui.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui sait tout, avait naturellement lu dans la pensée de Misère.

— Puisque vous êtes si bon et si généreux, dit-il, je vous permets de faire trois souhaits.

— Bien, dit Misère, sans manifester le moindre étonnement, et il se mit à réfléchir à ce qu'il demanderait.

— Il va choisir le ciel, pensa saint Pierre.

— D'abord, reprit Misère, je désire que tous ceux qui viendront s'asseoir désormais dans mon grand fauteuil ne puissent se lever sans ma permission.

— Accordé, dit Notre-Seigneur.

— En second lieu...

— Choisis le ciel, dit saint Pierre à haute voix, cette fois, en tirant le forgeron par la manche de son habit.

— Laissez, fit Misère, qui n'aimait pas à être dérangé quand il réfléchissait... En second lieu, continua-t-il après un instant de silence, je voudrais que ceux qui



Jésus-Christ et saint Pierre à la forge de Misère. Dessin de Bertall.

grimperaient au haut d'un noyer qui s'élève dans mon jardin ne pussent plus en descendre sans ma permission.

— Accordé, dit Notre-Seigneur.



Le diable dans le fauteuil. Dessin de Bertall.

— En troisième lieu...

— Choisis donc le ciel ! s'écria saint Pierre avec une certaine véhémence.

— En troisième lieu, reprit Misère sans l'écouter, j'ai ici une petite bourse en cuir, je veux que tout ce qui y entre n'en puisse sortir sans ma permission.

— C'est bien, tout sera ainsi que vous le désirez, dit Notre-Seigneur.

Et, souhaitant le bonjour à Misère, il partit avec son apôtre saint Pierre, qui ne dissimulait pas son mécontentement.

II

Quelques mois après la visite de Notre-Seigneur, les temps étaient durs, le forgeron tomba dans une misère si grande, qu'on lui eût alors donné son nom, s'il ne l'avait eu déjà. Il avait employé son dernier morceau de fer et jeté sa dernière croûte de pain à Pauvreté. La nuit noire venait ajouter encore à la tristesse de cette forge sans vie. Il déposa son marteau dans un coin et s'assit à califourchon sur son enclume ; il regrettait amèrement de ne pas s'être fait donner un peu d'argent, plutôt que d'avoir formé ces trois souhaits, qui ne lui avaient été d'aucune utilité. Pendant qu'il était perdu dans une immense rêverie, on frappa à sa porte.

— Entrez ! cria-t-il sans se déranger.

On leva le loquet et un homme, petit de taille et courbé par l'âge, entra dans la forge.

— Misère, vous paraissez triste, dit-il.

— Oui, répondit le forgeron ; on le serait à moins. Autrefois j'étais riche, et aujourd'hui je suis pauvre.

— N'est-ce que cela ? c'est un malheur qui n'est pas sans remède ; il m'est aisé de vous rendre aussi riche que la mer est profonde.

— Si vous pouviez faire cela, je vous considérerais comme le premier des hommes.

— Je le puis, mais à une condition : c'est que, dans dix ans, vous me donnerez votre âme.

— Que faut-il faire?

— Signer votre nom au bas de ce parchemin avec votre sang.

— Volontiers, s'écria le forgeron. Plutôt vendre mon âme au diable que de croupir toute ma vie dans la gêne.

Et il donna du poing contre l'enclume, en fit sortir quelques gouttes de sang et signa. Le petit vieillard prit le parchemin et s'éloigna en ricanant.

III

Misère avait de l'argent autant qu'il en voulait. Tous les matins il remplissait ses poches. Il mangeait, buvait et chantait le jour, le soir et la nuit, et le lendemain il recommençait. Tout le monde lui souriait depuis que la fortune lui avait souri. Mais son bonheur était trop complet pour pouvoir durer; les dix ans passèrent bien



Les diables dans la bourse de Misère. Dessin de Bertall.

vite, et le diable revint à la forge sous la forme du petit vieillard, pour emporter l'âme de Misère.

— Asseyez-vous dans mon grand fauteuil, dit le forgeron, lorsqu'il eut introduit Satan; vous devez être fatigué, votre voyage est long. Vous ne serez pas fâché de vous réconforter un peu; j'ai là un excellent jambon et de la forte bière de mars dans ma cave.

IV

Le diable s'assit, allongea sa jambe boiteuse, et sentit bientôt un certain bien-être se répandre dans tous ses membres. Pendant qu'il se prélassait dans le fauteuil, en rêvant au merveilleux jambon et à la bière mousseuse, Misère était allé prendre dans sa forge une verge en fer, avec laquelle il entra en sifflant un air connu.

— Avant de manger du jambon, dit-il d'un ton goguenard, nous avons à causer d'autres petites affaires.

Et il se mit à frapper si violemment sur le dos de Satan, que celui-ci en devint bleu et gris. Le pauvre diable, grinçant des dents, voulut se lever et saisir Misère; impossible : il était comme collé au fauteuil.

— Délivrez-moi! cria-t-il.

Le forgeron frappait toujours.

— Délivrez-moi, de grâce!



Misère et Pauvreté à la porte du paradis. Dessin de Bertall.

Le forgeron frappait de plus belle.

— Délivrez-moi, je vous accorde encore dix ans.

— Voilà enfin une parole conciliante. Je ne vous frapperai plus; mais, avant de vous laisser quitter ce fauteuil, je veux que vous me promettiez loyalement de



Misère et Pauvreté sont toujours de ce monde. Dessin de Bertall.

me donner encore dix ans et de fournir autant d'argent que j'en ai eu depuis votre première gracieuse visite.

— Je vous le promets, s'écria le boiteux.

— Eh bien! partez donc, vieux drôle! dit Misère.

Le diable s'envola en se frottant les côtes.

V

La vie de Misère redevint un long éclat de rire; les fêtes succédèrent aux fêtes, les bouteilles aux bouteilles et les chansons aux chansons; mais, hélas! dix ans sont bientôt passés, quand on est heureux.

VI

Un jour, au moment où il y pensait le moins, le forgeron vit entrer chez lui, non plus le vieux diable, qui le craignait, mais bon nombre de solides gaillards, illustrés de deux cornes monumentales et d'une queue immense.

— Mes amis, dit Misère avec une apparente bonne humeur, nous sommes au temps des noix, et une noix succulente est un régal inconnu en enfer. Si, pendant que je vais faire un bout de toilette indispensable pour voyager en votre honorable compagnie, vous aviez envie de grimper quelque peu dans mon noyer, ne vous gênez pas.

Les démons ne se le firent pas dire deux fois; en moins d'une minute, ils étaient tous montés pêle-mêle à l'arbre.

VII

Misère entra dans sa forge, alluma son feu, éteint depuis vingt ans, chauffa à blanc la longue verge qui avait déjà servi à rosser le vieux diable, et, armé de ce tison, il harcela si bel et si bien ses nouveaux hôtes, qu'ils se mirent à crier comme des damnés :

— Meurtre et feu!

Mais Misère ne cessa la correction que lorsqu'on lui eut promis de le laisser vivre encore dix ans et de lui donner autant d'argent que par le passé.

Dès que l'accord fut conclu, les diables s'enfuirent en boitant des deux pattes.

VIII

Misère passa gaiement ses nouveaux dix ans, qui s'envolèrent comme s'envole un beau rêve. Cette fois, tout ce que l'enfer avait de diables valides vint le chercher.

Lucifer lui-même était à la tête de son armée.

Quand le forgeron vit cette effroyable bande, il ne put se défendre d'un instant de frayeur; mais il se rassura en songeant que la vanité est le vice qui a perdu le démon.

— Je me suis laissé assurer, dit-il à Lucifer, qui s'avançait en fronçant le sourcil, que vous pouviez, si c'était votre bon plaisir, vous rendre si petits, que cette bourse vous contiendrait facilement, vous et toute votre estimable société. Si cela était vrai, ce serait bien commode pour voyager; je vous porterais un bout de chemin. Mais c'est sans doute un conte bleu que l'on m'a fait.

Lucifer se méfiait bien un peu du forgeron, mais il ne pouvait deviner sa ruse; d'un autre côté, il était assez fier de montrer qu'il pouvait l'impossible.

En un clin d'œil, toute l'armée fut dans la bourse, que Misère ferma vivement.

— Vous êtes en mon pouvoir, engeance cornue, il vous en cuira! s'écria Misère en se précipitant dans sa forge.

Il plaça la bourse sur l'enclume et, d'un bras vigoureux, leva son gros marteau, qui retomba de tout son poids sur les malheureux diables.

Ils furent bientôt aussi plats que des pièces de six blancs; les malheureux poussaient des cris à faire trembler la terre.

— Criez, hurlez, c'est comme si vous chantiez.

— Grâce! grâce!

— Point de grâce! dit le forgeron. J'ai un peu d'argent en réserve, je resterai encore quelque temps sur la terre, et lorsque je mourrai de ma belle mort, je vous emporterai avec moi. Je vous empêcherai ainsi de faire du mal à mes semblables.

Et il mit la bourse dans sa poche.

IX

Dès le lendemain, il se passa sur terre les plus étranges choses : un des amis de Misère vint lui rendre cent écus d'or qu'il lui avait volés au jeu, et le cabaretier lui servit du vin fait avec du raisin; mais, comme toute médaille a son revers, la cabaretière ne lui sourit plus quand son mari avait le dos tourné;

Les usuriers cessèrent de prêter à plus de six pour cent;

Comme on ne passait plus ses nuits à jouer, à souper; comme on ne mangeait plus que pour vivre, on n'était plus malade :

Les médecins furent ruinés;

Comme on ne volait plus et qu'on n'assassinait plus,

Les avocats et les juges furent ruinés;

Comme on ne se battait plus,

L'armée n'eut plus d'avancement;

Les femmes ne furent plus :

Ni coquettes,

Ni médisantes,

Ni intéressées,

Ni dépensières,

Ni gourmandes,

Ni fausses;

Elles devinrent supportables pour tout le monde, surtout pour leurs maris.

La vie était d'une monotonie désespérante.

Personne ne comprenait d'où venait cette vertu chronique, plus déplorable que les plus déplorables calamités, dont on connaît à peu près les causes et dont on prévoit la fin.

On avait nommé des commissions, qui avaient fait de l'eau claire, comme toutes les commissions passées et à venir; toutes avaient constaté le mal, mais aucune n'avait trouvé le remède.

On avait institué des prix Montyon pour celui qui découvrirait un vice, fût-ce le plus mignon de tous.

On avait écrit des volumes contre la vertu, comme on en avait écrit jadis contre les vices; ils étaient pleins de lettres, de mots et de phrases, mais on avait oublié d'y mettre des idées.

X

Le comte de Flandre, qui régnait alors que se passaient ces bizarres choses, fit comme le célèbre calife des *Mille et une Nuits* : il parcourut la plus grande partie de ses villes sous un déguisement. Lorsqu'il arriva devant la forge de Misère, entendant un bruit effroyable, il entra.

— Que se passe-t-il ici? dit-il au forgeron.

Misère montra la bourse et raconta tout à son souverain, qui lui apprit, à son grand étonnement, combien il avait fait de mal en croyant faire le bien.

Tout désolé que fût le forgeron, il n'oublia pas de

demander son parchemin, ses dix ans et son argent, avant de délivrer Lucifer et les siens.

Lorsque la promesse fut faite, il délia la bourse, et toute la bande s'enfuit, comme si elle avait eu l'épée de saint Michel dans les reins.

XI

Les vices refleurirent alors comme par enchantement, et le monde fut heureux.

XII

Le forgeron vécut de nouveau comme un prince, et Pauvreté comme un chien de prince. L'un buvait dans un verre de cristal de Bohême, l'autre mangeait dans une écuelle d'argent, et l'hiver il portait une lévite de futaine, comme une personne naturelle. Mais on se lasse de tout, même du bonheur : Misère voulut mourir. Se sentant un peu souffrant, il appela le meilleur médecin de la contrée. Ce praticien, qui ne manquait jamais un malade, lui signa promptement ses passe-ports pour l'autre monde. Quand le forgeron fut mort, il alla tranquillement, avec son chien fidèle qui avait voulu le suivre, frapper à la porte du paradis. Malheureusement l'apôtre porte-clefs a la mémoire longue; lorsqu'il vit l'homme qui avait méprisé ses conseils, il lui dit en grognant :

— Vieil entêté, vous avez pu choisir le ciel, vous ne m'avez pas écouté; vous n'entrerez pas, c'est moi qui vous le dis.

Et, sans plus de cérémonie, il le mit à la porte.

Ce début ne plut pas trop à Misère; mais, obligé de se soumettre, il s'en alla au purgatoire.

— Vous n'avez pas de petits péchés sur la conscience, lui dit-on avant qu'il fût arrivé à la porte; il n'y a pas de place ici pour vous.

— Il ne me reste plus que l'enfer, murmura Misère en soupirant.

Arrivé devant le palais de Satan, il tira la sonnette, et un pauvre diable, maigre comme un cent de clous, qui remplissait les fonctions de concierge, ouvrit un judas, regarda du coin de l'œil et reconnut le terrible forgeron qui l'avait si rudement aplati. Il tomba à la renverse, en criant à ses camarades de ne pas toucher à la porte, que c'était Misère qui avait sonné. Personne n'osa placer un pied devant l'autre, et l'infortuné forgeron, après avoir attendu longtemps, fut obligé de s'en aller avec son brave chien.

Voilà pourquoi *Misère* et *Pauvreté* sont toujours de ce monde.

Charles NARREY.

CHRONIQUE DU MOIS[1].

M. COUSIN. — M. INGRES.

Tout d'un coup, à la même heure et le même jour, par ces temps sombres, les beaux-arts, la philosophie et les belles-lettres de la France, en deuil de tant de gloires, ont fait une double perte, une perte irréparable.

Le nom seul de M. Cousin rappelle à l'esprit le plus inattentif l'un des plus habiles orateurs du dix-neuvième siècle. On eût dit, à l'entendre, que la nature, en le créant, avait longtemps hésité : un poëte? un philosophe? Ainsi le jeune Victor Cousin devait tenir, par les plus vives ressources de l'imagination, à la plus belle poésie et, par l'attrait infini de l'étude et de la logique, à toutes les hauteurs de la philosophie. Il était devenu, sans le vouloir peut-être, un disciple enchanté de Platon. De très-bonne heure il s'était enivré aux sources fécondes. Il connaissait la cité de Minerve aussi bien que Cicéron lui-même, et vous eût raconté, dans leurs moindres détails, ces savantes écoles : le Lycée et le Portique. Il entendait encore, après tant de siècles, retentir à ses oreilles charmées les leçons des grands philosophes, et, semblable à l'abeille errante qui compose son miel de toutes les fleurs, il accomplissait à son tour toute une philosophie. Il savait choisir. Il excellait à composer ses leçons de toutes ces sagesses si diverses, et le monde enchanté créait, pour lui plaire, un mot nouveau : *la philosophie éclectique*. Heureux jeune homme! il acceptait, et surtout il faisait accepter toutes ces révolutions de la philosophie aux esprits les plus rebelles. Il effaçait d'un trait de plume, et comme en se jouant, les enseignements de ses prédécesseurs, s'inquiétant aussi peu de M. de Condorcet que de M. de Condillac. « Laissons parler le poëte, » disaient les philosophes avec un doux sourire. « Écoutons le philosophe, » se disaient les poëtes. « Tant pis pour les anciens! » s'écriait la génération nouvelle. A son tour, la génération qui disparaissait dans le nuage éprouvait un vif sentiment de curiosité. Cependant le jeune professeur passait, leste et léger, entre les deux abîmes, et chacun d'applaudir tant de courage et de bel esprit. Dans sa chaire éloquente, il disait tout ce qu'il voulait dire et même un peu plus. C'est un fait, ses maîtres eux-mêmes applaudissaient à son indépendance, et le plus sérieux de tous, M. de la Romiguière, âme austère, esprit charmant, écrivain du premier ordre, acceptait, non pas sans contrainte, un enseignement tout rempli d'invraisemblances et d'obstacles impossibles à franchir, pour peu que le jeune professeur fût revenu sur ses pas.

C'était dans les jours fabuleux de la Sorbonne, au moment où l'antique maison de la théologie, à bon droit renaissante, sortait de ses ruines, toute brillante de ses nouvelles splendeurs. Soudain se rencontrèrent, pour remplir l'enceinte immense, une suite incroyable de professeurs excellents, tous remplis de jeunesse et de bien dire. Ils étaient trois surtout qui dominaient, par tous les mérites de la science et du bel esprit, l'école entière. Ils s'appelaient : Guizot, Villemain, Victor Cousin, et chacune de leurs leçons produisait sur les âmes d'alentour l'effet d'une lampe ardente sur des gerbes de blé. M. Guizot racontait aux jeunes gens émerveillés les progrès de cette impérissable civilisation, qui va sans cesse et sans fin, grandissant toujours. Sa parole était brève et superbe, et sa prière même avait l'accent du commandement. M. Villemain, l'éloquence en personne, inspiré du génie et du souffle des trois grands siècles, parlait à cette jeunesse ameutée à ses pieds tantôt d'Homère et tantôt de

(1) Nos lecteurs comprendront sans peine avec quel plaisir nous cédons aujourd'hui la plume à notre cher maître, le digne historien de ces grandeurs, *quarum pars magna fuit*. C. W.

Virgile, tantôt de la double Église d'Orient et d'Occident, aujourd'hui de saint Augustin, le lendemain de saint Jean Chrysostome. Il invoquait tour à tour Racine et Corneille dans le château de Versailles, Mirabeau dans l'Assemblée constituante, ou Voltaire à Ferney. Jamais plus habile et plus savant rhéteur n'enchanta de ses leçons improvisées une plus active et plus studieuse jeunesse. On l'admirait, on l'adorait. Mais le surlendemain, lorsqu'à son tour Victor Cousin, dans cette salle, aux applaudissements frénétiques, faisait entendre un grand cri tout rempli de l'indépendance et des grandeurs de l'esprit humain délivré de ses langes, c'était un enthousiasme impossible à décrire, et comme, une fois lancé, cet homme inspiré ne s'arrêtait guère, il mêlait toute sa juvénile ardeur aux plus violentes émotions de la politique, et rencontrait des accents d'une irrésistible passion. Ce fut ainsi qu'à propos des philosophes de l'autre côté du Rhin, il se mit un jour à nous démontrer (et Dieu sait que nous ne lui résistions guère) que toute bataille rangée représentait, non pas des hommes qui s'entre-tuent, mais des idées qui se heurtent. Ton idée est debout après la bataille, donc c'est ton idée qui l'emporte, peuple qui te crois vaincu. Après Waterloo, ton idée, ô France! est restée en plein triomphe. « Allons, messieurs, battons des mains, nous n'avons pas été vaincus à Waterloo! » A ces mots, prononcés d'une voix inspirée et d'un geste énergique, nous sortions de la Sorbonne ou, disons mieux, du champ de bataille, et les passants, à nous voir, l'auréole au front, le feu dans les yeux et marchant au pas



M. Victor Cousin. Dessin de Bocourt.

de charge dans les allées de notre heureux Luxembourg, saluaient d'instinct ces jeunes capitaines, pleins de leur victoire de Waterloo.

C'étaient là de grandes journées. Pas un des disciples de M. Victor Cousin ne saurait les oublier. Certes, ils honoraient à titre égal les trois grands maîtres de leur jeunesse; mais peut-être M. Cousin leur était le plus sympathique. Ils le suivaient, sans craindre un instant d'aller en deçà, au delà d'une sage et prudente philosophie. Ils s'inquiétaient assez peu de philosophie et beaucoup d'éloquence. Ils avaient appris, à l'école ingénieuse de ce maître indulgent, que Platon était un grand sage, et, contents, ils étudiaient les œuvres de Platon dans la traduction de M. Cousin. L'entreprise était immense, et rarement il paraissait plus d'un tome en deux années. Mais ces jeunes gens, poussés par les nécessités de la vie à travers tant de tâches si différentes, emportaient le Platon de leur maître, et c'est chose merveilleuse qu'un livre écrit en vingt années n'ait pas perdu un seul de ses premiers souscripteurs. On en pourrait citer plus d'un qui, dans les misères de l'exil, dans l'abandon de la prison, est resté fidèle au Platon de Cousin. Il en avait fait une œuvre exquise à la fois par la fidélité du texte, et par la grâce éloquente du commentaire. Ah! véritablement, celui-là était un écrivain magnifique. Il allait plus loin que la Grèce : il touchait à l'Orient. D'autres philosophes, nouveaux venus dans l'arène, et tout remplis de cette *accusation* si chère aux jeunes gens, qui ne déplaisait pas à Cicéron lui-même, et dont on retrouverait le premier exemple dans les tragédies d'Aristophane et

dans l'apologie de Socrate, ont accusé M. Cousin, l'éclectique, d'avoir entrevu, sans l'adopter, la philosophie allemande... Ils ne savaient pas, ces jeunes accusateurs, le charme invisible et l'attrait tout-puissant qui poussent un pareil écrivain du côté de l'éloquence. Or, sans nul doute, en philosophie, l'éloquence est du côté de Platon.

L'art d'écrire était, pour M. Cousin, une passion qui n'a fait que grandir. Il se préoccupe évidemment beaucoup moins du sens que de la forme excellente de son discours. Il corrige, il refait, il n'est jamais content de son œuvre. Instruire et plaire, à la bonne heure... Avant tout, il veut plaire. Quand sa philosophie eut dit tout ce qu'elle avait à dire, et renoncé à la lutte éternelle, il choisit, pour les parer de toutes les grâces de sa parole, une suite de beautés célèbres, qui furent tour à tour l'inquiétude et l'ornement de la cour de France. Il devint pour elles un père attentif et parfois même un chaste amoureux. Il ne savait rien de plus rare et de plus charmant que ces filles adoptives de sa saine et ferme vieillesse. Assez peu tolérant pour qui lui manquait d'égards, c'était un motif de plus pour ne jamais pardonner au rustre assez hardi pour manquer de respect à Mme la duchesse de Longueville, dont il avait fait sa souveraine. Il s'entourait volontiers de ces douces images. Il les achetait à tout prix, à condition qu'elles fussent belles. Il en avait fait l'ornement le plus précieux de sa maison et de ce cabinet plein des livres les plus rares et les mieux choisis, dont se soient enorgueillis nos plus habiles et plus délicats amateurs.



M. Ingres. Dessin de Bocourt.

M. Cousin est mort trop vite. Il avait encore à raconter de belles passions, à mettre au jour de grandes colères, à poursuivre, jusqu'à la fin, les inimitiés qu'il avait rêvées, et les ennemis qu'il s'était forgés lui-même. Pas un homme ici-bas, pour peu qu'il fût intelligent et juste, ne haïssait M. Cousin. Au contraire, chacun l'écoutait avec déférence, avec respect. Les plus habiles se plaisaient à le contrarier, comme on pique en tisonnant un morceau d'orme ou de coudrier pour en faire jaillir les étincelles : au premier coup, le coudrier

petille, et l'orme en feu jette une flamme vive sur la causerie et les objets d'alentour. Tout méchant qu'il fût, M. Cousin était un brave homme. Il était un grand enfant, comme il était un incomparable artiste. Il avait toutes les passions du génie et tous les caprices de l'esprit. On le trouvait parfois insupportable, et sitôt qu'il se taisait, chacun le priait de parler encore.

Il est mort à Cannes, sous le ciel du Midi; il est mort sans une plainte, et cette fin paisible, après tant d'agitations oratoires, restera, parmi ses derniers témoins, comme un bon souvenir. Il fut ramené dans ce Paris qu'il aimait par un digne compagnon de ses voyages sous le ciel clément, M. Mérimée, et par son ami de tous les temps, M. Barthélemy Saint-Hilaire. Après une douloureuse attente de ce célèbre cercueil, retenu dans les neiges du chemin, la partie intelligente et reconnaissante du Paris des poëtes et des artistes voulut accompagner M. Cousin jusqu'en cette église de la Sorbonne, où naguère la tête admirable du cardinal de Richelieu avait été restituée à son tombeau. La Sorbonne entière a tressailli en retrouvant dans le silence et le repos éternel le plus éloquent des agitateurs de la conscience humaine. En saluant ce grand écrivain, elle saluait tout à la fois le restaurateur des grandes leçons publiques, et le bienfaiteur, dont la bibliothèque admirable ne sera pas l'un des moindres ornements de la Sorbonne à venir.

Avec la juste ambition dont son cœur était rempli, et ce vif besoin de régner sans partage sur l'attention publique, M. Cousin, s'il eût été consulté, n'eût jamais consenti à disparaître le même jour que M. Ingres. Ces grands esprits, si distants qu'ils soient celui-ci de celui-là, ont l'honneur de se bien connaître les uns et les autres, et M. Cousin eût compris tout de suite que le deuil de M. Ingres serait une diminution de ses propres funérailles. M. Ingres était le chef honorable, honoré, sans rival, de la grande peinture au dix-neuvième siècle.

Il naquit à Montauban, au mois de septembre 1781; lui-même il a raconté en peu de mots le calme et la douceur de ses premières années : « J'ai été élevé, disait-il, dans le crayon rouge; mon père, musicien et peintre, me destinait à la peinture, tout en m'enseignant la musique comme un passe-temps. Cet excellent homme, après m'avoir remis un grand portefeuille qui contenait trois ou quatre cents estampes d'après Raphaël, le Corrége, Rubens, Teniers, Watteau et Boucher, — il y avait de tout, — me donna pour maître M. Roques, élève de Vien, à Toulouse. J'exécutai sur le théâtre de cette ville un *concerto* de violon de Viotti, en 1793, à l'époque de la mort du roi. Mes progrès en peinture furent rapides. Une copie de la *Vierge à la Chaise*, rapportée d'Italie par mon maître, fit tomber le voile de mes yeux; Raphaël m'était révélé. Cette impression a beaucoup agi sur ma vocation et rempli ma vie. Ingres est aujourd'hui ce que le petit Ingres était à douze ans. »

Comme il fallait vivre, il s'engagea parmi les premiers violons du Petit-Théâtre, aujourd'hui disparu, sur lequel Talma lui-même avait fait ses premiers pas, le théâtre du bonhomme Doyen, qui était à la fois le machiniste et le décorateur, le tailleur et le souffleur de son théâtre. Si la soirée appartenait à Doyen, tout le jour appartenait à David, l'auteur des *Horaces* et des *Curiaces*. Mais il ne paraît guère que ce grand maître ait fait quelque attention au jeune Ingres *de Montauban*, sinon pour le décourager : « Tu ne seras jamais un peintre, lui disait-il, mais tu feras un grand musicien. » En même temps, il excitait de tous ses éloges les essais médiocres de son élève, M. Delécluze. Or, c'était chez M. David une marotte : encourager les fils de bonne maison qui avaient du temps à perdre, et montrer l'obstacle aux pauvres gens poussés par la nécessité. Mais quoi! rien ne pouvait et ne devait décourager M. Ingres. Il appartenait à la race obstinée et volontaire de ceux qui vont droit à leur but. Indifférents aux sarcasmes, indifférents à la louange, ils marchent dans leurs sentiers, les yeux fixés sur la gloire, et ne s'arrêtent qu'au dernier jour. M. Ingres parlait rarement de son maître; à peine s'il consentait à se reconnaître un de ses élèves.

A ses yeux, en effet, il n'y avait qu'un maître, à savoir : le divin Raphaël. Un jour qu'il parlait de Raphaël, il disait : *Cet homme!...* Et comme il voyait l'étonnement sur tous les visages : « Et, reprit-il, je ne suis pas sûr que Raphaël soit un homme. » En tout cas, Raphaël était le dieu de M. Ingres, et jusqu'à la fin de sa vie M. Ingres est resté fidèle à son culte. Ame austère, esprit qui n'allait pas au delà des choses les plus simples, intelligence immense; un talent plein de réserve, une conduite exemplaire. Il entra dans la vie au milieu de toutes les excitations de la pauvreté la plus sévère, et de bonne heure il sut mettre à profit les rudes enseignements de cette nourrice avare. Il eut faim, il eut soif; il porta fièrement les haillons de l'enfance. Il était petit et vulgaire, et l'heure était loin où les hommes intelligents baisseraient les yeux, par modestie ou par respect, devant ce regard énergique et tout semblable au diamant noir.

Aux premiers jours du présent siècle, en dépit des pronostics de son maître, Ingres obtenait le second prix du concours. L'année suivante, il remportait le premier prix, *le prix de Rome*. Il attendit cinq ans avant qu'il lui fût permis, faute d'argent, de rejoindre enfin les chefs-d'œuvre du Vatican, les merveilles de l'art antique, Phidias à côté de Raphaël, l'antiquité non loin de la Renaissance. Alors, enfin, il entrevit toute sa destinée, il eut le secret de sa vocation.

Heureux cependant les braves gens qui savent comprendre ou tout au moins pressentir les âmes bien trempées. Le jeune Bossuet, improvisant à douze ans son premier sermon dans le salon de l'hôtel de Rambouillet; le jeune Turenne qui s'endort sur un canon par une nuit d'hiver; Pascal enfant, devinant la trente-deuxième proposition d'Euclide... Un homme intelligent s'arrête, admire et contemple. Il y en eut un de ceux-là, à Rome, autour d'une table d'hôte, qui ne croyait pas être un héros en payant un petit écu les charmants dessins de M. Ingres. Il est vrai que ces dessins n'étaient pas à la mode; ils contrariaient énormément les amateurs de ce qui semblait beau et joli aux petits messieurs et aux petites dames du Directoire... On eût offert vingt louis au jeune Ingres de Montauban, pour la simple copie d'une image des dessinateurs à la mode, il eût mieux aimé mettre la main dans le brasier de Scévola. C'était un Romain dans son genre; il n'a jamais sacrifié au veau d'or. J'avais l'honneur d'être un des hommes qu'il admettait dans son atelier; et comme un jour nous nous étonnions d'une chose déjà faite et qu'il avait refaite en six semaines : « Monsieur, me disait-il en me prenant la main à la briser, c'est ma gloire; avec tout mon travail, je n'ai jamais gagné plus d'un petit écu par jour. » Il disait juste, il disait vrai. Dans tout son travail, nulle hâte. Il n'admettait point qu'on pût lui faire une commande. Orgueilleux à l'excès, il voulut renvoyer au grand-duc impérial de Russie l'argent qui lui revenait pour la *Vierge à l'Hostie*, uniquement parce que le grand-duc héritier

n'avait point répondu par une lettre autographe à la lettre d'envoi de M. Ingres. C'étaient là ses moments difficiles. Plein de révolte aussitôt qu'il se croyait méconnu, plein de charme et d'attrait pour peu qu'on lui rendît justice.

Il nous souviendra jusqu'à la fin de nos jours de la première rencontre entre M. Ingres et ce vrai sage appelé M. Bertin l'aîné, qui devait servir tantôt de modèle à l'auteur encore méconnu de l'*Apothéose d'Homère.* Il revenait de Rome et rapportait de belles œuvres; mais du vivant de M. Gérard, premier peintre du roi, il fallait être assez hardi pour adopter M. Ingres comme un de ces peintres qui vous font immortel. C'était le rêve intime de M. Bertin l'aîné: entouré de renommées très-légitimes qui s'étaient faites à son ombre, à peine si l'on savait son nom dans la ville. Il donnait la gloire à plusieurs, et peu de gens auraient pu dire en le voyant passer: « Le voilà! » Cet homme admirable, et qui devait laisser une si nombreuse famille d'honnêtes gens de mérite et de talent, s'était réservé tout bas une immortalité, un genre d'immortalité loin de l'envie... Il voulait pour le peindre un peintre immortel. Autant il avait dédaigné pour lui-même les récompenses auxquelles chacun peut atteindre, autant il se faisait une fête de se voir revivre un jour dans quelque toile éclatante de génie. Il faut dire aussi qu'il n'y avait rien de plus beau dans son âge viril que le directeur du *Journal des Débats*. Encore aujourd'hui il suffit de l'avoir entrevu, tel que l'a représenté M. Ingres, pour ne jamais oublier cette image éloquente. Elle vous regarde et vous attire. Elle commande et vous obéissez. La force unie à l'intelligence, et la bonté au bon sens, ont posé leurs tabernacles sur ce front superbe. Il y avait donc pour l'artiste et pour le modèle un égal intérêt à se comprendre, à se rencontrer dans la même idée. C'était la même ambition de gloire de part et d'autre, et pourtant l'inquiétude était grande autour des amis du modèle et du peintre (les connaissant comme on les connaissait), de savoir comment se passerait la première entrevue. Elle fut charmante des deux parts. On eût dit, se voyant pour la première fois, qu'ils se reconnaissaient comme deux amis anciens, longtemps éloignés par quelque océan. En peu de mots ils se comprirent; ils s'aimèrent en peu de temps. M. Ingres, entouré de tous les respects de cette illustre maison du *Journal des Débats*, soudain se sentit fort à l'aise. Il se plaisait dans ces longues causeries dans lesquelles M. Bertin l'aîné était inimitable. Il aimait cette hospitalière maison des Roches, cachée à demi dans un pli du vallon de Bièvre, au milieu des chênes centenaires. Ce ne fut guère qu'après cinq ou six mois de cette intimité qu'il fut parlé d'entreprendre enfin ce portrait, qui devait mettre un comble inespéré à la gloire du peintre; à savoir: la popularité. Cependant, M. Ingres cherchait depuis longtemps l'attitude et le mouvement qu'il voulait donner à son tableau. Il choisissait, il hésitait. Un soir enfin, au coucher du soleil, M. Bertin, assis sur un banc, la tête nue et ses fins cheveux soulevés par la brise du soir, contemplait les magnificences de ce beau ciel d'été, disparaissant dans le lointain. Il avait pris, sans le savoir, son attitude choisie, et si profonde était sa contemplation, si triste et si doux son regard, que chacun faisait silence autour de lui, respectant les dernières méditations de ce grand vieillard. Pas un de nous qui eût osé l'interrompre en ce moment. Nous connaissions son extase, et nous savions qu'il en sortirait aussitôt que la dernière lueur serait disparue, en s'écriant de cette voix d'un si beau timbre, en montrant sa vallée amoindrie: « Il n'y a rien de plus beau sous le soleil! » M. Ingres fut moins patient que nous, et se précipitant vers son hôte et lui prenant les deux bras: « Je vous tiens, maintenant! dit-il; je vous tiens; vous ne m'échapperez plus! » Et le portrait fut commencé le lendemain.

Que c'est loin de nous, tout cela! que c'est loin! que de révolutions! que de grandeurs et de majestés disparues! que de jours funèbres! Et qui nous eût dit, ce soir-là, que nous vivrions assez longtemps pour raconter la mort du peintre et de son modèle!

Le portrait de M. Bertin, par M. Ingres, fut toute une révélation. Désormais le grand artiste était à sa place, à la première. Il devint le vrai chef d'une école illustre, et ce fut, parmi toutes les illustrations françaises, à qui obtiendrait l'honneur de son portrait par M. Ingres. Beaucoup d'appelés, peu d'élus. Il choisissait. Il choisissait, non point parmi les riches et les puissants de ce monde, il voulait surtout de beaux modèles. Or, comme il se connaissait en beauté, il était très-difficile. Il ne séparait pas l'âme et le sentiment de la grâce et du charme d'un beau visage. On pourrait vous dire ici le nom de deux ou trois femmes superbes et remarquables à tous les titres, qui s'en venaient chez M. Ingres, tout heureuses de la joie et de la surprise qu'elles allaient lui faire en lui demandant leur portrait. Il les regardait et finissait par un refus. Puis, si vous lui demandiez pourquoi donc il avait refusé: « Elle n'est pas belle à mes yeux, » disait-il. Ah! si elle l'avait su? mais elle ne s'en doutait pas. Quatre ou cinq portraits des plus belles dames de la ville accompagneront dans la postérité le portrait de M. Bertin l'aîné, et la postérité dira, le voyant si bien entouré, qu'il fut un homme heureux. Et lorsque enfin la fortune et la gloire eurent frappé à la porte austère de M. Ingres, elles y trouvèrent le même artiste, ami de l'ordre et du travail, obéissant à ce conseil d'un grand peintre à ses élèves: « Pas un jour, enfants, sans un trait nouveau. » Pauvre il était né, simple il a vécu. Ses disciples, juges sévères, l'ont honoré pour son génie; ils l'ont aimé pour sa bonté. Qui voudra le connaître en entier dans sa simplicité charmante, relira les lettres d'Hippolyte Flandrin à son maître... à son père adoptif, et, cette fois, peut-être, on verra dans tout son jour le lien respectable et charmant qui devrait réunir toujours le maître au disciple.

On sait qu'Hippolyte Flandrin, le premier sans contredit des élèves de M. Ingres, fut repoussé trois fois à la suite de trois concours où il avait mérité le premier prix. M. Ingres versa des larmes: « Eh! pauvre agneau! s'écriait-il, les tigres l'ont dévoré! » Sa femme en vain le voulait consoler: « Laissez-moi, laissez-moi pleurer à mon aise; il n'y a rien de plus cruel que l'injustice! » Il fut le vrai père d'Hippolyte Flandrin, le consolant, l'encourageant, le récompensant. « Voyez-vous, mon fils, lui disait-il, il faut être sage; et, cependant, Dieu sait que je ne suis pas l'ennemi des plaisirs: j'ai mon violon et mon chat pour me distraire. » Et le chat faisait le gros dos.

Hélas! depuis longtemps, par l'ingratitude et par l'oubli de ceux-ci, par l'égoïsme de ceux-là, par mille accidents que l'on ne saurait dire ici, le doux lien s'est relâché. Il n'y a plus de maître et plus de disciples... A la grâce de Dieu!

Nous voudrions parler dignement du travail de ce grand artiste; le temps nous manque. Heureusement

que son œuvre est dans toutes les mémoires distinguées. L'*Apothéose d'Homère*, aux sommets glorieux du grand escalier du Louvre, et le *Vœu de Louis XIII*, ouvriraient la marche aux plus délicates merveilles : la *Stratonice*, la *Naissance de Vénus*, l'*Odalisque* (un chef-d'œuvre de ses plus beaux jours), la *Chapelle Sixtine*, *le Virgile* au moment du *Marcellus eris*, la *Françoise de Rimini* , souvenir du Dante, *Henri IV et ses enfants*, jusqu'à cette adorable *Source*, son dernier ouvrage et peut-être le plus charmant. Avril tout entier respire en cette idéale beauté, qui tient le milieu entre la nymphe des bois et la naïade. On voudrait trouver une oraison funèbre digne du grand peintre enseveli dans sa gloire, on ne trouverait pas mieux que *la Source*. Ainsi par les soins de Léon X, la *Transfiguration* de Raphaël fut exposée au chevet du jeune artiste, dont l'âme était retournée vers les cieux.

JULES JANIN.

LES MERVEILLES DE L'ART CHRÉTIEN.

L'ABBAYE DE BEAULIEU.



L'abbaye de Beaulieu. Dessin de Delannoy.

Encore presque inconnue il y a peu d'années, l'abbaye de Beaulieu vient d'être en quelque sorte « exhumée » par M. Deloche, dans son beau travail sur les *Documents inédits relatifs à l'histoire de France.*

Le monastère autour duquel se forma dans la suite la petite ville de Beaulieu fut fondé en 855 par S. Rodulfe, archevêque de Bourges, et son emplacement à l'entrée d'une riante vallée, qu'arrosent les eaux de la Dordogne et qu'abritent de riantes collines plantées de vignes et d'arbres fruitiers, lui valut le nom de *Bellus locus*, d'où *Belloc, Bellucc, Bellec*, et enfin *Beaulieu.* Tour à tour dirigé par des abbés, gouverné par des laïques, réuni à l'abbaye de Cluny, soumis aux seigneurs de Castelnau et aux archevêques de Bourges, pris et pillé par les Anglais et les protestants, Beaulieu subsista puissant et riche jusqu'en 1789. Alors périt cette antique maison, qui, après avoir glorieusement traversé neuf siècles, disparut en laissant après elle une ville active, industrieuse, formée à l'ombre de ses murs, et cette belle église du Moustier dont les ruines attendent encore la prospérité et la grandeur passées.

E. RENAUDIN.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

NOUVELLES ET VOYAGES.

AVENTURES MERVEILLEUSES MAIS AUTHENTIQUES DU CAPITAINE CORCORAN[1].



Vue prise en Perse, environs de Téhéran. Dessin de A. de Bar.

XV. — UNE PLAISANTERIE D'ACAJOU.

Les préparatifs du long voyage que Corcoran allait entreprendre avec son ami Quaterquem durèrent toute la journée. Il ne s'agissait pas, on se l'imagine de reste, d'emballer des vêtements ou des vivres, mais de cacher aux Mahrattes le départ du maharajah. Il fut donc résolu qu'on attendrait la nuit pour partir et que Sougriva seul en serait informé. Corcoran ne voulut pas même

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

faire ses adieux à Sita, de peur de lui causer quelque inquiétude. Par bonheur, la nuit était fort sombre, et les deux amis, aidés du nègre Acajou, purent s'élever dans les airs sans être aperçus de personne.

Ici quelque lecteur, curieux de science, voudra connaître sans doute la forme et le moteur de ce ballon merveilleux.

Je suis forcé d'avouer (et, quelque question qu'on fasse, je ne pousserai pas l'indiscrétion plus loin) qu'il ne m'est pas permis de révéler le secret de cette admirable machine. Je puis dire seulement qu'après avoir longtemps étudié le secret du vol des oiseaux, l'inventeur reconnut, comme l'a fait plus tard le célèbre M. Nadar, la justesse du principe : *Plus lourd que l'air*, et qu'il abandonna complétement l'usage du gaz hydrogène et de ces immenses enveloppes qui offrent tant de prise au vent. En deux mots, la forme de son ballon (j'emploie ce mot impropre) n'est pas autre chose que celle de la frégate, le plus rapide de tous les oiseaux, qui franchit en quelques heures quinze cents lieues de mer. Quant au moteur, je dois à mon ami Quaterquem de garder le secret aussi longtemps qu'il jugera nécessaire de le garder lui-même (1).

Au reste, un ciel sans nuages et une atmosphère transparente permettaient de voir et d'admirer jusqu'aux moindres détails du paysage. Quaterquem, assis au gouvernail à côté de son ami, se guidait au moyen des étoiles aussi sûrement qu'un marin sur l'océan au moyen de la boussole, et désignait de la main les fleuves et les vallées.

— Tu entends le bruit de la rivière qui coule entre ces deux chaînes de montagnes ? La reconnais-tu ? C'est la Nerbudda. La montagne de droite est l'une des Ghâtes. Celle de gauche, qui s'élève vers nous toute couverte de forêts sombres, appartient à la chaîne des monts Vindhya... Entends-tu ce murmure, composé de vingt millions de voix d'hommes, de quadrupèdes, d'oiseaux et d'insectes ? C'est l'harmonie du globe terrestre qui ravissait en extase le divin Pythagore. Le grondement sourd qui domine toutes les autres voix, c'est le rugissement rauque du tigre. Cette masse sombre que l'on distingue à peine, et qui paraît se remuer avec tant de lenteur, c'est un troupeau d'éléphants qui galopent dans une rizière, écrasant tout sous leurs pieds.

— Il s'agit bien d'éléphants, interrompit Corcoran ; j'ai hâte d'arriver au camp.

— Rien de plus facile.

Quaterquem fit mouvoir un léger ressort. Le gouvernail obéit à sa main comme un enfant docile à la voix de son maître. En cinq minutes, le ballon plana au-dessus d'un camp retranché, entouré de fortes palissades et garni de cent cinquante canons.

La Frégate s'abattit aussitôt. Quaterquem jeta l'ancre dans un palmier gigantesque, et Corcoran descendit avec une échelle de corde jusqu'à terre.

— Attends-moi, dit le maharajah... Je serai de retour dans une heure.

En même temps il s'avança sans être remarqué des sentinelles (car il était descendu dans l'enceinte même du camp) et se dirigea vers la tente du général Bondocdar-Akbar, plus communément appelé Akbar, c'est-à-dire le Victorieux, à cause de ses anciennes défaites.

Akbar était assis sur un tapis. Autour de lui ses principaux officiers fumaient en silence.

— Seigneur Akbar, dit l'un d'eux, avez-vous reçu des nouvelles du maharajah ?

— Non, dit Akbar.

— Il nous oublie dans son palais de Bhagavapour.

— Le maharajah n'oublie rien, dit Akbar.

— Cependant les Anglais s'avancent et vont nous attaquer avant trois jours. Le maharajah le sait-il ?

— Le maharajah sait tout, dit encore Akbar.

— S'il le sait, pourquoi n'est-il pas avec nous ?

A ces mots Corcoran entra.

— Et qui te dit qu'il n'y est pas, Hayder ? demanda-t-il d'une voix forte.

Aussitôt tous les assistants se prosternèrent, la paume des mains élevée vers le ciel.

— Le maharajah est partout et voit tout, dit Corcoran. Il est l'œil droit de Brahma sur la terre. Il punit la lâcheté. Il devine la trahison.

— Grâce ! grâce ! seigneur ! s'écria Hayder, qui s'attendait à être empalé.

— Qui doute de moi a mérité de périr, dit Corcoran. Mais je te fais grâce, Hayder. Tu vas quitter l'armée. Je ne veux avec moi que des hommes qui sachent bien que Brahma m'a donné sa force et sa puissance.

Hayder sortit tout tremblant et reprit dès le soir même la route de Baghavapour.

Après cet exemple qu'il jugea nécessaire, Corcoran se fit rendre compte de la situation de l'armée et des approvisionnements ; il se montra aux soldats pour les encourager. A la nouvelle qu'il était au camp, toute l'armée poussa de longs cris de joie et alluma des torches pour éclairer sa marche.

— Longue vie au maharajah ! Longue vie au successeur d'Holkar, au dernier des Raghouides !

— C'est bien, dit Corcoran. Que tous les feux s'éteignent. Que tout le monde rentre sous les tentes !

Il fut obéi sur-le-champ. Son apparition, qui tenait du miracle, car aucune sentinelle ne l'avait vu pénétrer dans le camp, fortifia l'opinion déjà répandue qu'il était la dixième incarnation de Vichnou sur la terre.

Dès que le silence et l'obscurité eurent succédé de nouveau au tumulte et à l'éclat des torches, le maharajah alla rejoindre ses compagnons, et, grâce à l'échelle de cordes, remonta aisément dans le palmier d'abord, puis dans la Frégate.

— Je viens de faire une belle peur à un pauvre diable, dit le maharajah, et il raconta la scène qui s'était passée dans la tente.

— Quel singulier plaisir peux-tu trouver à gouverner des traîtres et des poltrons ? demanda Quaterquem. Quelque jour ces gens-là te tireront des coups de fusil par derrière.

— Ah ! mon cher ami, dit Corcoran, c'est un dur métier que de gouverner les hommes ; mais je ne connais personne qui s'en soit dégoûté.

— Et Charles-Quint ?

— Bah ! un pauvre diable d'empereur qui mangeait trop, qui avait la goutte et des indigestions continuelles.

— Et Dioclétien ?

— Il avait peur d'être étranglé ou empoisonné par son gendre Galérius, — un beau nom de coquin... Mais c'est assez causé des anciens et des modernes. Allons voir mes amis les Anglais. Leur camp ne doit pas être éloi-

(1) Le Mémoire adressé par Quaterquem à l'illustre Académie des sciences subsiste encore à l'Institut, dans les cartons de l'Académie. Il porte le numéro 719, et le rapporteur, le savant et célèbre M. Bernardet, a daigné écrire de sa main l'apostille suivante : « *L'auteur devrait être envoyé à Charenton.* »

gné d'ici. Au rapport de mon fidèle Akbar, ils sont à vingt-trois lieues au sud-est, sur une petite colline qui s'avance en forme de presqu'île dans la vallée du Kérar.

Quaterquem obéissait, lorsqu'un grand éclat de rire, parti de l'arrière de la Frégate, attira leur attention.

Acajou riait de toutes ses forces en contemplant un objet caché dans l'ombre.

— Qu'est-ce donc ? demanda sévèrement Quaterquem.

— Oh ! massa Quaterquem, s'écria Acajou en continuant de rire, vous pas fâché ; vous bien rire. Acajou bon nègre, joué bon tour.

Et saisissant entre ses bras l'objet inconnu, il l'apporta, malgré tous ses efforts, sous les yeux de son maître. A la clarté de la lampe on reconnut Baber.

L'Hindou avait la bouche bâillonnée et les mains liées derrière le dos. Quant aux jambes, qui avaient été serrées aussi par une forte corde, l'Hindou, jongleur et funambule de son métier, était parvenu à les dégager.

— Quel vilain gibier as-tu apporté là ? dit Quaterquem.

— Vous comprendre, massa Quaterquem. Si vilain gibier embarrasser bon maître, Acajou jeter vilain gibier par-dessus bord. Mais Baber, bon gibier, pas méchant du tout.

— Est-ce qu'il a voulu s'introduire encore dans la Frégate ? demanda Corcoran. En ce cas, jette-le par-dessus le parapet. Je ne fais grâce qu'une fois.

— Non, non, massa, interrompit vivement Acajou. Moi l'avoir vu battre avec Doubleface. Baber étrangler Doubleface. Acajou bien rire. Acajou content de voir le bon tour de Baber. Acajou attendre Baber sur la route, demander la recette pour étrangler les Anglais. Baber impoli pas vouloir donner. Moi, bon nègre, pas méchant du tout, abattre Baber d'un coup de poing ; Baber vouloir mordre et égratigner Acajou, arracher cheveux d'Acajou, miauler, rugir, pleurer. Acajou très-bon. Acajou retourner Baber, arracher la corde à Baber, attacher les mains de Baber, les pieds de Baber, ficeler Baber, mettre Baber dans un coin de la Frégate, vouloir apporter Baber à Nini pour amuser Zozo.

— Que le diable t'emporte avec ton Baber et ton Zozo, dit Quaterquem impatienté. Qu'allons-nous faire de ce mauvais drôle ? On ne peut pas le jeter dans les airs, puisqu'il est venu dans ma Frégate malgré lui. Le garder n'est pas sûr. Le déposer nous retardera. Au diable le Baber !

Ces réflexions étaient faites en français, langue inconnue à Baber, mais il voyait assez sur le visage de Quaterquem que sa présence gênait fort les voyageurs.

Quant à Corcoran, le coude appuyé sur son genou, le menton dans la main, les yeux fixés à l'horizon, il réfléchissait. Tout à coup il prit son parti.

— Délie-moi ce Baber, dit-il.

Acajou hésita.

— Massa, dit-il, mauvais, délier Baber. Mauvais, très-mauvais. Chien galeux, Baber ! Baber poignarder Acajou, quand Acajou aura dos tourné.

— Obéis, dit le maharajah. Cela t'apprendra à ne plus recueillir les chiens galeux dans ta Frégate et à ne plus chercher des joujoux pour monsieur Zozo.

Acajou obéit. Baber, délié, se jeta aussitôt aux pieds de Corcoran. Le maharajah le regarda d'un air sévère.

— Ce qu'Acajou vient de dire est-il vrai ? demanda-t-il.

Baber, qui n'avait pas compris un mot du récit d'Acajou, raconta de la même façon que le nègre ce qui lui était arrivé.

— C'est bien, dit le maharajah. Si je te dépose à terre, quel métier vas-tu faire pour vivre ?

— Seigneur, répliqua Baber sans s'émouvoir, quel métier pourrais-je faire, excepté celui que j'ai déjà fait ?

— C'est-à-dire que tu vas encore attendre les voyageurs au coin des bois ?

Baber fit un signe affirmatif.

— Tu sais, continua Corcoran, que si je te reprends dans l'exercice de ta profession, je te ferai pendre.

— Seigneur, on ne change pas de profession à mon âge. J'ai cinquante-cinq ans passés. Mais je ne demeurerai pas dans vos Etats, j'irai à Bombay, où je suis encore peu connu.

— As-tu peur de la mort ?

— Qui ? moi ! j'aurais peur de rentrer dans le sein de Brahma, père de toutes les créatures ! C'est bien mal me connaître.

Baber sourit d'un air superbe, et, saisissant un couteau que le nègre portait à la ceinture, il l'enfonça froidement dans sa propre cuisse. Le sang jaillit à flots.

— Malheureux ! s'écria Corcoran en lui arrachant le couteau.

— Seigneur maharajah, dit Baber, ceci n'est rien. Vingt fois, à la foire de Bénarès, pour acquérir une réputation de piété et gagner une douzaine de roupies, je me suis fait enfoncer un crochet de fer dans le flanc. Voyez mon corps couvert de plus de cinquante cicatrices. Il n'y a peut-être pas six de ces blessures qui n'aient été volontaires (1).

Tout en parlant, il étanchait le sang et bandait sa blessure avec une serviette que le nègre épouvanté lui donna.

— Massa, dit Acajou, mettre à terre ce scélérat. Moi pas vouloir l'emmener dans notre île. Baber manger Nini et Zozo !

— Voyons, interrompit Corcoran, Baber, veux-tu gagner cent mille roupies et te venger des Anglais ?

A cette question, l'Hindou sourit à la façon des tigres.

— Seigneur maharajah, dit-il, la vengeance suffirait. Les roupies sont de trop.

— Je te crois, dit Corcoran, car tu m'as l'air d'aimer la vengeance comme mon petit Rama aime les confitures. Mais pour plus de sûreté, je veux y joindre les roupies. Voici déjà une bourse qui en contient deux mille.

— Seigneur maharajah, dit Baber avec dignité, cette confiance m'honore ; mais je ne veux rien recevoir de vous avant de vous avoir rendu service. Depuis que le monde est monde, depuis que Vichnou est sorti du lotus de Brahma, et Siva du lotus de Vichnou, jamais homme plus généreux que vous n'a paru sur la terre. Vous pouvez faire justice, et vous pardonnez. Oui, j'ai menti, j'ai volé, j'ai tué, j'ai fait plus de faux serments qu'il n'en faudrait faire pour que la voûte du ciel se brisât en éclats et m'écrasât sous ses débris ; mais je suis à vous désormais tout entier et pour votre vie entière. Baber n'a jamais eu de maître. Il en aura un désormais.

— D'où lui vient cet enthousiasme subit ? demanda Quaterquem, qui n'entendait pas l'hindoustani, mais qui regardait avec étonnement les gestes passionnés de Baber.

— De ce qu'il a reconnu son maître, dit Corcoran en

(1) Tout le monde sait que ces exemples de courage et de patience sont assez communs parmi les fakirs de l'Inde.

français, pour n'être pas compris de l'Hindou. Ce tigre a senti sa faiblesse devant moi. Désormais il me sera dévoué; je m'y connais.

— A peu près comme ta Louison.

— Oh! répliqua Corcoran, peux-tu comparer ma charmante Louison au terrible et féroce babouin que voilà? C'est une véritable impiété... Mais voici le camp anglais. Je reconnais la colline et la rivière dont Akbar m'a parlé. Jette l'ancre, mon cher ami, dans ce bois de palmiers, à six cents pas des sentinelles.

Puis, se retournant vers Baber :

— Tu te donnes à moi, dit-il. C'est bien, je t'accepte.

Et il lui tendit la main. Baber la baisa, et, debout devant le maharajah, il attendit ses ordres.

XVI. — COMMENT BABER SE RENDIT UTILE, N'AYANT PU SE RENDRE AGRÉABLE.

Le camp anglais couvrait presque toute la colline.

Dix-huit mille Européens faisaient la principale force de cette armée. Six mille sikhs et quatre mille gourkhas du Népaul, soldats robustes, patients, courageux et redoutables lorsqu'ils sont bien commandés, occupaient la droite et la gauche du camp. Les Anglais étaient au centre. On n'avait pas voulu employer contre Corcoran les régiments cipayes, dont on soupçonnait la fidélité.

Outre les soldats, le camp renfermait une foule nombreuse de marchands de toute espèce au service de l'armée. Ces marchands emmenaient avec eux leurs femmes, leurs enfants, et quelquefois étaient eux-mêmes suivis de serviteurs. Une innombrable quantité de voitures, groupées dans un désordre apparent, encombraient les avenues. Quoiqu'on fût très-loin de l'ennemi, et que la guerre ne fût même pas encore déclarée, le major Barclay connaissait trop bien Corcoran pour ne pas se tenir sur ses gardes.

Car c'était notre ancien ami le colonel Barclay, devenu major général à la suite de la révolte des cipayes, qui commandait de nouveau l'armée dirigée contre Corcoran.

Barclay avait mérité cet honneur dangereux par d'éclatants exploits. Personne, après le général Havelock et sir Colin Campbell, n'avait plus contribué à la défaite des cipayes. Personne aussi, il faut l'avouer, n'avait plus durement traité les vaincus. *Il les pend aussi vite qu'il le peut,* écrivait à lord Henri Braddock son chef d'état-major, *et les arbres sur sa route ont moins de fruits que de pendus.* En somme, c'était un brave, honnête et solide gentleman, très-persuadé que le monde est fait pour les gentlemen, et que le reste de l'espèce humaine est fait pour cirer les bottes des gentlemen.

Minuit venait de sonner. Barclay, resté seul dans sa tente, allait se coucher sur son lit de camp. Il était fort content de lui-même. Il venait d'écrire de son plus beau style hindoustani une proclamation, destinée à voir le jour cinq jours plus tard et à prévenir les Mahrattes que le gouvernement anglais, dans sa haute sagesse, avait résolu de les délivrer du joug d'un scélérat du nom de Corcoran, qui s'était emparé par dol, fraude et meurtre du royaume d'Holkar. Ayant écrit ce morceau d'éloquence, il s'assoupit.

Quoiqu'il ne dormît pas encore, il rêvait déjà.

Il rêvait à la Chambre des lords et à l'abbaye de Westminster. Rêve délicieux!

Ses précautions étaient prises. Il avait sous ses ordres l'armée la plus redoutable qui eût jamais fait campagne dans l'Hindoustan. Corcoran, tout défiant qu'il fût, devait être surpris, car on allait envahir son royaume sans déclaration de guerre. Peut-être même, — car Barclay n'ignorait pas la conspiration de Doubleface, bien qu'il n'en fût pas complice, — peut-être serait-il mort avant que Barclay eût passé la frontière, et alors quel adversaire rencontrerait-on?

Donc, la victoire n'était pas douteuse.

Donc, Barclay entrerait sans peine dans Bhagavapour.

Donc, il donnerait à l'Angleterre un royaume de plus, comme Clive, Hastings et Wellesley.

Donc, sa part de butin ne pouvait guère être évaluée à moins de trois millions de roupies.

Or, avec douze millions de francs et le titre de vainqueur de Bhagavapour, le major général devait nécessairement obtenir un siége à la Chambre des lords et le titre de marquis. Pour plus de sûreté, le marquisat serait acheté en Angleterre, dans le comté de Kent.

Justement, à cinq lieues de Douvres, sur le bord de la mer, est un château tout neuf, *Oak-Castle,* construit par un marchand de la Cité, qui s'est ruiné au moment de se retirer à l'ombre des chênes et des hêtres. Oak-Castle est à vendre. Tout autour, trois mille hectares de bois, de terres et de prairies.

John Barclay, lord Andover, ne sera pas en peine de meubler Oak-Castle. Grâce au ciel, lady Andover (récemment mistress Barclay) a reçu du ciel en partage une admirable fécondité, — quatre fils et six filles.

L'aîné des fils, James, sera lord Andover. Il est enseigne dans les horse-guards, et donne de grandes espérances à sa mère, car il a déjà fait deux mille livres sterling de dettes. Les trois autres...

Au moment où Barclay allait rêver à l'avenir de ses autres fils, il fut tiré de son rêve par un grand bruit qui se faisait entendre à quelques pas de sa tente.

— Seigneur, disait en hindoustani une voix suppliante, je veux parler au général.

— Que lui veux-tu? demanda l'aide de camp d'une voix brutale.

— Seigneur, je ne puis m'expliquer qu'en présence du général.

— Tu reviendras demain.

— Demain! dit l'Hindou. Il sera trop tard.

Il essaya de nouveau d'entrer; mais Barclay entendit le bruit d'une lutte nouvelle et d'un poing qui s'abattait sur une tête. Puis l'aide de camp cria :

— Holà! Deux hommes! Qu'on emmène ce drôle, et qu'on le tienne sous bonne garde jusqu'à demain.

— Demain! s'écria le malheureux Hindou. Demain, vous serez tous morts.

A ces mots, Barclay sauta à bas de son lit, chaussa précipitamment ses pantoufles et frappa sur un gong.

Aussitôt le valet de chambre hindou parut.

— Dyce, dit le général, d'où vient ce bruit?

— Seigneur, répondit Dyce, il s'agit d'un malheureux qui a voulu interrompre le sommeil de Votre Honneur, sous prétexte de faire à Votre Honneur une communication très-importante, disait-il. Mais le major Richardson n'a pas voulu qu'on éveillât Votre Honneur, et a jeté l'Hindou à terre d'un tel coup de poing, qu'on vient de le relever presque évanoui.

— Appelez Richardson.

L'aide de camp entra.

— Où est l'homme que j'entendais tout à l'heure? demanda Barclay.

— Général, dit Richardson, il est sous bonne garde,

— Pourquoi ne m'avez-vous pas averti de sa présence?

— Général, j'ai cru qu'on devait respecter votre sommeil.

— Vous avez eu tort de croire, dit sèchement Barclay. Amenez-moi cet homme.

Richardson sortit de fort mauvaise humeur.

Cinq minutes après, l'Hindou paraissait devant le général. C'était un homme de cinquante ans environ, long, maigre, mal vêtu, et dont la joue toute meurtrie attestait la vigueur du poing de Richardson. De plus, une serviette ensanglantée couvrait mal une blessure assez grave à la cuisse.

En deux mots, c'était notre ami Baber.

A la vue du général, il se prosterna dans une attitude suppliante, et attendit, les yeux baissés, que Barclay voulût bien l'interroger.

— Qui es-tu? demanda le général.

— Un pauvre marchand parsi, général, qui suit le camp et qui vend aux soldats du riz, du sel, du beurre et des oignons.

— Ton nom?

— Baber.

— Que me veux-tu?

— Général, dit l'Hindou, je venais vous sauver; mais on m'a repoussé à coups de poing et de crosse de fusil. Le major que voici m'a cassé deux dents.

Effectivement, il montra sa mâchoire ensanglantée, et tira de sa poche un mouchoir au fond duquel les deux dents se faisaient vis-à-vis.



L'incendie du camp anglais. Dessin de Lix.

— C'est bien. On te les payera, dit Barclay... Tu venais nous sauver?... Que veux-tu dire?

— Seigneur, dit l'Hindou, vous êtes trahi.

— Par qui?

— Par vos régiments sikhs.

— En vérité! et comment le sais-tu?

— J'ai entendu les soldats sikhs causer à voix basse dans le camp. Tous les sous-officiers sont gagnés.

— Par qui?

— Par le maharajah Corcoran.

Ce nom fit réfléchir Barclay.

— Où est le maharajah?

— Seigneur, je l'ignore. Mais j'entendais, il n'y a qu'un instant, deux soubadars sikhs dire qu'il doit être à présent sur la route de Bombay, à trois lieues d'ici, avec sa cavalerie.

Cette nouvelle devenait inquiétante. Barclay regarda l'Hindou. Sa figure rusée, mais impassible, ne laissait rien deviner.

— Nomme-moi les traîtres, dit Barclay.

— Seigneur, s'écria Baber, je suis prêt à le faire. Mais vous n'avez que le temps de vous mettre sur vos gardes. Dans un instant la révolte éclatera.

— Richardson, faites garder cet homme et éveiller sans bruit tous les régiments anglais. S'il y a trahison, nous surprendrons les traîtres et nous leur donnerons une leçon qui laissera dans l'Inde un souvenir ineffaçable.

On emmena Baber; mais, au moment où Richardson

allait exécuter l'ordre qu'il avait reçu, on entendit tout à coup un grand bruit, et les cris :

— Au feu! au feu!

Au même instant, le camp parut tout en flammes. Le feu avait été mis, sans qu'on s'en aperçût, à quatre ou cinq places différentes.

Aussitôt les tambours retentirent, les trompettes sonnèrent, appelant tous les soldats aux armes. Cavaliers, fantassins, artilleurs, éveillés tout à coup, couraient demi-nus à leur poste, ne sachant quel ennemi ils avaient à combattre.

Le feu avait envahi d'abord le quartier des marchands et des vivandières qui suivaient l'armée. En un moment, tout fut consumé. Puis, la flamme s'étendant toujours, gagna bientôt les caissons de cartouches, qui commencèrent à éclater en l'air. Déjà tous les hommes attachés au service des équipages de l'armée se répandaient au bas de la colline, fuyant les détonations de toute espèce; les femmes et les enfants les avaient précédés et couraient au hasard en criant :

— Trahison! trahison!

Barclay, intrépide et calme au milieu du désordre, ne s'inquiétait que de rallier ses régiments anglais, et, malgré le bruit et les cris, il y réussit; mais l'artillerie était déjà hors de service. Les caissons prenaient feu l'un après l'autre, la moitié du camp était déjà brûlée, et l'on n'espérait plus sauver le reste.

Pour comble de malheur, les sikhs et les gourkhas, éveillés par le bruit et par les détonations, atteints par les boulets, les balles et la mitraille, crurent que Barclay avait résolu de les exterminer, et firent feu à leur tour sur les régiments anglais, qui ripostèrent par une fusillade bien nourrie. En cinq minutes, plus de trois cents cadavres jonchèrent le sol. Barclay, persuadé qu'il avait affaire à des traîtres, ordonna d'en finir par une charge à la baïonnette.

A cet ordre, les malheureux sikhs, épouvantés, prirent la fuite et se répandirent dans la campagne. La cavalerie anglaise les poursuivit et les sabra sans pitié.

Au point du jour, tout était fini. Quinze cents soldats de l'armée de Barclay étaient étendus sur la colline et dans les prairies environnantes; les sikhs et les gourkhas cherchaient un asile dans les bois; les Anglais avaient perdu leurs bagages, leurs vivres et leurs munitions; enfin, Barclay reprenait, la tête basse, le chemin de Bombay, où il avait espéré revenir millionnaire, vainqueur, lord Andover et marquis.

Il avait en même temps la douleur de ne pas même pouvoir deviner la cause de son désastre, car les sikhs et les gourkhas, il le voyait maintenant, étaient victimes d'une erreur, et personne n'avait trahi, excepté le maudit Baber. Pour celui-là, si Barclay avait su où le prendre, son compte eût été réglé bien vite. Mais Baber, qui s'en doutait, avait pris la clef des champs pendant l'incendie, et s'en allait d'un pied léger à Bhagavapour toucher les cent mille roupies que lui devait le trésorier du maharajah.

XVII. — L'ASIE A VOL D'OISEAU.

Du haut de la Frégate, Corcoran et son ami Quaterquem avaient eu l'imposant spectacle de l'incendie du camp anglais. Tous deux gardaient un profond silence.

— C'est horrible, dit enfin Quaterquem. J'aurais voulu pouvoir secourir ou détromper ces malheureux. Quinze cents morts! Deux ou trois mille blessés!

— Mon ami, répliqua le maharajah, il vaut mieux tuer le diable que d'être tué par lui.

— Oui, sans doute.

— Eh bien, pouvais-je m'en tirer à meilleur marché? Ce Baber, il faut l'avouer, est un précieux coquin. En un clin d'œil, il a allumé, sans être vu de personne, quatre ou cinq incendies. Et avec quelle adresse et quelle subtilité, rampant dans les broussailles, il a su échapper aux sentinelles! Avec quelle constance il a supporté les coups de poing et les coups de crosse! On parle du courage et de la patience de Caton d'Utique. Mon ami, Caton n'était qu'un efféminé auprès de cet Hindou. S'il avait, dès sa naissance, appliqué à bien faire, la force étonnante de son caractère, ce gredin serait aujourd'hui le plus vertueux des hommes.

— Mais quel profit espères-tu retirer de ce carnage? Barclay reviendra dans quinze jours avec une armée nouvelle.

— Bah! cette armée ne sera pas reconstituée, approvisionnée et remise en campagne avant un mois. C'est autant de gagné sur l'ennemi. Il se peut, d'ailleurs, que lord Henri Braddock, effrayé d'un si triste début, ne pousse pas plus loin les choses et veuille vivre en paix avec moi; car, enfin, il m'a fait la guerre sans avis préalable, peut-être sans autorisation du gouvernement de Londres. Enfin, comptes-tu comme un mince avantage le bruit qui va se répandre, que le feu de Vichnou est tombé du ciel à ma voix tout exprès pour consumer les Anglais. Qui sait ce qui peut en résulter? Quant au miracle, je compte sur Baber pour en fabriquer la légende... Mais voici le soleil qui se lève derrière l'Himalaya; il est temps de continuer notre voyage...

— Veux-tu revenir à ton camp?

— Rien ne presse, et, puisque l'occasion se présente, je ne serais pas fâché de voir à vol d'oiseau cette Perse fameuse dont on nous a tant parlé au collége, et où le divin Zoroastre enseignait au roi Gustasp les préceptes du Vendidad.

— Comme tu voudras, dit Quaterquem, qui changea la direction de la Frégate.

— Or çà, dit le maharajah, quel est ce grand fleuve qui descend de l'Himalaya dans la mer des Indes et qui reçoit une multitude de rivières?

— Ne le reconnais-tu pas? répondit Quaterquem. C'est l'Indus. Les rivières que tu as vues il n'y a qu'un instant sont celles du Pendjab, l'ancien royaume de Randjitsing, de Taxile et de Porus. Devant toi, à l'horizon, ce désert immense et sablonneux, d'un gris-jaunâtre, borné au nord par une chaîne de hautes montagnes et au midi par l'océan Indien, c'est l'Arachosie et la Gédrosie où le fameux Alexandre de Macédoine faillit périr de soif avec toute son armée. Les montagnes appartiennent à la chaîne de l'Hindou-Koch, que les Grecs, qui n'avaient que deux ou trois noms à leur service, ont appelé le Caucase indien ou le Paropamise. Nos géographes de cabinet, qui n'ont jamais vu que la route de Paris à Saint-Cloud, te raconteront qu'il y avait là autrefois des nations puissantes et des vallées fertiles. Regarde toi-même; ce que tu as vu au sud, c'est le Béloutchistan; ce que tu vois au nord, c'est le Kaboulistan, l'Afghanistan et le Hérat. Dans ces pays que les Grecs disaient si fertiles et si peuplés, combien aperçois-tu de villes ou de villages? Où sont même les rivières et les routes? Çà et là, dans quelque vallée obscure, perdue entre deux montagnes, tu distingues à grand'peine quelques arbres, et au milieu de ces arbres

une mosquée, une fontaine et quelques ruines. Voilà les grandes villes des Perses et des Mèdes.

— Est-ce que les historiens anciens auraient menti? demanda Corcoran.

— Pas tout à fait, mais il s'en faut de peu. Quand tu lis, par exemple, que Lucullus en une seule bataille tua trois cent mille barbares et ne perdit lui-même que cinq hommes, tu reconnais la vantardise fanfaronne des matamores du vieux temps. Quand les Grecs racontent que Xerxès avec trois millions d'hommes n'a pas pu conquérir leur pays, qui est à peu près aussi grand que trois départements français, tu penses évidemment que cette histoire ressemble beaucoup à celle du Petit Poucet et de l'Ogre, qui faisaient à chaque pas des enjambées de sept lieues. Et ainsi des autres.

— Quel est ce grand lac qui étincelle à notre droite et réfléchit les feux du soleil?

— C'est la mer Caspienne, et cette caravane qui fait halte au-dessous de nous, au milieu de la plaine, vient de Téhéran et se dirige vers Balkh, la ville sainte, l'ancienne Bactra, capitale de la Bactriane. Ces cavaliers que tu vois embusqués à sept ou huit lieues de distance, derrière ces ruines, sont de braves Turkomans de Khiva qui attendent la caravane au passage, comme feu Mandrin attendait au siècle dernier les employés de la régie sur les grands chemins de la Bourgogne et du Lyonnais. Chacun fait ici-bas pour vivre le métier qu'il peut, — témoin ton ami Baker.

— Oui, dit Corcoran, mais il y a des métiers horribles.

— Horribles! mais tous les jours l'homme le plus civilisé, celui que tu rencontres dans tous les salons de Paris et de Londres, fait très-tranquillement des calculs qui lui donneront quelques centaines de mille francs et qui causeront peut-être la mort de plusieurs milliers d'hommes. Je connais à Bombay trois braves négociants — deux parsis et un Anglais, — qui craignent Dieu, qui font leur prière en famille matin et soir, et qui se sont associés l'an dernier pour avoir le monopole du riz dans la présidence de Bombay. En quinze jours, leurs habiles manœuvres ont doublé le prix de cette marchandise, qui fait vivre trente millions d'hommes. Quarante mille Hindous sont morts de faim; le reste se serrait le ventre; les trois pieux marchands ont fait une fortune prodigieuse. Est-ce que tu refuseras de serrer la main de ces braves gens? Ils n'ont violé aucune loi. Rien ne défend d'acheter du riz et de faire du bénéfice en le revendant.

— Et voilà pourquoi tu t'es retiré dans ton île comme Robinson Crusoé?

— Oui. Là, du moins, je suis à l'abri des autres hommes. Et, tiens, il est huit heures du matin. Nous ne sommes qu'à deux mille lieues de Quaterquem. Viens visiter mon île. En ne nous pressant pas trop, nous arriverons vers six heures du soir. Nini nous fera un excellent souper, et nous passerons la soirée ensemble en causant de *omni re scibili et quibusdam aliis*. Tu verras si ma solitude, où j'ai toutes les roses de la civilisation, — mais les roses sans les épines, — ne vaut pas bien ton royaume, ta couronne et ton espérance d'être un jour empereur de l'Inde.

— Peut-être as-tu raison, dit Corcoran; au reste, ne pensons plus à cela, et voyons ton île. Je me fais une fête de goûter ce soir la cuisine de Nini et d'embrasser monsieur Zozo, s'il est bien propre.

A ces mots la Frégate reçut un choc inattendu. C'était Acajou qui sautait de joie à la pensée de dîner avec Nini ce jour-là même.

— Oh! massa Quaterquem, s'écria-t-il, bon comme pain chaud; tendre comme gâteau de riz qui sort du four. Oh! Nini bien contente, Nini revoir Acajou, caresser Acajou, passer mains dans cheveux d'Acajou. Nini retrousser manches, pétrir farine, cuire tarte aux pommes. Acajou peler pommes à côté de Nini, tourner broche pour Nini. Acajou tremper son pain dans lèchefrite quand Nini tourne le dos. Acajou tenir Zozo sur ses genoux et dîner avec Zozo. Acajou chanter à Zozo la chanson du crocodile qui avait perdu ses lunettes :

Lunette à Croco
Sur nez à Zozo.

En même temps, le nègre imitait successivement Nini, Zozo, le crocodile, et riait de tout son cœur.

— Regarde bien ce pauvre Acajou, dit tout bas Quaterquem à son ami. Il n'est pas savant, lui, ni fier, ni intrépide, ni prévoyant, ni intelligent, ni hardi comme toi; il n'est pas maharajah, et bien moins encore songe-t-il à devenir empereur des Indes orientales. Nini et Zozo, Alice et moi, voilà tout son horizon; ma maison, mon île dont on peut faire le tour en trois heures, voilà son univers; eh bien, il est mille fois plus heureux que toi qui travailles, te tourmentes pour arriver à un but chimérique, et qui mourras d'une balle tirée par derrière dans quelque combat d'avant-garde, au moment où tu te croiras près de rendre la liberté à cent millions d'esclaves.

— Et tu conclus de là, interrompit Corcoran, que je ferais mieux d'imiter Acajou? Mon cher ami, c'est demander au pommier de donner des prunes. Aujourd'hui le vin est tiré, il faut le boire.

Pendant cette conversation, la Frégate, dirigée par une main habile et sûre, fendait l'air avec une vitesse que rien ne peut égaler sur la terre, si ce n'est la lumière ou l'électricité.

Des bords de la mer Caspienne où elle était parvenue, elle rebroussa chemin vers l'Orient, atteignit en une heure les premières pentes des monts Himalaya, et plana quelque temps au-dessus des montagnes du Thibet, couvertes de neiges éternelles.

Là, comme la réverbération de la neige fatiguait les yeux des voyageurs en même temps que le froid commençait à les gagner, malgré les couvertures et les épais vêtements de laine dont le prévoyant Quaterquem avait eu soin de se pourvoir, la Frégate inclina vers le sud et déploya bientôt ses grandes ailes dans la vaste et sombre vallée du Gange, la plus fertile de l'univers.

On voyait le fleuve sillonné dans son cours d'une immense quantité de bateaux à voiles de toutes grandeurs.

Enfin les voyageurs aperçurent de loin Calcutta.

Il était déjà midi, et un soleil brûlant faisait rentrer les animaux et les hommes dans leurs habitations. La ville immense semblait presque déserte. Çà et là quelques groupes d'Indiens couchés à l'ombre des portiques dormaient paisiblement. Mais pas un Européen ne traversait les rues. Les magasins étaient déserts, et la nature entière semblait goûter le repos.

— Regarde le fort William, dit Corcoran. C'est là que sont nos plus redoutables ennemis. Vois le drapeau anglais qui flotte au-dessus de ce palais. Ce drapeau indique le palais de sir Henry Braddock. Pour un palais magnifique et coûteux, que de masures dans cette immense capitale!

— Eh ! mon ami, regarde Paris et Londres. Tu rencontreras les mêmes contrastes.

Pendant que les deux amis philosophaient ainsi, la Frégate, poursuivant son vol dans l'espace, s'élançait à tire-d'aile vers l'Indo-Chine. En moins de deux heures elle dépassa l'empire Birman, Siam, le pays des Annamites et l'île sombre et volcanique de Sumatra.

— Tu vois aujourd'hui, dit Quaterquem au maharajah, ce qu'aucun œil humain n'avait vu avant moi. Dans ces vallées immenses où coulent des fleuves auprès desquels le Danube et le Rhin ne sont que des ruisseaux, l'Européen est un être inconnu. A peine çà et là quelques pieux missionnaires s'engagent dans ces forêts inextricables où les Siamois eux-mêmes et les Annamites n'ont pas osé tracer des routes.

Déjà le continent de l'Asie semblait fuir sous les voyageurs immobiles. On aurait cru que les nuages se précipitaient avec une vitesse effrayante sous les ailes de la Frégate. Pour éviter d'être mouillé par leur contact, Quaterquem faisait mouvoir un secret ressort et s'élevait tout à coup à une hauteur prodigieuse ; puis, quand le ciel redevenait pur, il redescendait à quatre ou cinq cents pieds de terre.

Enfin le voisinage du grand Océan se fit sentir. Déjà l'atmosphère s'imprégnait d'odeurs salines, et les vents essayaient tantôt d'arrêter, tantôt de précipiter le vol de la Frégate. Mais elle, d'un mouvement toujours égal et sûr, fendait sans peine ces obstacles impuissants.

— Ceci, dit Quaterquem, c'est la mer de Chine. Je commence à sentir que j'approche de mes États, car j'ai des États, moi aussi, bien que mon seul sujet (et je ne désire pas en avoir d'autres) soit maître Acajou que voilà.



Sarawak. Dessin de A. de Bar.

Écoute, maharajah que tu es. Ceci est le bruit de l'Océan qui se brise contre les rochers de Bornéo. Une belle île, Bornéo ; mais le sultan qui la gouverne a de mauvaises habitudes ; il aime la chair fraîche et ne ferait qu'une bouchée de toi et de moi, si l'envie nous prenait d'aborder dans ses États.

— J'ai connu pourtant dans mes voyages, dit Corcoran, un anglais, M. Brooke, qui est venu s'établir tout près de lui, et pour ainsi dire dans la gueule du monstre, à Sarawak.

— Oui, oui, je sais son histoire. M. Brooke est un très-galant homme qui avait servi la Compagnie des Indes. Ayant fait fortune, il s'ennuya. C'est un misanthrope, à peu près comme moi. Il voulait fuir l'Inde, l'Angleterre et tous les pays civilisés. Idée assez naturelle du reste à un Anglais. Mais tout Anglais a besoin d'être riche et confortable ; or la fortune de celui-là n'était pas inépuisable. Il fréta un petit vapeur de guerre, le munit de vingt canons, comme on prend son fusil pour chasser le lièvre, et vint chasser le Malais dans les mers de la Chine. Regarde au-dessous de toi...

Depuis la presqu'île de Malacca jusqu'à l'Australie, ce n'est qu'un immense archipel. Il y a là plus d'îles que de cheveux sur ma tête. Or, les Malais, qui s'ennuient de tenir compagnie dans son île au sultan de Bornéo, ont des milliers de barques pontées qui s'embusquent dans tous les coins de l'archipel, et qui attendent au passage les marchands de la Chine, de l'Angleterre et

des États-Unis. Ils n'attendent malheureusement pas les nôtres, et pour cause. Il ne passe pas cinquante vaisseaux français, par an, dans ces parages.

Brooke, qui est un spéculateur hardi et aventureux, offrit aux marchands de Singapore de faire pour eux la police de la mer, à condition qu'ils lui donneraient cinquante francs par tête de pirate malais. Le marché fut accepté et scrupuleusement rempli des deux parts.

Il gagna, dit-on, quelques centaines de mille francs dans ce petit commerce. Sa renommée s'étendit dans l'archipel, et le sultan de Bornéo, qui craignit de fournir à ce philanthrope l'occasion de gagner une prime de plus, lui offrit son alliance et la petite île de Sarawak, où Brooke vit comme un patriarche à cheveux blancs, entouré des bénédictions des peuples. Vois son île et sa maison, qui ressemble à une forteresse, entourée d'un fossé, comme Lille ou Strasbourg. Un de ces jours nous irons lui demander à déjeuner.

Cependant le jour commençait à baisser.

— Quelle heure est-il? demanda Corcoran.

— Quatre heures trois quarts. Il est temps d'arriver. Nini, si nous tardions davantage, serait capable d'aller se coucher avec monsieur Zozo, et nous souperions mal... Hop! la Frégate! hop! la belle! En avant!



L'Himalaya. Dessin de A. de Bar.

A ces mots, la Frégate, qui semblait comprendre les intentions de son guide, bondit d'un élan nouveau dans l'espace.

— Nous allons en ce moment-ci avec une vitesse de trois cent cinquante lieues à l'heure, dit Quaterquem. Si nous rencontrions le sommet de quelque montagne, nous serions brisés comme un verre de Bohême... Ah! enfin! nous touchons au but.

Au même instant, la Frégate s'arrêta si brusquement, que les trois voyageurs faillirent passer par-dessus le parapet.

— C'est la faute d'Acajou, dit Quaterquem. Par trop d'impatience de revoir madame Nini et le jeune monsieur Zozo, il a arrêté tout à coup la machine, et nous avons failli vider les étriers... Patience, maître Acajou. Il s'agit, avant tout, de ne pas se casser les jambes.

Au même instant, deux cris se firent entendre :

— Acajou, massa Quaterquem!... Papa!

C'étaient Nini et Zozo qui accouraient.

XVIII. — L'ILE DE QUATERQUEM.

Je ne dirai pas que Nini était la plus belle personne de l'île Quaterquem; ce ne serait pas assez dire, puisqu'elle était seule en l'absence d'Alice. J'irai plus loin, et je proclamerai que Nini était d'une beauté admirable. Il est vrai qu'elle avait la peau noire, mais d'un si beau

noir! et les dents étaient si blanches! Le nez était un peu camard, il faut l'avouer, mais si peu! et les yeux étaient si beaux, si noirs, si pleins de tendresse et de douceur! Les lèvres étaient un peu épaisses. Pourquoi non? Aimez-vous mieux les lèvres pincées et serrées qu'on voit sous le nez de tant de Françaises et qui n'indiquent pas, je le crains, une grande bonté de caractère?

Naturellement, tout le reste de la personne était admirablement moulé. Phidias lui-même, qui était, dit-on, un connaisseur, n'aurait pas trouvé mieux.

La beauté de Nini était d'autant plus frappante, qu'elle n'avait pas surchargé sa personne d'ornements superflus. Si l'on excepte un collier de corail, des pendants d'oreilles d'un grand prix, une dizaine de bagues placées indifféremment aux pieds et aux mains, et quatre bracelets qui entouraient les bras et se faisaient voir au-dessus des chevilles, Nini n'avait rien sacrifié à la vaine gloire. Elle n'avait ni corset, ni crinoline, ni bottines, ni brodequins, ni souliers, ni sabots, ni bas, ni pantoufles, mais elle était vêtue d'une robe de soie rouge qui faisait son orgueil et le bonheur d'Acajou.

Une seule chose lui manquait ; c'était un anneau d'or dans son nez, et Acajou déplorait, comme elle, que massa Quaterquem et maîtresse Alice n'eussent pas voulu permettre cet ornement indispensable à la beauté.

Monsieur Zozo, âgé de deux ans à peu près, avait la couleur et la grâce de sa mère, à qui il ressemblait trait pour trait. C'était déjà un luron, fort et hardi, qui criait comme un homme et plus qu'un homme, qui mangeait comme un loup, qui faisait claquer son fouet comme un postillon, qui léchait toutes les casseroles, et qui se rendait utile autant que possible en cassant les plats, les verres et les assiettes.

Du reste, un charmant enfant.

Ses vêtements, moins compliqués que ceux de sa mère, consistaient en une chemise courte qui laissait à nu ses jambes et ses épaules,— et un mouchoir de poche cousu par madame Nini à la chemise de son fils, afin qu'il ne pût pas perdre l'un sans l'autre.

Du reste, Zozo se mouchait plus volontiers avec la manche de sa chemise qu'avec son mouchoir; mais enfin, le mouchoir étant là, le principe était sauvé.

Nini et Zozo firent aux voyageurs l'accueil le plus joyeux et le plus empressé. Nini se jeta dans les bras d'Acajou et Zozo dans les jambes de Quaterquem.

— Oh! massa Quaterquem! s'écria Nini, nous bien heureux de vous revoir. Nini s'ennuyer beaucoup loin de maîtresse Alice.

— Et de moi? demanda le pauvre Acajou.

— Oh! toi parti, bon débarras, dit Nini en riant de toutes ses forces.

Mais sa figure joyeuse démentait ses paroles.

— Maîtresse Alice ne reviendra pas avant huit jours, dit Quaterquem. Nini, prépare-nous le souper, et fais de ton mieux pour contenter le maharajah.

En même temps Quaterquem emmena son ami dans le jardin, pour lui montrer les arbres qu'il avait plantés.

— Acajou, dit Nini, qu'est-ce que maharajah?

— Maharajah? répondit Acajou en se grattant la tête; maharajah? Acajou bien embarrassé. Maharajah, grand prince, riche, puissant, faire couper têtes à volonté et empaler tout le monde.

A cette description terrible du maharajah, Nini commença à trembler de frayeur.

— Mais, dit-elle encore, qu'est-ce qu'empaler?

Ici Acajou fit le geste d'asseoir un homme sur un pieu pointu, ce qui fit beaucoup rire Zozo et calma un peu la frayeur que lui causait déjà le mot de maharajah.

Cependant Quaterquem et Corcoran visitaient la maison du haut en bas, ce qui n'était pas bien difficile, car elle ne se composait que d'un rez-de-chaussée flanqué de deux pavillons à ses extrémités, et d'un grenier.

— La cuisine est commode et vaste, comme tu vois, disait Quaterquem. Ce n'est pas moi qui l'ai établie, c'est le révérend Smithson. Aux nombreux fourneaux dont elle est pourvue, on devine que mon vendeur et sa famille étaient doués d'un vaste appétit. Ceci est la chambre d'Alice. Comme le révérend n'attendait pas de visites, il n'a pas pris la peine de construire un salon, quoique, Dieu merci, la place ne manquât pas. Si tu viens t'établir ici, nous ferons un parloir, car Alice, qui est Anglaise de la tête aux pieds, ne me pardonnerait pas d'introduire, même en son absence, un gentleman, fût-ce mon meilleur ami, dans sa chambre à coucher.

De l'autre côté de la cuisine est la salle à manger. Vois ces dressoirs et ce buffet : ne dirait-on pas qu'ils ont été sculptés pour Catherine de Médicis par un artiste florentin? Eh bien, ils n'ont coûté au révérend, mon prédécesseur, que la peine de les ramasser sur la plage. Ils proviennent de quelque navire inconnu qui les portait sans doute à Melbourne ou dans quelque autre ville australienne.

Dans le pavillon de droite est ma bibliothèque. Viens voir cela. C'est un magnifique fouillis de volumes de tous les temps, de toutes les langues et de toutes les nations. Tu pourrais y faire, toi qui serais bibliophile si tu n'étais maharajah, des découvertes précieuses.

— Voyons cela, dit Corcoran avec empressement.

La pièce qui servait de bibliothèque était de beaucoup la plus grande de toute la maison.

Cinquante mille volumes environ garnissaient les rayons de bois de chêne. Naturellement, ces livres de toute origine étaient écrits dans toutes les langues; mais le français et l'anglais dominaient. On voyait là, rangés dans un ordre parfait :

Dix-huit exemplaires de Shakspeare;

Douze exemplaires d'Homère (deux en grec, trois traductions anglaises, cinq traductions françaises et deux allemandes);

Soixante-quinze volumes du *Musée des Familles;*

Vingt-trois exemplaires de Don Quichotte de la Manche;

Puis des romans sans nombre de Walter Scott, d'Alexandre Dumas, de Paul de Kock, de George Sand, et de quelques contemporains plus jeunes que je ne nommerai pas ici, afin d'épargner leur modestie.

Mais de tous les auteurs morts ou vivants, celui qui paraissait obtenir le plus grand et le plus incontestable succès, c'était (pourquoi le nier, puisque les lecteurs de toutes les nations le proclament?) M. le vicomte Ponson du Terrail. La Bible seule le dépassait. Encore fallait-il remarquer que presque tous les exemplaires de la Bible étaient anglais, et qu'un Anglais digne de ce nom ne voyage guère sans sa Bible.

— A parler franchement, dit Quaterquem, mon mobilier est un vrai bric-à-brac amassé à force de patience par mon prédécesseur. La seule chose qui soit vraiment à moi dans ce mélange singulier d'objets de toute espèce et de toute origine, c'est ce que je vais te montrer... Acajou!

Le nègre accourut.

— Laisse là Nini et Zozo, qui goûteront bien les sauces

sans toi. Va seller Plick et Plock. Le maharajah veut faire un tour de promenade avant le coucher du soleil.

Acajou disparut et reparut presque aussitôt.

— Plick et Plock attendent massa Quaterquem, dit-il.

C'étaient deux beaux petits chevaux de race shetlandaise, un peu moins grands que des ânes, mais d'une vitesse, d'une vivacité et d'une beauté de formes vraiment admirable.

Corcoran félicita son ami.

— J'aurais volontiers apporté dans l'île des chevaux arabes ou turcomans, répliqua Quaterquem, mais ma Frégate n'est pas encore assez bien aménagée pour cela. Ç'aurait été trop d'embarras.

Malgré leur petite taille, Plick et Plock étaient de vaillants coureurs, et sur la pelouse de Chantilly on aurait eu peine à trouver leurs égaux; aussi, en moins d'un quart d'heure ils arrivèrent à la pointe méridionale de l'île, et les deux promeneurs mirent pied à terre auprès d'un belvédère, situé sur une colline très-élevée qui dominait l'île toute entière.

Il montèrent au sommet du belvédère, et Quaterquem montrant la mer qui paraissait paisible :

— Tu vois, dit-il, ce léger remous qui va doucement languir et expirer sur le sable au pied de la falaise; c'est le gouffre dont je t'ai parlé. Ce soir, on dirait un lac d'huile; c'est que nous sommes au moment où la tempête est apaisée. Dans une demi-heure elle va recommencer. Les vagues reflueront vers la haute mer et s'engouffreront dans un vaste entonnoir que tu pourrais distinguer parfaitement d'ici.

Tourne-toi maintenant, et regarde à ta gauche. Voici mes orangers, mes bananiers et mes citronniers. Voici mes champs et mes prairies, car j'ai de tout dans mes étables, des moutons, des bœufs, des vaches, des poules, des dindons, des cochons surtout; c'est le fruit principal du pays... Mais tu ne dis rien, maharajah! à quoi rêves-tu?

— Je rêve, dit Corcoran, au dîner que Mme Nini doit être en train de nous préparer. Cette vallée que tu me montres est délicieuse. Le ruisseau qui coule sous les arbres, entre ces rochers de granit, est limpide et profond. La colline boisée l'abrite contre le vent qui vient de la mer; ta maison complète admirablement le paysage; enfin tu dois être heureux ici, et je sens que je serais heureux avec ma chère Sita sous ces ombrages; mais le moment n'est pas encore venu. Se reposer avant la fin du jour est une lâcheté. Par un rare bonheur j'ai peut-être entre les mains le moyen de délivrer cent millions d'hommes, et j'irais m'enfermer dans ta joyeuse abbaye de Thélème! Non, par Brahma et Vichnou, ou je vaincrai ou je périrai, et si la Providence me refuse également la mort et la victoire, eh bien, je ne dis pas non : peut-être... En attendant, allons dîner, car le rôti brûle et la nuit tombe.

Corcoran ne se trompait pas. En arrivant il aperçut Acajou qui rôdait d'un air inquiet pour avertir que le dîner était servi et que Nini commençait à s'impatienter.

En un clin d'œil Plick et Plock, dessellés, débridés, s'échappèrent au galop dans la prairie. La beauté du ciel, la douceur du climat, l'absence des voleurs et des bêtes féroces ôtaient tout danger à cette liberté.

En entrant dans la salle à manger, le maharajah fut étonné de l'élégance et de la beauté du service. On ne voyait partout que vermeil, or, argent, ivoire et vieux Sèvres. Tout cela était marqué des initiales les plus diverses. On y trouvait de tout, — jusqu'à des couronnes de comte, de duc et de marquis.

Le dîner était abondant et varié, les sauces exquises. Corcoran en fit la remarque et félicita Nini.

— Ceci n'est rien auprès des conserves, dit Quaterquem. Tout ce que l'univers produit de plus exquis arrive en abondance sur nos côtes par l'invariable chemin du naufrage. J'ai des montagnes de jambons de Reims et de viandes de toute espèce. J'ai fini par ne plus même ramasser ce butin encombrant. Acajou a ordre de ne plus faire collection que de vin et de livres. Ma cave et ma bibliothèque sont, grâce à l'Océan, les plus belles de l'univers. Les vins surtout sont exquis. Tu comprends bien qu'on ne se donne pas la peine d'envoyer de la piquette en Australie; la marchandise ne vaudrait pas le prix du transport. Quant à rapporter tout cela aux propriétaires, outre que je ne sais à qui ces trésors appartiennent, ma frégate n'est pas assez bien outillée pour me permettre de me montrer si généreux. Tout ce qu'elle peut transporter ne va pas au delà du poids de deux mille cinq cents ou trois mille kilogrammes de *poids utile*. Le *poids mort* est de quinze cent cinquante kilogrammes. C'est te dire que mon outillage sera perfectionné avant peu... Comment trouves-tu ce vin là?

— Excellent.

— Mon ami, c'est du vin de Constance de l'année 1811. Je n'en ai que vingt-cinq bouteilles, mais j'ose dire que tous les rois de l'univers se coaliseraient inutilement pour t'en faire boire de pareil. Il y a quinze ans qu'il est dans l'île, étant arrivé en même temps et par la même voie que le révérend Smithson. Mais ce Constance n'est rien encore auprès d'un certain vin de Champagne dont je ne connais pas l'origine, mais dont j'ai, Dieu merci, abondante provision. A coup sûr, Jupiter et Bouddah, s'ils savaient ce que c'est, descendraient sur la terre pour trinquer avec moi.

Ainsi buvant, fumant et causant librement, fenêtres ouvertes, doucement caressés par la brise et par le bruit des vagues, les deux amis sentirent enfin leurs paupières s'appesantir. Voyant que Corcoran ne l'écoutait plus qu'à peine, Quaterquem le conduisit lui-même à la chambre qui lui était destinée.

— Voici des bougies, dit-il, et des livres, si tu veux lire. Voici de la limonade, si tu veux boire. Voici de l'encre et du papier, si tu veux écrire un poëme épique. Bonsoir, oublie tes sujets, tes ennemis, tes projets, ta diplomatie et tout ce qui te donne l'air si préoccupé. Tu es sous le toit d'un ami. Dors en paix.

Et il sortit sans fermer la porte.

A quoi bon? Quel ennemi avait-il à craindre?

Puis il se coucha lui-même et s'endormit du plus profond sommeil.

Acajou, Nini et Zozo ronflaient de toutes leurs forces. Dans cette île bienheureuse personne n'avait d'insomnie.

XIX. — RÊVE DU MAHARAJAH.

Vers trois heures du matin, Corcoran fut tiré de son sommeil par un rêve épouvantable...

Comme il n'en a donné les détails à personne, pas même à Quaterquem, son plus intime ami, nous serons forcé de garder le secret comme lui-même; mais il fallait que ce rêve fût bien rempli de funestes pressentiments, car, dès le point du jour, le maharajah se leva et alla éveiller son ami.

Quaterquem ouvrit un œil, étendit les bras en bâillant et dit :

— Eh bien, qu'est-ce ?

— Partons.

— Comment! partir? Tout le monde dort, Acajou ronfle, et moi-même, je...

— Alors je vais partir seul.

— Sans déjeuner?... Nini ne te le pardonnerait pas.

— Déjeunons, s'il le faut, pour obéir à Nini; mais souviens-toi que je dois être à Bhagavapour dans l'après-midi. J'ai le pressentiment qu'un affreux danger nous menace. Que le déjeuner soit prêt dans cinq minutes et la Frégate dans un quart d'heure.

Ce qui fut fait.

Madame Nini, très-satisfaite des présents que Corcoran lui faisait (deux châles du cachemire le plus pur, qui avaient appartenu à la sultane favorite de Tippoo Sahib) se jeta dans les bras d'Acajou, qui monta dans la Frégate en grognant de toutes ses forces, non sans avoir embrassé Zozo, qui se frottait les yeux avec ses deux poings, et qui sanglotait comme si son père avait dû être fusillé cinq minutes plus tard.

XX.—GRANDE CONVERSATION DE LOUISON ET DE GARAMAGRIF AVEC LE PUISSANT SCINDIAH.

Cependant Sita faisait de son mieux les honneurs de son palais à la belle Alice.

Elles allaient toutes deux en palanquin, sous la garde d'Ali et suivies d'une nombreuse escorte, chasser et se promener dans la forêt. Comme par bonheur Sita était brune, tandis qu'Alice était blonde, et comme aussi il n'y avait personne pour les regarder (j'entends qu'il n'y avait que des moricauds), elles n'étaient point rivales, et la beauté de l'une faisait merveilleusement valoir celle de l'autre. De là, en quelques heures, une amitié touchante et cordiale.

Sougriva, chargé du gouvernement en l'absence du maharajah, s'acquittait très-bien de ses fonctions difficiles. Déjà, suivant l'ordre de son maître, il venait d'envoyer l'ordre à tous les zémindars et à tous les députés de se réunir à Bhagavapour. Comme il s'attendait chaque jour à recevoir la nouvelle de l'attaque des Anglais, Corcoran avait voulu convoquer son parlement mahratte, afin de lui demander son appui dans la guerre qu'il allait soutenir.

A vrai dire, Corcoran ne comptait pas beaucoup sur le courage de son parlement ou de ses soldats; mais le parlement lui était utile (à ce qu'il croyait) pour intimider les traîtres, car il se souvenait toujours des révélations qu'il avait lues dans la dépêche adressée par Doubleface à lord Henri Braddock.

Du reste, avec l'aide de Louison, la lutte lui paraissait presque engagée à égales forces. Louison valait une armée. Malheureusement Louison était mariée au seigneur Garamagrif. Louison avait un fils, le jeune Moustache. Louison, devenue mère de famille, avait d'autres intérêts dans la vie, d'autres amis et d'autres ennemis que Corcoran. Grave sujet d'inquiétude.

On se souvient aussi que la paix avait toujours été fort chancelante entre Louison, Garamagrif et Scindiah.

Garamagrif, rallié à grand'peine, était toujours le tigre orgueilleux, sauvage et redoutable que nous avons connu. Il n'avait pas oublié ses anciennes querelles avec Scindiah et ce fameux caillou qui avait laissé sur sa queue une si désagréable cicatrice. Or, Garamagrif était très-justement fier de sa beauté; et, bien que Louison eût essayé de le consoler en attestant qu'il était plus beau que jamais, il ne s'en faisait pas accroire et ne cherchait qu'une occasion de se venger.

L'absence du maharajah fut cette occasion, et Garamagrif, qui craignait par-dessus tout la colère de Corcoran, résolut de satisfaire sa vengeance pendant que le maître et *Sifflante*, sa bonne cravache, n'étaient pas là. De son côté, Louison, rancunière comme toutes les personnes de son sexe, ne jugea pas à propos de l'en détourner.

Quant à Scindiah, toujours sage, prudent et réservé dans ses actions, comme dans ses discours, il s'apercevait bien des mauvaises dispositions de ses compagnons, mais il ne soufflait mot, regardant du coin de l'œil, s'attendant à tout, et se préparant à leur donner une leçon dont ils se souviendraient longtemps.

Les cœurs étant ainsi aigris, et personne n'ayant assez de crédit et d'autorité pour imposer aux deux tigres et à l'éléphant, la querelle éclata de la manière suivante.

Le jour même où Corcoran et Quaterquem quittaient leur île par le chemin des airs, vers quatre heures et demie du soir, — ou peut-être cinq heures, — Alice et Sita revinrent de la promenade portées par le puissant Scindiah, qui marchait d'un pas lent et lourd, mais sûr et majestueux, et qui les déposa dans la grande cour intérieure, au pied de l'escalier du palais d'Holkar.

A peine étaient-elles rentrées, lorsqu'un rugissement, qui ressemblait à un éclat de rire (mais rire de tigre, ce rire qui fait trembler les lions), éclata derrière Scindiah.

Garamagrif le désignait ainsi aux moqueries de Louison, et tous deux, l'un à droite, l'autre à gauche, regardaient le bon éléphant avec une curiosité maligne et méprisante.

Le rugissement de Garamagrif (autant du moins qu'on en peut juger par le peu qu'on connaît de la langue des tigres) signifiait à peu près ceci :

— Louison, regarde-moi ce gros colosse. As-tu rien vu de plus laid, de plus bête et de plus mal bâti. Aussi tout le monde s'en moque. On lui met sur le dos les charges les plus pesantes. Les ânes eux-mêmes, qui n'ont pas une grande réputation d'intelligence, refusent quelquefois d'obéir; mais celui-ci, fier et heureux, se dandine comme un marquis, et il n'a même pas la grâce d'un charbonnier. Pouah! la vilaine bête!

A quoi Louison répondit dans sa langue :

— Ami Garamagrif, je reconnais dans ce portrait peu flatteur ton esprit mordant et juste. Tu as le coup d'œil précis. Ce pauvre Scindiah est fait comme un bloc taillé à coups de hache. Sa peau est sale comme celle du crapaud. Sa tête est lourde, son ventre énorme comme celui d'un banquier sept fois millionnaire; ses jambes sont si courtes, qu'on croirait qu'il les a changées au vestiaire et qu'à la place de celles que la nature lui a données, il a emprunté celles d'un cochon siamois; il ne se lave jamais, aussi est-il plus sale qu'un babouin; ma foi, je ne sais pas quelle est l'éléphante en peine de placer ses affections qui voudra jamais de lui.

Scindiah, voyant que la conversation commençait ainsi, s'étendit à terre sur ses quatre pattes et, d'un air indolent, fermant à demi les yeux, prêta l'oreille aux compliments que le seigneur Garamagrif et son épouse lui prodiguaient.

— Ce qu'il y a de pire, continua Garamagrif, encouragé par le calme apparent de son ennemi, c'est que ce gros butor n'est pas seulement idiot, hideux et gourmand, il est encore plus lâche. Regarde-le : il entend

bien tout ce que nous disons. Vois s'il ressentira l'outrage comme un gentilhomme de bonne race, qui sait tirer l'épée et défendre son honneur.

— Mais, dit Louison, de quelle épée veux-tu qu'il se serve? à moins que par son épée tu n'entendes ce nez prodigieux qui est si long, si long, qu'on pourrait en faire un pont pour passer le Gange.

— Pour conclure, Scindiah n'est qu'un pleutre.

— Un lâche, ajouta Louison. Et pour preuve, je vais sauter par-dessus, et je parie qu'il n'osera rien dire.

— Bravo! saute.

Louison fit le saut comme elle l'avait dit.

Scindiah ne remua pas plus que s'il avait été de granit ou de marbre.

— Parbleu! rugit Garamagrif, il ne sera pas dit que tu auras fait mieux que moi. Tu as franchi Scindiah en large; moi, je vais le franchir en long.

Et, prenant son élan, il sauta de la queue à la tête.

Mais cette idée ne fut pas aussi heureuse que celle de Louison, car Scindiah, voyant le tigre bondir en l'air, allongea sa trompe par un mouvement si prompt et si adroit, qu'il le saisit juste au passage, l'enleva malgré ses griffes et le lança sans effort jusqu'à la hauteur du second étage du palais.

A cette vue, Louison poussa un rugissement si terrible, que Sita et Alice, en l'entendant, frémirent de frayeur.

— Séparez-les! s'écria Sita.

Mais personne n'osait s'approcher.

Seul, le petit Rama, fils de Corcoran, qui jouait sur le tapis avec son ami Moustache, voulut descendre et rétablir la paix; mais Sita le retint.

Quant aux serviteurs du palais, ils tremblaient de tous leurs membres et fermaient soigneusement les portes.

Le premier rugissement de Louison fut suivi d'un second, plus formidable encore. Garamagrif, enlevé par la trompe de Scindiah jusqu'à la hauteur du second étage, avait espéré du moins mettre enfin pied à terre et prendre sa revanche; mais Scindiah ne le permit pas.

A peine fut-il revenu à portée de sa trompe, que l'éléphant le rattrapa et le lança en l'air une seconde fois; puis, s'adossant au mur du palais, pour que Louison ne pût pas l'attaquer par derrière, il continua de jongler avec le malheureux tigre, dont les rugissements furieux fendaient l'âme des personnes sensibles et déchiraient les oreilles des spectateurs les plus indifférents.

Louison ne resta pas inactive et, comme font les grands capitaines, essaya de tourner l'ennemi.

Mais Scindiah ne la perdait pas de vue et veillait soigneusement sur ses flancs; et quant à ses derrières, grâce au mur auquel il était adossé, il se croyait en sûreté.

Pendant que Louison faisait son plan de bataille, les rugissements de Garamagrif redoublaient. Il semblait dire :

— Vas-tu me laisser périr?

Enfin elle se décida, prit son élan, fit une feinte sur la gauche; puis, d'un bond, elle tomba sur le cou de Scindiah et commença à lui déchirer l'oreille droite.

Ce fut au tour de Scindiah de crier et de se lamenter. Il laissa tomber Garamagrif à terre et voulut saisir Louison, mais Louison ne lâchait pas prise, et Garamagrif, redevenu libre de ses mouvements, quoique un peu éclopé par sa chute, saisit à son tour l'autre oreille et commença à la mordre à belles dents.

Scindiah, fou de douleur et de rage, aveuglé par le sang qui coulait jusque sur ses yeux, étourdi par les rugissements féroces des deux tigres, perdant même la conscience de ses actions, galopait au hasard dans la cour. C'était un spectacle effrayant.

Enfin, ne pouvant avec sa trompe les saisir tous les deux à la fois et ne sachant par qui commencer, il se roula par terre et chercha à les écraser sous son poids.

Louison, trop agile et trop adroite pour se laisser prendre à ce piége, abandonna sa proie, et Garamagrif lui-même, quoique plus acharné, sentant craquer ses os à chaque mouvement de l'éléphant, lâcha prise.

Il y eut alors une courte trêve.

Chacun avait de nouvelles injures à venger et voulait porter le dernier coup.

Scindiah reprit promptement son poste de bataille et s'adossa encore au mur; mais un nouvel ennemi se présenta, qui vint encore aggraver sa triste situation.

C'était le tigrillon de Rama, le jeune Moustache, qui, de la fenêtre du premier étage, voyait tout le combat et qui, retenu à grand' peine par Rama, avait cru le moment venu de secourir son père et sa mère.

Au moment où Scindiah s'attendait le moins à recommencer la lutte et essuyait en silence, avec sa trompe, le sang qui coulait de ses oreilles, Moustache sauta sur le derrière de l'éléphant et essaya d'enfoncer ses griffes et ses dents dans la cuirasse épaisse qui protégeait son ennemi.

Cette tentative ralluma la fureur de l'éléphant, qui saisit le malheureux Moustache et le lança contre le mur avec une telle force, que si Louison, toujours attentive, n'eût pas été là pour ressaisir à la volée son nourrisson, c'en était fait, hélas! de sa postérité.

Le combat recommença, furieux; mais Louison, occupée de modérer l'impétuosité du jeune Moustache, ne montrait plus le même acharnement.

Quant à Scindiah, sa colère était au comble.

Il y avait dans la cour une énorme barre de fer qui fermait la porte extérieure du palais. Scindiah, négligeant le soin de sa sûreté et ne pensant qu'à sa vengeance, arracha cette barre d'un puissant effort et en porta un coup formidable à Garamagrif, qui lui rongeait en ce moment le dos avec ses dents et ses griffes.

Le coup fut tel, que le tigre eut la queue écrasée et presque séparée du corps. Cette belle queue, alternativement blanche et noire, dont il était si justement fier, pendait désormais comme un poids inerte. Louison en poussa un rugissement de colère et recommença le combat pour son compte.

Mais, au moment où la fureur des deux partis semblait ne pouvoir s'éteindre que dans le sang de l'ennemi, Alice et Sita, qui regardaient les combattants avec une frayeur facile à comprendre, poussèrent un cri de joie :

— Les voilà! les voilà!

Presque au même instant la Frégate s'abattit dans la cour avec une promptitude effrayante. Corcoran mit pied à terre, devina tout, saisit *Sifflante*, sa cravache, ou, comme il l'appelait quelquefois, son *juge de paix*, et en cingla un coup sur le dos de Garamagrif, qui avait ressaisi Scindiah par l'oreille droite.

Garamagrif lâcha aussitôt son adversaire et, poussant un rugissement, il regarda Corcoran avec des yeux pleins de fureur, comme s'il avait voulu le dévorer.

Mais le maharajah le regarda à son tour d'un air qui fit rentrer en terre le pauvre Garamagrif. Épuisé, couvert de sueur, tout sanglant, il vint se rouler sur le sol aux pieds de Corcoran.

Celui-ci chercha Louison, et s'il l'avait aperçue, il est probable qu'elle aurait eu, elle aussi, une petite conversation avec Sifflante; mais elle avait eu le bonheur de voir venir Corcoran et l'esprit de sauter aussitôt à terre; de sorte qu'elle s'avança d'un air modeste et doux, comme une jeune pensionnaire qui vient embrasser son papa au parloir.

Mais il lui jeta un regard sévère :

— A bas, Louison! à bas! Vous êtes indigne de ma confiance! Comment! je vous laisse la garde de mon royaume, de ma femme, de mon enfant, de mes trésors, de tout ce que j'ai de précieux au monde, et le premier usage que vous faites de votre liberté est d'étrangler Scindiah!

Louison, honteuse d'une réprimande si bien méritée, baissa les yeux.

— C'est elle qui t'a cherché querelle, mon pauvre Scindiah, n'est-ce pas? dit Corcoran.

Scindiah abaissa sa trompe affirmativement.

— Console-toi, mon gros ami, je te rendrai justice... Et comment a commencé la querelle?

Ici Scindiah fit avec sa trompe divers mouvements pour indiquer qu'on avait voulu se moquer de lui et qu'il n'était pas éléphant à le souffrir.

— C'est bien, dit Corcoran. Garamagrif passera deux jours au cachot. Toi, Louison, tu seras aux arrêts pour cinq jours.

Garamagrif essaya d'abord de résister, mais la vue de Sifflante le réduisit bientôt à l'obéissance, et on l'emmena sans tarder dans les cachots de la citadelle, comme un prisonnier de guerre.

Cette affaire importante réglée, le maharajah et son ami montèrent au premier étage du palais et rendirent compte à la belle Sita et à son amie des incidents du voyage. Comme il achevait son récit, on annonça l'arrivée de Sougriva. Il était fort ému.

— Seigneur maharajah, dit-il, un grand malheur nous arrive.

— Qu'est-ce que je te disais? s'écria Corcoran en se retournant vers son ami... Oh! mon pressentiment de ce matin!

Puis, prenant à part Sougriva :

— Qu'est-ce? dit-il.

— Seigneur, répliqua Sougriva, nous sommes trahis. La flottille anglaise remonte la Nerbuddah, soutenue par un corps de quinze mille Anglais et Cipayes. Le général Barclay doit, avec son armée, se joindre à celle-ci sous les murs de Bhagavapour.

— Oh! pour Barclay, il y a peu de chose à craindre. Quant à l'autre, rien n'est perdu. On l'a donc laissé avancer sans le combattre?

— Seigneur maharajah, le zémindar Uzbek et une partie du corps qu'il commandait ont passé du côté des Anglais.

— Par le Dieu vivant! s'écria Corcoran après un moment de réflexion, je les tiens. Garde ces nouvelles pour toi. Je veux que Bhagavapour apprenne en même temps la trahison et le châtiment. Fais seller mon cheval et préparer mon escorte. Toi, reste ici. Je pars. J'ai assez fait le maharajah; je vais faire maintenant le capitaine Corcoran, et j'espère que tout le monde, — amis et ennemis, — me reconnaîtra.

ALFRED ASSOLLANT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CURIOSITÉS MUSICALES.

NOTES SUR QUELQUES MUSICIENS.

La musique, cet art délicieux qui charme l'oreille humaine ici-bas, est une source d'impressions irrésistibles dont nos célèbres compositeurs ont toujours su tirer un grand parti.

De tout temps cette douce mélodie a exercé une puissance énergique sur le moral et même sur le physique d'un grand nombre de personnes.

Saül, en proie à une mélancolie profonde, en fut délivré par les accords de la harpe de David.

Homère raconte que les douleurs qu'éprouva Ulysse après avoir été mordu par un sanglier furent calmées par le son de la musique.

Dans le cours du quinzième et du seizième siècle, une épidémie affreuse décimait les Italiens. Ce mal, qu'on attribuait à tort à la piqûre d'une araignée, commune en Italie, appelée *tarentule*, faisait naître chez ceux qui en étaient atteints un abattement extrême accompagné de délire et, le plus souvent, du désir de se détruire. Le son des instruments était l'unique remède des malheureux qui souffraient de ce désordre moral. Dès qu'ils entendaient la flûte ou la trompette, leurs membres semblaient se délier, ils dansaient en mesure, puis un sommeil bienfaisant les délivrait d'une fin tragique.

L'harmonie n'exerce pas seulement de l'influence sur l'homme doué de cœur et d'intelligence ; certains animaux éprouvent l'effet de la musique. On a remarqué avec raison l'excitation des chevaux au son de la trompette.

Bernardin de Saint-Pierre raconte que des araignées, placées dans le coin d'une chambre où l'on faisait souvent de la musique, abandonnaient leurs toiles dès qu'elles entendaient les premiers accords, et restaient auprès du piano aussi longtemps que le musicien faisait vibrer les cordes de l'instrument.

Sir Home voulut aussi étudier l'effet du piano sur le lion et l'éléphant : le son des notes aiguës semblait produire sur ces animaux une agréable sensation ; mais leur fureur éclatait lorsqu'ils entendaient résonner les touches les plus graves.

Plusieurs épreuves, faites à Paris, ont produit des faits analogues. Nous voyons par là que l'être intelligent n'est pas le seul qui soit charmé par le son mélodieux des instruments.

La musique a toujours été considérée comme un art capricieux, et nos plus habiles compositeurs ne saisissaient pas tous de la même manière l'inspiration musicale.

Les biographes nous ont conservé quelques détails assez extraordinaires sur les habitudes de plusieurs musiciens.

Pour se placer sous le charme de l'inspiration, Gluck

aimait à faire transporter son clavecin au milieu d'une vaste prairie. Là, goûtant avec joie les douceurs de la solitude, il contemplait la nature. L'air pur qu'il respirait, le chant des oiseaux et, de plus, parfois, quelques bouteilles de champagne, faisaient trouver à ce grand génie les admirables chants des deux *Iphigénies* et d'*Orphée*.

Cimarosa, au contraire, recherchant le tumulte des villes, composa *les Horaces* et *le Mariage secret*, deux chefs-d'œuvre, au milieu d'une conversation animée. Ce grand musicien, qui se vit rechercher par plusieurs souverains d'Allemagne et de Russie, était un jour aux environs de Prague, se promenant avec plusieurs amis, lorsqu'il trouva l'air admirable *Pria che spùnti in ciel l'aurora*.

Souvent, chères lectrices, vous regardez de charmantes petites bêtes dont les jeux amusent à tout âge, peut-être ne vous doutez-vous pas que Sacchini, cet élève de Durante, qui mérita d'être surnommé le Racine de la musique, affectionnait d'une manière particulière une famille de petits chats, et que c'est à leurs mouvements gracieux qu'il attribuait les heureuses inspirations de son *OEdipe à Colone?*

Saliéri employait un singulier moyen pour exciter son imagination musicale. Trois choses lui étaient nécessaires : une boîte de fruits confits, un crayon et un album. Emportant ce léger bagage, il traversait à pas pressés les rues les plus encombrées, et se mettait ainsi à la recherche, non pas d'un homme, mais d'une idée musicale. Aussitôt qu'il l'avait trouvée, il la fixait sur le papier. C'est sans doute de cette manière qu'il composa *les Danaïdes*.

Le célèbre Haydn, ce fils d'un pauvre charron du village de Rohran, qui avait passé sa jeunesse dans l'indigence, sobre et régulier comme Newton, était aussi fidèle à certaines habitudes : avait-il le dessein de faire quelque composition musicale, aussitôt il se rasait, se poudrait, mettait du linge blanc. Après s'être aussi élégamment vêtu que s'il eût dû se présenter devant l'empereur d'Allemagne, il plaçait à son doigt la bague que lui avait donnée son souverain et s'installait devant une table, sur laquelle étaient préparés plumes et papier; puis, ces préliminaires terminés, il écrivait pendant des heures entières ces belles symphonies qui l'ont rendu inimitable.

Zingarelli aimait à se recueillir avant d'improviser quelque œuvre musicale. Lorsqu'il avait fait une lecture dans les livres saints ou dans les classiques latins, son esprit était transporté dans de hautes régions, et l'art de la composition lui était facile. C'est ainsi préparé qu'il composa en peu de temps *Pyrrhus*, *Roméo et Juliette*, etc.

Mozart, qui embrassa avec tant de supériorité tous les genres, depuis la romance jusqu'à l'opéra, écrivait à l'un de ses amis, quelques années avant sa mort : « Lorsque je suis livré à moi-même, que ce soit le jour quand je me trouve dans une bonne voiture, ou la nuit, à l'heure où tout est calme, c'est alors que les idées abondent dans mon esprit. »

Jamais ce sublime compositeur n'approcha du piano dans ses moments d'inspiration; il écrivait de suite le morceau qu'il avait créé et qui se trouvait entièrement noté dans sa tête.

Marie O'KENNEDY.

LE PANTHÉON DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

V. LA PETITE PRESSE. — VI. LA GRANDE PRESSE.

V. — LA PETITE PRESSE.

Je vous présente aujourd'hui, mon cher directeur, le défilé de la *Petite Presse* et de la *Grande Presse*. Quel est le sens précis de ces deux expressions? *Adhuc sub judice lis est.*

Les uns prétendent que la *Petite Presse* est celle qui ne s'occupe pas de politique. A ce compte, que deviennent la *Revue des Deux Mondes*, le *Moniteur du soir*, l'*Illustration*, etc.?

D'autres affirment que c'est tout simplement une question de valeur littéraire. Explication tant soit peu blessante pour le *Journal des Débats*, et tant soit peu flatteuse pour le *Petit Journal*. Quoi qu'il en soit, prenons les choses pour ce qu'elles sont et les mots pour ce qu'ils valent, c'est-à-dire pour le sens que la langue vulgaire y attache.

Or donc, le défilé de la *Petite Presse* est éclairé tant bien que mal par *le Soleil* et par *la Lune*. Dans *le Soleil*, vous reconnaissez facilement les traits célèbres et les lunettes non moins illustres de M. Millaud. La *Revue des Deux Mondes* plane dans les régions supérieures. Son Pégase mécanique obéit à la main ferme et sûre de M. Buloz et porte en croupe l'élite de ses collaborateurs.

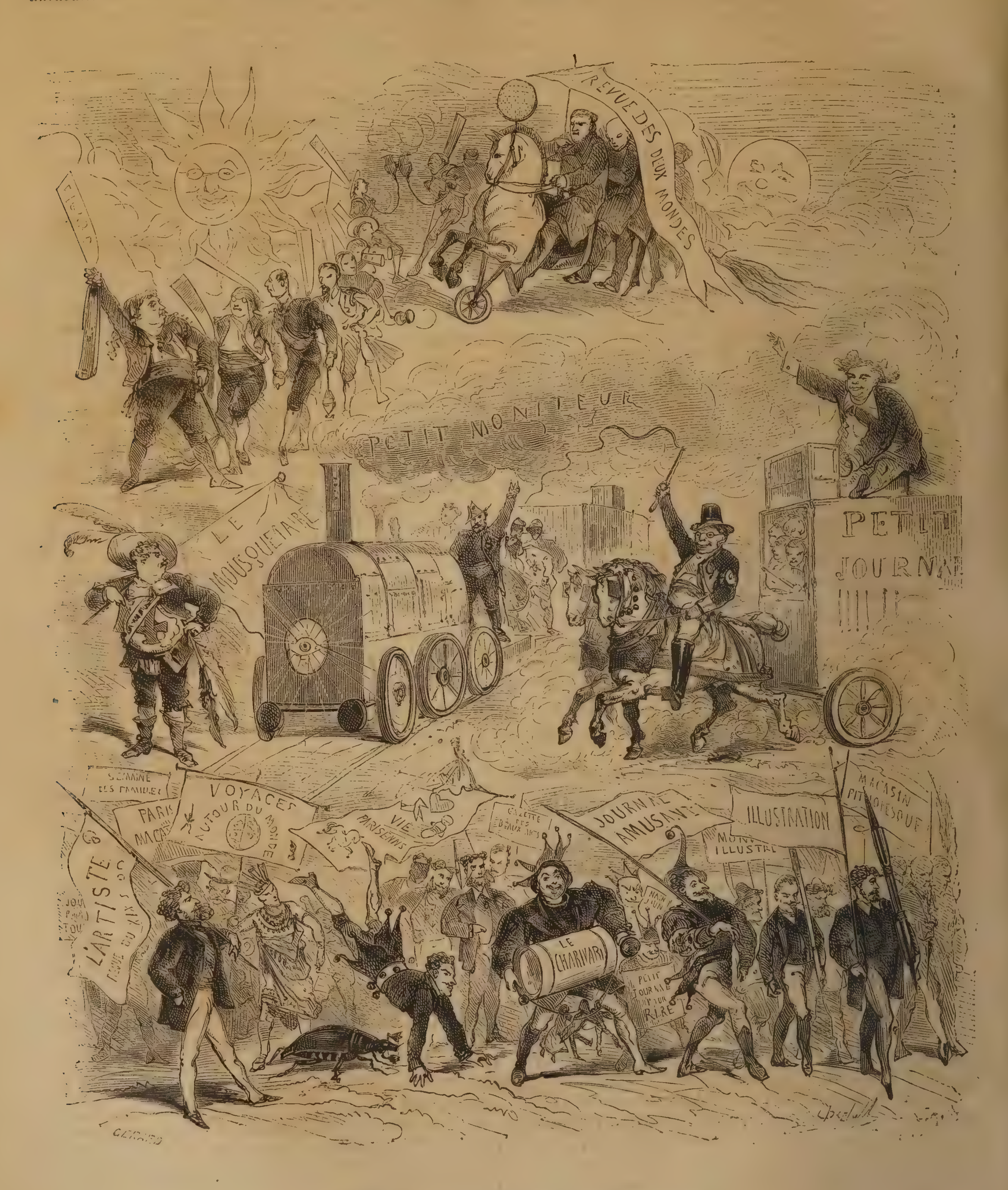
Au-dessous du *Soleil*, voici le *Figaro* représenté par MM. de Villemessant, général en chef, Jouvin, Wolff, A. Marx, etc., capitaines et lieutenants dans le régiment du Royal-Rasoir. Entre temps, ces messieurs, grands partisans du système de l'admiration mutuelle, se brûlent réciproquement quelques grains d'encens sous le nez. Excellent moyen de popularité, dit-on; mais ne pensez-vous pas, comme moi, que le talent et l'esprit du *Figaro* sont les meilleurs gages de son succès?

Voici *le Mousquetaire* ressuscité par le grand Dumas, que vous retrouverez dans la plupart de mes planches. D'un air superbe, l'auteur de *Monte-Cristo* regarde passer la locomotive qui porte les destinées du *Petit Moniteur*. Les mécaniciens et les chauffeurs du journal officiel ont presque tous le visage couvert d'un masque, ce qui me dispense de vous dire leur nom. En avant! en avant! Le temps presse; aussi bien la voiture du *Petit Journal*, qui ne doute de rien, semble prête à couper la voie; M. Millaud, en postillon, la conduit, et M. Timothée Trim appelle les populations au bruit de son harmonieuse serinette.

Dans le bas du dessin, de droite à gauche, vous apercevez le bataillon des journaux illustrés et des revues, et d'abord votre vieux rival et ami le *Magasin pittoresque*, dont MM. Charton et Best portent la bannière trente-quatre fois victorieuse.

Ici serait la place du *Musée des Familles*, mais, après avoir fait à tous ses confrères les honneurs de ses colonnes (charité bien ordonnée commence par... les autres), j'imagine que le *Musée* a bien acquis le droit de se réserver une planche spéciale.

Donc voici l'*Illustration* et le *Monde illustré*, les deux jumeaux de l'actualité par le crayon; *le Journal amusant* et son fils le *Petit Journal pour rire;* le *Nain jaune;* le *Charivari;* la *Gazette des Beaux-Arts;* la *Vie parisienne*, le Moniteur non officiel du vingt et unième arrondissement, et puis encore *le Tintamarre*, le clown

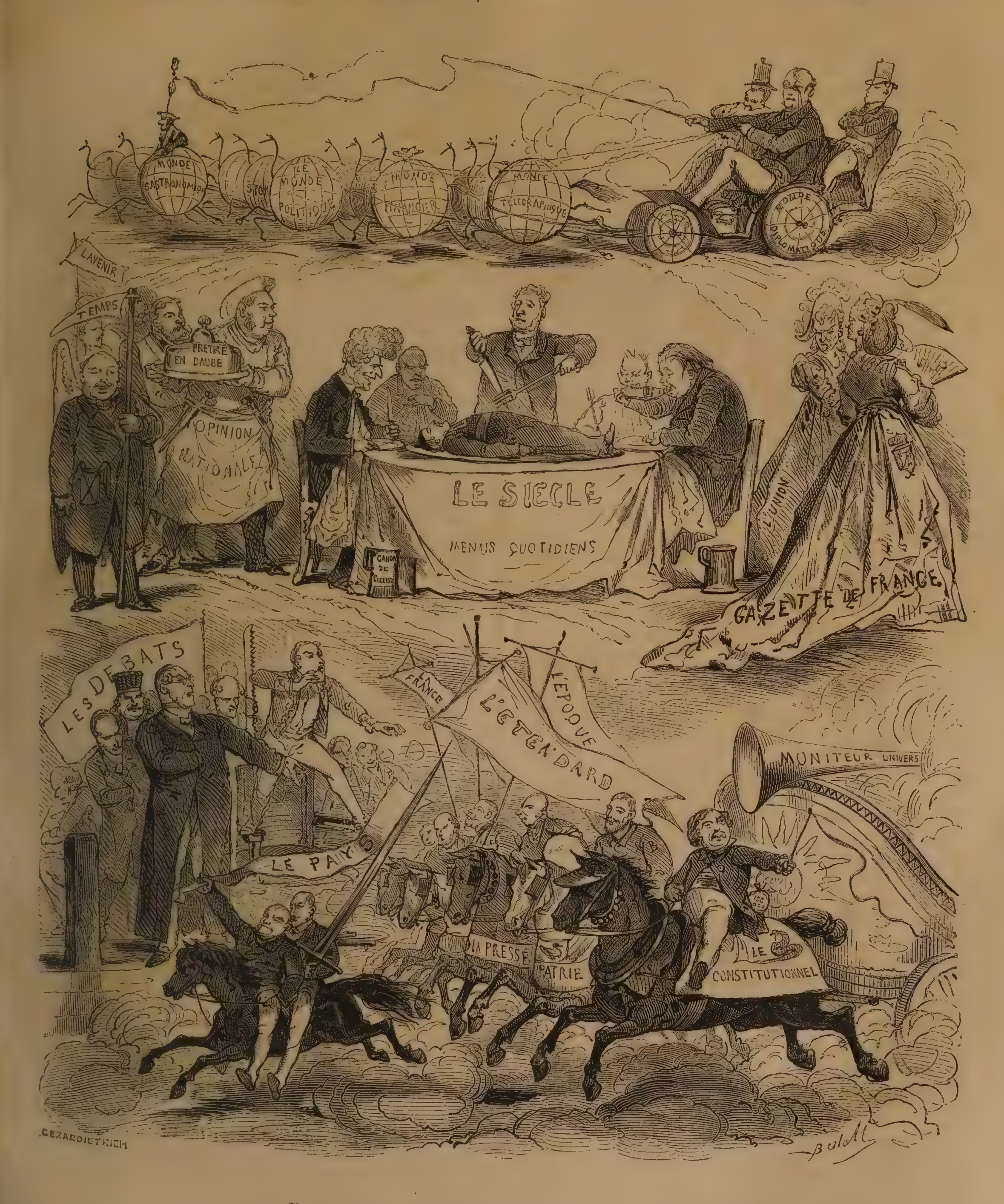


Le défilé de la Petite Presse. Composition de Bertall.

du journalisme, et le *Hanneton* qui marche sur ses traces, le *Tour du monde*, journal des voyageurs, le *Paris-Magazine*, héritier sous bénéfice d'inventaire du *Grand Journal*, *l'Artiste* et la *Revue du dix-neuvième siècle*, la *Semaine des Familles*, le *Journal pour tous*, que sais-je? enfin la foule des journaux à images, simples soldats de cette vaillante armée que nous avons appelée la *Petite Presse*.

VI. — LA GRANDE PRESSE.

Maintenant, place à la *Grande Presse* et à ses représentants! Voici d'abord M. Émile de Girardin, le premier par le talent et l'expérience, conduisant à grandes guides son attelage de *tous les mondes*, parmi lesquels



Nos confrères du grand format. Composition de Bertall.

vous reconnaissez le *monde gastronomique* récemment découvert par M. le baron Brisse, le Christophe Colomb de la cuisine néo-française.

De la cuisine au *Siècle*, il n'y a qu'un pas. Franchissons-le pour assister au déjeuner quotidien offert par M. Havin à ses collaborateurs. Un prêtre en fait naturellement tous les frais. Déjà M. Havin, d'un air solennel, lève sur son plat favori le couteau du sacrificateur.

MM. Jourdan, Léon Plée, Taxile Delord tendent leur assiette et déguisent mal leur impatience. M. E. de la Bédollière, plus affamé encore, cherche à tromper son appétit en dévorant un des souliers de la victime.

A gauche, M. A. Guéroult, de *l'Opinion nationale*, apporte le second service; mais j'imagine que la sauce seule a changé. Derrière lui, vous voyez son premier aide, M. Ch. Sauvestre, puis MM. Nefftzer, du *Temps*, et Peyrat, de *l'Avenir national*.

A droite, dans ces deux douairières qui se détournent d'un air de mépris et de dégoût, vous avez déjà reconnu *l'Union* et la *Gazette de France*.

Au bas du dessin apparaissent dans les nuages le porte-voix du *Moniteur* et le char de l'État, que traînent *le Constitutionnel* et *la Patrie*, montés par MM. Paulin Limayrac et Lebey. Sur la même ligne que ces coursiers célèbres s'avancent *la Presse* et M. Mirès, *l'Étendard*, *l'Époque*, *la France* et MM. Vitu, Cohen et F. Terme. A l'avant-garde galope *le Pays*, qui porte sans broncher MM. Granier de Cassagnac père et fils, armés en guerre.

Enfin, voici le *Journal des Débats*, et, parmi ses nombreux collaborateurs, vous distinguez facilement MM. Saint-Marc de Girardin, de Sacy, Prevost-Paradol, qui, emporté par le feu de la jeunesse, escalade son fauteuil d'académicien pour saluer de ses interpellations la cavalcade qui passe.

BERTALL.

(*A continuer.*)

VERS ET PROSE.

—

LES DEUX GOUTTES DE ROSÉE.

APOLOGUE.

« L'Aurore, notre mère, en te plaçant si bas,
Ma sœur, ma pauvre sœur, fit qu'on ne te voit pas;
De la tige superbe où je suis suspendue,
A peine jusqu'à toi ma vue est descendue,
Tandis que reflétant la pourpre et l'or des cieux,
Des feux de l'astre-roi j'éblouis tous les yeux. »
Ainsi parlait la goutte de rosée
Au sommet d'un épi par l'Aurore posée,
A celle qui, cachée à l'ombre du gazon,
N'avait que des brins d'herbe, hélas! pour horizon.
« Comme toi, je suis fraîche et pure,
Ma sœur, — dit l'autre, — et cependant
Que notre sort est différent!
Je vis dans une nuit obscure,
Et tu brilles au premier rang.
Quand l'astre du jour illumine
Ta transparence cristalline
Et t'embrase de ses ardeurs,
Jamais, au bout de mon brin d'herbe,
Je n'ai fait rejaillir en gerbe
Du soleil les mille couleurs.
Mais aussi pour ton sort je tremble,
Car, en te parlant, il me semble
Voir ton corps dévoré, brûlé,
Comme le corps de Sémélé. »
Elle avait raison, la petite,
Car, sorti du sein d'Amphitrite,
Soudain Apollon s'élança;
Il consuma la perle à ses feux desséchée,
Et lentement se redressa
La tige où, le matin, elle brillait penchée,
Tandis que du couchant un rayon égaré
Alla chercher sa sœur, qui, modeste et cachée,
Scintilla tout le soir dans le gazon du pré.
Oh! qui pourrait savoir le nombre
De ces vierges que de son ombre
A nos yeux le bonheur voila.
Mais chacun de nous dirait celles
Qu'à l'ardeur de ses étincelles
L'éclat du grand monde brûla.

J. PETITSENN.

LES CHEVAUX DE BOIS.

A M. ÉMILE DESCHAMPS.

Amusez-vous, enfants, c'est aujourd'hui dimanche.
Encore une partie : aux vaincus la revanche!

Voyez-les donc, montés sur leurs chevaux de bois,
Ces doux anges, plus fiers, plus heureux que des rois.
Au galop éternel de leurs jambes de chêne,
Les coursiers, sans broncher, font cent tours de l'arène,
Tandis que, se dressant sur leurs deux étriers,
Graves, la lance en main, les petits cavaliers
S'efforcent d'arracher, chaque fois que l'on passe,
Des bagues au poteau qui les tient dans l'espace.
Sont-ils assez gentils! quelle ardeur! quel désir
De se montrer adroits!... Respect à leur plaisir.
Ils ne comprendraient pas vos sages paraboles,
Philosophes rêveurs, et vos doctes paroles
Ne viendront que trop tôt, à tous ces fronts sereins,
Avant l'âge, apporter les rides des chagrins.
Laissons-les ignorants, au nom de leur sourire;
Qu'ils s'amusent en paix! Attendons pour leur dire
(Ce dont ils seraient bien étonnés) que le jeu
Au monde vers lequel ils vont ressemble un peu.
Il est un grand anneau suspendu sur la vie,
L'attraper en passant, voilà l'unique envie,
Voilà l'unique espoir de tout le genre humain.
— On dit qu'il est en or, mais ce n'est pas certain. —
Il s'appelle *Bonheur!* Quand le moment propice
Est venu, lance au poing, nous entrons dans la lice.
A peine sommes-nous sur nos chevaux, nos yeux
Se fixent vers la bague, on vise à qui mieux mieux.
Il s'agit d'être habile : inquiète, oppressée,
La foule des joueurs n'a plus d'autre pensée...
Le nombre est grand de ceux qui passent à côté;
Mais la machine tourne et l'on est emporté.
Tout est dit; la partie humaine est sans revanche:

Amusez-vous, enfants, c'est aujourd'hui dimanche.

PAUL COLLIN.

BOUTADES.

—

L'amour-propre est en même temps le plus délicat et le plus robuste de nos défauts; tout le blesse, rien ne le tue.

***

Nous oublions plus vite les morts qui emportent notre estime que les vivants qui emportent notre argent.

***

Dans une réunion de diplomates, on ne met jamais la franchise à la porte, parce qu'elle n'y est jamais entrée.

J. PETITSENN.

DE PARIS A MADRID[1].

NOTES D'UN TOURISTE.

VI. — L'ESCURIAL. VALLADOLID. LA CUISINE ESPAGNOLE.

Le buffet de l'Escurial est tenu par un Suisse qui parle français, sinon comme un Parisien, du moins beaucoup mieux qu'un Savoyard. Je lui confiai mon sac de nuit, avec promesse de revenir dîner dans son établissement, et je m'acheminai vers le palais.

La petite ville de l'Escurial se divise en deux parties, ou plutôt il y a deux Escurial : l'un, situé à gauche de la voie ferrée, en venant de Madrid, dans un fond marécageux et insalubre; l'autre à droite, sur la hauteur. C'est dans ce dernier que se trouve le palais. Pour y arriver, il faut monter pendant près d'une demi-heure, à travers des bois maigres, sur un sol aride, où l'on croit rudement sentir à chaque pas ces scories de fer qui ont donné leur nom au village.

J'ai déjà dit l'aspect de l'Escurial, tel qu'il m'était apparu pour la première fois quand je me rendais à Madrid. Je ne recommencerai pas. Il gagne plus, d'ailleurs, à être embrassé de loin, dans sa masse et dans son ensemble, qu'examiné en détail et morceau par morceau. Il en est de la description de l'Escurial comme de celle des combats de taureaux : c'est l'A B C de tout voyage en Espagne; c'est un lieu commun dont il est devenu à peu près impossible de renouveler l'intérêt. J'ai pris des notes en conscience et pendant une grande heure. Mais en y jetant aujourd'hui un coup d'œil, je les trouve parfaitement inutiles, et je les sacrifie sans regret. Ceux qui désirent connaître à fond cette création de Philippe II ont tant de moyens de se satisfaire, qu'ils ne pourront m'en vouloir, et je suis bien assuré qu'ils me pardonneront aisément de ne leur en point donner une description méthodique et détaillée (2).

Si, au premier abord, abstraction faite du dôme et des tours, l'Escurial, avec ses grands murs nus et ses quatre rangées d'étroites fenêtres alignées, offre au regard l'architecture maussade et monotone d'un quartier de cavalerie, lorsqu'on pénètre dans ses immenses couloirs sonores, entrecoupés par de petites cours, il fait penser aux Invalides. C'est en entrant dans la chapelle, en s'acheminant, par les vastes escaliers que Luca Giordano a décorés à profusion de fresques éblouissantes, vers la tribune, ou plutôt le chœur supérieur, si curieux par les peintures de sa coupole, son pupitre gigantesque, surmonté d'une chapelle et d'une statue de la Vierge, ses livres de chant en parchemin massif, d'un format qui dépasse l'in-folio actuel, avec leurs notes de plusieurs pouces de haut, avec leurs reliures compactes, leurs angles de cuivre et leurs énormes ferrures; c'est aussi en parcourant les appartements du palais que le voyageur, à l'écrasante magnificence des détails, à la richesse grandiose ou à la gravité religieuse et sévère de l'ornementation, reconnaît enfin l'Escurial.

J'ai vu la chambre tapissée de faïence, et ne prenant jour que sur la chapelle, où Philippe II passa les dernières années de sa vie; j'ai vu aussi, dans les boiseries du chœur supérieur, la porte par où il entrait aux offices, et l'énorme fauteuil de chêne où il s'asseyait. Mais l'ombre du fils de Charles-Quint ne m'est point apparue. Je n'ai senti le besoin de composer aucun monologue en vers alexandrins; je n'ai senti que le besoin de prendre l'air. Or, justement un des gardiens, en me guidant à travers les couloirs, décorés de vieux tableaux représentant les divers épisodes de la bataille de Saint-Quentin, m'avait ouvert une fenêtre d'où le regard plonge sur un beau jardin, que le contraste de tant de granit fait paraître plus beau encore. En quittant mon guide et en sortant de l'édifice, je m'acheminai vers les parterres qui font le tour de l'Escurial, croyant retrouver ma vision; mais il s'en fallait de beaucoup, on va le voir : elle était sans doute cachée au milieu des bâtiments, dans un centre inaccessible aux profanes.

En descendant à droite, on rencontre d'abord un grand bassin carré, qu'entourent des galeries couvertes et découvertes, servant de promenades. De l'une de ces galeries on monte par un large escalier au jardin-terrasse qui longe tout ce côté du palais. Figurez-vous un jardin où il n'entre absolument pas autre chose que du buis. Ce buis, d'ailleurs d'une végétation très-riche et d'un ton magnifique, est arrangé en larges haies, flanquées aux angles de hautes et vigoureuses touffes qui sont taillées en arbustes; il dessine des figures géométriques, des losanges, des carrés, des cercles, des triangles, formant une multitude de petits parterres qui se répètent indéfiniment dans le même ordre et se groupent quatre par quatre autour du même bassin, orné du même jet d'eau maigre et triste. C'est l'idéal de la monotonie symétrique.

J'ouvre au hasard une petite porte pratiquée dans un mur du fond, et j'aperçois un autre jardin, absolument semblable au premier, qu'il continue par derrière le palais. Une douzaine de moines coiffés de barrettes et graves comme des fantômes sont occupés à tourner en rond en disant leur chapelet : ce sont les Hiéronymites attachés au couvent. Pas un ne lève les yeux. Je ferme précipitamment la porte et je m'enfuis.

Que des moines se promènent dans un jardin pareil, je le comprends : il est fait pour eux, de même que pour l'Escurial; il porte pour ainsi dire la livrée monastique, comme il porte le cachet du palais et celui de son fondateur. Mais, au tomber du jour, je n'ai pas vu sans étonnement la population féminine et enfantine de la petite ville affluer dans cette promenade. Pendant une minute, oubliant le château et les parterres plantés de buis, je me crus aux Champs-Élysées. Comment peut-on hanter assidûment le jardin de l'Escurial sans périr d'ennui ou sans devenir fou?

La nuit était tout à fait venue, et le vent qui soufflait des hauteurs voisines devenait si vif, que je grelottais sous mon manteau. Je repris le chemin de la station, très-refroidi d'esprit et de corps. Heureusement, la descente me réservait un brin de consolation. Je rencontrai en route un chariot que traînaient deux bœufs gigantesques, coiffés de chapeaux de paille et la tête flanquée d'énormes cocardes; aux quatre angles du chariot se tenaient debout quatre superbes Espagnols, le *sombrero* jeté de la façon la plus crâne sur le foulard qui recouvrait leurs che-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

(2) On trouvera, d'ailleurs, la description et la gravure de l'Escurial dans le tome V du *Musée des Familles.*

yeux noirs, et les reins ceints de la large ceinture rouge d'où l'un d'eux venait de retirer, pour couper son pain, cette terrible *navaja* qui sert à beaucoup d'autres usages, parfois moins innocents. J'avais à peine dépassé ce groupe, dont Velasquez eût fait un tableau, et j'allais arriver à la gare, quand je vis venir à moi, majestueux comme un prince, un gamin de trois pieds de haut, coiffé d'un immense chapeau à larges bords sous lequel il disparaissait, et couvert d'habits splendidement rapiécés, qui avaient pris au soleil la couleur de l'amadou. A la douteuse clarté de la lune, ce picaresque moutard avait l'air d'un gnome échappé d'une eau-forte de Goya. Tandis que je m'arrêtais pour le contempler à l'aise, il s'arrêta aussi, et se mit à tourner lentement autour de moi, comme autour d'une bête curieuse. La gravité solennelle avec laquelle il procédait à son examen me fit partir d'un éclat de rire qui le laissa parfaitement impassible. Je lui tendis un *cuarto*, qu'il prit sans mot dire et sans bouger d'une semelle, et je continuai ma route, poursuivi par la vision de ce chapeau fantastique, qui m'est apparu bien des fois dans mes rêves.

En arrivant à la gare, mon premier soin fut de passer au bureau des dépêches télégraphiques. L'employé me remit celle que j'attendais. Elle était conçue en ces termes :

« Voyageur français du numéro 8, seulement indigestion. Parti même soir pour France. »

— Ah! le gredin! m'écriai-je. Et moi qui m'inquiétais de lui! Moi qui, pour ne pas l'abandonner, ai renoncé à Tolède et à Cordoue, à Grenade et à Séville! Moi qui ai interrompu un bain dans le Manzanarès pour le revoir plus vite! Ah! le sournois! Malade d'indigestion en Espagne!... Amitié, tu n'es qu'un nom!

Je balançai un moment si je ne reviendrais point sur mes pas. L'amour du pays natal et la terreur de la cuisine espagnole l'emportèrent. Non qu'elle m'eût donné jusqu'alors aucune indigestion, bien au contraire, — et je soupçonne même, entre nous, l'hôtelier de la Raffaëlla d'avoir obéi, dans cette assertion hasardeuse, à un mouvement d'innocente fatuité.

En attendant, mon estomac sonnait énergiquement l'heure du festin. J'avais laissé derrière moi le vent glacial du Guadarrama; la soirée était splendide. Je fis dresser la table sur le quai, malgré les avertissements sinistres de la maîtresse du buffet :

— Prenez garde, monsieur, me dit-elle, vous êtes dans un trou à fièvre. L'Escurial *d'en bas*, situé à vingt pas d'ici, de l'autre côté de la voie, est plein de marécages qui nous envoient des miasmes pestilentiels. Personne n'y échappe. Voyez dans quel état ils m'ont mise.

La pauvre femme, maigre et jaune, enveloppée du haut en bas dans un châle, tremblait la fièvre à faire peur. Je persistai néanmoins. L'air était si doux et semblait si pur! Puis la salle commune débordait de consommateurs bruyants, d'une propreté douteuse, dont la société ne m'inspirait qu'un médiocre attrait.

On me servit une collation à la suisse, presque à la française. Le buffet de l'Escurial est un des endroits où j'ai le plus suffisamment dîné : je parle de l'Espagne, bien entendu. J'en étais au dessert, quand j'entendis dans le voisinage le bruit d'une chanson joyeuse qui se rapprochait par degrés. Je me redressai vivement, n'en pouvant croire mes oreilles. La voix se rapprochait toujours; elle n'était plus qu'à dix pas. Au tournant de la gare, elle entonna le refrain :

Rien n'est sacré pour un sapeur!
Ombre de Philippe II, je ne m'étais pas trompé!

En ce moment, si je dois l'avouer, ce refrain, que je ne qualifierai pas, me charma plus que n'eût pu le faire un chant du *Romancero*. Je me levai précipitamment, et courus à un petit homme en paletot-sac qui débouchait sur la voie :

— Un compatriote! m'écriai-je.

— Bah! fit-il sans émotion et en me donnant la main comme s'il m'eût quitté de la veille. Enchanté de la rencontre! Oui, un compatriote : il n'en manque pas ici, et si vous désirez en voir, vous allez être servi à souhait. Tenez, tenez, en voilà des compatriotes!

En effet, une minute après, j'étais entouré d'une douzaine de Parisiens, de Gascons, de Provençaux, qui se dirigeaient en corps vers le buffet. C'était l'heure du dîner. Le service du chemin de fer et les travaux d'une importante raffinerie de sucre, construite tout récemment dans le voisinage par un entrepreneur de notre pays, ont attiré à l'Escurial un grand nombre de Français. On fit vite connaissance. Le dîner fut expédié en moins d'un quart d'heure, et bientôt un punch colossal flamba sur ma table, en guise de drapeau de ralliement. On but, on trinqua, on causa *parisien;* le loustic de l'assemblée fit des calembours, sans respect pour l'ombre de Philippe II, et le dernier venu poussa le cynisme, ou la naïveté, jusqu'à me demander, à deux pas du palais de l'Escurial, des nouvelles de Mlle Thérésa.

Je venais de me retremper un moment dans un courant français et de reprendre pied, comme on dit. Je me sentais capable maintenant d'affronter un jour encore de cuisine espagnole. C'est pourquoi, au lieu de courir directement à la frontière, je pris un billet pour Valladolid.

J'arrivai de grand matin dans l'ex-capitale de l'Espagne. Comme toutes les villes du pays et du monde, Valladolid a une *funda de Paris;* mais j'en étais à ma dernière station, la rencontre de mes compatriotes avait ravivé mon courage, et, avant de repasser la frontière, je voulais me saturer encore une bonne fois de couleur locale. J'avais vu des *fundas* par douzaines; j'étais entré dans une de ces *posadas* fréquentées par les muletiers et les *mozos*, et je m'étais assis sur l'escabeau qui sert de siége au client de passage, pour boire, sur une petite table pas plus haute que le genou, l'inévitable *bolaous*, c'est-à-dire le grand verre d'eau, sucré à l'aide d'un biscuit caraméleux, qui est la boisson populaire en Espagne.

— Il ne vous reste plus, m'avait dit un de mes compagnons de l'Escurial, qu'à connaître *la casa de huespedes*, c'est-à-dire quelque chose comme la maison meublée, la pension bourgeoise en Espagne.

Je me fis donc conduire à *la casa de huespedes* dont mon compatriote m'avait donné l'adresse. Une servante expansive et loquace vint à ma rencontre, me prit ma valise des mains et se mit à marcher devant moi, en me prodiguant les interrogations et les explications, sans se préoccuper de mes signes de tête négatifs et de mes *No entiendo* répétés. L'escalier, d'une largeur immense et défoncé à chaque marche, conduisait à un premier étage où, dans un couloir sombre, donnaient cinq ou six vastes portes. La *moza* souleva le loquet d'une de ces portes, dépourvue de toute espèce de serrure, et m'introduisit dans une grande chambre carrelée, que meublaient un lit en fer aux matelas relevés, trois chaises, un canapé en paille et une petite table. Pas l'ombre de cheminée. Je parvins à faire comprendre

que je souhaitais de l'eau; on m'apporta une cuvette et une cruche de faïence bleue, historiée de dessins hasardeux, où le général Tom Pouce eût pu prendre un bain complet.

Cet avant-goût me parut des plus satisfaisants, et me mit en excellentes dispositions pour apprécier le charme particulier de la ville de Valladolid.

Je dois toutefois confesser franchement que la première et même la seconde impression ne furent pas des plus favorables à l'ancienne capitale.

La tristesse et la saleté, tels sont les deux aspects qui m'ont le plus frappé d'abord dans Valladolid. C'était jour de marché, et cette circonstance n'était pas de nature à détruire l'impression fâcheuse du premier coup d'œil. Elle ajoutait beaucoup à la malpropreté de la ville, sans rien ajouter à son pittoresque, — ou du moins ce pittoresque avait une physionomie des moins attrayantes. La place du Marché, la plaza Mayor et les rues avoisinantes étaient remplies jusque sous leurs arcades, — car il y a beaucoup d'arcades et de colonnades à Valladolid, sans que la ville en soit plus majestueuse pour cela, — de monceaux de matières animales et végétales, d'où s'exhalait une forte senteur, compliquée par celle des mulets et des muletiers, des marchandes et des acheteuses.

Valladolid est une ville aussi étendue que Madrid, mais, sauf au centre, déserte, presque vide, coupée de grands espaces vagues et de vastes promenades. Par bonheur, elle a conservé des monuments très-curieux, que l'artiste et l'historien regardent avec un égal intérêt.



Valladolid, palais du gouverneur. Dessin de F. Thorigny.

Au détour d'une longue rue, triste et mal bâtie, où passent à peine quelques rares piétons maussades et ennuyés, vous tombez brusquement vis-à-vis d'une façade qui vous éblouit par l'éclatante profusion de ses sculptures, de ses arabesques, de son ornementation. Lorsque les Espagnols se mettent à décorer quelque chose, ils y déploient toute l'intempérante vivacité de leur imagination méridionale, et notre art du Nord, avec son goût plus sévère et plus pur, paraît bien froid, bien terne et bien nu à côté du leur.

Je ne dis point cela pour les édifices modernes, et notamment pour le palais royal, agrandi par Philippe III, restauré tout récemment pour être mis à la disposition de l'infant don François de Paule. Rien de moins imposant que la physionomie de ce bâtiment rectangulaire, de dimensions très-modestes et d'une simplicité architecturale poussée à ses dernières limites. Il gagne un peu quand on a dépassé le seuil; son large escalier, sa belle cour surtout, s'appuyant sur une rangée de colonnes qui forment une galerie percée d'arcades, et décorée, au point d'appui de chaque colonne, de bustes en demi-relief encadrés dans des médaillons où Berruguète a mis l'accent et l'originalité ordinaires de son talent, rachètent la pauvreté de son extérieur. Mais, en somme, ce n'est guère là qu'une préfecture de première classe. Le dédommagement n'est pas loin. Retournez-vous en sortant : vous êtes vis-à-vis le portail de l'ancien couvent dominicain de San-Pablo.

Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais vu nulle part une aussi écrasante prodigalité de sculptures accumulées sur

un si petit espace. La façade, qui n'est pas très-large, disparaît littéralement tout entière, depuis le pied jusqu'au faîte, sous une multitude inouïe d'ornements, dont l'ensemble est du mauvais goût le plus étrange et, il faut bien l'avouer, le plus séduisant. Ce qu'il y a là d'arceaux, de rosaces, de clochetons, de colonnettes, de dais et de piédestaux minutieusement ouvragés, d'armoiries sculptées, de bas-reliefs et de statues, de groupes et de compositions fourmillantes, on ne pourrait le dire sans une énumération gigantesque à la façon d'Homère ou de Victor Hugo.

En tournant autour de San-Pablo et des maisons dont l'église est flanquée, on arrive, après avoir à peine parcouru trente ou quarante pas, au collége de San-Gregorio, fondé un peu avant la fin du quinzième siècle. Là, autre merveille, non moins curieuse que la première. La façade gothique de San-Gregorio ne le cède nullement à sa voisine pour la profusion et la bizarrerie de ses ornements. Le symbolisme y fleurit à outrance, et l'imagination fougueuse des artistes s'y est donné pleine carrière. Seulement ce portail est dans un état déplorable; un grand nombre de figures ont été mutilées par le temps ou par les hommes, et le tout semble presque sur le point de tomber en ruine. En franchissant ce portail, on arrive à un petit cloître merveilleux, où l'on a installé je ne sais plus quelle administration publique.

Sur la place de San-Pablo, on montre la maison célèbre par la naissance de Philippe II. La fenêtre de la chambre où il vint au monde existe encore telle qu'elle était à cette époque, avec son balcon intérieur, à l'angle échancré de cette maison. J'ai vu aussi l'ancien tribunal de l'inquisition, un édifice sombre, dont la façade a bien la physionomie de l'emploi, et j'ai recherché sur la plaza Mayor la trace du fameux auto-da-fé de 1559. Les souvenirs de ce genre abondent à Valladolid.

Je ne veux rien dire de la cathédrale, dont il paraît qu'on avait rêvé de faire une rivale à Saint-Pierre de Rome. Ambition malheureuse et stérile! Il est vrai que ce monument n'a point été terminé. Il devait avoir quatre tours, et il n'en a jamais eu qu'une; encore s'est-elle écroulée en 1841.

Les églises de Valladolid n'offrent par elles-mêmes qu'un intérêt médiocre; mais ce qu'il y faut voir, ce sont les boiseries des chœurs et les stalles, travaillées par le ciseau d'admirables artistes; les opulents retables, les statues religieuses, exécutées dans ce style expressif et passionné dont Valladolid offre le plus curieux échantillon. L'église de la Cruz, surtout, est curieuse à ce point de vue. Il est impossible de n'y être pas arrêté au passage par deux ou trois groupes en bois, d'une vie et d'une réalité singulières, qui surmontent quelques autels latéraux. Une *Entrée du Christ à Jérusalem*, sur l'autel de gauche, près de la porte d'entrée, attira d'abord mon attention, qu'excita bientôt d'une manière beaucoup plus vive une *Descente de croix*, composée de sept personnages de grandeur naturelle. Le groupe est colorié tout entier comme une toile; la largeur et la fougue du ciseau s'y allient à la précision la plus minutieuse. Pour achever l'incroyable illusion que cette œuvre produit sur les yeux, on a poussé le scrupule jusqu'à mettre des linges et des étoffes véritables dans les mains des saintes femmes; les Juifs de l'*Entrée à Jérusalem* déploient également de vrais tapis sous les pas du Sauveur. De la réunion de tous ces moyens, devant lesquels un académicien se voilerait les yeux, il résulte un effet saisissant dont rien, dans la sculpture ordinaire, ne peut donner une idée.

Ces groupes sont de Hernandez, un grand sculpteur espagnol, dont la plupart de mes lecteurs n'ont jamais sans doute entendu le nom. En passant de l'église de la Cruz au Musée de Valladolid, on apprendra à connaître de plus en plus cet étrange artiste, qu'il faut voir dans son cadre et dans son pays, et qui révolterait comme un barbare, si on l'abordait avec une imagination entièrement remplie des souvenirs de l'art grec. Il y a là surtout une douzaine de figures, détachées d'une vaste scène de la Passion, qui étonnent le regard par la hardiesse vigoureuse de leur réalisme, par une originalité et une verve extraordinaires. L'audace du talent de Hernandez s'est donné pleine carrière dans quelques personnages familiers, qui représentent l'élément comique de ce grand drame, conçu à la façon des *autos sacramentales* de Calderon. Les Juifs qui frappent le Christ, ceux qui le raillent en le montrant du doigt, sont campés d'une façon magistrale; ils se tordent et se renversent dans des attitudes d'une vérité surprenante. A travers leurs gestes bouffons et leur expression trivialement énergique éclate, avec une sorte de féroce exubérance, cette veine grotesque qui se mêle de si près aux principales manifestations de l'art en Espagne.

Je ne veux pas dresser le catalogue du Musée de Valladolid. On y verra principalement, dans l'école nationale, des tableaux de Zurbaran et de Ribera; dans les écoles étrangères, des toiles très-authentiques et très-belles de Rubens, qui a semé ses chefs-d'œuvre partout. Comme réunion de tableaux, ce n'est là qu'un musée de troisième ordre, tout au plus; mais comme réunion d'objets d'art de toute nature, surtout comme expression de l'art indigène, je n'en connais pas de plus intéressant. Outre Hernandez, vous y étudierez le Berruguète, génie non moins étrange, non moins national, non moins exubérant que lui, et Juan de Juni, talent éclectique, qu'on peut considérer comme un initiateur discret et modéré, comme une sorte d'intermédiaire entre la sculpture classique et la sculpture espagnole. Les bronzes du Milanais Pompeio Leoni, les statues du Portugais Pereida, qui a su donner à ses têtes de saints une expression si profondément mystique, et celles de Becerra, l'un des plus illustres héritiers de Berruguète, complètent les richesses spéciales de ce Musée.

La prodigieuse fécondité de Berruguète avait peuplé toutes les églises et tous les couvents d'Espagne de ses productions. Les stalles et les sculptures sur bois peint de cet élève de Michel-Ange sont innombrables d'un bout à l'autre de la Péninsule. Beaucoup figurent aujourd'hui au Musée de Valladolid, grâce à la révolution récente où l'Espagne, commençant enfin à se mettre au pas de l'Europe libérale, s'est *civilisée* jusqu'à fermer un grand nombre de cloîtres.

Le jour baissait, lorsque je rentrai à la *casa*. Je n'avais pris, dans la matinée, que l'inévitable omelette et quelques fruits, et je mourais de faim. Je trouvai la table dressée dans le *patio*, c'est-à-dire dans la cour intérieure, métamorphosée en salle à manger. Ces *patios* abondent à Valladolid, comme dans toutes les vieilles villes espagnoles; souvent ils sont entourés d'arcades, que surmontent des galeries à balcons, décorés d'ornements et d'arabesques qui les font ressembler plus ou moins aux cloîtres de nos églises gothiques. Mais le *patio* de la *casa* n'avait, j'aime à le croire, aucune pré-

tention architecturale. Il ressemblait tout simplement à une grange découverte, dont on eût remplacé le toit par une vaste toile, qui, à force d'avoir été rapiécée, ne formait plus qu'une série continue de lambeaux multicolores. Une demi-douzaine de poules picoraient familièrement les miettes du repas sur le sol inégal, et dans un coin s'ouvrait un puits à système antédiluvien, où une Galicienne jaune comme une orange, — les Galiciens sont les Auvergnats de l'Espagne, — lavait négligemment la vaisselle, pendant que deux convives en retard achevaient de dîner.

On me servit une soupe à l'ail et au safran, dont j'eus grand'peine à avaler la première cuillerée. Une seconde tentative n'obtint pas plus de succès que la première, et j'éloignai majestueusement mon assiette en détournant la tête. Le garçon parut surpris ; néanmoins il emporta le potage d'un air humble et débonnaire, et revint poser devant moi quelques membres épars d'un poulet sur lequel je me jetai avec gloutonnerie. Les débris de la pauvre bête nageaient dans une sauce d'un brun rougeâtre, que j'essayai d'abord de sonder avec la pointe de mon couteau, avant de passer outre : le coup d'œil encourageant du garçon me décida, et je portai timidement à mes lèvres un morceau de pain imprégné de la redoutable mixture. Il m'échappa aussitôt une exclamation de dégoût, que je regrettai vivement, en voyant la mine consternée du pauvre diable. Les deux *huespedes* levèrent la tête, échangèrent quelques mots à voix basse, et continuèrent leur repas avec autant d'appétit qu'en peuvent déployer des Espagnols.

Comme détail de mœurs tout à fait patriarcal, je noterai en passant que chacun d'eux, lorsqu'il voulait se servir, allongeait sa propre cuiller vers le plat. Il est évident que des gens de mœurs aussi primitives ne peuvent avoir les goûts d'un Brillat-Savarin.

La sauce était un abominable mélange d'huile et de piment, à soulever le cœur le plus endurci. Sur un signe, le garçon enleva piteusement le plat. J'entendis dans les profondeurs de la cuisine le bruit d'explications échangées, et d'une discussion qui parut un moment vouloir tourner à l'orage. La cuisinière se sentait blessée dans son amour-propre, et il me sembla que le garçon prenait ma défense, mais avec mollesse et sans conviction.

Au poulet succéda d'abord une merluche fade et coriace, dont je rongeai mélancoliquement quelques atomes, accompagnés d'une bouchée de pain salé, et arrosés d'une goutte de vin de Val-de-Penas, épais et coloré comme de la lie, qui, malgré les neuf dixièmes d'eau dont je l'avais étendu, m'emplit la bouche d'une insupportable odeur de goudron, de poix et de bouc ; puis une assiettée d'énormes *garbanzos*, que le garçon déposa devant moi avec une inquiétude visible. J'avais trop appris à connaître les *garbanzos*, ces pois espagnols qui ressemblent à des balles de gros calibre, pour essayer même d'y goûter. Cette apparition néfaste m'arracha un geste pareil à celui que dut faire Hippocrate en refusant les présents d'Artaxercès, et à ce geste, qu'il paraissait attendre, le garçon disparut comme une ombre, emportant le corps du délit.

Les *huespedes* relevèrent la tête, et me considérèrent quelque temps avec une curiosité douce. Ils ne pouvaient concevoir qu'un être civilisé, et qui semblait avoir faim, repoussât, avec cet opiniâtre aveuglement, de si excellents *garbanzos*. La rumeur d'une altercation nouvelle s'éleva de la cuisine : une voix féminine faisait entendre sur un ton aigre des syllabes sonores, qui donnaient à son indignation je ne sais quel accent grandiose et surnaturel, tandis qu'une voix d'homme cherchait à l'apaiser, en lui expliquant sans doute que le voyageur était un Français dépourvu de goût, habitué à la cuisine barbare de son pays. Le bruit s'apaisa, et j'aperçus tout à coup, dans l'embrasure de la porte, la silhouette d'une femme qui me dévisageait avidement. C'était la ménagère de la *casa*, venue sur la pointe des pieds pour voir par elle-même la figure de ce Français invraisemblable, qui se montrait inaccessible aux *garbanzos*, mou à la merluche, rebelle à la soupe à l'ail et à la sauce au piment. La figure disparut en rencontrant mes yeux fixés sur les siens.

Au bout de dix minutes, le garçon rentra. Il apportait la salade : c'était le couronnement de cet édifice culinaire. Je poussai un gémissement, auquel il se méprit :

— *E buona*, me dit-il d'un air compatissant, comme un médecin qui parle à un malade ; *buona ensalada, buona.*

— Ah ! ah ! *buona*, fis-je, encouragé.

— *Si, si*, dit l'honnête garçon, riant d'un air de bonne humeur et se frottant les mains.

Et il se mit à extraire lui-même du saladier une douzaine de feuilles qu'il transporta délicatement dans mon assiette, puis il se posa en point d'interrogation, avec la fatuité d'un artiste qui exhibe son chef-d'œuvre.

A la première bouchée, je sentis mon cœur se soulever, comme une vague à la marée montante. Le verre de vin que je portai instinctivement à mes lèvres m'acheva. La salade nageait dans des flots d'huile grasse et rance qu'on eût crue empruntée aux lampes de la cuisine. Déconcerté, écœuré, suffoqué, je posai ma fourchette, mais le garçon souriait toujours, en homme sûr de lui, et je n'eus pas le courage de lui arracher entièrement sa dernière illusion. Je fis donc un effort héroïque pour continuer jusqu'au bout. Malheureusement, ma force n'égalait pas ma bonne volonté, et je m'aperçus, aux sourdes révoltes de mon estomac, qu'il serait dangereux de le forcer davantage.

— *Tortilla !* m'écriai-je brusquement.

— *Tortilla ?* fit le garçon abasourdi.

— *Tortilla !* répétai-je d'un air impératif qui n'admettait pas de réplique.

Il alla communiquer à la cuisine l'ordre insensé de ce voyageur français, qui voulait manger une omelette après sa salade. Je surpris un sourire sur les lèvres des *huespedes* : ils fumaient leur cigarette, en gens qui ont bien dîné et qui digèrent encore mieux. Un ami venait de les rejoindre et causait avec eux, tout en dégustant le fond de la bouteille que l'un des deux convives lui avait familièrement versé dans son propre verre. Décidément, dans les auberges espagnoles de la vieille roche, on fait fi des superfluités du luxe, et l'on n'aime pas à y salir trop de vaisselle.

Ces réflexions profondes, dont je n'ai pas voulu faire tort à mes lecteurs, furent interrompues par l'entrée solennelle de la cuisinière, apportant elle-même l'omelette demandée. Elle la plaça sur la table, puis, se tournant vers moi, m'adressa avec volubilité une longue harangue, accompagnée d'un geste uniforme, qui consistait à frapper de temps en temps le bord du plat de l'index de sa main droite, et à diriger ensuite cet index vers ma poitrine.

Puis elle s'arrêtait, en remuant la tête d'un air interrogatif :

— Je ne comprends pas, lui disais-je.

Alors elle recommençait.

Quand ce manége eut duré cinq minutes, les *huespedes* jugèrent à propos d'intervenir, et tous trois à la fois se mirent à m'expliquer, en espagnol, ce qu'elle voulait dire. Je coupai court à cette tentative désespérée par un dernier signe d'inintelligence, que la cuisinière répéta d'un air de résignation douloureuse, en prenant du geste les *huespedes* à témoin qu'elle avait fait ce qu'elle avait pu. J'ai quitté l'Espagne sans être parvenu à percer ce mystère, qui m'intrigue aujourd'hui encore. Parfois, la nuit, je me réveille en sursaut pour me demander avec angoisse :

— Mais qu'est-ce que la cuisinière de Valladolid pouvait bien avoir à me dire ?

En me voyant tirer le plat et y porter la cuiller d'une main ferme, mon interlocutrice se calma subitement, et, s'adossant à la muraille, elle arrêta sur moi un regard fixe que je soutins sans pâlir.

Hélas ! par un raffinement culinaire que je n'avais pas prévu, et dont j'étais bien indigne, l'omelette était aux tomates ! Je la mangeai cependant, ou du moins j'en mangeai la moitié : je mourais de faim et je me sentais sévèrement surveillé.

La ménagère voulut bien se montrer à peu près satisfaite de ce demi-succès, et, avec un petit grognement de révolte mal apaisée, elle emporta presque triomphalement l'omelette, non sans avoir, d'un geste rapide,

L'île des Faisans, vue prise du pont de Béhobie. Dessin de Bocourt.

fait constater en passant aux *huespedes,* qui haussèrent les épaules en forme d'adhésion, que j'avais laissé les tomates sans y toucher. Ce geste signifiait clairement :

— Que voulez-vous qu'on fasse avec un Français qui n'aime pas les tomates dans les omelettes ?

Et celui des convives lui répondait :

— Il faut avoir pitié de ce malheureux, *señora,* et ne as s'en occuper davantage.

Le garçon reparut, l'oreille basse. Il apportait le dessert. C'était une petite tasse, pleine de beurre, et une demi-douzaine de gâteaux ronds sur une assiette.

Il faut avoir goûté le beurre et la pâtisserie d'Espagne, avoir vérifié par soi-même la rance et nauséabonde âpreté du premier, la sécheresse et la dureté de la seconde, pour apprécier le sentiment d'angoisse dont je me sentis le cœur serré à cet épilogue du repas. Sans même essayer de toucher à l'un, je broyai précipitamment sous mes dents, pour détourner les soupçons de la terrible ménagère, quelques gâteaux ronds, vrai biscuit de mer, mais d'une saveur odieusement sucrée, que je fis passer à l'aide d'un grand verre d'eau. Puis, saisi d'une indignation profonde et concentrée, morne et sombre comme la statue du commandeur, bien résolu à ne pas m'asseoir une fois de plus à la table de l'Espagne, je tirai mon livret-Chaix de ma poche. Le train express filait sur la route de France à onze heures du soir ; il en était neuf. Je demandai ma note : le garçon m'apporta innocemment un bougeoir ; mais quand il me vit saisir ma valise par la poignée, il finit par comprendre. Je payai un *douro* (cinq francs), car je dois rendre cette justice à

l'honnête ménagère de la *casa*, qu'elle n'abusa point de l'affront que j'avais fait à sa cuisine pour me rançonner sans merci ; et, refusant d'un geste royal l'aide du garçon qui s'empressait, je m'acheminai au hasard vers l'embarcadère, que j'avais aperçu le matin dans mes courses.

J'aime à croire que mon départ fit quelque sensation, et qu'on en parle encore à la *casa*.

Dans une rue voisine, un mendiant, couvert de loques splendides, coiffé d'un feutre mou, le bras gauche appuyé sur une béquille et la jambe droite en écharpe, pinçait amoureusement de la guitare sous un balcon, en s'accompagnant d'une voix nasillarde, où les désinences sonores retentissaient comme des cordes qui se brisent, ou comme des coups de marteau sur une cloche fêlée. C'était le dernier adieu de l'Espagne pittoresque au touriste oublieux qui la fuyait en secouant la poussière de ses pieds. Je jetai quelques maravédis dans le chapeau du mendiant, et la guitare se mit à vibrer de plus belle.

— O Espagne ! Espagne ! disais-je à part moi, pourquoi à tant de poésie ne joins-tu pas un peu de confortable ?



Casa espagnole. Dessin de Bocourt.

Cette question sentait passablement son Joseph Prudhomme, je m'en aperçois aujourd'hui, et il est probable que, du jour où l'Espagne sera devenue un peu plus confortable, elle sera un peu moins poétique. Mais dans l'état d'exaspération sourde où je me trouvais pour le moment, je n'étais même pas capable d'un raisonnement aussi simple.

Au bout d'une heure et demie de marches et de contre-marches, après avoir demandé vingt fois la gare à des passants pleins d'obligeance, qui se faisaient un devoir de me conduire aussitôt à la porte du plus prochain hôtel, je finis par aborder au port. Vingt minutes après, le train arrivait de Madrid, et je montais en wagon.

VII. — TERRE ! TERRE !

Le proverbe dit : « Qui dort dîne. » En conséquence, je n'avais rien de mieux à faire que de m'endormir ;

mais mon sommeil fut cruellement troublé par les cahots et par des cauchemars où la redoutable cuisinière de Valladolid me poursuivait sous toutes les formes, accommodée en merluche et en *tortilla* aux tomates, hideusement maquillée à l'huile et au beurre rance. Une pluie violente qui se mit à tomber vers minuit, dans mon premier sommeil, introduisit un nouvel élément dans mes rêves agités : je l'entendais vaguement résonner sur les vitres du wagon, et, la réalité se mêlant aux illusions du sommeil, il me sembla qu'il pleuvait des *garbanzos*, et que je ne pouvais me dérober à la poursuite de ces monstrueux légumes, qui s'élevaient en montagnes autour de moi et m'entraient de force dans la bouche.

Je ne m'éveillai définitivement que le lendemain matin, entre huit et neuf heures. Le train prenait haleine devant une station, où je lus, autant qu'il m'en souvienne, le nom de Tolosa. La ville est dans une situation charmante, encadrée entre deux montagnes qui lui forment un abri, plus blanche et plus souriante, à ce qu'il me sembla, que la plupart de ses sœurs espagnoles. J'ouvris mon Guide-Joanne, qui confirma cette première impression. De jeunes Guipuzcoanes, aux longues nattes roulant sur leurs épaules, aux jupes courtes bariolées d'éclatantes couleurs, nous regardaient, accoudées aux barrières, et, çà et là, passaient de grands Basques, hardiment découplés, en culottes de toile blanche, en bérets bleus et en sandales de cuir de bœuf curieusement ouvragées. Je me sentis pris d'une violente tentation de faire une dernière descente sur la terre d'Espagne, afin de me séparer d'elle en bons termes.

La vue du buffet me retint, en me remettant sous les yeux l'objet de mon ressentiment.

— Patience, patience! me disais-je. La France est proche. Jusque-là, du courage!

Un incident vint en aide à ma résignation. Je découvris au fond de ma gibecière un quartier de poire, précieusement enveloppé dans un fragment de *la Epoca*, qui dormait là depuis l'Escurial. Ce ressouvenir du palais de Philippe II me fut très-précieux pour le moment, et je doute que Robinson, dans son île déserte, ait découvert avec plus de joie la trace du pied de Vendredi.

C'est bien : voici Irun. Les deux gendarmes jaunes sont toujours debout devant la gare. On dirait qu'ils n'ont pas bougé depuis mon passage. Un vague soupçon me traverse l'esprit : seraient-ce des gendarmes en pain d'épice, plantés là pour économiser les frais de la force armée? Mais il est trop tard pour vérifier ce soupçon. Le train a déjà franchi la moitié du pont. Hourrah! nous sommes en France!

L'horloge de la station d'Irun marquait dix heures vingt; celle d'Hendaye, le premier village français, marque près de onze heures au moment où nous arrivons. On jurerait pourtant que nous n'avons pas mis plus de cinq minutes à franchir la distance. Le temps volerait-il avec cette rapidité dévorante sur ma terre natale? Un douanier obligeant, en s'emparant de mon sac de nuit avec une obséquiosité impérieuse, m'explique le mot de l'énigme : de l'autre côté du pont, j'avais l'heure de Madrid, et, de ce côté, j'ai l'heure de Paris, qui est en avance de vingt-cinq minutes sur celle de la capitale des Espagnes. L'heure de Paris, comprenez-vous? Il me semble que je tiens déjà Paris lui-même. O mon petit ruisseau de la rue du Bac, je te devine à l'horizon.

Une heure encore de course à toute vapeur. Un monsieur opaque, placé en vigie à la portière, m'intercepte tout le paysage, comme pour m'éviter la tentation de le décrire de nouveau. Enfin il se retourne, et la vigie signale Bayonne.

Bayonne!... Soyez béni, homme opaque!

Je me précipite hors du wagon et ne fais qu'un saut, en un millier d'enjambées, du débarcadère à la place Grammont. Au premier coin, j'avise un café, et j'entre comme une trombe :

— Garçon, un bifteck aux pommes, dis-je d'une voix retentissante.

— *Si, señor*, me répond gravement le garçon.

Malédiction! c'est encore un Espagnol. La patrie des *garbanzos* me poursuit jusque sur le sol de la patrie. J'avais oublié que Bayonne est une ville *internationale*. Pourvu que la cuisine ne soit pas internationale aussi!

Le bifteck arrive. Dieu soit loué! il est français, et très-français.

Le garçon se penche à mon oreille :

— Que désire monsieur après cela? Monsieur désire-t-il une bonne omelette?...

— Une omelette! dis-je avec un soubresaut convulsif... Ai-je bien entendu? Est-ce bien une *tortilla* que vous voulez dire?

— *Tortilla, si, señor*, dit le garçon avec un sourire béat, mais inquiet.

— Ah! ah! une *tortilla*, malheureux! Pour qui me prenez-vous? Je reviens d'Espagne, c'est vrai, mais je suis Parisien, vous entendez! Regardez-moi en face, garçon : je repasserai ici quelque jour, peut-être le mois prochain, peut-être dans dix ans; vous me reconnaîtrez, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, certainement.

— Eh bien, ne vous avisez pas de m'offrir jamais une omelette, — aux tomates surtout; ou, — comprenez-moi, — ou je vous la fais manger!

— Bien, monsieur! fit le garçon, abasourdi, effaré de cette explosion imprévue.

Tout en déjeunant, j'avisai sur une table la feuille bordelaise dont mon ami est le critique officiel. Je me fis apporter la collection des quinze derniers jours, et je cherchai avidement le compte rendu du ballet espagnol du Grand-Théâtre, pour y savourer les prodiges de couleur locale que ne pouvait manquer d'y avoir jetés à profusion la plume de mon compagnon de voyage. Rien : ni ballet, ni article. Quel était ce mystère? Je résolus de l'approfondir à Bordeaux et d'interroger mon ami.

Mon premier soin, en arrivant dans cette ville, fut de passer aux bureaux du télégraphe. Je déclinai mon nom :

— Il y a une dépêche qui vous attend depuis huit jours, me dit l'employé.

La dépêche était de mon fidèle et scrupuleux portier.

« Revenir vite. Avoir reçu congé; boulevard passer sur notre maison; déménager au terme.

« PIPELET, concierge. »

— Dieux immortels! m'écriai-je *in petto*. Pendant que l'Espagne reste stationnaire, Paris marche toujours!

Je me retournai vers l'employé; il avait une bonne figure et ne semblait pas très-occupé pour le moment :

— Pardon, monsieur, lui dis-je; vous avez l'air complaisant : me permettrez-vous de vous demander un renseignement tout à fait étranger à la télégraphie?

— Faites, monsieur : je suis aussi complaisant qu'un autre, quand j'en ai le temps.

— Je désirerais savoir ce qu'est devenu certain bal-

let espagnol qu'on devait donner au Grand-Théâtre il y a une quinzaine de jours.

— Il n'a pas été donné, monsieur : les danseuses espagnoles se sont brouillées avec le directeur la veille de la première représentation, et ont passé à Toulouse. On l'a remplacé par un ballet turc.

— Ah! mon Dieu! et le feuilleton de mon pauvre ami?

Cette exclamation m'échappa, sans que je m'en rendisse compte.

— Vous voulez parler de M. X***? me dit l'employé.

— Justement. Vous le connaissez?

— Je dîne, c'est-à-dire je dînais tous les soirs avec lui à la table d'hôte. Il s'est brouillé le même jour avec son directeur, et il est aujourd'hui au journal de Toulouse.

— Ah! le gaillard! il suit les danseuses. Il tient à placer son feuilleton. Monsieur, je vous remercie.

— Comment donc, monsieur! tout à votre service.

Je partis le jour même pour Paris, où j'arrivai juste à point pour voir démolir ma maison.

— Monsieur est resté plus longtemps qu'il ne pensait dans son voyage à Bordeaux? me dit mon concierge après les premiers épanchements.

— C'est que je suis passé par Madrid.

— Ah! fit-il, étonné.

Une demi-heure après, en descendant de mon appartement, je le surpris penché sur une carte.

— Monsieur, monsieur, me cria-t-il en me voyant entrer, vous avez pris le plus long : vous avez fait un détour de dix-sept cent trente-quatre kilomètres.

— Bah!

— Tout autant, monsieur; voyez plutôt.

— Je vous crois, monsieur Pipelet; mais que voulez-vous? je suis si distrait!

— Ah! fit-il de nouveau.

Et, pendant que je sortais, je le surpris qui mettait mystérieusement le doigt sur son front en jetant un coup d'œil d'intelligence à sa femme.

Victor FOURNEL.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

QUAND ON EMMAILLOTTE L'ENFANT.

Le *Musée des Familles* est, avant tout, le journal de la famille. Tout ce qui concerne ses douleurs et ses joies, tout ce qui peut donner aux vieux parents, au père, à la mère, à l'enfant, une douce émotion, un sourire, tout cela lui revient de droit. A ce titre, j'ai cueilli pour la lui donner, tout là-bas, dans le Midi, une fleur de poésie enfantine, une fraîche odelette provençale. Ne vous récriez pas! nos patois méridionaux ont un charme, une harmonie, des grâces qu'il ne faut pas méconnaître. Direz-vous : « Je ne comprendrais pas. »? Eh! mon Dieu! je ne comprenais pas tout d'abord; mais une traduction préalable m'a permis, dès la seconde audition, de tout apprécier et de tout sentir, de ne rien perdre ni de la saveur ni du parfum.

Agissant de même à mon tour, je vous offre tout d'abord la chose en français.

Cela s'appelle : *Quand mudon l'enfant.* Traduction :

QUAND ON EMMAILLOTTE L'ENFANT.

« Au coin de la cheminée, — Quand la nuit vient, — on emmaillotte l'enfant. — Devant un bon feu de sarments, — Elle lui fait chauffer un lange blanc, — Sa bonne aïeule.

« Mais le petit enfant pleurniche : — Peut-être une épingle le pique? — On lui aura donné sa soupe froide? — Ou l'on aura trop serré son petit corsage? — Pauvre agnelet!

« Dis, la bandelette n'est pas serrée? — Est-elle assez chaude, sa chemisette? — N'y a-t-il pas d'épingle mal plantée? — Pliez-le bien dans sa couverture, — L'hôte du nid.

« Enveloppé dans sa couverture, il geint. — Allons, mère, encore une goutte — De ton bon lait, puis, ô Mélie! — Nous prierons le Maître de tout — De nous faire aller jusqu'au bout.

« La mère alors prend les menottes — De son joli petit bébé; — Et la prière enfantine, — Mêlée de quelques baisers, — Monte vers le ciel :

« Mon Dieu, faites-moi grand et sage, — Ou sinon « faites-moi mourir. — A mes parents donnez force « ouvrage, — Afin qu'ils puissent se nourrir — Et « m'élever.

« Mon Dieu, tenez bien portants mon père, — Mes « aïeuls et tous mes parents. — Bénissez aussi ma mère « — Et tous ceux qui nous font du bien, — Et aussi « ceux qui nous font du mal.

« Envoyez du pain aux pauvres, — Une mère au pau- « vre enfant — Qui grelotte à l'abandon, — Tout seul « dans un coin, sans baisers.

« Jésus, mon Dieu!... » — Et dans son berceau on couche l'enfant bien chaudement. — Il geint encore un peu; — La mère le berce. — Il s'endort en tetant son doigt. — Qu'il est joli! »

. . . .

Et maintenant, voici les vers patois... que dis-je? les vers provençaux :

QUAND MUDON L'ENFANT.

A MA MAIRE.

Au càire de la chamineio,
Quand la nieue vèn, mudon l'enfant;
Davan un bon fio de bourrèio
Ie fai caufa'n pedas bèu blanc,
Sa bono grand.

Mai l'enfantounet plourinejo :
Belèu uno esplingo lou poun?
I' aurés douna sa soupo frejo,
Vo trop sarra soun coursihoun?
Paure agneloun!

Digo : sa faisso ei pas sarrado?
Ero proun iaud, soun camisoun?

I'a ges d'esplingo mau plantado?
Plegas-lou bèn dins soun vanoun,
Moun bèn nistoun!

Plega dins sa lagne, rouviho:
Anen, maire, encaro un degout
De toun bon la; pièi, o Melio,
Pregaren lou Mestre de tout
Qu'anen au bout.

La maire alor pren li maneto
De soun poulit picho nistoun,
E la prèiero enfantouneto,
Mesclado emé quàuqui poutoun,
Mounto eilamount:

« Moun Diéu, fasès-me grand e sage,
O se noun, fasès-me mouri;
A mi gènt baias forço oubrage,
Perfin que poscon se nouri,
E m'abari.

« Moun Diéu, tenes gaiard moun paire,
Mi grand e touti li parènt;
Benesissès peréu ma maire,
E piei li que nous fan de bèn,
De mau tamben!

« Mandas de pan à la pauriho,
Una mameto à l'enfantoun
Afrejouli, qu'à la vourio,
Vanejo alin dins un cantoun,
Senço poutoun!

« Jèsu, moun Diéu!... » Dins sa brèsso,
Couchoun lou pichot ben caudet;
Rouriho un pau: la maire brèsso.
L'enfant s'endor tetan soun det...
Qu'èi poulidet.

N'est-ce pas que c'est charmant? n'est-ce pas que c'est vraiment de la poésie chrétienne? n'est-ce pas qu'à cette lecture, les mères se sentiront tout à la fois un sourire sur les lèvres, une douce larme dans les yeux?

Mais qu'est-ce qu'une lecture? Si, comme moi, vous aviez entendu le poëte lui-même accentuer ces vers dans son idiome national, aussi doux à l'oreille qu'une musique, vous auriez vu se dresser devant vous toute cette scène : la cheminée, le berceau, l'aïeule, le père, la mère, l'enfant, et, surpris par l'émotion, par l'enthousiasme, ni plus ni moins qu'après le cinquième acte d'un drame montant aux nues, vous auriez demandé, vous auriez rappelé l'auteur.

L'auteur se nomme Jean Brunet. Aucune de ses poésies n'est encore imprimée; c'est une primeur que je viens de vous offrir. Si jamais vous entendez parler d'un recueil signé Jean Brunet, lisez-le : vous y trouverez tout à la fois l'âme d'un poëte et le cœur d'un père.

Ne terminons pas sans le dire : la poésie se réveille dans le Midi. Pas de ville, pas de bourgade qui n'ait son poëte. Hier Reboul et Jasmin; aujourd'hui Mistral, Roumanille, Aubanel, Mathieu, Jean Brunet et tant d'autres encore. Ceux que je nomme, je les ai vus, je leur ai serré la main, j'ai passé quelques bonnes soirées avec eux, là-bas, à Avignon, chez Emmanuel des Essarts, auquel je dois d'être devenu leur ami.

Encore un poëte, celui-là, un vrai poëte. L'un des nôtres, l'un des plus jeunes et des plus enthousiastes, notre Benjamin. Mais à quoi servirait d'en dire davantage? Il est déjà connu, c'est-à-dire aimé de tous les lecteurs du *Musée des Familles.*

CH. DESLYS.

CHRONIQUE DU MOIS.

UNE EXCURSION AU THÉATRE.

Le monde lettré, qui, tout l'hiver, n'a pas eu, que je sache, une grande joie, est en ce moment dans l'attente. On lui offre aujourd'hui le *Galilée* de M. Ponsard et le *Don Carlos* de Schiller, mis en musique, à l'Opéra de Paris, par le maître fécond, M. Verdi. L'impatience était grande, et nous la comprenons sans peine, d'assister à cette double éclosion; ce sont là des événements trop rares, qui font regretter au *Musée des Familles* de ne point paraître au jour même où l'œuvre est chaude encore du feu de la forge, et du choc formidable des marteaux retentissant sur l'enclume sonore où se forgent la belle musique et les beaux vers. Toutefois, ces difficultés peuvent disparaître avec un peu de zèle et d'attention. Si nous n'arrivons pas exactement à l'heure où l'opéra sera chanté, où la tragédie aura fait battre tous les cœurs, du moins ne serons-nous devancés par personne dans l'analyse et dans le récit de ces œuvres nouvelles, attendues si impatiemment.

LE DON CARLOS DE SCHILLER ET LE DON CARLOS DE VERDI.

Le *Don Carlos* du poëte Schiller, dans lequel est taillé le nouvel opéra de Verdi, est peut-être le chef-d'œuvre dramatique de l'Allemagne intelligente. Il brille au premier rang de ces vastes compositions qui tiennent le monde attentif. Jamais l'invention ne fut plus voisine de l'histoire, jamais la poésie ne fut plus concordante avec la conscience du genre humain. Quand Schiller a posé sa main toute-puissante sur un homme ou sur une époque, il les met en si belle et grande lumière, que le spectateur éperdu voit tout ensemble et d'un seul coup d'œil les vertus, les vices, les crimes, les fautes et le jugement définitif. Les choses mêmes que Schiller a rêvées prennent soudain le caractère incontestable de la vérité; c'est ainsi que vous auriez peine à persuader à l'auditeur le plus attentif que la reine Élisabeth d'Angleterre et sa rivale infortunée, Marie Stuart, ne se sont pas rencontrées, dans une rixe immense et sanglante, sur les degrés de la prison de Fortheringai. Quand Schiller a parlé, l'histoire approuve; quand il a condamné, elle condamne. Il faudrait remonter jusqu'aux poëtes grecs, l'inflexible Eschyle, Euripide et Sophocle, deux vengeurs, pour retrouver une puissance égale à la toute-puissance de Schiller. Certes, nous ne voulons rien préjuger, mais le musicien qui va mettre à la scène Philippe II, Élisabeth de Valois, don Carlos, prince royal, le duc d'Albe et le marquis de Posa, le grand inquisiteur du royaume et Domingo, le confesseur du roi, M. Verdi,

a accepté une tâche bien difficile. L'illustre musicien de *Robert le Diable* et des *Huguenots*, Meyerbeer, eût reculé devant ce monceau de pitié, d'épouvante et de haine féroce. Même dans sa plus grande audace, il avait conservé la prudence, et l'impossible était sans charme à ses yeux. Mais quoi, M. Verdi est un musicien dramatique avant tout. Le drame est la passion vigilante de son œuvre et de ses jours. Dans le drame il excelle; il ne sait rien de trop vaste et de trop grand, rien d'impossible, et c'est ainsi qu'il a créé, avant les heures sévères de la vieillesse, une suite de tragédies populaires que représentent les divers théâtres de l'Europe, à savoir : *Oberto*, *Un Giorno di regno*, *Nabuchodonosor*, *I Lombardi*, *Ernani*, *I Duo Foscari*, *Giovanna d'Arco*, *Alzira*, *Attila*, *Macbeth*, *I Masnadieri*, *Il Corsaro*, *la Battaglia de Legnagno*, *Luisa Miller*, *Jérusalem*, *Stiffelio*, *Rigoletto*, *Il Trovatore*, *la Traviata*, *les Vêpres siciliennes*, *Simone Boccanegra*, *Aroldo*, *Un Ballo in Maschera*, *la Forza del Destino*. On le voit, le maître est armé de toutes pièces ; il peut lutter contre Schiller lui-même, et malgré les changements opérés dans la terrible tragédie par l'auteur du livret, il reste encore assez de la pitié et de la terreur primitives pour qu'au besoin on les retrouve. Ainsi seulement sera justifiée cette immense profanation d'une si grande et si belle chose.

Don Carlos, le fils du terrible Philippe II, est le héros, cette fois encore, de cette action dramatique. Il a rencontré dans la forêt de Fontainebleau la propre fille de l'ambitieuse Catherine de Médecis, la jeune et belle Élisabeth de Valois. Cette rencontre a décidé de la destinée du jeune prince. Il est amoureux d'Élisabeth. Son confident, le marquis de Posa, écoute en tremblant le récit de cette passion misérable! La jeune fille du prologue est devenue la reine d'Espagne ; elle subit lentement le malaise et les terreurs de cette horrible époque. Elle a regardé, non pas sans pitié, ce jeune homme, et si la pitié n'est pas de l'amour aujourd'hui, ce sera de l'amour demain peut-être. Écoutez, cependant, les premiers doutes du terrible Philippe II. Il ne sait rien encore, mais il a des pressentiments de la pire espèce. Il est tout-puissant pour le mal. Il commande, il faut obéir. Il envoie aux Pays-Bas le duc d'Albe, un bourreau. Prêtez l'oreille, et, de si loin, vous entendrez les plaintes de ces peuples malheureux; regardez, et vous reconnaîtrez à leur sombre lueur la flamme ardente des bûchers. Tout est sombre et sinistre en ce drame épouvantable, et toujours le prince amoureux qui se révolte, et toujours le roi sanglant, qui regarde, écoute et se contient jusqu'au moment de la vengeance. Ah! le drame étrange! Ah! les soupirs de ces cœurs brisés!

On entend marcher dans les murs ; des voix cachées conseillent à Philippe II d'être implacable, et lorsqu'enfin il se décide au meurtre de son fils, l'héritier de sa couronne et de son nom, vous voyez sortir des abîmes un fantôme, un être à part dans toutes les créations fantastiques de la tragédie à la Schiller, le grand inquisiteur, pour tout dire.

En ce moment, le spectateur se demande, inquiet, si toutes ces choses ainsi se sont passées ; s'il est vrai que l'histoire ait rencontré des hommes de cette sorte, et quelle était donc cette espèce de tyrannie, inconnue aux tyrans d'autrefois, tant l'épouvante est grande, et tant les mots sortis de la bouche de l'ombre expriment des sentiments inconnus du vulgaire des têtes couronnées.

Permettez-nous une seule citation, empruntée à la scène entre le roi Philippe II et le grand inquisiteur :

LE GRAND INQUISITEUR.

Je sais depuis des années ce que vous savez depuis le coucher du soleil.

LE ROI.

Vous aviez déjà connaissance de cet homme?

LE GRAND INQUISITEUR.

Sa vie, depuis le commencement jusqu'à la fin, est écrite sur les registres sacrés de la *Santa Casa*.

LE ROI.

Et il circulait librement?

LE GRAND INQUISITEUR.

La corde au bout de laquelle il voltigeait était longue, mais ne pouvait rompre.

LE ROI.

Il a franchi les limites de mon empire.

LE GRAND INQUISITEUR.

En quelque lieu qu'il fût, j'y étais aussi.

. . . .

. . . .

LE ROI.

Mon fils médite une révolte.

LE GRAND INQUISITEUR.

Que décidez-vous ?

LE ROI.

Rien... ou tout...

LE GRAND INQUISITEUR.

Et ici que veut dire « Tout ? »

LE ROI.

Je le laisserai fuir, si je ne puis le faire mourir.

LE GRAND INQUISITEUR.

Eh bien, sire?

LE ROI.

Peux-tu me fonder un nouveau dogme qui justifie le meurtre sanglant d'un fils ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Pour apaiser l'éternelle justice, le Fils de Dieu est mort sur la croix.

Scène terrible entre toutes. L'art dramatique n'a pas sa pareille, non pas même en comptant la grande scène entre Néron naissant et l'affranchi Narcisse, au moment où le tyran va commander le poison qui doit tuer le jeune Britannicus. Dieu soit loué ! Ces terribles passions de la politique et de l'amour sont à l'abri de la musique. Elle s'en passe; disons mieux, ces passions portent avec elles le funeste accompagnement de toutes les douleurs, de toutes les hontes, de tous les châtiments que l'histoire, et la poésie avec elle, infligent à certains criminels particulièrement horribles, qui se cachent sous le mensonge et sous le paradoxe, en invoquant la justice elle-même. Encore une fois, on ne met pas en chansons ces événements historiques ; on les laisse à leur place, au milieu des pages de Tacite, et dans les aveux des confidents subalternes, des complices sans nom, d'un Domingo, ou d'un Antonio Pérez.

Sur le fond sombre et parfaitement convenable à son génie un peu sauvage, l'illustre auteur du *Miserere* vient d'écrire une partition superbe. On écoute, on admire, on a peur, mais parfois des élans de tendresse et des accents de la plus vive passion nous reposent de ces terreurs. Un *divertissement* très-inattendu, mais plein de grâce et d'invention, produit le plus piquant effet au milieu de ces scènes grandioses. On a surtout applaudi, le premier jour, la marche et le finale, qui sont tout à fait dignes des meilleurs morceaux de Verdi, et qui seront populaires avant peu de temps. De magnifiques décorations ne gâtent rien à ce bel ensemble, et comme il est bien difficile, en effet, de parler d'un si

grand ouvrage après une seule audition, nous reviendrons avant peu sur le *Don Carlos* de Verdi, et nous rendrons toute justice à ses dignes interprètes : MM. Faure, Obin, Morère, et Mmes Sass et Gueymard.

GALILÉE.

Le nom de *Galilée* apparaît en même temps que le nom de Philippe II dans nos préoccupations dramatiques. Un vrai poëte vient de jeter un nouvel éclat sur le grand inventeur du seizième siècle. L'illustre auteur de *Lucrèce* et du *Lion amoureux*, dans les heures sombres, pleines de souffrances, nous raconte la vie et les malheurs, le triomphe enfin de ce martyr de la science et de la vérité, Galilée; en même temps le public intelligent revenait sur le travail de Galilée, comme il est revenu sur les terreurs du règne de Philippe II.

Ce grand Italien naquit à Pise en 1564, dans une antique maison, pleine des traditions vivantes des guerres religieuses et des guerres civiles. Il fut de bonne heure un jeune homme inquiet de la vérité, de la nouveauté. Le moindre accident, une lampe suspendue à la voûte de la cathédrale, servit à l'éveil de ce grand génie. A l'âge où l'on étudie encore, il publiait son fameux *Traité de mécanique*, il inventait le thermomètre et le télescope. Ainsi, le premier, il parcourut, dans leur étendue immense, les plaines de l'air, et pour sa récompense il découvrit une étoile. Il triomphait en même temps de l'envie et de l'obstacle. Il régnait par l'intelligence et par le bel esprit; il était courageux, mais imprudent. Copernic, le premier, avait révélé la rotation de la terre, en ajoutant : *peut-être!* et ce simple doute avait sauvé Copernic des poursuites de l'inquisition. Galilée affirma le doute de Copernic, et, par son affirmation, il éveilla les haines les plus terribles. Les théologiens du seizième siècle s'ameutèrent contre ce mathématicien qui se permettait de déranger la tradition. Cependant, Galilée était loin de Rome; il trouvait à Venise, il trouvait à Florence, à la cour des Médicis, une protection toute-puissante, un abri presque inviolable. Mais il voulut défier Rome elle-même, et montrer à ses ennemis la confiance qui remplissait son âme. Il se trompa. L'accusation d'hérésie l'avait devancé. La congrégation du saint-office avait déclaré que les opinions du Pisan Galilée étaient contraires à la foi, à la philosophie, à la science, et Galilée, écoutant cette fois la voix de la prudence, en toute hâte retourna dans l'intelligente et paternelle Florence. Là, il se sentait protégé, défendu, compris; là, il écrivit, dans une langue exacte et très-adroite, son fameux dialogue sur les systèmes de Ptolémée et de Copernic. Sans le vouloir peut-être, il fit une comédie en expliquant ces doctrines fameuses, que la congrégation de l'index avait qualifiées tout au moins de *téméraires*. Sa témérité consistait surtout à vouloir convertir le sacré collége, et la Rome chrétienne, à la science profane. Or, plus il avait depensé dans sa *comédie* un esprit, une intelligence, une habileté, une éloquence incomparables, plus ses ennemis romains ressentirent l'ironie et le trait de ces pages exquises. Ils se voyaient exposés à la risée de la science, et comme ils se repentaient de s'être laissé surprendre un *permis d'imprimer*, il fallait revenir sur cette approbation, il fallait expliquer les ruses de Galilée, et par quelle suite de machinations il avait trompé la prudence du censeur romain. En ce moment, le procès commença. L'auteur du dialogue incriminé fut forcé de comparaître en personne devant la congrégation du saint-office, et d'abjurer le système de Copernic. Galilée était loin de s'attendre à ces violences. Il était, nous l'avons dit, un vrai Florentin, très-heureux de vivre au milieu de cette élégante société que l'on ne saurait guère comparer qu'au grand monde parisien sous Louis XIV. Il aimait la science avec grande passion, mais il ne l'aimait pas jusqu'au martyre. Abjurer lui était plus facile que de subir les rigueurs de la question. Donc il eut grand soin de ne pas défendre son livre. Il protesta de son innocence, il invoqua son dévouement au saint-siége, il repoussa de toutes ses forces le procès qu'on lui voulait faire. Il manqua, dit-on, de courage; eh bien, oui! mais nous ne saurions lui faire un crime de sa faiblesse : il avait soixante et dix ans; il ressentait dans son corps, sinon dans son vaillant esprit, les premières atteintes de la vieillesse implacable; il avait affaire à des ennemis qui ne pardonnent pas; il tremblait devant l'inquisition. Qui donc n'eût pas tremblé? Enfin, que vous dirai-je? il était tombé dans le piége; il se sentait pris de toutes parts. Ses amis eux-mêmes avaient cessé de le défendre, et Dieu sait qu'il ne voulait pas payer de sa vie et de sa liberté sa découverte immortelle. Il ne faut donc pas l'accuser de lâcheté et lui reprocher sa prudence. Il était tout à fait dans son rôle en s'abaissant sous la main du grand inquisiteur. Hélas! l'infortuné! c'est en vain qu'il voulait échapper à la prison, la prison s'ouvrit devant lui. Alors il redoubla d'excuses, implorant la clémence et la pitié de ses juges... il fut condamné, et l'on vit ce vieillard à genoux, les mains jointes et la tête courbée, après avoir entendu sa sentence : *Abjurer, maudire et détester l'erreur et l'hérésie du mouvement de la terre.* Un des tableaux du Luxembourg a représenté l'illustre vieillard, à peine condamné, décrivant sur un des piliers de sa prison son illustre problème : *E puor se muove!* (*Et pourtant elle tourne!*) Il n'y a rien de plus triste que cette image de l'intelligence en proie à la force injuste. Il y a des gens qui vous disent que Galilée fut appliqué à la torture; ils ajoutent un supplice à son supplice. Il n'eut pas à subir d'autre torture que cette implacable inquisition, qui s'attachait à le convaincre et le forçait à l'abjuration.

Et lorsqu'enfin l'inquisition n'eut plus rien à demander à ce malheureux, elle ouvrit les portes de sa prison. Il fut libre; il revint dans sa patrie. Une illustre maison offrit à ce grand homme l'hospitalité et le repos nécessaire à ses travaux scientifiques. Hélas! l'inquisition avait exigé qu'il vécût dans la solitude... Que disons-nous?... pour mettre le comble à tant de malheurs, ses yeux clairvoyants, pour qui les étoiles n'avaient pas de mystères, un voile soudain les couvrit d'une nuit éternelle. Il mourut aveugle au milieu des plus grandes souffrances. Il avait soixante-dix-huit ans. Quelques amis qu'il avait conservés lui firent en tremblant de modestes funérailles. On montre encore à Florence, au milieu des trésors que les Médicis ont laissés, le doigt de Galilée, et le voyageur contemple avec respect ce doigt indicateur du mouvement de la terre autour des astres du ciel.

Ceci étant posé, il nous sera très-facile de raconter à nos lecteurs le drame éloquent de M. Ponsard. Vous savez qu'il est en proie aux plus horribles souffrances depuis une interminable année. Il écrit dans l'intervalle de deux accès; sitôt que la douleur est calmée, il redevient le poëte ingénieux, éloquent, superbe, un digne enfant de Corneille, et le voilà dictant ses plus beaux

vers. Sans nul doute il n'y a pas d'accident plus étrange, tant d'inspiration uni à tant de souffrances ! Et sitôt que l'on se trouve en présence de l'œuvre entière, on ne sait s'il faut davantage admirer ou plaindre, en effet, ce brave homme et ce grand poëte. Il a donc achevé *Galilée* au milieu de la fièvre, et ses amis, troublés jusqu'au fond de l'âme, ne s'attendaient guère à rencontrer cette œuvre abondante en calme, en majesté, d'une pitié sympathique et profonde. Mais aussi quel intérêt tout-puissant autour du nouveau drame, en dépit des obstacles que devait rencontrer, chez nous, un pareil sujet !

Le premier acte se passe à Florence. Cette jeunesse active et studieuse, amoureuse d'éloquence et de nouveauté, s'entasse autour de la chaire où maître Galilée enseigne à ses disciples, ravis jusqu'au troisième ciel, les nouvelles étoiles qu'il a découvertes, mêlées au cortége nombreux de leurs rivales. L'enthousiasme est grand à la seule annonce de ces miracles du télescope, et la cité retentit d'une louange universelle : « Honneur à Galilée ! Impérissable honneur au disciple de Copernic, démontrant incessamment que la terre tourne autour du soleil ! » Cependant, au milieu de ces louanges, le maître est tout pensif : il songe aux ennemis qui l'entourent, aux murmures des vieux professeurs dont la chaire est désertée. Il est pauvre, il est en retard de deux termes, et d'un jour à l'autre il peut être chassé de son logis. Sa fille est là, belle et charmante, qui le console. En revanche, il reste exposé aux doléances de sa femme, une seconde Xanthippe. Enfin, comme il va pour entrer dans son logis et se reposer du travail de la journée, un messager du saint-office lui vient apporter une assignation à comparaître par-devant la Cour suprême. Assigné, Galilée obéira. En vain sa femme et sa fille lui voudraient persuader de se dérober par la fuite au terrible jugement... il ne trahira pas la grande cause de la science et de la vérité.

La plus belle part du second acte appartient au monologue, déjà célèbre, où Galilée explique en termes magnifiques le système de Copernic. C'est vraiment ce qui s'appelle une belle œuvre, et faite de main d'ouvrier. Nos anciens poëtes ne manquaient guère, toutes les fois que l'occasion se présentait, d'écrire un de ces morceaux d'éloquence où l'écrivain se manifeste et se montre en toute sa liberté.

Non, les temps ne sont plus où, reine solitaire,
Sur son trône immobile on asseyait la terre;
Non, le rapide char, portant l'astre du jour,
De l'aurore au couchant ne décrit plus son tour;
Le firmament n'est plus la voûte cristalline
Qui, comme un plafond bleu, de lustres s'illumine;
Ce n'est plus pour nous seuls que Dieu fit l'univers;
Mais, loin de nous tenir abaissés, soyons fiers !
Car, si nous abdiquons une royauté fausse,
Jusqu'au règne du Vrai la Science nous hausse;
Plus le corps s'amoindrit, plus l'esprit devient grand ;
Notre noblesse croît où décroît notre rang;
Il est plus beau pour l'homme, infime créature,
De saisir les secrets voilés par la nature;
Et d'oser embrasser dans sa conception
L'universelle loi de la création,
Que d'être, comme aux jours d'un vaniteux mensonge,
Roi d'une illusion et possesseur d'un songe,
Centre ignorant d'un tout qu'il croyait fait pour lui,
Et que, par la pensée, il conquiert aujourd'hui.
. . . .
Et partout l'action, le mouvement et l'âme!
Partout, roulant autour de leurs centres en flamme
Des globes habités, dont les hôtes pensants
Vivent comme je vis, sentent comme je sens ;
Les uns plus abaissés, et les autres peut-être
Plus élevés que nous sur les degrés de l'être.
Que c'est grand ! Que c'est beau ! Dans quel culte profond
L'esprit, plein de stupeur, s'abîme et se confond !
Inépuisable auteur, que ta toute-puissance
S'y montre dans sa gloire et sa magnificence!
Que la vie, épanchée à flots dans l'infini,
Proclame vastement ton nom partout béni !
Allez, persécuteurs ! lancez vos anathèmes !
Je suis religieux beaucoup plus que vous-mêmes!
Dieu que vous invoquez, mieux que vous, je le sers :
Ce petit tas de boue est pour vous l'univers;
Pour moi, sur tous les points l'œuvre divine éclate.
Vous la rétrécissez, et moi, je la dilate !
Comme on mettait des rois au char triomphateur,
Je mets des univers aux pieds du Créateur !
. . . .

Le reste de l'acte est rempli par une scène assez grande entre Galilée et l'envoyé du saint-office. Il ne faudrait pas chercher dans ce deuxième acte un autre intérêt que le spectacle animé d'une lutte intime entre la conscience et la terreur d'une âme honnête, mais qui n'est pas faite pour le martyre. On aurait voulu supprimer de ce second acte l'inutile intervention du grand-duc de Toscane, qui se voit, dit-il, forcé de livrer Galilée à ses ennemis.

En revanche, un très-grand intérêt, une pitié profonde, une sincère et vive douleur, remplissent tout le troisième acte. En vain Galilée a défendu son système et répondu au reproche d'hérésie :

Moi, détruire la foi, quand j'agrandis le culte !
Montrer Dieu dans son œuvre, est-ce lui faire insulte ?
Ah ! la comprendre mieux, c'est la mieux adorer,
Et c'est l'honorer mal que la défigurer.
Les cieux, selon la Bible, en qui nous devons croire,
Les cieux de leur auteur nous racontent la gloire;
Eh bien, j'ai mieux qu'un autre écouté leur récit,
Et je l'ai répété comme les cieux l'ont dit.
— Par quel besoin ? dit-on. Par un besoin auguste :
La soif du vrai, l'horreur du faux, l'amour du juste.
Dieu mit dans tous les cœurs ces instincts généreux,
Et les fit si puissants, que l'on mourrait pour eux ;
C'est là qu'est la grandeur, et la force et la vie;
Qui les sert est pieux, qui les étouffe, impie.
D'ailleurs, est-ce qu'on peut jamais les étouffer,
Et, pour m'avoir vaincu, croyez-vous triompher ?
Peut-on barrer le cours d'une vérité neuve?
Arrêter une goutte, est-ce arrêter un fleuve ?
Croyez-moi, respectez ces aspirations;
Elles ont trop d'élans et trop d'expansions
Pour souffrir qu'un geôlier les tienne prisonnières ;
Laissez-leur le champ libre, ou malheur aux barrières !

En vain il a expliqué l'innocent dialogue dont on lui fit un si grand crime : il n'a pas trouvé grâce devant ses juges; il a été condamné au plus grand supplice, à moins qu'il n'abjure et ne déteste son système planétaire. Ici commencent, non pas les tortures de la flamme et du fer, mais les tortures morales d'un malheureux père exposé aux larmes, à la plainte, à la prière de sa fille unique. Elle ne veut pas que son père, un si tendre et bon vieillard, paye, en effet, de sa vie, une suite de découvertes qui lui donneront une gloire éternelle. A la fin, vaincu par ces supplications touchantes, le vieillard cède et se résigne.

Dieu, qui lis dans mon âme, et qui vois mes combats,
Tu sais que le bûcher ne m'épouvante pas,

Et que si, pour ta gloire, il faut que je périsse,
J'irais sans chanceler au-devant du supplice ;
Mais, contre les bourreaux, solide et triomphant,
Je suis faible et vaincu sous les pleurs d'un enfant ;
Et, par ces prompts retours que la nature opère,
Je cherche le héros et ne trouve qu'un père.

Il abjure ! et voici tout à coup, dans une salle immense, un tribunal sans pitié qui commande à Galilée l'abjuration publique. Il faut que ce grand vieillard se prosterne et lise en tremblant d'une ineffable émotion cet arrêt sans respect pour son génie. En ce moment, tous les cœurs sont oppressés, tous les yeux sont mouillés. Pas un spectateur qui ne voulût relever de cette injuste humiliation ce merveilleux inventeur :

Pour prison, un couvent sous les murs de Livourne.

GALILÉE.

. . . . . Et pourtant elle tourne !

Malgré plusieurs remarques d'une justesse non douteuse et plus d'une critique méritée, en dépit du sujet même, on rencontre en ce drame assez court tant de beaux vers, tant de sympathie et d'enthousiasme avec tant de jeunesse, que nous pouvons prédire un grand succès à *Galilée*. Et si nous nous associons nous-même à ces applaudissements, c'est que l'auteur a sagement évité l'écueil qui pouvait être fatal à son œuvre, il n'a pas confondu la religion avec le fanatisme et l'inquisition : à l'une il a réservé ses respects et sa foi ; aux autres seulement, ses haines et ses colères. Aussi puisse, enfin, le bruit de ces bravos mérités réjouir sur son lit de douleur ce poëte, à qui tout réussit, moins la santé !

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

LA SAGESSE DES NATIONS.



A brebis tondue, Dieu mesure le vent. Composition de G. Fath.

PORTRAITS CONTEMPORAINS.

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.



Mme de Girardin, d'après Théod. Chassériau. Dessin de Staal.

Il y avait, en l'an de grâce 1820, dans les plus beaux jours de la Restauration, entourée à plaisir de toutes les grâces et de toutes les promesses de l'adolescence, au beau milieu de Paris, une jeune fille aux yeux bleus, aux cheveux d'or, Mlle Delphine Gay. A peine elle avait dix-huit ans, mais, si jeune encore, elle attirait à son charme infini les poëtes anciens, les poëtes nouveaux. Les dames du plus grand monde et les jeunes filles de son âge accouraient, toutes ravies de la grâce et de l'esprit de cette enfant déjà célèbre. Autour d'elle, un

pressentiment de gloire et de renommée. Sa mère était un bel esprit, et tenait, d'une main légère, une plume abondante en fictions de toutes sortes. Un peintre habile et renommé, M. Hersent, avait déjà fait le portrait de cette inspirée, et comme un jour, en 1824, S. M. le roi Charles X traversait les salons du Louvre, il s'arrêta devant cette image éclatante de la jeunesse et de l'inspiration. Quand le roi l'eut bien contemplée : « Ah! s'écria-t-il, voilà Corinne! » Et, tout pensif, il suivit son chemin à travers cette longue exposition de tableaux, sans en regarder un seul.

Bientôt la maison de Mme Gay devint le rendez-vous de toutes les renommées naissantes. Les poëtes étaient sûrs d'y trouver une sœur; les romanciers devinaient déjà, sous la franche et vive gaieté de la Parisienne, une intelligence au niveau des inventeurs et des observateurs les plus habiles. Cependant, voulez-vous savoir le nom des premiers protecteurs de cette gloire naissante? Choisissez parmi les plus célèbres. M. de Chateaubriand, qui venait d'appeler Victor Hugo *l'enfant sublime*, s'était présenté lui-même chez la jeune fille qui avait écrit *la Confession d'Amélie*, en souvenir de *René*. Il tenait par la main cette amie et consolation de son âge mur, Mme Récamier. Mme Récamier adopta, d'une adoption toute maternelle, la jeune muse qui parlait un si doux langage. Elle en fit l'ornement de ses fêtes brillantes de l'Abbaye-aux-Bois, où les écrivains du nouveau siècle sollicitaient l'honneur de se faire entendre. M. de Chateaubriand était le roi de cette réunion poétique, dont Mme Récamier était la reine; et l'un et l'autre, ils distribuaient, lui, d'un coup d'œil, elle, d'un sourire, la récompense méritée. Autour de ces deux intelligences, vous eussiez vu M. Villemain dans tout l'éclat de sa parole éblouissante; M. le duc Mathieu de Montmorency, cette aimable vertu, digne de porter un si grand nom, et qui devait sitôt disparaître. Qui donc encore? un des grands amis, nous avons presque dit l'un des héritiers de Mme de Staël, Benjamin Constant, et le fidèle Ballanche, et le célèbre auteur d'*Ourika*, Mme la duchesse de Duras. Tout le passé, tout le présent, tout l'avenir. Chaque applaudissement était compté; chaque louange, au dehors, trouvait son écho. La jeune Delphine, au sortir de ces salons qui sentaient les roses fanées et l'odeur du laurier desséché, s'en revenait toute joyeuse et toute contente en sa modeste maison maternelle, et là, reine à son tour, elle dictait ses lois enfantines à tout un peuple d'admirateurs. C'était, autour d'elle, une vie, un enchantement ineffables. Elle répandait à pleines mains les doux trésors de sa naissante poésie, et si, par hasard, sa mère, inquiète à la voir sitôt déployer ses ailes, la voulait retenir : « Ma fille, attendons, n'allons pas si vite! Il est plein de périls, ce sentier que tu veux suivre... » elle répondait en beaux vers, comme autrefois Ovide à son père :

En vain dans mes transports ta prudence m'arrête;
Ma mère, il n'est plus temps, tes pleurs m'ont fait poëte...

Et de sa mère elle faisait une confidente :

Mon songe est effacé : je suis seule; dis-moi,
Celui qui doit me plaire est-il connu de toi?

Voilà comme elle répondait à la sollicitude maternelle. Et tout de suite elle entreprit un poëme, un grand poëme en l'honneur de Madeleine en ses jours de triomphe, et de Madeleine en ses jours de repentir :

Belle comme la gloire, elle en était l'image,
Le soin de sa parure occupait tous ses jours,
Ses vœux étaient de plaire et de plaire toujours.

Toute cette histoire est écrite avec la grâce et le goût naturels d'une jeune inspirée assez habile pour ne point aller au delà de certaines limites. Elle savait, à force de goût, qu'au delà du but, il n'y a plus que désordre et confusion. « Assez, et rien de trop, » telle était sa devise. Elle voulait plaire aux plus difficiles, en se maintenant dans le respect de tout le monde. Elle avait des audaces merveilleuses, bientôt comprimées par sa volonté même. « On ne pourra jamais lui reprocher, disait M. Villemain, une faute de goût. » C'était juste et c'était bien dit. Et comme il tenait à la récompenser, il lui conseilla de célébrer le dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone. Elle fut la terreur de Paris, cette peste de Barcelone. Paris n'était pas encore habitué à ces fièvres sans cesse renaissantes, et plus il avait peur, plus il admirait ce courage civil et chrétien qui faisait affronter la mort à ces jeunes gens, à ces jeunes femmes

Qui, de la charité pratiquant la douceur,
Renoncent, à vingt ans, au bonheur d'être aimées,
Et du nom le plus doux ne sont jamais nommées.

La description de ce premier choléra fut vivement applaudie, et c'était, parmi les enfants, à qui réciterait ces beaux vers :

Quel spectacle! à leurs yeux s'offrent de toutes parts,
Des spectres, des lambeaux sur les chemins épars...
Ici, le matelot qu'a respecté l'orage,
Expire en regrettant les horreurs du naufrage.

Voilà comme elle parlait, et l'Académie française, par la bouche éloquente de M. Villemain, son secrétaire perpétuel, rendait justice à la jeunesse du poëte, en même temps qu'à la perfection de ses beaux vers. *Perfection* est écrit en toutes lettres. Certes, pour l'encourager il eût fallu beaucoup moins qu'une pareille récompense. Nous avons sous les yeux, disons mieux, nous possédons, dans notre trésor intime, le bracelet que lui donna Mme la duchesse de Grammont, en souvenir de son poëme de la *Madeleine*. A l'heure où nous sommes, une enfant de quinze ans consentirait à peine à porter cet humble bijou... Mme de Girardin s'en est parée toute sa vie, et voilà comme, à nos yeux, ce bracelet est devenu d'un prix inestimable. Elle était très-simple, avec beaucoup d'orgueil. Ayant une grande beauté, elle se parait de peu de choses. A quoi bon les diamants et les perles à qui possède un esprit si rare et si charmant? Cher bracelet d'une Grammont à Delphine, tu tiendrais bien ta place au musée des souverains, précieuse et charmante relique d'une souveraine par le génie.

Après *Madeleine*, elle écrivit *Napoline*, et l'on dirait qu'en faisant le portrait de Napoline, elle faisait sans le vouloir, sans le savoir, sa propre image :

Elle était mon amie, — et j'aimais à la voir,
Le matin exaltée, et moqueuse le soir;
Puis tour à tour coquette, impérieuse et tendre,
Du grand homme et du sot sachant se faire entendre;
Sachant dire à chacun ce qui doit le ravir,
Des vanités de tous sachant bien se servir;
Naïve en sa gaîté, rieuse et point méchante;
Sublime en son courage, en sa douleur touchante;
Ayant un peu d'orgueil peut-être pour défaut,
Mais femme de génie et femme comme il faut.

Napoline est tout au moins la filleule de l'Empereur Napoléon. Le grand Empereur l'aimait comme un père. Un jour, s'approchant d'elle :

Allons, regardez-moi ; l'on dit, mademoiselle,
Que vous me ressemblez.
Et puis bien tendrement
Il l'avait embrassée...
O joie! enchantement!
Cette main qui tenait entre ses doigts le monde,
Un jour a caressé sa chevelure blonde;
Napoline a senti, sur son front enfantin,
Ces lèvres qui donnaient des ordres au destin.
Il a vanté sa grâce et sa beauté gentille;
Et, lorsqu'il l'embrassait, il a pensé : « Ma fille! »

Or, Napoline a rencontré dans le monde un jeune homme, Alfred; ils s'aiment. Mais bientôt deux rivales se présentent : une femme à la mode, une fille richement dotée. La première... Ici, le beau rire apparaît triomphant :

Elle n'est point jolie, elle paraît aux yeux:
Sa beauté ne saurait supporter l'analyse,
Mais elle est si coquette, et toujours si bien mise!...
La seconde rivale était une beauté
Imposante, en effet, par sa rotondité;
C'était tout bonnement une grosse héritière :
Parure de princesse et mine de fruitière;
Sa démarche, son ton et ses discours bavards,
Ses petits yeux chinois lançaient de longs regards,
Tout en elle disait aux âmes délirantes :
Papa me donnera cent mille écus de rentes!

Naturellement, Napoline avait en grand mépris ses deux rivales. Elle ne pensait pas, non certes, qu'Alfred l'abandonnât jamais pour les millions de celle-ci, pour les fanfreluches de celle-là. Cependant, l'un et l'autre, ils étaient pauvres, et c'était presque un obstacle. Mais il advint que l'Empereur avait arrangé pour sa filleule une fortune. En vingt-quatre heures elle se trouva riche, et, bien heureuse, elle s'en fut pour chercher le jeune Alfred au milieu d'un bal :

Napoline aperçut Alfred en face d'elle;
Il tenait par la main la fière demoiselle
Gobinard, l'héritière au regard engageant;
En elle on croyait voir danser un sac d'argent.

La jeune fille a peine en croyait ses yeux : danser avec une demoiselle Gobinard! L'instant d'après, il invitait la dame à la mode :

Je la vois!... elle est maigre et sèche à faire peur!
Ce marin défrisé, c'est Alfred?
— Son valseur.
— Il est plus pâle encor que sa cravate blanche;
Il a l'air d'un noyé...
— Qui valse avec sa planche!

Napoline, enfin, comprit qu'Alfred ne plaisantait pas avec ces dames. Absolument il voulait leur plaire, et (pour si peu!) l'adorable jeune fille ne songea plus qu'à mourir. Le récit de cette misère suprême est empreint d'une grande tristesse. On comprend que ce n'est pas une fiction; c'est une histoire, et, voulant donner une preuve à l'appui, la jeune Delphine, avec des larmes sincères, montrait à ses amis la dernière lettre qu'elle reçut de Napoline. Elle est un peu longue, il est vrai, cette lettre écrite d'une main mourante, et l'on voit que l'heure de la prose n'est pas encore arrivée. Elle viendra plus tard, quand la jeune fille aura dit toutes ses élégies. Ces belles jeunesses, elles sont remplies d'une adorable tristesse. Un rien les charme, un rien les attriste, un rien les console. On trouverait dans un vieux poëte, Clotilde de Surville, une trace ineffaçable de ces rêveries de jeunes filles, et si nous citons les vers que voici, c'est pour démontrer à quel point, d'un siècle à l'autre, ces belles rêveuses savent chanter leur premier chant d'amour :

Autour du feu, mesme un soir, que parlons
De voyagiers égarés loing des routes,
Au fond des bois, dans le creulx des vallons,
Où s'abritant soubz les obscures voultes
De vieulx chastels ouvertz aux aquilons,
J'oyonz un cry tout à coup dans la plaine,
Ung bruit confuz tant soict au loing cela,
Soudain le sang tout se fige en ma veyne;
Retienz mon souffle, et ne reprendz haleine
Que pour me dire : « O ciel! s'il estoit là! »

Ces premiers jours de l'enivrement poétique ont un charme ineffable, et, si vous réunissez à l'attrait victorieux du bel esprit les bonheurs de la jeunesse et l'orgueil de la beauté, vous toucherez presque à la perfection du triomphe ici-bas. Un jour que toutes ces belles choses la pressaient, Delphine écrivit son poëme enchanté : *Du bonheur d'être belle!* et ce doux poëme, elle l'adressa à Mme Récamier, la femme de Paris qui était la mieux faite pour la comprendre. *Être belle!* elle n'avait eu que ce bonheur toute sa vie, et maintenant que les années déclinaient leur ombre austère sur ce front charmant, Mme Récamier attirait encore à ses beaux yeux, dont l'éclat se perdait, une suite d'amitiés dévouées. Elle fut la première à réciter le *Bonheur d'être belle*, et tout le salon de l'Abbaye-aux-Bois retentit de cette innocente joie. On s'arrachait la jeune Delphine; on ne se lassait pas de l'entendre, on ne se lassait pas de la voir. Toutes ses premières poésies sont datées de quelque chaumière des environs de Paris, et surtout de Villiers-sur-Orge, où l'aimable poëte aimait à regarder les beaux soirs. Volontiers elle disait avec Victor Hugo : *J'aime les soirs! les beaux soirs!* Elle aimait aussi les douces matinées. Qui lui eût dit, en ce temps-là, combien cette première aurore est fugitive, elle n'eût pas voulu le croire. Elle entourait de ses hommages naïfs tantôt M. Horace Vernet, très-étonné d'avoir inspiré de telles louanges, tantôt le baron Gros, ce grand artiste qui venait de jeter sur la coupole de Sainte-Geneviève une composition formidable. Une autre fois, M. Ducis, peintre assez médiocre (le propre neveu de l'auteur d'*Abufar*), représentait, dans un petit tableau, Mme de La Vallière se promenant et causant avec Mme de Themines dans le cimetière des Carmélites. Aussitôt l'éloquente Delphine racontait au monde attentif les belles paroles que s'étaient dites ces deux femmes, honneur de deux mondes si différents. Elle était prête à toutes les adoptions; pourvu qu'elles fussent honorables, et de même qu'elle avait été charmée aux premiers bruits des *Odes et Ballades*, elle savait par cœur les premières *Méditations poétiques*, l'orgueil et l'amour du présent siècle. Ajoutons qu'elle était bien entourée et bien conseillée, au sein de sa famille même. Elle avait près d'elle, attentive autant que sa mère, et charmée aussi facilement que Mme Récamier, une sœur d'un esprit rare et d'une beauté suprême, Mme O'Connel, qui ne songea toute sa vie qu'à s'effacer pour laisser briller sa chère Delphine. A vingt ans, elle se sentit attirée à son tour par le charme infini de cette Italie, où la grande Corinne avait laissé la trace ardente de son génie et de

ses douleurs. Un coup d'œil lui suffit pour reconnaître à ses splendeurs la terre et le ciel, les hommes et les dieux de sa patrie! « Arbre de mon pays! » disait le sauvage embrassant un palmier. « Source de mon pays! » s'écriait Delphine au bruit des cascatelles de Tivoli. On eût dit que l'ombre heureuse et souriante du poëte Horace, ami de Virgile, assistait à ces enchantements. Ce fut dans ces parages que M. de Lamartine, au plus beau moment de cette popularité sans égale qui dure encore, un jour qu'il se promenait dans ces campagnes où Graziella devait apparaître, entendit parler de la voyageuse aux cheveux d'or. Bientôt, il rencontra dans leurs sentiers fleuris, toutes joyeuses, la fille et la mère. Il les prit d'abord pour les deux sœurs; mais sitôt qu'il entendit le doux langage et qu'il vit briller ces grands yeux couleur d'azur, il crut voir comme une apparition de Corinne ou de Mme de Staël. Nous avons conservé plusieurs souvenirs de ce voyage au pays du Tasse et de Virgile. Elle a chanté Sorrente et Baïa; elle s'est agenouillée, après Montagne, sur les marches sacrées de la prison du Tasse. Elle entendit, plus d'une fois, retentir à ses oreilles charmées, le sonnet de Pétrarque et les chansons de l'Arioste. Elle a suivi dans son enfer le vieux Dante et son doux compagnon, pendant que la voix céleste criait aux échos de l'enfer: *Honorez le poëte sublime!* Elle a contemplé dans toute leur majesté Michel-Ange et Raphaël. Au fond de son âme attendrie, elle portait l'intelligence et le respect de toutes les grandeurs. Elle savait par cœur l'histoire de Paolo et de Francesca; elle savait par cœur Clorinde, Armide et Béatrix. Elle eût volontiers affronté les tempêtes du cap de Sunium pour y rencontrer Sapho, la sœur de Corinne. Ces tragédies des jeunes cœurs, ces trahisons sans motif, ces désolations sans fin ne déplaisaient pas à cette âme innocente et naturellement joyeuse. Enfants qui pleuriez, elle essuyait de sa belle main athénienne vos belles larmes; beaux fronts découronnés, elle ramassait et vous rendait vos couronnes. Toutes ces augustes malheureuses ne la gênaient pas dans sa joie innocente, et tantôt elle les forçait à lui sourire, et tantôt elle protégeait leur désespoir :

Dès l'aube on admira mon étoile sereine;
Le chemin, devant moi, s'étendait aplani;
Mes parents me flattaient comme une jeune reine,
Car j'étais un enfant béni.

Mon front était si fier de sa couronne blonde,
Anneaux d'or et d'argent, tant de fois caressés!
Et j'avais tant d'espoir quand j'entrai dans le monde,
Orgueilleuse et les yeux baissés!...

Elle disait si bien ces belles choses, à la lueur de la lampe en décembre, au petillement du foyer, quand la bise, au dehors, mugit, et que le passant attardé s'enveloppe en son manteau; ou bien par la lune d'août, quand se mêlent au loin, en mélodies ineffables, tous les bruits de la vaste campagne. Elle était la poésie en personne. Sa voix, nette et d'un beau timbre, allait, provoquant l'écho dans ses mystères les plus cachés. Qu'elle exerçât un sacerdoce et qu'elle fût une façon de prophétesse à travers les émotions de chaque jour, pas un de ses contemporains n'en fit jamais un seul doute. Elle était à toutes nos gloires, elle était à tous nos malheurs. A l'heure où la Grèce, enfin délivrée, entendit les premiers cris de l'Europe chrétienne : « Amis! courage! on vient à votre aide! » au premier rang des plus belles quêteuses, s'avançait, semblable à quelque vierge des Panathénées, cette belle inspirée.

Elle arrivait, la tête haute et la palme à la main, dans ce pêle-mêle ingénieux des poëtes inspirés de la muse. O cortége incomparable! Le jeune auteur des *Messéniennes,* le poëte inspiré des *Orientales,* M. Viennet, poëte et soldat, M. Soumet, M. Népomucène Lemercier, Mlle Delphine Gay, M. de Lamartine et M. Villemain, le grand peintre du *Massacre de Missolonghi,* Eugène Delacroix, les uns et les autres, ils étaient fiers de suivre, en ses sentiers d'ironie et de lamentations, l'auteur du *Corsaire* et de *Lara,* lord Byron, qu'une tombe attendait, suprême honneur, sur ces rivages rendus à l'espérance. Ah! l'on ne reverra plus jamais, dans un siècle, une réunion de têtes fécondes, également prêtes au génie et au martyre, et dont la plupart ont déjà succombé dans ce travail des jours du *laborieux été,* comme disait Hésiode en ses chansons.

N'oublions pas dans ce beau cortége, dont une reine eût été fière, un jeune homme, un poëte, un rêveur faiseur de chefs-d'œuvre, Alfred de Vigny. Pas un poëte, en tout ce siècle, n'a surpassé l'auteur de *Cinq-Mars* et des *Diables noirs,* dans la sympathique admiration des belles personnes et des beaux ouvrages. Mais il était timide et fier; il menait une vie austère et cachée; il recherchait le silence et l'ombre, et nous ne serions point étonnés qu'il n'ait jamais osé dire à cette beauté qu'il admirait, d'autres paroles que des paroles de politesse. Il cachait son enthousiasme; il eût rougi de son admiration. Il n'a fallu rien moins que la mort de Delphine et du comte Alfred de Vigny pour qu'il nous fût permis de pénétrer dans ces mystères d'un cœur blessé qui ne veut pas guérir. Quant à nous, nous n'avons pas lu, sans être attendri jusqu'au fond de l'âme, ces vers posthumes d'Alfred de Vigny. Il ne les a jamais lus ni publiés du vivant de la personne intéressée à ces poétiques aveux. Bien plus, il les avait enfouis dans une nuit profonde, et c'est par miracle si cette aimable élégie a vu la douce clarté du jour.

A MADAME DELPHINE DE GIRARDIN.

Lorsque sur ton beau front riait l'adolescence,
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,
Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu;

Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille
Et la Muse germer dans tes regards d'azur;
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur;

Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur!

Il y eut cependant un homme, en ce concours universel, qui sut résister au charme, à l'attrait de la belle Delphine. Il comptait parmi les plus grands esprits de son temps. Il était ombrageux et superbe; son âme était en proie au tumulte des plus violentes passions de la politique. Pas un lutteur qui fût à sa taille à ces époques des grandes luttes de la tribune et du journal. Cet homme avait nom Armand Carrel. Comme il tenait la ville entière attentive à ses colères, comme il souriait rarement, semblable à ce héros de la Macédoine, surnommé Aguelastos, parce qu'il n'avait ri qu'une fois dans sa vie, il avait attiré l'attention, j'ai presque dit le respect de Mme de Girardin. En vain elle l'avait appelé par toutes les gracieuses avances

d'une femme à la mode et très-écoutée, il avait refusé de rendre les armes à tant de grâce et de génie. A la fin, Delphine écrivit au terrible Armand Carrel; cette aimable lettre, nous l'avons retrouvée naguère et la voici :

« Vous devez trouver tout simple, monsieur, qu'une réputation si belle que la vôtre inspire le désir de vous connaître, aussi ne suis-je nullement embarrassée en vous priant de venir lundi soir entendre chez moi quelques vers. Vous me paraissez d'ailleurs accoutumé à toute espèce de provocations, et j'ose espérer que vous répondrez à celle-ci comme aux autres.

« DELPHINE GAY DE GIRARDIN.
« 11, rue Saint-Georges. »

La lettre est écrite un *jeudi* 7; Armand Carrel répondait de sa main : *répondu 8 mars*. Il ne vint pas. Et maintenant, si l'on se rappelle quelle mort funeste et cruelle arracha ce grand écrivain aux brillantes destinées qui l'attendaient, on regrette amèrement sa résistance à l'invitation de Mme de Girardin; elle eût dompté cet âpre caractère; il eût été pris, peut-être un peu plus tard, par cette irrésistible, et, vaincu par la femme, il eût trouvé le mari tout disposé à l'aimer. Alors que de larmes eussent été épargnées à la vaillante Delphine, et comme elle eût rendu grâce à son bon génie, unissant celui-ci à celui-là, ces deux hommes qui ne devaient plus se rencontrer que les armes à la main.

Qui voudrait savoir le plus beau moment de cette illustre et poétique vie, remonterait à la mort du glorieux général Foy, qui fut tout ensemble un héros sur le champ de bataille, un orateur à la tribune.

Le général Foy était cher à son pays par toutes les qualités de l'esprit, par toutes les grandeurs du courage. Il avait rapporté, jeune encore, de notre armée en deuil de ses dernières victoires, un grand fonds d'éloquence; une passion généreuse pour la liberté civile, avec le véritable accent français, mêlé d'ironie et de gaieté. Le peuple l'écoutait comme un oracle. Il parlait du haut de cette immense tribune, où se faisaient entendre Lamarque, Royer-Collard et Dupin, une langue excellente et qui se ressentait du voisinage actif de la Sorbonne et du collége de France. Hélas! tout d'un coup, sous un mal sans nom, le général Foy succombe, et la ville en deuil ne veut pas être consolée... En ce moment funèbre, Delphine Gay, cette enfant des élégances parisiennes, les lèvres pleines de sourires et les mains pleines de fleurs, déchirant tout à coup la guirlande du dernier bal, et, couvrant sa beauté d'un crêpe noir..., la voilà qui célèbre, en vers magnifiques, ces funérailles presque royales :

La France, en le voyant sur sa couche étendu,
Implorait un accent de cette voix chérie...
Hélas! au cri plaintif jeté par la patrie,
C'est la première fois qu'il n'a pas répondu!

C'est ainsi que nous la retrouverons mêlée à tous nos deuils, prenant sa part dans toutes nos espérances, et méritant, enfin, ce titre excellent qu'elle portait avec tant de juste orgueil : *Muse de la patrie*. Encore aujourd'hui, pas une femme au front couronné de verveine n'oserait lui disputer ce beau titre; elle en a fait l'ornement de sa vie et la gloire de son cercueil.

C'est le penchant de notre esprit. La poésie appartient à la première heure. Elle est l'aurore. Telle, au printemps, la légère alouette éveillant l'écho du jardin de ses douces chansons. Mais à peine avril est passé, la prose arrive à son tour. La jeune Delphine obéit naturellement à cette loi suprême de la belle littérature. Elle écrivit en bonne prose, où le vers se faisait sentir encore, un petit roman de la meilleure compagnie et d'observation la plus franche. Un jeune homme, Edgard, qui n'a pas encore ses vingt-cinq ans, jeune et beau, riche et naturel, possède un *lorgnon-fée*. On regarde, et l'on voit... la vérité. Soudain, quand elle est en possession du talisman d'Edgard, la jeune espiègle en fait l'essai sur tout le monde, à droite, à gauche, un véritable sauve-qui-peut. Comme elle se moque agréablement, au spectacle, de la comédienne attentive, au moment où elle meurt, à ce joli chapeau des secondes loges qui lui faisait envie! « Ah! peuple idiot! » pensait de son côté la soubrette à l'aspect d'une salle vide, « c'était bien la peine de me faire si belle! » Elle traduit de la même façon rapide et nette, leste et vivante, toutes les émotions d'Edgard, et nous autres, nous nous surprenons, très-curieux et très-attentifs, à ces récits de l'autre monde. Ils ont le vrai caractère de la dame qui les écrivit; ils sont bien faits, intéressants, prestes et vêtus à la dernière mode.

On s'arracha le *Lorgnon* dans tout Paris. Chacun de ces beaux messieurs, chacune de ces belles dames reconnaissait le portrait de sa voisine ou le portrait de son voisin. « Comme ils sont ressemblants! » disait-on. Mais chacun était méconnaissant de sa propre image, et Dieu sait si la belle Delphine s'en donnait à cœur joie à les voir tomber dans ses piéges! Pour conclure, elle disait si bien : « Prudence inutile, ce talisman serait sans puissance entre leurs mains; car il faut avoir l'esprit libre et le cœur pur pour juger le monde tel qu'il est; n'avoir rien à désirer pour regarder sans illusion, rien à cacher pour observer sans malveillance. »

Dans l'intervalle un grand changement s'était fait; la jeune fille était devenue une dame, le poëte avait pris charge d'âme. Elle avait accordé sa belle main à l'un des lutteurs les plus hardis et les mieux armés de ce siècle des révolutions soudaines et des tempêtes imprévues. Nous n'avons pas à dire ici l'histoire et la lutte de M. Émile de Girardin. On nous saura gré, cependant, de donner une légère esquisse de cet homme qui est un caractère. Il avait à peu près l'âge de sa jeune épouse; il était fort beau de sa personne, avec l'air le plus distingué du monde. Son regard était vif, sa parole était brève; un coup d'œil lui suffisait pour tout voir, un mot pour tout dire. Il était laborieux, intelligent, hardi jusqu'à l'audace. On pouvait se fier à sa parole; il fallait compter sur sa menace. Sa volonté ne connaissait pas d'obstacle; une fois dans sa voie, il la suivait sans halte et sans peur. En se mariant, il n'était guère plus riche qu'elle; ils ne comptaient que sur eux-mêmes. Ils avaient des amis; ils n'auraient pas accepté de protecteurs. Tout de suite, elle fut un centre. Elle avait le charme et l'attrait, avec le grand art de bien s'arranger dans son petit ménage, et de parer sa pauvreté avec toutes sortes de belles grâces qui ne la quittaient jamais. Elle était toujours au logis, pendant que son mari appartenait à son labeur quotidien. Dans cette maison ouverte à tous les beaux esprits, les beaux esprits accouraient tout le long du jour. Là, ils étaient chez eux, mieux que chez eux, chez elle. On les nommerait facilement, car dans ce temps-là plus d'un homme encore inconnu se sentait réservé pour quelque grande renommée. Aux noms que vous savez déjà, il faut ajouter le chef de l'armée et de la bataille romantique,

M. Victor Hugo, tout brillant de sa fortune naissante et marchant au milieu de ses rêves, comme un roi défendu par ses gardes du corps. Frédéric Soulié avait connu enfant la petite Delphine; aussitôt qu'elle le voyait venir chez sa mère, elle accourait à lui, et, pour lui plaire, il improvisait des contes charmants dont elle s'est toujours souvenue. Un peu plus tard, quand M. de Girardin publia ce fameux journal: *la Presse*, un météore, on vit entrer dans la petite maison, Clodion le Chevelu, dont le vrai nom était Théophile Gautier. Celui-là, poëte et prosateur, très-obstiné dans ses croyances littéraires, devint, tout de suite, un commensal de ce logis, tiède en hiver, frais en été, un petit salon précédé d'un petit jardin. M. Vatout, ce charmant causeur, oublié déjà, tant sa causerie était légère, se plaisait à ces gais mumures d'une vie heureuse et facilement contente. On n'entendait là-dedans que des gaietés, de beaux rires, des espérances; un bruissement d'abeilles autour de la ruche: esprit, lectures et chansons. La femme et le poëte allaient de compagnie, tout marchait du pas léger du mois de mai. Là, nous avons vu... des ombres. Un jour, la duchesse d'Abrantès, charmante encore dans sa pauvreté courageuse, et le meilleur historien, peut-être, de son cousin l'empereur Napoléon. Ou bien, timide et se cachant dans les angles les plus discrets, M. le marquis de Custine, un véritable écrivain cependant. Il apportait en rougissant ces beaux livres : *le Monde comme il est, le Voyage en Espagne* et ce fameux *Voyage en Russie,* qui a laissé sa trace ardente dans les souvenirs de cette nation. Il y avait des soirs où la causerie allant languissante, on entendait soudain retentir une voix superbe, et chacun se disait : C'est Mme Pasta... C'était la comtesse Merlin, plus belle et non moins éloquente que Mme Pasta. Sur un coin de la table où se trouvaient plumes et crayons, le jeune et malheureux peintre Chassériau couvrait de ses esquisses les pages volantes sur lesquelles le doux Géniole avait jeté déjà les plus belles images. Enfin, c'était un va-et-vient de toutes les imaginations, de tous les discours : les anciens, les nouveaux, les hommes d'action, les rêveurs, les politiques.

Elle a laissé dans les souvenirs de M. de Lamartine une trace ineffaçable; il en a parlé dans l'accent même et dans l'enthousiasme ému de ses pages les plus éloquentes. M. de Lamartine entrait en ce moment dans le plus vif éclat de sa grande renommée. Il voyageait en Italie; il avait passé la nuit dans une auberge voisine de la cascade — au loin bruyante. On lui dit, à son réveil, que deux dames françaises l'avaient demandé, l'aubergiste ajoutant que la plus jeune et la plus belle des deux voyageuses était, d'après le récit de leur courrier, la plus célèbre *improvisatrice* de la France.

« Le nom de Mlle Delphine Gay me vint sur les lèvres; je fis appeler le courrier, qui préférait le vin de *Montefiascone* à toutes les eaux de Terni, et qui buvait dans une salle basse en compagnie d'une *fiasque* et d'un ami. Le courrier me connaissait parce que j'avais signé souvent son passe-port pour les villes d'Italie; il me dit que ses voyageuses s'appelaient *Madame Gay* et mademoiselle *Delphine Gay,* sa fille; que ces dames avaient regretté de ne pas me rencontrer à Florence; qu'elles avaient des lettres de recommandation pour moi, et qu'elles espéraient me rencontrer à Rome; puis montant aussitôt sur son cheval tout sellé à la porte de l'auberge, il galopa sur la route des Cascades pour aller prévenir les deux Françaises que j'étais à Terni, et que j'allais bientôt les rejoindre à la chute du Vellino. »

Les pressentiments de l'auteur des *Méditations poétiques* ne l'avaient pas trompé. C'était bien la jeune Delphine. Elle venait en pèlerinage en ces beaux lieux, pleins d'horreur et d'admiration, que tant de grands artistes avaient visités avant elle, Horace autrefois, lord Byron la veille encore.

« Tels étaient la scène et l'amphithéâtre où je rencontrai pour la première fois celle qui fut plus tard Mme Émile de Girardin.

« Elle était à demi assise sur un tronc d'arbre que les les enfants des chaumières voisines avaient roulé là pour les étrangers; son bras, admirable de forme et de blancheur, était accoudé sur le parapet. Il soutenait sa tête pensive; sa main gauche, comme alanguie par l'excès des sensations, tenait un petit bouquet de pervenche et de fleurs des eaux noué par un fil, que les enfants lui avaient sans doute cueilli, et qui traînait, au bout de ses doigts distraits, dans l'herbe humide.

« Sa taille, élevée et souple, se devinait dans la nonchalance de sa pose; ses cheveux, abondants, soyeux, d'un blond sévère, ondoyaient au souffle tempétueux des eaux, comme ceux des Sibylles que l'extase dénoue; ses yeux, de la même teinte que ses cheveux, se noyaient dans l'espace. Soit gouttes de vapeur condensée sur ses longs cils noirs, soit larmes de l'esprit montées aux yeux par l'excès de l'émotion d'artiste, quelques gouttes de cette pluie de l'âme brillaient et tombaient aux bords de ses paupières sur la cascade sans qu'elle les sentît couler, en sorte que le Vellino roulait à la mer, avec ses ondes, une goutte chaude et virginale du cœur d'une jeune fille de Paris : larmes sans amertume qui baignent les joues, mais qui ne sont pas des pleurs! Elle était heureuse. Elle était contente. Elle portait légèrement sur son front radieux, son double attrait de génie et de beauté... »

Voilà, certes, une douce image.

Dans ce travail commun de la femme et du mari, chacun apportant sa part au bien-être du ménage, il n'est pas étonnant que Delphine ait renoncé si vite et sans se plaindre aux chères délices de la poésie. Chez nous, la poésie est comme la vertu; on l'entoure de louanges, mais elle se morfond à la porte. Le livre, au contraire, a la chance heureuse de plaire aux oisifs et d'amuser la foule des lecteurs frivoles. Le succès du *Lorgnon* était fait pour rassurer Mme de Girardin, et tout de suite, un jour d'été, comme elle était recueillie en sa petite maison des champs sur les bords de l'Orge, et non loin de cette tour de Montlhéry qui a fourni à M. Viennet le sujet d'un si beau livre, elle écrivit sur une page blanche et sans trop savoir ce qu'elle allait dire, un titre original : *la Canne à M. de Balzac.* M. de Balzac était l'un de ses nouveaux amis. Il n'avait pas été nécessaire qu'elle l'appelât, il s'était rendu de lui-même. Il arrivait, comme on dirait aujourd'hui, l'un des combattants de la dernière heure. Il avait eu grande peine à se frayer le chemin qui devait le conduire à la célébrité; toute sa vie il a chanté, sans les trouver, les sentiers qui conduisent à la fortune. Il était donc très-content de lui-même, et très-mécontent des autres qui ne rendaient pas encore toute justice à son talent si rare, et qui furent longtemps, en effet, avant d'applaudir à cette illustre destinée. Bonne et franche et sans envie, avec cet esprit vif et primesautier qu'elle a gardé jusqu'à son dernier jour, Mme de Girardin avait dévoré les premiers contes de M. de Balzac; elle savait par cœur *l'Enfant*

maudit, elle avait battu des mains à *la Femme de quarante ans*. Bref, sitôt qu'elle vit M. de Balzac, elle le reconnut pour un frère aîné, fraîchement débarqué des Espagnes imaginaires. Voilà comment elle en vint à écrire, en se jouant, cette histoire de *la canne à M. de Balzac*. Il possédait, en effet, ornement de ses heures clémentes, un jonc phénoménal, dont la pomme d'or était un composé royal de perles, de rubis et d'émeraudes.

On avait commencé par suivre la canne, on suivit l'homme à son tour lorsqu'on sut le nom de celui qui la portait. Lorsqu'à la portière d'un carrosse on voyait briller cette pomme d'or aux reflets éclatants : « Voici M. de Balzac ! » se disaient les gens avec admiration. A son seul aspect, le théâtre, émerveillé, ouvrait sa porte à deux battants. Dans le grand foyer de l'Opéra, qui donnait l'heure à l'Europe entière, incomparable rendez-vous de toutes les puissances, sitôt que passait, à pas comptés, la canne à M. de Balzac, soudain, chacun s'arrêtait et contemplait un si fameux talisman, les uns avec un sourire où se mêlait, imperceptible, une légère ironie, et les autres, franchement contents de reconnaître M. de Balzac à ces insignes. Tel était le héros, disons mieux, telle était l'héroïne du nouveau roman de Mme de Girardin. Elle aurait pu faire avec ce talisman un conte fantastique. Seulement, à cette époque, un autre esprit de ses amis, très-éveillé, très-ingénieux, sceptique au beau rire, et ne se doutant pas de sa fin prochaine, tant il abusait de la vie, Loëve-Weymar, Allemand à demi, Français tout à fait, venait de mettre en grand honneur parmi nous l'image et les contes de maître Hoffmann. Les plus difficiles n'avaient pas refusé de porter leurs lèvres à cette coupe où le vin du Rhin se mêlait au vin de Champagne, et bientôt les imitateurs de se ruer en mille contes fantastiques. Mme de Girardin avait trop de bon sens pour s'emparer de ces domaines ouverts au premier venu. Quand elle était téméraire, elle voulait que sa témérité lui appartînt en propre. Elle se fût attristée, au delà de toute mesure, d'une futile imitation. La voilà donc, à propos de M. de Balzac et de sa canne, qui nous raconte les malheurs d'un homme trop beau, et de ces malheurs incomparables, elle fait une plaisante esquisse. On voit, tout de suite, qu'une fois lancée et maîtresse de son récit, elle se passera de la canne à M. de Balzac ; mais, comme elle a promis de s'en servir, elle tiendra sa parole. Ainsi, entre autres dons, ce talisman précieux a celui de rendre à volonté visible ou invisible son heureux maître. Il fallait vraiment qu'en ce temps-là Mme de Girardin connût assez peu M. de Balzac, car elle suppose qu'il va prêter sa canne au premier venu, à ce bellâtre, trop beau pour rien faire. Aussitôt qu'il est armé de cette arme à deux tranchants, notre héros pénètre à volonté dans les diverses maisons de la grande ville, et l'écrivain charmant s'abandonne à toute sa fantaisie. On voit déjà qu'elle a le pressentiment de sa tâche à venir. Le *Courrier de Paris*, écrit par le vicomte de Launay, était en germe au milieu de ces pages remplies de portraits d'une si parfaite ressemblance. On voit la malice et le tour heureux de toutes choses si diverses, de tous ces personnages si différents. M. de Balzac lui-même dut être content de ce roman fait en concurrence avec tous ceux qu'il rêvait encore. Et pour conclure à la louange de son auteur : « Heureusement, disait Mme de Girardin, la canne est retournée aux mains de l'enchanteur, et l'on voit chaque jour, dans ses livres, qu'il est homme à bien s'en servir. »

Le premier qui apporta les compliments de son nouveau livre à Mme de Girardin, ce fut, non pas M. de Balzac, occupé de la *Recherche de l'absolu*, mais un élégant cavalier dont l'écurie était fameuse et dont l'hôtel était digne d'un prince, écrivain sans limites, inventeur de longue haleine, Eugène Sue. Il promenait par la ville non pas une canne à pomme d'or, mais un équipage à faire envie au plus riche financier. Chacun reconnaissait sa livrée ; on se disait ses illustres fantaisies. Il portait des manchettes brodées ; toute sa personne exhalait la suave odeur de l'ambre et du jasmin. La ville entière dévorait ses romans. Ajoutez qu'il n'avait pas d'envie, et que pas un écrivain moins que celui-là ne fut jaloux de ses camarades. Il aimait beaucoup Mme de Girardin ; il l'entourait de sa sympathie et de ses respects. Il eût été bien heureux si quelque jour elle eût signalé M. Eugène Sue, un *talon rouge*. Elle fit mieux. Son amitié resta fidèle à ce galant homme. Elle le consola dans sa disgrâce. Exilé, elle lui disait, de loin : « Courage ! espérance ! on se souvient de vous et de vos œuvres ! » Ah ! comme elle a pleuré le jour où elle apprit que son ami, l'exilé, à bout de sa patience et de sa force, aimait mieux mourir sur les bords du lac d'Annecy, que d'attendre encore un seul jour le bonheur de revoir la patrie absente !

J. JANIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CURIOSITÉS MUSICALES.

LE MUSÉE INSTRUMENTAL DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE (1).

I. — VISITE AU MUSÉE.

Le 16 thermidor de l'an III, la Convention nationale fondait le Conservatoire de Musique. On lit dans l'article 10 du décret : « Une bibliothèque nationale de musique est formée dans le Conservatoire ; elle est composée d'une collection complète des partitions et des ouvrages traitant de cet art. Cette bibliothèque doit être également composée des instruments antiques ou étrangers et de ceux à nos usages qui peuvent, par leur perfection, servir de modèles. »

La première partie de cet article était depuis longtemps exécutée. La création d'un musée instrumental a donné récemment satisfaction au second vœu exprimé par l'Assemblée républicaine. Au commencement de 1861, le ministre d'État faisait l'acquisition, pour le Conservatoire impérial, de la collection de M. Clapisson, et confiait à celui-ci la place de conservateur. Avant de pénétrer dans les nouvelles galeries, disons quelques mots du fondateur du musée instrumental.

Louis Clapisson était fils d'un chef de musique des

(1) Nous ne faisons qu'acquitter une dette de reconnaissance en offrant ici à M. de Lassabathie, l'intelligent et habile administrateur du Conservatoire, nos vifs remercîments pour l'aide et le concours qu'il a bien voulu prêter aux artistes chargés de l'illustration du présent article. C. W.

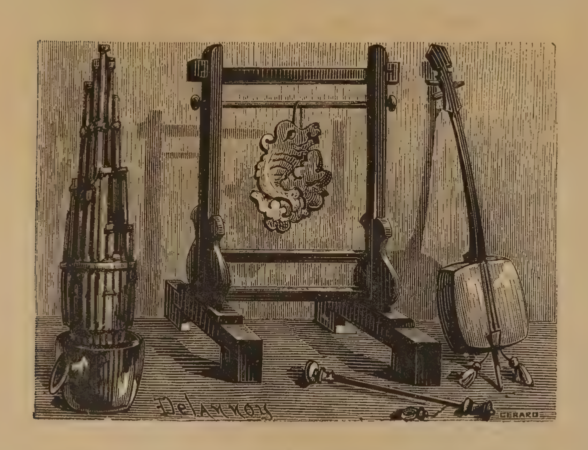
vélites de la garde du roi Murat, professeur au Conservatoire de Naples, et premier cor solo du Grand-Théâtre de San Carlo. Il naquit à Naples, le 15 septembre 1808, d'après la *Biographie universelle* de M. Fétis.

Des vicissitudes diverses, qu'il est inutile de rapporter, conduisirent toute la famille à Bordeaux, où M. Clapisson se livra à l'éducation musicale de son fils, et ne tarda pas à le façonner en petit prodige. Tout homme arrivant à la notoriété doit nécessairement, pour ses biographes, avoir été un petit prodige. J'avoue, pour moi, n'attacher guère plus de prix à la précocité extrême qu'à certaines primeurs insipides ou au premier fruit d'un arbre qui a le droit à peine de pousser des feuilles.



Clapisson. Dessin de Fellmann.

e jeune Clapisson, à l'âge de huit ans, faisait déjà fureur dans les villes du Midi, et jouait du violon d'une façon remarquable. Plus tard, nous le retrouvons à Paris, dans l'orchestre du théâtre de M. Comte, et, enfin, en 1830, dans la classe de violon d'Habeneck, et élève particulier de Reicha. En 1838, il débute par un coup d'éclat, *la Figurante*. Plusieurs œuvres séparent cette partition de *Gibby la Cornemuse,* qui valut au compositeur la croix de la Lé-



Orgue chinois, pierre sonore chinoise, violon chinois.
Dessin de Delannoy.

gion d'honneur (1846). *La Promise* (1854) et *la Fanchonnette* (1856) sont restées ses œuvres les plus populaires. L'air de *la Fanchonnette* fut singulièrement composé, et ce simple fait peut donner la mesure des tribulations sans nombre, des exigences ridicules auxquelles peut être soumis un compositeur assez heureux pour arriver au théâtre.

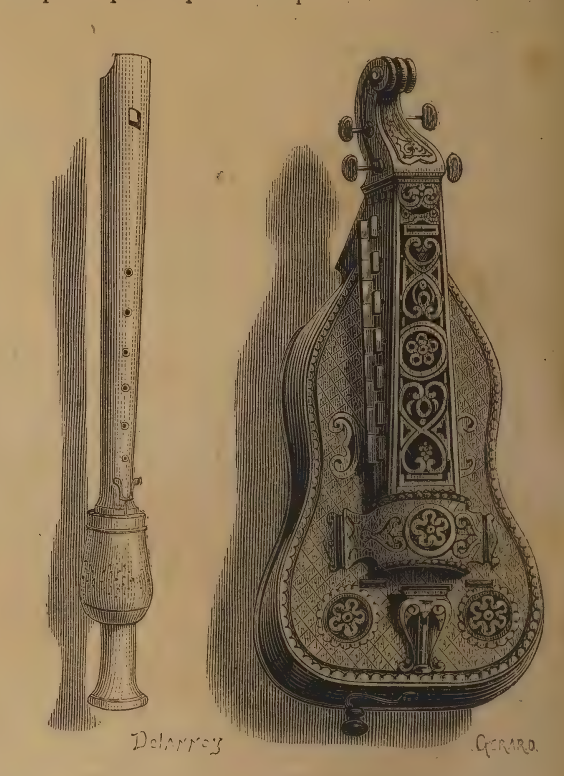
Clapisson avait fait son air, et il en était content; il le soumit à la prima donna :

— Qu'est-ce que vous me portez là, mon cher? dit l'artiste. Comment voulez-vous que je chante cela? Je ne dis pas que ce soit laid, mais ce n'est pas de la musique pour moi. Refaites-la donc, vous serez bien aimable.

Le pauvre compositeur dissimula une grimace, serra son manuscrit et s'en alla. Peu de jours après, il reparut avec une nouvelle mélodie :

— Mais, mon cher, vous ne m'avez pas comprise, reprit la cantatrice. Quel effet voulez-vous que je produise avec cet air? Je ne puis l'accepter.

On ne me croirait pas si je disais le nombre de fois que se renouvela cette scène. Enfin, n'y tenant plus, Clapisson prit un parti héroïque :



Flûte douce, vielle Louis XV ayant appartenu à Mme Adélaïde.
Dessin de Delannoy.

— Eh bien, madame, dit-il à sa Fanchonnette, notez-moi les *traits* que vous aimez, je vous ferai un air avec cela.

La dame trouva l'idée bonne, *fioritura* à perte de vue, et Clapisson fit son air, dont le succès fut très-vif.

En 1854, Clapisson fut nommé membre de l'Institut.

Ce compositeur avait une passion désordonnée pour les vieux instruments de musique; il était collectionneur dans toute la force du terme. Curieux type que celui de ces gens voués à une idée, depuis le bibliophile qui entasse dans son cabinet les trésors de l'esprit humain, jusqu'à l'enfant qui s'amuse à coller des timbres-poste sur un album!

Pour le collectionneur *pur sang,* tout intérêt s'efface devant la passion favorite. La collection remplace l'amitié, l'amour et la famille. Quant aux sentiments d'un ordre secondaire, il n'en est même pas question. Et lorsqu'un objet rare est signalé, que de labeurs pour s'en assurer la possession! que de marches et de contre-

marches pour ne pas éveiller l'attention sur le sujet convoité, ou dépister tous les rivaux! Parfois même, le collectionneur ne recule pas devant certains moyens qui mènent d'ordinaire en police correctionnelle.

Sans en arriver à ce paroxysme de la passion, on peut dire de Clapisson qu'en dehors de ses travaux et des objets de première nécessité, tout son temps et toutes ses économies furent consacrées à sa collection. Aussi vint un jour où, à bout de ressources, il vit en perspective la vente inévitable de sa galerie. Il eut alors l'heureuse idée de l'offrir à l'Empereur, qui en fit l'acquisition et en confia la garde à Clapisson lui-même. La mort est venue surprendre le compositeur au moment où il songeait à organiser plus régulièrement son œuvre, et à en dresser le catalogue.

A Dieu ne plaise que je dise du mal du musée instrumental! Plusieurs pièces m'en ont vivement intéressé. D'ailleurs, la galerie ne fait que naître; elle est l'œuvre d'un seul, par conséquent très-incomplète. Ce n'est pas là ce que je lui reproche. Ce dont j'y constate l'absence, c'est de l'esprit d'ordre ou de méthode. Pour que l'on pût retirer quelques fruits de l'étude d'une semblable collection, il faudrait, ce me semble, classer d'abord l'ensemble du musée en grandes divisions : instruments à vent, à cordes, etc., puis, dans chaque division, établir des familles; puis, enfin et surtout, prendre un instrument à son origine et le conduire jusqu'à l'époque de son entier developpement, soit qu'il ait cessé d'être en usage, soit que chaque jour y apporte un perfectionnement nouveau.



Harpe de la princesse de Lamballe, piano Louis XVI, harpe de Cousineau. Dessin de Delannoy.

Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, voici un piano : nul instrument n'offre un mécanisme plus ingénieux et plus compliqué; nul aussi ne présente, dans ses transformations successives, une histoire plus intéressante. Voici, à l'origine, l'instrument égyptien ou syriaque, dont le nom est plus connu que la chose, le *psaltérion*. C'est une sorte de harpe trigone renversée sur une caisse sonore, montée de cordes obliques en boyau, frappées de légères baguettes. Ptolémée, qui vivait au deuxième siècle après J.-C., en donne la figure et l'appelle *canon*. Le canon fut porté en Europe par les croisés et devint le type de l'*épinette*, du *clavecin*. En 1364, Jehan Tonet, de Rains (Rhenis) jouait du *demi-canon*. Est-il besoin de dire comment, après l'épinette et le clavecin, où la corde est pincée par de petits morceaux de plume, on a imaginé le piano avec ses marteaux, et comment, enfin, les petites boîtes du siècle dernier décorées de ce nom sont peu à peu devenues les merveilleux instruments de Pleyel ou d'Érard?

Ne serait-il pas intéressant d'avoir sous les yeux, sinon la série des instruments transformés, au moins leur image, pour fixer les idées? Il suffirait de remplacer par un dessin aussi exact que possible les pièces trop rares ou qu'on ne saurait retrouver. Avec le temps et d'intelligentes recherches, on pourrait peu à peu mettre la réalité à la place de l'image, et former ainsi un véritable musée.

N'importe! sur le nombre des instruments, il en est de curieux, de précieux même.

Voici un clavecin portant la date de 1612.

Il est à deux claviers. La caisse est peinte en bleu lapis, ornée de trois fleurs de lis à distance égale. Sur

le panneau qui ferme le clavier est peint un intérieur flamand assez remarquable pour être attribué à Teniers. Le panneau carré recouvrant le sommier des cordes porte un tableau allégorique de Jehan Breughel, d'après M. de Pontécoulant; de Paul Brille, d'après le *Moniteur* de mars 1861. Le panneau qui recouvre les cordes offre une vaste composition de Balen et Breughel, représentant la lutte d'Apollon et de Marsyas.

A côté de ce royal instrument, on voit une épinette italienne du temps de Louis XIV, fond or, richement sculptée, avec ornementation en ambre gravé, entourée de guirlandes de fleurs et d'amours attribuées au Poussin.

Plus loin, en voici une autre de l'époque de François Ier, en ébène, richement incrustée d'ivoire. Puis, des tympanons en bois doré, en vieux laque de Chine, ornés de glaces de Venise, sculptés et enrichis de charmantes peintures; une vielle Louis XV ayant appartenu à Mme Adélaïde, un clavecin Louis XVI, puis, des harpes d'une grande richesse, celle de la princesse de Lamballe et celle de Cousineau; la lyre de Garat, peinte par Prudhon; des théorbes, des mandolines, des guitares, des violons de grand prix.

Maintenant, peut-être est-il prudent de mettre le lecteur en garde contre les instruments *authentiques*. Je veux bien qu'il se trouve quelques pièces réellement historiques au milieu des nombreux objets qui composent le musée; mais elles sont rares, et, d'ailleurs, les vérifications sont si délicates, que l'on ne perd rien à conserver à cet endroit le doute philosophique. Du reste, nous ne sommes pas ici pour faire de l'histoire ou de l'érudition. Allons droit au pittoresque, à ce qui intéresse tout le monde.

II. — CHINOISERIES MUSICALES.

J'aime la Chine. Elle m'intrigue comme le mystère, elle m'intéresse comme le bizarre.

De tous les peuples connus, les Chinois ne sont-ils pas celui qui possède sur les premiers temps de son existence les traditions les plus importantes et les plus respectables? Songez donc que lorsque nous trouvons nos origines noyées dans la fable et les inventions merveilleuses, les Chinois, eux, ont une histoire raisonnable, ou peu s'en faut, depuis le premier jour.

Mais n'importe; le pli est pris, et longtemps encore on rira des Chinois. Racontons une histoire chinoise:

Donc, un matin de l'an 2600 avant l'ère des Barbares d'Occident, le puissant monarque Hoang-ti, Fils du Ciel et pacificateur des royaumes, se réveilla après une nuit fort agitée. Il frappa sur un petit gong en argent placé à portée de son lit, et un serviteur parut; car, en ce temps-là, les Chinois n'avaient pas d'esclaves.

— Que l'on appelle mon premier ministre Ling-lün, dit-il.

Ling-lün était ce que l'on peut appeler un bel homme. Il avait un petit ventre planté sur de petites jambes grêles et arquées, les pieds ronds comme un fromage du Tibet, la tête de la forme et de la couleur d'une grosse noix. Il s'inclina devant son souverain et attendit sans souffler mot son bon plaisir.

— Ling-lün, fit le prince après un instant de silence, ce n'est pas pour rien que les hommes t'ont nommé *Ling-lün*, ce qui, dans notre langue incomparable, signifie: *habile à calculer les différences*. La fontaine des vérités arrose le jardin de ton âme, et ton esprit voit plus loin que les horizons du Céleste Empire. Et si je t'ai fait appeler, c'est que, cette nuit, sur le char des songes, j'ai pénétré au delà du septième ciel, d'où fut précipité le dragon Fou-kian, et où, sur un trône de jaspe, dans un palais d'or et de topaze, se tient assis mon ancêtre Fou-hi, régulateur des sociétés et inventeur du mariage. Et là, il m'a été dit des paroles dont ton esprit ingénieux sentira la portée.

Le prince, après ces quelques mots, s'arrêta pour reprendre haleine, et sembla s'abîmer un instant dans les profondeurs de sa pensée.

— Fou-hi, reprit-il enfin, était entouré de vierges belles comme le citron muri, qui faisaient entendre des harmonies divines sur le *kin*, l'instrument symbolique créé lors de la fondation de notre Empire. Et, en savourant ces accents inconnus sur la terre, je sentais le fleuve des félicités baigner doucement les champs de mon esprit, et ma pensée s'élever vers les régions héroïques, comme on s'élève vers le ciel en gravissant les degrés de la tour Faï-toun. Et, quand il eut fait vibrer ainsi la lyre de mon âme, Fou-hi me dit:

« Fils du Ciel, ton âme a savouré les harmonies célestes comme un mandarin subtil le thé des provinces du Tché, et tu as gravi les sommets de l'héroïque, aussi élevés au-dessus des pensées vulgaires que le Gorizankar des montagnes de l'ouest au-dessus des monticules de la plaine de Péking. Ces accents et ces harmonies furent jadis, au temps des Ki, créés par nos ancêtres glorieux Tong-hou et Tsé-ssé, tous deux petits-fils de Kong-fou-tsé. Plus tard vint Kai-tien-chi, qui imagina les huit instruments appelés: 1° *aimer le peuple*, 2° *l'oiseau noir*, 3° *ne pas couper le bois*, 4° *cultiver séparément les huit sortes de grains*, 5° *chanter en détail les doctrines célestes*, 6° *célébrer le mérite du souverain*, 7° *imiter la vertu de la terre*, 8° *rappeler le souvenir de tout ce qui est*. Tu les as entendus résonner entre les mains des vierges aussi belles que le melon doré; mais la terre les vit disparaître quand finit le règne des Ki, ou esprits. Le jour est venu de les rendre à l'Empire du Milieu, et c'est à toi qu'en incomberont la gloire et le soin. Choisis un messager dont l'âme ait habité souvent les sommets de la pensée; dis-lui de marcher, et des jours, et des nuits, vers les montagnes du pays de Si-joung, et, là, je lui manifesterai la volonté de l'œil qui voit tout. Le messager des dieux ne doit pas se préoccuper des choses mortelles. Qu'il voyage sans crainte, et que la seule nourriture de l'âme soutienne son corps. Ainsi le veulent les Ki. »

Or, conclut le prince, qui mieux que toi, Ling-lün, serait ce messager subtil? qui mieux que toi, habile à calculer les différences, recevrait la parole des Ki? Va donc, et accomplis les travaux imposés par les ancêtres.

Ling-lün s'inclina, promit de partir le lendemain, dès que l'oiseau lia-u aurait chanté dans les rizières.

Ling-lün marcha pendant sept jours et autant de nuits. Une force invisible le soutenait, et lorsque la lassitude le gagnait, il regardait l'étoile *In*. Aussitôt un nouveau courage s'emparait de lui, et il se sentait aussi dispos que s'il eût savouré une friture de sangsues à l'huile de ricin préparée par l'incomparable Van-ki, son épouse. Enfin, comme naissait l'aurore du huitième jour, il arriva devant une haute montagne, d'où se précipitait un torrent impétueux, et au pied de laquelle se déroulait une forêt de bambous. Ling-lün, en voyant cette forêt, comprit que le terme de son voyage était arrivé, s'assit à l'ombre, et se nourrit, faute de mieux, des belles pensées renfermées dans le chapitre *ti* du dialogue sur l'*Abondance des biens* par le

divin Kong-fou-tsé. Cette lecture substantielle et pas du tout indigeste convenait merveilleusement à l'état présent de son esprit.

Quand il se sentit suffisamment restauré, il coupa un bambou et souffla dedans : il en sortit un son qui le frappa. Il y avait, en effet, bien de quoi, car ce son n'était ni plus haut, ni plus bas que le ton qu'il prenait lui-même lorsqu'il parlait sans être affecté d'aucune passion, ton qu'ignorait certainement l'incomparable Van-ki, son épouse.

Ravi de sa découverte, Ling-lün se dirigea vers les sources du Hoang-ho, qui n'étaient pas loin de là, et quelles furent sa surprise et sa joie en reconnaissant que le son du bambou était d'accord avec le bouillonnement des eaux du fleuve au moment où elles sortent de terre !

Reconnaissant le ton générateur, Ling-lün entreprit de mesurer les différences qui peuvent exister entre le son exempt de passions et les autres sons que donnait son âme vibrante comme le kin sous les doigts des impressions variées. Il se perdait dans son travail sans arriver à fixer ses indécisions, lorsque, levant la tête, il vit distinctement descendre du ciel deux oiseaux merveilleux, dont le plumage était jaune comme le globule d'un mandarin de première classe. Ling-lün, qui n'en avait jamais vu de semblables, les reconnut immédiatement pour appartenir à l'espèce du Hoang-hoang, dont il est parlé dans le livre des Ki.

Les deux oiseaux, mâle et femelle, allèrent se percher sur un arbre, à peu de distance du savant, et là, le mâle chanta sur six tons différents, et la femelle sur six autres tons différents de ceux du mâle.

C'est alors que Ling-lün remercia Kong-fou-tsé d'avoir orné son âme de l'art de mesurer les différences. Le premier son de l'oiseau donnait exactement celui du bambou, et les autres, alternant exactement avec ceux de la femelle, donnaient juste ce que les barbares de l'Occident devaient, après bien des lunes, appeler *échelle semi-diatonique.*

Ling-lün coupa douze cannes de bambou, et fixa sa découverte. Il nomma le son générateur *lu*, les sons mâles *lu-yan*, les sons femelles *lu-yn*. Puis, s'étant restauré d'un verset du livre *Du devoir accompli* par le divin Kong-fou-tsé, il reprit le chemin de Péking.

Arrivé à la cour, il y obtint de justes éloges sur sa belle conduite, et ravit tout le monde et Hoang-ti lui-même, en exécutant sur ses douze tuyaux une symphonie de sa composition, intitulée : *de la Modération dans la prospérité.*

Et c'est ainsi que sous le règne de Hoang-ti, fils du Ciel et pacificateur des royaumes, fut régularisé le système musical dans l'Empire du Milieu.

Dégageant la réalité de la fantaisie, il reste avéré que Ling-lün était un très-habile homme, et que ses opérations sur la série des sons déterminèrent exactement l'échelle chromatique, telle que nous devions l'inventer bien des siècles plus tard.

Les bornes et la nature de ce travail ne me permettent pas une étude du système musical des Chinois. Cependant, comme il règne dans le monde, à son sujet, les idées les plus obscures et les plus fausses, comme, d'autre part, le musée nous offre quelques instruments curieux, deux entre autres presque contemporains de notre ami le *calculateur des différences,* je m'en vais l'esquisser à grands traits.

Ling-lün avait donc fixé les douze *lu* ou demi-tons, avec les noms que j'ai dits plus haut. Le *lu* fondamental donnait le *fa* du médium, le *lu* extrême, le *mi.* Les sages de la cour ne tardèrent pas à remarquer que la voix humaine pouvait sans effort dépasser ces deux limites ; on y ajouta donc des octaves ou plutôt des *images,* comme disent très-pittoresquement les Chinois, et l'on obtint deux nouvelles séries de douze *lu* ou demi-tons chacun. Les *lu* graves s'appelèrent *doubles lu,* les autres *demi-lu.* Ce fut donc une série de trente-six degrés chromatiques. Et remarquez bien que tout cela se faisait vingt siècles avant notre ère, et que cette série était formée d'après les lois les plus rigoureuses du *tempérament,* de façon que, ainsi que sur nos orgues, ou nos pianos, *ut dièze* pouvait y être pris pour *ré bémol.* Qu'il soit donc bien établi que les principes de la musique chinoise sont identiquement ceux de la musique européenne. Toute la différence consiste dans la manière d'en employer les éléments.

Postérieurement à la découverte, le nombre des *lu* fut réduit à vingt degrés, il serait trop long de dire pourquoi.

Dans la pratique, et en vertu de certaines idées philosophiques, les Chinois repoussent la série chromatique, même le demi-ton, bien que ce ne soit pas d'une façon absolue. Ainsi, la série suivante est la seule dont se servent les compositeurs chinois, lorsqu'ils s'interdisent le demi-ton.

La, ut, ré, fa, sol, la, ut, ré, fa, sol, la.

Ceux de nos lecteurs à qui l'art des sons n'est pas inconnu peuvent composer de la musique sur cette échelle, et envoyer en toute confiance leurs élucubrations au prochain concours musical de Péking ou de Kan-ton.

Disons, cependant, pour terminer, que les Chinois ont plusieurs modes, suivant la note primordiale de la série employée, et que, d'ailleurs, les échelles incomplètes sont en usage dans toute l'Asie.

III. — PIERRE SONORE (KING).

Les Chinois sont, je crois, les seuls qui aient eu l'idée de faire de la pierre un instrument de musique. Après, faut-il dire que ce genre de pierre est particulier au Céleste Empire, et assez rare pour coûter toujours fort cher, mérite apprécié en Chine comme chez nous.

Les pierres sonores ont été employées de toute antiquité dans les sacrifices, dans les cérémonies en l'honneur des ancêtres, au repas des vieillards, etc.

Il y en a une très-grande variété de toute forme et de toute couleur. Je crois que celle que l'on voit au Musée est une *Niéou-yeou-ché,* ou pierre *graisse de bœuf,* une des moins rares et des moins estimées. Elle vient du *Yun-nan,* et se trouve dans la terre près des mines. Le P. Amiot, à qui j'emprunte ces détails, croit que ce pourrait bien être une espèce d'agate grossière particulière à la Chine.

Il y a des king isolés, ou bien des king assemblés, accordés les uns avec les autres, et réunissant jusqu'à seize pierres. C'est un instrument très-délicat, et que la moindre modification altère. Les anciens l'ont décoré d'une foule d'épithètes toutes plus chinoises les unes que les autres, *céleste, pur, immuable, spirituel,* etc. Kong-fou-tsé possédait sur cet instrument un talent fort estimable.

IV. — L'ORGUE CHINOIS (CHENG).

Encore un contemporain du king, et peut-être de

Ling-lün. Le cheng est une petite calebasse, sur la moitié inférieure de laquelle on adapte un couvercle de bois percé d'autant de trous que l'on veut y introduire de tuyaux de bambou.

Ces tuyaux sont percés d'un trou latéral, et munis, dans ce même trou, d'une languette d'or très-mince et vibrante. Un bocal adapté sur un côté de l'instrument, et surmonté d'un bec en forme de cou d'oie, donne passage au souffle de l'exécutant. On le voit, le *cheng* est un vrai jeu d'orgues à anches libres, d'où son nom d'*orgue portatif*.

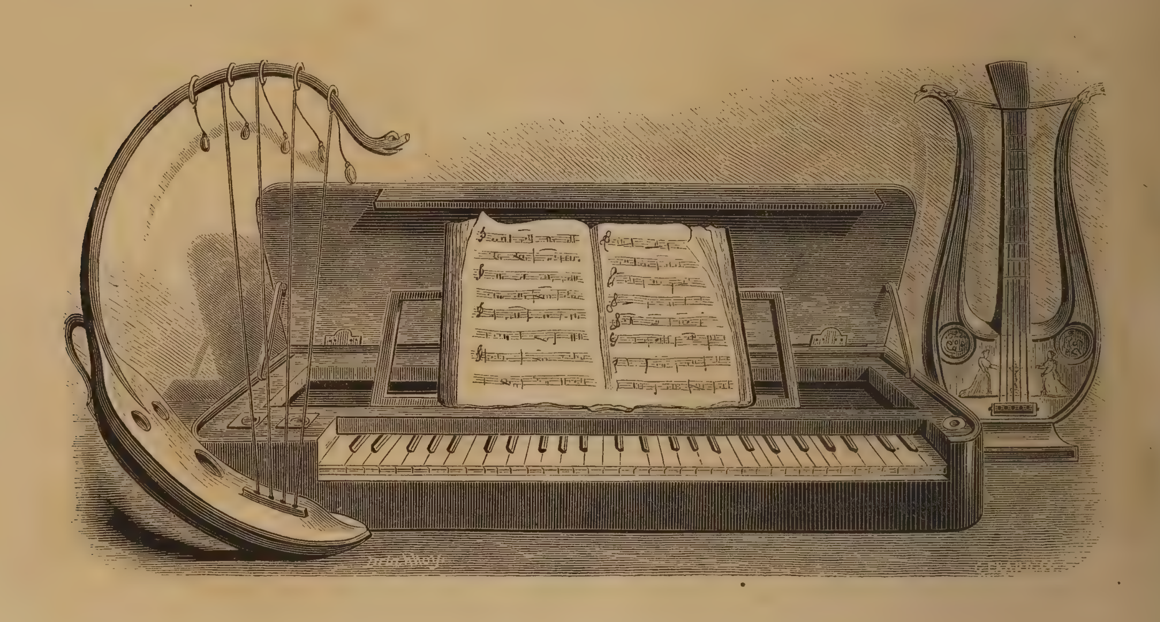
Il y a, dit M. de Lafage, dans sa curieuse *Histoire de la musique*, des chengs de *Barbarie*. Rameau parle d'un instrument de cette espèce qui lui appartenait.

Celui du Musée est très-imparfait ou très-détérioré. Il n'y a ni bocal latéral ni cou d'oie, mais simplement un trou informe qui rend impossible tout doigté. Le cheng ordinaire est accordé d'après le système musical exposé plus haut.

V. — TAM-TAM (LO).

On connaît le nom du tam-tam, on l'a plus ou moins entendu, mais bien peu de gens connaissent le vrai tam-tam chinois. C'est tout bonnement un instrument terrible, et nos chimistes n'ont pu arriver à composer un alliage donnant des vibrations semblables. On rappelle encore l'effet immense produit par cet instrument au deuxième acte de la *Vestale* de Spontini. Le tam-tam a été depuis souvent employé par nos compositeurs.

On le voit, la musique fut, dès les premiers âges, en grand honneur parmi les Chinois. Ils en symbolisèrent les effets et les instruments, et lui assignèrent un rôle quasi divin. Ils la mêlaient à la psychologie, à la morale, à la politique, à la physiologie, à l'astronomie. Aucun art certainement n'a eu de plus nobles origines, et pour terminer, voici comment la juge un des fondateurs du Céleste Empire : « Il est facile de voir les deux bords d'un fleuve ; mais la mer est une étendue immense. Il en est de même de la musique par rapport aux autres sciences, celles-ci sont des fleuves, celle-là est le vaste Océan. »



Psaltérion, piano de Beethoven, lyre de Garat. Dessin de Delannoy.

VI. — LE PIANO DE BEETHOVEN.

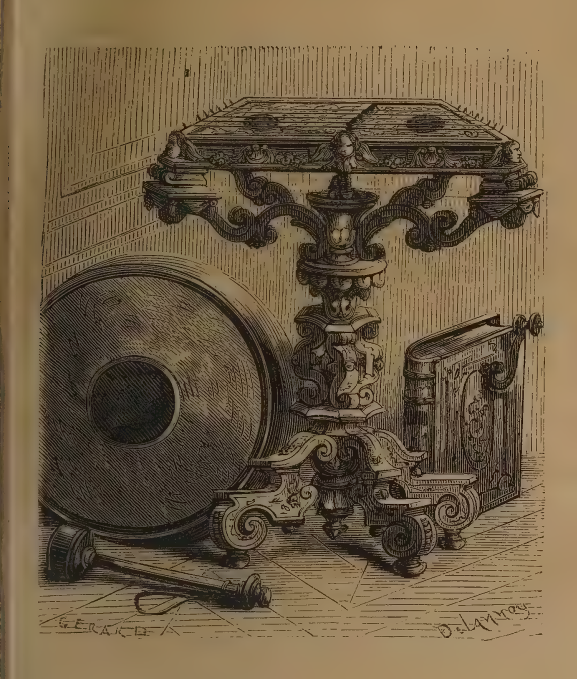
Pourquoi pas la canne de Voltaire, ou la lyre d'Homère? Toute collection qui se respecte a son piano de Beethoven, c'est entendu. D'où vient-il, on ne l'a jamais su, mais c'est le piano de Beethoven. Celui que l'on peut voir au Musée rentre dans ces conditions d'incertitude, et M. Ney, qui en a fait cadeau, ne peut en savoir plus long qu'on ne lui en a dit. Il y a bien quelque part un piano de Beethoven, un vrai celui-là. Il est à Klausemburg en Transylvanie, et appartient à M. Samuel Giulay. Ce piano a soixante et dix ans. La table d'harmonie est ornée d'un portrait du sublime compositeur, surmonté de ses armoiries. Ce piano fut fait par Vogel, célèbre luthier de Pesth, qui le donna à l'auteur de la *Symphonie héroïque*. Beethoven lui-même en fit présent à un de ses élèves de Vienne. Le journal allemand auquel j'emprunte ces notes dit aussi qu'il existe encore à Vienne des contemporains de Beethoven qui reconnaissent parfaitement cet instrument comme lui ayant appartenu. Si j'ajoute que M. Giulay consentirait à s'en défaire, j'aurai complété tous les renseignements que peuvent désirer les amis des précieuses reliques. Revenons à Paris et au Musée.

Le petit piano douteux que j'y vois est un piano de voyage de quatre octaves et quatre notes ; à droite du clavier se trouve un encrier, à gauche du pulvérin.

Beethoven posséda, en effet, un petit piano portatif, dont il se servait souvent dans son lit. D'après M. de Pontécoulant, auteur d'un intéressant recueil sur le musée instrumental, « cet instrument avait été donné, en 1786, à Beethoven par le comte de Wadstein ; car dès l'âge de quatorze ans, notre compositeur souffrait déjà de douleurs d'entrailles, et se trouvait souvent forcé de travailler dans son lit. Ce petit piano avait été construit par Tusenbruch, facteur allemand alors en renom, dont la famille s'établit à Venise vers le seizième siècle. »

Le piano de voyage de Beethoven me rappelle la circonstance dans laquelle fut composée la polka de *la Puce.*

On connaît l'amitié profonde que le prince Lichnowski témoigna toujours au grand compositeur : non-seulement il le produisit dans le monde, le soutint, l'encouragea, mais encore lui assura une pension de six cents florins qui lui permit de vivre sans inquiétude de l'avenir. Le grand seigneur avait pour le grand artiste des soins tout paternels, il le morigénait et se montrait surtout fort sévère à l'endroit de sa tenue dans le monde. La princesse devait souvent intervenir auprès du prince, et c'est d'elle que Beethoven écrivait : « Elle m'a élevé avec un véritable amour maternel ; elle aurait voulu me mettre sous cloche, afin que personne ne me touchât. » On va voir que si le prince se fâchait, ce n'est pas qu'il eût toujours tort.



Tam-tam chinois, tympanon Louis XIV, serinette à forme de livre. Dessin de Delannoy.

Beethoven était allé passer une partie de l'été à la campagne avec ses amis Lichnowski. Entièrement libre de ses actions, il courait les champs tout le long du jour, s'asseyant au pied des arbres, au bord des ruisseaux et s'enivrant de la contemplation de la nature. Que d'œuvres merveilleuses virent le jour durant ces heures fécondes !

Des devoirs de société il n'en était guère question, et dès que l'on annonçait un étranger, Beethoven prenait la fuite.

— Mon cher Ludwig, lui dit un soir le prince, j'espère que demain vous me ferez le plaisir de rester au salon. Nous attendons nos amis de Vienne, et le but de cette réunion n'est autre que d'entendre Steibelt, le célèbre pianiste.

Beethoven jeta un regard de désespoir sur la princesse, son défenseur habituel, et vit bien à sa mine qu'il n'y avait nulle intervention à espérer de ce côté.

— Je resterai, fit-il piteusement ; mais j'aurais bien mieux aimé m'en aller.

Le lendemain, la réunion était nombreuse. En outre du comte Maurice, frère du prince Lichnowski, on y remarquait Nicolas Zmeskall, secrétaire de l'empereur, un des plus fidèles amis du grand compositeur, Étienne Breuning, Szupanzigh, le célèbre violon, F.-A. Kanné, le poëte, Oliva, le philosophe, et bien d'autres.

Steibelt se mit au piano. Il joua longtemps, une pièce interminable de sa composition, pleine de cabrioles et d'effets prétentieux, exécutée avec toute espèce de roulements d'yeux et de mines ridicules. Nonobstant, lorsqu'il se leva, il fut couvert d'applaudissements, et chacun s'avança pour le féliciter. Comme Beethoven ne bougeait pas, la princesse, prévoyant un orage, prit les devants, et s'adressant à lui, tandis que Steibelt le regardait avec un sourire engageant :



Musette Louis XV. Dessin de Delannoy.

— Eh bien, Ludwig, ne trouvez-vous pas, comme moi, charmante la musique de monsieur ?

— Mais.., fit Beethoven en se levant brusquement, mais... j'attends que monsieur commence, il vient de préluder.

Et, tournant sur ses talons, il sortit du salon et monta dans sa chambre, où il s'enferma à double tour.

Le lendemain de bonne heure, le prince alla chez lui, et le trouva dans son lit, son petit piano sur ses genoux, tourmentant bizarrement les touches du bout de ses doigts qu'il recourbait, pliait, faisait sautiller de la plus singulière façon.

— Voilà ce que c'est ! s'écria le compositeur, éclatant avant que le prince n'ouvrît la bouche. On me force à entendre des pantins de musique, on veut me contraindre à leur faire compliment, on m'irrite les nerfs ; moi je m'échappe, mais je ne puis fermer l'œil de la nuit. Je vois partout M. Steibelt improvisant, et pour comble de malheur, les puces, apparemment aussi aga-

cées que moi de ce concert, m'ont dévoré vivant du soir à l'aurore. Alors, fit-il, en prenant une feuille de papier réglé, noircie d'une notation tempétueuse, j'ai cherché à calmer leurs esprits en composant, d'après les procédés Steibelt, la sonate de la puce. Tenez, écoutez.

Et il se mit à jouer l'air singulier que le prince avait entendu à son entrée dans la chambre. Ce dernier rit et fut désarmé. Les amis de Beethoven s'amusèrent à répandre l'histoire et le morceau, qui est désigné sous le nom de ***Polka de la Puce***.

Le piano que l'on voit au Musée est-il le même que celui qui figure dans cette anecdote? je n'oserais l'affirmer.

VII. — LE CLAVICORDE DE GRÉTRY.

Nous sommes à Genève, et par un des premiers soirs de l'automne de 1767. Dans la pièce principale d'une charmante résidence, deux personnes, un jeune homme et un vieillard, sont assis à la tombée du jour, et sans lumière, devant un feu clair et joyeux. Le vieillard, enveloppé d'une longue douillette, les pieds dans la braise, le dos appuyé sur son fauteuil, semble absorbé par une pensée persistante. La flamme éclaire en plein sa tête fine, sèche et nerveuse, son œil petit, mais où brillent mille lueurs.

Les traits délicats et souffreteux du jeune homme inspirent la sympathie et son regard plein de douceur s'anime parfois d'une singulière façon. Tous deux regardent sans rien dire la flamme capricieuse. Grétry, au moment de quitter Genève pour Paris, est venu dire adieu à Voltaire.

Après un long silence, Voltaire paraît s'arracher à sa rêverie, et se tournant vers son jeune ami :

— Partez donc, mon cher enfant, puisque vous vous sentez mûr pour Paris; partez et bon courage. J'avoue qu'un instant j'ai oublié votre présence, et ma pensée s'est reportée à ces jours, déjà si lointains, où, moi aussi, j'avais votre âge, vos ambitions et vos espérances. Il y a bien longtemps de cela!... Mais, reprend-il plus gaiement, je radote comme un vieux que je suis. Partez, mon ami. Vous ne reviendrez pas à Genève, mais moi j'irai vous voir, j'espère, à Paris... du moins si l'on veut m'y recevoir, car je suis démodé, et l'on préfère l'opéra-comique à *Zaïre* et à *Mahomet*. Si j'étais plus jeune, eh bien, je vous ferais votre premier poëme. Mais vous n'avez pas besoin de moi. Vous avez du talent, vous avez de l'esprit, et ce dernier don est trop rare chez un musicien pour que vous ne réussissiez pas à souhait. Allez donc, volez à l'immortalité.

— Ah! monsieur, s'écrie Grétry, vous en parlez à votre aise! Ce mot charmant vous est familier comme la chose elle-même!

— Moi! dit Voltaire, quittant son fauteuil, je donnerais cent ans d'immortalité pour une bonne digestion!

Et quelques instants après, Grétry quittait Ferney pensif et le cœur gros, car sa nature, d'une exquise sensibilité, le faisait s'attacher ardemment aux personnes qui lui portaient intérêt. Or, lui-même a souvent redit combien Voltaire lui témoigna d'affection pendant son séjour à Genève. Le lendemain, il prenait la route de Paris.

« Je n'entrai pas dans cette ville, dit notre héros dans ses *Essais*, sans une émotion dont je ne me rendis pas compte; elle était une suite naturelle du plan que j'avais formé de n'en pas sortir sans avoir vaincu tous les obstacles qui s'opposaient au désir que j'avais d'y établir ma réputation. Ce ne fut pas l'ouvrage d'un jour; car, pendant près de deux ans, j'eus, comme tant d'autres, à combattre l'hydre à cent têtes qui s'opposait à mes efforts. »

Une des cent têtes de cette hydre, la plus intimement connue de tous ceux que le hasard ou leur vocation a poussés vers ce que, par une plaisante dérision, on nomme *les arts libéraux*, c'était le manque d'argent; *faulte d'argent*, comme dit Rabelais, mal pour la guérison duquel Panurge avait soixante-douze recettes, dont la plus honnête était de rober par vol.

Aussi retrouvons-nous un beau matin notre héros dans une de ces petites chambres haut perchées où les Muses ont de tout temps aimé à se loger, apparemment pour se rapprocher du ciel, leur patrie naturelle. Penché sur sa table, Grétry écrit une lettre, interrompant par moments son travail pour souffler dans ses doigts. Lisons par-dessus son épaule :

« . . . . . Ne vous laissez pas attrister, mes chers parents, par toutes les méchancetés que l'on débite sur mon compte et que l'on peut même vous écrire d'ici. On dit à Liége que je suis venu à Paris pour lutter contre les Philidor et les Monsigny. On me reproche ma témérité. Ces menaces sont loin de me décourager, au contraire, elles enflamment mon imagination, et je me dis avec un petit plaisir malin : si je puis approcher de ces trois habiles musiciens, j'aurai le plaisir de surpasser les compositeurs liégeois, qui s'en reconnaissent très-éloignés.

« Cependant, une chose me dérange beaucoup, c'est le manque de piano. Ma position actuelle ne me permet ni d'en louer ni d'en acheter un. Grâce à mon ami Weiss, j'ai pu bien vivre à Genève, ayant une vingtaine d'écolières dans les meilleures maisons de la ville. Mais les six représentations de mon premier opéra, *Isabelle et Gertrude*, ne m'ont pas permis de faire de grandes économies, et le voyage de Genève à Paris coûte bien cher.

« Je n'ai encore pu utiliser la lettre de recommandation que l'on m'a donnée; mais, dès aujourd'hui, je vais me présenter chez Mme de Louet, dont on m'a fait de grands éloges. . . »

Grétry ferma sa lettre, y mit l'adresse, prit sa canne et son chapeau. Quelques instants après, il était admis devant Mme de Louet.

Mme de Louet était une femme encore jeune et charmante, dont le visage sympathique et franc inspirait tout d'abord la confiance. Grétry, ainsi que l'avait dit très-méchamment et très-véritablement Voltaire, avait de l'esprit, aussi la conversation prit-elle rapidement une tournure simple et familière, telle qu'il convient entre gens intelligents. Naturellement, l'entretien roulait sur les voyages de Grétry. Chacun sait que le célèbre auteur de *Richard* était parti de Liége pour Rome à l'âge de dix-huit ans, à pied, et sous la conduite d'un contrebandier nommé *Remacle*, dont il a laissé un amusant portrait.

— Monsieur Grétry, disait Mme de Louet, contez-moi donc une belle histoire de voleurs. N'en avez-vous jamais rencontré dans les Alpes ou les Apennins.

— Oh! madame, fit Grétry en riant, mon cher grand-père m'avait si bien enseigné à me débarrasser d'eux, qu'ils n'ont jamais eu nulle envie de s'en prendre à moi. Lorsque j'allai voir mes grands parents avant de quitter Liége, mon grand-père me prit à part et me conduisit au jardin. Là, enfonçant son grand chapeau sur ma tête;

« — Eh bien! fit-il, Rodrigue, as-tu du cœur?

« — Oui, vraiment, mon grand-papa.
« — Tiens, dit-il en fouillant dans ses poches, voilà « ce que je te donne. (C'était une paire de pistolets.) « Prends garde, ils sont chargés. Et maintenant que « feras-tu si l'on t'attaque?... Allons, voyons : je sup- « pose que cet arbre est un voleur, et qu'il te demande « la bourse ou la vie. Que feras-tu?

« — Je lui dirai : Monsieur, si vous êtes dans le be- « soin, je puis bien vous offrir quelque chose; mais ma « bourse m'est très-nécessaire.

« — Non, non, reprend mon grand-père en me mon- « trant l'arbre, il me faut tout!

« — Eh bien, alors... pan!... je tire un coup de pis- « tolet sur l'arbre.

« — Il prend son grand sabre! crie mon grand-père « en brandissant sa canne.

« — Je lâche mon second coup... »

« Ma grand'mère arrive tout effrayée :

« — Au nom du ciel! qu'est-ce que cela?

« — Rien, rien, grand'mère, je tue les voleurs. »

« Vous devinez, madame, qu'une éducation aussi héroïque me mettait au-dessus de toute crainte!

Mme de Louet riait de tout son cœur.

— Les vrais voleurs, reprit Grétry, ce sont les hôte- liers de la route, qui m'ont pris en détail et avec beau- coup de politesse tout mon argent, que je ne pouvais défendre avec mes pistolets. Aussi, une fois arrivé à Paris, n'ai-je pu me procurer un piano, ce qui est un grand embarras pour un compositeur.

— Avez-vous quelque poëme à mettre en musique, monsieur? ajouta Mme de Louet.

— Pas encore, madame, et d'ailleurs je ne sais trop encore comment il faut traiter les Parisiens. Je suis allé à l'Opéra entendre *Dardanus*, et je n'y ai rien compris. J'y suis revenu une seconde fois, j'y ai dormi, et mon voisin m'a donné des coups de coude parce que je bâil- lais. J'aurais besoin d'étudier le répertoire courant pour travailler avec fruit.

— Monsieur Grétry, reprit Mme de Louet avec un gra- cieux sourire, en attendant que vous soyez tout à fait installé, soyez assez aimable pour vouloir accepter ce petit clavicorde, qui ne sert à rien qu'à occuper la place d'un bon fauteuil. Gardez-le le plus possible, car nul ne s'en sert ici, et je serai fort aise d'avoir pu vous rendre ce léger service à votre arrivée à Paris.

Grétry, rougissant, remercia avec effusion et accepta avec gratitude. Le soir même l'instrument prit place dans sa modeste chambre. C'est avec lui qu'il composa *le Huron*, *Lucile*, *le Tableau parlant*, et tant d'autres œuvres charmantes. Il y tenait infiniment, car il lui rappelait ses humbles débuts à Paris. Plus tard, et lors- que, arrivé au faîte de la renommée, son nom était dans toutes les bouches et ses œuvres sur tous les théâtres, Mme de Louet, enthousiasmée de son talent, voulut ra- voir l'instrument. Grétry ne consentit qu'avec peine à s'en séparer. A la mort de Mme de Louet, sa fille hérita du clavicorde, et, plus tard, l'a rendu à la famille de Grétry, dont un des membres en a fait hommage au Conservatoire.

Il est petit, usé et noirci. Les touches blanches y sont en chêne. Il n'a d'autre intérêt que celui bien puissant des souvenirs.

Nous devons borner ici notre étude, et nous la ter- minons en faisant des vœux pour que la collection s'or- ganise d'après un plan rationnel et un esprit de méthode dont nous regrettons l'absence. Nous dirons cependant à nos lecteurs : Allez visiter la galerie instrumentale, car, si ce n'est pas un musée, c'est un intéressant ma- gasin de curiosités musicales, et l'on apprend toujours quelque chose à voir l'œuvre des devanciers.

P. LACOME.

MŒURS ET TYPES DE L'ANCIEN PARIS (1).

Naguère, sous la conduite de ce guide infatigable qui s'appelait Privat d'Anglemont, nous avons fait, s'il vous en souvient, quelques excursions à travers les petites industries du Paris qui s'en va.

Le temps nous a manqué pour tout visiter, car ce monde étrange est tellement vaste, que la vie d'un homme a suffi à peine pour en percer les mystères et les ténèbres.

Nous avons vu à l'œuvre *l'employé aux yeux de bouil- lon, le loueur de viandes, le gaveur de pigeons, le peintre de pattes de dindons, le boulanger en vieux, l'ange gar- dien, le favori de la déesse, le fabricant d'os de jambon- neaux et de crêtes de coq, le berger en chambre, le devi- neur de rébus, le fabricant de pipes culottées* et d'autres industriels *ejusdem farinæ;* et cependant, pour complé- ter notre galerie, il nous reste encore bien des types à esquisser qui demanderaient parfois le crayon d'un Cal- lot ou d'un Goya.

Hélas! nous n'avons qu'une plume à notre service; mais, au besoin, nous pourrons encore faire quelques emprunts à Privat d'Anglemont.

Reprenons donc, pour une fois encore, s'il vous plaît, notre voyage interrompu.

(1) Voir juillet, août et novembre 1863.

I. — L'ÉLEVEUSE DE FOURMIS.

Mlle Rose, dit Privat d'Anglemont, est une femme de quarante-deux ans; elle a l'aspect terrible; sa figure et ses mains sont tannées comme si elles avaient été pré- parées par un habile ouvrier en peau de chagrin; elle porte des brassards, elle est vêtue de buffle, comme les archers de la ballade, et, malgré cette armure, elle est rongée elle-même par ses élèves, les ingrates! Mais elle est arrivée à un tel état d'insensibilité, son cuir est tel- lement durci, racorni, qu'elle a son lit au milieu de ses sacs de marchandises, et que leur morsure n'a plus aucun effet sur elle.

Êtes-vous désireux de faire concurrence à Mlle Rose, elle va elle-même vous révéler les secrets de son art.

— Je suis, dit-elle, la seule personne qui exerce mon industrie convenablement, car je suis la seule qui ait étudié les mœurs et les habitudes des fourmis. Je sais les faire pondre à volonté, leur faire produire dix fois plus qu'elles ne produisent dans l'état de nature. Pour cela, je les place dans une chambre où j'entretiens con- tinuellement un poêle de fonte chauffé à rouge, et je les laisse faire leur nid où elles veulent. Il ne faut pas les contrarier. Elles demandent beaucoup de soins. Plus

vous les comblez de procédés, plus elles vous rapportent.

Les fourmis se vendent aux pharmaciens, au Jardin des Plantes et aux faisanderies des environs de Paris. Mlle Rose a ses correspondants en province, dans les départements où il y a de grandes forêts, et n'en reçoit pas moins, chaque jour, de dix à douze sacs remplis de la précieuse et piquante marchandise.

II. — LA MARCHANDE DE SAUCISSES.

Place maintenant à la marchande de saucisses. Une odeur légèrement âcre de beurre et de graisse fondus qui chantent un amoureux duo, vous avertit de sa présence. La marchande porte, sur son éventaire, le



La marchande de saucisses. Dessin de Damourette.

réchaud et la poêle, c'est-à-dire toute sa cuisine. Dans un instant, autour d'elle vont se presser l'ouvrier et le fort de la halle qui, pour la modique somme de cinq centimes, auront le droit de piquer la saucisse rissolée ou le boudin parfumé.

III. — LA RÉVEILLEUSE.

La réveilleuse, comme son nom l'indique, a pour métier de réveiller les gens que leurs professions appellent de grand matin à la halle et qui ont le sommeil dur. Pour ce service, elle reçoit dix centimes par personne et par nuit, sans compter, bien entendu, les injures, les bourrades, voire même les horions que la pratique lui distribue avec une générosité peu commune, lorsque la fatalité veut qu'elle interrompe un rêve couleur de rose. Les sourds payent cinq centimes de supplément, et ce n'est guère, car la voix de la réveilleuse ne suffit plus et la malheureuse doit chaque fois monter quatre ou cinq étages pour les arracher aux douceurs du sommeil, en tirant la couverture, — si couverture il y a.

Autrefois, lorsque l'agglomération des petites industries existait dans le quartier Saint-Denis, une bonne réveilleuse, à la voix claire et perçante, pouvait compter jusqu'à quinze ou vingt clients. Aujourd'hui, les démolitions ont dispersé toutes nos petites industries, et le métier de la réveilleuse est bien définitivement un métier perdu.

IV. — LA LOUEUSE DE SANGSUES.

Il y a bien longtemps que la médecine cherche le moyen de faire dégorger et servir plusieurs fois les sangsues, sans danger pour les patients. Ce problème, Mme Badeuil l'a résolu, ou du moins elle le prétend.

— Je prends, dit-elle, une bonne poignée de sel de cuisine, et je la leur jette sur le dos; je les laisse se débarbouiller un instant; elles se dégonflent. Alors je les mets dans une cuvette qui est percée d'un petit trou au fond et que je recouvre d'un tamis; je place le tout sous une fontaine et je laisse couler pendant une heure, jusqu'à ce qu'elles ne jettent plus de sang; puis je prends de la cendre de bois tiède, je les roule dedans entre deux linges, jusqu'à ce qu'elles ne rendent plus de sang, et je recommence le bain à l'eau courante.

Mme Badeuil pousse encore plus loin les précautions, avant de livrer de nouveau ses élèves au commerce, et nous engageons ceux de nos lecteurs qu'un pareil sujet intéresse à en chercher les curieux détails dans *Paris-anecdote*.

V. — LE PROFESSEUR D'OISEAUX.

L'établissement où nous vous conduisons cette fois ressemble à une immense volière. En entrant, vous êtes accueilli par un concert assourdissant de cris et de roulades. Les exécutants appartiennent tous à la gent ailée : ce sont des rossignols, des serins, des sansonnets et autres artistes des bois; leurs cages tapissent la muraille, cachent le plafond, couvrent le plancher; il y en a partout et ailleurs encore.

Mais chut! le concert a cessé, la dernière note s'est envolée de ces gosiers sonores, le professeur vient d'entrer.

C'est un petit vieillard presque infirme. D'un air grave et comme pénétré de sa mission, il est allé s'asseoir au milieu de ses oiseaux, et le voilà qui exécute sur une serinette *le Carillon de Dunkerque*, *Il pleut, il pleut, bergère*, et autres airs un peu passés de mode aujourd'hui.

C'est ainsi que le professeur explique à son auditoire les mérites et les difficultés de la clef de *sol* et de la clef de *fa*, du dièze et du bémol. De tous ses élèves, le serin est celui qui profite le mieux de la leçon. Au bout de six semaines ou de deux mois, l'artiste emplumé possède déjà deux ou trois airs et peut se produire dans le monde avec quelque chance de succès. D'élève, il passe même parfois professeur, et va, à son tour, donner des leçons en ville. On l'enferme alors dans la même cage que le fils de famille qu'il s'agit d'éduquer, et, l'exemple aidant, quelques jours lui suffisent pour transformer le jeune rustre en ténor, basse chantante ou baryton.

C. W.

LE PANTHÉON DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

VII. — LE MUSÉE DES FAMILLES.



Une visite au *Musée des Familles*. Composition de Bertall.

Voici enfin venir le tour du *Musée des Familles*, ce vieux compagnon des longues soirées d'hiver.

A la lueur de la lampe discrète, la mère lit ces belles histoires qui ont nom *le Château de Montsabrey*, *Ollivier*, *le Savant et le Crocodile*, *le Poisson d'or*, *les Révolutions d'autrefois*, *le Comte de Chanteleine*, *Corcoran*,

tandis que, groupés autour de la table, petits et grands prêtent une oreille attentive à tant d'illustres aventures.

A droite du médaillon d'en haut, Lamartine et Victor Hugo; à gauche, les vieux amis que le *Musée* a perdus, X. Saintine, Balzac, Méry, Roger de Beauvoir, Mme de Girardin, Boitard, semblent encore veiller sur ses destinées futures.

Au-dessous du médaillon, voici les anciens directeurs du journal, MM. Émile de Girardin, S.-H. Berthoud et Pitre-Chevalier.

A droite, Jules Sandeau, Alphonse Karr et ses guêpes, Alex. Dumas père.

A gauche, Jules Janin et Paul de Kock.

Descendons encore. Le bas du dessin vous représente vous-même, mon cher directeur, assisté de l'administrateur du *Musée*, M. Bougy, et présidant l'assemblée de vos collaborateurs.

En commençant par l'extrême droite, voici MM. Arsène Houssaye, l'historien des élégances du dix-huitième siècle; Oscar Comettant, le musicien, le voyageur, le moraliste; Alfred Assollant, le parrain du capitaine Corcoran, de la belliqueuse Louison et du pacifique Scindiah; Arthur Mangin, le vulgarisateur, étudiant à la loupe les mœurs et les mystères de la nature animée; Jules Verne et le fameux ballon qui donna des ailes à sa fortune littéraire; Gustave Chadeuil, le critique élégant; Charles Deslys, l'auteur des *Récits de la grève normande*, ce livre si plein de gracieuses leçons et de doux enseignements; Francis Wey, l'homme de lettres, le grammairien, le voyageur, le romancier; Edmond Renaudin, le chroniqueur du vieux Paris (au premier plan). Voici Paul Féval, le conteur des tragiques aventures, qui joue, sur le biniou, un air de son pays; Mme Anaïs Ségalas, un des derniers et des plus charmants poëtes d'un siècle où la prose menace, hélas! de régner en souveraine; Mme E. Bougy, un nom connu, je veux dire aimé de toutes les mères, l'infatigable et dévouée directrice des *Modes Vraies;* Mme Ancelot, l'auteur d'*Albert et Lydia*, ce petit bijou d'observation et de sentiment; Asselineau, l'heureux continuateur des *Fauteuils de l'Académie;* Gustave Aimard, armé en guerre, et tenant à la main la tête du dernier *Bison rouge;* Ernest Capendu, une nouvelle recrue; Louis Ulbach, un vétéran; Henri Monnier, plume exercée et fin crayon; Théophile Gautier, le peintre de la parole écrite; enfin, Amédée Achard, l'historiographe du sport et des mœurs anglaises.

Dans cette rapide revue de nos célébrités contemporaines, j'ai dû, cher directeur, commettre plus d'une erreur, plus d'un oubli. Aussi finirai-je, comme toutes les comédies espagnoles, en priant le public, notre souverain juge, d'excuser les fautes de l'auteur.

BERTALL.

NOUVELLES ET VOYAGES.

AVENTURES MERVEILLEUSES MAIS AUTHENTIQUES DU CAPITAINE CORCORAN (1).

XXI. — DÉPART.

Quand Sougriva fut sorti :

— Eh bien, mon cher ami, dit Quaterquem, que s'est-il passé? As-tu quelque nouveau Barclay à combattre? Le premier me semble assez vigoureusement reconduit pour ne pas revenir de sitôt à la charge.

— Comment! Vous avez battu le fameux général Barklay, le héros de Lucknow? demanda Alice.

— Et si bien battu, dit Quaterquem, qu'il doit galoper en ce moment sur la route de Bombay.

Et il raconta l'incendie du camp anglais.

Mais il ne reçut pas de sa femme les applaudissements qu'il croyait avoir mérités. Alice se montra même très-offensée qu'il eût pris part à cette affaire.

— Ma foi, reprit Quaterquem, je suis resté neutre. C'est Corcoran et ce démon de Baber qui ont tout fait. Je me suis contenté de leur prêter ma voiture.

— Eh bien, cher bien-aimé, dit Alice, s'il vous arrive encore de prêter votre voiture comme vous dites, je vous laisserai seul dans votre île et je retournerai en Angleterre par le plus prochain steamer.

— Diable! fit Quaterquem, on ne peut même pas rendre le plus petit service à un ami sans que les femmes s'en mêlent. Je te promets de ne plus me mêler de rien.

Moyennant cette promesse, il eut sa grâce, et Corcoran, toujours hospitalier, malgré la sortie qu'Alice venait de faire, lui fit ses adieux avec autant de cordialité que si elle eût poussé Quaterquem à le secourir.

Sita offrit à sa nouvelle amie un collier de diamants d'un prix inestimable. Il avait appartenu à la célèbre Nourmahar, qui fut pendant trois générations la plus belle femme de tout l'Hindoustan, et il avait été conquis par le bisaïeul d'Holkar sur le petit-fils de Nourmahar.

Alice se défendit quelque temps de l'accepter, quoiqu'elle en brûlât d'envie; mais la générosité de Sita lui faisait sentir bien délicatement la dureté qu'elle venait de montrer.

— C'est le souvenir d'une amie, dit Sita. Si mon cher et bien-aimé Corcoran est vainqueur, je n'aurai pas besoin de ces trésors. L'Hindoustan est à nous. S'il est vaincu, il se fera tuer, et moi je ne lui survivrai pas. Je monterai sur le bûcher, comme ma grand'mère Sita la Videhaine; et, ayant eu le bonheur d'appartenir au plus glorieux des hommes, je me poignarderai moi-même pour le retrouver plus tôt et me confondre avec lui dans le sein de Brahma!

Sita parlait avec tant de simplicité, qu'Alice vit bien que sa résolution était prise. Elle accepta enfin ce don inestimable et embrassa Sita avec une tendresse véritable. Elle pensait ne la revoir jamais, car, en bonne Anglaise qu'elle était, il lui semblait impossible que Corcoran fût vainqueur. Pour lui, avec une douce et cordiale gravité, il fit ses adieux à Quaterquem et à sa femme et embrassa ses amis en homme résolu à vaincre ou à mourir.

— Mon cher Quaterquem, dit-il au Malouin, je ne sais si je te reverrai. Garde-moi cette caisse en dépôt dans ton île. Si tu apprends qu'il nous soit arrivé malheur, ouvre-la. Ce qu'elle contient est à toi. Si je suis vainqueur, je te la redemanderai.

Et se penchant à son oreille :

— Ce sont les pierreries du vieil Holkar, dit-il à voix basse. Elles valent plus de quinze millions de roupies. Ce sera, quoi qu'il arrive, l'héritage de Rama. Adieu.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Ils s'embrassèrent encore, et Quaterquem monta dans la Frégate avec sa femme. Avant de prendre son essor :

— Madame, dit-il à Sita, je viendrai le 15 mars à Bhagavapour vous chercher, et je vous emmènerai dans mon île, que vous ne connaissez pas. Corcoran, qui sera, je l'espère, débarrassé de toute inquiétude, et qui aura fait sa paix avec lord Braddock, nous accompagnera. Alice va organiser sa maison en conséquence et chercher une femme de chambre. Adieu, cher et ambitieux maharajah. Tu as pris un chemin de traverse pour arriver au bonheur ; mais l'expérience te rendra sage. Adieu.

La Frégate s'enleva dans les airs et se dirigea vers l'Orient.

Corcoran, tout pensif, serra sa femme et Rama sur son cœur, monta à cheval avec son escorte et courut au galop dans la direction de l'armée anglaise.

XXII. — A CHEVAL ! MAC FARLANE ! A CHEVAL !

Pendant deux jours et deux nuits il galopa presque sans relâche, grâce aux relais qu'il avait fait disposer sur toutes les routes. Son escorte harassée l'avait abandonné toute entière après dix-huit heures d'une course effrénée. Corcoran, sans s'étonner, galopait toujours, ne s'arrêtant que pour changer de cheval, manger un morceau de pain et repartant tout de suite.

Vers le matin du troisième jour il rencontra enfin les fuyards de sa propre armée. Tout couvert de sueur et de poussière, mais fier et intrépide comme on l'avait toujours vu, il les rallia dès les premiers mots.

Un officier supérieur galopait sans l'écouter. Corcoran le saisit au collet et le retournant de l'autre côté :

— Où vas-tu ? dit-il : c'est là qu'est l'ennemi.

Et comme l'autre, ne le reconnaissant pas, cherchait encore à fuir :

— Si tu fais un pas de plus, je te brûle la cervelle.

A ce geste, à ce mot, tout le monde s'arrêta épouvanté. On avait reconnu le maître.

— Seigneur, dit l'officier, nous sommes trahis. Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

— Ne me reconnaissez-vous plus ? demanda le maharajah. Qu'on me donne un cheval, et en avant !

A peine obéi, sans s'inquiéter d'être suivi, il courut à l'avant-garde.

L'officier n'avait pas menti. Le camp mahratte était dans le plus affreux désordre. L'armée, commandée par des traîtres que payait l'or des Anglais, avait été mise en déroute cinq jours auparavant. Trois zémindars avaient donné le signal de la fuite. Deux autres, dont l'un était un Afghan, Usbeck, vieilli au service d'Holkar, avaient passé du côté des Anglais. Le reste, ébranlé par ces fuites et ces défections, avait tourné le dos dès les premières décharges de l'artillerie anglaise.

Enfin tout paraissait perdu.

Mais la vue de Corcoran ranima les courages et fit tourner bride aux fuyards.

— Halte ! cria-t-il d'une voix retentissante.

Tout le monde obéit à cette voix si connue. Les soldats crièrent :

— Vive le maharajah !

Il tira du fourreau son sabre, le propre cimeterre du fameux Timour, qui avait passé par héritage à l'invincible Akbar et au pieux Aurengzeb. Ce sabre, dont la poignée était enrichie de diamants d'un prix inestimable, avait donné autrefois le signal de la mort de plusieurs millions d'hommes. Il avait été forgé, à Samarkhand, par un armurier de Damas, le célèbre Mohammed-el-Din, qui grava sur sa lame ce verset du Coran :

Dieu est grand ! Dieu est puissant ! Dieu est vainqueur !

Sa trempe était telle, que Timour, au passage de l'Indus, se levant debout sur sa selle, avait fendu depuis le crâne jusqu'à la ceinture un cavalier afghan, coiffé d'un casque en acier damasquiné.

Quand l'armée le vit resplendir au soleil, personne ne douta plus de la victoire. Les rangs se reformèrent rapidement et l'on suivit le maharajah, qui précédait de vingt pas toute son armée.

La cavalerie anglaise venait de cesser la poursuite et de faire halte pendant la grande chaleur du jour. Croyant n'avoir plus qu'à poursuivre des gens sans armes et sans courage, les Anglais n'avaient pris aucune précaution contre un retour offensif. Ils avaient débridé leurs chevaux et s'étaient assis à l'ombre dans une forêt que traversait la grande route. Bien plus, pour ne pas partager le butin avec leurs camarades, les cavaliers anglais n'avaient pas attendu l'arrivée de l'infanterie. Ils étaient à dix lieues en avant, et croyaient prendre l'armée mahratte jusqu'au dernier homme.

Déjà le second déjeuner était prêt. Les domestiques hindous et parsis déballaient avec soin les provisions de bouche, les pâtés de Strasbourg, les jambons d'York, les bouteilles de claret et de champagne mousseux, les puddings froids. On n'entendait plus que le bruit des fourchettes et le joyeux tintement des verres.

— Eh bien, disait le lieutenant James Churchill, eh bien, capitaine Wodsworth, que dites-vous de notre expédition ? Ce fameux Corcoran, qu'on disait si redoutable, n'a pas tenu un instant devant nous.

— Oui, dit l'autre, et pendant que Barclay lui donnait le change, nous avons eu assez de bonheur pour ne rencontrer presque aucune résistance. Mais cela même, mon cher Churchill, me fait douter que nous ayons battu Corcoran. Je le connais. J'étais, il y a trois ans, dans le corps d'armée de Barclay, et je vous jure qu'il nous fit passer un mauvais quart d'heure. Ici, au contraire, grâce à ce brave Afghan...

— Oui, oui, dit le major Mac Farlane, buvons à la santé de l'honnête Usbeck, notre ami, et que Dieu donne toujours de pareils lieutenants à nos ennemis.

— Combien a-t-on payé ce coquin ?

— C'est une question que le général même ne pourrait pas résoudre. Je crois que lord Henry Braddock et sa police connaissent seuls le prix de cette marchandise.

— Quel jour pourrons-nous dîner à Bhagavapour ?

— Il serait bon, dit Mac Farlane, de ne pas marcher trop vite et d'attendre un peu l'infanterie et le général sir John Spalding.

— Bah ! dit Churchill, Spalding est un vieil avare qui craint qu'on ne veuille pas partager avec lui le trésor d'Holkar. Avec trois régiments de bonne cavalerie anglaise, ne sommes-nous pas de force à culbuter la nation mahratte et le maharajah par-dessus le marché ?

A ce moment la trompette retentit.

— Que veut dire ceci ? s'écria Mac Farlane.

— A cheval, messieurs, à cheval ! s'écria Wodsworth.

En un clin d'œil, tous les officiers se levèrent, bouclèrent leurs ceinturons, remirent leurs revolvers à la ceinture et sortirent de leurs tentes.

On commençait à voir des flots de poussière soulevés par une foule nombreuse qui accourait tout affolée de

terreur. C'étaient les valets et les marchands du camp. Tous levaient les bras en l'air en poussant de grands cris :

— Le maharajah ! Voilà le maharajah !

A ce nom, à ce cri redoutable, les officiers anglais eux-mêmes se sentirent émus, et chacun courut à son poste.

Mais avant que les soldats eussent repris leurs armes, et que les rangs fussent reformés, Corcoran arriva comme la foudre sur la cavalerie anglaise. Derrière lui, à vingt pas, ses cavaliers s'avançaient au galop, tenant le sabre d'une main, le revolver de l'autre, et la bride dans les dents.

Sans prendre le temps de décharger son revolver, Corcoran passa au travers des Anglais, pointant à coups de sabre tout ce qui était sur son passage.

Animés par son exemple, les Mahrattes montrèrent un courage dont on les aurait crus incapables le matin. L'arme blanche elle-même, qui produit ordinairement sur les Hindous une frayeur si grande, leur semblait familière, tant l'exemple d'un homme de cœur est puissant sur les autres hommes.

Cependant le combat resta quelque temps incertain. Les Anglais, étonnés d'abord de l'impétuosité de Corcoran, mais bientôt rassurés par le mépris que leur inspirait l'armée mahratte, se rallièrent promptement et, malgré la chaleur du soleil, firent preuve d'une rare intrépidité. En peu d'instants, ils sabrèrent les premiers rangs de la cavalerie hindoue, et Corcoran, emporté par son ardeur, se trouva enfermé dans leurs rangs. Déjà il se croyait abandonné et ne pensait plus qu'à vendre chèrement sa vie, lorsqu'un secours imprévu lui rendit la victoire. Au milieu du fracas des coups de feu, il s'aperçut tout à coup que les rangs de l'armée anglaise s'ouvraient pour livrer passage à des amis inconnus.

A coup sûr, ce n'était pas ses Mahrattes ; il les voyait déjà reculer, pas à pas, il est vrai, mais continuellement. Qu'était-ce donc ? Et qui pouvait-ce être, sinon sa plus chère et sa plus fidèle amie, la tendre, la bonne, la courageuse Louison ?

C'était elle en effet. Aussitôt qu'elle s'était aperçue du départ de Corcoran, elle avait résolu de le suivre, oubliant ses arrêts. Elle avait gratté à la porte du cachot de Garamagrif. D'un commun effort, ils avaient renversé cet obstacle impuissant et s'étaient précipités à la suite du maharajah, Louison suivant Corcoran, Garamagrif ne voulant pas se séparer de Louison.

Grâce à son merveilleux instinct elle avait retrouvé sans peine la trace de son maître, et arrivait à propos pour le sauver — l'ingrat ! — des mains de ses ennemis.

A dire vrai, dès qu'elle parut, suivie du formidable Garamagrif, les Mahrattes ne lui disputèrent pas le passage. Les Anglais étonnés essayèrent inutilement de serrer leurs rangs et lui tirèrent quelques coups de revolver.

D'un bond Louison sauta à la gorge du colonel Robertson, du 13e hussards, et l'étendit mort sur le terrain. C'est dommage, car Robertson était un officier de grande espérance. Garamagrif, de son côté, tomba sur le major Wodsworth, qui criait à ses hommes :

— Avancez donc, damnés fils de...!

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase, car le premier coup de dents de Garamagrif lui donna la mort.

Un brave homme, ce capitaine Wodsworth, et qui laissait à Bénarès une veuve et six orphelins bien intéressants ; mais que voulez-vous? C'est la guerre.

Quelle que fût la pensée des hussards anglais (s'ils avaient une pensée, ce que j'ignore), leurs chevaux commencèrent à se cabrer si violemment que les cavaliers n'en étaient plus maîtres et que le désordre se mit dans les rangs. Louison et Garamagrif bondissant toujours, arrivèrent enfin jusqu'au maharajah qui se défendait seul, adossé à un bananier, et parait de son mieux les coups de pointe.

Il était blessé de deux balles et perdait beaucoup de sang. Une dizaine de cavaliers l'entouraient, cherchant à le prendre plutôt qu'à le tuer.

— Rendez-vous, maharajah, dit l'un d'eux. Vous en serez quitte pour payer rançon.

En même temps il cherchait à le désarmer, mais Corcoran d'un coup de son terrible cimeterre lui abattit le bras droit, et se retournant contre un autre cavalier, il fendit la tête à ce second adversaire.

Cependait il allait succomber, lorsque Louison arriva. Garamagrif la suivait à trois pas de distance, n'osant sans doute se montrer devant son maître après la réprimande qu'il avait reçue l'avant-veille.

A la vue de ces deux auxiliaires nouveaux du maharajah, les cavaliers anglais tournèrent bride en un clin d'œil et rejoignirent leur régiment qui déjà s'ébranlait. Corcoran les poursuivit, traversa les rangs des hussards anglais entre ses deux tigres et rejoignit son armée.

Les Mahrattes, qui l'avaient cru perdu, poussèrent un long cri de joie et revinrent à la charge. Corcoran, plus prudent cette fois, envoya sur sa droite une partie de sa cavalerie, pour tourner la gauche des Anglais, pendant que son artillerie, placée en potence, les prenait de flanc et de face, et que le gros de l'armée s'avançait sur le centre.

Le général anglais, qui n'avait ni artillerie, ni infanterie pour se soutenir, ordonna la retraite, qui se fit d'abord avec beaucoup d'ordre. Mais les valets du camp, les vivandières, les femmes et tout ce peuple qui suit les armées anglaises dans l'Inde, craignant d'être abandonnés, se précipitèrent dans les rangs de la cavalerie pour se mettre à l'avant-garde des fuyards et rejoindre plus tôt l'infanterie laissée en arrière avec Spalding.

En quelques instants, le désordre fut au comble.

A la fin tout s'enfuit au hasard, et les officiers eux-mêmes ne cherchèrent plus qu'à devancer leurs camarades. Heureux ceux qui étaient bien montés ! Ils rejoignirent le général Spalding dès le soir même.

Corcoran, voyant que rien ne tenait plus devant lui, fit faire halte à son armée, et laissa à la cavalerie le soin de poursuivre les fuyards.

— Mes amis, dit-il d'une voix sonore, voilà comment il faut battre les Anglais. Courez sur eux, sabre ou baïonnette en avant, sans tirer, et Vichnou et Siva vous donneront la victoire... Au reste, tout n'est pas fini ; mais c'est assez pour aujourd'hui.

Il eut soin de placer lui-même les postes avancés. Puis, se tournant vers Louison qui le regardait fixement et qui attendait un mot d'amitié.

— Entre nous, ma belle, dit-il, c'est à la vie et à la mort. Et toi aussi, Garamagrif, grand batailleur, tu seras mon ami, si tu veux ; mais ne va plus chercher querelle à Scindiah.

Il rentra alors dans sa tente, où d'autres soins l'appelaient, Louison et Garamagrif s'étendirent à l'entrée comme deux factionnaires chargés de veiller à la sûreté du maharajah, et personne assurément ne fut tenté de violer la consigne sans nécessité.

XXIII — SIR JOHN SPALDING.

Le lendemain, dès trois heures du matin, Corcoran fit reprendre les armes à ses troupes et continua la poursuite.

La route était jonchée d'armes, de chevaux et de cavaliers tués et dépouillés. Presque toute la cavalerie anglaise était détruite ou dispersée. Un petit nombre seulement avait pu rejoindre Spalding, qui accourait à marches forcées pour recueillir les fuyards.

Corcoran, apprenant par ses éclaireurs que les Anglais s'avançaient, se porta sur une colline assez élevée qui dominait la plaine, car il n'avait pas grande confiance dans la bravoure de ses soldats, et il voulait s'assurer au moins l'avantage du terrain. Il fit même creuser à la hâte un fossé de dix pieds de large et de trois pieds de profondeur, — non que cette précaution lui parût très-utile, puisque les Anglais n'avaient plus de cavalerie, — mais parce qu'il voulait leur faire croire qu'il se tenait sur la défensive, et les engager eux-mêmes à prendre l'offensive. Son intérêt était, au contraire, d'en finir promptement avec ce corps d'armée, pour courir ensuite sur Barclay et l'accabler à son tour.

La ruse réussit admirablement.

Sir John Spalding était un gros gentleman, gras et bien nourri, très-brave sans aucun doute, mais qui n'avait jamais fait la guerre, et qui n'avait aucune expérience de l'Inde. Sa vie s'était passée en Angleterre, au camp d'Aldershot, à Gibraltar, à Malte, à la Jamaïque ; il avait vu le feu, pour la première fois, trois jours auparavant. Toute sa tactique consistait en trois points : ébranler l'ennemi avec l'artillerie, le renverser à coups de baïonnette, et le faire sabrer par la cavalerie.

Par hasard, sa première expérience avait fort bien



Les sentinelles de Corcoran. Dessin de Lix.

réussi, de sorte qu'il se regardait comme un Wellington ou un Marlborough. L'ardeur désordonnée de sa cavalerie, qui avait couru sur Bhagavapour sans l'attendre, ne lui causait aucune inquiétude.

A chaque pas, on lui amenait des prisonniers. Toute l'armée du maharajah lui paraissait dispersée sans retour, et l'aurait été en effet sans l'arrivée imprévue et l'attaque impétueuse de Corcoran.

Il se berçait, lui aussi, des illusions qui avaient fait un instant le bonheur de Barclay. Mais, avant tout, il fallait entrer le premier dans Bhagavapour. Entre lui et Barclay, c'était une course au clocher. (Il ignorait encore le désastre de son rival et l'incendie de son camp.)

C'est dans ces dispositions que le rencontra le messager qui apportait la funeste nouvelle de l'échec subi par sa cavalerie. D'abord il n'en voulut rien croire, et comme le messager était hindou, il le fit arrêter, se proposant de le faire fusiller aussitôt que le mensonge serait évident. Puis, quelques cavaliers arrivèrent, et racontèrent la destruction complète de trois régiments de cavalerie européenne.

— Trois régiments ! s'écria Spalding, au comble de la fureur. Où est l'âne bâté qui les commandait? Où est le colonel Robertson ?

— Mort, général.

— Où est le major Mac Farlane ?

— Tué d'une balle dans la tête.

Spalding se sentait gagner par la consternation générale.

— Vous êtes donc tombés dans une embuscade? demanda-t-il. Il n'y a pas d'exemple d'un désastre pareil.

Le lieutenant Churchill fit le récit de l'action.

— Au commencement, dit-il, les Mahrattes fuyaient devant nous comme une volée de perdreaux. Mais tout à coup le maharajah est arrivé...

— Le maharajah ! dit Spalding, toujours à cheval sur

l'étiquette. Sachez, monsieur, que le gouvernement de la gracieuse reine Victoria n'a pas reconnu de maharajah dans le pays mahratte, et qu'il est, par conséquent, souverainement impropre d'appeler de ce nom un aventurier quelconque.

Churchill baissa la tête, puis il acheva son récit.

Quand il fut terminé :

— Demain, dit Spalding, nous nous mettrons en marche à deux heures du matin. Nous rencontrerons l'ennemi à six, nous le battrons à sept, et nous reprendrons sur le champ le chemin de Bhagavapour.

La nuit suivante, à l'heure indiquée, l'infanterie anglaise se remit en marche. Vingt-cinq ou trente hussards, qui avaient à grand'peine conservé leurs chevaux, servaient d'éclaireurs.

Vers six heures du matin, on arriva à cinq cents pas environ de l'armée mahratte, dont une partie était rangée en bataille, et l'autre dispersée en tirailleurs.

Sir John Spalding, toujours ferme dans ses idées de tactique militaire, commença le feu en lançant quelques volées de mitraille sur la cavalerie de Corcoran, qui se retira en bon ordre à l'abri d'un petit bois et attendit là l'ordre de charger. L'artillerie mahratte répondit à peine au feu des Anglais et, dès le début de l'engagement, se retira dans un pli de terrain comme découragée. Cette artillerie, peu nombreuse d'ailleurs eu égard au nombre des troupes, paraissait facile à enlever, malgré les broussailles et les obstacles naturels qui défendaient la position.

— C'est le moment d'aborder cette canaille à la baïonnette, dit sir John Spalding.

— Prenez garde ! s'écria le transfuge Usbeck. Vous ne connaissez pas le maharajah.

Sir John Spalding referma sa lunette d'approche, regarda l'Afghan avec un mépris inexprimable et dit :

— Ce n'est pas mon habitude de demander conseil : Churchill, dites aux Highlanders d'avancer.

Churchill obéit.

Aussitôt on entendit dans la plaine le son des cornemuses et des pibrochs d'Écosse. Les robustes Highlanders aux jambes nues s'avancèrent lentement et en bon ordre comme à la parade, et commencèrent à escalader la colline où les attendait le gros de l'armée mahratte.

Un silence terrible régnait sur le champ de bataille. Les deux artilleries se taisaient ; l'anglaise ayant fait place à l'infanterie, et la mahratte ne paraissant pas encore ou disparaissant déjà. On voyait les sous-officiers anglais maintenir l'alignement avec les crosses de leurs fusils. Quant aux Mahrattes, à demi cachés dans les broussailles et les fourrés, ils attendaient le choc avec une terrible anxiété.

Déjà les Highlanders n'étaient plus qu'à dix pas du fossé creusé sur le penchant de la colline, quand tout à coup Corcoran tira son sabre et cria :

— En joue ! feu !

Au même instant, quinze cents Mahrattes, couchés à plat ventre, se levèrent à demi et fusillèrent à bout portant les assaillants. Deux batteries masquées, de vingt canons chacune, firent feu en même temps à cinquante pas de distance sur les flancs et les derrières des Highlanders.

En cinq minutes, la colonne fut aux trois quarts détruite. Cependant ceux qui survivaient s'avancèrent avec une intrépidité admirable jusqu'au fossé, le franchirent, culbutèrent les Mahrattes qui l'occupaient, et continuèrent leur marche vers le haut de la colline.

Mais là, un nouvel ennemi les attendait. Les artilleurs mahrattes, qui s'étaient repliés au commencement de la bataille, reprenaient leur poste sur l'ordre de Corcoran ; et de deux régiments de Highlanders fusillés et mitraillés en face, par derrière et sur les flancs, il ne resta pas cinquante hommes valides ; encore furent-ils forcés de se rendre.

Pendant ce temps, sir John Spalding voyait avec désespoir la destruction de son infanterie d'élite ; mais l'ouragan de mitraille qui balayait la plaine et le pied de la colline, rendait tout secours impossible. Bientôt même il dut songer à couvrir la retraite, menacée par Corcoran.

Le maharajah, jugeant la bataille gagnée au centre, donna ordre à la cavalerie de se déployer sur le flanc de l'infanterie anglaise et de couper ses lignes de communication. Spalding effrayé commanda la retraite, et les Mahrattes saluèrent cet ordre par de longs cris de joie.

C'était la première fois qu'une armée indienne, commandée il est vrai par un Français, voyait fuir une armée anglaise à forces égales. Aussi l'enthousiasme des soldats de Corcoran ne connaissait plus de bornes.

— C'est Vichnou, disait-on. C'est le divin Siva. C'est Rama lui-même qui s'est incarné de nouveau pour défendre son peuple contre ces barbares au teint blanc et à la barbe rouge.

Corcoran ne s'arrêta pas à écouter son éloge. Toujours pressé d'en finir avec Spalding pour revenir sur Barclay, il lança sa cavalerie sur toutes les routes, avec ordre de dépasser l'armée anglaise, d'entasser toutes sortes d'obstacles, pour lui rendre la fuite impossible, et de l'éloigner de la Nerbuddah pendant qu'il suivait Spalding de près avec son infanterie et le harcelait avec son artillerie légère.

Mais celui qui fuit la mort a toujours plus de chances d'échapper que son ennemi n'en a de la lui donner ; car l'un pense toujours à se sauver, tandis que l'autre ne pense pas toujours à le poursuivre.

C'est ce qui arriva dans le cas présent.

La cavalerie mahratte s'arrêta pour faire reposer ses chevaux, tandis que les Anglais marchèrent toute la nuit dans la direction de la Nerbuddah, où les attendait la flottille qui devait combiner ses opérations avec celles de l'armée.

Dès le lendemain, de bonne heure, Corcoran que la nécessité de tout ordonner et de tout exécuter par lui-même retardait souvent, reprit lui-même la poursuite, et courut sur les traces de l'ennemi.

Peine inutile. Spalding avait rejoint la flottille et l'embarquement commençait au moment où le maharajah recommença l'attaque. Les Anglais effrayés abandonnèrent sur le rivage un immense butin, presque tous leurs blessés, quinze cents prisonniers et tous les traîtres qui s'étaient joints à eux quelques jours auparavant, entre autres l'Afghan Usbeck. Puis ils descendirent la Nerbuddah, laissant leur général blessé à mort sur le champ de bataille au moment même où il allait s'embarquer. Un boulet de canon lui avait emporté la tête.

— Pauvre gentleman ! dit Corcoran en retrouvant son corps mutilé, ce n'était ni un César ni un Annibal, mais c'était un brave homme, et il a bien fait, ne pouvant pas sauver son armée, de se faire tuer lui-même ; car il n'y a rien d'aussi piteux et d'aussi déshonorant que de perdre la bataille de Cannes et de survivre.

Puis il se fit amener les prisonniers et traita les Anglais avec beaucoup de générosité. Quant aux traîtres

qui l'avaient abandonné, il ne voulut pas leur faire grâce.

— Pourquoi m'as-tu trahi ? demanda-t-il à Usbeck.

— Grâce, seigneur maharajah ! s'écria l'Afghan.

— Qu'on le fusille, dit Corcoran.

Et il traita de la même manière neuf autres zémindars qui avaient suivi l'exemple d'Usbeck.

— Plus le traître est haut placé, dit-il, plus la rigueur est nécessaire.

Ces exemples donnés, il laissa le commandement de l'armée à l'un de ses lieutenants et reprit en toute hâte le chemin de Bhagavapour, car, partout où il n'était pas, ses affaires allaient toujours mal. Louison et Garamagrif, qui l'avaient si bien servi, obtinrent la permission de le suivre.

XXIV. — DISCOURS DU TRONE. SITA PRISONNIÈRE.

Corcoran arriva à Bhagavapour la veille du jour où s'ouvrait la session de son Corps législatif. Par un rare bonheur, il n'avait que des victoires à raconter à son peuple, et quoique le danger fût encore très-grand, cependant les victoires passées et présentes répondaient de l'avenir.

Dès le lendemain, à sept heures du matin (car, à cause du climat et de l'ardeur du soleil, les séances devaient être terminées chaque jour à dix heures), il s'avança, monté sur Scindiah, avec Sita et Rama, et ouvrit la session suivant le cérémonial accoutumé.

Voici quelques passages de son discours :

« Citoyens libres du pays mahratte,

« C'est toujours avec un nouveau plaisir que je me retrouve au milieu de vous.

« Depuis la dernière session, Brahma a daigné bénir nos efforts et notre prospérité n'a fait que s'accroître. Le commerce, l'agriculture, l'industrie ont fait des progrès prodigieux, dus surtout, nous devons le reconnaître, à l'initiative individuelle et à la liberté d'action dont vous jouissez.

« Mais un peuple n'est pas digne de la liberté lorsqu'il ne sait pas la défendre par les armes. J'ai dû repousser l'invasion d'un voisin ambitieux et perfide. Avec la permission et la protection de Brahma, j'ai su punir les traîtres et repousser l'ennemi. Il dépend encore de lui de faire la paix à des conditions honorables ; mais s'il persiste dans son dessein, il subira la peine de son iniquité.

« Mon ministre de l'intérieur, Sougriva Sahib, est chargé de vous proposer un plan de budget. Vous remarquerez qu'il n'est question ni d'augmenter les impôts, ni d'en créer de nouveaux, ni d'émettre un emprunt. Grâce à Vichnou, malgré les charges que la guerre nous impose, le Trésor est encore rempli, et Sougriva Sahib est chargé de l'agréable mission de vous proposer la suppression de tous les impôts indirects dont la perception est si coûteuse.

« Citoyens libres du pays mahratte, que la sagesse du divin Vichnou préside à vos délibérations ! »

Puis il présenta la belle Sita et le petit Rama à son peuple. Tout le monde cria :

« Longue vie au maharajah ! Qu'il soit béni, lui et toute sa postérité. »

Et Corcoran rentra dans son palais.

Ces acclamations étaient sincères, et cependant l'orage grondait sur sa tête. Les zémindars qui l'avaient trahi comptaient plus d'un complice dans l'assemblée. L'inflexible justice de Corcoran lui faisait, parmi les grands seigneurs, des ennemis redoutables.

Au moindre revers on était prêt à proclamer sa déchéance. Heureusement la victoire récente qu'il avait remportée sur les Anglais intimidait ses adversaires.

Cependant les succès passés n'éblouissaient pas le maharajah. Il voyait fort bien que le peuple hindou n'était pas encore prêt à la révolte, et, quoique incapable de craindre pour lui-même, il tremblait quelquefois pour sa femme et son fils.

Un matin, Baber vint lui faire sa cour.

Baber enrichi était maintenant un seigneur.

Il se présenta, la tête haute, le regard content, sincère, doux et calme, comme il convient à un honnête homme qui a fait fortune sur la grande route et au coin des bois.

— D'où sors-tu, chenapan ? demanda le maharajah.

— Seigneur, dit Baber d'un ton modeste, j'ai reçu hier les cent mille roupies que vous avez daigné m'assigner sur le trésor de Votre Majesté.

— Et où vas-tu ?

— Où Votre Majesté daignera m'envoyer.

— Ah ! ah ! Tu prends goût aux missions diplomatiques ?... Eh bien, te sens-tu le courage de retourner au camp des Anglais ?

— Pourquoi non, seigneur ? Parce que je suis devenu riche, croyez-vous que je sois devenu poltron ?

— Et tu me rapporteras des nouvelles de ton ami Barclay ?

— Autant qu'il vous plaira, seigneur maharajah. Est-ce tout ?

— Va, pars. Voici un bon de vingt mille roupies sur mon trésorier.

— Ah ! seigneur maharajah, s'écria Baber avec un enthousiasme qui n'était pas feint, vous serez toujours le plus généreux des hommes, et il y a plaisir à se faire tuer à votre service.

L'Hindou se prosterna de nouveau, élevant vers le ciel les paumes de ses mains, et partit.

Le lundi suivant il était de retour.

— Seigneur maharajah, dit-il, tenez-vous sur vos gardes. Barclay a reçu des renforts, des chevaux, des vivres, des munitions et de l'artillerie. Son armée est augmentée d'un tiers ; on veut vous porter un coup décisif avant que l'Europe apprenne la défaite et la mort de sir John Spalding. Barclay va franchir la frontière demain ou après-demain. Vos généraux ont perdu la tête. Le vieil Akbar ne répond rien quand on l'interroge et ne donne aucun ordre...

Aussitôt Corcoran fit préparer ses chevaux. Il allait partir et rejoindre l'armée.

Sita voulut le suivre.

— Je veux vivre ou mourir avec toi, dit-elle. Ne m'envie pas le bonheur de t'accompagner.

— Qui prendra soin de Rama ? demanda Corcoran.

Mais Rama voulut à son tour suivre sa mère.

— Au fait, pensa Corcoran, la lutte qui s'engage est décisive. Si je laisse Sita et Rama à Bhagavapour, je craindrai toujours pour eux quelque trahison. Autant vaut les emmener avec moi.

Naturellement Scindiah était aussi du voyage, ainsi que Garamagrif et Louison, car Rama voulut tout emmener, même son ami Moustache. Après quelques objections, le maharajah se laissa fléchir, et, précédant lui-même de cinq jours le reste de la caravane, il leur donna rendez-vous au camp et partit seul pour prendre le commandement de l'armée. Sougriva fut chargé, comme à l'ordinaire, de le remplacer en son absence,

Il était temps que Corcoran arrivât, car les renseignements de Baber n'étaient que trop vrais. Barclay avançait à grands pas dans le pays mahratte, et l'armée de Corcoran reculait toujours sans livrer une seule bataille. Les soldats se décourageaient, murmuraient et commençaient à déserter.

C'est alors que le maharajah se présenta seul, à cheval, suivant sa coutume, à l'entrée du camp.

C'était le matin, et toute l'armée, ranimée par sa présence, ne demanda plus qu'à se battre.

Mais Corcoran ne voulait rien hasarder. Ses soldats n'étaient pas encore assez exercés et assez aguerris pour aborder sans frémir la redoutable et solide infanterie anglaise. Il fallait donc, avant tout, en harcelant l'ennemi par de fréquentes escarmouches, donner aux Mahrattes plus de confiance en eux-mêmes. Plus tard il serait toujours temps de livrer une bataille décisive.

Corcoran suivit ce plan avec une persévérance extraordinaire. Il creusa des retranchements, construisit des redoutes, entoura son camp d'un fossé profond, le garnit de palissades au travers desquelles se montraient les gueules de deux cents canons. Puis, à la tête de sa cavalerie montée sur des chevaux berbères et turcomans, sobres, prompts, légers et durs à la fatigue, il battit tout le pays, enleva les convois qui approvisionnaient le camp anglais, et réduisit Barclay presque à la famine.

Celui-ci, éloigné de Bombay, sa base d'opérations, était fort inquiet. Les vivres manquaient. Il recevait tous les jours de lord Braddock des dépêches qui l'avertissaient de se hâter, afin que le bruit de sa victoire couvrît l'échec désastreux de sir John Spalding. Cependant il n'osait pas donner l'assaut au camp retranché, et sa cavalerie, privée de tout, ne pouvait atteindre celle de Corcoran, qui se montrait chaque jour en vingt endroits différents.



Ouverture du Corps législatif de Bhagavapour. Dessin de Lix.

Un funeste incident, qui devait amener le dénoûment de cette longue histoire, tira enfin Barclay d'embarras.

Un soir, comme Corcoran rentrait au camp après une escarmouche assez vive, Baber se présenta et annonça que Sita, Rama, Scindiah, Louison et Garamagrif venaient de tomber au pouvoir de l'armée anglaise.

A cette terrible nouvelle, Corcoran fut saisi d'un désespoir si profond, qu'on craignit un instant qu'il ne voulût se brûler la cervelle. Quoi! Tant de travaux perdus ! tant de sang versé inutilement ! tant de grands projets renversés en un jour !

Cependant telle était la force d'âme du maharajah, qu'il ne perdit pas une minute à se plaindre du sort

— D'où tiens-tu cette nouvelle ? demanda-t-il à Baber.

— Hélas ! seigneur maharajah, j'ai été témoin de tout. Vous étiez parti depuis une heure avec la cavalerie. La reine, justement impatiente de vous revoir, sortit du camp pour aller à votre rencontre. Malheureusement, nous tombâmes dans un parti de cavalerie anglaise. Notre escorte prit la fuite. Alors je me glissai comme je pus entre les jambes des chevaux et je revins ici sous une pluie de balles.

Corcoran réfléchit un instant.

— Qu'est devenue Louison ? demanda-t-il.

— Seigneur, Louison, Garamagrif et Scindiah n'ont pas quitté un instant Sa Gracieuse Majesté.

— Si Louison est vivante, tout est sauvé.

Cependant, avant d'essayer de délivrer par la force sa femme et son fils, Corcoran écrivit et envoya par un parlementaire au général Barclay la lettre qui suit :

« Au camp devant Kharpour.

« Monsieur,

« Un gentleman anglais ne fait pas la guerre à des femmes et à des enfants. On me dit qu'un hasard déplorable a mis aujourd'hui dans vos mains ma femme et mon fils. J'espère que vous ne refuserez pas de leur rendre la liberté, ou tout au moins de traiter avec moi d'une rançon convenable.

« Agréez, je vous prie, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

« MAHARAJAH CORCORAN Ier.

« Donné l'an troisième de notre règne et le quatre cent trente-trois mille six cent-unième de la neuvième incarnation de Vichnou. »

Une heure plus tard, Corcoran reçut la réponse suivante :



Le camp du maharajah. Dessin de Lix.

Le général Barclay à M. Corcoran, se disant maharajah de l'empire mahratte.

« Monsieur,

« Comme vous le dites avec raison, un gentleman anglais ne fait pas la guerre aux femmes et aux enfants ; mais je croirais manquer à tous mes devoirs envers mon pays et le gouvernement de ma gracieuse souveraine, si je rendais la liberté à la fille d'Holkar, à votre femme, monsieur, — à moins que vous n'acceptiez d'abord les conditions suivantes :

« 1° L'armée mahratte sera licenciée aujourd'hui même et renvoyée dans ses foyers ;

« 2° Le soi-disant maharajah abdiquera immédiatement entre les mains du gouvernement anglais ;

« 3° Le soi-disant maharajah remettra au général Barclay une liste, certifiée véritable et sous serment, de tous les biens meubles et immeubles composant la succession d'Holkar, pour, desdits biens meubles et immeubles, être disposé ainsi qu'il conviendra audit général ;

« 4° La citadelle de Bhagavapour et toutes les forteresses du royaume seront remises à l'armée anglaise avec les arsenaux, les armes, les vivres et les munitions de toute espèce qui s'y trouvent actuellement ;

« 5° Enfin, en échange de toutes les concessions cidessus, le soi-disant maharajah recevra du gouverne-

ment anglais une pension annuelle de mille livres sterling (vingt-cinq mille francs), s'engageant (bien entendu) ledit soi-disant maharajah à ne plus revenir dans l'Inde, ni lui, ni sa femme, ni son fils, avant une période qui ne pourra être moindre de cinquante ans.

« Si ces conditions paraissent convenables (comme je l'espère) à Monsieur Corcoran, j'oserai le prier de faire un double du traité dans les deux langues et je m'offre à signer avant la fin du jour.

« Le traité conclu sur ces bases, je serai heureux de faire plus ample connaissance avec monsieur Corcoran, et de serrer la main à un gentleman pour lequel j'ai toujours professé la plus profonde estime.

« JOHN BARCLAY,

« Major général des armées de Sa Majesté Britannique.

« Au camp, 14 mars 1860. »

Corcoran froissa le billet avec indignation.

— Abdiquer ! trahir les Mahrattes ! me laisser dépouiller ! accepter une pension du spoliateur ! et il a l'effronterie, si j'accepte, de m'offrir son estime ! Eh bien, je vais, moi, lui offrir quelque chose à quoi il ne s'attend pas.

Et il renvoya sans réponse le parlementaire anglais.

Le soir, dès que la nuit fut tombée, Corcoran réunit cinq cents cavaliers d'élite, fit envelopper les pieds des chevaux avec du feutre et de la laine, afin d'étouffer le bruit de leur marche, et partit au pas avec son escorte.

Baber servait de guide.

Quoique la nuit fût très-sombre, l'armée anglaise était sur ses gardes et s'attendait à une attaque. Barclay ne tenait qu'à moitié ses prisonniers, car bien qu'ils fussent au milieu du camp anglais, la présence des deux grands tigres et de l'éléphant effrayait les plus intrépides. On avait bien pensé à leur livrer bataille ; mais, dans la mêlée, les balles, qui ne connaissent personne, pouvaient frapper Sita ou Rama, ce qui aurait rendu la guerre inexpiable, car Corcoran ne pouvait plus pardonner, et Barclay n'était pas assez sûr de la victoire pour s'exposer à une chance si dangereuse.

Au « Qui-vive? » des sentinelles anglaises, Corcoran répondit par son cri de guerre : « En avant ! » et s'élança au grand trot dans le camp ennemi. Il apercevait de loin la masse énorme de Scindiah, qui se détachait sur la lumière projetée par les feux du bivouac. Il jugea, et avec raison, que Sita devait être là, et il y courut.

Ses cavaliers le suivirent d'abord avec assez de résolution ; mais les Anglais ayant fait une décharge générale qui abattit une cinquantaine d'hommes et de chevaux, les Mahrattes, craignant mille piéges, commencèrent leur retraite et abandonnèrent leur chef.

Corcoran courait le plus grand danger. Son cheval venait de tomber, frappé d'une balle à la tempe. Le maharajah fut précipité à terre, et sa tête rencontra un piquet de bois qui servait à tendre la toile des tentes. Le choc fut si rude et si douloureux, qu'il s'évanouit.

XXV. — CORCORAN ET LOUISON FORCENT LE BLOCUS.

Dix minutes après, Corcoran reprit ses sens. Il sentit une chaude haleine sur son visage ; il se souleva un peu sur un bras, mais avec précaution, de peur d'attirer l'attention des soldats anglais, et reconnut Louison.

C'était elle, en effet.

La tigresse avait deviné tout ce qui venait de se passer. Elle avait entendu le cri de guerre de Corcoran ; elle avait vu la tentative des Mahrattes pour pénétrer dans le camp anglais, et leur fuite ; elle connaissait trop Corcoran pour croire qu'il pouvait reculer. Elle avait donc cherché son ami, et l'avait trouvé évanoui à côté de son cheval mort.

Elle aurait pu appeler au secours ; elle avait bien trop d'esprit pour cela : elle se voyait entourée d'ennemis. Elle se contenta de lécher Corcoran jusqu'à ce qu'il revînt à lui ; puis, lorsqu'il eut répondu à ses caresses, elle le prit avec ses dents au collet, le jeta sur son dos, comme une mère fait de son enfant, et, en trois ou quatre bonds, l'apporta aux pieds de Sita.

Dire l'étonnement et la joie de la belle Sita serait impossible : elle se jeta dans les bras de son époux sans pouvoir parler.

Malheureusement l'arrivée de Corcoran ne diminuait pas le danger, au contraire. A la tête de son armée, il pouvait peut-être dicter la loi ; prisonnier dans le camp ennemi, il devait la subir.

Quand il eut raconté tous ses efforts pour délivrer Sita, elle lui reprocha doucement son entreprise si téméraire.

— Elle n'a été téméraire, dit-il, que parce que cette lâche canaille n'a pas voulu me suivre... Au reste, nous voilà ensemble. Je suis très-fatigué ; les blessures que j'ai reçues en combattant contre sir John Spalding ne sont pas encore guéries. Je vais dormir... Louison, ma bonne amie, fais le guet avec Garamagrif.

Rama s'endormit dans les bras de son père aussi paisiblement que dans le palais d'Holkar.

Mais peu d'heures après, au point du jour, la diane réveilla tout le camp, et l'on aperçut alors les traces sanglantes du combat de la nuit.

Barclay, qui se doutait bien que le maharajah était, suivant sa coutume, à l'avant-garde, s'étonna que l'attaque n'eût pas été conduite avec plus de vigueur ; mais ce qui l'étonna encore davantage, ce fut un grand tumulte qui paraissait régner dans l'armée des Mahrattes, ordinairement silencieuse et bien disciplinée.

Il en eut bientôt l'explication. Un soldat mahratte déserta, courut au camp des Anglais, et leur annonça que Corcoran avait été tué pendant l'attaque de la nuit.

— Cette fois, pensa Barclay, je suis sûr de devenir lord, et mistress Barclay sera lady Andover.

En même temps il donna ses ordres pour l'assaut.

Mais, au moment où la première colonne commençait l'attaque, un officier s'avança, chapeau bas, vers le général, et le prévint qu'on venait de retrouver le cheval mort de Corcoran, mais non le maharajah lui-même.

— Qu'importe, s'il est mort? dit Barclay.

Cependant, et par réflexion, il ordonna de doubler la garde qui veillait autour du palanquin de Sita, pour empêcher sa fuite. Puis il fit avancer la seconde colonne, avec ordre de soutenir la première pendant l'assaut.

Tout à coup il entendit des cris et une décharge de coups de fusil dans l'intérieur de son propre camp.

C'était Corcoran, qui forçait la ligne de blocus formée par les Anglais autour du palanquin de Sita.

En un clin d'œil il sauta sur un cheval sans maître, se plaça dans une sorte de carré formé par Louison, Garamagrif, le petit Moustache et Scindiah, et rompit le cordon des gardes du camp.

Corcoran aurait bien voulu rentrer dans le camp mahratte ; mais il fallait franchir, sous le feu de l'armée anglaise, une plaine d'un quart de lieue, et le précieux bagage qu'il traînait à sa suite ne pouvait pas, comme

lui, s'exposer de gaieté de cœur aux balles et aux boulets.

Il le sentit, et, apercevant à quelque distance un rocher isolé où l'on montait par une pente douce, il y courut avec sa petite caravane.

L'ennemi allait s'élancer à sa poursuite; mais Louison et Garamagrif, qui formaient l'arrière-garde, grincèrent des dents d'une façon si menaçante, que les Anglais attendirent les ordres de leur chef.

Barclay, en ce moment-là même, aperçut ce qui se passait et la fuite de Corcoran. Aussi, sans se préoccuper de la poursuite des Mahrattes, mis en déroute au premier choc, il jugea que l'essentiel était de s'emparer de leur chef, et fit sommer Corcoran de se rendre.

Deux bataillons d'infanterie, un escadron de cavalerie et trois pièces de canon entourèrent de tous côtés le rocher sur lequel Corcoran s'était réfugié.

— Prisonnier des Anglais, jamais! s'écria Corcoran.

— Eh bien, feu! commanda Barclay.

Mais le maharajah, Sita et Rama étaient à l'abri derrière un rempart de pierres énormes. Le seul intervalle qu'il y eût entre les blocs était rempli par la carapace immense et invulnérable du bon Scindiah. Les balles glissèrent sur cette cuirasse naturelle, et s'aplatirent contre les roches. Scindiah ne prit d'autres précautions que de cacher ses oreilles à l'ennemi.

Un seconde décharge n'eut pas plus de succès.

— A l'assaut! commanda Barclay, furieux. Qu'on le prenne ou qu'on le tue!

— Je ne serai ni pris, ni tué, général, dit la voix railleuse de Corcoran.

En effet, les assaillants ne pouvaient monter que par un sentier très-commode, mais étroit, ce qui donnait un grand avantage à la défensive.

Le premier qui parut sur la plate-forme était un sergent du pays de Galles, nommé James Bosworth. En arrivant, il fit feu trop précipitamment, et à bout portant, sur le maharajah, qui releva le canon du fusil : la balle se perdit en l'air; mais, en même temps, Corcoran fit sauter la cervelle au Gallois d'un coup de revolver.

Un second assaillant eut le même sort. Un troisième grimpait sans être aperçu, lorsqu'un coup de griffe de Louison lui brisa les vertèbres cervicales et l'envoya en purgatoire.

Garamagrif faisait merveille. Il n'avait qu'un coup, un seul, mais infaillible : d'un coup de dents il tranchait l'artère carotide de son ennemi. Quant à Scindiah, trois soldats ayant voulu se glisser entre le rocher et lui pour frapper Corcoran par derrière, il s'appuya doucement sur les soldats et les aplatit net contre le mur.

— Après tout, dit Barclay, ce n'est pas la peine de sacrifier tant de braves gens pour venir à bout d'un entêté. Qu'on le garde à vue : il n'a pas de vivres, il sera bientôt forcé de se rendre.

En effet, si Louison et Garamagrif avaient pris un à-compte sur les soldats, Scindiah, habitué à manger chaque jour cent vingt ou cent trente livres d'herbes et de racines, commençait à bâiller terriblement. Depuis vingt-quatre heures, ni Corcoran, ni Sita, ni même Rama, n'avaient mangé. Grave sujet d'inquiétude!

Ce supplice dura jusqu'à la nuit. Corcoran, à bout de ressources, ne savait plus à quel saint se vouer. Devait-il se rendre? Cette idée révoltait son orgueil. Devait-il périr? Que deviendraient Sita et Rama? Devait-il les abandonner à la merci de l'ennemi, bien certain, d'ailleurs, que les Anglais ne leur feraient aucun mal? Mais que dire d'Hector qui laisse emmener Andromaque et Astyanax en servitude?

Comme il se livrait à ces pensées, il leva les yeux vers le ciel pour demander conseil à Dieu, et vit quelque chose de fort extraordinaire.

XXVI. — SECOURS IMPRÉVU. — LA MORT DE DEUX HÉROS.

C'était, à ce qu'il lui sembla d'abord, un objet de dimension extraordinaire et d'une extrême mobilité. Puis, l'objet se rapprochant toujours, il crut voir un oiseau gigantesque qui descendait rapidement sur sa tête. Puis, enfin, il reconnut la Frégate et la voix joyeuse de son ami Quaterquem. Jamais les naufragés de la Méduse, apercevant enfin une voile sur le désert immense de l'Océan, ne ressentirent une joie pareille.

— Dis-moi donc, cher ami, s'écria Quaterquem, que fais-tu là avec tes tigres, ton éléphant, ta femme, ton fils et quinze cents badauds anglais qui dorment autour de toi avec des mines de gendarmes?

— Mon bon Quaterquem, dit Corcoran en l'embrassant, commence par prendre Rama et Sita dans ta Frégate et fais-les souper tout de suite, car ils n'ont rien mangé depuis trente-six heures.

— Oh! massa Quaterquem, s'écria Acajou, pas mangé, petit blanc! Tranche de pâté, bon vin, faire plaisir à petit blanc.

Ces deux mots divins : « tranche de pâté » éveillèrent tout d'un coup Rama, qui se mit à souper de très-bon appétit. Sita elle-même ne fit pas de cérémonie, non plus que Corcoran, qui, la bouche pleine, raconta ses aventures à son ami.

— Je me doutais bien, dit Quaterquem, que tout cela finirait mal. Cependant je ne croyais pas que mes pressentiments se réaliseraient si tôt. Ce matin, j'ai quitté mon île, avec Acajou, pour venir chercher Sita et toi. Alice vous attend. Je descends à Bhagavapour. Sougriva m'apprend que tu es à l'armée et que tu as déjà vaincu un général qui s'appelle, je crois, Spalding ou Spolding. Naturellement, je l'en félicite, et je viens te chercher ici. Point du tout : je vois ton armée toute débandée; on me dit que tu as été tué hier dans une échauffourée; j'accours pour te donner au moins la sépulture. Je m'informe : on me dit que tu vis encore. Je remonte dans les airs, je cherche et enfin je t'aperçois perché sur ton rocher. Allons, viens avec nous; je vais te ramener où tu voudras, dans mon île ou même à Bhagavapour, si cela te convient mieux.

— Non, je n'en aurai pas le démenti! s'écria Corcoran. Tu emmèneras Sita et Rama; mais moi, je veux sortir d'ici par mes seules forces, et défier cet insupportable Anglais.

— Il est fou! dit Quaterquem, mais il est encore plus Breton, c'est-à-dire entêté... Le voilà qui veut traverser l'armée anglaise! Y songes-tu?

— J'y songe si bien, que si tu veux planer un instant au-dessus de ma tête, tu me le verras faire avant un quart d'heure. D'ailleurs, crois-tu que je veuille abandonner à l'ennemi Louison et Scindiah? Ce serait une noire ingratitude.

Les prières et les embrassements de Sita ne purent fléchir la résolution du maharajah. Il attendit patiemment que Quaterquem fût parti avec la Frégate, et, resté seul sur le rocher, il éveilla doucement Scindiah, qui dormait en rêvant au bonheur de manger de la paille de riz ou de la canne à sucre.

Louison descendit la première pour éclairer la route. Corcoran venait après elle, ayant Scindiah à sa droite et Moustache à sa gauche. Le terrible Garamagrif fermait la marche.

Mais une caravane si nombreuse ne pouvait passer inaperçue au milieu de l'armée anglaise. Une sentinelle donna l'alarme et fit feu.

La balle atteignit Garamagrif dans le flanc gauche. Il fit un bond terrible, poussa un rugissement, et, saisissant le soldat à la gorge, il l'étrangla net.

Mais, au bruit, à la lueur du coup de feu, tout le bataillon s'éveillait et reconnaissait Corcoran.

Celui-ci prit résolûment son parti, et, tenant son sabre d'une main, son revolver de l'autre, tantôt faisant feu, tantôt sabrant, précédé et suivi de ses trois tigres, il arriva jusqu'à la ligne anglaise; là, il se crut en sûreté.

Malheureusement les feux qu'on allumait de tous côtés éclairaient sa course, et les Anglais le saluèrent d'une décharge d'artillerie mêlée de coups de fusil.

Il se retourna : Garamagrif et Scindiah venaient d'être frappés à mort, l'un d'une balle qui l'atteignit au cœur, et l'autre d'un boulet de canon. La mort réconcilia les deux adversaires. L'intrépide Garamagrif jeta un dernier regard de mépris sur le lâche ennemi qui l'attaquait par derrière, et mourut. On peut dire de lui ce que le poëte a dit des braves tombés au champ d'honneur :

> L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
> Les regarda sans peur pour la première fois.

Louison, immobile et consternée, les yeux pleins de larmes, contempla quelques instants en silence ce fier Garamagrif, ce compagnon de sa vie. Elle se rappela les joies du passé, et parut vouloir ne pas l'abandonner; mais, sur un geste attendri de Corcoran, qui l'embrassa et lui montra le pauvre Moustache devenu orphelin, elle résolut de vivre.

L'approche de la mort n'ébranla pas la belle âme de Scindiah. Comme il avait toujours cherché la justice et fui l'iniquité, il attendit sans inquiétude la fin de ses souffrances. Modeste autant que bon, aimable, doux et sincère, il a laissé dans le cœur de ses amis une mémoire qui ne périra jamais.

XXVII. — DES TRAÎTRES! TOUJOURS DES TRAÎTRES!

La nuit sauva Corcoran et Louison. La cavalerie anglaise, craignant quelque piége, n'osa les poursuivre hors de l'enceinte de son propre camp, et le maharajah s'empara d'un cheval qui était attaché à un piquet des grand'gardes. En un clin d'œil il se mit en selle, et partit au galop.

Louison resta quelque temps indécise. Elle voulait venger son cher Garamagrif, elle voulait suivre Corcoran.

— Console-toi, ma chérie, dit le maharajah, tu le retrouveras dans un monde meilleur. Avant tout, il faut rejoindre l'armée. Cette nuit le salut, et demain la vengeance.

Tout en galopant, son cheval fit un écart qui faillit le désarçonner. Un objet informe s'élevait dans l'ombre et semblait demander grâce.

Corcoran arma son revolver.

A ce bruit sec et inquiétant, l'objet informe s'aplatit sur le sol en poussant un cri de frayeur :

— Seigneur! Grâce! Pardon! Grâce!

Corcoran mit pied à terre.

— Qui es-tu? dit-il. Parle vite, ou je te tue.

Déjà même, sans qu'il eût la peine de s'en mêler, Louison, enragée contre toute l'espèce humaine depuis la mort du pauvre Garamagrif, allait mettre le pauvre diable en pièces.

— Hélas! seigneur maharajah, s'écria l'autre, car à la voix impérieuse et brève de Corcoran il avait reconnu son maître, retenez Louison, ou je suis un homme mort. Je suis Baber, votre meilleur ami.

— Baber! Que fais-tu là? Où est mon armée?

— Ah! seigneur, elle est bien loin si elle va toujours du même pas. Dès qu'ils ont vu les Anglais s'avancer, la frayeur s'est répandue dans le camp.

— Et mon général Akbar?

— Akbar a essayé pendant cinq minutes de les rallier; mais on ne l'écoutait pas. Un des cavaliers qui vous accompagnaient hier au camp des Anglais a crié que vous étiez mort. A ce cri, toute la cavalerie a pris au grand trot le chemin de Bhagavapour. L'infanterie a suivi et Akbar n'a pas voulu rester en arrière. Ils doivent être à présent à trois ou quatre lieues d'ici.

— Et toi?

— Moi, seigneur!... j'ai crié de tous les côtés qu'on mentait, que vous étiez vivant, plus vivant que jamais, qu'on s'en apercevrait avant deux jours.

— Bien! Et d'où vient que je te trouve ici sur le grand chemin, à trois lieues en arrière des fuyards?

— Ah! seigneur maharajah, ces misérables étaient si pressés de fuir qu'ils ont passé sur le corps de tous ceux qui ont voulu les arrêter.

Baber poussa un grand soupir.

— Le fait est, dit Corcoran en l'examinant, que tu es cruellement meurtri, mon pauvre Baber. As-tu cependant encore la force de marcher?

— Pour vous suivre, seigneur, dit l'Hindou, je marcherais sur la tête et sur les mains.

Et, en effet, grâce à la prodigieuse souplesse de ses membres, Baber parvint à se lever, et à courir pendant un quart de lieue à côté du cheval de Corcoran; mais là les forces lui manquèrent.

Corcoran se désespérait. Baber était pour lui l'allié le plus précieux, après sa chère Louison.

— Seigneur, dit Baber, tout est sauvé. J'entends le galop de deux chevaux attelés à une lourde voiture. Ce doit être un des fourgons de l'armée. Laissez-moi faire. Mettez-vous en embuscade derrière la haie et ne venez que quand je vous appellerai.

Le bruit se rapprochait.

Quand la voiture ne fut plus qu'à cinquante pas de l'Hindou, il éleva la voix tout en gémissant, et cria de toutes ses forces :

— Qui veut gagner deux mille roupies?

Aussitôt la voiture s'arrêta, et deux hommes descendirent armés jusqu'aux dents.

— Qui parle de gagner deux mille roupies? demanda l'un d'eux, qui tenait à la main un long pistolet.

— Seigneur, dit Baber, je suis blessé à mort. Relevez-moi, portez-moi en lieu de sûreté, et je vous donnerai les deux mille roupies quand nous serons au camp.

— Où sont-elles? dit l'homme.

— Dans ma tente, au camp du maharajah.

— Ce coquin se moque de nous et nous fait perdre un temps précieux.

En même temps l'homme voulut remonter dans la voiture avec son camarade.

— A moi, seigneur maharajah! cria Baber.

En même temps, il s'élança à la tête des chevaux et se suspendit au mors pour les empêcher de partir.

L'homme qui avait parlé lui tira un coup de pistolet à bout portant.

Baber baissa la tête et évita la balle, mais sans lâcher prise.

En même temps Corcoran parut.

— Halte ! canaille ! cria-t-il d'une voix tonnante.

A cette voix si connue, à la vue du maharajah, les deux hommes se prosternèrent.

— Seigneur, notre vie est en tes mains, qu'ordonnes-tu ?

— Déposez-vos armes ! dit Corcoran.

Ils obéirent avec empressement.

Corcoran prit la lanterne et l'élevant à la hauteur du visage des prisonniers, il reconnut avec étonnement son général Akbar.

— Où vas-tu ? dit-il.

Akbar garda le silence.

— Je vais vous le dire, répliqua Baber. Akbar désertait. Il allait au camp des Anglais.

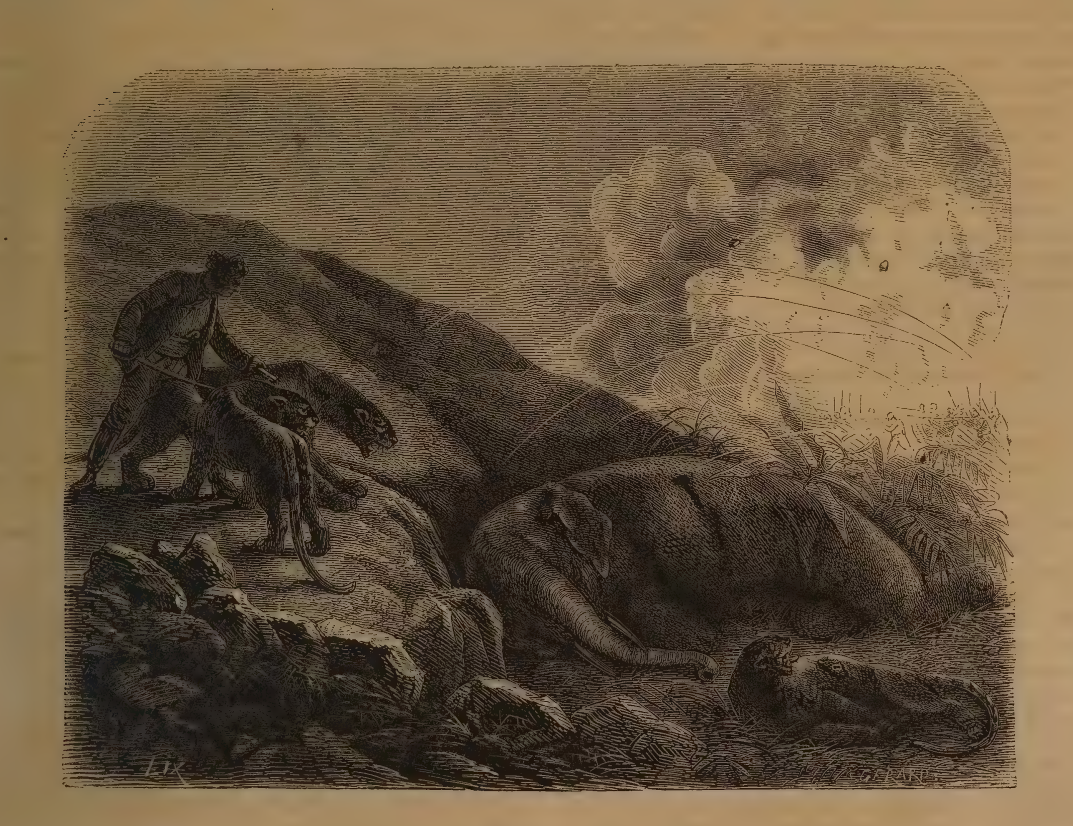
— C'est faux, s'écria Akbar en balbutiant.

— Traître ! dit Corcoran. Et toi ?

Le compagnon d'Akbar n'était pas moins effrayé que son chef.

— Seigneur, je ne suis qu'un simple officier. J'obéissais à mon général.

— Baber, dit Corcoran, attache-leur les pieds et les mains, jette-les dans l'intérieur de la voiture, et tourne la bride des chevaux vers le camp. C'est le conseil de guerre qui décidera de leur sort.



La mort de deux héros. Dessin de Lix.

Baber obéit, sans qu'aucun des deux misérables osât lui résister. La vue de Corcoran et de Louison leur glaçait le sang dans les veines.

— Et maintenant, en avant, et au galop ! s'écria le maharajah. Il faut que nous soyons au camp avant une heure, qu'à midi nous commencions la bataille avec les Anglais, et qu'à six heures du soir nous ayons vengé Gamaragrif et Scindiah. N'est-ce pas, Louison ?

XXVIII. — DERNIÈRE ET ÉPOUVANTABLE BATAILLE.

Je ne crois pas nécessaire de dire avec quelle joie le camp mahratte tout entier accueillit le maharajah. Si les officiers tremblaient à la pensée des périls auxquels son courage pouvait les exposer, les soldats vénéraient franchement en lui la dixième incarnation de Vichnou, et se croyaient invincibles pourvu qu'il fût à leur tête.

Corcoran fit faire le cercle, et dit :

« Soldats,

« Des traîtres et des lâches ont répandu le bruit de ma mort. Je suis vivant, avec la protection divine de Vichnou, pour vaincre et punir.

« Vous ne demandiez qu'à combattre. On vous a donné l'exemple de la fuite. Désormais, vous n'aurez plus d'autre chef que moi.

« Nous allons recommencer la bataille. Je jure, par le resplendissant Indra, que le premier qui prendra la fuite sera fusillé.

« Je jure aussi que tout officier ou soldat qui aura pris de sa main un drapeau ou un canon anglais sera fait zémindar dès ce soir, et recevra cent mille roupies.

« Pour moi, couvert de la protection toute-puissante de Siva, j'entrerai parmi les barbares comme la faux dans les rizières, et je répandrai sur eux la terreur et la mort. »

On cria de toutes parts : — Vive le maharajah !

Et l'on se crut sûr de vaincre.

Vers huit heures du matin, on aperçut l'avant-garde de l'armée anglaise qui avançait en bon ordre. Corcoran parcourut au galop les rangs des Mahrattes :

— Que chacun de vous fasse son devoir, dit-il, et je réponds de tout.

Les Anglais s'avançaient en bon ordre, mais sur un terrain désavantageux. A droite et à gauche de la grande route s'étendaient de vastes marais. Corcoran, qui avait d'avance étudié le champ de bataille, profita de cette disposition du terrain.

Son artillerie enfilait la chaussée. Derrière l'artillerie, on apercevait une nombreuse infanterie destinée à la soutenir.

Pour lui, à la tête de six régiments de cavalerie et de huit régiments d'infanterie (car il n'avait laissé derrière ses canons qu'une faible partie de son corps d'armée, afin de faire prendre le change à l'ennemi sur ses desseins), il fit secrètement le tour des marais, s'engagea dans les jungles et tomba tout à coup sur les derrières des Anglais.

On ne croira pas sans doute qu'il soit nécessaire de donner une description de la bataille. Corcoran, qui aurait pu être à volonté Alexandre, Annibal ou César, mais qui préférait être Corcoran, remporta une victoire complète. Pendant que son artillerie barrait la route aux Anglais et, à chaque décharge, emportait des files entières, il entrait avec sa cavalerie parmi eux comme le couteau dans le beurre, et les Mahrattes, excités par son exemple, firent des merveilles.

Mais rien n'approchait de Louison.

Elle s'avançait lentement à la droite de Corcoran, comme un bon colonel qui va passer en revue son régiment; mais aussitôt qu'elle aperçut les habits rouges, elle bondit de fureur, et, sans que personne pût la retenir, elle s'élança sur eux.

En un clin d'œil, elle eut étranglé quatre ou cinq officiers de marque. En vain Corcoran voulait la rappeler. Elle n'écoutait plus rien.

Cependant, les Anglais, mis d'abord en désordre par cette attaque imprévue, reprenaient lentement leur sang-froid.

Barclay, sans s'étonner, reçut intrépidement la charge impétueuse de Corcoran, et, reconnaissant le maharajah dans la mêlée, donna ordre à cinquante cavaliers bien montés de s'attacher à ses pas et de faire tous leurs efforts pour le tuer. Lui-même se mit à leur tête, jugeant avec raison que la mort du maharajah terminerait promptement la guerre.

Il s'en fallut de peu que le calcul de Barclay ne réussît; mais il avait compté sans Louison.

La tigresse s'aperçut bientôt qu'on cherchait à envelopper Corcoran. A cette vue, elle fit un bond formidable qui la porta au milieu d'un gros de cavaliers, parmi lesquels le Malouin entouré s'ouvrait à grand'peine un passage à coups de pointe.

— Un million de roupies à celui qui tuera le maharajah ! cria Barclay.

Au même instant, Louison lui sauta à la gorge.

Barclay, blessé à mort, s'affaissa sur sa selle. Les Mahrattes, rassurés, s'élancèrent de nouveau en avant et dégagèrent le maharajah. L'armée anglaise commença à plier.

Une heure plus tard, la bataille était terminée, et les Anglais, reconduits à coups de sabre sur la route de Bombay, ne pensaient plus qu'à rendre leur retraite moins désastreuse.

Lord Henri Braddock, qui était venu à Bombay pour décider lui-même du sort du royaume d'Holkar, et qui avait appris le premier succès de Barclay, jugea qu'il était prudent d'arrêter le vainqueur, et fit proposer une entrevue au maharajah.

— Qu'il vienne dans mon camp ! répliqua le Malouin.

Mais il ne se montra pas exigeant sur les conditions de la paix, et, connaissant trop la lâcheté naturelle des pauvres Hindous pour avoir confiance dans l'avenir, il consentit à recevoir le titre d'allié de Sa Majesté Victoria, reine d'Angleterre, impératrice de l'Hindoustan, et se contenta d'une indemnité de vingt-cinq millions de roupies pour les frais de la guerre.

Après quoi, les deux armées étant revenues dans leurs quartiers, il fit son entrée dans Bhagavapour.

XXIX. — CONCLUSION.

Je passe sous silence les fêtes et les réjouissances qui suivirent. Corcoran, qui ne se faisait illusion sur rien, était dégoûté du pouvoir. Il n'avait vu autour de lui que trahison et lâcheté. Il résolut d'abdiquer.

— Seigneur maharajah, lui dit le fidèle Sougriva, ne nous abandonnez pas aux Anglais. On ne régénère pas un peuple en trois ou quatre ans.

— Mon ami, dit Corcoran, je suis venu aux Indes pour chercher le Gouroukaramta, et je l'ai trouvé. Je ne cherchais pas une bonne femme et une grande fortune, et je les ai trouvées aussi. Je vous ai montré comment il fallait faire pour être libre. Profitez de la leçon si vous pouvez, et faites-vous tuer plutôt que de vous laisser donner des coups de bâton. Pour moi, j'ai rempli ma tâche, et je peux désormais disposer de moi-même. J'en profite pour abdiquer et rejoindre mon ami Quaterquem. Mais auparavant, je veux faire un legs aux Mahrattes. Avertis mon Corps législatif que j'aurai demain une communication importante à lui faire.

Le lendemain, il entra dans la salle des séances, et prononça le discours suivant :

« REPRÉSENTANTS DU PEUPLE MAHRATTE,

« Je vous remercie de la fidélité que vous m'avez toujours montrée.

« Nous avons combattu et vaincu ensemble l'ennemi de la patrie.

« Il ne vous reste plus qu'à terminer l'œuvre commencée, — l'œuvre de votre délivrance.

« Vous avez conquis la liberté, apprenez à la défendre.

« J'abdique en vos mains, et, dès aujourd'hui, je proclame la République fédérale des États-Unis mahrattes.

« Je remets, pour trois mois, la présidence de la République nouvelle à mon fidèle et intrépide Sougriva. Passé ce temps, vous chercherez vous-mêmes un chef. Puissiez-vous trouver le plus digne !

« Je pars; mais si jamais l'indépendance de la République mahratte e menacée, avertissez-moi. Je repren-

drai mes armes et je viendrai combattre dans vos rangs.

« Adieu! »

A ces mots, l'enthousiasme éclata de toutes parts. On voulut retenir le maharajah; mais sa résolution était prise. Il partit le soir même avec son ami Quaterquem, qui était venu le chercher avec la Frégate.

Louison et Moustache l'accompagnèrent dans son île, qui n'était qu'à trois lieues de l'île Quaterquem.

C'est là que Corcoran vit heureux depuis quatre ans. Un fil télégraphique joint son île à celle de son ami, et ils peuvent causer tous deux au coin du feu sans se déranger. Alice et Sita se visitent souvent, et les deux familles sont aujourd'hui très-nombreuses, car Corcoran n'a pas moins de trois garçons outre le jeune Rama, et trois filles jouent déjà sur les genoux d'Alice. Ils doivent tous venir à l'Exposition de 1867, vers le 15 ou le 20 juillet.

Alfred ASSOLLANT.

P. S. On prétend (mais je n'ose affirmer ou contredire ce bruit) que Corcoran n'a pas perdu de vue son ancien projet de délivrer l'Hindoustan de la domination anglaise. On m'a même communiqué tout récemment de nombreux détails sur les intelligences qu'il entretient avec les brahmines des diverses parties de la Péninsule, depuis l'Himalaya jusqu'au cap Comorin; mais je me garderai bien de commettre une indiscrétion. Au reste, qui vivra verra.

A. A.

CHRONIQUE DU MOIS.

Au jour indiqué, à l'heure dite, l'Exposition universelle a ouvert ses portes. Le mois prochain et les mois suivants, notre collaborateur M. Arthur Mangin vous promènera à travers toutes ces merveilles, vous expliquant l'invention utile, vous racontant la machine curieuse. Vous savez si M. Mangin excelle en ces questions. Reposez-vous donc sur lui, et soyez sûr que le *Voyage à travers l'Exposition universelle* que publiera le *Musée des Familles* ne sera ni le moins intéressant ni le moins complet. Quant à nous, ce n'est qu'un simple coup d'œil que nous jetons aujourd'hui sur l'ensemble du Champ de Mars, mais il nous a paru qu'on ne pouvait remettre même au lendemain la nouvelle d'un si grand événement.

En effet, l'unique émotion, l'intérêt européen, tout ce qui passionne, attire et charme une foule immense, c'est le Champ de Mars qui s'en empare aujourd'hui. Les plus beaux poëmes sont négligés, les plus grands artistes sont oubliés pour ces grands artisans qui s'en viennent de tous les coins de l'univers apportant chacun son chef-d'œuvre. A contempler la vaste plaine des anciennes hauteurs du Trocadéro, toutes couvertes de gradins que l'on dirait empruntés aux arènes romaines, on se fait déjà une idée approchante de l'Exposition universelle. Chaque nation et chaque peuple a tenu à honneur de ne pas être oublié dans cette lutte pacifique. Ici, la Grande-Bretagne, l'Irlande, l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud, les États-Unis, l'Afrique, l'Océanie, et la Perse, et la Chine, et le Mexique; plus loin, le Japon, la Turquie et Siam; les principautés Danubiennes, les États romains, l'Italie et la Russie, la Suède et la Norwége. Ajoutez le Danemark, la Grèce et le Portugal, l'Espagne et la Suisse, et l'Autriche et la Prusse victorieuse. En même temps, la Belgique et les Pays-Bas resplendissent de leur travail national. C'est une féerie. On entre en ce Champ de Mars par des arcs de triomphe, au milieu des chefs-d'œuvre, et dans une suite de surprises. La terre et le ciel de tous les pays sont représentés dans cet ensemble admirable. Entre les deux aquarium, les carpes de Fontainebleau, contemporaines du roi François Ier, nagent doucement sans redouter la ligne et le filet. Vous avez le palais des colibris, le kiosque chinois, la serre aux palmiers, des volières pleines d'oiseaux couleur de soleil : chalets, bassins, grottes et cascades, rochers entourés de chênes centenaires, transportés en ce lieu par enchantement. Chaque nation s'est bâti, en cet espace immense, son temple, son palais, sa maison de plaisance et son musée. Admirez, le long de ces berges nouvellement creusées, les barques de tous les pays. Sous ces voûtes égyptiennes, vous rencontrez des chefs-d'œuvre plus vieux de deux mille années que l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère; un grand velum en cachemire vert semé d'abeilles d'or, abrite, sur une largeur de trois cents mètres, le pont d'Iéna, qui sert d'avenue au Palais de l'exposition. Déjà les jardins sont achevés; déjà les machines laborieuses, donnant l'exemple d'un travail sans cesse et sans fin, ont commencé leur tâche, et désormais elles ne s'arrêteront plus. Que de génie et de patience! Quel pêle-mêle ingénieux, superbe!

Il y a quelques jours encore, le Champ de Mars n'était qu'un chaos sans forme et sans nom. Les richesses des cinq parties du monde s'y entassaient à toute heure, à chaque instant, dans une indicible confusion. On n'entendait que le bruit des marteaux, le cri strident des limes, le hurlement des soufflets de forge et la respiration bruyante de la machine à vapeur. Confusion des métiers; confusion des langues; confusion des confusions. L'Afrique au milieu de l'Europe, et l'Asie à côté des glaces polaires. Le fleuve creusait son lit sur l'emplacement de la colline, et la colline s'abaissait au niveau de la plaine. Rien ne sera prêt, disait-on. Eh bien, vingt-quatre heures ont suffi pour remettre en ordre excellent toutes ces choses qui semblaient égarées. Ces hommes si divers, accourus des pays les plus opposés, ont fini par se reconnaître et se donner la main, chacun parlant son langage, et chacun se faisant entendre à force de bonne grâce et d'urbanité universelles. Chaque peuple a gardé son costume, et cette variété de forme et de couleur, ces modes rebelles à la mode française et cependant charmantes, ces jeunesses, ces poésies, ces beautés reines chez elles, reines chez nous, ajoutent une grâce nouvelle à cet ensemble. Mais aussi quel charme et quel attrait, même pour le Parisien que rien n'étonne, et comme on voit accourir par les sentiers les plus difficiles, par les océans les plus rebelles, par les chemins les plus lointains, le prince et ses sujets, le capitaine et le forgeron, le poëte et l'ouvrier, l'homme actif et le rêveur, les représentants de l'intelligence et les hommes laborieux

qui comptent pour des forces. Tout est là : l'instrument de musique et le télescope envahisseur du ciel ; les rubans, les gazes, les parfums, la dentelle et le velours, la soie aux mille couleurs, la toile écrue et la batiste, des mousselines de mille écus, des tabliers de quinze sous, des souliers faits pour les cyclopes, des bottines cousues par les fées ; la bobine et le canon rayé, la machine hydraulique riant et se moquant des eaux de Marly, et le petit jet d'eau à l'usage des poissons rouges ; tout ce qu'il y a de vaste et de colossal dans le travail du genre humain, tout ce qu'il y a de rare et d'exquis sous une aiguille diligente. A cette machine obéissent les fleuves et les torrents, à cette autre une goutte d'eau suffit pour accomplir des miracles. Enfin, dans cette émulation sans bornes, il advient que l'artiste à son tour, noblement jaloux de l'ouvrier, le peintre excité par l'artisan, auraient eu honte de renoncer à leur part d'admiration et de soleil. Non, disent-ils, nous ne serons pas vaincus sans combattre, et puisqu'en ce champ clos du génie et de la volonté, l'espace appartient à tous les travailleurs de ce bas monde, nous tenterons ces grands hasards.

Et les voilà, en effet, apportant, dans un musée à leur usage, une suite incroyable et charmante de belles œuvres peintes sur la toile, ou taillées dans le marbre, en pierre, en bronze, ou sculptées dans le bois de chêne. En ce musée, pas un grand peintre, et pas un sculpteur habile, entourés de louanges mérités, qui ne soit représenté par une grande œuvre. Admirez, vous tous qui battez le fer, qui tissez la laine, à qui les métiers obéissent, infatigables collaborateurs de la vapeur, de l'eau qui tombe et de la roue qui tourne, admirez ces paysages charmants, ces drames terribles empruntés à l'histoire. Voyez que de beaux livres, ornés royalement des plus belles images ! Voyez, sur un papier sans fin, s'entasser les poëmes, les romans, les histoires, les drames, les comédies ! Cela chante et cela pleure aussi, pendant que le cantique et l'hosanna universels montent jusqu'au ciel, aux chants sacrés de l'orgue, et remplissent le vaste espace d'une glorification qu'emportent au loin les quatre vents du ciel.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

LA SAGESSE DES NATIONS.



Tel chante qui n'a pas le cœur gai. Composition de G. Fath.

ETUDES MORALES.

ARMANDINE.

A M. JULES SIMON.



Hyères. Dessin de H. Clerget.

I

Il y a quelques années, je reçus la lettre suivante de mon ami Gilbert :

. . . .

« Elle était assise sous les sapins, tout près de la mer.

MAI 1867.

« La Méditerranée, la mer bleue! Le ciel aussi était bleu. Un gai soleil éclairait le paysage. Une douce brise promenait dans l'air le parfum des orangers. A droite, à gauche, de verdoyantes collines entre lesquelles, sur un rocher, la bonne petite cité provençale, Hyères.

Jamais encore je ne m'étais senti charmé, ému à ce point par son aspect, par celui de son merveilleux panorama.

« Mais, j'y songe, tu ne connais pas Hyères. Figure-toi sur un pittoresque coteau, de vieilles maisons étagées capricieusement, ni plus ni moins que des lézards se chauffant au soleil. Sur la crête du rocher, des tours, des ruines du moyen âge. Çà et là des jardins, des terrasses, des places publiques. L'une d'elles est plantée de palmiers, de grands palmiers, comme en Afrique! Voilà la vieille ville. La ville moderne éparpille ses blanches villas dans la plaine, au milieu d'une forêt de citronniers, d'orangers, de magnolias, de géraniums arborescents, d'héliotropes gigantesques. Que sais-je encore? Une végétation féerique, embaumée, enivrante. On y rêve l'Éden, l'Orient, les mille et une nuits. Les haies sont faites de cactus, d'aloès, de grenadiers, de lauriers, de jasmins et de roses...

« Quel climat! quel ciel! Un éternel printemps. Hyères est la station hivernale par excellence. On y vieillit peut-être; à coup sûr on n'y meurt pas!

« Mais revenons à *elle*. Je m'avançais doucement, sans bruit, retenant mon souffle, comme on fait à l'approche de quelque vivante merveille qu'on tremble d'effaroucher. J'admirais de loin sa gracieuse silhouette, son profil si pur se détachant avec netteté dans la transparence lumineuse de cette atmosphère méridionale. Le vent se jouait dans ses cheveux, parmi lesquels un rayon plus vif faisait resplendir des fils d'or. Elle était assise sur un tertre, au milieu des ruines de Pomponia, cette cité romaine que viennent de retrouver les savants. Son père est un savant, je crois te l'avoir dit. Archéologue, numismate, géologue, antiquaire, collectionneur, mais un bon homme au fond, comme on en rencontre dans Hoffmann.

« Il allait et venait, dictant à sa fille quelque mémoire, tandis que, d'autre part, ses yeux cherchaient, furetaient parmi les excavations et les vieux pans de murs. A quelques pas de là, un homme, armé de la pioche et de la bêche, fouillait le sol.

« Tout à coup cet homme jette un cri, s'agenouille, se penche, regarde et cherche dans la terre remuée, parmi les décombres.

« D'un bond l'antiquaire l'a rejoint. D'une main fiévreuse il l'excite, il le seconde avec des cris d'impatience et de joie. Puis une grande clameur triomphante! Il vient de se redresser; il montre à sa fille quelques fragments de poterie, quelques médailles. Elle sourit, applaudit, demande à voir. Il accourt, dépose sur un quartier de roc sa précieuse trouvaille, et déjà commence à l'inventorier, à la classifier avec une béatitude doctorale:

« — Étrusque! c'était un vase étrusque! Il l'a brisé, ce maladroit, ce sacrilége! Quelle perte! Mais les morceaux en sont bons. Quant à son contenu, des anneaux très-oxydés, des monnaies de cuivre... un Galba! Je crois qu'ils sont très-rares, les Galba... Un Septime-Sévère... quelques vieux sous recouverts de scories et de rouille. Mais je les suppose gallo-romains... Où donc est ma loupe? Je l'aurai sans doute laissée dans mon cabinet... J'y cours, afin de mieux examiner. Attends-moi là, ma fille... Toi, l'homme à la pioche, continue, cherche, fouille, mais avec tous les égards que mérite une découverte aussi...

« L'antiquaire n'acheva pas: il venait de m'apercevoir.

« — Ah! vous voilà, monsieur Gilbert? C'est juste... j'avais oublié... pardon... Mon étude sur Pomponia... Puis un grand bonheur, une victoire!...

« — Je sais, dis-je, j'ai vu.

« — Alors vous m'excuserez... Je reviens dans un instant. Causez avec Armandine. Que diable! c'est elle aussi, c'est elle surtout que cela regarde... Je permets, je permets. Galba me réclame. A bientôt.

« Il s'éloigna, il s'enfuit, emportant son trésor dans la maisonnette qu'il habite *au bord de mer*, comme on dit là-bas.

« Cependant, à mon approche, Armandine n'a pu se défendre d'une certaine émotion. Elle s'est levée, m'adressant un salut amical. Mais pourquoi ces paupières baissées, pourquoi cet embarras, cette rougeur? Son père a donc parlé?

« Mon trouble égalait le sien. Je restais immobile. Je ne savais que dire.

« Fort heureusement *l'homme à la pioche* intervint: c'était un grand diable de Gitano, moitié mendiant, moitié saltimbanque; physionomie narquoise, effrontée: un Callot.

« Il s'était avancé vers Armandine. Il lui présentait la main toute grande ouverte.

« Voyant qu'elle ne le remarquait pas, pour attirer son attention, il fit entendre une sorte de ricanement grotesque. J'allais me fâcher; mais elle, d'un ton presque reconnaissant:

« — Bien, c'est bien. Revenez dans une heure. Je suis contente.

« En même temps elle lui mit dans la main quelques pièces blanches. Il empocha l'argent, puis il disparut, non sans avoir échangé avec la jeune fille un dernier regard d'intelligence.

« Que signifiait cette mystérieuse entente? Quel pouvait être ce secret?

« Armandine lut cette question dans mes yeux.

« — Monsieur Gilbert, dit-elle, une explication est devenue nécessaire entre nous. Asseyez-vous là, devant moi... Causons.

II

. . . .

« Il y eut un silence.

« Puis elle commença bravement, loyalement, me regardant bien en face:

« — Monsieur Gilbert, que demandiez-vous à mon père hier soir? que venez-vous me demander maintenant?

« — Votre main, répondis-je avec la même franchise. Mademoiselle Armandine, je vous aime!

« — Je le sais... et ne vous en veux pas. Cependant...

« Elle se tut, baissant de nouveau les yeux. Moi, je la regardais fixement, avec angoisse, en extase.

« Armandine, enfin, reprit la parole:

« — Ce qu'il faut aimer surtout, avant tout, c'est mon père.

« Et comme déjà je protestais du geste:

« — Laissez-moi achever. C'est un secret, c'est mon secret. Vous allez tout savoir, monsieur Gilbert, et ma confiance vous prouvera du moins mon estime. Si vous vous sentez le courage de vous associer à ma tâche, j'en serai heureuse. Sinon, il faudra me le dire et nous séparer. Ne vous engagez pas d'avance. Écoutez-moi d'abord, écoutez.

« Puis, après s'être un instant recueillie:

— Il y a de cela quatre ans, mon père, trouvant une

occasion favorable, quitta tout à coup le commerce qui l'avait enrichi. Il aspirait au repos, moins pour lui que pour ma mère, dont la santé s'altérait déjà. Pauvre mère! malgré tous nos soins, toutes nos prières, tous nos efforts pour la retenir ici-bas, elle reprit son vol vers le ciel, d'où elle était venue. Pardon, monsieur Gilbert, pardon : je ne puis songer à la mort de ma mère sans pleurer... encore... toujours... comme si c'était hier que je l'ai perdue!

« Elle s'arrêta de nouveau, suffoquée par les larmes qui ruisselaient sur son visage.

« Je m'excusai d'avoir réveillé ce douloureux souvenir.

« — Ma douleur, reprit-elle, ne fut rien auprès de celle de mon père. Il était fou de désespoir. Il faillit en mourir. Pour le sauver, le soigner, le consoler, il me fallut du calme et, j'ose le dire, de la force d'âme. Un jour, enfin, le médecin me dit :

« — Votre père vivra; mais ce n'est pas fini. A vous « de continuer notre œuvre. Il faut le traiter comme un « vieil enfant, distraire son chagrin, amuser sa vie. Il a « quitté trop tôt les affaires. L'oisiveté le tuerait. J'or- « donne une occupation, une passion qui le tienne sans « cesse en mouvement, qui lui fasse oublier. Laquelle? « Je ne sais. Mais vous avez l'instinct du cœur, made- « moiselle. Vous aimez votre père. Cherchez... vous « trouverez. »

« Il y avait dans notre voinage un antiquaire, un archéologue qui ne demandait que des prosélytes. J'avais remarqué que mon père lui prêtait une certaine attention. J'attirai chez nous ce voisin. J'excitai sa verve par des compliments. Je feignis un grand enthousiasme pour ses recherches, ses découvertes, ses espérances. Mon père se ranimait en nous écoutant. Pour me complaire, il visita quelques musées, il lut quelques livres. Dans nos environs, sur une propriété à nous, se trouvait, au dire de l'archéologue, un campement romain. Je proposai des fouilles. Il y consentit. Hélas! j'eus beau faire, on ne trouva rien... rien!

« Mon père retombait dans son abattement. Je désespérais... lorsqu'un jour, en allant faire réparer un bijou, j'aperçus chez le bijoutier, dans la montre, quelques débris, quelques vieux sous que couvrait une épaisse couche de rouille et de vert-de-gris. Une idée me vint : j'achetai tout cela, recommandant bien qu'on me gardât le secret sur mon emplette. Puis, vers le milieu de la nuit, tremblant de peur, mais toute fière de mon audace, je me glissai hors de la maison, je courus jusqu'aux fouilles, déjà presque abandonnées, et là, seule au milieu des ténèbres, armée d'une pioche, je creusai un trou, j'y cachai mes antiquailles, je les recouvris avec soin, avec art, de manière à ce qu'on ne pût rien soupçonner. Enfin, m'agenouillant, je priai Dieu de pardonner, de bénir mon stratagème.

« Le lendemain, mon père ne voulait pas venir. Il était tout découragé, tout alangui, tout triste : « Mais puis- « qu'on ne trouve rien, » disait-il. — Je répondis : « Es- « sayons encore... Qui sait?... Une dernière fois... Allons! » Il céda.

« Nous arrivons sur le terrain. Comme le cœur me battait! On creuse ici, là. Moi-même je dirigeais les travailleurs. Je leur désigne enfin le bon endroit. Le prétendu trésor est découvert : « Mon père! mon père! « mais voyez donc! Victoire! victoire! » Il relève la tête, il s'approche avec une précipitation qui me semble déjà d'un heureux augure : « Oui! oui! ce sont des bracelets « romains, des médailles romaines! » En les touchant, ses doigts ont frémi de plaisir. Une flamme a brillé dans son regard. Je remercie Dieu. J'ai trouvé le moyen. Mon père est sauvé!

« Nous allâmes bien vite consulter le voisin, le savant. Il mit ses lunettes et déclara solennellement que la trouvaille était de bon aloi. Il fallait faire un rapport à la Société archéologique du département.

« — A vous l'honneur! proposa mon père.

« — Non pas, s'il vous plaît! A vous-même. Et l'on « vous recevra par acclamation. Quel début!

« — Mais je n'ai pas l'habitude d'écrire. Je n'aime « pas écrire.

« — Votre fille vous servira de secrétaire. Vous dic- « terez.

« Excellent archéologue! Il allait au-devant de mes vœux. Il fallut bien que mon père s'y décidât. Ce fut notre premier rapport. Grand succès! La Société des antiquaires décida à l'unanimité que nos vieux sous étaient des monnaies romaines, que notre butte était un campement romain. Un campement de Jules César, s'il vous plaît! Le rapport le prouvait d'une façon triomphante. Le rapporteur fut reçu membre de la Société, puis questeur, vice-président, président, président à vie... tous les honneurs!

« Il est vrai que nous avons fait encore de bien belles découvertes! Dans une autre propriété, des haches celtiques : il y avait là un village celte; c'est démontré, tous les savants l'ont reconnu, l'enseignent. Ah! si l'on savait que nos fameuses haches et nos flèches obliques, à ailerons,.. que sais-je encore? provenaient tout simplement de Paris, d'un magasin de bric-à-brac, d'où notre bon vieux curé me les rapporta mystérieusement dans un pli de sa soutane. J'avais bien dû lui confesser mon pieux mensonge, et, pour mieux m'absoudre, il s'était fait mon complice.

« Ne croyez pas que je plaisante au moins, monsieur Gilbert. Si parfois j'ai ri sous cape, si quelque peu de malice me revient avec ces souvenirs, c'est que je pense à leur résultat, c'est que je vois mon père renaître, s'intéresser, se passionner, sans cesse aller et venir, chercher, trouver, lire, apprendre. Et puis les grandes réunions départementales, régionales, nationales, internationales et tout ce qui s'ensuit. Les congrès! les députations! les voyages! Bref, une perpétuelle activité de corps comme d'esprit... l'ordonnance du docteur.

« Mais ce n'a pas toujours été sans peine. Nous avons eu des refroidissements. De nouvelles surexcitations sont devenues nécessaires. Aujourd'hui les elzévirs et demain les fossiles. Vous n'avez pas lu nos grands travaux sur le Mégalosaure? Mon père vous a-t-il montré le métatarse de son homme antédiluvien, *homo antediluvianis?* Oh! n'allez pas croire que je me moque de de lui, pauvre père! Je suis heureuse de le voir heureux... voilà tout. D'ailleurs, les académies l'honorent. C'est un des plus illustres antiquaires français. Sachez-le, cependant, il y a bien des antiquités qui se fabriquent de nos jours rue Saint-Denis. J'ai mes fournisseurs!

« Que voulez-vous? d'autres ont la toilette; moi, ma grande coquetterie, c'est la gloire, c'est la joie, c'est la santé de mon père. Toutes mes économies y passent. Lorsque ma bourse de jeune fille est à sec, je puise dans mon imagination... j'invente.

« Oh! d'assez jolies inventions. Une surtout : à cette heure, elle fait grand bruit; personne n'en sait le fin

mot. Je vais vous le dire, à vous, monsieur Gilbert. Notre vieux curé n'est plus; si vous ne devenez pas mon mari, vous resterez au moins mon ami : il me faut un autre complice.

« C'était l'an dernier. Mon père chassait : je lui ai fait aussi aimer la chasse. Il ne tue jamais rien; mais l'exercice! D'ailleurs, je l'accompagne et nous causons.

« Ce jour-là, grande chaleur. Nous nous reposions à l'ombre, sur la lisière du bois. Devant nous, une grande plaine, où l'herbe est maigre et rare. En revanche, beaucoup de cailloux, surtout de ceux qu'on appelle vulgairement *pierres à fusil.* Je venais d'en ramasser un. J'en admirais la couleur, la transparence, en regardant le soleil à travers. Sa forme était bizarre, ses bords tout ébréchés. Je crus y voir comme un profil humain. Vous savez, l'imagination aidant, on retrouve ces images-là partout, jusque dans les nuages. Mais j'avais pensé tout haut. Mon père, à son tour, prit le silex et l'examina.

« — Effectivement. Mais est-ce bien l'effet du hasard? Ne serait-ce pas un travail exécuté de main d'homme?... une sorte de portrait rustique... et primitif?... un camée celtique!...

« Nous étions précisément dans les environs du village celte. Je dressai l'oreille et j'ouvris les yeux. Dam! pour entretenir le feu sacré de la science, il faut parfois du nouveau. Quant à moi, tous les moyens me sont bons.

« Prenant la balle au bond, je répondis :

« — Vous avez raison, mon père. Qui sait? nous venons peut-être de retrouver la trace d'un art sauvage. Tenez, tenez! en voici un second... on y retrouve le type breton... Et notez bien que ce n'est pas là une arête accidentelle... Regardez là... là, sur ce bord... Ne dirait-on pas la trace d'un outil?... Oui, oui, c'est un outil. Quelle découverte!

« Mon père suivait toutes mes indications, s'animant, s'enthousiasmant.

« Nous nous étions levés; nous cherchâmes çà et là d'autres cailloux, d'autres dentelures qui voulussent bien corroborer le futur système.

« Il allait d'un côté, moi de l'autre. Un certain intervalle nous sépara bientôt. J'atteignis une haie ou, pour mieux dire, une lande de joncs et de bruyères, d'où s'élevaient quelques bêlements, le refrain d'une vieille chanson... Des moutons, un berger, le père Jacques, que je connaissais bien.

« C'est un grand vieillard aux haillons pittoresques, à la mine sarcastique. Il passe pour sorcier. Ses horoscopes se payent en tabac : un fumeur éternel. Du reste, la discrétion même.

« Pour allumer sa pipe, il battait le briquet. Sous l'amadou, une pierre à fusil dans laquelle, à chaque étincelle, une nouvelle brèche; puis il rejeta le caillou derrière lui. Je m'empressai de le ramasser.

« C'était un superbe portrait celtique. Quelle désillusion! Patatras! adieu toute ma théorie!

« Mais non! au contraire! puisque j'avais trouvé la fabrique, c'était une raison de plus pour en écouler les produits. J'abordai résolûment le vieux berger :

« — Père Jacques, combien tailladez-vous de ces cail-
« loux-là par jour?

— Mais, mademoiselle, autant que je fume de pipes.

« — Combien fumez-vous de pipes, père Jacques?

« — On ne compte pas avec ses amis.

« — Vous êtes des miens, n'est-ce pas?

« — A la vie, à la mort.

« — Je ne vous en demande pas tant.

« — Que me demandez-vous?

« — Beaucoup de cailloux ayant de ces entailles-là...
« Ils n'en vaudraient que mieux s'ils avaient une appa-
« rence de figure humaine.

« — Rien de plus facile : un coup pour le front, un
« pour le nez, un pour la bouche, un pour le menton.
« Est-ce ça?

« — Parfait.

« En deux tours de main, aussi vite qu'en paroles, il venait de réussir un chef-d'œuvre.

« — Combien vous en faut-il, mademoiselle?

« — Autant qu'il sera possible. Voici pour votre
« tabac.

« — Un louis d'or! On vous en fournira des bois-
« seaux. Mais où faudra-t-il les mettre?... à la butte aux
« Cosaques?

« — Ah! père Jacques, père Jacques! Vous savez
« bien que c'est un campement romain.

« Il se prit à rire, de ce rire silencieux que Fenimore Cooper a placé sur les lèvres de son vieux trappeur Bas-de-Cuir.

« J'avais oublié de vous le dire, monsieur Gilbert, le père Jacques connaît mon secret. Parfois même il m'aide un peu. On ne lui cache rien; il ne dit rien. C'est tout bénéfice.

« Quant à notre campement romain, entre nous, je crois que les alliés y furent pour quelque chose en 1814 ou 1815. J'ordonnai au père Jacques d'éparpiller mes silex dans les alentours du fameux village celtique.

« — Ah! oui, oui, la Grand' Garenne!

« Et le père Jacques eut une seconde grimace, encore plus gouailleuse que la première.

« Je ne vous garantis pas que mes anciens Celtes n'aient été tout simplement des lapins.

« Dès le lendemain, mon vieux pâtre se mit à travailler en conscience.

« Partout nous trouvions des silex à profils humains. Nous les ramassions à pleines poches, nous les emmagasinions par hectolitres. J'en ai expédié à toutes les sociétés archéologiques de France, voire même à l'étranger... Oui, oui! l'exportation!

« Car, je ne sais trop si je dois m'en vanter, notre nouveau système a fait un bruit de tous les diables. C'est en quelque sorte une révolution scientifique. Tout d'abord, à la lecture du rapport, grand étonnement! acclamations universelles! Puis quelques doutes se manifestèrent. Un mauvais plaisant traita notre système de photo-sculpture antédiluvienne. D'autres, plus sérieusement, contestèrent, discutèrent. Ce qu'on a prononcé de discours, ce qu'on a imprimé de brochures à propos des cailloux du père Jacques, c'est incroyable. Généralement, les Français se sont prononcés pour la négative; mais les Allemands sont convaincus. Ces bons Allemands! je les aime!

« Gardons-nous de plaisanter, cependant. Vers cette époque, ayant rencontré le médecin :

« — A la bonne heure! me dit-il. Votre père com-
« mençait à m'inquiéter; je craignais une rechute. Cette
« découverte, c'est pour lui vingt années de plus! »

« Oh! mes cailloux! que je vous remercie, que je vous bénis!

III

« Après une courte pause, Armandine reprit ainsi sa touchante confidence :

« —Vous vous imaginez peut-être que tout cela suffit? Non. Si mon cher malade s'accoquinait à une même idée, en un même endroit, le danger reviendrait. A la première menace, notre médecin me fait un signe. D'ailleurs, je m'y connais bien maintenant. Je devine lorsqu'il faut une nouvelle distraction, plus de mouvement, un voyage. Quant au prétexte, est-ce que ma santé n'est pas là? On vous a peut-être dit que j'étais souffrante. N'en croyez rien, je me porte à merveille. Nonobstant, l'été dernier, je me suis fait ordonner les bains de mer, et nous sommes allés à Karnac : il y a les pierres druidiques. Cet hiver, il m'a fallu le Midi. J'ai choisi Hyères, parce qu'à Hyères il y a Pomponia.

« Voici le printemps. Où irons-nous? Que trouverai-je? Je n'en sais rien encore ; mais je trouverai quelque chose.

« Ainsi de suite, encore, toujours! je dois, je veux continuer mon œuvre.

« Comprenez-vous maintenant, monsieur Gilbert? Je ne puis guère me marier. Quel mari voudrait s'associer à tant de vigilance, à tant de ruses, à tant d'archéologie?

« Qui m'aimerait assez pour aimer mon père comme je l'aime, pour devenir son fils au même point que je suis sa fille?

« Ne m'interrompez pas, je vous en prie. Réfléchissez. C'est effrayant.

« Je me suis vouée tout entière. Je ne m'appartiens plus. Est-ce que j'aurais le temps d'être épouse ! Est-ce que j'aurais le temps d'être mère ! Mon enfant, c'est lui, c'est mon père !

« D'ailleurs, il y a des tâches qui vieillissent, voyez-vous, M. Gilbert. Oui, oui. Je sais bien que je n'ai guère plus de vingt ans, mais je suis vieille, parole d'honneur !

« Et la preuve en est que je ne trouve plus rien de nouveau. Vous l'avez vu tout à l'heure ; je recommençais la scène du campement romain. Je me répète, je rabâche.

« Vous voyez bien qu'il ne faut plus songer à moi, monsieur Gilbert. Partez, oubliez ! vous trouverez une femme qui vaudra mieux que moi, qui sera plus digne de vous. Soyez heureux !

« Moi, je suis heureuse ainsi.

« Vous ne sauriez croire quelle bonne et douce joie vous donne un devoir accompli, un petit sacrifice accepté franchement, gaiement. Mon père est si bon ! Il m'aime tant ! il aimait tant ma mère ! Et je l'abandonnerais ! Non, non, Gilbert... Adieu !

IV

« Armandine s'était levée ; elle me tendait la main.

« Sur son frais et charmant visage, un air résolu, de la bravoure, de l'enjouement. C'en était trop pour croire à la sincérité de son indifférence. Dans le sourire même, une sorte de contraction fiévreuse. Dans ses yeux, des larmes contenues. Elle était pâle, son sein palpitait. Elle me regrettait, c'était évident. Elle m'aimait !

« — Mademoiselle, lui répondis-je, je n'accepte pas cet adieu. Nous nous reverrons bientôt. Votre père m'a promis de s'arrêter chez nous, d'y passer quelques jours. Ne l'en détournez pas, sinon pour moi, du moins pour vous-même. Là, je vous promets de donner un nouvel aliment à son intelligence, à sa générosité. Vous avez distrait l'esprit, moi j'occuperai le cœur.

« — Comment ?

« — C'est mon secret. Il se révélera de lui-même, là-bas. Venez, vous verrez. Je réponds de réussir, et que vous me jugerez digne d'être son fils. A bientôt !

« Et je m'éloignai, la laissant toute surprise, la curiosité dans les yeux, l'espérance dans le sourire. »

V

Cette lettre de mon ami Gilbert m'intrigua vivement. Je voulus savoir quel était son dessein, quel serait le sort de son amour. C'est un garçon que j'aime beaucoup. Je l'estime encore davantage. De sérieuses études l'ont fortement trempé. Un mathématicien, un élève de l'École centrale. Rude et laborieuse carrière, où peu de temps reste pour le plaisir. Il faut être ingénieur, et le plus tôt sera le mieux. Arrière l'estaminet, les amourettes d'étudiant, les folies de jeunesse ! On ne veille que pour le travail, on ne discute que sur des chiffres, on ne se passionne que pour des idées, on ne rêve qu'à l'avenir. Aussi, des cerveaux sains, des cœurs conservant toutes leurs illusions, des jeunes hommes vraiment hommes et vraiment jeunes.

A peine Gilbert venait-il d'obtenir le diplôme, que son père mourut, lui laissant l'administration, la responsabilité d'un immense établissement industriel.

Il vint s'établir à ***. Je ne dirai ni le nom, ni même la contrée ; c'est à cette condition seulement qu'il m'est permis d'écrire cette véritable histoire.

J'arrivai à l'usine presqu'en même temps qu'Armandine et son père.

Le bonhomme Duchemin, — c'est le père d'Armandine, — fut tout émerveillé de ce spectacle nouveau pour lui.

Sans en rien laisser paraître, Gilbert l'examinait attentivement.

En réalité, c'est fort curieux. Des ateliers énormes où siffle et bourdonne incessamment la vapeur ; de hautes cheminées projetant dans les airs, celles-ci de la fumée, celles-là de la flamme ; toutes sortes de machines en mouvement ; sous les hangars, dans les vastes cours, des montagnes de houille ou de fer, des wagons sur leurs rails, des charrettes, des chevaux, des hommes. L'usine emploie de douze à quinze cents ouvriers. Une fourmillière, une ruche.

— C'est fantastique ! c'est superbe ! admirait le bonhomme Duchemin. Il faut bien le reconnaître, rien de semblable dans l'antiquité. Je remarque beaucoup de choses qui me semblent très-intéressantes, mais que je ne comprends pas bien. Je désirerais les comprendre.

— On vous les expliquera, répondit courtoisement le jeune ingénieur. Mais ce qui vous captive surtout, monsieur Duchemin, c'est le passé.

— Eh ! eh ! je ne fais pas fi du présent. Mais le passé, c'est si vaste.

— Moins cependant que l'avenir. C'est l'infini. Pas de limites !

— Tiens ! c'est vrai, reconnut le bonhomme.

Armandine et Gilbert échangèrent un regard.

L'archéologue s'en aperçut. Prompt à défendre ses chères études :

— Oui, reprit-il, mais dans le passé, que de choses mortes !

L'ingénieur riposta :

— Que de choses vivantes dans le présent ! Dans l'avenir, que de choses à naître !

— Tout me semble parfait, conclut le bonhomme.

En ce moment même, un grand bruit de sabots, des cris, des rires firent explosion dans la cour.

— Ce sont, expliqua Gilbert, les enfants qui sortent du travail.

— Ah ! ah ! les enfants travaillent ?... Déjà !... si jeunes !... En voici un là-bas qui ne doit pas avoir dix ans. Combien d'heures travaillent-ils par jour ?

— Huit heures, c'est la loi.

— Diable ! il ne leur reste guère de temps pour aller à l'école.

— Oh ! ce n'est pas ça qui les embarrasse ici. Nous sommes isolés, nous n'avons pas d'école.

— Pas d'école ! Pauvres petits !

On sonna pour le dîner.

Le café fut servi sur une terrasse d'où l'on dominait l'usine et ses alentours.

La nuit arrivait. C'était un samedi, jour de paye.

Les ouvriers sortaient en tumulte. Vers la droite, quelques sombres baraques dans lesquelles, pour la plupart, ils logeaient ; à gauche, de vives lumières. Presque tous, comme attirés par une sorte de charme, ils se dirigeaient de ce côté.

— Qu'est-ce que cela? demanda le père d'Armandine.

— Les cabarets. Si nous n'avons pas d'école, nous avons des cabarets. C'est là l'ennemi... l'ennemi qu'il faudrait combattre avec énergie, sans pitié. Par malheur, le temps me manque. Tenez ! tenez ! voyez-vous là-bas, sur le chemin, ces ombres, ces femmes qui s'attaquent à leurs maris, qui cherchent à les ramener vers la maison. Il y a là les enfants, le foyer, le devoir, la raison, le bonheur. Mais non ! non ! Le cabaret l'emporte. Les malheureuses, repoussées, brutalisées, s'en retournent tristement au logis. Les hommes s'en vont boire. Ils boivent une partie de la nuit, toute la journée du dimanche et peut-être encore celle du lundi. Ils boivent la moitié, les trois quarts de leur argent. Que deviendra la famille durant le reste de la semaine ? A peine du pain, des guenilles, la misère ! Et s'il survient une maladie, — il en survient toujours à la suite du dénûment et de la débauche, — alors plus rien pour se soigner, se rétablir... c'est l'étiolement, c'est la mort ! Et tout cela, par le cabaret !... Mais, pardon ! je vous dis là des choses tristes et qui n'ont aucun rapport avec l'archéologie...

— Il faut les dire, ces choses-là ! interrompit vertement le bonhomme Duchemin. Il faut s'en occuper sérieusement et courageusement, combattre le mal et lui substituer le bien... mais comment ?

Regardant tour à tour Armandine et son père, l'ingénieur répondit :

— Ah ! voilà le problème. On peut le résoudre peut-être, on y travaille déjà en maint endroit, comme pour donner l'exemple. Par malheur, je suis seul ici, trop absorbé, trop jeune ; mon pauvre père n'a pu que fonder le côté matériel de cet immense établissement. Et encore, il a succombé à la peine. Reste tout le perfectionnement moral. Ma mère y songe, mais que peut une femme ? C'est dommage pourtant. Il y aurait un moyen de conjurer tant de malheurs.

— Lequel ?

— Moraliser le père, instruire l'enfant. Relever la femme, et par la femme, le mari. Rendre la maison attrayante afin qu'elle puisse lutter avec avantage contre le cabaret. Reconquérir l'ouvrier par l'épargne, par la propriété, par le retour à la vie de famille. Tenez, ma mère lisait l'autre jour un livre qui traite de toutes ces questions-là. C'est l'œuvre d'un grand esprit, c'est l'œuvre d'un grand cœur. Demandez ce livre à ma mère et lisez-le.

Le père d'Armandine n'eut garde d'y manquer.

Sur la couverture il y avait écrit :

L'OUVRIÈRE,

PAR

JULES SIMON.

Pour en commencer plus tôt la lecture, l'archéologue se hâta de regagner sa chambre.

Sa fille le suivait.

Au bas de l'escalier, tenant une lampe, Gilbert.

Armandine se retourna vers lui, rapidement, à voix basse :

— Merci ! dit-elle, et courage !

VI

Une heure plus tard, je me promenais avec Gilbert.

Jamais encore je ne lui avais vu tant d'entrain, tant de gaieté.

— Mais, qu'as-tu donc ? lui demandai-je.

— Moi... un excellent cigare, me répondit-il.

Et toujours son regard se portait sur certaine fenêtre éclairée.

C'était là que logeaient ses hôtes.

Cette lumière brilla fort avant dans la nuit.

Le bonhomme Duchemin lisait, lisait toujours.

Le lendemain son visage était épanoui, ses yeux étincelaient ; une sorte de généreuse impatience rajeunissait tout son être.

— Mais, dit-il à Gilbert, que me parlez-vous de chercher un problème ! Il est trouvé. Tout est là, dans ce livre ! la crèche ! la salle d'asile ! l'école ! et non pas seulement pour les enfants, mais encore pour les adultes. Oui ! oui ! je sais, pas même de local. Mais, que diable ! on accommode un hangar quelconque... Et s'il le faut, morbleu ! je ferai la classe.

— Vous, monsieur Duchemin ! et vos travaux, les collections, le passé...

— Le passé a le temps d'attendre ! Il est mort. *Requiescat!* Il n'y a plus péril en la demeure. Mais ici, pas une minute à perdre. Je déclare la patrie en danger. Urgence ! Vous n'avez pas le temps, soit ! mais je suis là, corbleu ! Oh ! oh ! oh ! vous ne me connaissez pas ! Lorsque j'entre en campagne, lorsque je me passionne, il faut que ça marche, à l'instant même, toujours ! Et je ne m'en porte pas plus mal. N'est-ce pas, Armandine ?

— Oui, oui, mon père ! balbutia-t-elle, en regardant Gilbert, en ayant peine à retenir des larmes de joie.

Son père était lancé. Il poursuivit :

— Ah ! vous ne sauriez croire combien ce livre m'a remué. Là, vrai ! je suis plus content que le jour où j'ai retrouvé le maxillaire supérieur du rhinocéros à narines cloisonnées. Guerre au cabaret ! Pour le couler bas, réforme du logement de l'ouvrier. A chaque famille sa maisonnette. Une maisonnette attrayante ! Un jardin ! Il paraît que les jardins de Sedan ont fait merveille. Exemple à suivre ! J'irai voir les jardins de Sedan. Mais il faut que nos ouvriers aient l'espoir, l'assurance de devenir propriétaires, avec le temps, par le

travail et par l'épargne. J'irai à Mulhouse, j'irai demander aux Kœclin et aux Dolfus comment ils s'y sont pris pour fonder leur cité modèle. En voilà des hommes! J'aperçois là-bas des terrains en friche, ce sera l'emplacement. Quant aux capitaux, je les avance, et sans intérêts. Mais il y aura une maison de patronage comme à Nancy, des fourneaux économiques comme à Grenoble, un magasin de denrées à prix de revient comme à Saint-Quentin, etc., etc... J'irai à Saint-Quentin, à Grenoble, à Nancy, partout où peut s'étudier une amélioration nouvelle. Ah! ah! c'est que je ne comprends pas les choses à demi, moi! Je veux ici quelque chose de tout à fait perfectionné. Une bibliothèque, des bains, un gymnase, un orphéon, tout ce qui moralise! Des divertissements, mais des mœurs! Tout le monde joyeux! tout le monde heureux! hormis les cabaretiers. Plus de cabaretiers! plus de cabarets! La maison, la famille! Quand par malheur elle manquera, pension pour les veuves, adoption des orphelins, refuge pour les vieillards! que sais-je encore, moi! J'entends et je prétends qu'on vienne prendre modèle sur nous. Laissez, laissez-moi faire, et dans dix ans vous m'en direz des nouvelles. Grande tâche, rude tâche, et qui me donnera bien du mal, mais aussi bien de la joie! Je m'y consacre, et les affaires n'en iront pas plus mal, au contraire. L'industrie ne peut que gagner à la morale!

Armandine put enfin placer un mot.

— Dix ans! s'écria-t-elle. Mais pendant ce temps-là, moi, que deviendrai-je, mon père?

— Toi, tu resteras près de ton mari. Est-ce que vous ne voulez plus être mon gendre, monsieur Gilbert?

— Votre gendre, non pas... votre fils!

Il y eut entre eux une franche accolade. Puis Armandine mit sa petite main dans celle de son fiancé, en lui disant :

— J'ai confiance.

VII

Aujourd'hui l'usine de Gilbert est une des gloires industrielles de la France.

Tout y respire l'aisance, le contentement, la dignité, la moralité, l'épanouissement de l'intelligence et du cœur. Établissements publics, maisons, jardins, tout est charmant. Plus de cabarets. On ne s'en amuse pas moins. Il y a des concerts, maintes fêtes, parfois même des bals où dansent gaiement les garçons et les fillettes, en attendant qu'ils fassent à leur tour de bons maris, d'excellentes ménagères. L'exemple du bonheur est là, donné par leurs familles.

Quant aux jeunes enfants, ils sont tous aussi proprets, aussi coquets que les enfants mêmes de Gilbert et d'Armandine.

Il est vrai que le bonhomme Duchemin est toujours là, surveillant, activant, perfectionnant toutes les améliorations, anciennes ou nouvelles. Quelle activité! quelle sérénité! quelle santé! mais aussi que d'occupations! que de passion! la sainte passion du bien. C'en est au point que, pour s'adonner entièrement à l'œuvre de l'avenir, il a rompu avec celle du passé, avec l'archéologie, la numismatique, etc., etc. Eh! mon Dieu, oui. Brûlant ses vaisseaux, ne l'a-t-on pas vu donner au musée de sa ville natale toutes ses collections, voire même les silex à profils celtiques, voire même le maxillaire à narines cloisonnées du grand mégalosaure!

CH. DESLYS.

PARIS ANCIEN ET NOUVEAU.

LES BUTTES-CHAUMONT.

Les Buttes-Chaumont ne sont parisiennes que depuis peu d'années. Jusqu'au 1er janvier 1860, elles faisaient partie de la banlieue qui fut alors annexée; mais, dans cette banlieue même, elles formaient comme un désert inculte et sauvage, à peine fréquenté par les populations riveraines. Or, limitées qu'elles étaient alors par les anciennes barrières de la Chopinette et du Combat, au sud, par les fortifications, au nord, elles avaient pour voisins immédiats les habitants de Belleville et de la Villette.

Dans ce pays, alors éloigné comme la province, on parlait toutefois, plus qu'ailleurs, de la défense de Paris en mars 1814, défense qui concentra ses efforts sur ce seul point et à la barrière de Clichy. Certains épisodes de ces chaudes journées y sont, maintenant encore, fort vivaces. Et dans plusieurs boutiques ou cabarets, assez rares, il faut le dire, de ces rues aujourd'hui si remaniées, on rencontre parfois de hautes et larges lithographies de l'époque, plus louables de pensée que d'exécution, qui représentent des sujets « héroïques », tels que le *Vaillant hussard* et le *Dragon intrépide* (1).

En dehors de ces glorieuses pages d'une funeste histoire, les Buttes-Chaumont ne rappelaient que des carrières de plâtre, qui ont été fructueusement exploitées jusque dans ces derniers temps (1), le lugubre souvenir des charniers de Montfaucon (2), jadis situés tout près de

(1) L'une d'elles, publiée par Langlumé, est accompagnée de cette légende, rédigée avec plus de patriotisme que d'orthographe : 3 FRANÇAIS CONTRE 15. *Le 30 mars 1814, jour de la bataille de Paris, livrée sur les Buttes Saint-Chaumont, un major de dragon et son adjudant-major, suivis d'un trompette, allant en reconnaissance à la pointe du jour, sont attaqués par un gros d'officiers et cavaliers russes de toutes armes dans la pleine des Vertus, au bords du canal de l'Ourcq. Ces 3 braves, sans s'effrayer du nombre de leurs ennemis, font mordre la poussière à 8 d'entr'eux, forcent les autres à prendre la fuite, et continuent ensuite leur reconnaissance, quoique atteint tous trois de blessures légères.*

(1) Les trois carrières principales portaient les noms de Butte-Chaumont, d'Amérique, du Centre, qui sont restés à des rues voisines, et produisaient chacune, en moyenne, 50,000 mètres cubes, soit 150,000 mètres cubes de plâtre par année. Près de huit cents ouvriers étaient occupés par leur exploitation, et l'on y avait joint, peu à peu, celle de l'argile, de la marne, de la chaux et des briques. La ligne de ceinture avait donné le premier coup de pioche étranger dans les carrières ; les travaux du parc ont amené leur suppression à peu près complète.

(2) « Entre la rue des Morts et la rue des Buttes-Saint-Chaumont s'élevait autrefois le fameux gibet de Montfaucon. C'était une masse de cinq à six mètres de haut, composée de dix ou douze assises de gros quartiers de pierres brutes bien liées, formant une plate-forme carrée. On montait à cette plate-forme par une large rampe de pierre, dont l'entrée était fermée par une porte solide. Sur les trois côtés de cette plate-forme s'élevaient seize piliers carrés en pierre de taille, unis entre eux à

là, et l'idée de montagnes accessibles seulement aux vents glacés du nord.

A peine devenues parisiennes, elles ont aussitôt changé de physionomie, d'aspect et presque de nature. Il avait été question de faire sur la butte Montmartre un jardin anglais à triple étage, ayant, dit M. Victor Fournel, «le ciel pour horizon, la grande ville à ses pieds pour panorama, et dont les plateaux superposés communiqueraient les uns avec les autres par des escaliers monumentaux, disposés en fer à cheval.» Tout bien considéré, lorsque les devis alignèrent des chiffres imprévus, la Ville déplaça son projet, et les Buttes-Chaumont héritèrent de ces «embellissements.» Dès 1865, une ou plutôt plusieurs légions d'ouvriers tracèrent les



Les Buttes-Chaumont. Dessin de Delannoy (1).

premiers jalons de la promenade annoncée, comblant par ici, nivelant par là, exécutant une suite de travaux non moins compliqués que ceux des lignes de chemin de fer les plus rocheuses et les plus ardues (2).

moitié de leur hauteur et à leur sommet par de doubles poutres de bois, qui s'enclavaient dans leurs chaperons et supportaient des chaînes de fer destinées à suspendre les condamnés. De longues échelles, perpétuellement dressées le long de ces piliers, servaient à monter les patients au gibet; au centre de la masse qui supportait les piliers, il y avait une cave qui servait de charnier pour les cadavres des suppliciés; ils restaient là jusqu'à consomption entière. Pendant les temps de troubles, notamment sous Charles IX, on y voyait se balancer ordinairement cinquante à soixante cadavres. Un peu en avant du gibet s'élevait une croix, au pied de laquelle les cordeliers confessaient pour la dernière fois les condamnés.» (*Histoire de Paris*, d'Aug. Challamel.)

L'enclos des fourches patibulaires fut démoli en 1790; ce qui restait de l'ancien gibet avait été transporté, dès 1761, derrière La Villette.

Des tours de Notre-Dame, Victor Hugo signale, au quinzième siècle, «au couronnement d'une hauteur accroupie sur des plaines désertes, une espèce d'édifice qui ressemblait de loin à une colonnade en ruine, debout sur un soubassement déchaussé. Ce n'était ni un Parthénon ni un temple de Jupiter olympien, c'était Montfaucon.» (*Notre-Dame de Paris.*)

(1) En rapprochant cette gravure et celle de la page suivante, on obtient le panorama des Buttes-Chaumont avec leur entier développement.

(2) Ces travaux ont été dirigés, comme jadis ceux du bois de Boulogne, et maintenant ceux de la place du Roi-de-Rome et du Luxembourg, par M. Alphand, l'ingénieur en chef des plan-

En quelques mois, les Buttes-Chaumont sont devenues une riche et luxuriante promenade, un des squares les plus grandioses à la fois et les plus pittoresques de Paris, grâce à son étendue, qui est de vingt-deux hectares, et grâce à son coup d'œil, qui est le panorama de tout Paris se déroulant à ses pieds.

Le parc affecte la forme d'un triangle curviligne, limité au nord par la rue de Crimée, à l'ouest par la rue d'Allemagne, au sud et à l'est par la rue ou plutôt le boulevard de Puebla, qui décrit de longues courbes et doit se prolonger, dans un temps donné, jusque dans les régions de Charonne et de Reuilly. Pour remuer cet immense espace, il a fallu, outre les ouvriers et la main de l'homme, le secours de puissantes machines à vapeur.



Les Buttes-Chaumont. Dessin de Delannoy.

En même temps, les arbres et les fleurs ont été plantés sur tous les points, le gazon semé partout, c'est-à-dire sur des hauteurs tout étonnées de cette transformation.

Le système adopté pour le parc est celui des jardins anglais, avec allées irrégulières, pentes adoucies, détours multipliés et diverses constructions du genre suisse, pavillons, chalets, rochers artificiels, cascades, destinées à la surprise et au repos des promeneurs. Un lac complète toutes ces fantaisies, lac dominé par un promontoire, couronné lui-même par un petit temple qui ne rappelle que de fort loin le célèbre temple de la Sibylle, voisin des gigantesques cascades de Tivoli.

Un pont suspendu, de soixante-quatre mètres, jeté au-dessus du lac, réunit à la terre ferme les rochers qui supportent le temple et qui recouvrent deux grottes spacieuses, tapissées de stalactites et de stalagmites « imitées à faire illusion. »

Mieux que ces lignes, du reste, le double et fidèle dessin de M. Delannoy, joint à cet article, fera comprendre la silhouette et l'ensemble de ces merveilles, qui viennent enfin d'être complétement terminées et ouvertes au public le 1er avril 1867.

EDMOND RENAUDIN.

tations et promenades de la Ville. Il a eu ici, pour adjoint à la surveillance des travaux, M. Pâris.

PORTRAITS CONTEMPORAINS.

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN (1).

Le roman qui suivit était un récit de longue haleine, à savoir : *le Marquis de Pontanges*. Par l'étrangeté de la fable, par le nombre et la variété des personnages, par l'intime émotion du discours se recommandait le nouveau livre. On y trouve un écrivain en grand progrès. Le style a pris de l'ampleur. En même temps l'observation féconde et la malice ingénieuse accomplissent, chemin faisant, leur tâche innocente. Que de beaux portraits pris dans le vif de la société parisienne! Il est fâcheux seulement que, trop occupée de voir les hommes et de les juger, la jeune femme oublie à plaisir les plus doux aspects de la nature. A peine elle entrevoit la prairie et le ruisseau; à peine si, du sommet de la montagne, elle contemple au loin le vaste horizon. « Ah! s'écriait le Tasse, avec un beau geste, voilà mon poëme! » Ce poëme était contenu dans l'espace qui s'arrêtait aux flots bleus de la Méditerranée et que recouvrait un ciel d'azur. Mme Emile de Girardin, sitôt qu'elle était dans un salon bien peuplé de jeunes gens, de jeunes dames, de vieillards honorés : « Holà! se disait-elle, voilà mon roman! » Plus tard elle dira : « Voilà ma comédie! » Elle n'en savait pas d'autre; elle n'avait pas d'autre horizon que ces quatre murailles ornées de douze fauteuils. Elle était vraiment Parisienne en toute chose, à toute occasion, à tout propos. Son marquis de Pontanges est un mythe; il n'a jamais vécu. Mais la marquise, en revanche, est une adorable créature. Mme de Girardin se plaisait à ces portraits d'une idéale perfection, sans oublier cependant, comme une autre femme également célèbre, l'attention, j'ai presque dit le respect que doit un sage romancier à la partie active et superbe du genre humain. L'homme autant que la femme, en effet, contribue à la vraisemblance, à la vérité de la comédie et du roman. On retrouve dans *Marguerite, ou les deux amours*, des portraits tracés de main de maître et d'un trait tout viril : « Comme tous les mauvais sujets, M. de la Fresnaye était très-prude. Les mauvais sujets ont, en général, une grande austérité de principes; ils ne reconnaissent que la vertu absolue; pour eux, il n'y a guère que deux catégories de femmes : les Cléopâtres et les Octavies, c'est-à-dire les femmes qui aiment tout le monde et celles qui n'aiment personne; les femmes dont on parle toujours et celles dont on ne parle jamais... Pour leurs sœurs, ils se montrent d'une sévérité farouche; ils les surveillent, ils les espionnent, ils les enfermeraient volontiers... et dans les sermons qu'ils leur adressent, ils trouvent, pour flétrir l'inconduite des femmes du monde, des expressions de mépris et d'opprobre qu'envierait un prédicateur tonnant... » C'est là, vraiment, une heureuse façon d'écrire. Enfin, rien n'égalait cette légèreté de la plume et du bel esprit. Pour tout dire, elle avait le vrai charme, ajoutez le véritable accent de toute chose. Un jour que les enfants l'entouraient (elle adorait les enfants; le grand chagrin de sa vie, hélas! fut de n'en pas avoir), elle se mit, les voyant attentifs à sa parole, à leur raconter de belles histoires qu'elle improvisait au gré de l'heure présente; et si l'histoire était bien écoutée et laissait sa trace en ces jeunes esprits, elle l'écrivait le lendemain, sinon le vent emportait le futile récit. On a composé plus tard un gros tome avec ces historiettes que liront, d'âge en âge, les générations pacifiques.

Toutefois, nous l'avons déjà dit, les vrais sentiers de notre aimable écrivain étaient encore à découvrir. Elle était calme au milieu des plus violentes passions de la politique et de la littérature. A la fin, peu à peu, elle se sentit gagnée aux luttes de chaque jour, et, courageuse, elle en voulut sa part. Son jeune époux était l'un des combattants les plus acharnés et les plus convaincus de ces rudes journées. D'une main pleine de fièvre et d'éclairs, il agitait mille questions brûlantes, faisant face à mille assaillants. Intrépide à la réplique, intrépide à l'attaque, il se défendait comme il était attaqué. Sa vaillante femme était là, qui le suivait de l'âme et du regard. Découragé, elle lui rendait le courage, et désespéré, l'espérance. Elle était de moitié dans ce labeur de toutes les nuits, de tous les jours, et le voyant à l'œuvre, elle finit par écrire, au bas même de ces colonnes où la fumée et le feu petillaient comme un incendie, un feuilleton d'une hardie et piquante nouveauté. Ce fut Mme de Girardin la première (elle en gardera tout l'honneur) qui trouva cette élégante histoire, écrite au jour le jour, de nos misères, de nos passions, de nos peines, de nos contentements. Echo radieux des meilleurs salons de Paris, pas un bruit n'échappait à cette muse intrépide. Elle était partout, elle savait tout et voyait toute chose. Attentive à plaire aux honnêtes gens, elle faisait assez bon marché des rumeurs de la foule, et ne s'inquiétait guère des Béotiens qui ne la comprenaient pas. C'était un murmure, une causerie et mille rencontres qui viennent aux beaux esprits primesautiers. Rien de cherché, tout coulait de source, avec l'aisance et le naturel d'un beau flot qui va montant et montant toujours. A peine elle eut écrit les quatre ou cinq premiers chapitres de ce fameux Courrier de Paris, signé du vicomte de Launay, le Courrier de Paris devint une habitude, une fête parisienne, un bruit qui circulait du bout de la ville à l'autre; et messieurs les bourgeois étaient tout charmés de pénétrer si facilement dans les beaux endroits qui leur étaient défendus. Il leur semblait qu'ils donnaient la réplique au jeune et beau vicomte de Launay. Parfois même ils croyaient l'entendre. Ils le voyaient, comme Hamlet, prince de Danemark, voyait l'ombre auguste de son père... avec l'œil de son esprit. Ah! la merveilleuse rencontre, aussitôt que le peuple et l'écrivain s'entendent pour s'amuser des mêmes ridicules, pour se moquer des mêmes vices, chacun prenant sa part de la leçon commune à tous! La chose est à noter. L'on ne voit que rarement dans les lettres, même dans les lettres françaises, cette intime alliance de l'esprit qui parle et de l'esprit qui écoute. Il y faut presque autant que du génie, il y faut du bonheur. Plus on savait dans le public que le vicomte de Launay était une jeune et belle personne, entourée, ô bonheur! de toutes les grâces de la vie, et si gaie, et contente au plus fort de ses vives malices, et plus on se plaisait à l'entendre, à la suivre. On se montrait de loin le doux visage; on murmurait le refrain de

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

ses chansons. Pour beaucoup son épigramme était comptée, et tel qui s'en était venu pour chercher de la laine, s'en revenait tondu. C'est un des proverbes de Sancho Pança.

Je ne crois pas, même en comptant M. Villemain, que l'épigramme ait jamais rencontré de forme plus heureuse et de jet plus rapide que sous la plume de Mme Emile de Girardin. Nous en donnerons un exemple, et cet exemple est sans réplique. Il y avait, en ce temps-là, dans la grande avenue des Champs-Elysées, déserte encore, au coin d'une rue à peine tracée, un bel emplacement sur lequel une des reines de Paris, dans un jour de fantaisie et de témérité, fit bâtir un hôtel superbe. Allants et venants s'arrêtaient pour contempler ce logis des Mille et une Nuits, mais à peine on demandait le nom de la dame, et bientôt chacun suivait son chemin. L'œuvre accomplie, un autre emplacement restait sur le flanc de la belle maison, lorsqu'en vingt-quatre heures on vit pousser, comme par enchantement, un petit édifice à demi-caché par les grands arbres. C'était, pour ainsi dire, un petit musée, à l'exposition du Nord, un simple étage qui certes n'était pas fait pour attirer les regards. Beaucoup de gens pouvaient en être jaloux, pas un n'en pouvait être envieux. La solitude et le silence entouraient ce pavillon discret, et déjà la foule oisive acceptait, sans mot dire, cette inexplicable réunion d'un si grand hôtel et d'un si petit logis. Un jour d'été, Mme de Girardin se fit conduire en calèche au bois de Boulogne, et comme elle passait devant le pavillon carré, quelqu'un s'avisant de lui demander ce qu'elle en pensait : — *Voilà*, dit-elle avec le plus grand sérieux du monde, *la niche à Fidèle*. Elle suivit son chemin sans rien ajouter, et peut-être ne se doutant pas qu'elle venait de prononcer l'une de ces paroles mémorables que tous les peuples civilisés gardent précieusement dans leur mémoire.

Or, telle était la puissance irrésistible de ses épigrammes bien acérées, que soudain, dites-moi par quel miracle! *la niche à Fidèle* était devenue le bruit de la ville entière? La définition était d'une exactitude à faire peur. M. Scribe en était jaloux; M. le prince de Talleyrand était furieux qu'on eût oublié de la mettre à son compte : c'était l'usage alors de tout mettre au compte de M. de Talleyrand. Mme Hamelin, pour l'honneur d'avoir prononcé ce bon mot, eût donné les jours qui lui restaient à vivre, et pourtant elle n'en avait plus guère. Enfin, que vous dirai-je? il y a de cela près de trente ans. La dame est âgée, oubliée, et *Fidèle* est mort. Mais c'est en vain que les deux maisons ont changé de maître; en vain les Champs-Elysées se sont couverts d'édifices splendides; en vain disparaîtraient le palais et le modeste logis pour livrer passage à de nouveaux boulevards, nos arrière-neveux diront à leurs petits-neveux, qui le rediront à leurs petits-fils : « Voici pourtant l'emplacement de la niche à Fidèle. »

Ces *Lettres parisiennes*, signées du vicomte de Launay, n'avaient pas eu d'exemple, elles ont chaque jour des imitateurs. Tout s'y trouve : esprit, bon sens, raillerie et bonne humeur. Le théâtre et le monde, la politique et le babil de chaque jour, le commencement et la fin de toute chose. On y voit mourir le roi Charles X. —Le nouveau roman de Paul de Kock à côté du roman de M. de Balzac.—Tantôt le ballon de M. Green, tantôt le bal de l'ambassadeur d'Autriche éblouissant de diamants : « Des diamants, on en met plus qu'on n'en a; il en est des diamants comme des cheveux : on fait valoir à profusion ses cheveux et même ceux d'autrui. » — Le Jockey-Club est en tristesse, on triche à son jeu. — La grippe a fait des siennes, et voilà six cents jeunes femmes emmitouflées. — La comtesse de C*** avait hier un turban de satin brocart. — A l'hôtel de Castellane on a joué... Le vicomte ne sait déjà plus ce qu'on a joué. Il est tout préoccupé du printemps qui s'avance et des tulipes de M. Tripet. — Légitimistes, juste-milieu, républicains, tout y passe, et chacun salue en passant la princesse Hélène. — La garde nationale donne un bal ; la moitié de Paris regarde l'autre moitié qui passe en fiacre.—Un jeune homme, un roi de la fashion, se cache au fond de son hôtel. L'un dit : « C'est par amour ; » l'autre : « Il a perdu sa fortune au jeu. » Le fait est que ce beau jeune homme est à Londres, uniquement parce qu'il a reçu sur le nez un coup de soleil. — Entendez-vous, cependant, *les Voix intérieures* de Victor Hugo? — Malheureusement les dames portent dans leurs cheveux, si l'on en croit le *Constitutionnel*, des branches de : *Ne m'oubliez pas*, et leurs souliers blancs sont brodés en chenille bleue. — A Bade, il n'y avait de Français que Meyerbeer ; tout le reste, Anglais, Allemands, Prussiens.— Heureux les braves gens qui assisteront, ce soir, à la représentation de *Caligula*. La moindre anecdote et le plus léger coup de sifflet, le bonnet nouveau, la robe effrontée ou trop modeste, rien n'échappe au joli vicomte. Il vous dira les vers que fait encore M. Lamartine, et les tragédies nouvelles que rêvent les poëtes pour Mlle Rachel. Ce grand bruit que faisaient les mémoires de M. de Chateaubriand avant d'avoir vu le jour, la foule et l'enthousiasme à l'Abbaye-aux-Bois chez Mme de Récamier, le vicomte a tout vu, tout appris, tout deviné. Il est inépuisable en petite monnaie. Il court dans tous les magasins, sur tous les boulevards, aux expositions, à la Chambre des députés. Il assiste à la lecture du *Moïse* de M. de Chateaubriand. Il intrigue, au bal masqué, un académicien qui le prend pour sa fille, et le voilà qui s'enfuit en disant : « Bonsoir, papa. » Comme il a raconté la méthode Wilhem et le procédé Collas! Comme il riait de bon cœur à l'exposition de ces portraits bourgeois dans le genre *naïf et gracieux* : une dame contemplant un manchon ; un monsieur gardant une chaise de paille sur laquelle s'étend un beau foulard orange ; une tranche de melon, une pomme, un écureuil, un lapin goûtant un chou, mais le lapin est *flatté*.

Notez bien que la ville entière répétait ces gaietés. Sitôt que la dame a fait ridicule quelque chose ou quelqu'un, le ridicule est sans appel. Un jour, elle se moque du latin de cuisine et du latin des botanistes, et les botanistes n'osent plus parler que la langue vulgaire. Parfois, elle parle un langage élevé, que le bourgeois écoute avec une sincère admiration. Elle défend M. de Chateaubriand qu'on insulte ; elle protége Victor Hugo ; elle s'incline, heureuse et charmée, à l'aspect de M. de Lamartine. Une autre fois, elle vous dira comment il faut se conduire en traversant la rue, et : passez vite, sinon vous êtes mort. Mais laissons-la parler, elle parle si bien : « C'est un commissionnaire qui porte un bois de lit posé en travers sur ses crochets. C'est une bouquetière dont la hotte est remplie d'arbustes : prenez garde à ses frais rosiers ; ils n'ont peut-être pas de roses, mais ils ont à coup sûr des épines. C'est une marchande de poisson dont l'étal est arrangé avec beaucoup de symétrie. Ses luisantes anguilles, symbole de l'éternité, sont placées au centre ; les autres poissons, perches et

merlans, s'arrondissent en forme d'éventail sur les bords de l'étal qu'ils dépassent injustement. C'est une blanchisseuse qui porte un énorme panier carré. Mantelets garnis de dentelles; tremblez. C'est un jeune serrurier qui folâtre, une barre de fer sur l'épaule. C'est un garçon épicier chargé comme une diligence. C'est un chien de boucher dont le collier est hérissé de pointes de fer. C'est un jeune pâtissier qui porte sur sa tête l'entremets sucré, le plat prétentieux de plusieurs dîners. C'est un enfant rêveur qui va à l'école, et qui marche si lentement qu'il vous empêche d'avancer... » Même après la satire de Despréaux, que vous en semble? Il y a bien des gens qui préfèrent cet encombrement de Paris en prose, à la satire en vers de Despréaux. « Ah! Paris! dit-elle, ville impie, où la prière est impossible. Hélas! malheureuse cité, privée à la fois de sommeil et d'espérance. » Elle a laissé plus d'un proverbe et plus d'un bon mot, si souvent répété, que toujours il reste au dernier plagiaire. En parlant des femmes, elle disait : « Il y a des caissières, des ménagères, il y a toujours des mégères. » Alors elle ne riait plus. La peine et la douleur des femmes la trouvaient toujours sérieuse. En revanche, elle était sans pitié pour les hommes. Elle les traitait volontiers de Turc à Maure; elle les suivait à Longchamp, dans leur calèche prétentieuse; à la Croix de Berny, sur le turf, à l'Opéra. Elle se moquait également des notaires fringants, des juges à bonnes fortunes, des médecins gracieux, des coiffeurs austères et des comédiens agriculteurs. Elle concluait par un chapitre excellent : *Des avantages de la déconsidération.* Le jour où M. Victor Hugo entrait, en grand triomphe, à l'Académie française, le vicomte de Launay applaudissait des deux mains à cette justice. Mais quoi! nous ne saurions la suivre en cette vie haletante, extrême et si laborieuse. Elle a vécu, dans ce long espace (1836-1848), beaucoup plus que dix hommes pleins d'affaires et pleins d'ambition. Chaque jour ajoutait à son autorité morale et, disons mieux, à son charme. Elle agitait, souvent sur le même feuillet, les questions les plus étrangères : le magnétisme et les chiens savants; les courses au Champ de Mars, le Palais de l'industrie et la colonne Vendôme. Elle riait encore aux environs de la révolution de 1848, mais ce n'était plus le même rire. Elle avait le pressentiment de la tempête à venir. Son démon familier lui disait : Prends garde à toi, Delphine, avant peu les chants auront cessé! Encore un peu de temps, ces hommes puissants, innocents objets de ta raillerie, auront disparu pour ne pas revenir. Tu regretteras alors ces belles journées, ces franches gaîetés. En vain, dans ces grands bruits que font les révolutions, tu voudras faire entendre encore les accents de ta voix écoutée et de ta parole applaudie, l'attention publique sera autre part. La flûte aux sons légers cédera la place au tambour. Tambours! Tambours! Tambours!

Cet esprit intrépide était de ceux qui croient n'avoir jamais rien fait, tant qu'il leur reste encore à faire. Elle était insatiable de renommée et de succès. A peine elle eut compris l'autorité de Mlle Rachel sur les âmes d'alentour, et cette résurrection inespérée (ô problème infini!) de la tragédie antique, elle voulut tenter cette illustre aventure. « Eh quoi! lui disait-on, vous allez faire une tragédie, une vraie? — Oui, disait-elle, et jamais je n'aurai mieux employé le don poétique. » Aussitôt la voilà prenant son héroïne au premier rang des femmes vengeresses, et reproduisant l'accent même de la Bible. Ainsi elle écrivit sa *Judith,* au grand étonnement du public. Bientôt elle alla de la Bible et de ses terreurs sanglantes aux fêtes politiques de l'Orient. Elle raconta, dans un style enchanté, plein de vie et de soleil, la double décadence de *Cléopâtre.* Elle nous montra cette héroïne étrange et charmante dans ce pêle-mêle affreux de beautés, de vices et de toute-puissance. Savez-vous cependant comment parlaient Judith et Cléopâtre en cette double tragédie? Écoutez les adieux de *Judith* à son peuple enthousiaste et charmé :

Et vous, peuple, soldats, secondez mon espoir,
Accomplissez enfin un sublime devoir.
Défendez avec moi cette cité chérie...
Oh! je vous apprendrai l'amour de la patrie!
Le plus saint des amours... La patrie est le lieu
Où l'on aima sa mère, où l'on connut son Dieu;
Où naissent les enfants dans la chaste demeure;
Où sont tous les tombeaux des êtres que l'on pleure.
En vain l'on nous condamne à n'y plus revenir,
Notre pieux instinct l'habite en souvenir.
Nous l'aimons malgré tout, même injuste et cruelle,
Et, pour ce noble amour, il n'est point d'infidèle.
La haïr dans l'exil, c'est l'impossible effort;
Proscrits, nous revenons lui demander la mort,
Et nous mourons joyeux si l'ingrate contrée
Daigne garder nos os dans sa terre sacrée!...
Ah! ne repoussez pas des sentiments si beaux!
Défendez vos autels, défendez vos tombeaux;
Donnez aux nations un éternel exemple...
Soldats, peuple, aux remparts! Et vous, femmes, au temple!

Laissez-nous vous dire aussi cet éloquent récit de *Cléopâtre* en présence de la misère et l'ennui de ses grandeurs :

Ah! la vie en Égypte est un pesant fardeau.
Va, ce riche pays, à tant de droits célèbre,
Est pour moi, jeune reine, un royaume funèbre...
On vante ses palais, ses monuments si beaux;
Mais les plus merveilleux ne sont que des tombeaux.
Si l'on marche, l'on sent, sous la terre, endormies,
Des générations d'immobiles momies.
On dirait un pays de meurtre et de remords.
Le travail des vivants, c'est d'embaumer les morts.
Partout dans la chaudière un corps qui se consume,
Partout l'âcre parfum du naphte et du bitume,
Partout l'orgueil humain, follement excité,
Luttant, dans sa misère, avec l'éternité...

Le public s'étonna de Cléopâtre autant qu'il s'était étonné de Judith, pendant que nous autres, les critiques et les juges de la lutte oratoire, nous comprenions fort bien le penchant de la virtuose illustre pour ces deux femmes, celle-ci qui défend sa patrie, et celle-là qui va s'ensevelir sous son trône en débris. Malheureusement, la tragédienne qui s'était chargée de représenter Cléopâtre et Judith était une artiste inconstante. Elle était facilement découragée; elle ne savait pas défendre les œuvres qui lui étaient confiées. Pour la troisième fois Mme de Girardin revint à la charge, et, cette fois, ce fut dans une comédie intitulée *Lady Tartufe.* Elle avait résolu de nous démontrer que l'hypocrisie est l'un de ces abîmes dans lesquels tombent les deux sexes. Le drame était bien fait, plein de terreurs, plein de pitié. Elle obtint, cette fois, le succès qu'elle avait tant rêvé. Nous devrions aussi parler de *l'École des Journalistes,* mais nous honorons beaucoup trop cette éloquente profession, pour accepter des accusations peu justifiées. La Russie a fait représenter *l'École des Journalistes,* justement par haine pour le journal; les Russes eux-mêmes, dans un sentiment de justice, ont effacé

cette comédie inique de leur répertoire. Au contraire, il n'y eut qu'une voix pour célébrer cette admirable analyse du cœur humain, intitulée : *La joie fait peur.* Mme de Girardin est là tout entière, dans sa grâce et dans sa bienveillance. On se souviendra longtemps de ces trois femmes couvertes d'un grand deuil, trois élégies. L'enfant de la maison est mort; le jeune homme est tombé sur le champ de bataille. Hélas! plus d'espoir pour ces trois infortunées : la mère, la fiancée et la sœur. Seul, en cette maison dévastée, un bon serviteur, le vieux Noël, est resté fidèle au maître vivant. « Mourir si jeune et si aimé, dit Noël; ça lui ressemble si peu! » Alors le voilà qui se raconte à lui-même tant et tant d'accidents auxquels l'enfant a échappé par miracle. Un jour, il a sauté par la fenêtre... il est resté attaché par sa blouse aux fers du balcon! Un autre jour, l'enfant tombe à l'eau... et le pêcheur le ramène dans son filet, entre deux carpes! Et les chutes du haut de l'arbre, et les écarts du cheval! « Ah! dit Noël les yeux pleins de larmes, mon jeune maître n'est pas mort, il reviendra; il revient, je le vois, je l'entends! — Allons, Noël, je meurs de faim... »

Et véritablement le jeune homme apparaît en disant : « Allons, Noël!... » Miracle et résurrection! c'est bien lui, le voilà! A ce coup de foudre de bonheur, le vieux Noël, qui se croyait si malin et si fort, le stoïcien Noël succombe, et le jeune homme le reçoit dans ses bras.

Comédie! Alors commence, en cette comédie, une comédie en effet, qui consiste à annoncer à chacune des *survivantes* du jeune Adrien que son fiancé n'est pas



Une scène de *la Joie fait peur*. Dessin de Staal.

mort, que son frère est vivant, que son fils lui est rendu! « La jeunesse est forte, se dit Noël ; on est facilement heureux quand on a seize ans, et je n'aurai pas grand'peine à montrer notre revenant à Mlle Blanche! » Elle arrive, en effet, la jeune Blanche, déjà reposée et pressentant quelque étrange bonheur! Un peu de soleil, un peu de printemps et les belles fleurs de son rosier ont disposé l'enfant à entendre mille choses heureuses. La voici! — et quand elle voit son frère, elle tombe à genoux en s'écriant : « Viens donc, je n'ai pas peur! » On rit et l'on pleure! Une larme, un sourire, « le sourire mouillé » dont parle Homère! Je sais bien que le lecteur, m'entendant raconter cette comédie, aura peine à me croire : eh bien, je pleure et je ris en la racontant.

Si la sœur d'Adrien, avertie, est bien heureuse, il ne sera pas difficile de présenter le *revenant* à sa fiancée : on est si forte à vingt ans contre le bonheur! Laissons donc les deux jeunes gens se présenter l'un à l'autre, et c'est une grande habileté de nous avoir fait grâce de cette reconnaissance. A cette heure, il s'agit d'avertir la mère et de la sauver de sa joie! Une pareille joie au cœur d'une mère peut le briser; or, il faut que cette pauvre femme vive et soit heureuse. Alors que de précautions! que d'hésitations! que de recherches! que de petits et heureux mensonges! D'abord la chère créature, abîmée en son affliction, ne sait pas ce qu'on lui demande, elle ne comprend pas un mot de ce qu'on lui dit; elle voit bien que le front de Noël s'est éclairci, que les yeux de Blanche et son doux visage brillent d'un feu tout nou-

veau : que s'est-il donc passé dans cette maison, où c'est à peine si l'on trouve encore quelque trace et quelque souvenir du deuil universel? Vraiment on dirait que tout chante et que tout rit dans ce logis de la désolation! Et mille indices! sans compter que Mlle Mathilde a relevé ses cheveux comme elle avait coutume de les porter quand elle était heureuse! Ah! quels présages, quelle fête inouïe, ineffable, et comment y croire? Ainsi tout sourit autour de ce cœur brisé! Pauvre femme... heureuse mère! A la fin, n'y tenant plus, elle appelle à haute voix : « Mon fils! mon fils! où es-tu, mon fils? » Et son fils est dans ses bras.

La joie! elle fait mal, dit la comédie, elle tue... elle sauve aussi! Mais il était temps que cette mère fût sauvée ; un instant de plus, et la salle entière éclatait en sanglots. J'en ai bien vu, des comédies; j'en ai peu vu qui se pussent comparer à cet acte unique où cette aimable femme a jeté une fois de plus tout son esprit et tout son cœur! Que de grâce! les heureux accents! les paroles bien trouvées! les délicates inventions! Que tout cela est vif, naturel et charmant! voilà donc enfin que Mme de Girardin l'a trouvée entièrement, sa comédie, et voilà qu'elle l'a rencontré, son drame! Tant l'on est sûr de les rencontrer à la fin, ces œuvres excellentes, quand on les cherche avec cette obstination, cette volonté, ce bon sens et ce rare esprit!

Le succès fut énorme... il dure encore. Le peuple entier s'y laissa prendre, et nous avons souvent entendu dire à Mme de Girardin que, cette fois enfin (ambitieuse!), elle avait compris le succès dans toute sa plénitude. Hélas! si vite et si cruellement, elle entrait déjà dans les heures sombres. L'horizon se rapprochait. Il était déjà loin, le temps des grandes soirées chez Mme la duchesse de Duras; le temps des matinées brillantes au château de Lormois, chez la duchesse de Maillé. Plus de romans, plus de poëmes, à peine encore une plaintive élégie. On chercherait en vain la reine des salons de Paris, qui tenait attentive à sa parole, à son sourire, à son charme enfin, tout ce que la ville a de plus choisi. Une tristesse ineffable envahit cette beauté suprême. Elle languit, mais elle cache encore sa langueur. Elle combat contre le mal, mais en vraie Romaine : elle sait que le mal sera plus fort que sa volonté. On dirait qu'elle a mis quelque chose d'elle-même au fond de ces vers sympathiques, si digne d'être rappelées à la louange du poëte qui n'est plus :

Les meubles dispersés dans l'asile nocturne,
La lampe qui fumait, oubliée au soleil,
Étalaient ce désordre, emblème taciturne
D'une nuit sans sommeil.

Des harpes et des vers, souvenirs d'une fête,
Des livres échappés à ses doigts assoupis,
Et des festons de fleurs détachés de sa tête,
Y jonchaient les tapis.

La veille avait flétri de ta blanche parure
Les plis qu'autour du sein le nœud pressait encor;
Tes cheveux, dénoués jusques à la ceinture,
S'épandaient en flots d'or.

Ton visage était pâle, un frisson de pensées
De ton front incliné lentement s'effaçait;
Comme sous un fardeau trop lourd, ta main glacée
Sur tes genoux glissait.

Au bord de tes yeux bleus tremblaient deux armes pures :
La pervenche à ses fleurs ainsi voit s'épancher
Deux perles de la nuit que les feuilles obscures
Empêchent de sécher.

Sur tes lèvres collé, ton doigt disait : Silence!
Car l'enfant de ta sœur dormait dans son berceau,
Et ton pied suspendu le berçait en cadence
Sous son mobile arceau.

La mort avait jeté son ombre passagère
Sur cette jeune couche, et, dans ton œil troublé,
Dans ton sein virginal, tout le cœur d'une mère
D'avance avait parlé.

Et tu pleurais de joie, et tu tremblais de crainte;
Et quand un seul soupir trahissait le réveil,
Tu chantais au berceau l'enfantine complainte
Qui le force au sommeil.

La douleur, cependant, lui laissait des moments d'intervalle, et sitôt qu'elle souffrait un peu moins, la voilà qui reprenait son beau rire. Un jour d'été (c'était son dernier été), dans une belle maison de la Normandie, à son réveil, et pour complaire à ses hôtes, elle écrivit, de sa main légère encore, une aimable et piquante comédie, intitulée : *le Chapeau d'un Horloger*. O surprise! cette comédie abondait en gaieté, en bonne humeur, en esprit vif et net, son esprit des meilleurs jours. Il n'y avait rien de plus amusant que ce domestique, Amédée, imaginant, par hasard, d'épousseter le salon de son maître. Amédée entend soudain le grand ressort qui se détend, fatigué de rouler sur lui-même. Arrive l'horloger, et du chapeau de cet horloger oublié sur un meuble, on voit sortir toutes sortes de péripéties inattendues. Que c'était gai! que c'était amusant!... C'était la fin de la comédie.

En effet, Mme de Girardin se mourait lentement. Elle s'était réfugiée au fond de cette maison des Champs-Élysées que les maçons ont renversée après sa mort. Elle tenait encore le sceptre envié de cette élégante causerie, intarissable autant que sa bienveillance, et ses amis, pressés autour d'elle, écoutaient, attristés et charmés, ces derniers bruits du poëte expirant. Non-seulement elle parlait, mais elle chantait encore à ses derniers jours :

Plus de couronne rose et blanche,
Mon front pâle reprend son deuil,
Ma tête sans force se penche
Et laisse tomber son orgueil.

Mes larmes, longtemps contenues,
Coulent lentement sous mes doigts,
Comme des sources inconnues
Sous les branches mortes des bois.

Après un long jour de contrainte,
De folie et de vanité,
Il est doux de languir sans feinte
Et de souffrir en liberté.....

Je possède, au premier rang des merveilles de mon humble musée domestique, un grand livre que Mme de Girardin appelait le confident de sa pensée. Un livre *in-quarto*, de mille pages blanches (ô vanité de l'espérance! ô misère de la vie humaine!), dans lequel ce vaillant poëte avait fait le projet d'écrire, au jour le jour, sa moindre pensée. Écoutez les premières lignes de ce grand livre, où la mort écrivit le mot *fin* dès les premières pages : « Voilà la première fois de ma vie que j'ai une fantaisie. Je sais enfin ce que c'est qu'une fantaisie! C'est la préoccupation d'un désir, c'est une chose inutile qui parvient à vous persuader qu'elle vous est indispensable. Or, comme il n'est pas dans ma nature d'avoir une fantaisie, ni même un désir, je me figure que celle-ci tient à ma destinée. Il y a deux jours, j'ai

vu ce livre chez un relieur; il a été commandé par un antiquaire maniaque, et ce monsieur ayant trouvé que mon livre tenait trop de place, il en a fait faire un autre. C'est pourquoi j'ai eu bon marché de celui-ci, et je me suis décidée à le prendre au rabais. Il me semble encore hors de prix. Trente-cinq francs! la somme est forte pour qui gagne sa vie une plume à la main. Mais j'eus beau faire et m'enfuir loin de la tentation, la tentation fut plus forte que moi. En vain mon mari me disait : « *Je connais ces sortes de grands livres; ils sont très-incommodes; on ne sait qu'en faire aussitôt qu'on les a,* » l'odeur sauvage du cuir de Russie était encore une tentation. A la fin, n'y tenant plus, j'emportai ma trouvaille, et, voyez la misère? en l'ouvrant pour la première fois, je me blessai aux pointes gothiques d'un fermoir très-inutile. Mon sang a coulé, et j'ai grand'peine à couvrir de ces premières lignes ce répertoire, où je veux inscrire mes aventures de chaque jour. »

Vaine promesse! on touchait à la République de 1848. Ces feuillets qui devaient se remplir si vite et si bien, sont empreints d'une profonde tristesse. On lit, cependant, sur ces pages les noms glorieux de nos deux grands poëtes, M. Victor Hugo et M. de Lamartine. Elle ne devait plus revoir M. Victor Hugo que dans l'exil. Voici les vers qu'il écrivit pour elle sur le rocher hospitalier de Jersey :

Jadis je vous disais : — Vivez, regnez, madame!
Le salon vous attend! le succès vous réclame!
Le bal éblouissant pâlit quand vous partez!
Soyez illustre et belle! aimez! riez! chantez!
Vous avez la splendeur des astres et des roses!
Votre regard charmant, où je lis tant de choses,
Commente vos discours légers et gracieux.
Ce que dit votre bouche étincelle en vos yeux.
Il semble, quand parfois un chagrin vous alarme,
Qu'ils versent une perle et non pas une larme.
Même quand vous rêvez, vous souriez encor.
Vivez, fêtée et fière, ô belle aux cheveux d'or!
Maintenant vous voilà pâle, grave, muette,
Morte, et transfigurée, et je vous dis : — Poëte!
Viens me chercher! Archange! être mystérieux!
Fais pour moi transparents la terre et les cieux!
Révèle-moi, d'un mot de ta bouche profonde,
La grande énigme humaine et le secret du monde!
Confirme en mon esprit Descarte ou Spinosa!
Car tu sais le vrai nom de celui qui perça,
Pour que nous puissions voir sa lumière sans voiles,
Ces trous du noir plafond qu'on nomme les étoiles!
Car je te sens flotter sous mes rameaux penchants;
Car ta lyre invisible a de sublimes chants!
Car mon sombre océan, où l'esquif s'aventure,
T'épouvante et te plaît; car la sainte nature,
La nature éternelle, et les champs, et les bois,
Parlent à ta grande âme avec leur grande voix!

Ainsi commençait l'immortalité de Mme de Girardin. La belle et charmante Delphine, elle mourut, courageuse et forte jusqu'à la fin, et consolant ce mari qui la pleurait, le 27 juin 1855. Tout le Paris des intelligences se rendit aux obsèques de son poëte adoré. Chacun saluait ce léger cercueil chargé de couronnes. Les meilleurs écrivains, les vrais poëtes, de grands vieillards, qui se rappelaient les commencements de l'enfant sublime, accompagnaient au cimetière du Nord cette illustre fille d'un si grand siècle. On n'avait rien oublié pour l'éclat de ses funérailles; la louange funèbre était sur toutes les lèvres, le regret dans tous les cœurs. Le discours improvisé sur ce tombeau, qu'entouraient cependant de très-grands orateurs, fut prononcé par un ami de la première heure, un témoin de la tâche accomplie :

« Il est impossible, disait-il, que cette aimable et vaillante femme, qui était notre orgueil le plus légitime et le plus charmant, disparaisse ainsi du séjour des vivants, sans qu'elle entende, au fond de son cercueil, les accents d'une voix littéraire. Un homme qui l'avait vu naître et qui lui portait une tendresse toute paternelle, M. de Lamartine, est appelé par nous tous au bord de ce tombeau; il faut que la souffrance de son propre deuil ait empêché le grand poëte de notre âge d'apporter au milieu de nous cette voix écoutée et faite à la fois pour calmer l'émeute la plus violente, pour apaiser la plus sincère et la plus légitime douleur!

« L'honnête et illustre femme que nous pleurons nous apparut, pour la première fois, à la naissante aurore de la nouvelle poésie; elle naquit à l'heure clémente où les vieux poëtes chantaient encore, où déjà, dans le lointain, la nouvelle poésie annonçait sa venue au monde étonné et charmé de ses accents tout nouveaux. O l'heure, entre toutes, favorable et propice! ô l'heure charmante à ce degré d'intelligence, de grâce et de liberté, quand la pensée était une reine, quand la parole était une force! Les cieux étaient si propices, les étoiles étaient remplies de tant de présages!

« Cette enfant, destinée à mener la vie des belles-lettres françaises, c'est-à-dire une existence de luttes sans fin, de travail assidu, de zèle, d'ardeur et de pauvreté, appartenait au meilleur monde de la Restauration. Ainsi, sur sa tête bouclée, elle réunissait mille dons précieux.

« A sa démarche, à sa parole, à son geste, à sa grâce infinie, on reconnaissait volontiers les leçons qu'elle avait reçues, plus par l'exemple encore que par les conseils de Mme de Custine, de Mme de Duras, de Mme Récamier, de Mme de Courbonne, et de tant d'autres mères et protectrices qu'elle s'était faites par son innocente et poétique jeunesse. A sa verve, à son audace, à son esprit, à l'accent passionné de sa voix, à ce génie ardent et fier, à cette façon d'être un poëte, un prosateur, un romancier, un observateur très-vif et très-fin, sans peine on reconnaissait le disciple assidu des plus grands maîtres dans l'art d'écrire et de penser; le premier maître ès lettres de ce siècle, M. Villemain, lui avait appris l'art d'écrire en prose; elle était pour l'élégie et pour l'ode une enfant de Lamartine et de Victor Hugo! Dès le berceau, son oreille enfantine avait entendu les musiques charmantes dont le père de Montaigne entourait le berceau de son enfant.

« Nous ne parlerons pas ici de ces divers poëmes où la femme et la Française ont parlé tour à tour un si noble et si touchant langage. O vanité de la vie! ô succès des beaux esprits, quelle que soit votre gloire, vous êtes peu de chose en présence de ce précipice dans lequel vont disparaître à jamais cette beauté, cette force, cette éloquence, ce charme enfin,

Et la grâce plus belle encor que la beauté!

« Même les splendeurs plus bruyantes du poëme dramatique, les larmes et l'enivrement de la foule, les passions et les fièvres d'autrefois, subitement ressuscitées par la tragédienne éloquente récitant à son peuple les vers d'un poëte inspiré.... ces fêtes de la poésie et ces ardeurs, tout s'éteint, ou du moins tout s'oublie au bord de ces ténèbres. Et ce n'est que plus tard, quand la postérité reconnaissante veut savoir ce que cette gloire est devenue, qu'on va la chercher, et qu'on la retrouve toute vivante, au cercueil, semblable à cette

héroïne de Shakspeare, dans le tombeau des hommes et des femmes de sa maison !

« Non ! nous ne parlerons pas, dans ce deuil unanime, et devant ces restes honorés, de cette gloire que nous avons vue naître, et qui semblait sourire aux plus modestes renommées ! Ce n'est pas ainsi que nous devons louer cette âme généreuse ; elle a droit à des louanges convenables à sa fidélité, à son courage, à son dévouement pour tant de malheurs dont elle était l'espérance et la consolation. Que d'esprits abattus elle a relevés ! que de défaites elle a consolées ! Comme elle aimait à venir en aide et protection aux faibles, aux petits, aux vaincus ! En même temps, quelle ardeur généreuse à prendre sa part des plus illustres infortunes !... Écoutez !... Personne ici qui ne lui rende hautement cette louange, qu'elle a été bonne à tous, et qu'avec tant de malice et de piquant à-propos, elle eut toujours soin, abeille intelligente et clémente, de laisser un peu de son miel au bout de son aiguillon.

« Nous l'aimions tous ; elle était notre gloire, elle était notre parure, elle était notre charme ; on la plaçait au premier rang quand on voulait faire aimer tout de suite cette admirable phalange des belles-lettres qui fait peur à tant de gens ! Naguère encore, elle a donné



Une scene de *Cléopâtre.* Dessin de Staal. (Voir pages précédentes.)

à tant d'hommes qui se mettent au rang des courageux le charmant exemple d'une amitié que rien n'arrête, ni l'espace, ni le rocher, ni l'Océan qui gronde, ni l'exil éternel ! Quelle sera donc votre douleur, ô notre poëte ! lorsqu'à travers l'espace et la brume que cette femme généreuse éclairait et remplissait de sa présence charmante, vous entendrez venir ce grand bruit : *Elle est morte ! et nos grèves désolées ne la reverront plus !*

« Faisons-lui nos adieux ! Emportons en nos cœurs cette image empreinte de grâce et de force, d'intelligence et de dévouement. Ne la plaignons pas !

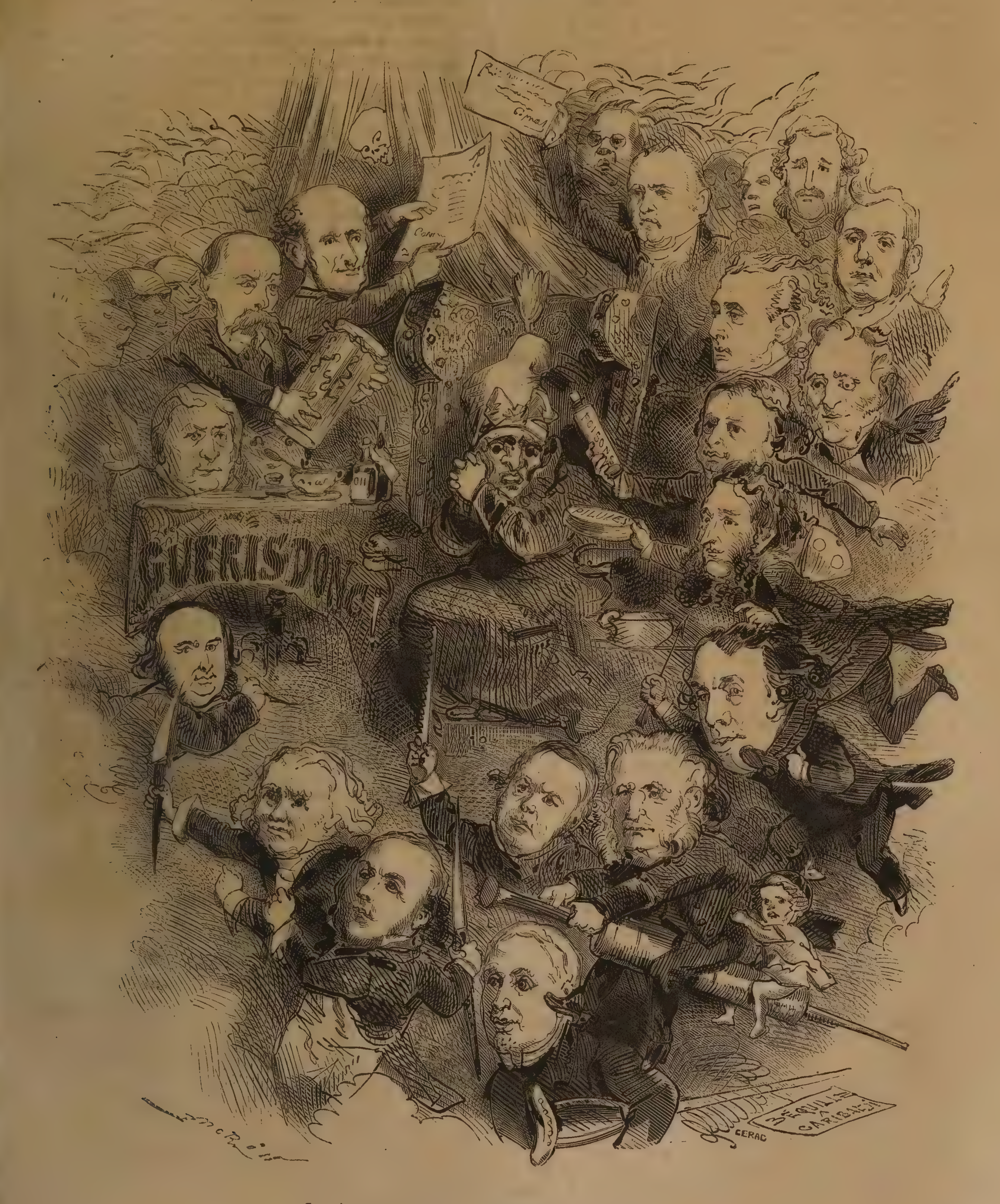
« Elle a dignement accompli toute sa destinée. Il faut pleurer sur cet homme si hardi, si courageux, si constant dans les plus terribles épreuves, dont cette mort si inattendue a brisé enfin la force et le cœur. Sur cet homme-là, vraiment, sur cet inconsolable, sur l'athlète vaincu, il faut pleurer. »

Elle avait commandé qu'une croix très-simple fût l'unique ornement de sa tombe. Par la pieuse désobéissance de son mari, une croix d'un marbre splendide recouvre ce cercueil fermé avant l'heure, et, cette année encore, au jour des Morts, nous avons vu le tombeau de Mme Émile de Girardin resplendir, dans le deuil universel, sous les plus belles fleurs, les fleurs qu'elle aimait vivante, et qui la consolent dans la mort.

Jules JANIN.

LE PANTHÉON DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

VIII. — LES MÉDECINS.



Le rêve d'un malade. Composition de E. Morin.

Mon cher maître,

Voulez-vous me permettre de continuer l'œuvre que le spirituel crayon de mon compère Bertall a si brillamment commencée ? La science, l'éloquence, aussi bien que la littérature et les arts, n'ont-elles pas leur place marquée dans le Panthéon du *Musée des Familles ?*

Si vous pensez comme moi à cet égard, accueillez favorablement, je vous prie, ce premier dessin que j'appellerai le *Rêve d'un malade.*

Il est bien bas, le pauvre homme. A tout instant, il se demande si l'heure qui va sonner n'est pas celle du départ.

Tous les plus célèbres docteurs de la Faculté défilent autour de lui, quand un seul eût suffi pour signer son passe-port pour l'autre monde. Aussi jugez de la terreur du pauvre diable. Je ne voudrais pas me voir à sa place. Et vous?

D'abord et tout en bas, voici le corps des sapeurs-chirurgiens. Faut-il tailler, couper, disséquer, amputer? Vite! nous voilà. Le docteur Maisonneuve brandit une scie menaçante; Velpeau le précède, remorquant Follin. L'illustre Nélaton s'avance, armé de la béquille de Garibaldi, *le plus beau jour de sa vie*. Trousseau, le médecin des enfants, cavalcade sur l'instrument que M. de Pourceaugnac a immortalisé.

Sous le guéridon (pardonnez-moi l'affreux jeu de mots : Guéris donc si tu peux, et choisis si tu l'oses), Brocca sort d'un nuage sombre. Au-dessus de la table apparaît Grisolle. Robin et son bocal de sangsues, Conneau et son ordonnance complètent le groupe de gauche.

A droite, dans le haut, Arnal brandit une prescription. Lassègue escorté de son fidèle Rémond, Pajot et Cruveilhier aux noires ailes planent au-dessus de Tardieu, le médecin légiste, et de Piorry qui présente ses pilules au malade. Enfin Ricord se glisse entre les jambes de Piorry et termine le défilé.

Hélas! à qui se fier? Pauvre malade! Au fait,

Que vouliez-vous qu'il fît contre vingt?

Du fond de l'alcôve, une tête menaçante, celle de l'impitoyable déesse, semble répondre :

Qu'il mourût!

EDMOND MORIN.

CHRONIQUES ET LÉGENDES.

L'ALTES-SCHLOSS.

I. — LA CROIX KELLER.

En quittant Bade par la porte de l'Oos, on laisse, à gauche, la route qui traverse la voie ferrée pour monter à la *Maison de chasse* et on prend, à droite, celle qui porte, sur son poteau indicateur, ces noms :

Dollen. — Kellers-Bild, — Altes-Schloss.

En suivant cette route, on atteint bientôt de grandes carrières de pierres roses. Puis on traverse une succession de ravins solitaires et on arrive, toujours en montant, à un carrefour où s'élève une petite maisonnette en bois, et où se croisent de nombreux chemins. Si vous suivez celui qui porte l'indication de l'*Altes-Schloss*, en quelque instants vous atteindrez un petit rond-point sur lequel se dresse une croix.

Sur cette croix, on lit :

BURKARD KELLER.

Et maintenant, mes chers compagnons de route, asseyez-vous en face de cette croix, regardez-la bien et écoutez la légende que je vais vous raconter.

Je ne sais en quelle année vivait, dans ce pays, Burkard Keller, mais ce que je sais, c'est que c'était un beau gentilhomme, spirituel et folâtre, toujours galant, empressé et audacieux.

Burkard Keller recherchait alors une jeune fille de Kuppenheim, la fille du bailli, dont il espérait faire bientôt sa femme, mais cette recherche n'avait rien de passionné. Aussi, tout en faisant sa cour à sa fiancée, aimait-il assez volontiers à se distraire, allant le matin déjeuner à Lichtenshall, dînant dans la journée à Bade et, le soir, soupant à Kuppenheim, avant de retourner chez lui.

Une de ces nuits, l'obscurité était grande, Burkard arrêta son cheval en pleine forêt, ne sachant quelle route suivre, et interrogeant le sol du regard.

Tout à coup la lune se dégagea d'un nuage et fit glisser ses rayons lumineux sur la forêt.

— Ah! s'écria Burkard, avec un accent joyeux, en reconnaissant la route d'Ebersteinburg.

Il remit son cheval au trot. En ce moment minuit sonnait à l'église de Dollen. Au deuxième coup, Burkard s'arrêta net et demeura immobile.

C'est qu'il venait de voir sortir de derrière un buisson une femme tout enveloppée de mousseline blanche, avec un voile qui lui couvrait la tête et lui cachait le visage. Elle glissa sur le gazon avec une légèreté de papillon, traversa la route au moment où la lune l'éclairait en plein, et, s'arrêtant, elle écarta son voile.

Burkard poussa un cri d'admiration et il s'élança sur la route, abandonnant sa monture...

Mais la lune se cacha tout à coup derrière un nuage, l'obscurité redevint plus profonde et la femme disparut.

Burkard fouilla du regard tous les fourrés, mais il ne revit pas la robe de la jeune femme. Il remonta à cheval en poussant un soupir :

— Qu'elle est belle! se dit-il, malgré son visage pâle.

Il rentra à Bade sans cesser un instant de penser à son aventure.

La nuit suivante, Burkard revint de Kuppenheim à la même heure, en prenant exactement le même chemin. A minuit il s'arrêta au rond-point de la route où il s'était arrêté la veille.

La nuit était noire... il attendit... il ne vit rien.

Après une heure d'attente, il allait quitter le rond-point en poussant un gros soupir, quand il lui sembla qu'un soupir venait de répondre au sien.

— C'est le bruissement du vent dans la feuillée! se dit-il en pressant le pas de sa monture.

La seconde nuit, Burkard ne vit rien non plus, mais lorsqu'il soupira, il crut encore entendre l'écho de son soupir.

— Allons! se dit-il en haussant les épaules, tout cela est folie. Je dormais sans doute sur ma selle la nuit de dimanche, et j'ai rêvé que je voyais passer un fantôme blanc.

La troisième nuit, le ciel était pur et la lune resplendissante. Burkard Keller était resté plus tard que de coutume à Kuppenheim, et il pressait l'allure de son cheval pour arriver plus vite à Bade.

Il suivait toujours la même route. Tout à coup, comme il atteignait le rond-point, la jeune femme lui apparut, assise sur un tertre de gazon, vêtue de son costume blanc, et immobile comme une statue de marbre.

Burkard demeura quelques instants sans bouger, contemplant la beauté de ce visage qu'encadrait le voile à demi ouvert.

La femme conservait son immobilité; Burkard mit lentement pied à terre et il marcha doucement vers elle. Quand il fut à deux pas, subissant une émotion inconnue, il étendit la main vers elle.

Mais, avant qu'il eût pu le toucher, le fantôme se leva et disparut subitement.

Burkard rentra lentement au pas de son cheval, ayant toujours devant les yeux la jeune femme vêtue de blanc...

— Oh! dit-il, je ne passerai plus par cette route.

La nuit suivante et celle d'après, il revint, en effet, à Bade en suivant la route d'Oos; mais il était triste, rêveur, inquiet, et la troisième nuit, en passant dans le village d'Haueneberstein, il reprit sans y penser le chemin du Batter.

Arrivé au carrefour, il attacha son cheval à une branche d'arbre et il monta à pied jusqu'au rond-point. Minuit sonnait...

Le fantôme, toujours vêtu de blanc, était debout au centre du rond-point. Burkard s'approcha de lui à pas lents, craignant à chaque pas de le voir disparaître. Quand il fut tout près, il s'arrêta...

La femme se pencha en avant, posa le bout de son doigt sur une large pierre enfoncée dans la terre, puis elle se redressa, et, se tournant vers Burkard qui la contemplait, sans faire un mouvement :

— Je sais que vous m'aimez, dit-elle, avec un accent d'une douceur extrême. Si vous ne voulez plus que je souffre, creusez cette terre et faites ce qu'il faut faire pour éteindre mes douleurs. Alors, je vous aimerai, et, l'œuvre accomplie, nous partirons ensemble.

Burkard voulut saisir la main de la jeune femme, mais elle se recula et disparut soudain derrière un buisson.

Cette nuit-là, Burkard fouilla la forêt dans tous les sens, mais il ne rencontra rien, il ne vit rien.

Le jour venu, à demi fou, il sauta sur son cheval et courut à Bade. Il rassembla des ouvriers, revint avec eux au rond-point, et leur désignant la pierre :

— Enlevez cette pierre, dit-il, et fouillez !

Les ouvriers travaillèrent avec acharnement, car Burkard ne les quittait pas et les dirigeait dans leurs recherches. Ce jour-là il n'alla ni à Lichtenshall, ni à Kuppenheim.

Les fouilles de la première journée ne firent rien découvrir; Burkard doubla le nombre des ouvriers pour le lendemain, et il ne quitta pas le rond-point.

Cependant l'apparition n'eut pas lieu, et la fatigue appela le sommeil. Dans les dernières heures de la nuit, Burkard, étendu sur un lit de mousse, ferma les yeux pour ne les rouvrir qu'aux premiers rayons du soleil.

En se réveillant il vit près de lui un bouquet de roses blanches.

— Oh! murmura-t-il, c'est elle qui, pendant mon sommeil, l'a placé là !

Il saisit le bouquet et y appuya ses lèvres.

Les ouvriers arrivèrent, les fouilles continuèrent et mirent à jour des débris de constructions romaines. En creusant encore on découvrit un autel, et, près de cet autel, un buste de femme mutilé.

Ce fut tout.

Burkard fit combler le vide, et, sur l'emplacement même des fouilles, il plaça l'autel, sur lequel on dressa la statue.

Les fouilles avaient duré trois jours, et dans la seconde nuit Burkard avait reçu un second bouquet.

— Cette nuit je la verrai! disait-il, j'ai fait ce qu'elle a ordonné !

Les ouvriers partis, Burkard s'assit au pied de l'autel et attendit...

Que se passa-t-il cette nuit-là?

Burkard n'a pu le dire, mais un ouvrier curieux, qui s'était caché derrière un buisson, raconta ce qui suit :

A minuit, un fantôme blanc apparut, Burkard se leva, le fantôme lui tendit la main, puis...

A cette vue, l'ouvrier effrayé s'était enfui avec épouvante, craignant d'assister au sabbat.

Le lendemain matin, on trouva étendu, sans vie, le corps de Burkard Keller au pied de la statue...

Ce fut alors que celui qui devait être son beau-père fit élever, à la place même où on avait trouvé le cadavre, la croix qu'on y voit encore aujourd'hui et qui porte le nom de *Burkard Keller* (Kellers-Bild).

II. — LES MARGRAVES.

Pour monter à l'Altes-Schoss, il y a d'abord la route de voitures, magnifiquement tracée, qui commence derrière le *Nouveau-Château*, puis divers sentiers, plus courts, que peuvent suivre les piétons.

Ces sentiers, qui grimpent au milieu de la forêt (le *Chemin des Anes* est le plus commode), aboutissent tous à la petite montée, bordée d'une rampe de bois, qui conduit sur la plate-forme du Vieux-Château.

Les ruines de l'Altes-Schloss ont tout pour elles : beauté, vétusté, sauvagerie, pittoresque, situation féerique et une vue dont la perspective s'étend des montagnes des Vosges aux montagnes de la Forêt-Noire en suivant l'immense vallée du Rhin. Rien ne manque à ces ruines : pas même un bon restaurant pour secourir les voyageurs fatigués et affamés.

L'Altes-Schloss a pour base et fondation un gigantesque rocher sur lequel on a soudé des blocs de roc arrachés à une chaîne de rochers voisins et placés au sommet de la montagne. Pour construire ce château, on n'a pas eu la difficulté de monter les blocs, on les a descendus. Cela explique la situation de l'Altes-Schloss sur la pente sud-ouest de la montagne.

Les rochers servant de base et les morceaux de rochers taillés pour la construction sont de nuance rose tendre, gris perle, jaune bistré entremêlés de saillies noires, ce qui donne à l'ensemble de ces ruines, placées au milieu d'une forêt toujours verdoyante, un aspect d'un pittoresque sauvagement bizarre.

La majesté grandiose de ces débris indique ce que l'Altes-Schloss devait avoir de splendeur et de puissance alors que ses châtelains dominaient le pays.

A quelle époque remonte la fondation du Vieux-Château? Aucune chronique ne le précise. Cependant, en fouillant dans les vieux documents de l'histoire d'Allemagne du huitième et du neuvième siècle, on arrive à supposer que la construction de l'Altes-Schloss remonte à l'origine de la maison de Bade.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au commencement du huitième siècle, Godefroy, duc des Alemani et fondateur de la maison de Bade, pour protéger contre les

incessantes agressions des Francs ses possessions du Brisgau, de l'Ortenau et de la forêt Noire, fit construire des tours crénelées sur les plus hautes montagnes et, naturellement, trouvant sur la cime du Better les fondations et les pans de murailles encore debout d'une antique tour romaine, il dut se servir de ces constructions en pisé indestructible pour en faire un formidable point de défense à l'entrée de la vallée de l'Oos.

Vers la fin du neuvième siècle, Gérold, un des descendants de Godefroy, séjourna dans ce Vieux-Château alors tout récemment construit. Ce fut pendant son séjour dans ce château que Gérold prit le titre de *Landgraf in der Baar*.

Le fils aîné de ce *Landgraf*, Berthold Ier, joignit à ce titre nobiliaire et seigneurial celui de *comte du Brisgau*. Son descendant direct, Berthold II, établit sa demeure dans le château de Zœhringen, qui dominait la vallée au pied de laquelle devait, un siècle plus tard, s'élever la ville de Freiburg.

Ce Berthold II, surnommé *le Barbu*, obtint de l'empereur Henri III la survivance du duché de Souabe en cas de décès du duc Othon de Schweinfurt, déjà très-avancé en âge ; mais l'empereur Henri III mourut avant Othon, et l'impératrice Agnès, régente et tutrice de son fils Henri IV, donna la Souabe à son gendre Rodolphe, comte de Rheinfelden, et Berthold reçut, comme indemnité, en l'an 1060, le duché de Carinthie et le margraviat de Vérone.

Treize ans après, l'empereur Henri IV, méconnaissant les actes de l'impératrice régente, reprit par la violence la Carinthie et Vérone. Puis, menacé par les Saxons, il chercha à se réconcilier avec Berthold le Barbu. Celui-ci revint à la cour, prit le commandement des troupes, et chassa les Saxons qui avaient cerné l'empereur dans la Hazburg.

Le danger passé, Henri IV oublia le service rendu et mit tout en œuvre pour se débarrasser du poids trop lourd de la reconnaissance.

Furieux de cette ingratitude, Berthold le Barbu provoqua, à Forchleim, l'élection d'un empereur rival, Rodolphe de Souabe, et il vit accourir autour de lui tous les grands seigneurs du pays.

La guerre éclata. Henri IV, à force de promesses, ramena à lui grand nombre de ses adversaires, et, vainqueur en plusieurs rencontres, il fit faire le procès à Berthold et aux autres comtes et seigneurs de la Souabe. Les accusés furent condamnés et déclarés déchus de leurs dignités.

Berthold, en proie à une colère croissante, non-seulement refusa d'obéir, mais encore il se rua sur la Franconie qu'il dévasta. Cette succession de malheurs et d'injustices avait troublé l'esprit du duc, et un accès de folie subite termina sa vie en 1098.

Berthold le Barbu laissait deux fils : l'aîné, Berthold III, duc de Zœhringen, et le second, Hermann, seigneur d'Hochberg en Brisgau et de Bade, qui avait épousé, du vivant de son père, Judith, la fille unique du comte Adalbert d'Eberstein.

La lutte inégale continua. Henri IV voulait anéantir à tout prix une famille dont il craignait la bravoure.

Berthold III, désespérant de reconquérir ses possessions du Brisgau et la marche de Vérone, se jeta dans la forêt Noire. L'armée impériale envahit le pays de l'Oosgau. Hermann, hors d'état de lutter contre des forces supérieures, se vit contraint d'abandonner le château de Bade et de fuir son landgraviat. La comtesse Judith était morte de chagrin; alors il confia son fils, encore tout enfant, aux soins de Willa, sa nourrice, femme d'un paysan dévoué à ses seigneurs, et, dans l'espérance de ramener la paix, se condamna à un exil volontaire.

Il partit donc seul, une nuit, caché sous des habits grossiers, et sans prévenir personne du lieu de sa retraite. En vain son frère Berthold fit-il des recherches sans nombre pour obtenir quelque renseignement. Il ne put même apprendre ce qu'était devenu son neveu, et dut croire que le père et l'enfant avaient été massacrés pendant la fatale guerre.

Cependant l'empereur était mort à son tour, et Berthold de Zœhringen était rentré en maître dans ses possessions du Brisgau, de l'Ortenau, de la forêt Noire et des districts du Necker.

La race des Zœhringen s'éteignit en 1218, avec Berthold VII, qui ne laissa d'autres héritiers que ses deux filles : la belle Agnès, qui épousa le comte d'Urach et reçut pour dot la plus grande partie des possessions de la maison de Zœhringen en Souabe, et Anne, femme du comte d'Yburg, qui eut en partage les terres allodiales de la Suisse et de la Bourgogne. Le reste des États fit retour à l'Empire.

Mais revenons à la branche de Bade, qui, elle, n'était pas éteinte, comme on l'avait cru longtemps.

Le paysan et la nourrice avaient élevé avec respect le fils de leur seigneur, mais sans oser lui apprendre qui il était, car Hermann leur avait fait jurer de garder le silence, dans la crainte des ennemis qui voulaient anéantir la famille.

Hermann avait ajouté que le jour où l'enfant devait reprendre le nom de ses pères, il recevrait un message signé de sa main. Tant que ce message ne viendrait pas, l'enfant devait tout ignorer, quoi qu'il arrivât.

Dix-huit années s'étaient écoulées. Le paysan était mort, et Willa attendait toujours vainement le message annoncé. Le jeune homme venait d'atteindre ses vingt et un ans. C'était un cavalier accompli, maniant la lance et l'épée avec la même adresse qu'un chevalier, bien que, n'étant pas noble, il n'eût pas le droit de porter ces armes. Il s'appelait Hermann comme son père.

Enfin, un soir on frappa à la porte de la maison, et un moine demanda l'hospitalité.

C'était un homme de grande taille, à la barbe noire, portant la robe des moines de l'abbaye de Cluny.

En entrant dans la salle où Hermann était seul avec Willa, le nouveau venu s'arrêta, regardant le jeune homme avec une attention profonde. Hermann paraissait étonné, et Willa, ouvrant de grands yeux, joignait les mains avec un geste d'anxieuse attente.

— C'est bien lui! dit le moine; c'est son portrait vivant.

Et, faisant un pas vers le jeune homme :

— Vous vous nommez Hermann? demanda-t-il.

— Oui, mon père, répondit le jeune homme.

Le moine se retourna vers la nourrice :

— Et vous, Willa? dit-il.

— Oui... oui!... balbutia la nourrice avec une émotion de plus en plus grande. Mais vous, mon père, qui donc êtes-vous?

— Celui qui a été chargé, par un frère que Dieu appelait à lui, de vous apporter ceci.

Il ouvrit sa main et présenta une moitié de pièce d'or.

— Oh! fit Willa avec un cri de joie.

Et, entr'ouvrant sa robe, elle prit un sachet attaché à son cou, et en tira une moitié de pièce d'or qu'elle rapprocha de celle que lui offrait le moine.

La pièce était entière.

— Que signifie? demanda Hermann.

— Cela signifie, ô mon fils! reprit le moine, que vous êtes celui que je cherche.

Puis, détachant le Christ qui pendait au chapelet passé dans sa ceinture, il le présenta à la nourrice :

— Fais le serment, dit-il, que celui-là est bien l'enfant que tu as nourri, l'enfant que son père t'a confié en attendant le message.

Willa s'agenouilla; elle fit le signe de la croix, et, étendant les deux mains au-dessus du Christ :

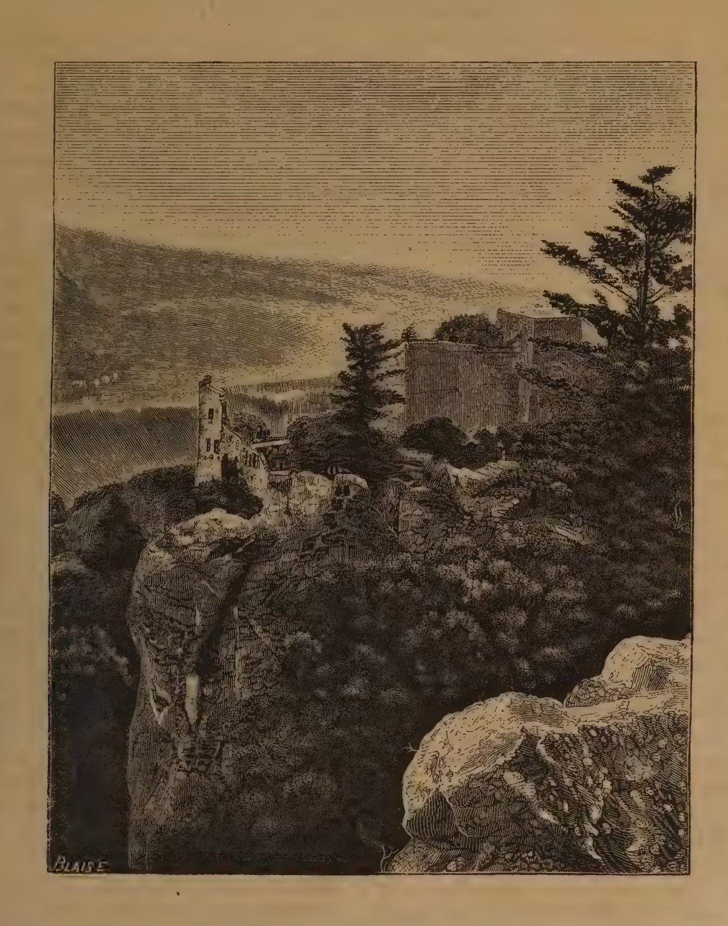
— Celui-là, dit-elle, est le fils de celui qui m'a remis cette moitié de pièce d'or. Je le jure sur mon salut éternel!

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Hermann.

— Asseyez-vous, reprit le moine; vous allez tout savoir.

Et, attirant à lui un tabouret, il se plaça en face d'Hermann, et continua d'une voix grave

— Mon cher enfant, un frère en Dieu, mort dans mes bras, m'a chargé d'une mission que je viens accomplir. Depuis dix-huit années nous habitions la même cellule dans la sainte abbaye de Cluny, et chaque soir nos prières montaient ensemble vers le Dieu de miséricorde. Ce frère avait dit simplement, en franchissant le seuil de la maison : « Je me nomme Hermann, je suis pauvre et je viens appeler sur mes fautes la miséricorde du Seigneur. » On l'avait accueilli sans demander plus, et, je le répète, ce fut un saint.



L'Altes-Schloss, d'après une photographie.

Le moine s'arrêta un instant, puis il reprit :

— Il y a deux mois, jour pour jour, à cette même heure, Hermann sentit sa fin prochaine; il appela près de lui le supérieur et trois frères, et se dressant avec peine :

« — Mes frères, nous dit-il, il y a dans ma vie un secret que je n'ai pas le droit d'emporter dans la tombe. Vous m'avez accueilli, triste et pauvre, sans savoir qui j'étais. Vous allez l'apprendre, et quand vous le saurez, moi mort, vous porterez à mon fils ces titres, qui sont aujourd'hui son seul bien.

« En achevant ces mots, il passa la main sous son chevet, et il en tira une boîte portant une couronne ducale. Il remit cette boîte entre les mains du supérieur, et tournant les yeux vers moi :

« — La dernière grâce, dit-il, que je demande à Dieu sur cette terre, c'est que ce soit le frère François qui porte cette boîte à mon fils.

« — Dieu vous accorde cette grâce! dit le supérieur en bénissant le mourant.

« Le frère Hermann me remit un sachet dans lequel il y avait cette demi-pièce d'or et des indications écrites

sur ce que je devais faire; puis, quand il eut fini, il me serra la main, et, retombant sur sa couche, il expira!

« Trois jours après, je pris, pieds nus, la route de ce pays... »

Hermann s'était levé avec un frémissement :

— C'était mon père? dit-il.

— Oui! répondit le moine.

— Mon père! répéta Hermann. Il est mort loin de moi, sans que je pusse recevoir son adieu suprême, sans que je pusse prier sur sa tombe!...

— Sa dernière pensée a été pour vous, mon fils!

Le moine prit une boîte placée sous sa robe, et il la tendit au jeune homme. Hermann l'ouvrit : elle contenait tous les papiers de famille.

Cinq années après ce jour où le moine vint frapper à la porte de la maison de Willa, Hermann était reçu en grande solennité par l'empereur Conrad, qui, pour remercier le jeune guerrier de ses services éclatants rendus dans la guerre contre Henri le Superbe, roi de Bavière, le remettait en possession de tous ses biens.

A tous ses titres, qu'il venait de reconquérir par sa valeur, Hermann II joignit celui de MARGRAVE DE BADE, que consacra le concile de Bâle en l'an de grâce 1145.

Rentré dans ses États, la première œuvre du margrave de Bade fut la restauration et l'augmentation de ce château de la montagne qu'aimait tant son père, ce château dans lequel sa mère était morte. Il fit les plans lui-même et surveilla les travaux. Bientôt l'*Altes-Schloss* se dressa grand et fier, hardiment planté, superbement défendu, et il devint la demeure seigneuriale des margraves de Bade.

Hermann II, à qui son père n'avait laissé que des titres, légua à son fils Hermann III une grande puissance et une grande richesse. Ce margrave, digne fils de son père, était l'ami et le favori du célèbre empereur Frédéric Barberousse, et le suivit dans la croisade qu'il entreprit à la tête de cent mille hommes, en l'année 1189.

Après une succession de triomphes, après la victoire d'Iconium, où le sultan fut honteusement battu, Frédéric passa le Taurus, et, renouvelant la folie fatale d'Alexandre le Grand, se baigna dans les eaux glacées du Cydnus. Alexandre était jeune quand il avait commis cette imprudence, tandis que l'empereur d'Allemagne avait, lui, soixante-dix ans accomplis. Sa mort subite causa une sorte de terreur dans l'armée; mais l'Allemagne ne voulut pas y croire, et longtemps encore la légende annonça son retour prochain :

« Frédéric n'est pas mort! disait-elle; Frédéric n'est pas mort!... Il dort.

« Et c'est dans un vieux château désert, sur une montagne...

« Un berger, ayant traversé les ronces et les broussailles, l'y a vu...

« Il était dans son armure de fer, accoudé sur une table de pierre, et, sans doute il y avait longtemps qu'il était ainsi, car sa barbe avait crû autour de la table et l'avait entouré neuf fois!

« Et l'empereur, soulevant sa tête appesantie, avait dit au berger :

« — Les corbeaux volent-ils encore autour de la montagne?

« Le berger répondit :

« — Oui, encore!

« L'empereur dit :

« — Ah! je puis dormir! »

Et la légende ajoute :

« Quand Frédéric reparaîtra, il suspendra son bouclier à un arbre desséché, et on verra l'arbre reverdir, et ce sera le signe d'une nouvelle ère de vertu et de félicité. »

Cette tradition n'existe pas seulement pour Frédéric Barberousse : elle existe aussi pour Charlemagne, pour Arthur et pour Guillaume Tell, qui, tous trois, sont vivants comme l'empereur d'Allemagne.

Il y a encore dans l'histoire des margraves de Bade plus d'une page curieuse et intéressante.

Frédéric de Bade, chassé de son héritage et conduit, avec sa mère, à la cour de Bavière, où il vivait presque en prisonnier, y avait rencontré le jeune Conradin, victime comme lui d'une odieuse spoliation. Conradin résolut de rentrer dans son royaume de Naples, où l'attendaient de nombreux partisans, et Frédéric l'accompagna; mais la ruse triompha de l'audace, et le duc d'Anjou battit l'armée de Conradin et de Frédéric.

Faits prisonniers, les deux jeunes princes furent enfermés dans un même cachot et soigneusement gardés à vue. Quinze jours après leur défaite, ils parurent devant leurs juges et ils furent condamnés à mort pour crime de haute trahison.

Ils n'avaient pas même tenté de se défendre.

Leurs mères éplorées coururent se jeter aux pieds de l'empereur. Mais l'empereur ne pouvait rien, et le duc d'Anjou repoussa impitoyablement leurs prières.

L'échafaud se dressa pendant la nuit, et les deux jeunes gens, qui n'avaient pas quarante ans à eux deux, y marchèrent d'un pas ferme en se tenant par la main.

Au pied de l'escalier, ils s'arrêtèrent, s'embrassèrent tendrement; puis, Frédéric de Bade s'élança le premier sur la plate-forme.

Debout devant le billot, il adressa, d'une voix haute et ferme, un suprême adieu à son ami, et, s'agenouillant, il dit au bourreau :

— Frappe sans me faire souffrir!

La tête appuyée sur le billot, il dit encore :

— Pauvre mère!

La tête tomba...

Conradin se baissa : il ramassa cette tête avec un geste plein de douleur, et la baisa avec respect. Puis il la replaça doucement dans le panier rempli de son au pied du billot, afin que, jusqu'au dernier moment, il pût contempler ces yeux encore ouverts qui semblaient le regarder.

Un instant après, la tête de Conradin roulait près de l'autre, et les deux amis, unis dans la vie, furent unis dans la mort.

Franchissons maintenant quelques siècles pour arriver au margrave Christophe Ier, fils de Charles Ier, et un des princes les plus distingués de cette famille de Bade, si féconde cependant en grands hommes.

Telle était l'autorité du margrave Christophe, que rien ne se faisait en Allemagne sans son concours. Il prêtait à l'empereur Frédéric IV trois mille fantassins et quinze cents chevaux, pour réduire les révoltés de Gand et de Bruges; tous les princes le prenaient pour arbitre de leurs différends. Comme l'empereur lui offrait la restitution de quelques domaines aliénés par sa maison en des temps malheureux :

— Honneur et serments valent mieux que pays et vassaux! répondit-il.

Et il refusa.

Heureux règne, qui dura plus d'un demi-siècle.

Jusqu'alors, la résidence seigneuriale des ducs avait été le Vieux-Château. Christophe devait, en 1479, en faire construire un nouveau plus rapproché de la ville.

Pourquoi le margrave abandonna-t-il l'Altes-Schloss, la demeure de ses pères? L'histoire n'en dit rien; mais voici ce que raconte la légende :

Christophe aimait la chasse et s'entourait des jeunes seigneurs du voisinage, dont il se faisait joyeuse compagnie. Un soir, au souper, il raconta qu'il avait rencontré dans la forêt un sanglier d'une taille colossale, dont les défenses étaient d'une telle longueur, qu'elles pouvaient aisément embrocher un homme.

On se récria. Comment Christophe n'avait-il pas tué l'animal?

— Il est si habile, si rusé, si prompt à la course, répondit le margrave, qu'il est bien difficile de le forcer. Cependant, j'ai donné des ordres à mes gardes pour qu'on fasse les brisées demain matin. Je veux que ce sanglier figure demain sur notre table, et je ferai monter ses défenses en gardes sur la poignée de mon épée.

Le lendemain matin, en effet, un piqueur vint dire à son maître que la piste avait été levée.

Tous partirent. Le sanglier était sans sa bauge : forcé par les chiens, il en éventra plusieurs et détala avec une telle vitesse, qu'il distança la meute.

Les chasseurs s'étaient lancés à sa poursuite. Le margrave, entraîné par son amour pour la chasse, devançait tous ses compagnons. Tout à coup un homme se dressa devant lui et arrêta le cheval.

— Que me veux-tu? cria le margrave en dégaînant son couteau.

— Je ne veux vous faire aucun mal, monseigneur, répondit l'homme. La seule prière que j'ai à vous adresser, c'est de me suivre, si vous voulez voir des choses surprenantes.

— Ah! fit le margrave. Conduis-moi, mais prends garde! Des choses surprenantes, as-tu dit?

— Suivez-moi, maître!

L'homme passa devant, en s'enfonçant dans les fourrés, et Christophe le suivit. Ils marchèrent ainsi longtemps, bien longtemps, sans dire un mot... Le cheval du margrave paraissait plus fatigué que le guide.

Enfin, la nuit vint; le margrave ne reconnaissait plus où il était. L'homme le conduisit dans une grande allée qui aboutissait à un manoir de construction étrange.

Des valets accoururent et prirent la bride du cheval. Le margrave mit pied à terre.

Dans le château, on n'entendait aucun bruit. Tout restait silencieux.

Le guide s'approcha de Christophe :

— Ne vous étonnez pas, monseigneur, dit-il à voix basse, du silence qui règne ici. Il ne faut parler à personne, et personne ne vous parlera. Suivez seulement le valet qui va venir vous chercher.

Le valet arriva; le margrave le suivit. Il traversa avec lui plusieurs pièces brillamment éclairées, mais désertes; puis le valet ouvrit une grande porte, et le margrave pénétra dans une salle où de nombreux convives, hommes et femmes, étaient assis autour d'une grande table. Cette salle, c'était exactement celle des Chevaliers du Vieux-Château. Le margrave tressaillit.

Un vieillard, placé dans un fauteuil que surmontait un écusson aux armes des margraves de Bade, présidait le banquet.

Quand le margrave entra, tous se levèrent sans faire le moindre bruit, puis ils reprirent silencieusement leurs places.

Un siége était vide. Un valet invita du geste le margrave à s'y asseoir. Christophe accepta, et on lui servit des mets qui lui semblèrent exquis.

Les convives échangeaient entre eux des regards doux et tristes; ils buvaient, ils mangeaient, mais toujours sans prononcer une parole.

Le repas achevé, le valet qui avait invité le margrave à s'asseoir vint lui faire signe de quitter la table.

Le margrave se leva; tous l'imitèrent et le saluèrent. Il sortit. Dans le vestibule était son guide, dans la cour était son cheval.

Si brave qu'il fût, le margrave respira à son aise quand il eut quitté le manoir silencieux. Ce qui l'avait particulièrement frappé, c'était la grande ressemblance entre la salle à manger où s'était tenu l'étrange festin et la salle des Chevaliers de son château du Better.

Quand il eut dépassé l'avenue du manoir :

— Chez qui étais-je? demanda-t-il à son guide.

— Chez ton grand-oncle, répondit l'inconnu, le comte Rodolphe, le frère de ton grand-père. Celui-là était brave et magnifique comme toi, mais dur à ses vassaux. Il a fait mourir bien des innocents; aussi il souffre maintenant toutes les tortures qu'il a fait souffrir aux autres. Tiens! regarde! Tu verras ce que deviennent les vanités du monde!

Le margrave se retourna, et il vit le manoir tout en flammes. Il entendit des cris, des gémissements et des grincements de dents.

Pour la première fois de sa vie, il eut peur. Son cheval, effrayé lui aussi, partit au galop, l'entraînant loin du manoir, qui flambait dans la nuit. Le guide avait disparu.

Le margrave retourna au château. Il était sombre et inquiet. Quand il entra dans la salle des Chevaliers, il tressaillit et il pâlit.

Le lendemain, il quitta l'Altes-Schloss pour aller habiter le nouveau château qu'il avait fait bâtir.

Cependant, chose étrange! sept ans après son départ, jour pour jour, il retourna dans la vieille demeure et s'y installa de nouveau. Il y resta sept autres années, et il mourut pendant le cours de cette septième année, dans la salle même des Chevaliers, où il s'était fait transporter.

Son successeur retourna au Nouveau-Château, et, à dater de cette époque, l'*Altes-Schloss* fut uniquement affecté à la résidence des veuves.

Absolument abandonnée par les margraves, la forteresse fut à demi détruite pendant la guerre du Palatinat. Les Français s'en emparèrent le 24 août 1689.

Pendant un siècle et demi on ne pensa pas à enlever les débris, ni à réparer les ruines. Les murailles chancelantes menaçaient de s'écrouler, quand, en 1833, le grand-duc Léopold, qui avait un profond respect pour les souvenirs des temps passés, eut l'heureuse idée de consolider les derniers débris des ruines, et de les rendre abordables, sans leur rien enlever de leur caractère et de leur aspect pittoresque.

M. Metzger, l'inspecteur des jardins d'Heidelberg, s'acquitta habilement de cette tâche difficile, et aujourd'hui on peut sans danger se promener sur le sommet de ces murailles, qui, vues du dehors, semblent cependant toujours prêtes à s'écrouler.

ERNEST CAPENDU.

VOYAGE A TRAVERS L'EXPOSITION UNIVERSELLE.



Entrée de l'Exposition, du côté du pont d'Iéna. Dessin de Delannoy.

Avertissement préalable. — Qu'un voyage à travers l'Exposition n'est autre chose qu'un voyage autour du monde. — L'univers à Paris. — Transformation du Champ-de-Mars. — La Cité de Mercure. — Difficultés de l'exploration. — Le *Catalogue officiel.* — Coup d'œil historique, critique et descriptif. — Le chaos primitif. — Ouverture prématurée. — Exemple tiré de la Genèse et proposé à M. Le Play. — Première visite de l'auteur au Champ-de-Mars. — Le public n'entre pas. — Un parc qui n'en est pas un. — Un palais qui n'en est pas un. — Mise en scène absente. — Souvenirs et regrets. — Aperçu topographique. — La grande galerie et sa plate-forme. — Les zones et les secteurs. — Heureuse distribution. — Encore un mot sur le parc. — Le jardin d'horticulture. — Départ et arrivée. — L'entrée principale. — Plus de *velum*. — Embarras du choix d'un itinéraire. — De droite à gauche. — L'exposition métallurgique des forges de Châtillon et Commentry. — Une plaque de blindage. — Le papier de tôle. — Câbles et fils de fer. — La fontaine Médicis en fer. — La *Chapelle du Parc*. — M. Ch. Lévêque. — Musée religieux. — Contraste. — Un phare. — Comparaison avec la colonne Vendôme et la colonne de Juillet. — Rien que du fer. — Dimensions prodigieuses. — Cela se démonte. — Au pied du phare. — Un chemin creux. — Une machine qui n'est pas contente. — Trajet rapide. — La zone des rafraîchissements. — Ethnographie culinaire. — Encore la grande galerie. — La poésie des machines. — Les travailleurs modernes. — Comment se fait un chapeau.

Me voici prêt, Lectrices et Lecteurs, à remplir de mon mieux la mission honorable que la direction du *Musée des Familles* a bien voulu me confier en me chargeant de vous promener à travers l'Exposition universelle. Ce n'est pas, je vous en avertis, un petit voyage que nous allons entreprendre : ce n'est rien de moins, en définitive, qu'un voyage autour du monde.

Nous allons visiter bien des peuples divers.

Il est vrai que nous n'aurons pas à franchir les mers, à gravir les montagnes, à traverser les forêts et les déserts, pour aller chercher au loin tous ces peuples; ceux-ci ont bien voulu prendre la peine de venir à



Le Parc français. Phare, plan cavalier, pavillon impérial, maison ouvrière. Dessin de Delannoy.

nous, apportant ou amenant avec eux les instruments et les produits de leurs industries, leurs armes, leurs machines, leurs costumes, leurs ustensiles de ménage, leurs animaux domestiques et jusqu'à leurs habitations. On n'est pas plus complaisant, en vérité !

Les voici tous réunis, installés dans un coin de Paris,

sur un emplacement qui passait pour très-vaste et où ils ne laissent pas de se trouver un peu les uns sur les autres.

Ce terrain était naguère exclusivement affecté aux revues et aux grandes manœuvres militaires; il s'appelait le Champ-de-Mars. On devrait changer ce nom et l'appeler maintenant le Champ, ou plutôt la Cité de Mercure. Vous savez, en effet, que le dieu Mercure était, sous le règne du grand Jupiter, le ministre du commerce, de l'industrie et des travaux publics; il serait donc opportun d'annexer à son département le territoire précédemment placé sous la juridiction de son belliqueux collègue. Le nom de « champ » ne saurait non plus convenir désormais; car sur ce champ on a créé une ville, mais une ville unique en son genre et telle qu'on n'en a jamais vu; on a creusé des bassins et des rivières, entassé des rochers, planté des arbres, semé du gazon et des fleurs, dressé des statues et des fontaines, établi des usines, des ateliers, des docks; si bien que pas un mètre de terrain n'est perdu, et qu'aux jours de grande affluence, on ne circule pas sans quelque difficulté dans les allées, les rues et les galeries de ce prodigieux labyrinthe.

L'exploration n'en est d'ailleurs ni aussi commode, ni aussi facile qu'on pourrait le croire. Chacun doit, en y arrivant, aller pour son compte à la découverte. Point de *Guide-Joanne* où l'on puisse apprendre à l'avance la topographie du pays et trouver l'indication, l'histoire et l'explication des innombrables curiosités qu'il renferme. Le seul manuel mis à la disposition des visiteurs, c'est le *Catalogue officiel*, — dont Dieu nous garde! — car qu'y trouve-t-on? La division des classes, les numéros des *articles* exposés, les noms des exposants. Qu'y apprend-on? Que la manufacture de Sèvres expose des porcelaines; celle de Saint-Gobain, des glaces; celle des Gobelins, des tapis; M. Froment-Meurice, de l'orfèvrerie et de la bijouterie d'art; M. Christofle, des objets argentés et dorés par le procédé Ruolz; MM. Hachette, des livres; M. Gouin, des machines, etc., etc. Toutes choses que vous savez, n'est-ce pas? aussi bien que les habiles rédacteurs du catalogue, ou que vous verrez bien vous-même sans qu'on vous les dise.

Donc prenons notre temps et rassemblons nos forces; car ce n'est pas en une journée que nous pourrons accomplir notre exploration. Heureusement nous avons la faculté de la fractionner autant qu'il nous plaira, de nous reposer ou de regagner nos foyers si nous nous sentons las, sauf à reprendre, le lendemain ou le surlendemain, notre promenade au point où nous l'aurons laissée.

Inutile d'ailleurs de nous presser, et c'est ici le cas d'appliquer la parabole évangélique des ouvriers arrivant les derniers à la vigne, et recevant à la fin de la journée un salaire égal à celui des premiers. Que dis-je? Ceux qu'une curiosité impatiente a conduits à l'Exposition pendant les premières semaines et à payer pour leur entrée le quintuple de ce qu'il nous en coûtera ont dû être cruellement désappointés. A l'heure dite, au jour marqué par les destins, les portes se sont ouvertes! — Oui! mais la belle avance! Tout dans l'intérieur était confusion et chaos. On croyait entrer dans un musée, on tombait au milieu d'un chantier; on pataugeait dans le plâtre et dans la boue; on se heurtait contre des poutres et des barres de fer jetées en travers du chemin; on risquait d'être renversé par les chariots lourdement chargés qui se croisaient en tous sens; on était aveuglé par la poussière, étourdi et assourdi par les cris des charretiers, par le grincement des scies, par le bruit des marteaux. D'exposition, il n'y en avait que fort peu. Les exposants suaient sang et eau pour déballer leurs produits et les ranger dans les vitrines. Les galeries étaient encombrées de caisses ouvertes et de barils défoncés, et l'on avait trop à faire de regarder à ses pieds, pour chercher autour de soi le spectacle merveilleux prédit par les feuilles publiques, — spectacle qui d'ailleurs ne brillait que par son absence.

C'est donc grandement à tort que l'on voudrait louer M. le commissaire général de sa ponctualité à ouvrir au public les portes du Champ-de-Mars. Lorsque Dieu créa le monde, il eut soin d'y mettre toutes choses en leur place avant d'y introduire le visiteur perpétuel de cette première des expositions universelles : l'homme. Il employa cinq jours — dont chacun valait des siècles — à parfaire son œuvre, et ce fut seulement le sixième jour, lorsqu'il vit « que tout était bien, » qu'il posa délicatement le premier homme au milieu du paradis. M. Le Play eût sagement agi en suivant cet exemple, qui, je crois, en vaut bien d'autres. N'être pas prêt à la date annoncée était un premier tort; mais on l'eût aisément pardonné. Quelque intelligence et quelque activité que l'on déploie dans l'accomplissement d'un travail aussi énorme et aussi complexe, il y a une force des choses, une *ananké*, comme dirait M. V. Hugo, avec laquelle on est forcé de compter. Mais convier le public à une Exposition universelle et ne lui montrer que des charpentes nues, des moellons et des plâtras, c'était un tort beaucoup plus grave que le premier. Il est vrai que le public, ou du moins une partie du public s'est contentée de cette exhibition et a trouvé même tout simple de payer 5 francs par jour le droit de la contempler; cela prouve qu'il y a par le monde de bien bonnes pâtes de gens; mais cela ne prouve pas que tout soit pour le mieux dans la meilleure des expositions possibles.

Lorsque votre très-humble serviteur se hasarda pour la première fois à visiter l'empire de M. Le Play, l'état des choses s'était déjà un peu amélioré. Toutefois, on était loin encore de l'achèvement. La plupart des édifices bigarrés qui remplissent ce qu'on veut bien appeler le *Parc* n'étaient que des baraques informes, montrant à nu leur maigre charpente, et dont il était impossible de deviner la destination. Sur toutes les portes, — lorsqu'il y avait des portes, — on lisait cette inscription tracée à la craie ou au charbon : *Le public n'entre pas.*

Après m'être ainsi « cassé le nez » (pardonnez cette expression vulgaire!) contre une demi-douzaine de bâtisses, je pris le parti de pénétrer dans le... Ah! comment appellerai-je cela?... le palais? Singulier palais! Enfin je dirai le palais, pour dire comme tout le monde et pour éviter une trop longue périphrase. Mais, en réalité, cette immense construction ellipsoïde et annulaire n'est pas plus un palais que le terrain qui la précède n'est un parc ou un jardin. Un parc ou un jardin, c'est, si je ne me trompe, un lieu planté d'arbres et de fleurs. Or, ce qu'on voit le moins dans ce prétendu parc, c'est de la végétation : les maçons et les charpentiers n'y ont presque rien laissé à faire aux jardiniers. De même, un palais est, d'après la définition académique, une demeure souveraine, un édifice remarquable non-seulement par ses amples dimensions, mais par l'élégance et la beauté de son architecture et de sa décoration. Or, il est évident que le palais du Champ-de-Mars

ne répond point du tout à ce signalement. Vu à vol d'oiseau, on pourrait le prendre pour un gazomètre gigantesque. Vu du dehors, il échappe à toute comparaison. Je ne lui en fais pas reproche, et j'accorde volontiers que dans une construction de ce genre, qui, après avoir joué son rôle éphémère, sera dépecée et vendue, c'eût été folie de viser à la splendeur architecturale. C'est pour l'intérieur que devait être réservée toute la magnificence d'une mise en scène grandiose; et cette mise en scène exigeait avant tout que l'on ménageât dans l'édifice une nef spacieuse, un transept monumental qui, décoré de peintures, de trophées, de tentures, de fontaines aux eaux jaillissantes, de corbeilles de fleurs, et consacré de préférence à l'exhibition des objets les plus propres à charmer les regards, eût produit dès l'abord sur les visiteurs cette impression profonde, ce saisissement, cette admiration qu'on éprouve en présence des spectacles vraiment beaux et vraiment majestueux. Voilà ce qu'on avait su réaliser en 1851 dans le fameux palais de cristal; en 1855, dans le palais des Champs-Élysées — un vrai palais, celui-là, et qu'on a peut-être eu tort d'abandonner! — ce qu'on retrouvait même, en 1862, dans le vaste bâtiment en briques jaunes, surmonté de deux énormes dômes en vitrage, qui s'élevait le long de Cromwell-Road. Voilà ce qui manque complétement dans le palais actuel et qui le réduit à n'être qu'un immense bazar.

Lorsqu'on y arrive par l'avenue qui fait suite au pont d'Iéna, on entre sous une voûte assez obscure, dans une sorte de large corridor ou de vestibule qui aboutit au jardin central, et de chaque côté duquel s'ouvrent les galeries. L'effet est des moins heureux : on cherche vainement devant soi, à droite, à gauche, un de ces magiques panoramas auxquels les expositions précédentes nous ont habitués. Il y a bien, à l'entrée, la galerie des machines, qui est de dimensions fort respectables. Mais cette galerie tourne comme toutes les autres; la vue ne peut donc s'étendre ni en avant ni en arrière, et elle est encore considérablement gênée par l'espèce de plate-forme sans fin qui règne sur toute la ligne médiane. Cette plate-forme a la prétention d'offrir aux visiteurs une promenade d'où ils puissent embrasser l'ensemble de la galerie. Malheureusement le but n'est pas atteint, par la raison fort simple qu'on ne peut regarder que d'un côté à la fois, et qu'en s'accoudant sur la balustrade, on ne voit bien que la machine au-dessus de laquelle on s'est arrêté.

Soyons juste, cependant : tout n'est pas à blâmer dans ce palais. Sa division en zones concentriques et en *secteurs* a l'avantage incontestable de séparer nettement les groupes et de les coordonner de la manière la plus rationnelle. Chaque zone renferme une même catégorie de produits; chaque secteur est le domaine d'une nation : domaine plus ou moins étendu, selon l'importance du contingent fourni par la nation à laquelle il appartient. Grâce à cette disposition, le visiteur sait où il va et peut suivre à son gré la méthode ethnographique ou la méthode technologique; il peut consacrer une journée à l'exposition britannique, une autre à l'exposition russe, une autre à l'exposition espagnole, etc. (1). Ou bien il peut vouer sa promenade d'aujourd'hui à l'examen des tissus, celle de demain à l'étude des machines, celle du jour suivant au plaisir de regarder les tableaux et les sculptures; tout cela sans se déranger, sans chercher son chemin, sans faire des pas inutiles. Voilà qui est bon, très-bon, je suis heureux de le reconnaître.

La visite du parc ne présente pas les mêmes facilités; mais l'inconvénient d'y errer au hasard est compensé par l'amusement des surprises que l'on y rencontre à chaque pas. Il n'y aurait même point lieu de s'en plaindre, si cette partie de l'enceinte était exclusivement réservée au côté fantaisiste de l'Exposition; si, parmi les maisonnettes de toutes provenances, les cafés orientaux, les temples antiques ou exotiques, les écuries, les bergeries, les grottes et les cascades, on ne trouvait des exhibitions de métallurgie, de mécanique, de matériel militaire et de bien d'autres choses très-sérieuses, qui ne sont reléguées là que parce qu'elles n'ont pas trouvé de place dans le palais.

Il est enfin une troisième partie de l'Exposition qui est tout à fait distincte des deux autres, et où l'on n'est admis que moyennant un droit supplémentaire. Cette province est située à l'extrémité nord du Champ-de-Mars, devant l'École militaire. C'est le vrai jardin, où l'horticulture moderne étale ses merveilles; où les flores de toutes les régions du globe sont représentées par leurs espèces les plus élégantes; où des serres magnifiques servent d'abri aux plus belles plantes des régions tropicales; où des bassins et des *aquaria* nourrissent les plus curieux spécimens du monde aquatique. C'est un délicieux musée de botanique, d'où la zoologie n'est pas absente, et que l'art s'est appliqué à embellir. Nous ne tarderons pas, certes, à visiter en détail ce charmant séjour. Nous aurions encore bien d'autres annexes à parcourir : l'exposition agricole de Billancourt; peut-être, si le bruit qui court au moment où j'écris n'est pas un faux bruit, l'exposition hippique de l'esplanade des Invalides; et, avant tout cela, l'exposition nautique et marine établie sur le fleuve, en amont et en aval du pont d'Iéna... Mais l'espace dont je dispose serait insuffisant pour enregistrer les impressions et les commentaires que nous suggérerait la vue un peu attentive de tant d'objets divers, et il en est plusieurs, je le crains, devant lesquels nous serons forcé de passer sans nous y arrêter.

Et maintenant, Lectrices et Lecteurs, je vous ai dit ce que je pense de l'Exposition universelle de 1867; je vous l'ai dit en toute sincérité, sans surfaire le bien, sans exagérer le mal. Vous avez, je crois, une idée générale de l'ensemble, et vous jugez sans doute qu'après tout, cela vaut la peine d'être vu. C'est aussi mon opinion. Donc nous partons, nous sommes arrivés; nous avons passé par l'un des tourniquets de la porte principale — j'appelle ainsi celle qui est située en face du pont d'Iéna. Nous voici dans l'avenue qui s'appelle, je crois, *avenue d'Europe*, et qui coupe comme un grand diamètre l'allée de ceinture dite *des Deux Mondes*. Nous marchons entre les deux rangées de perches rouges qui supportaient, le jour de l'inauguration, le fameux *velum* en drap vert et or, — et qui maintenant ne portent plus rien que leurs longues flammes d'étamine flottant au gré du vent.

Je disais tout à l'heure que les constructions qui remplissent le parc y avaient été jetées au hasard. Cela n'est

(1) Aussi n'est-il pas rare d'entendre dans le Champ-de-Mars des dialogues comme celui-ci :

« — Où allons-nous aujourd'hui? en Chine? — Non, je préférerais parcourir les États-Unis. — Soit, allons d'abord en Amérique, et, de là, nous passerons en Australie. » On s'invite à déjeuner en Angleterre, à dîner en Russie, et, au milieu du jour, on va se reposer en Bavière, pour goûter la bière de Munich.

pas tout à fait exact. On semble s'être donné le malin plaisir de renverser ici le monde réel, comme la lentille renverse les images dans la chambre obscure. Cela ne signifie point qu'on ait mis les maisons le toit en bas, et les arbres les racines en l'air, ni que les gens marchent sur la tête au lieu de marcher sur les pieds. Non, mais on a mis à l'orient ce qui, dans la nature, est au couchant, et réciproquement. Ainsi nous avons à l'ouest, c'est-à-dire à notre droite, les maisons turques et les kiosques chinois; nous avons à l'est, c'est-à-dire à notre gauche, les constructions européennes. Devant nous s'ouvre le vestibule du palais. Irons-nous en avant, à droite ou à gauche? — Grave question! Je vous propose d'aller à gauche. — Pourquoi pas à droite? me demanderez-vous. — Pourquoi pas à gauche? — Et pourquoi pas tout droit? — Il vous tarde, je le devine, de pénétrer dans le palais. Contentons-nous donc de parcourir très-rapidement le côté gauche du parc, — sauf à y revenir plus tard si nous avons du temps de reste et si nos jambes ne refusent pas le service.

Prenez-vous quelque intérêt à la métallurgie? Nous pouvons entrer dans le pavillon occupé par les produits des forges de Châtillon et Commentry. Ce pavillon est en fer; il est couvert en fer; il ne contient que du fer, des minerais de fer et des outils à travailler le fer. Nous verrons là une de ces plaques de blindage dont on revêt aujourd'hui les navires cuirassés, et dont l'épaisseur est telle qu'on se demande comment un vaisseau peut encore flotter avec une pareille armature. Cette plaque a $4^m,60$ de longueur, 90 centimètres de largeur et 20 centimètres d'épaisseur; son poids est de six mille cinq cents kilogrammes! Elle est à l'épreuve des projectiles les plus irrésistibles. Tout près de ce bloc cyclopéen se trouvent des échantillons de papier en tôle dont l'épaisseur a pu être réduite par le laminoir à une petite fraction de millimètre. De même, à côté de câbles énormes noués à froid sur eux-mêmes, on vous montrera des fils aussi fins que des cheveux, et qui, développés, mesureraient jusqu'à vingt-cinq kilomètres. Au fond de la salle s'élève un joli monument, reproduction fidèle de la fontaine Médicis du jardin du Luxembourg. Ce monument est en fer comme tout le reste. Les niches sont en tôle, les colonnes sont formées de rails, de tringles et d'autres fers spéciaux. Les deux statuettes florentines placées dans les niches latérales sont en fonte moulée; les vases Médicis qui surmontent les angles du fronton sont en tôle repoussée au marteau. Dans la niche du milieu, on a remplacé le groupe de Polyphème, de la nymphe Galatée et du berger Acis, par des échantillons de matières premières (houilles et minerais), de produits bruts et de produits finis de toutes les usines de la Compagnie.

Au sortir de ce musée sidérurgique qui représente si bien le génie industriel du dix-neuvième siècle, vos regards seront certainement attirés par un édifice d'un tout autre caractère, par une église au clocher élancé, qu'on ne s'attendait pas certes à rencontrer ici. Cette église a été baptisée par son auteur du nom de « chapelle du parc. » C'est un musée d'art religieux, créé par un habile et intelligent peintre-verrier de Beauvais, M. Ch. Lévêque. L'idée première de M. Lévêque a été sans doute d'exposer ses vitraux. Seulement, au lieu de les laisser mettre sous les combles du palais où personne ne les aurait vus, il s'est avisé de les placer dans le cadre même auquel ils sont destinés, c'est-à-dire dans les fenêtres d'église. Il a pensé que ses confrères les peintres-verriers de France, ainsi que les autres artistes et industriels qui concourent à la décoration et à l'ameublement des édifices consacrés au culte, ne refuseraient pas de s'associer à son œuvre. Plusieurs, en effet, ont répondu à son appel, et la commission impériale lui a concédé, avec le terrain nécessaire à la construction qu'il projetait, le droit de percevoir à l'entrée un droit modique de 50 centimes par personne, pour couvrir une partie, sinon la totalité de ses dépenses. M. Ch. Lévêque s'est mis aussitôt à l'œuvre, et sous l'habile direction de M. G. Brien, architecte, la chapelle s'est élevée rapidement. Cet édifice n'a pas de style bien tranché; cependant il se rapproche beaucoup du style gothique. L'intérieur est disposé avec beaucoup de goût, et renferme des spécimens, très-heureusement choisis, de tous les objets en usage pour la célébration du culte, pour la décoration et l'ameublement des églises : vêtements et ornements sacerdotaux, vases sacrés, tabernacles, chaires, confessionnaux, pavages en mosaïque, grilles de chœur, vitraux, crucifix et effigies de saints. On n'a pas non plus oublié l'orgue, qui remplit de ses puissants accords et de ses graves mélodies les voûtes de l'élégante basilique.

Il faut ici faire bon marché des transitions, et s'attendre à tous les contrastes. A quelques pas de la chapelle de M. Lévêque se dresse la gigantesque colonne qui domine tout le Champ-de-Mars. Cette colonne n'a rien de décoratif et elle est complétement étrangère à la politique. Elle ne rappelle ni les victoires des armées françaises sur les armées de la Sainte-Alliance, comme la colonne Vendôme; ni le triomphe des citoyens armés « pour la défense des lois et des libertés publiques, » comme la colonne de Juillet. Elle ne ressemble à ces deux monuments que par ses proportions colossales; elle n'est point en bronze, mais en fer, et la couche de peinture rouge dont elle est revêtue n'a d'autre objet que de la préserver de l'oxydation. Enfin elle est surmontée non d'une statue historique ou allégorique, mais d'une simple lanterne. Cette colonne, en un mot, n'est autre chose qu'un phare, mais un phare géant, le plus grand peut-être qu'on ait jamais construit, — et de plus un phare perfectionné : vous sentez bien que tout ce qui se trouve à l'Exposition ne peut être que perfectionné; sans cela, que signifierait l'Exposition?... Dans l'espèce, le perfectionnement résulte non-seulement des dimensions, mais de la simplicité, de l'économie et de la solidité de la construction. Autrefois on bâtissait les phares en briques ou en pierre. Maintenant on les construit en fer : il n'y entre plus un atome de pierre, ni de mortier, ni de bois. Cela se monte et se démonte; cela s'expédie au loin, par terre ou par mer. Le phare que voici ressemble à s'y méprendre à celui dont le portrait figurait, en 1862, à l'exposition de Londres, tandis que l'original attendait paisiblement à Paris le moment où il serait expédié à la Nouvelle-Calédonie. Si ce n'est lui, c'est donc son frère. Même taille, même tournure, même aspect. J'eus l'avantage de monter jusqu'en haut du phare calédonien (il avait 50 mètres de haut) : c'est un exercice qui sans doute vous tenterait peu. Je ne vous le propose pas.

Ce phare est dressé sur un simulacre de rocher au milieu d'une mer en miniature. A deux pas de là se trouve un chemin creux conduisant, hors du Champ-de-Mars, à la berge de la Seine. Là, dans un vaste bâtiment, s'agite avec des grondements terribles, et en vomissant par sa robuste cheminée des flots de vapeur et de fu-

mée, une machine marine de mille chevaux, sortie des ateliers d'Indret. Ce formidable travailleur n'était point fait pour le « plancher des vaches. » Il a été créé pour mettre en mouvement l'hélice d'un vaisseau de ligne cuirassé. En l'installant sur la rive de notre méchant petit fleuve d'eau douce, il fallait lui donner quelque chose à faire. Hélas! on lui fait monter les quelques hectolitres d'eau nécessaires à l'alimentation des bassins, cascades et jets d'eau du parc. — Convenez que c'est humiliant pour un matelot de cette importance! Aussi ne s'y résigne-t-il pas sans frémir, et les maigres pilotis qu'on lui a donnés pour supports tremblent et craquent d'une façon effrayante à chaque mouvement de ses muscles puissants. Allons-nous-en : s'il lui prenait un accès de colère, il nous broierait comme des grains de sel. Il est trop manifeste que ce colosse n'est pas content du tout!

Rentrons dans le Champ-de-Mars et,— négligeant pour le moment divers objets insignifiants ou inachevés : le matériel de campement, les maisons à bon marché, le modeste pavillon où s'organise l'exposition de la Société protectrice des animaux, — revenons à l'allée principale, qui va nous conduire tout droit au vestibule du palais. Ici encore nous voilà fort perplexes au sujet du meilleur itinéraire à suivre. Parcourrons-nous successivement les diverses zones concentriques, ou bien visiterons-nous tour à tour chaque contrée du globe? Ce dernier parti est, je crois, le meilleur pour de simples flâneurs comme nous. Mais ceci admis, nous avons de nouveau à nous demander s'il vaut mieux aller à droite ou à gauche. Notre hésitation ne sera pas longue; à droite, c'est l'Angleterre; à gauche, c'est la France. Avant de faire notre tour du monde, faisons notre tour de France. Ne négligeons pas toutefois d'examiner préalablement la distribution des grandes catégories de produits qui vont s'offrir à notre attention, et de prendre note une fois pour toutes de l'ordre dans lequel nous les rencontrerons en avançant de la circonférence vers le centre.

La première zone, la plus développée, puisqu'elle est la plus extérieure, n'est ni la moins importante, ni la moins curieuse, bien qu'elle ne soit pas mentionnée au catalogue et qu'on soit tenté, au premier abord, de la considérer comme étrangère au but de l'Exposition. Cette zone est celle des rafraîchissements, des *restaurations*, comme on dit en Belgique. Ne la dédaignons pas : nous serons fort heureux d'y venir, à un moment donné, réparer nos forces et apaiser notre soif; car l'Exposition ne laisse pas, à la longue, de creuser l'estomac, et, comme les fagots de Sganarelle, « elle est salée en diable. » Ces instants de repos pourront d'ailleurs profiter à notre instruction. La zone de la consommation est soumise, ainsi que les autres, au grand principe des nationalités, et il ne tiendra qu'à nous de nous initier aux usages culinaires et bachiques de tel ou tel peuple, à notre choix. Nous n'aurons pour cela qu'à nous asseoir à une table russe, ou espagnole, ou suédoise, ou *yankee*, ou japonaise, et à nous faire servir le mets national ou la boisson du pays. On cite plusieurs hommes sérieux qui ont acquis déjà de cette façon une prodigieuse érudition gastronomique.

A la région des cafés, des restaurants, des tavernes, des buvettes, succède immédiatement l'immense galerie des machines, dont j'ai déjà parlé. C'est là que la science et l'industrie modernes se montrent sous leur aspect le plus imposant et, l'on peut dire, le plus émouvant. J'ai entendu une dame déclarer qu'en 1855 elle ne pouvait entrer dans la grande annexe des machines sans que des larmes d'admiration lui vinssent aux yeux. Elle n'éprouvera certes pas une impression moins vive et moins profonde en visitant cette partie de l'exposition actuelle. Oui, c'est un beau, un merveilleux spectacle que celui de tous ces bras, de toutes ces roues, de tous ces leviers, de ces organismes gigantesques créés par le génie de l'homme, fonctionnant avec une régularité mathématique, avec une puissance calme, accomplissant chacun sa tâche sans se déranger, sans se tromper jamais. C'est une mélodie sublime que le ronflement grave, l'accord profond et soutenu de ces milliers d'instruments qui vibrent à la fois! La plupart des machines motrices sont installées en dehors de la galerie, dans des bâtiments spéciaux, et ce sont elles qui transmettent le mouvement à celles de l'intérieur. Ce que nous voyons surtout ici, ce sont les machines-outils, on dirait mieux les machines-ouvrières, qui exécutent maintenant avec une facilité, une force, une précision, une économie incomparables ce que l'homme accomplissait autrefois péniblement, lentement, d'une manière inégale, et à grands frais; qui taillent et découpent le bois ou le fer; qui tissent la laine, le lin et la soie; qui foulent le drap, qui cousent les vêtements, plient le papier, — que sais-je encore? Presque toutes les industries mécaniques sont représentées dans cette enceinte, et quelques-unes au grand complet; si bien qu'on peut, en maint endroit, suivre toutes les phases de la fabrication, depuis l'apprêt de la matière brute, jusqu'à l'achèvement de l'objet tel que vous le trouveriez dans un magasin du boulevard ou du Palais-Royal.

Voulez-vous, par exemple, assister à la confection d'un de ces chapeaux de fantaisie tels que les beaux messieurs en portent pour aller à la campagne, à la chasse ou en voyage? Ça ne sera pas long. Vous n'avez qu'à faire le tour de ce compartiment de quelques mètres carrés, entouré d'une balustrade à hauteur d'appui, où une demi-douzaine d'ouvriers sont occupés conjointement avec deux ou trois appareils dont le rôle est facile à observer. Une femme recueille la matière première (c'est du poil de lapin) qu'une machine vient de carder; elle l'étale sur une plaque horizontale, ou plutôt, je crois, sur une toile sans fin qui se meut très-lentement et amène peu à peu le poil entre deux cylindres armés de dents. Le poil, très-divisé par cet appareil, tombe dans un soufflet qui le projette sur une sorte de cloche en cuivre criblée de trous, reposant sur une forme garnie de feutre mouillé, portée elle-même par un pivot qui tourne rapidement. Toute la surface de la cloche se couvre bientôt d'une couche de duvet de trois ou quatre millimètres d'épaisseur. On l'enlève alors; on la coiffe d'une autre cloche semblable; on plonge le tout dans un bain convenablement préparé, au sortir duquel on retire d'entre ses deux enveloppes métalliques le futur chapeau à l'état d'un sac ayant la forme d'un *chausson* à filtrer les sirops. Ce sac subit encore une pression mécanique et quelques lavages qui s'exécutent à la main; puis on le pose, à peu près sec, sur un tour, où un ouvrier le façonne comme les potiers façonnent l'argile ou le kaolin, et lui donne sa forme définitive, plus ou moins haute, arrondie ou aplatie, à bords larges ou étroits.

Arthur MANGIN.

(La suite à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE DU MOIS.

EXPOSITION DES ŒUVRES DE M. INGRES.

Nous aurions à vous rendre, aujourd'hui même, un compte fidèle de la double exposition des beaux-arts au Champ-de-Mars et au Palais de l'Industrie. Mais voici qu'une troisième exposition attire tout d'abord notre attention et doit passer avant les deux autres. Il s'agit de la réunion presque complète des œuvres de M. Ingres dans le palais des Beaux-Arts. Ils sont heureux, ces inspirés d'en haut, qui laissent après eux une louange immortelle. Ils attirent à leur tombe ouverte une foule enthousiaste et reconnaissante. Hélas ! depuis quelques années, à combien d'apothéoses semblables avons-nous assisté ! Horace Vernet, Paul Delaroche, Ary Scheffer, Flandrin, le dernier. L'admiration de leurs contemporain les venait saluer une dernière fois, et, le lendemain de ce jour suprême, ces pieux témoignages d'une gloire hautement reconnue s'en retournaient dans les musées, dans les temples, dans les palais, dans les maisons bourgeoises, dans tous les lieux glorifiés par leur présence. Un jour qu'un enthousiaste de la belle peinture parlait devant l'empereur Napoléon de ces œuvres immortelles : « Combien le plus beau tableau peut-il durer ? demanda l'empereur. — Sire, il peut bien durer quatre ou cinq siècles. » A quoi le héros répondit en levant l'épaule : « Vous nous la donnez belle avec votre immortalité ! » Celui-là, en fait de gloire, avait certes le droit de se montrer difficile. Cependant, les plus avides parmi nous se contenteraient volontiers de la fugitive éternité de Rembrandt, de Titien et de Raphaël.

M. Ingres n'était pas l'un des moindres amoureux de la gloire humaine ; il l'a rêvée toute sa vie. Nous avons été justes ; il ne l'a pas longemps attendue. En ce moment, la foule intelligente accourt à l'exposition de ses œuvres, remettant au lendemain les surprises de l'Exposition universelle. Rien ne manque, ou peu s'en faut, des belles choses que cette main brillante a laissées ici-bas. Ses tableaux, ses portraits, ses dessins, les voilà tous, au nombre de quatre cents, disposés en pleine lumière, par les disciples et les admirateurs de ce rare génie. Il est là tout entier, dans sa gloire et dans ses ténèbres, dans ses croyances et dans ses doutes ; tantôt plein d'audace, et tantôt d'une timidité voisine de la faiblesse. Aujourd'hui général d'armée ; le lendemain, marchant à l'arrière-garde. Que de batailles il a gagnées, que de batailles il a perdues ! Il était encore enfant, que déjà son crayon inhabile avait parfois des grâces irrésistibles. Son premier portrait, aux premiers jours de ce siècle, représentait un jeune homme, aux cheveux noirs, aux yeux d'escarboucles, au sourire déjà sérieux. C'était lui-même, et dans cette peinture où se rencontrait tant d'inexpérience unie à tant de force, on pouvait pressentir qu'à trente ans de distance, l'artiste, dans sa simplicité, accomplirait ce chef-d'œuvre, le portrait de M. Bertin l'aîné. La *Baigneuse* et le *Sphinx* annoncent déjà les radieuses beautés dont M. Ingres représentera la jeunesse, un peu gauche, il est vrai, mais toujours élégante. Or, pour être belle aux yeux de cet homme amoureux de l'idéal, il fallait ressembler, de près ou de loin, aux modèles qu'il entrevoyait dans la chambre obscure de son cerveau. Il les voulait en pleine jeunesse, en douce lumière, et plaisantes, sans songer à plaire. Voilà pourquoi M. Ingres a fait à si peu de femmes l'honneur de les accepter pour ses modèles. Que de fois, quand on lui disait : « Comment trouvez-vous cette beauté qui passe ? — Elle convient, répondait-il, à tous les peintres ; mais je serais sûr, si je l'entreprenais, de manquer ce portrait-là. »

Dans cette réunion des meilleures tentatives de ce grand peintre, on retrouve au premier rang le *Romulus*, le *Jupiter*, le *Saint Symphorien*, qui fut le sujet d'une grande bataille, et cette admirable famille *Stamaty*, qui serait la gloire et l'orgueil des plus heureux portraitistes. Les voilà tous, le père, la mère et les enfants, dans l'attitude et la réflexion de chaque jour. Pas d'efforts ; nulle gêne ; une ingénuité irrésistible. La ***Françoise de Rimini*** est le plus bel emprunt que pût faire un peintre de génie au plus splendide poëme de l'Italie. Voici la ***Fornarina***, la jeune fille aux belles mains, au doux sourire, et le grand peintre d'Urbin qui fut le Dieu vivant de M. Ingres.

Arrive ensuite un tableau daté de Rome et de l'an de grâce 1820 : *le Christ donnant les clefs à saint Pierre* est aujourd'hui l'un des plus rares ornements du Luxembourg. Peinture excellente et vivante. Une grandeur, une éloquence, une majesté. M. Ingres était alors tout à fait voisin de ces deux merveilles : le *Vœu de Louis XIII* (1821) ; l'*Apothéose d'Homère* (1827).

Et comme il fallait, pour le progrès de nos jeunes artistes, leur expliquer par une démonstration certaine les procédés de leur maître, à côté de ces tableaux inestimables sont exposés les dessins, les études, les traits inachevés de ces divers personnages, à savoir : les *Pieds d'Homère*, les *Mains de la Gloire*, et les *Bras du Phidias*. Voici les premiers essais de la figure d'*Apelles* et de l'image qui représentera l'*Iliade*, avec tous les accessoires de ce tableau qui fut à peine remarqué, chez nous, le premier jour, perché qu'il était dans le plafond de l'escalier du Louvre. On ne le vit pas tout d'abord, mais si puissant est l'attrait du chef-d'œuvre, et si puissante est son action sur les âmes les plus vulgaires, que bientôt le Louvre, et Paris, et la France entière apprirent, non pas sans orgueil, toutes les beautés de cette apothéose d'Homère. M. Ingres lui-même a voulu de sa main en faire une copie excellente et digne de lui. Peu de jours avant sa mort, il y travaillait encore : « Mes enfants, disait-il, apprenez par mon exemple qu'il n'est rien d'impossible au grand travail soutenu par un peu de génie. Apprenez que rien ne se fait vite, et que les belles choses (c'est leur droit) nous prennent une part de notre vie. Honte à l'improvisation ! Malheur à l'artiste qui ne sait pas veiller sur son œuvre ! C'est à nous, d'abord, qu'il appartient d'obéir aux règles établies. » M. Ingres est le premier qui ait fait de la Grammaire une dixième muse. Il eût donné les neuf muses pour celle-là.

Dans ces belles salles de l'École des Beaux-Arts apparaît, toute brillante d'élégance et de charme royal, la divine *Stratonice*. Elle est bien la fille et l'épouse de ces satrapes d'Asie, dont les poëtes d'Orient ont raconté tant de fables. Œuvre exquise, où l'ornement le plus précieux se mêle à la grâce la plus savante. On regarde, on s'étonne, on admire. ***Le Christ au milieu des docteurs***

a grand'peine à soutenir la concurrence avec le *Saint Pierre* et le *Saint Symphorien*. Ce jour-là seulement, M. Ingres fut un vieillard. On sent pour la première fois que la défaillance arrive, et que l'âge viril a dit tous ses secrets. Pourtant, quel réveil, quel printemps, sous le souffle enjoué d'avril; quelle renaissance, enfin, *la Source*, un des plus beaux ouvrages que le maître ait commencés étant jeune, qu'il ait terminés dans ses derniers jours!

Mais M. Ingres est encore autre part?... La salle des ventes a été tout le mois la succursale du palais des Beaux-Arts. Sans compter ce qu'il a légué, enfant reconnaissant, à Montauban, sa ville natale, ses portefeuilles, ses estampes, ses bronzes, ses livres, ses fragments antiques; sans compter plusieurs dons rares et précieux, souvenirs impérissables de son attachement pour l'épouse honorée, il a voulu que l'on mît en vente, après lui: l'*Age d'or*, la *Vierge à l'Hostie*, une réduction du *Martyre de saint Symphorien* et plusieurs dessins de grandeur capitale. Lui-même, en parlant de l'*Age d'or*, ce tableau terminé en 1862, et commencé pour M. le duc de Luynes, qui voulait honorer ainsi son château de Dampierre, M. Ingres explique en ces termes le projet qu'il avait conçu. Rarement nous avons rencontré des pages écrites par M. Ingres; voilà pourquoi nous voulons sauver celle-ci de l'oubli :

« La scène se passe dans une vallée bordée de hautes montagnes, riche végétation, sources, etc.; les habitants de ce beau séjour jouissent d'un bonheur sans mélange, ils vivent de *fruits et de lait*. A la gauche du spectateur, la déesse Astrée, descendue du ciel, les visite et *les entretient* de l'amour de la justice et de la vertu; ce côté est la partie morale du tableau. Au milieu, la Religion; un autel est élevé sur un bloc de rochers, on le couvre de fruits et de fleurs, et le plus âgé de tous, s'érigeant en grand prêtre, *élève la voix* vers le ciel et adore la Divinité. Autour de l'autel une danse religieuse, composée de femmes représentant les trois saisons, et *d'autres nues*; l'une d'elles bat la mesure et un jeune enfant souffle dans un pipeau. La troisième partie du tableau est le Repos; de jeunes hommes, femmes et enfants forment des groupes; dans le haut du tableau, Saturne contemple son peuple; l'Amour, *sans arc ni flèches*, leur inspire la tendresse; Zéphyr répand des fleurs. »

Certes, si M. Ingres est un grand peintre, on ne saurait disconvenir qu'il fut un assez médiocre écrivain. Voici encore comment il explique son tableau représentant Auguste, au moment où Virgile a prononcé : *Tu seras Marcellus*.

« La scène se passe chez l'empereur Auguste. Virgile lit le sixième livre de son *Énéide*, dans la salle dite de Marcellus, où ce jeune prince est représenté par une statue de *bronze doré*. Livie est assise *contre* le piédestal de la statue, Octavie sur un siége aux pieds du trône d'Auguste; Mécène et Agrippa se tiennent derrière l'empereur. Virgile prononce ces paroles : *Tu Marcellus eris! Alors* l'émotion est à son comble, Octavie tombe évanouie, Auguste la soutient; Livie demeure froide et impassible; son embarras n'échappe pas à Agrippa, *qui la condamne en secret;* Mécène est tout à l'admiration de l'œuvre de Virgile. Dans le fond est un jeune esclave témoin de la scène. »

On retrouvera dans cette vente deux ébauches presque terminées de la *Stratonice;* l'*Odalisque* en grisailles du tableau exécuté pour le comte Pourtalès; l'*Henri IV et ses enfants;* la *Mort de Léonard de Vinci*, un ancêtre. En dessins : le *Philippe V donnant la Toison d'or au maréchal de Berwick;* l'*Enlèvement d'Europe*.

Mais le grand ornement de cette vente sera l'*Odalisque* exécutée à Rome en 1839. On retrouve dans cette peinture toutes les grâces de la *Vénus Anadyomène*, absente, on ne sait pourquoi, de cette double exposition.

LE SALON DE 1867.

Pendant que ces honneurs funèbres et si bien mérités sont rendus au chef illustre de l'école française, ses successeurs accomplissent leur tâche et leur travail de chaque année. Les esprits chagrins qui déclament contre l'exposition annuelle oublient que l'émulation et la récompense apportent aux jeunes talents une excitation salutaire. On n'aurait à saluer tous les ans qu'une belle œuvre, on n'aurait à distribuer que trois ou quatre médailles, ce serait la peine d'ouvrir à deux battants les portes du palais des Champs-Élysées. Heureusement le talent français n'est pas exposé à cette honteuse stérilité. En même temps, l'on dirait qu'une exposition est attachée à la précédente, et qu'elles tiennent l'une à l'autre, comme la reconnaissance tient au bienfait dans les plus nobles cœurs. C'est une aimable transition où l'on voit le progrès des anciens encourager l'effort des nouveaux venus.

D'ailleurs, le texte même, pour ainsi dire, et le sujet de ces œuvres si diverses, leur donnent un air de famille auquel on ne saurait se méprendre. On ne refait pas la nature, on la copie. Le paysagiste ingénieux n'aura pas d'autre texte aujourd'hui qu'hier. Quelques-uns, les jeunes surtout, iront d'un soleil à l'autre, et changeront l'orient pour l'occident. Mais le peintre prudent, après les premières excursions hors de son domaine et de son pays natal, reviendra bien vite aux horizons dont il a le secret. Une seule montagne, un seul vallon, un ruisseau connu de lui seul, suffiront au travail de toute une vie. On aurait grand'peine à persuader à M. Cabat qu'il doit retourner en Italie. Alors qu'il était jeune homme, il n'a rapporté de ces beaux lieux que des toiles qui manquaient d'air et d'espace. En Normandie, à ses premiers pas, il a rencontré les plus doux aspects. Il eût dit volontiers au pommier en fleur : « Arbre de mon pays! » Aussi voilà que vous le retrouvez tout entier sur *la Lisière du bois de Chanteloube*. — *Au bord du Loing*, la petite et calme rivière, Ciceri, digne fils de son père, un artiste habile, un savant décorateur, a trouvé des effets de lumière et de silence. On comprend que le paysage est ressemblant. — Daubigny, l'ami des bois et de la solitude, vous montrera les sereines clartés d'un soleil couchant. — Qui de nous ne reconnaîtrait parmi cinquante paysages les arbres, la lumière et la vérité de Corot? C'est un maître. Au plus épais de sa forêt, voyez-vous le soleil qui là-bas flamboie. A travers ses arbres, entendez-vous mugir

..... Le plus terrible des autans
Que le Nord jusqu'alors ait porté dans ses flancs.

La poésie et l'histoire, la religion et la nature sont les grandes inspiratrices de messieurs les peintres. Avec quatre vers du vieux Théophile, M. Lapierre a fait un paysage charmant. Il est vrai qu'il s'est fort aidé des rochers de Fontainebleau, sa patrie :

Sur un rocher verdâtre et sombre
Le cerf qui brame au bord de l'eau,
De son bois penchant le rameau,
Sur le couchant trace son ombre.

Un autre, élève de Paul Delaroche, M. Louis Roux, a rencontré, dans un poëme de M. le comte de Ségur, le bon saint François d'Assise appelant à lui ses frères les oiseaux, ses sœurs les colombes :

Je vais leur parler du bon Dieu..

L'idée est un grand attrait dans ces petits drames, composés pour le plaisir des yeux. Telle idée a fait vivre éternellement un tableau d'un peintre médiocre. A ce compte, le *Convoi du pauvre* ne saurait mourir; mais il n'est rien de mieux que la forme avec l'idée. Avez-vous admiré ce coin d'un vieux parc où le vieux banc de pierre à demi couvert de sa mousse verdâtre atteste encore que les jeunes gens ont passé par là, et se sont assis, rêveurs, quand le printemps était splendide? Aujourd'hui, le printemps est parti, la feuille, jaunie et mourante, tombe au souffle aigu de l'automne. Il n'y a rien de plus sur cette toile signée Hébert, et pourtant d'où vient cela qu'on ne la peut contempler sans une intime émotion?



Le Marchand d'habits au Caire, d'après le tableau de Gérome, dessin de Duvivier. Collection Goupil.

D'autres fois, le paysage est habité. — La *Gardeuse d'oies*, par M. Millet, nous charme autant, pour le moins, que le chêne battu des vents. Cette fillette est la simplicité même, et la digne cousine de la *Vaneuse* de M. Perrin. Elle conduirait très-bien, si elle montait en grade, les *Moutons* de M. Palizzi, de M. Brendel, ou de M. Schenck, quand ils vont cherchant leur pâture sur une roche avare. — Par exemple, je ne jurerais pas que les paysans de M. Breton retireront leur chapeau à la gardeuse d'oies de M. Millet, car ce sont un peu des aristocrates, les paysans de M. Breton.

Et maintenant, s'il vous plaît d'aller à Rome où tout chemin mène, dit-on, prenez pour guides MM. Aligny et Anastasi; ils vous promèneront dans la campagne romaine et dans les ruines du Colisée. Si les longs voyages ne vous effrayent pas, M. Th. Frère aura bientôt fait de vous conduire aux portes du Caire, aux ruines de Thèbes, la ville antique. Un autre orientaliste, M. Fromentin, habile à manier la plume aussi bien que le pinceau, vous montrera ses bateleurs nègres et ses femmes arabes, deux petits chefs-d'œuvre qui ne pâliront pas auprès du *Marchand d'habits* et du *Marché d'esclaves* de M. Gérome, encore un de nos maîtres.

CH. WALLUT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

NOUVELLES ET VOYAGES.

LES BOERS.



Le cap de Bonne-Espérance. Dessin de H. Clerget.

I. — UNE PAGE DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

La colonie du cap de Bonne-Espérance occupe la pointe méridionale de l'Afrique. Elle a été fondée par les Hollandais vers le milieu du dix-septième siècle. Le gouvernement y envoya d'abord un certain nombre d'hommes et de femmes tirés des maisons de reclusion, puis tous les gens sans feu ni lieu qu'il put récol-

ter dans les ports de mer. A ce premier noyau vinrent s'adjoindre quelques individus que la misère ou l'amour des voyages chassait de leur pays natal.

Ces Européens eurent beaucoup à souffrir durant les premières années de la colonie. Les bêtes féroces et les Hottentots ravageaient leurs troupeaux et leurs habitations. A la fin cependant, ils prirent le dessus et se réconcilièrent avec les indigènes, auxquels ils achetèrent les terrains qui avoisinent la ville du Cap.

Peu à peu les Boërs (c'est le nom donné aux colons hollandais) se répandirent dans l'intérieur du pays.

Conquise par les Anglais en 1795, la colonie finit par leur rester définitivement en 1815.

On comprend aisément qu'il dut y avoir plus d'un sujet de discorde entre les fermiers d'origine hollandaise et le gouvernement anglais.

Les hostilités continuelles qui avaient lieu entre les colons et les indigènes étaient, la plupart du temps, le motif des discussions des fermiers avec le pouvoir central. Le gouvernement reprochait aux colons de maltraiter les indigènes et de les pousser ainsi à la révolte. De leur côté, les fermiers se plaignaient des rapines des sauvages qui enlevaient leurs bestiaux et trouvaient aide et protection dans le gouvernement anglais.

Pour éviter ces incursions continuelles, la plupart des Boërs se rapprochèrent des villes. Alors le gouvernement fit venir des *settlers* anglais, et surtout écossais, qui s'établirent aux endroits mêmes qu'avaient abandonnés les anciens colons.

Mais bientôt les Hollandais regrettèrent le territoire qu'ils avaient abandonné, et revinrent peu à peu à leurs anciennes habitations.

Soit que les Boërs eussent repris leurs mauvais procédés avec les Cafres, soit que ces derniers se fussent laissés tenter par les nombreux troupeaux des colons, toujours est-il que les pillages, les meurtres, etc., recommencèrent de plus belle.

En 1835, six mille colons, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Anglais, pénétrèrent en Cafrerie les armes à la main et ramenèrent trente à quarante mille bœufs ou vaches, dont la plupart avaient été enlevés jadis aux colons par les Cafres.

La vente de ces animaux au profit du trésor anglais et au détriment des Boërs exaspéra les Hollandais.

Plus tard surgit une question plus importante encore : l'affranchissement des esclaves. On accorda une indemnité aux propriétaires, mais une indemnité relativement très-faible.

La difficulté des payements et l'obligation de recevoir des marchandises anglaises au lieu d'argent comptant, tout cela acheva d'exaspérer la partie hollandaise de la colonie. Bien plus, habitués à traiter les indigènes en esclaves, les Boërs voulurent agir de la même façon avec les hommes libres qu'ils employaient pour leurs travaux. De là des révoltes et quelques pillages que les Boërs punirent avec une extrême sévérité.

Comme le gouvernement leur donnait fréquemment tort et protégeait les sauvages, l'irritation des Boërs devint si vive qu'un grand nombre d'entre eux se décidèrent à émigrer.

Leur chef, nommé Relief, était un Français d'origine, paraît-il, et dont les parents, qui appartenaient à la religion réformée, avaient quitté la France au moment de la révocation de l'édit de Nantes.

Quoiqu'il y eût aussi un certain nombre d'Anglais parmi les émigrants, les autres chefs étaient presque tous d'origine hollandaise.

Quinze à vingt mille individus, y compris les femmes et les enfants, composaient cette nouvelle exode ; chaque colon emmenait ses chariots et ses troupeaux ; il leur fallut donc se diviser en petites bandes afin de pourvoir à la subsistance des bestiaux.

Tandis qu'ils campaient au bord de *Vaal-River*, ils furent attaqués par les *amadébèlès* du roi Massilicatzy. La victoire resta aux Boërs, mais ils n'en perdirent pas moins beaucoup de bestiaux.

Après avoir passé quelques jours aux environs de Port-Natal, où il comptait s'établir, Relief alla trouver Dingaan, le chef puissant d'une nombreuse tribu de Cafres connus sous le nom d'Amazoulous ; et en échange de divers services qu'il lui avait rendus, il en obtint la cession du territoire de Port-Natal.

Malheureusement, soit que les bonnes dispositions du roi ne fussent que de l'hypocrisie, soit que Dingaan se laissât influencer par les manœuvres des missionnaires anglais, naturellement hostiles aux émigrants, qu'ils regardaient comme des rebelles, le monarque cafre profita de la confiance des Boërs pour faire massacrer Relief et ses compagnons. En même temps, il expédiait de tous côtés d'autres Amazoulous, avec ordre de mettre à mort tous les partis d'émigrants dispersés dans les plaines à de grandes distances les uns des autres.

Plus de six cents individus, hommes, femmes et enfants, furent égorgés par les Cafres avec d'affreux raffinements de cruauté. Les autres se réunirent, repoussèrent les Amazoulous et reprirent vigoureusement l'offensive. En plusieurs rencontres, les Amazoulous furent battus ; Dingaan, obligé de prendre la fuite, fut tué par les Amasouazis.

Mais ce n'était pas seulement aux Amazoulous qu'en voulaient les Boërs hollandais, c'était surtout aux Anglais, aux manœuvres desquels ils attribuaient, à tort ou à raison, la trahison des Cafres.

Des collisions sanglantes eurent lieu plus d'une fois entre les troupes du gouvernement et les colons rebelles à l'autorité anglaise.

Une partie des Hollandais finit par se soumettre et par reconnaître l'autorité des îles Britanniques. Les autres, continuant leur route, s'enfoncèrent dans l'intérieur du pays et se dispersèrent de droite et de gauche pour fonder des établissements agricoles sur le territoire occupé par les diverses tribus des Béchuanas.

Maintenant que le lecteur connaît les lieux où doit se passer notre récit, il est temps d'entrer immédiatement en matière.

II. — HENDRICK ET PIET.

Quelques mois après le massacre des Boërs de Relief par les Amazoulous, un vieillard d'une soixantaine d'années vint s'établir aux environs de *Kolobeng*, l'une des contrées les plus saines et les plus fertiles de l'Afrique méridionale. On l'appelait Hans Grégorius. Il était d'origine hollandaise, et, comme tous ses compatriotes, portait aux Anglais une haine farouche.

Secondé par les indigènes qu'il avait forcés de l'aider en les menaçant de son *roër* (sorte de rifle ou long fusil), il fonda, sur les confins de la forêt, une ferme qu'il habitait avec deux petits garçons de trois à quatre ans. On supposait que ces deux enfants étaient ses

petits-fils. Il les appelait souvent ainsi. L'un se nommait Hendrick, l'autre Piet.

On redoutait Hans Grégorius à dix lieues à la ronde C'était un grand vieillard de six pieds, à la longue barbe blanche, aux traits durs, au visage bronzé par le vent et l'air vif de la forêt. Sa voix rude et sonore faisait trembler tout ce qui l'approchait. Ses yeux sombres et menaçants s'illuminaient parfois d'un feu terrible, ce feu qui brille dans le regard des fous. Sa conduite envers ses petits-fils se ressentait de l'état de son esprit. Tantôt il les comblait de caresses ; tantôt il les maltraitait, les chassait de la maison et les laissait passer la nuit à la belle étoile. Habitués aux façons d'agir du vieillard, les enfants ne s'en préoccupaient plus beaucoup. Ils se laissaient caresser ou gronder avec une certaine indifférence. Au fond pourtant, Hans Grégorius les aimait autant que le permettait sa nature sauvage.

Or, il arriva qu'un jour quelques tribus nomades passèrent aux environs de *Koudouvley*, la propriété d'Hans Grégorius. Elles ne manquèrent pas de se livrer à leurs rapines habituelles. Le vieux Hollandais courut après les maraudeurs, qui avaient déjà pris la fuite, en lui enlevant deux ou trois cents têtes de bétail. Il les atteignit dans un défilé et les chargea bravement, sans attendre que ses deux enfants et ses domestiques l'eussent rejoint. Il en tua une quinzaine ; mais, dans l'action, il fut blessé à la poitrine par une flèche empoisonnée.[1] Il connaissait assez la terrible influence de ce poison pour prévoir le sort qui l'attendait. Il se hâta de faire une ligature très-serrée au-dessus de la plaie et força un malheureux Béchuana de sucer le sang corrompu qui commençait à violacer les bords de la blessure ; mais le désordre produit par le poison était déjà trop grand.

Au bout de quelques heures, Grégorius commença à se rouler par terre en poussant des cris affreux. L'écume lui sortait de la bouche comme à un épileptique.

Ses deux petits-fils, qui avaient poursuivi pendant quelque temps les maraudeurs, revinrent auprès de leur grand-père. Il leur tint les discours les plus incohérents, les embrassant et les repoussant tour à tour, parlant de massacre et de trahison, d'une femme anglaise, d'un enfant enlevé, de son fils qu'il appelait *Gert*, et entrecoupant le tout de malédictions contre les Anglais.

— Tu n'es pas mon fils, toi, disait-il parfois à Hendrick, qui pleurait à côté de lui ; tu es le fils de l'Anglaise ; va-t'en, va-t'en, ou je te tue.

Un instant après, il en disait autant à Piet, que, cinq minutes auparavant, il pressait tendrement sur son cœur.

Au fond de toutes ces phrases inspirées par le délire, il y avait évidemment quelque chose de vrai. Les deux enfants le comprirent bien ; mais, en dépit de tous leurs efforts, ils ne purent obtenir aucune explication précise de leur grand-père. Celui-ci déraisonnait de plus en plus. Il succomba dans la nuit.

Hendrick et Piet avaient alors environ quatorze ans. C'étaient déjà de bons cavaliers et d'intrépides chasseurs.

Ils ne se ressemblaient, du reste, que sous ce rapport. La différence marquée qui existait entre eux venait à l'appui des propos échappés au vieux Grégorius.

Hendrick était un grand garçon de cinq pieds huit ou dix pouces, assez bien tourné ; ses cheveux blonds descendaient en boucles soyeuses sur des joues roses et rebondies. Il était brave, leste, doux et humain ; aussi les Béchuanas aimaient-ils bien mieux avoir affaire à lui qu'à son frère Piet.

Ce dernier, moins grand que Hendrick, était taillé en Hercule. Il avait je ne sais quoi de lugubre dans les yeux, et son regard s'injectait de sang à la moindre contrariété. Ses grands bras descendaient jusqu'à ses genoux. On ne pouvait pas dire qu'il fût franchement contrefait, et pourtant il y avait en lui un défaut de proportion et d'harmonie qui lui donnait quelque chose de disgracieux. Sa voix avait presque toujours un accent farouche. Dans ses moments de colère, il poussait des cris sauvages et brisait tout autour de lui. Il ne se laissait apaiser que par la vue de son frère, à qui il témoignait beaucoup d'affection. Mais cette affection même ne l'empêchait pas de s'emporter quelquefois contre Hendrick, qui, habitué à ces scènes de violence, leur opposait un calme inaltérable. Il est vrai que cinq minutes après, Piet ne songeait plus ni au motif de sa colère, ni à tout ce qu'il avait pu dire à son frère.

Malgré leur jeunesse, Hendrick et Piet étaient depuis longtemps habitués à se suffire à eux-mêmes. Bien qu'ils regrettassent leur grand-père, en dépit de sa brusquerie et de ses caprices, ils n'étaient nullement embarrassés pour conduire leur exploitation. Quoiqu'une parfaite égalité semblât régner entre eux, Hendrick était le véritable chef de la maison. De temps en temps, Piet se prenait à trouver qu'il n'était que le domestique de son frère. Alors, pendant quelques heures, il donnait ordre sur ordre, s'ingéniant à contrecarrer les instructions de Hendrick. Puis, une fois calmé, il reconnaissait que tout allait mal et laissait tranquillement Hendrick reprendre la direction.

Un jour que les deux frères chassaient ensemble au buffle sur le bord d'une petite rivière qui se jette dans l'Ori, ils aperçurent une barque indigène qui descendait le courant avec une grande rapidité. Elle contenait trois personnes : un homme qui portait un costume européen, une petite fille, blanche aussi, et un Béchuana appartenant à une tribu voisine. Il commençait à se faire tard, et les deux frères, cachés dans les roseaux, ne pouvaient distinguer la figure des étrangers. Bientôt cependant, Piet, qui avait une vue d'une portée extraordinaire, remarqua qu'il y avait quelque chose d'insolite dans la manière dont le Béchuana conduisait le bateau. Le courant était excessivement rapide en cet endroit, et, au lieu de tenir sa barque parallèlement au fil de l'eau, le Béchuana semblait faire exprès de la mettre en travers.

— Cet animal-là va faire chavirer son canot ou l'échouer dans les roseaux ! s'écria Piet.

Comme il achevait ces paroles, l'Européen, assis à la poupe, se leva et s'avança vers le batelier d'un air menaçant. Le Béchuana fit un brusque mouvement, en appuyant fortement sur un des bords de la barque, que le courant faisait déjà pencher du même côté. Le canot chavira et les trois personnes qui s'y trouvaient tombèrent dans l'eau.

Hendrick et Piet s'élancèrent aussitôt à leur secours. Piet, qui n'avait pas de rival à la course, arriva le premier et se jeta dans la rivière, en nageant vers la jeune fille. Il parvint à la saisir et la ramena à terre. Une fois sûr qu'elle respirait encore, il la laissa aux soins de son frère et se jeta de nouveau à l'eau pour tâcher de rejoindre l'Européen, que le courant avait déjà entraîné bien loin de là.

Pendant ce temps, Hendrick cherchait à ranimer la

jeune fille, ou plutôt l'enfant, car elle n'avait que dix ou douze ans au plus. A l'instant où elle commençait à reprendre connaissance, Hendrick entendit un frôlement imperceptible dans les roseaux du rivage. Habitué à la vie des bois ainsi qu'aux ruses des sauvages, il feignit d'abord de n'avoir rien entendu ; puis, changeant de position comme pour mieux tenir la tête de l'enfant, il jeta un regard rapide du côté de la rivière. Il distingua bientôt une tête crépue, celle du Béchuana, qui surgissait par instants au milieu des joncs. Tout à coup il abandonna la petite fille et se précipita vers le sauvage. Celui-ci prit la fuite, et voyant qu'il allait être atteint, se jeta à l'eau et plongea. Mais au moment où sa tête reparut à la surface, Hendrick fit feu. Au même instant un autre coup de feu retentit. C'était Piet, qui, attiré par la détonation du *roër* de son frère, tirait à son tour sur le Béchuana. Celui-ci fit un soubresaut convulsif et flotta bientôt comme un corps inerte à la surface de l'eau, qui emporta son cadavre.

Hendrick revint à la petite fille. Effrayée des coups de fusil et de son isolement, elle poussait des cris et appelait son compagnon avec un désespoir navrant. Hendrick essaya vainement de la calmer.

— Mon oncle ! mon oncle ! criait-elle toujours.

— Mon frère est déjà à sa recherche, lui dit Hendrick en essuyant les larmes qui inondaient le charmant visage de l'enfant.

Comme il achevait ces mots, une javeline siffla à ses oreilles et passa à quelques pouces de son visage. Il se retourna et aperçut dans le lointain un sauvage, un



Anna sauvée. Dessin de Ch. Caildrau.

vieillard, lui parut-il, qui s'enfonçait dans le bois en portant un cadavre sur ses épaules.

Le premier mouvement de Hendrick fut de se précipiter à sa poursuite, mais il eut peur de laisser l'enfant toute seule, et revint à elle. La pauvre petite lui jeta les deux bras autour du cou et l'embrassa en pleurant.

— Sauvez mon oncle ! lui disait-elle encore.

— Laissez-moi d'abord vous mettre en sûreté.

Mais l'enfant, qui semblait douée d'une intelligence et d'un courage au-dessus de son âge, répétait toujours :

— Sauvez mon oncle !

Hendrick prit le parti de faire grimper l'enfant sur un arbre et l'y laissa en lui recommandant d'attendre son retour. Puis il partit pour rejoindre son frère.

Tous deux revinrent quelques heures après, les vêtements souillés d'eau et de vase, la figure déchirée.

— Et mon oncle ? s'écria la petite fille en se jetant au cou de Hendrick.

— Nous n'avons pu le retrouver, répondit le Boër. Il fait nuit et l'on ne voit pas à deux pas devant soi.

— Mon oncle ! mon pauvre oncle ! s'écria la petite, en éclatant en sanglots. Ah ! sauvez-le ! sauvez-le !

— On vient de vous dire que nous avons fait tout ce que nous pouvions, répondit Piet, d'autant plus brusquement qu'il se sentait plus ému de la douleur de l'enfant.

Épouvantée de cette voix si dure, la petite saisit la main de Hendrick et se rapprocha de lui comme pour se mettre sous sa protection.

— Tu effrayes cette enfant, dit celui-ci à Piet.

— Pourquoi nous demande-t-elle l'impossible? répliqua Piet. D'ailleurs, il se fait tard et je meurs de faim. En route pour Koudouvley.

Le vieux Hans Grégorius avait donné ce nom à son habitation, parce que le premier animal qu'il avait tué en arrivant à cet endroit était un *koudou*.

Hendrick saisit l'enfant dans ses bras et rejoignit Piet, qui marchait en avant sans s'occuper de ses compagnons de route.

En arrivant à Koudouvley, on fit prendre quelques aliments à la petite fille, et on lui prépara un lit avec quelques peaux de *sprengbock* et de mouton. Pendant le repas, les deux frères la questionnèrent sur sa famille et sur le but du voyage de son oncle. Elle leur apprit qu'elle s'appelait Anna Daring, que son oncle était un missionnaire, qu'il venait des environs de Beaufort, et qu'il était à la recherche d'un fils qui lui avait été enlevé par les sauvages ou les Boërs.

— Comment, les Boërs! s'écria Piet de sa grosse voix. Est-ce que ces coquins d'Anglais se figurent que nous faisons métier d'enlever les enfants?

Puis, comme la petite, effrayée de cet accent, se reprenait à pleurer :

— Je ne disais pas cela pour te faire de la peine, ajouta Piet, ému lui-même des larmes qu'il voyait verser.

— Voyons, Anna, dit à son tour Hendrick, il ne faut pas avoir peur de mon frère et de sa grosse voix. D'ailleurs, vous lui devez de la reconnaissance, car c'est lui qui vous a retirée de l'eau aujourd'hui.

— C'est vous! répondit-elle avec vivacité.

— Non, mon enfant: mon frère était arrivé avant moi. Si vous ne l'avez pas vu en revenant à vous, c'est qu'il était déjà reparti pour courir à la recherche de votre oncle. Ainsi, vous voyez bien que c'est lui que vous devez le plus aimer de nous deux.

— Ah! cela m'est bien égal! grommela Piet, qui mentait en ce moment, car la préférence d'Anna pour son frère lui avait fait éprouver un sentiment de contrariété dont il ne se rendait pas compte lui-même.

Poussée par Hendrick, la petite se leva et s'avança lentement vers Piet, les yeux toujours fixés sur lui avec une nuance d'inquiétude et toute prête à s'enfuir au premier mouvement suspect. Elle arriva enfin jusqu'à Piet, lui jeta les deux bras autour du cou et l'embrassa en lui disant tout bas, tout bas :

— Merci, monsieur Piet, merci.

Cette petite voix si douce et si pure toucha le cœur du Boër. Il saisit l'enfant et l'embrassa cordialement; mais aussi avec tant de brusquerie qu'Anna faillit laisser échapper un cri de frayeur.

A la longue pourtant, elle finit par s'apprivoiser. Quoiqu'elle eût évidemment une préférence pour Hendrick, ce fut sur les genoux de Piet qu'elle s'endormit. Celui-ci la contemplait avec une tendresse singulière. Il voulut la porter lui-même sur le petit lit qu'on avait dressé. Puis, après l'avoir couchée tout habillée, il resta quelques instants à la contempler d'un air rêveur qui ne lui était guère habituel.

— A quoi penses-tu? demanda Hendrick, qui l'examinait à la dérobée.

— Moi? fit Piet en tressaillant, je pense à cette pauvre petite orpheline. Qu'est-ce que nous allons en faire?

— Il faudra tâcher de découvrir sa famille.

— Alors, elle nous quittera?

— Sans doute,

— Elle ne nous gêne pas cependant.

— C'est vrai, mais songe à l'inquiétude de ses parents.

Piet ne répondit rien; mais il frappa sa pipe sur la table, comme pour en faire sortir la cendre, avec une brusquerie fort compromettante pour la sûreté de cet ustensile si cher aux Boërs.

Un instant après, les deux frères, épuisés de fatigue, dormaient d'un profond sommeil.

III. — MISS ANNA DARING.

Dès le lendemain au point du jour, Hendrick et Piet étaient sur pied. Suivis de deux domestiques et d'une douzaine de chiens, ils gagnèrent l'endroit où, la veille, ils avaient vu disparaître l'oncle d'Anna. La journée entière se passa en recherches inutiles. Il fut impossible de retrouver aucune trace de M. Daring. On supposa qu'il s'était cramponné à la barque et qu'il avait été entraîné avec elle par le courant, ou bien que quelque caïman l'avait dévoré. Arrivés à une trentaine de milles de Koudouvley, les deux frères rencontrèrent des marais couverts de roseaux et d'épines, qu'il leur fut impossible de traverser. Il fallut battre en retraite et revenir à la maison.

En apprenant l'inutilité de ces recherches, la pauvre Anna eut un nouvel accès de désespoir.

— Nous recommencerons demain, mon enfant, lui dit Hendrick pour la consoler.

— Et toute la semaine s'il le faut, ajouta vivement Piet, contrarié d'avoir été prévenu par son frère.

Les recherches continuèrent, en effet, pendant toute la semaine; mais elles n'amenèrent aucun résultat.

— Qu'allons-nous faire de cette enfant? demanda Piet en regardant son frère.

— Il faut la garder avec nous jusqu'à ce que nous ayons retrouvé sa famille. D'abord, nous ferons écrire à Beaufort; puis nous chargerons le premier *trader* (commerçant-colporteur) qui passera de prendre des renseignements et de nous les envoyer. S'il le faut absolument, nous ferons nous-mêmes le voyage, et nous en profiterons pour acheter tout ce dont nous avons besoin.

— On dirait, en vérité, que tu as hâte de te débarrasser de cette pauvre petite créature.

— Moi! Si je ne consultais que mon propre désir, je voudrais qu'elle restât toujours avec nous; mais il faut songer à elle et à ses parents.

— Tu crois donc qu'elle serait malheureuse avec nous? C'est d'autant plus extraordinaire de ta part que c'est toi qu'elle préfère. Et pourtant, c'est moi qui lui ai sauvé la vie.

— C'est vrai!

— Alors, pourquoi t'aime-t-elle plus que moi?

— Elle nous aime autant l'un que l'autre. Seulement tu l'effrayes à chaque instant avec ta grosse voix et tes mouvements de colère.

— Quelle sotte chose que les enfants! murmura Piet en manière de conclusion.

Un *trader* ou commerçant ambulant passa, deux mois plus tard, à Koudouvley. Hendrick et Piet le chargèrent de prendre des renseignements à Beaufort sur les parents d'Anna, et dévalisèrent sa boutique au profit de l'enfant. Piet voulut se montrer le plus généreux et acheta mille objets divers; malheureusement, le pauvre garçon avait mis à ses emplettes plus de bonne volonté que de goût et d'intelligence. Aussi, quand il vit

qu'Anna s'amusait beaucoup plus des présents d'Hendrick que des siens, il se mit dans une grande colère et sortit comme un furieux.

D'après le conseil de Hendrick, Anna courut après lui et le prit par la main; puis elle ramena tout doucement le Boër vers la maison. Il se laissait traîner comme un enfant boudeur.

Les scènes de ce genre se renouvelaient fréquemment. Tout en aimant sincèrement Piet, pour lequel elle avait beaucoup de reconnaissance, l'enfant préférait Hendrick.

Heureusement que, avec cet instinct particulier aux enfants, elle se rendait parfaitement compte de l'empire qu'elle exerçait sur le Boër, et elle savait en profiter pour le ramener.

— Si tu ne te remets pas à table, papa Piet, lui dit-elle un jour qu'il s'était levé tout furieux, je ne te parlerai plus d'ici à un mois.

Le Boër cria, jura, tempêta, injuria même la petite fille, qui ne faisait qu'en rire; mais il finit par se rasseoir et par manger comme le voulait le petit tyran, qui remplissait son assiette en répétant gaiement :

— Veux-tu bien manger, papa Piet !

Anna devint bientôt l'enfant chéri de Koudouvley. Malheur à qui l'aurait offensée devant l'un ou l'autre des deux frères, devant Piet surtout; dans sa colère, il aurait tué le coupable sans aucune explication. Mais Anna était adorée de tout le monde, des serviteurs comme des maîtres. Plus d'un Béchuana avait supplié tout bas les *traders* chargés de prendre des informations à son égard de ne jamais rapporter aucun renseignement qui forçât l'enfant à quitter Koudouvley. Piet lui-même leur parlait à peu près dans ce sens. Quant à Hendrick, plus raisonnable et plus juste, il continuait ses recherches; mais, au fond du cœur, il désirait vivement qu'elles n'eussent pas de résultat.

Deux années s'écoulèrent. L'enfant se transformait peu à peu, sans cesser de rester charmante. La laideur et l'air commun des filles de deux ou trois Boërs du voisinage rehaussaient encore davantage la beauté et la distinction d'Anna, et les deux frères se montraient excessivement fiers des éloges que de tous côtés on prodiguait à la jeune orpheline.

Depuis son arrivée, pourtant, une sorte de fatalité semblait s'acharner contre les fils de Hans Grégorius. Ils perdirent beaucoup de bestiaux, et de la façon la plus imprévue. Enfin, une nuit qu'ils s'étaient absentés pour assister à un *hopo* (sorte de battue indigène), le feu prit à leur habitation et la consuma tout entière.

Anna échappa à l'incendie, grâce au dévouement de ses serviteurs, et, à leur retour, les deux frères furent si heureux de la trouver saine et sauve, que, pour un moment, ils semblèrent oublier la catastrophe qui venait de les frapper.

Cependant divers indices leur avaient prouvé de la manière la plus évidente que l'incendie avait été allumé par une main ennemie. Mais, en dépit de toutes leurs recherches, ils ne purent se procurer aucun renseignement de nature à les mettre sur la trace du coupable. Anna se rappela seulement que, dans la soirée, elle avait aperçu un vieux sauvage qui rôdait aux environs de l'habitation et qui s'était enfoncé dans les bois en voyant paraître la jeune fille.

On questionna les serviteurs de Koudouvley. Aucun d'eux ne put ou ne voulut donner de renseignements. Ils répondirent pour la plupart avec une nuance d'embarras et presque de terreur. Hendrick et Piet crurent pendant longtemps qu'ils en savaient plus qu'ils ne voulaient l'avouer. Aussi épuisèrent-ils tous les moyens possibles pour les faire parler. Promesses et menaces, cadeaux et corrections, rien ne fut épargné. Le résultat fut toujours le même, et, de guerre lasse, les deux frères renoncèrent à leurs recherches.

Quant à miss Daring, elle n'était pas encore assez habituée au pays pour avoir pu reconnaître, à cette distance et dans l'obscurité, à quelle tribu appartenait le sauvage qu'elle avait aperçu.

— Qu'allons-nous faire maintenant? demanda Piet en regardant d'un air morne les débris noircis et fumants de leur habitation.

— Il faut reconstruire la maison, répondit Hendrick.

— Soit! mais que ferons-nous d'Anna pendant ce temps? Elle ne peut pas coucher en plein air, comme nous.

— Bah ! dit la jeune fille, j'ai bien dormi la nuit dernière sous une cabane de feuillage que vos serviteurs m'ont dressée.

— Non pas! non pas! reprit Hendrick; Piet a raison, et, s'il veut m'en croire, nous conduirons Anna chez notre voisin, mynheer Marydom. La *noë* (maîtresse de maison) est une digne et honnête femme, qui aura grand soin de l'enfant.

A cette proposition inattendue, Piet fit la grimace. Il regrettait de l'avoir lui-même provoquée par sa première observation.

— Je ne veux pas vous quitter, moi, s'écria Anna.

— Tu l'entends, Hendrick? fit Piet, qui reprit courage en se sentant soutenu. Elle aime mieux rester avec nous.

— Anna est une enfant; c'est à nous d'être raisonnables pour elle. Pour nous procurer les matériaux nécessaires, il nous faudra faire de nombreux voyages. Que deviendra-t-elle pendant nos absences?

— Allons, s'écria Piet avec humeur, puisqu'il faut toujours que tu commandes, fais comme tu voudras.

C'était la conclusion habituelle du Boër, lorsqu'il commençait à sentir, en dépit de lui-même, que son frère avait raison.

Donc, le lendemain, malgré les pleurs d'Anna, qui, à la grande joie de Piet, bouda Hendrick pendant toute la route, on conduisit la petite fille chez mynheer Marydom, dont l'habitation était située à vingt-huit milles de Koudouvley.

En arrivant, les deux frères trouvèrent les Marydom en grands préparatifs de départ.

— Où allez-vous donc ? demanda Hendrick.

— Nous partons pour Grahamstown, répondit Màrgarett Marydom en embrassant Anna, qu'elle aimait d'autant plus que la pauvre *noë* n'avait pas d'enfants.

— Alors nous serons bien forcés de remmener Anna, s'écria Piet, enchanté de ce contre-temps.

— Comment cela?

Hendrick raconta le malheur qu'ils venaient d'éprouver et le motif qui les avait amenés chez leurs voisins.

Il y eut un silence de quelques instants.

— Écoutez, reprit enfin la *noë*, d'après ce que l'on a appris de l'enfant, il est probable que sa famille habitait Bergendorp. En allant à Grahamstown, nous passons tout près de là. Laissez-nous emmener Anna; nous prendrons des renseignements sur ses parents, et la petite pourra nous aider elle-même par les souvenirs que la vue de Bergendorp rappellera probablement à sa

mémoire. Nous resterons six mois à Grahamstown, et nous profiterons de notre séjour à la ville pour faire donner un peu d'instruction à votre petite Anna.

— Au diable! s'écria Piet. Qu'a-t-elle besoin d'instruction? N'est-elle pas bien comme elle est? Je ne sais ni lire ni écrire, moi, ni Hendrick non plus, et nous ne nous en portons pas plus mal.

— Cet enfant ne vous appartient pas, reprit la *noë;* ce n'est qu'un dépôt que la Providence vous a confié, et vous ne devez rien négliger pour le rendre à sa famille. Si jamais elle retrouve ses parents, il ne faut pas qu'ils puissent vous reprocher d'avoir laissé leur fille dans l'ignorance, comme une servante.

— Vous avez raison, dit Hendrick, bien que la pensée d'une séparation de six mois le chagrinât fort.

Quant à Piet, malgré son peu d'intelligence, il sentait bien que Margarett disait vrai; mais il se débattait contre sa propre conviction et opposait aux sages paroles de la bonne femme des raisonnements d'enfant. Il ne se rendit qu'en maugréant contre Hendrick, et en répétant bien des fois à la petite fille :

— Va, ma pauvre Anna, il n'y a que moi qui t'aime, ici. Si on me laissait faire, tu ne nous quitterais jamais.

Enfin, il se résigna tant bien que mal; mais il n'y avait pas trois mois qu'Anna était partie avec les Marydom que Piet répétait déjà sur tous les tons :

— Elle ne reviendra jamais, sois-en sûr; on va la garder à Grahamstown; on en fera une demoiselle; elle sera malheureuse! C'est bien ta faute, car c'est toi qui as voulu qu'elle partît, etc., etc.

Habitué à ses récriminations, Hendrick le laissait dire et continuait à travailler à la reconstruction de Koudouvley.

Ce travail demanda beaucoup plus de temps que ne le supposaient les deux frères. Les principaux matériaux abondaient aux environs; mais il fallait le temps de les laisser sécher et de les mettre en œuvre. Quant aux autres objets, on était obligé d'attendre le retour des *traders* ou des messagers chargés de les acheter dans les villes situées à la limite de la colonie anglaise.

En dépit de l'activité des deux frères, rudes travailleurs l'un et l'autre, et de l'adresse extraordinaire de Piet, la reconstruction de l'habitation demanda près de huit mois. Cependant Marydom avait écrit de Bergendorp pour faire part des renseignements recueillis sur la famille de miss Daring. L'oncle d'Anna, à la mort duquel Piet et Hendrick avaient assisté, était le dernier parent qu'on lui connût, et la pauvre enfant était désormais seule au monde.

— Tant mieux! s'écria Piet, elle demeurera toujours avec nous.

Piet voulait qu'on écrivît tout de suite aux Marydom de renvoyer l'enfant; mais Hendrick fit observer qu'Anna serait bien plus en sûreté avec les deux bons vieillards qu'avec un *trader* inconnu, et que d'ailleurs il fallait lui donner le temps d'achever son éducation. Piet céda en grognant comme d'habitude, et l'on attendit le retour des Marydom. Ceux-ci mirent à une rude épreuve la patience du pauvre Piet, car ils ne revinrent que dix-huit mois, jour pour jour, après leur départ. Dans leur empressement, les deux frères allèrent audevant d'eux jusqu'auprès de Kuruman.

Anna, qui était assise dans le chariot des Marydom, reconnut de loin ses deux bienfaiteurs.

— Voici Piet et Hendrick! s'écria-t-elle en frappant des mains.

Et, sautant du wagon, elle s'élança vers eux. Son premier mouvement fut de courir à Hendrick; mais, arrivée auprès de ses amis, elle s'arrêta tout à coup avec une sorte d'embarras. Piet la saisit dans ses bras et la mit sur sa selle comme il eût fait d'un enfant de dix ans. Puis, lorsqu'il l'eut bien embrassée, il la déposa à terre.

Pendant ce temps, Hendrick contemplait avec surprise le changement qui s'était opéré dans la personne d'Anna. Au lieu d'une enfant turbulente, habillée les trois quarts du temps comme un garçon, il avait devant lui une jeune fille portant avec autant de grâce que de modestie les vêtements de son sexe.

L'enfant était devenue femme. Lorsque Hendrick lui tendit la main, elle rougit, et ce fut presque en hésitant qu'elle embrassa son ancien ami. De son côté, celui-ci se sentit tout ému.

Pendant ce temps, Mynheer Marydom et sa femme avaient rejoint les trois jeunes gens.

— Eh bien! demanda le *baas* (maître) en montrant Anna, que dites-vous de notre élève? Nous vous l'avons gardée longtemps; mais convenez qu'elle a bien profité.

— Et toute jeune qu'elle est, elle aurait déjà trouvé plus d'un mari si elle avait voulu, ajouta la *noë.*

— Alors nous ne l'aurions pas revue, s'écria Piet en fronçant ses épais sourcils.

— Toujours le même, dit Marydom en riant. Allons, Piet, et vous, Hendrick, venez au wagon: la *noë* va nous préparer du café. J'ai tué hier un springbok dont la cuisse va nous faire un excellent rôti; puis, je vous donnerai du brandy comme vous n'en avez jamais bu, et que j'ai acheté à un capitaine anglais.

Une heure après, nos cinq personnages, attablés auprès du chariot dételé, livraient un rude assaut aux provisions de la *noë.*

Le repas terminé, les bœufs furent attelés de nouveau, et les chariots se remirent en route.

Margarett Marydom, qui s'était prise d'une grande affection pour Anna, la voyait avec regret sur le point de la quitter pour habiter désormais sous le toit des deux jeunes gens. Sa vieille expérience lui faisait pressentir tous les inconvénients qui pouvaient en résulter; mais ses premières observations à cet égard soulevèrent une telle tempête chez maître Piet que la bonne femme n'osa plus insister. Nous devons ajouter que cette situation anormale d'une jeune fille demeurant chez des jeunes gens se rencontre souvent dans ces colonies éloignées, et qu'on n'y attache pas les mêmes idées que dans nos pays.

Ce fut une grande joie pour les deux frères de conduire Anna dans la chambre qu'ils lui avaient préparée, et que chacun d'eux avait embellie de son mieux. Touchée de cette affection si tendre et si vive, la jeune fille ne savait comment remercier ses amis. Les serviteurs de la maison lui firent aussi un accueil enthousiaste. Piet les en remercia par une telle distribution de viande, d'hydromel et de bière que, le soir, tous les Béchuanas étaient plongés dans l'ivresse la plus profonde.

IV. — LA DEMANDE EN MARIAGE.

Six mois s'écoulèrent. Anna venait d'atteindre sa seizième année. On lui aurait donné deux ou trois ans de plus tant elle était grande et robuste pour son âge.

Quoique les Boërs de ces contrées soient séparés par de grandes distances, il est cependant des circon-

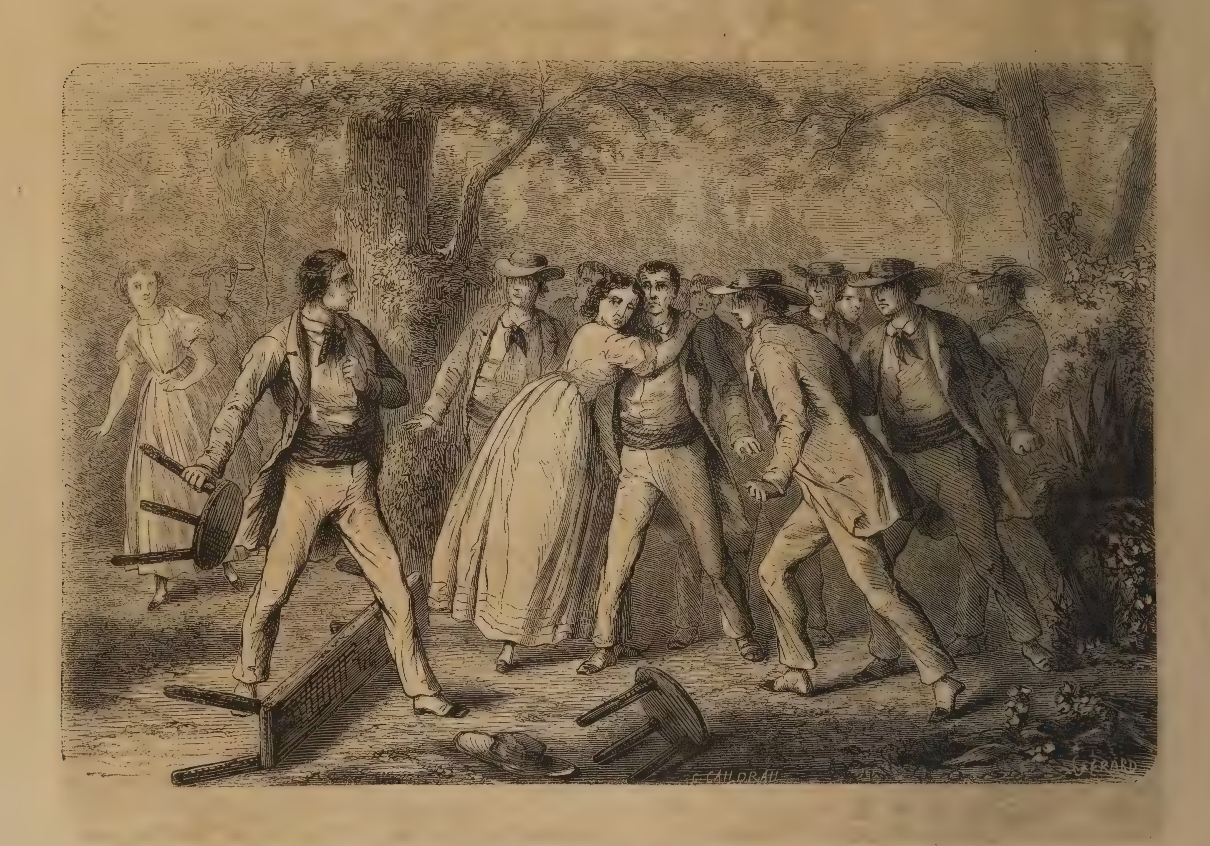
stances, telles que les cérémonies religieuses, les grandes chasses, les mariages, qui les réunissent pour plusieurs jours de vingt ou trente lieues à la ronde.

Ces réunions sont de vraies saturnales pour les Boërs. Ils passent leur temps à boire, à manger, à danser et à chasser, et semblent vouloir épuiser en quelques heures tous les plaisirs d'une année.

Une de ces assemblées eut lieu chez un voisin des Grégorius, qui mariait le même jour sa fille et son fils. Hendrick et Piet s'y rendirent avec Anna, dont la beauté fit sensation. Piet remarqua avec humeur les regards d'admiration qui suivaient partout sa pupille. Mais quand la danse commença et qu'il vit le bras d'un jeune Boër enlacer la taille souple et élégante de miss Daring, ce fut bien autre chose. Il entra dans une grande colère et se mit à frapper indistinctement à droite et à gauche. Il en résulta une mêlée générale, et, pour notre ami Piet, un bras démis, un trou à la tête et force contusions par tout le corps. On l'emporta évanoui ; on le plaça dans un chariot, et les trois amis reprirent tristement le chemin de Koudouvley.

Cette escapade valut à Piet une bonne maladie, qui, pendant deux mois, le mit entre la vie et la mort. Anna le soigna avec un admirable dévouement. Hendrick aussi eût voulu passer tout son temps au chevet de son frère ; mais la nécessité de surveiller seul tous les travaux de l'exploitation ne le lui permettait pas. Enfin, la robuste organisation de Piet finit par l'emporter sur la maladie. Une fois en convalescence, il se rétablit rapidement. Mais durant ces deux mois, Piet avait plus réfléchi que pendant tout le reste de sa vie.

Sans se l'avouer encore à lui-même, il commençait à



La mêlée. Dessin de Ch. Gaildrau.

se rendre compte des sentiments que lui inspirait Anna Daring, quand un événement imprévu acheva de lui ouvrir les yeux.

Quelques jours après sa première sortie, comme il causait sur la porte avec la jeune fille, il vit arriver le chariot d'un des plus riches Boërs du voisinage. Ce Boër, mynheer Hantam, descendit du wagon avec sa femme et son fils, assez beau garçon de vingt-deux ans, qui avait été l'un des danseurs les plus assidus d'Anna à la fatale assemblée.

A cette vue, Piet fit un geste de colère. Pour comble de malheur, Hendrick était absent et ne devait rentrer que deux jours plus tard.

Il fallut tout l'empire qu'Anna exerçait sur le jeune Boër pour qu'il consentît à recevoir gracieusement les hôtes qui lui arrivaient.

Le repas terminé, mistriss Hantam emmena miss Daring au jardin sous un prétexte quelconque, et les hommes restèrent seuls. Alors M. Hantam aborda résolûment le but de sa visite et demanda pour son fils la main d'Anna. Suivant la constante habitude de Piet, chaque fois qu'il était embarrassé, son premier mouvement fut de se fâcher. Assez mécontent de voir ainsi accueillir sa proposition, mynheer Hantam faillit lui répondre sur le même ton. Par bonheur, c'était un homme sage et prudent, qui sut se contenir.

— Mon cher Piet, dit-il au jeune homme, ta tête est encore trop faible pour que nous puissions causer de

tout cela aujourd'hui. Lorsque tu iras mieux et que Hendrick sera de retour, nous reviendrons à Koudouvley.

Il le quitta là-dessus et se hâta d'emmener sa femme et son fils, car il redoutait une querelle entre ce dernier et maître Piet. La *noë* lui raconta qu'Anna l'avait beaucoup remerciée de l'honneur qu'on lui faisait ; mais que, très-heureuse à Koudouvley, elle n'avait aucune envie de se marier.

Cette retraite précipitée mit le fils Hantam de très-mauvaise humeur ; et, tout en attelant le wagon, il maugréait à haute voix contre la jalousie de Piet, à laquelle il attribuait les refus d'Anna.

— Ils perdront cette jeune fille ! disait-il ; ils en font une vraie servante et l'empêcheront toujours de se marier. Encore si l'un d'eux l'épousait ; mais la pauvre enfant n'a rien et ils aiment bien mieux la garder comme servante.

Ces derniers mots, qui arrivèrent aux oreilles de Piet, mirent le comble à son exaspération, et il fallut tout l'empire d'Anna pour l'empêcher de s'élancer sur son rival.

— Il en a menti par la gorge ! s'écriait-il, en montrant le poing au chariot qui s'éloignait. Jamais tu n'as été regardée ici comme une servante. Quant à l'argent, tu sais bien que le nôtre est le tien et que tu peux prendre



L'habitation de Koudouvley. Dessin de H. Clerget.

tout ce qui te fera plaisir. Tiens, en voilà de l'argent ! ajouta-t-il, en étalant devant la jeune fille des piles de rixdallers. Puis, comme s'il eût trouvé l'occasion et le prétexte qu'il cherchait depuis si longtemps :

— Ah ! nous ne voulons pas t'épouser, reprit-il ; eh bien, la preuve qu'ils en ont menti, c'est que je suis tout prêt à me marier avec toi. C'est entendu, n'est-ce pas, Anna ? Nous nous marierons la première fois que le ministre viendra à Kuruman.

Anna pâlit, puis elle se remit et remercia vivement Piet de sa proposition ; mais elle lui représenta qu'il ne fallait pas se préoccuper des propos de quelques jaloux, et que, pour son compte, elle était fort heureuse de sa position à Koudouvley.

Cette réponse ne plut que médiocrement à Piet. Il ne savait pas s'il aurait le courage de recommencer une autre fois la demande en mariage, et il tenait à ce que la chose fût décidée sur l'heure. Malheureusement pour lui, Anna avait précisément le désir contraire. Elle répondit d'une façon évasive. A l'embarras de la jeune fille, tout autre que Piet eût deviné la vérité ; mais l'intelligence n'était pas le fort du Boër. De tout temps, il avait eu quelque chose de dérangé dans le cerveau. Il se persuada donc qu'Anna l'acceptait, et, tout fier de son

bonheur, désireux de l'apprendre au monde entier, il fit seller un cheval et galopa au-devant d'Hendrick. Du plus loin qu'il l'aperçut :

— Eh ! frère, s'écria-t-il, j'épouse Anna.

— Hein ! fit Hendrick tout saisi.

— Ma foi, oui ; c'est une idée qui m'est venue aujourd'hui.

— Et Anna ?

— Elle a accepté, ou à peu près.

Hendrick ne répondit rien. Un autre que son frère eût remarqué son trouble ; mais Piet, tout entier à sa joie, n'avait guère le temps d'observer.

En voyant les deux frères revenir ensemble, Anna lut ce qui s'était passé sur la figure décomposée d'Hendrick. Elle courut au-devant de lui et lui tendit une main que le jeune Boër serra à peine.

— Qu'avez-vous donc, Hendrick ? demanda-t-elle de sa voix la plus douce.

Il tressaillit et resta quelques secondes sans répondre.

— Moi, rien, dit-il enfin ; j'ai eu très-chaud, le soleil...

Il se laissa tomber sur un banc, le coude appuyé sur la table. Anna courut chercher de la bière, du lait, du pain, du beurre et de la viande froide, et porta le tout devant Hendrick, qui la regardait tristement aller et venir.

— Mangez donc, lui dit-elle, en voyant qu'il ne touchait à rien.

Il essaya ; mais l'appétit du pauvre garçon avait disparu. Il avait l'air si abattu que les larmes en vinrent aux yeux d'Anna. Heureusement pour eux, Piet, qui n'avait rien remarqué, sortit de la maison et les laissa seuls.

— Vous êtes tout triste, reprit miss Daring.

— Je songe à un voyage que j'ai à faire.

— Ah ! un voyage !... bien long ?

— Oui... un an, deux ans, peut-être.

— Où voulez-vous donc aller ?

— Les marchands d'esclaves qui ont passé ici l'année dernière m'ont raconté qu'à la source de la Zouga, à sept cents milles environ d'ici, il y avait de magnifiques pâturages et des terres d'une grande fertilité.

— Eh bien ! demanda la jeune fille anxieuse.

— J'ai envie d'aller fonder un établissement de ce côté.

— Y pensez-vous ? au milieu des sauvages !... Vous seriez assassiné un jour ou l'autre...

Hendrick leva les épaules.

« Cela m'est bien égal, » semblait-il dire.

— Vous nous quitteriez, votre frère et moi ? reprit Anna.

— Maintenant que vous allez vous marier, je ne suis plus utile à rien.

— Qui vous a dit que j'allais me marier ?

— Piet.

— Il a rêvé cela.

— Comment ! s'écria Hendrick, en levant sur Anna ses yeux inquiets... ce n'est pas décidé ?

— Pas du tout.

— Alors que m'a-t-il donc raconté ?... Il n'est pas menteur, cependant.

— Non, certainement ; mais il se figure souvent ce qui n'est pas. Voici tout simplement ce qui s'est passé.

Elle lui raconta alors la visite des Hantam, la colère de Piet, et tout ce qui s'en était suivi.

— Ainsi, vous ne lui avez rien promis ? reprit Hendrick.

— Je vous jure que non.

— Mais enfin, s'il exige une réponse formelle ?

— Eh bien ! je refuserai.

— Et pourquoi refuserez-vous ?

— Pourquoi ?

A cette question, miss Daring se prit à trembler. Elle leva les yeux sur Hendrick, et leurs regards se rencontrèrent. Cette seconde suffit pour leur apprendre le secret que leur cœur n'osait se confier.

— Pauvre frère ! murmura Hendrick après un instant, comment le détromper ?

V. — LE RÉCIT DU MISSIONNAIRE.

Quinze jours environ après l'entretien que nous avons raconté, les chariots d'un *trader* de Grahamstown, nommé Stolberg, s'arrêtaient devant la porte des Marydom. Le trader entra dans la cour avec un homme vêtu de noir, dont la figure révélait de longues fatigues et de cruelles souffrances.

— Voici mynheer Marydom, dit Stolberg, en montrant à son compagnon de voyage le Boër qui les regardait d'un air surpris.

L'inconnu courut au baas.

— Mynheer, lui demanda-t-il d'une voix qui tremblait d'inquiétude, n'est-ce pas vous qui êtes venu l'année dernière à Bergendorp pour réclamer des renseignements au sujet d'un missionnaire nommé William Daring ?

— En effet, monsieur.

— Eh bien, mynheer, c'est moi qui suis William Daring. Est-il vrai que ma pauvre Anna soit encore vivante ?

— Oui, monsieur. Elle demeure à quelques milles d'ici, chez d'honnêtes jeunes gens qui l'ont sauvée de la mort, et qui la traitent comme leur sœur.

— Que Dieu les en récompense ! s'écria M. Daring en joignant les mains, et qu'il vous bénisse, vous et votre femme, pour les soins que vous avez eus de cette chère enfant. Maintenant, adieu, reprit-il, et merci de nouveau.

— Où allez-vous ?

— Rejoindre ma nièce.

— Mais vous n'êtes pas en état de faire le trajet à pied... Je vais donner des ordres pour qu'on attelle tout de suite mon chariot le plus léger. Ma femme vous accompagnera. Nous aimons Anna comme si elle était notre enfant. Ah ! si les fils de Grégorius avaient voulu...

— Grégorius ! avez-vous dit ? interrompit M. Daring.

— Oui, c'est le nom de leur grand-père.

— Quel âge ont-ils tous les deux ?

— A peu près le même âge, vingt-deux ans.

— Avez-vous connu Grégorius ?

— C'était un grand vieillard à la barbe grise, aux traits farouches.

— C'est bien cela. N'avait-il pas une cicatrice ?

— A la joue droite, précisément.

— Et êtes-vous bien certain que les deux enfants soient frères ? Le vieillard n'a-t-il fait aucune révélation au moment de sa mort ?

— Attendez ! attendez ! fit mynheer Marydom. Oui... oui... je me souviens.

Et il répéta ce que Piet et Hendrick lui avaient dit parfois des bizarreries de leur aïeul.

— Béni soit Dieu qui m'a conduit ici, s'écria tout à coup M. Daring. Partons! partons sur l'heure.

Un instant après les deux hommes étaient sur le chemin de Koudouvley, et le missionnaire, d'une voix émue, racontait son histoire à son digne compagnon.

En 1838, lorsque les Boërs émigrants, sous la conduite de Relief, furent traîtreusement attaqués par les soldats de Dingaan, quelques malheureux, échappés par miracle au massacre, essayèrent de gagner la partie habitée de la colonie; mais, privés de leurs chariots et de leurs bestiaux, sans vivres et sans armes, ils succombèrent pour la plupart.

Durant un de ces voyages auxquels le zèle des missionnaires les entraînait si souvent, M. Daring rencontra, près d'une fontaine, une malheureuse femme d'origine hollandaise, qui venait de rendre le dernier soupir. Près d'elle gisait un enfant de quelques mois, à demi mort de froid et de besoin. M. Daring ensevelit pieusement la mère et porta l'enfant à Mrs. Daring; celle-ci le reçut comme une bénédiction du ciel, et l'éleva en même temps que son propre fils, qui avait précisément le même âge que le petit Hollandais.

Quelques semaines plus tard, un parti de Boërs traversa le village de Bergendorp, qu'habitaient les Daring. Ce jour-là, le missionnaire était absent. Sa femme elle-même était allée visiter ses malades à quelques milles de là.

Quelqu'un apprit à ces Boërs qu'il y avait en ce moment à Bergendorp un enfant d'origine hollandaise, recueilli quelques jours auparavant auprès d'une femme assassinée. Un vieux Boër demanda aussitôt où se trouvait cet enfant. On le conduisit chez M. Daring. Là, il trouva les deux petits garçons couchés dans le même berceau. Au même instant on entendit résonner dans le lointain les trompettes d'un détachement de cavalerie anglaise, qu'on envoyait au secours des habitants de Bergendorp. Forcé de battre en retraite, et ne sachant lequel de ces deux enfants était celui qu'il cherchait, le Boër les emporta tous les deux. Lorsque Mrs. Daring revint à Bergendorp et qu'elle apprit le malheur qui venait de la frapper, elle faillit devenir folle. Quant au missionnaire, il se livra à toutes les recherches possibles pour retrouver son malheureux enfant. Tout fut inutile. Les dix ou douze mille individus qui composaient la bande de Relief s'étaient dispersés de tous côtés. La plupart d'entre eux s'étaient enfoncés dans les parties inhabitées du pays et parmi les tribus sauvages.

Un instant M. Daring espéra que de nouveaux devoirs allaient distraire sa femme d'une douleur qu'elle croyait éternelle. Une de ses sœurs mourut, qui lui laissa le soin de veiller sur une petite fille. Cette petite fille, c'était Anna. La pauvre mère se reprit à aimer ce cher enfant que Dieu lui envoyait comme pour remplacer celui qu'il lui avait repris. Mais le coup qu'elle avait reçu était trop rude pour qu'elle pût s'en relever, et quelques années après elle expirait, plus encore de douleur que de maladie.

Le missionnaire resta donc seul avec sa nièce, et il avait renoncé à tout espoir de retrouver son fils, quand un *trader* lui parla un jour de Hans Grégorius et des deux jeunes gens du même âge qui vivaient avec lui. M. Daring se crut enfin sur les traces de l'enfant tant regretté et partit avec Anna pour poursuivre ses recherches.

Il prit pour guide un jeune Béchuana qui s'en retournait dans son pays et parlait un peu l'anglais. Mais celui-ci avait formé le projet de s'approprier les armes et l'argent du missionnaire, et c'est dans ce but qu'il fit chavirer la barque au milieu de la rivière.

Tandis que Piet et Hendrick croyaient l'Européen enseveli à jamais sous les eaux, M. Daring parvint à se cramponner au bateau chaviré, et le courant l'entraîna bientôt à une grande distance. Recueilli alors par des tribus nomades, il fut conduit dans l'intérieur des terres, réduit au plus dur esclavage, et ne put s'échapper qu'après de longues années.

Enfin, de retour à Bergendorp, il apprit la visite des Marydom et d'une jeune fille dans laquelle il crut reconnaître sa nièce. Alors, sans prendre même le temps de se reposer, il partit pour Koudouvley avec le premier *trader* qui passa dans les environs.

Pendant le récit du missionnaire, les chevaux de Marydom marchaient toujours, et ils approchaient rapidement de Koudouvley.

VI. — LES DEUX FRÈRES.

Le matin du même jour, un des domestiques de l'habitation vint prévenir Piet qu'on avait, pendant la nuit, empoisonné cinq de ses plus beaux chevaux. C'était la quatrième fois que pareille chose se reproduisait, sans qu'on pût jamais découvrir les auteurs de ces crimes. Piet furieux saisit un fusil à deux coups chargé à balles, un couteau de chasse, et partit au galop. Au moment où il arrivait à l'abreuvoir près duquel gisaient les cadavres des chevaux morts dans la nuit, un des chiens qui l'accompagnaient se dirigea vers un buisson de *wait-à-bit*, en aboyant avec fureur.

Piet mit pied à terre, arma son fusil; mais, au lieu de la bête fauve qu'il s'attendait à rencontrer, ce fut un homme qu'il découvrit caché dans le tronc d'un vieil arbre, au milieu de la touffe de *wait-à-bit*.

Cet homme était un vieux sauvage de la tribu des Bakouains, qui portait au cou divers ornements, signes mystérieux qui désignent les sorciers ou *médecins des eaux*. Son portrait répondait, du reste, parfaitement à celui de l'individu qu'Anna avait vu rôder autour de l'habitation, la veille de l'incendie. Aussi Piet avait-il déjà saisi le Bakouain à la gorge, s'apprêtant à lui fendre la tête, quand celui-ci lui dit à voix basse :

— Laisse-moi vivre, et je te révélerai un secret que tu payerais de tout ton sang.

Piet haussa les épaules.

— Il s'agit de miss Anna et de ton frère, reprit le sauvage.

— Que veux-tu dire? s'écria Piet.

— Promets-moi la vie, et tu sauras tout.

— Parleras-tu, chien?

— On te trompe, Piet Grégorius. La fleur de Koudouvley n'est pas pour toi; elle se rit de ton amour. Un autre est le préféré.

— Tu mens! s'écria Piet. De qui veux-tu parler?

— De ton frère Hendrick.

— Hendrick!

— Tous deux sont jeunes et beaux. Ils s'aiment et ils se moquent de toi.

— Ah! si tu dis vrai!

En même temps Piet enleva le sauvage, le jeta en travers de sa selle, et, quelques secondes après, le Boër et son prisonnier galopaient à fond de train dans la direction de Koudouvley.

Précisément en ce moment même, Hendrick et Anna,

sous une des tonnelles du jardin, causaient de leurs beaux projets d'avenir.

Tout à coup ils entendirent le galop furieux d'un cheval. Un instant après, Piet était devant eux.

Il traînait, ou pour mieux dire, il portait le malheureux Béchuana à demi étranglé. A son insu, probablement, ses doigts crispés avaient tellement serré la gorge du sorcier que, lorsqu'il le lâcha, le sauvage tomba comme un cadavre.

— Piet! s'écria Hendrick, effrayé de l'état dans lequel il voyait son frère, qu'as-tu donc? Pourquoi...?

— Tais-toi! interrompit durement le jeune Boër. Ainsi vous me trompiez tous deux!

— Mon frère, je te jure...

— Tu savais pourtant combien je t'aimais, reprit Piet en s'adressant à la jeune fille. C'est lâche et traître. Pourquoi me laisser croire que tu consentais à m'épouser, puisque tu étais d'accord avec Hendrick?

Anna voulut lui expliquer comment il s'était trompé lui-même, mais il était trop irrité pour rien entendre.

Il arma son fusil. Anna se jeta entre les deux frères. Ce mouvement redoubla la fureur de Piet.

— Je devrais vous tuer tous les deux, murmura-t-il avec rage. Prends ton roër, Hendrick, et viens dans le bois avec moi.

— Un duel entre nous! s'écria Hendrick, entre deux frères!

— Il n'y a plus ici de frères. Défends-toi ou je te tue comme un chien.

— Tue-moi, si tu veux, répondit Hendrick en croisant les bras.

— Lâche! s'écria Piet, qui saisit par le canon son lourd *roër* et en leva la crosse sur la tête de Hendrick.

— Piet, au nom du ciel, calme-toi, écoute-moi, disait Anna, qui se cramponnait éperdue au bras du jeune Boër.

Piet la repoussa si brutalement qu'elle fût tombée à la renverse, si Hendrick ne l'eût reçue dans ses bras.

En la voyant pâle et presque évanouie, Hendrick perdit l'empire qu'il avait eu tant de peine à conserver sur lui-même et fit un pas vers son frère.

A l'instant même le roër de Piet s'abattit sur la tête de Hendrick, qui tomba comme une masse en jetant un cri terrible.

— Malheureux! tu l'as tué! s'écria la jeune fille, qui se précipita sur le corps de son bien-aimé.

A la vue de son frère qui gisait à terre, pâle et inanimé, Piet sentit une réaction subite succéder à sa fureur. On eût dit qu'il venait d'être changé en statue.

— Hendrick! dit-il enfin, Hendrick, mon frère, mon pauvre frère!

Il se laissa tomber à genoux à côté d'Anna, qui s'éloigna de lui avec horreur.

— Hendrick! répéta le jeune Boër d'une voix brisée et comme s'il eût parlé à un enfant, Hendrick!

De grosses larmes coulaient lentement sur la figure de Piet. Il voulut prendre la main de son frère. Anna la lui retira avec indignation. Il n'essaya pas de résister. Ses yeux égarés se fixèrent sur la cicatrice que Hendrick avait au front. Il y posa le doigt.

— C'est par moi qu'il a reçu cette blessure, dit-il avec le même accent doux et monotone. Il était bon et brave, et je l'ai tué. J'ai tué mon frère... Il n'y avait que lui qui m'aimait... et moi je l'aimais bien aussi... Hendrick! Hendrick! Hendrick!

Il saisit encore la main de son frère.

Au même instant une lueur jaillit du feuillage. D'un bond, Piet couvrit Hendrick de son corps; une balle l'atteignit en pleine poitrine. Il retomba auprès du cadavre.

Anna, qui avait fait le même mouvement que Piet, aperçut à quelques pas d'elle le Béchuana qui contemplait les deux Boërs d'un air de triomphe. A demi étranglé par la main de fer du jeune colon, le sorcier était revenu à lui peu à peu. Profitant de la préoccupation de son ennemi, il avait rampé jusqu'à son fusil, et l'avait déchargé presque à bout portant sur Piet Grégorius.

Cependant, au bruit, de nombreux domestiques étaient accourus; mais le sorcier, étendant la main vers eux, prononça quelques mots d'une langue inconnue, et tous s'écartèrent devant lui.

— Maintenant, l'âme de mon fils est vengée, dit le Béchuana.

Quant à miss Daring, elle était agenouillée auprès des corps des deux frères.

Le sauvage allait se retirer, non pas en fuyant comme un criminel, mais d'un pas lent et tranquille, lorsqu'il entendit dans le lointain le roulement d'un chariot qui arrivait à toute bride. Alors il voulut fuir, mais les chiens qui étaient dans la cour s'élancèrent sur lui. En un clin d'œil il fut terrassé.

Marydom et M. Daring arrivaient en ce moment. Ils arrachèrent à grand'peine le malheureux à la meute furieuse, et le remirent aux mains de quelques Béchuanas, mais il était trop tard, le pauvre sorcier mourut quelques heures après.

Tout à coup, les nouveaux venus aperçurent les deux frères couchés l'un à côté de l'autre. Assise sur le gazon, Anna soutenait la tête de Hendrick. Étourdi seulement par le coup terrible qu'il avait reçu, Hendrick venait de reprendre connaissance et souriait à sa bien-aimée. A deux pas de lui, quelques domestiques cherchaient à ranimer Piet, qui perdait beaucoup de sang par sa blessure.

M. Daring courut à sa nièce en poussant un cri de joie. Tous deux s'embrassèrent avec effusion. Mais un autre souvenir vint arracher le missionnaire au bonheur qu'il éprouvait.

— Où est mon fils? murmura-t-il. Lequel des deux?...

Une angoisse terrible l'empêcha d'achever. Il s'approcha d'Hendrick, qui le regardait avec étonnement. Il lui prit le bras et, d'une main qui tremblait, il releva la manche du jeune homme.

— Béni soit Dieu! s'écria-t-il avec une joie profonde.

Et du doigt il montrait à Marydom une sorte d'étoile marquée sur l'épaule du jeune Boër.

Dès que Hendrick fut un peu remis, M. Daring lui adressa diverses questions. Les réponses de Hendrick vinrent encore confirmer la certitude que Daring avait déjà de son identité. Mais le missionnaire ne les obtint que difficilement, car Hendrick était vivement préoccupé de l'état du pauvre Piet, dont Marydom pansait la blessure. Tout faible qu'il se sentît encore et tout heureux qu'il fût d'avoir retrouvé son père, Hendrick ne pouvait oublier le compagnon d'enfance qu'il avait si longtemps regardé comme son frère.

Anna et lui s'agenouillèrent auprès de Piet, dont ils prirent chacun une main.

— Pourrez-vous me pardonner? murmurait le pauvre garçon d'une voix éteinte.

— Oh ! de grand cœur ! Nous t'aimons comme autrefois.

— J'étais fou, voyez-vous... moi qui vous aimais tant, qui me serais fait tuer pour chacun de vous, apprendre que vous me trompiez !

— Tu sais bien maintenant qu'il n'en est rien.

— Je n'ai besoin de rien savoir, Anna, je me suis conduit comme un brigand, comme un sauvage... Oh ! pardonnez-moi tous deux... Je serai votre domestique, votre chien, mais ne me renvoyez pas... s'il me fallait vivre loin de vous, j'aimerais mieux mourir.

— Mon bon Piet, mon frère chéri, murmura Hendrick en serrant contre son cœur le jeune Boër qui versait de grosses larmes et dont tout le corps était agité d'un tremblement convulsif.

— Voyons, *Der Teuffel*, taisez-vous tous, ou vous allez lui donner une fièvre de cheval, dit Marydom.

M. Daring et lui emportèrent le jeune homme, le déshabillèrent et le couchèrent dans son lit.

— Hendrick, murmura-t-il encore.

— Plus tard, répondit Marydom. Dormez et nous verrons plus tard.

Il fallut obéir.

Pendant que M. Daring et son fils se racontaient leurs mutuelles aventures et celles d'Anna, les domestiques, qui n'avaient plus peur désormais des sortiléges du Béchuana, apprirent à Marydom que cet homme était le père du guide infidèle qui avait essayé de noyer M. Daring et sa nièce, et que les deux jeunes Boërs avaient tué. C'était lui aussi qui, caché dans les roseaux, avait lancé à Hendrick la javeline que ce dernier avait entendue siffler à ses oreilles ; c'était lui encore qui avait incendié l'habitation, empoisonné les bestiaux. La terreur qu'il répandait autour de lui suffisait à expliquer la complicité apparente des serviteurs de Koudouvley et cette longue impunité.



La vengeance du Béchuana. Dessin de Ch. Gaildrau.

Deux ou trois jours plus tard, Hendrick était entièrement rétabli.

Secondés par M. Daring, dont les connaissances chirurgicales leur furent très-utiles, Hendrick et Anna consacraient tout leur temps à soigner Piet, dont la blessure avait d'abord inspiré de vives inquiétudes et qui se rétablissait lentement.

Enfin la robuste et saine constitution du jeune Boër reprit le dessus.

Au bout d'un mois il était sur pied et marchait appuyé sur le bras de Hendrick, pour qui il semblait maintenant professer un véritable culte.

Quant à Anna, Piet assurait qu'il n'aimait plus du tout la jeune fille comme autrefois.

— Il y aura toujours entre nous le spectre de mon pauvre frère étendu sur le sol et tout sanglant, dit-il un jour au vieux Marydom. Je puis désormais rester avec eux sans danger.

— Hum ! fit Marydom.

— Comment, hum ?

— Reste à savoir si, durant les premiers jours de leur ménage, ça les amusera d'avoir un tiers entre eux.

— Je les gênerais... moi... moi ?

— Ils ne le diront pas, ils t'aiment trop pour cela, mais ils le penseront peut-être.

Piet ne répondit rien et s'éloigna tout soucieux.

Le lendemain il vint trouver Marydom.

— Vous allez dans quinze jours à Port-Natal pour la grande foire? lui demanda-t-il.

— Oui.

— Voulez-vous m'emmener?

— Sans doute.

L'absence de Piet devait durer deux mois.

Ainsi que bien des gens, Piet cachait sous son air brusque et sa brutalité un profond besoin d'affection qu'il n'osait s'avouer à lui-même. Son aventure avait fait du bruit. La fille d'un Boër des environs fut touchée de ce qu'on lui raconta au sujet de Piet.

Comment arriva-t-elle à le faire connaître au jeune homme? Dieu le sait.

Toujours est-il que l'absence de Piet se prolongea plus qu'il n'avait dit, et un beau jour Hendrick, Anna et M. Daring, mynheer et mistress Marydom reçurent une invitation à assister au mariage de Piet Grégorius. Un mois après la célébration, le jeune Boër retourna à Koudouvley avec ses amis. Hendrick et lui s'occupèrent immédiatement de construire une vaste ferme, située en face de la première, dont les bâtiments devinrent des granges et des écuries.

La femme de Piet ne brillait point par la beauté, mais elle était très-bonne et elle ne tarda pas à vivre en parfait accord avec Anna. La même bonne intelligence régnait entre Hendrick et Piet, qui reconnaissait maintenant de bon gré la supériorité de Hendrick et la proclamait lui-même en toute circonstance.

Aussi les deux ménages vécurent-ils fort heureux. M. Daring demeurait naturellement avec eux, et les Marydom passaient au moins trois mois de l'année chez leurs amis.

A dix lieues à la ronde on entend faire l'éloge des habitants de Koudouvley, et nulle part le voyageur ne trouve une hospitalité plus affectueuse et plus cordiale.

A. DE BRÉHAT.

VOYAGE A TRAVERS L'EXPOSITION UNIVERSELLE (1).

Les travaux des arts usuels. — Deux personnages équivoques. — Les fleuristes. — La bijouterie à bon marché. — La dentelle et les dentelières. — Contre les bijoux. — Les diamants. — Leur origine. — Leurs provenances. — Il y a cailloux et cailloux. — Taille des diamants. — L'exposition technologique. — Le verre et le cristal. — Comment se fait un verre à pied. — Trop chaud. — Le jardin réservé. — Les plantes d'ornement. — Les serres. — Azaléas, rosiers, cinéraires, calcéolaires, orchidées et cactées. — Légumes et fleurs. — Tulipes de Hollande et de France. — La grande serre. — Encore des azaléas. — Flore tropicale. — L'aquarium d'eau de mer. — L'aquarium d'eau douce. — Les cierges de M. Denis. — Le matériel des arts libéraux. — Les livres. — On ne touche pas! — Livres étrangers. — Livres français. — Les grandes librairies. — MM. Hachette et Ce. — MM. Mame. — Les livres qu'on regarde, mais qu'on n'achète pas.

Après l'atelier de chapellerie nous en rencontrons d'autres où la mécanique ne joue qu'un rôle secondaire; quelques-uns même où tout le travail se fait à la main. Car le nom de «galerie des machines», dont je me suis servi pour désigner la grande zone que nous parcourons, n'est pas son vrai nom : elle s'appelle la galerie des «Travaux des arts usuels» et comporte, en conséquence, une multitude d'industries diverses. Ici, des femmes tissent la paille, le jonc et l'osier, et confectionnent des corbeilles à ouvrage, des jardinières et d'autres objets de fantaisie; là, des ouvriers, — des artistes, devrais-je dire, — sculptent et tournent l'ivoire, cisèlent et gravent la nacre et la pierre dure; ailleurs, deux jeunes individus au visage imberbe et bistré, enveloppés dans de longs burnous blancs, se livrent à la fabrication des bouchons de liége, au milieu d'un groupe compacte de badauds qui regardent bouche béante ces échantillons équivoques de la race arabe d'Afrique.

— Ce sont des femmes, dit l'un.

— Point, répond un autre, ce sont des hommes.

— C'est peut-être quelque chose entre l'homme et la femme, remarque un loustic.

— Il faut le leur demander, dit un quatrième interlocuteur.

— C'est facile à dire; mais parlez-vous leur langue? Ils n'entendent point la nôtre.

— Ah! diable! s'il y avait seulement ici un zouave ou un chasseur d'Afrique!

Mais justement il n'y en a point. La question reste indécise, et les curieux s'éloignent tristement, en proie aux tortures du doute!

Ils vont se consoler en regardant de très-jolies personnes, fort bien et fort décemment mises, qui sont occupées à imiter, avec du *nansouk* de toutes couleurs, des fils de laiton et d'autres matériaux délicats, ce que la nature a créé de plus joli : des fleurs. Ou bien ils s'arrêtent devant l'atelier où se fabriquent et se débitent à profusion et aux prix les plus modiques des boutons de manchettes, des broches, des colliers, des pendants d'oreilles. Cette bijouterie, il est vrai, n'emploie que des métaux vils et de la verroterie; mais elle se conforme scrupuleusement aux lois, aux caprices de la mode régnante; elle reproduit avec une surprenante exactitude les modèles les plus artistiques et les mieux portés, et ses produits, lorsqu'ils ont le brillant du neuf, ne se distinguent pas à première vue de ceux des grandes maisons; si bien que vous pouvez voir le matin dans la rue, au col ou à la manchette d'une humble ouvrière, telle agrafe que vous reverrez le soir, dans un salon, portée par une grande dame. L'apparence est sensiblement la même; seulement la matière première et la façon diffèrent : le bijou de la dame est en or émaillé et ciselé, il a coûté quelques louis; celui de l'ouvrière est en chrysocale, il n'a coûté que quelques sous.

Voici mieux que les bijoux faux, bien que ceux-ci accusent un pas immense accompli dans la voie du progrès industriel et du luxe à bon marché. Nous sommes en présence d'un genre de travail qui ne doit rien aux machines. Cinq ou six femmes — des paysannes probablement fort ignorantes — sont assises devant une table sur laquelle reposent de petits coussins hérissés de longues épingles à grosses têtes. A ces épingles correspondent autant de bobines qui voltigent entre les mains des ouvrières avec une rapidité prestigieuse. Les fils s'entre-croisent et l'on voit se former sur le coussin ces

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

admirables dentelles au tissu si délicat, aux dessins si fleuris et si variés, qui sont, à mon gré, ce que le démon de la toilette et du luxe a jamais inventé de plus charmant, de mieux approprié à la beauté féminine, à la grâce aristocratique. Je comprends qu'un mari dépense le quart de son revenu pour couvrir sa femme de ces délicieux chiffons à deux ou trois cents francs le mètre. Je comprends beaucoup moins qu'il sacrifie de grosses sommes pour la charger d'ornements empruntés au règne minéral. Les pierres et les métaux peuvent être doués d'un éclat éblouissant; mais ce sont des substances dures, froides, pesantes, rigides, désagréables au toucher, fatigantes pour la vue, et qui s'accommodent mal aux tons moelleux de la peau et des cheveux. Et puis les bijoux, en général, n'ont pas de raison d'être, pas même de prétexte. A propos de quoi, je vous le demande, mesdames, vous faites-vous transpercer le lobe de l'oreille pour y accrocher ces lourdes et volumineuses pendeloques, dont les formes deviennent chaque jour plus bizarres et les dimensions plus exagérées? Mais pardon! pardon! je me mêle là de choses qui ne me regardent en aucune façon! Ce n'est point pour vous prêcher que je vous ai conduites à l'Exposition, et puisque vous aimez les diamants, vous ne serez peut-être pas fâchées de voir non pas comment on les fait — car on ne les fait pas : on les cherche péniblement et on les trouve rarement; — mais comment on prépare, on taille, on polit cette gemme précieuse entre les plus précieuses.

Il nous faut pour cela quitter le palais. Aussi bien nous voici arrivés à l'extrémité de la zone française des Travaux des arts usuels, et nous n'avons que trois pas à faire pour nous trouver sur le territoire néerlandais. Prenons à notre gauche la rue des Pays-Bas, qui va nous ramener dans la partie est du parc, et entrons dans cette maison d'apparence très-modeste. L'intérieur consiste en une salle unique où une dizaine d'ouvriers travaillent, séparés du public par une balustrade à hauteur d'appui qui règne tout autour de la pièce. En suivant cette balustrade depuis la porte d'entrée jusqu'à la sortie, nous parcourrons toutes les phases de l'histoire minéralogique et technologique du diamant, hormis toutefois sa naissance, qui est encore enveloppée d'un profond mystère.

Vous savez toutes, n'est-ce pas? que le diamant n'est autre chose que du charbon — les chimistes disent du carbone — pur et cristallisé. Ce qui le prouve, c'est qu'on peut le ramener à l'état de charbon vil en le soumettant, dans le vide, à l'action d'une chaleur très-intense, puis le brûler dans l'oxygène, et que le produit de sa combustion est du gaz acide carbonique, tout comme si l'on avait brûlé du charbon de bois, du coke ou du graphite. Mais comment la nature s'y est-elle prise pour cristalliser ce charbon? On l'ignore absolument, et tous les essais tentés jusqu'à ce jour dans le but d'obtenir artificiellement le carbone cristallisé sont demeurés infructueux. On en est donc réduit à chercher le diamant dans les gisements, où il n'existe qu'à l'état de petits grains disséminés au milieu de cailloux et de gravier. Ces gisements ne sont autre chose que d'anciens lits de torrents desséchés. On n'en connaît qu'en Sibérie, dans l'Inde et au Brésil. Ceux de Sibérie sont si peu riches qu'ils ne valent guère la peine d'être exploités. Ceux de l'Inde, notamment ceux de Golconde, autrefois si célèbres, sont maintenant en grande partie épuisés et abandonnés. Restent les mines du Brésil, d'où vient aujourd'hui la plus grande partie des diamants qui se trouvent dans le commerce de la joaillerie. C'est le produit de quelques-unes de ces mines dont vous avez sous les yeux les échantillons, disposés méthodiquement dans les vitrines disposées le long de la balustrade.

Voici d'abord le *cascalho*, c'est-à-dire le gravier qu'on a soumis au lavage; dans une autre case on a placé les grains de *carbone* noir et non cristallisé que renferme le sable diamantifère. Ce carbone à son utilité : réduit en poussière, il constitue en partie l'*égrisée*, poudre qui sert à user et à polir les diamants. Une autre case renferme les diamants dits *cristallins*, qui se distinguent des diamants *cristallisés*, en ce que leur mode de cristallisation ne permet point de les tailler. Vous voyez enfin dans une dernière case les vrais diamants. Ces petits grains diaphanes, assez semblables en apparence à de menus fragments de quartz, deviendront, après avoir subi les opérations qui s'exécutent dans l'autre partie de la salle, des joyaux étincelants. Ces opérations sont : le clivage, le facétage et le polissage. Cliver un diamant, c'est le fendre en deux morceaux au moyen d'un couteau d'acier sur lequel on donne un coup sec avec un marteau. Les diamants se clivent toujours suivant une surface parfaitement nette, que les cliveurs appellent le *fil* de la pierre, et que les minéralogistes nomment plan de clivage. Cette première opération n'est pas toujours nécessaire. Elle n'a lieu que pour les diamants dont la forme trop irrégulière ne se prêterait pas convenablement à la taille. Le facétage et le polissage s'exécutent sur des meules ou plates-formes en acier très-doux, enduites d'un mélange d'*égrisée* et d'huile. Le diamant qu'on veut user et polir sur la meule est fixé avec de la soudure d'étain dans une coquille en cuivre, qu'on tient à l'aide d'une tenaille en acier. Cette tenaille est elle-même chargée de poids qui pressent fortement la pierre contre la meule, à laquelle une petite machine à vapeur imprime un mouvement rapide de rotation. Le facétage donne aux diamants des formes déterminées, qui reçoivent, dans le langage des lapidaires et des joailliers, les noms de *brillant simple taille* et *brillant double taille*, de *demi-brillant*, de *rose* et de *pendeloque*. Une vitrine fascinatrice renferme des spécimens de ces diverses tailles : quelques-uns très-volumineux et de la plus belle eau.

Il y a tout un cours de technologie, d'industrie en action à faire au Champ-de-Mars; et c'est là surtout que résident l'intérêt de cette exposition et sa supériorité sur celles qui l'ont précédée. Car, entre nous, si l'on ne faisait qu'étaler aux regards du public un choix de produits remarquables par leur variété et par leur perfection, ce serait là un spectacle sur lequel la plupart d'entre nous sont blasés, qu'en tout cas on peut se donner quand on veut, sans beaucoup de frais ni de dérangement, et qui ne vaudrait vraiment pas la peine que l'on prend et l'argent qu'on dépense pour l'organiser. — Je laisse de côté la question très-controversable de l'utilité du concours, des bons effets de l'émulation que l'on se propose d'exciter entre les producteurs de tous les pays, et des progrès plus ou moins réels qui peuvent résulter de ces tournois, où chacun s'efforce de se surpasser lui-même afin de surpasser ses rivaux, sauf à reprendre, le lendemain du combat, sa routine et ses errements habituels. Je n'envisage les choses qu'au point de vue de l'avantage immédiat que le public en peut retirer, soit pour son plaisir, soit pour son instruction. Or, je vous le demande, qu'allons-nous

chercher au Champ-de-Mars? Des tissus, des vêtements, des meubles, des objets d'art, des curiosités? Mais qu'y a-t-il de tout cela qui ne soit réuni à profusion dans les magasins, dans les bazars, dans les musées de Paris, et qu'il ne nous soit loisible d'admirer gratis et tout à loisir chaque jour de la vie? Donc ce qui surtout nous attire ou du moins mérite de nous attirer aux expositions, c'est la révélation des mystères de cette activité incessante dont nous connaissions les œuvres, sans en soupçonner le mécanisme; c'est, à côté du produit créé, l'ouvrier, la machine, l'instrument qui crée; c'est le spectacle vraiment nouveau pour nous des innombrables et prodigieuses métamorphoses que le génie de l'homme fait subir sous nos yeux à la matière brute et informe, pour l'approprier à tous ses besoins et à toutes ses fantaisies!

La transformation du diamant brut en *rose* ou en *brillant* n'est qu'un des moindres épisodes de l'histoire du travail humain. Cela exige de la patience et de l'adresse, mais non de grands efforts de génie.

Parlez-moi de l'invention et de la fabrication du verre et du cristal! Transformer en une substance dure



L'aquarium. Dessin de Delannoy.

comme le marbre, limpide comme l'eau la plus pure, inaltérable comme l'or, susceptible d'être fondue, moulée, façonnée, taillée, de prendre toutes les formes et toutes les couleurs, d'acquérir presque l'éclat des gemmes les plus précieuses sans en excepter le diamant lui-même, — transformer, dis-je, en cette substance le sable que nous foulons aux pieds: voilà une découverte dont l'auteur inconnu a bien mérité du genre humain, et contribué plus qu'aucun autre peut-être aux progrès des arts, des sciences, de la civilisation!

L'art du verrier — je prends ce mot dans son acception la plus étendue — est glorieusement représenté à l'Exposition par les produits justement célèbres des verreries de la Bohême et de l'Angleterre, et par ceux non moins merveilleux de Saint-Gobin, de Saint-Louis, de Baccarat. Il l'est aussi par un atelier situé dans la partie française du parc, et qui vaut la peine que nous retournions un peu sur nos pas pour le visiter. Nous n'y demeurerons que le temps de voir façonner un de ces verres à pied, si délicats de forme, si légers à la main, qui remplacent avec avantage sur nos tables les lourdes coupes de métal où s'abreuvaient nos pères! Ces verres ne se coulent point dans un moule, comme vous le croyiez peut-être. Le mélange de fin sable blanc,

de minium, de borax, de carbonate de potasse, qui doit devenir du cristal, est fondu au brasier ardent de ce fourneau en briques qui s'élève au centre de l'atelier. Un ouvrier cueille dans ce creuset, avec un long tube de fer, une quantité convenable de matière en fusion et la passe à un second ouvrier qui lui donne, en souf-



En haut, pavillon de l'Impératrice. Aquarium. Serre de la ville de Paris. Exposition belge (beaux-arts), en bas, plan général. Dessiné d'après nature par Delannoy.

flant dans le tube, la forme d'une bulle ovoïde. Le cristal est alors dans un état pâteux qui permet de le façonner à l'aide d'une sorte de pince en fer à branches coniques allongées. Lorsque le globule vitreux a acquis la forme et les dimensions voulues, on ajoute à son extrémité une petite quantité de verre qui sera la colonne du pied, puis une autre qu'on élargit en disque ; puis on coupe la bulle à sa partie la plus renflée ; on arron-

dit et l'on dresse le contour de la section, et le verre est fait; il ne reste plus qu'à lui donner le dernier fini et à le porter au four à recuire. Le *recuit* a pour but d'empêcher le cristal de se *tremper* par un refroidissement trop rapide, et de se casser ensuite spontanément au moindre changement de température. Lorsque le verre sort du four à recuire, il est prêt à être livré à l'acheteur, à moins qu'on ne veuille y graver des chiffres, des fleurs, des arabesques ou d'autres figures : c'est à ce dernier travail que sont occupés les deux ou trois ouvriers que vous voyez assis à l'établi disposé devant les fenêtres...

Mais, vous trouvez, n'est-ce pas, qu'il fait terriblement chaud près de ce fourneau incandescent. Sortons donc, et, pour nous rafraîchir les poumons en même temps que pour varier nos plaisirs, dirigeons-nous tout droit vers le parc réservé à l'exposition horticole. Ce parc est un charmant jardin anglais, aux allées sinueuses, au terrain accidenté, aux vertes pelouses, aux frais ombrages, embelli par des lacs, par des rivières et par des eaux jaillissantes. On y a construit d'élégants pavillons, un café où vous pourrez vous asseoir et prendre une glace, en écoutant les symphonies exécutées par un excellent orchestre militaire ; on a placé partout des bancs et des chaises pour les promeneurs fatigués. Mais ce qui va surtout attirer votre attention, ce sont les nombreux spécimens de fleurs, de plantes ornementales, d'arbres et d'arbrisseaux exotiques exposés par les premiers horticulteurs de l'Europe et disposés avec art, soit dans le jardin même, soit dans les nombreuses serres qu'il renferme; ce sont aussi les deux *aquaria* que nous allons visiter tout à l'heure.

Nous remarquons déjà dans le jardin des *araucaria*, des *pinsapo*, des *arundo*, des ricins et une foule d'autres plantes qui nous sont familières, grâce aux libéralités de la ville de Paris et aux soins intelligents de son jardinier en chef, M. Barillet-Deschamps. Nous nous arrêtons çà et là devant un charmant parterre de fleurs, et nous entrons dans la première serre que nous rencontrons en longeant la grille du parc. Cette serre renferme, entre autres richesses végétales, une corbeille de rosiers, exposée par M. Jamain, une collection de géraniums envoyés par M. Chaté fils, une collection de cinéraires, une autre de bruyères et de grands rhododendrons. Nous admirons, dans la serre voisine, les magnifiques azaléas couverts de fleurs pourpres, rose vif, rose chair, blanc rosé, provenant du grand et célèbre établissement de MM. Weitch et fils, à Londres. Une troisième serre nous montre l'intéressante collection de calcéolaires herbacées de M. G. Delamotte. Une quatrième est occupée par la bizarre et charmante famille des orchidées; une cinquième, par la famille difforme des cactées. Au fond du parc, nous voyons adossé au mur une sorte de hangar peu profond sous lequel sont exposées, à côté de bottes d'asperges, d'oignons, de carottes et d'artichauts, d'innombrables tulipes, malheureusement séparées de leurs tiges, et partant vouées à une mort prochaine. Les plus volumineuses, les plus bigarrées viennent, on le devine, du pays de la *tulipomanie*, de la Hollande; mais des horticulteurs français en exposent aussi de très-belles. Il faut citer, entre autres, les tulipes doubles de M. Duvivier.

Revenons vers le centre du jardin où s'élève la serre monumentale, l'immense palais aux voûtes et aux parois de verre construit, si je ne me trompe, par les soins des ingénieurs-jardiniers de la ville de Paris. — Nous retrouvons ici une véritable forêt d'azaléas envoyés par MM. Weitch de Londres, et par les grands horticulteurs dont s'enorgueillit la Belgique : les Verschaffelt, les Graët-Bracq, les Vervaene, les Beukelaer. Au-dessus de ces arbrisseaux fleuris, des arbres des tropiques élèvent en foule leurs troncs élancés et leurs cimes majestueuses. Voici les grands palmiers offerts à la ville de Paris par M. Alphonse Denis, qui a su réunir dans son délicieux jardin d'Hyères les plus belles espèces végétales des contrées torrides des deux hémisphères. Voici les lataniers de M. Verschaffelt, les *encephalartos* de Mme Legrolle-Dhans, de Bruxelles; voici des *pandanus*, des bambous, des fougères arborescentes, des agaves, des ravenals, des *canna*, que sais-je encore?...

En quittant la chaude atmosphère de cette forêt vierge improvisée, nous n'avons rien de mieux à faire que de nous enfoncer sous cette voûte sombre, creusée dans le rocher, et qui nous conduit dans l'empire d'Amphitrite ou, pour parler plus simplement, dans l'aquarium d'eau de mer. Cet aquarium est disposé avec tant d'art qu'on peut le prendre vraiment pour le séjour de quelque néréide, et qu'on se rappelle involontairement la poétique description donnée par Virgile de l'humide palais où la nymphe Cyrène, fille d'Apollon, conduit son fils le pasteur Aristée :

> Jamque domum mirans genitricis et humida regna,
> Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,
> Ibat, et ingenti motu stupefactus aquarum,
> Omnia sub magna labentia flumina terra
> Spectabat diversa locis.....

En face de nous s'ouvre une sorte de cirque ovale environné d'arcades soutenues par des colonnes semblables à des stalactites; tout autour le rocher présente des ouvertures fermées par des glaces derrière lesquelles nagent, rampent et frétillent des monstres marins. Osons descendre plus bas par cette rampe qui semble se perdre dans les profondeurs du sol; nous remonterons bientôt et nous nous trouverons au centre même de la grotte, ayant au-dessus de nos têtes le plafond de glace qui forme le fond du grand bassin supérieur. C'est ici que l'eau nous enveloppe de toutes parts, que partout autour de nous s'agitent les formes bizarres des hôtes de l'Océan : des poissons énormes, des méduses au corps diaphane et nacré, des actinies, ces fleurs vivantes aux teintes si vives et si variées, des crabes difformes, des homards à la carapace bleuâtre, des poulpes aux longs bras et aux yeux fixes, des oursins au corps sphérique hérissé de longs dards, des astéries, peut-être aussi des holothuries pêchées sur les côtes de l'Indo-Chine. L'aquarium d'eau douce, disposé, comme le précédent, autour d'une grotte creusée dans un rocher artificiel, est d'un aspect moins fantastique, mais aussi très-pittoresque; le jour n'y pénètre qu'à travers les glaces verticales qui ferment les bassins du côté de la grotte. Ces bassins sont vastes et peuplés d'une multitude de poissons, parmi lesquels on remarque les énormes carpes de Fontainebleau : animaux vénérables par leur grand âge, s'il est vrai, comme le veut la tradition populaire, qu'ils soient contemporains du roi François Ier; — ce qui pourrait bien être, après tout, car beaucoup d'animaux à sang froid, et notamment certains poissons, jouissent du privilége d'une prodigieuse longévité. Contre les flancs du rocher qui recèle ces trésors aquatiques, se dresse çà et là un cierge géant (*cereus peruvianus*), élevé, comme les palmiers de la grande serre, dans les jardins de M. Alph. Denis.

Vous êtes, sans aucun doute, mesdames et messieurs, amateurs d'œuvres d'art. Donc, en sortant du jardin réservé, vous ne manquerez pas de faire une station dans les pavillons qui renferment les tableaux et les sculptures des artistes belges et hollandais; je vous y suivrai certes avec plaisir, mais non pas en qualité de *cicerone*, cette partie de l'Exposition n'étant point de ma compétence. J'ai d'ailleurs encore tant de belles et curieuses choses à vous montrer, soit dans le palais, soit dans le parc! Reprenons, si vous le voulez, notre promenade par l'extrémité méridionale du grand axe de l'ellipse; rentrons dans le palais par la rue de Belgique; passons, sans nous laisser tenter, devant les galeries des Machines, des Matières premières, du Vêtement et du Mobilier, et arrivons jusqu'à celle qui est affectée au *Matériel des arts libéraux*. Cette galerie renferme les instruments de musique, les instruments de précision, et tous les objets destinés à l'enseignement des sciences; elle renferme aussi les estampes et les livres. Nous y trouverons donc tour à tour de quoi nous charmer, nous amuser et nous instruire : nous pourrons écouter cette dame qui exécute sur un excellent piano un morceau de Thalberg, de Chopin ou de Ravina, ou bien ce monsieur qui promène gravement ses doigts sur le clavier d'un orgue ou d'un harmoniflûte; nous pourrons regarder des gravures ou des vues stéréoscopiques, étudier des cartes géologiques ou géographiques, assister à une intéressante leçon de physiologie et d'anatomie clastique faite par le docteur Auzoux; examiner tout le brillant et merveilleux arsenal de la physique expérimentale; nous pourrons enfin passer en revue les livres imprimés par les plus habiles typographes, édités par les libraires les plus renommés, illustrés ou enluminés par les artistes les plus en vogue. — Je ne dis rien des auteurs, la Commission impériale n'ayant point jugé que celui qui a écrit un livre dût être mis au nombre de ceux qui coopèrent à sa... fabrication.

C'est donc seulement au point de vue de l'exécution matérielle que nous avons à considérer les produits de l'imprimerie et de la librairie; et encore ne nous serat-il pas souvent facile de les voir; car pour voir un livre, il faut pouvoir au moins le feuilleter. Or, la presque totalité des livres exposés sont garantis de la poussière — et de la curiosité du public par des vitrines fermées à clef; d'ailleurs, dès que l'on fait mine d'approcher d'un objet quelconque, un gardien en uniforme vert accourt et vous crie d'un air rébarbatif : « On ne touche pas! » Heureusement, nous avons la chance de rencontrer çà et là une vitrine gardée, soit par l'exposant lui-même, soit par son représentant, qui mettra toujours beaucoup d'empressement et de politesse à nous confier les trésors même les plus précieux de sa bibliothèque.

La librairie et la typographie étrangères ne sont représentées que par un petit nombre d'exposants et par un petit nombre d'ouvrages. Il faut citer cependant les magnifiques volumes envoyés par M. Brockhaus, de Leipzig, notamment la *Schiller-Gallerie*, enrichie de belles gravures sur acier; — les impressions en couleur de MM. Giesecke et Devrient, de Leipzig. Il faut citer aussi, parmi les exposants anglais, M. Cassel, éditeur-imprimeur à Londres; M. Spattiswood, imprimeur de la reine; MM. Bradbury, Evans et Cie; enfin M. Clowes, qui possède à Londres une des plus grandes et des meilleures imprimeries du Royaume-Uni.

Dans la section française, vous ne reverrez pas sans plaisir des noms qui vous sont bien connus et des livres qui sont l'ornement de vos bibliothèques et le charme de vos loisirs; vous avez nommé les excellentes collections éditées par Hetzel, par Charpentier, par Michel Lévy, par les frères Garnier; les beaux livres sortis des presses de M. Claye; les jolies éditions d'auteurs classiques imprimées par Jouaust. Vous admirerez aussi bon nombre de livres de luxe, qui ne sont pas accessibles au commun des mortels : les ouvrages artistiques édités par Armengaud et imprimés par Ch. Lahure; les missels, les livres d'heures enluminés par les procédés chromo-lithographiques, et publiés par Curmer; les *Plantes à feuillage coloré*, les *Fougères*, le *Monde des papillons*, ravissants ouvrages édités avec tant de soin et de luxe par M. Rotschild, et dans lesquels les végétaux aux vives couleurs, les insectes aux ailes diaprées sont reproduits avec une si surprenante exactitude; enfin les œuvres magistrales imprimées à grands frais par l'imprimerie impériale... Nous avons fait le tour complet et nous voici revenus à l'extrémité de la galerie, sous le grand vestibule. C'est ici que des places d'honneur ont été données aux deux principales librairies de France : celles de MM. L. Hachette et Cie et de MM. Alfred Mame et fils. MM. Hachette ne sont qu'éditeurs; mais nul n'ignore les immenses services qu'ils ont rendus à l'instruction publique, à la vulgarisation des sciences, au progrès des études littéraires. Leurs volumes sont dans toutes les mains, et s'il est au monde une librairie encyclopédique, c'est assurément celle-là. Elle embrasse tous les genres, depuis le conte de fées jusqu'au traité de hautes mathématiques; elle a de quoi satisfaire tous les goûts, tous les besoins intellectuels, toutes les bourses. Elle édite le petit livre classique où l'enfant apprendra les rudiments de la grammaire, et le magnifique in-folio illustré qui s'ouvrira majestueusement sur la table du salon. La belle exposition de MM. Hachette est toujours ouverte : un employé s'y tient constamment à la disposition des visiteurs et leur en fait les honneurs avec une parfaite courtoisie.

Il en est de même dans l'élégant cabinet occupé par MM. Mame. Ceux-ci ne sont pas seulement d'intelligents éditeurs; ils sont, de l'aveu de tous, les plus habiles imprimeurs de l'Europe et, par conséquent, du monde entier. Leurs collections ne sont pas moins nombreuses que celles de MM. Hachette; elles ont seulement un caractère plus spécial. MM. Mame, on le sait, se sont voués surtout à l'instruction de la jeunesse, à son éducation morale et religieuse. Lorsque, de temps à autre, ils s'écartent de cette voie, c'est pour publier des livres exceptionnels par le luxe typographique et artistique de l'exécution, tels que la *Touraine*, qui leur a valu, en 1855, la grande médaille d'honneur; — la *Bible* en deux volumes in-folio, illustrée par G. Doré et H. Giacomelli; le *Missale Romanum*, autre in-folio enrichi de vignettes sur bois et de magnifiques gravures sur acier; — les *Jardins*, les *Caractères de La Bruyère*, etc. Je vous recommande particulièrement les exemplaires uniques de la *Bible*, de la *Touraine* et des *Caractères* imprimés sur vélin. Regardez-les, feuilletez-les, on vous le permet; mais ne songez pas à les acheter : ce sont les vrais parchemins, les titres de noblesse du célèbre imprimeur, les fleurons de sa couronne typographique. Ils valent chacun plusieurs milliers de francs — et ils ne sont point à vendre.

ARTHUR MANGIN.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES GRANDES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES.

LES JARDINS, PAR ARTHUR MANGIN (1).

Parce qu'on est l'auteur très-applaudi d'un des plus beaux livres qui figurent à l'Exposition universelle, s'imaginer qu'en citant le titre de ce livre, rien de plus, on a payé sa dette au public (et quel public! celui du *Musée des Familles,* un vieil ami!), n'en déplaise à M. Mangin, c'est pousser la modestie un peu loin, jusqu'à l'injustice envers soi-même. Du reste, si notre collaborateur a pensé d'abord que, grâce à son subterfuge, LES JARDINS passeraient inaperçus dans la masse des publications nouvelles, il doit être aujourd'hui revenu de son erreur. Toute la presse a déjà signalé son livre comme une des merveilles de la librairie moderne, et, ratifiant ce jugement, le public, dans sa louange, a vite associé l'auteur aux éditeurs et aux artistes. Notez que



Jardin more en Espagne. Dessin de Foulquier. Gravure tirée des *Jardins,* de A. Mangin.

ce n'est pas un mince honneur, surtout quand ces artistes s'appellent Daubigny, Français, Foulquier et Lancelot. A ces splendides volumes faits pour le plaisir des yeux, comme aux féeries du théâtre, on ne demande d'ordinaire que la beauté de la forme, la richesse de la mise en scène; la prose de l'auteur n'est guère que le prétexte offert au dessinateur et au machiniste. Mais M. A. Mangin n'est pas homme à accepter une collaboration si peu exigeante. Il veut que le livre ait sa valeur indépendante et personnelle. Vous n'avez certes pas oublié *le Désert et le monde sauvage;* les *Mystères de l'Océan; l'Air et le monde aérien,* ces monographies scientifiques qui ont révélé chez M. Mangin un rare talent d'écrivain et de vulgarisateur. Le volume qui consacre aujourd'hui la légitime réputation du jeune savant est l'histoire des JARDINS, depuis... le paradis terrestre jusqu'au bois de Boulogne. Un vaste cadre qui se prête tour à tour aux magiques inspirations du crayon, aux pittoresques descriptions et aux charmants récits. Envisagé

(1) Alf. Mame, éditeur. Tours, 1 magnifique volume in-folio, illustré par Daubigny, Français, Foulquier, Lancelot, etc.

à un point de vue plus élevé, l'art des Le Nôtre et des La Quintinie offre parfois de précieuses indications à l'historien qui veut reconstituer les éléments des sociétés disparues. Comme l'architecture, il reflète une des faces de la civilisation et du génie particulier à chaque siècle et à chaque race. D'une mystérieuse grandeur chez les peuples de l'antiquité dont l'islamisme doit recueillir l'héritage, froid et sévère pendant la période monastique et féodale, majestueux et compassé sous Louis XIV, coquet et gracieux au dix-huitième siècle, sans caractère et sans règles aujourd'hui, depuis que le mélange de tous les styles et l'absence de toute méthode sont devenus les traits caractéristiques du goût moderne. C'est ainsi que d'un sujet léger en apparence, l'esprit observateur sait tirer les enseignements et les leçons utiles.



Ancien jardin du Grand Mogol. Dessin de Lancelot. Gravure tirée des *Jardins*, de A. Mangin.

Mais la citation est la meilleure démonstration du mérite d'un livre, aussi avons-nous hâte de céder la parole à M. Mangin, et puisque le volume est sous nos yeux, nous allons y puiser largement.

Voici d'abord, si vous le voulez bien, une légende espagnole :

LA LÉGENDE DE LA GALIANA.

« On voit dans la Vega, près de Tolède, les ruines d'un ancien palais moresque, appelé le palais de la Galiana. Cette Galiana était, selon une vieille légende, la fille chérie du roi Galafre, qui lui avait fait bâtir cette résidence « avec des jardins délicieux, des kiosques, « des bains, des fontaines et des eaux qui s'élevaient « et s'abaissaient selon le décours de la lune, soit par « magie, soit par un de ces artifices hydrauliques si « familiers aux Arabes. » Adorée de son père, qui s'appliquait à prévenir tous ses souhaits, la belle Galiana eût vécu heureuse et tranquille dans ce charmant séjour, si elle n'eût été tourmentée par les obsessions d'une sorte de géant more nommé Bradamant, guerrier redouté, mais cavalier peu aimable, qui ne lui inspirait d'autre sentiment que la terreur et l'aversion, et dont les visites quotidiennes étaient pour elle un véritable supplice. Or, en ce temps, arriva à Tolède Karl le Grand, fils de Pépin, qui venait prêter secours à Galafre contre le calife Abderrhaman. Les charmes de Galiana firent une vive impression sur le cœur du héros frank, et la belle More, de son côté, ressentit pour lui une sympathie qu'elle ne put dissimuler. Elle donna à entendre à Karl que les poursuites de Bradamant n'étaient point de son goût, et qu'on lui rendrait service en les faisant cesser. Karl provoqua aussitôt son rival, le tua, et lui coupa la tête, qu'il apporta galamment aux pieds de Galiana. Il paraît que les chevaliers d'alors faisaient de ces sanglantes offrandes à la dame de leurs pensées, sans que celle-ci en fût choquée. Le fait est que les tendres sentiments de Galiana pour son libérateur ne firent qu'augmenter, au point qu'elle promit d'embrasser le christianisme et de devenir sa femme. Galafre n'avait rien à refuser à sa fille. Il consentit donc sans peine à cette abjuration, qui lui assurait d'ailleurs l'alliance d'un si grand prince. Le mariage eut lieu, en effet, avec la solennité que l'on peut imaginer; et Pépin étant mort sur ces entrefaites, Karl, son fils, retourna en France pour y prendre possession de ce trône qu'il devait environner de tant d'éclat, et sur lequel il fit asseoir avec lui la belle Galiana. »

De l'Espagne, sautons, s'il vous plaît, en Asie, pour visiter :

LES ANCIENS JARDINS DU GRAND MOGOL.

« C'est sans doute aux empereurs, aux khans, aux rajahs de l'Indoustan, qu'il fut donné d'approcher le plus de l'idéal rêvé. Ils avaient à leur disposition toutes les richesses minérales et végétales de leur admirable pays. Pour bâtir et décorer des palais, des verandahs, des pavillons, des terrasses, des péristyles, ils avaient le granit, le marbre, le porphyre, le jade, la malachite, les bois de teck, de fer, de santal; pour former des bosquets, des allées, des massifs, des berceaux, ils avaient d'innombrables plantes au port majestueux, au feuillage élégant et toujours vert, aux fleurs magnifiques et parfumées, à l'écorce aromatique; pour remplir les bassins, pour arroser le sol, pour rafraîchir et embaumer l'air, ils avaient les eaux des fleuves sacrés, qu'ils pouvaient charger des senteurs du musc, de l'ambre, du benjoin et des essences; pour peupler et animer leurs jardins, ils avaient les charmantes gazelles, les chèvres du Tibet, les singes agiles, objet de leur vénération, et des légions d'oiseaux au plumage éclatant, au ramage mélodieux. On voit encore à Delhi les ruines des jardins du Grand Mogol, plantés d'orangers séculaires, ornés de kiosques, de terrasses et d'escaliers de marbre, et de bassins aujourd'hui envahis par la mousse et par les herbes sauvages, d'où s'élançaient autrefois des jets d'eau parfumée. »

Franchissons quelques siècles, et, à propos de Chantilly, M. Mangin va trouver l'occasion de nous raconter :

LE SUICIDE DE VATEL.

« Versailles n'était point achevé lorsque Louis XIV vint, en 1671, visiter le grand Condé à Chantilly. Il fut si émerveillé des avantages et des beautés de cette résidence, qu'il demanda au prince de la lui céder, le laissant maître d'en fixer le prix. « Sire, dit Condé, Chantilly est à Votre Majesté pour le prix qu'elle déterminera elle-même; je ne lui demande qu'une seule grâce : c'est de m'en faire le concierge. — Je vous entends, mon cousin, répondit Louis XIV : Chantilly ne sera jamais à moi. » Mme de Sévigné, dans une lettre que tout le monde connaît, a décrit les splendeurs des fêtes qui y furent offertes par le prince à son royal visiteur. Au dire de Désormeau, son historiographe, il y dépensa deux cent mille livres, qui équivaudraient aujourd'hui au triple de cette somme. « Jamais il ne s'est fait tant de dépenses, dit Mme de Sévigné..., rien ne coûte, on reçoit toutes les belles exagérations sans regarder à l'argent. Il faut nourrir la France et la loger; tout est meublé. De petits endroits qui ne servaient qu'à mettre des arrosoirs, deviennent des chambres de courtisans. Il y aura pour mille écus de jonquilles : jugez à proportion. » Mme de Sévigné raconte aussi — elle n'y pouvait manquer — le tragique épisode qui vint jeter une ombre sanglante sur cette fête : je veux dire le ridicule suicide de Vatel, qui, comme on sait, se tua parce que la marée était en retard. Ce malheureux n'avait dormi de douze nuits pour organiser à l'avance le service de bouche, dont il avait la direction. Malgré cela, le rôti manqua sur deux tables au premier souper du roi : — horreur ! — « Je n'y survivrai pas, dit Vatel à Gourville : aidez-moi à donner des ordres; *la tête me tourne*. » La tête devait lui tourner, en effet, après deux cent quatre-vingt-huit heures sans sommeil ! Le prince, informé de son chagrin, va lui-même le consoler, l'assurer que le service était magnifique. « Monseigneur, répond Vatel avec accablement, votre bonté m'achève : je sais que le rôti a manqué à deux tables. » En vain le prince lui veut persuader que c'est là une bagatelle, dont personne ne s'est aperçu : il n'en démord point. Le lendemain, dès quatre heures du matin, il est debout, s'en va réveiller les valets, et s'informe si la marée est venue. Un petit pourvoyeur en avait apporté deux charges seulement. Vatel attend plein d'angoisses. « Point de marée, dit-il encore à Gourville : cette fois, je ne survivrai pas à un tel affront ! » Gourville, naturellement, lui rit au nez; mais Vatel parlait tout de bon. Il monte à sa chambre, tire son épée, en appuie la poignée contre la porte et se jette sur la pointe, comme Ajax ! Bientôt la marée arrive de tous côtés. On cherche Vatel pour la distribuer; on le trouve chez lui, baigné dans son sang. Il était mort. « On court à M. le prince, qui fut au désespoir, » dit Mme de Sévigné. Le désespoir dura peu, et les nobles hôtes de Chantilly ne se laissèrent pas longtemps attrister par le trépas de ce trop sensible valet qui s'était cru déshonoré faute d'avoir assez de poissons à leur offrir. Les poissons étaient arrivés. L'essentiel était de bien dîner. « Gourville tâcha

de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée; on dîna très-bien, on fit la collation, on soupa, on se promena, on fut à la chasse; tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté... Et Vatel, oublié.»

Hélas! la place me manque pour continuer ces citations; mais, avant de prendre congé de notre aimable guide, permettez-moi de lui emprunter encore ces lignes émues qu'il consacre à l'asile de l'éternel repos:

LE DERNIER JARDIN.

« Mais quoi! lorsque l'heure des adieux suprêmes a sonné, un dernier asile nous attend, et cet asile est encore un jardin. Triste jardin, il est vrai, avec sa bigarrure de pierres blanches et ses croix noires ombragées par les longs rameaux du saule pleureur et par la cime rigide des cyprès. D'autres arbres au port dégagé, au feuillage moins sombre, et les fleurs que des mains pieuses cultivent autour des tombeaux, viennent cependant tempérer la mélancolie de cette austère décoration. Le soleil, d'ailleurs, y projette ses rayons; les oiseaux y chantent au printemps; les papillons y voltigent; les roses, les œillets et les violettes y mêlent leurs effluves embaumées à la senteur résineuse des arbres verts. Et lorsque ceux qui sont demeurés viennent apporter à ceux qui sont partis le tribut de leurs souvenirs et de leurs larmes, cet épanouissement de la vie sur la terre des morts les raffermit et les console. Ils se persuadent que quelque chose des êtres aimés qui dorment là a passé dans la séve des arbres et dans le parfums des fleurs; et le murmure du vent, le chant de l'oiseau, le frémissement de l'insecte leur semblent autant de voix qui disent: La mort n'est qu'un vain fantôme; la vie est éternelle!»

Et maintenant, ami lecteur, vous connaissez le livre de M. Mangin, vous avez vu quelques-unes de ses illustrations (notre format ne nous permettait pas d'offrir l'hospitalité aux grandes planches), pensez-vous comme nous que LES JARDINS compteront parmi les chefs-d'œuvre de l'Exposition universelle?

CH. WALLUT.

VARIÉTÉS. MÉLANGES.

LE GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG ET SA FORTERESSE.

« Celui qui n'a pas vu Luxembourg ne saurait se faire une idée de cet étonnant édifice de guerre. »

Ainsi s'exprimait Gœthe en 1792. A notre tour, nous avons voulu visiter Luxembourg avant l'évacuation prussienne, et l'impression que nous en avons rapportée est exactement celle de Gœthe.

Luxembourg n'est pas une forteresse, dans le sens qu'on attache d'ordinaire à ce mot, mais bien une ville fortifiée. Qu'on se figure d'abord un énorme rocher de granit, haut de deux cents pieds, large de quatre cents mètres, sur six cents de long, aux arêtes perpendiculaires. Tout alentour, comme une ceinture, une vallée profonde où courent capricieusement un ruisseau et une petite rivière, la Petrus et l'Alzette. De l'autre côté de la vallée, de nouveaux escarpements moins élevés, mais formidables encore et qui forment une première enceinte. Puis, comme si la nature n'avait pas assez fait pour rendre Luxembourg inexpugnable, l'homme est venu, qui, chaque année, depuis deux siècles, y a accumulé tous les moyens de défense inspirés par l'art de la guerre. C'est un entassement, un enchevêtrement, une succession de bastions, de courtines, de demi-lunes, de chemins couverts, de forts détachés, de remparts, de casemates, de fossés, de ponts-levis, à confondre l'imagination. Comme ressource suprême, quatre cent quarante-cinq mines chargées de sept cents quintaux de poudre peuvent faire sauter en une minute tous les ouvrages extérieurs.

La ville haute, assise sur le rocher central, domine la vallée où les faubourgs de Grund, de Pfaffenthal, de Clausen et de Petrus sèment leurs pittoresques habitations. Deux viaducs, hardiment jetés par-dessus l'Alzette, relient la première enceinte au corps même de la place.

Luxembourg ne compte guère qu'une population de treize mille cinq cents âmes, dont les faubourgs peuvent revendiquer la bonne moitié. La garnison, de quatre mille hommes en temps de paix, est portée à quatorze ou quinze mille en cas de guerre.

Un point stratégique de l'importance de Luxembourg, clef des frontières allemande et française, devait nécessairement éveiller les convoitises des peuples voisins; aussi voyons-nous les Bourguignons, les Espagnols, les Autrichiens, les Français et les Prussiens s'en disputer successivement la possession. Les Autrichiens occupaient la place, lorsque la République française déclara, en 1792, la guerre à François II. Tandis que les Belges accueillaient l'armée républicaine à bras ouverts, les Luxembourgeois, plus attachés à la cause impériale, s'apprêtèrent à défendre vaillamment leur pays. Après la bataille de Fleurus, le général Hatry vint mettre le siége devant la ville (21 novembre 1794). Les habitants s'organisèrent spontanément en corps de volontaires, et, six mois durant, soutinrent avec courage les efforts de la garnison. Enfin, privés de tout, sans vivres et sans munitions, les assiégés furent forcés de capituler, et le général Hatry, émerveillé de leur belle défense, leur accorda les honneurs de la guerre.

La domination française débuta par des levées de contributions, l'établissement du *culte de la raison*, la fermeture des églises, la proscription ou l'emprisonnement des prêtres non assermentés. Aussi fut-elle difficilement acceptée, et bientôt le tocsin appela aux armes tous les villages de l'Œsling. Rencontrés par un détachement républicain dans la plaine d'Arsfeld, les révoltés furent mis en déroute, et les fauteurs condamnés à mort et exécutés le 20 février 1799.

Le rétablissement d'un ordre régulier et le concordat de 1802 achevèrent la pacification du Luxembourg qui, sous le nom de département des Forêts, partagea jusqu'en 1814 les destinées de l'empire français. Mais, après tant de victoires, l'heure des revers allait sonner pour nous. Pendant que les débris de nos armées se repliaient sur la Champagne, les alliés passaient le Rhin (31 décembre 1813). Un corps de Hessois, commandé par le prince de Solms, vint s'établir à Sandweiler, à une lieue de Luxembourg, et le 15 janvier 1814 la forteresse était cernée de toutes parts. La garnison française, sous les ordres du général de Vimeux, se composait de trois mille hommes environ.

Dans la nuit du 21 au 22 février, le prince de Solms,

qui avait su se procurer les clefs imitées de la porte de Mansfeld, et se ménager des intelligences dans la place, essaya de l'enlever par un coup de main. Déjà les colonnes d'attaque avaient franchi en silence le premier mur, quand un coup de fusil parti du pont de Hohebruck donna l'alarme aux assiégés. Les Hessois se crurent trahis et se débandèrent, jetant leurs fusils, leurs gibernes, pour se sauver plus vite. Le lendemain, la garnison fit une sortie et trouva la vallée de Mansfeld jonchée d'armes de tout genre, mais de Hessois, nulle trace. Cependant les progrès des armées alliées rendaient la défense de Luxembourg inutile, et, le 13 mai 1814, les Français se rendirent à composition.

Le premier traité de Paris plaça le *département des*



Vue de Luxembourg. Dessin de F. Thorigny.

Forêts sous *l'administration provisoire* de la Prusse; le congrès de Vienne (1815) érigea le Luxembourg en grand-duché, l'incorpora à la Confédération germanique, et en donna la souveraineté au roi Guillaume Ier des Pays-Bas, pour dédommager ce prince de la perte de ses possessions nassauviennes. De son côté, la Prusse obtint quelques cantons, sous prétexte de rectification de frontière. Un nouveau démembrement, consacré par le traité de 1839, devait attribuer à la Belgique toute la partie occidentale du grand-duché, réduit aujourd'hui au quart de sa superficie primitive.

Quant au droit de garnison accordé à la Prusse, la question est encore trop brûlante au moment où nous écrivons, pour qu'il nous soit permis de la traiter ici.

CH. RAYMOND.

ÉTUDES HISTORIQUES.

MARIE LECZINSKA, REINE DE FRANCE (1).

L'histoire, dans sa course rapide à travers l'humanité, s'occupe peu de la vie privée des rois et des reines, à moins que, comme des balcons sur la façade d'un palais, leurs vertus ou leurs crimes n'aient fait saillie sur leur époque.

C'est donc aux mémoires du temps que l'on doit recourir pour retracer la vie de Marie Leczinska, et ce n'est qu'après de nombreuses recherches que l'on a pu trouver des documents authentiques.

Comme un lis jaillit d'un marais et s'épanouit dans



Marie Leczinska. Dessin de Bocourt.

sa pureté au-dessus des eaux sombres et glauques, ainsi, du siècle de Louis XV, émerge dans sa candeur cerclée d'un nimbe d'or la noble figure de cette reine de France, si longtemps oubliée.

Marie Leczinska, fille de Charlotte Opalinska et de Stanislas Leczinski, naquit à Posen, capitale du palatinat de Posnanie, le 23 juin 1703.

On sait peu de chose de sa mère ; cependant, un fragment de conversation, échappé à l'oubli, suffit à prouver qu'à un grand amour de la religion catholique elle unissait un esprit fin et une grande profondeur de jugement. Un prélat polonais lui demandant qui, de Bossuet ou de Fénelon, avait rendu le plus grand service à la religion : « Le premier la prouve, répondit-elle, le second la fait aimer. »

Son père, Stanislas Leczinski, propriétaire des immenses seigneuries de Reisen et de Lissa, sises en Grande-Pologne, fut député en 1704 par la Confédération de Varsovie auprès de Charles XII, quand celui-ci eut détrôné Auguste II. Le jeune conquérant distingua le noble polonais et prit la résolution de le faire élire roi de Pologne. Cette élection fut faite, le 12 juillet de

(1) Nous devons à l'obligeance si connue de M. Guigard, le savant bibliothécaire de la Bibliothèque impériale, l'indication des sources ignorées où nous avons dû puiser, pour appuyer sur des bases certaines cette monographie de Marie Leczinska. Qu'il nous soit permis de remercier ici publiquement cet érudit aussi modeste qu'utile à tous ses confrères. D. D.

la même année, par la Diète réunie à Varsovie. Le couronnement de Stanislas eut lieu au mois d'octobre 1705 et fut accompagné de l'abdication d'Auguste II à son profit.

De fille de gentilhomme, Marie Leczinska devenait fille de roi : cette ascension si rapide vers les sommets de l'ambition devait-elle faire son bonheur?

Quatre ans après, le 27 juillet 1709, la bataille de Pultawa anéantissait la brillante fortune de Charles XII, et le nouveau roi de Pologne prenait la fuite. Les Saxons le poursuivaient sans paix ni trêve : suivis de quelques cavaliers, Stanislas et sa famille allaient atteindre la Poméranie, terre de refuge, quand, un matin, après quelques heures consacrées à un repos fiévreux, les fugitifs s'aperçurent que la jeune princesse, Marie, n'était plus avec eux. Au danger du roi se joignait la douleur du père. On revint sur ses pas; on courut à l'auberge, on fit des recherches : rien. On avait parcouru toutes chambres; les soldats, furieux, voulaient mettre le feu à la maison, quand, dans une salle basse, on trouva l'enfant, tranquille et souriante dans son berceau.

Le roi, son père, était un ardent patriote : il voulait bien être à la tête de son pays pour lui donner la gloire et le bonheur; mais, du jour où son élévation à ce rang suprême pouvait faire fondre le malheur et la ruine sur ses sujets, ce grand cœur devait renoncer à la couronne. Il partit, suivi de sa fille, pour Bender, où il allait trouver Charles XII et le faire consentir à son renoncement. Ce voyage ne devait pas être heureux : arrêté en Moldavie, Stanislas fut envoyé à Bender par l'hospodar, et y resta détenu jusqu'en 1714. Ce fut là qu'il commença l'éducation de sa fille.

Il revint en Suède, et c'est pendant son séjour dans ce royaume que la jeune princesse, alors âgée de onze ans, révéla, digne fille de sa mère, son amour pour la religion et ses regrets de ne plus voir le catholicisme régner sans partage dans les États du Nord.

On lui avait parlé de sainte Brigitte, princesse de Suède, et on lui avait appris que ses reliques étaient entre les mains d'un luthérien qui ne voulait pas s'en dessaisir. Elle se résolut à faire un pèlerinage et pria un évêque, luthérien lui-même, de l'accompagner. Le possesseur des reliques parut fort surpris de lui voir faire un si long voyage pour contempler une tête de mort, chose peu intéressante à son avis. La jeune fille lui dit alors avec une certaine vivacité :

— Puisque vous tenez si peu à cette tête, monsieur, voulez-vous me la donner, à moi qui y tiens tant? ou, mieux encore, voulez-vous me la vendre?

Le luthérien hésita. Quoi qu'il en eût, le digne homme avait un certain respect pour ce dernier reste d'une des gloires de son pays. Marie Leczinska, se tournant alors vers l'évêque :

— Engagez donc monsieur à céder à mes prières ou à recevoir mes offres, dit-elle.

— Je m'en garderais bien, répondit l'évêque : il ne faut pas que cette tête sorte du royaume.

— Mais c'est la tête d'une catholique?

— Qu'importe : c'était une excellente femme et nous voulons garder ces derniers témoignages de son existence.

— Vous avez raison, monsieur; il faut que cette tête reste en Suède; peut-être s'y souviendra-t-on, en la voyant, que, du temps de cette excellente femme, ce royaume était catholique.

L'évêque, frappé de cette réflexion profonde chez une enfant de son âge, jugea qu'elle méritait récompense, et, détachant un des ossements de la sainte, il en fit présent à la jeune princesse, qui le garda toute sa vie.

Bientôt elle dut suivre son père à Deux-Ponts, et là, dans une tranquillité relative, sous les auspices de l'ancien roi, elle compléta son éducation, éducation peu ordinaire à cette époque, et chez une femme, puisqu'elle savait et parlait six langues : le français, l'italien, l'allemand, le suédois, le latin et le polonais. A cette époque arriva un fait assez curieux. Elle assistait à l'office du soir dans une abbaye. Pendant le salut, entendant chanter le *Domine salvum*, elle se sentit saisie d'un mouvement indéfinissable et fondit en larmes. Le roi de France, pour lequel on priait, n'avait alors que neuf ou dix ans, et la princesse ne pouvait imaginer que ce prince l'appellerait un jour à partager son trône.

Six ans après, sur le point de devenir reine, elle se rappela ces larmes extraordinaires qu'elle avait versées à l'occasion de Louis XV, la première fois qu'elle avait mis le pied en France.

Sa haute destinée lui fut pourtant révélée encore. Elle était bonne et charitable : une pauvre femme, qu'elle avait rencontrée un jour sur le bord d'un chemin, dans une de ses courses à la recherche des misères cachées, reçut d'elle une pièce d'or, et s'écria dans sa joie : « Ah! ma bonne princesse, Dieu vous bénira : vous serez reine de France. » La princesse sourit et n'y pensa plus. En effet, comment croire à une semblable prophétie, lorsque l'infante d'Espagne habitait déjà le Louvre, en attendant que son âge lui permît d'être la femme de Louis XV!

A la mort de Charles XII, il fallut encore reprendre sa course à travers le monde : Stanislas venait d'échapper à une tentative d'assassinat, commise par un officier saxon. Le pays n'était plus sûr pour les exilés : il fallait le quitter. Mais la France, toujours bonne et compatissante au malheur, vint à l'aide de l'infortuné roi : il put se retirer à Wissembourg, en Alsace, pour y mener une vie calme, qui depuis tant d'années lui faisait défaut.

La famille déchue était pauvre : ses biens immenses de Pologne avaient été confisqués; les subsides que Charles XII lui avait alloués avaient cessé avec la vie de ce prince; et, sans une pension servie par la France, les exilés auraient connu la misère.

Tout à coup, du sein de cette nuit sortit une brillante aurore : des événements multiples, des faits extraordinaires vinrent à l'improviste donner raison aux mouvements du cœur de la princesse et à la prophétie impossible de la vieille mendiante.

Mme de Prie, dont l'influence fatale sur le duc de Bourbon, premier ministre de Louis XV, est assez connue pour qu'on n'insiste pas davantage sur ce point, Mme de Prie avait hérité de la politique anglaise du cardinal Dubois en héritant de sa pension. Le duc de Walpole, premier ministre du roi d'Angleterre, l'avait achetée, et, par suite, malgré sa volonté de se soustraire à l'influence anglaise, M. le duc se vit dans l'impossibilité de rien faire contre cette puissance.

Les choses en étaient là, lorsqu'un fait de peu d'importance, le grain de sable de Pascal, vint précipiter une catastrophe qui devait rompre le *pacte de famille*, qui avait coûté tant de sang et tant d'or à la France. Philippe V, roi d'Espagne, refusa à Mme de Prie la *grandesse* pour son fils. Le duc de Bourbon, monsieur le Duc,

comme on l'appelait, outré de ce refus qui l'atteignait dans ce qu'il avait de plus cher, et ne voulant souffrir que le duc d'Orléans courût les chances de devenir roi, si Louis XV, déjà d'une santé faible, venait à mourir, considérant en outre que l'âge de l'infante reportait son mariage à une époque trop éloignée, se résolut à donner une femme au jeune roi, même au prix d'une rupture avec l'Espagne.

Une maladie de Louis (1725) le décida complétement. Le renvoi de l'infante fut signifié, et le premier ministre se mit en quête, auprès de toutes les cours de l'Europe, des princesses qui pouvaient monter sur le trône de France. Les recherches furent couronnées de succès : quatre-vingt-dix-neuf princesses furent mises sur les rangs. Mais on ne pouvait marier Louis XV à la première venue : il fallait, quelque pressé que l'on fût, que la future reine fût fille ou tout au moins petite-fille de roi.

On eut à subir un premier échec : Georges Ier refusa sa petite-fille. On était assez embarrassé, lorsque Catherine de Russie présenta une combinaison qui devait satisfaire toutes les ambitions : il s'agissait de faire reine de France sa seconde fille, qui devint plus tard la tzarine Élisabeth, et d'unir le duc de Bourbon à la fille de Stanislas, avec le trône de Pologne, comme fiche de consolation. Mais un obstacle insurmontable se présenta : cet obstacle, c'était Mme de Prie. Elle voulait, elle, presque reine de France, elle voulait une princesse qui lui dût son trône, qui n'eût d'autre appui qu'elle en France, et nul allié à l'étranger. La fille du roi déchu lui convenait sous tous les rapports. La marquise se fit aider par l'abbé Fleury, qui décida le roi ; et, quoique Marie Leczinska eût sept ans de plus que Louis XV, le mariage fut arrêté.

Le 27 août, la déclaration solennelle en fut faite, et le duc d'Antin fut nommé pour aller à Strasbourg adresser la demande à Stanislas. L'ex-roi de Pologne accepta cette brillante fortune, et le contrat de mariage fut signé le 9 août.

Monsieur le duc d'Orléans, représentant Louis XV, épousa Marie, à Strasbourg, en présence du roi et de la reine de Pologne, avec toute la pompe usitée en pareil cas, et le cardinal de Rohan, « l'homme le plus magnifique de son temps, » prononça le discours de félicitations pour la jeune reine.

Ce fut en sortant de la cathédrale, au milieu des ovations et du faste qu'elle ne connaissait guère, que Marie Leczinska prononça ces paroles touchantes, qui laissaient voir que ces éblouissements n'avaient aucune prise sur les qualités solides de son cœur : « Que je serais malheureuse, dit-elle, si la couronne de France me faisait perdre celle du ciel ! »

Son voyage fut une suite de fêtes : elle trouva Louis XV à Fontainebleau. Une colonne commémorative fut élevée à l'endroit où les deux époux s'étaient rencontrés.

La nouvelle reine de France apporta sur le trône des vertus solides : son attachement au roi ne se démentit jamais, et sa tendresse maternelle ainsi que sa piété lui servirent de refuge, lorsqu'un abandon inexcusable vint l'isoler au milieu d'une cour dissolue. Elle fut bonne, charitable, d'une économie sévère pour elle, d'une libéralité prodigue pour les autres. Elle avait levé un régiment uniquement consacré à son service : c'étaient les pauvres. Son peuple les appelait *le régiment de la reine*.

Amie de tous les hommes qui furent à la tête du gouvernement, elle ne se mêla jamais à aucune cabale. Elle était simple et elle le montra en restant fidèle à ses premières modes ; ennemie du mensonge, elle proscrivit le fard de sa toilette. Pieuse, mais tolérante, elle avait peu le goût des théâtres, et cependant elle assistait quelquefois aux représentations de la cour. Elle aimait à citer l'opinion du prince de Conti, frère du grand Condé : « Le but de la comédie est d'émouvoir les passions ; celui de la religion est de les calmer. » La musique lui fut une grande distraction : un concert avait lieu chaque semaine dans ses appartements, et lorsqu'un père adoré venait voir une fille si chère, c'était l'harmonie qui servait à montrer leur joie commune.

La lecture lui fut aussi d'un grand secours pour passer les longues heures de la solitude. Elle s'était formé une bibliothèque peu nombreuse, mais d'un choix sévère, et souvent on trouve dans les rayons de la Bibliothèque impériale des livres qui en proviennent et qui sont reconnaissables à ses armes, frappées sur les plats. Elles portaient :

« Ecartelé aux 1 et 4 de gueules à l'aigle d'argent, couronné, membré et becqué d'or, qui est de Pologne : aux 2 et 3 de gueules à un cavalier armé d'argent, tenant une épée nue en sa main dextre, et en l'autre un écu d'azur à une double croix d'or qu'on nomme *patriarcale*, le cheval bardé d'argent, houssé d'azur et cloué d'or, qui est de Lithuanie ; sur le tout d'argent, à une tête de buffle de sable, le mufle bouclé d'or, qui est Leczinski.

« Le tout accolé aux armes de France. »

Elle était ennemie du luxe, et, lorsqu'en 1728 le cardinal Fleury arriva au pouvoir, la reine et lui furent complétement d'accord pour réaliser les économies nécessaires. Mais ces économies frappaient surtout sur la reine elle-même, et les pauvres n'y devaient rien perdre, puisqu'en 1737 on voit Marie Leczinska fonder des maisons de retraite pour les Savoyards et les ouvriers de Paris, des chambres de travail et des écoles de charité.

Que l'on n'aille pas croire que cette pratique constante d'une dévotion sincère et d'une charité inépuisable dussent exclure de la vie de la reine les jouissances que procure le travail de l'esprit : d'une bonté entière, elle savait épargner à ceux qui l'entretenaient la plus légère indiscrétion, et sa présence d'esprit servait en cela son cœur.

Le duc de Lorraine, forcé de faire hommage au roi du duché de Bar, vint incognito à Versailles pour cette cérémonie, sous le nom du comte de Blamont. Un jour qu'il se trouvait au dîner de la reine, il entreprit un récit qui le conduisait, sans qu'il y songeât, à trahir son secret, en nommant Nancy sa capitale. Il avait déjà dit : « Quand je fus arrivé à... » lorsque la réflexion lui vint et l'obligea de s'arrêter. La reine, ne lui laissant que le temps de tousser, ajouta : « A Blamont, sans doute. — Oui, madame, » reprit le prince en continuant son récit.

L'esprit de repartie de la reine égalait son tact. « Le travail m'accable depuis huit jours, disait le cardinal Fleury ; j'en perdrai la tête. — Oh ! gardez-vous bien de la perdre, lui dit-elle, car je doute que celui qui trouverait un si bon meuble voulût s'en dessaisir. »

Le président Hénault lui ayant montré une pièce de vers que Fontenelle, âgé de quatre-vingt-douze ans, venait de faire sur le respect que l'on avait à Sparte pour les vieillards : « Il me semble, reprit la princesse, que le vieillard, auteur de cette pièce, devrait retrou-

ver Sparte partout. » Fontenelle, instruit de ce mot flatteur, y riposta par ce quatrain :

Je ne me flatte point du tout
De retrouver Sparte partout ;
Mais vous, ô modèle des reines,
Vous trouveriez partout Athènes.

Un léger badinage ne déplaisait pas à cette bonne et charmante femme. Un jour, entrant chez une de ses dames du palais, qui écrivait au président Hénault, dont l'*Abrégé historique* venait de paraître, la princesse lui laissa achever sa lettre, et ajouta ces mots de sa main : « Je pense que M. Hénault, qui parle très-peu pour dire beaucoup, ne doit guère aimer le langage des femmes, qui parlent beaucoup pour dire très-peu. » Et elle signa : *Devinez qui?* Le président, répondant à la dame, paya l'apostille anonyme de ces vers ingénieux :

Ces mots tracés par une main divine
Ne peuvent me causer que trouble et qu'embarras.
C'est trop oser, si mon cœur les devine;
C'est être ingrat, s'il ne devine pas.

En 1726, une maladie du roi causa tant d'alarmes à la reine, qu'épuisée d'ailleurs par des veilles prolongées au chevet de son époux, elle tomba malade elle-même, et si gravement qu'elle reçut le saint viatique. Le peuple s'émut à cette nouvelle, et le Parlement rendit un arrêt pour découvrir la châsse de sainte Geneviève, ce qui n'avait jamais eu lieu que dans les malheurs publics. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, ordonna les prières de quarante heures, et, dix-neuf jours après, la Providence, docile aux vœux d'un peuple, la rendait à son amour.

Deux ans après, elle vint se fixer à Paris. Elle était heureuse, encore aimée du roi; mais quelque chose manquait à son bonheur : c'était un dauphin que ses prières ardentes demandaient sans cesse à Dieu. En 1729, ses désirs furent exaucés : le 4 septembre, le dauphin naquit à Fontainebleau. Des fêtes publiques consacrèrent cet événement heureux, non moins attendu par les sujets que par le roi. Mme la duchesse de Ventadour fut nommée gouvernante des enfants de France.

Un an plus tard naquit un deuxième prince, qui reçut le titre de duc d'Anjou, mais dont la courte existence devait causer à la mère une douleur plus grande encore que sa joie.

A ce chagrin vinrent se mêler de graves inquiétudes. Auguste II, roi de Pologne, était mort, et un parti nombreux rappelait Stanislas dans sa patrie. Vivement appuyé par la France, ce parti le proclama de nouveau roi, et Stanislas se rendit à Dantzig; mais l'étoile d'Auguste III devait l'emporter. Dantzig fut investi par les Russes, et Stanislas, déguisé en paysan, eut beaucoup de peine à s'échapper et à se réfugier à Marienwerder. On peut juger quelles furent les anxiétés de Marie Leczinska, quand elle eut à supporter de nouvelles incertitudes sur le sort de son père. Heureusement les préliminaires de la paix de Vienne (3 octobre 1735) vinrent la rassurer. Stanislas devait renoncer définitivement à la couronne de Pologne, tout en conservant pendant sa vie le titre de roi. A ces conditions on restituait à sa famille les biens confisqués en Pologne, et on lui assurait à lui-même la possession des duchés de Lorraine et de Bar, qui devaient, après lui, faire retour à la France.

La mort du cardinal Fleury, qui eut lieu en 1743, fit verser à la reine de nouvelles larmes. Cette même année réservait une plus grande douleur à la pauvre princesse : elle apprit que le roi était malade, à Metz. Elle partit avec le dauphin et Mesdames, pénétra, malgré la contagion, dans la chambre de Louis XV, et ne le quitta que lorsqu'il fut sauvé.

Le mariage de son fils avec l'infante d'Espagne vint jeter quelque joie dans son isolement. Mais de nouvelles inquiétudes assaillirent encore son cœur tant éprouvé. Elle savait que son fils et son mari étaient sur un champ de bataille : la victoire de Fontenoy devait la rassurer.

Ce fut à propos de la mort du maréchal de Saxe, vainqueur dans cette grande journée, qu'elle dit ce mot qui peignait si bien la délicatesse de son esprit : « Il est triste de dire un *De profundis* pour un homme qui nous a fait chanter tant de *Te Deum*. »

La mort du duc d'Orléans (1752), dont la reine dit si justement : « C'est un bienheureux qui laisse beaucoup de malheureux après lui, » cette mort, qui fut comme un deuil public, commença la série de douleurs qui devait suivre ici-bas Marie Leczinska jusqu'à ce qu'elle regagnât le ciel, sa véritable patrie.

A partir de 1759 on ne va plus voir que des deuils : mort du dauphin, mort de la duchesse de Parme, mort de la princesse de Condé, mort du duc de Bourgogne. A force de voir mourir les autres, la pauvre reine se prit à mourir en détail. Depuis la perte de son fils, elle imitait Rachel : elle ne voulait plus être consolée. Ses malheurs avaient lassé sa résignation, et aux médecins qui la suppliaient de les aider à se faire vivre, elle disait : « Rendez-moi mon fils, et vous me guérirez. »

La reine Marie Leczinska mourut le 24 juin 1762. Son corps fut enterré à l'abbaye de Saint-Denis, et son cœur, porté à Notre-Dame du Bon-Secours, près de Nancy, sépulture du roi et de la reine de Pologne.

DONDEY-DUPRÉ.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE SALON DE 1867 (FIN).

Mais, dans cette marche trop rapide, nous allions oublier, et, c'eût été grand dommage, les beaux arbres de M. Appian, et la *Matinée de printemps* et la *Cruche cassée* de M. Campotosto, et la ferme opulente de M. Lambinet, et le *Lac d'Annecy* de M. Lapito, et la *Pêche au saumon* de Lix, notre vieil ami, et *Etretat* et le *Château de Montorgueil* de M. Justin Ouvrié, et *Honfleur* de M. Sauvageot, et le *Buisson au bord d'un étang*, de M. Pierdon, que l'auteur a bien voulu graver lui-même pour le *Musée des Familles*, et les fleurs de MM. Robie et L. Joulin.

N'ayons garde d'omettre non plus les *Pêcheurs* de M. Isabey, s'inclinant devant le calvaire avant d'aller affronter la mer, leur ennemie et leur nourrice, les *Baigneuses* de M. Huet, le *Mont Blanc* de Th. Rousseau, la *Bergerie* de Papeleu, le digne élève de J. Dupré et de Benouville, la *Chaumière d'Etretat* d'André le marin.

Après les paysages, les tableaux de genre et les beaux

modèles. Ils sont nombreux dans l'exposition de cette année. — Le disciple bien-aimé de M. Ingres, Amaury-Duval, a mis au jour une *Psyché*, une enfant, la plus belle du monde. Elle a seize ans à peine. Elle dormait tout à l'heure encore; elle s'éveille, innocente, aux premiers feux du jour. Rien de plus juvénile et de plus frais.

Passons, mais un peu vite, devant l'*Idylle* et la *Sapho* de M. Bertrand, le *Dernier message* de M. de Foulongne, l'*Orphée* et l'*Eurydice*, le *Céphise* et l'*Ilissus* de M. Bin, la *Biblis* de M. Henner.

Mme Henriette Browne, qui naguère nous offrait ce chef-d'œuvre les *Sœurs de Charité*, nous a donné cette fois une *Jeune fille de l'île de Rhodes*, étudiée avec le geste et l'ardeur d'une jeune femme à qui la peinture a révélé tous ses secrets. C'est la vie et la beauté mêmes. — Une *Ecole israélite à Tanger*, du même auteur, nous ramène à l'*Ecole turque*, l'une des plus belles œuvres de Decampo. — Le *portrait de femme* de M. Jalabert, — la *Penserosa* de M. Charles Muller, — la *Cléopâtre* de M. Picou, — le *Sommeil* de M. Puvis de Chavannes, — les *Vieilles de la place Navone*, par M. Tony Robert-Fleury, qui nous faisait frissonner hier avec son tableau de la Pologne expirante, — la *Michellina* de M. Saintin, et l'*Abandonnée* de M. Reyer, appartiennent aux mêmes études. — Vous rappelez-vous, l'an passé, sur un pont de Rome, ces deux monsignori qui se rencontraient suivis de messieurs leurs valets? Ils se saluaient si gravement, ils étaient si bien vêtus à la mode antique et sans charge! On en riait si volontiers que ce fut



Le Buisson au bord d'un étang, tableau de Pierdon, dessiné et gravé par l'auteur.

un des plus grands succès du salon de l'année. Aujourd'hui, maître Heilbuth revient sur son sujet favori. Dans une vaste antichambre, mais qui, sans nul doute, est la dépendance d'un palais de la bonne époque, Heilbuth le rieur nous a montré un beau trio de trois valets... mais ces valets grands seigneurs appartiennent à des cardinaux. Or, à la façon dont celui-ci parle à celui-là, à la distance que ces messieurs de la livrée observent en leurs pas réguliers, le spectateur intelligent doit comprendre que celui-ci qui va le premier, dédaigneux des autres, est tout au moins le valet d'un cardinal-ministre. Tout cela, bien fait, bien montré, bien dessiné, compose un de ces tableaux que l'on voudrait emporter coûte que coûte. — Que dites-vous de M. Knauss et de *Son Altesse en voyage?* Ne se figure-t-on pas à chaque instant que M. le majordome de *Jean de Paris* va chanter : *Qu'on serve le dîner!* Un grand peintre que M. Knauss et dont on parlera longtemps. — Une louange à M. Leleux le Bas-Breton, à M. Ribot, pour son vieillard et sa scène de supplice qui rappellent les plus belles toiles de Zurbaran. — Trop d'esprit, pas assez de sens, c'est parfois tout un. Avec moins d'esprit, M. Biard n'eût pas songé à montrer ce *Mastodonte* en ce monceau de glace; avec plus de sens, M. Doré nous eût épargné le triste spectacle de cette toile immense, aussi vaste que les *Noces de Cana* et qui s'appelle pompeusement : *le Tapis vert à Bade*. Une réunion de toutes les convoitises misérables; un pandémonium de joueurs et de joueuses, dont la perte ou le gain ne sauraient nous intéresser ou nous plaire. Ils se

ruinent, ils s'enrichissent, que nous importe, et que nous font ces gens-là? Leur chagrin est bête, et leur joie est stupide. Une carte à jouer eût suffi à nous montrer ce tapis vert. — *Ouvrez au nom du roi* est un tableau de M. Fichel qui ne peut nuire à sa bonne renommée. — Autant en dirons-nous du *Tribunal* de M. Schlœsser, de la *Parade* de M. Meyerheim, du *Duo* de M. Roybet, trois toiles spirituelles et fines, la première surtout. M. Hamman nous montre *Meyerbeer* entouré de tous les immortels enfants de son génie. — Les *Talebs transcrivant la loi de Moïse* ajouteront à la popularité de M. Landelle, l'auteur de la *Femme fellah*. Celui-là aussi est un oriental, et son illustre maître, Paul Delaroche, eût été tout fier de se voir continuer par cet heureux et vaillant disciple. — On remarquera aussi *Un Sauvetage* de l'infatigable Lepoitevin et la *Prise d'un pirate* par ce vrai loup de mer nommé Morel-Fatio.

Mais de tous ces chercheurs d'aventures, de tous ces coureurs de nouveau monde, un des premiers, à l'heure où nous sommes, c'est Bonnat, le révolutionnaire Bonnat. A peine il s'est montré, il est devenu chef d'école. Ses imitateurs ont copié de Bonnat jusqu'à ses fautes. Lui, cependant, poursuit sa marche, mais peut-être il a tort d'agrandir ses monuments et de rapetisser ses bonshommes. La proportion était meilleure et mieux gardée l'an dernier. Toutefois, le *Ribera dessinant à la porte de l'Ara Cœli* nous arrête au passage, et nous poursuit encore une fois que nous avons passé.

La peinture d'histoire est représentée, et très-dignement, par MM. Comte (*Henri III pendant l'assassinat du duc de Guise, Un corps de garde au dix-septième siècle*), Béaucé (*la Prise du fort San Xavier*), Jacquand (*Galilée*), Laugée (*le roi saint Louis servant les pauvres*), Patrois (*Jeanne Darc allant au supplice*), Ten Kate (*Un parlementaire*), Vibert (*l'Appel après le pillage*).

Dans quelle série faire rentrer les deux toiles de M. Schrayer, *Un haras en Valachie* et *Abandonnée?* Je n'en sais rien, mais c'est à coup sûr une splendide peinture, pleine d'effet et d'émotion, et très-digne de fixer l'attention du public.

Parmi les infiniment petits (par la taille s'entend, et non par le talent), voici le maître d'abord, M. Meissonier, toile microscopique, grand talent que vous applaudirez mieux encore à l'Exposition universelle; voici M. Rohault et le *Coup de l'étrier*. M. Rohault est un romain qui, revenant de Rome à Paris tout rempli de l'enthousiasme et de l'amour de la grande peinture, s'est arrêté, chemin faisant, dans sa ville natale, Grenoble, où ses concitoyens l'ont si bien enguirlandé, qu'il n'en veut plus sortir. Même il a payé sa bienvenue en dessinant les images charmantes d'un poëme en patois : *Grenoble malheureux*, dans lequel il a entassé d'une main prodigue une suite de compositions les plus charmantes du monde. Il a la grâce et le bel esprit des plus habiles inventeurs.

Le portrait, à toutes les époques de la peinture, a compté parmi les plus difficiles épreuves. Toutes vos nymphes, tous vos géants, vos tableaux d'histoire même, en disent moins à nos respects, à nos souvenirs, que la tête ressemblante et pensante d'un homme habilement surpris dans la vie et l'action de tous les jours. Très-peu de bons portraits signalent d'ordinaire l'exposition de chaque année; il est vrai que le nombre des modèles dignes d'inspirer le pinceau des maîtres est plus limité encore. — M. Édouard Dubufe est un peintre aimé des femmes, dont il excelle à idéaliser la beauté. Aujourd'hui cependant il nous montre l'illustre musicien à qui nous devons *Faust* et *Roméo*, et c'est plaisir de reconnaître M. Gounod à ce beau regard, à ces traits fins et délicats. — Le portrait de M. Delangle, procureur général à la Cour de cassation, par M. Cabanel, représente, à ne pas s'y méprendre, un magistrat, un orateur, une volonté ferme, une intelligence. M. Cabanel a parfaitement rendu l'énergie et l'accent de cet homme, qui fut si longtemps l'honneur du barreau de Paris. Son portrait de femme n'est pas moins digne d'éloges.—M. le président Devienne, par M. Rodakowski, un peintre allemand, est une espèce d'adieu que nous fait ce bon artiste, adopté chez nous pour son talent plein de verve et de franchise. — On s'arrête, et l'on fait bien, devant l'image ingénieuse et fidèle de ce doux prélat, Mgr l'archevêque de Paris. Son âme est peinte sur son visage. On lit dans ses traits, rehaussés de grâce et de bonté, les trois vertus des âmes chrétiennes : la foi, la charité, l'espérance. Attendez encore, et soudain vous verrez ce regard voilé briller de tous les feux de l'éloquence; vous entendrez cette bouche austère attirer à sa parole une foule attentive. Il est très-ressemblant, malgré la forme et l'ornement, ce portrait de Mgr Darboy par M. Henri Lehmann.

Sans doute, on pourrait signaler encore plusieurs tableaux de cette exposition de 1867; on pourrait aussi, dans les dessins, aquarelles, pastels, émaux, miniatures, etc., noter plus d'une œuvre charmante : les portraits de MM. Bourgoin, M. David, Drochat, les fleurs de Mme Pauline Girardin, les aquarelles de Mme Nathaniel de Rothschild; dans la sculpture, les portraits de Verdi, par M. Dantan, de S. M. Léopold II, par M. de Groot, la charmante *Fille à la coquille* de M. Carpeaux, le *Saint Sulpice* de M. Franceschi. C'est à ne pas s'y reconnaître. Et que diriez-vous, si nous tentions de vous raconter l'architecture et ses efforts? De chaque projet vous avez la façade, la coupe et le plan, théâtres, hôtels, hôpitaux, églises, que sais-je? Mais aussi bien le temps et l'espace nous manquent, et d'ailleurs les beaux-arts nous appellent encore à l'Exposition universelle, et là, vraisemblablement, nous aurons occasion de réparer nos torts envers les artistes que nous pourrions avoir oubliés.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

Passer de l'exposition des Champs-Élysées à l'exposition française du Champ-de-Mars, la transition est des plus faciles. Ici et là, nous retrouverons les mêmes renommées, avec cette différence heureuse, que les œuvres de l'Exposition universelle ont obtenu déjà la consécration du temps et de l'admiration publique.

Mais tout d'abord constatons avec un légitime orgueil l'immense supériorité de l'école française sur toutes les autres écoles modernes de peinture. En Belgique, en Allemagne, nous rencontrons bien quelques individualités puissantes, MM. Leys et Knauss, par exemple (je gagerais que ce dernier a du sang parisien dans les veines), quelques artistes de talent encore, mais ils sont rares, il faut les compter, et, immédiatement après, voyez ceux qui suivent, ce ne sont déjà plus des peintres, on dirait presque des barbouilleurs. En France, il est vrai, personne n'a ramassé le pinceau que Delacroix, Ingres, Delaroche, Decamps ont laissé tomber de leur main glacée; mais si les hauts sommets tendent à disparaître, la plaine s'élève, le niveau monte. Il y a du

talent, beaucoup de talent, parfois même comme un éclair, un rayonnement dans certaines toiles que nous citerons à leur heure.

Cependant déjà les peintres se sont distribué les grandes médailles, et le public, qui eût applaudi volontiers à cette honnête et très-juste distribution de récompenses bien méritées, s'est froissé quelque peu en apprenant que les artistes étaient juges dans leur propre cause.

Tandis que le palais des Champs-Élysées se glorifie à bon droit des œuvres de la veille, le Louvre ouvert au Champ-de-Mars attire à ses diverses beautés tous les curieux de l'Europe. *Curieux* est le mot qui désigne le mieux cette classe à part des honnêtes gens, amis de la poésie et des arts, dont la vie entière est employée à regarder, à contempler, à commenter les belles choses. Au Champ-de-Mars, aux Champs-Élysées, la passion est la même, mais on dirait que ces œuvres augmentent d'intérêt au milieu de ce rendez-vous général de toutes les grâces et de toutes les forces obtenues par le genre humain. Les regards sont bientôt lassés par la merveilleuse agitation de la vapeur, cette âme infatigable du monde matériel; les oreilles sont bientôt blessées par les grands bruits de ces vastes machines qui ne connaissent pas d'obstacle... A peine avez-vous pénétré dans le paisible sanctuaire des beaux-arts, soudain tout s'arrête, et l'esprit calmé, les yeux reposés, vous vous sentez en plein bien-être. En ce moment vous oubliez les outils furieux de la guerre et les doux instruments de la paix. Vous appartenez tout entier à ces arts charmants, à ces artistes aimés; et si par hasard vous rencontrez quelque bon peintre emporté par une mort précoce, alors vous vous inclinez un peu plus bas. C'est ainsi que vous saluez le *Portrait de S. M. l'Empereur*, de cet élève excellent de M. Ingres, Hippolyte Flandrin; les grognards de H. Bellangé; les animaux de l'énergique et charmant Troyon, enlevé si vite et si jeune, au milieu de ces vertes campagnes, au bord de ces bosquets pleins de lumière et d'ombre.

Après les morts, voici les vivants, la gloire de l'école française. Quoi qu'en disent G. Doré et les peintres à la vapeur, il ne faut point tant d'espace et tant de modèles, avec tant de couleurs, pour arriver à la représentation fidèle et bienséante des petites scènes de chaque jour : la *Lecture*, la *Lettre*, un *Corps de garde*, une *Halte de cavaliers*, l'*Attente*, 1814, et le *Guide* et l'*Ordonnance*, autant de toutes petites toiles d'un demi-pied, que M. Meissonier, un flamand de Paris, couvre avec tant de bonheur des plus belles images. On regarde, et même on écoute; on ne serait pas étonné si ces Lilliputiens de la grande peinture agissaient comme autant d'êtres réels. C'est la nature elle-même. On se demande en même temps, comment il se fait que M. Meissonier, si habile à représenter vivants les personnages de sa création, arrive avec tant de peine à composer un portrait, le portrait d'un ami qu'il voit tous les jours. L'art a ses mystères. Il est des obstacles insurmontables.

Un très-habile, un infatigable ouvrier, c'est M. Gérôme. Il travaille avec joie, il produit sans peine; il se repose en passant d'une œuvre à l'autre. Il est représenté dix fois dans le salon du Champ-de-Mars : la *Phryné*, les *Gladiateurs*, le *Boucher turc*, le *Prisonnier*, l'*Atelier de Rembrandt*, les *Augures*, la *Mort de César*, les *Arnautes*; voilà des œuvres capitales. Mais par quelle obstination M. Gérôme, amoureux de la vérité, s'est-il imposé la tâche ingrate de nous montrer encore une fois S. M. le roi Louis XIV déjeunant, tête à tête, avec son valet de chambre, Molière? Il n'y a rien de plus faux que cette anecdote; elle apparaît pour la première fois dans les mémoires de Mme Campan. Rien ne ressemble aussi peu à la grandeur de Louis XIV, au bon sens de Molière. Enfin, si l'anecdote eût été vraie, on la retrouverait, n'en doutez pas, dans les biographies de Molière, écrites sous ses yeux, pour ainsi dire. Il s'en fût vanté lui-même en toute occasion, et pas un n'eût trouvé qu'il allait trop loin dans sa reconnaissance. Il s'est bien gardé de rien oublier des bontés du roi son maître. Il a souligné son moindre sourire; il en fait même un de ses collaborateurs, lorsqu'il nous raconte dans *Tartufe* que ce joli mot : *le pauvre homme!* est un emprunt que lui, Molière, il a fait à Louis le Grand. Historiens, effacez de vos papiers, peintres d'anecdotes, effacez de vos toiles ce tête-à-tête de Molière et du roi. Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Avec son *Faune*, sa *Vénus*, son *Paradis perdu*, les *Portraits de S. M. Napoléon III* et de *M. Rouher*, Cabanel est représenté par un beau portrait de Mme de Clermont-Tonnerre.

Voici l'austère et fécond Théodore Rousseau, si longtemps proscrit par les académiciens de l'Académie de peinture. Le voici tout rempli de la vie et des ardeurs champêtres. Quelle lumière! quelle vigueur dans ces *Gorges d'Apremont*, le *Chêne de roche*, l'*Automne*, le *Soleil après la pluie*, etc.! La justice est venue, lente, mais certaine, et aujourd'hui chacun salue dans Théodore Rousseau le maître des bois sombres et des vastes horizons.

Nous avons nommé, pour l'école française, les vainqueurs du grand concours. Mais il y a encore, je vous l'assure, de belles toiles et de beaux talents dans cette exposition du Champ-de-Mars. Seulement, force nous est de marcher maintenant à l'aventure.

De M. Bida, voici de splendides dessins, le *Mur de Salomon*, le *Massacre des mameluks*, et les illustrations des œuvres d'Alfred de Musset; de Rosa Bonheur, les *Moutons au bord de la mer*, *Une barque*, le *Berger béarnais*, etc. — Voici M. Bonnat, cinq fois M. Bonnat, et ce n'est trop, que je sache. *Saint Vincent de Paul* et ses *Paysans napolitains* nous ramènent tout droit à son *Palais Farnèse*. — O pitié! voici ce grand tableau plein de meurtre et de deuil, le sang mêlé aux pleurs, le sourire dans l'agonie, et les mains tendues vers le ciel : *Varsovie!* Quel présage pour le jeune Robert Fleury digne de son père, l'auteur de *Charles-Quint!*

Ce portrait de *M. Th. Gautier*, par Bonnegrace, est une large et solide peinture; — le *Jour des morts*, le *Retour des champs*, la *Sainte Famille*, font honneur au talent pur et correct de M. Bouguereau; — nous connaissons de longue date M. Breton, mais nous aimons toujours à revoir son *Rappel des glaneuses*, une des perles du Luxembourg, ses *Sarcleuses*, la *Lecture*, la *Fin de la journée*, son chef-d'œuvre, et *Une source au bord de la mer*. — Les *Deux Sœurs de charité*, de Mme Henriette Browne, sont encore et seront longtemps l'alpha et l'oméga de cette aimable artiste. — Le *Jeune duc de Guise*, par M. Comte, est un vivant souvenir du grand drame admirablement composé, il n'y a guère plus de trente ans, par le bon peintre Alfred Johannot, emporté si vite au milieu de sa gloire, et laissant après lui, pour continuer son œuvre, Tony Johannot, son digne frère.

Ch. WALLUT.

(La suite à la prochaine livraison.)

LE SALON COMIQUE, PAR CHAM.



503. M. Gustave Doré.

Stupéfaction des habitués d'une table d'hôte en trouvant un jeu de cartes dans le potage.

78. M. Baugniet.

Une mère découvre que sa fille s'adonne à la boisson.

2316. M. Hébert (Sculpture).

Boissy-d'Anglas refusant de saluer la tête de Féraud. (Le carton à chapeau sera donné par-dessus le marché)

368. M. Comte.

Fatigué de la politique, Henri III distribue des prospectus de restaurants à dix-huit sous.

643. M. Gérôme.

M. Gérôme jetant l'inquiétude en faisant croire à des bruits d'armement.

219. M. Brion.

M. Brion prouvant par sa peinture comme quoi les œufs à la neige étaient connus avant la création du monde.

Typ. Hennuyer et fils.

CHRONIQUES ET LÉGENDES.

EBERSTEINBURG.



Saint Michel et Satan. Dessin de Ch. Gaildrau.

I. — LA CHAIRE DU DIABLE.

En remontant le *Graben,* ce charmant boulevard de Bade qui part de la place *Léopold* pour aboutir au bailliage, on arrive au débouché de cette ondoyante *Allée des Soupirs,* qui longe le cimetière à son point de départ, et que bordent de magnifiques saules centenaires. Cette allée conduit jusqu'au pont de bois jeté sur le Rotenbach, l'un des nombreux ruisseaux *cascadeurs* qui arrosent toutes les prairies de Bade.

Là, on laisse, à gauche, le *Chemin des Turcs*, ainsi nommé en souvenir des prisonniers faits jadis par un margrave de Bade et condamnés à couper ce sentier dans la montagne.

On prend, en face, la vieille route de Gernsbach, qu'on abandonne bientôt pour s'engager dans un pittoresque sentier qui grimpe, descend, serpente le long des flancs ombragés du Staufenberg. Subitement, on se trouve au pied d'un rocher gigantesque qui domine le sentier et la route tracée au fond de la vallée. Ce rocher, couvert d'arbres et d'arbustes, de gazon et de mousses qui garnissent ses flancs et ne laissent à découvert que sa cime carrée, est celui que l'on nomme la *Chaire du Diable*.

Il y a quelques siècles — je ne sais pas au juste à quelle époque — Satan, s'ennuyant aux enfers, eut la fantaisie de faire un voyage à Bade. Séduit par la merveilleuse beauté du paysage, il résolut de s'approprier toute cette partie du margraviat pour s'y construire une villa d'été.

Cependant, en voyant, un dimanche, les habitants et les habitantes aller à la messe et aux vêpres, en entendant les cloches tinter, Satan pensa qu'il pourrait être fort mal accueilli par cette population qui adorait le Créateur.

— J'amènerai tous ces gens à moi, se dit-il après quelques instants de réflexion, je les damnerai tous, et alors, étant mes sujets, je n'aurai rien à craindre d'eux et je serai ici le plus heureux de tous mes diables, ce qui n'est pas peu dire.

Donc, par une nuit sombre, et pendant un orage, Satan, debout sur le rocher qu'il avait choisi pour asile, appela ses diables, et il leur ordonna de tailler, à cette extrémité du roc, une grande chaire, dans laquelle il put prêcher à son aise. Puis, la chaire construite et creusée, il se fit bâtir un mystérieux petit ermitage, dans lequel il s'installa avec une robe de moine.

Le lendemain, les paysans, en allant aux champs, furent bien étonnés et charmés de voir cet ermitage dans lequel priait un moine qui avait l'air d'un très-saint homme.

Satan jouait son rôle en bon comédien. Il monta en chaire et il commença à prêcher. Comme il était au sommet d'un rocher d'où il planait sur une grande étendue de pays, et comme il avait une voix très-forte et sonorement timbrée, il fut entendu à trois lieues à la ronde. Les auditeurs accoururent et ils trouvèrent, pour écouter, des siéges commodes sur les gradins veloutés de mousse qu'avaient préparés habilement les adroits suppôts de Satan.

Les sermons plaisaient, il faut le dire. Satan, en prêchant, racontait des histoires aimables. Il proclamait les vertus de la bonne chère et du bon vin, il développait l'agrément des péchés capitaux. Enfin, comme les hommes et même les femmes sont assez faciles à pervertir, et que sa doctrine était, après tout, fort séduisante, il vit bientôt sa domination s'établir dans le pays.

Encore quelques instants et la population badoise, qui commençait à goûter les saveurs de tous les fruits défendus, allait être damnée.

Heureusement, l'ange saint Michel, qui avait eu aussi le désir de se promener dans le pays de Bade, entendit Satan prêcher. Il eut pitié de l'égarement dans lequel on entraînait les habitants de la contrée, et, durant une belle nuit, il se fit construire une chaire sur un rocher aussi élevé que celui de Satan et placé précisément en face, de l'autre côté de la route de Gernsbach.

Quand Satan se mit à prêcher, l'ange monta dans sa chaire et lui répondit aussitôt.

Satan, irrité de cette attaque, employa tous les moyens pour faire chasser l'ange par les auditeurs, car lui ne pouvait s'en approcher. Mais l'éloquence si douce de saint Michel ramena bien vite dans les voies de la religion le troupeau égaré.

Furieux, à leur tour, d'avoir été trompés par le diable, les Badois et les Badoises prirent tous les morceaux de rocs cassés qu'ils trouvaient sous leur main et lapidèrent impitoyablement ce faux moine, que, la veille encore, ils adoraient et écoutaient avec tant de dévotion.

Satan, dont la rage féroce avait atteint son paroxysme, écrasa du pied sa chaire, qui roula en morceaux; puis, s'élançant, il se précipita dans les entrailles de la terre, qui s'ouvrit devant lui.

Depuis ce temps, Satan ne revint plus à Bade, mais la trace de son pied fourchu et l'empreinte de ses cornes sont encore visibles sur la base du rocher.

II. — L'AIRE DE L'AIGLE.

Quand on a dépassé la *Chaire du Diable*, le sentier forme une courbe autour du ravin pour aller longer la base de la *Chaire de l'Ange*, placée si précisément en face de l'autre, que ce serait à croire qu'un tremblement de terre a fendu le rocher par son centre en écartant les deux parties.

Entre ces deux rochers, un sentier monte vers la cime du Mercure; mais on passe devant ce sentier et on rejoint bientôt la vieille route de Gernsbach, que l'on suit jusqu'à sa descente. Là, on prend le chemin à gauche, qui conduit à la *Gorge aux Loups*.

La *Gorge aux Loups* est bien nommée; c'est un profond ravin, creusé comme un précipice, et au fond duquel coule un clair ruisseau, serpentant sur un moelleux tapis de gazon vert. Des rochers arides se dressent à pic au milieu des sapins, et, sur la cime de l'un de ces rochers, est placée une croix de pierre, triste souvenir de la mort d'un paysan tombé au fond du précipice.

Des marches, taillées en plein grès, permettent de remonter de l'autre côté du ravin. Là, s'étend une plaine verdoyante, que traverse la route conduisant à Ebersteinburg.

Cette route, magnifiquement tracée, contourne, de la base au sommet, une montagne boisée, haute de plus de six cents mètres. Pendant tout le parcours, de splendides panoramas se déroulent devant le regard ébloui : Bade et toute la luxuriante allée de Lichtenthall apparaissent chaudement éclairées, au fond de la vallée qu'encadrent le Fremersberg, l'Yburg, le Cœcilienberg et le Mercure, reliés ensemble par d'autres montagnes, formant une chaîne d'un vert sombre.

Plus on monte, plus le panorama s'agrandit.

Enfin on atteint, presque au sommet, un petit village à demi couché sur le flanc de la montagne. C'est Ebersteinburg, cachant ses maisonnettes sous les feuilles touffues des arbres de la forêt. Rien n'est charmant comme ce village, alors qu'au dernier tournant de la route des voitures apparaît le clocher aigu de l'église.

A Ebersteinburg, la route se termine. Il faut gravir à pied le sentier rapide qui conduit à la crête de la montagne, sur laquelle se dressent les ruines du château.

Ces ruines sont encore fort belles et fort intéressantes à visiter. Du haut de la vieille tour, la vue s'étend sur

un horizon immense. La vallée du Rhin se dessine de Strasbourg à Manheim; la nappe argentée du fleuve serpente au milieu de la plaine, que bordent, à l'horizon, les montagnes des Vosges. Quand le ciel est pur, on voit distinctement Rastadt et Calsrühe, que surmonte la flèche de son église, et tout le panorama de la vallée de l'Oos et celui de la vallée de la Murg.

En examinant les deux formidables enceintes se surmontant l'une l'autre, enceintes dont les murailles existent encore, on comprend l'importance que devait avoir ce redoutable castel.

Son origine est étrange, au reste, et sa légende n'a rien de fantastique; elle est vraie.

Vers la fin du onzième siècle, il y avait dans ce pays de Bade un grand seigneur, preux chevalier, qui avait pour nom *Eberstein.*

Ce grand seigneur, quand il ne guerroyait pas, aimait à chasser l'aigle.

Un jour, en passant au pied d'une haute montagne, il vit planer deux de ces oiseaux, qui, après avoir décrit mille cercles autour du sommet, s'abattirent sur la cime d'un rocher.

— Oh! fit-il en arrêtant son cheval, les aigles ont leur nid là-haut; montons!

Et, suivi de ses pages et de ses hommes d'armes, il s'élança sur la pente rapide de la montagne. Il arriva le premier au pied de l'immense et aride rocher qui dominait la cime, l'escalada, et atteignit une plate-forme sur laquelle était construit le nid des aigles.

Ceux-ci, furieux, attaquèrent violemment leur ennemi; mais le sire d'Eberstein, chasseur aussi hardi qu'habile, les tua tous deux, puis il appela ses valets pour qu'on emportât les aiglons, qu'il voulait offrir à sa noble dame.

A cette époque de féodalité, les luttes incessantes des seigneurs entre eux ou contre leurs souverains, leur faisait désirer, pour demeures, des points inaccessibles et défendus plus encore par la nature que par la main de l'homme.

Le lieu où il était frappa l'esprit d'Eberstein. Enfonçant la lame de son épée dans une fente du rocher :

— Je vais faire bâtir ici un castel inexpugnable! dit-il.

Quelques jours après, les vassaux se mirent au travail et commencèrent la construction du château, qui fut promptement achevée.

C'est ce château, bâti sur une aire d'aigle, dont nous visitons aujourd'hui les ruines.

III. — LE SIÉGE.

De toutes les familles du margraviat de Bade, la plus noble et la plus justement renommée était celle d'Eberstein.

Depuis des siècles, pères et fils avaient été de célèbres chevaliers, dont la réputation dans les guerres et les tournois avait fait pâlir leurs rivaux d'honneur.

Fiers, braves et indomptables, puissants, courageux et hardis, les comtes d'Eberstein étaient absolument maîtres chez eux.

A l'époque où Othon régnait en Allemagne, trois jeunes comtes, trois frères habitaient le château d'Eberstein. Tous trois étaient orphelins et aucun d'eux n'était marié. Ces trois frères se nommaient Henri, Jacques et Eberhard. Ils avaient l'un pour l'autre une affection sincère, et cette affection était telle, qu'ils ne se quittaient jamais.

Les trois frères avaient trois surnoms que leur avait valus la différence de leurs caractères.

L'aîné, Henri d'Eberstein, d'une force et d'une valeur indomptables, avait été surnommé le *Lion.*

Jacques d'Eberstein, le second frère, à l'esprit fin et subtil, avait été appelé le *Renard.*

Le troisième, le plus jeune, Eberhard, avait reçu, dès son enfance, le surnom de l'*Ange*, à cause de son charmant visage et de son doux parler.

Unis autant par l'amitié que par les liens du sang, les trois frères disposaient d'une puissance que n'avait pas eue encore la maison d'Eberstein.

Othon, déclaré récemment souverain de toute l'Allemagne, avait été accueilli par tous et partout, à deux exceptions près. La ville de Strasbourg et la seigneurie d'Eberstein avaient refusé net de prêter foi et hommage au nouvel empereur.

Celui-ci déclara rebelles la ville et la seigneurie, se mit à la tête de son armée et marcha sur Strasbourg. La ville n'avait pour chef qu'un évêque et s'empressa de faire sa soumission.

Fier de ce premier succès, Othon se disposa à enlever le château d'Eberstein; mais il comprit bientôt qu'il ne viendrait pas aussi facilement à bout de la seigneurie que de la ville.

Les comtes d'Eberstein, ayant avec eux leurs hommes d'armes, des vivres et de l'eau en abondance, tinrent si ferme, qu'une année se passa sans que l'armée d'Othon pût s'emparer du moindre ouvrage d'approche.

Du haut du château on faisait rouler des blocs de rochers qui venaient écraser les assaillants. Une seconde année s'écoula encore sans aucun progrès pour les ennemis.

Ce siége, conduit par l'armée d'un empereur, et soutenu par trois jeunes seigneurs qui n'avaient pas avec eux plus de trois cents hommes, était une grande gloire pour les comtes d'Eberstein, une grande honte pour Othon.

La courageuse résistance des assiégés leur avait conquis l'estime et l'admiration de leurs adversaires eux-mêmes. La charmante Hedwige, la jeune sœur d'Othon, sans connaître les comtes, prenait à eux le plus vif intérêt, et elle suppliait son frère de leur faire grâce et de retirer son armée. Mais Othon s'obstinait, et son impuissance ne faisait qu'augmenter sa colère.

Un soir, il avait près de lui un conseiller qui possédait toute sa confiance. Ce conseiller se nommait le baron Bernard de Schwartzbach, esprit rampant, adroit, courtisan émérite, dans la basse acception du mot. Il écoutait son maître qui se lamentait avec véhémence :

— Quoi! disait Othon, il faudra que je me retire, que moi, l'empereur d'Allemagne, je me déclare vaincu par trois de mes vassaux! Pareille humiliation est impossible!

Il s'arrêta :

— Mais que faire? reprit-il.

Il réfléchit encore, et, poussant un soupir :

— Ah! fit-il, j'accorderais toutes les grâces à celui qui me retirerait de cet embarras.

Bernard s'avança lentement et regarda l'empereur :

— Sire, dit-il en s'inclinant, que dites-vous là?

— Je dis, reprit l'empereur avec emportement, que je donnerais tout ce qu'il me demanderait à celui qui me mettrait à même de faire pendre ces trois comtes!

— Tout ce qu'il demanderait? répéta Bernard, dont les yeux flamboyaient.

— Oui! tout! s'écria Othon.

— Même le titre de duc?

— Oui, certes !

— Celui de premier ministre ?

— Oui !

— Même une alliance avec la famille de Votre Majesté ?

— Ah ! fit l'empereur en comprenant, ma sœur ! la princesse Hedwige ?

— Oui, Sire ! A celui qui vous livrerait le château d'Eberstein et les trois comtes, donneriez-vous la main de votre sœur ?

— Si celui-là est de grande famille, oui ! Où est-il, l'homme dont tu parles ?

— Devant vous, Sire.

— Toi ! tu me rendras maître d'Eberstein !

— Oui !

— Quand cela ?

— Avant quinze jours !

— Comment ?

— Je ne puis rien expliquer à Votre Majesté. La seule chose que je lui demande, avant d'agir, c'est d'approuver à l'avance le moyen de réussite qui s'est offert à mon esprit.

— Sans le connaître ?

— Oui, Sire. Il faut même encore que Votre Majesté consente à faire, durant ces quinze jours, tout ce que je lui demanderai.

— Et dans quinze jours tu m'auras rendu maître du château d'Eberstein ?

— Oui, Sire.

— Et des trois comtes ? ajouta Othon.

— Oui, Sire !

L'empereur réfléchit : puis, prenant la main de Bernard de Schwartzbach, qu'il serra énergiquement dans les siennes :

— Je te crois conseiller fidèle, dit-il. Je te sais astucieux et capable d'agir. Écoute-moi donc. Dans quinze jours à compter de celui-ci, si je suis maître du château, si mon drapeau flotte sur la tour enveloppant dans ses plis les trois comtes accrochés aux potences, tu seras duc, Bernard de Schwartzbach, tu seras ministre, Bernard de Schwartzbach, et ma sœur sera ta femme !...

Bernard s'inclina.

— Mais si dans quinze jours, reprit Othon, le château est encore en la puissance des comtes, ce sera toi qui seras pendu à la potence préparée pour eux !

— Promettez-moi, Sire, que pendant ces quinze jours, vous ferez tout ce que je vous demanderai de faire.

— Je te le promets ! dit Othon.

— Alors j'accepte les conditions.

Othon s'approcha d'un prie-Dieu sur lequel était posé un Christ. Il étendit la main au-dessus du crucifix :

— Je jure ! dit-il, de tenir les promesses que j'ai faites !

IV. — LES TROIS COMTES.

Le jour venait de se lever. Une vapeur sortant des gazons humides de la prairie montait en nuage, entourant le flanc de la montagne. Peu à peu les rayons du soleil percèrent ce voile obscur et permirent aux regards de Henri d'Eberstein de plonger dans la plaine où se dressaient les tentes de l'armée impériale.

Le comte, appuyé sur le parapet crénelé de la grande tour, la tête penchée, semblait examiner le camp ennemi avec une profonde attention, et l'expression de son visage trahissait un vif étonnement.

C'était presque un colosse que cet aîné de la maison d'Eberstein, et son aspect justifiait bien son surnom de *Lion*. De longs cheveux d'un blond ardent encadraient son visage, d'une beauté toute masculine, et ses épaules larges et carrées, ses bras musculeux, ses hanches saillantes, dénotaient une force peu commune.

Henri demeurait immobile et plus attentif encore. Tout à coup, une main douce se posa sur son épaule. Henri se retourna : un homme jeune encore était près de lui.

Le nouveau venu avait vingt-cinq ans à peine ; il était grand, élancé, élégant. Ses cheveux, ses sourcils, sa barbe, d'un noir d'ébène, faisaient ressortir la blancheur mate de son visage. Enfin, dans toute sa personne, il y avait comme un charme qui séduisait.

A sa vue, Henri sourit joyeusement :

— Que vois-tu donc, mon Lion ? demanda le jeune homme en posant sa main dans celle du comte.

— Je vois, mon cher Eberhard, des choses bien étranges, mais qui ne m'étonnent pas.

— Quelles choses ?

— Pardieu ! regarde !

Et Henri désigna le camp impérial.

— Sainte Vierge ! s'écria Eberhard après avoir regardé, que se passe-t-il donc en bas ? Voilà tous les chevaliers rassemblés autour de la tente d'Othon. Vive Dieu ! est-ce qu'ils voudraient tenter un nouvel assaut ? Qu'ils viennent, et nous les recevrons !

— Ils ne viendront pas, aujourd'hui du moins ! reprit Henri en secouant la tête. Ceci ne ressemble pas à des préparatifs d'attaque, mais à des préparatifs de départ.

— De départ ? Et de qui ?

— Pardieu ! de l'empereur ! Ne vois-tu pas tous ces chevaux et tous ces écuyers qui attendent et l'escorte qui est sur la route ?

— C'est vrai ! dit Eberhard, dont les yeux étincelèrent. L'empereur abandonne le siége ! Il reconnaît qu'il ne peut nous vaincre.

— Il va nous laisser libres, ne pouvant nous prendre, dit le Lion.

— Il va nous tendre un piége dans lequel nous ne tomberons pas, dit une voix.

C'était Jacques d'Eberstein qui apparaissait sur la plate-forme, le pied posé sur la dernière marche de l'escalier.

— Que penses-tu donc, toi ? demanda Henri avec étonnement.

— Je pense, dit Jacques en s'approchant, que ce départ de l'empereur est fait trop ostensiblement pour ne pas cacher quelque mystérieuse intention dont nous devons nous défier.

— Bah ! fit le Lion en haussant les épaules, s'il s'en va, c'est qu'il n'ose plus attaquer.

— En face ! dit Jacques, c'est possible, mais dans l'ombre !

— Non, reprit Eberhard. L'empereur Othon est notre ennemi, mais il est trop brave pour tromper.

— En guerre toutes ruses sont bonnes...

Jacques achevait à peine, quand le son d'une trompette retentit dans la forêt, au bas du château.

— Qu'est-ce que cela ? fit le Lion.

— Nous allons le savoir, dit vivement Jacques en voyant apparaître par l'ouverture de l'escalier la tête d'un jeune écuyer armé de toutes pièces.

L'écuyer s'avança sur la plate-forme :

— Messires, dit-il en saluant, un héraut d'armes, envoyé par l'empereur Othon, vient d'arriver et demande à être admis en votre présence.

— Qu'il entre dans la salle des Chevaliers et qu'il nous attende ! répondit Henri.

Les trois frères se regardèrent :

— Que signifie ce qui arrive? dit Henri.

— Voilà ce qu'il faut savoir, fit Eberhard.

— Et deviner, si on ne le sait pas! ajouta finement le Renard.

Tous trois descendirent de la tour et entrèrent dans la salle des Chevaliers, où les attendait solennellement le héraut d'armes, qu'entouraient les écuyers et les pages des comtes.

Sur une estrade recouverte d'un dais que surmontaient trois couronnes de comte, il y avait trois grands fauteuils de velours rangés sur la même ligne.

Henri d'Eberstein, l'aîné, prit le fauteuil du milieu, Jacques s'assit dans celui de droite et Eberhard dans celui de gauche.

Il y eut un moment de silence, puis le héraut s'avança vers l'estrade :

— Messires comtes, dit-il en saluant, je viens au nom du très-grand, très-haut et très-puissant empereur de toutes les Allemagnes, Sa Majesté Othon Ier.

— Et que t'a chargé de nous dire l'empereur Othon qui t'envoie? — demanda Henri.

— Que Sa Majesté allait se rendre à Spire pour célébrer, au milieu des fêtes, l'anniversaire de sa naissance, répondit le héraut. Pendant un mois les hostilités seront suspendues, et Sa Majesté magnanime m'a chargé, en outre, cette mission accomplie, de remettre aux messires comtes d'Eberstein un sauf-conduit qui leur permet, pendant ce mois, de sortir de leur château et d'aller, sans danger, où bon leur semblera. De plus, Sa Majesté l'empereur Othon m'a donné l'ordre d'inviter, en son nom, les sires d'Eberstein à venir prendre part aux tournois et aux jeux d'armes qui auront lieu à Spire, en ces grands jours de fête.

Ce petit discours prononcé d'une voix claire et nette, le héraut salua et se dirigea vers la porte de sortie.

Les comtes acceptèrent l'armistice proposé et envoyèrent une réponse affirmative à l'empereur.

L'offre d'Othon ne laissait pas que d'être très-agréable à Henri et à Eberhard. Depuis deux années que le siége durait, ils avaient été condamnés à une reclusion forcée. L'armistice était la liberté de descendre dans la plaine, de courir à cheval, d'aller visiter la noblesse du voisinage. Seul, Jacques paraissait soucieux et inquiet.

Le même jour, l'empereur Othon quitta son camp avec tous ses chevaliers et se dirigea vers le Rhin, ne laissant autour du château qu'un petit nombre de soldats que les assiégés auraient pu détruire facilement. Cette façon d'agir donna pleine sécurité aux hommes d'armes des comtes, qui, eux aussi, allaient être libres.

Le soir, les trois frères attablés soupaient de vivres frais que les valets avaient pu aller quérir dans les fermes de Bade.

— Çà! dit Henri en levant son immense vidrecome rempli, à déborder, d'un vin mousseux, nous allons à Spire?

— A Spire! dit vivement Jacques. Oh! que non pas!

— Et pourquoi? demanda Eberhard.

— Il y a armistice! fit Henri.

— Et sauf-conduit! ajouta Eberhard.

— D'ailleurs, reprit le Lion, parole a été donnée. Pourquoi, si l'empereur a foi dans notre loyauté, n'aurions-nous pas foi dans la sienne?

— Nous avons la gloire pour nous, dit Jacques. Il a la honte pour lui. Othon n'a pu nous vaincre, il ne nous pardonnera jamais cela.

— Mais il n'oserait violer son serment! s'écria Eberhard.

Jacques secoua la tête en signe de doute.

— Je vois un piége dans ce retour subit d'un prince qui avait juré de nous faire pendre.

— Et tu penses qu'il oserait, violant sa parole donnée, nous faire arrêter dans son palais où il nous invite à venir? s'écria le Lion. Cela ne peut être, Jacques!

Jacques ne répondit pas.

— Puis, reprit Eberhard, il y aura des tournois, et il y a si longtemps que je n'ai rompu une lance en lice, que je serai heureux d'un triomphe dans une pareille fête.

— Oui! s'écria le Lion dont la mâle figure s'éclaira soudain, nous battrons les champions de l'empereur, et les nobles dames nous donneront les prix de notre adresse et de notre force!

— Allons à Spire! cria Eberhard.

— Soit! dit Jacques d'un air résigné. Je vous accompagnerai, mes frères.

V. — LES TOURNOIS.

Spire, *Spira*, comme la nommaient les Romains, cette grande cité de trente mille habitants, devenue petite ville de trois mille, est encore cependant une ville illustre.

« César y a campé, dit Victor Hugo, Drusus l'a fortifiée, Tacite en a parlé, les Huns l'ont brûlée, Constantin l'a rebâtie, Julien l'a agrandie, Dagobert y a fait, d'un temple de Mercure, un couvent de Saint-Germain, Othon y a donné à la chrétienté le premier tournoi, Conrad le Salien en a fait la capitale de l'empire, Conrad II en a fait le sépulcre des empereurs, les Templiers, qui y ont laissé une belle ruine, ont rempli là leur fonction de sentinelles aux frontières. »

C'était ce premier tournoi donné par Othon qui allait avoir lieu et qui avait attiré dans la ville toute la population de la campagne et des villes voisines.

Les fêtes furent splendides.

Les deux journées les plus brillantes furent, la première, celle du tournoi, et la seconde, celle du tir à l'arbalète.

Le prix du tournoi consistait en une bourse de cent florins d'or offerte par l'empereur, et le prix du tir en une écharpe brodée par la belle Hedwige, la sœur d'Othon.

Le jour du tournoi, Henri et Eberhard défirent tous les champions entrés en lice. Henri reçut le prix des cent florins d'or.

Au tir à l'arbalète, ce fut Eberhard qui remporta le prix de la princesse. Eberhard, dont la grâce, l'élégance et la bravoure avaient séduit les spectateurs et surtout les spectatrices, s'avança vers l'estrade où était assise la belle Hedwige.

C'était une ravissante jeune fille qu'Hedwige, douce de regard et de paroles, indulgente et généreuse. Ce jour-là, une toilette splendide rehaussait encore sa beauté.

Quand Eberhard arriva devant l'estrade, une émotion subite se peignit sur leur visage. Ils ne s'étaient jamais parlé, cependant; mais leurs regards en se rencontrant avaient produit cette commotion étrange qui fait battre à la fois deux cœurs.

Eberhard s'agenouilla devant la princesse pour recevoir le prix qu'elle lui présentait. Il prit l'écharpe de

la main gauche, il se la noua rapidement sur l'épaule droite, puis, usant de son droit de chevalier victorieux, il saisit la main d'Hedwige et la baisa... peut-être avec plus de tendresse que de respect.

Les joues d'Hedwige se couvrirent de rougeur. Elle se leva sans retirer sa main que tenait le beau chevalier et elle le conduisit, ainsi que le voulait la formule consacrée, jusqu'au pied du trône qu'occupait l'empereur.

Quand la foule vit passer dans l'arène ce couple si charmant, cette jeune princesse et ce jeune chevalier si beaux tous deux, des acclamations frénétiques éclatèrent et les saluèrent au passage.

Othon accueillit gracieusement le vainqueur.

En se plaçant à la droite du trône, Hedwige se trouva en présence du baron Bernard de Schwartzbach. Elle tressaillit. Les regards du baron, fixés sur Eberhard, avaient une expression de haine indéfinissable.

Depuis quelques jours, l'inquiète curiosité de la jeune fille, éveillée par quelques paroles indiscrètes de son frère et par le redoublement des soins tendres que lui prodiguait le baron, avait compris une partie de la vérité. Le regard de Bernard ne lui laissa plus de doute.

Le soir il y avait grand bal dans les salons splendides du palais de l'empereur.

Avant l'heure de ce bal, Hedwige eut un entretien avec Othon, et son adresse sut lui arracher le secret que son cœur avait pressenti.

Aussitôt son parti fut pris. Le soir elle désigna Eberhard pour son cavalier; et, pendant la danse, elle lui dit, avec un sourire sur les lèvres, le danger qui le menaçait lui et ses frères.

— Vous serez arrêtés cette nuit, durant votre sommeil, ajouta-t-elle. Et cette nuit aussi, le comte Bernard de Schwartzbach partira avec ses hommes pour aller, à l'improviste, s'emparer d'Eberstein.

— Merci! dit Eberhard. Vous nous avez sauvé l'honneur et la vie; mon âme et mon cœur sont à vous.

La danse finissait.

— Veillez sur vous et sur vos frères sans perdre un instant, dit la princesse en quittant son cavalier.

Eberhard entraîna ses frères dans un endroit écarté et leur raconta tout ce que venait de lui confier Hedwige.

Henri tira son épée avec un geste violent.

— Je vais tuer cet homme! s'écria-t-il, cet empereur qui manque de loyauté.

Jacques lui saisit la main et l'arrêta.

— Remets ton épée au fourreau, lui dit-il. Ruse contre ruse! Ce que nous raconte Eberhard, je l'avais deviné et toutes mes précautions sont prises pour nous sauver et nous venger.

— En vérité! dit Eberhard, tu savais tout?

— Oui, répondit finement le Renard. Maintenant, rentrez au bal, ne faites paraître aucun soupçon, et laissez-moi faire.

Henri et Eberhard qui avaient une confiance aveugle dans l'habileté de Jacques, ne l'interrogèrent plus. Ils rentrèrent dans la salle du bal et se mêlèrent à la foule. Henri dissimula son courroux et Eberhard rassura l'inquiétude d'Hedwige par quelques mots prononcés à voix basse.

Quand le bal fut fini, les trois comtes se retirèrent après avoir salué l'empereur, qui leur sourit amicalement. Ils rentrèrent dans l'appartement qu'on leur avait offert au palais.

— Eh bien? dit Henri.

— Nous partirons dans une heure, fit Jacques.

— Pourquoi pas plus tôt?

— Parce qu'il faut que ceux que j'ai chargés d'agir aient le temps d'agir. Nous devons être en ce moment enfermés et gardés à vue.

Eberhard courut vers la porte.

— C'est vrai! dit-il. Cette porte est verrouillée en dehors.

Henri s'était penché sur l'appui de la fenêtre.

— Il y a des sentinelles qui veillent! des soldats qui gardent le jardin.

Quelques instants après, un grand bruit se fit entendre. C'était celui de cavaliers s'éloignant au trot de leurs montures.

— C'est le baron Bernard qui part avec sa compagnie pour aller s'emparer d'Eberstein! dit Jacques.

— Sangdieu! s'écria Henri. Et nous sommes ici, calmes et tranquilles?

— Patience! dit Jacques. Nous arriverons avant lui!

Un aboiement retentit dans le jardin.

— Venez! reprit vivement Jacques.

Les trois comtes passèrent dans une petite pièce située au fond de l'appartement. Jacques ouvrit la fenêtre: un second aboiement retentit.

— Descends! dit le Renard à Henri.

— Mais il y a en bas un soldat qui veille sous cette fenêtre! dit vivement Eberhard.

— Ce soldat, c'est Antoine, mon écuyer, qui a tué la sentinelle et a pris sa place.

— Ah! vive Dieu! fit Henri en enjambant l'appui de la fenêtre. En route!

Il se maintint des deux mains et, laissant glisser son corps, il posa ses deux pieds sur les épaules du soldat, qui s'était placé au-dessous de lui; puis il sauta à terre.

Jacques et Eberhard furent bientôt près de lui. Jacques leur fit signe de le suivre, et ils traversèrent le jardin sous une allée touffue et noire.

A l'extrémité de cette allée, il y avait une petite porte percée dans la muraille. L'écuyer l'ouvrit.

— Cela va tout seul! dit Henri émerveillé.

Trois chevaux attendaient sur la route. Plus loin, quatre écuyers se tenaient dans l'ombre.

Les trois comtes furent rapidement en selle et leurs montures partirent au galop.

— Tu avais donc tout prévu? dit Eberhard.

— Tout, répondit le Renard. Seulement, ces préparatifs m'ont coûté les cent florins d'or gagnés par Henri. C'est de l'argent bien placé; c'est l'empereur qui aura payé notre fuite.

— C'est vrai! dit Henri en souriant et en pressant sa monture. La justice de Dieu l'a puni en attendant que mon bras le frappe!

— Oh! dit vivement Eberhard, celui qu'il faut frapper d'abord, c'est le baron de Schwartzbach, ce lâche qui a osé proposer l'infâme trahison. Celui-là doit mourir, et il ne mourra que de ma main!

— Ou de la mienne! fit Henri.

— Non, mon frère! s'écria Eberhard. J'ai fait serment de tuer cet homme, et je le tuerai.

Un miaulement de chat retentit soudain. Jacques retint son cheval en faisant signe à ses frères de s'arrêter aussi.

Un homme sortit brusquement des broussailles qui

bordaient la route et il s'approcha de Jacques, auquel il parla rapidement.

— Bien ! dit Jacques.

L'homme disparut.

— Le baron et sa compagnie sont à une demi-lieue de nous, en avant, dans la direction de Germersheim, où ils passeront le Rhin, reprit Jacques.

— Tu sais cela ! s'écria Henri émerveillé.

— Nous serons renseignés sur toute la route, dit Jacques ; j'ai pris mes précautions à cet égard.

— Sangdieu ! frère ! Tu es plus habile que nous et tu mérites bien de t'appeler le Renard !

— Pressons l'allure ! dit Jacques. Nous tournerons Germersheim pour devancer, sans danger, nos ennemis. Nous traverserons le Rhin à Hœrdt, où un bateau nous attend. Sur l'autre rive, nous trouverons des chevaux frais.

Eberhard, qui se tenait en arrière, se pencha, et, soulevant de la main l'écharpe posée sur son épaule, il appuya tendrement ses lèvres sur le fin tissu, travail des doigts mignons de la belle princesse.

Puis, se redressant et poussant son cheval qui rejoignit ceux de ses frères :

— Au galop ! cria-t-il.

VI. — LE BARON DE SCHWARTZBACH.

De Spire à Bade, par la route longeant le cours du Rhin, il y avait alors de trente à trente-cinq lieues de parcours.

Tout en pressant la marche de ses hommes d'armes, le baron de Schwartzbach ne pouvait espérer franchir cet espace en moins de vingt-quatre heures. Il avait hâte cependant de terminer le plus rapidement possible cette affaire d'une importance si grande pour lui.

D'ailleurs, il ne doutait pas du succès. Les comtes étaient, du moins le croyait-il, prisonniers dans le palais de Spire, et le château d'Eberstein devait être aussi mal gardé qu'on pouvait le désirer.

Le baron avait avec lui vingt-huit chevaliers de grande qualité, tous de la cour de l'empereur, et une compagnie d'archers et d'hommes d'armes ; six cents hommes environ.

Parti de Spire en pleine nuit, il traversa, avec ses troupes, le Rhin au petit jour.

— Nous arriverons à nuit fermée au camp, disait Bernard à un chevalier de ses amis qui chevauchait à ses côtés. Les quelques gardes laissés dans le château ne connaîtront même pas notre arrivée. Cette nuit nous escaladerons les murailles et, au lever du jour, le drapeau victorieux flottera sur la tour.

— Et les trois comtes ? demanda le chevalier.

— Ils partiront ce matin de Spire solidement liés sur leurs chevaux et sous bonne escorte, et demain ils seront pendus sur la tour du château.

Un sourire éclaira la physionomie du baron.

— Demain, ajouta-t-il, demain, c'est le quinzième jour, et demain Eberstein sera à nous et Othon sera vengé. Après-demain, je serai duc, ministre et beau-frère du roi, prince impérial par alliance ! Ma descendance sera de sang royal !

En parlant ainsi, Bernard se redressait sur sa selle, et la pensée de son ambition satisfaite le haussait de cent coudées.

Le soir, ainsi qu'il l'avait dit, il arriva au camp. Tout était prêt pour l'attaque, car tout avait été organisé à l'avance.

A minuit, le signal fut donné, et les chevaliers et les hommes d'armes escaladèrent sans bruit le flanc de la montagne.

Un grand silence régnait autour du château, qu'on eût dit abandonné.

Un des éclaireurs revint dire au baron que la porte était encore ouverte et qu'aucune sentinelle ne veillait à l'entrée.

Le baron fit avancer ses hommes jusqu'au dernier buisson, puis il se glissa dans l'ombre, guidé par l'éclaireur. Celui-ci le conduisit précisément en face de la grand'porte. Cette porte était effectivement ouverte, et la voûte, faiblement éclairée par un rayon de la lune, était déserte. Tout paraissait dormir dans le vieux castel.

Le baron, après avoir examiné attentivement tous les abords, donna l'ordre à l'éclaireur de se glisser jusqu'à la voûte et de pénétrer dans la cour, s'il le pouvait, sans éveiller la moindre alarme.

L'éclaireur se mit à ramper dans les grandes herbes comme un serpent. Il atteignit l'entrée de la voûte et il disparut dans l'intérieur du château.

Dix minutes après, il rampait de nouveau dans les herbes et les fougères, et il revenait près du baron.

— Tout s'explique, monseigneur ! dit le soldat à voix basse. Il y a dans la grande cour un tonneau vidé et des hommes étendus sur la terre et ronflant comme un tonnerre lointain. En l'absence des maîtres, ils auront fait main basse sur la cave et ils sont ivres-morts.

— Tu n'as vu aucun homme debout ? demanda le baron.

— Aucun.

— Ainsi ils sont tous ivres ?

— Tous ceux qui sont là, oui.

— Et les autres ?

— Je n'en ai pas vu d'autres.

Le baron rejoignit ses compagnons.

Un instant après, chevaliers, archers et hommes d'armes s'engouffraient sous la voûte, mais au pas, sans se presser, prêts à l'attaque et à la défense.

Eberstein avait deux enceintes et, par conséquent, il y avait dans la voûte, très-longue, trois portes successives. La première s'ouvrait sur les fossés, la seconde était placée au milieu comme un rempart et la troisième donnait sur la grande cour qui précédait le château. Sur un rocher, dominant les enceintes, se dressait la grande tour.

La tête des assaillants atteignait la troisième porte au moment où le dernier rang franchissait le seuil de la première. Tous s'avançaient heureux de ce succès facile... tous se croyaient vainqueurs, quand tout à coup un bruit violent de chaînes roulant sur des poulies éclata sous la voûte, et, avant qu'un mouvement de recul pût être tenté, la porte d'entrée, au battant de chêne massif recouvert de larges têtes de clous en fer, se referma brusquement comme poussée par une force invisible.

— En avant ! crièrent les chevaliers en s'élançant dans la cour.

Mais au moment où les soldats s'élançaient, une herse de fer, glissant sur ses rainures, tomba du haut de la voûte, écrasant sous son poids ceux qui avaient voulu passer.

En un clin d'œil, les chevaliers, les hommes d'armes et les archers avaient été enfermés sous la voûte, entre la porte et la herse.

Seul, avec trois autres chevaliers, le baron avait pu franchir le seuil de la cour ; mais au même instant une

troupe d'hommes armés apparaissait et, à leur tête, trois chevaliers armés de toutes pièces et portant sur leur cuirasse le blason des Eberstein.

Les visières étaient relevées et laissaient voir les nobles visages des trois comtes qui avaient tous trois leurs épées au fourreau.

L'événement s'était accompli avec une telle rapidité que toute défense devenait impossible pour la troupe enfermée sous la voûte. Entassés les uns sur les autres, exposés aux coups d'arbalète sans pouvoir soutenir la lutte, les assaillants étaient pris comme des souris en souricière.

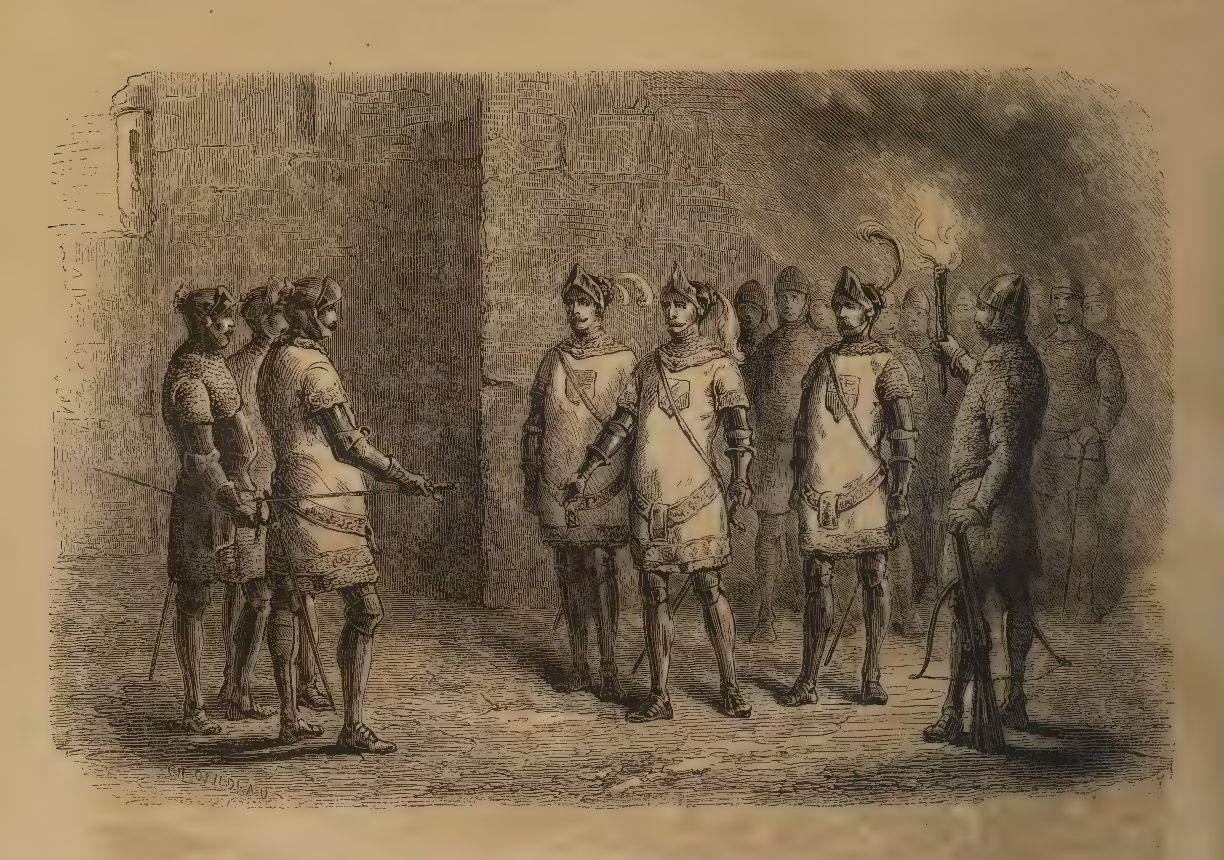
Henri d'Eberstein, en sa qualité d'aîné, s'avança le premier et s'adressant aux trois chevaliers qui étaient devant lui, l'épée nue à la main :

— Rendez vos épées, messieurs, dit-il, et aucun mal ne vous sera fait, aucune rançon ne sera demandée pour vous !

Les chevaliers se regardèrent en hésitant. Les hommes d'armes des comtes les entouraient. L'hésitation n'était pas plus possible que la défense.

Les trois chevaliers, baissant la tête, tendirent leurs épées par la poignée au comte Henri d'Eberstein.

Henri les prit avec un geste plein de noblesse; puis, tirant son épée du fourreau, il demanda du geste l'épée de Jacques et celle d'Eberhard.



Les trois sires d'Eberstein. Dessin de Ch. Gaildrau.

— Sires chevaliers, dit-il en présentant les trois épées, nous avons pris les vôtres, veuillez accepter les nôtres. On ne désarme pas des hommes comme vous.

Les trois chevaliers, émus par cette généreuse action, prirent les épées en saluant de la lame.

— Messires, reprit Henri, donnez-nous votre parole devant Dieu que vous ne chercherez pas à fuir de ce castel, et vous aurez toute liberté ! Vous serez des hôtes que nous serons heureux de fêter.

L'un des trois chevaliers s'avança et il tendit la main ouverte au comte d'Eberstein :

— Messire, dit-il, votre générosité est celle d'un grand cœur. Nous serons vos hôtes aussi longtemps qu'il vous plaira de nous garder près de vous; mais nous ne sommes pas les seuls de noblesse parmi ceux qui sont ici.

— Tous les chevaliers seront traités de même, répondit Henri, et aux mêmes conditions. Les archers et les hommes d'armes seront seuls prisonniers. Quant au traître, au maudit qui n'a pas reculé devant la honte d'une lâcheté infâme et qui est tombé dans le piége qu'il tendait sous nos pas, il mourra comme il voulait nous faire mourir, à la même heure et au même endroit.

Sur un geste d'Henri, quatre archers, qui entouraient le baron et veillaient depuis l'entrée dans la cour, se ruèrent sur lui, le désarmèrent et lui attachèrent les mains derrière le dos.

Le baron ne poussa pas un cri et il ne prononça pas un seul mot.

Henri se retourna vers Eberhard :

— Cet homme est à toi, dit-il.

— Il est au bourreau, répondit Eberhard. Ce serait salir mon épée que de tremper sa lame dans le sang d'un lâche et d'un traître !

VII. — OTHON.

Le lendemain de ce jour, le quinzième après celui où le baron de Schwartzbach avait juré de s'emparer du château d'Eberstein et de faire pendre les trois comtes, au moment où le soleil descendait à l'horizon, se cachant derrière les cimes des montagnes, le bruit sonore des clairons annonça l'arrivée au camp de l'empereur Othon.

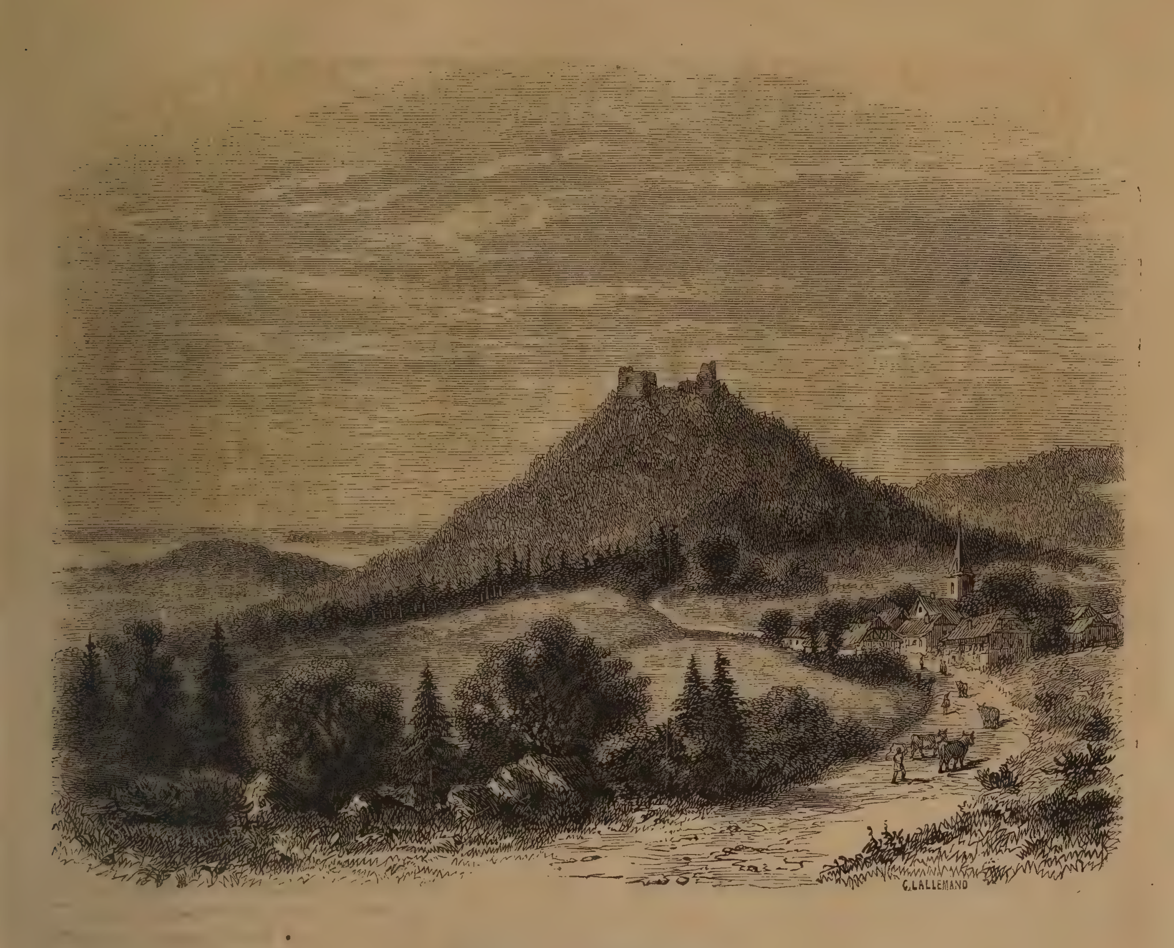
Othon, en dépit de la fuite de ses prisonniers, avait espéré que le baron avait eu le temps d'agir et que le drapeau de l'Allemagne flottait triomphant en haut de la tour...

Mais l'illusion ne fut pas longue. C'était l'étendard des Eberstein qui s'enroulait en haut de la hampe et, au-dessous de cet étendard, se balançait dans l'air, accroché à une potence, le corps inanimé de Bernard de Schwartzbach.

A cette vue, Othon sentit le rouge de la honte lui monter au front.

— Comment sortirai-je de cette sotte affaire? se disait-il. Le succès seul eût excusé la trahison, mais tout estmanqué ! Ces comtes sont des chevaliers braves et méritants, il faut le reconnaître ! Pourquoi sont-ils mes ennemis plutôt que mes amis?...

Il réfléchit encore.



Ebersteinburg. Dessin de Lallemand.

— Il faut les réduire par la famine ! fit-il enfin.

Effectivement, c'était le seul moyen de réussite. Tout dépendait d'une question de temps.

Othon donna les ordres pour que le château fût absolument bloqué sans aucune communication possible avec l'extérieur.

Othon se demandait aussi ce qu'étaient devenus les vingt-huit chevaliers qui avaient accompagné le baron, tous gens de grande noblesse, ses meilleurs officiers et ses plus fidèles sujets. Avaient-ils été tués? Étaient-ils prisonniers?

Qu'avaient fait les comtes? Que voulaient-ils faire? Comment avait échoué l'expédition du baron?

L'empereur ignorait tout, et cette situation bizarre excitait encore son humeur et ses inquiétudes.

Cependant une semaine s'écoula sans la moindre rencontre.

L'armistice était respecté en apparence, puisqu'on ne se battait pas, mais le blocus était maintenu rigoureusement.

Un matin, un des écuyers de l'empereur entra précipitamment dans sa tente :

— Sire, dit-il, le comte Eberhard d'Eberstein demande audience à Votre Majesté.

— Le comte Eberhard d'Eberstein, s'écria Othon avec étonnement, il m'envoie une missive?

— Non, Sire, il est dans le camp !

— Dans mon camp, avec ses hommes d'armes, s'écria l'empereur furieux.

- Non, Sire, le comte est venu seul, sans un écuyer pour l'accompagner. Il a seulement près de lui le comte de Mulheim, le baron de Nerienburg, le duc de Zœhnisgen et le comte d'Ermansloch.

— Eux ! dit l'empereur ; on ne les a donc pas tués? Je veux les voir.

— Sire, les quatre seigneurs m'ont dit de déclarer à Votre Majesté qu'ils se sont engagés sur l'honneur à ne pas quitter un seul instant le comte d'Eberstein qu'ils accompagnent. Le comte a le sauf-conduit que lui a fait remettre, il y a vingt jours, Votre Majesté.

— Et le comte veut me parler? demanda l'empereur en réfléchissant.

— Oui, Sire.

— Donnez l'ordre que mes chevaliers se rassemblent, et je recevrai solennellement ce comte Eberhard d'Eberstein. Qu'on lui fasse honneur !

Tout fut fait comme l'avait ordonné l'empereur. Entouré de sa noblesse, il reçut Eberhard, qui entra accompagné des quatre prisonniers.

Eberhard s'avança jusqu'à distance respectueuse de l'empereur et il fit les grands saluts d'usage, puis se redressant :

— Sire, dit-il d'une voix ferme, un de vos capitaines, au mépris de l'honneur et de la foi jurée, a tenté de s'emparer traîtreusement de notre château. Il a osé dire que cette infamie vous serait agréable. Nous ne l'avons pas cru, et, pour le punir, nous l'avons fait pendre sur notre grande tour au-dessous de notre étendard.

— Pendre ! s'écria l'empereur, vous avez fait pendre un de mes capitaines ! Je vais te faire pendre aussi, misérable !

— Je vous en défie, répondit froidement Eberhard ; voilà le traité d'armistice proposé par vous, signé de votre main et scellé de votre sceau, traité qui a encore huit jours à courir. Voici maintenant le sauf-conduit que vous m'avez fait remettre et qui assure ma liberté. Je suis venu seul, sans escorte, me fiant à l'honneur de l'empereur.

— Tu as bien fait, dit Othon. En te parlant, je me suis laissé entraîner par la colère, mais tu es ici sous ma protection, et tu retourneras quand tu le voudras dans ton château avec une escorte de mes hommes d'armes qui veillera sur toi. Maintenant, que viens-tu me proposer?

Eberhard s'avança d'un pas :

— Je viens vous dire, Sire, reprit-il au milieu du silence, que la guerre que vous avez entreprise contre nous pourra se prolonger indéfiniment sans avantage ni pour vous, ni pour nous. Ne pouvant nous prendre d'assaut, vous voulez nous prendre par la famine. Cela est encore impossible. Nos caves et nos greniers sont garnis pour un temps plus long qu'il ne conviendra à Votre Majesté de rester ici. J'ai amené avec moi ces nobles seigneurs à qui j'ai fait tout voir et qui peuvent vous dire si l'espérance de conquérir le château est réalisable, nous vivants !

Le silence des quatre chevaliers témoignait de la vérité de ces paroles.

— Mais, reprit l'empereur étonné, que viens-tu me proposer alors?

— Je viens, Sire, vous indiquer le seul et unique moyen d'avoir raison d'Eberstein. Il dépend de vous seul de terminer la guerre à l'instant même et de faire de mes frères et de moi trois seigneurs attachés au trône de Votre Majesté, par les liens les plus solides. Voulez-vous de nous, Sire? Voulez-vous de nos épées?

Othon regarda fixement Eberhard, puis :

— Oui, dit-il, je veux de vous ! Soyez mes fidèles amis, et vous occuperez auprès de moi un rang digne de votre noblesse et de votre bravoure. Mais à quelle condition vous rallierez-vous à moi?

— A la condition d'une alliance qu'il dépend de vous de consacrer. Sire, continua Eberhard en se rapprochant encore, si vous le voulez, ce soir Eberstein vous ouvrira ses portes et mes frères et moi vous prêterons foi et hommage.

Et s'agenouillant devant l'empereur :

— Accordez-moi, Sire, la main de votre sœur Hedwige que j'aime de toute mon âme et de tout mon cœur !...

A cette demande inattendue, il y eut un grand silence dans la salle. L'empereur était muet...

Tout à coup une femme voilée, qu'on n'avait pas vue encore, se glissa de derrière un groupe de valets qui la cachait, et elle vint se jeter à genoux devant Othon, à côté d'Eberhard ; puis, écartant son voile :

— Mon frère, dit-elle d'une voix émue, mettez ma main dans celle qui se tend vers vous, car si le comte m'aime de toute son âme et de tout son cœur, je l'aime aussi, moi, de tout mon cœur et de toute mon âme.

Othon se leva et prenant les deux mains tendues vers lui, il les réunit dans les siennes, en disant :

— Relevez-vous, ma sœur ! relevez-vous, mon frère !

Des acclamations bruyantes éclatèrent, saluant le consentement donné.

La guerre était finie. Eberhard épousa Hedwige et devint avec ses frères un des plus fermes soutiens de l'empire.

Envoyé en mission à Rome, le pape lui donna de sa main une rose d'or enrichie d'un saphir. Cette fleur figura depuis dans les armes des Eberstein.

Ce fut ainsi qu'Eberstein devint fief de l'empire d'Allemagne.

L'alliance souveraine contractée par Eberhard éleva sa maison au premier rang, et longtemps les Eberstein occupèrent les plus hautes places dans les grandes assemblées. La prospérité de cette famille continua jusqu'à l'époque où le comte Wolff d'Eberstein entra en guerre avec le Wurtemberg. Le château fut pris et détruit.

En 1660, la souche mâle des Eberstein s'éteignit et la riche succession passa aux margraves de Bade, qui héritèrent aussi des ruines du vieux château qu'Othon n'avait pu prendre.

C'est encore à l'intelligente administration du grand-duc Léopold que l'on doit la conservation de ces débris d'un antique castel, et c'est grâce aussi à l'administration de M. Benazet que l'on peut se rendre à Eberstein-burg par trois routes différentes.

L'une, la plus belle peut-être, est celle qui, partant de Bade, passe au-dessous du vieux château et conduit à Rothensfeld.

La seconde, essentiellement pittoresque, est taillée en pleine forêt, sur la pente des montagnes. Elle a pour point de départ *la Favorite.*

La troisième est celle que nous avons suivie, au début, en quittant la *Gorge aux Loups* pour monter à Ebersteinburg.

Ernest CAPENDU.

QUELQUES PAGES EXTRAITES DU JOURNAL D'UNE VIEILLE FILLE.

26 octobre 1857.

Non, la source des larmes n'était pas épuisée. Pour la rouvrir, ne m'a-t-il pas suffi de reprendre ce journal? Les dernières lignes, ces lignes qui sont sous mes yeux, exprimaient l'inquiétude, les appréhensions que me causait la santé de ma mère. Six semaines écoulées, et la tombe s'est refermée sur cette mère, ma compagne de cinquante ans, le centre de mes pensées, le but de ma vie. Que la volonté de Dieu soit faite et qu'il me garde de murmurer!

J'ai été bien entourée ces derniers quinze jours, j'ai reçu plus de visites que je n'en attendais. Car, peu à peu les infirmités de ma mère, l'impossibilité où elles me mettaient de cultiver nos relations, avaient fait le vide autour de nous et relâché nos anciens liens d'amitié ou de simple sociabilité. Ceux qui m'avaient un peu oubliée peut-être dans le temps où je menais une vie douce et facile, quoi qu'on en ait dit, se sont souvenus de moi dans ma douloureuse épreuve. Je les en bénis.

Je dois le confesser pourtant. Je m'en veux. Je suis fâchée contre moi-même. Mais je ne dois pas perdre l'habitude de tout confier à mon journal, à ma conscience écrite. Mais pourquoi faut-il que, à certaines consolations qui m'étaient adressées, le souvenir de Job et son impatiente exclamation me soient revenus en mémoire?

« Ah! ne vous plaignez pas, me disait-on, vous avez conservé assez longtemps votre mère. »

Comme si une mère vivait jamais assez longtemps! Comment ne sent-on pas que plus l'habitude a été longue, plus déchirante en est la rupture?

« Vous avez si bien rempli vos devoirs, me disait une autre, quelle consolation! »

Hélas! ce qui avive le plus douloureusement le regret, c'est précisément la crainte de ne pas avoir fait tout ce qu'on aurait pu faire. Les nuages qui se sont parfois élevés entre ma mère et moi retombent sur mon cœur en pluie de feu. Les inflexions de voix, les gestes, les regards qui ont pu lui exprimer du mécontentement ou de l'impatience, même les révoltes intérieures dont elle n'a rien su, tous ces souvenirs aggravent ma peine. Je pense maintenant à une foule de choses par lesquelles j'aurais pu lui mieux témoigner mon amour, lui rendre la vie plus douce, et je suis obligée de me dire : C'est fini, tu ne peux plus rien pour elle!

« Il faut vous résigner, il faut vous soumettre à la volonté de Dieu. »

Je le sais; je le sais si bien, que je m'efforce continuellement de le faire. Que deviendrais-je, si je n'avais ni la foi qui soutient, ni la prière qui soulage? Mais mon chagrin n'en subsiste pas moins; la religion l'adoucit, elle ne l'enlève pas.

D'ailleurs, je ne murmure pas, je ne blasphème pas, je ne me mets pas en rébellion. Je regrette ma mère, voilà tout.

« Vous irez la rejoindre. »

Je le sais aussi; et que serait-ce de moi, sans cette espérance? Mais, en attendant, je reste ici, séparée d'elle, et pour combien d'années?

« Le temps adoucira, guérira votre chagrin. »

Ah! pour cette consolation-là, décidément je n'en veux pas! J'ai vu, il est vrai, j'ai vu sourire des bouches qui semblaient, quelques années, quelques mois auparavant, avoir perdu la puissance d'exprimer autre chose qu'une douleur désespérée. J'ai vu briller la joie dans des yeux que j'avais vus inondés de larmes. En viendrai-je là? Mon Dieu, si cela doit être, que ce ne soit pas en aimant moins! Si le temps doit peu à peu voiler l'image chérie, que jamais il ne l'efface!

Je ne méconnais pourtant pas ce qu'il y a de raisonnable et de vrai dans ces consolations. Elles m'étaient données avec bienveillance et sympathie, j'ai dû les recevoir avec reconnaissance.

Mais il en est une qui m'a été, j'ose le dire, odieuse, et en face de laquelle la patience m'a échappé.

« Ah! pauvre Charlotte, vos regrets prouvent la bonté de votre cœur, car, enfin, votre vie n'a été qu'un long sacrifice, une abnégation continuelle. Votre volonté, vos désirs, tout était inféodé à votre mère. Elle en a singulièrement abusé. Elle a su écarter vos amies : elle vous a très-soigneusement et très-adroitement fait perdre toute occasion de vous marier. »

Ici, je n'ai pu y tenir, et j'ai rompu en visière à cette personne, qui, bien intentionnée, je veux le croire, imaginait, pour me consoler, d'attaquer une mémoire sacrée, osait donner à mon malheur le nom impie de délivrance!

Ma mère, d'ailleurs, n'a pas eu, que je sache, grande foule de prétendants à écarter. Sans être laide, je n'avais pas, dans ma jeunesse, ce je ne sais quoi qui attire les cœurs et fixe les vœux. D'autre part, on savait que ma mère et moi nous n'avions que tout juste de quoi vivre. Je n'avais pas plu assez pour un mariage d'inclination; je n'étais pas un assez bon parti pour un mariage d'argent.

Et puis, après tout, c'est bien de mon propre choix que je suis restée fille. Des occasions, j'en ai eu! La liste n'en est pas bien longue. Mais, enfin, à ma connaissance, j'ai eu deux demandes bien positives. Inacceptables, il est vrai. L'un, je ne dis pas qu'il m'aurait déplu, s'il ne s'était pas agi de le suivre à deux cents lieues d'ici, dans un pays enchanteur, assurait-on, mais auquel ma mère n'aurait jamais pu s'accoutumer. La quitter! Il va bien sans dire que c'était hors de question. Le second parti, — il ne m'aurait pas emmenée celui-là; — mais il était si bête, le pauvre homme! il avait une figure si grotesque! Comme ma bonne mère me le fit observer, aurais-je pu jamais promettre honneur et respect à quelqu'un que j'avais peine à regarder sans rire?

Non, je n'ai jamais eu de regrets... Et pouvoir se dire : J'aurais pu me marier si je l'avais voulu, c'est un remède tout à fait suffisant pour la petite blessure d'amour-propre, supposé qu'il y en ait eu.

De tous les consolateurs humains, les seuls qui m'aient fait quelque bien sont ceux qui ont mêlé leurs larmes aux miennes en me parlant le moins possible.

Pour le Consolateur divin, celui qui a pleuré sur la tombe de Lazare, celui qui a souffert en Gethsémané et pensé à sa mère sur la croix, il ne m'a pas abandonnée, et il console sans blesser, celui-là.

5 novembre.

Mes amis, très-naturellement et très-obligeamment, se demandent et me demandent ce que je vais faire, ce que je vais devenir. Et assez naturellement aussi, ils me disent : N'allez-vous pas maintenant demeurer avec votre frère ?

Au commencement, j'ai dit : Je ne sais. Maitenant, je dois répondre : Non.

Pourtant, pour peu que ma belle-sœur en eût exprimé le désir, bien volontiers je serais allée vivre sous son toit. Non pour leur être à charge, puisque j'ai assez pour vivre, mais pour leur être utile, si j'avais pu ; voir les doux visages, entendre les voix joyeuses de ces chers petits, vivre en famille enfin. Mon frère n'eût pas demandé mieux, je le savais avant qu'il me l'eût dit. Mais sous son embarras, sous les paroles affectueusement ambiguës, par lesquelles il s'excusait de ne pas m'offrir sa maison, j'ai deviné que ma présence eût été désagréable à sa femme. Que le Ciel me préserve d'être jamais une occasion de peine, d'ennui, de discorde pour qui que ce soit, et où que ce soit !

Pourquoi Juliette redoute-t-elle de vivre avec moi ? Craint-elle que je ne nuise à l'empire qu'elle exerce sur son mari, que je ne la contrarie dans l'éducation de ses enfants ? Je crois qu'elle se trompe, et je me flatte que j'aurais su, sans effort, être parfaitement inoffensive et ne me faire apercevoir au milieu d'eux que par les services qu'il m'eût été doux de leur rendre. Mais, enfin, mon devoir est d'accepter cette déception, si c'en est une, sans aigreur et sans donner place au plus petit ressentiment.

Juliette est beaucoup plus jeune que son mari ; elle lui a apporté une belle fortune : elle a bien le droit d'être maîtresse chez elle et de n'y admettre que qui elle veut.

Ce qui m'a été déplaisant, dans cette circonstance, c'est que Juliette ait cru devoir donner à nos amis communs des raisons qui ne sont pas les bonnes.

Pourquoi dire : Ma belle-sœur tient trop à son indépendance ; elle ne voudrait pas la sacrifier ? Suis-je donc si prodigieusement indépendante ? Je ne m'en étais pas encore aperçue, et, d'ailleurs, comment sait-on que c'eût été un sacrifice ? On ne m'a pas mise en position de refuser. C'est mon pauvre frère à qui on a donné la désagréable tâche de me dire : « Chère Charlotte, il serait bien naturel que tu vinsses maintenant habiter avec nous ; mais il me semble que, dans ton intérêt même, tu dois préférer... » Il souffrait. J'ai voulu abréger sa peine.

« Je te comprends, mon bon Auguste, lui ai-je répondu ; ce qui n'est pas désirable pour trois ne saurait l'être pour une. Je resterai ici, dans ce petit appartement tout rempli des souvenirs de notre mère. »

J'ai su, je crois, lui cacher mon chagrin ; il y aurait eu de la cruauté à le lui laisser voir. Si j'ai refusé ensuite l'offre qu'il me faisait de porter à trois mille francs mes dix-huit cents francs de rente, ce n'est point, je l'espère, par une fierté dépitée. Comme je le lui ai promis, je recourrai sans façon à sa bourse, si jamais je me trouve gênée. Mais, pour le moment, j'ai assez pour payer mon loyer, la ration que l'on m'apporte de chez le restaurateur, ma femme de ménage et ma peu dispendieuse toilette. Quant aux œuvres de charité, en donnant mon temps et ma peine, je pourrai faire autant de bien, je m'en flatte, qu'en donnant de l'argent.

30 novembre

Je ne m'ennuie pas, non. La solitude ne me pèse pas. Il n'y a pas de solitude pour qui sait prier et se souvenir. Mais le vide qui s'est fait dans ma vie me semble, loin de se combler, s'agrandir tous les jours. Le vide ! c'est bien le mot. Je ne touche positivement à rien, ni à personne. Je vais bien tous les dimanches dîner chez mon frère, Juliette monte quelquefois chez moi, elle m'envoie ses enfants. Mais dans tout cela rien d'intime, rien de profond, rien de nécessaire. A ces dîners du dimanche, je ne suis pas seule avec mon frère et sa femme. Il y a d'autres convives, on parle de choses et de gens que je ne connais pas, auxquels, par conséquent, je ne puis m'intéresser. Durant les visites de ma belle-sœur, je m'épuise à chercher quelque sujet sur lequel nous puissions penser de même, sans qu'elle ait à me contredire de ce ton sec et tranchant... Mais voilà que je m'oublie, que je manque à ma résolution de juger toujours ma belle-sœur aussi favorablement que possible. J'avais pris avec ma mère l'habitude d'excuser Juliette, je dois garder cette habitude avec moi-même. Les enfants ! Ils viennent avec plaisir voir la tante Charlotte ; volontiers ils se roulent sur son tapis et bouleversent ses tiroirs. Si l'on pouvait une fois se décider à les laisser avec moi sans ces bonnes qui ont presque l'air de me surveiller tout autant qu'elles surveillent les enfants, et qui sont toujours si pressées de les remmener !...

Je suis bien mécontente de moi. Je me sens aigrie et découragée. Cela me rend injuste, cela finirait peut-être par me rendre méchante.

Mon Dieu ! un but à ma vie ! quelque occupation utile pour autrui, qui rende profitable à quelqu'un mon inutile existence, qui...

Quel singulier bruit à ma porte !... Allons voir ce que c'est !...

La drôle de chose ! C'est presque une aventure ! Elle n'a rien de désagréable, au moins ; tant s'en faut.

Je venais d'entendre à ma porte une sorte de grattement, accompagné d'une plainte. La porte est double, le bruit n'était pas distinct. Je ne suis pas peureuse. Armée de ma bougie, j'ouvre, je regarde droit devant moi. Rien. Mais je sens quelque chose qui vient se frotter contre mes pantoufles. En dépit de la bravoure dont je viens de me vanter, je fais un saut en arrière. Je regarde à mes pieds ; le plus joli petit chien !

Après m'être bien assurée qu'il n'y a personne avec lui, je le fais entrer. La charmante créature ! C'est un épagneul. Son poil, d'un fauve ardent, est soyeux, ondulé. Sa queue forme un beau panache ; ses oreilles, tombant de chaque côté de son museau, ajoutent au piquant de sa physionomie.

Car il a beaucoup de physionomie, mon nouvel ami. Il a les plus beaux yeux du monde, vifs et doux. Il est, à la vérité, singulièrement remuant. Son petit corps semble destiné à résoudre le problème du mouvement perpétuel. Tout à l'heure, il allait, venait, tournait, s'agitait, posant sa patte sur ma robe, sur mon pied, pour attirer mon attention ; puis me regardant de son œil si expressif pour me demander sans doute ce que je ne puis lui donner, le maître ou la maîtresse qu'il a perdu. Maintenant même, tandis que, plié en rond, il dort à côté de moi sur un coussin, son flanc se soulève péniblement, et des soubresauts, des gémissements agitent son sommeil.

Pauvre petite bête! Comment a-t-il eu l'idée de venir gratter à ma porte, c'est ce que je ne saurai jamais. Il était passablement crotté, il s'est laissé fort patiemment nettoyer. Il est très-intelligent, très-caressant, très-sociable. Je conclus de tout cela que c'est un chien aimé, soigné, qu'il doit par conséquent être regretté.

Je serais tentée de croire qu'on l'a volé et qu'il a échappé à ses ravisseurs. Il portait autour du cou un bout de corde rompue; mais sur son poil j'ai vu la trace d'un collier.

Il faudra que je cherche le vrai possesseur. Il me vient un égoïste et mauvais désir, celui de ne pas trouver ce possesseur légitime et de pouvoir ainsi garder la gracieuse épave qui s'est comme donnée à moi.

Quand mon père vivait encore et que nous habitions la campagne, j'aimais les animaux, et ils m'aimaient, depuis le gros chien de basse-cour, qui adoucissait pour moi sa forte voix, jusqu'aux poulets éclos de l'année, qui venaient manger dans ma main. Depuis que nous sommes venus à la ville, je n'ai plus eu d'animaux; ma mère ne les aimait pas. Ces derniers temps, il m'est venu quelquefois à la pensée d'avoir, pour partager ma solitude, quelque muet ami, chien, chat, ou bien oiseau. Je ne l'avais pas fait encore, un peu, l'avouerai-je, par



La vieille fille Dessin de Lix.

crainte de ce ridicule qui s'attache aux vieilles filles trop affectionnées à leurs favoris à poil et à plume. Et puis, certainement, comme je l'ai souvent vu, ils font mauvaise fin, et c'est un chagrin que l'on s'est donné. Autre scrupule : la part de soins, d'attention, d'affection, que l'on accorde aux bêtes, à des créatures d'un ordre inférieur, ne risque-t-on pas de la prélever sur celle que l'on doit à ses semblables et de diminuer celle-ci d'autant? Mais si l'aimable étranger qui a sollicité à sa manière mon hospitalité n'est pas dûment réclamé, bien certainement je jouirai sans scrupule de sa société et des bons rapports qui commencent à s'établir entre nous.

S'il me reste, il me faudra lui trouver un nom et l'accoutumer à y répondre. Je lui ai vainement donné tous les noms de chien, anglais et français, que ma mémoire a pu me fournir, il n'a répondu à aucun.

4 décembre.

Ce que je lis dans la Feuille d'annonces n'aurait-il point trait à mon hôte?

« Les deux jeunes garçons qui ont enlevé à un enfant le petit chien qu'il conduisait à la promenade sont invités à raporter l'animal rue ***, n° ***, chez la concierge. On ne leur fera point de reproches et ils recevront une récompense. »

Voilà un article plus clément que moral, et propre à

encourager les voleurs de chiens plus qu'à les réprimer. Ma conscience m'oblige à m'assurer par moi-même de ce qu'il en est. Elle m'a déjà reproché, et toujours plus fortement, de n'avoir pas tranquillisé, par cette même feuille d'annonces, les possesseurs inconnus de ma trouvaille. La rue et la maison sont loin d'ici. N'importe ; le temps est beau.

5 décembre.

Au moment où je me suis mise en route, portant le petit chien soigneusement caché sous mon châle, je souhaitais, je l'avoue à ma honte, qu'il s'agît d'un chien noir ou blanc, et que j'eusse à remmener celui que je tenais.

Je ne l'ai pas ramené, et pourtant je suis très-contente.

Comme j'approchais de la maison indiquée, l'animal, qui avait dormi jusqu'alors, se réveilla et donna des signes de grande agitation.

« Calme-toi, lui dis-je, petit ami, nous allons trouver ton maître. » Mes paroles ne produisirent pas grand effet. J'y changeai quelque chose et lui dis :

« Nous allons trouver ta maîtresse, » en appuyant sur ce dernier mot. Aussitôt les frétillements de son corps, de sa queue, ses petites plaintes, son regard me dirent qu'il m'avait comprise. Néanmoins, par prudence, en entrant dans la loge de la concierge, je le cachai plus soigneusement que jamais.

— Vous avez perdu un chien, dis-je à cette femme après qu'elle m'eut fait asseoir.

— Seigneur, madame ! s'écria-t-elle, viendriez-vous par hasard nous en donner des nouvelles ?

— J'ai bien trouvé un petit chien ; reste à savoir si c'est le vôtre.

— Ce n'est pas à moi qu'il est, mais à Mlle Marthe. La pauvre chère âme ! malade comme elle est, elle n'avait pas besoin de ce chagrin. C'est notre garçon qui a perdu le chien ; mais pas par sa faute au moins. Tout de même cela nous désole. On le lui a pris comme il était allé le promener, rapport à ce que Mlle Annette n'avait pas pu quitter sa tante. Je m'en vais vous dire comme il est fait, ce pauvre Mignon.

A ce nom de Mignon, auquel je n'avais pas songé dans mon énumération, répondit un court jappement, parti de dessous mon châle.

« Tiens, dit la femme, c'est bien sa voix, toujours. »

Et elle me fit à la hâte une description, plus vive de couleurs que correcte de langage, qui correspondait trait pour trait à la petite créature.

Je découvris le chien et le posai par terre. Il courut en cabriolant vers la femme et la caressa.

— Ah ! Mignon, ah ! mon brave chéri, va-t-on être content là-haut !

— Antoine, dit-elle à un garçon qui, à mon arrivée, écrivait dans un coin, mais s'était interrompu et paraissait grandement joyeux, monte vite dire à Mlle Marthe que Mignon est retrouvé.

— On n'ose pas, continua la femme, offrir une récompense à une dame comme vous.

— Pardonnez-moi, lui répondis-je, j'en demande une : je voudrais rapporter moi-même Mignon à Mlle Marthe.

— Ah ! ce n'est pas bien difficile, ça ; cependant, il faut vous le dire, elle est malade, bien malade. Mais elle doit être levée à présent. C'est que, voyez-vous, ce petit chien lui vient de sa dame qui le lui a légué en mourant avec six cents francs de rente viagère et une chambre meublée. Elle l'aimait bien, sa dame, à preuve que c'est en la veillant qu'elle s'est brûlé le sang et donné ce cancer qui la mange toute vivante. La plus brave fille ! N'a-t-elle pas avec elle une nièce orpheline à qui elle tient lieu de mère ? Mais voici Antoine.

— Eh bien ! qu'a dit Mlle Marthe, mon garçon ?

— Oh ! mère, elle a souri, elle est devenue un peu rose et elle a dit : « Quel bonheur ! » Pour Mlle Annette, elle est au septième ciel, et elle aurait sauté et crié de joie, si elle avait osé.

— Conduis madame vers Mlle Marthe.

Mignon aurait eu bonne envie de m'échapper et de monter l'escalier le premier ; mais je l'avais repris, et je contins son ardeur et ses pattes.

Antoine me fit monter cinq étages et ouvrit une porte à l'extrémité d'un long corridor. Il m'introduisit dans une petite chambre très-propre et meublée avec soin, avec élégance même.

Sur une chaise longue était étendue une femme d'un âge moyen, aux cheveux très-noirs, aux yeux très-beaux. Son corps avait la blancheur et la demi-transparence de la cire. Elle se leva lorsque j'entrai, et une jeune fille, qui était près de la croisée, se leva aussi. Avant qu'elles eussent eu le temps de rien me dire, Mignon s'était élancé sur la femme pâle, et ç'avait été entre eux pendant quelques moments un tumulte de caresses, le chien répondant de la queue et de la voix aux tendres paroles de sa maîtresse. Je la pressai de reprendre son siége. A sa prière, je m'assis. Mignon, couché sur ses genoux, la regardait en lui léchant la main. Je lui racontai comment l'animal s'était rendu chez moi.

— Les polissons qui l'ont enlevé au pauvre Antoine, me dit-elle, demeurent probablement dans votre voisinage, madame ; mais par quel instinct a-t-il été gratter à votre porte, après leur avoir échappé ? On ne m'ôtera pas de l'idée qu'une sagacité toute particulière dirige ces bêtes mieux que le raisonnement ne guide les hommes. Quelle bonté à vous d'avoir pris la peine de l'apporter vous-même ! Je ne pouvais me consoler de l'avoir perdu. En le soignant, il me semble que je rends encore service à ma chère maîtresse, qui l'aimait tant, et qui m'a donné, en me le léguant, une marque de confiance aussi bien que d'amitié.

Tout ce que j'ai vu et entendu dans cette visite m'intéresse à cette femme, si patiente dans ses souffrances et si attachée au souvenir de sa maîtresse.....................

. . . .

15 février 1858.

Je te remercie, Mignon, tu m'as fait faire une précieuse connaissance.

Je suis retournée souvent chez Marthe, et chaque fois j'ai apprécié davantage cette âme si humble et si élevée tout ensemble.

Il y a chez elle une sorte de culture que je m'explique facilement. Sa maîtresse l'avait peu à peu rapprochée d'elle et l'employait comme lectrice. Cette dame, à ce qu'il paraît, aimait les bons livres ; Marthe avait fini par prendre plaisir à ce qui n'était d'abord pour elle qu'un devoir. Elle était presque toujours présente aux visites des gens distingués qui fréquentaient la maison, et dont les entretiens étaient aussi instructifs qu'intéressants. Dans ce milieu favorable, les facultés de Marthe ont pris plus d'essort qu'elles n'auraient pu le faire si elle fût restée confinée dans la sphère ordinaire d'une femme de chambre. D'ailleurs, j'avais déjà eu l'occasion d'observer que, dans la condition la plus modeste, la délicatesse du cœur ouvre et développe l'intelligence.

Ce qu'elle ne doit ni aux conversations qu'elle a entendues, ni aux lectures qu'elle a faites, c'est sa piété douce et forte, son courage héroïque au milieu d'horribles douleurs, son esprit de charité et de dévouement. Elle a aimé sa maîtresse presque autant, je crois, que j'ai aimé ma mère. Nous nous plaisons à parler ensemble de nos regrets et de nos souvenirs.

A mesure que je m'attache à elle, je ressens toujours plus vivement le désir de lui être utile. Je ne puis pas grand'chose : elle ne manque de rien; son revenu est bien modique; mais la concierge m'a dit en confidence qu'elle était chargée par les héritiers de Mme *** de veiller à ce que Mlle Marthe ne souffrît d'aucune privation.

Je me suis trouvée heureuse d'avoir à ma disposition quantité de vieux linge que j'ai pu employer en compresses et en charpie.

Il est un service qu'elle ne m'a laissé lui rendre que tout récemment. Après une longue résistance, elle m'a enfin permis de la panser. La concierge, qui le faisait jusqu'à présent, y était maladroite, et Annette, trop jeune, n'a pas la main assez sûre. Je suis bien obligée de convenir que, les premières fois, mes impressions ont été terribles; mais je m'applaudis d'avoir réussi à les vaincre, puisque je suis devenue assez habile pour épargner quelques tortures à la pauvre malade.

Elle est entourée de bonnes gens, mais qui ne sont pas à sa hauteur. Nos entretiens, les lectures que je lui fais la remettent dans ce courant d'idées auxquelles sa maîtresse l'avait habituée. Je me charge quelquefois d'aller promener Mignon : c'est pour moi un amusement, non un service rendu à Marthe.

Tout cela est fort peu et n'aurait nullement contenté mon désir d'être utile à cette excellente fille. Heureusement, j'ai pu faire pour elle quelque chose qui ne me coûte guère et qui lui donne de la satisfaction.

Annette, cette nièce orpheline dont elle s'est chargée, est une bonne fillette de quatorze ans, d'intelligence moyenne, d'un caractère facile, et fort attachée à sa tante. Celle-ci aurait voulu l'envoyer à l'école, car la jeune fille sort d'un village où elle n'a rien appris. Mais les moyens de Marthe ne lui permettent guère cette dépense ; de plus, les services d'Annette lui sont indispensables. J'ai offert bien volontiers de la faire lire, écrire et compter toutes les fois que je viens voir sa tante. Je lui donne des tâches et je les revois. En outre, je lui enseigne la couture, le raccommodage, toutes sortes de petits travaux d'aiguille, pour qu'elle puisse plus tard remplir convenablement une place de bonne d'enfant ou de femme de chambre. La reconnaissance et le contentement de la bonne Marthe me payent amplement de ma peine.

20 avril.

Il est enfin terminé, le long martyre de la pauvre Marthe. Elle a expiré dans mes bras, conservant jusqu'au dernier moment toutes ses facultés. Elle est morte pleine d'espérance et de foi. En recevant son dernier souffle, ce vœu s'est élevé en moi : Que je meure de la mort des justes et que ma fin soit semblable à la leur !

Le divin flambeau de la foi illuminait à ses yeux mourants l'entrée de la sombre vallée et lui en faisait contempler avec calme les ténébreuses profondeurs. J'ai eu le bonheur de contribuer à cet apaisement en la rassurant sur le sort de l'orpheline que sa mort allait laisser sans appui. Je me suis engagée à prendre cette petite chez moi jusqu'à ce que j'aie pu lui trouver une bonne place. L'extrême reconnaissance de Marthe me faisait rougir, car les services qu'Annette me rendra compenseront largement son entretien.

Marthe m'a légué Mignon : ainsi elle m'a confié les deux êtres auxquels elle s'intéressait le plus. C'est indigne à moi de mettre le petit chien sur le même rang que la jeune fille. Mais pourtant il est si affectueux ! Quelle douleur il a montrée à la mort de sa maîtresse ! Avec quels tristes regards, quelles tendres plaintes il me la redemandait ! Les philosophes qui refusent aux animaux le sentiment et l'intelligence n'ont sûrement jamais eu de chien.

30 novembre 1860.

Il y a trois ans aujourd'hui qu'au moment où je désirais avec ardeur trouver l'occasion d'être utile, Mignon vint gratter à ma porte et ne tarda pas à me la fournir.

J'ai tâché de remplir envers Annette les engagements que j'avais pris ; j'espère avoir réussi. Après trois mois d'essai, ma belle-sœur vient de me dire : — Vraiment, chère Charlotte, la petite bonne que vous m'avez procurée me convient tout à fait.

Je souhaite bien vivement que cela se confirme, et qu'Annette reste longtemps auprès des plus jeunes enfants de mon frère. Elle peut avoir sur eux la plus heureuse influence; les premières impressions sont si profondes, si durables ! Annette, pieuse, véridique, raisonnable et, de plus, d'humeur agréable et gaie, ne peut leur en laisser que de bonnes. Il m'est doux de penser qu'en aidant à la former j'aurai été utile à ces chers petits, j'aurai fait quelque chose pour mon frère.

Maintenant que cette œuvre est achevée, il m'en faudrait une autre. Non de ces petites choses que l'on peut faire en passant, mais une œuvre à laquelle je puisse me consacrer tout entière. Cela viendra, j'en ai le ferme espoir.

Les œuvres de la charité sont des fleurs que Dieu fait pousser à chaque pas sur le chemin des gens de bonne volonté. Il ne s'agit que d'ouvrir les yeux pour les voir et de se baisser pour les cueillir.

W. GEISENDORF.

LA DERNIÈRE ROSE D'ÉTÉ.

AIR IRLANDAIS. — PAROLES FRANÇAISES DU MARQUIS EUGÈNE DE LONLAY,

Traducteur des mélodies et chansons populaires de tous les pays.

I

C'est la dernière rose
Qui survit à l'été,
Dont chaque sœur repose
Fanée à son côté.

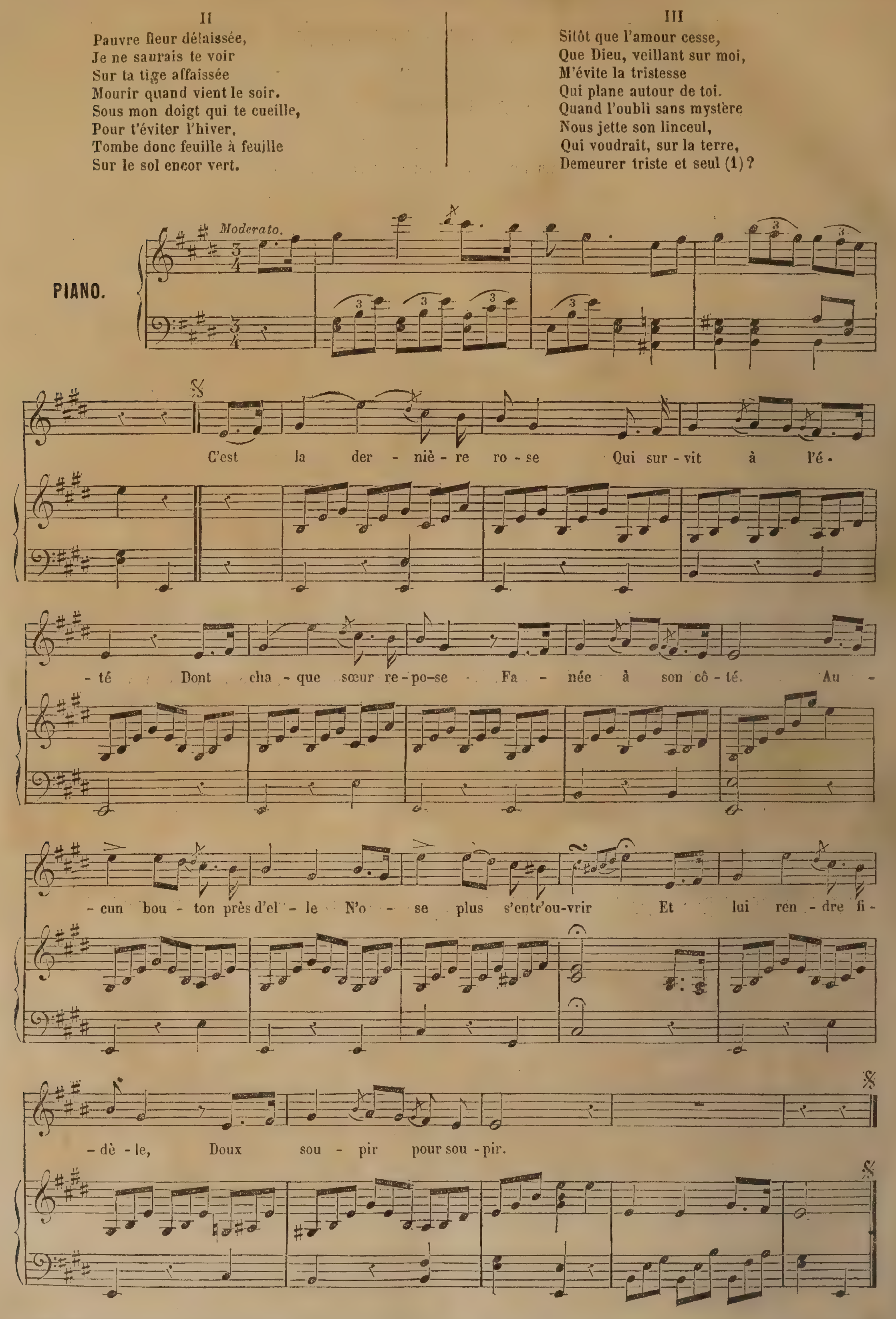
Aucun bouton près d'elle
N'ose plus s'entr'ouvrir
Et lui rendre fidèle
Doux soupir pour soupir.

II

Pauvre fleur délaissée,
Je ne saurais te voir
Sur ta tige affaissée
Mourir quand vient le soir.
Sous mon doigt qui te cueille,
Pour t'éviter l'hiver,
Tombe donc feuille à feuille
Sur le sol encor vert.

III

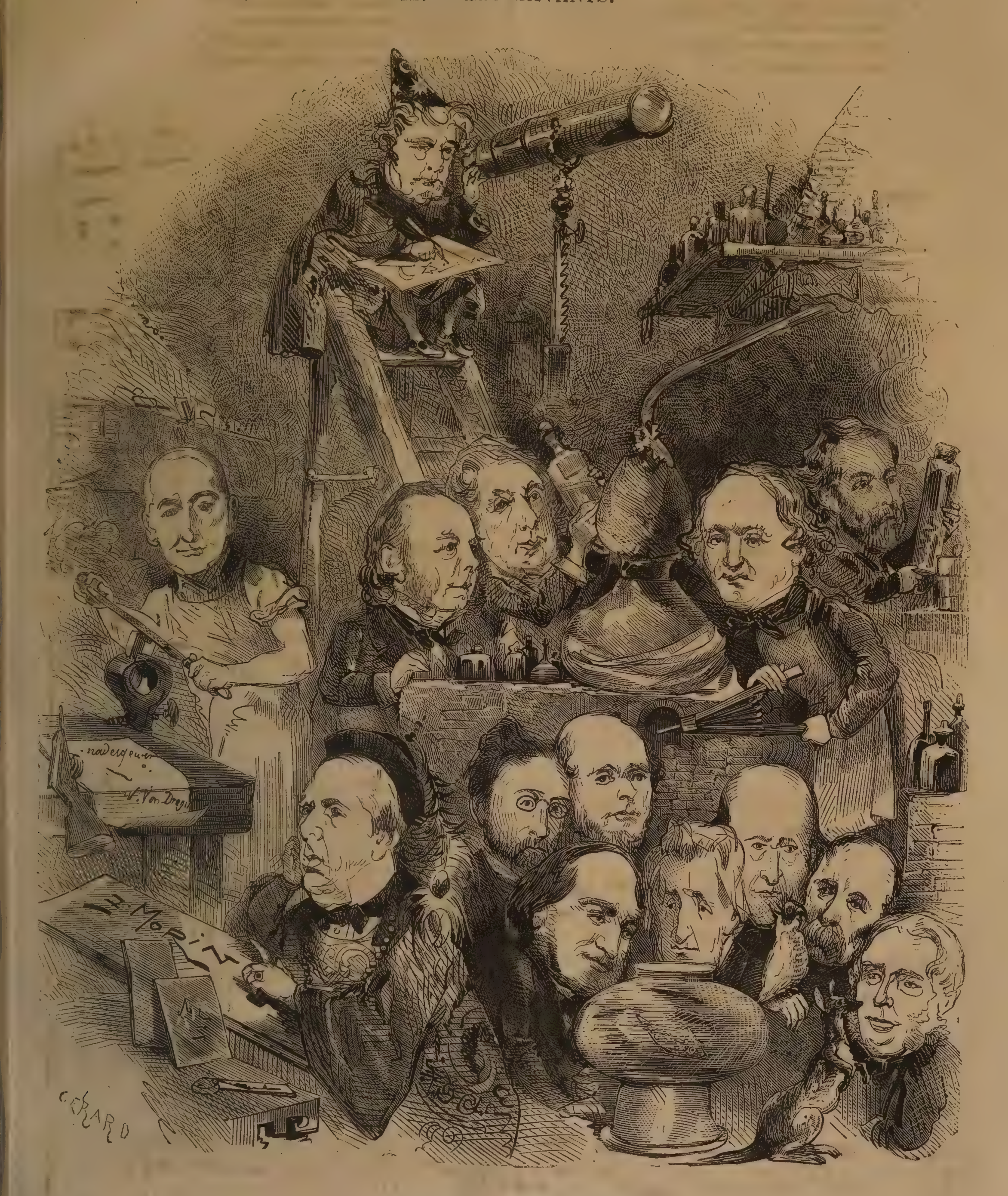
Sitôt que l'amour cesse,
Que Dieu, veillant sur moi,
M'évite la tristesse
Qui plane autour de toi.
Quand l'oubli sans mystère
Nous jette son linceul,
Qui voudrait, sur la terre,
Demeurer triste et seul (1) ?



(1) C'est l'air populaire de la *Dernière rose d'été* qui a fourni à M de Flotow la plus gracieuse page de sa partition de MARTHA, la Romance de la Rose.

LE PANTHÉON DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

IX. — LES SAVANTS.



La cuisine des savants. Dessin de E. Morin.

Mon cher directeur,

Si vous le voulez bien, après les MÉDECINS voici venir les SAVANTS.

Tout en haut du dessin, et comme planant dans les hautes régions où courent les nuages, M. Babinet, coiffé d'un bonnet d'astrologue, et perché sur une

échelle, interroge les astres à travers le télescope de l'Observatoire.

A l'extrême gauche, devant son établi, M. Von Dreysse, l'inventeur du fusil à aiguille, prépare, lime, ajuste chacune des pièces de sa redoutable petite machine de guerre.

Au-dessous de l'échelle de M. Babinet, de gauche à droite, voici M. Fremy qui regarde l'alambic, tandis que M. Pelouze mire un flacon, que M. Dumas active le feu et que M. Sainte-Claire-Deville range les bocaux.

Au bas, à gauche, en mandarin lettré de première classe, M. Stanislas Julien est occupé à traduire du chinois. Mais jugez de l'étonnement et du désespoir de l'honorable savant ! Comme tous les artistes, j'ai signé mon œuvre, et, précisément, sans malice, je vous assure, le hasard a voulu que j'aie écrit mon nom sur le tableau que lit M. Stanislas Julien. Or, il paraît que ma signature ne ressemble vraiment à rien, car notre célèbre orientaliste n'a pu encore déchiffrer les cinq lettres qui la composent, et se demande avec une nuance d'inquiétude à quel dialecte du céleste empire peuvent bien appartenir les étranges caractères qu'il a sous les yeux.

Enfin, groupés autour d'un bocal de poissons et suivant des yeux les évolutions des cyprins dorés, je vous présente MM. Coste et A. Duméril, les dignes représentants du Collége de France et du Muséum, puis, au-dessus d'eux, M. Pasteur, le bouillant adversaire des générations spontanées, et M. de Quatrefages, de l'Institut; puis encore, derrière M. Duméril, MM. Milne Edwards, Richard (du Cantal), et à l'extrême droite, M. Drouyn de Lhuys, l'illustre président de la Société impériale d'acclimatation.

E. MORIN.

GALERIE DES HOMMES UTILES.

PHILIPPE DE GIRARD.

Bien d'autres l'ont dit avant nous : le génie est parfois un malheur que Dieu impose à certains hommes, il les rend semblables à la lampe qui n'éclaire qu'à la condition de brûler l'huile qu'elle contient.

Philippe de Girard fut un de ces hommes.

Il naquit à Lourmarin, village de Provence, le 1er février 1775, d'une famille fort ancienne dans le pays, car un de ses ancêtres avait suivi le duc de Lesdiguières en Dauphiné pendant les guerres de la Ligue.

Le plus jeune des quatre fils de M. de Girard, Philippe, étudia d'abord les sciences sous la direction de M. Gouan, administrateur du Jardin botanique de Montpellier; puis la chimie, sous celle du Père Béraud, de l'Oratoire, et il se préparait à aborder la médecine, quand un douloureux événement le rappela au milieu de sa famille. Sa mère, se sentant mourir, avait désiré réunir tous ses enfants autour d'elle pour leur donner sa bénédiction.

Les adieux de la mère de Philippe de Girard méritent d'être cités comme une noble expression des sentiments religieux. Les voici tels qu'ils ont été recueillis par la piété de ses fils.

« J'aime à vous voir tous, dans ce moment suprême, groupés autour de mon lit de douleur; je vois arriver la mort avec tranquillité, je ne l'ai jamais redoutée... Je sais que Dieu est bon... Mes dernières paroles, mes enfants, seront pour vous recommander d'environner votre grand-père de toute la sollicitude réclamée par son grand âge. Déjà les infirmités se sont emparées de lui; il aura les exigences, les incommodités inséparables de la vieillesse; vous n'oublierez jamais à son égard l'honneur, le respect que les enfants doivent à leurs parents. C'est par une semblable vénération que les familles méritent de vivre. Je me suis efforcée de pratiquer ce respect, et je vous cite mon exemple, non que je veuille m'offrir comme un modèle, mais je vais mourir, et mes recommandations prennent le caractère que Dieu leur donne en me permettant encore de vous les adresser. »

Les alarmes causées par les désordres qui suivirent le grand mouvement de 1789 assombrirent encore le deuil profond de la famille de Girard.

Frédéric de Girard, un des frères de Philippe, servait dans les gardes du corps, et l'on savait par lui le détail des scènes sanglantes qui accompagnèrent l'envahissement du palais de Versailles et le départ de Louis XVI pour Paris. La famille de Girard devait craindre que la fureur des Parisiens contre les gardes du corps ne fût fatale à l'un des siens. En effet, l'arrestation de Louis XVI était devenu le signal des poursuites dirigées contre tous les amis de la famille royale, et Frédéric de Girard, désormais inutile à la cause de la monarchie, retourna dans sa famille.

A peine arrivé à Lourmarin, ses concitoyens le prièrent d'organiser les milices bourgeoises destinées à réprimer les brigandages du Midi.

Philippe venait d'atteindre ses dix-sept ans; il s'enrôla dans la légion commandée par son frère.

Ce fut en ce moment que les fédéralistes de Provence se soulevèrent en faveur des Girondins.

M. de Girard père, que son grand âge condamnait à l'inaction, se retira en Suisse, emmenant avec lui son troisième fils, Camille.

Peu de temps après, le général Carteaux battait l'armée des fédéralistes, dont une partie fut enfermée et détruite dans Marseille, tandis que l'autre se retranchait dans Toulon avant que le général de la Convention eût pu s'établir au débouché des gorges d'Ollioulles.

Dans la fameuse nuit du 18 décembre, les frères de Girard concoururent à la défense du fort de l'Éguillette... Après le combat, Philippe ne reparut pas, et ses frères, Joseph et Frédéric, au désespoir, revinrent le chercher parmi les morts restés sur le champ de bataille.

Ils le retrouvèrent enfin au milieu d'un groupe de combattants, au moment où la population entière, chassée par l'incendie, descendait vers le quai implorer l'assistance des escadres mouillées dans le port.

Les républicains, maîtres des forts, venaient de tourner leurs canons vers la mer et foudroyaient les vaisseaux anglais et espagnols.

Philippe de Girard et ses frères furent recueillis par une des chaloupes que l'amiral Hood, obéissant un peu

tard à l'exemple d'humanité donné par l'amiral espagnol, avait envoyées au secours des vaincus.

Exilés à Mahon, les trois frères trouvèrent dans la variété de leurs connaissances, des ressources qui manquaient à beaucoup de leurs compatriotes.

Les deux aînés utilisèrent leurs notions en botanique pour fonder un petit commerce d'herboristerie.

Philippe, de son côté, dessinait des vues du pays qu'il vendait à un marchand de gravures.

Tout cela était fort précaire, et les trois frères résolurent de s'établir à Livourne, où ils fondèrent une fabrique de savon.

Enfin, la famille de Girard se trouva réunie à Marseille dans les premiers jours du mois d'août de l'année 1794, pour se disperser de nouveau après l'insurrection royaliste des 12 et 13 vendémiaire.

Ce fut vers cette époque que Philippe de Girard fit son apparition dans le monde scientifique, et obtint, à l'âge de dix-neuf ans, au concours de l'École centrale de Nice, la chaire de professeur d'histoire naturelle.

Il donna en cette occasion une grande preuve de la spontanéité de son esprit. Arrivé la veille du jour fixé pour la clôture des examens, il obtint à grand'peine, par le crédit d'un ami de la famille, d'être admis comme concurrent. Quand son tour fut arrivé de développer la thèse qui lui était échue, ses juges, très-inattentifs, venaient de s'engager dans des conversations particulières.

Sans se déconcerter un moment, Philippe frappa du revers de la main le bord de la chaire et s'écria :

« Nous vivons! et c'est l'enchaînement merveilleux de toutes les sciences dont je dois retracer l'histoire qui nous fait vivre. L'humanité, sans cesse menacée par des causes nombreuses de destruction, ne peut se perpétuer qu'en luttant sans relâche contre le néant, qui la réclame. Nos armes, dans ce combat de chaque jour, n'est-ce pas la science qui nous les donne? »

Ces paroles, prononcées d'une voix vibrante, réveillèrent l'attention de ses juges, et la leçon se poursuivit aux applaudissements de l'auditoire.

Philippe de Girard obtint la chaire d'histoire naturelle.

Ce succès fut bientôt suivi d'un véritable triomphe. Trois Français, arrêtés aux environs de Nice, venaient d'être traduits devant une commission militaire; ils étaient accusés d'avoir entretenu des intelligences avec les sections de Paris, coupables de l'insurrection royaliste des 12 et 13 vendémiaire. Personne n'osait intervenir en leur faveur, lorsque Philippe de Girard s'offrit comme avocat, et s'acquitta si glorieusement de sa tâche, que les trois Français furent rendus à la liberté.

Cependant l'acquittement des royalistes avait produit une fâcheuse impresssion sur une certaine classe de la population dévouée aux idées nouvelles.

Sous le Consulat et les premières années de l'Empire, les jeunes gens qui n'appartenaient pas à l'armée recherchaient assez volontiers les occasions de se battre en duel. Presque toutes les villes possédaient un fanfaron qui régnait despotiquement sur le public de par son adresse à manier l'épée.

Les formes polies, l'air délicat de Philippe de Girard n'étaient pas faits pour arrêter le matamore devant qui les bourgeois et la jeunesse de Nice tremblaient tous les jours. Ce personnage, qui se nommait Mornas, avait décidé que *le petit professeur à succès*, le défenseur des royalistes, passerait par ses mains.

Un soir donc que Philippe de Girard assistait à la représentation d'un nouvel opéra, plusieurs jeunes gens vinrent s'abattre plutôt que s'asseoir dans les stalles voisines de la sienne, et engagèrent une discussion très-animée sur le courage moral comparé au courage physique.

— Je soutiens, dit l'orateur de la bande, qui n'était autre que Mornas, je soutiens qu'il est plus aisé de faire des phrases devant un tribunal que de se trouver sans pâlir au bout d'une épée.

Ces paroles, prononcées à voix haute et entendues de toute la salle, s'adressaient sans aucun doute à Philippe, que le spadassin regardait avec persistance.

Le silence se fit autour des deux acteurs de cette scène. Philippe de Girard parut n'avoir pas compris l'insulte. Mornas, que cette attitude irritait, s'écria alors :

— Monsieur le chimiste, vous devriez bien user de votre science pour teindre les coutures de votre habit.

Cette grossière allusion à la pauvreté que l'exil imposait au jeune savant, loin de soulever le dégoût des témoins de cette scène, mit les rieurs du côté de Mornas.

Philippe, malgré le mépris que lui inspiraient l'insulteur et l'insulte, demanda réparation.

La rencontre eut lieu le lendemain dès la première heure du jour. L'adversaire de Philippe avait apporté deux sabres, deux épées, une paire de pistolets.

— Monsieur le professeur, dit Mornas en étalant cet arsenal, vous devez savoir vous servir d'une de ces armes?

— Je n'ai pas de préférence, répondit Philippe; tirez au sort.

Le sort désigna le sabre.

Les deux adversaires étaient à peine tombés en garde, que Philippe, par un mouvement d'une grande prestesse, atteignit le duelliste d'un coup de revers à la hanche. La lame du sabre rencontra un corps dur qui rendit un son métallique.

Philippe sourit, jeta son sabre et pria les témoins de charger les pistolets. Mornas, sans attendre le signal, tira le premier : la balle effleura la tête de Philippe.

— C'était presque bien, dit celui-ci sans perdre son sang-froid. Maintenant, à moi... Votre conduite m'inspire la pensée de vous donner une leçon... de géométrie. Voyez, au sommet de cet arbre, une branche dépouillée de feuilles; supposons que ce soit vous. D'un point à un autre, on ne peut tirer qu'une seule ligne droite. C'est un axiome.

Le coup partit, la branche tomba, et... le duelliste fit des excuses.

Il n'était bruit, à Nice, que de cette rencontre, lorsque les circonstances politiques permirent enfin à Philippe de rentrer en France.

La réputation que ses leçons lui avaient valu à Nice le fit choisir pour professeur de chimie au collége de Marseille. Ce fut alors qu'il perfectionna la machine qu'il avait inventée à l'âge de quatorze ans, pour utiliser, comme moteur, le mouvement des vagues de la mer. Les plans de cet appareil, décrit dans un brevet qui porte la date de 1799, existent au Conservatoire des arts et métiers de Paris.

Mais Philippe se sentait dominé par un irrésistible besoin de venir à Paris se mêler au grand mouvement scientifique de l'époque. La physique l'attirait plus particulièrement, et il débuta par deux applications ingénieuses des principes de cette science dans l'invention

des lampes hydrostatiques et le perfectionnement de la machine à feu.

Quinquet avait déjà inventé les verres tubulaires contre la fumée, et Argant, les mèches de lampes circulaires. L'invention des frères Girard laissa ces améliorations de beaucoup en arrière.

Ce fut à une grande fête donnée par la duchesse de Berg, le 23 septembre 1807, que leurs lampes furent appliquées, pour la première fois, à l'éclairage de vastes et somptueux appartements. L'impératrice Joséphine honorait cette fête de sa présence. Le contentement qu'elle fit paraître à la vue du splendide éclairage produit par les lampes Girard fut reporté à l'inventeur par une lettre signée du duc de Bassano. MM. de Girard s'empressèrent de faire agréer à l'Impératrice l'hommage de deux lampes hydrostatiques d'une grande élégance.

Les dessins qui ornaient le corps de ces lampes avaient été composés par un jeune peintre destiné également à une grande célébrité, M. Ingres.

Quelque temps après, la Société pour l'encouragement de l'industrie nationale décernait une médaille d'or aux frères Girard pour les perfectionnements qu'ils avaient apportés aux machines à feu.

Le cadre trop restreint de ce travail ne nous permet point d'entrer dans le détail de ces perfectionnements; il nous suffira de dire qu'ils firent, depuis, la réputation de deux ingénieurs, l'un américain, l'autre anglais, qui les reproduisirent en 1815 et en 1819.

Le brevet que Philippe avait pris en 1806 contenait encore la description d'une machine à rotation immédiate. Au reste, les lampes hydrostatiques à globe de verre dépoli, les tôles vernies, les machines à feu, etc., avaient figuré à la grande Exposition de 1806, ainsi qu'une lunette achromatique où un liquide remplaçait le flint-glass.

Tous ces titres ne valurent à Philippe qu'une médaille d'argent. Aussi Monge, l'illustre créateur de la géométrie descriptive, protesta-t-il contre la décision du jury par ces paroles qu'il adressait à l'inventeur :

Mon ami, sachons nous résigner au jugement incomplet de nos œuvres.

Mais de plus cruelles épreuves attendaient Philippe de Girard.

La filature *mécanique* du lin n'existait pas. Depuis bien longtemps d'inutiles essais avaient été tentés en France et en Angleterre. Napoléon, comprenant que le pays, de plus en plus dévoré par la guerre, ne pourrait se relever que par la puissance industrielle, proposa à l'Europe scientifique la recherche du problème de la filature *mécanique* du lin.

En ce moment, Philippe de Girard se trouvait à Lourmarin, au sein de sa famille, subissant un repos que six années consacrées à des études de toute nature lui avaient rendu nécessaire.

La famille de Girard était réunie pour le déjeuner, lorsque le *Moniteur* vint apporter la nouvelle du décret.

— Philippe, voilà qui te regarde, dit M. de Girard en tendant le journal à son fils.

On y lisait :

« NAPOLÉON, Empereur des Français, Roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération suisse, etc.;

« Portant un intérêt spécial aux progrès des manufactures de notre empire dont le lin est la matière première;

« Considérant que le seul obstacle qui s'oppose à ce qu'elles réunissent la modicité des prix à la perfection de leurs produits résulte de ce qu'on n'est point encore parvenu à appliquer des machines à la filature du lin comme à celle du coton;

« Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Article premier. Il sera accordé un prix d'un million de francs à l'inventeur, de quelque nation qu'il puisse être, de la meilleure machine propre à filer le lin.

« Art. 2. A cet effet, la somme d'un million est mise à la disposition de notre ministre de l'intérieur.

« Art. 3. Notre présent décret sera traduit dans toutes les langues, et envoyé à nos ambassadeurs, ministres et consuls dans les pays étrangers, pour y être rendu public.

« Art. 4. Nos ministres de l'intérieur, du trésor et des relations extérieures, sont chargés de l'exécution du présent décret.

« *Signé :* NAPOLÉON.

« Pour l'Empereur :

« *Le ministre secrétaire d'État,*

« *Signé :* H.-B. duc de Bassano. »

Tout, dans ce décret, était de nature à enflammer l'imagination ardente de Philippe, et, sans songer un seul instant qu'il ne s'était jamais occupé d'études relatives au lin, il se mit à la recherche de la solution demandée. Jusque-là on avait toujours cherché à filer le lin par des procédés mécaniques qui se rapprochaient le plus exactement possible des moyens employés pour le coton. Le génie de Philippe de Girard lui conseilla de prendre son point de départ dans les opérations manuelles de la fileuse elle-même.

Mais comment remplacer l'action incessante des doigts et des yeux, qui vont chercher dans la poignée de lin les brins nécessaires, les démêlent et les tendent régulièrement? Comment le lin, en dépassant un certain degré de longueur, pourrait-il résister à l'action d'une force mécanique?

Une nuit, Philippe de Girard, absorbé dans ses méditations et penché sur sa table, détrempe du lin dans un verre d'eau, le triture entre ses doigts, le transforme patiemment en une substance nouvelle susceptible d'être étirée. La loupe lui permet de reconnaître que les filaments, dégagés les uns des autres, sont composés de fibrilles d'une ténuité qui les rend presque imperceptibles à l'œil nu; le microscope les lui montre sous la forme d'un ruban transparent, poli, brillant, terminé par deux pointes effilées. Est-il possible d'allonger, d'amincir encore ces brins sans les casser! L'eau vient de nouveau jouer son rôle. Le regard rayonnant de bonheur, Philippe tient suspendues ces fibrilles de lin; il les humecte d'eau, et, peu à peu, la matière glutineuse qui les réunit devient plus molle; les fibrilles glissent les unes sur les autres dans le sens de leur longueur, les brins s'amincissant de plus en plus, et résistent, sans se briser, à un mouvement de torsion.

Le matin, Philippe descendit à l'heure du déjeuner, et, embrassant son père, il s'écria : « Le million est à moi, il est à nous! »

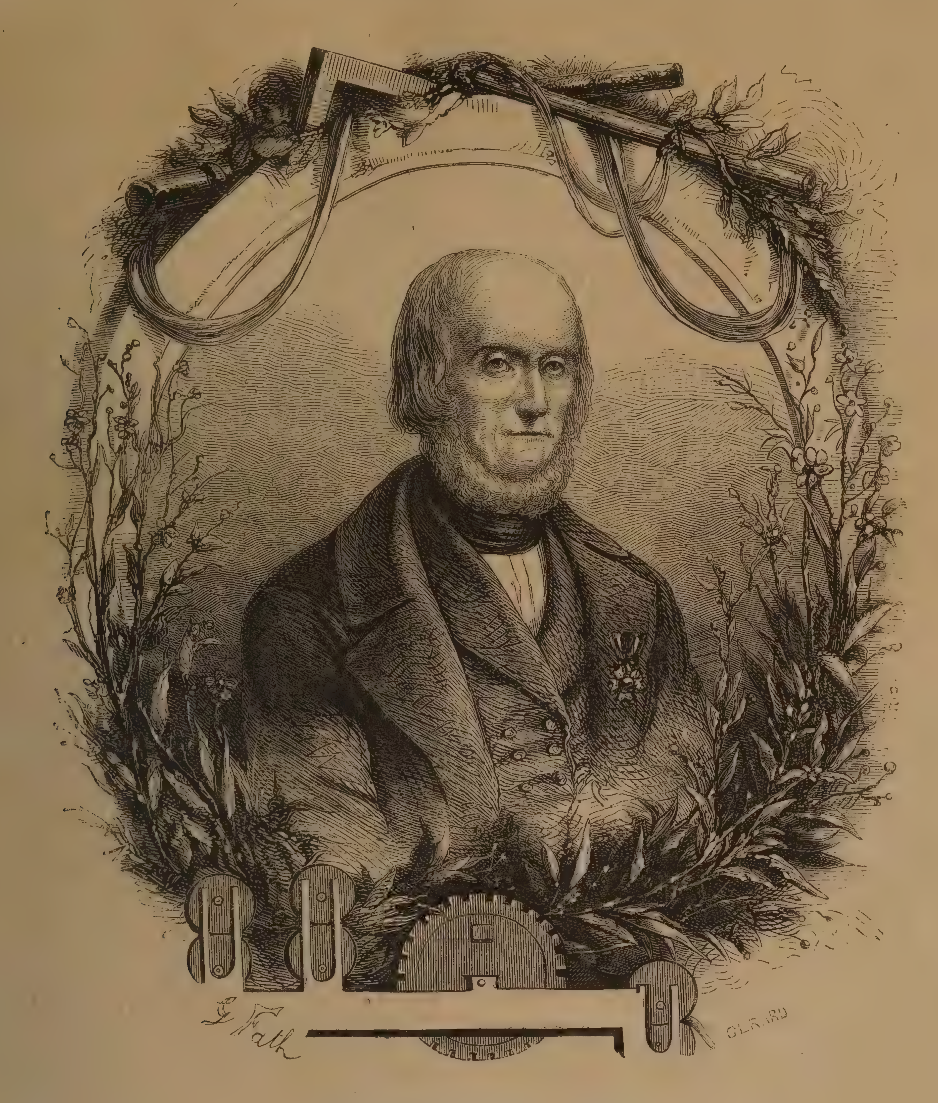
Puis il reproduisit l'expérience devant sa famille, saisit quelques brins de lin humides, les fit glisser les uns sur les autres, en leur imprimant un mouvement de rotation jusqu'à ce qu'il eût formé un fil d'une finesse merveilleuse

— Ce que je fais avec mes doigts, ma machine le fera, et ma machine est trouvée.

Dès le 18 juillet 1810, Philippe de Girard prenait son premier brevet d'invention pour la filature mécanique du lin, ce qui ne l'empêcha pas de travailler chaque jour encore au perfectionnement de son œuvre.

Le concours ouvert par le décret de 1810 devait être fermé le 17 mai 1813. Appliquer dès 1811 son invention, et se présenter en 1813, non pas avec une machine réduite aux proportions d'un jouet d'enfant, mais avec des ateliers en pleine exploitation, cela semblait à Philippe de Girard une entreprise digne du problème poursuivi, un moyen sûr d'enlever tous les suffrages. Aussi, grâce aux sacrifices de sa famille, fondait-il à Paris même, rue Meslay, une première fabrique qui ne comptait pas moins de deux mille broches.

Un savant plein d'initiative, qui devait plus tard occuper la chaire de géologie à la Faculté des sciences



Philippe de Girard. Dessin de G. Fath.

de Paris, et une place éminente à l'Institut, M. Constant Prévost, seconda de ses encouragements et de ses capitaux les entreprises de son ami Philippe de Girard, de telle sorte que l'inventeur avait plus que satisfait aux exigences du programme impérial.

Par malheur, les événements politiques de 1813 ne permirent pas aux membres du jury, appelés des divers grands centres manufacturiers de France, de se réunir à Paris. Ainsi, le prix proposé par Napoléon échappait à l'inventeur juste au moment où Philippe se trouvait avoir épuisé ses dernières ressources. Il en résulta une perturbation profonde dans les affaires de la famille de Girard, et un créancier impitoyable répondit à une demande de délai par une prise de corps contre Philippe.

L'inventeur de la filature mécanique du lin, l'homme à qui la France devait un million, fut conduit à la prison pour dettes.

Il y entra avec le profond chagrin que lui causait la mort récente de son frère Camille; mais bientôt il dut

imposer silence à sa propre douleur. La France épuisée continuait cependant sa lutte contre l'Europe coalisée. Du fond de sa prison Philippe demanda à son génie une inspiration pour rétablir l'équilibre dans cette lutte gigantesque, et le 13 février 1814 il écrivait à son frère Frédéric :

« Vous savez déjà par le *Moniteur* la victoire de Montmirail ; vous ne pouvez vous faire une idée du changement que le succès de nos armes vient d'opérer dans l'esprit des Parisiens : l'enthousiasme est à son comble.

« Dans la disette d'armes et de soldats où se trouve la France, je viens d'inventer une nouvelle machine de guerre qui, armée de six canons de fusils, tire, avec chacun, sans poudre, trente coups par minute.

« Quatre hommes peuvent facilement faire mouvoir cette machine.

« L'expérience a été favorable. Le ministre de la guerre nous a commandé une machine à six canons. »

En effet, des expériences avaient été faites par ordre de l'Empereur, en présence d'une commission composée du duc de Bassano, du général Gourgaud et de plusieurs officiers d'artillerie. La machine modèle tirait cent soixante coups par minute, perçait à dix pas la tôle à cuirasses, et à cent pas une planche de quatre centimètres d'épaisseur.

Philippe de Girard, sorti de prison grâce à l'intervention de sa famille, suivit très-attentivement ces expériences. Il rentrait chez lui dans les derniers jours du mois de mars 1814, lorsqu'un attroupement formé près du Palais-Royal attira son attention ; on lisait la proclamation que le roi Joseph adressait aux Parisiens pour les appeler à la défense de leur ville ; l'ennemi s'avançait à marches forcées.

Philippe acheta un fusil de sa dernière pièce d'or, et, le lendemain, il campait aux côtés de ses amis, MM. Constant Prévost et Horace Vernet, sur les hauteurs de Montmartre.

On connaît la triste issue de cette lutte qui, aux ruines publiques, ajouta tant de ruines particulières.

Personne ne pouvait prévoir la fin de ces désastres. Philippe passait des journées entières dans ses ateliers déserts. Un jour, absorbé dans ces pénibles réflexions, il entendit le bruit de la porte qui s'ouvrait. Il se retourna et aperçut M. Constant Prévost qui accompagnait plusieurs officiers attachés à la personne de l'empereur d'Autriche.

François II faisait proposer à Philippe de Girard de doter ses États de son invention.

— Mon invention appartient à mon pays, répondit Philippe.

Mais bientôt de terribles nécessités l'obligèrent à revenir sur sa résolution. Ses créanciers parlaient de le faire emprisonner de nouveau s'il refusait les propositions du gouvernement autrichien.

Il sentit qu'il n'avait pas le droit de ruiner ses associés, et il accepta les offres de l'empereur, mais seulement lorsqu'il eut acquis la certitude que le nouveau gouvernement de son pays ne viendrait pas à son secours ; encore ne l'accepta-t-il qu'avec la réserve que les perfectionnements qu'il pourrait introduire à la filature mécanique du lin seraient publiés en France sans que l'Autriche pût prétendre au droit exclusif de ces avantages.

C'est à Hirtenberg, près de Vienne, que la première filature de lin fut fondée à l'étranger.

Chose triste et curieuse à la fois, pendant que l'Autriche rendait solennellement justice à un Français, le nouveau directeur du Conservatoire des arts et métiers de Paris, un M. Christian, qui avait succédé au savant Molard, adressait au ministre du commerce un rapport sur les machines de M. le député Girard et concluait au refus. Il n'avait rien vu de *notable*, *d'utile*, dans la création d'une industrie qui, considérée dans ses divers éléments, dépasse aujourd'hui le chiffre d'un milliard et demi de francs. (Voir le beau travail de M. Audiganne sur l'*Industrie contemporaine.*)

Avant de passer de l'Autriche en Pologne, où l'empereur de Russie l'avait fait demander comme ingénieur en chef des mines, Philippe de Girard voulut respirer l'air de France, mais il dut y renoncer. En vain il avait appliqué les bénéfices faits à Hirtenberg au payement de ses dettes, en vain il avait vendu les propriétés de Lourmarin, un créancier de ses premières manufactures se disposait encore à le faire arrêter.

La famille de Girard ne put que se réunir à la frontière belge. Ce département du Nord, où l'ingénieur français ne pouvait pénétrer, et dont l'industrie linière a fait la fortune, devait, vingt-six ans plus tard, élever une statue au grand inventeur. Singulier rapprochement !

L'état des affaires de Philippe de Girard et certaines fatalités le retinrent donc vingt-neuf ans en Pologne, à la tête d'établissements qu'il porta à un haut degré de prospérité. Pendant ce temps, toutes ses réclamations auprès du gouvernement français étaient restées inutiles.

Philippe réunit alors tous les documents qui prouvaient jusqu'à l'évidence sa qualité d'inventeur, sous le titre :

Mémoire au Roi, aux ministres et aux Chambres, sur la priorité due à la France dans l'invention des machines à filer le lin, et sur les droits exclusifs de Philippe de Girard à la création de cette industrie.

Son travail, terminé dans les premiers jours de l'année 1840, fut envoyé à Paris. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale n'hésita pas, après examen, à proclamer les titres de Philippe en lui décernant, dès 1840, une médaille d'or portant cette inscription :

PHILIPPE DE GIRARD,

Inventeur de la filature mécanique du lin.

Malheureusement cette protestation en faveur de la vérité ne devait pas trouver d'écho dans le monde officiel, et le ministère du commerce se montra très-peu disposé à reconnaître les droits de l'inventeur.

Le profond chagrin de voir sa gloire méconnue et trente ans de peines et de fatigues avaient épuisé les forces du courageux lutteur.

Les tortures subies par l'ingénieur français alarmèrent sa famille restée à Paris. La fille de Frédéric de Girard, Mme la comtesse de Vernède de Corneillan, dont le persévérant dévouement à la gloire de son oncle ne s'est jamais démenti, résolut de le ramener en France. « Que M. de Girard vienne à Paris, avait dit Arago, et que son grand âge ne s'effraye pas des démarches à faire, je serai son œil pour voir et son bâton pour marcher. »

Mais quelle fut la douleur de la nièce de Philippe de Girard à son arrivée à Varsovie !... Elle trouva le grand inventeur, étendu sur son lit, travaillant encore, et obsédé par d'indignes spéculateurs qui exploitaient son génie.

Enfin, grâce à une persévérance que rien ne rebuta, les derniers obtacles furent vaincus, et l'ingénieur français, après vingt-neuf ans d'absence, put revoir sa famille et ses amis. Il eut alors la joie de retrouver un système complet de filature mécanique du lin, et de pouvoir placer sur les machines récemment construites les dessins de ses brevets primitifs.

De l'avis des mécaniciens les plus expérimentés, aucun changement essentiel n'avait été apporté. Philippe de Girard était salué par les exposants, comme le vétéran de l'industrie, et ils lui offraient la présidence d'honneur de leur banquet. « J'en suis, disait-il un jour en sortant d'une réception chez Mme Récamier, à considérer comme complétement retranchées de mon existence les années que j'ai passées loin de Paris. »

Ce fut à la suite de cette exposition que MM. Arago et Charles Dupin proclamèrent les titres de Philippe de Girard, que M. Cunin-Gridaine, un Français, attribuait obstinément à l'Angleterre contre toute évidence. Il faut, d'ailleurs, s'expliquer sur ce fait : vers les premiers mois de l'année 1815, deux Français avaient vendu, moyennant le prix de six cent vingt-cinq mille francs, à un riche négociant, M. Horace Hall, des procédés nouveaux de filature, dont ils se disaient les inventeurs. Ces deux hommes avaient pris, à la date du 16 mai de la même année, une patente, traduction textuelle des divers brevets de l'inventeur français.

Philippe de Girard, dans un voyage à Londres, put vérifier, à *l'enrolment office*, la preuve trop certaine d'une fraude dans laquelle il eut encore la douleur de reconnaître la main de deux de ses anciens associés.

Les visites de Philippe de Girard aux établissements industriels de Paris furent pour lui l'occasion d'écrire à son frère Joseph une lettre par laquelle il lui racontait de la meilleure grâce du monde comment on lui reprochait d'avoir tout inventé, et ce qu'il avait pu répondre à cette critique.

« Nous étions allés, écrivait-il, avec M. Chapelle, chez M. Cavé, qui est le plus grand constructeur de machines à vapeur de France. Je vis là une machine à expansion, qu'on appelle aujourd'hui *de détente* à vapeur, et je dis : « Ah! voilà une de mes anciennes « inventions pour laquelle j'ai obtenu, en 1809, une « médaille d'or à la Société d'encouragement. » Puis j'en vis une avec condenseur extérieur : « Voilà une « autre de mes inventions, qui se trouvait dans la « même machine. » Enfin vient une chaudière formée de tuyaux, et je dis encore : « C'est en 1817 que j'ai « construit le premier appareil de ce genre en Au- « triche, sur un vaisseau à vapeur. »

« A tout cela on ne répondit pas grand'chose; je m'aperçus même que ces messieurs paraissaient contrariés de me voir m'attribuer toutes ces créations. Et quand nous fûmes revenus chez M. Chapelle, il me dit amicalement que cette manie d'avoir tant inventé pouvait indisposer contre moi; il me fit entendre, sans trop me le dire, qu'on renvoyait mes prétentions au pays des chimères, et qu'il serait mieux de me contenter du titre d'inventeur de la filature mécanique du lin.

« Quelques jours après, étant encore chez lui, je regardais avec attention une lampe hydrostatique qui se trouvait sur sa cheminée.

« — Ce sont, dit-il, d'excellentes lampes. C'est la lampe hydrostatique de Thilorier.

« — Oh! lui répondis-je, vous en direz ce que vous voudrez, c'est la lampe hydrostatique de Girard, que j'ai inventée en 1801, et pour laquelle j'ai pris un brevet, ainsi que pour les globes de cristal dépoli, qui éclairent maintenant toute l'Europe.

« Ceci parut produire sur son esprit une certaine impression, et, après la lecture du rapport fait à la Société d'encouragement sur mes machines à vapeur à expansion et sur la condensation extérieure, il changea tout à fait de manières, et il ajouta « que c'était une « invention presque aussi importante que celle de la « filature du lin; qu'elle devait épargner pour plusieurs « millions de combustible par an. »

Des témoignages unanimes de sympathie s'élevaient maintenant autour de Philippe de Girard; mais, aux démarches tentées par ses amis pour lui faire obtenir le prix promis par le décret de 1810, et la croix de la Légion d'honneur, le ministre opposait imperturbablement le rapport de 1818.

A quoi Philippe de Girard répondait :

« Toute invention suppose un inventeur. Quel nom l'Angleterre m'oppose-t-elle? etc. »

Tout fut inutile.

Enfin, le 26 août 1845, dans un modeste pavillon dépendant d'un hôtel, place de la Concorde, un vieillard, âgé de soixante et onze ans, expirait.

Ce vieillard, qui avait créé tant de richesses autour de lui, qui était l'auteur de tant d'inventions utiles, traçait de sa main défaillante les derniers mots d'un mémoire destiné à tenter un suprême effort contre des résistances obstinées, iniques.

Tout ce que Paris comptait d'hommes éminents dans la science, la littérature et les arts suivit le convoi du célèbre inventeur, dont la bière ne portait qu'une décoration étrangère. L'intelligence honorait l'intelligence.

Quelques années plus tard, cependant, l'Assemblée législative devait être appelée à reviser l'inique jugement.

Hélas! la fatalité semblait s'être donné la mission de tromper les espérances les plus légitimes. L'Assemblée législative était dissoute le 2 décembre 1851.

Il était réservé au Corps législatif de 1853 de réaliser, dans une certaine mesure, l'acte de justice que l'Assemblée nationale n'avait pas eu le temps d'accomplir. Un projet de loi, adopté le 17 mai, sur le rapport de M. le député Seydoux, accorda à M. Joseph de Girard, frère de l'inventeur, une pension viagère de six mille francs, et à Mme Vernède de Corneillan, fille de Frédéric, une pension viagère de pareille somme. La Commission, « en raison de l'importance des services rendus par cette famille, services qui ont été pour elle une cause de ruine, » avait proposé de décider que cette pension serait réversible sur la tête de la petite-nièce de Philippe de Girard. « Une nation, disait le rapporteur, s'enrichit par de telles récompenses. »

La vie et l'histoire de Philippe de Girard, que nous avons racontées très-sommairement ici, sont, pour ainsi dire, extraites d'un excellent travail de M. Gabriel Desclosières, avocat du barreau de Paris. Mais ce que M. Gabriel Desclosières n'a pu dire alors, c'est que, deux ans après la publication de son livre, le Conseil d'État, saisi de la question, a repoussé, par des motifs tirés de la prescription, une réclamation fondée sur un texte précis et protégée par l'équité aussi bien que par le souvenir de grands services rendus.

Georges FATH.

VOYAGE A TRAVERS L'EXPOSITION UNIVERSELLE (1).

Le *Musée de l'histoire du travail.* — Sa moralité. — Les clôtures et les solutions de continuité. — Le Musée français. — Les âges de la pierre, du bronze et du fer. — L'époque gallo-romaine. — Le moyen âge, la Renaissance et l'époque moderne. — Collection de la Grande-Bretagne. — Collection suédo-norwégienne. — Souvenirs historiques et antéhistoriques — Antiquités suisses. — Collections de MM. Schwabb, Clément et Desor. — Les habitations lacustres. — Retour au temps présent. — Toute l'Europe dans un coin du Champ-de-Mars. — Les fermes. — Matériel des jardins. — Le café espagnol. — Un semblant de forteresse. — Intérieur pacifique, mais peu instructif. — Un taureau empaillé. — Sa biographie. — Les colonies portugaises. — Le pavillon helvétique. — Du midi au septentrion. — La maison de Gustave Wasa. — Une école suédoise. — La maison norwégienne. — La maison russe. — Un mobilier modeste. — Produits de la Russie asiatique. — Le caviar. — Les maîtres du logis. — Tentes kalmoukes et tartares. — Les écuries et les chevaux russes. — Les grands lévriers. — Le chien *Mylord* et sa triste fin.

Franchissons maintenant la zone occupée par la peinture et la sculpture, pour pénétrer, toujours par la gau-



Le pavillon d'Espagne. Dessin de Delannoy.

che, dans la modeste galerie — modeste par ses dimensions et par son aspect — qui environne immédiatement le jardin central. Le public la délaisse, ou la traverse sans y prendre garde. Bon nombre d'honnêtes gens même en ignorent l'existence. Quant à moi, je la tiens de beaucoup préférable à ces salons luxueux où MM. les marchands de nouveautés, MM. les tailleurs, MM. les bijoutiers, Mmes les couturières et les modistes étalent leurs marchandises, et qui font double emploi avec leurs boutiques. Cette galerie est désignée par le catalogue sous le nom de *Musée de l'histoire du travail.* Elle ne tient pas tout ce que son titre promet; ce n'est, en somme, qu'une variante de l'*Exposition rétrospective* établie l'année dernière au Palais de l'Industrie, et du musée de Cluny que nous connaissons tous. *Nil sub sole novum!* — Mais ce n'en est pas moins une heureuse

(1) Voir, pour les deux premières parties, les livr. précéd.

idée d'avoir placé là, au milieu des merveilles produites par l'art et par l'industrie modernes, les œuvres de l'industrie et de l'art anciens. C'est un acte de justice envers ceux qui nous ont précédés dans la voie du travail et de la civilisation ; c'est une leçon instructive et salutaire pour les contemporains, trop oublieux du passé, trop enclins à se persuader qu'ils ont tout inventé, tout créé, qu'ils ne doivent rien qu'à leur propre génie. Et puis on trouve ici, du moins, des choses qui ne se voient point ailleurs, et qu'on ne reverra probablement



La maison de Gustave Wasa, pavillon des colonies portugaises, village russe, plan général. Dessin de Delannoy.

plus une fois que l'Exposition aura pris fin ; car les objets réunis dans ce musée improvisé font partie de collections appartenant soit à simples particuliers, soit à des sociétés savantes ou à des municipalités, qui ont bien voulu s'en dessaisir momentanément, mais qui, les six mois expirés, s'empresseront de rentrer en possession de leurs trésors laborieusement recueillis.

Hâtons-nous de parcourir ce musée : plus tard nous pourrions être distraits par d'autres spectacles et oublier d'y revenir. Hâtons-nous, dis-je, mais hâtons-nous

lentement. Nous y sommes en petit nombre; nous avons nos coudées franches; nous pouvons marcher et nous arrêter à notre guise. Seulement je ne vous garantis pas que notre promenade ne sera pas interrompue de temps à autre par une porte fermée et barricadée. Hélas! c'est la destinée de cette exposition, de n'être jamais complète. Jusqu'à la fin il faudra s'y heurter contre des clôtures et des « on n'entre pas! » A peine l'arrangement intérieur des galeries était-il, ou semblait-il achevé, qu'on a senti le besoin de le défaire et de le refaire. Et comme cet utile travail ne peut s'effectuer au milieu du va-et-vient et sous les regards indiscrets de la foule, on a dû interdire l'entrée des salles dont les ouvriers ont repris possession. De là de nombreuses solutions de continuité qui vous arrêtent dans le cours d'une exploration dont le début vous a mis en goût. C'est extrêmement désagréable, et l'on éprouve le même désappointement qu'en trouvant, au beau milieu d'un livre intéressant, des pages arrachées. Enfin, entrons toujours : nous verrons ce que nous verrons.

Dans cette galerie, ainsi que dans les autres, chaque pays a son compartiment dans lequel il expose la série plus ou moins complète de ses curiosités historiques, depuis celles dont l'origine se perd dans la nuit des temps, jusqu'à celles qui ne datent que du siècle dernier. Le musée français est de tous le plus riche : ce qui s'explique aisément par la plus grande facilité que nous avons eue de rassembler en peu de temps et à peu de frais plusieurs collections, sans risque de perte pour leurs propriétaires. Les premières collections se rapportent aux époques antéhistoriques de la Gaule; ce n'est pas encore de l'archéologie, c'est de la paléontologie. Voici les outils, les armes en silex que façonnaient grossièrement nos ancêtres, alors que les dinothériums, les mastodontes, les rhinocéros aux narines cloisonnées, les ours, les hyènes et les chiens des cavernes habitaient avec eux les forêts de la Gaule. C'est ce qu'on a appelé l'âge de la pierre, — plus long peut-être à lui seul que tous ceux qui l'ont suivi.

Vient ensuite l'âge du bronze, où l'homme commence à faire usage du cuivre, de l'étain, et même, si l'on en croit quelques auteurs, de l'or et de l'argent. En même temps que l'usage des métaux se répandait, la coquetterie, le goût de la parure s'éveillaient chez les sauvages habitants de la vieille Europe. Aussi voyons-nous, à côté des haches, des lances, des flèches en bronze, dont ils frappaient leurs ennemis dans les combats et les bêtes fauves à la chasse, des anneaux, des colliers, des bracelets dont ils ornaient leur cou, leurs jambes et leurs bras.

L'âge du fer succède à celui du bronze et nous conduit à l'époque gallo-romaine, où les œuvres vraiment artistiques des conquérants latins témoignent de leur supériorité sur les barbares courageux, mais rudes et ignorants, qu'ils ont vaincus. Nous traversons ensuite le moyen âge, la Renaissance et les temps modernes, et nous suivons pas à pas, de siècle en siècle, la marche lente, mais toujours progressive, de l'art et de l'industrie. Chaque époque nous offre ainsi ses meubles, ses tissus, ses costumes, ses armes, ses instruments de musique, ses œuvres d'art destinées soit à la parure des hommes ou des femmes, soit à la décoration des appartements. Les monnaies et les médailles ne sont pas non plus oubliées, et un amateur de numismatique demeurerait des heures entières à examiner avec une admiration mêlée d'envie certaines collections qui, je l'avoue, moi profane, n'excitent que médiocrement ma curiosité.

Je préfère les émaux, les faïences, les porcelaines, les mille objets en bois, en métal, en ivoire, où les artistes d'autrefois ont déployé une si prodigieuse patience et souvent un si merveilleux talent; je préfère cette vieille charte du sixième siècle que je contemple avec admiration sans pouvoir la déchiffrer, et ce vieux livre aux feuillets de parchemin, — une bible, un missel, un roman de chevalerie, — chef-d'œuvre d'enluminure polychrome et de calligraphie gothique, qu'un artiste inconnu a passé sa vie à copier et à illustrer.

Parmi les collections étrangères, celle de la Grande-Bretagne se distingue par l'opulence plus que par le bon goût. Vous y remarquez, par exemple, des tables en argent massif, d'un poids considérable. La section suédo-norwégienne nous offre des objets d'une autre valeur : l'armure du roi libérateur Gustave Wasa; la bannière de Charles XI; le berceau de Charles XII, l'épée que ce roi belliqueux portait à la bataille de Narwa, en 1700, et un tambour qui l'accompagna dans ses premières expéditions; le modèle d'une frégate qui servit, sous Gustave III, à la défense des côtes; des armes de tous les temps, depuis la massue des anciens guerriers scandinaves jusqu'au fusil moderne. Voici des patins en os, des serrures en bois, des quenouilles primitives; voici encore des armes et des instruments appartenant aux âges du bronze et de la pierre. Nous retrouvons les vestiges de ces âges reculés dans les *Kjœkenmœddings* (amas de coquilles et de débris de cuisine) du Danemark, dans les tourbières de la Suisse et dans le lit de ses lacs. En Suisse, les découvertes relatives aux temps antéhistoriques se sont surtout multipliées depuis une quinzaine d'années, et les collections exposées par M. le colonel Schwabb, par M. le docteur Clément et par M. le professeur Desor nous montrent de nombreux échantillons d'objets fabriqués en pierre, en métal, en os : haches, couteaux, pointes de lances et de flèches, aiguilles, etc. Quelques haches tiennent encore à un tronçon de manche pétrifié. La collection de M. Schwabb renferme en outre deux ou trois fragments très-bien conservés de mâchoires humaines. Enfin un peintre suisse a cherché à restituer, avec l'aide de son imagination, l'aspect et les scènes que devaient offrir les fameux villages lacustres dont on a retrouvé de nombreux débris sous la vase des lacs. Ces tableaux sont peints avec talent; on se demande seulement pourquoi l'artiste a prêté à ses personnages la physionomie, les ornements et jusqu'à la couleur des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord.

Mais nous nous sommes attardés dans le domaine de la paléontologie humaine. Il est temps de revenir au temps présent et de reprendre notre promenade méthodique, interrompue par cette digression rétrospective. En quittant la France, nous parcourons les autres contrées de l'Europe continentale : la Belgique, les Pays-Bas, la Prusse, l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud, la Suisse, l'Espagne et le Portugal, la Roumanie, la Grèce, le Danemark, la Suède et la Norwége, la Russie. Mais que ce grand voyage ne vous effraye pas : les pays que je viens de nommer ont, pour vous être agréables, tellement réduit leurs dimensions, qu'un étroit espace suffit à les contenir tous. Ils n'occupent pas même en entier le quart nord-ouest du Champ-de-Mars, puisque la partie adjacente au jardin réservé est encore occupée par diverses annexes de l'exposition française. Un vaste hangar est affecté au matériel de l'agriculture.

Tout auprès se trouvent des fermes avec leurs constructions, leur outillage, leurs étables peuplées de belles vaches et de gros moutons frisés, leur basse-cour, leur laiterie et le reste. Plus loin, un bâtiment spacieux renferme les produits agricoles de nos départements du Nord; et derrière ce bâtiment sont disposés, sans beaucoup d'ordre, des constructions en treillage de fer et de bois : cages, parcs, pigeonniers, volières; des chaises et des bancs à claire-voie; en un mot, tout ce qui compose l'architecture légère et le mobilier des jardins.

Avez-vous soif et vous plaît-il de goûter aux rafraîchissements espagnols? Voici un établissements où les sorbets glacés et le chocolat vous seront servis par deux ou trois « Andalouses au teint bruni », au costume éclatant et pittoresque. L'Espagne est représentée sous un aspect moins séduisant par cette sorte de forteresse aux murs d'un gris jaunâtre, flanquée de deux tours carrées. Devant la porte sont rangés d'énormes blocs de houille, de galène, de minerai de fer : spécimens respectables des richesses minérales de la Péninsule. D'autres échantillons de pierres, de marbres, de minérais et de métaux, du sel gèmme, du soufre cristallisé, du mercure en carafes, des bois, du liége, des céréales, des fruits en nature et des fruits confits, des vins de tous les crus espagnols sont disposés à l'intérieur sur des étagères. Ces objets, en général, ne portent aucune étiquette qui indique leur nature, leur provenance, leur usage. Il semble que la commission espagnole les ait mis là seulement pour l'acquit de sa conscience, ayant peu souci de fixer sur ces choses viles l'attention des étrangers. Mais si vous entrez dans la tourelle de gauche, vous allez vous trouver en présence d'un animal empaillé, à la physionomie très-débonnaire, malgré ses longues cornes pointues. C'est la dépouille passablement montée d'un taureau andalous. Or, ce qu'on a cru inutile de faire pour ce qui tient à l'industrie, à l'agriculture, au bien-être et à la prospérité du pays, on n'a eu garde de l'oublier lorsqu'il s'est agi de la coutume nationale par excellence, celle des combats de taureaux. Une grande pancarte placée sur le support de la bête empaillée donne, en espagnol et en français, tous les détails qu'on peut désirer sur ce qui la concerne. Vous saurez donc que ce taureau appartenait, de son vivant, à don Romero Balmaseda, de Séville; qu'il était âgé de six ans lorsque, l'année dernière, le 21 octobre, il fut tué à Madrid par le célèbre *espada* Antonio Carmona, après avoir préalablement éventré pas mal de pauvres chevaux; qu'enfin il a été disséqué par don Emmanuel Sanchez y Pazuelo, *disséqueur* (*sic*) du Musée d'histoire naturelle de Madrid.

Près du château castillan s'élève un élégant pavillon consacré à l'exposition des colonies portugaises. Cette exposition est arrangée avec beaucoup de goût et donne une idée satisfaisante de la prospérité des possessions que le Portugal a su conserver en Afrique, dans l'Inde et dans la Malaisie. Continuons de rétrograder vers la frontière du Champ-de-Mars qui longe le fleuve : quelques pas vont nous transporter du Midi au Septentrion. Nous laissons à notre gauche le pavillon quadrangulaire aux murs peints de couleur tendre, au péristyle quasi-corinthien, que la république helvétique s'est bâti pour y placer ses œuvres d'art, et nous voici en Scandinavie. Cette première maison dont les murs sont faits de troncs de sapin dépouillés de leur écorce et soigneusement arrondis; dont le toit est couvert de gazon, et que vous avez peut-être prise au premier abord pour un chalet suisse, on la désigne sous le nom de *Maison de Gustave Wasa ;* sans doute parce qu'elle est une copie exacte de celle qu'habitait le futur libérateur de la Suède, lorsqu'il se cachait parmi les paysans de la Dalécarlie. A l'intérieur, rien ne rappelle plus les aventures du héros suédois. C'est un musée des plus modestes et tout à fait rustique. La maison n'a qu'un étage, où le public n'est pas admis. Au rez-de-chaussée, deux pièces. La plus petite représente une salle d'école primaire avec la chaire du magister, les pupitres des écoliers, le fourneau en faïence blanche, les cartes accrochées au mur et tout le matériel d'une instruction élémentaire, mais solide et variée. Dans l'autre pièce, les murs sont tendus de peaux de renne et d'ours blanc, de filets de pêche, de pavillons de barques, en grosse toile, sur lesquels sont peintes en rouge et en noir des figures bizarres. Le plancher est encombré de modèles de barques et de traîneaux. La maison norwégienne qui avoisine la maison suédoise offre un spectacle peu différent. C'est aussi une sorte de chalet construit en jolis rondins bien rabotés et posés horizontalement les uns sur les autres. Il est également meublé de traîneaux, de modèles de barques et de navires, de peaux de bêtes et de filets de pêche.

La maison russe, que nous rencontrons ensuite, appartient au même ordre architectural. Montons au premier étage : nous sommes dans un intérieur de paysan russe. L'ameublement est d'une extrême simplicité : le bois blanc en fait presque seul tous les frais; le lit est en bois blanc; des planches minces et flexibles y tiennent lieu de matelas; les siéges sont en bois blanc, les vases et ustensiles de ménage sont en bois blanc. — Que dis-je! le poêle même, l'énorme poêle sur lequel la famille couche en hiver, est en bois peint. Mais c'est un poêle *pour rire*. Ceux où l'on fait du feu sont en maçonnerie revêtue de faïence. Redescendons au rez-de-chaussée : nous voici en Sibérie, en Mongolie, en Tartarie! Au milieu de la pièce sont empilés des fromages qui, avec des poissons séchés, du mouton bouilli et du caviar, composent l'alimentation ordinaire des fortunés habitants de la Russie d'Asie. Un baril de caviar défoncé, dans lequel plonge une cuiller de bois, nous invite à goûter gratis à ce mets fameux qu'on vous fait payer bien cher, dit-on, au restaurant moscovite. — Le cœur vous en dit-il? — Hum! ça n'est pas appétissant! c'est noir, c'est visqueux... Bah! essayons... Pouah!... cela doit être excellent — pour les poitrinaires, les scrofuleux et les rachitiques : imaginez-vous de l'huile de foie de morue pâteuse — et faisandée!

Ne quittons pas ce logis sans en saluer les maîtres : ils ont fait ce qu'ils ont pu pour nous régaler à leur façon; ce n'est pas leur faute si leur cuisine nous déplaît. Cet homme, coiffé d'une toque fourrée et vêtu d'une pelisse de soie chamarrée, est au moins un chef mongol. Cet autre est un pâtre kalmouk. Eh! voici une dame qui n'est point laide pour une Tartare! — Madame!... mais elle n'entend point le français, — et d'ailleurs elle est en carton-pâte, ainsi que ses compagnons. Je dis en carton-pâte à tout hasard. C'est peut-être une autre matière, mais n'importe. Ces personnages sont bien faits, et il ne leur manque que le mouvement et la parole pour être pris au sérieux.

A côté de la maison russe, vous remarquez une tente de forme circulaire; c'est une *kibitka* de Kalmouk ou une *yourte* de Kirghiz. Elle est en treillage revêtu à l'intérieur et à l'extérieur d'un feutre épais, qui la clôt

parfaitement et préserve ses habitants de la pluie, du soleil et du froid. Cette autre tente conique, recouverte de peaux, indique une civilisation beaucoup moins avancée. Elle doit être empruntée à quelque peuplade demi-sauvage du désert de Gobi. Elle est inhabitée pour le moment.

Avant de rentrer dans le palais, nous devons une visite aux écuries russes. Les chevaux qu'elles abritent sont fort admirés des connaisseurs, malgré leur encolure épaisse. Et de fait je préfère leurs formes robustes, leur croupe arrondie, leur large poitrail aux membres grêles de ces « profils de chevaux » (le mot est, je crois, d'Alphonse Karr) que nos *sportsmen* font galoper sur le *turf*. Tous sont remarquables par la beauté de leur robe au poil fin et lustré; je vous recommande surtout celui-ci, qui est finement moucheté de noir sur fond blanc.

Mais quels animaux sont enfermés dans cette cage aux forts barreaux de fer? Des ours, sans doute, ou bien des loups? — Non, regardez : deux magnifiques lévriers à long poil dorment paisiblement sur une litière de paille, et si on les a si bien encagés, ce n'est pas pour garantir le public contre leur férocité : c'est bien plutôt pour les sauver des importunités du public. Ce soir, vers sept heures, lorsque la foule se sera écoulée, on leur ouvrira la porte de leur prison; vous les verrez gambader et bondir avec un entrain qui exclut toute mauvaise pensée; si vous les appelez, ils viendront à vous en remuant la queue, et vous inviteront à faire avec eux une partie de barres. Ils appartiennent, dit-on, au czar lui-même. Puissent-ils revoir leur maître cet automne, et ne pas mourir ici de chagrin comme le pauvre *Mylord* est mort à Saint-Pétersbourg, pendant l'absence du czar. Ce Mylord était le chien favori d'Alexandre II; il ne le quittait presque jamais, raconte le journal *le Sport* : « Il intéressait son maître par son attachement et l'amusait par sa merveilleuse sagacité. Il avait ses entrées libres chez l'empereur, dormait dans une pièce voisine de sa chambre à coucher, le suivait à la promenade. Dès qu'on apercevait Mylord, on savait que l'empereur n'était pas loin; ce chien semblait vivre de l'affection que son maître avait pour lui. Lorsque le voyage du czar fut décidé, il fut question de savoir si Sa Majesté l'emmènerait avec elle. Plusieurs personnes étaient d'avis que le chien ne devait pas quitter l'empereur; elles avaient à cet égard d'involontaires superstitions. Le czar partit sans son compagnon habituel. Trois jours après le départ de l'empereur, Mylord mourut. La nouvelle fut transmise par le télégraphe, mais elle ne parvint pas jusqu'au czar; on avait voulu épargner à Sa Majesté, au milieu des fêtes de Paris, la triste impression qu'elle en aurait infailliblement reçue. Pour quelques-uns, en Russie, la mort du chien était un mauvais pronostic, et l'attentat commis au bois de Boulogne n'aura pas manqué de donner raison à ces pressentiments. »

Arthur MANGIN.

(La suite à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE DU MOIS.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

(SUITE.)

M. Courbet est un homme, c'est-à-dire : une volonté. Rien ne l'arrête, rien ne le dérange de ses sentiers. Ce qu'il a décidé, M. Courbet l'accomplit sans écouter les criailleries d'alentour. Aussitôt que son esquisse est achevée, de son esquisse il fait un tableau. Que d'ironies il a supportées! Que de critiques il a mis aux abois! Fermez-lui la porte des Champs-Elysées, soudain le voilà qui se bâtit tout un musée, à la plus belle place, en présence du Champ-de-Mars.

Jusqu'où l'art peut aller dans l'imitation de la nature, certes M. Desgoffes est allé; voyez plutôt son *Aiguière*, ses *Fruits et bijoux;* mais en vain, dans cette reproduction exacte et minutieuse, vous cherchez la pensée, ces toiles sont merveilleuses d'exécution, elles vous laissent insensible.

Vous rappelez-vous M. Hamon, et sa très-jolie et naïve invention : *Ma Sœur n'y est pas* (une excellente gravure l'a popularisée et portée dans toute l'Europe)? Eh bien, M. Hamon nous avait quittés pour s'en aller chercher à Rome une inspiration nouvelle. Il avait commencé d'une façon chétive dans ce grand arsenal de Sèvres, où il peignait des assiettes pour les marchands, des couronnes fermées pour les rois. L'Italie avait pour M. Hamon le charme de l'inconnu..., elle ne lui a rien enseigné; il est resté lui-même, il est revenu comme il était parti. Sans dépasser la barrière qui conduit à Sèvres même, il eût très-bien représenté sa *Jeune Fille aux Oiseaux*, son *Escamoteur*, sa *Boutique à quatre sous*. C'est gai, c'est frais, c'est vif, un peu mièvre pourtant; la couleur est terne, la toile manque de relief, mais ça joue et ça chante à l'avenant : œuvre française, avec un peu de badigeon romain.

Admirons cependant le *Diogène* de M. Mazeroles. Il cherche un homme, il aura grand'peine à le trouver. L'homme, au sens de Diogène, est un oiseau rare. Le philosophe d'Athènes le veut brave, ingénieux, modeste, intelligent, passionné, plein d'éloquence, un esprit droit, une âme énergique, un cœur bien doué, un homme enfin. Cherche, ami Diogène; tu laisseras longtemps ta lanterne allumée. En effet, le moyen de contenter cette indépendante créature qui babillait devant Alexandre? Et pourtant il est écrit : *La terre se tut devant Alexandre.*

M. Eugène Lami, qui n'aime guère ces grandes dimensions, a représenté l'*Enfant prodigue* et *Marie Stuart*. — M. Marchal nous a montré la *Foire aux Servantes*, un véritable tableau bourgeois de la bonne Alsace. — Encore *Louis XIV et Molière* attaquant le même poulet froid, par M. Vetter. — Voici sept toiles de M. Eug. Fromentin, la *Lisière de l'oasis*, le *Bivouac arabe*, la *Chasse au héron*, le *Fauconnier*, les *Voleurs de nuit*, la *Tribu nomade*, etc., toutes empreintes d'une sauvage poésie.

Chacun sait que M. Hébert est un maître. Il a déjà composé d'assez grandes choses pour que son nom ne puisse pas mourir. La *Mal'aria*, le *Baiser de Judas*, aujourd'hui les *Cervarolles*, ses grandes Italiennes, ses enfants rêveurs, ce grand parc où la solitude et le silence ont posé leurs tabernacles, voilà les œuvres qui

ont ouvert cette année à M. Hébert les portes de la villa Médicis dont il est le directeur.

De M. Jalabert, voici *le Christ marchant sur les eaux;* mais on dirait que le Sauveur des hommes hésite encore à défier l'abîme. Du même artiste, voici une étude, *Maria Abruzeze,* et un portrait de femme, une des plus belles œuvres de l'Exposition. — A côté du *Christ,* une *Léda* de M. Jourdan et les portraits de M. Pérignon. M. Pérignon est un vrai peintre; il a déjà signé de très-belles œuvres, populaires, à bon droit, dans les meilleures maisons de Paris. Il excelle à reproduire en toutes ses élégances l'image des heureux, des riches, des gens d'esprit, des femmes bien élevées. Surtout on admire, en toutes ces images d'une brosse intelligente, un beau portrait d'une jeune fille, vêtue de bleu, au regard ferme et tendre à la fois, dans tout l'épanouissement de sa fraîche et splendide beauté. — Autant en dirons-nous de la *Femme fellah,* de M. Ch. Landelle. — La *Sainte Elisabeth lavant les pieds des pauvres,* de M. Laugée, est une peinture un peu froide, mais distinguée et honorable.

Un réaliste à sa façon, M. Leleux, ou, si vous le préférez, un véritable Breton bretonnant. Sa peinture, à la fois catholique et champêtre, exhale une vive odeur de vieux saints et de foin nouveau.

Vous savez que nous aimons M. Millet, comme on aime un bon paysan, franc compagnon de son troupeau. Voici donc les *Moutons,* les *Bergers,* les *Glaneuses* de M. Millet. Du fond de l'âme, on leur fait en passant un signe amical. C'est si bon, la vie à l'ombre, et c'est si doux, le travail dans les champs!

Citons rapidement, car le temps presse, le *Repas des*



Avant l'attaque. Tableau de Protais, dessin de Duvivier.

Martyrs, et la *Mort d'Orphée,* d'Em. Lévy; le *Champ de foire,* de Luminais; *Primavera, Marguerite,* de Merle; le *Laboureur et ses enfants,* de Duverger; la *Jeanne Darc,* de Patrois; l'*Arrivée à l'auberge,* le *Cabinet des médailles,* de Fichel; la *Liseuse,* le *Lever,* de Plassan: Fichel, Plassan, deux Meissoniers de l'avenir; les *Rétameurs,* le *Saint Vincent,* de Ribot; le *Rat retiré du monde, Chacun pour soi,* de Ph. Rousseau; *Jésus-Christ et saint Pierre,* de Brion; le *Naufrage,* de Lepoitevin; les portraits de M. Dubufe (ne parlons pas, s'il vous plaît, de l'*Enfant prodigue*). — M. Schnetz, qui laisse à l'école de Rome, avec son exemple, un si bon souvenir, M. Schnetz, ennemi de la mode et sérieux artiste, est représenté par une scène de pasteurs; le lieu de la scène est non loin de Mantoue, la patrie de Virgile et du berger Daphnis. — Nous avons retrouvé aussi, non sans plaisir, les grandes peintures de M. Puvis de Chavannes. Peu d'artistes, mieux que celui-là, sauraient couvrir de plus vastes murailles d'une plus solide peinture. — L'*Orphée* de M. Moreau est bien celui de Virgile, et nous le saluons de ces deux vers si bien traduits par l'abbé Delille :

> Tendre épouse, c'est toi qu'appelait son amour,
> Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour...

Entendez-vous cependant le bruit des armes, le rappel des tambours, les sons du clairon, le canon qui gronde, et le bruit des cités malheureuses écrasées par la mitraille? En même temps, voyez-vous flotter dans les airs, au-dessus des nuages sanglants, le radieux dra-

peau tricolore? Les champs de bataille disparaissent, piétinés par les armées; les oiseaux chanteurs fuient à tire-d'aile la serre et le bec de l'aigle impérial. Ceux-ci reviennent mutilés du fond de la Russie, à travers les glaces et le néant; ceux-là, en grand habit militaire, passent la revue en plein Carrousel, aux cris de : Vive l'empereur! Saluons les cuirassiers de Waterloo... Et des cris de victoire! Heureux les artistes qui, comme Bellangé, rencontrent un pareil apothéose et laissent une si belle louange après eux!

Débarquement en Crimée, *Bataille de l'Alma*, *Avant l'attaque*, *Après le combat*, *Solferino et Malakoff*, autant de batailles livrées, gagnées, perdues par le major Yvon, le capitaine Protais et le général Pils, sans parler des zouaves de la grande armée, Beaucé, Armand Dumaresq, Gigoux, etc. Ça fait bien du tapage et bien du bruit, ces grands tableaux; ça tient une place énorme. On n'y voit que du sang, on n'y voit que du feu. C'est très-bien dit, c'est très-bien fait, mais un vrai peintre à moins de frais se contente.

Voyez ce qu'il faut pourtant à quelques pinceaux habiles pour nous intéresser, nous émouvoir : un coin du ciel, une mare, une forêt ombreuse, et, dans tout cela, la lumière qui se joue, l'air qui frissonne. Ainsi nous allons, doucement, par des chemins fleuris, dans le domaine des maîtres paysagistes : la *Source* de Cabat; — le *Parc*, les *Falaises*, le *Bois* de Huet; — la *Villa Pamphili*, le *Forum*, d'Anastasi; — l'*Oasis*, le *Désert* de Belly; — le *Printemps*, les *Bords de l'Oise*, les *Graves de Villerville*, de Daubigny; — *Pierrefonds*, *Montorgueil*, *Fribourg en Brisgau*, de Justin Ouvrié; — les *Landes*, la *Saulée*, de J. Dupré; — le *Bois sacré* de Français; — *Venise* de Ziem; — les vaporeuses transparences du *Matin* et du *Soir*, ces toiles inimitables de Corot. Huet, Français, Cabat, vous êtes bien les dignes collaborateurs du vaillant Corot, de l'énergique Rousseau, de l'aimable Daubigny; vous êtes les vrais représentants de la peinture moderne, et si le dix-neuvième siècle mérite un jour une page dans l'histoire de l'art, ce sont vos noms, à coup sûr, que, sur cette page, la postérité inscrira les premiers.

Voilà pour les peintres français. Nos sculpteurs ne seront pas moindres que leurs confrères. Enfants de la même famille, ils se suivent et se ressemblent. On dirait qu'une seule inspiration suffit à la forme, à la couleur, et il ne faudrait pas être un grand critique pour écrire, à la même heure, l'histoire de la peinture en voyant la sculpture d'un peuple. Nos peintres et nos sculpteurs n'ont rien à envier les uns aux autres; ils se valent et se partagent la renommée et la gloire. A cette exposition du Champ-de-Mars nous sommes représentés par plusieurs morceaux considérables. M. Thomas, qui n'est pas le moins bien partagé, nous a montré Virgile et Mlle Mars. Peut-être est-ce là Virgile; à coup sûr ce n'est point Mlle Mars. Elle était, Dieu merci, moins jolie, avec moins d'attifage. Elle était sérieuse et riait peu. La femme ici présente est bien plutôt Babet la bouquetière que Célimène, ou la jeune Henriette des *Femmes savantes*. M. Thomas n'a pas bien vu Mlle Mars. — L'illustre auteur de la *Pénélope*, un marbre célèbre, abrité dignement dans le château de Dampierre, M. Cavelier, a beaucoup trop étudié l'admirable tableau d'Ary Scheffer : *Sainte Monique et saint Augustin*, appartenant à feu S. M. la reine des Français. M. Cavelier s'est trop souvenu de cette intime inspiration à laquelle est rebelle sa statue du *Jeune Néophyte*, et c'est dommage, un pareil artiste est fait pour marcher tout seul. — S'il vous faut des Napoléon, des victoires, des faunes, l'étude et l'adolescence, des semeurs, des faucheurs, M. Guillaume et M. Guméry, MM. Crauck, Falguière et Chapu, sont là pour vous satisfaire. — On regarde avec une grande curiosité l'*Agrippine voilée*, par M. Maillet; — l'*Ariane* de Millet; — le *Petit Pêcheur à la coquille* de M. Carpeaux. — Voici, mais en bronze, hélas! moins léger que lorsqu'il était tout simplement en plâtre, une des fêtes de ces dernières années : le *Chanteur florentin* de M. Dubois. — *Aristophane*, une belle composition d'un Athénien mort tout jeune. A Paris, on l'appelait M. Moreau. A peine mort, nous avons déposé une couronne sur son monument funèbre. — M. Franceschi a sculpté la *Foi*, digne sœur de la Charité et de l'Espérance; — M. Loison, *Daphnis et Chloé*.

Puis, tant de bustes et de médaillons, tant de projets de théâtres et d'hôtels de ville. Au demeurant, une belle et bonne exposition qui prouve que les ouvriers de la dernière heure ont gardé le respect des fortes études et des grandes traditions.

S'il est vrai que l'émulation soit la sauvegarde des beaux-arts, qu'elle tienne en ses mains puissantes le flambeau sacré, l'Exposition de 1867 aura tenu une partie des promesses faites en son nom. L'Allemagne, la Belgique (surtout la Belgique), et l'Italie, et la Suisse, ont envoyé de très-belles œuvres. Peintres et sculpteurs rivalisent et se disputent le grand jour. Chacun veut sa place au soleil, et voilà les artistes du Nord qui s'avancent à grands pas dans la carrière.

Dans la SECTION PRUSSIENNE, saluons d'abord les noms que nous connaissons, ceux qui chaque année viennent disputer à nos peintres les médailles du jury. Ils sont nombreux, car, de nos jours, et nous avons le droit d'en être fiers, Paris est le centre d'où rayonne la gloire. Nous avons donc chez nous, vivant avec nous, contents de notre vie et glorieux de nos récompenses, des peintres quasi-français dont nous avons fait nos compatriotes; mais sitôt qu'il s'agit de ces luttes à armes courtoises avec des nations rivales, ces maîtres sont réclamés, et bien à regret nous les effaçons de notre livre d'or. Par exemple, M. Heilbuth que nous pensions être un des nôtres, un esprit gai, rare et charmant, voilà tout à coup que Berlin le réclame, et qu'il appartient à la landwehr de ces bons peintres. Au maître Heilbuth nous devons ces jolies toiles représentant ces monsignori et ces cardinaux romains dont nous avons déjà parlé.

Voici aussi la *Marine* et la *Vue d'Amsterdam* de M. Achenbach, les *Moutons* de MM. Brendel et Schenck, le *Culot* de M. Meyerheim, *les Cinq Sens* de M. Schlesinger, noms allemands, talents français; voici enfin les petits chefs-d'œuvre de M. Knaus.

Rappellez-vous *la Souris* et *le Saltimbanque* de M. Knaus; c'est très-joli, c'est très-gai; c'est plein de mouvement; c'est digne en un mot de ce bon curé allemand réprimandant deux jeunes gars qui se sont battus à coups de poing. Deux douces et très-aimables figures, pas méchantes, et d'un vénérable aspect campagnard. A toutes ces gaietés de M. Knaus, nous préférons encore son *Invalide* et la fillette, au visage enchanteur, qui se compose un bouquet pour le soir. Elle est seule, errant à pas lents, choisissant dans les hautes herbes les bluets et les coquelicots. Elle a la taille du lis et l'incarnat de la rose. Elle songe, elle rêve; elle est charmante.

Maintenant, nous entrons réellement dans la peinture étrangère. Mais, plus nous allons, et plus s'agrandit notre tâche. Elle devient ardue, à force de copier ces noms inconnus, ou de les rechercher dans notre mémoire infidèle. Les yeux gardent davantage le souvenir des beaux-arts qui les frappent. Sitôt qu'il s'agit d'un artiste étranger, la gêne est évidente, et le lecteur lui-même est arrêté par ces noms glorieux dans leur patrie. C'est tout à fait l'embarras dans lequel s'est trouvé Despréaux, lorsque, voulant raconter les conquêtes du roi Louis XIV sur les bords du Rhin, lui-même il plaisante agréablement de ces noms rebelles au vers alexandrin.

Mais cependant nous avouons que l'excuse ne serait pas suffisante pour passer sous silence des œuvres dignes d'éloges.

Donc M. Camphausen nous va montrer *Frédéric le Grand passant une revue à Potsdam*. Ce n'est pas tout à fait le capitaine et le roi de la tradition française; il ressemble assez peu au comédien Fleury que Paris applaudissait du temps de Voltaire, et qui faisait verser des larmes de reconnaissance à l'auteur de la *Henriade*. Ce Frédéric français, pour dire ma pensée, était un mannequin. Le prince allemand du peintre allemand est un vrai prince. Il interroge, il étudie, il commande. On croirait lire une des pages de ces merveilleux mémoires de Frédéric le Grand que nous avons eu tort de ne pas assez lire. Enfin, c'est bien là tout à fait ce précurseur des grandeurs de la Prusse.

« Je me méfie un peu de la Prusse, disait un maréchal de France contemporain de Frédéric le Grand, elle a encore sa fortune à faire. » — Le *Christophe Colomb* de M. Brucke est d'une belle et solide peinture. Encore un héros bien choisi. Ce nom seul rappelle au spectateur une grande vie, une illustre histoire, et quand nous rencontrons dans la même heure une belle image, un glorieux souvenir, nous sommes doublement satisfait. — D'un autre Allemand nommé M. Bellermann, nous avons un paysage qui n'est pas sans valeur : *une Forêt sous les Tropiques*.

Une grande composition de M. Hübner : *la Dispute de Luther et du docteur Eck*, très-célèbre en Allemagne, aura bientôt gagné chez nous sa grande naturalisation. Voici donc le terrible docteur Luther, couvert encore de son habit de moine, en présence du très-savant et très-attentif chanoine Eck. L'un et l'autre ils ont voulu disputer en présence du duc Georges le Barbu. Georges le Barbu n'est pas certes un grand théologien. A sa façon d'entendre et d'écouter, on comprend qu'il n'est pas très-versé dans la dispute, mais, comme au fond le brave homme est un vieux chrétien tout dévoué à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, il serait très-content de voir réfuter les terribles arguments du réformateur. Et lorsque enfin il ne peut plus mettre en doute la victoire de Luther sur son adversaire : « Holà ! dit-il, que la peste l'étouffe ! » A ce cri, parti d'un cœur blessé, le triomphe de Luther est évident pour tout le monde. A côté de son maître, se trouve assis le doux Mélanchthon, assez semblable à la belle image qu'en a faite, en son livre des *Variations*, ce peintre admirable entre tous qui s'appelle Bossuet.

Non loin du tableau de M. Hübner, vous remarquerez le *Féroce Chasseur* de M. Henneber. Ceci n'est pas de l'histoire, c'est de la poésie. M. Henneber emprunte à son compatriote Bürger l'une de ses plus féroces ballades, tout à fait digne de celle-là : *Les Morts vont vite*. On ne sait quelle furie emporte au loin ce terrible chasseur. C'est un fouillis de sangliers, de cerfs, d'oiseaux sauvages, et l'on reste éperdu en présence de ces ténèbres, de ce mouvement, de ces épouvantes.

Avant de quitter la Section Prussienne, citons encore les *Adieux du conscrit*, une agréable petite toile de M. Burger, les portraits de M. Richter, l'*Orphée* et *Eurydice* de M. Magnus, *Frédéric le Grand à Hochkirch* de M. Menzel, et les dernières esquisses de Pierre de Cornélius, mort, hélas! trop tôt pour l'art, l'*Apparition du Christ parmi ses disciples*, et la *Descente du Saint-Esprit*.

De Berlin à Dresde, à Bade, à Munich, à Carlsruhe, il n'y a plus qu'un pas aujourd'hui, du moins c'est M. de Bismark qui le prétend. Franchissons donc ce pas pour saluer M. Schlœsser, encore un peintre quasi-français, et ses gracieux tableaux du *Fruit défendu* et du *Sermon*, les *Sept Souabes chassant le monstre* de M. Baumgartner (Bavière); la *Bataille de Choczim* de M. Brandt, la *Prise d'un retranchement de Schamyl* de M. Horschelt; les portraits de M. Lenbach; la *Mort de César*, *Avant la bataille de Weissenberg*, *Godefroy de Bouillon*, la *Bénédiction des drapeaux* de M. Piloty.

On le voit, les artistes bavarois aiment la peinture historique. Volontiers ils représentent les mêlées confuses et les batailles retentissantes. Ce qu'il y a de jambes coupées, de têtes fendues, de poitrines transpersées, de sabres, de mousquets, de canons dans cette exposition de la Bavière, c'est incroyable. Jamais on n'aurait cru les Bavarois si belliqueux... du moins en peinture. Ce n'est pas que je trouve grand mal à cela, et pourvu qu'ils ne suivent pas l'exemple de M. Adam, je les excuse sans peine. Par exemple, M. Adam passe les bornes. Jusqu'ici j'avais cru que Solferino comptait au nombre de nos victoires. Il paraît qu'il n'en est rien. Voyez plutôt ces trois prisonniers français que les Autrichiens emmènent en triomphe sur la *Route de Valeggio*, le 24 juin 1859. Ah! les bons prisonniers! Ils ne sont que trois, mais ils en valent dix mille. Au fait, sans eux, nous fussions passé indifférent devant le tableau de M. Adam. Grâce à eux, nous l'avons remarqué, et le nom de M. Adam, déjà connu depuis le commencement du monde, est menacé de passer à la postérité la plus reculée.

Au peintre de *Solferino*, je préfère M. Liezenmayer, encore un patriote! mais un patriote naïf, cette fois, qui nous raconte l'action de la reine Marie-Thérèse donnant le sein à l'enfant d'une pauvre femme dont le lait est tari. Pauvre enfant! quelles que soient ta vie et ta fortune, à coup sûr tu seras plus heureux qu'une autre enfant qui va venir, et qui par droit de nature épuisera cette royale mamelle.

Mais le véritable intérêt de cette exposition bavaroise est moins dans les tableaux que dans les dessins. Ils sont charmants, ces dessins, ils respirent cette poésie vague qui si bien reflète le génie allemand, comme ces illustrations que M. Enhuber a dessinées pour les contes de village souabes, ou bien ils sont grandioses et d'un sentiment moitié religieux, moitié philosophique, comme cet immense carton où le crayon de M. Kaulbach a réuni tous les génies précurseurs ou révélateurs de la réforme. Voici Luther et Calvin, Galilée et Newton, Raphaël et Michel-Ange, Léon X et Descartes, le passé et l'avenir, la science et la foi, l'art et la pensée. Conception gigantesque, exécution médiocre. Déjà Cornélius, on s'en souvient, nous avait montré en 1855 plusieurs compositions conçues d'après le même système. Nous avions été frappés, non convaincus, et l'école allemande n'a-

vait guère fait de disciples chez nous. C'est que le goût français, tout en rendant hommage au grand talent dépensé, avait compris que Cornélius suivait une voie mauvaise. Celui qui ne sait pas mettre une pensée dans son œuvre ne sera jamais qu'un ouvrier habile; mais ne sera jamais un peintre celui qui sacrifie tout à la pensée, et la ligne et la couleur. Si vous poursuivez un but uniquement philosophique ou social, prenez une plume, non un pinceau; s'il est mauvais de tout sacrifier à la forme, il ne faut pas non plus sacrifier la forme tout entière.

> Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
> Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.

C'est le poëte qui l'a dit. Cette vérité indiscutable pour l'écrivain l'est à plus forte raison pour le peintre, qui doit parler tout d'abord aux yeux, avant de s'adresser à l'esprit.



Le pavillon des beaux-arts suisses. Dessin de Delannoy.

Un autre reproche plus grave encore. L'idée synthétique exige des développements, des explications que la peinture ne comporte pas. De là une obscurité dans la traduction de la pensée qui déroute l'esprit du spectateur. Devant les cartons de Kaulbach et de Cornélius, on s'arrête, on regarde étonné; vaguement on comprend que ces personnages, venus de tous les âges et de tous les pays, n'ont pas été rassemblés par le hasard, qu'une idée philosophique les relie les uns aux autres, mais cette idée nous échappe. De sorte que le but de l'artiste est manqué, on ne le comprend pas. Du reste, qu'on ne s'y trompe pas : ces observations, ces critiques, mieux qu'un éloge banal, prouvent le cas que nous faisons du talent de Kaulbach et de Cornélius. On ne discute que les œuvres sérieuses.

Il faut compter avec la Suisse. Elle honore les beaux-arts, et possède un certain nombre de bons artistes.

Dans le pavillon qu'elle s'est fait bâtir au milieu du parc de l'Exposition, voici les paysages de MM. Auguste et Léon Berthoud, un *Effet du matin*, une *Nature morte*, la *Jungfrau*, la *Vallée de Goldau*, le *Lac des quatre cantons*, etc.; les *Sangliers* de M. Bodmer, le *Nouveau-né* de M. Anker, encore un Suisse de Paris, l'*Intérieur de forêt*, la *Soirée d'octobre* de M. Castan, les *Pâturages* de M. Koller, les *Paysans* de M. Vautier; enfin, le *Soleil levant* et les *Laveuses* de M. Karl Girardet, dont le crayon habile a semé tant de délicieux dessins dans nos meilleures publications illustrées.

Ch. WALLUT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

PARIS ANCIEN ET NOUVEAU

LE CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS.



Vue intérieure de la bibliothèque des Arts-et-Métiers. Dessin d'Ulysse Parent.

Le Conservatoire des arts et métiers fut fondé, en 1794, par la Convention, sur la proposition de l'abbé Grégoire, ancien évêque de Blois, et installé dans l'abbaye Saint-Martin des Champs, qui échappa ainsi au vandalisme révolutionnaire.

Toutefois la pensée première de cet établissement revient de droit à Louis XVI, à qui Vaucanson avait légué, en 1782, sa collection de machines. Malheureusement les agitations de son règne empêchèrent l'infortuné monarque de donner suite à son projet.

A la collection de Vaucanson, qui forma le premier fonds de l'établissement, vint se joindre, en 1803, le cabinet physique de M. Charles, un des plus riches de l'Europe.

En 1810, l'empereur Napoléon Ier fonda, au Conservatoire des arts et métiers, une école gratuite pour les jeunes ouvriers.

En 1819, on y créa trois chaires : économie industrielle, chimie et mécanique appliquée aux arts.

Aujourd'hui le Conservatoire ne compte pas moins de quatorze cours publics et gratuits. Toutes les chaires sont occupées par les plus illustres savants, dont la plupart appartiennent à l'Institut.

De nombreuses pièces, galeries ou salles, contiennent les innombrables richesses de ce précieux dépôt, c'est-à-dire tous les instruments de l'industrie humaine, depuis les simples outils du vannier jusqu'au métier à tisser les plus somptueuses étoffes.

Le rez-de-chaussée offre un magnifique vestibule construit sur le modèle de celui des grands appartements du Palais-Royal. Au bas de l'escalier est un écho qui permet à deux personnes placées aux extrémités de la salle de s'entendre très-distinctement en parlant à voix basse. Ce phénomène est dû à la construction de la voûte.

Depuis 1848 on a déposé au Conservatoire des arts et métiers les étalons et les prototypes des mesures de poids et de superficie.

Le 13 juin 1849, les représentants de la Montagne essayèrent d'y former une Convention nationale, mais quelques heures après la force armée dispersait l'assemblée révolutionnaire.

Placé aujourd'hui sous la haute direction de M. le général Morin, et réunissant dans le personnel de son enseignement les hommes que leurs travaux ont placés à la tête des diverses branches de la science, le Conservatoire est un de ces établissements uniques en Europe et que le monde entier envie à la France.

Il y a peu d'années encore, entouré de rues étroites et fangeuses, étouffé par des constructions parasites, comme la plupart de nos anciens monuments, le Conservatoire était à peine connu des étudiants et des habitants du quartier. Aujourd'hui l'édilité municipale en a fait un des plus magnifiques édifices de la capitale. La pioche des démolisseurs a déblayé et nettoyé les abords; la façade a été reconstruite. En face s'étend un square dessiné dans le genre français par M. Davioud et planté en quinconce. Une balustrade en pierre du Jura, surmontée de candélabres et de vases en bronze, entoure ce square, que ferment quatre grilles en fer forgé d'un très-beau travail. Enfin deux grandes fontaines, ornées des statues de l'Agriculture, de l'Industrie, du Commerce et des Arts, complètent une décoration splendide et du goût le plus pur.

Ch. RAYMOND.

CURIOSITÉS DE LA TOILETTE.

LA RECHERCHE DE LA BEAUTÉ.

Le désir de plaire est un sentiment inné chez l'homme, et nous voyons les peuplades les plus sauvages payer, comme les nations civilisées, leur tribut à l'humaine faiblesse. Le tatouage, cette hideuse et grotesque invention, n'est qu'une des vieilles formes de la coquetterie. Avant d'aller au combat, l'Indien de l'Amérique du Nord passe souvent plus de temps à se peindre et à se parer qu'une élégante petite-maîtresse. Le Chinois croit donner plus de charme à sa physionomie en se rasant la tête et en ne conservant, au sommet du crâne, qu'une mèche épaisse et longue, qu'il tresse et fait descendre jusqu'à ses talons, imitant ainsi l'art du jardinier, qui coupe les branches gourmandes, pour diriger la séve sur celles qu'il veut conserver. L'Afrique nous offre des exemples plus curieux encore de cette poursuite ardente d'une beauté imaginaire. Pour embellir ses femmes, le Hottentot emploie le procédé que les Anglais appliquent avec tant de succès à l'élève des porcs, et il obtient des résultats admirables. Les infortunées créatures, bouffies de graisse, incapables de marcher, trouvent des compensations à cette torture dans l'admiration qu'elles inspirent autour d'elles.

Si le désir de plaire se retrouve chez tous les peuples modernes, civilisés ou sauvages, ce sentiment n'était pas moins vif dans l'antiquité; mais, chez les nations primitives rapprochées du berceau de la famille humaine et de ce type modèle que le créateur avait mis dans l'homme, les idées du beau étaient plus pures. Aussi, fidèles aux lois du bon goût et de l'esthétique, les Grecs admiraient trop l'œuvre de la nature pour la déformer, sous prétexte de l'embellir.

Il ne faut pas croire cependant que cette simplicité ait été le fruit de l'ignorance; la coquetterie féminine avait, au contraire, à sa disposition un arsenal aussi complet que celui d'une Parisienne de nos jours. Les essences, les fards, les parfums, les teintures même remontent aux temps les plus reculés. Ainsi, chez les Juifs, où les cheveux noirs passaient pour les plus beaux, il était de mode, en dépit de la loi de Moïse, de donner cette couleur préférée aux chevelures blondes ou rousses, très-communes parmi eux. Ils avaient un soin excessif de leur toilette. Judith, avant de se présenter à Holopherne, tresse ses cheveux et les embaume d'huiles odoriférantes. Une longue et abondante chevelure était très-estimée, même pour les hommes. On la regardait comme un signe de beauté et de force, témoin les histoires si célèbres de Samson et d'Absalon.

Aussi n'est-ce pas une supposition gratuite de croire que l'art venait souvent en aide à ceux que la nature avait moins richement dotés sous ce rapport. En effet, les Hébreux avaient dû voir la mode des perruques répandue depuis fort longtemps chez les Égyptiens.

Grave et compassé, grandiose dans ses conceptions, l'habitant des bords du Nil n'avait pu cependant se soustraire à l'attrait de la parure. Les belles Égyptiennes connaissaient l'emploi des fards et des parfums; elles avaient aussi coutume d'ajouter au charme de leur regard à l'aide du *kohl*, préparation dans laquelle domine l'antimoine, et dont la mode s'est conservée en Orient.

Mais ce qui paraîtra peut-être plus singulier, c'est que, en Égypte, hommes et femmes, voire même les enfants, portaient des perruques; seulement ces perruques empruntaient les formes massives de l'architecture du pays, et, chose étrange, qui prouve bien qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, elles ressemblaient fort aux perruques carrées du siècle de Louis XIV. On en conserve, dans les musées de Londres et de Berlin, de curieux spécimens. On voit aussi, à la villa Alfieri, une tête de basalte, d'origine égyptienne, dont les cheveux, frisés en plusieurs centaines de boucles, tombent sur la poitrine et les épaules.

Apulée décrit une pompeuse procession en l'honneur de la déesse Isis, et parle de femmes aux riches coiffures, composées surtout de cheveux empruntés. Les hommes ne s'y faisaient pas moins remarquer par l'éclat de leur parure. Un d'entre eux portait « des souliers dorés, une robe de soie, des bijoux, des pierreries et une fausse chevelure, artistement nouée et disposée. » Il n'est pas jusqu'aux yeux artificiels qui ne puissent s'enorgueillir de l'antiquité de leur origine. On a trouvé, sur des momies égyptiennes des coques métalliques revêtues d'émail, qui prouvent que, déjà à cette époque, un art charitable était venu en aide à ceux dont un accident avait déparé le visage.

L'usage des perruques, qui, selon quelques poëtes, remonterait à l'âge d'or, était aussi connu des Perses et des Assyriens. Cyrus enfant, conduit par Mandane, sa mère, chez son grand-père Astyage, ne peut se lasser d'admirer l'opulente chevelure qui couvre la tête du vieillard, et il s'écrie avec ravissement : « Oh! maman, quel beau grand'père j'ai là! » On le voit, l'art de fabriquer les perruques est né en même temps que la civilisation et semble en être l'épanouissement indispensable.

Aussi, en Grèce, cet ornement eut-il un grand succès, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la fertilité d'invention qui en variait la forme et les usages. Le plus souvent les cheveux étaient mêlés à la chevelure naturelle, de manière à cacher l'endroit où celle-ci faisait défaut; les femmes attachaient habituellement à un ruban qui entourait leur tête des boucles abondantes qu'elles laissaient descendre jusque sur leurs sourcils. D'autres enfermaient leurs postiches dans un réseau à larges mailles qui en emprisonnait les tresses sans les dérober à la vue, comme cela se pratique encore aujourd'hui.

Sapho elle-même, au dire d'Ovide, ornait sa tête de faux cheveux, auxquels se mêlaient des aiguilles enrichies de pierres précieuses; car les dames grecques, persuadées de cette vérité, qu'une belle chevelure est le principal ornement d'une femme, en prenaient grand soin et passaient un temps considérable à l'entretenir, la parfumant d'essences et d'huiles aromatiques. Aristophane dépeint avec complaisance une jeune mariée, dont les magnifiques cheveux, couverts de parfums, flottent en boucles soyeuses sur ses épaules. Le passage suivant, d'Apulée, montre quel prix on attachait à ce genre de parure : « Si vous coupez les cheveux d'une femme, et si vous dépouillez son visage de cet ornement naturel, quand ce serait Vénus elle-même, elle ne saurait vous plaire. Mais y a-t-il rien de plus charmant que les cheveux d'une belle couleur, qui brillent au soleil d'un lustre dont l'œil est ébloui, les uns noirs comme l'aile du corbeau, les autres d'un blond plus éclatant que l'or; qui, parfumés d'essences précieuses, tressés avec soin et relevés en grosses nattes par derrière, sont comme un miroir où l'époux se retrouve avec plaisir. »

Lucien, il est vrai, enlève quelque prestige à ce charmant tableau : « Au sortir du lit, plus d'une femme ressemble à un singe; des vieilles et des servantes, rangées à la file comme dans une procession, lui apportent les instruments et les drogues de sa toilette : un bassin d'argent, une aiguière, un miroir, des fers à friser, des pots remplis d'opiats et d'onguents pour nettoyer les dents, noircir les sourcils, teindre et parfumer les cheveux; on croirait voir le laboratoire d'un pharmacien. »

Cette boutade, comme on le pense bien, n'empêcha pas les Athéniennes de continuer à faire grand usage des parfums, des fards, des poudres d'or, etc.

Pendant que la Grèce multipliait ainsi les raffinements du luxe, l'austère Rome conservait la simplicité primitive de ses mœurs. Ce fut seulement après la conquête de la péninsule hellénique qu'elle emprunta au peuple vaincu les délicatesses de sa civilisation; mais bientôt les Romains surpassèrent leurs maîtres. A l'époque de la décadence, on se parfumait non-seulement les cheveux, mais le corps tout entier; les bains, les vêtements, les lits, les lambris étaient saturés d'essences aromatiques; des fontaines d'eau de rose rafraîchissaient l'air; les convives portaient des guirlandes de fleurs, et les coussins sur lesquels ils reposaient en étaient jonchés. Les hommes se frisaient les cheveux et employaient toutes sortes de préparations pour adoucir leur peau, au grand scandale du rigide Sénèque. Quant aux femmes, leur cabinet de toilette était une officine où les plus habiles chimistes s'efforçaient de réunir les éléments épars de la beauté. On y voyait les préparations les plus diverses : les unes se composaient de farine de pois et d'orge, d'œufs, de lis, de vin, de corne de cerf, de miel, de bulbe de narcisse; les autres, simplement de farine de froment et de mie de pain trempée dans du lait; enfin, la farine de fève avait la réputation de faire disparaître les rides. Avec ces pâtes, les dames romaines composaient une sorte de cataplasme qu'elles s'appliquaient sur le visage toute la nuit et souvent une partie du jour. Quelques-unes ne l'ôtaient même que pour paraître en public; de sorte qu'en ce temps-là, un mari, dit Juvénal, était le dernier qui pût voir la figure de sa femme. Les élégantes composaient les roses de leur teint à l'aide d'un vermillon habilement nuancé; le kohl d'Égypte servait à faire ressortir l'éclat des yeux, la pierre ponce calcinée, à blanchir les dents. Un grand nombre de pommades et de cosmétiques étaient, en outre, destinés à l'entretien et à la teinture des cheveux, et, entre autres, le savon de Germanie, qui jouit pendant longtemps d'une grande réputation, car les cheveux blonds étaient, à Rome, beaucoup plus estimés que les noirs, peut-être à cause de leur rareté.

Un caprice plus singulier mit à la mode, pendant quelque temps, les fards et les teintures bleues. — Un visage bleu! est-ce possible? s'écriera le lecteur. — Hélas! oui; il n'y a si grande folie dont l'esprit de

l'homme ne se soit avisé. Il semblerait que cette idée singulière ne pouvait être mise en pratique que par un teinturier désireux d'attirer l'attention au moyen de ces affiches ambulantes d'un nouveau genre; mais nous sommes forcé d'avouer la vérité : ce sont des dames romaines qui se rendirent coupables d'une telle aberration de goût, témoin ce passage de Properce : « Ta fantaisie est maintenant de te farder le visage à la manière des Bretons; crois-moi, il n'y a de vraie beauté que celle de la nature. Parce qu'une folle se teint en bleu le visage et les cheveux, s'ensuit-il que ce fard embellisse? »

Toutefois, cette mode excentrique eut peu de durée; les femmes revinrent à des idées plus saines, et concentrèrent leurs efforts sur le soin et l'arrangement de leur chevelure. Il est vrai que cette importante occupation remplissait bien le temps des patriciennes oisives. Saint Clément d'Alexandrie leur reproche de passer des journées entières entre leur peigne et leur miroir. Les filles des Véturie et des Cornélie avaient reporté sur de frivoles détails de toilette toute l'énergie de leur âme, dignes épouses de ces sénateurs gravement assemblés pour délibérer sur la sauce d'un turbot! Mais quelle passion et quelle colère, chez l'irascible Romaine, quand tout, dans sa toilette, ne réussissait pas au gré de ses désirs! Écoutons plutôt Juvénal : « Une malheureuse esclave, les cheveux épars, le sein découvert, se hâte de la friser : — Pourquoi cette boucle inégale? — Aussitôt un coup de nerf de bœuf punit cette criminelle maladresse. » — « Je ne puis souffrir, ajoute Ovide, que, dans votre impatience, vous fassiez sentir à votre coiffeuse la pointe de vos épingles. Jugez si, en ajustant sa maîtresse, elle ne la maudit pas intérieurement. Vous la voyez pleurer et, les mains ensanglantées, achever une coiffure qui doit lui être odieuse. »

Le résultat de tant de soins et d'efforts n'était pas toujours d'obtenir une belle et abondante chevelure; les drogues employées pour donner aux brunes Romaines l'apparence des filles de la Germanie avaient souvent un effet funeste : elles brûlaient et desséchaient les cheveux, quand elles ne produisaient pas des désordres graves pour la santé, et plus d'une élégante eut la douleur de se voir chauve dans toute la fleur de la jeunesse. Ovide déplore en ces termes un semblable désastre : « Ils sont tombés, ces beaux cheveux dont Apollon, dont Bacchus auraient voulu voir leur tête ornée. Pourquoi, dans ta douleur, repousser le miroir? Ton malheur ne provient point des herbes enchantées d'une rivale ou de l'eau puisée dans les sources d'Hémonie par une perfide magicienne; c'est à ta coupable main que tu dois la perte qui te désole, c'est toi-même qui répandais le poison sur ta tête. »

On comprend que l'emploi de ces moyens destructeurs, si généralement répandus, ait été favorable à l'usage des perruques; les anciens, plus que nous encore, attachaient aux cheveux une grande importance. « Ces liens charmants, » comme les nomme Apulée, si puissants pour attirer et retenir les cœurs, étaient, chez eux, l'objet de soins étranges et d'honneurs superstitieux. La coupe des cheveux devint une cérémonie religieuse; les païens les regardaient comme un présent digne d'être offert à la Divinité, et, en effet, le sacrifice de la chevelure devait être un acte méritoire, car les têtes chauves inspiraient une grande aversion. César lui-même ne fut pas exempt des moqueries dont la calvitie était l'objet, et sa gloire ne suffisant pas à protéger son front contre les atteintes du ridicule, le sénat permit au célèbre dictateur de porter constamment une couronne de laurier qui dérobait son infirmité aux regards. Mais comme chacun ne pouvait adopter cette glorieuse perruque, ceux qui ne possédaient pas une abondante chevelure y suppléèrent au moyen de postiches. On raconte à ce sujet une anecdote assez plaisante : « Un chevalier se pavanait au milieu de la foule, revêtu de ses plus beaux habits et monté sur un magnifique cheval. Tout à coup le vent du nord se met à souffler avec violence, enlève sa perruque et le laisse chauve en présence de la multitude, qui l'accable de railleries. « Qu'y a-t-il d'étonnant, « s'écrie piteusement notre homme, que ma perruque « m'échappe, quand j'ai déjà perdu mes cheveux depuis « si longtemps? »

Les perruques n'avaient pas toujours pour objet de satisfaire la coquetterie; elles servaient aussi de déguisement, et Annibal en possédait, dit-on, un assortiment complet de toutes formes et de toutes couleurs, qui lui permettait d'échapper aux piéges de ses ennemis. Néanmoins, les perruques servaient surtout comme objet de parure. Néron, Galba, Othon, Domitien relevaient la majesté impériale de toute la majesté des perruques. La plus fameuse fut celle de Commode. Ælius Lampridius nous montre ce prince « ajustant devant un miroir sa vaste perruque, l'abreuvant d'essences et de parfums, et répandant sur elle des flots de poudre d'or. »

Comme les cheveux blonds étaient les plus admirés, on en faisait venir à grands frais, et l'habitude d'emprunter aux Germaines et aux Gauloises leur riche dépouille se répandit tellement, qu'on ne s'en cachait même pas. Le cadeau le plus agréable que l'on pût offrir à une femme aux calendes de janvier était l'une de ces coûteuses perruques. Les poëtes se montraient plus exigeants, et Martial, railleur impitoyable, nous a laissé à ce sujet de piquantes satires; l'une d'elles a été traduite ainsi :

> Cydalise achète
> Ses dents, ses cheveux;
> Et si la coquette
> N'a pas de beaux yeux,
> Faut-il qu'on s'étonne?
> C'est qu'on n'en vend pas.

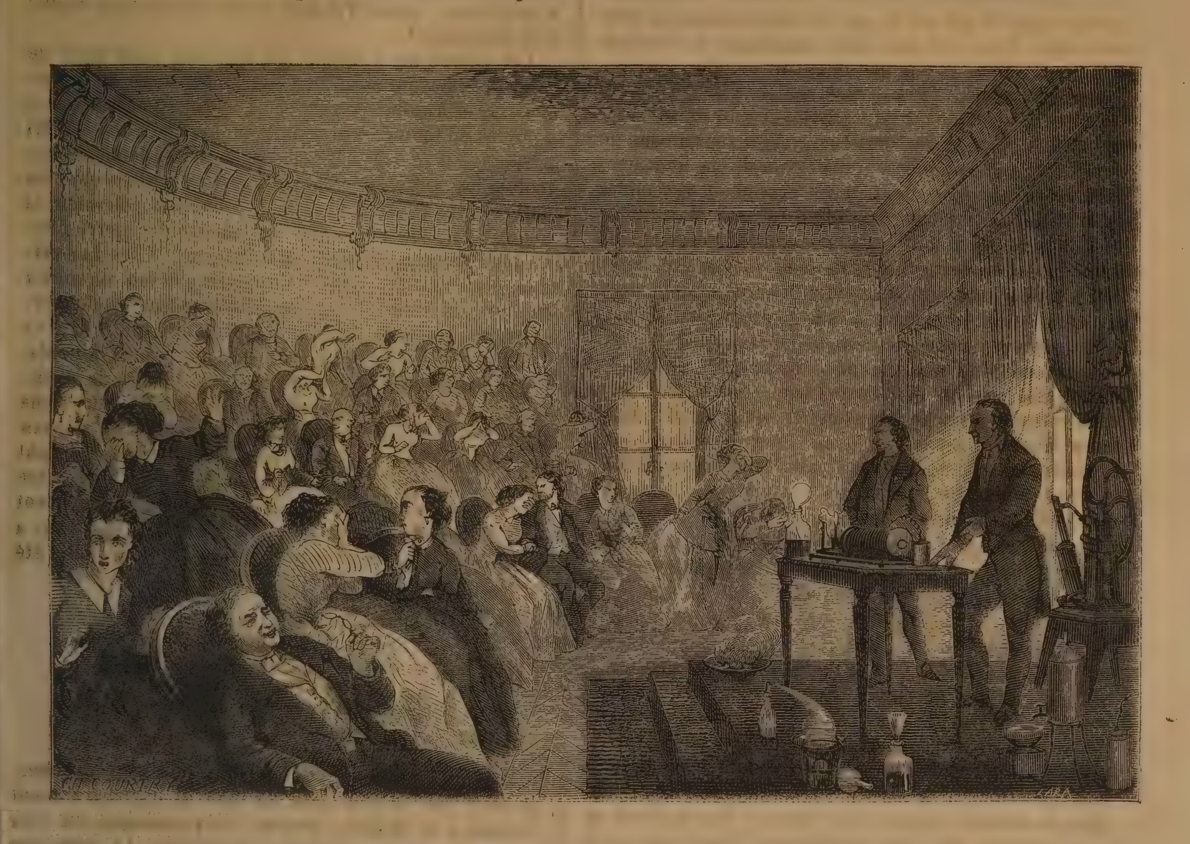
Mais ces cheveux, venus de loin, coûtaient fort cher, et ceux qui ne pouvaient en faire la dépense avaient recours à un singulier moyen : ils peignaient, sur leur crâne chauve, une chevelure imaginaire. Le poëte que nous venons de citer ne manque pas de décocher une épigramme à ce travers ridicule :

> Par un secret étrange et merveilleux
> D'un onguent aujourd'hui tu fais ta chevelure;
> Crois-tu me fasciner les yeux
> Avec tes cheveux en peinture?
> Ton secret, malgré toi, se laisse apercevoir;
> Quand tu voudras te les couper, Oronge,
> Ne cherche plus ni ciseaux ni rasoir,
> Tu n'as besoin que d'une éponge.

Cependant la civilisation romaine, avec toutes ses délicatesses, allait disparaître devant l'invasion des barbares, « des hommes maigres et basanés, dit Chateaubriand, ou des espèces de géants aux yeux verts, à la chevelure blonde lavée dans l'eau de chaux, frottée de beurre aigre ou de cendre de frêne. » Mais parmi les peuplades accourues de la Germanie, nous retrouvons

encore, sous une autre forme, le même désir d'embellir la nature; plusieurs se couvraient le corps et les cheveux de tatouages bleuâtres; les Bretons composaient une sorte de fard de même couleur, dont ils se peignaient le visage. Tous ces barbares attachaient le plus grand prix à la chevelure, qu'ils avaient fort longue et fort belle; c'était chez eux la marque distinctive de l'homme libre. Avoir la tête rasée passait pour un signe d'infamie; aussi la loi punissait-elle sévèrement la moindre atteinte portée à ce précieux attribut. Quiconque coupait les cheveux d'une jeune fille se voyait condamné à une amende de soixante-deux sous d'or. Quel âge d'or pour la chevelure! (Ici l'expression n'est pas figurée.) Quand on songe à la misérable récompense que reçoivent aujourd'hui les pauvres Bretonnes qui sacrifient, au plus grand avantage de nos belles dames, leur parure naturelle, ne regrette-t-on pas le temps où chaque jeune fille portait sur sa tête une fortune? Il est vrai que le propriétaire ne pouvait se dépouiller de ce trésor sans s'avilir et se mettre au rang des esclaves.

Il ne faudrait pas conclure de l'honneur attaché à une longue et abondante chevelure que les barbares d'un rang élevé portassent perruque quand l'âge ou l'avarice de la nature avait dégarni leur front. Il ne s'agit plus ici de Rome où la mollesse et l'abus des plaisirs se joignaient à l'usage inconsidéré des cosmétiques pour donner aux jeunes gens l'apparence des vieillards. Chez les robustes fils des forêts de la Germanie, la calvitie



Le cours du professeur de chimie à B... (Voir pages suivantes). Dessin de Courtry.

était presque inconnue, et, d'ailleurs, ces barbares grossiers avaient les mains trop rudes pour cultiver cette fleur de la civilisation qu'on appelle une perruque. Ils se bornaient, comme nous l'avons vu, à enduire leurs cheveux de la graisse des animaux ou de vieux beurre fait avec le lait des cavales, à peu près comme les Cosaques que nos pères ont pu admirer, en 1814, parfumant leur chevelure et assaisonnant leurs mets avec une savoureuse et odorante chandelle.

En revanche, les peuplades germaniques avaient poussé très-loin l'art de teindre les cheveux. Tandis que chez les Romains, le goût des choses rares et factices faisait préférer la couleur blonde, peu commune sous le ciel du Midi, un sentiment contraire portait les barbares à dédaigner les cheveux bruns, et ceux à qui la nature avait fait un présent si fâcheux avaient recours à mille moyens pour corriger ce vice de naissance. Ils employaient tantôt le suc de certaines herbes, tantôt un savon composé de graisse de chèvre et de cendre de hêtre que nous avons vu très-prisé à Rome; ils obtenaient ainsi une chevelure dorée, dont ils relevaient encore l'éclat en la parsemant d'une poudre rougeâtre.

Quant aux raffinements délicats qui avaient été chassés de l'empire d'Occident par l'invasion, ils trouvèrent asile à Constantinople. Dans les fêtes, des fontaines d'eaux de senteur embaumaient l'air, et les nobles Byzantines ne se montraient pas moins passionnées pour la parure que les dames romaines. Mais le trône vermoulu des empereurs menaçait de s'écrouler bientôt. Qui donc allait tenir dans le monde le flambeau des arts, toujours suivi des créations du luxe, ce superflu si nécessaire des nations civilisées? Un peuple aujour-

d'hui tombé bien bas, et dont le nom est devenu synonyme d'ignorance et d'engourdissement, les Sarrasins ou les Turcs. A cette époque, le génie arabe brillait de tout son éclat, et le nom des califes, attaché au souvenir de l'Alhambra, aux fêtes enchantées des palais de Grenade et de Séville, rappelle toutes sortes de magnificences et de délicatesses. Le reflet de leur splendeur éclaire les *Mille et une Nuits*, ce chef-d'œuvre de la poésie orientale, encore imprégné des parfums de l'Arabie.

C'est là, dans le pays du soleil, que le moyen âge, inculte et sévère, dut aller s'initier à une vie plus douce et plus raffinée; les croisades, en précipitant l'Occident vers la Palestine, révélèrent à l'Europe bien des arts inconnus. Plus d'un chevalier rapporta de la Terre sainte, à la dame de ses pensées, quelque précieuse essence dont l'Orient avait gardé le secret. Ce fut également l'époque où l'on vit paraître la première perruque.

Saint Louis ayant perdu tous ses cheveux pendant ses expéditions aventureuses, les médecins lui conseillèrent de demeurer toujours la tête couverte pour éviter le froid. La reine Blanche, que ne peut l'amour d'une mère! conçut alors l'idée de substituer une chevelure postiche à celle dont l'absence nuisait à la santé de son fils. Voulant que cette coiffure rappelât au bon roi le dévouement et la fidélité des seigneurs de sa cour, elle obtint de chacun d'eux une mèche de cheveux et les cousit une à une au bonnet du prince. Nous aimons à croire que la reine eut soin d'assortir les nuances, et que cette première perruque, œuvre de l'amour maternel, ne choquait pas les regards par l'opposition des couleurs. Quoi qu'il en soit, on explique ainsi comment les perruquiers ont choisi saint Louis pour leur patron. Peut-être, ces estimables artistes voulaient-ils par là s'attribuer une antiquité qu'ils ne possédaient pas, car l'heure de la Renaissance n'avait pas encore sonné pour les postiches, et ce fut seulement plusieurs siècles après, que cette mode s'introduisit en Europe et soumit toutes les têtes à son empire.

La vogue des fards et des parfums avait devancé celle des perruques, et pris, sous Catherine de Médicis, une grande extension; cette princesse fit venir d'Italie un Florentin, nommé Réné, très-habile dans la préparation des essences aromatiques. La mode s'en répandit en Allemagne et en Angleterre; on peut voir, dans les écrivains de l'époque, combien l'usage des parfums était devenu général. Il n'est guère de pièce de Shakspeare qui ne parle de musc, de civette, de gants aromatisés, etc. L'homicide lady Macbeth elle-même, dans l'admirable scène où, pendant son sommeil, elle trahit son affreux secret, s'écrie avec désespoir : « Hélas! tous les parfums de l'Arabie entière ne sauraient laver cette petite main! »

Nous voyons aussi l'impérieuse reine Élisabeth d'Angleterre se plaire à distiller, avec les dames de sa cour, des eaux de senteur, dans son laboratoire du château d'Hawkstead. En même temps reparaissaient les délicatesses romaines; les bains de lait pour blanchir et adoucir la peau étaient en grande vogue : Marie Stuart en faisait grand usage, imitant en cela tant de célèbres beautés de l'ancienne Rome, et particulièrement Poppée, femme de Néron, qui, dans son exil, avait obtenu d'emmener avec elle cinquante ânesses, dont le lait servait à la satisfaction de ce goût dispendieux.

Nous touchons maintenant au siècle de Louis XIV, cette ère glorieuse pour la France, dont l'approche fut annoncée par le retour des perruques. Les premières, faites vers l'année 1620, étaient composées de cheveux, passés, à l'aide d'une aiguille, au travers d'une légère peau de chèvre. Plus tard, on imagina de tresser les cheveux, de les monter et de les étager sur une coiffe en léger réseau de soie. La mode en devint générale, et Louis XIII créa quarante-huit *barbiers-perruquiers*, qui devaient suivre la cour et fournir aux jeunes seigneurs ce complément indispensable d'une toilette de bon ton. Louis XIV n'eut garde d'abandonner un usage qui lui était si favorable; il fit même descendre la perruque jusqu'au bas des épaules, afin, disent les malignes chroniques, de cacher l'inégalité des siennes. « A cette époque, nous apprend Mercier, dans son *Tableau de Paris*, la perruque était un ornement fort coûteux. Une perruque (frémissez, têtes chauves!) se vendait jusqu'à mille écus. Il est vrai qu'elle était d'un volume énorme, et qu'il fallait dépouiller plusieurs têtes pour en couvrir une seule. »

Binette, perruquier du grand Roi, était un personnage important; ce fut sans doute par son influence qu'en 1674, on dressa, dans le Conseil du roi, les statuts de la corporation des *barbiers-perruquiers*, qui leur conféraient le droit de porter l'épée. Les imposantes perruques carrées n'étaient pas les seules qui fussent en usage : il y avait encore les perruques nouées, dont les devants raccourcis se rattachaient avec des nœuds; les perruques à l'espagnole, qui ne tombaient pas jusqu'aux épaules; les perruques naturelles, garnies d'une moins grande quantité de cheveux et frisées plus légèrement, etc., etc.

Porter sa propre chevelure devint chose interdite à la cour, les vilains seuls restèrent comme la nature les avait faits. Quant aux poëtes du temps, qui avaient l'honneur d'approcher plus ou moins « du Soleil, » ils n'eurent garde de perdre une si belle occasion de ressembler à Apollon, et d'épaisses perruques couvrirent leurs épaules. A la vérité, la mode en était fort coûteuse pour leur gousset mal garni; aussi ne pouvaient-ils que rarement renouveler leur ornement aristocratique. Boileau poursuit de ses satires impitoyables le pauvre Chapelain, dont la perruque usée ne valait, paraît-il, pas mieux que les vers. Parodiant avec quelques amis une des scènes les plus connues du grand Corneille, celle où don Diègue reçoit du père de Chimène un sanglant outrage, il fait arracher à Chapelain sa perruque par un poëte rival, et met dans la bouche de l'auteur désespéré de *la Pucelle* les paroles suivantes :

O rage! ô désespoir! ô perruque ma mie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie!
N'as-tu trompé l'espoir de tant de perruquiers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers!

Heureusement, Apollon, ce patron des rimeurs, prend sous sa protection le couvre-chef outragé et le place dans le firmament, à côté de la chevelure de Bérénice. On remarqua, cependant, que cette métamorphose manquait de justesse en un point, c'est que les comètes ont des cheveux, et la perruque de Chapelain était si usée qu'elle n'en avait plus.

La mode changea sous le règne de Louis XV, les coquettes perruques poudrées remplacèrent les chevelures longues et tombantes. Cette époque fut le triomphe de la recherche, de la mignardise et de l'afféterie. Tout était factice et de convention dans cette société lasse de la vraie beauté et de la vraie grandeur. Wat-

teau et Florian imaginent pour elle les élégantes bergères aux vêtements de satin, au pied mignon, conduisant, avec une houlette garnie de rubans roses, des moutons tels que nos prairies n'en ont jamais vu. Voltaire compose un poëme où la nature est si bien oubliée, que dans toute *la Henriade* il ne se trouve pas même, comme on l'a dit avec esprit, une touffe d'herbe pour nourrir les chevaux des ligueurs. Ce siècle devait être favorable aux artifices de toilette de tout genre. « Loin de nous, s'écrièrent marquises et duchesses, ces cheveux blonds ou noirs que la moindre paysanne peut porter. La nature ne sait pas faire des fronts assez blancs, des joues assez roses, des yeux assez brillants, suppléons par notre art à cette insuffisance. » Et vite elle firent disparaître leur chevelure sous des flots de poudre ; les plus élégantes même, ne trouvant pas que le blanc fût assez rare, car enfin l'âge l'amène sur toutes les têtes, employèrent le rose, le lilas et le bleu. Les fards de toutes sortes envahirent les boudoirs, et, comme si ce n'était pas encore assez, les mouches vinrent compléter cette beauté d'emprunt. Aussi un grand seigneur étranger, admis à contempler dans une fête les dames de la cour, comme on lui demandait si les Françaises ne lui semblaient pas les plus belles femmes de l'Europe : « Je l'ignore, répondit-il, je ne me connais pas en peinture. » Il va sans dire que les parfums étaient l'accompagnement obligé de toutes ces délicatesses, et l'on poussait même si loin l'engouement, que l'étiquette en prescrivait un différent pour chaque jour de réception.

L'art de la coiffure et de la parfumerie avait atteint son plus complet développement; la société payait en honneurs et en argent les artistes qui ajoutaient à son éclat; investis, comme nous l'avons vu, du droit de porter l'épée, ils jouissaient d'une sorte de noblesse. Il ne leur manquait que d'être chantés par un poëte. Et cet honneur même leur échut en partage. La gloire de Figaro rejaillit sur tous ses confrères; mais, hélas ! en retour de l'aide que lui avait apportée le barbier railleur, la Révolution ne lui laissa que des têtes rases (quand elle lui en laissa). On sait que le premier Consul, revenant d'Egypte, fit couper ses cheveux et mit en honneur les coiffures à la Titus.

Les modes françaises, dont l'empire s'étend partout, s'étaient introduites en Angleterre, et les nobles ladies surent si bien s'approprier tous ces secrets de la coquetterie, que les graves perruques du Parlement s'en émurent. Elles virent dans ces artifices de toilette un péril pour le bonheur domestique, et, prenant en main la cause des maris trompés par ces nouvelles magiciennes, votèrent, en 1770, le curieux bill que voici :

« Toute femme, de quelque âge, rang ou profession que ce soit, vierge, fille ou veuve, qui aura séduit ou amené au mariage un sujet de Sa Majesté à l'aide de parfums, de fards, d'eaux de senteur, de dents artificielles, de faux cheveux, corsets, souliers à hauts talons, etc., encourra la pénalité prescrite par notre loi actuelle contre les sortiléges et semblables délits, et le mariage sera annulé de plein droit. » On frémit en songeant à la perturbation amenée dans la famille par une loi semblable. L'indissolubilité des mariages devenait un vain mot, car bien peu auraient pu supporter une telle épreuve. On y renonça donc, et la tolérance des victimes couvrit de son manteau l'artifice des coupables. Chacun, du reste, à défaut de bonheur, est bien aise d'en avoir l'apparence.

La science se montre moins discrète et plus impitoyable; elle dénonce les roses factices du teint aussi bien que le mélange de nos boissons. Il y a quelques années, toutes les habitantes de B... ont frémi en lisant le compte rendu d'un cours de chimie, fait par un savant professeur qui comptait parmi son auditoire bon nombre de belles dames. La leçon finie, « tous les visages, métamorphosés par des vapeurs perfides, étaient devenus jaunes, bleus, noirs, violets. Quelques-uns même, ceux-là appartenaient aux plus audacieuses, qui veulent à la fois l'ivoire sur la peau, la rose sur les joues, le corail sur les lèvres, l'ébène aux sourcils et aux cils, étaient tellement bariolés, qu'une perruche en eût été jalouse. On assure, ajoutait le malin journaliste, que la chimie pourrait produire de ces prodiges-là ailleurs qu'à B... »

Les fausses chevelures qui, depuis quelques années, vont toujours se développant, et que les bourses volumineuses tombant sur les épaules de nos femmes ne pourront bientôt plus contenir, ont inspiré plus d'une boutade aux satiriques modernes. Nous avons en ce moment sous les yeux le recueil posthume d'un poëte soi-disant russe que l'éditeur nomme le chevalier Athanase Arkiskenkoff, et qui, nous dit-il, est mort en 1860, à l'âge de cent deux ans. Sous le titre de *Juvenilia*, cet ouvrage renferme une petite pièce où les postiches sont sans pitié livrés au ridicule. Un étudiant, vivement épris d'une jeune beauté « à blonde chevelure, » obtient, non sans peine, la promesse de sa main. Un jour, l'amoureux fiancé entre précipitamment chez la jeune fille, qui ne l'attendait pas; mais il s'arrête tout à coup et change de couleur :

O désespoir ! il a vu de sa belle
Les cheveux d'or sur un siége étendus.

Quoi qu'il en soit, grâce à cet engouement, les coiffeurs et les parfumeurs sont arrivés à une grande prospérité, et si le lecteur nous pardonnait l'aridité de la statistique, nous dirions que le chiffre de leurs affaires s'élève, pour Paris seulement, à trente-trois millions, et qu'ils occupent plus de trois mille ouvriers. L'illustration ne leur manque pas plus que la richesse : tandis que leurs ancêtres portaient autrefois l'épée, ils manient aujourd'hui la plume, et s'ils fabriquent encore des perruques pour autrui, la nation reconnaissante leur tresse des couronnes. Tout le monde sait les honneurs dont on a comblé Jasmin, le perruquier-poëte. Rameaux d'or, coupes d'or, arcs de triomphe, feux d'artifice lui ont été prodigués par l'admiration de ses compatriotes. Le célèbre coiffeur, qui ne rougissait pas de sa profession, a rassemblé un grand nombre de ses poésies sous ce titre : *les Papillotes*. Laissant à ses clients tous les fards et tous les artifices dont sa boutique était remplie, sa muse, toujours simple et vraie, sut trouver dans la seule connaissance du cœur humain les accents qui nous émeuvent; elle sut allier un goût délicat, une sensibilité profonde à la peinture de la vie des champs. Il ne connaissait peut-être pas *l'Art poétique* de Boileau; mais un jugement droit lui avait appris la vérité de cette maxime :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Que nos belles Parisiennes l'imitent en cela, c'est le conseil que leur donne un de leurs fervents admirateurs.

ÉMILE JONVEAUX.

SOUVENIRS DE PÊCHE ET DE CHASSE.

LA PÊCHE A LA LOUTRE.

Il est peu de chasseurs qui n'aient rencontré une loutre, cet animal amphibie, grand tout au plus comme un petit chien basset, et qui vit le long des cours d'eau, où il trouve sa nourriture et un abri temporaire contre les attaques de ses ennemis.

La loutre, comme le castor, est répandue sur toutes les parties du vieux et du nouveau monde, avec cette différence cependant que si le castor a disparu, — à peu d'exceptions près, — de notre territoire inhospitalier, la loutre est toujours fort commune en France, en Angleterre et sur toute la surface de l'Europe.

Il y a également des loutres sur le continent américain, et comme c'est de deux animaux de cette espèce qu'il s'agit, je vais entrer de suite en matière.

J'ai eu pour ami intime, pendant mon séjour aux États-Unis, un grand chasseur et un pêcheur hors ligne, Frank Forrester, auteur de deux ouvrages émérites sur le sport américain, et dont le vrai nom était Herbert.

Un soir, assis sous la verandah de l'hôtel de Stoboken, de l'autre côté de l'Hudson, en face de New-York, nous causions, Forrester et moi, et je demandais à mon ami ce qu'il comptait faire de certaine loutre



La loutre. Dessin de Foulquier.

qu'on lui avait apportée vivante le matin, dans son habitation des champs, — *the Cedars.*

— Eh ! parbleu, répondit-il, je compte m'en faire un auxiliaire précieux dans nos parties de pêche. Les Peaux-Rouges agissent tous ainsi, et certaines tribus du lac Ontario ou du lac Supérieur ne pêchent pas d'une autre manière. La loutre est pour l'eau et les poissons ce que le furet est pour la terre et les lapins. Du reste, la loutre que vous avez vue ce matin chez moi n'est pas la première que j'aie eue à mon service. Avant de venir m'établir aux États-Unis, j'habitais l'Irlande, et, au château de Kinkernay, où réside ma famille, j'avais élevé une loutre qui me suivait comme un chien, et ne prenait sa nourriture que de ma main ou de celle de notre garde-chasse. Le pauvre animal sortait, se promenait seul, rentrait de même, allait tous les jours se laver dans le bassin de la fontaine, dormait au coin du feu de la cuisine pendant tout l'hiver et s'était si bien emparé de cette portion de l'âtre paternel, qu'il en chassait tous les chiens et les chats. Quelquefois cependant il s'échappait, la nuit, pour aller pêcher dans un petit étang voisin du château; il rentrait ensuite par les chatières, et, le lendemain matin, les débris de poisson trouvés dans la cuisine dénonçaient le vol de la nuit.

— Je regrette fort, dis-je à Forrester, de ne pas avoir vu ce que vous me racontez. Ne serait-ce pas...

— Un... rêve de chasseur.

— Oh ! je n'ai pas dit cela ; mais M. de Buffon assure...

— Oh ! ne me parlez pas de votre écrivain d'histoire naturelle aux manchettes de valenciennes. Ce n'est pas la seule erreur que contiennent ses œuvres... illustres. Non-seulement il y avait une loutre apprivoisée au château de Kinkernay, mais encore un paysan du bourg voisin possédait un de ces animaux qu'il avait élevé à

pêcher dans la rivière, clandestinement, en braconnant, si bien que souvent mon père l'avait fait avertir que s'il continuait un pareil métier, il le ferait arrêter et mettre en prison. Je voulus voir certain jour les opérations de « Jessie », — tel était le nom que Pat O'Connor avait donné à sa loutre, — et, le prenant à part, un matin, je lui tins à peu près ce langage :

— Eh ! Pat, veux-tu que je te prenne sous ma protection ?

— Jésus ! si je le veux !

— Cela ne dépend que de toi.

— Que faut-il faire

— Me montrer ta loutre au travail.

— Au travail ! mais elle ne travaille pas, bon Dieu !

— Trêve de mensonges, mon cher Pat. Je sais ce que je sais ! donc, tu vas faire ce que je veux, ou sinon, gare à toi !

Pat résista bien encore ; mais enfin, convaincu autant par mes promesses que par mes menaces, il consentit.

Il prit un panier et y plaça Jessie, qui se tenait au soleil, sur le bord d'un tonneau rempli d'eau, mit le tout sur son épaule, et le voilà parti.

Le rendez-vous était sur le bord du lac paternel, à



La loutre en pêche. Dessin de Foulquier.

l'endroit que l'on nommait *Trout's pond* (le trou aux truites), parce que ces délicieux poissons abondaient dans ces eaux.

J'avais pris les devants, et cependant, en arrivant, je trouvai O'Connor installé et m'attendant en fumant sa pipe. Le drôle connaissait *une* « raccourcie » qui l'avait mené très-rapidement au lieu convenu.

Je pressai mon braconnier de commencer la pêche au plus tôt.

— Nous avons tout le temps, me dit-il. Il est deux heures seulement : par cette chaleur accablante, le poisson dort et ne circule pas. Le mieux est d'attendre jusqu'à quatre heures. La nuit serait encore préférable, mais vous ne verriez pas les évolutions de Jessie, et vous y perdriez trop.

Tout en attendant l'heure indiquée par Pat O'Connor, je causai avec lui, et je n'eus pas grand'peine à deviner que mon coquin d'Irlandais possédait un talent hors ligne pour le braconnage sur terre et sur eau. Mon père ne s'était pas trompé. Mais j'avais promis de me taire, et je dus garder le secret du *poacher*.

Enfin le soleil se pencha vers l'horizon et Pat ouvrit le panier dans lequel Jessie était restée parfaitement tranquille pendant toute notre conversation.

La loutre, couchée sur un lit de fougères, dormait profondément, mais, à la vue du jour, aux émanations

de l'atmosphère, elle daigna ouvrir les yeux, paresseusement d'abord, puis avec vivacité, si bien qu'au bout de cinq minutes, elle était complétement réveillée.

Tandis que la loutre s'étirait sur l'herbe, j'avais jeté les yeux vers la surface argentée du lac, et il m'avait semblé apercevoir à certaines rides, à certains bouillonnements, qu'en effet, comme l'avait dit Pat, le poisson abondait au *Trout's pond*.

Tout à coup, un brochet qui poursuivait quelques menus poissons fit un bond au-dessus de l'eau, semblable à un éclair vivant.

L'Irlandais crut le moment propice pour commencer la pêche. Il montra à la loutre l'eau qui clapotait, et au même instant Jessie se jeta dans le lac. L'animal nageait et plongeait avec une extrême facilité; à différentes reprises il disparut pendant quinze à vingt secondes, puis enfin il se montra tenant entre ses dents une énorme carpe. Pat siffla, et, docile comme un chien d'arrêt, Jessie se dirigea vers lui et déposa à ses pieds le cyprin qui frétillait encore dans les dernières convulsions de l'agonie.

Après la carpe vint un brochet de six livres, puis une douzaine de truites, et la pêche eût duré de cette sorte jusqu'au lendemain, si je n'avais pas jugé l'expérience suffisante.

— En voilà assez, dis-je à Pat : m'est avis que si tu venais ici toutes les nuits, avant peu le lac serait dépeuplé. Écoute-moi bien. Je consens à t'accorder, — de moi-même, — la permission de pêcher pour ta provision seulement le vendredi. Je m'entendrai avec les gardes pour cela; mais si tu es surpris un autre jour, on aura ordre de tuer d'un coup de fusil Jessie et de mettre son propriétaire à la geôle. Allons! rappelle ton animal pêcheur et remets-le dans son panier.

Tandis que Pat sifflait Jessie, je m'étais éloigné quelques instants, quand j'entendis à trois pas derrière moi la détonation d'une arme à feu.

— Ah! gredin! dit une voix avec l'accent de la colère, cette fois-ci je t'y prends! M. Herbert me croira à la fin.

Je m'étais rapproché en reconnaissant la voix du garde-chef du manoir. Sam O'Mally, qui passait par là, s'était imaginé que le *poacher* travaillait pour son compte.

Hélas! d'un coup de feu il avait abattu Jessie atteinte en pleine poitrine par la balle de son fusil, et déjà il portait la main sur le collet du braconnier, quand je me montrai.

— Vous arrivez à temps, maître, fit O'Mally.

— Oui! à temps pour vous empêcher de tourmenter ce pauvre diable. Je regrette fort que vous ayez tué sa loutre, car s'il était ici, c'était par ma volonté.

— J'ignorais, maître, fit O'Mally...

Pendant que ceci se passait, Pat s'était jeté à l'eau et rapportait la pauvre Jessie sur la rive. De grosses larmes coulaient le long de ses yeux : on eût dit qu'il perdait une amie.

Je mis tout en œuvre pour consoler le bonhomme, à qui je donnai une somme ronde, mais il n'en paraissait pas moins très-affecté. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pour une raison ou pour une autre, six mois après la mort de Jessie, Pat était enterré un beau matin, laissant une veuve et trois enfants, dont mon père prit soin tant qu'il vécut, et que je n'ai pas abandonnés.

Le récit de Frank Forrester m'avait fort intéressé, et je le remerciai de son aimable compagnie lorsque nous nous séparâmes, lui pour retourner aux *Cedars*, moi pour traverser l'Hudson, à bord du Ferry-Boat, afin de rentrer à New-York.

La loutre de mon camarade de chasse prospéra et devint énorme; par malheur, Rock pêchait le plus souvent pour son compte, et cela n'arrangeait pas la cuisinière du *shooting box* de Frank, qui exigeait du poisson pour ses matelotes.

Il fallut trois bonnes années au maître de Rock pour corriger son élève de tous ses défauts; mais quand cette éducation fut perfectionnée, la loutre des *Cedars* approvisionnait chaque matin le garde-manger, si bien qu'à quelque heure du jour ou de la nuit que l'on entrât dans cette demeure hospitalière, on y trouvait une tranche de saumon grillée, ou bien un énorme *bass* ou un *hallibut* bouilli et prêt à être assaisonné d'huile et de vinaigre. Quant aux homards, aux langoustes et aux crabes, ils grouillaient dans un vivier rempli d'eau de mer renouvelée chaque jour.

Non loin des Palissades, ces murailles géantes qui bordent l'Hudson, à gauche, le long de l'Etat de New-Jersey, en remontant du côté de Sing-Sing, à l'entrée d'une petite anse, Frank Forrester avait découvert un barrage qui, suivant ses appréciations, avait dû être fait autrefois par la main des hommes.

L'anse, bordée d'un côté par une sorte de muraille de pierres, de l'autre par un banc de sable, formait une sorte de bassin naturel, à l'extrémité duquel, découlant des roches, s'épanchait une source d'eau vive aussi limpide que du cristal.

Un soir, j'avais dîné aux *Cedars*, et, au dessert, la loutre, suivant son usage, était venue trouver son maître et recevoir un morceau de pain trempé dans du café sucré, friandise qui lui était fort sympathique.

— Au lieu de retourner à New-York, voulez-vous rester à coucher ici? me dit Frank Forrester; nous irons, demain matin à l'aube, visiter mon réservoir des Palissades, en compagnie de Rock.

— J'accepte, répondis-je, fort enchanté de la proposition.

Nous nous retirâmes de fort bonne heure, Frank et moi, et la nuit me parut longue, je vous assure, car, la veille d'une chasse ou d'un voyage, la préoccupation me tient presque toujours éveillé.

A l'aube, je secouai Forrester, qui dormait d'un sommeil de plomb.

Avaler un verre de gin, aller chercher Rock dans son panier et nous mettre en route, tout cela fut l'affaire d'un quart d'heure.

Devant les *Cedars* il y avait trois bateaux amarrés. Forrester sauta dans une embarcation pontée, qui allait à la fois à l'aide d'une voile ou d'avirons. J'imitai son exemple et nous hissâmes la toile. La brise soufflait d'aval, si bien que, dans l'espace d'une demi-heure, nous pûmes jeter l'ancre, bord à bord avec la muraille du bassin des Palissades.

La marée descendait : c'était le moment le plus propice pour notre pêche.

Sur le bord du bassin, vers la source, se tenait perché sur ses pattes un magnifique bihoreau de la grande espèce, qui se leva lourdement à notre approche et prit son vol à vingt pas de l'embarcation. J'avais emporté un fusil à tout hasard; je me hâtai d'épauler, je fis feu, et l'oiseau, tournant sur lui-même, tomba lourdement à l'extrémité du banc de sable.

— Très-bien! me dit Forrester; maintenant, plus de

bruit, pas un mot, laissons le calme revenir, puis nous lâcherons Rock. Je gagerais sa vie contre une pipe de tabac que nous allons faire ce matin une pêche miraculeuse.

— Vous le croyez ?

— J'en suis certain.

Tout en murmurant ces paroles, nous avançâmes du côté de la source, près de laquelle se trouvait un banc naturel formé par une roche plate détachée depuis longues années du sommet des Palissades.

Nous nous assîmes côte à côte, le panier de Rock devant nous, sans prononcer un mot, sans ouvrir la bouche. Forrester examinait attentivement le fond de l'eau, et je lus bientôt dans ses yeux qu'il découvrait quelque chose de particulier.

— *Dam it!* murmura-t-il tout à coup à mon oreille. Il y a un esturgeon dans le bassin.

— Un esturgeon!...

— Oui, ajouta Frank, toujours à voix basse, et une énorme bête. Seulement il est à craindre que le monstre ne se sauve par l'ouverture qui donne dans l'Hudson. Pour éviter cette mauvaise chance, je vais aller lui barrer le passage. Vous, restez ici; vous lâcherez Rock quand je vous ferai signe.

Frank Forrester se leva et, marchant à pas de loup, regagna l'embarcation, à bord de laquelle se trouvait un coffre contenant un filet solide, garni de plomb par le bas.

Il affala doucement le filet à l'eau, de façon à obstruer le passage du canal qui servait de communication. A l'aide de deux énormes pierres, il amarra la corde d'un côté sur la muraille naturelle, — le barrage, — et de l'autre à un pieu qu'il planta dans le banc de sable.

Lorsque tous ces préparatifs furent achevés, Frank me fit signe en s'écriant :

— *Go-a-head!*

J'ouvris le panier qui contenait la loutre. A peine l'animal fut-il sorti qu'il huma l'air, allant de ci de là sur le bord de l'eau, puis il se jeta la tête la première au plus profond du bassin.

Nous ne vîmes d'abord qu'un bouillonnement, une espèce de remous; l'eau se troubla, et les émanations qui s'échappèrent de ce liquide bouleversé nous semblèrent peu faites pour réjouir l'odorat.

Tout à coup, un corps énorme, qui, à vue d'œil, paraissait mesurer environ deux mètres, apparut à la surface, nageant du côté où se tenait Frank Forrester.

Le monstre, — mon ami avait dit vrai, c'était un esturgeon, — aperçut probablement Forrester, qui, une gaffe à la main, se tenait prêt à le recevoir, car il fit volte-face. Mais à peine s'était-il retourné qu'il rencontra Rock.

Alors s'engagea sous nos yeux un combat qui dura plus de vingt minutes, car, si Rock attaquait avec vaillance, l'esturgeon se défendait comme un démon et faisait rage des dents et de la queue.

Deux fois il tenta de fuir en forçant le passage, mais le filet et la gaffe de Forrester lui firent rebrousser chemin.

A la fin, harrassé, meurtri, perdant son sang par vingt blessures, le monstre vint s'échouer sur le sable, où Franck l'acheva d'un coup d'aviron.

Ce splendide poisson pesait soixante-trois kilogrammes, et, pour l'emporter jusqu'à notre embarcation, nous dûmes avoir recours au filet, car il glissait entre nos doigts et retombait lourdement sur le sable, ou à l'eau.

Tandis que nous arrimions l'esturgeon au fond de la barque de Forrester, Rock, se trémoussant dans le bassin, en rapportait une énorme anguille, puis un *sun fish*, et en troisième lieu un *blue fish*.

Comme on le voit, la pêche était assez belle et Forrester la trouva suffisante. On remit Rock dans sa corbeille, la voile fut hissée, et trente minutes après nous nous arrêtions devant les *Cedars*.

Jenny Marshal, la femme de charge de Forrester, qui guettait notre arrivée du haut du quai, salua son maître d'un *hurrah* guttural qui trahissait à la fois l'étonnement et l'admiration. Jamais la bonne femme n'avait vu pareil poisson, et elle déclara qu'il fallait l'envoyer à Barnum, qui l'exhiberait dans son muséum pour le plus grand plaisir de ses visiteurs.

Frank Forrester, très-amateur de la chair d'esturgeon, goûta peu cet avis, et une demi-heure après, assis devant la table de la salle à manger des *Cedars*, nous savourions ensemble quelques steaks d'esturgeon qui nous parurent délicieux.

Il va sans dire que Rock ne fut pas oubliée et qu'elle reçut double ration.

Quelque temps après, pendant une excursion au Canada, en compagnie de mon ami M. Mac-Lean, dont j'ai eu souvent l'occasion de parler dans mes récits de *Chasses de l'Amérique du Nord*, j'eus l'occasion de voir, chez une tribu d'Indiens, campés sur les bords du lac Ontario, deux loutres apprivoisées qui pourvoyaient aux besoins des Peaux-Rouges.

Nous étions au mois d'octobre, les journées étaient encore chaudes et le soleil avait repris cette gloire splendide qui fait donner à l'automne américain le titre pompeux de *Indian summer* (été des Indiens).

Le soir de notre arrivée dans le camp de Meat-O'nih, après avoir installé notre tente et arrangé nos provisions, que nous laissions sous la garde d'un domestique, Mac-Lean me proposa une promenade à la baie de Sainte-Marie des Loups.

Il s'agissait de visiter des pêcheries exploitées par une vingtaine de Peaux-Rouges, qui prennent le poisson à l'aide de filets et de pots à feu, la nuit, et le jour, grâce aux loutres auxiliaires.

Inutile de dire que j'acceptai, et le lendemain matin nous nous mettions en route dans la direction de Sainte-Marie des Loups, n'emmenant avec nous que nos chiens et n'emportant que nos fusils et des munitions de chasse.

Je pourrais raconter à mes lecteurs les incidents de notre route, leur dépeindre la beauté du paysage, la hauteur des sapins à travers lesquels nous nous glissions ; mais ceci nous conduirait trop loin, et je me bornerai à dire que, vers cinq heures du soir, en arrivant sur une pointe de roches qui s'avance en forme de promontoire sur le lac Ontario, Mac-Lean me montra devant nous, au fond d'une baie, dix huttes assez vastes et trois hangars couverts de roseaux qui formaient le « village » de Sainte-Marie des Loups.

Devant ces huttes, sur des cordes soutenues par des pieux de bois, s'étalaient de nombreux filets destinés à la pêche, longues traînes ou nasses au bas desquelles les Indiens, en guise de plomb, avaient appendu des morceaux de cuivre natif, très-abondant dans le haut Canada.

Lorsque nous arrivâmes au village, la journée de pêche était finie, et une douzaine de femmes s'occupaient à saler et à préparer le saumon. Elles étaient

fort laides en général, mais en revanche d'une malpropreté révoltante, ce qui est du reste l'usage dans tous les wigwams des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord.

Quant aux pêcheurs de Sainte-Marie des Loups, couchés à l'ombre d'un bouquet de sapins, ils se reposaient des fatigues de leur travail. Les uns fumaient, les autres dormaient, sans plus s'occuper du labeur des femmes, qui, du reste, s'acquittaient au mieux de leurs fonctions.

Mac-Lean s'adressa au chef de la pêcherie, qu'il appela par un nom très-bizarre : Tarri-kko, et lui dit en anglais ce que nous venions faire chez lui. Le Peau-Rouge nous tendit la main sans répondre, nous offrit sa pipe à fumer et nous fit asseoir près de lui; puis, après un instant de silence, il ajouta :

— Mes frères les blancs de l'autre côté du grand lac sont les bienvenus chez moi. Il y a ce soir pêche au feu, et je les emmènerai dans une barque.

Une heure après, on servit le repas du soir. Heureusement, pendant la route, nous avions tué un lièvre et deux « partridges », et nous pûmes offrir à nos hôtes le rôti, qui fut parfaitement accueilli. Après le souper, on se coucha, car on ne devait partir qu'à minuit, dès que la lune aurait disparu à l'horizon.

La pêche du saumon, de l'esturgeon, des aloses et autres poissons destinés à approvisionner les marchés de l'Amérique du Nord, occupe un très-grand nombre d'individus sur les lacs du Canada; et nous nous trouvions, mon ami et moi, parmi les plus habiles *fishermen* de tout le pays.

Quand Phœbé eut disparu derrière les montagnes, nos Peaux-Rouges se levèrent, et Tarri-kko nous fit signe de l'accompagner. Nous trouvâmes sur le bord du lac plusieurs barques préparées, à bord desquelles se trouvaient une certaine provision de torches, un trident primitif, ressemblant fort à un fer de lance de Polonais, barbelé d'un seul côté et fixé dans une perche de bois très-léger et très-solide. Une longue corde fixée par un nœud solide, à l'extrémité du manche, venait se rattacher par l'autre bout au bordage du canot, et servait à retenir l'épieu quand il était entraîné par le poisson transpercé.

Les canots de la plupart des pêcheurs consistaient en des barques d'écorce de bouleau faites en forme de gondole et relevées par les deux bouts; celui dans lequel nous montâmes, en compagnie de Tarri-kko et d'un autre Indien, était plus grand que tous les autres et eût pu, au besoin, contenir dix passagers.

On pagaya pendant un demi-mille environ, en suivant les bords du lac; puis, au remous qui fit osciller notre barque, je compris que nous étions parvenus à l'embouchure d'une rivière.

En ce moment, sur un mot prononcé par Tarri-kko, le Peau-Rouge alluma une torche à l'aide d'un silex et d'un morceau de *fungus*, et, dès que la lumière parut, nous vîmes, comme par enchantement, toutes les autres embarcations imiter cet exemple.

Enveloppés, comme nous l'étions, par une nuit obscure, l'aspect de ces torches éclatantes et de ces démons à figure humaine qui s'agitaient en tous sens dans leurs barques, tout contribuait à donner au spectacle que nous avions sous les yeux un caractère étrange et bien propre à frapper l'imagination.

Placé sur l'avant de son canot, Tarri-kko, la lance en main, épiait l'approche d'un poisson trop curieux accourant à la lumière, et, d'un coup assuré, le transperçait sans manquer une seule fois son but. Son adresse nous émerveillait. Au bout de deux heures, saumons, truites, gaspereaux, bass, perches géantes, tanagres, s'entassaient au fond de notre canot, et nous songions au retour.

Les autres embarcations ne tardèrent pas à rejoindre Tarri-kko, et l'on rentra à Sainte-Marie des Loups avec près de deux cents kilos de poissons.

Avant d'aller se coucher, le chef de la pêcherie voulut inspecter les filets qui servaient à la « chasse aux loutres. » Il revint bientôt en disant que tout était en état, et qu'il espérait une bonne pêche pour le lendemain après midi. En effet, on ne devait reprendre les travaux que vers les quatre heures.

Notre matinée se passa donc à dormir. A dix heures, nous partageâmes le repas des Indiens, qui se composait de tranches de saumon grillées et de perches rôties devant les charbons, mets exquis que je recommande aux gourmets; puis, en fumant notre pipe, nous allâmes visiter le chenil de la pêcherie où se trouvaient, d'un côté, une douzaine de chiens destinés à la chasse aux caribous et aux cerfs; de l'autre, sept loutres dont les fonctions étaient de rabattre le poisson dans les barrages en filets, comme je vais l'expliquer tout à l'heure.

Au centre de la petite cour réservée aux loutres, un réservoir plein d'une eau limpide permettait aux amphibies de se livrer au plaisir du bain, quand ils le jugeaient à propos.

A la voix de Tarri-kko qui les appelait chacune par leur nom, Atia, Pwino, Shorty, Meoni, etc., les intelligents animaux répondaient en accourant près de la palissade.

Le moment de la pêche arriva enfin.

Avant de partir, on vida les filets, qui contenaient à peine une demi-douzaine de pièces importantes; puis, lorsqu'on les eut replacés, le chef de la pêcherie fit embarquer les sept loutres à bord des canots et donna l'ordre du départ.

Voici comment la pêche se pratique à Sainte-Marie des Loups :

L'endroit choisi ressemblait fort à une corne d'abondance formée par un ruisseau qui se jetait dans une baie. D'un côté de la corne, — le plus large et s'avançant au milieu du lac, — étaient disposés les filets qui, dans un moment donné, devaient se tendre en barrage à force de bras, de façon à retenir le poisson poursuivi par les loutres et acculé dans la pointe de la corne, — celle qui pénétrait au milieu des terres.

Cependant les barques s'étaient éloignées, tandis que, montés sur un rocher qui dominait les eaux du lac, nous nous préparions à assister à une pêche d'un genre tout nouveau pour nous.

Chaque canot se plaça à un mille de terre, à intervalles égaux, puis, sur un signe donné, on lâcha les loutres.

D'un commun accord et simultanément, les amphibies piquèrent une tête et disparurent. Au remous, à un mouvement insolite qui se produisait sur la nappe liquide, à quelques sauts des poissons qui grouillaient de ci de là, on comprenait qu'une chasse à la nage s'opérait dans les profondeurs de l'eau.

De temps à autre, une loutre montrait son museau à la surface, puis elle plongeait de nouveau.

Plus loin un saumon, probablement happé par la

queue ou mordillé aux nageoires, faisait un bond rapide, brillait au soleil et retombait lourdement.

Çà et là le menu fretin s'agitait dans un trouble inexprimable.

A mesure que l'heure avançait, les canots rétrécissaient le demi-cercle, tandis que d'autres embarcations placées de chaque côté de l'entrée se disposaient à clore d'un seul coup le passage, afin d'enfermer tout le poisson chassé par les loutres entre les filets et la terre.

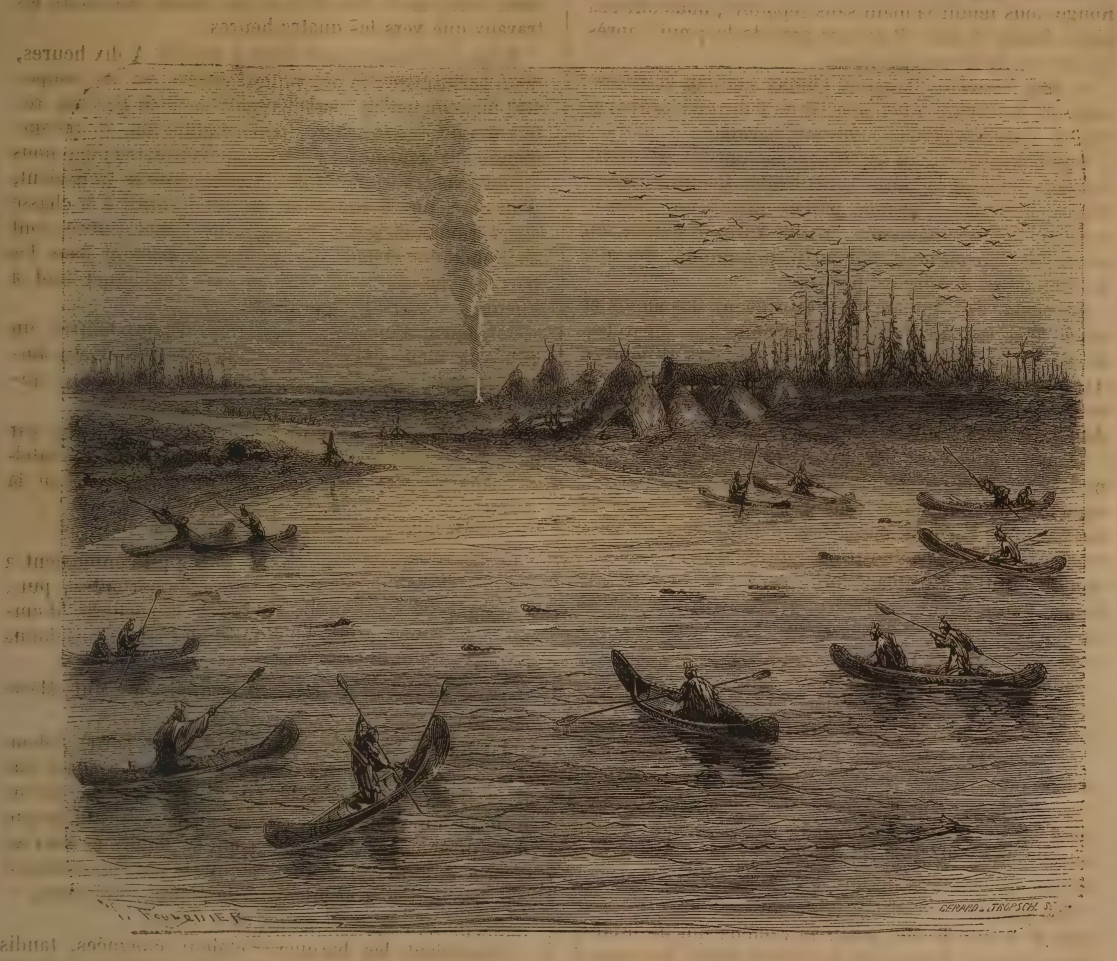
Cette battue, qui a lieu une fois par semaine seulement, est généralement très-productive.

Elle le fut en effet ce jour-là.

A peine les filets furent-ils fermés que, dans toute la baie, nous vîmes une animation sans pareille.

Les Peaux-Rouges rappelaient Atia, Pwino, Shorty, Meoni et consorts qui, fidèles à la voix de leur maître, rentraient dans les barques les unes après les autres.

Quand les sept loutres furent revenues, on laissa tomber, en dedans de la partie circonscrite par les filets, une sorte de « seine » dont les deux extrémités rejoignaient la terre. Aussitôt, hommes et femmes s'attelèrent, sur les deux rives, aux cordes, et se mirent à tirer le tout vers le rivage. A mesure qu'ils avançaient, il était facile de voir que la résistance augmentait;



La grande battue. Dessin de Foulquier.

aussi leur marche devenait-elle plus lente de moment en moment. Au-dessus de l'eau sautaient d'énormes poissons dont quelques-uns réussissaient à franchir les limites du filet. Enfin, les pêcheurs s'arrêtèrent. Devant eux, sur le sable, frétillaient des amas de poissons de toutes sortes, de toutes formes, longs, ronds, ovales, pointus; depuis le saumon jusqu'à l'anguille, cherchant, mais en vain, à regagner leur élément.

A coups d'aviron, à coups de gaffe, avec la main, avec le pied, les Peaux-Rouges assommaient tout le gros « peuple »; quant au petit fretin, les uns le rejetaient dans le lac, les autres l'entassaient dans des corbeilles pour servir de nourriture aux loutres.

Le soir il y eut fête au campement de Sainte-Marie des Loups. La pêche avait été magnifique, et l'on permit aux « dames » de se livrer à une danse frénétique, avec accompagnement de brandy, gin et autres liqueurs dont *ce beau sexe* se montra fort friand.

Cette « assemblée » se prolongea fort avant dans la nuit, mais nous nous étions retirés, Mac-Lean et moi, sous la hutte mise à notre disposition.

Le lendemain, nous rentrions au camp de Meat-O'nih, à qui Mac-Lean rapportait trois saumons, présent de son frère Tarri-kko.

Bénédict-Henry RÉVOIL.

CONTE POUR LES ENFANTS... ET LES VIEUX GARÇONS.

L'AMI CROQUEMITAINE.

I. — LES IDÉES DE JULIEN.

Notre ami Julien ***, peintre médaillé, décoré aux expositions, et dont les moindres toiles sont depuis quelques années l'objet d'une attention que les riches amateurs traduisent dans ses mains en belles espèces ayant cours, avait une idée — ou plutôt deux idées fixes, qui, à la vérité, se tenaient si étroitement qu'elles pouvaient passer pour n'en faire qu'une.

Parti de la pauvreté, de l'obscurité, pour arriver, par son seul mérite, à la célébrité et à l'aisance — je pourrais presque dire à la fortune — Julien ne paraissait pas cependant songer à bénéficier moralement de cette heureuse situation.

Célibataire, et selon toute évidence peu sensible aux avantages réels ou supposés du célibat, il ne manifestait nullement l'intention de se créer une famille, et professait tout au contraire pour ce projet un formel éloignement.

Quand nous, qui le prêchions d'exemple — en disant nous, je veux désigner les deux ou trois familles avec lesquelles Julien était lié d'amitié — et qui le voyions même envier notre état, quand nous lui remontrions que de son plein gré il manquait à tirer le plus pur profit de sa position :

— Eh ! mon Dieu ! nous répliquait-il, en hochant la tête, avec la moue de l'homme qui exprime une conviction chèrement acquise, — je sais bien, je ne dis pas non, mais...

Il faisait toujours sur ce « mais » une lourde pause, ponctuée d'un long soupir.

— Mais quoi ?

— D'abord, je suis trop vieux.

— A trente-six ans. Allons donc !

— Vous croyez rire : je parle très-sérieusement. A trente-six ans, quand on a, comme moi, mené jusque-là, et sans contrainte aucune, la vie accidentée, bizarre de l'artiste que son œuvre, ses études, ses rêveries commandent, absorbent, emportent, on a pris des habitudes, des manies qui doivent être incompatibles avec la vie de famille. On est devenu coutumier de l'irrégularité, de l'indépendance, de la solitude. On voudra se cloîtrer pendant des semaines, ou vagabonder à l'aventure pendant des mois. Tantôt on cherchera avec une farouche avidité le silence ; tantôt l'on éprouvera le besoin de se jeter au milieu du bruit... Le moyen de se défaire, ou de se préserver de tout cela ?

— L'on ne s'en défait pas, l'on ne s'en préserve pas.

— Mais en ce cas, le moyen qu'une femme puisse être heureuse en supportant ces fantasques variations d'humeur ?

— Oh ! combien qui s'en accommodent de fort bon cœur !

— Dites plutôt : qui en souffrent courageusement.

— Laissez donc, vous vous apprivoiseriez tout comme un autre.

— Eh bien, soit ! tenez, j'admets avec vous que j'aurais cette chance de rencontrer une femme bonne, aimante, dévouée, qui prendrait mes travers pour ce qu'ils sont, et qui, par les généreuses concessions que je la verrais faire à mes habitudes, à mes manies, me contraindrait doucement à sacrifier de mon côté à ses goûts, à ses désirs, et que peut-être l'équilibre s'établirait... Mais si je me mariais, j'aurais probablement des enfants...

— C'est dans l'ordre normal des choses.

— Et voilà surtout pourquoi je ne me marierai pas.

— Vous n'aimeriez donc pas vos enfants ?

— Au contraire, je crois que je les aimerais beaucoup ; mais mon père aussi m'aimait beaucoup, et pourtant j'eus, grâce à lui, une enfance vraiment intolérable. Il était nerveux, irritable ; il ne me passait rien. Je m'insurgeais... oui, c'est le mot. J'avais le plaisir de la résistance, bien qu'il me fallût toujours finir par céder ; mais j'étais en somme très-malheureux. Je connais bien des gens qui voudraient recommencer leurs dix ou douze premières années. Eh bien, moi, non pas !

— Et vous concluez de cela ?

— Je conclus qu'ayant identiquement le caractère de mon père, pour peu que j'eusse légué à mes enfants le naturel que je tiens de lui, je ne manquerais pas de les rendre aussi malheureux que je l'ai été moi-même, et cette perspective m'effraye, pour de pauvres petits êtres qui n'auraient pas demandé à venir endurer un aussi triste sort.

— Mais qui vous dit... ?

— Que je serais pour eux ce que mon père a été pour moi ? Eh ! pardienne ! je le sens bien, je me connais bien. Je sais bien que le babil, le tapage, le mouvement des enfants me seraient insupportables... D'ailleurs, voulez-vous avoir une idée juste de ce que je serais avec mes enfants ? voyez ce que je suis avec les vôtres.

Il faut rendre cette justice à Julien qu'il ne se montrait rien moins qu'indulgent avec ceux-ci : « Ah ! comme vous les gâtez ! s'écriait-il à tout propos. — Quoi ! vous souffrez ceci ! Quoi ! vous laissez faire cela !.. Pourquoi cédez-vous ? Plus on cède aux enfants, plus ils exigent. Ah ! que vous êtes faibles. » Et l'on voyait que la moindre infraction commise, dont il était le témoin, l'irritait, lui causait des mouvements de mauvaise humeur. Jusque-là que nos enfants, qui ne l'entendaient guère parler que de rigueur, de corrections, l'avaient surnommé, — baptême qu'il avait résolûment accepté, — l'ami Croquemitaine.

— Et cependant je les aime, reprenait l'ami Croquemitaine. Vous n'en doutez pas. Mais, que voulez-vous ? peut-être m'est-il secrètement suggéré que j'ai une sorte de revanche à prendre. Les tristes sensations de mon enfance ne sont peut-être pas encore effacées... et font en moi ce levain de tyrannie.

— Bah ! bah ! vos façons d'agir avec nos enfants ne prouvent rien. S'il s'agissait de vos propres enfants, vous verriez que...

— On ne domine pas l'instinct, et c'est un instinct. Aussi n'aurai-je pas d'enfants. Pour ne faire le malheur de personne, je resterai comme je suis.

— C'est-à-dire malheureux.

— Comment donc ! mais je suis très-heureux.

Et alors il se prenait à nous démontrer — ce qu'il arrivait peut-être à croire — que la culture de son art, la

conception, le soin de ses œuvres, suffisaient à nourrir son esprit et son cœur; mais il nous était facile de reconnaître que l'expérience donnait un continuel démenti à ses hasardeuses affirmations.

Nous le voyions morose, inquiet, soucieux, comme tristement perdu dans cette solitude que, sans y réussir, il cherchait à rendre moins sensible, en se rapprochant de nous, en venant s'asseoir à notre table, en nous conviant à la sienne.

Parfois encore — évidemment lorsqu'il éprouvait le besoin de s'affirmer mieux qu'il n'était pas seul au monde — il prenait le chemin d'une des petites villes des environs de Paris, où vivait — veuve et mère d'une charmante jeune fille — une de ses tantes maternelles, à laquelle il portait lui-même le terme de la pension qu'il s'était imposé de lui servir, dès le jour où il avait pu vendre lucrativement ses ouvrages.

Quand il revenait, nous lui demandions ordinairement des nouvelles de la mère et de la fille, que nous avions vues une ou deux fois chez lui.

Un jour il nous dit :

— Voilà que Jeanne entre dans ses dix-neuf ans. J'ai remontré à ma tante que nous devrions penser à la marier, si nous trouvions quelque honnête parti.

— Mais, il nous semble que l'honnête parti serait tout trouvé, si vous vouliez.

— Comment ?

— Vous, pardienne !...

Alors Julien de s'écrier, avec un geste d'énergique et franche compassion :

— Pauvre enfant ! l'épouser, moi ! Oh ! je l'aime bien trop pour cela !

Or, un dimanche d'été — mais il faut dire que Julien possède, à deux ou trois lieues de Paris, certaine maisonnette plantée au milieu d'un petit clos ombreux, où il a coutume d'aller s'installer pour travailler pendant la belle saison — un dimanche d'été, donc, nous étions partis en nombre, comme cela nous arrivait souvent, pour gagner l'ermitage où l'artiste passait ses jours, dans la monotone compagnie d'une brave vieille servante sèche comme un clou, active comme une abeille, mais sourde comme un sonneur, et deux roquets dodus, fainéants et hargneux.

Nos enfants, cela va sans dire, étaient comme de coutume de la fête, et comme de coutume plus d'une fois, dans la journée, ils encoururent les remontrances de l'ami Croquemitaine, qui n'était pas homme à les voir impassiblement piétiner ses plates-bandes, rudoyer ses arbustes ou taquiner ses caniches indolents.

Vers le soir, au moment du retour à Paris, une pluie drue se prit à tomber, qui parut vouloir tenir toute la nuit.

Comme il y a, pour gagner la station, une certaine distance à parcourir à pied, notre embarras fut grand, surtout à cause des enfants, qu'on ne pouvait songer à faire marcher par un temps pareil, et qu'il eût été difficile d'abriter convenablement si l'on eût dû les porter.

— Restez, dit Julien. A la guerre comme à la guerre; nous viendrons bien à bout de faire que tout le monde dorme à couvert.

Mais, outre les difficultés de ce campement d'une douzaine de personnes, sous le toit destiné à en abriter deux ou trois, je devais être forcément à Paris pour le lendemain à la première heure.

— Alors laissez les enfants, je leur ferai des lits, j'aurai bien soin d'eux, et demain matin, après déjeuner, je vous les reconduirai, proposa la bonne vieille Françoise, qui avait su gagner les sympathies de nos espiègles, parce qu'elle avait coutume de faire toutes leurs fantaisies.

— Excellente idée, fit Julien; laissez les enfants à Françoise, qui vous les remmènera demain.

Cette solution fut acceptée. Nous partîmes, confiant à l'excellente femme, et Marguerite et Louis, et Léon et Paul, tous enchantés, ravis, comme de juste, de la mésaventure.

Le lendemain, à l'heure où nous attendions les délaissés, nous vîmes arriver Françoise seule, qui se hâta de dissiper l'inquiétude que son apparition solitaire dut faire se peindre sur nos visages.

Éveillés avec le soleil qui, ce matin-là, s'était levé dans un ciel splendide, nos quatre étourdis n'avaient laissé ni trêve ni repos à Françoise, avant qu'elle les eût lâchés dans le petit enclos; et quand elle avait voulu leur parler de partir, de quitter ce jardin où ils prenaient de si joyeux ébats, tous s'étaient mis à pleurer en chœur.

— Ils me faisaient peine, — c'est Françoise qui parle, — alors j'ai été conter la chose à monsieur. « Il fait beau temps, lui ai-je dit; ces pauvres petits sont tout aises d'être à la campagne, vu qu'ils n'y sont pas souvent. Si on les emmène de force, ils en auront longtemps le cœur gros. Savez-vous, monsieur? il faut les garder ici jusqu'à dimanche, ça leur fera une petite vacance. Puisque ces messieurs et ces dames doivent revenir dimanche, ils les emmèneront avec eux.

Alors monsieur m'a dit : « Comme vous voudrez, Françoise, c'est vous seule que ça regarde, car ce n'est pas moi qui m'occuperai d'eux. Je compte bien même ne m'apercevoir que le moins possible de leur présence ici.

« — Oh! ne craignez rien, monsieur, je m'en charge. Pourvu que vous consentiez tant seulement à les surveiller un peu pendant que j'irai dire qu'on ne les attende pas, je vous assure que vous ne les verrez ou entendrez qu'autant que vous le voudrez bien.

« — Eh bien, allez vite ! m'a dit monsieur, et revenez de même, afin que je sois au plus tôt relevé de mes fonctions de bonne d'enfants. » C'est pourquoi, maintenant que vous voilà avertis, je me sauve à toutes jambes, car monsieur n'aurait qu'à s'impatienter!... il n'est guère endurant pour les enfants, comme vous savez; et, les pauvres petits, si c'était pour être contraints ou grondés, ce ne serait pas la peine de les avoir gardés à la campagne... Avant de partir, je leur ai bien recommandé d'être sages, et ils m'ont promis; mais les enfants n'ont pas la mémoire longue; et d'ailleurs, s'ils incommodaient monsieur, j'aurais, bien sûr, ma semonce en arrivant. Adieu, madame; adieu, monsieur!

Françoise partie, et en attendant de revoir nos enfants que nous savions en bonnes mains, nous ne pûmes nous empêcher de trouver plaisante l'idée de la brave femme qui, de gaieté de cœur, avait mis l'ami Croquetaine en possession de tels commensaux pour toute une semaine, et il nous tardait d'être au dimanche pour apprendre du principal intéressé dans quelles conditions avait pu s'effectuer cette insolite cohabitation.

Mais le mardi, — pas plus tard que le mardi, dans l'après-midi, — qui vîmes-nous arriver? Julien, mais non pas seul; car il était flanqué de ses petits hôtes, qu'il semblait impatient de voir réintégrés sous le toit paternel.

Et nous, de rire :

— Ah ! ah ! la belle idée qu'a eue Françoise !

Mais lui, non sans quelque embarras cependant :

— Comment donc ? une excellente idée, je vous assure.

— Vous avez donc été content d'eux ?

— Très-content.

— Mais alors ?...

— Pourquoi je vous les ramène? Parce qu'une affaire grave, pressante, et surtout fort imprévue, me force à m'absenter pendant quelques jours. Je ne pense pas même être de retour pour vous recevoir dimanche.



Dans l'atelier. Dessin de E. Morin.

Je ne pouvais donc laisser les enfants seuls avec Françoise...

Julien restait debout, comme s'il eût craint de prendre pied, lui qui à chacune de ses visites, qu'il prolongeait le plus longtemps possible, s'installait littéralement en entrant.

— Asseyez-vous donc.

— Oh ! non ! non ! il faut que je vous quitte. Je n'ai pas une minute à perdre.

Et il s'esquiva en toute hâte, évidemment bien moins pour courir à sa grave et pressante affaire, que pour éviter de s'expliquer mieux sur un incident qui, malgré

le prétexte plausible dont il l'avait couvert, ne laissait pas que de nous paraître assez problématiquement motivé.

Nous remarquâmes, toutefois qu'avant de sortir il embrassa les enfants avec une sorte d'élan qui ne lui était guère coutumier.

— Mais n'était-ce point pour nous donner mieux le change ?...



Dans le jardin. Dessin de E. Morin.

Quoi qu'il en fût, comme nous pouvions espérer quelques éclaircissements en interrogeant les enfants, nous eûmes recours, sans retard et sans scrupule, à ce moyen.

Marguerite, chargée, en sa double qualité d'aînée et d'agile petite langue, d'être l'historien du séjour chez l'ami Croquemitaine, s'acquitta de sa tâche à peu près en ces termes :

II. — RÉCIT DE MARGUERITE.

« ... Françoise m'avait dit en partant : « C'est toi qui « es la plus raisonnable : je te charge d'empêcher les « autres de faire du bruit, de toucher à rien. »

« J'ai dit à Françoise : « Ah ! c'est pour que l'ami « Croquemitaine ne se fâche pas, et parce qu'il ne vou- « drait pas nous garder ; sois tranquille, je veillerai. »

« Alors, quand elle a été partie, à chaque fois que Paul, ou Louis, ou Léon voulaient se mettre à crier, ou bien qu'ils allaient toucher à quelque chose, je leur disais : « Chut ! ne criez pas, ça ferait fâcher l'ami « Croquemitaine, » ou bien : « Ne touchez pas ; l'ami « Croquemitaine ne serait pas content, et il ne voudrait « plus nous garder. »

« Et même pour les empêcher de crier ou de tomber, je leur ai dit : « Venez. » Et je les ai fait tous asseoir dans un coin. Et alors, tout doucement, tout doucement, j'ai commencé le jeu de *pigeon vole*... Vous savez bien : « Pigeon vole ! cafetière vole ! serin vole ! papa « vole ! »

« Ça avait bien l'air de ne guère les amuser ; mais n'importe, ça les faisait rester tranquilles, c'était tout ce qu'il fallait.

« Voilà que tout d'un coup, en regardant du côté de la maison, je vois l'ami Croquemitaine à la fenêtre.

« Ça me fit peur. Je me dis : « Est-ce qu'il trouve « que nous faisons encore trop de bruit? Ah ! alors je « ne saurais pas comment faire. Il faut pourtant que « nous nous amusions à quelque chose. »

« Mais voilà qu'il m'appelle : « Marguerite !

« — Plaît-il, l'ami Croquemitaine ?

« — Viens donc, monte avec ton frère et les autres. « Vous devez vous ennuyer là-bas. Venez, vous regarderez les images. »

« Voilà que nous montons tous dans sa chambre, dans sa belle chambre ; là où il y a toute espèce de belles choses, des armoires brodées, des chaises en bois noir, des tableaux blancs aux murs, et aussi des bêtes blanches, des bonshommes en plâtre sur le buffet, sur la cheminée, des sabres, des chapeaux avec des plumages, des habits de soldats, des pots rouges, verts, des assiettes bleues... Est-ce que je sais ce qu'il n'y a pas ?

« Puis aussi, sur une grande échelle droite, il y avait un grand tableau, d'une belle dame que l'ami Croquemitaine était en train de faire, avec une robe de soie, des cheveux frisés, des manches longues, pointues..!

« Et il y avait aussi *Toutou* et *Titine*, qui dormaient sur leurs coussins.

« L'ami Croquemitaine nous donna deux grands livres tout pleins d'images, et il nous dit : « Regardez. »

« Les autres se mirent à regarder les images, tout contents assis par terre, en disant : « Ça c'est un arbre, « ça c'est un chien. Oh ! la belle maison ! oh ! le drôle « de monsieur ! »

« Mais moi, voyant que l'ami Croquemitaine faisait sa belle dame, je fus me mettre derrière lui, pour bien voir comment il faisait.

« Alors il me dit : « Tu ne regardes donc pas les « images ?

« — Non, j'aime mieux regarder comment tu fais.

« — Eh bien ! regarde. »

« Mais voilà qu'en ce moment les autres se chamaillaient à qui aurait le livre devant soi. Léon tirait d'une part, Paul tirait de l'autre, et Louis pleurait parce qu'il ne pouvait pas voir. Ils faisaient un tapage !... Je leur dis : « Mais taisez-vous donc, vous allez ennuyer l'ami « Croquemitaine. »

« Lui : « Et laisse-les ! il faut bien qu'ils s'amusent. »

« Et tout en disant ça, pourtant voilà qu'il se lève, et qu'il frappe du pied, et qu'il crie d'une grosse voix en disant un vilain mot que je ne veux pas dire pour ne pas faire pleurer le bon Dieu : « Mais vous allez dé« chirer mon livre ! »

« Et il leur ôte le livre.

« Et il avait frappé du pied et crié si fort, que Léon, et Paul et Louis en avaient ressauté, et qu'ils en étaient tout effrayés ; si effrayés, que tous trois à la fois ils se mirent à pleurer, les poings sur les yeux.

« *Toutou* et *Titine* s'étaient réveillés, et ils jappaient.

« L'ami Croquemitaine leur jeta son bonnet, vlan ! *Toutou* et *Titine* retournèrent se coucher.

« Moi, voyant que Léon, et Paul et Louis avaient tant de chagrin, je fus vers eux, et je leur dis : « Venez, « allons-nous-en d'ici ; nous ennuyons l'ami Croque« mitaine. »

« Et je les poussais, je les emmenais. Ils pleuraient toujours.

« Mais l'ami Croquemitaine vint en courant m'arrêter par le bras en disant :

« — Mais non, mais non, restez donc là. »

« Et comme les autres s'en allaient quand même, en pleurant, il frappa encore du pied en criant : « Mais, « sapristi, resterez-vous là ! »

« Ça les arrêta net, mais ça ne les fit pas taire.

« Et l'ami Croquemitaine ramassait son bonnet, et il disait : « Diables d'enfants, va ! »

« Il me dit : « Voyons, Marguerite, console-les ; dis« leur que c'est pour rire que je me suis fâché. Tiens, « voilà le livre ; fais-le-leur regarder. Et s'ils le déchi« rent, eh bien, tant pis ! »

« Alors, moi, je m'assis au milieu de la chambre, et j'ouvris le livre sur mes genoux, et je les appelai : « Venez, nous allons regarder les images tous en« semble. »

« Ils se mirent tous autour de moi.

« L'ami Croquemitaine était retourné faire sa belle dame.

« Paul et Louis et Léon avaient fini de pleurer ; mais ils n'avaient pas grand plaisir à regarder les images : ils les avaient assez vues. Je dis : « Qu'est-ce que nous « pourrions donc faire pour nous amuser sans ennuyer « l'ami Croquemitaine ? »

« Léon me dit : « Ah ! nous pourrions bien jouer à « cache-cache. Ce serait commode ici ; il y a beaucoup « d'endroits, de coins pour se cacher, celui qui *le se« rait* s'irait mettre là-bas derrière ce grand rideau. »

« Je lui dis : « Attends, je vais demander à l'ami « Croquemitaine. »

« Mais l'ami Croquemitaine avait sûrement entendu ; il dit : « Oui, oui, je veux bien ; jouez à cache-cache. »

« — Oh ! tu sais, que je lui dis, nous ferons tout « doucement, tout doucement, ça ne t'ennuiera pas.

« — Oui, c'est bien ! jouez à cache-cache. »

« Et voilà que nous jouons à cache-cache.

« L'ami Croquemitaine faisait sa belle dame. En passant devant lui, je le voyais qui riait d'un air tout drôle en nous regardant passer. Faut croire que notre jeu ne l'ennuyait pas. Oh ! d'ailleurs, nous ne faisions presque pas de bruit ; nous courions sur le bout des pieds, et nous criions : « Coucou ! » si peu fort, qu'on n'entendait qu'à peine.

« Voilà que quand nous eûmes fait plusieurs parties, une fois, — c'était Louis qui *l'était*, — je fus vers l'ami Croquemitaine, et je lui dis : « Si tu voulais me cacher « là entre tes genoux, sous ta robe de chambre, tu « ferais ta belle dame comme si de rien n'était, et Louis « ne me trouverait pas. »

« Il voulut bien. Une fois la robe de chambre bien repliée sur moi, je fis : « Coucou ! »

« Et voilà mon Louis qui se met à chercher, à chercher ; il ne me trouvait pas. Et je riais. Et l'ami Croquemitaine aussi.

« Pourtant, Louis vit le bout de mes jambes, et il me trouva. Alors, en sortant, je dis à l'ami Croquemitaine, qui riait : « Hein ! ça t'amuse, notre jeu. Tu voudrais « peut-être bien jouer avec nous. Oh ! nous te voulons ! » Et je dis aux autres : « N'est-ce pas, que nous le vou- « lons ? Allons, cache-toi, c'est moi qui *l'est* cette fois. »

« Et je m'en fus derrière le rideau. J'entends : « Coucou ! » Je sors, et du premier coup je prends l'ami Croquemitaine. Pardi ! il s'était tout bonnement mis contre le tableau de la belle dame.

« Alors il alla derrière le rideau. Je lui dis : « Ne « regarde pas, au moins. »

« Voilà que nous cherchons des endroits pour nous bien cacher. Moi, j'allai me mettre sous le canapé ; j'entends : « Pouf ! patatra ! »

« C'était Léon qui avait voulu monter sur l'armoire brodée, et en grimpant il avait fait tomber une bonne femme en plâtre. Ah ! elle était jolie la bonne femme ! des miettes !

« J'entends encore une fois : « Pouf ! » et puis encore le vilain mot qui fait peur au bon Dieu. C'était l'ami Croquemitaine qui avait encore frappé du pied, en sortant tout colère de dessous son rideau.

« Mon pauvre Léon avait les deux poings sur les oreilles. Je me disais : « Aïe ! qu'est-ce que l'ami Cro- « quemitaine va lui faire ? »

« Eh bien, faut croire que l'ami Croquemitaine vit bien que Léon ne l'avait pas fait exprès. Il alla ramasser les miettes de la bonne femme ; il les jeta dans la cheminée et il dit : « Ce n'est rien ; allons, cachez-vous. « C'est moi qui *l'est.* »

« Pendant qu'il retournait derrière le rideau, je vis qu'il riait, et qu'il levait les épaules, et qu'il arrangeait tout drôlement son bonnet ; je lui dis : « Pourquoi donc « ris-tu, et pourquoi donc lèves-tu les épaules en ar- « rangeant ton bonnet ? »

« Il me répondit : « C'est parce que je m'amuse « beaucoup ! »

« Ça me fit peur.

« Mais voilà encore que comme j'allais crier : « Coucou ! » Louis se met à dire : « Ah ! j'ai soif ! »

« Puis Léon : « Et moi j'ai faim ! »

« Puis Paul : « Moi, je boirais bien aussi. »

« Moi, je ne disais rien, parce que ce n'est pas honnête de demander comme ça ; mais j'avais envie de manger tout de même.

« Alors l'ami Croquemitaine dit : « Eh bien, si vous « avez faim et soif, venez. »

« Et il nous emmena dans la salle à manger, et il mit sur la table tout ce qu'il trouva dans le buffet. Il nous passa à chacun une serviette au cou, et il nous donna à manger, à boire : des cerises, des confitures, du fromage, des biscuits, du beurre, de l'eau rougie, de l'eau sucrée : « Tiens, toi, mange ! bois donc, toi ! »

« Louis s'était bourré de biscuits et de cerises ; il n'en pouvait plus ; il faisait : « Ouf ! ouf ! »

« Alors je dis : « Maintenant il faut aller jouer au « jardin ; nous ferons des rondes. »

« L'ami Croquemitaine a dit : « Oui, allez. »

« Je lui ai dit : « Est-ce que tu en sais des rondes, « toi ? »

« Il m'a répondu : « Non.

« — Oh ! si ! tu en sais bien ! Viens, tu nous les chan- « teras, et nous les ferons tous ensemble. »

« Et il est venu en disant : « Eh bien, oui, allons, « j'en sais des rondes, je vais vous en chanter. »

« Et il s'est mis à nous en chanter. Mais c'étaient les mêmes que nous savions. Je lui ai dit : « Je croyais que « tu en savais d'autres : celles-là nous les savons. »

« Il m'a demandé si je n'étais pas contente de lui pour ses rondes. Je lui ai répondu : « Non. »

« Il m'a dit : « Alors, tu me fais de la peine. »

« Je lui ai répondu : « Voyons, je ne peux pas te dire « que je suis contente, puisque je ne suis pas contente. « Il ne faut pas mentir.

« — Eh bien ! je m'en vas travailler.

« — Oui, c'est ça, va travailler. »

« Et il s'en alla.

« Léon venait de trouver une grande corde sur le banc du jardin. Il nous dit : « Jouons au postillon. Je « serai le postillon, vous serez les chevaux.

« — Oui, jouons. »

« Il nous attache tous par le bras avec la corde, il prend une branche à un arbre, pour lui servir de fouet, Et « Hue ! » nous nous mettons à courir par les allées du jardin.

« Ça allait bien, très-bien ; nous nous amusions joliment. Voilà que, tout en courant, Paul butte, et il s'étale tout de son long ; et il se met à pleurer.

« Nous croyions qu'il n'avait que tombé ; mais non : il s'était cogné au nez et au front ; il avait le front tout rouge à deux places, et la bouche toute pleine du sang qui sortait de son nez.

« Alors je me mets à appeler : « L'ami Croquemi- « taine ! l'ami Croquemitaine ! »

« Et je veux courir pour le chercher. Je ne pensais pas que j'étais attachée avec Paul, je tire, ça lui donne un coup, vlan ! le voilà encore par terre. Et vous pensez s'il criait.

« L'ami Croquemitaine arrive : « Qu'est-ce qu'il y a « donc ? »

« Il veut prendre Paul pour l'emmener ; mais comme nous étions tous trois attachés ensemble, me voilà, moi, et voilà Louis par terre.

« Enfin il nous tire tous trois ; il nous emmène, et, dans la salle à manger, il coupe la corde avec un couteau. Puis il met un gros sou sur la bosse du front de Paul, et il le lave, et il le fait boire. Et il disait encore : « Diables d'enfants, va ! Pourvu que ce ne soit rien ! »

« Quand Paul fut bien lavé, bien essuyé, qu'il ne pleura plus, l'ami Croquemitaine nous dit : « Venez chez « moi : au moins, comme ça, je serai sûr qu'il ne vous « arrivera rien. »

« Mais Paul n'allait guère vite : il le prit sur ses bras, et il le porta jusque dans sa chambre. Il lui dit : « Veux-tu dormir un peu pour te guérir en plein ?

« — Oui, » fit Paul.

« Alors l'ami Croquemitaine le mit sur le canapé, bien couché, bien arrangé ; il le couvrit avec un habit de soldat qui était là, pendu, et il tira les rideaux de la chambre. On aurait dit que c'était la nuit.

« Puis il nous dit : « Maintenant, ne faites pas de « bruit pour que Paul puisse dormir. Regardez-les « images. »

« Ça me fit rire, moi ; je lui dis : « Ah bien oui ! mais « on n'y voit rien dans ta chambre. Comment veux-tu « qu'on regarde les images ? »

« Il fit : « Tiens ! c'est vrai ! »

« Et il arrangea encore son bonnet tout drôlement.

« Je lui dis : « Tu ne sais pas, nous allons nous asseoir « tous dans le coin, loin de Paul, et tu nous conteras « des histoires.

« — Mais ça fera du bruit, Paul entendra, il ne pourra « pas dormir.

« — Non ! tu parleras tout bas, tout bas, tiens, comme « ça : « Il y avait une fois... »

« — Bon ! fit-il. Allons, puisqu'il faut conter des his- « toires, contons des histoires. »

« Nous voilà assis. Il nous dit : « Je vais vous conter « le Petit-Poucet.

« — Oh ! nous la savons, celle-là. Une autre.

« — Le Petit Chaperon-Rouge.

« — Nous la savons. Une autre. »

« Alors il fit : « Diable ! diable ! » en faisant un soupir, et en se grattant sous son bonnet.

« Je lui dis : « Qu'as-tu donc à te gratter comme ça ? »

« Il me répondit : « Je cherche une histoire.

« — Ah, bon ! cherches-en une belle. »

« Enfin, voilà qu'il ne se gratte plus, et qu'il dit : « Ça y est ! Il y avait une fois... » Et alors... oh ! si vous saviez la belle histoire !... et longue ! et longue !... Ah ! c'est celle-là qui était longue au moins !... Je ne me souviens pas bien de tout, mais il y avait là une méchante fée qui avait des pieds de serpent et des bras de loup. Il y avait Brimbillon d'Azur ; c'était un petit garçon qu'on avait trouvé au clair de la lune dans le nid de l'oiseau bleu ; il avait des cheveux couleur de ciel et des yeux couleur de lumière. Que sais-je ? moi. Enfin, une longue et belle histoire tout à fait. Et en nous la contant, de temps en temps l'ami Croquemitaine disait : « Attendez un peu. » Et il allait voir Paul. Il le touchait au visage, aux mains, tout doucement. Et il revenait en disant : « Allons, il dort tranquille. Ce ne « sera peut-être rien. »

« Et l'histoire durait toujours. Mais voilà qu'au plus beau moment, on sonne dans le jardin. L'ami Croquemitaine va ouvrir, et il revient nous dire :

« C'est Françoise qui est de retour, allez en bas avec « elle ; je vous conterai la fin de l'histoire une autre fois. « Moi, je resterai ici à veiller Paul qui dort. »

« Nous descendons... »

La petite narratrice eût-elle clos là son récit que nous nous fussions, sans aucun doute, trouvés suffisamment édifiés sur la nature des motifs qui avaient pu suggérer à notre ami Julien l'idée d'une grave et pressante affaire, l'arrachant à l'improviste de sa retraite. Mais après avoir complété la relation de la première journée par une suite d'épisodes tout à fait propres à corroborer notre opinion, Marguerite aborda l'historique du second jour, dont je crois pouvoir me borner à rapporter les derniers incidents :

« ... Voilà, continua-t-elle, nous avions joué toute la matinée dans le jardin ; et même Paul et Léon avaient crié un peu fort, et l'ami Croquemitaine était venu derrière la vitre de la fenêtre pour savoir ce qu'ils avaient à crier si fort. Je les avais fait taire, parce que j'avais bien vu que l'ami Croquemitaine avait la mine ennuyée.

« Au déjeuner, l'ami Croquemitaine ne disait rien du tout. Il nous regardait d'un air tout drôle.

« Je lui dis : « Ce matin nous t'avons ennuyé en criant « dans le jardin. Eh bien, tu ne sais pas : tantôt après « déjeuner nous irons nous amuser dans ta chambre ; « tu nous donneras des livres d'images à regarder, et « nous les regarderons sans faire de bruit. Je te le pro- « mets. Veux-tu ?

« — Oui, je veux bien. »

« Voilà donc qu'après le déjeuner, il nous emmène tous dans sa chambre, et il nous donne des livres à regarder. Et nous étions bien tranquilles tous quatre. Nous ne faisions pas plus de bruit que *Toutou* et *Titine*, qui dormaient sur leurs coussins. Et pourtant l'ami Croquemitaine toujours ne disait rien, et toujours ne riait pas.

« Tout à coup je vois qu'il ouvre la porte. Je lui dis : « Où vas-tu donc ? »

« Il me dit : « Je reviens, je reviens ; restez là ; amu- « sez-vous. »

« Et il s'en va.

« Du moment qu'il n'était plus là, nous n'avions plus besoin de rester aussi tranquilles. Nous nous levons.

« Moi, je vais vers la fenêtre, et je vois, dans le jardin, l'ami Croquemitaine qui allumait un cigare. Puis, tout en faisant beaucoup de fumée, le voilà qui se met à se promener sous les arbres, toujours ne riant pas du tout.

« Je dis aux autres : « Regardez donc comme il a « l'air ennuyé. Qu'est-ce que nous pourrions donc ima- « giner pour le rendre gai, pour le faire rire ? »

« Et voilà qu'en disant ça, je me retourne, et je vois qu'il avait laissé sur le banc, à côté du tableau de la belle dame, la petite planche où il y a du rouge, du bleu, du jaune, et aussi les petits morceaux de bois qui ont du poil au bout. Alors je dis : « Attends. Ça le fera « rire. »

« Je monte sur une boîte pour être plus grande ; je prends un des morceaux de bois qui ont du poil au bout, et, avec le poil, du bleu, du rouge, du jaune, vlan ! vlan ! je fais des fleurs sur sa robe, et sur ses mains, à la belle dame.

« Louis disait : « Ah ! c'est joli, c'est beau, ça ! En « veux-tu, en voilà ! »

« Pendant que je faisais ces fleurs, Paul avait décroché du mur un grand chapeau, et un grand sabre, et il était monté sur le banc ; et il disait : « C'est moi qui « suis un grand soldat ! »

« Je dis : « Mais où est donc Léon ? » et je l'appelle, « Léon ! Léon ! »

« Il était dans la chambre à côté. Il me crie : « At- « tends, tu vas voir. »

« Voilà qu'il arrive. Figurez-vous qu'il s'était fait un chapeau avec un grand pot à eau en fer, et il y avait attaché un plumeau, et il avait enfilé de grandes bottes qui lui venaient au ventre.

« Alors je dis : « Oh ! la bonne idée ! Voilà ce qu'il « faut faire : nous allons tous nous arranger de quelque « façon, et nous irons trouver l'ami Croquemitaine au « jardin ; ça le divertira bien. »

« Les autres disent : « Oui, c'est ça. »

« Je dis à Paul : « Je vais t'arranger. Quitte ce cha- « peau : il est trop grand, il te tomberait sur les yeux ; « quitte aussi le sabre, tu te couperais. » Je trouve une grande paire de gants jaunes, je lui en fais enfiler un, et, l'autre, je le lui mets sur la tête... Ah ! le drôle de chapeau que ça lui faisait ! Il voulait absolument un sabre. Je lui dis : « Prends la pincette. »

« Moi, je me fais un chapeau pointu avec un journal, et je passe mes bras dans les manches de l'habit de soldat.

« Léon, qui n'avait rien à faire, avait mis un cordon

au cou de *Toutou* et de *Titine*, pour les emmener avec nous, pour faire mieux rire l'ami Croquemitaine.

« Louis rentre avec deux paniers qu'il était allé prendre à la cuisine. Françoise ne l'avait pas entendu. Il s'était mis un panier pour chapeau, avec une carotte plantée dedans pour plumet; l'autre panier il se l'était pendu au côté avec son mouchoir. Il voit derrière la porte une grande canne à pommeau : il la prend pour cheval. Il avait apporté aussi un balai sans manche : il le donne à Paul.

« Je dis : « Partons! »

« Nous voilà dans l'escalier, Louis chantait, Paul criait. Léon faisait comme la trompette : « Tu, tu, « tu!... » Moi, comme le tambour : « Ran plan plan! » Toutou et Titine aboyaient et tâchaient de nous mordre, si bien qu'en arrivant dans le jardin, je dis à Léon : « Mais lâchez-les donc, ils nous mordent. »

« Il les lâcha.

« L'ami Croquemitaine était au fond sous les arbres. Il nous regardait tout surpris, avec de grands yeux. Je croyais qu'il allait bien rire. Eh bien! non! C'est à peine s'il dit : « Ah! ah! » en nous regardant par-dessous son bonnet, qu'il avait avancé d'un coup de poing.

« Je lui crie : « N'est-ce pas que nous sommes drôles « comme ça? »

« Il me dit : « Oui, tout à fait drôles. » Mais au lieu de rester à nous regarder en riant, voilà qu'il rentre vite dans la maison.

« Alors je dis aux autres : « Ah! tant pis pour lui s'il ne veut pas rire! rions, nous! Ran plan plan!... »

« Et nous nous mettons à courir par le jardin. Puis quand nous avons assez couru, nous nous asseyons tous sur un banc pour nous reposer, en disant : « Ah! ah! « j'espère que nous nous sommes bien amusés! »

« Vrai! nous nous étions bien amusés.

« Mais ne voyons-nous pas venir l'ami Croquemitaine qui avait mis son paletot, et son chapeau noir, et ses gants? Il nous dit : « Mes petits amours, j'en suis bien « fâché, mais il faut que vous veniez avec moi.

« — Où donc?

« — Chez votre papa.

« — Oh!... pourquoi donc?

« — Parce que je suis obligé de m'en aller, moi, et « que vous ne pouvez pas rester ici tout seuls avec Fran- « çois. Mais vous reviendrez, et alors vous resterez tant « que vous voudrez, vous entendez, tant que vous « voudrez. »

« En disant ça, il nous embrassait les uns après les autres, et il disait encore : « Mais dépêchons-nous. « Françoise va vous arranger. Vite, vite, nous manque- « rions le chemin de fer. Allons, allons! »

« Et voilà que nous partons, et...

« — Et vous arrivez ici. A merveille, mon petit his- « torien! »

. . . .

III. — UNE LETTRE DE L'AMI CROQUEMITAINE.

Je laisse à penser si, après avoir entendu dans tous ses détails l'explicite récit que je viens de reproduire en l'abrégeant un peu, le doute nous fut encore possible sur les motifs qui avaient poussé Julien à se débarrasser sans retard de l'étrange société qu'il devait à un mouvement de bonté irréfléchi de la vieille servante.

Nous pûmes même nous demander s'il n'y avait pas pour nous obligation à lui présenter les plus formelles excuses pour l'importunité toute particulière dont il avait été l'objet.

L'idée me vint d'aller le trouver aussitôt dans sa maison, où j'aurais juré, en dépit de ses assertions, qu'il était retourné au sortir de la nôtre. Mais n'eût-ce pas été, avec la meilleure intention, le convaincre de comédie jouée, et répondre par une démarche indélicate à la parfaite délicatesse de sa conduite?

Je résolus donc de me borner à écrire; et toutefois — pour les mêmes raisons — me sembla-t-il convenable de différer jusqu'au moment où nous pourrions être censés le croire de retour de son prétendu voyage.

J'attendais, à cet effet, que la semaine au moins fût écoulée; mais, le surlendemain, une lettre de lui nous arriva, portant le timbre de la ville qu'habitaient sa tante et sa cousine.

L'enveloppe ouverte en toute hâte, voici ce que je pus lire :

« Vos enfants, mes chers amis, sont tout simplement les plus charmants lutins du monde. Si j'ai pu en douter longtemps, aujourd'hui, Dieu merci! je suis à même de le proclamer, en attestant mes plâtres brisés, mes tableaux *retouchés*, mes *bibelots* mis au pillage. — Oh! les bonnes heures qu'ils m'ont fait passer! et comme je remercie le ciel qui, après vous avoir enrichis de ces adorables petits êtres, a permis que je fusse mis pendant deux jours en pleine et entière jouissance de votre inestimable trésor.

« Pour peu que vous les ayez questionnés sur l'emploi de leur temps chez l'ami Croquemitaine, ils auront dû vous rapporter quelques-uns de leurs beaux exploits; mais auront-ils su, auront-ils pu tout vous dire? Je suis certain que non; c'est pourquoi, permettez-moi de les suppléer dans cette tâche *intéressante*; et vous verrez que tout ce qu'ils ont pu vous avouer laisse bien loin la réalité que je ne dois pas, que je ne veux pas tarder davantage à vous faire connaître... »

— Diables d'enfants, va! — m'écriai-je à mon tour en m'interrompant à cet endroit d'une épître qui, après avoir débuté par un évident mais plaisant persiflage, paraissait vouloir tourner tout à coup au plus regrettable sérieux; — vous verrez qu'ils nous auront brouillés avec cet excellent garçon. Dieu sait, en tout cas, s'il fera bon maintenant l'exhorter aux idées de famille. Sans doute un argument manquait à ses intimes conclusions en faveur du célibat, et il était dit qu'un fâcheux hasard le lui ferait trouver dans cette déplorable expérience. Diables d'enfants, va! — Et je continuai de lire :

« Ce que ces chers petits — que Dieu bénisse! — n'auraient su vous dire, c'est ce qui se passait en moi pendant que j'étais soumis à leur naïve tyrannie : tout un monde de sensations cachées à leurs yeux, et qui pourtant leur étaient dues. Par quelles épreuves ne m'ont-ils pas fait passer? Quelles émotions ne m'ont-ils pas causées? J'étais seul, inquiet, pauvre par le cœur aussi bien que par l'esprit dans un monde froid, sombre, vide : vos gais petits enchanteurs sont venus dont le souffle heureux m'a rajeuni, et transporté de mon morne élément dans une sphère riante et fortunée.

« Leur premier miracle : je m'ignorais, je me croyais tout autre; ils m'ont appris à me connaître, et, sans modestie, je ne suis rien moins que ravi de la connaissance faite.

« Puis ils m'ont appris qu'en compagnie de leurs âmes simples, candides, l'âme lasse des contacts décevants pouvait sans peine regagner à pleines ailes ces

belles régions de la simplesse, de la candeur, où la vie est si bonne.

« Cette sévérité, cette rigueur dont je me croyais si fortement armé, oh ! comme elles se sont évanouies à leurs premières larmes ! Mes emportements : pauvres, pauvres flocons de neige dans les rayons de leur clair soleil.

« Ce bruit, ce mouvement que je redoutais, qui devaient m'irriter, m'agacer : comme ils m'ont fait comprendre que le silence de la pensée pouvait ne pas en être troublé !

« Ils ont joué autour de moi, et je les ai enviés ; et quand ils m'ont dit : « Viens, si tu veux, jouer avec « nous, » je suis allé jouer avec eux, tout heureux d'une faveur que je n'eusse pas osé demander.

« Ils se sont blessés, et, en les pansant, j'ai senti toutes les tristes douceurs de l'alarme ; et, en voyant se dissiper leur mal, j'ai connu la joie du cœur qui s'allége.

« Ils m'ont dit : « Conte-nous des histoires. » Et alors où n'a pas vagabondé mon esprit, prenant en croupe leur sincère et charmante attention ? Quel franc succès j'ai obtenu !

« Ils ont trouvé anciennes mes rondes, et m'ont manifesté leur mécontentement : — Oh ! les critiques sans envie et convaincus !

« Mes friperies d'atelier — que Françoise doit à peine se permettre d'épousseter — ils les ont décrochées, jetées çà et là ; ils s'en sont affublés, ils les ont traînées sur le sable du jardin ; et je n'ai fait que penser : « Comme « ils s'amusent ! »

« Cette toile, dont je ne souffrirais peut-être pas qu'un maître approchât son pinceau, je l'ai vue chamarrée ; et je n'ai fait que dire en riant : « Devaient-ils se redresser « en accomplissant cette belle besogne ! »

« Ces dernières, ces *solennelles* épreuves ont mis brusquement fin à la profonde et abstraite préoccupation où m'avaient plongé les épreuves de la veille — et qui faisait que les enfants s'étonnaient de mon air morose et de mon silence obstiné.

« Je suis descendu, j'ai dit aux enfants : « Venez. » Je vous les ai reconduits et du même pas je suis venu ici. J'ai pris à part ma bonne, ma belle petite cousine Jeanne, et je lui ai dit en la regardant dans le plus profond des yeux, après lui avoir conté tout ce qui venait de se passer sous mon toit :

« Penses-tu que l'homme qui s'est conduit comme je « viens de le faire avec des enfants qui ne raisonnent « guère, puisse ne pas rendre trop malheureuse une « femme qui raisonnerait un peu ? »

« Et ma bonne, ma belle petite cousine Jeanne, — qui baissait les yeux, — m'a répondu en me donnant, ou plutôt en me laissant prendre sa main — qui était brûlante : « Oui, mon cousin, je le pense... » . . . .

IV. — RÉSULTAT.

Excellent et très-heureux mari, notre ami Julien est aujourd'hui un de ces papas exposés à s'entendre dire souvent par d'inintelligents célibataires, ou par de certains époux sans lignée : « Mon Dieu ! comme vous les gâtez ! »

A ceux-ci, il répond : « Ah ! que vous voudriez bien vous y voir ! » — A ceux-là : « Priez le bon Dieu qu'on vous y voie ! »

EUGÈNE MULLER.

VOYAGE A TRAVERS L'EXPOSITION UNIVERSELLE (1).

Une spéculation. — Les boutiques en planches. — Exhibitions féminines. — Déguisements. — Le *nectar des souverains*. — Les dames blasonnées. — Un mot sur les toilettes. — La salle et la scène. — Le public de l'Exposition. — Ce qu'on entend et ce qu'on voit en buvant de la bière. — Femmes exotiques, ou soi-disant telles. — Une famille d'Auvergnats. — Un Yankee. — Un couple de sauvages apocryphes. — *Partant pour la Syrie*. — Deux dromadaires. — Une miniature des catacombes de Rome. — La mosquée turque. — Mahomet et le vieux chamelier. — Le caravanserail. — Les métiers égyptiens. — Une carte de l'Égypte. — Musée égyptien et ninivite. — Autre musée. — Une armée commandée par un *pékin*. — L'isthme de Suez. — Un dromadaire inutile. — Le général Bonaparte. — Les travaux du canal maritime. — Le panorama. — Le café turc. — Le palais tunisien. — Le musée chinois, les Chinoises, les chinoiseries et la musique chinoise. — Le musée et le temple mexicains. — M. L. Méhédin. — Une femme et son enfant. — Les figurines mexicaines. — Le billot et le couteau. — Sacrifices humains. — Une divinité mexicaine. — L'autel des feux perpétuels.

Voulons-nous, mesdames et messieurs, au lieu de rentrer dans les galeries, achever une bonne fois l'exploration du parc et de ses curiosités ethnographiques ? Il nous faut, en ce cas, traverser le quartier du Champ-de-Mars qui ressemble le plus à un champ de foire, à un bazar cosmopolite. Ce quartier, qui s'enrichit chaque jour de nouvelles baraques, masque entièrement, sur une longueur d'environ cent mètres, la galerie extérieure du palais. C'est une innocente et très-intelligente spéculation de la société Le Play et Cie, qui n'a point voulu laisser improductifs les quelques centaines de mètres carrés situés dans cette partie de son domaine éphémère, précisément en face des brasseries allemandes, des restaurants espagnols, russes et scandinaves, où la faim, la soif, et plus encore un certain penchant qui tient à la fois de la gourmandise et de la curiosité, attirent incessamment la foule.

La société Le Play et Cie a donc construit là des boutiques en planches, et elle les a louées à toutes sortes de marchands chrétiens, juifs, musulmans et autres. Ceux qui ont vu le jour sur les rives de la Seine, de la Loire ou de la Garonne (ce sont de beaucoup les plus nombreux) s'efforcent, en général, de donner à leur marchandise et à eux-mêmes des airs exotiques. Plusieurs, pour mieux attirer les chalands, font tenir leurs comptoirs par des jeunes filles d'un physique agréable, affublées de déguisements pittoresques plus ou moins en rapport avec la provenance des denrées qu'elles débitent. Cette analogie est, au fond, le cadet de leurs soucis ; l'essentiel est que le costume soit joli, qu'il attire les regards et qu'il s'harmonise avec le teint, les yeux et les cheveux de la personne. La manie des exhibitions féminines et des déguisements carnavalesques aura bientôt, de proche en proche, gagné tout

(1) Voir les numéros de mai, juin et juillet 1867.

le Champ-de-Mars. A chaque visite qu'on y fait, on y découvre de nouvelles boutiques peuplées de nouvelles beautés affublées de nouveaux costumes. La dernière qui ait surgi, à ma connaissance, est la buvette établie près du pavillon impérial. Une demi-douzaine de jolies personnes y versent aux gens altérés le *nectar des souverains* à cinquante centimes le verre. — Ces dames ou ces demoiselles, — je ne suis pas renseigné sur leur état civil, — ont chacune un costume de couleurs différentes : celle-ci, jaune et noir ; c'est une brune, comme bien vous pensez ; — celle-là, bleu et blanc : c'est une blonde, vous n'en doutez pas ; — cette autre, vert et rouge ; ainsi de suite. La forme est éminemment fantaisiste. Seulement toutes portent au milieu de la poitrine, en manière de plastron, un écusson armorié.

Je me suis enquis, auprès d'un personnage ordinairement bien informé, de la signification qu'il fallait attribuer à ces parures héraldiques. Il m'a répondu que ces dames avaient l'extrême bonté de représenter près les consommateurs du *nectar des souverains* les principales puissances de l'Europe. Un autre personnage, en qui je n'ai pas moins de confiance, est d'avis qu'elles symbolisent, non des nations entières, mais simplement des villes capitales. Je regrette de n'être pas mieux fixé pour adresser soit aux grandes nations de l'Europe, soit à leurs capitales, mes sincères félicitations de ce qu'elles sont si bien représentées. Quant au nectar, je n'ai point commis la témérité d'en goûter : d'abord parce que je n'ai pas oublié l'histoire d'un certain Tantale, qui fut condamné jadis à la tentation perpétuelle pour avoir osé s'offrir un pauvre verre de cette liqueur ; ensuite parce que mon médecin m'a interdit, sous les peines les plus sévères, l'usage des boissons glacées.

La recherche du bizarre dans la toilette n'est pas, d'ailleurs, exclusivement propre aux *exposées* du Champ-de-Mars. Il y a longtemps que les dames Benoîton du grand monde et du moyen monde ont inauguré chez nous cette fâcheuse manie.

Mais au fait, lectrices et lecteurs, cette foule hétérogène, cette marée humaine qui monte au Champ-de-Mars à dix heures du matin et en descend à six heures du soir, ce monde enfin, dont vous et moi nous sommes des molécules intégrantes, l'avez-vous regardé ? l'avez-vous étudié ? Lorsque vous allez au théâtre, n'aimez-vous pas à vous placer de telle façon que vous puissiez voir non-seulement la scène, mais aussi la salle ? Les hommes, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, sont privilégiés ; ils se sont réservé judicieusement les stalles d'orchestre et de parterre, et aussitôt la toile tombée, les voilà debout, le dos tourné à la scène, promenant leurs binocles des avant-scènes aux galeries et des premières loges aux cintres, étudiant les différents types de beauté ou de laideur, les physionomies maussades ou riantes, avenantes on rébarbatives, graves ou burlesques, les toilettes simples ou luxueuses, raisonnables ou extravagantes. Eh bien, si ce spectacle, où la littérature et l'art dramatiques n'entrent pour rien, a souvent plus d'attrait pour des gens d'esprit que la pièce qui se joue de l'autre côté de la rampe, que sera-ce dans cet immense théâtre de l'Exposition, où l'univers entier s'est donné rendez-vous ?

Mêlés jusqu'ici à la foule, allant et venant avec elle, nous n'avons pas eu le loisir de l'observer. Mettons-nous un instant à l'écart et donnons-nous ce plaisir. L'endroit où nous sommes convient parfaitement. Nous y serons bien un peu abasourdis par les accords confus de voix et d'instruments qui, du café-concert voisin, arrivent jusqu'à nous ; par l'aigre psalmodie des petites cornemuses en caoutchouc qui se vendent deux francs cinquante centimes dans une des boutiques de gauche ; par les cris des marchands qui s'efforcent d'arrêter sur leur étalage l'attention des flâneurs ; par les cris des garçons de café ; par le cliquetis des verres et des fourchettes, par le brouhaha des conversations et des exclamations ; par le roulement des petites voitures où des *hommes de trait* promènent, à raison de deux francs l'heure, les personnes impotentes ou paresseuses. — Mais bah ! il faut prendre son parti de ce vacarme qui, après tout, est un des éléments de la fête. Nous avons soif, asseyons-nous devant un des cafés dont les tables et les chaises envahissent la moitié de la voie, et tout en buvant, regardons. C'est ici peut-être le foyer le plus actif de la circulation : parmi les quarante ou cinquante mille visiteurs qui composent l'effectif de la journée, je gagerais volontiers qu'il n'y en a pas mille qui, au moins une fois, ne passent en cet endroit et ne s'y arrêtent.

— Et la cause, me demanderez-vous, de cette affluence ?

— La cause ? Il y en a plusieurs. D'abord, ce passage relie entre elles les deux régions les plus fréquentées du parc : celle d'où nous venons et celle où nous allons aller tout à l'heure, et il conduit de l'intérieur des galeries à chacune de ces régions, et réciproquement. En outre, je vous l'ai dit, on ne trouve nulle part un plus complet assortiment de jolies femmes, aux costumes fantaisistes et pittoresques. C'est ici que l'on voit, entre autres, la Norwégienne aux cheveux blonds comme des épis, au teint de lis et de rose (vieux style), à la taille gracieuse emprisonnée dans un corsage bleu de ciel lacé sur une chemisette blanche ; c'est dans ce quartier que se trouve le café russe, où la belle Eudoxie trône derrière le comptoir ; où les consommateurs sont servis par des *mougiks* en blouses de soie rouges, jaunes, vertes et bleues. C'est ici qu'une belle Alsacienne, déguisée en odalisque, vend aux fumeurs des cigares turcs et du tabac de Latakieh. C'est ici enfin que l'on boit les meilleures bières de Bavière, de Vienne, de Louvain.

Regardez ; une heure ne se passera pas sans que vous ayez reconnu, dans la multitude des allants et venants et de ceux qui s'assoient autour de nous, des Anglais, des Américains, des Allemands, des Russes, des Turcs, des Japonais, des Arabes, des Français, et parmi ces derniers, des paysans et des citadins, des parisiens et des provinciaux. Voici de braves gens venus en famille, oncles et tantes, cousins et cousines compris, de quelque lointaine bourgade de l'Auvergne. Un train de plaisir les a déposés hier rue de Lyon ; un train de plaisir les remportera ce soir. Ils n'ont pas une minute à perdre ; ils voudraient tout dévorer des yeux en une journée, et ils échangent bruyamment leurs impressions. En ce moment ils se dirigent à pas pressés vers le grand restaurant populaire, pour y dîner économiquement à vingt-cinq sous par tête.

Derrière eux marchent gravement deux musulmans d'Afrique, la tête couverte du turban, enveloppés dans leur burnous comme s'il gelait à pierre fendre. Ce grand jeune homme aux favoris bruns en côtelettes, vêtu de coutil gris, coiffé d'un petit chapeau de drap léger, et portant un sac de voyage en bandoulière, ne peut être qu'un Anglo-Saxon. Vient-il des bords de la Tamise ou des rives du Mississipi ? J'incline pour cette dernière hypothèse. Et tenez ! le voyez-vous jeter un regard de

dédain sur ce couple bizarrement accoutré qui traverse la galerie ?

— Ah ! oui. Mais, Dieu me pardonne ! ce sont des sauvages ! C'est un grand chef et sa noble épouse ! Voyez. Une couronne de plumes ondoyantes ceint la tête du guerrier ; son visage imberbe rappelle la couleur de l'acajou. Il porte à sa ceinture de peau de daim le tomahawk et le couteau à scalper. La femme est petite, pas trop laide pour une Indienne ; mais son attitude et son visage témoignent de l'état d'esclavage où son sexe est réduit parmi...

— Que vous êtes naïf ! Le *Yankee*, lui, ne s'y trompe pas ; il a vu là-bas de vrais Peaux-Rouges avec leurs *squaws*, et ceux-ci ne sont que des Indiens pour rire qui, probablement, vont figurer sur les planches du café-concert ou du théâtre international !

— Vous croyez ?

— Je n'en doute pas... Mais quelle mélodie puissante a frappé notre oreille ? C'est un carillon qui, avant de sonner l'heure, joue l'éternel *Partant pour la Syrie !* Obéissons donc à son appel et dirigeons-nous vers les contrées orientales — lesquelles, comme vous savez, sont ici à l'occident. Mais quoi ! sommes-nous déjà dans le Sahara ou dans l'Arabie heureuse ? Deux Arabes, des



Temple égyptien. Dessin de Delannoy.

Bédouins ou des Touaregs, s'avancent vers nous montés sur leurs *mahara* (dromadaires de course ou de promenade — on dit au singulier *mahari*). Pourtant nous ne sommes encore qu'en Italie, et avant d'admirer les féeries de l'Orient, nous allons, si bon vous semble, faire un petit tour dans les catacombes de Rome. — Ce seul mot vous fait frémir, mesdames. Rassurez-vous : nous ne risquons point de nous égarer et de mourir de faim dans ce formidable labyrinthe ; nous oserons même y pénétrer sans fil conducteur et sans lanterne. Les Catacombes ont été mises par la commission italienne à la portée des plus timides. D'abord, point d'escalier à descendre : on y entre de plain-pied ; ensuite les immenses galeries qui s'entre-croisent sous le sol, autour de la ville éternelle, ont été réduites à trois, et leurs dimensions sont si peu imposantes que deux personnes douées d'un certain embonpoint n'y pourraient marcher de front. Ces galeries ne présentent rien de bien curieux. On a seulement pratiqué dans leurs parois de petites excavations quadrangulaires, de trois ou quatre centimètres de profondeur, dont le fond est garni d'une plaque de pierre ou de marbre sur laquelle est inscrit en latin le nom d'un saint ou d'un martyr. Au centre du bâtiment se trouve une petite chambre carrée (*cubiculum*), où le jour pénètre par un soupirail ménagé dans le plafond. Les niches figurent

les tombeaux où les fidèles, au temps des persécutions, déposaient les corps de leurs frères morts pour la foi chrétienne. Les murs sont décorés de peintures à fresque, représentant les mystères de la religion ou des faits mémorables empruntés à l'histoire de l'Eglise primitive.

Il n'y a pas, au Champ-de-Mars, de Méditerranée, et à peine sortis des cryptes où les premiers chrétiens célébraient leurs agapes, nous entrons tout droit dans une mosquée turque ou dans un caravansérail égyptien.



Mosquée, palais tunisien, plan général. Dessin de Delannoy.

La mosquée est surmontée du minaret qui correspond au clocher de nos églises. Ce ne sont pas des cloches qui, du haut de cette tourelle, appellent les croyants à la prière; c'est le *muezzin*, dont le chant mélancolique a été si heureusement introduit par M. Félicien David dans son beau poëme musical, *le Désert*. Si la mosquée de l'Exposition était vraiment consacrée au culte d'Allah, nous n'y serions admis qu'après avoir déposé nos chaussures à la porte. Sauf votre respect, mesdames, je ne suis pas certain qu'on vous permît de con-

server vos bas, et à nous nos chaussettes. En revanche, il nous serait expressément interdit de nous découvrir la tête. — Ce que c'est pourtant que les usages ! — Heureusement, cette mosquée n'est, comme la chapelle que nous avons visitée naguère, qu'un simulacre de temple. Donc, nous gardons nos bottines et nous avons le droit d'ôter nos chapeaux.

La décoration intérieure de l'édifice est des plus simples. Point d'autel; point de siéges; les musulmans se prosternent sur le sol pour prier, la tête tournée vers le soleil levant; lorsqu'ils se relèvent, c'est pour relire les sentences du Koran gravées en relief sur les murs, et agencées avec un talent qui prouve que les sculpteurs calligraphes de l'Orient n'ont rien à envier à nos plus habiles maîtres d'écriture. Au fond de la salle est une sorte de niche où l'uléma se tient debout pendant la prière.

Près de là, se dresse une chaire copiée, dit-on, exactement sur celle où le Prophète monta pour la dernière fois, la veille de sa mort, pour adresser aux fidèles réunis autour de lui ses derniers adieux, adjurant ceux envers qui il aurait contracté quelque dette à la lui réclamer.

Tous gardaient un silence respectueux, lorsqu'un vieux chamelier éleva la voix :

— Lorsque tu étais persécuté, dit-il, je t'ai soustrait à la haine de tes ennemis en t'emmenant sur mon dromadaire, et, de plus, je t'ai prêté trois drachmes, que tu ne m'as jamais rendues.

— Fatima, reprit le Prophète en s'adressant à sa fille, remets à cet homme trois drachmes et encore trois fois trois drachmes, afin que l'ange Gabriel, lorsqu'il viendra prendre mon âme, ne trouve pas une dette entre lui et moi ; car la journée de demain ne doit point me voir vivant.

Le caravansérail égyptien est un bâtiment carré. Au dehors, les murs sont peints d'arabesques aux vives couleurs, comme ceux de tous les édifices orientaux. L'architecture est de ce style si gracieux où règnent la colonnette élancée et l'arcade découpée en trèfle, et dont le spécimen le plus célèbre est l'Alhambrà de Grenade. L'extérieur annonce un palais, et l'on est quelque peu déçu, lorsqu'on a monté les marches et franchi la porte, de se trouver dans une grande salle boisée qui paraîtrait assez convenable pour servir de magasin à fourrage. De chaque côté, derrière des balustrades, des fellahs bronzés et de noirs Ethiopiens se livrent à diverses occupations. Quelques-uns fument tranquillement leur *chibouque*. Mais la plupart travaillent avec une activité qui prouve que nous calomnions gratuitement les Orientaux, lorsque nous les représentons comme des gens incapables de toute autre chose que de mâcher de l'opium, de regarder danser des almées, et de s'endormir en racontant des histoires. Ces Egyptiens sont de braves artisans qui ne connaissent point l'usage des machines, mais qui se servent de leurs mains et même de leurs pieds avec une prestesse et une adresse tout à fait remarquables. C'est plaisir de les voir tresser le jonc ou la paille, tourner le bois, filer et tisser la laine et la soie, confectionner des bijoux en fil d'argent, broder des babouches, des bourses et des tuyaux de pipe, et, tout en besognant ainsi, répondre par clignements d'yeux et par signes de tête aux visiteurs qui les accablent de questions souvent fort saugrenues, — dont, heureusement pour l'honneur du nom chrétien, ils n'entendent pas un mot; — livrer leur marchandise, recevoir l'argent et rendre la monnaie : tout cela sans se déranger et sans perdre une minute.

Au fond de la vaste pièce qui leur sert d'atelier est un joli cabinet avec un bassin à jet d'eau, pour les ablutions, et à côté un escalier par lequel on monte à une galerie de bois qui règne tout autour de la salle, et sur laquelle donnent les portes des nombreuses chambres habitées par les voyageurs. Bon nombre d'hôtels de province offrent une disposition semblable, à cette seule différence près, qu'une cour remplace la salle, beaucoup plus hospitalière, du caravansérail.

L'Egypte possède encore, dans le parc, deux ou trois autres immeubles : un musée, un temple, un pavillon-salon. Le musée renferme des livres, des échantillons de minéralogie et d'histoire naturelle, et une très-belle carte en relief de l'Egypte. La simple vue de cette carte rectifiera l'idée très-fausse qu'on se fait communément de l'ancien royaume des Pharaons. En effet, l'Egypte habitable, celle que le Nil arrose et fertilise, n'est qu'une île, ou plutôt un ruban mince et sinueux, qui va seulement un peu s'élargissant vers le Delta, et qu'enserre à l'est et à l'ouest l'immense océan du Désert. Toute la vie, toute la civilisation possible de l'Egypte est concentrée dans cet étroit espace, en dehors duquel le vice-roi ne règne que sur des plaines de sable. Il règne, dis-je, et ne gouverne pas, car assurément son autorité est peu de chose aux yeux des tribus nomades, telles que les Beni-Wassel et les Arabdé, qui errent de l'autre côté de la chaîne Arabique.

Mais revenons à nos moutons, — je veux dire à nos musées. — L'édifice appelé temple, je ne sais pourquoi, est aussi un musée, et les curiosités qu'il renferme ne sont pas exclusivement égyptiennes. Une bonne partie est composée d'antiquités ninivites, rapportées par M. Mariette. Cette collection peut être fort intéressante pour les antiquaires orientalistes, qui savent déchiffer les hiéroglyphes et mettre des noms de familles royales ou divines sur les bizarres statues d'hommes, de femmes ou d'animaux composites, exhumées de leurs tombeaux séculaires par des chercheurs infatigables ; mais avouons que, pour nous autres profanes, toutes ces figures, tous ces emblèmes, dont personne ne daigne nous apprendre l'origine et la signification, ne sont et ne peuvent être que de fort vilains *bonshommes* et des monstres absurdes. Pour ce qui est du pavillon-salon vice-royal, je crois que lorsque vous vous serez écriés, comme tout le monde : « Ah ! charmant ! Ah ! très-joli ! » vous en aurez dit tout ce qu'on en peut dire.

Il me tarde de vous introduire dans un autre musée qui, j'en suis certain, excitera au plus haut point votre curiosité, et qui fera mieux que de l'exciter, il la satisfera. — Vous y voyez, lectrices et lecteurs, les trophées remportés par une des plus glorieuses armées qui aient jamais combattu sous les feux du soleil ; les armes et les machines dont elle fait usage ; les savants stratagèmes que ses chefs ont mis en œuvre ; les conquêtes qu'elle a réalisées au prix des plus grands sacrifices et en affrontant les plus grands périls. Vous y voyez le panorama de son champ de bataille ; vous la suivez d'étape en étape dans sa marche victorieuse. Cette armée a pour commandant général — un... *pékin*. — Oui, un homme sans uniforme et sans épaulettes : M. de Lesseps. Elle ne tire ni coups de canon ni coups de fusil ; c'est une armée de travailleurs qui creuse les sables mouvants, qui drague les lacs et les marais pour réunir la mer Méditerranée à l'océan Indien. Son état-major

s'appelle la Compagnie du canal maritime de Suez.

L'exposition organisée par cette compagnie est ce qu'on peut imaginer de mieux conçu, de plus ingénieusement exécuté. Rien n'y manque, et il n'y a rien de trop, sinon le chameau empaillé, dont la bosse est surmontée d'un écriteau qui nous apprend qu'en 1798 le général Bonaparte avait songé, comme il songeait à tant de choses, au percement de l'isthme. Que n'y a-t-il songé davantage, plutôt que de vouloir donner des lois et des princes au monde entier! — Mais ne parlons pas de politique. Vous êtes entrés ici pour vous rendre compte de la topographie et de l'aspect du pays, de la nature et de l'importance des travaux, des procédés à l'aide desquels ces travaux s'exécutent; des difficultés que les ingénieurs ont eu à surmonter; du degré d'avancement de l'œuvre. Eh bien, lorsque vous aurez passé une heure dans le pavillon de la compagnie, vous serez instruit de tout cela aussi bien, et mieux à certains égards, que si vous aviez fait un voyage de trois mois sur les lieux mêmes. Et cela ne coûte rien!

Vous avez devant vous non-seulement le plan en relief du pays, mais le modèle d'une portion du canal, avec les appareils, les bateaux, les outils qui servent à le creuser, à enlever les déblais, à transporter les matériaux, à exécuter les travaux de terrassement. Etes-vous naturaliste? la compagnie n'a point oublié que ses agents en explorant le désert, ses ouvriers en fouillant le sol, y rencontreraient à chaque pas, à chaque coup de pioche, des objets précieux pour la science; elle a fait recueillir avec soin tous ces échantillons et les a disposés dans des vitrines qui vous donnent la faune et la flore de l'isthme (l'une et l'autre fort pauvres), sa minéralogie, sa paléontologie : celle-ci d'une extrême richesse. Enfin, le panorama de l'isthme de Suez est exécuté d'après le même système que ceux du colonel Langlois (panoramas d'Eylau, de Sébastopol, etc.), mais sur une moindre échelle. Les spectateurs se placent, sur une estrade circulaire, et tout autour d'eux se déroule un tableau, un décor, dont l'illusion est aussi complète que possible. On suit d'une mer à l'autre, à travers les plaines de sable, les lacs desséchés, les campements modernes et les ruines antiques, le parcours du canal maritime et de son satellite le canal d'eau douce, depuis la nouvelle ville de Port-Saïd — qu'il eût été plus juste d'appeler Port-Lesseps — sur la Méditerranée, jusqu'à Suez sur la mer Rouge.

Si vous n'êtes pas rassasiés des choses orientales, il vous est loisible d'aller vous asseoir *en tailleurs* sur un sofa du café arabe et déguster, dans un petit godet de porcelaine, l'infusion de moka préparée selon la mode du pays, c'est-à-dire une bouillie liquide de marc finement pulvérisé; — de monter, entre deux rangées de lions en *simili-pierre,* le grand escalier du palais tunisien, construit sur le modèle du célèbre *Bardo;* — de visiter, moyennant vingt-cinq centimes, la maison japonaise, ou, moyennant cinquante centimes, le musée-bazar-café-concert-théâtre chinois. Vous trouverez dans ce dernier toutes les chinoiseries désirables, y compris les deux jeunes filles dont on a tant parlé : deux enfants assez gentilles sous leur enveloppe de soie à ramage et sous leur coiffure presque aussi disgracieuse que celle de nos dames à la mode. De trois à cinq heures un orchestre passable vous jouera des airs chinois « traduits en musique française (*sic*), » tels que la *Chute de l'hirondelle,* les *Trois Joies de la vie* et la *Grande tournante* qui accompagne, dans l'empire du Milieu, les sacrifices offerts par les fils du Ciel à la dynastie des Tchen — ou des Tcheou — je ne sais plus au juste.

Vous reste-t-il cinquante centimes dans votre porte-monnaie? Donnez-les sans crainte à ce *caballero* qui veille à la porte du *Temple mexicain:* encore un musée, et des plus curieux, je vous assure, où M. Léon Méhédin a réuni non-seulement des antiquités et des actualités mexicaines, mais les collections, les photographies, les dessins qu'il a rapportés de ses voyages dans les deux mondes. Ce musée comprend : premièrement un petit jardin; deuxièmement un vaste édifice carré, dont la forme massive et les murs ornés de figures aux formes bizarres et aux vives couleurs attirent de loin les regards. Le jardin renferme une tente où s'est reposée l'infortunée archiduchesse Charlotte; une statue de femme aztèque ou toltèque de grandeur et de couleurs naturelles, couchée près du berceau de son enfant; un disque de pierre que vous prendrez sans doute pour une meule de moulin, mais qui avait au Mexique, avant la conquête espagnole, une tout autre destination, comme vous le saurez bientôt.

Au rez-de-chaussée de l'édifice sont exposées toutes sortes de choses, des provenances les plus diverses : armes, ustensiles, animaux empaillés, modèles de monuments, et une merveilleuse collection de petites figurines coloriées, représentant tous les types mexicains : créoles et indiens, hommes et femmes, soldats, marchands, artisans : *auctore* M. Montanari. Un large escalier d'une trentaine de marches conduit à l'étage supérieur, qui est le vrai temple copié sur le monument de Xochicalco, type des anciens temples mexicains.

Du courage et du calme, mesdames, je vous en conjure... Le premier objet qui s'offre à vos yeux, lorsque vous avez soulevé le rideau de cet horrible sanctuaire, c'est un bloc de pierre, un billot, sur lequel vous apercevez une sorte de petit poignard à lame d'obsidienne — une pierre très-dure, de nuance verdâtre. C'est la pierre et le couteau des sacrifices!... Lisez, lisez cet écriteau et rappelez-vous la pierre circulaire du jardin. Cette pierre, c'était l'arène étroite sur laquelle avait lieu, en présence des prêtres, des chefs et du peuple, un simulacre de combat singulier. Le vaincu, condamné à l'avance, était saisi par quatre prêtres, porté dans le temple et renversé sur le billot. Un cinquième bourreau l'étranglait avec un carcan de pierre, puis le grand prêtre s'armait du couteau d'obsidienne, pratiquait, au-dessous de la dernière côte, une large incision et arrachait le cœur palpitant de la victime, pour l'offrir au dieu. Et quel dieu! Tenez, il est là, au fond de la salle; c'est cette énorme masse de pierre où l'on a sculpté une hideuse figure. Voilà la divinité qu'on honorait par des sacrifices humains, et qu'on régalait en lui passant sur les lèvres le cœur tout chaud du malheureux égorgé! Quant au sang, il servait à nourrir les serpents et les crocodiles sacrés.

Le milieu du sanctuaire est occupé par la reproduction en plâtre d'un monolithe circulaire d'environ quatre mètres de diamètre, trouvé sous le pavé de la grande place de Mexico. Cette pierre est un autel des temples de Tenochtitlan, où l'on entretenait, avec du bois d'*ocote,* six cents feux perpétuels. Les Indiens et les gens du peuple au Mexique se servent encore actuellement de ce bois pour s'éclairer.

ARTHUR MANGIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

(SUITE.)

La SECTION AUTRICHIENNE ne renferme qu'un petit nombre de toiles; peinture sage d'ailleurs et sans personnalité, rien de ce qui constitue une école, comme procédés ou tendances. Disséminez les tableaux autrichiens dans les différentes salles de l'Exposition et vous aurez grand'peine à en retrouver deux. Par exemple, vous retrouverez facilement la *Diète de Varsovie en* 1773, par M. Matejko. Elle est étrange, cette toile, de composition et d'exécution. A regarder ces couleurs heurtées, ces teintes violentes, l'œil se fatigue vite. Si cependant vous revenez à la charge, à travers cette débauche d'une palette qui rappelle parfois celle de M. Isabey, facilement vous constatez une touche vigoureuse unie à un dessin exact et à une expression savamment étudiée. En somme, une toile qui fixe l'attention.

M. Sigismond l'Allemand nous montre une *Bataille de Collin;* M. Engerth, le *Prince Eugène à Zentha*, deux tableaux que le voisinage de la *Diète* fait paraître un peu froids. On y voudrait plus d'ardeur avec plus d'audace. Encore des batailles : *Zentha* et *Nordlingen*, par M. Blaas; *Mohacs*, par M. Szekely, puis l'*Empereur Ferdinand II*, par M. Wurzniger; le *Portrait de François-Joseph*, par M. Van Thoren; les *Paysages* de M. Hansch, et les tableaux de genre de M. Friedlander; la *Bienvenue dans la chambre des vétérans*, et les *Stratégistes*, qui ne manquent ni de finesse ni d'observation.

L'ITALIE, la terre classique des beaux-arts, occupe encore une place distinguée à l'Exposition. L'*Expulsion du duc d'Athènes* de M. Ussi est une page éloquente de l'histoire des républiques italiennes au moyen âge. Le duc d'Athènes, seigneur de Florence, a été contraint de renoncer au pouvoir dont il a abusé! Sa main frémissante tient la plume qui va signer l'abdication. Des hommes armés, moines, bourgeois, seigneurs, l'entourent. Il y a du mouvement, de la vie, de l'étude dans cette grande toile. — *Le Tasse lisant un chant de la Jérusalem à Éléonore d'Est*, par M. Morelli, est une bonne peinture. — Nous lui préférons toutefois la *Première entrevue de Machiavel et de César Borgia*, par M. Faruffini. « Quelques efforts que je fisse pour découvrir sa pensée, dit l'auteur du *Prince*, en parlant du duc de Valentinois, il réussit toujours à les éluder, il vira au large (*giro largo*). » Ces mots, qui servent d'épigraphe au tableau de M. Faruffini, en expliquent parfaitement le sujet. Les deux hommes sont en présence. Dans un éclair du regard, dans un sourire, chacun cherche à lire la pensée secrète que la parole enveloppe de ses voiles. Duel émouvant où le génie italien a pour armes la finesse, le mensonge et la ruse.

A côté de ces œuvres capitales, citons encore le *Siége de Tortone*, par M. Gastaldi; les *Animaux sortant de l'Arche*, par M. P. Palizzi, une étrange, mais curieuse toile; la *Forêt de Fontainebleau*, par M. J. Palizzi; le *Bain pompéien*, par M. Morelli, qui me rappelle assez malheureusement le tableau de Th. Chassériau, *la Lettre et le récit du Garibaldien*, par M. Induno; l'*Episode du Cimetière* à la bataille de San-Martino, par M. Pagliano, et le *Lac Majeur*, de M. Massimo d'Azeglio.

La sculpture italienne a produit des œuvres plus remarquables encore que la peinture. MM. Argenté (l'*Espérance* et la *Modestie*, bustes); Strazza (*Sylvie et Amyntas*); mais surtout MM. Dupré (le *Triomphe de la croix*, bas-relief; le *Groupe de la Pitié, Caïn*), et Vela (le *Printemps, Christophe Colomb et l'Amérique*, les *Derniers moments de Napoléon Ier*) peuvent rivaliser avec nos meilleurs artistes. De tous les marbres, le Napoléon Ier est peut-être celui qui a obtenu le plus grand et plus légitime succès. L'Empereur va mourir. Il est assis dans son fauteuil, une couverture jetée sur ses membres amaigris; son regard profond, empreint de cette majesté que la mort apporte avec elle, semble interroger l'avenir et chercher la France par delà les lointains horizons. C'est l'œuvre d'un ouvrier habile, d'un penseur et d'un poëte, cette statue de Napoléon Ier.

De l'ITALIE à l'ESPAGNE, la transition est facile. La même inspiration a guidé les artistes des deux pays. M. Rosales a exposé une toile d'un caractère fort beau, *Isabelle la Catholique dictant son testament;* M. Palmaroli, *Un Sermon à la chapelle Sixtine;* M. Gisbert, le *Débarquement des puritains dans l'Amérique du Nord;* M. Gonzalvo, *Un Intérieur;* M. Casado, un *Portrait de S. M. la reine d'Espagne.*

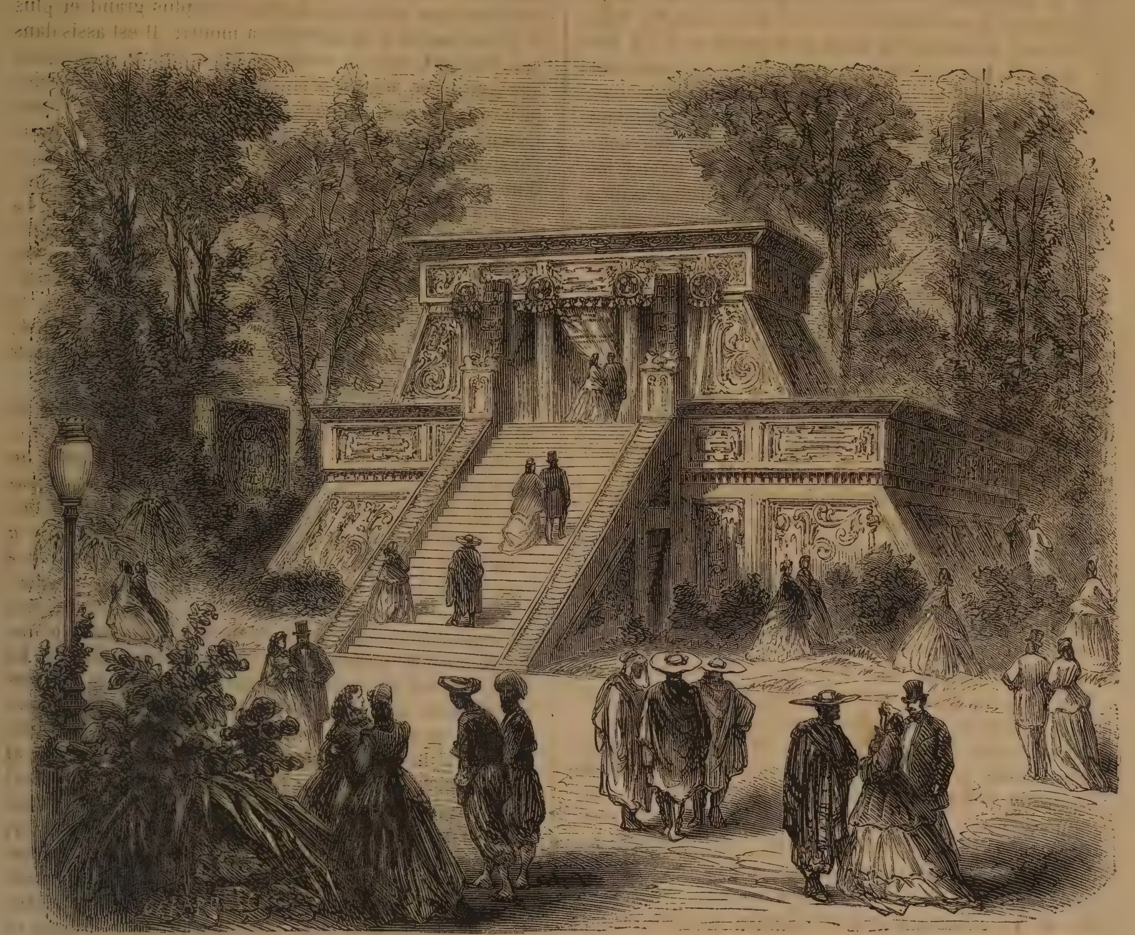
Dans les PAYS-BAS, nous allons retrouver plus d'un nom qui nous est familier. Voici d'abord M. Alma Tadema, un chercheur, un amoureux de l'antique, un élève de M. le baron Leys. M. Alma Tadema n'a pas envoyé moins de treize toiles, l'*Education des petits-fils de Clotilde*, la *Momie, Comment on s'amusait il y a trois mille ans en Egypte*, etc. Malheureusement il a exagéré la manière du maître, sans posséder sa merveilleuse science de composition. Son dessin est roide; ses types, consciencieusement étudiés, manquent de distinction. — M. Israels est un peintre de sentiment. Le *Vrai Soutien* vous fait doucement sourire, le *Dernier Souffle* vous pénètre d'une émotion profonde. Le père vient de mourir. Son corps disparaît presque entièrement dans une de ces alcôves prises dans la muraille et qui ressemblent assez aux tiroirs d'une commode. Hélas! on en trouve encore, de ces misérables grabats, chez nos pauvres paysans. La femme, abîmée dans sa douleur, s'est jetée sur le cadavre qu'elle embrasse du suprême baiser d'adieu. Au milieu de la pièce, assise, l'aïeule. A force de pleurer sans doute, ses yeux se sont taris. Mais quelle douleur dans ces rides profondes, dans ce regard perdu! Et cependant, autour d'elle, éternelle antithèse de la vie et de la mort! les petits-enfants jouent et babillent, insouciants du malheur qui les frappe.

La *Prière interrompue*, de M. Bisschop, est une charmante étude, rendue avec beaucoup de grâce. — N'oublions pas non plus la *Cathédrale de Rotterdam*, par M. Bosboom; — les *Polders*, par M. Haas; — les *Cerfs*, par M. Kuytenbrouwer; — le *Marécage*, le *Ruisseau*, les *Bords d'un canal*, par M. Roelofs.

La BELGIQUE mérite une place à part dans notre revue des beaux-arts. Depuis les travaux des frères Jean et Hubert Van Eyck, qui découvrirent le secret de la peinture à l'huile, l'école flamande a produit une suite non interrompue de grands peintres. On peut accuser l'art flamand de vulgarité, personne ne lui contestera

l'originalité et la vie. Après avoir, dans les premières années de ce siècle, subi l'influence française dont la trace reste encore visible dans les toiles historiques de MM. Groux et Robert, les artistes belges ne tardèrent pas à comprendre que, pour fonder une école moderne vraiment nationale, c'était à l'étude des anciens maîtres qu'ils devaient demander leurs inspirations. C'est ainsi qu'ils abandonnèrent la voie ouverte par David et Paul Delaroche pour remonter dans le passé jusqu'à Rubens et Van Dyck. Quelques-uns même ne s'arrêtèrent pas là et revendiquèrent l'héritage des Otto Venius et des Hemmlinck.

M. le baron Leys, qui obtint une médaille d'honneur en 1855, marche encore aujourd'hui à la tête de l'école belge. Il a été un des plus ardents promoteurs du retour aux vieux maîtres. Dans les douze toiles qui constituent son exposition, le moyen âge revit tout entier avec ses types, ses usages, ses costumes, *ses idées*. Ses idées! ai-je dit et je maintiens le mot, car chaque époque prend une physionomie distincte sous l'influence des idées générales qui la dominent. Or, nous sommes au milieu du quinzième siècle. Depuis quelques années déjà la Réforme a ouvert toute grande la porte à l'esprit de discussion et de révolte. Cependant le bourgeois flamand



Le temple mexicain (*pages précédentes*). Dessin de Delannoy.

hésite encore entre son amour pour le culte de ses pères et sa haine pour la domination étrangère. Les terribles proscriptions du duc d'Albe qui, en voulant confondre les intérêts de Rome et de l'Espagne, les compromettra tous, vont bientôt unir dans une même révolte les aspirations religieuses et les aspirations nationales. Voilà ce que M. Leys a compris et rendu d'une façon magistrale. Voyez le *Bourgmestre Lancelot haranguant la garde bourgeoise*, un *Conciliabule au temps de la Réforme*, *Luther chez son ami Lucas Cranach*, l'*Intérieur de Luther à Vittenberg*, etc., voyez surtout la *Publication des édits de Charles-Quint à Anvers* que l'obligeance de l'auteur nous a autorisé à reproduire. La scène est empruntée à un passage de Prescott. « Le dernier édit de Charles-Quint concernant l'inquisition, dit l'historien de Philippe II, fut publié en septembre 1550. Cet édit ou placard, comme on l'appelait, ordonnait que toute personne convaincue d'hérésie subît la mort par le feu, par la fosse ou par le glaive, en d'autres termes, fût brûlée vive, enterrée vive ou décapitée. On encourait ces peines terribles en distribuant des livres hérétiques, en les copiant, en tenant des conventicules ou en y assistant, en disputant en public ou en particulier sur les Écritures, en prêchant ou défendant les doctrines de la Réforme. »

A entendre l'arrêt cruel, les bourgeois flamands ont

senti le vieux sang d'Arteveld s'échauffer dans leurs veines. Vienne l'étincelle, l'incendie éclatera, et cet incendie s'appellera dans l'histoire l'Insurrection des Provinces unies, et la guerre des Gueux.

On a reproché à M. Leys de s'être enfermé dans le seizième siècle et de n'en jamais sortir. Le domaine n'est-il pas assez vaste pour suffire à la vie, à la gloire d'un artiste?

(La fin à la prochaine livraison.)

LA VIE ET LA MORT DE FRANÇOIS PONSARD (1).

La mort de l'illustre auteur de *Lucrèce* et du *Lion amoureux*, de *l'Honneur et l'Argent*, de *Galilée* et de *Charlotte Corday*, a produit, dans ce monde en proie à tant d'inquiétudes, l'effet d'un grand événement. La grâce et l'esprit d'un si digne écrivain, disons tout, l'innocence de ses poëmes et tant de sages enseignements avaient attiré sur ses destinées l'attention et la curiosité de tout un peuple. Alors on a voulu savoir les moindres détails de cette existence où se rencontrent les plus grandes émotions du succès avec les douleurs les plus terribles d'une agonie qui n'a pas duré moins de trois années.

François Ponsard était né à la fin des derniers jours de l'Empire, au milieu du désordre et des confusions de ces grandeurs tombées si vite; gloire d'un jour, ruine d'un jour. En ce temps-là les mères se réjouissaient en songeant que la guerre enfin touchait à son terme, et qu'elles ne verraient pas disparaître leur enfant, aussitôt qu'il serait un jeune homme. Ainsi le petit François profitait de ces tendresses rassurées; il grandissait vite et bien dans un de ces gais villages, bâtis au midi, sur des collines chargées de pampres. Sous ces cieux cléments, un bel enfant appartient à tout le monde, et chaque mère a son droit de patronage sur la tête aux cheveux bouclés. Quant à Mme Ponsard, elle ne voyait que son fils, elle n'entendait que sa douce voix, même aux heures où le vieux Rhône, son voisin grondeur, faisait retentir au loin ses échos formidables. Mais on se fait si vite à ces menaces amicales! si bien que l'enfant apprit à la même heure à marcher dans ces beaux paysages, à nager dans ces belles eaux. La force et la santé lui prodiguaient tous leurs trésors.

Il avait à peine trois ans, lorsqu'en ces campagnes passa un malheureux peintre italien; il fut frappé de la gentillesse et de la beauté de ce jeune enfant blond comme les blés, et fit son image en trois coups de crayon. Œuvre exquise. On croirait voir le portrait du fils de Ponsard lorsque, dans le jardin de Passy, il y a quelques jours à peine, il allait, de l'ombre au soleil, déjà sérieux et songeur. C'est le même regard plein de finesse, et le même sourire où tout jase. On sent que l'intelligence a touché ce jeune front et l'éclaire.

Bientôt l'heure arriva, trop vite, hélas! où l'enfant dut apprendre, étudier, comparer, se souvenir. Les uns s'abandonnent à l'étude avec une grande ardeur, les autres y résistent. François était un rêveur. Il trouvait un véritable enchantement à réciter les premières fables du bon La Fontaine, et tout de suite il s'enivrait au bruit harmonieux de ses vers. Rebelle à la prose, il obéissait à la poésie. Il apprenait par cœur les choses rimées, mais la plus belle page écrite en langue vulgaire échappait à son jeune instinct.

L'enfance ainsi se passa, bien heureuse, et quand le petit François fut tout à fait un écolier, la mère et le fils en ressentirent une égale peine. Il fallut conduire l'enfant en ce même collége de Lyon qui a gardé le souvenir de tant de beaux esprits : Edgard Quinet, Joséphin Soulari et ce célèbre docteur Trousseau, mourant huit jours avant Ponsard du cancer qui les dévorait l'un et l'autre; M. Victor de La Prade, bien plus jeune, appartient à ce groupe intelligent. M. Jules Janin en était. Plus difficile et plus hautain, M. de Lamartine à peine y resta huit jours. Discipline sévère, et rien qui pût consoler l'enfant des bonheurs perdus de la maison maternelle! Heureusement Ponsard fut protégé dans cette nouvelle épreuve par la bonté même de son esprit. Il comprit qu'il était pauvre et courba la tête sous la nécessité d'apprendre. Comme il n'avait pas l'ambition des grands honneurs du collége, il en fit juste assez pour être un bon élève et rien de plus. Ses études achevées, il s'en vint aux écoles de Paris, où il mena une vie obscure dans quelque étude d'avoué; si bien qu'à vingt-quatre ans il avait passé sa thèse et faisait ses premières armes dans son pays, à Vienne même, au tribunal de première instance. Il n'était pas ce qui s'appelle un orateur; il parlait, tout au plus, pour la nécessité de la cause, et le mur mitoyen l'occupait beaucoup plus que le sort des pupilles ou le destin de l'épouse dotée. Il avait fait cependant de très-sérieuses études, et nous nous rappelons qu'un soir, au plus beau moment de sa renommée, ayant rencontré, chez M. le procureur général, M. Daviel, sénateur, il lui demanda, non pas sans pâlir, s'il était l'auteur du livre intitulé : *Des cours d'eau?* M. Daviel, très-étonné, répond affirmativement; alors voilà le poëte d'*Horace et Lydie* qui fait une analyse exacte et charmante du traité de M. Daviel. On entendait le bruit de l'eau courante, on assistait à l'effort de ces ruisseaux laborieux qui ne connaissent pas un moment de trêve. «Ah! monsieur le poëte, s'écriait le sénateur, vous venez de me faire passer un des plus beaux moments de ma vie!» Ceci témoignerait au besoin du zèle et de l'ardeur que Ponsard portait en toute chose. Qu'il ait donné la préférence aux Pandectes sur le Don Juan ou le Giaour, voilà, certes, ce qu'on ne pourrait dire. Au contraire, il revenait, par un penchant irrésistible, aux grands enfantements de 1830, aux premiers jours de Frédéric Soulié, d'Alexandre Dumas, d'Alexandre Soumet, de Balzac ou de George Sand. Casimir Delavigne avait aussi une grande part dans sa curiosité et ses penchants. Hugo, plein de tempêtes et d'éclairs, lui faisait peur. De son mieux, Ponsard étudiait les jeunes maîtres, ajoutant, retranchant. C'est ainsi qu'il avait traduit tout un poëme de Byron. Il l'avait publié à ses frais, de l'argent d'une cause gagnée, et ce fut à peine si quelques-uns de ses amis consentirent à ouvrir ce poëme qui lui avait tant coûté. Ce premier échec ne l'inquiéta guère; il rêvait de plus hautes destinées. Son secret instinct lui disait qu'il était fait pour parler aux multitudes. A la même heure aussi, dans les mêmes parages, mais déjà l'héritier d'une grande fortune, un jeune homme allait, cherchant sa voie à travers la poésie et bien sûr de la trouver un jour ou l'autre. Il venait d'avoir vingt-cinq ans; il avait déjà beaucoup voyagé. Il écrivait, d'une main légère, une suite de paysages pleins de soleil, une suite d'élégies trempées des plus douces larmes. Il s'appelait Charles Reynaud. Que ce fût un vrai poëte, on n'en saurait douter en lisant cette heureuse page où l'on retrouvera, décrite en son entier, l'humble ferme au penchant du mont Salomon, où les

(1) Voir le portrait de M. Ponsard, tome XXIV, page 80.

Ponsard s'étaient bâti, nous ne dirons pas une maison, ce serait trop, et nous ne dirons pas une chaumière... un toit rustique qui domine, de ses murailles blanchies à la chaux, tout le cours du Rhône, errant, sans hâte, à travers les îles, les vignobles, les prairies, les saulées, maître absolu d'un espace qu'il partage avec le soleil.

LA FERME A MIDI.

Il est midi... La ferme a l'air d'être endormie;
Le hangar aux bouviers prête son ombre amie.
Là, profitant de l'heure accordée au repos,
Bergers et laboureurs sont couchés sur le dos;
Et, près de retourner à leurs rudes ouvrages,
Dans un calme sommeil réparent leurs courages.
Autour d'eux sont épars les fourches, les râteaux,
La charrette allongée et les lourds tombereaux.
Par la porte entr'ouverte, on voit l'étable pleine
Des bœufs et des chevaux revenus de la plaine;
Ils prennent leur repas; on les entend de loin
Tirer du râtelier la luzerne et le foin;
Leur queue, aux crins flottants, sur leurs flancs qu'ils caressent,
Fouette, à coups redoublés, les mouches qui les blessent.
A quelques pas plus loin, un poulain familier
Frotte son poil bourru le long d'un vieux pailler;
Et des chèvres, debout contre une claire-voie,
Montrent leurs fronts cornus et leur barbe de soie.
Au seuil de la maison, assise sur un banc,
Entre ses doigts légers tournant son fuseau blanc,
Le pied sur l'escabeau, la ménagère file,
Surveillant du regard cette scène tranquille.
Seul, perché sur un toit, un poulet étourdi
Croit encore au matin, et chante en plein midi.

Voilà comme ils entendaient la poésie en cet heureux petit coin de terre. Ils ne copiaient personne. Ils obéissaient à l'inspiration. Qui croirait pourtant que ces deux jeunes gens, poëtes, chacun de son côté, et vivant sur le même rivage, aient été assez longtemps sans se rencontrer! Ils finirent cependant par se confier l'un à l'autre, et Reynaud, au premier coup d'œil qu'il jeta sur la *Lucrèce*, comprit bien vite qu'il se trouvait en présence d'un ouvrage considérable : « Allons, dit-il à son ami, les chemins sont ouverts, Paris t'appelle! allons-y; je t'emmène à mes frais; tu feras la dépense du retour. »

Donc, les voilà partis, tout remplis du brillant espoir des jeunes années. Que crains-tu, matelot, tu portes César et sa fortune? A peine arrivés à Lyon, déjà les présages étaient changés, ils rencontrèrent sur les quais une *Virginie* imprimée à Mâcon, une *Agrippine* de Dijon et, qui le croirait? une *Lucrèce* composée il n'y avait pas six mois par M. P..., avocat. *Garde-toi de porter du bois dans la forêt*, dit le proverbe, *ou de porter des chouettes dans Athènes.* — Certes, fit le jeune Ponsard, la chose est aussi maladroite que de porter des tragédies dans Paris. Du même pas il voulait rentrer dans la maison paternelle. — Oh bien, reprit Reynaud, en vrai vigneron du Rhône, le vin est tiré, il faut le boire; on redeviendra toujours assez vite avocat du tribunal de Vienne en Dauphiné.

Tout le reste de cette heureuse histoire est bien connu : le grand succès de *Lucrèce*, *Agnès de Méranie* et *Charlotte Corday*, *Ulysse* un peu plus tard, *l'Honneur et l'Argent*, une des meilleures comédies de ce siècle. Enfin, tout l'ensemble, et, pour finir dignement, *le Lion amoureux*, populaire à tous les droits, et *Galilée*, un suprême effort d'un ferme esprit brisé par les plus impitoyables tortures. Notre poëte est là, tout entier, dans sa misère et dans sa gloire, un rien, un dieu, disait Pascal.

François Ponsard s'était réfugié, dans les derniers mois de sa vie, au plus cruel moment de ses longues souffrances, dans la maison d'un ami qui ne voulait pas que cet homme, l'un des premiers poëtes de son temps, mourût sous un toit vénal, dans un misérable hôtel garni. La maison était pleine de silence et le jardin plein de verdure. Il y avait des oiseaux qui chantaient le matin et qui gazouillaient le soir; le soleil couchant remplissait de ses derniers rayons la fenêtre entr'ouverte; une main discrète avait posé sous la fenêtre des orangers dignes du mont Salomon. O poëte infortuné! si du moins quelques heures, une seule..... un moment de répit avait été accordé à ta misère! Il vivait, là-dedans, caché, sombre et mystérieux, ne se montrant à personne, à peine une fois par jour à sa jeune et vaillante épouse, à son jeune et charmant enfant. Les plus habiles praticiens de Paris ne pouvaient rien comprendre à son mal qui grandissait chaque jour. A la fin, le malheureux, n'y tenant plus, remplissait la maison de sa plainte et de sa douleur; et si parfois s'arrêtait la plainte, on se disait : Grâce à Dieu, il est mort! C'est dans la nuit du 7 au 8 juillet que s'arrêta cette lutte horrible. Toute la famille du poëte, absente et présente, était dans l'angoisse. A cinq heures du matin, il tombait pour ne plus se relever, dans les bras d'un jeune serviteur de la maison, François Salambier, qui eut l'honneur de le déposer sur son lit funèbre. « Adieu, disait Ponsard à sa femme, adieu, je meurs, au revoir! » Elle recueillit son dernier soupir dans un sanglot.

François Ponsard était attendu par les splendeurs des grandes funérailles. L'Empereur avait envoyé, dans une voiture à ses armes, un officier de sa maison. Le deuil était conduit par le plus grand artiste en style et le plus habile maître en langue française, M. Villemain, dont la présence attestait qu'une grande âme est toujours la maîtresse du corps qu'elle anime. Enfin, le discours funèbre fut prononcé par M. Cuvillier-Fleury, chancelier de l'Académie, et pas un ne s'étonna que le chancelier fût au niveau de cet honneur. Autour du char funèbre étaient accourus les poëtes, les historiens, les artistes choisis parmi les plus célèbres et les meilleurs. Doubles funérailles, louange unanime. On le vit bien, quand, de la modeste église de Passy, le corps du poëte fut porté, par ses concitoyens en deuil, dans cette antique cathédrale du Dauphiné, dont le rôle fut si grand dans les Gaules chrétiennes. Tous pleuraient. Les plus pauvres gens s'étaient cotisés pour lui offrir cette coupe admirable où Froment Meurice, digne fils de son père, a retracé les travaux et les jours de François Ponsard.

Nous noterons aussi un souvenir de l'hospitalité dauphinoise : après les cérémonies funèbres, un grand grand repas fut offert par le vieil oncle, dans sa maison et son jardin des bords du Rhône. Il voulut, le pauvre homme, que tous les amis de Ponsard y fussent invités, et il fit servir tous les mets que préférait son neveu. Le dessert fut composé des fruits du mont Salomon; même en dépit des règlements sur la chasse, on offrit aux convives une douzaine de becfigues tués dans les vignes de Ponsard. Enfin on se sépara en buvant d'un vin généreux que l'oncle gardait précieusement dans un coin de son caveau. C'était le même vin qui avait fêté le lendemain de *Galilée* et du *Lion amoureux*.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

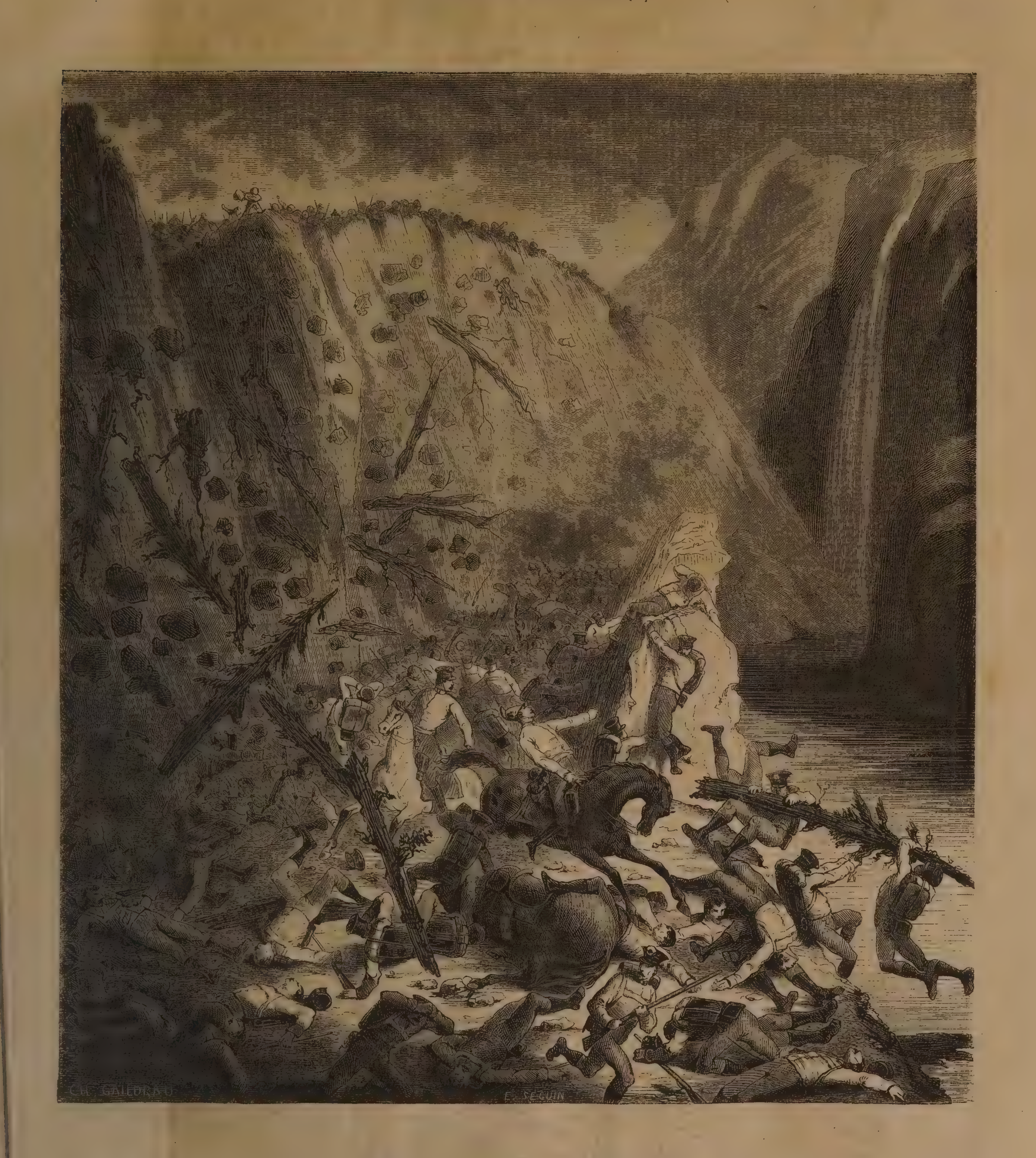
EXPOSITION UNIVERSELLE. BEAUX-ARTS. BELGIQUE.



La Publication des Édits de Charles-Quint à Anvers, tableau de M. le baron Leys
Dessin de Bocourt.

RÉCITS HISTORIQUES.

L'AUBERGISTE DU SAND (1).



La bataille. Dessin de Ch. Gaildrau.

Le 9 avril 1809, un jeune officier français, suivi d'un bel épagneul aux longues soies, et armé d'un fusil double, suivait, en se dirigeant vers Saint-Léonard, petit bourg à trois lieues de Méran, les bords torrentueux de la Passer. — Comment, et par quelle fortune, un officier français, descendu du mont Jauchen, se trouvait-il ainsi chasser paisiblement dans les gorges du Tyrol?

(1) *Sand*, sable. C'est sous ce nom qu'Hofer est connu de toute l'Allemagne.

c'est ce que nous devons dire pour l'intelligence de ce récit.

Après d'éclatantes victoires, Napoléon démembra l'Autriche, et, pour lui enlever les portes de l'Italie, donna une de ses plus fidèles provinces, le Tyrol, à la Bavière prodigieusement agrandie. En avril 1809, les troupes bavaroises, et Dieu sait si elles y étaient détestées! occupaient donc les forteresses et les villes du Tyrol. Par une raison politique ou militaire, un faible corps français, sous les ordres du général Bisson, tenait la place d'Innsbrugg (pont sur l'Inn), dont, je ne sais pourquoi, nous avons fait Inspruck. Dire que les Tyroliens adoraient les Français, ce serait leur faire une injure qu'ils ne méritaient certainement pas, ils les supportaient, voilà tout, concentrant leur haine sur les Bavarois qui la méritaient parfaitement. Pour soulever les colères de la grande race que notre épée victorieuse leur avait donnée, ceux-ci avaient fait et faisaient encore, malgré les sages remontrances du général français, tout ce qu'ils pouvaient faire. Ils la blessaient dans ses intérêts matériels en mettant des entraves à son commerce et à son industrie, ils la blessaient dans ses croyances religieuses en outrageant les prêtres et en interdisant les pèlerinages; et, pour dernier coup, en détruisant le vieux château de Tyrol que le naïf patriotisme tyrolien considérait comme un palladium sacré, ils avaient achevé de soulever contre eux toutes les haines nationales d'un peuple industriel, religieux et brave jusqu'à l'héroïsme.

Quoique tout semblât calme dans le pays, le général Bisson, qui n'était pas sans inquiétude, chargea un officier de parcourir le Tyrol pour étudier l'esprit de ses populations et faire entendre raison à la violence bavaroise. Cette mission de sagesse et de prudence, il la confia à un jeune capitaine d'artillerie nommé Gustave Lebrun. Quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans, Gustave Lebrun était un soldat distingué doublé d'un savant; point triste, point pédant, aimant les émotions de la guerre, mais ne parcourant jamais sans des retours sombres le champ de bataille où ses canons avaient porté la mort. Comme soldat, il estimait les Tyroliens pour leur courage, et, comme savant, pour leur merveilleux génie des arts mécaniques. Enfin, pour tout dire, sa jeunesse, si bien réglée qu'elle fût, trouvait charmantes les naïves et blondes filles des montagnes, les longues tresses de leurs cheveux, leur costume pittoresque et leurs chansons. Ajoutons, ce qui ne gâte rien dans aucun pays, que Gustave Lebrun avait tous les avantages d'un élégant cavalier.

C'était lui qui chassait sur les bords de la Passer, le 9 avril 1809, car il était, pour me servir de l'expression biblique, « un grand chasseur devant le Seigneur. » La Passer est un torrent qui se couvre de glace pendant l'hiver, mais il coulait libre alors, à la grande satisfaction des canards sauvages qui barbotaient dans ses anses. Grâce à son adresse et au nez de son chien, Gustave en avait déjà abattu plusieurs, lorsque, à un coude de la rivière, il rencontra un pêcheur qui, une grande ligne à la main, ne semblait pas s'être aperçu de son approche. Ce pêcheur était un capucin à barbe rousse; son lourd capuchon, rejeté en arrière sur ses larges épaules, laissait voir des traits durs et énergiques.

— La pêche est-elle bonne ce matin? lui dit Gustave en s'avançant.

Le moine tourna la tête, sembla tressaillir à la vue de l'uniforme français, et répondit, d'une voix sourde, qu'il n'avait rien pris encore.

— Dites-moi donc, mon frère, reprit l'officier : sur toutes ces pièces de bois qui passent emportées par la Passer, pourquoi y a-t-il de petits drapeaux!

Soit qu'il n'eût pas entendu, soit qu'il ne voulût pas répondre, le capucin releva son capuchon et détourna la tête.

— Je me suis imaginé, continua Gustave, que c'était une marque destinée à faire reconnaître la marchandise par celui à qui elle est adressée.

A ces paroles le moine se retourna et, semblant réprimer un éclat de rire, fit un geste comme pour rendre hommage à la sagacité du Français. Pendant quelques instants celui-ci regarda le pêcheur jeter inutilement sa ligne, puis, plongeant sa main dans son carnier :

— Au cas, dit-il, où les truites vous manqueraient, acceptez ce canard, vous n'aurez pas tout à fait perdu votre matinée ; ne me refusez pas, et adieu.

Le moine accepta le beau gibier au plumage bronzé et remercia vivement l'officier qui, déjà parti, revint sur ses pas.

— Je vais déjeuner à Saint-Léonard, reprit le jeune homme. Quelle est la meilleure auberge?

— Celle du Sand.

— Comment vous nommez-vous, mon frère?

— En religion, l'humble frère Florian; mais pour les Bavarois qui ont ravagé mon couvent, je suis Joachim Haspinger.

— Bonne pêche, frère Florian!

Et Gustave s'éloigna en murmurant :

— C'est égal, il n'a pas l'air commode, le révérend frère Florian!...

Le soleil tombait perpendiculairement dans la vallée, éclairant chacune de ses merveilleuses beautés. Le Tyrol, par la variété de ses sites, ne le cède en rien aux Pyrénées, aux Alpes, au pays de Galles. Les gorges profondes du Brenner, des monts Gebasch, les glaciers et les cimes aiguës de Mittenoll et de Murzoll, le front chauve du Muth-Berg, offrent des tableaux que nuls autres ne surpassent en grandeur et en poésie; mais ce qui donne un caractère particulier aux paysages du Tyrol, ce sont les vieux châteaux, graves et sombres, assis au sommet de tous les monts. Autour de Saint-Méran, par exemple, dans le Passeyer-Thall où se trouvait notre chasseur, la vallée est couronnée par les châteaux et les vieilles forteresses féodales de Gayen, de Schena, de Kuittenberg, de Ruibein, de Neuberg, de Vorst, de Jauchen, décoration splendide, témoins éloquents d'un autre âge, tours mystérieuses, toutes remplies de légendes de meurtres et d'amours.

Lebrun avait jeté son fusil sur son épaule et pressait sa marche vers Saint-Léonard, attiré par l'espoir d'un bon déjeuner, lorsque, de la Passer dont il ne suivait plus les sinuosités, il entendit pousser deux cris de détresse. Il y répondit et précipita sa course vers le point d'où la voix s'était élevée. D'abord, il n'aperçut qu'un gros sac à demi plein qui roulait, en tourbillonnant, dans le torrent; mais ensuite, plongeant son regard dans les flots, il vit passer une forme humaine emportée par le courant. Aussitôt, déposant son fusil et son carnier, il se lança dans la Passer. Après bien des efforts, il saisit une robe de femme, il l'attira à lui; nageant d'une main, tandis que de l'autre il soutenait la tête de la noyée au-dessus de l'eau, il parvint aux bords escarpés du torrent. Mais nul moyen de prendre pied, et son

fardeau commençait à lui sembler terriblement lourd lorsque, tout à coup, sur un rocher moins abrupt, parut le frère Florian. Le capucin jeta un bout de la corde qui ceignait ses reins, et, grâce à cette aide, Gustave put sortir du torrent avec la victime qu'il lui avait arrachée.

C'était une belle et charmante jeune fille.

— Wilhelmine Spitzer ! s'écria le moine en la reconnaissant.

— Vite, vite, mon frère, dit Gustave, elle n'est qu'évanouie ; prenez ma gourde dans mon carnier.

Le moine obéit. La main sur le cœur de la noyée, Gustave constata qu'il battait encore. Alors il frictionna ses tempes avec de l'eau-de-vie, et, approchant la gourde de ses lèvres décolorées, il laissa tomber quelques gouttes de la fortifiante liqueur.

Une palpitation des narines, un clignotement des paupières, annoncèrent bientôt que l'enfant allait revenir à la vie. Elle poussa un long soupir et ouvrit les yeux. A la vue de l'officier français qui réchauffait ses petites mains glacées, elle sembla pleine d'épouvante ; mais, son regard ayant rencontré le visage du frère Florian, elle sourit de ce doux et pâle sourire que nous connaissons tous pour l'avoir vu flotter sur les lèvres de malades adorés.

Avec un respect charmant, l'officier se leva.

— A vous, mon frère, de la rassurer, dit-il, et de la reconduire à Saint-Léonard : nous n'en sommes qu'à deux pas. Mais dépêchez-vous, elle pourrait prendre froid.

La jeune fille voulut parler, mais sa tête, comme le calice d'une fleur chargée de rosée, retomba sans force sur son épaule.

Pendant que ce petit drame se passait, Trim, le chien du capitaine, avait, lui aussi, opéré son sauvetage en apportant à son maître le sac que nous avons vu tournoyer dans la Passer. Ce sac était à moitié plein de sciure de bois.

— Quelle étrange idée, dit Gustave, de jeter de la sciure de bois dans la rivière ; depuis ce matin la Passer en est couverte ! Le poids du sac dont elle versait le contenu a entraîné cette jeune fille, c'est clair.

Son fusil et son carnier sur l'épaule, Gustave se rapprocha de Wilhelmine, qui, assise et soutenue par le moine, le contemplait en silence. Vivement ému, sans proférer une parole, le capitaine s'inclina et lui tendit la main. Elle la prit doucement entre les siennes et, rougissant dans sa pâleur, elle l'approcha de ses lèvres avant que Gustave eût eu le temps de s'opposer à ce témoignage de pieuse gratitude. Il détourna la tête, les larmes lui vinrent aux yeux. Sans trop savoir ce qu'il faisait, il salua la jeune fille, siffla son chien et reprit le chemin de Saint-Léonard. Il s'en allait la tête baissée, heureux d'avoir sauvé un enfant ; un oiseau chantait dans son cœur.

Arrivé à Saint-Léonard, quoiqu'il ne pensât plus guère à son appétit de chasseur, Gustave se fit indiquer l'auberge du Sand. C'était une maison à deux étages, isolée sur les bords de la Passer ; une levée de pierres sèches la protégeait contre la fureur des eaux. Il entra dans la cuisine, la pièce principale d'une auberge dans tout pays civilisé. Elle était disposée comme elles le sont toutes dans le Tyrol. Au milieu s'élevait un massif carré de maçonnerie de deux mètres de longueur sur chaque face, et d'une hauteur de cinquante à soixante centimètres. Ce massif était recouvert d'une plaque de fonte, au centre de laquelle était établi le foyer qu'enveloppait un bataillon de marmites et de pots. Mais la fumée ? La fumée, comme toutes les choses légères, elle était emportée par le vent. Après avoir tournoyé sous les solives noircies du plafond, elle s'échappait par la porte et les fenêtres.

A un des angles de ce foyer, assis sur un escabeau de bois et achevant de nettoyer la batterie d'une carabine, se tenait un homme de taille gigantesque, qui se leva lorsque le capitaine parut. Gustave s'arrêta, frappé d'étonnement : jamais il n'avait vu une créature si forte et si puissante. Il pensa au Moïse de Michel-Ange et aux héros d'Homère. C'était l'aubergiste du Sand. Il portait un justaucorps rouge, une veste brune et une culotte noire soutenue par des bretelles brodées, jointes sur la poitrine par une bande carrée. Sa tête était couverte d'un chapeau à larges bords dont l'ombre couvrait tout le haut de son visage. Il avait les yeux noirs, graves et doux, et sa barbe d'ébène, touffue et soignée, descendait en gros flocons jusqu'à sa ceinture. Les couleurs violentes et tranchées de ce costume s'harmonisaient par l'excès même de leur opposition.

L'aubergiste souhaita froidement la bienvenue au capitaine, qui demanda à déjeuner et du vin de Bolsano. Les servantes activèrent la flamme du foyer et surveillèrent avec plus de soin les pots qui l'entouraient ; le géant se remit à nettoyer sa carabine, et Gustave, assez étonné d'une telle réception, prit une chaise de bois, quitta sa petite veste d'uniforme et, pour se sécher, tourna le dos au feu. On le regarda faire, sans lui adresser une seule parole. Décidément, la curiosité n'était pas le défaut de ses hôtes. Tout se passait comme si le capitaine n'eût pas été là, ou plutôt il crut comprendre qu'il gênait. A chaque minute, de jeunes et beaux Tyroliens entraient, s'approchaient de l'aubergiste, échangeant avec lui à voix basse, mais d'un air très-affairé, quelques paroles, et ressortaient aussitôt, comme des employés bien dressés ou comme les aides de camp d'un général à la veille d'une bataille. Le géant, toujours assis, continuait à donner le dernier poli à sa carabine. Tout à coup il se leva et fit le signe de la croix : un moine venait de franchir le seuil de la porte. Dans le nouveau venu le capitaine reconnut le frère Florian, qui s'inclina en passant devant lui, serra la main que lui tendait son hôte et se mit, comme les autres, à l'entretenir à voix basse. Mais cette fois, à mesure que le moine parlait, les traits du géant laissaient éclater une vive émotion ; quand frère Florian eut fini, l'aubergiste se découvrit, posa son large feutre et, s'approchant vivement de Gustave :

— Capitaine, lui dit-il, vous avez sauvé une fille de Saint-Léonard, une orpheline, l'enfant de ma pauvre sœur, Wilhelmine Spitzer : soyez le bienvenu dans la maison d'Andreas Hofer.

A ce nom déjà célèbre dans le Tyrol et qu'attendait une gloire plus haute, le capitaine se leva à son tour et salua le chef redouté des bandes tyroliennes qui avaient défendu le pas de Scharnitz contre les troupes du maréchal Ney.

— Et vous êtes là, reprit Hofer d'une voix douce, à vous sécher sans rien dire ! Venez changer de linge. Par saint Georges, — et il baisa une petite médaille qu'il portait suspendue à son cou, — par saint Georges, on sait qu'Andreas Hofer n'est pas ingrat. Allons vite, que l'on serve le déjeuner et le plus vieux vin de Bolsano qui soit dans la cave.

Ces ordres donnés et malgré la résistance de Gustave, il l'entraîna et le conduisit dans une pièce de l'étage supérieur. Là il le laissa changer de linge, en lui disant de se hâter, qu'il trouverait son déjeuner servi.

A son retour, une douce surprise attendait l'officier français : Wilhelmine, pâle, mais souriante, appuyée sur le bras de son oncle, lui tendit sa petite main.

— Voilà le petit Moïse en jupons que vous avez sauvé, dit avec un beau sourire Andreas Hofer; c'est une brave fille, bonne comme l'était sa pauvre mère, qui est au paradis.

Gustave suivit Hofer, qui le conduisit dans une vaste salle où le déjeuner l'attendait. Il fit asseoir la jeune fille, et Hofer voulut bien partager leur repas; mais l'aubergiste allait et venait sans cesse, dérangé par des personnes qui désiraient lui parler. Pendant une de ses absences, Wilhelmine, prise d'une soudaine tristesse, se mit à fondre en larmes, sans que Gustave, qui la pressait de questions, pût en savoir la cause. A ce moment, Andreas Hofer rentra; un nuage sombre s'étendit sur ses traits inquiets, et avec une grâce touchante, prenant la belle fille dans ses bras :

— Écoute-moi, lui dit-il d'un accent profond. Je sais que tu as de bons yeux, mais je sais aussi que tu n'es pas comme tes compagnes, qui ont la langue plus longue que leurs jupons... Je te devine... Essuie tes yeux : je te jure, par Notre-Dame du Tyrol...

Gustave n'entendit pas les dernières paroles qu'Hofer murmurait à l'oreille de sa nièce, il était tout entier au plaisir de la contempler. Elle portait le beau costume des montagnes : le fichu noir, la collerette, les manchettes brodées à jour, le corsage et les bas écarlates, le jupon gros bleu et les souliers pointus, très-découverts, à boucles d'argent. Ses longs cheveux, tressés avec des chaînettes de pareil métal, tombaient jusqu'à terre; son jupon, qui descendait à peine jusqu'aux genoux, laissait chastement voir une jambe fine, d'un dessin charmant, et rien n'était plus fier et plus doux que l'expression de son beau visage de dix-sept printemps.

Après cette petite scène, Wilhelmine s'assit de nouveau auprès du capitaine, et, comme si elle eût eu besoin qu'il connût sa vie, elle lui raconta qu'elle avait été élevée à Bolsano, dans un couvent, dont elle venait de sortir. Nul embarras, nulle fausse pruderie; en elle tout était grâce innocente et familière.

— Écoutez, lui dit-elle, voulez-vous me faire une promesse? Il est déjà trois heures, bientôt la nuit viendra : il ne faut pas retourner, ce soir, au château de Jauchen.

— C'est impossible, Wilhelmine, on m'attendrait; mais je reviendrai demain.

— Vous ne reviendrez pas demain, dit-elle en secouant tristement sa jolie tête, vous ne reviendrez pas demain, vous ne reviendrez plus jamais...

— Il le faut. Demain, de bonne heure, je serai ici.

— Vous resterez, dit Hofer qui venait d'entrer. J'ai envoyé au Jauchen prévenir que l'on ne vous attendît pas. Toi, Wilhelmine, laisse-nous, va près de ta tante, je te rappellerai dans un instant; j'ai à parler à mon prisonnier.

Wilhelmine sortit.

— Prisonnier volontaire, dit Gustave en souriant.

— Non, non, pardieu! prisonnier de guerre...

Et, comme le jeune homme faisait un mouvement pour se lever :

— Je parle sérieusement, reprit Hofer. Ne portez pas vos regards dans ce coin de la salle, votre fusil n'y est plus. A cette heure, tout le Tyrol est debout; il vous serait impossible de faire un pas, hors d'ici, sans être mortellement frappé, et moi, Andreas Hofer, je ne veux pas qu'il tombe un cheveu de votre tête, je l'ai juré par Notre-Dame du Tyrol !...

Pâle, debout, frémissant de colère, Gustave allait se jeter sur le gigantesque montagnard, lorsque celui-ci reprit :

— Je vous comprends, capitaine, je connais l'honneur militaire; mais tenez, regardez par cette fenêtre. Échapperiez-vous à ces montagnards? Voyez de tous les côtés, sur toutes les montagnes, ces colonnes de fumée : ce sont des signaux d'insurrection; ils me disent que tout est prêt, qu'à la vue des petits pavillons et de la sciure de bois entraînés par nos torrents, le Tyrol s'est levé... J'ai promis, moi, à l'Autriche, vingt mille hommes et dix victoires; elle les aura...

Pendant qu'Andreas Hofer parlait ainsi, Gustave regardait le spectacle qui s'agitait sous ses yeux. Devant l'auberge, cent cinquante montagnards, tous armés de leurs redoutables carabines, se pressaient autour du frère Florian, qui les haranguait un crucifix à la main. Il leur prêchait la guerre sainte... Hofer ouvrit la fenêtre et, élevant une voix puissante :

— Mes amis, dit-il, voici la nuit de la noce tant désirée! voici l'heure de la liberté! Vous êtes Tyroliens, ou du moins vos pères le disaient, et l'on veut que vous vous appeliez Bavarois, et l'on a rasé votre vieux château de Tyrol, êtes-vous contents? Vous récoltez trois épis de maïs, on vous en prend deux, êtes-vous heureux? Quand vous avez fait un saint de bois, pouvez-vous aller le vendre à Vienne, êtes-vous libres?... Tombez donc comme l'avalanche sur les misérables Bavarois, déchirez-les à coups de crocs! Mais ne les frappez que tant qu'ils seront debout; il n'y a qu'un lâche qui frappe un homme à terre, parce qu'il a peur qu'il ne se relève...

Aux accents de cette voix aimée, les insurgés poussèrent des hourras et agitèrent leurs armes.

— Écoutez-moi, reprit Hofer en s'adressant au capitaine. Restez ici; si je meurs ou si nous sommes vainqueurs, vous retournerez libre près de votre général... mais, pas de folle tentative de fuite : derrière tous ces rochers, derrière tous ces arbres, il y a une mortelle carabine, et j'ai promis qu'aucun mal ne vous arriverait... Votre main et votre parole de soldat que vous ne quitterez Saint-Léonard que lorsque je vous appellerai...

Gustave voulut encore résister; mais la lutte était impossible : il dut subir, s'il ne les accepta pas, les conditions que lui imposait le grand chef de l'insurrection tyrolienne... La nuit était venue et Hofer parti... Une heure se passa, puis tout à coup le bruit de la fusillade retentit, mille fois répété par l'écho des montagnes; le château de Jauchen était enlevé par les Tyroliens, et dans le lointain, au midi, on entendait la grande voix du canon : Méran, à son tour, tombait aux mains des insurgés.

La nuit du 9 au 10 fut terrible pour les Bavarois : surpris et enveloppés partout, leurs postes furent désarmés ou enlevés, et, quelques jours après, à la tête de vingt mille hommes, Hofer et ses lieutenants Speckbacker, Martin Teimer, Pierre Mayer, Kenmater, Schenk et le redoutable capucin Joachim Haspinger cernaient dans Inspruck les débris de l'armée bavaroise et la poignée de Français commandés par le général Bisson.

Tous les jours, des exprès envoyés à Saint-Léonard par Hofer apportaient à sa famille de bonnes et glorieuses nouvelles.

Mais, ce qui était joie pour sa femme, pour ses jeunes enfants et pour Wilhelmine, était deuil et tristesse pour le Français prisonnier.

Avec une délicatesse exquise, la jeune fille cachait à Gustave tout ce que les événements de la guerre pouvaient avoir de trop douloureux pour lui; elle ne le laissait guère à ses amères réflexions, inventive à chercher pour son esprit des distractions qui amenaient un peu d'oubli.

Cependant, lorsqu'il apprit que Hofer était devant Inspruck, Gustave se hâta de lui écrire pour lui rappeler sa parole, et quelques jours après, un Tyrolien, porteur d'un sauf-conduit de son chef, vint chercher le jeune officier.

Wilhelmine lui dit adieu, et le reconduisit bien loin, sans qu'ils échangeassent une seule parole ; enfin, elle s'arrêta, lui tendit son front rougissant :

— Adieu, ami, dit-elle, en passant à son cou une médaille bénite qu'elle portait, adieu, portez-la en mémoire de la pauvre fille qui vous doit la vie !

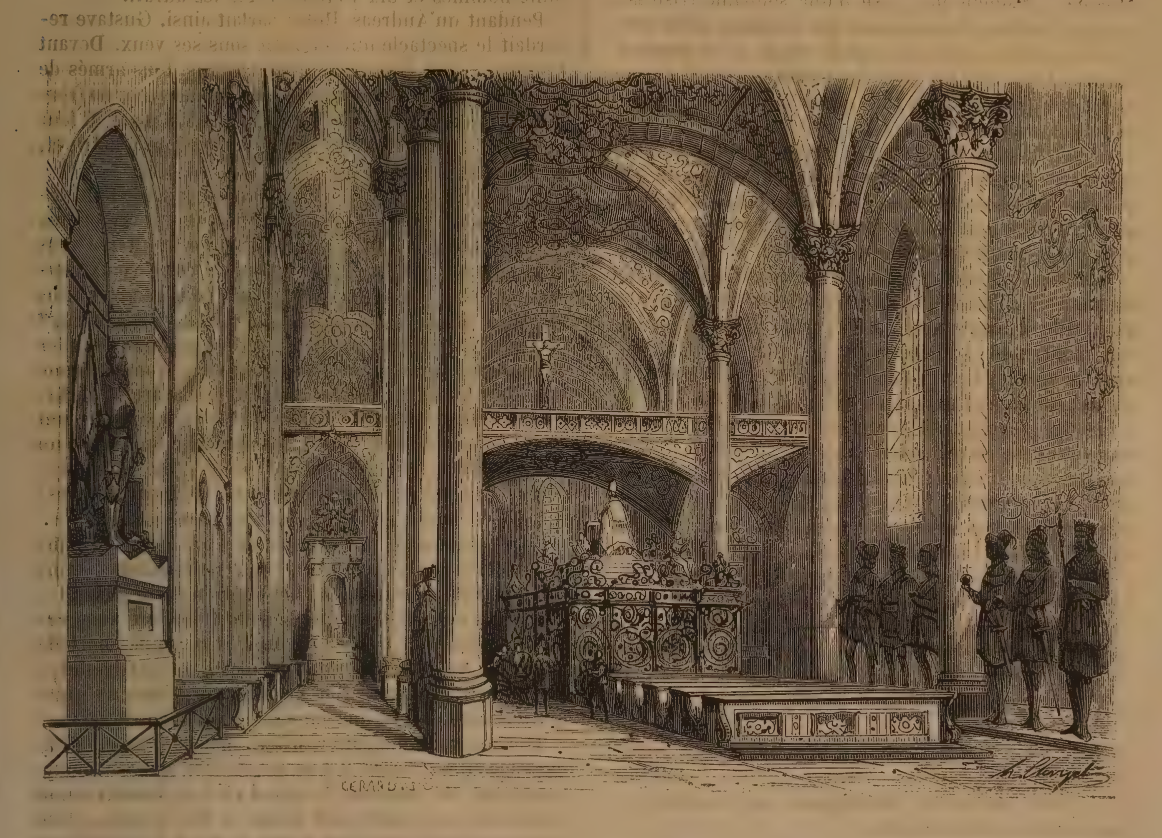
Ils se quittèrent les yeux pleins de larmes, et, tant qu'il put la voir, Gustave se retourna, marchant d'un pas lent et affaissé...

Le capitaine arriva au quartier général d'Hofer, qui le reçut avec une joie sincère.

— Demain, lui dit-il, mais demain seulement, vous serez avec vos amis ; aujourd'hui, vous verrez comme nous nous battons.

Comme Gustave insistait :

— Seriez-vous heureux de me tuer ? reprit-il ; non, n'est-ce pas vrai ? et il y a là-bas une petite fille qui ne me pardonnerait pas de verser une goutte de votre sang!..



L'église des Récollets, à Inspruck. Dessin de H. Clerget.

Bientôt, de part et d'autre, car les Tyroliens avaient pris quelques pièces aux Bavarois, le canon annonça que la lutte était commencée.

Ce que tentaient les hommes d'Hofer était d'une audace folle : ils voulaient traverser le pont de l'Inn et pénétrer ainsi dans Inspruck.

Les défenseurs de la ville, commandés par le général Bisson, avaient réuni sur ce point toutes leurs forces et leurs moyens de défense. Les canons et les mousquets, malgré les balles tyroliennes, balayaient le pont.

C'était un combat terrible.

Tout à coup, Hofer, suivi de ses plus hardis compagnons, paraît à la tête du pont. Il remet son sabre dans son fourreau, croise les bras :

— Enfants, dit-il, en avant ! Suivez-moi : saint Georges et ma barbe vous serviront de bouclier.

Et, sous une grêle de balles, il s'élance, presque seul, sur l'immense pont qui unit le faubourg à la ville. Ses camarades, électrisés, le suivent ; cette avalanche d'hommes tombe sur les soldats qui défendent la rive opposée. Un bavarois tire à bout portant sur Hofer, le manque, et, frappé d'une balle, il meurt en disant :

« Le Barbu a un ange à côté de lui. »

Cette parole vole de bouche en bouche, le courage des Tyroliens s'en exalte, tout cède à leur choc, et la capitale du Tyrol est prise.

Mais les Français retirés sur un point de la ville y

tiennent encore ferme ; à la voix d'Hofer, l'attaque est suspendue.

Gustave avait suivi, Dieu sait avec quelle anxiété et avec quelle colère contenue, les événements que nous venons de raconter; mais il était lui-même trop brave soldat pour ne pas reconnaître et admirer la bravoure partout où il la rencontrait. Hofer, dès qu'il fut maître d'Inspruck, fit venir Gustave près de lui. L'officier français trouva l'aubergiste du Sand dans l'admirable église des Récollets, le Westminster du Tyrol, entouré de ses amis, comme lui couverts de sang et de poudre. Le grand chef de la patriotique insurrection, à genoux sur les dalles, rendait au Seigneur hommage de la victoire qu'il venait de remporter.

Rien de saisissant comme l'aspect qu'offrait la splendide église. Le cadre était digne du tableau, et certes, les montagnards victorieux pouvaient se tenir debout en face des guerriers de fer et de bronze qui peuplent la voûte de ce vieux temple chrétien. Construit en 1560, par les architectes Nicolas Deuringer d'Augsbourg et Mario della Bella, il offre un singulier mélange de style gothique et de style italien ; le génie de deux architectures différentes y est habilement rapproché. Cette église renferme le tombeau de Maximilien. Le gigantesque mausolée de l'empereur que couronne sa statue, œuvre justement admirée de Luigi del Duca, sculpteur vénitien, est, avec ses vingt-quatre bas-reliefs en marbre de Carrare, dû à Collin de Michln. Il est séparé du reste de l'église par une magnifique grille de fer, que l'ouvrier bohémien qui l'a dessinée a chargée, en guise d'ornements, des titres et des armoiries de l'empereur. Autour du tombeau qu'elles gardent, s'élèvent vingt-huit statues de bronze, de sept pieds de haut, de la plus fière tournure : ce sont des rois, des princes et des princesses revêtus du costume qu'ils ont porté; c'est le fabuleux Arthur, Godefroy de Bouillon, le front chargé de la couronne d'épines du Sauveur, en mémoire de Jérusalem conquise, Théodoric, roi des Goths, Clovis, chef des Francs, Albert le Sage, Charles le Téméraire, Marie Blanche Sforza, Marguerite Maustache. Tous ces colosses de métal, avec leurs singulières armures, leur robe à larges plis, semblent vivants, et leur aspect reporte l'esprit vers des pensées d'un autre âge. La nef et le jubé sont encore peuplés d'un monde de statues de fer et de bronze qui complètent la magnifique décoration.

Le jour où l'humble et victorieux montagnard priait aux pieds de Maximilien, il était loin de songer que bientôt sa grande image viendrait, à son tour, se dresser dans ce congrès de rois qui se presseraient pour faire place à l'aubergiste du Sand. Quand il eut terminé ses dévotions, Hofer dit à Gustave :

— Le moment de nous séparer est venu, retournez vers votre général, dites-lui ce que vous avez vu. Il n'a plus autour de lui que quelques hommes, il pourra se faire tuer, et voilà tout. Qu'il quitte Inspruck avec armes et bagages, j'accorde d'avance les conditions qu'il voudra. Allez et revenez vite, car j'ai peine à contenir l'ardeur de mes compagnons.

A son tour, convaincu de son impuissance, Bisson dut obéir. Quand tout fut terminé, le capitaine, prêt à partir avec sa batterie, vint faire ses adieux à Hofer...

— Quoi qu'il advienne, lui dit le Tyrolien, souvenez-nous que vous avez semé la reconnaissance à Saint-Léonard... On ne vous y oubliera jamais. Adieu, et si dur qu'il soit, accomplissons notre devoir...

Gustave serra la main d'Hofer.

— Nous nous reverrons, dit-il, sur les champs de bataille peut-être, et, ensuite, dans des jours de paix...

Il s'arrêta hésitant, puis il reprit d'une voix moins ferme :

— La mort peut me frapper, mais dites à Wilhelmine...

Hofer sourit de l'émotion du capitaine.

— Bien, bien, répondit-il en accentuant ses paroles, elle vous attendra... A présent disons-nous au revoir, et si un malheur vous arrivait dans le Tyrol, invoquez mon nom et écrivez-moi...

Les deux soldats se séparèrent. Gustave prit la route de l'Italie avec les troupes françaises, et Hofer poursuivit ses redoutables desseins.

A quelques lieues d'Inspruck, le jeune officier fut abordé par un montagnard qu'il se souvint vaguement d'avoir vu à Saint-Léonard. Le nouveau venu pria le capitaine de vouloir bien le faire conduire auprès du général Bisson. Gustave acquiesça à sa demande, mais, sans trop se rendre compte du sentiment que cet homme lui inspirait, il y acquiesça de mauvaise grâce et se surprit à murmurer tout bas le mot « espion. »

Si nous voulions retracer en détail la guerre que soutinrent Hofer et ses compagnons, il faudrait un volume; ce volume existe, le patriotisme allemand l'a écrit avec un juste orgueil (1). Après la prise d'Inspruck, les Bavarois n'essuyèrent que défaites sur défaites. Haspinger le capucin, espèce d'ermite de Copmanhur, Specbacker, le tacticien de l'insurrection, leur firent éprouver des pertes énormes ; Hofer fut bientôt maître du Tyrol allemand et du Tyrol italien, la place forte de Kufstein lui ouvrit même ses portes. Au lieu de soutenir ces héroïques paysans qui triomphaient et mouraient pour elle, l'Autriche ne leur envoya que de faibles et dangereux secours, quelques soldats, un général incapable et un gouverneur plus incapable encore. Elle convoqua à Brixen une assemblée des Etats.

— Hélas ! hélas ! disait Hofer, ce sont des florins, des fusils, des vivres, des canons qu'il nous faut, et non des paroles !

Et *il pleurait comme un enfant.* Notre Jeanne Darc a aussi versé de ces larmes héroïques.

Cependant, une fois encore, la France triomphait des armées autrichiennes. L'armée franco-bavaroise frappait aux barrières du Tyrol. Le maréchal Lefèvre et le général de Wrède en eurent bientôt fini avec les Allemands de Chasteler. L'insurrection tyrolienne resta seule en face de l'orage, mais Hofer résolut d'y faire tête. Il se retira sur le Brenner, abandonnant à l'ennemi Inspruck, où celui-ci entra le 17 mai 1809. L'aubergiste du Sand appela à lui tous ceux qui voulaient mourir pour le Tyrol libre ; il avait retenu quelques troupes autrichiennes, et, à la tête de ses forces, il attendit au mont Isel l'attaque des Bavarois. Encore une fois le patriotisme vainquit la discipline : Hofer, Specbacker triomphèrent. Mais après l'armistice de Znaïm, après la bataille de Wagram, l'Autriche renonça au Tyrol. Hofer convoqua alors Kenmater, Mayer, Schenk en un grand conseil de guerre, qui fut tenu sur les pentes du Brenner. Là, le 3 août, il fut arrêté que mieux valait mourir que se soumettre, et, le lendemain 4, commença la *grande semaine.* Pendant qu'Hofer va soulever le Passeyer-Thall, les autres chefs se postent en avant de la gorge qui s'étend de Stilfes à

(1) *Der Krieg der Tyroler. — Geschichte Andreas Hofer.*

Mittevald. La route qui s'engage dans le sombre défilé semble courir au fond d'un précipice. Pour donner au drame son caractère sauvage, faisons un croquis des lieux qui en ont été le théâtre. La route de Stilfes à Mauls suit le cours de l'Eisach; elle est coupée par des torrents qui viennent se jeter dans cette rivière turbulente. De l'autre côté de la route, se dresse une montagne presque à pic. Haspinger avait fait barricader tous les ponts; sur la pente du rocher, on avait abattu des sapins gigantesques; on les avait chargés de blocs de pierre, et la main d'un enfant suffisait à rompre le menaçant équilibre.

Le 4 août, l'ennemi attaqua la tête du défilé. Tout le courage des vieilles troupes françaises se brisa contre la ténacité des montagnards. Après des pertes énormes, les soldats franco-saxons furent rejetés sur Sterzing, et Specbacker et Haspinger vinrent s'établir sur les hauteurs au midi et à l'est de la ville. Mais le maréchal Lefèvre est accouru avec des troupes fraîches; impossible de lui résister si Hofer ne paraît pas. Enfin le chef des montagnards couronne le Jaufen-Berg; mais, malgré ce renfort, au lieu de faire tête à l'ennemi, les bandes tyroliennes, comme lasses de la lutte, abandonnent les ponts du défilé de Stilfes, si vaillement défendus jusque-là. Quatre mille Bavarois les traversent à leur poursuite et s'engagent dans la gorge silencieuse : nulle résistance devant eux, ils marchent dans la solitude, mais cette solitude même les épouvante. Ils s'arrêtent et écoutent. Tout à coup, du haut de la montagne une voix s'élève :

— Hans, tout est-il prêt?

Une autre voix répond :

— Oui!

— Eh bien, au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, lâchez tout!

Alors une effroyable tempête de rochers et de troncs d'arbres roule et s'abat avec le bruit du tonnerre sur les Bavarois, qu'elle écrase et jette dans le torrent. Toutes les pentes se couvrent de Tyroliens dont les balles frappent ceux qui ont échappé à l'avalanche. La scène est affreuse, horrible. Sur la route, des monceaux de cadavres n'ayant plus forme humaine, et l'Eisach roulant dans ses eaux rougies de lamentables restes. La confusion, la peur brisent les liens de la discipline. Tout fuit. Deux fois le maréchal Lefèvre manque d'être pris, et l'armée des envahisseurs ne s'arrête qu'à Inspruck, toujours suivie par les infatigables Tyroliens.

Le 13 août, après une vraie bataille devant cette ville, Hofer s'en empare de nouveau et chasse du Tyrol l'armée coalisée.

On comprend avec quelle anxiété Gustave, en garnison à Mantoue, où commandait le général Bisson, avait suivi les péripéties de ces grandes scènes. Il avait écrit à Hofer plusieurs lettres; elles étaient toutes restées sans réponse. Il se décida alors à s'adresser à Wilhelmine. Qu'était-elle devenue dans ces jours terribles? Après une longue attente, il reçut une petite lettre qu'il porta à ses lèvres. La jeune fille lui disait que tout le monde allait bien, que l'on parlait de lui, que les enfants le regrettaient et qu'elle faisait comme les enfants.

« Mais, ajoutait-elle, mon oncle m'a écrit de vous attendre, mon cœur lui obéit, il vous attend et vous attendra toujours. C'est ma seule consolation et ma seule joie, car autour de nous je ne vois plus que de pauvres veuves et que de malheureux petits orphelins... Je sais bien que vous reviendrez, mais quand? C'est en vain que l'ami Donay cherche à me consoler. »

Gustave ne vit que ce nom; il s'en souvenait maintenant : c'était celui du montagnard qui, à la sortie d'Inspruck, l'avait abordé. Était-ce un espion, et, en ce cas, Gustave pouvait-il le dénoncer à Hofer?... Hélas! l'honneur militaire lui ordonnait de garder le silence.

Mais la lutte que soutenait Hofer ne pouvait se prolonger, abandonné qu'il était par l'Autriche. De toutes parts accouraient des ennemis. Il invita ses compagnons à rentrer dans leurs foyers; mais, entraîné par un fou ou par un traître nommé Kolk, il reprit les armes, il se battit avec l'héroïsme du désespoir; puis, sentant l'impuissance de ses efforts, il congédia ses braves.

— Adieu, leur dit-il; gardons-nous, car un jour nous serons les maîtres.

Il se cacha et la tête du héros fut mise à prix. Près d'un roc escarpé, dans une profonde crevasse, il s'était construit une hutte où il appela sa femme et ses deux jeunes enfants; la pauvre Wilhelmine resta seule dans l'auberge du Sand : c'était elle qui, mystérieusement, faisait parvenir des provisions à la famille cachée.

A la nouvelle de la pacification du Tyrol, Gustave avait demandé un congé; dès qu'il l'eut obtenu, il partit pour Saint-Léonard. La belle vallée était ensevelie sous la neige, la Passer roulait des glaçons, lorsque, le 7 janvier, à six heures du soir, le voyageur frappa à la porte de la chère auberge. Ce fut Wilhelmine qui vint lui ouvrir. Elle était pâle, défaite, et à la vue de Gustave elle se mit à pleurer de joie et de tristesse tout ensemble.

A cet instant même, des soldats, guidés par le misérable Donay, qui avait surpris la confiance de Wilhelmine, entouraient silencieusement la montagne où s'était caché le chef tyrolien. Le 8 au matin, Hofer s'occupait à débarrasser le toit de sa hutte de la neige qui menaçait de l'effronder, lorsqu'il aperçut les soldats français. Son premier mouvement fut de courir à sa carabine, mais, sentant que toute défense était vaine, il s'avança tranquillement au-devant de ceux qui venaient le saisir :

— Je suis, leur dit-il, Andreas Hofer. Français, tuez-moi, mais épargnez ma femme et mes enfants!

Dès que l'affreuse nouvelle arriva à l'auberge du Sand, Gustave et Wilhelmine coururent à Bolsano, où le noble captif avait été conduit. L'officier français expliqua au général Baraguey-d'Hilliers, dont il était connu, les circonstances qui l'avaient rapproché de Hofer, et demanda la permission de le voir.

— Tant que vous voudrez, vous et sa famille, mon cher capitaine. Je l'ai vu, *c'est un homme antique!*

Gustave et Wilhelmine allèrent à la prison où Hofer était enfermé avec sa femme et ses enfants. A la vue de Gustave, la joie illumina son beau visage.

— Allons, dit-il, ma petite Wilhelmine doit être bien contente — de m'amener un ami, ajouta-t-il, sentant ce que ses paroles pouvaient avoir de cruel dans la circonstance.

Occupé à calmer toutes les douleurs, une seule chose semblait le toucher dans son malheur.

— Je n'aurais jamais cru, répétait-il, que l'on pût trouver un traître dans le Tyrol.

Gustave lui parla de sa captivité qui ne serait pas longue. Hofer sourit et mit un doigt sur ses lèvres, comme pour arrêter sur la bouche des autres des espérances auxquelles il ne croyait point. L'ordre de le transférer à

Mantoue arriva. Les adieux de sa famille furent déchirants; lui, il cacha ses yeux sous les rebords de son chapeau, il pleurait. Gustave voulut l'accompagner. Hofer parut devant ses juges, que présidait le général Bisson. Sa courte carrière militaire avait été pure de tout excès, de toute violence : le tribunal l'écouta avec respect, les officiers français qui encombraient le prétoire lui témoignaient hautement leur sympathie, les soldats lui présentaient les armes. Des cinq juges, deux votèrent pour l'acquittement, trois pour une détention limitée... Mais, dans la nuit, arriva de Milan l'ordre de le fusiller... Sa mort fut digne de sa vie. Le lendemain, averti que l'instant suprême était arrivé, il consola Gustave, qui ne l'avait pas quitté. Entendant, à dix heures, la générale :

— Voici, s'écria-t-il, ma dernière marche! Israël, à tes tentes!

Il recommanda Wilhelmine à son ami, puis il suivit la garde, qui était venue le chercher. Arrivé sur le terrain de l'exécution et voyant quelques prisonniers tyroliens qui l'accompagnaient en pleurant :

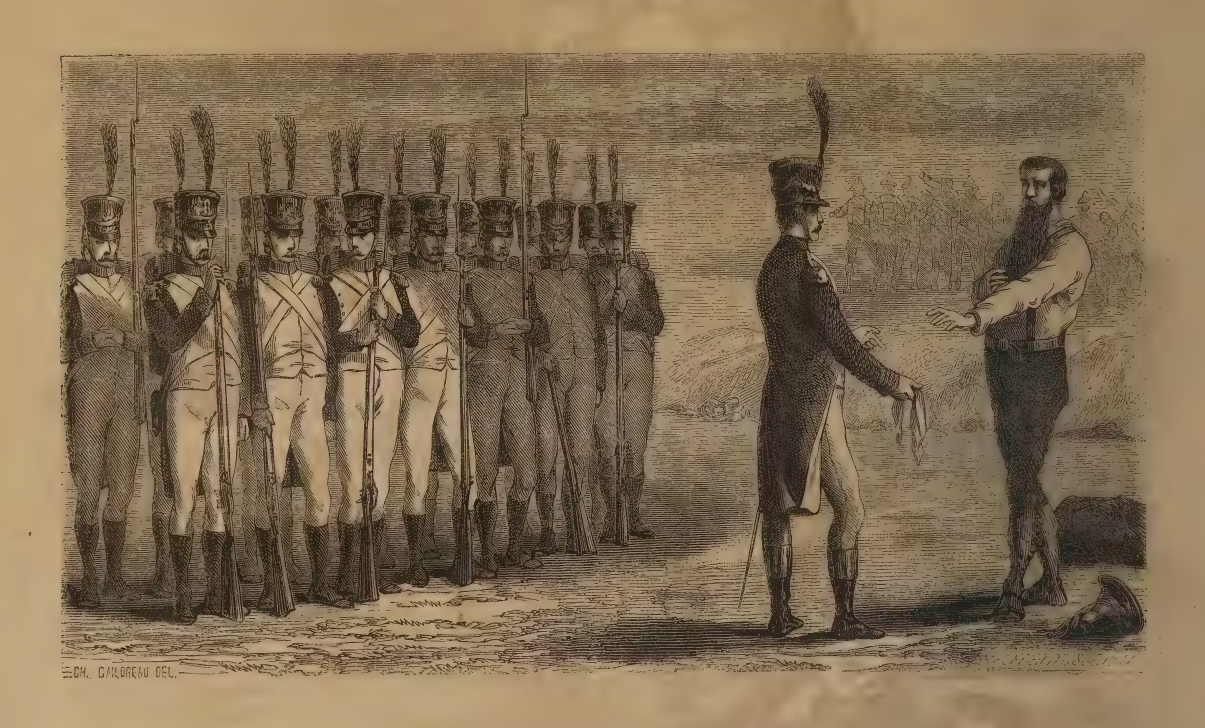
— Silence, leur dit-il, l'heure viendra; je vais mourir, mais le Tyrol ne mourra pas.

Il refusa de se mettre à genoux et d'accepter le bandeau dont on voulait couvrir ses yeux :

— Jamais! jamais! Je me suis toujours tenu debout devant Dieu et devant la balle.

Il jeta un doux regard sur Gustave, salua d'un geste les chères montagnes de son pays qu'il apercevait à l'horizon, commanda le feu et tomba... Ses dépouilles furent relevées avec respect et on leur rendit les mêmes honneurs qu'à celles d'un lieutenant général...

Cette mort héroïque remplit de tristesse et de découragement l'âme du jeune capitaine d'artillerie, elle le



La mort d'Andreas Hofer. Dessin de Ch. Gaildreau.

vieillit de cinquante années; il donna sa démission et cessa de faire partie de l'armée. Il quitta Mantoue; une lettre de Wilhelmine lui avait fait hâter ses résolutions : elle lui apprenait que la veuve d'Hofer allait partir pour Vienne, où l'empereur d'Autriche l'appelait, et qu'elle serait heureuse de le voir avant son départ. Effrayé de la solitude où allait se trouver Wilhelmine et devenu libre de ses actes et de sa vie, Gustave se mit en route pour Saint-Léonard. La première entrevue ne fut que larmes et gémissements : on ne parla que de *lui*. Après quelques jours donnés au dernier ami de son mari, l'illustre veuve, avec ses deux enfants, quitta Wilhelmine, l'auberge et le bourg qui rappelait à son cœur tant et de si chers souvenirs. Debout sur le seuil de l'auberge, à côté de Gustave, dont la voix soutenait son courage, Wilhelmine suivit longtemps des yeux la lourde voiture qui emportait toute sa famille.

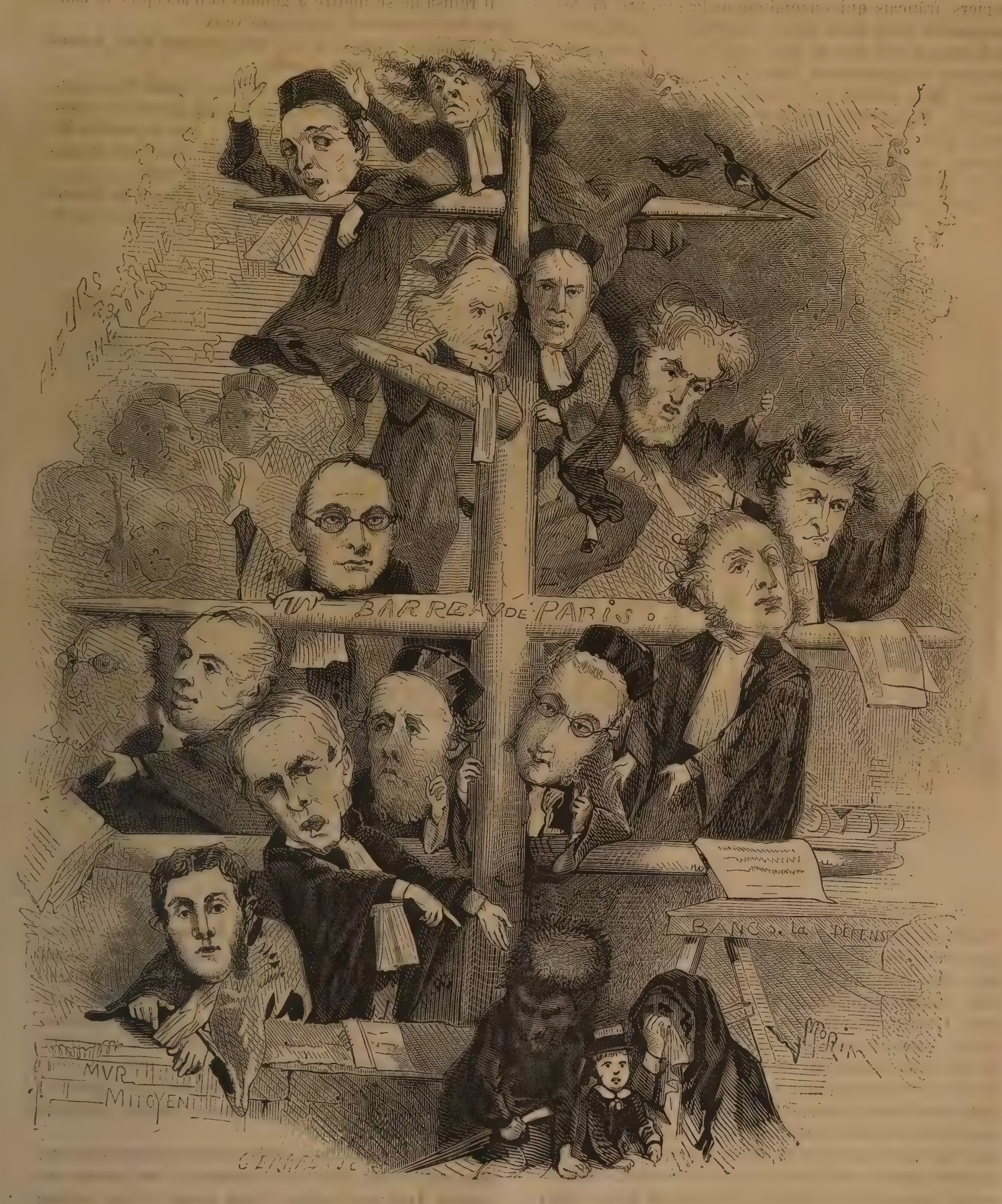
Qu'advint-il après qui ne se devine? Comme une fleur immortelle, l'amour refleurit sur la grande tombe. Gustave, qui avait réalisé toute sa fortune, s'établit à Saint-Léonard; il était devenu l'objet du respect des Tyroliens : il avait été *son* ami, il *l'*avait vu mourir, c'est ainsi qu'il entra dans la légende d'Hofer. Un an après la catastrophe de Mantoue, il épousa Wilhelmine. Ce jour-là, l'église de Saint-Léonard n'était remplie que des compagnons du martyr. La fête eut un caractère grave et presque solennel : tous les cœurs étaient pleins de sombres souvenirs.

Longtemps Wilhelmine resta triste dans son bonheur, mais vinrent les joies de la maternité; son premier né s'appela Andreas. Gustave, trop jeune et trop instruit pour rester inactif, établit à Saint-Léonard une vaste usine qui prospéra, et la tendresse calme et profonde de sa femme remplaça pour lui même la patrie absente.

GENEVAY.

LE PANTHÉON DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

X. — LES AVOCATS.



Le Barreau de Paris. Composition de E. Morin.

Les Avocats fermeront, si vous le voulez bien, la première série de nos illustrations contemporaines.

N'en déplaise à messire Apollo, leur antique patron, je les ai placés sur certains bâtons où perche d'ordinaire un oiseau aussi connu par l'éloquence de son ramage que par l'éclat de son plumage.

Tout en haut du dessin, voici la tête ébouriffée de maître Crémieux, et, un peu à gauche, maître Lachaud, l'avocat des grands procès criminels.

Sur le second échelon, de gauche à droite, se tiennent maîtres Marie, Senard et Jules Favre.

Sur le troisième, toujours dans le même ordre, maîtres Léon Duval et Hébert.

Sur le quatrième, maîtres Leblond, Berryer, Roques, Émile Ollivier et Ernest Picard, deux orateurs plus connus à la Chambre qu'au Palais.

Enfin, dans le bas, maître J. Delasalle, appuyé sur le mur mitoyen, et maître Dufaure qui vous présente les clients ordinaires de MM. les avocats, la veuve, l'orphelin et l'honnête criminel pour qui ont été inventées les circonstances atténuantes.

E. MORIN.

VOYAGE A TRAVERS L'EXPOSITION UNIVERSELLE (1).

Retour à la civilisation. — La statue de l'impératrice Joséphine. — Une pyramide jaune. — Naïveté villageoise. — Les pyramides de Victoria et de la Nouvelle-Écosse. — Une idée. — Le veau d'or et son cortége. — L'amour de l'or. — Ce qu'il y a de bon. — Les matières premières. — Une forêt vierge en miniature. — Un tapis ménagerie. — Exposition française. — Les produits forestiers. — Les sabots. — Les produits agricoles. — Cuirs pour robes. — Les produits chimiques. — Couleurs d'aniline. — Le *foudrogène*. — Les poisons. — Le mobilier et le vêtement — Confusion. — Le pays du luxe. — Les belles choses qui ne sont pas nouvelles. — Expositions diverses. — Baccarat, Saint-Louis, Sèvres, les Gobelins, etc. — Les surtouts de M. Christofle. — Les bois sculptés de la Suisse et de l'Inde. — L'orfèvrerie anglaise et le cygne automate. — Les types nationaux français, norwégiens, lapons, samoyèdes, espagnols, orientaux, etc. — Les guerriers japonais et cochinchinois. — L'éléphant et le chameau. — L'heure de la retraite. — La fin de l'exposition.

Ce n'est pas sans un sentiment assez vif de satisfaction, qu'au sortir de cet enfer de la barbarie aztèque ou toltèque, nous nous retrouvons au milieu des douceurs et des magnificences de la civilisation européenne. Je suis sûr qu'après avoir contemplé la face hideuse du moloch mexicain, vous ne serez pas fâchés de vous arrêter un peu devant la charmante figure de l'impératrice Joséphine, taillée dans le marbre de Carrare par le sculpteur Vital-Dubray. C'est une statue monumentale, de trois mètres de haut, posée sur un élégant piédestal dont l'exécution a été confiée à M. Davioud, architecte. Elle doit orner, dit-on, une des grandes avenues qui rayonnent autour de l'arc de triomphe. Vous croyez peut-être que je vais, devant cette statue, vous adresser un petit discours de circonstance et retracer la vie de Joséphine : son origine relativement obscure; ses aventures tragiques; la mort de son premier mari, le vicomte de Beauharnais ; sa captivité ; sa délivrance due au farouche Tallien, — un de ces *lions* républicains qui se laissaient volontiers apprivoiser par les belles aristocrates ; — ses succès à la cour directoriale, dont elle fut une des reines ; son mariage avec le général Bonaparte ; son élévation au trône, sa disgrâce... Je n'en ferai rien : d'abord, parce que vous connaissez tous et toutes aussi bien, sinon mieux que moi, la biographie de cette princesse, la plus populaire de toutes celles qui se sont assises sur le trône de France; ensuite, parce que nous devons mettre à profit le peu de temps qui nous reste pour parcourir certaines galeries de l'intérieur que, dans notre promenade capricieuse et vagabonde, nous avons jusqu'ici négligées.

En rentrant dans le palais par la porte d'Iéna, nous remarquons à notre droite, à l'entrée de la grande nef (section anglaise), un monument dont la forme pyramidale aiguë n'a rien d'agréable, mais qui ne laisse pas d'attirer les regards par ses dimensions et par sa couleur.

— Hé ! mon homme ! criait l'autre jour à son époux une paysanne venue de je ne sais quel département, regarde donc dans le *mitan* (traduisez : « dans le milieu ») cette grande *pierre jaune !*

O naïveté villageoise ! ô candeur désintéressée ! ô bergère digne par tes sentiments, sinon par tes charmes, de la poétique Arcadie ! ô Amaryllis beauceronne ou berrichonne, étrangère à la corruption du siècle, exempte de la fièvre qui dévore l'humanité ! tu n'avais pas reconnu dans cette *pierre jaune* l'effigie du seul dieu auquel tous les peuples rendent un culte fidèle ! Tu ne sais pas lire ; oh ! tant mieux ! car si tes parents, infectés de la contagion moderne, t'avaient envoyée à l'école, tu aurais lu la longue inscription gravée sur le piédestal en bois où se dresse cette chose pointue qui semble menacer et narguer le ciel... et voici, mesdames et messieurs, ce que dit l'inscription — en deux langues, anglaise et française : « Cette pyramide en plâtre doré, exposée par les commissaires de la colonie de Victoria, a $3^m,50$ de côté à sa base et $19^m,34$ de hauteur. Elle représente par son volume (2,081 1/3 pieds cubes anglais) la masse d'or extraite sur le territoire de la colonie durant une période de quinze ans (de 1851 à 1866), et qui est de 36,514,361 onces, valant 3,651,136,100 francs. »

Déjà en 1862, au palais de Kensington, la même colonie avait fait dresser une pyramide semblable, représentant la quantité d'or extraite de ses *gold fields*, de 1851 à 1860, et dont la totalité avait été importée dans la métropole. Cette pyramide était haute de 45 pieds anglais, et sa base avait 4 pieds de côté. Son volume était de 1,492 1/2 pieds cubiques ; son poids, ou, pour mieux dire, le poids du métal dont elle n'offrait que la vaine apparence, était de 26,162,432 onces, ou 1,783,995 livres, — ou 800 tonnes, 17 quintaux, 3 quarts, 7 livres, — ou 743,773 kilogrammes, — et sa valeur, de 104,649,728 livres sterling, ou 2,616,243,200 francs. Sur ses faces étaient figurées en relief les plus grosses pépites trouvées à Victoria, et les lingots coulés avec ces pépites pour l'exportation. La pyramide de cette année n'est pas aussi instructive que sa devancière. Elle témoigne d'ailleurs d'un ralentissement assez sensible dans la production des placers de Victoria. Une autre colonie anglaise, la Nouvelle-Écosse, a voulu exposer aussi son simulacre d'or ; mais celui-ci pourrait tenir aisément sur la cheminée d'un salon : il ne représente qu'une masse métallique de 2,635 kilogrammes et une valeur d'un peu plus de 8 millions. — Une bagatelle ! — Il est vrai que cette minime quantité a été recueillie entre les mois de janvier 1862 et septembre 1866.

(1) Voir les numéros de mai, juin, juillet et août 1867.

Et maintenant, lectrices et lecteurs, une réflexion : Ne vous semble-t-il pas que MM. les commissaires des colonies aurifères de la Grande-Bretagne auraient pu donner à leurs trophées une forme plus allégorique, plus significative que celle d'une pyramide ? La forme d'un veau, par exemple, eût été parfaitement convenable, et l'on eût décerné un prix à la contrée qui eût exposé aux hommages des peuples le plus gros veau d'or. Que dis-je ? on aurait pu promener dans Paris l'animal primé, couvert d'un caparaçon de bank-notes et d'actions au porteur, et accompagné d'un cortége qui nous eût dégoûtés pour jamais de celui du bœuf gras. Le veau eût été précédé d'une jolie Fortune, — une Fortune vivante, bien entendu, — les yeux bandés, revêtue d'un *peplum* de gaze d'or et d'une tunique de gaze d'argent, montée sur une roue mécanique, et versant au hasard sur les passants une pluie de petites pièces de 20 centimes (pour plus d'économie). Derrière le veau, un premier char : celui du dieu Mercure ; puis celui de son collègue Plutus ; puis une longue *théorie* de pontifes, de prêtres et de prêtresses de ces différentes divinités, agitant des sacs d'écus et des porte-monnaie bien garnis ; — le tout escorté de beaucoup de sergents de ville, afin de tenir messieurs les voleurs à distance respectueuse.

Voilà un spectacle qui attirerait du monde à Paris et qui enflammerait tous les cœurs du saint amour de l'or ! Quiconque y aurait assisté voudrait devenir riche... et, franchement, sérieusement, il n'aurait pas tort. La richesse a du bon, beaucoup de bon, et le désir de s'enrichir est, après tout, le plus énergique stimulant du travail. Nous en voyons ici les preuves éclatantes. Qui a produit toutes ces choses belles, bonnes, utiles ? Des industriels, des artistes, des inventeurs qui voulaient s'enrichir. Et comme tout effet devient cause à son tour, le désir de participer à ce bien-être, à ce luxe, devient pour les visiteurs peu fortunés un stimulant au travail et à l'économie. Ils se disent : Quand j'aurai gagné telle somme, quand mon revenu aura atteint tel chiffre, je pourrai acheter à ma femme, à ma fille, une robe de cette étoffe, un châle comme celui-ci ; je pourrai remplacer le meuble du salon, qui se fait vieux, ou celui de la chambre à coucher, qui n'est plus très-frais, par un meuble en palissandre et en soie brochée comme celui que je viens de voir ; je pourrai m'offrir quelques-uns de ces bronzes d'art qui m'ont tant fait envie. »

Et ils s'en vont avec la résolution de redoubler d'activité...

Vous me direz qu'il y a aussi des gens qui n'éprouvent, devant les richesses étalées sous leurs yeux, qu'une convoitise bête, une ambition insensée ; qui rêvent des fortunes faites du jour au lendemain, des héritages d'Amérique ; qui songent à gagner un million à la Bourse, ou à faire sauter la banque d'une maison de jeu ; des écrivains qui ne demandent qu'à se vendre au plus offrant.

Croyez-moi, les âmes capables de succomber ainsi à la tentation du vice sont des âmes vouées d'avance à la corruption, et dont la chute n'est qu'une affaire de temps et d'occasion.

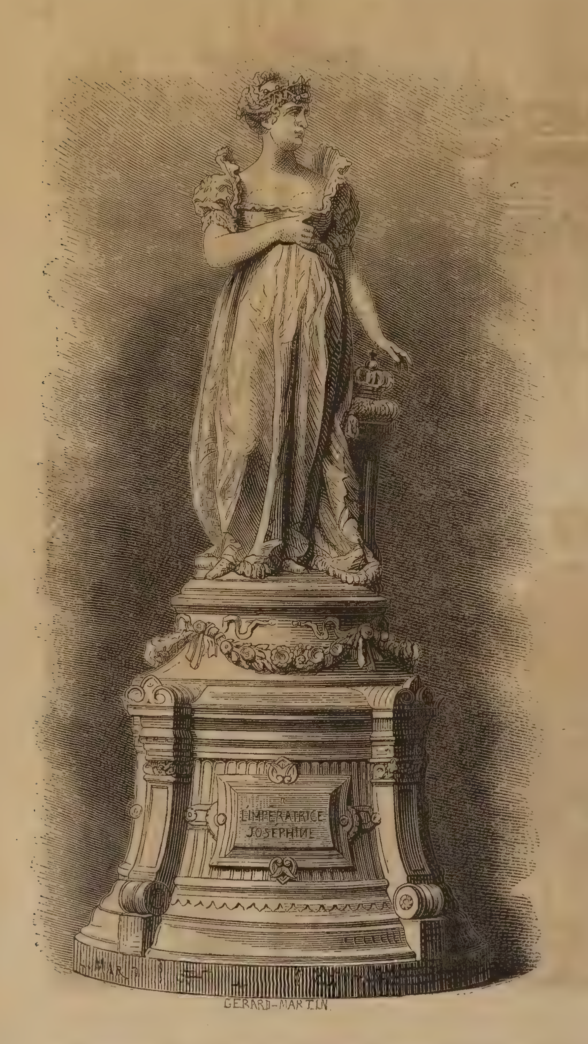
Mais voici que j'oublie mon humble rôle de cicerone pour disserter sur la morale publique et privée. Et j'oublie que nos instants sont comptés. Hâtons-nous d'entrer dans la première galerie qui s'ouvre devant nous. C'est celle des *matières premières*. Le sens de ce mot, vous le comprendrez sans peine, n'a rien d'absolu ; telle substance est reçue comme matière première par une industrie qui la livre au même titre à une seconde ; celle-ci à une troisième, et ainsi de suite. Par exemple, le mineur extrait du sol le minerai métallifère et le passe au métallurgiste, qui, par un traitement convenable, en extrait le fer, le cuivre, l'argent. Ces métaux, à leur tour, jouent le rôle de matières premières dans les innombrables industries qui leur donnent les mille formes appropriées à nos besoins et à nos fantaisies. La plupart des substances minérales, végétales, animales, que nous employons ou que nous consommons, ne nous parviennent ainsi qu'après avoir subi une série de combinaisons, de dédoublements, de métamorphoses qui ne laissent plus deviner leur origine.

La catégorie des matières premières comprend donc une multitude de produits naturels ou fabriqués, empruntés aux trois règnes et applicables à tous les usages imaginables : minerais et métaux ; — pierres de toutes sortes, depuis le calcaire et la pierre à chaux jusqu'à la pierre précieuse, en passant par les pierres d'ornement : marbres, onyx, agates, cornalines, jade, malachite, etc. ; — bois de construction, de menuiserie, d'ébénisterie, de marqueterie ; — fibres textiles, matières colorantes, matières grasses et résineuses ; — produits agricoles, produits des industries chimiques, etc., etc. Rien ne fait mieux connaître le caractère de chaque pays : sa constitution géologique, la nature de son sol, son climat, l'état de sa civilisation, l'intelligence de ses habitants et leur goût pour le travail ou pour le *far-niente*, que l'étude de ses matières premières.

Les pays qui ont un climat chaud, un sol fertile, mais presque point d'industrie ; qui, en un mot, doivent presque tout à la nature et presque rien au génie de l'homme, nous montrent des bois précieux qu'il n'y a qu'à couper avec la hache, des fruits qu'il suffit de cueillir, des sucs qui découlent d'incisions pratiquées dans l'écorce des arbres, des dépouilles des animaux sauvages que l'on tue à coups de flèche ou à coups de fusil, des gemmes qu'on recueille en lavant le sable. Quelques-uns mettent dans leur exhibition une certaine coquetterie naïve. La commission brésilienne a fait arranger un petit décor d'opéra-comique, représentant un coin de forêt vierge, avec une toile bleue figurant le ciel des tropiques ; c'est là qu'elle a placé ses échantillons de bois. Les contrées septentrionales, où abondent les animaux à robe épaisse et moelleuse : les hermines, les martres, les visons, les lynx, les ours noirs, blancs et bruns, font un magnifique étalage de leurs fourrures. Vous remarquerez, entre autres, dans l'exposition norwégienne, je crois, un immense tapis composé des peaux de quinze ou vingt espèces d'animaux : c'est toute une ménagerie. L'exposition française est moins pittoresque, mais elle témoigne hautement de la richesse de notre territoire, de la variété infinie de ses productions, de la science et de l'activité de nos agronomes et de nos industriels.

Voici premièrement les produits forestiers : des bois et des écorces à tan, avec leurs dérivés, le tannin et les acides gallique et pyrogallique ; puis les bois résineux et les résines ; les chênes-lièges de Corse et d'Algérie, avec divers objets en liége ; puis l'osier et les autres végétaux à tiges flexibles qu'emploie la vannerie. Voici encore la matière première et les produits d'une industrie intéressante : la saboterie. Vous ignoriez peut-être — et j'ignorais aussi, je le confesse tout bas, — que les

bons sabots, les sabots sérieux, résistants et légers, sont en bois de bouleau. Nous assistons ici à toutes les phases de la genèse d'un sabot. Voici le morceau de bois brut, puis grossièrement taillé; le voici qui commence à prendre forme; la forme s'accuse davantage; le sabot apparaît avec une tournure plus ou moins élégante et une surface plus ou moins polie et ornée. Il y en a qui ne visent qu'à la solidité et qui sont faits pour être portés par le rude laboureur (*durus arator*); d'autres que la paysanne mettra le dimanche pour aller visiter sa commère du village voisin; d'autres même que



Statue de l'impératrice Joséphine. Dessin de L. Mar, d'après Dubray, sculpteur.

la châtelaine ne dédaignera pas de chausser par-dessus ses pantoufles de velours pour descendre dans son parc après la pluie. Un sabotier-artiste et, qui plus est, réaliste, a eu l'idée bizarre de sculpter et de peindre une paire de sabots de manière à figurer deux énormes pieds nus.

Des produits des forêts nous passons tout naturellement aux produits des champs : *gratum opus agricolis*. Ce sont des gerbes de blé aux chaumes démesurés, aux énormes épis; des bottes d'herbes médicinales; des feuilles de tabac qui parfument l'air à dix pas à la ronde; des rayons de miel; des laines de tous les moutons, indigènes et exotiques; des soies de tous les bombyx que M. Guérin-Méneville est en train d'acclimater. Il y a aussi des chardons : non point de ceux dont se régale maître Aliboron, mais de ceux qui servent à carder la laine, et que, pour ce motif, on nomme chardons-cardères. La salle suivante est consacrée aux cuirs, et, parmi ces cuirs, vous en remarquerez, mesdames, qui arracheront à plus d'une d'entre vous une exclamation admirative comme celle qu'une jeune personne a laissé échapper l'autre jour en ma présence.

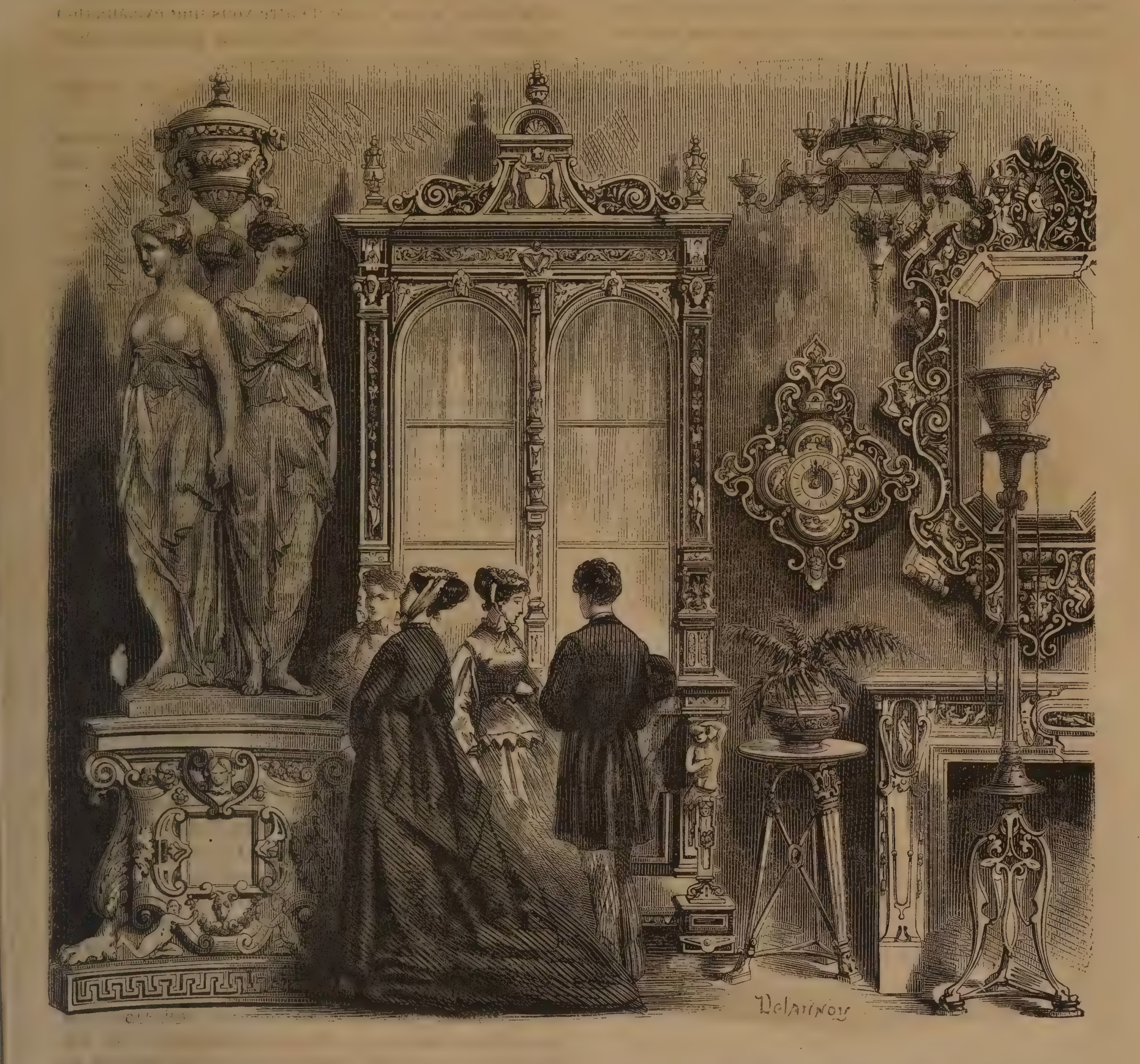
— Oh! s'est-elle écriée, les jolies robes de soie que cela ferait!

Et en vérité, mesdames, la soie n'est ni plus souple ni plus séduisante que ces cuirs aux plis moelleux, aux teintes vives ou tendres, et je ne vois pas pourquoi vous ne vous en feriez pas des robes.

Voulez-vous traverser la galerie des produits chimiques? Cela n'est pas à la portée de tout le monde; d'autant plus que la plupart des exposants de ce groupe, se conformant à ce qui semble être un mot d'ordre général, n'ont accompagné leurs produits d'aucun écriteau explicatif, et que pour reconnaître les substances contenues dans leurs vitrines et dans leurs bocaux il faut être passablement chimiste. Je le suis un peu et je pourrais vous en nommer un assez grand nombre, vous dire d'où elles proviennent, comment on les prépare et à quoi elles servent. Mais ce serait bien long, parfois obscur et souvent d'un médiocre intérêt. Il ne se peut toutefois que vos regards ne soient pas attirés et charmés par ces masses cristallines qui surpassent par l'éclat de leurs couleurs et de leurs reflets ce que les ailes des oiseaux et des insectes les mieux parés offrent de plus admirable et de plus chatoyant. Eh bien, votre admiration est légitime, car vous avez devant vous ces fameuses couleurs d'aniline que la chimie a su extraire du noir charbon de terre, et qui servent aujourd'hui à teindre les belles robes dont vous vous parez, mesdames, le jour à la promenade, le soir au bal ou au théâtre. Ces couleurs caméléoniennes ne sont point du tout ici ce qu'elles seront sur le tissu de soie. La simple dissolution dans l'eau les rend méconnaissables. Celle que vous voyez ici d'un vert ou d'un brun doré deviendra rose vif, ou violette, ou bleue. Il s'est formé à Lyon, sous le nom de *Fuchsine*, une société, au capital de quatre millions, pour la fabrication de ces matières tinctoriales. Je passe devant les jaunes d'œufs conservés pour le chamoisage des peaux, devant les vernis plus ou moins siccatifs, et devant les colles fortes et les colles de poisson en lames diaphanes, habilement colorées en rouge, en bleu et en vert. En cherchant bien, nous trouverions ici, çà et là, des chimistes — ou soi-disant tels — qui ont le mot pour rire. En voici un qui vous vendra au plus juste prix un poison terrible pour les puces et les punaises. — Il le nomme *foudrogène*, — c'est-à-dire « qui engendre la foudre! » Nous arrivons maintenant à des poisons sérieux, qu'on est parvenu à obtenir en grandes quantités et qui se présentent sous l'aspect fallacieux de jolis cristaux soyeux et nacrés : la strychnine et la brucine, qui sont les principes actifs de la noix vomique et de la fève de Saint-Ignace; la morphine, la narcotine, la codéine, alcaloïdes de l'opium; — la digitaline, que l'excellent docteur La Pommerais administrait à l'infortunée M[me] de Pauw; et la nicotine, à l'aide de laquelle le comte de Bocarmé se débarrassa d'un beau-frère qui ne mourait pas assez

vite à son gré. Qui dirait jamais que quelques décigrammes de ces jolies substances suffisent pour faire passer un homme bien portant de vie à trépas entre l'heure de son déjeuner et celle de son dîner!... Eh bien, ces poisons terribles ont leur utilité, on le croit du moins, et la médecine les emploie avec succès; car il n'y a guère de poison qui ne soit un médicament et de médicament qui ne soit un poison. Le tout dépend de la manière de s'en servir.

Je vous ai gardé pour la bonne bouche les deux zones du milieu, celles où le commun des visiteurs se précipite tout d'abord, mangeant ainsi, comme dit le proverbe, son pain blanc le premier : l'une est affectée au *mobilier*, l'autre au *vêtement*. Mais il faut, pour entendre ces deux termes à la façon du catalogue officiel, leur donner le sens le plus étendu, et même ne se montrer trop rigoureux ni sur les caractères qui constituent un vêtement et un meuble, ni sur les différences qui



Exposition de Barbedienne. Les trois Grâces (candélabre), bibliothèque en acier damasquiné, pendule-castel renaissance, glace de Venise, suspension moresque, trépied style grec pour fleurs, lampadaire grec. Dessin de Delannoy.

séparent ces deux catégories d'objets. Demanderez-vous, par exemple, à laquelle des deux catégories appartient la coutellerie? Question embarrassante pour qui veut aller au fond des choses. Un couteau est un meuble, dirait l'un. — C'est un ustensile, dirait un autre : judicieusement. — Vous avez raison tous deux, répondrait la commission ; mais je prétends, moi, qu'un couteau est aussi un vêtement, puisqu'on le porte sur soi! Voilà, ou je ne m'y connais pas, un argument sans réplique. Il s'appliquerait avec autant de justesse à un fusil de chasse ou de munition, à une lorgnette, à une cravache, à un parapluie ; et l'on prouverait avec une logique non moins rigoureuse qu'une maison est aussi un vêtement, puisqu'elle nous couvre. Quoi qu'il en soit, la confusion entre les objets mobiliers et immobiliers, les articles de toilette et plusieurs autres choses encore, est assez grande pour causer quelque embarras aux gens qui prétendent étudier méthodiquement cette partie importante de l'Exposition. Quant à nous, heureusement, nous pouvons en prendre bravement notre

parti, et nous soucier peu des qualifications et des distinctions officielles. Ce qui nous importe, c'est qu'à chaque pas et de quelque côté que nous regardions, nous ne verrons rien qui produise sur nous une impression fâcheuse; nous serons partout charmés, intéressés, et plus d'une fois éblouis. C'est ici, en effet, le vrai domaine du luxe et du confortable; c'est ici que la civilisation étale toutes ses richesses, que les arts déploient toutes leurs séductions; c'est ici enfin que notre amour-propre national peut à bon droit s'épanouir d'aise. Car si nous avons des égaux et des supérieurs dans les autres branches de l'industrie; si même, dans celles que nous considérons en ce moment, d'autres réalisent des avantages que nous paraissons négliger, des tours de force qui semblent au-dessus de notre portée, la palme de l'élégance et du bon goût nous appartient sans dispute.

Il est bien vrai que, comme je l'ai fait remarquer au commencement de notre promenade, les objets exposés dans ces deux zones n'auront pas toujours pour vous l'attrait de la nouveauté; qu'il vous arrivera plus d'une fois, en passant devant une vitrine de soieries ou de dentelles, devant un ameublement en marqueterie incrustée, devant un étalage d'orfévrerie ou de cristaux, de vous écrier : — Mais je connais cela ! — Mon Dieu, oui, vous connaissez cela; vous l'avez vu il y a six mois, vous le reverrez demain — ou vous en verrez l'équivalent — dans les magasins des boulevards, de la rue de la Paix, de la rue de Rivoli et de la rue Vivienne. Vous l'avez vu en 1851, en 1855, en 1862; vous le reverrez encore à la prochaine exposition, s'il y en a une; — et vous le reverrez avec plaisir, parce que les choses vraiment belles, celles qui méritent la qualification d'œuvres d'art, à quelque ordre qu'elles appartiennent, ont besoin d'être vues ou entendues à plusieurs reprises pour être pleinement appréciées.

Je ne passe jamais sur le côté nord du boulevard Montmartre sans m'arrêter devant le beau magasin de M. Barbedienne; ce qui ne m'empêche pas de retrouver ici avec infiniment de plaisir ses bronzes, ses pendules artistiques, ses glaces vénitiennes. J'en dirais autant des mille riens délicieux qui composent les collections de Tahan et de Giroux, et qui nous montrent ce que deviennent entre des mains habiles et savantes ces matières premières, bois, pierres et métaux, que nous avons vues tout à l'heure en blocs informes. Une pierre ornementale fort à la mode aujourd'hui et qui mérite la faveur dont elle jouit, c'est l'onyx, sorte de marbre translucide, à veines parallèles et rubanées, qu'on rencontre assez abondamment en Algérie et qu'il ne faut pas confondre avec l'agate-onyx des camées antiques. On l'associe souvent au bronze pour former les draperies des bustes et des statues. L'exposition de MM. Berthaud frères présente de remarquables spécimens de cette heureuse combinaison, notamment une garniture de cheminée monumentale (je ne vous garantis pas qu'il existe, même dans les plus grands palais, une cheminée de taille à la porter), composée de trois statues de femmes en bronze argenté et onyx. Celle du milieu porte un globe d'azur, sur lequel les aiguilles marquent les heures. Les deux autres tiennent en main des candélabres. Ces trois figures sont de grandeur naturelle. Les diadèmes qui ornent leurs fronts sont constellés de véritables joyaux : des malachites et des lapis-lazuli. MM. Berthaud exposent aussi une magnifique fontaine, partie en bronze, partie en griotte jaspée et autres marbres; — une paire de vases sculptés, en marbre blanc de Carrare et en rouge antique, représentant les allégories de la Terre et des Eaux; — deux autres vases en brèche violette et sarancolin, avec têtes de satyres; — une délicieuse petite garniture de cheminée — celle-ci toute mignonne, et qui ferait admirablement, madame, sur la cheminée de votre boudoir ou de votre chambre à coucher. Elle est en onyx, émail cloisonné et bronze doré, et ne vaut pas plus d'une quinzaine de mille francs.

Parmi les meubles proprement dits, je puis vous signaler un très-beau cabinet d'ébène sculpté, avec médaillons en émail, exposé par M. Lemoine, et les imitations de laque chinoise et japonaise de M. Raulin. Puis nous arrivons aux grandes et splendides expositions des cristalleries de Saint-Louis et de Baccarat, des fabriques de tapis des Gobelins, de Beauvais et d'Aubusson, des porcelaines de Sèvres, des glaces de Saint-Gobin. Il y a ici de quoi regarder et admirer pendant une journée entière. Baccarat se distingue par des ouvrages de dimensions inusitées : deux grands lustres en cristal, valant chacun de soixante à quatre-vingt mille francs; une fontaine en verre avec piédestal et vasques superposées, haute de près de neuf mètres. La plus grande vasque n'a pas moins de trois mètres de diamètre. Il est regrettable que cette fontaine, au lieu d'être où nous la voyons, n'ait pas été placée dans le parc et alimentée par les eaux, qui n'y manquent point : c'eût été d'un effet magique, sous les rayons du soleil pendant le jour, et la nuit sous les feux de la lumière électrique. Les ouvrages d'un caractère plus artistique et plus délicat abondent dans cette belle exposition. Voici un surtout de table composé de trente pièces en cristal, montées sur bronze doré; — deux vases et une coupe du modèle le plus gracieux, qu'un seul artiste, M. Simon, a passé six ans à graver; — un bol à punch avec verres et plateau, à dessins blancs sur fond bleu, gravés à l'acide fluorhydrique : le plateau a soixante-dix centimètres de diamètre...

Les porcelaines de Sèvres vous sont connues. Cette fabrique, entretenue aux frais de l'État, sous le prétexte de fournir des modèles aux artistes et de maintenir dans la céramique les bonnes traditions tout en améliorant les procédés de fabrication d'après les enseignements de la science, est aujourd'hui distancée de loin par l'industrie privée. Ses peintures sont sans doute parfaitement exécutées; mais ses formes sont, en général, lourdes et raides : ce sont toujours celles qui, au commencement de ce siècle, étaient censées réaliser l'idéal du beau, mais que des formes plus variées, d'un dessin plus moelleux et plus élégant, ont dès longtemps fait abandonner partout ailleurs que dans ce sanctuaire de la tradition. Je n'ai rien à dire des deux autres grands établissements de l'État, les Gobelins et Beauvais, en possession de procédés merveilleux qui font de la navette de l'ouvrier un pinceau à l'aide duquel il reproduit, avec toutes leurs finesses de couleur et de dessin, les chefs-d'œuvre de la peinture. La perfection ne comporte point de progrès, et ici la perfection a été atteinte, d'une façon absolue, presque dès le début.

Après les cristaux et les tapis viennent l'orfévrerie et la bijouterie. MM. Christofle et Ce réexposent, pour la deuxième ou la troisième fois, leurs immenses surtouts de table : des navires, des tritons, des naïades, voguant ou nageant sur des plateaux de glace.

Je vous ai dit ma façon de penser sur les bijoux. Vous

ne m'en voudrez donc pas, j'espère, si je vous laisse contempler sans moi ces vitrines étincelantes, qui me font papilloter les yeux sans me procurer aucune jouissance physique, morale ou intellectuelle.

— Quoi ! monsieur, même la bijouterie artistique de Froment-Meurice ne trouvera pas grâce devant vous ?

— Mon Dieu, madame, je n'en dis point de mal. Je vous accorde même que cela est très-beau ; mais, que voulez-vous, je n'aime pas ces beautés-là.

En continuant de parcourir cette zone, nous ne voyons guère, chez les nations européennes, que des produits analogues aux nôtres, seulement en nombre moindre, avec moins de variété et, en général, moins de perfection. Çà et là seulement, quelque pays se distingue par des œuvres originales : la Suisse, par ses chalets, ses figures d'animaux et de plantes en bois blanc sculpté au couteau ; l'Inde anglaise, par ses meubles en bois de fer fouillés à jour comme de la dentelle. L'orfévrerie anglaise aime les pièces volumineuses, les groupes représentant des scènes complexes, de guerre ou de chasse, à plusieurs personnages. Un orfévre d'outre-Manche, dont je veux ignorer le nom, et qui sans doute a rêvé la gloire de Vaucanson, a construit un cygne automate à plumage d'argent, dont le col articulé se replie sous l'aile, se redresse, s'allonge sur une glace simulant de l'eau, et sur laquelle nagent de petits poissons d'or et d'azur. Son bec s'ouvre, engloutit un de ces poissons, puis la tête revient se cacher sous l'aile. Cela manque de grâce ; cela n'imite que très-grossièrement la nature, et, comme mécanique, c'est l'enfance de l'art.

Reste la zone du vêtement : le paradis des dames et l'effroi des maris. Ici s'étalent des tissus d'Europe : soieries de Lyon, dentelles de Belgique et de Hollande, dont la finesse, la beauté, la richesse laissent bien loin derrière elles les fameux tissus d'Orient, que vous pouvez voir dans la région occidentale du palais, et qui n'éblouissent que les barbares et les profanes... Mais en vérité, mesdames, ce n'est pas à moi de vous guider dans une exploration où votre sentiment naturel et votre goût cultivé vous feront reconnaître, bien mieux qu'à moi, ce qui mérite d'être loué. — Je vous dirai même que je vois avec un vif regret votre sexe exclu des commissions et des jurys chargés d'admettre, de classer, de juger, de primer aux expositions les produits de ce genre. N'êtes-vous pas les meilleurs juges, les seuls compétents en matière de toilette ?... Après ce compliment, qui me fera peut-être pardonner quelques-unes des sottises qui ont dû m'échapper dans le cours de ce long bavardage, je rentre dans mes fonctions, dont le terme approche et dont je voudrais clore l'exercice en vous signalant encore quelque chose de particulièrement curieux et de vraiment nouveau. — Ah ! voici ce que je cherchais. Il s'agit justement du costume, et même de plus que cela. Est-ce un mot d'ordre donné à toutes les nations exposantes ? Est-ce une de ces inspirations communes et simultanées, telles qu'il s'en produit parfois aux moments solennels, et qui sillonnent le monde entier à la façon d'un courant électrique ? N'est-ce enfin qu'un exemple heureux donné par une ou deux nations, et que les autres se sont hâtées d'imiter ? Je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, tous les peuples du monde, convoqués à Paris, ont fait, en 1867, nous l'avons remarqué dès le début, ce qu'ils n'avaient fait ni à Londres en 1851 et 1862, ni à Paris en 1855 : non contents d'exposer leurs produits, ils ont voulu s'exposer eux-mêmes. Nous avons pu visiter leurs églises, leurs palais, leurs maisons, pénétrer dans les détails intimes de leur vie domestique. Déjà même, dans quelques-uns de ces intérieurs, nous avons salué des personnages, hommes et femmes, offrant le type de leur race, le costume de leur pays. Eh bien, ce n'était pas là un fait isolé. Chaque nation est représentée au Champ-de-Mars par des figures de grandeur naturelle, sculptées, peintes, habillées, parées, qui sont autant de portraits fidèles d'hommes et de femmes de tous les pays. Toutes ces figures ne sont pas également bien réussies, et nous devons avouer que la France s'est montrée, en ce genre, d'une infériorité humiliante. Voici bien des costumes alsaciens, flamands, berrichons, bretons, auvergnats, gascons et provençaux : la collection est complète ; mais ces costumes sont on ne peut plus mal ajustés sur d'affreux mannequins, dont les têtes, bêtement laides, ne tiennent même pas au corps, et dont les bras et les jambes ressemblent plus à des bâtons qu'à des membres humains.

Les figures suédoises et norwégiennes, au contraire, sont saisissantes de vérité, de naturel, et groupées avec un art admirable en sa naïveté. Ce sont des gens du pays qui sont venus là, et qui tout à coup, par un miracle, ont été immobilisés au moment où ils vivaient de leur vie, s'occupaient de leurs petites affaires, se parlaient d'amour et d'autres choses pleines d'intérêt pour eux. Voyez comme leurs physionomies sont animées : leurs yeux ont un regard, leur bouche sourit et s'entr'ouvre. Le Lapon même à demi sauvage est là dans sa barque ou sur son traîneau ; le Samoyède, enseveli dans ses fourrures, nous donne envie de grelotter avec nos vêtements légers. De l'extrême nord, transportons-nous au midi, en Orient, sous les tropiques : même illusion. Les Espagnols excellent dans la confection des petites figurines telles que je vous en ai montré dans le temple mexicain. Ici les figures ont grandi : ce sont de fiers Castillans, au visage mâle et bronzé, au costume élégant et pittoresque ; de belles Andalouses au pied cambré, à la taille flexible, et « dont l'œil noir brille sous la mantille, » comme disent les chansons.

Voici l'Espagnol du nouveau monde, le *gaucho*, monté sur son coursier, avec le *lasso* suspendu à l'arçon de la selle qu'il ne quitte presque jamais, même pour dormir. Je vous signale, dans le salon égyptien, un homme en veste brodée et ample culotte de toile blanche ; une femme voilée, — sans doute une femme de qualité, — et surtout deux négresses ; l'une portant une cruche sur sa tête, à la façon des femmes de la Bible ; l'autre tenant un plateau chargé d'un service de café. Ces deux esclaves sont tout uniment ravissantes. De l'Égypte au Japon, il n'y a pas loin, — au Champ de Mars, bien entendu. Le Japon nous a envoyé ses guerriers les plus redoutables, fantassins et cavaliers, — ceux-ci montés sur des chevaux de bois, — tous en grand costume et attirail de combat. Le costume est indescriptible ; c'est un fouillis de morceaux d'étoffes et de morceaux de cuir de toutes les couleurs. Le casque, — oh ! le casque ! il y a de tout sur ce casque, voire un petit lapin blanc ! Le visage est à demi caché par un masque de bois qui fait une hideuse grimace. Ces braves gens sont persuadés que leur accoutrement leur donne un aspect terrible... Or, vous imaginez-vous l'hilarité homérique qui s'emparerait d'une armée française mise en présence de cinquante mille Japonais ainsi déguisés ! Le fait est qu'il y aurait de quoi paralyser tous ses moyens.

Les guerriers siamois et annamites sont un peu dans le même goût. En temps de paix, les seigneurs cochinchinois voyagent, soit en palanquin, soit dans de petits pavillons bien clos et portés à dos d'éléphant. Celui que voici (je parle de l'éléphant) n'est point un vrai pachyderme, comme beaucoup de personnes le croient :



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Costumes et types : Suède et Norwége (premier rang) ; Russie, Sibérie, Wurtemberg (second rang), d'après les photographies de M. L. Lévy. Dessin de Duvivier.

il est en carton, et fort bien imité. Le chameau, son voisin, est empaillé. Cette espèce de berceau dressé sur sa bosse cache peut-être quelque cheik et sa famille ; mais les rideaux de l'habitacle sont hermétiquement fermés et il serait indiscret de chercher à les ouvrir.

Aussi bien, j'entends les cloches et les tambours qui sonnent l'heure de la retraite. Il est temps, lectrices et lecteurs, de nous séparer. Dans quelques semaines,

toutes les curiosités qui ont fait six mois durant le bonheur des Parisiens et de leurs hôtes, vont rentrer dans leurs caisses et dans leurs fourgons. Les démolisseurs vont s'abattre sur le palais et sur ses annexes ; ce séjour d'enchantement n'offrira plus que le spectacle de la destruction. Puis les lambeaux de ce qui fut l'Ex-



Exposition universelle. — Costumes et types : Egyptienne; Fellah, homme de la campagne (Egypte) ; Espagnol ; Espagnole ; Espagnol (premier rang); Riche fermier (Argentin) ; Gautcho argentin lançant le lazzo (second rang). Dessin de Duvivier.

position universelle de 1867 disparaîtront à leur tour, et le Champ de Mars redeviendra ce qu'il était auparavant : une grande plaine nue et poudreuse, où de temps à autre des soldats viendront s'exercer à la manœuvre ou défiler devant une tête empanachée. — *Sic transit gloria mundi !*

Arthur MANGIN.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LES IDÉES DE M. PAMPELUNE (1). — OPÉRA BOUFFE EN UN ACTE.

DISTRIBUTION.

PAMPELUNE, rentier (cinquante-cinq ans).
ERNESTINE, sa fille (dix-huit ans).
EDMOND DUCHATEAU, élève en médecine (vingt-cinq ans).

La scène se passe de nos jours, dans une petite ville de province, chez Pampelune. Salle à manger très-simple. Table au milieu; au fond, un buffet et plusieurs bouteilles sur la planche supérieure.

SCÈNE I.

PAMPELUNE, *seul.*

(*Pampelune, vêtu d'une vieille robe de chambre, est assis auprès de la table et lit une revue de médecine.*) C'est splendide! c'est merveilleux! La science a résolu le vrai problème : des plantes, des substances qui, hier encore, donnaient la mort, tirer aujourd'hui le principe même de la vie. L'arsenic! l'acide prussique! le curare! Que sais-je? (*Il boit un verre de tisane.*) Ce rapport à l'Académie de médecine est vraiment un morceau remarquable; ne prouve-t-il pas de la façon la plus péremptoire que, chez vingt personnes atteintes de la goutte, l'emploi de l'acide prussique a enlevé le mal en quelques jours?... (*S'interrompant et feuilletant la brochure.*) Est-ce le mal ou le malade? Je crains que ce ne soit le malade. Enfin, c'est toujours ça!

COUPLETS.

I

Qui ne voudrait être malade,
Quand de guérir on est soudain
Certain?
Fi des onguents! de la pommade!
Voici le baume souverain
La pneumonie,
La pulmonie,
Sont jeux d'enfants;
L'homœopathe
Et l'allopathe
Ont fait leur temps.

II

Grâce à la méthode nouvelle,
Le mal ne sera plus bientôt
Qu'un mot.
Au grand docteur gloire immortelle,
De la mort supprimant l'impôt!
Plus de remèdes
Froids, chauds ou tièdes.
Savoir fécond!
Plus de tisanes,
Ce sont les ânes
Qui les boiront.

(*Il veut se lever, fait une grimace de douleur et se rassied.*) Satanée goutte! J'avais bien envie d'essayer le traitement par l'acide prussique, mais... pas sur moi... sur un autre. Songez donc! si le docteur s'était un peu trop avancé! tandis que sur un autre... Vous me direz : Ce n'est pas très-délicat. Eh! parbleu, je le sais bien, mais, en revanche, on court moins de danger. En attendant, je me contente de chiendent, qui ne me fait absolument rien. (*Il boit.*) — Ah! si Jacquot, mon domestique, avait voulu! Et pourtant je l'avais comblé de mes bienfaits, six cents francs de gages, un jour pour recevoir ses amis. Savez-vous ce qu'il m'a répondu : Monsieur, je n'ai pas la goutte! — Admettons encore qu'il ne l'ait pas maintenant, il l'aura certainement sur ses vieux jours. Tous ces gens-là sont des ingrats.

SCÈNE II.

PAMPELUNE, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Bonjour, papa. Comment va votre santé, ce matin?

PAMPELUNE.

Mal! très-mal! L'appétit déménage, les extrémités enflent, le moindre mouvement m'arrache un cri de douleur.

ERNESTINE.

Mais ne vous exagérez-vous pas...?

PAMPELUNE.

Je suis un malade imaginaire, n'est-ce pas? Quand on a dit cela à un pauvre diable, on a tout dit, il peut se plaindre et mourir en paix, le *De profundis* est récité.

ERNESTINE.

Oh! papa, pouvez-vous croire...?

PAMPELUNE.

Ajoutez que depuis vingt-quatre heures je suis là, abandonné, sans soins, sans surveillance, tous les domestiques sont partis.

ERNESTINE.

Ce n'est pas ma faute.

PAMPELUNE.

Pourquoi n'en avez-vous pas engagé de nouveaux?

ERNESTINE.

Dame! ceux qui se présentent, quand ils apprennent ce que vous exigez d'eux...

PAMPELUNE.

C'est pour leur bien. Au fait, j'ai peut-être tort de les prévenir...

ERNESTINE.

Ah! si vous vouliez...!

PAMPELUNE.

Si je voulais...?

DUETTO.

ERNESTINE.

Je connais quelqu'un, mon père,
Qui vous conviendrait,
Je l'espère,
A souhait.

C'est un aimable jeune homme,
Un cavalier comme
De nos jours on n'en voit plus.
Grâce, esprit, maintien, tournure,
Je vous jure
Qu'il a toutes les vertus.

(1) Le succès obtenu il y a quelques années par *le Dernier des Paladins* nous engage à offrir à nos lecteurs un nouvel opéra bouffe dont tous les abonnés du *Musée des Familles* sont autorisés d'avance à composer la musique. C. W.

PAMPELUNE, *étonné.*

Un domestique, pour plaire
Et nous satisfaire,
N'eut jamais, oui-da,
Besoin de ces vertus-là.

Pour faire un bon domestique,
Il faut qu'on se pique
D'être attentif et discret.
Politesse, économie,
C'est, ma mie,
Ce qui fait un bon valet.

ERNESTINE, *étonnée,*

Un prétendu, pour nous plaire,
Croyez-moi, mon père,
N'eut jamais, oui-da,
Besoin de ces vertus-là.

PAMPELUNE.

C'est une plaisanterie...
Qui parle de prétendu?

ERNESTINE.

Petit papa, je vous prie...

PAMPELUNE.

J'avais donc bien entendu!
C'est une plaisanterie!
(*A part.*) Si ce gaillard-là
Enlève ma fille,
Qui me soignera,
Me dorlotera?
Et qui me fera
Tisane à la camomille?
(*Haut*) Un prétendu! non! non! non!
Je lui ferme ma maison!

ERNESTINE.

Grâce, esprit, maintien, tournure,
Je vous jure
Qu'il a toutes les vertus.

PAMPELUNE.

Politesse, économie,
C'est, ma mie,
Hélas! ce qu'on ne voit plus.

ENSEMBLE.

ERNESTINE.	PAMPELUNE.
Un prétendu, pour nous plaire,	Un domestique, pour plaire
Croyez-moi, mon père,	Et nous satisfaire,
N'eut jamais, oui-da,	N'eut jamais, oui-da,
Besoin de ces vertus-là.	Besoin de ces vertus-là.

PAMPELUNE.

Ainsi, c'est entendu, s'il se présente un prétendu, je n'y suis pas. Un domestique, c'est différent. Mais j'ai réfléchi, inutile de le prévenir de mes petites théories... Tu m'as compris, fillette; je rentre dans ma chambre. (*Reprise de l'ensemble. — Pampelune sort par la droite.*)

SCÈNE III.

ERNESTINE, *seule.*

Oui, j'ai trop bien compris. Si M. Edmond vient demander ma main, mon père la lui refusera. M. Edmond, un étudiant en médecine, le jeune homme avec qui j'ai dansé trois fois, au bal chez ma tante Thiéfry.

ROMANCE.

I

Tous les prétendus que papa refuse,
Hélas! sans excuse,
A d'autres beautés vont porter leurs vœux!
C'est bien ennuyeux!

II

Mon miroir me dit que je suis gentille;
Mourir vieille fille
Quand on a vingt ans et le cœur joyeux,
C'est bien ennuyeux!

Tandis qu'un domestique, au contraire, serait reçu à bras ouverts. Mais, j'y pense... ce serait charmant, et l'on se croirait à la comédie. Oui, mais comment prévenir M. Edmond? Et puis, acceptera-t-il de jouer un rôle un peu ridicule au fond? Bah! s'il m'aime comme il me l'a dit...

SCÈNE IV.

ERNESTINE, EDMOND, *tenue très-soignée.*

EDMOND, *entrant par le fond.*

Personne pour m'annoncer. J'ai trouvé la porte ouverte, et... (*Apercevant Ernestine.*) Ciel! mademoiselle Ernestine!

ERNESTINE.

Monsieur Edmond!

EDMOND, *mettant un gant blanc.*

Mademoiselle, permettez-moi de vous renouveler la demande que j'ai déjà eu l'honneur de vous adresser, en attendant que monsieur votre père...

ERNESTINE.

Il s'agit bien de cela. Otez vos gants!

EDMOND, *étonné.*

Vous dites?

ERNESTINE.

Otez vos gants. Pourquoi avez-vous mis cette redingote de haute fantaisie, ce joli gilet et cette cravate bleue?

EDMOND.

Mais il me semble que pour une visite de cérémonie...

ERNESTINE.

Il s'agit bien de cela. — Passez ce tablier.

EDMOND.

Mais...

ERNESTINE.

Cette serviette sous le bras, maintenant.

EDMOND, *vexé.*

J'ai l'air, Dieu me pardonne! d'un garçon de café.

ERNESTINE.

C'est précisément ce qu'il faut.

EDMOND.

Je ne comprends pas!

ERNESTINE.

Inutile de comprendre.

LA VOIX DE PAMPELUNE, *au dehors.*

Ernestine! Ernestine!

EDMOND.

Mais ma dignité! M'expliquerez-vous?...

ERNESTINE.

Chut! voici mon père, taisez-vous et dites comme moi.

EDMOND, *à part.*

Étrange! étrange!

SCÈNE V.

LES MÊMES, PAMPELUNE.

PAMPELUNE.

Maudite douleur ! (*Apercevant Edmond.*) Ah ! quelqu'un. (*Edmond salue.*)

ERNESTINE.

Papa, c'est... c'est un domestique qui vient de se présenter.

EDMOND.

(*A part.*) Hein ! que dit-elle ? (*Haut.*) Permettez...

ERNESTINE.

(*Bas.*) Pas un mot.

TRIO.

PAMPELUNE.

Je lui trouve bien bonne mine.

ERNESTINE, *bas.*

Toussez un peu.

EDMOND, *à part.*

Ils sont fous tous deux, j'imagine.

ERNESTINE, *bas.*

Ce n'est qu'un jeu:
Toussez un peu. (*Edmond tousse.*)
(*Haut.*) Il ne me semble pas solide.

PAMPELUNE.

C'est, ma foi, vrai.

ERNESTINE.

Près de l'œil voyez cette ride,
Et l'on dirait...
Qu'il relève de maladie.

PAMPELUNE.

On le dirait.

ERNESTINE.

Je le parie.

PAMPELUNE.

De maladie !

ENSEMBLE

PAMPELUNE. ERNESTINE.	EDMOND.
C'est plaisant ! c'est original !	C'est plaisant ! c'est original !
Ceci passe { mon / votre } espérance.	Mais bientôt de ma complaisance
Un valet souffrant, plus j'y pense,	Je toucherai la récompense.
Ah ! mon / Votre } bonheur est sans égal.	Son bonheur semble sans égal.

PAMPELUNE.

J'en conviens, sa mine est moins bonne.

ERNESTINE, *bas.*

Boitez un peu.

EDMOND, *à part.*

Ils sont timbrés, Dieu me pardonne !

ERNESTINE, *bas.*

Ce n'est qu'un jeu :
Boitez un peu. (*Edmond boite.*)
(*Haut.*) Ce garçon-là n'est pas ingambe.

PAMPELUNE.

C'est, ma foi, vrai.

ERNESTINE.

Voyez comme il traîne la jambe,
Et l'on dirait...
Sans hésiter, qu'il a la goutte !

PAMPELUNE.

On le dirait.

ERNESTINE.

Non, plus de doute.

PAMPELUNE.

Il a la goutte.

ENSEMBLE.

PAMPELUNE. ERNESTINE.	EDMOND.
C'est plaisant, c'est original,	C'est plaisant, c'est original,
Ceci passe { mon / votre } espérance.	Mais bientôt de ma complaisance
Un valet goutteux, plus j'y pense,	Je toucherai la récompense.
Ah ! mon / Votre } bonheur est sans égal.	Son bonheur semble sans égal.

PAMPELUNE, *ivre de joie.*

La goutte ! Est-il possible ! Je le regrette comme philanthrope, mais je m'en réjouis comme malade. Ce garçon-là me plaît infiniment.

EDMOND.

Permettez !

PAMPELUNE.

Sois tranquille, je soignerai, je guérirai cela. C'est mon affaire.

EDMOND.

Cependant...

ERNESTINE, *bas.*

Taisez-vous donc !

PAMPELUNE, *à part.*

Trop bien mis, par exemple ; je n'oserai jamais lui donner mes vieux habits. (*Haut.*) Nous nous entendrons, mon ami : je suis d'une humeur très-égale.

ERNESTINE, *à part.*

Toujours mauvaise !

PAMPELUNE.

Comment t'appelles-tu ?

EDMOND.

Edmond.

PAMPELUNE.

Tu t'appelleras Jacquot, tous mes domestiques s'appellent Jacquot, ça m'est plus commode. (*Etonnement d'Edmond. A part.*) Il n'a pas l'air intelligent, tant mieux ! Quel bon domestique je vais avoir ! (*Haut.*) Quant aux gages, cinq cents francs par an.

EDMOND.

Oh ! pour le coup !

ERNESTINE, *bas.*

Acceptez, je vous expliquerai tout plus tard.

PAMPELUNE.

Mettons six cents. (*A part.*) Il est exigeant, mais pour un domestique qui a la goutte, il n'y a pas de sacrifice qui me coûte. (*Haut.*) Chauffé, blanchi, soigné... soigné surtout.

EDMOND.

(*A part.*) Au fait, je ne suis pas ennemi d'une douce gaieté. Voyons jusqu'où ira la plaisanterie. A mon tour. (*Haut.*) Je dois prévenir monsieur que je ne sais pas faire grand'chose.

PAMPELUNE.

Peu importe !

EDMOND.

Et puis, j'ai ma dignité. Je ne scierai pas le bois.

PAMPELUNE.

Pourtant...

EDMOND.

Je ne descendrai pas à la cave, je ne cirerai pas les appartements, je ne frotterai pas.

PAMPELUNE, *se récriant.*

Ah ! mais ! Ah ! mais !

EDMOND.

C'est à prendre ou à laisser.

PAMPELUNE.

Eh ! mais, alors, mon bon ami, qu'est-ce que tu feras?

EDMOND.

Moi ! rien ! absolument rien.

PAMPELUNE.

C'est peu ! (*A part.*) Après cela, vous me direz : il a la goutte.

EDMOND.

(*A part.*) Il va me mettre à la porte. (*Haut.*) Eh bien! est-ce convenu.

PAMPELUNE.

Il le faut bien.

EDMOND.

(*A part.*) Ah ! bah! il accepte ! Qu'est-ce que cela signifie? (*Haut. Tendant la main.*) Alors touchez là.

PAMPELUNE.

(*A part.*) Familier ! mais il a la goutte. (*Ils se donnent une poignée de main.*)

ERNESTINE, *bas à Edmond.*

Très-bien !

PAMPELUNE, *à part.*

Un domestique original !

EDMOND.

(*A part.*) Un singulier bonhomme ! Il faut qu'il y ait quelque anguille sous roche. Nous allons bien voir. (*Haut.*) Maintenant que nous sommes d'accord, ose-



Les Idées de M. Pampelune, scène VII. Dessin de Lix.

rai-je avouer à monsieur que voilà dix-sept jours que je n'ai déjeuné.

PAMPELUNE.

Et tu as faim. Déjà! (*Soupirant, à part.*) Allons! il faut nous exécuter. (*Haut.*) Tiens, voici la clef de la cave, tu prendras sur le petit tas à droite...

EDMOND.

Monsieur plaisante, monsieur oublie nos conventions.

PAMPELUNE.

Quelles conventions? Ah! oui... Il faut que ce soit moi. (*Il va prendre un panier à bouteilles dans le fond.*)

ERNESTINE.

Y pensez-vous, mon père, vous si faible!

PAMPELUNE, *soupirant.*

Que veux-tu? il n'aurait qu'à me donner son compte.

EDMOND, *étonné, à part.*

Il descend à la cave. (*Haut.*) Br! br! Il fait froid, est-ce qu'on ne fait jamais de feu, ici?

PAMPELUNE.

Si fait! si fait! même en décembre.

EDMOND.

Alors monsieur serait bien aimable, par la même occasion, de monter quelques morceaux de bois.

ERNESTINE, *riant.*

Oh! oh! oh!

PAMPELUNE.

Mais, sapristi! mon bon ami, tu pourrais bien...

EDMOND, *faisant mine de s'en aller.*

Si monsieur n'est pas content de mon service...

PAMPELUNE, *se calmant.*

Mais si! au contraire, enchanté! Ne te dérange pas.

(*Il va prendre dans le fond un panier à bois, de sorte qu'il a un panier sous chaque bras. Regardant l'un et l'autre alternativement, à part.*) Les deux font la paire! Ah! coquin, si jamais tu guéris, je ne te dis que ça.

EDMOND.

Eh bien, vous êtes encore là!

PAMPELUNE.

J'y vais, mon bon ami, j'y vais. (*A part.*) Décidément, me voilà le domestique de mon domestique. Il est vrai qu'il a la goutte! (*Haut.*) J'y vais, j'y vais! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

EDMOND, ERNESTINE.

EDMOND, *partant d'un grand éclat de rire.*

Ah! ah! ce bon monsieur Pampelune! Voilà un maître comme il n'y en a pas.

ERNESTINE.

Vous êtes allé un peu loin.

EDMOND.

Mais, à la fin, m'expliquerez-vous la comédie que nous jouons?

ERNESTINE.

Mon père ne veut pas entendre parler de gendre, mais il désire fort trouver un domestique.

EDMOND.

Permettez, mademoiselle. La place me paraît bonne, mais ce n'est pas celle que j'avais sollicitée.

ERNESTINE.

Soyez tranquille; quand il en sera temps, je dirai qui vous êtes... Mon père se croit malade, bien qu'il se porte comme vous et moi. Or, il a lu, dans je ne sais quel livre de médecine, que sa maladie, la goutte, se traitait aujourd'hui par l'acide prussique. Il voudrait bien essayer du remède, mais il a peur, et...

EDMOND.

Et?

ERNESTINE

Il serait bien aise d'en faire l'épreuve sur un autre.

EDMOND, *sautant.*

Et cet autre, c'est son domestique, c'est moi!

ERNESTINE.

Vous l'avez dit.

EDMOND, *se promenant à grands pas.*

Ah! mais non! Par exemple! Ah! mais non! L'acide prussique! Comme vous y allez!

ERNESTINE.

Rassurez-vous! je vous préviendrai.

EDMOND.

Vous me préviendrez!

ERNESTINE.

Je vous le jure. (*Lui montrant une bouteille qui est sur le buffet du fond.*) Tenez, le poison est là...

EDMOND.

Ah! le poison est là... Vous êtes bien sûre qu'il n'y en a pas autre part?

ERNESTINE.

Très-sûre... Vite! vite! Mettez-vous à table, j'entends mon père qui revient...

EDMOND.

C'est que... l'appétit a complétement disparu.

ERNESTINE.

N'importe! A table!

EDMOND, *se mettant à table.*

Je vous affirme que je n'ai plus faim du tout.

ERNESTINE, *plaçant un pâté devant lui.*

Mangez! Il n'y a pas de danger.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAMPELUNE.

PAMPELUNE, *un panier sous chaque bras.*

Ouf! je n'en puis plus! (*A Edmond.*) Je vous ai fait un peu attendre, parce que j'ai dû scier le bois. De sorte que je suis moulu, brisé, rendu!

ERNESTINE.

Eh bien, mon père, et votre goutte?

PAMPELUNE.

Tiens! c'est vrai, je n'y pensais pas. (*Apercevant le pâté qui est sur la table.*) Sapristi, Ernestine lui a donné le pâté que je gardais pour mon dîner.

EDMOND.

Excellent, mais un peu lourd! A boire! (*Bas à Ernestine.*) N'oubliez pas de me prévenir!

ERNESTINE, *de même.*

Soyez tranquille!

PAMPELUNE, *à part.*

A boire! Ne croirait-on pas que je suis à ses ordres? Ah! s'il n'avait pas la goutte. (*Haut.*) Voilà! voilà!

EDMOND.

J'espère que monsieur voudra bien me rendre raison.

PAMPELUNE.

Jamais! Le vin m'est défendu.

EDMOND.

Si c'est pour m'humilier...

PAMPELUNE.

Y penses-tu? Rien qu'un verre, alors. (*Il remplit deux verres.*)

EDMOND.

Bonum vinum lætificat animam.

PAMPELUNE, *étonné.*

Mon domestique qui parle latin.

EDMOND, *levant son verre.*

CHANSON A BOIRE.

I

Des buveurs du monde entier
Bienfaiteur insigne,
C'est Bacchus qui le premier
Cultiva la vigne.
Du bienfait, le genre humain,
Pour se montrer digne,
Doit fêter, le verre en main,
Bacchus et la vigne.
Vivent Bacchus et la vigne!

II

Que l'Anglais ou le Flamand
S'enivre de bière,
Moi, c'est d'un vin rouge ou blanc
Que j'emplis mon verre.
En attendant qu'au départ
Chacun se résigne,
Célébrons donc le nectar
Que produit la vigne.
Vivent Bacchus et la vigne!

PAMPELUNE, *buvant.*

Le fait est que ce vin m'a tout ragaillardi. Je ne me reconnais plus. (*Chantonnant.*) Vivent Bacchus et la vigne!

ERNESTINE.

Eh bien, mon père, qu'avez-vous donc?

PAMPELUNE.

Moi, rien! Il y a longtemps que je ne me suis senti si dispos. J'ai vingt ans de moins. (*A part.*) Mais n'oublions pas notre épreuve. (*Il remonte et prend sur le buffet la bouteille qui contient l'acide prussique.*)

FINALE.

PAMPELUNE, *à part.*

C'est le moment!

ERNESTINE, *bas à Edmond.*

C'est le moment!

EDMOND, *avec terreur, à part.*

C'est le moment!

ERNESTINE, *bas.*

Prenez bien garde,
Il vous regarde.
Soyez prudent!

EDMOND, *à part.*

Soyons prudent!

PAMPELUNE, *à part.*

C'est le moment.

(*Pampelune remplit le verre d'Edmond avec le vin empoisonné, et son propre verre avec l'autre vin. Edmond a suivi ce manége avec anxiété.*)

PAMPELUNE.

A ta santé!

EDMOND.

Soit! à la vôtre!
(*A part.*) Le bon apôtre!
Ne disons rien.

PAMPELUNE.

Le vin où le chagrin se noie
Nous met en joie!

EDMOND, *à part.*

Tenons nous bien!
(*Il feint de se tromper de verre, prend celui de Pampelune et le vide.*)

PAMPELUNE, *avec désespoir.*

Le malheureux, ô sort contraire!
A pris mon verre
Au lieu du sien.

ENSEMBLE.

EDMOND.	PAMPELUNE.	ERNESTINE.
J'ai pris son verre,	Il prit mon verre,	Il prit son verre,
Au lieu du mien.	Au lieu du sien.	Ne disons rien.

(*Pendant l'ensemble, Pampelune hésite à avaler le vin empoisonné, puis il se décide à jeter sous la table le contenu de son verre. Il remplit de nouveau les deux verres comme la première fois.*)

PAMPELUNE.

Recommençons! mon camarade,
Une rasade!

EDMOND, *à part.*

Ne disons rien.

PAMPELUNE.

Salut à toi! liqueur vermeille,
Jus de la treille!

EDMOND, *à part.*

Tenons-nous bien!
(*Même jeu que précédemment.*)

PAMPELUNE, *avec éclat.*

Le malheureux, ô sort contraire!
A pris mon verre
Au lieu du sien.
(*Reprise de l'ensemble. Même jeu que précédemment.*)

PAMPELUNE.

(*A part.*) Encor! Se doute-t-il...?
(*S'apprêtant à verser de nouveau.*) Ce vin est délectable!

EDMOND.

Comment parler ainsi, le jetant sous la table!
(*Il veut prendre la bouteille.*)

PAMPELUNE, *effrayé.*

Moi!... je... Ne touchez pas!

EDMOND.

Au contraire. Je veux
Savoir ce que contient ce vin si généreux!
(*Il s'est emparé de la bouteille. Avec un cri:*)
O ciel! de l'acide prussique!

PAMPELUNE.

Permets au moins que je t'explique:
C'est pour ta goutte!

EDMOND.

En vérité!
Je ne me suis jamais si bien porté!

PAMPELUNE.

Que dit-il? Toi, mon domestique!

EDMOND.

Je ne suis pas un domestique.

PAMPELUNE.

Eh quoi! mon domestique
N'est pas un domestique!
Je suis perdu!
Qui donc es-tu?

EDMOND.

Qui je suis? qui je suis?... Élève en médecine,
Et demain docteur, j'imagine.

PAMPELUNE, *furieux.*

Un docteur! Je te chasse.

EDMOND.

Ah! fort bien! c'est ainsi!
Soit! je m'en vais, monsieur; mais en sortant d'ici,
A tout l'univers je vais dire
Que vous avez voulu m'empoisonner.

PAMPELUNE.

Petit serpent! J'aime mieux te donner
Tes huit jours.

EDMOND.

Mes huit jours! Il a le cœur de rire.
La mort est peu de chose auprès d'un tel forfait.

PAMPELUNE.

Malheureux! qu'ai-je fait?

ERNESTINE.

Papa! qu'avez-vous fait?

EDMOND.

Je prétends vous traîner devant la cour d'assises,
Je plaiderai,
Je gagnerai!

PAMPELUNE.

Voyons, voyons, pas de sottises!

EDMOND.

Et s'il le faut
Vous monterez sur l'échafaud.

ERNESTINE, *à Pampelune.*

S'il était un moyen de fléchir sa colère?

PAMPELUNE.

Un moyen! parle vite et tu sauves ton père.

ERNESTINE.

Accordez-lui ma main. En amoureux discret,
Il vous gardera le secret.

EDMOND.

Je le promets.

ERNESTINE.

Il le promet.

PAMPELUNE, *avec éclat.*

C'était un amoureux. Je commence à comprendre;
Puisqu'il le faut, qu'il soit mon gendre.

ERNESTINE.

Un médecin dans la maison,
C'est un trésor, pensez-y donc.

PAMPELUNE.

J'y pense, mais plus de poison!
A ce mot seul je tremble!
D'ailleurs est-ce l'émotion,
La peur ou la réflexion,
Mais il me semble
Que c'est fini!
Je suis guéri!
Oui, bien guéri!

ENSEMBLE.

Plus de tourments! de maladie!
Soyez / Soyons { heureux dans { vos / nos } amours.
Un bon mariage toujours
Doit finir toute comédie.

CH. WALLUT.

CHRONIQUE DU MOIS.



La Consolation, tableau de M. A. Stevens. Dessin de Duvivier.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

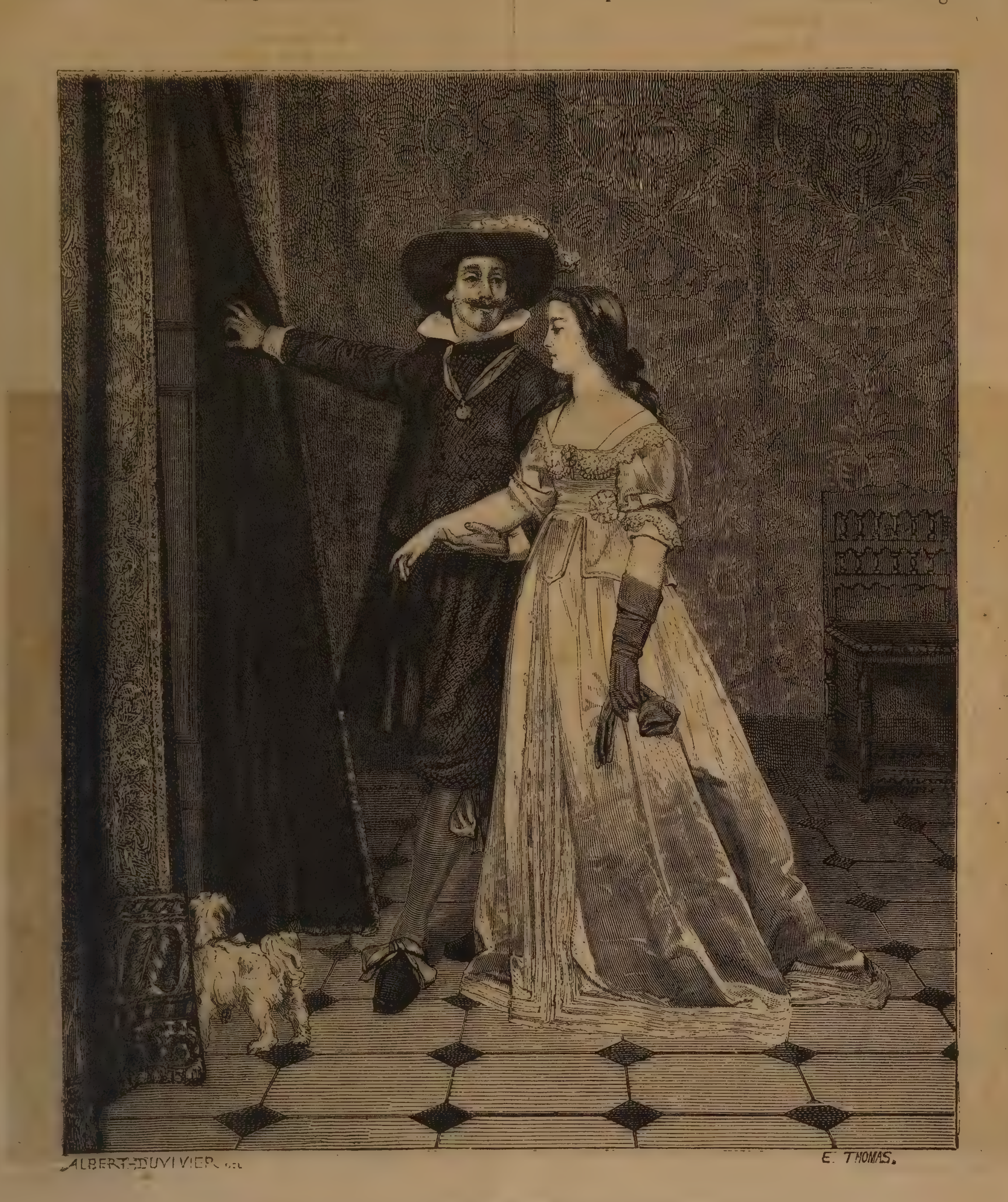
(FIN.)

Après M. Leys, M. Willems. Hélas! direz-vous, est-ce possible, est-ce vrai que ce Willems ne soit pas de la meilleure race des peintres français? Sa *Veuve* est si jolie et sa *Jeune mère* est si charmante! Rappelez-vous la *Visite*, la *Sortie* et l'*Anneau de fiançailles*, si ce n'est pas du Greuze, au moins c'est du Willems.

Et pourtant à M. Willems nous préférons encore M. Stevens (Alfred); sur ces murailles où la gloire de la Belgique est écrite en si beaux caractères, il n'a pas accroché moins de quinze tableaux : la *Dame rose*, *Ophélia*, *Miss Fauvette*, *Innocence*, *Fleurs d'automne*,

Consolation, que sais-je? Pendant que M. Leys cherche ses modèles plus pittoresques que gracieux dans les vieilles toiles du seizième siècle, pendant que M. Willems se constitue le peintre des élégances du dix-septième siècle, M. Stevens, lui, a pris notre époque pour le théâtre ordinaire de ses exploits. La société moderne est bien là tout entière dans ces petites toiles pleines d'esprit; talent un peu brutal parfois, mais robuste et sain, ennemi de toute convention.

Si vous aimez la mer, M. Clays vous l'a peinte sous tous ses aspects : le *Calme plat*, le *Temps de grain*, le *Gros temps*. Voici maintenant les tableaux de genre de



La Sortie, tableau de M. Willems. Dessin de Duvivier.

MM. Baugniet (la *Visite à la veuve, la seconde année*); Campotosto (le *Rouet oublié*, un *Coin heureux*); de Jonghe (les *Orphelins*, le *Déguisement*); Dillens (une *Noce*, le *Cordonnier-barbier*, *Ordre et désordre*); Stallaert (la *Balançoire*, *Lesbie*); Joseph Stevens (les *Méritants*, la *Chambre du saltimbanque*, *Fox*, etc.). — Les *Chevaux* de M. Van Kuyck. — Les tableaux d'histoire de MM. de Biefve (la *Comtesse d'Egmont au couvent de la Cambre*); de Groux (les *Bourgeois de Calais devant Edouard III*, la *Mort de Charles-Quint*); Hamman (les *Dames de Sienne pendant le siége de la ville en* 1553, l'*Éducation de Charles-Quint*); Pauwels (les *Gantois*

devant Philippe le Hardi, la *Veuve de van Arteveld*); Robert (*Sac d'un couvent de femmes à Anvers*); Thomas (la *Vierge au Calvaire*); Verlat (le *Christ, Mort au loup!*). — Les fruits de M. Robie. — Les portraits de Mme O'Connell. — Les paysages de MM. Van Moer, Boulenger, Stroobant, de Kniff, Bohm, Fournois, Lamorinière. — Vous voyez que la Belgique est riche en bons peintres et en noms illustres. Que serait-ce donc si tous ses fils avaient répondu à son appel? Mais Slingeneyer, mais Wappers, mais Madou, mais Werbœckhoven, mais Gallait, et tant d'autres n'ont pas voulu courir les chances du combat.

La statuaire belge est loin d'égaler la peinture; après le marbre de M. Pickery, le *Satyre amoureux du jeu de son enfant*, citons cependant les spirituelles terres cuites de M. L. Harzé. L'artiste a représenté des scènes empruntées à Molière, à Shakspeare, ou à la vie moderne avec une verve comique qui fait songer à la gaieté des Téniers et des Van Ostade. Je vous recommande particulièrement le *Portrait de la marquise de Prétintaille* et le *Tribunal*, deux petits chefs-d'œuvre d'humour et de bonne comédie.

L'Angleterre est peut-être le seul pays qui se soit soustrait à l'influence que Paris exerce aujourd'hui dans les arts. Par malheur, les défauts l'emportent sur les qualités. Si quelques types nous frappent par leur originalité, en général la couleur manque d'éclat, le dessin de pureté. M. Calderon a exposé *Sa très-haute, Noble et Puissante Grâce*, et l'*Ambassade anglaise à Paris, le Soir de la Saint-Barthélemy*; M. Levin, *Une mère royaliste exposant son enfant à l'hospice des Enfants trouvés;* M. Nicol, le *Payement du loyer* et *Embarrassés tous deux;* M. Orchardson, le *Défi* et *Christophero Shy*, scène tirée de Shakspeare. M. Landseer, une des médailles d'honneur de 1855, n'est représenté que par une toile d'assez médiocre valeur, la *Jument domptée*. M. Walker a une aquarelle justement remarquée.

L'exposition des États-Unis d'Amérique est moins riche encore. Décidément la race anglo-saxonne n'a pas un sentiment bien développé de l'art. Deux paysages de M. Church, le *Niagara* et la *Saison pluvieuse sous les tropiques;* un *Portrait d'enfant* de M. Baker, voilà tout ce que nous avons trouvé à l'actif des États-Unis.

Dans l'exposition russe, on remarque les marines de M. Bogoliouboff, le *Combat naval de Irengham*, l'*Abordage*, le *Débarquement de Pierre Ier dans le golfe d'Agrakhan;* les tableaux de genre de M. Peroff, le *Premier uniforme*, le *Joueur de guitare*; les batailles de M. Kotzebue, *Poltawa* et le *Passage du pont du Diable par l'armée russe* (1799); la *Mort de Barbe Radziwill* et surtout le *portrait de femme* de M. Simmler, œuvres, sinon irréprochables, du moins dignes d'attention.

Dans les salons consacrés à la Suède, à la Norwége et au Danemark, S. M. Charles XV a signé deux toiles qu'un peintre de profession ne désavouerait pas. M. Berg expose un *Paysage suédois* et la *Chute d'eau* d'un très-bel effet; M. Fagerlin, une *Déclaration d'amour*, une *Demande en mariage*, et *Jalousie*, qui pourraient rivaliser avec nos meilleurs tableaux de genre; M. Hoeckert, un *Incendie dans le palais royal de Stockholm*, un *Intérieur de tente lapone;* M. Gude, un *Cortége funèbre traversant un fjord de la Norwége*, *Après la pluie*, le *Retour des pêcheurs de baleine;* M. Tidemand, un *Combat singulier de l'ancien temps;* Mme Jérichau, un *Naufrage sur la côte du Jutland*, le *Soldat blessé*, un *Matelot danois séchant ses filets*, etc.

Nous voici bientôt arrivés à la fin de notre tâche.

Nos lecteurs auront trouvé peut-être une inévitable analogie entre les deux expositions françaises : l'exposition des ouvrages de la présente année aux Champs-Elysées, et l'exposition rétrospective du Champ-de-Mars. Si nous avons été sobres de louanges pour nos compatriotes, ce n'est pas que l'admiration nous manque, mais il nous a semblé que c'était une preuve de bon goût. Se vanter soi-même est une preuve d'indigence. D'ailleurs, on aura déjà vu que nous ne prétendions pas à l'infaillibilité. Les artistes de profession jugent autrement que nous. Ils vont admirer bien des choses qui nous échappent; en revanche, ils blâment certaines œuvres que nous admirons de toutes nos forces. Quel est le vrai juge en tout ceci? c'est celui qui voit bien et qui voit juste.

Nous terminons notre revue par la liste des récompenses accordées :

GRANDS PRIX.

Peinture. MM. Cabanel, Gérome, Meissonier, Théod. Rousseau (*France*); — Guill. de Kaulbach (*Bavière*); — Knauss (*Prusse*); — Leys (*Belgique*); — Ussi (*Italie*).

Sculpture. MM. Guillaume, Ferraud (*France*); — Drake (*Prusse*); — Dupré (*Italie*).

PREMIERS PRIX.

Peinture. MM. Bida, J. Breton, Ch. Daubigny, François, E. Fromentin, Jean-François Millet fils, Robert-Fleury (*France*); — Calderon (*Grande-Bretagne*); — Horschelt et Piloty (*Bavière*); — Matejko (*Autriche*); — Rosalès (*Espagne*); — A. Stevens et Willems (*Belgique*).

Sculpture. MM. J.-B. Carpeaux, G.-A.-D. Crauk, J.-A.-J. Falguière, L.-A. Gumery, A. Millet, F.-J.-H. Ponscarini et G.-T. Thomas (*France*); — V. Véla (*Italie*).

DEUXIÈMES PRIX.

Peinture. Mlle Rosa Bonheur, MM. Bonnat, Brion, Corot, Delaunay, Jules Dupré, Hamon, Hébert et Yvon (*France*); — Almatadema (*Pays-Bas*); — Church (*États-Unis*); — Clays (*Belgique*); — Gude (*Norwége*); — Sigismond l'Allemand (*Autriche*); — Menzel (*Prusse*); — Morelli (*Italie*); — Nicol (*Grande-Bretagne*); — Palmaroli (*Espagne*); — Vautier (*Suisse*).

Sculpture. MM. P. Dubois, E. Fremiet, T.-C. Gruyère, Moreau, A.-L.-M. Ottin et J.-J. Salmson (*France*); — J. Argenté et J. Strazza (*Italie*); — Blaeser (*Prusse*); — Caroni (*Suisse*); — Luccardi (*États-Pontificaux*); — F.-E. Pescador (*Espagne*).

TROISIÈMES PRIX.

Peinture. MM. H. Baron, L. Belly, W.-A. Bouguereau, C. Busson, L. Cabat, P.-C. Comte, P.-A. de Curzon, Émile Levy, P. Puvis de Chavannes et H.-J. Wetter (*France*); — P. Adam et F. Lenbach (*Bavière*); — André Achenbach (*Prusse*); — E. Bergh et F. Fayerlin (*Suède*); — F. Faruffini et E. Pagliano (*Italie*); — Gisbert et P. Gonzalvo (*Espagne*); — J. Israels (*Pays-Bas*); — A. Kotzebue (*Russie*); — W. Q. Orchardson et F. Walker (*Grande-Bretagne*); — C. Wurzinger (*Autriche*).

Sculpture. MM. A. Caïn, J. Cambos, L.-L. Gugno, V. E. Feugère des Forts, J.-L. Maillet, L. Merley, E. Montagny, J.-C. Sanson (*France*); — Drossis (*Grèce*); — Pioker (*Belgique*); — G. Sunel (*Espagne*); — J.-S. Wyon et A.-B. Wyon (*Grande-Bretagne*).

Ch. WALLUT.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU TRENTE-QUATRIÈME VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

L'EXPOSITION COMIQUE, PAR CHAM.



Un pianiste mal placé. Retour de l'Exposition.

AVIS URGENT. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1867-1868.

Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix de l'abonnement; ils seraient rigoureusement refusés.

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, la dernière bande d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) que leur abonnement pour 1866-1867 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre trente-quatrième volume.

La livraison d'octobre 1867, première du trente-cinquième volume (1867-1868), ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1867-1868, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables par l'accroissement des souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-après. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires doivent, en cas de perte ou de retard, adresser à ceux-ci leurs réclamations.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue St-Roch, 29, à Paris, avec la dernière bande du journal :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1867 *au* 25 *septembre* 1868 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies,* » si on veut les recevoir avec le *Musée.*

(2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. » Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix d'abonnement.

Ceux de nos abonnés qui désireraient recevoir le beau volume de M. Ch. Deslys, *les Récits de la Grève normande*, n'ont qu'à ajouter 6 francs, Paris; 7 francs, départements (*franco*), au prix de leur abonnement. Même recommandation pour l'*Almanach de France et du Musée des Familles*, Paris, 50 centimes, départements (*franco*), 60 centimes.

